G · MASPERO

HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT

22f,50

HACHETTE

Histoire
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE L'ORIENT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE

Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal. Lectures historiques, Un vol. in-16 avec de nombreuses gravures, cartonné. *Épuisé.*

Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. Trois volumes grand in-8 jésus, brochés. . . . . *Épuisé.*

Tome Ier : Les origines : *Egypte et Chaldée.* Un volume contenant 429 figures dans le texte et 3 planches hors texte tirées en héliogravure et une carte en couleurs, broché.

Tome II : *Les premières mêlées des peuples.* Un volume contenant 440 gravures dans le texte, 3 planches hors texte et 1 carte, broché.

Tome III : *Les empires.* Un volume contenant 379 gravures dans le texte et 3 planches hors texte, broché.

G. MASPERO
Membre de l'Institut

Histoire ANCIENNE des PEUPLES DE L'ORIENT

OUVRAGE CONTENANT 175 GRAVURES,
TROIS CARTES EN COULEURS
ET QUELQUES SPÉCIMENS DES ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES
ET CUNÉIFORMES

TREIZIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1921

CARTES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT

Il nous a paru plus commode de réunir les cartes à la fin du volume, en les disposant par un onglet avec un talon de manière que, le livre étant ouvert à un endroit quelconque, la carte puisse rester déployée tout entière sous les yeux du lecteur.

Syrie.
Empire assyrien sous Sargon.
Égypte.

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

LIVRE I

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS

CHAPITRE I

L'ÉGYPTE PRIMITIVE

Le Nil et l'Égypte. — Origine des Égyptiens; les nomes. — L'Égypte avant l'histoire; les dieux et les dynasties divines. — Ménès et les dynasties thinites

Le Nil et l'Égypte.

Le premier des voyageurs qui ait visité l'Égypte, le premier du moins qui nous ait laissé le récit de son voyage, Hérodote d'Halicarnasse, a résumé l'impression que produisit sur lui cette contrée merveilleuse en une seule phrase, souvent citée : « L'Égypte est un don du Nil[1]. » L'Égypte n'est qu'une bande de terre végétale tendue à travers le désert, une oasis allongée aux bords de la rivière et sans cesse approvisionnée par elle de l'humidité nécessaire à la végétation. Il faut l'avoir vue au moment de l'étiage, un mois avant le solstice d'été, pour se figurer ce qu'elle deviendrait si quelque accident la privait de son fleuve nourricier. « Le Nil s'est

1. Hérodote, II, vii, qui l'emprunta probablement à Hécatée de Milet.

resserré entre ses rives au point d'être réduit à la moitié de sa largeur habituelle, et ses eaux troublées, limoneuses, stagnantes, semblent à peine couler dans une direction quelconque. Des bancs plats ou des masses abruptes d'une boue noire, cuite et recuite au soleil, forment les deux berges. Au delà, tout n'est plus que poudre et que stérilité, car c'est à peine si le khamsîn, le vent chargé de sable qui dure quarante jours, a cessé de souffler. Le tronc et les branches des arbres apparaissent çà et là à travers l'atmosphère terreuse, aveuglante, enflammée, mais les feuilles sont tellement engluées de poussière, qu'à faible distance on ne peut plus les distinguer du désert qui les environne. C'est seulement à force d'arrosages pénibles et laborieux qu'on parvient à entretenir quelque semblant de verdure dans les jardins du Pacha. Enfin, — et c'est le premier indice qui annonce la fin de cette saison terrible, — le vent du nord, l'Étésien des Grecs, se lève et se met à souffler avec violence, parfois même avec furie, pendant tout le jour. Grâce à lui, le feuillage des bosquets dont la Basse Égypte est parsemée se débarrasse de la poussière et recouvre sa couleur verte. Les ardeurs dévorantes du soleil, alors au plus haut de sa course, sont aussi fort à propos amoindries par le vent qui règne, ce mois-là et les trois suivants, sur tout le pays d'Égypte.

« Bientôt un changement se produit dans le fleuve. On signale au nilomètre du Caire une hausse d'un pouce ou deux ; les eaux perdent le peu de limpidité et de fraîcheur qui en faisaient, hier encore, une boisson délicieuse. Elles prennent la teinte verte, gluante et terne de l'eau saumâtre entre les tropiques, sans que filtre au monde ait réussi jusqu'à ce jour à les débarrasser de la pulpe nauséabonde et malsaine qui cause cette altération. Le phénomène du *Nil vert* provient, à ce qu'on dit, des vastes nappes dormantes que le débordement annuel abandonne sur les larges plaines sablonneuses du Soudan, au sud de la Nubie. Après avoir croupi six mois et plus sous le soleil des tropiques, elles sont balayées par l'inondation nouvelle et elles rejoignent le lit du fleuve. Il est heureux que ce phénomène dure rarement plus de trois ou quatre jours, car si court que soit ce

temps, les malheureux contraints de s'abreuver au Nil, lorsqu'il est dans cet état, éprouvent des douleurs de vessie insupportables. Aussi les habitants des villes ont-ils la prévoyance d'approvisionner d'eau leurs réservoirs et leurs citernes.

« Dès lors la rivière augmente rapidement de volume et elle se trouble par degrés. Il s'écoule pourtant dix ou douze jours avant l'apparition du dernier et du plus extraordinaire phénomène que présente le Nil. J'essayerai de décrire les premières sensations qu'il me fit éprouver. C'était à la fin d'une nuit longue et accablante, à mon juger du moins ; au moment où je me levai du divan sur lequel j'avais tenté vainement de dormir, à bord de notre bateau que le calme avait arrêté au large de Benisoüef, ville de la Haute Égypte, le soleil montrait tout juste le bord supérieur de son disque au-dessus de la chaîne Arabique. Je fus étonné de voir qu'à l'instant où ses rayons vinrent frapper l'eau, un reflet d'un rouge profond se produisit sur-le-champ. L'intensité du ton ne cessa de s'accroître avec l'intensité de la lumière : avant même que le disque se fût dégagé complètement des collines, le Nil offrait l'aspect d'une nappe de sang. Soupçonnant quelque illusion, je me levai à la hâte, et, me penchant par-dessus le bordage, ce que je vis me confirma dans ma première impression. La masse entière des eaux était opaque, d'un rouge sombre, et plus semblable à du sang qu'à toute autre matière avec laquelle j'aurais pu la comparer. En même temps, je m'aperçus que la rivière avait haussé de plusieurs pouces pendant la nuit, et les Arabes vinrent m'expliquer que c'était là le *Nil rouge*. La rougeur et l'opacité de l'eau sont soumises à des variations constantes, tant qu'elle reste dans cette condition extraordinaire. A de certains jours, quand la crue n'a pas dépassé un pouce ou deux, les eaux redeviennent à demi transparentes, sans perdre toutefois cette teinte d'un rouge sombre dont j'ai parlé. Il n'y a point là de mélange nuisible, comme au temps du Nil vert : l'eau n'est jamais plus saine, plus délicieuse, plus rafraichissante que pendant l'inondation. Il y a des jours où la crue est plus rapide, et, par suite, où la quantité de limon charrié dépasse, dans la Haute Égypte, la

quantité entraînée par toute autre rivière à moi connue : même, en plus d'une occasion, j'ai pu m'apercevoir que cette masse opposait un obstacle sensible à la rapidité du courant. Un verre d'eau, que je puisai alors et que je laissai reposer pour un peu de temps, fournit les résultats suivants : la partie supérieure du liquide resta parfaitement opaque et couleur de sang, tandis qu'un précipité de boue noire remplissait environ le quart du verre. Une portion considérable de ce limon est déposée avant que la crue atteigne la Moyenne et la Basse Égypte, où je n'ai jamais vu l'eau du Nil en cet état.

« Il n'y a peut-être pas, dans tout le domaine de la nature, un spectacle plus gai que le spectacle présenté par la crue du Nil. Jour après jour et nuit après nuit, le courant troublé roule et s'avance majestueusement par delà les sables altérés des immenses solitudes. Presque d'heure en heure, tandis que nous remontions lentement, poussés par le vent du nord, nous entendions le fracas produit par la chute de quelque digue de boue ; nous voyions, au mouvement de toute la nature animée vers le lieu où le bruit venait de retentir, que le Nil avait franchi un nouvel obstacle et que ses eaux bondissantes allaient répandre la vie et la joie au milieu d'un autre désert. Des impressions que j'ai reçues, il y en a peu dont le souvenir me laisse autant de plaisir que l'impression causée par la vue du Nil, à la première invasion de son débordement annuel dans l'un des grands canaux. Toute la nature en crie de joie. Hommes, enfants, troupeaux de buffles, gambadent dans ses eaux rafraîchissantes, les larges vagues entraînent des bancs de poissons dont l'écaille lance des éclairs d'argent, tandis que des oiseaux de toute plume s'assemblent en nuées au-dessus. Et cette fête de la nature n'est pas restreinte aux ordres les plus élevés de la création. Au moment où le sable devient humide à l'approche des eaux fécondantes, il s'anime littéralement et grouille de millions d'insectes. L'inondation gagne Memphis ou le Caire quelques jours avant le solstice d'été : elle atteint sa plus grande hauteur et elle commence à décliner aux environs de notre équinoxe d'automne. A peu près au moment de notre solstice d'hiver, le Nil est redescendu entre ses rives et il a



Une ville de la Haute-Egypte, Siout, pendant l'inondation.

endossé sa livrée bleu clair. Les semailles ont été faites durant cet intervalle et elles s'achèvent vers le moment que l'inondation finit. Le printemps est suivi sur-le-champ par la moisson, et la récolte est rentrée d'ordinaire avant le lever du khamsîn ou vent de sable. L'Année d'Égypte se partage donc naturellement en trois saisons : quatre mois de semailles et de croissance, qui correspondent approximativement à nos mois de novembre, décembre, janvier et février ; quatre mois de récolte, qu'on peut de même indiquer, d'une manière vague, en les comparant aux mois de notre calendrier qui sont compris entre mars et juin inclusivement ; les quatre mois ou lunes de l'inondation complètent le cycle de l'année égyptienne[1]. »

Les Égyptiens ne connaissaient pas la source de leur fleuve. Vainement leurs armées victorieuses l'avaient longé pendant des semaines et des mois, à la poursuite des tribus noires ou koushites : toujours elles l'avaient trouvé aussi large, aussi plein, aussi puissant d'allures qu'il était dans leur patrie. C'était moins un fleuve qu'une mer, et mer était le nom qu'ils lui donnaient[2]. Les prêtres n'étaient pas en peine d'expliquer son origine. Il descendait du ciel ; il était l'image en cette terre des eaux d'en haut, sur lesquelles flottaient les barques des dieux ; il naissait entre Éléphantine et Philæ, parmi les rochers de la cataracte, dans deux gouffres insondables qu'on appelait les Qarati[3]. Ses inondations n'étaient pas un phénomène naturel : elles étaient produites par les larmes d'Isis et elles devaient leur vertu à cette provenance divine. A ces légendes dévotes s'ajoutaient mille histoires merveilleuses qui avaient cours parmi le peuple. On contait que des matelots se rendant aux mines de Pharaon avaient fini, à force de remonter le courant, par déboucher dans la mer inconnue qui baignait le pays de Pouanît : de même les marchands arabes du moyen âge croyaient qu'on pouvait aller par eau d'Égypte au pays des Zindjes et dans l'océan Indien[4]. Cette mer était semée d'iles

1. Obsurn, *The Monumental History of Egypt*, t. I. p. 9-14. — 2. Ainsi dans le *Conte des Deux frères*, où il est toujours appelé *iaumâ*, *iâm*, la mer. — 3. Hérodote, II, xxviii. — 4. Quatremère, *Mémoires*

mystérieuses, semblables à ces îles enchantées que les marins portugais et bretons apercevaient parfois dans les lointains de l'horizon et qui s'évanouissaient quand on voulait en approcher. Elles étaient peuplées par des êtres fantastiques, quelquefois cruels aux naufragés, quelquefois bienveillants. Quiconque en sortait n'y pouvait plus rentrer; elles se résolvaient en flots et elles disparaissaient au sein des ondes[1].

Jadis toute la région de l'Égypte aujourd'hui connue sous



Le site primitif du Delta.

le nom de Delta était recouverte par la mer : la Méditerranée baignait de ses vagues le pied du plateau sablonneux que dominent les grandes Pyramides, et le Nil se terminait un peu au nord de l'emplacement où la ville de Memphis fleurit plus tard. A la longue, les matières terreuses qu'il amène avec lui des montagnes d'Abyssinie se déposèrent en bancs de boue sur les bas-fonds de la côte et comblèrent une partie

géographiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines, t. II, p. 181-182, d'après Maçoudi. — 1. Cf. le conte découvert en 1880 par M. Golénischeff; Maspero, *les Contes populaires de l'Egypte ancienne*, p. LXX-LXXIX, p. 137-148.

du golfe ; elles s'étalèrent en larges plaines marécageuses, entrecoupées d'étangs, à travers lesquelles les eaux durent se frayer passage. Consolidés par les apports marins, ces terrains nouveaux constituèrent un premier Delta, dont la pointe atteignait un peu au-dessous de Memphis et les extrémités près de quinze lieues plus bas, dans les parages d'Athribis. Puis, le fleuve continuant son travail et les alluvions gagnant toujours, la chaîne des dunes qui bordait au nord ce premier Delta vit la mer se retirer peu à peu vers le Nord et se trouva délaissée dans l'intérieur des terres, où ses restes indiquent encore par endroits la direction du littoral ancien : dès les commencements de la période historique, le Nil avait projeté ses embouchures en avant de la ligne normale des rivages environnants. Près du village antique de Kerkasore, il se divisait en trois branches : la Pélusiaque tournait au N.-E. et se terminait aux confins du désert de Syrie ; la Canopique se dirigeait vers le N.-O. en baignant les derniers versants du désert Libyque ; la Sébennytique, poussant dans le prolongement de la vallée, courait presque droit au Nord et coupait le Delta en son milieu[1]. Ces trois grands bras étaient unis l'un à l'autre par un lacis de canaux naturels et artificiels, dont quelques-uns tombaient directement dans la mer et portaient le nombre des bouches du Nil à sept[2], et même à quatorze[3], selon les époques. La plaine triangulaire qu'ils enfermaient, et dont chaque portion avait été charriée grain à grain du fond de l'Afrique, compte aujourd'hui environ 23 000 kilomètres carrés de superficie et elle croît chaque année.

Les prêtres, qui savaient par tradition l'état primitif de leur patrie, croyaient pouvoir déterminer avec certitude l'espace de temps qui avait suffi au fleuve pour accomplir son travail. Ils racontaient à Hérodote que Ménès, le premier des rois de race humaine, avait trouvé l'Égypte presque entière plongée sous les eaux : la mer pénétrait jusqu'au delà de l'emplacement de Memphis, en pleine Heptanomide, et le reste du pays, moins le nome de Thèbes, n'était qu'un marais

1. Hérodote, II, XVII. — 2. Hérodote, II, XVII ; Skylax, *Peripl* § 106 ; Strabon, XVII. — 3. Pline, *Hist., nat.*, V. 10.

malsain[1]. Ils se trompaient étrangement dans leur appréciation. Le Nil, soumis à des débordements annuels, abandonne la plus grande partie des matières qu'il entraîne sur les campagnes riveraines, et s'appauvrit de plus en plus à mesure qu'il avance; il n'arrive à la mer que dépouillé du gros de ses alluvions. C'est à peine si les plages basses qui sont en voie de formation au débouché des branches Canopique et Sébennytique s'accroissent, bon an mal an, l'une de quatorze hectares, l'autre de seize; c'est une moyenne d'un mètre de progrès annuel pour tout le front du Delta. En s'appuyant sur ces données, on a pu calculer que, dans les conditions actuelles, il aurait fallu environ sept cent quarante siècles au Nil pour combler son estuaire. Sans accepter aucunement ce chiffre dont l'exagération paraît évidente, car la marche progressive des boues était plus rapide autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui dans ces contrées, on n'en sera pas moins forcé de conclure que les prêtres ne soupçonnaient guère l'âge réel de la contrée. Le Delta existait depuis longtemps déjà à l'avènement de Ménès; peut-être même était-il entièrement terminé à l'époque où la race égyptienne posa pour la première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure.

Le Nil n'a pas seulement créé le sol de l'Égypte, il en a déterminé l'aspect général et le genre de ses productions. Une vallée, qui est sortie tout entière du sein des eaux et qui est chaque année envahie de nouveau par elles, ne peut nourrir qu'un nombre assez restreint d'espèces végétales. Le sycomore et plusieurs sortes d'acacias et de mimosas y prospèrent; le grenadier, le tamarin, l'abricotier, le figuier ornaient les jardins, et la présence du perséa sur les monuments de la douzième dynastie nous prouve que Diodore commit une erreur en attribuant au Perse Cambyse le mérite d'avoir le premier introduit cet arbre[2]. Deux espèces de palmiers, le dattier et le doûm[3], viennent presque sans culture; mais aucune de nos grandes essences européennes ne s'est acclimatée dans la partie fréquentée par les anciens. D'autre

1. Hérodote, II, IV. — 2. Diodore, I, 34. — 3. Sur une troisième espèce fort rare, mentionnée dans quelques documents, cf. Loret, *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. III, p. 21 sqq.

part, les plantes aquatiques s'y développaient avec un luxe de végétation extraordinaire, et lui donnaient un aspect caractéristique. On ne les rencontrait pas, en général, au long des berges, où la profondeur de l'eau et la force du courant ne leur permettraient guère de croître en paix; mais les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle, en étaient littéralement encombrés. Deux espèces surtout, le papyrus et le lotus, sont célèbres en Europe à cause du rôle qu'elles jouent dans l'histoire, la religion, la littérature sacrée ou profane de l'Égypte. Le papyrus se plaisait dans les eaux paresseuses du Delta et il devint l'emblème mystique de cette région; le lotus au contraire fut choisi pour symbole de la Thébaïde. Les anciens confondaient sous ce nom des individus appartenant à trois espèces de nymphéas différentes. Deux d'entre elles, le lotus blanc et le lotus bleu, portent des fruits assez semblables pour la forme à ceux du pavot : leurs capsules renferment de petites graines de la taille d'un grain de millet. La troisième espèce, le *Nymphæa nelumbo* ou nénufar rose, est décrite fort exactement par Hérodote. « Elle produit un fruit porté sur une tige différente de celle qui porte la fleur et qui sort de la racine même : il est semblable pour la forme aux gâteaux de cire des abeilles », ou, plus prosaïquement, à une pomme d'arrosoir. Il est percé, à la partie supérieure, de vingt ou trente cavités dont chacune contient une graine « de la grosseur d'un noyau d'olive, bonne à manger fraîche ou desséchée[1] ». C'est là ce que les anciens appelaient la fève d'Égypte[2]. « On cueille également, ajoute l'historien, les pousses annuelles du papyrus. Après les avoir arrachées dans les marais, on en coupe la tête, qu'on rejette, et ce qui reste est à peu près de


Le lotus.

1. Hérodote, II, xcii. — 2. Diodore, I, 34.

la longueur d'une coudée. On s'en nourrit et on le vend publiquement; cependant les délicats ne le mangent qu'après l'avoir fait cuire au four[1]. » Ce « pain de lis » était une friandise recherchée et figurait sur les tables royales[2]; mais, quoi qu'en dise Hérodote[3], la nourriture habituelle du peuple était le blé et les différentes espèces de céréales, le froment, l'orge, le sorgho, l'*olyra* (*Triticum spelta*) et la *zéa* (*Triticum monococcum*), que le sol d'Égypte produit en abondance. La vesce, le lupin, la fève, le pois chiche, la lentille,



Une ânesse et son ânon au tombeau de Ti.

plusieurs espèces de ricin naissaient naturellement dans les champs. La vigne venait à merveille dans certains cantons du Delta ou de l'Heptanomide; l'olivier était rare et restreint à quelques districts[4].

Deux au moins des espèces animales qui vivent à présent sur les bords du Nil, le cheval et le chameau[5], ne sont pas

1. Hérodote, II, XXXVI. — 2. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XIV, l. 1. — 3. Hérodote, II, XXXVI. — 4. Strabon, l. XVII, 1. Le Musée du Caire possède un véritable herbier égyptien antique, fait par M. Schweinfurth avec les fleurs, les graines et les tiges découvertes dans les tombeaux. Cf. Schweinfurth, *la Flore de l'ancienne Egypte*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1882, et la *Revue scientifique*, n° du 21 juillet 1883. — 5. Fr. Lenormant, *Sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2; Lefé-

figurées sur les monuments des plus anciennes dynasties et paraissent n'avoir été introduites que longtemps après la fondation du royaume. En revanche, les Égyptiens possédaient plusieurs races de bœufs à longues cornes, analogues aux bœufs de Dongolah, plusieurs variétés de moutons, de chèvres et de chiens, le chien-renard à robe fauve, au nez effilé, aux oreilles pointues, à la queue épaisse, le *sloughi* ou grand lévrier d'Afrique à oreilles longues et droites, le basset, le chien hyénoïde[1]. L'âne, d'origine africaine, garda sous ce climat favorable une beauté de formes et une vigueur de tempérament que n'a point notre baudet d'Europe[2]. A côté des espèces domestiques, les premiers émigrants trouvèrent le lièvre à longues oreilles, l'ichneumon, une quantité innombrable d'oryx, de àubales, de gazelles, algazelles, *defassas*, antilopes à cornes en lyre qu'ils apprivoisèrent à moitié[3]: puis des animaux plus redoutables, le chat sauvage, le loup, le chacal, le renard, l'hyène striée et mouchetée, le léopard, le guépard, le lion enfin[4], qu'ils combattirent sans relâche et qu'ils refoulèrent vers le désert[5]. Deux monstres amphibies, le crocodile et l'hippopotame, vivaient sur les bords du Nil et ils en rendaient les abords dangereux pour les hommes et pour les bestiaux. Les hippopotames, assez nombreux sous les premiers rois, diminuèrent bientôt, grâce aux poursuites acharnées dont ils furent l'objet, et se retirèrent dans les marais de la Basse Égypte : quelques individus de leur espèce y subsistaient encore vers le milieu du treizième siècle après Jésus-Christ. Le crocodile, adoré et protégé dans certains

bure, *Sur l'ancienneté du Cheval en Égypte*, dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 2e année, p. 1-11, admet que le cheval était connu en Égypte sous la XIIe dynastie et très probablement aux temps antérieurs. Le chameau semble n'avoir été introduit que vers l'époque romaine. — 1. Fr. Lenormant. *Sur les animaux employés par les anciens Égyptiens à la chasse et à la guerre*, p. 2-3. — 2. Fr. Lenormant, *Sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2. — 3. Fr. Lenormant, *Notes d'un voyage en Égypte*, p. 17. — 4. Hartmann, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1864-1865. — 5. C'était un des devoirs des rois de poursuivre et de détruire les animaux féroces. Un fait montrera quelle conscience ils mettaient à s'en acquitter : Aménôthès III tua deux cents lions dans les dix premières années de son règne.

nomes, exécré et poursuivi dans certains autres, s'est maintenu jusqu'à nos jours. « Quand il passa devant Qénéh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis *en conciliabule* sur un îlot. Si pareille bonne fortune n'échoit jamais maintenant au voyageur, c'est que le crocodile recule de plus en plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bientôt le Nil jusqu'à Assouan ne les connaîtra plus que par tradition[1]. »

L'Égypte possède une grande quantité d'oiseaux, l'aigle, le milan, l'épervier, le faucon, le vautour, la corneille à



Fahaka.

mantelet, la pie, le pigeon, la tourterelle, la perdrix, le moineau Les ibis blancs et noirs, les pélicans, le cormoran, l'oie, le canard, hantent les bas-fonds et couvrent les îlots du fleuve de leurs variétés infinies. L'oie et le canard, apprivoisés de toute antiquité, remplissaient la basse-cour des sujets de Ménès et tenaient la place du poulet, encore très rare[2]. Les bras et les canaux du Delta fourmillent littéralement de poissons, la plupart bons à manger, « le rouget des marais de Péluse (?), engraissé dans les lotus, le mulet tacheté des étangs artificiels, le mulet ordinaire mêlé aux *fahaka*,[3] » l'oxyrrhynque au museau pointu, la torpille, la

1. Mariette, *Itinéraire des Invités*, p. 175. La prédiction de Mariette s'est complètement réalisée : il n'y a plus aujourd'hui de crocodiles au nord d'Assouan. — 2. Brugsch, *Ægyptische Gräberwelt*, p. 14, affirme que le poulet était inconnu aux anciennes époques. Cependant deux poulets sont représentés à Béni-Hassan (Champollion, *Notices*, t. II. p. 387). — 3. *Papyrus Anastasi III*, pl. II, l. 6-7. Cf. Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 104 sqq.

grande tortue d'eau douce. La nature semble avoir inventé le fahaka dans un moment de bonne humeur. C'est un poisson allongé qui a la faculté de se gonfler à volonté : quand il ballonne outre mesure, et que le poids de son dos l'emporte, il bascule et s'en va à la dérive, le ventre en l'air et tout semé d'épines qui lui donnent l'air d'un hérisson. Au moment de l'inondation, la crue, en se retirant, l'abandonne dans les champs limoneux, où il devient la proie des oiseaux et des hommes, ou sert de jouet aux enfants. Les embouchures du Nil sont fréquentées par un grand nombre de poissons de mer qui remontent pour frayer en eau douce, et de poissons d'eau douce qui descendent déposer leur frai en pleine mer.

Ainsi tout en Égypte se règle sur le Nil, le sol, ses productions, l'espèce des animaux qui l'habitent et des oiseaux qu'il nourrit. Les Égyptiens le sentaient mieux que personne et ils s'en montraient reconnaissants : ils tenaient leur fleuve pour un dieu qu'ils appelaient Hapi et dont ils ne se lassaient pas de célébrer la bienfaisance. « Salut à toi, ô Nil, qui sors « en cette terre et qui viens pour donner la vie à l'Égypte, « — toi dont les lois sont cachées, ténèbres en plein jour, « mais dont pourtant on célèbre les lois, — toi qui détrempes « les champs que Râ crée — pour donner la vie à tout le « bétail, — toi qui arroses la montagne loin de l'eau, — car « ce n'est que ta rosée la pluie qui tombe, — qui aimes le « dieu Terre Gabou, — qui offres le dieu des grains Napri, « et qui fais prospérer l'atelier de Phtah, la terre d'Égypte ! « Seigneur des poissons, lui qui ramène au Sud les bandes « d'oiseaux, — par qui il n'y a plus d'oiseau qui attaque les « récoltes, — fabricant de l'orge, producteur du millet, « — qui met les temples en fêtes, — s'il est paresseux, « alors les nez se bouchent, — tout le monde est misérable, « — les pains d'offrandes aux dieux diminuent : — alors des « millions d'individus périssent parmi les hommes. — S'il « s'irrite, la Terre Entière souffre, — grands et petits sont « misérables, — et toutes les conditions sont confondues, « lorsqu'il leur va contre ! — Si, au contraire, Khnoumou « d'Éléphantine l'a fait bon, — et qu'il se lève, alors la « terre est en allégresse, — tout ce qui a ventre est en joie,

« — tout dos est secoué de rire grâce à lui, — toute dent « déchire. — O toi qui apportes les provisions et qui es « riche de nourritures, — créateur de toutes les bonnes « choses, — maître des réconforts, qui renouvelles les par- « fums (à ses venues), — de qui la peine est plaisir pour « les autres, — générateur des fourrages pour les bestiaux, « — qui pourvois aux sacrifices de tout dieu, — toi qui es « dans l'Hadès, au ciel, en la terre, sur « le trône de Tataouî, — qui remplis les « entrepôts, qui forces à élargir les gre- « niers, — qui pourvois de biens les « malheureux ! — Il fait croître tous les « bois utiles — sans qu'il en manque « — car c'est son fort de faire exister « les bateaux ! — On ne sculpte pas « dans les pierres pour lui — des sta- « tues où poser la double couronne ; — « on ne l'aperçoit point, — il n'a ni « serviteurs ni maîtres, — on ne l'ar- « rache pas au mystère, — on ignore le « lieu où il est, — et on ne trouve point « sa retraite par vertu de livres magi- « ques. — Il n'y a pas de maisons pour « ses revenus, — il n'y a point qui guide en son cœur ! — « Néanmoins ses générations et ses enfants se réjouissent, « — on s'informe de son état comme s'il était un roi — aux « ordonnances constantes, — qui se montre au Midi comme « au Nord, — par qui sont bus les pleurs de tous les yeux, « et qui prodigue l'abondance de ses biens ! »



Statue du Nil.

Origine des Égyptiens : les nomes.

Les Égyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie ? Au témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Éthiopie sur le Nil moyen, serait descendue graduellement vers la mer en suivant le cours du

1. *Papyrus Sallier II*, pl. XI, l. 6.

fleuve. On s'appuyait pour le démontrer sur les analogies évidentes que les mœurs et la religion du royaume de Meroé présentaient avec les mœurs et la religion des Égyptiens proprement dits[1]. On sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Éthiopie, celle du moins que les Grecs ont connue, loin d'avoir colonisé l'Égypte au début de l'histoire, fut colonisée par elle à partir de la douzième dynastie, et qu'elle a été comprise pendant des siècles dans le royaume des Pharaons. D'autre part, la Bible affirme que Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush l'Éthiopien et de Canaan, vint de Mésopotamie pour se fixer sur les bords du Nil avec ses enfants[2]. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Égyptiens proprement dits, les Rotou ou Romîtou des inscriptions hiéroglyphiques. Anamîm représente assez bien la grande tribu des Anou, qui fonda Onou du Nord (Héliopolis) et Onou du Sud (Hermonthis) dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil, Naphtouhim (*No-Phtah*) s'établit dans le Delta au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Patorisi*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel entre Memphis et la première cataracte[3]. Cette tradition, qui amène les Égyptiens de l'Asie par l'isthme de Suez, n'était pas ignorée des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis[4]; mais elle n'eut jamais la popularité de l'opinion qui les dérivait des hauts plateaux de l'Éthiopie.

De nos jours, la provenance et les affinités ethnographiques de la population ont fourni matière à de longues discussions. Tout d'abord les voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, trompés à l'apparence de certains Coptes abâtardis, assurèrent que leurs prédécesseurs de l'âge pharaonique avaient le visage bouffi, l'œil à fleur de tête, le nez écrasé, la lèvre charnue, et qu'ils présentaient plusieurs des traits caractéristiques de la race nègre. Cette erreur, vulgaire encore au commencement du siècle, s'évanouit sans retour dès que la Commission

1. Diodore de Sicile, I, III, c. 8. — 2. Genèse, ch. X, v. 5-6. — 3. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 4-8; Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 54 sqq. — 4. Pline, *H. N.*, l. VI, c. XXIX.

française eut publié son grand ouvrage. En examinant les innombrables reproductions de statues et de bas-reliefs dont il est rempli, on reconnut que le peuple figuré sur les monuments, loin d'offrir les particularités ou l'aspect général du nègre, avait la plus grande analogie avec les belles races blanches de l'Europe et de l'Asie occidentale. Aujourd'hui, après un siècle de recherches et de fouilles, nous n'avons plus de difficulté à évoquer devant nous, je ne dirai pas le contemporain de Psammétique et de Sésostris, mais celui de Khéops, qui contribua pour sa part à la construction des pyramides. Il suffit pour cela d'entrer dans un musée et d'examiner les statues d'ancien style qui y sont réunies. Au premier coup d'œil, on sent que l'artiste a poursuivi, dans le rendu de la tête et des membres, la ressemblance exacte avec son modèle; puis, lorsqu'on écarte les nuances propres à chaque individu, on dégage sans peine les caractères généraux et les types principaux de la race. L'un d'eux, trapu et lourd, répond assez bien à l'un de ceux qui prévalent chez les fellahs actuels. L'autre, celui qui distinguait les membres des hautes classes, nous montre son homme



Type égyptien.

grand, maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, le bras nerveux, rond, terminé par une main fine, la hanche assez peu développée, la jambe sèche; les détails anatomiques du genou et les muscles du mollet sont assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des peuples marcheurs; les pieds sont longs, minces, aplatis à l'extrémité par l'habitude d'aller sans chaussure. La tête, souvent trop forte pour le corps, revêt d'ordinaire une expression de douceur et même de tristesse instinctive. Le front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et charnu; les yeux sont grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses, mais non renversées; la bouche, un peu trop fendue, garde un sourire résigné et presque douloureux. Ces traits, communs à la plupart des statues de l'ancien et du moyen empire, se perpétuent à toutes les époques. Les monuments de la dix-huitième dynastie, les sculptures saïtes et grecques, si inférieures en beauté artistique aux monuments des vieilles dynasties, se transmettent sans altération notable le type primitif. Aujourd'hui, bien que les classes supérieures se soient défigurées par des alliances répétées avec l'étranger, les simples paysans ont gardé presque partout l'aspect de leurs ancêtres, et tel fellah contemple avec étonnement les statues de Khéphrên ou les colosses des Sanouasrît qui promène, à travers le Caire, à plus de quatre mille ans d'existence, la physionomie de ces vieux Pharaons[1].

Si le type de la population est bien défini, l'origine des éléments qui la composent n'en est pas moins obscure. La majorité des philologues contemporains en place le berceau dans l'Asie occidentale[2], mais sans pouvoir se mettre d'accord sur

1. L'une des plus belles statues en bois du Musée du Caire a été nommée le *Sheikh-el-Beled*, parce qu'elle est trait pour trait l'image du *Sheikh-el-Beled* de Saqqarah au moment de la découverte. On trouvera reproduits dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I, quelques-uns des monuments où le type égyptien est le mieux caractérisé. — 2. C'est l'opinion à laquelle la plupart des Égyptologues contemporains, Brugsch, Ebers, Lauth, Lieblein, Erman, Sethe, Steindorff, se sont ralliés à la suite d'E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 1-11. L'assyriologue Hommel a poussé cette thèse à l'extrême, et il a soutenu, dans son mémoire sur *der Babylonische Ursprung der Ægyptischen Kultur*, 1892, que l'en-

la route qu'ils auraient suivie pour se rendre en Afrique. Quelques-uns pensent qu'ils prirent le chemin le plus court, celui de l'isthme de Suez[1], mais d'autres leur prêtent des voyages plus longs et des itinéraires plus compliqués : les immigrants auraient franchi le détroit de Bab el Mandeb et les montagnes de l'Abyssinie, puis ils auraient descendu le Nil et ils se seraient installés entre la première cataracte et la mer[2]. L'hypothèse d'une origine purement asiatique soulève des difficultés considérables, car, au point de vue anatomique, le gros de la population nous offre tous les caractères des nations blanches qui se sont établies de toute antiquité sur les versants méditerranéens du continent libyque, et qui peut-être vinrent elles-mêmes de l'Europe méridionale : elles se seraient glissées dans la vallée par l'Ouest ou par le Sud-Ouest[3]. Plusieurs enfin assignent pour berceau aux Égyptiens le centre de l'Afrique[4]. Ils auraient rencontré dans leur patrie nouvelle une race noire[5], et ils reçurent plus tard, à coup sûr, des accroissements de peuplades asiatiques, qui s'infiltrèrent par le désert jusqu'aux marais du Delta. Quoi qu'il faille penser de ces théories, le certain est que les ancêtres variés des Égyptiens que nous connaissons, à peine parvenus sur les rives du Nil, furent conquis aussitôt par le pays et assimilés, comme ç'a toujours été le cas depuis lors pour tous les étrangers qui l'occupèrent. Au moment où leur histoire commence pour nous, cinq ou six mille ans avant notre ère, ils étaient tous fondus en un seul peuple, qui possédait une civilisation uniforme et

semble de la civilisation et de la religion égyptiennes dérive de la civilisation et des cultes chaldéens, notamment des cultes d'Éridou. — 1. E. de Rougé, *Recherches*, p. 4, Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 8; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 21 sqq. — 2. Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 41; Dümichen, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 118, 119; Brugsch, *Ægyptische Beiträge*, dans la *Deutsche Revue*, 1881, p. 41. Des systèmes plus compliqués, et qu'on peut laisser de côté pour le moment, ont été proposés par Lieblein et par Petrie. — 3. C'est la théorie que préfèrent les naturalistes et les anthropologistes, tels que Hartmann, Morton, Hamy, et qui a été développée récemment par Sergi, fort en détail. — 4. Lortet, *la Faune momifiée de l'Ancienne Egypte*, p. 70-71. — 5. Lepsius, *Ueber die Annahme*, dans la *Zeitschrift* 1870, p. 90 sqq.

qui parlait la même langue d'un bout à l'autre de la contrée.

Cette langue semble appartenir à la même famille que le berbère et ses dialectes ou que les langues mal étudiées dont se servent encore plusieurs tribus du désert égyptien et du Soudan : on y a signalé en effet des analogies sérieuses avec le berbère[1], et aussi avec l'ensemble des langues dites sémitiques. Non seulement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hébræo-araméen ; mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque. L'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus ancien de tous, est composé avec des pronoms suffixes identiques à ceux des Sémites[2]. Les pronoms, suffixes et absolus, sont exprimés par les mêmes racines et jouent le même rôle en égyptien et dans les langues sémitiques[3]. Sans nous étendre sur ces rapprochements, dont quelques-uns laissent encore prise au doute, nous pouvons dès à présent affirmer que la plupart des procédés grammaticaux mis en œuvre par les langues sémitiques se retrouvent en égyptien à l'état rudimentaire. Aussi bien l'égyptien et les langues sémitiques, après avoir fait partie du même groupe, se sont séparés de bonne heure à une époque où leur système grammatical était encore en voie de formation. Désunis et soumis à des influences diverses, ils traitèrent dès lors d'une façon très différente les éléments qu'ils possédaient en commun. Tandis que l'égyptien et les autres idiomes qu'on pourrait intituler proto-sémitiques s'arrêtaient dans leur développement, les langues sémitiques propres continuaient le leur pendant de longs siècles avant d'arriver à la forme que nous leur voyons aujourd'hui ; « en sorte que, s'il y a un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celles de l'Asie, ce rapport est cepen-

1. C'est l'opinion que j'ai soutenue, ainsi que Rochemonteix, et que je me réserve de développer ailleurs. — 2. Benfey, *Ueber das Verhältniss der Ægyptischen Sprachen zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844 ; cette théorie a été reprise par Erman et par ses élèves principaux, Steindorff et Sethe, pour lesquels l'égyptien n'est qu'une langue sémitique usée et déformée en bien des endroits par une longue pratique — 3. Maspero, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. II, p. 1-8

dant assez éloigné pour laisser au peuple qui nous occupe une physionomie distincte[1] ».

Au moment où les tribus de langue proto-sémitique y descendirent, le pays devait présenter l'image de la désolation. Le fleuve, abandonné à ses caprices, changeait perpétuellement de lit. Il n'atteignait jamais dans ses débordements certains recoins de la vallée, qui restaient improductifs ; ailleurs, au contraire, il séjournait avec tant de persistance qu'il changeait le sol en bourbiers pestilentiels. Le Delta, à moitié noyé par les eaux douces, à moitié perdu sous les flots de la Méditerranée, était un immense marais semé de quelques îles sablonneuses et couvert de papyrus, de lotus, d'énormes roseaux, à travers lesquels les bras du Nil se frayaient paresseusement un cours sans cesse déplacé. Sur les deux rives, le désert envahissait tout ce qui n'était pas chaque année recouvert par l'inondation : on passait sans transition de la végétation désordonnée des fanges tropicales à l'aridité la plus absolue. Peu à peu les nouveau-venus apprirent à régler leur fleuve, à l'endiguer, à porter par des canaux la fertilité jusque dans les replis les plus reculés du territoire. L'Égypte sortit de la boue et devint dans la main de l'homme une des contrées les mieux appropriées au développement paisible d'une grande civilisation.

La période de formation du sol et de la nation dura longtemps, des myriades d'années au dire des anciens eux-mêmes, entre trois et quatre mille ans d'après les calculs les plus modérés des savants contemporains. Des découvertes récentes nous ont fait connaître les monuments de ces premiers Égyptiens, et nous ont rendu leurs maisons, leurs tombeaux, les outils et les armes dont ils se servaient. Ils habitaient des huttes basses, construites en pisé ou en briques séchées au soleil, qui ne contenaient qu'une seule chambre carrée ou rectangulaire sans autre ouverture que la porte ; les riches seuls en possédaient qui étaient assez vastes pour qu'il fût nécessaire d'en soutenir le toit au moyen d'une ou de deux colonnes. Le mobilier ne comportait que de la vaisselle de

1. E. de Rougé, *Recherches*, p. 3 ; cf. Hommel, *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 94 sqq., 439 sqq.

terre, modelée à la main, des couteaux et des grattoirs de silex, des nattes de roseaux ou de paille tressée, deux pierres plates à moudre le grain, quelques coffres, quelques escabeaux, quelques chevets en bois comme oreillers pendant le sommeil. La poterie ordinaire est lourde et presque toujours non décorée. Souvent elle est de deux couleurs, le corps du vase en une terre d'un rouge brillant polie à la pierre, tandis que le fond et le goulot sont d'un noir plus luisant que le rouge. Plus souvent, la couverte est d'un jaune uniforme sur lequel s'enlèvent en traits rouges des fleurs, des palmiers, des autruches, des gazelles, des bateaux entremêlés de lignes ondées. Les hommes allaient à peu près nus, sauf les nobles, qui portaient une peau de panthère jetée sur l'épaule ou serrée à la taille en guise de pagne. Ils s'enduisaient le corps d'huile ou de graisse, et ils se tatouaient en partie la face et le visage : plus tard ce genre d'ornement ne fut plus conservé que chez les gens de la basse classe, mais l'usage se maintint de farder le visage et de noircir au kohol le bord des paupières et les sourcils. On substitua de bonne heure la perruque noire ou bleue à la chevelure naturelle, et les chefs militaires ou religieux arborèrent sur leur front des plumes d'autruche pour se distinguer de leurs subordonnés. Par la suite, le pagne en toile blanche de lin remplaça la peau de bête, qui ne fut plus que l'insigne des prêtres ou des princes : un long manteau de lin couvrait l'ensemble du costume lorsqu'on sortait de la maison. L'habillement des femmes n'était pas beaucoup plus compliqué que celui des hommes : il consistait surtout en une jupe étroite de toile de lin, maintenue sur les épaules par deux bretelles et qui, prenant sous la gorge, ne descendait pas tout à fait à la cheville. Des bracelets et des colliers en silex, en ivoire, en coquillages, en graines de couleur, en cailloux bizarres complétaient cette toilette. Les hommes étaient armés de casse-tête et de sabres en bois ou en os de formes variées, d'arcs, de flèches et de lances, garnies de pointes en silex et en os ; comme armes de jet, ils employaient la fronde et le boumérang. Longtemps avant les débuts de l'histoire, les métaux s'étaient associés à la pierre pour les armes et pour les outils, et l'on avait vu le cuivre, puis le bronze et

enfin le fer se répandre parmi toutes les classes de la société. Les armes de bois et de pierre, masses, flèches, casse-tête, boumérangs, ne servirent plus que pour la chasse, ou ne



Femme egyptienne filant.

furent conservées que par la noblesse ou le clergé comme emblèmes de l'autorité ou comme instruments rituels. La pêche et la chasse fournissaient une partie importante de l'alimentation, chasse au lasso ou à la *bola* des taureaux sau-

vages et des espèces de gazelles, d'oryx et de chèvres qui vaguaient par le marais ou la montagne : toutefois, le blé, l'orge, le millet étaient cultivés déjà, et l'âne, le mouton, la chèvre, le bœuf, le porc avaient été domestiqués. Les Égyptiens des temps antérieurs à l'histoire possédaient la meilleure partie de l'outillage agricole, industriel et militaire, que nous voyons figuré sur les monuments de l'époque historique[1].

C'est donc à ces générations si mal connues que revient l'honneur d'avoir établi la constitution et la civilisation de l'Égypte. Le souvenir précis de leur condition s'effaça de bonne heure, et les chroniqueurs de l'âge pharaonique, avec cette naïveté instinctive qui incite les peuples à chercher la perfection dans le passé, en étaient venus assez vite à considérer leurs ancêtres demi-sauvages comme des hommes pieux, attachés au culte d'Horus et menant une vie heureuse sous l'autorité directe des dieux. D'abord séparés en clans indépendants, ces *Serviteurs d'Horus*, — *Shamsou-Horou*[2], — se seraient groupés à plusieurs pour établir, le long du Nil, de petits États dont chacun pratiquait ses lois et son culte. Avec le temps, ces États se fondirent les uns dans les autres : il ne resta plus en présence que deux grandes principautés, la Basse Égypte (*To-mouri*) ou pays du Nord (*To-méhi*) dans le Delta, la Haute Égypte ou pays du Sud (*To-rêsi*), depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte. La réunion sous un même sceptre constitua le patrimoine des Pharaons ou pays de Kîmit, mais elle n'effaça pas la division primitive : les petits États devinrent provinces et furent l'origine des circonscriptions administratives que les Grecs ont appelées *nomes*. Ceux-ci se composaient d'une ou plusieurs villes et

1. Cette restitution de la plus ancienne civilisation connue résulte en partie de l'étude faite par Maspero des hiéroglyphes et des coutumes de l'Égypte pharaonique, en partie des fouilles exécutées depuis une dizaine d'années dans les cimetières préhistoriques du pays. On trouvera tous les renseignements désirables sur ce point dans les deux ouvrages de M. Morgan, *L'âge de la pierre en Égypte*, et *Ethnographie préhistorique*. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*; Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Denderah*, pl. XVI; cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 12, note 1, p. 165 sqq.

d'un territoire assez restreint[1]. Ils comportaient chacun plusieurs subdivisions : 1° la capitale (*nouît*) et sa banlieue, siège de l'administration civile et militaire, centre de la religion provinciale; 2° les terres de production (*ouôu*), cultivées en céréales et fécondées chaque année par l'inondation; 3° les terres marécageuses (*pah'ou*), sur lesquelles les débordements du Nil laissaient des étangs trop profonds pour être desséchés facilement; on les mettait en pâturages quand on pouvait, on y cultivait le lotus et le papyrus, on s'y livrait en grand à l'élève des oiseaux d'eau; 4° enfin, les canaux dérivés du Nil pour les besoins de l'agriculture et de la navigation[2]. En tête de l'administration civile, militaire et religieuse, marchaient des princes héréditaires (*hak* ou *haîti*), qui à certaines époques formèrent une véritable féodalité, en d'autres temps furent remplacés par des nomarques à la nomination directe du roi[3]. L'autorité religieuse était exercée sous la surveillance du prince ou du nomarque, par le grand prêtre du temple, dont la dignité était tantôt élective, tantôt héréditaire. Les habitants du nome payaient au roi et à ses fonctionnaires un impôt en nature proportionnel à la richesse foncière, et dont la répartition exigeait des recensements et des cadastres fréquents. Ils étaient astreints à une espèce de conscription pour le service militaire, et à la corvée pour l'exécution de tous les travaux d'utilité publique, qu'il s'agît de restaurer un temple, d'édifier une forteresse, de tracer une route, de construire une digue ou de creuser un canal.

Le nombre des nomes varia selon les temps. La plupart des historiens anciens en comptent trente-six[4]; les listes égyptiennes en donnent parfois quarante-quatre, dont vingt-deux pour la Haute Égypte et vingt-deux pour la Basse[5]. Le plus méridional d'entre eux s'appelait To-Khentît et il confinait à la Nubie. Le chef-lieu était Abou, l'Éléphantine des Grecs,

1. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. I, p. 93 sqq. — 2. Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 29. — 3. Lepsius, *Denkmæler*, II, pl. 124-125. Cf. Brugsch, *G. Inschriften*, t. I, p. 111-116; Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 9, note I. — 4. Diodore, I, 44; Strabon, l. XVII, c. I. Pline (*H. N.*, V, 9, 9) en mentionne quarante-trois, et Ptolémée (IV, 5) quarante-sept. — 5. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 99.

et plus tard, au temps des Romains, Noubît, Ombos. Il comprenait, avec la ville de Souânou (Syène), les deux îles célèbres de Senomouît (Bîgèh) et de Lak (Aïlak, Pilak, Philæ), qui servirent de refuge aux derniers païens d'Égypte contre les persécutions chrétiennes. Venaient ensuite le nome de Tas-Horou (Apollonitès) avec Dobou (Apollinopolis Magna, Edfou) et Khonou (Silsilis) et celui de Ten (Latopolitès). La métropole de ce dernier fut d'abord Nekhabît que Champollion identifia avec la ville grecque d'Eilithyia. Le nom de Nekhabît est mêlé aux faits les plus importants de l'histoire d'Égypte. Sous la dix-septième dynastie, au temps où les pasteurs dominaient le Delta, les princes indépendants du Sud avaient fait de cette ville un de leurs boulevards et quelquefois leur capitale. Le gouvernement en était confié à un prince de la famille royale, qui prenait le titre de *Royal fils de* NEKHABIT. Plus tard, à l'époque gréco-romaine, Nekhabît, déchue de sa splendeur, céda le premier rang à Sanît (Latopolis), la moderne Esnèh[1].

Au sortir du nome de Ten on entrait dans le nome de Ouisit, le Phathyritès des Grecs, où brillait Apit, Tapit, la Thèbes aux cent portes d'Homère, la demeure d'Amonrâ, roi des dieux et créateur du monde (Pa-Amon, Diospolis Magna). Son origine se perdait dans la nuit des temps : les traditions nationales en faisaient la patrie terrestre d'Osiris[2] et la résidence d'une des dynasties humaines antérieures aux dynasties historiques. A l'époque de sa prospérité, elle s'étalait sur les deux rives du Nil, du pied de la chaîne Libyque au pied de la chaîne Arabique. Capitale de l'Égypte sous neuf dynasties consécutives, de la onzième à la vingtième, puis dépouillée de sa suprématie à partir de la vingt et unième dynastie, prise et pillée successivement par les Éthiopiens, les Assyriens et les Perses, elle fut détruite par Ptolémée Lathyre et à moitié renversée par un tremblement de terre en l'an 27 avant le Christ. Sur ses ruines s'élevèrent un grand nombre de villages de peu de valeur[3], qui subsistent encore aujourd'hui sous des noms arabes : El-Aqsorain (Louqsor)

1. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 178. — 2. *Id.*, t. I, p. 176. — 3. Strabon, l. XVII, c. I.

et Karnak, sur la rive droite; Gournah, Médinét-Habou, Déir-el-Bahari, sur la rive gauche. A partir de cette époque, le chef-lieu du nome fut Onou du Midi ou Hermontou (Hermonthis), dont la fondation remontait jusqu'aux âges antéhistoriques[1].

Au nord de Thèbes, on rencontrait d'affilée : sur la rive droite du fleuve, le nome de Haroui (Coptitès) avec Qoubti (Coptos), l'une des forteresses et l'un des marchés les plus renommés de la Haute Égypte; sur la rive gauche, le nome Tentyritès avec Taririt (Tentyris, Dendérah); sur les deux rives, le nome de Hasekhokh (Diospolitès) et le Thinitès, dont la métropole, après avoir été Thini, fut plus tard Aboudou (Abydos). Abydos était une des plus illustres parmi les cités égyptiennes. Strabon, qui la visita lorsqu'elle était en décadence complète, rapporte que jadis elle occupait le second rang[2]; et de fait, après Thèbes, je ne connais pas de ville qui soit mentionnée plus souvent sur des monuments de toute sorte. Non qu'elle fût vaste ou bien peuplée : resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil, elle couvrait, entre les villages modernes d'El-Kharbéh et d'Harabat-el-Madfounéh, une bande de terre fort étroite et elle ne put jamais se déployer à son aise. C'est comme ville sainte qu'elle était respectée universellement. Ses sanctuaires étaient célèbres, son dieu Osiris vénéré, ses fêtes suivies par toute l'Égypte; les gens riches des autres nomes tenaient à honneur de se faire dresser une stèle dans son temple, auprès du tombeau d'Osiris. Sous les Ptolémées, elle perdit son rang et sa primauté, qui furent attribués au bourg de Souï (Syis, Psouï, Psoï). Celui-ci, agrandi et colonisé par Ptolémée Soter, prit le nom de Ptolémaïs[3].

Les nomes de l'Égypte moyenne, entre Abydos et Memphis, sans jamais avoir obtenu une prépondérance durable, ont pesé d'un grand poids dans les destinées du pays[4]. Remplis d'une population nombreuse, semés de places fortes situées

1. Brugsch. *G. Inschr.*, t. I, p. 193-195. — 2. Strabon, l. XVII, c. I. — 3. *Corpus inscr. græc.*, n° 4925. — 4. Sept de ces nomes, détachés de la Haute Égypte et réunis en un seul gouvernement, formèrent, à l'époque romaine, la province d'Heptanomide.

avantageusement sur les différents bras du Nil, ils pouvaient couper à volonté les communications entre Thèbes et Memphis ou entraver longtemps la marche des armées. On s'y heurtait d'abord, sur la rive droite du fleuve, à Apou ou Khmînou (Panopolis ou Khemmis), dans le nome de Khmînou. Mînou y était adoré, et les Grecs, trompés par une analogie de son, avaient cru démêler dans l'un des titres de ce dieu, *Pehrirou* ou *Pehrisou*, « le coureur », le nom de leur héros Persée[1]. Plus bas, toujours sur la rive droite, venaient Toukaou et Paharnouboui, dans le nome de Douf (Antæopolitès[2]); sur la rive gauche, dans le nome de Bâalou (Hypsélitès), la forteresse de Shashotpou (Shôtp)[3], et dans le nome Iotef supérieur (Iotef khont, Lycopolitès), la ville importante de Siout (Lycônpolis, Osyout)[4]. On passait de là dans l'Iotef inférieur (Iotef poh'ou), où Kousit (Kousæ) était maîtresse aux temps pharaoniques; à l'époque gréco-romaine, son territoire fut réparti entre les deux provinces voisines[5].

Les noms antiques d'Hermopolis étaient Khmounou, la ville des huit dieux, et Ounou la ville du dieu Lièvre[6]. Elle commandait au nome d'Ounou (Hermopolitès), à l'écart du Nil et proche le canal appelé aujourd'hui Bahr-Yousouf. C'était une des plus anciennes cités de l'Égypte: elle avait été le théâtre d'une des victoires d'Horus sur Sit, et son dieu éponyme Thot avait pris une part glorieuse aux guerres osiriennes. Son territoire confinait au nord et à l'est avec celui du nome de Mihit[7], l'un des plus puissants parmi les nomes de la Thébaïde. La capitale en était Hibonou (Miniéh); mais il renfermait plusieurs autres localités célèbres, Nofirous (Etlidem), Monâît-Khoufou, Haouêrît. Monâît-Khoufou avait été fondée ou agrandie par Khoufou (Khéops); elle florissait encore sous la douzième dynastie et elle fut alors le berceau d'une dynastie provinciale. Au nord de Mihit et sur la rive orientale du fleuve s'étendaient les deux nomes de Pa avec

1. Hérodote, l. II, c. xci. — 2. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, juillet 1870, p. 5-6. — 3. *Id.*, p. 1 sqq. — 4. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 217-219. — 5. Jacques de Rougé, p. 12-15. — 6. Brugsch, *Dict. géog.*, p. 749. — 7. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, février 1872, p. 68 sqq.

Habonou (Hipponon)[1], et de Matonou (Aphroditès) avec l'obscure Pa Nibtepahe (Aphroditopolis, Atfieh); sur la rive occidentale, entre le Nil et la chaîne Libyque, le nome de Ouabou (Oxyrrynchitès), ville principale Pamazit (Oxyrrynchos, Pemsje), celui du Nouhit supérieur (Héracléopolitès), chef-lieu Hâkhninsou ou Hnès (Héracléopolis Magna), enfin celui du Nouhit inférieur[2], auquel on rattachait le Toshe ou pays du lac Miri (le Fayoum). Le Nouhit inférieur renfermait la ville de Miritoum ou Mitoum (Meïdoum), au pied de la chaîne Libyque. A l'époque gréco-romaine il n'existait plus : la portion de son territoire qui courait entre le Nil et la montagne fut annexée au nome Héracléopolitès ; le Fayoum forma un nome nouveau, l'Arsinoïtès, dont Crocodilopolis, l'ancienne Shodou, fut désormais la cité maîtresse.

A quelques kilomètres au nord de Mitoum, on franchissait la frontière de la Basse Égypte et l'on entrait dans le district du Mur-Blanc (Anbou-haït, Memphitès); on défilait sous les murs de Titoouî, un des boulevards du Delta contre les invasions du Midi, et l'on débouchait devant Mannofri (Memphis). Memphis, la ville de Phtah, Hakouphtah, dont les Grecs ont tiré le nom d'Égypte[3], était l'une des places les plus fortes du pays. Elle se composait d'une ville vieille, le Mur-Blanc, où s'élevait le grand temple de Phtah, et de plusieurs quartiers dont le principal, Ankhtooui, était devenu à l'époque persane le séjour favori des étrangers, surtout des Phéniciens[4]. Amoindrie par la fortune d'Alexandrie, la fondation du Caire consomma sa perte : sous les sultans Mameloucks, elle n'était plus qu'un triste champ de décombres. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte, ses restes offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Les pierres provenues de la démolition des édifices remplissent au loin le site entier : on aperçoit

1. Jacques de Rougé, *l. l.*, p. 76. — 2. *Id.*, p. 76-80. — 3. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 83. — 4. Hérodote, III, xci : .. ἐν τῷ λευκῷ τείχεϊ τῷ ἐν Μέμφι. Cf. Brugsch, *Zeitschrift fur Ægyptische Sprache*, année 1863, p. 9

en quelques endroits des pans de murailles encore debout, construits de ces grosses pierres dont je viens de parler; ailleurs, il ne reste que les fondements ou bien des monceaux de décombres. J'ai vu l'arc d'une porte très haute dont les deux murs latéraux sont formés chacun d'un seul bloc; et la voûte supérieure, qui était aussi d'un bloc unique, était tombée au-devant de la porte.... Les ruines de Memphis occupent une demi-journée de chemin en tous sens[1]. » Abdallatif parlait ainsi au treizième siècle. Depuis sa visite, une partie de ces débris, exploités comme carrière, a servi à construire les maisons du Caire et des bourgs voisins: le limon du fleuve a noyé le reste.

Près de la pointe du Delta, sur la rive gauche du Nil, et confinant au désert Libyque, les anciens plaçaient le nome Létopolitès avec Sokhmit (Létopolis) et Kerkasore[2]; sur la rive droite, et confinant au désert Arabique, le nome Héliopolitès. Onou du Nord, l'Héliopolis des Grecs, en était la métropole. Située sur une butte artificielle, elle ne couvrait qu'une superficie assez étroite, et elle n'avait pas une population nombreuse; elle n'en était pas moins une des capitales religieuses de l'Égypte et le siège d'une école de théologie célèbre dans le monde entier. D'après la tradition grecque, Solon, Pythagore, Platon, Eudoxe, y avaient passé plusieurs années de leur vie dans l'étude des sciences et de la philosophie égyptiennes. Deux villages voisins, Ahou et Hâbenben (Babylone d'Égypte), avaient joué leur rôle pendant les guerres osiriennes, et étaient des sanctuaires renommés. Sur les bords du Nil s'élevait Taroiou. Taroiou était située presque en face de Memphis: ses carrières, ouvertes par les rois des premières dynasties, furent exploitées à peu près sans interruption jusqu'à l'époque arabe. Les Grecs l'appelaient Troja, et ils prétendaient qu'elle avait été bâtie par des prisonniers troyens, comme sa voisine, Babylone d'Égypte, l'avait été par des prisonniers babyloniens[3]. La nomenclature des autres provinces du Delta n'est pas encore déterminée avec assez de

1. Aballatif (traduction de Sacy), II. c. IV. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I. p. 243-244. — 3. Diodore de Sicile. l. I, c. LVI: Strabon, l. XVII. c. I. Cf. sur Taroiou, Brugsch, *Zeitschr.*, 1867, p. 89-95

certitude pour que je me hasarde à la donner en détail. Il me suffira de citer : sur la branche Canopique du Nil, rive droite, Saï (Saïs), dans le nome Saïtès ; entre la branche Canopique et la branche Sébennytique, Khsôou (Xoïs) et Paouzit (Bouto), cette dernière dans le nome Am inférieur ou Patonouzit (Phthénéotès[1]); sur la branche Sébennytique, rive gauche, Thebnoutir (Sébennytos), rive droite, Hatrib (Athribis) ; entre la branche Sébennytique et la branche Pélusiaque, Phinibdidi ou Didou (Mendès) et Tanis. Au delà de la branche Pélusiaque, entre le Nil et le Désert, s'interposait la forteresse de Zarou, sur la frontière de l'Égypte du côté de la Syrie ; elle parait répondre à la Sellé des géographes classiques[2]. Les villes du Delta, malgré leur antiquité et leur richesse, n'exercèrent longtemps qu'une influence restreinte sur les destinées de l'Égypte. Des vingt premières dynasties, elles n'en fournirent qu'une seule, la quatorzième, originaire de Xoïs : encore est-elle insignifiante. Vers le onzième siècle, elles n'arrivèrent à la vie politique et à la prépondérance que pour présider à la décadence du pays, et l'accélérer par leurs rivalités perpétuelles. La fondation de Naucratis et celle surtout d'Alexandrie les ruinèrent si complètement, qu'au premier siècle de notre ère la plupart d'entre elles étaient réduites à la condition de simples bourgades.

L'Égypte avant l'histoire : les dieux et les dynasties divines.

Les monuments nous montrent que, dès le temps des premières dynasties, les nomes avaient chacun leurs dieux spéciaux, qui nous sont encore mal connus pour la plupart : on adorait Khnoumou aux cataractes, Anhouri à Thinis, Râ dans Héliopolis, Osiris à Mendès. Rien ne nous permet

1. Brugsch, *Zeitschrift*, 1871, p. 11-13. — 2. Les identifications proposées par M. Brugsch, dans son *Dictionnaire géographique*, pour cette ville et pour les villes voisines, ont été assez fortement compromises par les fouilles que MM. Naville et Petrie ont exécutées à Tell-el-Maskhouta de 1883 à 1890. La géographie de l'Égypte ancienne a été traitée de main de maître par J. Dümichen dans le tome I de sa *Geschichte des alten Ægyptens* (1880-1883) et par J. de Rougé.

de dire ce qu'étaient ces divinités au début, si les Égyptiens les apportèrent toutes de leur patrie primitive ou si beaucoup d'entre elles naquirent dans les boues du Nil : au moment où nous les rencontrons pour la première fois, leur forme s'était modifiée profondément par l'action des siècles et elles ne renfermaient plus tous les traits de leur nature première. Autant qu'on peut en juger, elles se répartissaient en trois groupes d'origine différente : les dieux des morts, les dieux des éléments, les dieux solaires. Sokaris, Osiris et Isis, Anubis, Nephthys, sont voués plus spécialement à la protection des morts. Les dieux des éléments représentent la terre Gabou, le ciel Nouît, l'eau primordiale Nou, le Nil Hâpi, et probablement aussi des dieux comme Sovkou, Sit-Typhon, Haroêris, Phtah, dont nous ignorons presque l'histoire. Parmi les dieux solaires, il convient de mentionner, avant tout, Râ, le soleil, Atonou, le disque solaire, Shou, Anhouri, Amon, le journalier. Dans les plus anciens textes religieux qui nous aient été conservés, la plupart de ces êtres ne sont plus déjà, à proprement parler, que des doublures politiques ou géographiques les uns des autres. Sokaris est le seigneur des morts à Memphis, comme Osiris l'était en d'autres endroits, et il ne différait d'Osiris que par des nuances de culte local : où l'on adorait le soleil sous le nom de Râ, on ne l'adora point d'abord sous le nom de Shou. Les trois groupes possédaient à l'origine des facultés et des attributions bien tranchées : ils se complétaient l'un par l'autre, mais ils ne se confondaient pas l'un dans l'autre. Le même nome pouvait avoir ses dieux solaires, ses dieux élémentaires, ses dieux des morts : il n'avait pas encore de divinités où l'idée du soleil et des éléments fût mêlée à celle de la mort.


Khnoumou modelant le monde.


Shou.

Il ne semble pas que le patron principal de chaque nome

ait dû nécessairement revêtir la forme masculine. Dans plus d'un endroit, une déesse jouissait du rang suprême : Hathor à Dendérah, Nit à Saïs, Nekhabît à El-Kab. Dans d'autres localités, le dieu n'était pas unique, mais il se divisait en deux personnes jumelles, toutes les deux mâles comme Anhouri-Shou à Thinis, l'une mâle et l'autre femelle, comme Shou-Tafnouît à Héliopolis. Ils ne témoignaient d'ailleurs aucun goût pour la solitude. Ils s'unissaient en familles, à l'imitation de ce qui se passait sur la terre : chacun d'eux se mariait à son gré, avait un fils, et la trinité se trouvait constituée. De Phtah et de la déesse Sokhit naissait Nefertoumou, d'Osiris et d'Isis, Harpochrate l'Horus enfant, et les dieux secondaires de la cité se groupaient autour de chaque trinité. Chacune d'elles gardait d'ailleurs le caractère de la divinité qui l'avait créée : où c'était une déesse qui avait pris mari, la déesse demeurait le personnage principal ; où c'était un dieu qui avait pris femme, le dieu continuait de tenir le premier rôle. A Dendérah, le mari d'Hathor n'était qu'un reflet de sa compagne; à Thèbes, Mout, femme d'Amon, n'était qu'une contre-partie féminine d'Amon. Par un progrès tout naturel, on en arriva à considérer que le fils, procédant du père et de la mère, était identique à ses deux parents, et que, par suite, le père, la mère, l'enfant, au lieu d'être trois divinités distinctes, pouvaient bien n'être que trois aspects d'une même divinité. Chaque nome se forgea un dieu en trois personnes, dont les monuments les plus anciens constatent l'existence et qu'ils appellent *le dieu*, *le dieu un*, *le dieu unique*. Mais ce dieu un n'était jamais *dieu* tout court[1]. Le dieu unique est le dieu unique Amon, le dieu unique Phtah, le dieu unique Osiris, c'est-à-dire un être déterminé ayant une person-


Phtah de Memphis


Haroëris.

1. Lepage-Renouf, *Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by the Religion of Ancient Egypt*, Londres, 1880, p. 99.

nalité, un nom, des attributs, un costume, des membres, une famille, un homme infiniment plus parfait que les hommes. Il est à l'image des rois de cette terre, et sa puissance, comme celle de tous les rois, est bornée par la puissance des rois voisins. La conception de son unité est donc géographique et politique au moins autant que religieuse : Râ, dieu unique à Héliopolis, n'est pas le même qu'Amon, dieu unique à Thèbes. L'Égyptien de Thèbes proclamait l'unité d'Amon à l'exclusion de Râ, l'Égyptien d'Héliopolis proclamait l'unité de Râ à l'exclusion d'Amon. Mais l'unité de chacun de ces dieux uniques, pour être absolue dans l'étendue de son domaine, n'empêchait pas la réalité des autres dieux. L'habitant d'Héliopolis se disait qu'après tout Amon était un dieu puissant, bien qu'inférieur à Râ, et il lui réservait une part de respect dans sa conscience. Chaque dieu unique, conçu de la sorte, n'est que le dieu unique du nome ou de la ville, *noutir nouîti*, et non pas le dieu unique de la nation reconnu comme tel dans le pays entier [1].

Le plus souvent les dieux sont représentés à l'image de l'homme, vêtus comme lui et portant à la main les emblèmes de leur puissance. Les uns ont en partage la beauté : Phtah et Hathor sont proclamés *beaux de face*. Les autres sont de vrais monstres et ils étalent à nos yeux des difformités naturelles ; Phtah est parfois un enfant rachitique [2], Bisou un nain féroce. A côté de ces dieux à figure humaine, les monuments nous montrent des bœufs, des éperviers, des ibis, des serpents, qu'on prie autant et plus que les autres. En effet, l'Égypte ancienne a rendu un culte aux animaux, et chaque nome nourrissait, à côté de son dieu-homme, un dieu-bête qu'il proposait à la vénération des fidèles [3]. Thot était un cynocéphale ou un ibis, Horus un épervier, Sovkou un crocodile, Harmakhis un sphinx à corps de lion et à tête humaine, Amon une oie de belle venue, Anubis un cha-

1. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, p. 125-126. — 2. Dr Parrot, *Sur l'origine de l'une des formes du dieu Phtah*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 129-133. — 3. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, t. I, p. 121.

cal[1]. Tous ces animaux furent adorés d'abord en tant qu'animaux, les uns comme le lion, le sphinx, le crocodile, parce qu'on les craignait et qu'on leur reconnaissait une force, un courage, une adresse supérieure à celle de l'homme; les autres, comme le bœuf, l'oie, le bélier, parce qu'ils servaient bien l'homme et qu'ils lui faisaient la vie plus facile. Plus tard l'idée première se modifia, au moins parmi les théologiens, et l'animal cessa d'être le dieu, pour devenir la demeure, le tabernacle vivant, le corps, dans lequel les dieux infusaient pour ainsi dire une parcelle de leur divinité. L'épervier fut l'incarnation d'Horus et non plus Horus lui-même, le chacal et le bœuf furent l'incarnation d'Anubis et de Phtah et non plus Anubis ou Phtah en personne. Dès lors, les dieux furent conçus indifféremment sous leur forme bestiale ou sous leur forme humaine, souvent même sous une forme mixte où les éléments de l'homme et de la bête étaient combinés selon des proportions diverses. Horus, par exemple, est tantôt un homme, tantôt un épervier, tantôt un épervier à tête d'homme, tantôt un homme à tête d'épervier. Sous ces quatre formes, il est Horus et n'est pas plus lui même sous une d'elles qu'il ne l'est sous l'autre. Quelquefois l'absorption du dieu-bête par le dieu-homme n'avait de raison d'être qu'un simple jeu de mots : Sit-Typhon répondait à l'hippopotame, parce qu'en égyptien Typhon se dit Tobhou et l'hippopotame Tobou[2].

Quelques-uns des dieux-bêtes suivirent la fortune des dieux-hommes auxquels ils étaient associés, et on les adora par tout le pays, le scarabée de Phtah, l'ibis et le cynocéphale de Thot, l'épervier d'Horus, le chacal d'Anubis. D'autres, préconisés dans un nome, étaient proscrits ailleurs. Les gens d'Éléphantine tuaient le crocodile. Au contraire, les prêtres de Thèbes et de Shodou « en choi-

1. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire* dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 115. Voir la liste des animaux sacrés dans Parthey, *De Iside et Osiride*, p. 260 sqq., et *Erdkunde des Alten Ægyptens*, pl. XVI. — 2. Le premier auteur qui ait mis en lumière le côté fétichiste de la religion égyptienne est M. Pietschmann, *der Ægyptische Fetischdienst und Götterglaube*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1878, p. 153 sqq.

sissaient un beau, qu'ils nourrissaient, après lui avoir appris à manger dans la main. Ils lui enfilaient aux oreilles des anneaux d'or ou de terre émaillée et des bracelets aux pattes de devant[1] ». — « Notre hôte prit des gâteaux, du poisson grillé et une boisson préparée avec du miel, puis il alla vers le lac avec nous. La bête était couchée sur le bord : les prêtres vinrent auprès d'elle, deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule, un troisième y jeta d'abord les gâteaux, ensuite la friture, et finit par la boisson. Sur quoi le crocodile se mit à l'eau et s'alla poser sur la rive opposée. Un autre étranger étant survenu avec pareille offrande, les prêtres la prirent, firent le tour du lac, et, après avoir atteint le crocodile, lui enfournèrent l'offrande de la même manière[2]. » Le culte des animaux sacrés coûtait aussi cher que celui des dieux à figure humaine. Il n'était pas rare de voir un riche particulier dépenser tout ou partie de son bien à leur faire de splendides funérailles[3]. Leur mort était un deuil public pour le nome, parfois pour l'Égypte entière; leur meurtre, un crime capital. Lorsqu'un indigène ou un étranger en tuaient un, même par mégarde, les prêtres réussissaient quelquefois à préserver le coupable contre la fureur populaire en lui imposant une pénitence ; mais le plus souvent leur intervention était impuissante à le sauver. Du temps que l'historien Diodore de Sicile voyageait en Égypte vers le milieu du premier siècle avant notre ère, un Italien, établi dans Alexandrie, tua par hasard un chat. Le peuple s'assembla aussitôt, le saisit et le mit en pièces, malgré sa qualité de citoyen romain, malgré les prières du roi, qui dépendait de Rome et qui craignait pour sa couronne[4].

Les plus célèbres des animaux sacrés étaient le bœuf Mnévis, et l'oiseau Bonou, le Phénix, à Héliopolis ; le bouc de Mendès et le bœuf Hapi à Memphis. Le bouc de Mendès était « l'âme d'Osiris », le bœuf Mnévis « l'âme de Râ ». Au dire des Grecs, le Phénix émigrait tous les cinq cents ans de l'Est et il s'abattait dans le temple de Râ. Quelques-uns pré-

1. Hérodote, II, LXIX. — 2. Strabon, l. XVII, ch. I. — 3. Diodore, I, 84. — 4. Diodore, I, 83.

tendaient qu'il apportait avec lui le corps de son père enveloppé de myrrhe. D'autres disaient qu'il venait se faire brûler lui-même sur un bûcher de myrrhe et de bois odorants, pour renaître de ses cendres et pour repartir à tire-d'aile vers sa patrie d'Orient[1]. En fait le Bonou était une espèce de vanneau dont la tête était ornée de deux longues plumes flottantes. Il passait pour l'incarnation d'Osiris comme l'ibis pour l'incarnation de Thot, et l'épervier pour celle d'Horus.

Le taureau Hapi avait fini par devenir aux yeux des Égyptiens l'expression la plus complète de la divinité dans un



Sovkou, le dieu crocodile de Shodou.

corps d'animal. Il procédait à la fois d'Osiris et de Phtah; aussi l'appelle-t-on « la seconde vie de Phtah » et « d'Osiris[2] ». Il n'avait point de père, mais un rayon de lumière tombé du ciel fécondait la génisse qui l'enfantait et qui ne pouvait plus désormais avoir d'autre petit[3]. Il devait être noir, porter au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée : les poils de sa queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour et toutes celles des autres marques qui tenaient à la présence et à la disposition relative des épis n'existaient pas réellement. Les prêtres, initiés aux mystères d'Apis, les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes

1. Hérodote, II, LXXIII. — 2. *De Iside*, c. XX; Strabon, l. XVII, c. I — 3. Hérodote, III, XXVIII. Cf. Pomponius Mela, I, 9; Pline, *H. N.* VIII, XLVI.

reconnaissent dans certaines dispositions d'étoiles les linéaments d'un dragon, d'une lyre et d'une ourse[1]. » Il vivait à Memphis dans une chapelle attenante au grand temple de Phtah, et il y recevait des prêtres les honneurs divins. Il rendait des oracles aux particuliers qui venaient le consulter et il remplissait d'une fureur prophétique les enfants qui l'approchaient[2].

La durée de sa vie ne devait pas excéder un certain nombre d'années fixé par les lois religieuses : passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil. Cette règle, en vigueur à l'époque romaine, n'existait pas encore ou n'était pas rigoureusement appliquée dans les temps pharaoniques, car deux Hapi contemporains de la vingt-deuxième dynastie vécurent plus de vingt-six ans[3]. L'Hapi défunt devenait un Osiris et prenait le nom d'Osor-Hapi, Osiris-Apis, d'où les Grecs ont tiré le nom de leur Sarapis. Au commencement, chaque animal sacré avait sa tombe propre dans cette partie de la nécropole memphite que les Grecs appelaient le Sérapéion. Elle se composait d'un édicule orné de bas-reliefs sous lequel on pratiquait une chambre carrée à plafond bas. Vers le milieu du règne de Ramsès II, on substitua un cimetière commun aux chapelles isolées. On creusa dans la roche vive une galerie d'une centaine de mètres de long, sur chaque côté de laquelle quatorze chambres assez grossières furent percées successivement; plus tard, le nombre des galeries et des chambres s'accrut à mesure que le besoin s'en faisait sentir. La momie d'Hapi une fois mise en place, les ouvriers muraient l'entrée de son caveau; mais les visiteurs ou les dévots avaient l'habitude d'encastrer, soit dans le mur même de fermeture, soit dans les parties qui l'avoisinaient du rocher, une ou plusieurs stèles contenant leur nom et une prière à l'Hapi mort. Ce culte, institué d'une manière définitive par le second roi de la deuxième dynastie,

1. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 54. — 2. Pline, *H. N.*, VIII, ch. IV, 6. — 3. Auguste Mariette, *Renseignements*, dans le *Bulletin archéologique*, 1855, p. 94-100.

dura jusqu'aux derniers jours de l'Égypte[1]. Mais alors, les prêtres se dispersèrent, les tombes furent violées, puis abandonnées, et le désert s'en empara : au bout de quelques années, le sable les avait recouvertes. Il était réservé à Mariette de les retrouver en 1851, après quatorze siècles et plus d'un oubli complet[2].

Les trois groupes de dieux ne jouissaient pas d'un crédit égal dans la religion égyptienne telle que nous la connaissons



Apis.

aujourd'hui. Les dieux des éléments, Gabou, Nouit, Tonen, prêtaient peu au culte : leur influence, si elle fut jamais considérable en dehors de certaines localités, s'effaça de bonne heure devant celle des dieux solaires. Le Soleil, Râ, était le patron de la ville d'Onou, qui joua un rôle prépondérant aux temps antéhistoriques, et c'est à la prédominance de sa ville d'origine qu'il dut de monter dès le début au premier rang parmi les dieux du pays entier. Ses prêtres, essayant de se représenter la création du monde, en étaient

1. Le dernier Hapi dont on connaisse l'existence d'une manière certaine est celui qui fut inauguré sous Julien, en 362 (Ammien, l. XXII, xiv, 6). — 2. Cf. pour tout ce qui se rapporte à la tombe d'Apis, Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, t. I, Paris, 1882, in-4°.

arrivés à la conclusion qu'elle s'était produite par l'action concertée d'un nombre déterminé de divinités dont chacune avait accompli une fonction nécessaire à l'organisation de l'univers. Ils avaient choisi les dieux des clans voisins et, les subordonnant au leur, ils avaient combiné un système de neuf personnes, une Ennéade toute puissante, dont les membres étaient issus l'un de l'autre. Au début, Râ était sorti des eaux primitives, du Nou, dans lequel il reposait inerte de toute éternité, et, par sa seule énergie, il avait tiré de lui-même un couple divin, Shou et Tafnouît, les maîtres de l'aurore et du crépuscule, de l'atmosphère et de la pluie. Shou et Tafnouît avaient engendré Sibou-Gabou le dieu-terre et Nouît la déesse-ciel, ou plutôt Shou, se glissant entre ces deux êtres qui étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, les avait séparés pour former de Gabou la terre, de Nouît le ciel. Gabou et Nouît avaient eu pour enfants Osiris et Typhon, Isis et Nephthys, qui avaient introduit dans le monde la civilisation, la mort et la résurrection. Cette première Ennéade, la grande, avait été complétée par deux Ennéades moindres, dont la seconde, commençant avec Horus, fils d'Isis, comprenait les dieux civilisateurs et vivificateurs, Thot, Anubis, Hathor, et ainsi de suite, tandis que la troisième se composait des dieux de la mort et des mânes. Les trois Ennéades et l'idée cosmogonique qu'elles exprimaient s'étaient répandues d'autant plus rapidement qu'il y avait par toute l'Égypte l'équivalent exact des êtres qu'elles mettaient en scène. Partout où un dieu Soleil existait, qu'il s'appelât Anhouri, Shou, Khopri, on l'identifia avec le Râ héliopolitain, et l'on vit en lui le chef des Ennéades créatrices et organisatrices de l Univers. La plupart des sacerdoces locaux se contentèrent de substituer leur dieu à Râ en tête de l'Ennéade principale, et ils ne modifièrent rien aux données de la théologie héliopolitaine. A Hermopolis seulement les prêtres greffèrent sur la théorie courante une conception originale. Leur dieu Thot était un sorcier qui, par la vertu des formules magiques et de la voix, avait suscité le monde du chaos; ils lui attribuèrent pour assesseurs des dieux au nombre de huit, quatre mâles et quatre femelles, qui symbolisaient le ciel et ses supports, le jour et la nuit, la durée.

L'Ennéade hermopolitaine, moins répandue que l'héliopolitaine dans la masse de la population, rencontra un accueil favorable auprès des théologiens : elle fournit un thème à leurs spéculations philosophiques ou cosmogoniques jusqu'aux derniers instants de la religion égyptienne.

L'homme avait été créé, comme le reste de l'Univers, au même instant où Râ, le Soleil, avait surgi des profondeurs de l'eau éternelle. La tradition voulait qu'au début il ne connût aucun des arts nécessaires à la vie; il n'avait pas de langage, et il en était réduit à imiter les cris des animaux. Les dieux des diverses Ennéades se chargèrent de faire son éducation et ils vinrent le gouverner l'un après l'autre. Leur séjour sur terre dura des milliers d'années, et leur succession forma trois dynasties divines, dont la composition varia selon les temps et les lieux. A Héliopolis, Atoumou prenait naturellement la tête de la liste. Venaient ensuite :

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Râ, v. s. f ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Shou, fils de Râ, v. s. f.;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Gabou, v. s. f.;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Osiris-Ounnofri, v. s. f.;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Sit, v. s. f.;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Horus, v. s. f.[1].

A Memphis, Phtah était inscrit en tête. A Thèbes, Atoumou et Phtah cédaient la primauté à Amonrâ, le roi des dieux, *le dieu de la première fois*. Le temps de cette première dynastie divine était regardé par les Égyptiens des siècles postérieurs comme un âge d'or, auquel ils ne songeaient jamais sans envie : pour dire d'une chose qu'elle était supérieure à tout ce qu'on pouvait imaginer, ils affirmaient « ne pas en avoir vu la pareille depuis les jours du dieu Râ ». Le règne des dieux-rois n'était pas moins rempli d'événements que celui des Pharaons réels. L'histoire ne nous en est parvenue

1. Voici le nom de ces dieux-rois, sous la forme grecque : Ἥφαιστος, Ἥλιος, Σῶς, Κρόνος, Ὄσιρις, Τυφῶν, Ὧρος. Les lettres v. s. f. sont l'abréviation de la formule *vie*, *santé*, *force*, qui accompagne les noms royaux dans les textes égyptiens

que par fragments, mais le peu qu'on en sait fait le plus grand honneur à l'imagination des Égyptiens. Râ eut à lutter sur son déclin contre l'ingratitude des mortels. Il les avait créés et instruits : ils conspirèrent contre lui et il dut rassembler les dieux secrètement, dans le grand temple d'Onou, pour aviser aux moyens de se défendre. « Voyez les hommes qui sont nés de moi-même : ils prononcent des paroles contre moi. Dites-moi donc ce que vous feriez à leur égard, car, voici, j'ai attendu et je n'ai pas voulu les tuer avant d'avoir entendu vos paroles. » Les dieux décidèrent de détruire la race des coupables, et la déesse Tafnouît à mufle de lionne fut chargée d'exécuter la sentence. Elle descendit parmi les hommes, les massacra et « baigna ses pieds dans leur sang, plusieurs nuits durant, jusqu'à la ville de Khninsou ». Le sang, recueilli et mêlé à diverses substances, fut présenté à Râ en sept mille cruches, et le dieu, apaisé par cette offrande, jura que, désormais, il épargnerait le genre humain; mais, fatigué de vivre sur la terre, il s'envola au ciel et il remit la royauté à son fils Shou[1].

Il courait beaucoup de légendes analogues sur Shou et sur Gabou, mais Osiris était de tous celui dont l'histoire s'était développée le plus. Je n'entreprendrai pas de la raconter; trop de documents nous font encore défaut, et ceux que nous avons sont trop obscurs pour que nous y démêlions ce qui appartient à chacune des écoles de théologie qui ont fleuri successivement en Égypte[2]. Son mythe n'est qu'une des formes sous lesquelles on se plaisait à retracer la lutte du bien et du mal, du dieu ordonnateur contre le chaos. Osiris, l'être bon par excellence, Ounnofri, est en guerre perpétuelle avec son frère Sit-Typhon, le maudit : assassiné et démembré par lui, il se ranime sous les manœuvres magiques d'Isis, d'Horus, d'Anubis, de Thot, et il devient le modèle que les dieux eux-mêmes s'efforcent d'imiter. Or, le Soleil

1. Naville, *la Destruction des hommes par les dieux*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. IV, 1875, p. 1-19. — 2. Osiris a été étudié plus particulièrement par M. Lefébure, *le Mythe Osirien*; t. I : *les Yeux d'Horus*, in-4°. Paris, 1874; t. II : *Osiris*, in-4°, Paris, 1875. Sit a fourni un sujet de thèse à M. Ed. Meyer, *Set-Typhon*, in-8°, Leipzig, 1875.

après sa disparition à l'Ouest du ciel, « le roi du jour, souverain de la nuit, qui avance sans station, ni relâche », Râ, n'arrêtait jamais sa course. Il allait inlassable, « sur la voie mystérieuse de la région d'Occident », à travers les ténèbres de l'enfer, « d'où nul vivant n'est jamais revenu », et il y voyageait pendant douze heures avant de regagner l'Orient et de reparaître à la lumière. Sa naissance et sa mort journalières, indéfiniment répétées, avaient suggéré aux Égyptiens l'identification d'Osiris avec Râ. Comme tous les dieux, Osiris s'était fait soleil : sous la figure de Râ, il brillait là-haut pendant les douze heures de la journée; sous la forme d'Osiris Ounnofri, il régissait la terre. De même que Râ est chaque soir attaqué et vaincu par la nuit qui semble l'engloutir à jamais, Osiris est trahi par Sit, qui le met en pièces et disperse ses membres pour l'empêcher de ressusciter. Malgré cette éclipse momentanée, ni Osiris, ni Râ ne sont morts. Osiris Khont-Amentit, Osiris infernal, soleil de nuit, revit, comme le soleil au matin, sous le nom d'Harpechroudi, Horus enfant, l'Harpochrate des Grecs. Harpochrate, qui est Osiris, lutte contre Sit et le bat, comme le soleil levant dissipe les ombres de la nuit; il venge son père, mais sans anéantir son ennemi. Cette guerre, qui se rallume chaque jour et qui symbolise la vie divine, servait aussi de symbole à la vie humaine. Celle-ci n'était pas, en effet, confinée à notre terre. L'être qui naissait à notre monde avait déjà vécu et devait vivre ailleurs : les moments de son existence terrestre n'étaient qu'un des stages, un des devenirs (*khopriou*) d'une existence dont il ne connaissait ni le commencement, ni la fin. Chacun des moments de cette existence, et partant la vie humaine, répondait à un jour de la vie du soleil et d'Osiris. La naissance de l'homme était le lever du soleil à l'Orient, et sa mort la disparition du soleil à l'Occident du ciel : une fois mort l'homme devenait Osiris comme Râ lui-même, et il s'enfonçait dans la nuit, jusqu'à l'instant où il renaissait à une autre vie comme Horus Osiris à une autre journée.

Chez les Égyptiens, l'homme n'était pas composé de la même manière qu'il l'est chez nous. Il n'avait pas ainsi que nous un corps et une âme : il possédait d'abord un corps, puis un double (*ka*). Le double était comme un second exem-

plaire du corps en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection colorée, mais aérienne, de l'individu, le reproduisant trait pour trait : enfant s'il s'agissait d'un enfant, femme s'il s'agissait d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme. Plus tard, les idées s'élevant, on reconnut dans l'homme un être moins grossier que le double, mais doué toujours des mêmes propriétés que la matière, une substance que l'on considéra comme étant l'essence de la nature humaine et que l'on imagina sous forme d'un oiseau (Bi, Baï), ou bien une parcelle de flamme ou de lumière, qu'on nomma Khou, la lumineuse. Chacune de ces âmes avait des facultés diverses et ne subsistait pas dans le même milieu que les autres. Le double logeait à l'intérieur du tombeau, et ne le quittait point. Le Baï s'envolait vers « l'autre terre », comme une grue huppée ou comme un épervier à tête et à bras d'homme : il pouvait, à son gré, sortir de la tombe ou y rentrer. Le Khou, instruit ici-bas de toute sagesse humaine et muni de tous les talismans nécessaires pour surmonter les périls surnaturels, abandonnait notre monde afin de n'y plus revenir et se joignait au cortège des dieux de lumière. Ces diverses définitions sont contradictoires et elles auraient dû se détruire l'une l'autre ; mais les Égyptiens, à mesure qu'ils modifiaient leur âme, ne surent pas se débarrasser des notions qu'ils avaient entretenues antérieurement. Ils crurent au Baï et au Khou, sans renoncer pour cela à croire au double, et chaque homme, au lieu de n'avoir qu'une seule âme répondant à la dernière conception que ses contemporains entretenaient de l'âme humaine, eut plusieurs âmes répondant à toutes les conceptions que les dévots s'étaient faites depuis le début[1].

L'idée de la vie future changea aussi souvent que changea l'idée de l'âme. Ceux pour qui la partie durable de l'homme était le double se contentèrent de croire que les morts continuaient la vie sous terre, et ils voulurent leur fournir ce qui faisait la joie et la richesse des habitants de notre monde. Livré à ses propres forces, le double avait faim et soif, il était poursuivi par des animaux monstrueux qui le mena-

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-192.

çaient d'une seconde mort, c'est-à-dire de l'anéantissement. Les prières des survivants, habilement rédigées, eurent pour effet de lui donner des vivres, une maison, un cortège de domestiques et de gardiens qui le protégeaient contre ses ennemis. Ses actions d'ici-bas n'exerçaient aucune influence sur le sort qui lui accroissait au delà : bon ou méchant, juste ou injuste, du moment que les rites avaient été accomplis et les prières prononcées sur lui, il florissait riche et heureux dans sa tombe. D'autres transportèrent l'âme en un monde nouveau, et ils joignirent à la croyance d'une vie future dans un milieu différent celle d'une rétribution proportionnée au bien ou au mal achevé pendant la durée de l'existence terrestre. Avant de connaître son sort, l'âme désincarnée devait comparaître devant le tribunal où Osiris, maître de l'Occident, siège, entouré des quarante-deux membres du jury infernal[1]. Sa conscience, ou, comme disaient les Égyptiens, son cœur parle pour elle ou contre elle. Le témoignage de sa vie l'accable donc ou l'absout[2]; ses actions sont pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, la cour divine rend son jugement. L'âme impie tombait dans l'enfer, où elle n'avait pour nourriture et pour boisson que des matières immondes, où les scorpions et les serpents la poursuivaient, où elle subissait, après mille tortures, la mort et l'anéantissement final. L'âme juste, après avoir subi son jugement, n'était pas encore exempte d'épreuves et de dangers. Sa science s'est confirmée, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre d'assumer toutes les formes qu'il lui plait revêtir[3]; mais le mal se dresse contre elle sous

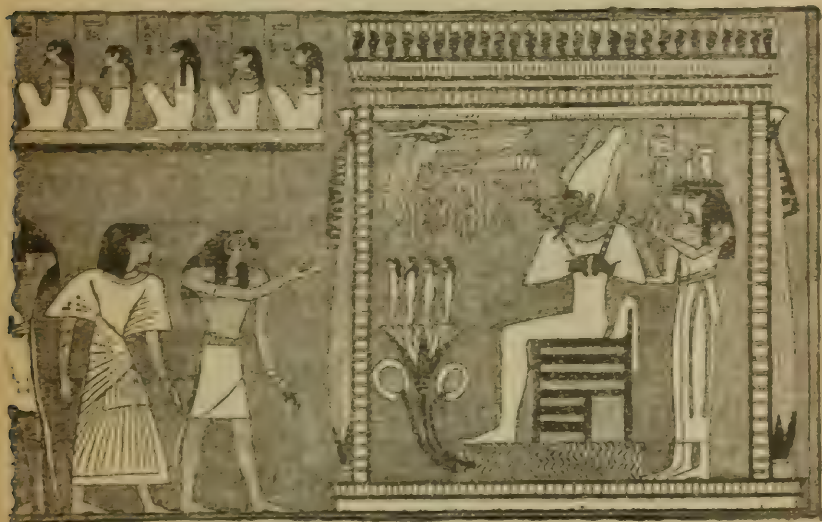
1. *Todtb.*, ch. cxxv. — 2. *Todtb.*, ch. xxx, l. 1 sqq : « O cœur, mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin; ne lutte pas contre moi en chef divin, ne me charge point devant le dieu grand! » — 3. Celles de l'*Épervier d'or* (*Todtb.*, ch. lxxvii), du *Lotus* (ch. lxxxi), du *Phénix* (ch. lxxxiii), de la *Grue* (ch. cxxxiv), de l'*Hirondelle* (ch. lxxxvi), de la *Vipère* (ch. cxxxii). L'assomption de toutes ces formes est volontaire et ne prouve pas le passage de l'âme humaine dans un corps de bête. Chacune d'elles était une des figures de la divinité; l'entrée de l'âme en elles marquait seulement l'assimilation de l'homme au type divin que chacune représentait.

mille figures hideuses et tente de la détruire ou du moins de l'arrêter par ses menaces et par ses épouvantements[1]. Pour triompher il faut qu'elle s'identifie avec Osiris[2] et qu'elle reçoive d'Isis, de Nephthys et des dieux bons les secours qu'Osiris en avait reçus. Grâce à leur appui, elle parcourt les demeures célestes[3] et célèbre dans les champs d'Aïlou les rites du labourage mystique, puis elle se mêle à la troupe des dieux et elle marche avec eux dans l'adoration du Soleil[4]. Afin de mériter ces destinées heureuses les Égyptiens avaient rédigé comme un code de morale pratique dont les articles se montrent plus ou moins développés sur les monuments de toutes les époques[5], mais dont la version la plus explicite forme le chapitre cxxv du Livre des Morts.

Le *Livre des Morts*, dont chaque momie portait un exemplaire plus ou moins complet, était un recueil de prières à l'usage de l'autre monde. On y lit comment l'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal. « Hommage à vous, Seigneur de Vérité et de Justice! Hommage à toi, Dieu grand, Seigneur de Vérité et de Justice! Je suis venu vers toi, ô mon maître; je me présente à toi pour contempler tes perfections! Car je te connais, je connais ton nom et les noms des quarante-deux divinités qui sont avec toi dans la salle de la Vérité et de la Justice, vivant des débris des pécheurs et se gorgeant de leur sang, le jour où se pèsent les paroles par-devant Osiris à la voix juste : Esprit double, seigneur de la Vérité et de la Justice est ton nom. Moi, certes, je vous connais, seigneurs de la Vérité et de la Justice; je vous ai apporté la vérité, j'ai détruit pour vous le mensonge. Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes! Je n'ai pas tourmenté la veuve! Je n'ai pas menti dans le tribunal! Je ne connais pas la mauvaise

1. Dans les vignettes des Papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *Crocodile* (ch. xxxi, xxxii), la *Tortue* (ch. xxxvi) et diverses espèces de serpents (ch. xxxiii, xxxv, xxxvii, xli). — 2. A partir de la XII[e] dynastie, le défunt est nommé couramment l'*Osiris* N. Aux époques antérieures, ce titre est joint rarement à son nom, mais l'ensemble des textes connus jusqu'à présent prouve que l'identification était complète entre le mort et le dieu. — 3. *Todtb.*, ch. lxxiv-lxxv. — 4. *Id.*, ch. cx cxlvi. — 5. Lepsius, *Denkm.*, pl. II, 43 et 81.

foi! Je n'ai fait aucune chose défendue! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus de travaux qu'il n'en devait faire!... Je n'ai pas été négligent! Je n'ai pas été oisif! Je n'ai pas failli! Je n'ai pas défailli! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître! Je n'ai pas affamé! Je n'ai pas fait pleurer! Je n'ai point tué! Je n'ai pas ordonné le meurtre par trahison! Je n'ai commis de fraude envers



Le jugement.

personne! Je n'ai point détourné les pains des temples! Je n'ai point distrait les gâteaux d'offrande des dieux! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts!... Je n'ai point fait de gains frauduleux! Je n'ai pas altéré les mesures de grain! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume! Je n'ai pas usurpé dans les champs! Je n'ai pas fait de gains frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point chassé les bestiaux sacrés sur leurs herbages! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa

saison! Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure! Je n'ai pas violé le cycle divin dans ses offrandes choisies! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines! Je n'ai pas repoussé de dieu dans sa procession! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! »

Les mêmes formules de confession négative sont répétées presque mot pour mot dans la deuxième section du chapitre, jointes chacune au nom d'un des quarante-deux membres du tribunal. La troisième section se borne à reproduire dans un langage parfois très mystique les idées exposées dans la première : « Salut à vous, dieux qui êtes dans la salle de la Vérité et de la Justice, qui n'avez point le mensonge en votre sein, mais vivez de vérité dans Onom et en nourissez votre cœur, par-devant le Seigneur Dieu qui habite en son disque solaire. Délivrez-moi de Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô magistrats, en ce jour du jugement suprême; donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché, qui n'a ni menti, ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais vit de vérité et se nourrit de justice. Il a [semé partout] la joie; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié Dieu par son amour; il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu; il a donné une barque à qui était arrêté dans son voyage; il a offert des sacrifices aux Dieux, des repas funéraires aux défunts. Délivrez-le de lui-même! Protégez-le contre lui-même (variante), ne parlez pas contre lui, par-devant le Seigneur des morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures [1] ! »

La lutte de Sit et d'Osiris se terminait par le triomphe de Sit : pendant quatre cents années au moins[2], Sit régna sur l'Égypte à la place de sa victime. Mais Osiris avait eu, après sa mort, un enfant, Horus, qui devait le venger. Le récit de la guerre d'Horus contre Sit nous a été conservé par les

1. *Revue critique*, 1872, t. II, p. 338-348. — 2. Une date de l'an 400 du règne de Sit, roi d'Égypte, se trouve sur un monument de Ramsès II, découvert à Tanis par M. Mariette (Maspero, *Revue critique*, 1880, t. I, p. 407).

inscriptions du temple d'Edfou avec un luxe de détails que ne comportent pas toujours les inscriptions vraiment historiques[1]. Horus prend ici le nom d'Harmakhis (Harmakhouîti). Il a une cour, des ministres, une armée, une flotte. Son fils aîné, Harhoudîti, héritier présomptif de la couronne, commande les troupes. Le premier ministre, Thot, dieu de son métier et inventeur des lettres connaît sa géographie et sa



La triade Osirienne; Osiris, Isis, Horus.

rhétorique sur le bout du doigt : il est d'ailleurs historiographe de la cour et on l'a chargé, par décret royal, du soin d'enregistrer les victoires de son seigneur et d'inventer pour elle des noms sonores. Un souverain si bien servi ne pouvait pas souffrir qu'un usurpateur comme Sit jouît trop longtemps de son pouvoir : aussi, en l'an 363 de son règne, se décide-t-il à la guerre. Il s'ébranle avec sa flotte, ses archers et ses

1. Naville, *le Mythe d'Horus*, 1870, Genève, in-folio; Brugsch, *Die Sage von der geflügelten Sonnenscheibe*, Göttingen, 1870, in-4°.

chars, il descend le Nil sur sa barque, il ordonne des marches et des contremarches, il livre des batailles rangées, il soumet des villes, jusqu'au moment où l'Égypte entière se prosterne devant lui. Son triomphe n'est pas si complet cependant qu'il anéantisse l'adversaire : après diverses vicissitudes, la querelle des deux prétendants est évoquée devant le dieu Gabou, qui juge de leurs titres et qui partage la vallée du Nil en deux royaumes, dont la limite est à Titoouï, un peu au sud de Memphis[1]. Désormais la constitution politique de l'Égypte est un fait accompli : elle se compose de deux *moitiés*, la moitié d'Horus et la moitié de Sit, la Haute et la Basse Égypte, qui, réunies, formeront le royaume des Pharaons.

Le premier roi qu'on lui connaisse, le premier du moins dont les Égyptiens eussent gardé le souvenir, portait le nom de Mîni (Ménès)[2]. Il était originaire de Thini, dans la Haute Égypte[3]. Jusqu'alors Onou et les cantons du nord avaient eu la part principale dans le développement de la civilisation égyptienne. Les prières et les hymnes, qui servirent plus tard de noyau aux livres sacrés, avaient été rédigés à Onou. Le dieu d'Onou, Râ, avait fourni le type sur lequel s'étaient modelés peu à peu les autres dieux locaux. Il semble bien que l'avènement du Thinite détruisit la supériorité que la ville du Soleil avait exercée si longtemps. La monarchie dont il fut officiellement le fondateur dura quatre mille ans au moins, sous trente dynasties consécutives. On divise d'ordinaire cet intervalle de temps, le plus long qu'ait enregistré l'histoire, en trois parties : l'Ancien Empire, de la première à la onzième dynastie ; le Moyen Empire, de la onzième dynastie à l'invasion des Pasteurs ; le Nouvel Empire, de l'invasion des Pasteurs à la conquête persane. Cette division a l'inconvénient de ne pas tenir un compte suffisant de la marche des événements. Il se produisit en effet quatre grandes révolu-

1. Goodwin, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 246-286. — 2. Sur la vocalisation de ce nom et des noms égyptiens en général, voir Maspero, *Réponse à la lettre de M. Édouard Naville*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 110-123. — 3. Des fouilles exécutées en 1883-1884 me portent à croire que Thini est, ou bien la ville même de Girgéh, ou bien le village de Birbéh situé un peu au nord-ouest de Girgéh sur la rive gauche du Nil.

tions dans la vie politique de l'Égypte. Au début des âges, le centre de gravité du pays repose sur Thinis : Thinis est la capitale et le tombeau des rois. Bientôt, toutefois, avec la troisième dynastie, Memphis impose ses souverains à tous et elle est l'entrepôt du commerce et de l'industrie. C'est la seconde période, celle qui marque l'apogée de l'Égypte archaïque; mais, vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à s'abaisser vers le sud. Il s'arrête d'abord à Héracléopolis dans la Moyenne Égypte (neuvième et dixième dynasties), puis il descend encore et se fixe à Thèbes sous la onzième dynastie. Dès ce moment, Thèbes reste la capitale réelle et elle fournit les rois : à l'exception de la quatorzième dynastie, xoïte, toutes les dynasties, de la onzième à la vingt et unième, sont thébaines de naissance. Quand les Pasteurs envahissent la vallée, la Thébaïde s'ouvre comme un refuge à la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants, finissent par affranchir le royaume entier au profit d'une dynastie thébaine, la dix-huitième, qui ouvre l'ère des guerres étrangères. Sous la dix-neuvième dynastie, un mouvement inverse à celui qui s'était produit vers la fin de la sixième redresse peu à peu le centre de gravité vers le nord et vers la mer. Avec la vingt et unième dynastie, tanite, Thèbes perdit son rang de capitale, et les villes du Delta, Tanis, Bubaste, Mendès, Sébennytos et surtout Saïs, se disputèrent la primauté avec acharnement. Désormais toute la vie active se concentra dans les nomes maritimes : ceux de la Thébaïde, ruinés par les invasions éthiopiennes et assyriennes, furent privés de leur influence; Thèbes tomba en ruines et ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. Je proposerai donc de diviser l'histoire d'Égypte en trois périodes, correspondant chacune à la suprématie d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays entier[1] :

1° Période archaïque (première-dixième dynasties). — Elle se subdivise en deux périodes secondaires :

a. Empire Thinite. Première-deuxième dynasties.

b. Empire Memphite. Troisième-dixième dynasties.

1. *Revue Critique*, 1873, t. I, p. 82-83

2° PÉRIODE THÉBAINE (ONZIÈME-VINGTIÈME DYNASTIES). — Suprématie de Thèbes et des rois thébains. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a. Ancien Empire thébain. Onzième-quatorzième dynasties.

b. Nouvel Empire thébain. Dix-septième-vingtième dynasties.

3° PÉRIODE SAÏTE (VINGT ET UNIÈME-TRENTIÈME DYNASTIES). — Suprématie de Saïs et des autres villes du Delta. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion perse :

a. Première période saïte. Vingt et unième-vingt-sixième dynasties.

b. Deuxième période saïte. Vingt-septième-trentième dynasties.

Ménès et les dynasties thinites.

Jusque dans ces dernières années les princes thinites, si bien assurée que leur existence fût par le témoignage des listes royales, n'étaient pour nous que de simples fantômes, presque aussi insaisissables que les douteux *serviteurs d'Horus*, dont la tradition peuplait le monde primitif[1]. On nous racontait qu'après son avènement Ménès n'avait point voulu fixer le siège de son gouvernement au lieu de sa naissance. A nouvel empire, nouvelle capitale : il fonda Memphis, sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues au sud du Delta[2]. « Jadis en effet tout le fleuve coulait vers la Libye, le long de la montagne sablonneuse (qui borne l'Égypte à l'occident) : Ménès, à cent stades au-dessus de Memphis, combla le bras qui va vers le midi, mit à sec l'ancien lit, et contraignit le fleuve à couler au milieu de l'espace qui sépare les deux montagnes. Encore maintenant les Perses surveillent avec le plus grand soin ce bras du Nil qui coule dans un lit distinct, et consolident la digue chaque année ; car, si le fleuve voulait la rompre et déborder de ce côté, il serait à craindre que Memphis entière ne fût inondée. Lors donc que Ménès, le premier qui se fit roi, eut enclos de

1. Voir p. 24. — 2. Diodore (I, 50) attribue la fondation de Memphis à un autre Pharaon, qu'il nomme *Ouchoreus*.

digues un terrain solide, il y bâtit cette ville qui est aujourd'hui appelée Memphis (car Memphis, elle aussi, est dans la partie étroite de l'Égypte); en dehors de la ville et tout autour d'elle, il creusa un lac qui, dérivé du fleuve, va vers le nord et l'ouest, car le côté de l'orient c'est le Nil qui l'enclôt[1]. »

Il est impossible de dire ce qu'il y a de vrai dans cette tradition, non plus que dans celles qui nous représentent Ménès comme le type achevé du monarque égyptien, à la fois constructeur, législateur et soldat. Il construit le grand temple de Phtah[2] et il règle le culte des dieux[3]; il est conquérant à l'occasion et il conduit des armées hors de ses frontières[4]; enfin, on assure qu'entre temps il perdit son fils unique à la fleur de l'âge : le peuple composa à ce sujet un chant de deuil, le Manéros, dont l'air et les paroles se transmirent de siècle en siècle[5]. On ajoute qu'il se montra ami du luxe, qu'il inventa l'art de servir un dîner, et qu'il enseigna à ses sujets la manière de manger étendu sur un lit[6]. Aussi un prince saïte, Tafnakhiti, père du Bocchoris de la vingt-quatrième dynastie, pendant une expédition contre les Arabes, où l'aridité du désert le força de renoncer à la pompe et aux délicatesses de la royauté pour mener quelques jours durant le train d'un simple particulier, maudit solennellement Ménès, et fit graver ses imprécations sur une stèle dressée dans le temple d'Amon, à Thèbes[7]. Cela n'empêcha point le premier roi humain de rester toujours cher aux Égyptiens : son nom se retrouve en tête de presque toutes les listes royales, et son culte se perpétua jusque sous les Ptolémées[8].

Il mourut sous la dent d'un hippopotame après soixante

1. Hérodote, II, xcix. — 2. Hérodote, II, xcix. — 3. Diodore, I, 94, qui en cet endroit donne à *Ménès* le nom de *Mnévis*; d'après Élien, *Hist Anim.*, XI, 10, il aurait institué le culte d'Hapi. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 5. Hérodote, II, lxxix. Cf. sur le *Manérôs*, Hésychius, s. v. Μανέρως, Suidas, s. vv. Μανέρως et Περι μανιώς. — 6. Diodore, I, 45. — 7. Diodore, I, 45; *De Iside et Osiride*, § 8, où *Tafnakhiti* et son fils sont appelés Τνέφαχθος ou Τέχνατις et Βόκχορις. — 8. Stèle d'*Ounnofri* au Louvre, *Salle historique*, 421. Cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 30-31.

ou soixante-deux ans de règne, et le peu que nous savons de ses successeurs tient plus du roman que de l'histoire. Manéthon énumérait avec une complaisance superstitieuse les miracles qui avaient attristé ou réjoui leurs règnes. Une grue à deux têtes apparue dans la première année de Téti, le fils de Ménès, avait été pour l'Égypte le présage d'une longue prospérité[1]; sous Ouénéphès une famine terrible avait décimé le peuple[2]. Çà et là, quelques détails trop brefs sur les constructions royales : Téti avait jeté les fondations du grand palais de Memphis[3], et Ouénéphès élevé les pyramides de Kô-komè, près du bourg actuel de Saqqarah[4]. Plusieurs de ces vieux rois, si éloignés de nous qu'on a peine à s'imaginer qu'ils ont vécu, avaient, dit la tradition, ambitionné le renom d'écrivain ou de savant. Téti avait étudié la médecine et composé des traités d'anatomie[5]; le chapitre LXIV du Livre des Morts[6] et l'un des ouvrages contenus au Papyrus Médical de Berlin passaient pour avoir été découverts « dans les jours de la sainteté du roi des deux Égyptes, Housaphaïti, le véridique[7] ». Sous Sémempsès, petit-fils d'Housaphaïti, la peste ravagea la contrée : les lois se relâchèrent, de grands crimes furent commis, et des révoltes éclatèrent, qui amenèrent bientôt la chute de la première dynastie.

La seconde n'était pas mieux partagée que la première. Manéthon n'avait enregistré du fondateur Boëthos que la mention d'un désastre épouvantable : un gouffre s'était creusé près de Bubaste et avait englouti beaucoup de gens[8]. Kakoou aurait proclamé dieux l'Hapi de Memphis, le Mnévis d'Héliopolis et le bouc de Mendès : aussi son nom royal signifie-t-il « le mâle des mâles » ou « le taureau des taureaux », par allusion sans doute aux idées symboliques qui

1. Élien, *H. Anim.*, XI, 40, qui donne au fils de Ménès le nom d'Οἶνις. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 79. — 3. *Id.*, p. 78. 2e Manéthon, *éd.* Unger, p. 78-81. — 4. *Id.*, p. 79; Brugsch, *G. Inschr.* I, p. 124, 240; Mariette, *Histoire d'Égypte*, 2e édit., p. 134, qui croit devoir reconnaître dans la pyramide à degrés la pyramide d'Ouénéphès. — 5. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 6. Goodwin dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 55-56. — 7. *Papyrus Médical*, édit. Brugsch, pl. XV, l. 1-2; *Papyrus Ebers*, pl. CIII, l. 1-2. — 8. Manéthon, édit. Unger, p. 84; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 29-21

prévalaient de son temps, et auxquelles la divinisation des animaux conféra une confirmation éclatante[1]. Son successeur, Binôthris, aurait accordé le droit de succession aux femmes de sang royal. On ne savait des autres que quelques histoires ridicules : sous Nepherkherês, le Nil avait roulé du miel onze jours durant, et Sésochris passait pour avoir été un géant[2]. Pourtant leur figure s'ébauchait déjà plus réelle que celle de leurs prédécesseurs, et quelques-uns des mastabas disséminés dans les cimetières de Memphis, le tombeau de Thothhotpou à Saqqarah, la grande stèle de Shiri au Musée du Caire[3], les statues de Sapi au Louvre[4], semblaient pouvoir être reportés jusqu'à leur époque. Les fouilles de ces dernières années ont rompu enfin le charme d'oubli, qui pesait si lourdement sur ces vieux souverains et elles ont ramené à la lumière leurs monuments, chapelles ou tombeaux[5]. C'est sur le territoire même du nome dont ils étaient originaires, à l'ouest de Thinis, dans la nécropole d'Abydos, c'est à Neggadèh et à Kom el-Ahmar dans la Haute Égypte, c'est à Sakkarah, près de Memphis, qu'ils ont reparu au jour, et désormais nous pouvons espérer que les traces de leur activité se manifesteront partout, du Delta à la première cataracte. Les tombeaux d'Abydos, les plus nombreux jusqu'à présent, sont comme l'ébauche grossière des pyramides de la plaine memphite, des constructions rectangulaires s'élevant médiocrement au-dessus du sable et bâties de briques posées à cru sans mortier. La chambre funéraire, en partie creusée dans le roc, avait un toit plat

1. Manéthon et de Rougé, *loc. cit.* — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 81. — 3. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 18. — 4. E. de Rougé, *Notice des principaux monuments*, 1855, p. 50-7. — 5. Le mérite d'avoir découvert et reconnu le premier les monuments thinites revient à Amélineau, qui a fouillé la nécropole d'Abydos quatre années de suite, de 1895 à 1899. Il en a publié les résultats dans trois volumes intitulés *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 1897-1902 et le *Tombeau d'Osiris*, 1899. Morgan découvrit, en 1896, le tombeau de Ménès à Neggadèh et le publia dans ses *Recherches sur les origines*, t. II. Les fouilles de Quibell à Kom el Ahmar, celles de Petrie à Abydos sur le champ déjà exploité par Amélineau, celles de Maspero à Sakkarah ont augmenté le nombre des rois connus : Petrie a essayé de les classer dans ses *Royal Tombs of the First Dynasty*, t. I et II, mais sans grand succès.

de poutres, recouvert d'une couche de sable d'un mètre d'épaisseur; le plancher était de bois également, et le cadavre du souverain y était posé au milieu, environné de son mobilier funéraire. De petites chambres ménagées symétriquement autour de la pièce principale recevaient le gros des provisions, et souvent aussi les corps d'esclaves, de femmes et d'animaux domestiques, sacrifiés au jour de l'enterrement pour accompagner le maître dans l'autre monde. Des stèles grossières se mêlent aux présents, dont beaucoup contiennent le nom de ses serviteurs ou l'épitaphe de ses nains et de ses chiens favoris; des tablettes d'ivoire, d'os ou de schiste, sculptées habilement, représentent les scènes des funérailles ou certains des exploits du mort. Les offrandes sont en substance les mêmes que celles qui abondent dans les tombeaux des âges postérieurs et qui sont inscrites sur les listes funèbres, les gâteaux, les différentes sortes de pains, les vins, la bière, les liqueurs, les légumes, les fruits, la volaille, la viande de boucherie. Le mobilier comprend, outre les nattes et les étoffes du trousseau, des chaises, des tabourets, des fauteuils, des lits à pieds et à têtes de lions, et une quantité prodigieuse de vases en terre cuite ou en pierres dures, telles que le granit, le cristal de roche, l'albâtre, sur lesquels le prénom et les titres royaux sont gravés. Les outils et les armes sont en un silex blond, travaillé d'une perfection qui n'a d'égale en aucune partie du monde, parfois avec la poignée en or estampée. Au-dessus du tombeau, deux stèles se dressaient sur lesquelles on lisait en hiéroglyphes massifs le nom d'intronisation du souverain, celui qu'il recevait comme descendant d'Horus et comme identifié à Horus lui-même : c'est devant elles qu'aux jours de fêtes les sacrifices s'accomplissaient et qu'on entassait les viandes et les pains destinés au double pour la suite des siècles. Des tombeaux privés se groupaient autour de chaque hypogée royal, où venaient reposer les officiers de l'entourage du souverain, si bien que la Majesté défunte était entourée après sa mort des mêmes personnages qui l'avaient servie durant sa vie terrestre.

L'usage de graver sur les monuments non pas le nom propre du Pharaon, mais son nom d'Horus, ne nous a point

permis encore de classer d'une manière certaine tous les rois qui surgissent ainsi de la poussière : Manéthon et les listes antiques ne nous ayant transmis que les noms propres, il nous est impossible d'assimiler les membres de leurs dynasties thinites aux maîtres des tombeaux d'Abydos, sauf dans les cas, fort rares, où les deux sortes de noms se trouvent réunies sur l'un des objets recueillis récemment. C'est le cas pour Ménès probablement, et pour trois de ses successeurs, Miébis, Ousaphaïs et Sémempsès[1], mais toutes les tentatives faites jusqu'à présent pour identifier les autres n'ont produit aucun résultat sérieux. Et pourtant, malgré cette incertitude, quels progrès cette résurrection ne nous a-t-elle pas procurés dans la connaissance de l'Égypte primitive? Ces rois étaient des conquérants et des constructeurs : leurs victoires sont représentées avec les noms des peuples ou des villes qu'ils vainquirent. La religion et les rites funéraires étaient déjà complètement fixés sous eux, et le système d'écriture qu'ils employaient ne diffère que par des détails de celui que nous déchiffrons sur les inscriptions des temps memphites ou thébains. Enfin leurs bijoux, leurs armes, leur vaisselle sont d'un fini d'exécution qui suppose une longue habitude. Les quelques stèles et les quelques statues que nous avons d'eux jusqu'à présent ne trahissent pas plus que le reste les caractères d'un art encore dans l'enfance. Sans doute les hiéroglyphes y sont comme en désordre et les figures ébauchées à grands coups plutôt que finies; mais ces imperfections prouvent simplement que les pièces tombées entre nos mains n'étaient pas des plus soignées. Il y a de mauvaises œuvres à toutes les époques, et le hasard des fouilles ne nous a pas rendu ce que les sculpteurs de ces premières dynasties avaient exécuté de mieux : si rudes que soient les statues de Sapi et la stèle de Shiri, elles ne sont pas plus grossières que mainte statue ou mainte stèle de la IVe ou de la VIe dynastie.

Avec le dernier roi de la deuxième dynastie s'éteignit probablement la descendance directe de Ménès. Elle avait régné

1. Sethe, *die älteste geschichtliche Denkmäler der Ægypter*, dans la *Zeitschrift*, 1897, p. 1-6.

cinq siècles et demi, et accompli durant cet intervalle une œuvre qui n'était ni sans gloire ni sans difficulté. Les princes des nomes durent s'habituer difficilement à leur vasselage, et ils saisirent sans doute tous les prétextes de révolte que la cruauté ou la faiblesse de certains rois leur offrirent. Il est vraisemblable que plusieurs d'entre eux réussirent à regagner leur indépendance et même à établir des dynasties collatérales, qui disputèrent le pouvoir suprême à la famille régnante ou parfois la réduisirent à une impuissance momentanée. La plupart des noms royaux, qui figurent sur certaines listes pharaoniques et ne se retrouvent pas dans des listes de Manéthon, appartiennent probablement à ces dynasties illégitimes. Les descendants de Ménès finirent par triompher de ces résistances et par s'imposer au pays entier. Les clans se mêlèrent et se fondirent « d'Abou jusqu'à Adhou », d'Éléphantine au Delta. Ménès avait fondé un royaume d'Égypte : ses successeurs des deux premières dynasties en unirent les éléments disparates et ils en formèrent une nation égyptienne.

CHAPITRE II

EMPIRE MEMPHITE DE LA TROISIÈME A LA DIXIÈME DYNASTIE (ANCIEN EMPIRE)

Les tombes memphites : la quatrième et la cinquième dynastie. — La littérature égyptienne pendant la période memphite. — De la sixième à la dixième dynastie.

Les tombes memphites : La quatrième et la cinquième dynastie.

La troisième dynastie était memphite, mais malgré cette origine elle dut au début ne faire autre chose que continuer la tradition des dynasties thinites. Les historiens de l'époque classique n'avaient donc conservé d'elle que des légendes analogues à celles que nous possédons sur les deux dynasties précédentes[1]. Le règne du premier de ses Pharaons fut marqué, nous dit-on, par des désordres sérieux. Les Libyens, tributaires depuis Ménès, se révoltèrent contre le roi Nékhérôphès et menacèrent l'intégrité de l'empire. Au moment

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau de ces deux premières dynasties à demi-légendaires :

Ire Dynastie (thinite).	IIe Dynastie (thinite).
I. Mini (Μήνης, Μνεῦις).	I. Bouzaou (Βόηθος).
II. Teti (Ἄθωθις α').	II. Kakoou (Καιέχως).
III. Athôti (Ἄθωθις β').	III. Binoutîrou (Βίνωθρις).
IV. Ata { Kenkénès. Ouenéphès.	IV. Ouznas (Τλᾶς)
V. Housaphaiti (Οὐσαφαΐδος).	V. Sondou (Σεθένης).
VI. Maribi (Μιέβιδος).	VI. ? (Χαίρης).
VII. Samsou (Σεμέμψης).	VII. Nofirkerî (Νεφερχέρης).
VIII Qobhou (Βιενέχης).	VIII. Nofirkasokari (Σεσωχρις).
	IX. ? (Χενέρης).

Cf. Mariette, la *Table de Saqqarah* et la *Nouvelle Table d'Abydos*

décisif, la superstition vint en aide aux Égyptiens. Une nuit, tandis que les deux armées étaient en présence, le disque de la lune sembla s'accroître démesurément, au grand effroi des ennemis, qui prirent ce phénomène pour un signe de la colère céleste et qui se soumirent sans combat[1]. La paix ne fut plus troublée de longtemps, et sa durée favorisa le développement des sciences et des arts. Le successeur de Néchérôphès, Tosorthros, perfectionna l'écriture et la taille des blocs de pierre. Médecin comme Téti, il aurait composé des traités qui existaient encore aux premiers siècles de l'ère chrétienne : aussi les Grecs l'avaient-ils identifié avec leur dieu Asclépios, l'Imhotpou des Égyptiens[2]. Sous l'influence de ce roi et de ses descendants, la richesse du pays s'accrut, les monuments se multiplièrent; par malheur, l'habitude qu'ils conservaient de se faire désigner officiellement par leurs noms d'Horus ne nous permet pas encore de déterminer quel est celui d'entre eux qui édifia un temple à Hieracônpolis en face d'El-Kab[3]. Encore quelques règnes, et les tombeaux vont nous livrer une telle masse de documents originaux que nous pourrons reconstituer d'une manière certaine, non seulement l'histoire des souverains, mais la vie des simples particuliers.

Une lieue environ à l'ouest de Memphis, la chaîne Libyque se déploie en un vaste plateau, qui court, dans la même direction que le Nil, sur une longueur de plusieurs lieues. A l'extrémité septentrionale, un prince demeuré inconnu, mais qu'il faut peut-être reporter jusqu'aux siècles antérieurs à Ménès, avait taillé en plein roc un sphinx gigantesque, symbole d'Harmakhis, le soleil levant. Plus tard un temple d'albâtre et de granit, le seul spécimen que nous possédions de l'architecture monumentale de l'Ancien Empire, fut construit à quelque distance de l'image du dieu; d'autres temples, aujourd'hui détruits, s'élevèrent çà et là et firent du plateau entier comme un vaste sanctuaire consacré aux divinités funéraires. Les habitants de Memphis vinrent y déposer leurs morts à l'abri de l'inondation. Les gens du

1. Manéthon, édit. Unger, p. 86-87. — 2. *Id.*, p. 87; cf. Sethe, *Imouthes*, 1902. — 3. Quibell, *Hiéracônpolis*, t. I, pl. II.

vulgaire étaient enterrés dans le sable à un mètre de profondeur, le plus souvent nus et sans cercueils. D'autres étaient ensevelis dans de petites chambres rectangulaires, grossièrement bâties en briques jaunes, le tout surmonté d'un plafond en voûte, d'ordinaire ogivale. Aucun ornement, aucun objet précieux ne les accompagnait au tombeau : seulement des vases en poterie étaient placés à côté du cadavre et renfermaient les provisions qu'on lui assignait pour l'autre vie[1].

Les tombes monumentales sont, à proprement parler, la demeure du double. Lorsqu'elles sont complètes, elles se divisent en trois parties : une chapelle extérieure, un puits



Mastaba.

et des caveaux souterrains. La chapelle est une construction quadrangulaire qu'on prendrait de loin pour une pyramide tronquée. Les faces, bâties en pierres ou en briques, sont symétriquement inclinées et le plus souvent unies : parfois cependant les assises sont en retrait l'une sur l'autre et forment presque gradins. La porte, qui s'ouvre d'ordinaire dans la paroi de l'est, est tantôt surmontée simplement d'un tambour cylindrique, tantôt ornée sur les côtés de bas-reliefs représentant l'image en pied du défunt, et couronnée par une large dalle couverte d'une inscription en lignes horizontales. C'est une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. « Proscynème fait à Anubis, résidant dans le palais divin, pour que soit donnée une sépulture dans l'Amentit, la contrée de l'ouest, la très grande et très bonne, au féal selon le Dieu grand; pour qu'il marche sur les voies

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 2-3.

où il est bon de marcher, le féal selon le dieu grand, pour qu'il ait des offrandes en pains, farines et liqueurs, à la fête du commencement de l'année, à la fête de Thot, au premier jour de l'an, à la fête de Ouagaît, à la grande fête du feu, à la procession du dieu Mînou, à la fête des offrandes, aux fêtes du mois et du demi-mois, et chaque jour. »

D'habitude, l'intérieur de la chapelle ne renferme qu'une seule chambre. Au fond, à la place d'honneur, se dresse une stèle quadrangulaire de proportions colossales, au pied de laquelle on aperçoit une table d'offrandes en albâtre, granit ou pierre calcaire, posée à plat sur le sol, et quelquefois deux obélisques minuscules ou deux autels, évidés au sommet pour recevoir les dons en pains sacrés, en liqueurs et en victuailles dont il est parlé dans l'inscription extérieure. L'aspect de la stèle est celui d'une porte un peu étroite, un peu basse, dont la baie serait toujours close. L'inscription gravée sur le linteau nous apprend le nom du maître du tombeau. Les figures taillées dans les montants sont ses portraits et ceux des personnes de sa famille. La petite scène du fond le montre assis devant sa table, et l'on a poussé le soin jusqu'à graver auprès de lui le menu de son repas. La stèle était à proprement parler la façade extérieure de la *maison éternelle* où chacun allait s'enfermer à son tour. Rien d'étonnant qu'on l'ait faite à la semblance d'une porte : si la porte est fermée, c'est que nul ne devait pénétrer dans le caveau, ni voir le sarcophage, passé le jour de l'enterrement. La formule qu'on y inscrivait n'était pas seulement une épitaphe destinée à rappeler aux générations futures que tel ou telle avait existé jadis; elle préservait le nom et la filiation de chacun, et elle attribuait au mort un état civil, sans lequel il n'aurait pas eu de personnalité dans sa vie nouvelle : un mort sans nom aurait été comme s'il n'existait pas. Ce n'était là toutefois que la moindre vertu de la stèle : la prière et les figures qui y étaient tracées avaient pour effet d'assurer des moyens d'existence au personnage auquel elle était consacrée. Comme les vivants ne sont pas en communication directe avec les morts et ne peuvent leur transmettre les offrandes de la main à la main, ils élisent un dieu pour intermédiaire et ils lui dédient le sacrifice, à la con-

dition qu'il prélèvera la part de son féal sur toutes les bonnes choses qu'on lui voue et dont il vit. L'être invoqué est presque toujours le chacal Anubis ou *le Dieu grand*, c'est-à-dire Osiris. L'âme ou plutôt le double du pain, des



Stèle représentant une façade de maison.

boissons, de la viande, se rendait de la sorte dans l'autre monde et il y nourrissait le double de l'homme. Il n'y avait même pas besoin que cette offrande fût réelle pour être effective : le premier venu, répétant avec la voix juste la formule de l'offrande, procurait par cela seul au *double* la possession de tous les objets dont il récitait l'énumération.

Dans bien des cas, la stèle seule était gravée; souvent

aussi, les parois de la chambre étaient décorées de tableaux et de scènes sculptés avec soin. Un seul de ces tableaux a une signification funéraire bien marquée et représente la façon dont le mort exécutait son voyage d'outre-tombe. Les Égyptiens pensaient, comme la plupart des peuples, que le passage de cette terre-ci à l'*autre terre* ne peut pas s'opérer indifféremment à tous les endroits. Le point exact d'où leurs âmes partaient pour entrer dans le monde surnaturel se trouvait à l'ouest d'Abydos, et c'était une fente de la montagne. La barque du soleil, le soir, arrivée au terme de sa course diurne, se glissait avec son cortège de dieux par la *bouche de la fente* et pénétrait dans la nuit. Les âmes s'y insinuaient avec elle sous la protection d'Osiris. Il fallait donc qu'elles se rendissent à Abydos de tous les points de l'Égypte, et l'on supposait qu'elles faisaient le voyage par eau. Cette expédition est fréquemment représentée sur les peintures des tombeaux. D'ordinaire, le mort, habillé de ses vêtements civils, commande la manœuvre comme s'il eût été encore en vie. D'autres fois, il était enfermé dans un catafalque entouré de pleureuses et de prêtres. Des canots et des chalands chargés d'offrandes escortent les barques principales. Les gens de l'équipage poussent des cris de bon augure : « En paix, en paix, auprès d'Osiris ! » ou causent et se disputent entre eux. On serait tenté de croire qu'il s'agit d'une véritable traversée, et les Grecs se sont laissé tromper aux apparences. Ils racontaient que les plus considérés et les plus riches des Égyptiens se font enterrer dans Abydos parce qu'ils estiment à honneur de reposer auprès d'Osiris. En fait, les personnages des tableaux d'hypogées ne vont pas réellement à Abydos. Ils reposent à Memphis, à Béni-Hassan, à Thèbes ou dans telle autre ville : leur âme seule partait en excursion après la mort[1].

Toutes les autres scènes nous font assister à la préparation et au transport des offrandes funéraires. De leur vivant, les grands seigneurs passaient avec les prêtres de véritables contrats, par lesquels ils donnaient à tel ou tel temple des terres et des revenus en échange de sacrifices aux époques réglée

1. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I. p. 121-128

par la coutume. Ces terres constituaient *les biens du tombeau* et elles fournissaient les viandes, les légumes, les fruits, le linge, tout ce qu'il faut pour monter et pour entretenir une maison[1]. Les bas-reliefs sculptés sur les murs représentent donc les épisodes les plus notables de la vie agricole, industrielle et domestique. D'un côté, c'est le labourage, le semage, la récolte, la rentrée des blés, l'emmagasinement des grains, puis l'élevage des bestiaux, l'empâtement des volailles. Un peu plus loin, des escouades d'ouvriers vaquent chacun aux travaux de son métier : des cordonniers, des verriers, des fondeurs, des menuisiers sont rangés et groupés à la file; des charpentiers abattent des arbres et mettent une barque en chantier; des femmes tissent au métier, sous la surveillance d'un contremaître renfrogné qui paraît peu disposé à souffrir leur babil. Tout cela est accompagné de légendes explicatives où les paroles des personnages en scène sont reproduites. « Tiens bon; saisis fortement », commande à son aide le boucher prêt à tuer un bœuf. « C'est prêt, agis à ton bon plaisir », lui répond celui-ci. Un batelier de bonne humeur crie de loin à un vieillard qui pêche sur la rive : « Viens sur l'eau »; et le vieillard : « Allons, pas tant de paroles », lui dit-il[2]. Scènes et légendes avaient une intention magique : qu'elles se référassent à la vie civile ou à l'enfer, elles devaient assurer au mort une existence heureuse ou le préserver des dangers d'outre-tombe. De même que la répétition de la formule des stèles : « Proscynème à Osiris pour qu'il donne un revenu de pains, liqueurs, vêtements, provisions, au défunt » procurait à ce défunt, sans offrande réelle, la jouissance des biens énumérés, de même la reproduction de certains actes sur les parois de la tombe lui en garantissait l'accomplissement véritable. Le double, retiré au fond de sa chapelle, se voyait sur la muraille allant à la chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa femme, et il mangeait et buvait

1. Maspero, *Egyptian Documents relating to the Dead*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 6-36. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 17-22; Brugsch, *Die Ægyptische Gräberwelt*, p. 15-26.

avec sa femme; le labourage, la moisson, la grangée des parois se faisaient pour lui labourage, moisson et grangée réels. Les gens de toute sorte peints dans les registres cousaient des souliers et cuisinaient à son intention, le guidaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux plaqué sur le mur n'était pas moins réel que le double dont il dépendait : la peinture d'un serviteur était bien ce qu'il fallait à l'ombre d'un maître. L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures au travail, qu'il prolongeait au delà de la vie terrestre la jouissance de tous les objets qu'elles y fabriquaient et de toutes les richesses qu'elles lui apportaient[1].

C'est dans cette chambre ainsi ornée que les descendants du mort et les prêtres attachés à son culte se réunissaient aux jours indiqués afin de rendre hommage à l'ancêtre. Ils le revoyaient là tel qu'il avait été durant son existence, escorté de ses serviteurs et entouré de ce qui avait fait la joie de sa vie terrestre, partout présent et pour ainsi dire palpitant au milieu d'eux. Ils savaient que, derrière l'une des parois, dans un étroit réduit, dans un *serdab* ménagé au milieu de la maçonnerie, ses statues était entassées pêle-mêle. D'ordinaire, ce *serdab* ne communiquait pas avec la chambre et il restait perdu dans son mur; quelquefois, il était relié avec le dehors par une sorte de conduit si resserré qu'on a peine à y glisser la main. A jours fixes, les parents venaient murmurer des prières et brûler des parfums à l'orifice[2] : c'était bien leur mort lui-même qui les recevait par là. En effet, pour persister dans l'autre monde, le double exigeait un corps tangible. La chair sur laquelle il s'était appuyé pendant l'existence terrestre lui servait encore de support principal, et c'est pour cela sans doute qu'on essayait d'en retarder la destruction par les pratiques de l'embaumement. Mais la momie défigurée ne rappelait plus que de loin l'aspect du vivant. Elle était, d'ailleurs, unique et facile à détruire : on pouvait la brûler, la démembrer, en disperser les morceaux. Elle disparue, que serait devenu le double? On adjoignait

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-194. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 8-9.

pour suppléants au corps de chair des corps de pierre ou de bois qui reproduisaient exactement ses traits, des statues. Les statues étaient plus solides, et rien n'empêchait qu'on les fabriquât en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était



La statue de double du nain Khnoumhotpou.

une seule chance de durée pour le double : vingt statues lui ajoutaient vingt chances. De là ce nombre vraiment étonnant de statues qu'on rencontre quelquefois dans une seule tombe. La prévoyance du mort et la piété des parents prodiguaien les images du corps terrestre, et par suite les supports, les

corps impérissables du double, lui conférant par cela seul une presque immortalité. La même raison multipliait parfois, autour des statues du mort, les statues de ses serviteurs, immobilisés dans différents actes de domesticité, pétrissant la pâte, broyant le grain, poissant les jarres destinées à contenir le vin.

On comprend quel caractère particulier cette conception de la vie de l'âme imprima à l'art égyptien. La première condition à remplir pour que le double pût s'adapter à son soutien de pierre, c'est que celui-ci reflétât jusque dans leurs moindres détails les traits et les portions du corps de chair. De là ce caractère réaliste et idéal à la fois qu'on remarque dans les statues. Le corps et la pose sont idéalisés presque toujours. Il est rare en effet qu'on observe un buste émacié de vieillard, le sein flétri et le ventre gonflé des femmes sur le retour : les hommes sont toujours, ou des adolescents aux membres élancés, ou des hommes faits dans la force de l'âge ; les femmes ont toujours le sein ferme et les hanches minces de la jeune fille. Le corps est, pour ainsi dire, un corps moyen, qui montre le personnage au meilleur de son développement, et qui le rend capable d'exercer dans l'autre monde la plénitude de ses fonctions physiques. C'est seulement dans le cas d'une difformité par trop accentuée, que l'artiste se départ de cet idéal : il laisse à la statue d'un nain toutes les laideurs du corps du nain. Il fallait bien qu'il en fût ainsi : si l'on avait placé dans l'hypogée d'un nain la statue d'un homme normal, le double, habitué ici-bas aux irrégularités de ses membres, n'aurait pu se plier à ce corps régulier et il n'aurait pas été dans les conditions nécessaires pour se plaire au monde des tombeaux[1]. Mais, une fois admise cette manière d'idéaliser ses modèles, le sculpteur devait traduire avec fidélité les traits de leur visage et les particularités de leur démarche. Il le faisait parfois avec brutalité, le plus souvent avec une fidélité naïve. Les statues sont de véritables portraits, et nous permettent de reconstituer la population de l'Égypte aux premières dynasties avec

1. Cf., p. 67, la statue du nain Khnoumhotpou au Musée du Caire (Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I).

plus de facilité que nous ne reconstituons la population de l'Italie aux premiers temps de l'empire romain. Les poses sont celles de la classe à laquelle appartient l'original : la statue est accroupie, s'il s'agit d'un scribe; debout dans l'attitude de commandement ou assise sur le siège d'apparat, s'il s'agit d'un roi ou d'un noble qui attend les offrandes de ses vassaux[1].

Le puits qui descend au caveau s'ouvre quelquefois dans un coin de la chambre; mais souvent, pour en découvrir la bouche, il faut monter sur la plate-forme de la chapelle extérieure. Il est carré ou rectangulaire, bâti en grandes et belles pierres jusqu'à l'endroit où il s'enfonce dans le roc. Sa profondeur moyenne est de douze à quinze mètres, mais il peut aller jusqu'à trente et au delà. Au fond et dans la paroi du sud, se creuse un couloir où l'on ne pénètre que courbé et qui mène à la chambre funéraire proprement dite. Elle est taillée dans la pierre vive et dépourvue d'ornements; au milieu s'allonge un grand sarcophage en calcaire fin, en granit rose ou en basalte noir, gravé quelquefois aux noms et titres du défunt. Après avoir scellé le corps, les ouvriers déposaient sur le sol les quartiers d'un bœuf qu'on venait de sacrifier dans la chambre du haut, de la vaisselle avec des fruits ou des légumes, des amphores de vin, des vases en poterie rouge pleins d'eau bourbeuse; puis ils muraient avec soin l'entrée du couloir et ils remplissaient le puits jusqu'au sommet d'éclats de pierre mêlés de sable et de terre. Le tout, largement arrosé, finissait par constituer un ciment



Tête d une statue de double.

1. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulak*, p. 214-216, d'où cette theorie s'est répandue dans les œuvres d'autres savants.

presque impénétrable dont la dureté mettait le mort à l'abri de toute profanation[1].

Ces tombes, véritables monuments dont l'aspect faisait dire aux Grecs qu'elles étaient les demeures éternelles des Égyptiens, auprès desquelles leurs palais ne paraissaient que des hôtelleries, formaient plusieurs villes funéraires plus étendues que la ville des vivants. A Gizéh, elles sont disposées sur un plan symétrique et rangées le long de véritables rues; à Saqqarah, elles sont semées en désordre à la surface du plateau, espacées dans certains endroits, entassées pêle-mêle dans certains autres. Au plus pressé de leur foule, on rencontre des pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux[2]. Les unes ont sept à huit mètres de haut et dépassent à peine le niveau des tombes voisines; les autres atteignent jusqu à cent cinquante mètres et comptent encore aujourd'hui parmi les masses les plus considérables que la main de l'homme ait jamais édifiées. Ce sont des tombes royales. Pour les préparer chaque Pharaon avait découpé le roc et remué la terre dès le début de son règne; les personnages les plus importants de son entourage avaient parcouru le royaume à la recherche d'un bloc d'albâtre ou de granit digne de faire le sarcophage d'un roi; la population de villes et de provinces entières avait été envoyée aux carrières et aux chantiers de construction. Un temple était joint à chaque pyramide, où le monarque défunt recevait les offrandes de ses sujets et les hommages d'un collège de prêtres attaché spécialement à son culte.

En ce temps-là, « voici que la majesté du roi Houni mourut, et que la majesté du roi Snofroui s'éleva en qualité de roi bienfaisant dans ce pays tout entier[3] ». Snofroui, le Sôris de Manéthon[4], fit la guerre aux tribus nomades (*Monatiou*)

1. Mariette, *Notice des principaux monuments*, p. 34-36; *Sur quelques tombes de l'Ancien Empire*, p. 9-10. — 2. La pyramide n'est à proprement parler que la forme régularisée du tumulus. Sur le sens mystique que les Égyptiens attachaient à cette classe de monuments, voir Schiaparelli, *Il Significato simbolico delle Piramidi Egiziane*, in-4°, Rome, 1884. — 3. *Papyrus Prisse*, pl. II, l. 7, 8. — 4. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, etc., p. 28-41. Snofroui figure dans un conte trouvé à Saint-Pétersbourg par M. Golénischeff (*Zeitschrift*, 1876, p. 107-111).

qui harcelaient sans cesse la frontière orientale du Delta, et pénétra jusqu'au fond de la péninsule du Sinaï. Un bas-relief de l'Ouadi-Magharah, trophée de sa campagne, nous montre « le roi des deux Égyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Horus vainqueur, Snofroui, le dieu grand », écrasant de sa masse d'armes un barbare terrassé devant lui[1]. Il exploita à son profit les mines de cuivre et de turquoises du Sinaï; et, afin de mettre désormais le Delta à l'abri des incursions, il garnit la frontière d'une série de forteresses, dont une au moins, Shè-Snofroui[2], existait encore sous les premiers rois de la douzième dynastie[3]. Sa religion, établie immédiatement après sa mort, se perpétua à travers les siècles et dura jusque sous les Ptolémées[4].

Mais son renom, si grand qu'il fût aux bords du Nil, s'efface devant celui de ses trois successeurs, Khoufoui (Khéops), Khâfrî (Khéphrên) et Menkaourî (Mykérinos), les constructeurs des pyramides. « Khéops bâtit le vaste monument de sa gloire ou de sa folie dans un siècle si éloigné du temps où commencent les données certaines de l'histoire profane, que nous n'avons pas de mesure qui nous permette d'évaluer la largeur de l'abîme qui sépare les deux époques; si étranger à toutes les sympathies et à tous les intérêts de la grande famille humaine qui peuple maintenant la terre, que même l'histoire sacrée ne sait rien des hommes de la génération de Khéops, rien, si ce n'est qu'ils vécurent, devinrent pères et moururent. Et pourtant, la pyramide de Khéops domine encore de haut le sable du désert : la blancheur sépulcrale de ses blocs de nummulite flamboie encore au soleil brûlant, son ombre immense s'allonge à travers les plaines stériles qui l'entourent et sur le déclin du jour vient assombrir les champs de maïs et de froment de Gizéh. Quand le spectateur, placé sur quelque point favorable, arrive à se faire une idée distincte de l'immensité du monument,

1. Lepsius, *Denkm.*, II. 2. — 2. « L'Ouadi de *Snofroui.* » — 3. Chabas, *les Papyrus de Berlin*, p. 91; E. de Rougé, *Recherches*, p. 90. — 4. E. de Rougé, *Recherches*, p. 41. Les fouilles de ces dernières années paraissent démontrer que ce roi eut une pyramide à Dahshour, et une autre à Méidoum : il y a là un problème qui n'est pas résolu encore.

aucune parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat sur son esprit. Il se sent oppressé et chancelle comme sous un fardeau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, les pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes. Elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de leur origine apparaît et ressort toujours; et c'est de là sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de respect qui bouleverse l'esprit lorsqu'il reçoit pour la première fois l'impression distincte de leur immensité[1]. »

Ce qu'il fallut d'efforts pour élever ces masses gigantesques, le simple aspect des lieux nous le laisserait deviner, quand même l'histoire ne serait pas là pour nous le dire. Lorsque le règne de Khéops et de Khéphrên fut bien passé, longtemps après que les Pharaons de l'Ancien Empire et leurs sujets se furent perdus dans la nuit des âges, le souvenir des peines qu'avait coûtées l'érection des pyramides hanta l'esprit du peuple égyptien. Au temps d'Hérodote et de Diodore, Khéops avait acquis la réputation d'un tyran odieux. « Il commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrît des sacrifices; puis il contraignit tous les Égyptiens à travailler pour lui. Aux uns, on assigna la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne Arabique jusqu'au Nil; les blocs une fois passés en barque, il prescrivit aux autres de les traîner jusqu'à la chaîne Libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes, qu'on relevait chaque trimestre. Le temps que souffrit le peuple se répartit de la sorte : dix années pour construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, œuvre, à mon sembler, de fort peu inférieure à la pyramide (car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyies et sa plus grande hauteur de huit, le tout en pierres de taille et couvert de figures); on mit donc dix années à construire cette chaussée et les chambres souterraines creusées dans la colline où se dressent les pyramides.... Quant à la pyramide elle-même, on mit vingt ans à la faire; elle est quadrangulaire, et chacune de ses faces a huit plèthres de base, avec une hauteur égale; le tout en blocs

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 270-271.

polis et parfaitement ajustés : aucun des blocs n'a moins de trente pieds[1]. » — « Les caractères égyptiens gravés sur la pyramide marquent la valeur des sommes dépensées en raves, oignons et aulx pour les ouvriers employés aux travaux ; si j'ai bon souvenir, l'interprète qui me déchiffrait l'inscription m'a dit que le total montait à seize cents talents d'argent. S'il en est ainsi, combien doit-on avoir dépensé en fer pour



Les trois Pyramides de Gizéh et le Sphinx.

les outils, en vivres et en vêtements pour les ouvriers, puisqu'il a fallu pour bâtir tout le temps que j'ai dit, et le temps non moins considérable, ce me semble, qu'ont exigé la taille des pierres, leur transport et les excavations souterraines[2] ? » La tradition conservée par Hérodote allait plus loin encore. Elle représentait Khéops, à bout de ressources et réduit à faire argent de tout, vendant sa fille à tout venant[3]. Une autre légende, recueillie par Manéthon, est moins cruelle pour le pauvre Pharaon : sur ses vieux jours, il se serait repenti de

1. Hérodote, II, cxxiv. — 2. Hérodote, II, cxxv. — 3. *Id.*, II, cxxvi. Cf. Maspero, *Fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, 1875, p. 4-7.

son impiété et il aurait écrit un livre sacré tenu en grande estime par ses concitoyens[1].

« Les Égyptiens me dirent que ce Khéops régna cinquante ans et qu'après sa mort son frère Khéphrên hérita de la royauté. Khéphrên en usa de même que son frère en toutes choses et construisit une pyramide qui n'atteint pas aux dimensions de la première, car nous l'avons mesurée nous-mêmes.... Les deux sont sur une colline haute d'environ cent pieds. On dit que Khéphrên régna cinquante-six ans. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toutes sortes de malheurs, et les temples furent fermés sans qu'on les ouvrît une seule fois. Par haine, les Égyptiens évitent de nommer ces princes; ils vont jusqu'à donner aux pyramides le nom du berger Philitis, qui paissait alors ses troupeaux dans ces parages[2]. » D'après la tradition, ni Khéops ni Khéphrên ne jouirent des tombeaux qu'ils s'étaient préparés au prix de tant de souffrances : le peuple exaspéré se révolta, arracha leurs corps des sarcophages et les mit en pièces[3].

A côté de ces deux tyrans, la tradition place un monarque débonnaire, Mykérinos, fils de Khéops, et constructeur de la troisième pyramide. « Les actions de son père ne lui furent pas agréables : il rouvrit les temples et renvoya aux cérémonies religieuses et aux affaires le peuple réduit à l'extrême misère; enfin il rendit la justice plus équitablement que tous les autres rois. Là-dessus on le loue plus que tous ceux qui ont jamais régné sur l'Égypte; car non seulement il rendait bonne justice, mais à qui se plaignait de son arrêt il faisait quelque présent pour apaiser sa colère[4]. » Ce pieux roi eut pourtant grandement à souffrir : il perdit sa fille unique, et peu de temps après, il connut par un oracle qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Pour se consoler, il enferma le cadavre de son enfant dans une génisse de bois creux, qu'il

1. Manéthon, édit. Unger, p. 91. Parmi les écrits alchimistes s'en trouve un attribué à Sophé l'Égyptien; c'est celui-là probablement que l'on vendait sous le nom de Souphis-Khéops, au temps de l'Africain.
2. Hérodote, II, CXXVII-CXXVIII. — 3. Diodore de Sicile, I, 64. — 4. Hérodote, II, CXXIX.

déposa dans Saïs et à qui l'on rendit les honneurs divins. Le moyen qu'il employa pour éluder l'oracle est original et mérite d'être rapporté. « Il envoya des reproches au dieu, se



Khéphrên.

plaignant que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, oublié les dieux, opprimé les hommes, eussent vécu longtemps, tandis que lui, si pieux, devait périr si vite. L'oracle lui répondit que pour cela même sa vie serait abrégée, car il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire. L'Égypte au-

rait dû souffrir cent cinquante ans, et les deux rois, ses prédécesseurs l'avaient su, au contraire de lui. A cette réponse, Mykérinos, se jugeant condamné, fabriqua nombre de lampes, les alluma chaque soir, à la nuit, et se mit à boire et à se donner du bon temps, sans jamais cesser, nuit et jour, errant sur les étangs et dans les bois, partout où il pensait trouver occasion de plaisir. Il avait machiné cela afin de convaincre l'oracle de faux et de vivre douze ans, les nuits comptant comme des jours[1]. »

Le récit des historiens grecs ne ressemble guère à ce que les monuments nous apprennent. Il est impossible que Khéphrên ait été le frère de Khéops : la durée des deux règnes s'y oppose absolument. Même Khéphrên ne fut pas le successeur immédiat de Khéops : les listes monumentales intercalent entre les deux un roi nommé Didoufrî dont la pyramide a été découverte récemment, vers Abou-Roache[2], un peu au nord de celles de Gizéh. Le règne très court de ce prince, qui n'a d'ailleurs aucune importance historique, peut nous servir à expliquer l'un des points de la légende recueillie par les Grecs. Peut-être Didoufrî était-il le fils de Khéops et le frère aîné de Khéphrên. De là cette notion que Khéphrên était le frère de son prédécesseur immédiat, et, comme Didoufrî disparut sans laisser aucune trace dans la mémoire du peuple, cette notion que Khéops était le prédécesseur immédiat et par suite le frère aîné de Khéphrên.

L'impiété traditionnelle des deux rois n'est pas moins problématique que leur parenté. Les titres qu'ils prennent et ceux que portent les personnes de leur famille ou de leur cour témoignent du respect qu'ils marquaient pour la religion. Khéphrên s'appelle « l'Horus et le Sit », « l'Horus, cœur puissant », « le bon Horus, le dieu grand, seigneur des diadèmes »; sa femme, la reine Marisânkh, est prêtresse de

1. Hérodote, II, cxxix-cxxxiii. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 52-54. M. de Rougé lisait le nom *Râ-tot-ef* et identifiait le prince avec le Ratoisès de Manéthon, cinquième roi de la quatrième dynastie. Mais l'analogie des autres noms force à lire *Didoufrî*, comme on dit *Menkaourî*, et non pas *Râ-men-kaou*. La pyramide de Didoufrî a été découverte à Abou-Roache, en 1901, par M. Chassinat.

Thot[1]; un de ses parents, le prince Mînan, était grand-prêtre de Thot à Khmounou ou Hermopolis[2]. Enfin, une stèle, refaite à l'époque saïte et attribuée par les scribes du temps à sa fille Honitsen, nous montre le Khéops historique édifiant et restaurant des temples à l'inverse du Khéops légendaire. « L'Horus vivant, celui qui écrase ses ennemis, le roi d'Égypte Khoufoui vivificateur, a trouvé le temple d'Isis, rectrice de la pyramide, près du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple d'Osiris, seigneur du tombeau; il a construit sa pyramide près du temple de cette déesse, et il a construit la pyramide de sa royale fille, Honîtsen, près de ce temple. — Il a fait ceci à sa mère Isis, mère divine, à Hathor, dame des eaux [d'en haut][3]. Inscrivant sa donation sur une stèle, il lui a donné de nouveau un apanage, il a reconstruit son sanctuaire en pierre, et il trouva ces dieux dans son temple. » Suivent la liste et l'image de ces dieux : Horus et Isis, sous plusieurs de leurs formes, Nephthys, Selkit, Phtah, Sokhit, Osiris, Hapi. Derrière chaque image on lit l'indication des matières dont elle était fabriquée : la barque d'Isis, l'épervier d'Horus, l'ibis de Thot étaient en bois doré; Isis était en or et en argent; Nephthys en bronze doré; Sokhit en bronze[4]. Ailleurs nous voyons que le même prince avait agrandi ou au moins réparé le temple d'Hathor, à Dendérah[5]. Nous voilà bien loin du Khéops d'Hérodote qui fermait tous les sanctuaires de l'Égypte et qui proscrivait les dieux.

On sait aujourd'hui d'où vient cette différence entre les récits des écrivains grecs et la réalité. Ce qu'Hérodote raconte n'est que la transcription d'un conte populaire. Les Égyptiens ont traité Khéops, Khéphrên et Mykérinos de la même manière que les poètes du moyen âge ont traité Charlemagne : après les avoir exaltés de toutes les manières, ils les ont rendus odieux et ridicules. Les romans égyptiens que nous possédons encore en original montrent que la fantaisie du vulgaire n'hésita jamais à imputer aux meilleurs des

1. E. de Rougé, *Recherches*, p. 54. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 62. — 3. Le ciel, comme au premier chapitre de la Genèse. — 4. Mariette, *Notices des principaux monuments*, 2e édit., p. 207-209, et *Monuments divers*, pl. 53. Cf. E. de Rougé, *Recherches*, p. 46-50. — 5. Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XVI, *a*, *b*.

Pharaons les exploits les plus invraisemblables : les conteurs se plaisaient à choisir pour leurs héros des noms connus, Ramsès, Ménephtah, et cela seul suffit à nous expliquer l'origine des fables que les Grecs nous ont transmises sur les rois de la quatrième dynastie. Le Khéops d'Hérodote et le Khéops des inscriptions portent le même nom, et tous deux ont construit la grande pyramide : à cela près, ce qu'on nous apprend d'eux diffère. Khéops et Khéphrên sont de simples héros de roman[1] ; Khoufoui et Khâfrî nous apparaissent comme des rois puissants, pieux envers la divinité, et redoutables à leurs ennemis non moins qu'à leurs sujets. Khéops guerroya contre les nomades d'Arabie, et défendit victorieusement contre leurs attaques les établissements miniers que Snofroui avait fondés dans la péninsule du Sinaï[2]. Les prisonniers ramassés dans ces campagnes furent sans doute employés, selon l'usage, à la construction des pyramides. Est-ce à dire pour cela que la conception populaire soit entièrement fausse et qu'il ait ménagé ses sujets? Le nombre des prisonniers, si large qu'on le suppose, ne pouvait suffire à l'immensité de l'œuvre; sans doute il fallut avoir recours aux Égyptiens de race pure et les réquisitionner, ainsi que le rapporte Hérodote. « Il y eut une grande clameur d'un bout à l'autre de son empire! une clameur de l'oppressé contre l'oppresseur; une clameur de tourment et d'amère angoisse; une clameur telle qu'elle résonne encore dans sa mémoire tandis que j'écris; une de ces clameurs qui, depuis les jours de Souphis, se sont souvent élevées de la terre d'Égypte et ont percé les oreilles du seigneur des armées. Et Souphis s'en inquiéta? Pas plus que Mohammed-Ali ou Ibrahim-Pacha! Le caprice égoïste du tyran, que ce soit la grande pyramide ou le barrage, avance: qu'importent au maître les souffrances de son peuple[3]? » L'Égypte peut changer de religion, de langue et de race ; que le souverain s'appelle pharaon, sultan ou pacha, la destinée

1. Maspero, *Fragment de commentaire* dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, 1875 et 1878 ; *les Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, p. xx sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 2. — 3. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 275-276.

du fellah est toujours la même. Les historiens grecs ont recueilli, à quatre mille ans de distance, l'écho des malédictions dont les Égyptiens chargèrent la mémoire de Khéops. Rien n'empêche de croire que cette révolte dont parle Diodore[1] eut vraiment lieu : des statues de Khéphrên brisées ont été retrouvées près du temple du Sphinx, dans un puits où elles avaient été jetées anciennement, peut-être un jour de révolution[2].

L'idée de piété que la tradition populaire attachait au règne de Menkaouri, le Mykérinos d'Hérodote, est confirmée par le témoignage des contemporains : non que ce prince ait, comme on le dit, rouvert les temples (nous avons vu qu'ils n'avaient jamais été fermés), mais il ordonna à l'un de ses fils, Didoufhorou, de parcourir les sanctuaires de l'Égypte, sans doute afin de restaurer ceux qui lui sembleraient en mauvais état, et de faire dans toutes les villes des fondations nouvelles. C'est au cours de cette inspection que le prince découvrit, suivant quelques documents, le chapitre LXIV du Rituel Funéraire, « à Khmounou (Hermopolis), aux pieds du dieu Thot, écrit en bleu sur une dalle d'albâtre.... Le prince l'apporta au roi comme un objet miraculeux[3]. » Ces révélations de livres religieux ou scientifiques sont fréquemment mentionnées dans l'ancienne littérature égyptienne. Nous avons déjà vu que l'invention du chapitre LXIV est attribuée par quelques autorités au roi Ousaphais, et que le roi Téti passait pour avoir recueilli un livre de médecine, dont nous possédons encore la meilleure part. Un autre traité de médecine signalé récemment remonterait de la même manière au règne de Khéops. Il s'était manifesté à Coptos, une nuit, devant un ministre du dieu, qui était entré dans la grande salle du temple et avait pénétré jusqu'au fond du sanctuaire. « Or la terre était plongée dans les ténèbres, mais la lune brillait sur ce livre de tous côtés. Il fut apporté, en grand merveille, à la sainteté du roi Khoufoui, le juste de voix[4]. » Le cha-

1. Diodore, I, 64. — 2. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé*, p. 7. — 3. *Todtb.*, CXIV, 30-32; Birch, *On formulas relating to the heart*, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 54-55. — 4. Birch, *Medical Papyrus with the name of Cheops*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 61-64.

pitre LXIV, résumé de la doctrine égyptienne sur la vie future et la condition de l'âme, est une des sections les plus obscures du Livre des Morts : « Tu viens à moi », dit un scribe de l'époque des Ramessides, « bien muni de grands mystères, tu me dis au sujet des formules du prince Didoufhorou : « Tu « n'y as rien connu, ni bien, ni mal. Un mur d'enceinte est « par devant que nul profane ne saurait forcer. » Toi, tu es un scribe habile parmi ses compagnons, instruit dans les livres, châtié de cœur, parfait de langue, et quand tes paroles sortent, une seule phrase de ta bouche est trois fois importante; tu m'as donc laissé muet de terreur[1]. » Les modernes qui ne saisissent pas toujours le sens de ces morceaux mystiques peuvent se consoler; les anciens Égyptiens n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'eux.

Le sarcophage de Mykérinos, conservé longtemps dans la troisième pyramide, était l'une des œuvres les plus admirables de l'art égyptien archaïque. Il a péri sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycomore dans lequel la momie du pharaon reposait. Ce cercueil est de forme humaine, et on y lit une inscription: « O l'Osiris, le roi des deux Égyptes Menkaourî, vivant pour l'éternité, enfanté par le ciel, porté [dans le sein] de Nouît, germe de Gabou! Ta mère Nouît s'étend sur toi en son nom d'abîme du ciel. Elle te divinise en mettant à néant tes ennemis, ô roi Menkaourî, vivant pour l'éternité[2]! »

La littérature de l'époque grecque associait à ces trois Pharaons un prince fabuleux nommé Asychis par Hérodote, et Sasychis par Diodore de Sicile. « Il éleva dans le temple de Phtah, à Memphis, le portique méridional, le plus beau et le plus grand de tous; car, s'ils sont tous ornés de sculptures, si l'aspect de la construction y varie à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore que les autres. Dans l'intention de surpasser ses prédécesseurs, il bâtit en

1. *Papyrus Anastasi*, I, pl. X, l. 8, pl. XI, l. 4. — 2. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. II, p. 86 sqq.; Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil de Mycérinus*; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 63-66.

briques une pyramide où se trouve l'inscription suivante gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que



La statue de Mykérinos au Musée du Caire.

Jupiter sur les autres dieux. Car, plongeant une pièce de bois dans un marais et réunissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait la brique dont j'ai été construite[1]. » Au témoignage

1. Hérodote, II, cxxxvi.

de Diodore, Sasychis aurait été l'un des cinq grands législateurs de l'Égypte : il aurait réglé avec le plus grand soin les cérémonies du culte, inventé la géométrie et l'art d'observer les astres[1]. Il promulgua aussi une loi sur le prêt, par laquelle il autorisait tout particulier à mettre en gage la momie de son père, avec faculté au prêteur de disposer du tombeau de l'emprunteur. Au cas où la dette n'était pas payée, le débiteur ne pouvait obtenir sépulture pour lui ou pour les siens, ni dans la tombe paternelle, ni dans une autre tombe[2].

La cinquième dynastie est en toute chose le prolongement de la quatrième. Ses rois eurent à réprimer au dehors les razzias peu dangereuses des nomades d'Asie, et ils exploitèrent les mines du Sinaï avec une certaine activité[3]. Ils entretinrent des relations vers le Sud avec les régions de la Mer Rouge qui fournissent l'encens; ils poussèrent même jusqu'au Pouanît et ils en rapportèrent, entre autres merveilles, des *danga*, de ces nains dressés à danser ce qu'on appelait la danse du dieu[4]. Au dedans, leur vie fut conforme à la routine des Pharaons memphites. Ils s'occupèrent à construire leurs pyramides funéraires[5], à réparer les temples, à édifier des villes nouvelles[6]. Somme toute, ils maintinrent l'Égypte au point de prospérité et de grandeur où les rois de la dynastie précédente avaient su l'exalter[7].

1. Diodore, I, 94. — 2. Hérodote, II, cxxxvi. — 3. Stèles de Sahourî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *a*), d'Ousirnirî Anou (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 152 *a*), de Dadkerî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *d*; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 26; Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 536), de Mnekaouhorou (Lepsius, *Denkm.*, II, 39 *a*); dans l'Ouadi-Magharah, commémorant les victoires de ces princes sur les Bédouins (Mentiou). — 4. Ce fait nous a été révélé incidemment par un passage de la grande inscription de Hirkhouf, qui place l'événement sous le règne d'Assi; cfr. p. 101-102 du présent volume. — 5. Les pyramides d'Abousir ont servi de tombeaux à plusieurs des Pharaons de la Ve dynastie, à Sahourî, à Ousirnirî Anou. Je pense que la pyramide n° 2 de Saqqarah (plan de Perring) a été construite par Assi. La pyramide d'Ounas a été découverte en 1881 (cf. Maspero, *la Pyramide du roi Ounas* dans le *Recueil des travaux*, t. III). — 6. Ainsi Pasahourî, près d'Esnéh (Dümichen, *Geschichte des Alten Ægyptens*, t. I, p. 61), construite par Sahourî (E. de Rougé, *Recherches*, p. 93). — 7. Voici, restitué aussi

La littérature égyptienne pendant la période memphite.

Dans un des tombeaux de Gizéh, un grand fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie s'attribue le titre de *Gouverneur de la maison des livres*[1]. Cette simple mention jetée incidemment entre deux titres plus ronflants suffirait, à défaut d'autres, afin de nous prouver le développement extraordinaire que la civilisation égyptienne avait pris dès lors. Non seulement il y avait déjà une littérature, mais cette littérature était assez considérable pour remplir des bibliothèques, et son importance assez forte pour qu'un des fonctionnaires de la cour fût attaché spécialement à la *Conservation* de la bibliothèque royale. Il avait sans doute à sa garde, avec les œuvres contemporaines, des livres écrits sous les premières dynasties, des livres datés de Ménès et peut-être

complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des troisième, quatrième et cinquième dynasties :

IIIe Dynastie (memphite).	
I. Bibi, Zazaï	I. Νεχερώφης.
II. Nibka	II. Τόσορθρος.
III. Zosiri	III. Τύρεις.
IV. Zosertiti	IV. Σέσωχρις.
V. Sozes	V. Σωύφις.
VI. Nofirkérî	VI. Τοσέρτασις.
VII. Nibkarî	VII. Ἄχης.
VIII. Houni	VIII. Σήφουρις.
IX. Snofroui	IX. Κερφέρης.

IVe Dynastie (memphite).	
I. Khoufoui	I. Σῶρις (Χέοψ) II. Σοῦφις (Χέοψ)
II. Didoufrî	?
III. Khafrî	III. Σοῦφις (Χεβρήν).
IV. Menkaourî	IV. Μενχέρης (Μυκερῖνος).
V. Shopseskaf	?
	V. Ῥατοίσης.
	VI. Βιχέρης.
	VII. Σεβερχέρης.
	VIII. Θαμφθίς.

Ve Dynastie (memphite).	
I. Ousirkaf	I. Οὐσερχέρης.
II. Sahourî	II. Σέρρης.
III. Kakaï Nofiririkerî	III. Νεφερχέρης.
IV. Shopseskerî	IV. Σισίρης.
V. Khânofirrî	V. Χέρης.
VI. Naousirrî Anou	VI. Ῥαθούρης.
VII. Menkaouhorou	VII. Μενχέρης.
VIII. Dadkerî Asousi	VIII. Ταγχέρης.
IX. Ounas	IX. Ὄννος.

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 50.

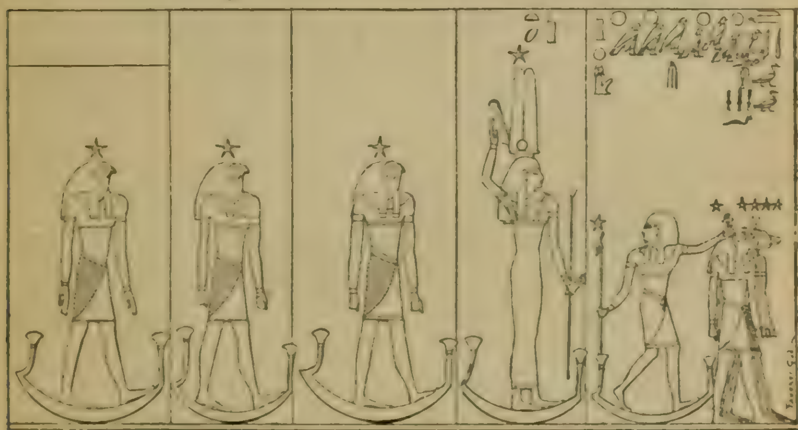
des rois antérieurs à Ménès. Le fond de cette bibliothèque devait se composer d'ouvrages religieux, de chapitres du Livre des Morts, copiés d'après les textes authentiques déposés dans les temples ; de traités scientifiques sur la géométrie, la médecine et l'astronomie; de chroniques où étaient consignés les dits et faits des anciens rois, ensemble le nombre des années de leur vie et la durée exacte de leur règne ; des manuels de philosophie et de morale pratique; bien certainement aussi quelques romans[1]. Tout cela, si nous l'avions, formerait « une bibliothèque qui serait bien plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie[2] » ; par malheur, nous ne possédons plus de tant de richesses que les fragments d'un recueil philosophique. Pour tout le reste, nous en sommes réduits à de rares indications qui, éclairées et complétées au moyen des données monumentales, nous permettent à peine de déterminer avec quelque certitude l'étendue des connaissances qu'avaient alors les Égyptiens.

Dès les premiers jours, leurs astronomes constatèrent qu'un certain nombre des astres qui brillaient la nuit au-dessus de leurs têtes paraissaient animés d'un mouvement de translation à travers les espaces, tandis que les autres demeuraient immobiles. Cette observation, répétée maintes et maintes fois, les conduisit à établir la distinction des planètes et des étoiles ou, comme ils les appelaient, des *indestructibles* (akhimou-sokou). Ils comptèrent parmi les premières « Horus, guide des espaces mystérieux » (Hartapshitiou), notre Jupiter, que son éclat désigna comme le chef de la bande; « Horus, générateur d'en haut » (Harkahri), Saturne, la plus éloignée de celles qu'œil humain puisse apercevoir sans le secours des instruments; Harmakhis, Mars, à qui sa couleur rougeâtre valut aussi le surnom d'Hardoshir, l'Horus rouge, et dont le mouvement rétrograde en apparence à divers moments de l'année ne leur échappa point; Sovkou, Mercure; Vénus enfin, qui dans son rôle d'étoile du matin s'appelle Douaou, et Bonou peut-être dans

1. Un fragment de conte (*Pap. de Berlin*, III) pourrait bien remonter jusqu'à la V[e] dynastie. Cf. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 73-80. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 73.

celui d'étoile du soir[1]. Le soleil lui-même, ce centre fixe de tous les systèmes anciens, subit chez eux la loi du mouvement universel et il voyagea dans le ciel en compagnie des étoiles errantes[2].

Pour les Égyptiens le ciel est une sorte de plafond solide, en fer pensait-on, sur lequel roulent les eaux mystérieuses qui enserrent la terre de toutes parts. Aux jours de la création, quand le chaos se résolut en ses éléments, le dieu



Les planètes guidées par Orion et par Sothis.

Shou souleva ce plafond : le Nil d'en haut commença à couler au sommet des montagnes qui bornent notre monde, et c'est sur ce fleuve céleste que flottent les planètes et généralement tous les astres qui ont un lever et un coucher visibles dans la vallée : les monuments nous les montrent figurés par des génies à formes humaines ou animales qui naviguent chacun dans sa barque à la suite d'Orion. D'autre part, on se représentait les étoiles fixes comme des lampes (*khabisou*) suspendues au plafond de fer et qu'une puissance divine allumait chaque soir pour éclairer les nuits de la terre. Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les

1. E. de Rougé, *Recherches sur le nom égyptien des planètes*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1846, p. 18-21, 25-28. — 2. *Papyrus de Berlin n° VIII*, l. 56.

décans, simples étoiles ou groupes d'étoiles en rapport avec les trente-six ou trente-sept décades dont l'année égyptienne se composait : Sopdit ou Sothis, sainte à Isis; Orion-Sahou, consacré à Osiris et considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes heureuses; les Pléiades, les Hyades, et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pas été encore identifiés d'une manière authentique avec les noms modernes. Bref, toutes les étoiles qu'on peut apercevoir à l'œil nu avaient été relevées, enregistrées, cataloguées avec soin[1]. Les observatoires de la Haute et de la Basse Égypte, à Dendérah, à Thinis, à Memphis, à Héliopolis, signalaient leurs phases et dressaient chaque année des tables de leurs levers et de leurs couchers, dont quelques débris sont arrivés jusqu'à nous.

De tous ces astres, le mieux connu et le plus important était l'astre d'Isis, Sirius, que les Égyptiens nommaient Sopdît, d'où les Grecs ont fait Sothis. Son lever héliaque, qui marquait le premier instant de l'inondation, marquait aussi le début de l'année civile, si bien que tout le système chronologique du pays reposait sur lui. L'année primitive des Égyptiens, ou du moins la première année que nous leur connaissions historiquement, se composait de douze mois de trente jours chacun, soit en tout trois cent soixante jours. Ces douze mois étaient répartis entre trois saisons de quatre mois : la *saison du commencement* (*Sha*), qui répond au temps de l'inondation ; la *saison des semailles* (*Pro*), qui répond à l'hiver; la *saison des moissons* (*Shomou*), qui répond à l'été. Chaque mois se subdivisait en trois décades; chaque jour et chaque nuit se partageaient en douze heures : si bien que midi répondait à la sixième heure du jour, et minuit à la sixième heure de la nuit.

Ce système, pour simple qu'il parût, avait ses inconvénients, qui ne tardèrent pas à se manifester brutalement. Entre l'année telle qu'il la définissait et l'année tropique, il y avait une différence de cinq jours un quart ; à chaque douze

1 Le dernier et de beaucoup le meilleur travail sur la matière est dû à Henri Brugsch, *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, t. I : *Astronomische und Astrologische Inschriften*, in-4°, 1882.

mois qui s'écoulèrent, l'écart entre l'année courante et l'année fixe augmenta de cinq jours un quart, et par suite les saisons cessèrent de marcher avec les phases de la lune. Des observations nouvelles, opérées sur la marche du soleil, décidèrent les astronomes à intercaler chaque année, après le douzième mois, et avant le premier jour de l'année suivante, cinq jours complémentaires, qu'on nomma *les cinq jours en sus de l'année* ou jours *épagomènes*. L'époque de ce changement était si ancienne que nous ne saurions lui assigner aucune date, et que les Égyptiens eux-mêmes l'avaient reportée jusque dans les temps mythiques antérieurs à l'avènement de Ménès. « Rhéa (Nouît) ayant eu un commerce secret avec Kronos (Gabou), le Soleil (Râ), qui s'en aperçut, prononça contre elle un charme qui l'empêcha d'accoucher dans aucun mois et dans aucune année ; mais Hermès (Thot), qui avait de l'amour pour la déesse, joua aux dés avec là Lune et lui gagna la soixantième partie de chaque jour, dont il constitua cinq jours, qu'il ajouta aux trois cent soixante jours de l'année[1]. » Même ainsi corrigée, l'année de trois cent soixante-cinq jours ne répond pas encore exactement à l'année astronomique de trois cent soixante-cinq jours et quart. Il y eut donc tous les quatre ans un retard d'un jour sur cette année, si bien que pour 365×4 ou 1460 années astronomiques, on compta 1461 années civiles écoulées. Au bout de quatorze siècles et demi, l'accord, si longtemps rompu, était parfait de nouveau : le commencement de l'année civile se superposait alors, et pour une fois seulement, à celui de l'année astronomique ; le commencement de ces deux années concordait avec le lever héliaque au matin de Sirius-Sothis, et par suite avec le début de l'inondation. Les prêtres célébrèrent le lever de l'astre par des fêtes solennelles, dont l'origine devait remonter plus haut que les rois de la première dynastie, au temps des Shosou-Horou, et plus tard, à l'époque romaine, les astronomes donnèrent le nom de *période sothiaque* à la période de $1460 = 1461$ dont cette coïncidence merveilleuse leur suggéra l'invention.

De la littérature mathématique de l'époque, nous ne con-

1 *De Iside et Osiride*, c. XXII.

naissons rien. Les monuments nous prouvent cependant que, dès le siècle des pyramides, la géométrie devait être fort avancée : sinon la géométrie théorique, au moins la géométrie pratique, celle qui sert à mesurer les surfaces et à calculer le volume des corps solides. Les architectes qui ont bâti les pyramides et les grands tombeaux de Saqqarah étaient nécessairement des géomètres fort estimables. Malheureusement nous n'avons plus rien des livres dans lesquels ils enregistraient leurs doctrines : le seul traité de mathématiques qui nous soit parvenu est postérieur de deux mille ans au moins à leur époque, et il nous enseigne l'état de la science dans les temps relativement modernes de la dix-neuvième dynastie[1].

Pour nous figurer ce que pouvait être la médecine égyptienne, nous n'en sommes pas réduits à de simples inductions. Outre un traité dont l'invention était attribuée au règne de Khéops et qui n'a pas encore été publié, nous possédons deux livres; le premier renferme aussi des recettes attribuées à des savants étrangers[2]; le second, trouvé sous Ousaphaïs, aurait été complété par Sondou[3]. Les manuscrits de ces deux ouvrages remontent à la dix-huitième et à la dix-neuvième dynastie : le texte avait dû s'en modifier à la longue, mais l'ancienneté de leur origine les maintenait dans les écoles. Ils faisaient sans doute partie de cette bibliothèque du temple d'Imouthès, à Memphis, qui existait encore aux temps romains et où les médecins grecs allaient puiser des recettes pour leurs clients[4].

L'Égypte est naturellement une contrée fort saine. « Les Égyptiens, disait Hérodote, sont les mieux portants de tous les mortels. » Ils n'en étaient que plus attentifs à soigner leur santé. « Chaque mois, trois jours de suite, ils provo-

1. Il a été publié par M. A. Eisenlohr. *Ein mathematisches Handbuch der Alten Ægypter* (*Papyrus Rhind des British Museum*), 1877. — 2. G. Ebers, *Papyros Ebers, das Hermetische Buch über Arzneimittel der alten Ægypter*, Leipzig, 1875. — 3. Brugsch, dans le *Recueil de Monuments égyptiens*, t. II, p. 101-120, et pl. LXXXV-CVII; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1re série, p. 55-79. — 4. Galien, *De compos. medic. sec. gen.*, l. V, c. II. Quelques-uns de ces remèdes sont entrés par cette voie dans notre pharmacopée.

quent des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères; car ils pensent que toutes les maladies de l'homme viennent des aliments[1]. » — « La médecine chez eux est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins en tous lieux abondent, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes[2]. » Il n'est pas certain que cette division dont parle Hérodote ait été aussi absolue que l'historien a bien voulu le prétendre. Le même individu pouvait traiter toutes les maladies en général; seulement, pour les maux d'yeux et pour quelques autres affections, il y avait comme chez nous des spécialistes que l'on consultait de préférence aux praticiens ordinaires. Si le nombre en paraissait considérable à l'historien grec, cela tient à la constitution médicale d'un pays où les ophtalmies et les maladies intestinales, par exemple, sont encore aujourd'hui plus fréquentes que partout en Europe.

La médecine théorique ne semble pas avoir réalisé des progrès sérieux, bien que les manipulations de la momification eussent dû fournir aux médecins l'occasion d'étudier à loisir l'intérieur du corps humain. Une sorte de crainte religieuse ne leur permettait pas plus qu'aux médecins chrétiens du moyen âge de découper en morceaux, dans un but de pure science, le cadavre qui était destiné à revivre un jour. Leur horreur pour quiconque rompait l'intégrité des tissus humains était si forte, que l'embaumeur chargé de pratiquer les incisions réglementaires était l'objet de l'exécration universelle. Toutes les fois qu'il venait d'exercer son métier, les assistants le poursuivaient à coups de pierres et l'auraient assommé sur place s'il ne s'était enfui à toutes jambes. De plus, les règlements médicaux n'étaient pas de nature à encourager les recherches scientifiques. Les médecins étaient obligés à traiter le malade d'après les règles posées dans certains livres d'origine réputée divine. S'ils s'écartaient des prescriptions sacrées, c'était à leurs risques et périls : en

1. Hérodote, II, LXXXII. — 2. *Id.*, II, LXXXIV.

cas de mort du patient, ils étaient convaincus d'homicide volontaire et punis comme assassins[1].

Le seul point qui nous soit familier de leurs doctrines est la théorie de la circulation. Le corps renfermait un certain nombre de vaisseaux qui charriaient des esprits vivifiants. « La tête a trente-deux vaisseaux qui amènent des souffles à son intérieur ; ils transmettent les souffles à toutes les parties du corps. Il y a deux vaisseaux aux seins qui conduisent la chaleur au fondement.... Il y a deux vaisseaux de l'occiput, deux du sinciput, deux à la nuque, deux aux paupières, deux aux narines, deux à l'oreille droite par lesquels entrent les souffles de la vie ; il y en a deux de l'oreille gauche, par lesquels entrent les souffles[2]. » Les souffles dont il est question dans ce passage sont appelés ailleurs « les bons souffles, les souffles délicieux du Nord ». Ils s'insinuaient dans les veines et les artères, se mêlaient au sang qui les entraînait par tout le corps, faisaient mouvoir l'animal et le portaient pour ainsi dire. Au moment de la mort, « ils se retirent avec l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident et l'animal périt[3] ».

Les maladies dont il est question dans les traités égyptiens ne sont pas toujours faciles à déterminer. Ce sont, autant qu'on peut en juger, des ophtalmies, des varices ou des ulcères aux jambes, l'érysipèle, le « ver », « la maladie divine mortelle », le *divinus mŏrbus* des Latins, l'épilepsie. Un chapitre spécial traite de quelques points relatifs à la conception et à l'accouchement. Le diagnostic est détaillé dans plusieurs cas et permettrait peut-être à un médecin de spécifier la nature de l'affection. Voici celui d'une fièvre typhoïde : « Lourdeur au ventre ; le col du cœur, malade ; au cœur, inflammation, battements accélérés. Les vêtements pèsent sur le malade ; beaucoup de vêtements ne le réchauffent pas. Soifs nocturnes. Le goût pervers, comme celui d'un homme qui a mangé des fruits de sycomore. Chairs amorties comme celles d'un homme qui se trouve mal. S'il

1. Diodore de Sicile, I, 82. — 2. *Papyrus Ebers*, pl. XCIX, l. 1. *c.*, l. 14 ; *Papyrus Médical de Berlin*, pl. XV, l. 5 ; pl. XVI, l. 3. Cf. Chabas, *Mél. égyp.*, I, p. 63-64. — 3. *Pœmander* (édit. Parthey), X.

va à la selle, son ventre est enflammé et refuse de s'exonérer[1]. »

Les médicaments indiqués sont de quatre sortes : pommades, potions, cataplasmes et clystères. Ils sont composés chacun d'un assez grand nombre de matières empruntées à tous les règnes de la nature. On trouve citées plus de cinquante espèces de végétaux, depuis des herbes et des broussailles jusqu'à des arbres, tels que le cèdre, dont la sciure et les copeaux passaient pour avoir des propriétés lénitives, le sycomore et maints autres dont nous ne comprenons plus les noms antiques. Viennent ensuite des substances minérales, le sulfate de cuivre (?), le sel, le nitre, la pierre memphite (*aner sopdou*), qui, appliquée sur des parties malades ou lacérées, avait, dit-on, des vertus anesthésiques. La chair vive, le cœur, le foie, le fiel, le sang frais ou desséché de divers animaux, le poil et la corne du cerf, jouaient un grand rôle dans la confection de divers onguents souverains contre les inflammations. Nombre de recettes se recommandent par l'imprévu des substances préconisées : le « lait d'une femme accouchée d'un enfant mâle », la fiente du lion, la cervelle d'une tortue, un vieux bouquin bouilli dans l'huile[2]. Les ingrédients constitutifs de chaque remède étaient pilés ensemble, bouillis et filtrés au linge. Ils avaient d'ordinaire pour véhicule l'eau pure ; mais souvent on les mélangeait avec des liquides d'espèces variées, la bière (*haq*), la bière douce (*haq nozmou*) ou tisane d'orge, le lait de vache ou de chèvre, l'huile d'olive verte et l'huile d'olive épurée (*biq nozmou*), ou même, comme dans la médecine de Molière, l'urine humaine ou animale. Le tout, sucré de miel, s'avalait chaud matin et soir[3].

Mais les maladies n'avaient pas toujours une origine naturelle. Elles étaient produites par des spectres ou par des esprits malfaisants qui entraient au corps de l'homme et qui y trahissaient leur présence par des désordres plus ou moins graves. En combattant les effets extérieurs, on parve-

1. *Papyrus de Berlin*, pl. XIII, l. 3-6 ; cf. Brugsch, *l. l.*, p. 122-113. — 2. *Pap. Ebers*, pl. LXVIII, l. 22 ; pl. LXIX, l. 2. — 3. Pour plus de détails sur la médecine égyptienne, cf. Maspero, dans la *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239.

nait tout au plus à soulager le patient. Pour arriver à la guérison totale, il fallait supprimer la cause première en éloignant par des prières le démon possesseur. Une bonne ordonnance de médecin se composait donc d'au moins deux parties : d'une formule magique et d'une recette médicale. Voici une conjuration destinée à corroborer l'action d'un vomitif : « O revenant démon qui loges dans le ventre d'un tel fils d'une telle, ô toi dont le père est nommé *Celui qui abat les têtes*, dont le nom est *Mort*, dont le nom est *Mâle de la Mort*, dont le nom est *Maudit* pour l'éternité[1] ! » Pour guérir le mal de tête, on n'avait qu'à dire : « Le devant de la tête est aux chacals divins, le derrière de la tête est un pourceau de Râ. Place-les sur un brasier; quand l'humeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera une goutte de sang sur la terre. Ces paroles devront être répétées quatre fois[2]. » Si ce galimatias ne guérissait pas le malade, au moins le débarrassait-il des terreurs superstitieuses dont il était assailli. Le médecin, après avoir calmé les craintes du patient, essayait sur le corps l'efficacité des remèdes traditionnels L'invocation magique était censée anéantir du coup la cause mystérieuse; le traitement palliait les manifestations visibles du mal.

La littérature philosophique était déjà en honneur. Un papyrus de Berlin nous a conservé le fragment d'un dialogue entre un Égyptien et son âme : l'âme essaye de démontrer que la mort n'a rien d'effrayant pour qui la regarde en face[3]. « Je me dis à moi-même chaque jour : Ainsi la convalescence après la maladie, telle est la mort ! Je me dis à moi-même : Ainsi que l'odeur d'un parfum de fleurs, ainsi que s'asseoir dans un pays d'ivresse, telle est la mort ! Je me dis à moi-même, chaque jour : Ainsi qu'au moment où le ciel s'éclaircit, un homme sort pour aller prendre des oiseaux au filet, et soudain se trouve dans une contrée inconnue, telle est la mort ! » Un autre papyrus, donné par Prisse à la Bibliothèque Nationale de Paris, renferme le seul ouvrage

1. *Papyrus de Leyde*, I, 348, verso; pl. XIII, l. 5-6. Cf. Pleyte, *Études égyptologiques*, t. I, p. 145-146. — 2. *Id.*, pl. IV, l. 9-10. Cf. Pleyte, *Études*, t. I. p. 61-62. — 3. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. 111-112.

complet qui nous reste de cette sagesse archaïque[1]. Il fut copié sous l'un des premiers règnes de la douzième dynastie, et on y lit les élucubrations de deux auteurs dont l'un vivait sous la troisième, l'autre sous la cinquième : ce n'est donc pas sans raison qu'on l'a nommé *le plus ancien livre du monde*. Incomplet au début, il contient d'abord la fin d'un livre de morale rédigé par un certain Kaqimni à l'avènement du Pharaon Snofroui. Venait ensuite un ouvrage aujourd'hui perdu; un des possesseurs antiques du papyrus l'avait fait effacer afin de lui substituer un autre morceau, qui n'a jamais été écrit. Les quinze dernières pages sont occupées par un opuscule célèbre dans la science sous le nom d'*Instructions de Phtahhotpou*.

Ce Phtahhotpou était le fils d'un roi de la cinquième dynastie. Il était sans doute assez âgé à l'époque où il prit la plume, car il entre en matière par un portrait assez peu flatté de la vieillesse. « Le monarque Phtahhotpou dit : Sire le roi, mon maître, quand l'âge est là et que la vieillesse se produit, l'impuissance arrive et la seconde enfance sur laquelle la misère s'appesantit de plus en plus chaque jour; les deux yeux se rapetissent, les deux oreilles s'amoindrissent, la force s'use, tant que le cœur continue à battre. La bouche se tait : elle ne parle plus. Le cœur s'obscurcit, il ne se rappelle plus hier. Les os souffrent à leur tour, tout ce qui était bon tourne au mauvais, le goût s'en va tout à fait. La vieillesse rend un homme misérable en toutes choses, car son nez se bouche, il ne respire plus, qu'il se tienne debout ou assis. Si l'humble serviteur qui est devant toi reçoit l'ordre de tenir les discours qui conviennent à un vieillard, alors je te dirai les paroles de ceux qui ont écouté l'histoire des temps antérieurs, de ceux qui ont entendu les dieux eux-mêmes, car si tu agis selon elles, le mécontentement disparaîtra d'entre les vivants et les deux terres

1. Ce papyrus a été publié à Paris, en 1847, chez Franck, in-folio; il a été analysé par Chabas, dans la *Revue archéologique*, 1re série, t. XIV, p. 1 sqq., puis traduit en anglais par Heath, *A Record of the Patriarchal Age or the Proverbs of Aphobis*, in-12, Londres, 1856, en allemand par Lauth, en français par Philippe Virey, dont la traduction a été traduite en anglais

travailleront pour toi! » La Sainteté de ce Dieu a dit : « Instruis-moi dans les paroles du passé, et cela fera l'étonnement des enfants des grands; quiconque entre et comprend cela, son cœur en pèsera le sens avec soin, et ce qu'il dira ne donnera jamais de satiété[1]. » Comme on voit, c'est afin de montrer aux vieillards le moyen de se rendre utiles que Phtahhotpou se résigne à sa tâche. Il veut les instruire dans la sagesse des ancêtres, afin qu'ils puissent l'enseigner à leur tour aux jeunes gens et maintenir la vertu par le monde entier.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette œuvre une grande profondeur de conception. Les analyses savantes, les distinctions raffinées, les abstractions métaphysiques n'étaient pas de mode à l'époque de Phtahhotpou. On négligeait les idées spéculatives pour les faits positifs, la théorie pour la pratique : on observait l'homme, ses passions, ses habitudes, ses tentations, ses défaillances, non pas afin de construire à ses dépens un système de philosophie nouveau, mais afin de réformer ce que sa nature a d'imparfait en soi, et de montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse. Aussi Phtahhotpou ne se met-il pas en frais d'inventions et de déductions. Il enregistre les réflexions et les conseils qui lui viennent à l'esprit, tels qu'ils lui viennent, sans les grouper et sans en tirer la moindre conclusion d'ensemble. La science est utile pour arriver à la connaissance du bien ; il recommande la science. La douceur envers les subalternes est de bonne politique : il fait l'éloge de la douceur. Le tout est entremêlé d'avis sur la conduite à suivre dans les diverses circonstances de la vie, quand on comparaît devant un supérieur impérieux, quand on va dans le monde, quand on prend femme. « Si tu es sage, tu t'enfermeras dans ta maison et tu aimeras ta femme chez toi; tu la nourriras bien, tu la pareras, car les vêtements de ses membres et les parfums sont la joie de sa vie : aussi longtemps que tu observeras ce précepte, elle sera un champ qui profite à son maître[2]. » Analyser en détail un tel ouvrage est impos-

1. *Papyrus Prisse*, l. IV, l. 1 pl. V, l. 7. — 2. *Papyrus Prisse*, pl. X, l. 9-10

sible, le traduire entièrement plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la qualité du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches. Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Phtahhotpou n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi. D'autres avaient dit et bien dit avant lui les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, inventer des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas il a su envelopper sa pensée d'un tour si ingénieux que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots.

De la sixième à la dixième dynastie.

Il semble que le passage de la cinquième à la sixième dynastie ne se fit pas sans troubles. Deux rois sont mentionnés sur les monuments contemporains, Téti et Ousirkeri Ati, qui sans doute se disputèrent le trône. Ati est probablement l'Othoés de Manéthon, qui fut, dit-on, tué par ses gardes[1]. Téti, qui l'emporta, était-il apparenté à son prédécesseur? La liste de Turin interrompt la série des noms royaux entre lui et Ounas, ce qui indique un changement de famille : les listes grecques prétendent que la dynastie nouvelle était originaire de Memphis[2].

Pépi I[er] Mirirî succéda à Téti. A partir de Pépi I[er], l'autorité de Memphis sur le reste de l'Égypte commença de décliner. Les princes de la dynastie nouvelle, sans abandonner l'ancienne capitale, paraissent lui avoir préféré les villes de la Moyenne Égypte, et surtout Abydos, dont la nécropole a conservé tant de souvenirs de leur règne. Du reste, ils ne laissèrent pas péricliter entre leurs mains la grandeur de leur pays : ils entreprirent des guerres heureuses au dehors

1. Manéthon, édit. Unger, p. 101. — 2. Manéthon, édit Unger, p. 101-102; d'après Lepsius, le texte de Manéthon serait erroné et il faudrait transporter la mention d'Éléphantine de la V[e] dynastie à la VI[e]

et ils poussèrent leurs conquêtes plus loin qu'aucun autre Pharaon n'avait fait avant eux. Pépi Ier, le second de la dynastie, en est aussi le héros. Pendant un règne qui dura au moins dix-huit ans, son activité ne se ralentit jamais. Secondé habilement par Ouni, son premier ministre, il recouvra sur les nomades asiatiques les établissements du Sinaï que ses prédécesseurs avaient perdus, soumit l'Éthiopie et sema l'Égypte de monuments.

Ouni avait débuté tout enfant à la cour du roi Téti. D'abord simple page (*porte-couronne*), il avait bientôt obtenu un emploi dans l'administration du Trésor, puis un titre d'inspecteur des bois de l'État. Pépi le prit en grande amitié dès le début de son règne et lui confia successivement les charges de *surveillant des prophètes de la pyramide funéraire* et d'*auditeur*, dont il s'acquitta mieux que personne avant lui; aussi lui accorda-t-on comme récompense une garniture de tombeau et un sarcophage en belle pierre blanche de Troja. Il redoubla de zèle pour justifier cette distinction, et l'activité qu'il déploya lui valut des faveurs nouvelles : il fut promu à la dignité d'*ami royal*, nommé surintendant de la maison de la reine, et attira à lui la direction de toutes les affaires. « Je faisais, dit-il, toutes les écritures avec l'aide d'un seul secrétaire. » L'Égypte n'eut pas à se plaindre de son administration. Les mines du Sinaï, exploitées avec plus de suite et soumises à des inspections régulières, rendirent des revenus supérieurs à ce qu'on tirait d'elles auparavant[1]. Une route fut tracée à travers le désert de Coptos à la mer Rouge et ouvrit au commerce une voie commode. L'exploitation des carrières de Rohanou fut poussée avec vigueur[2], et, bien que les monuments édifiés alors aient disparu sans laisser presque aucun vestige, les inscriptions sont là pour témoigner de l'activité avec laquelle les travaux de construction furent menés. Une ville nouvelle fut fondée dans l'Heptanomide près de l'endroit où végète aujourd'hui le bourg de Sheikh-Saïd[3]. Le temple d'Hathor à Dendérah,

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116 *a*. — 2. Cf. Maspero, *les Monuments égyptiens de la vallée de Hammamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 330 sqq. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 112 *d*, *e*.

élevé par les *serviteurs d'Horus* aux temps fabuleux de l'histoire et ruiné depuis lors, fut rebâti en entier sur les plans primitifs qu'on retrouva par hasard[1]. Cette piété envers l'une des divinités les plus vénérées fut encouragée comme elle méritait de l'être par le titre de *fils d'Hathor* que Pépi désormais inséra dans son cartouche royal[2].

Au dehors, le ministère d'Ouni fut signalé par des conquêtes. La Nubie était alors habitée en partie par des tribus nègres[3], la queue probablement de celles qui avaient formé la population primitive de l'Égypte. Sans cesse révoltées et sans cesse vaincues, elles fournissaient de faciles triomphes aux généraux de Pharaon, et elles remplissaient de soldats les cadres de son armée. Ouni les employa contre les Amou et contre les Hiroushaïtou qui dominaient alors aux déserts de l'isthme et dans la Syrie méridionale. « Sa Sainteté eut à repousser les Amou et les Hiroushaïtou. Sa Sainteté fit une armée de plusieurs fois dix mille soldats, pris dans le pays tout entier depuis Éléphantine jusqu'à la mer du nord, dans toutes les maisons, dans les villes, dans les places fortes, dans le pays d'Iritit, parmi les nègres du pays de Maza, parmi les nègres du pays d'Amamît, parmi les nègres du pays des Ouaouaîtou, parmi les nègres de Kaaou, parmi les nègres du pays de Tomam[4], et Sa Sainteté m'envoya à la tête de cette armée. Certes, il y avait tous les généraux, il y avait les chambellans, il y avait les *amis* du palais, il y avait les chefs, les princes des villes du midi et du nord, les *amis dorés*, les chefs des prophètes du midi et du nord, les intendants des temples à la tête des capitaines du midi et du nord, des villes et des temples, et aussi les nègres des régions mentionnées, et pourtant ce fut moi qui les dirigeai, bien que ma fonction ne fût que celle d'un surintendant des bois de Pharaon ! » A travers les phrases mutilées qui

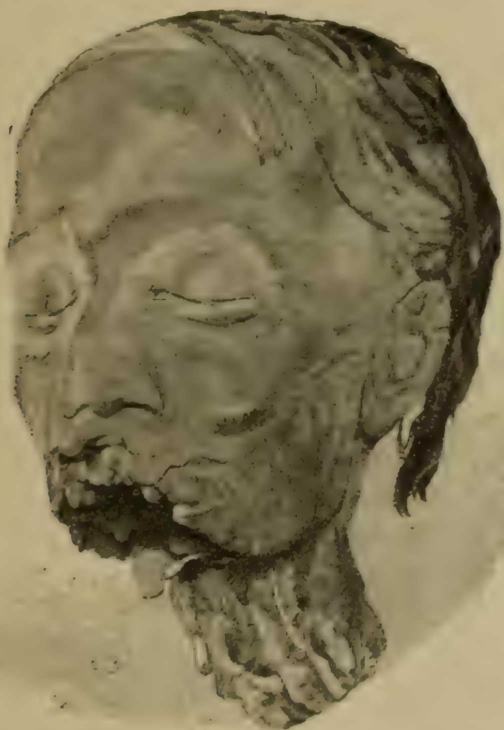
1. Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendérah*, pl. XIV, l. 20 ; Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 71-72. — 2. Sur un bloc trouvé à Tanis ; cf. E. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, t. I, pl. LXXV. — 3. Lepsius, *Nubische Grammatik. Einleitung*, p. LXXXVI-LXXXVIII. — 4. Ce sont les peuples situés au sud et à l'est de l'Égypte, entre le Nil et la mer Rouge. Cf. Brugsch, *Die Negerstämme der Una-Inschrift*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 30-36.

suivent, on devine les difficultés de toute nature contre lesquelles il dut lutter. On eut, paraît-il, quelque peine à organiser le service des vivres et de l'habillement. A force de patience et d'industrie, l'ordre finit par s'établir et l'expédition entra en mouvement.

« Cette armée alla en paix : elle entra, comme il lui plut, au pays des Hiroushaïtou. Cette armée alla en paix : elle écrasa le pays des Hiroushaïtou. Cette armée alla en paix : elle fit brèche dans toutes leurs enceintes fortifiées. Cette armée alla en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle incendia toutes leurs maisons. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats myriades. Cette armée alla en paix : elle emmena leurs hommes, leurs femmes et leurs enfants en grand nombre, comme prisonniers vivants, ce dont Sa Sainteté se réjouit plus que de toute autre chose. » Ces prisonniers, employés aux travaux publics ou vendus comme esclaves à des particuliers, contribuèrent pour leur part à la prospérité du règne de Pépi. « Sa Sainteté m'envoya pour écraser ses ennemis, et j'allai cinq fois frapper la terre des Hiroushaïtou pour aller abattre leur rébellion avec cette armée; et j'agis de telle sorte que le roi fut satisfait de cela plus que de toute autre chose. » Malgré ces victoires répétées, la lutte n'était pas encore terminée : « On vint dire que des barbares s'étaient assemblés au pays de Tiba[1]. Je partis encore dans des navires avec cette armée, et je pris terre aux extrémités reculées de cette région, au nord du pays des Hiroushaïtou. Voici que cette armée se mit en chemin : elle les battit tous, et détruisit tous ceux d'entre eux qui s'étaient assemblés. » Cette affaire décisive termina les opérations et entraîna la soumission complète des ennemis. Au retour de ces expéditions, Ouni, déjà comblé d'honneurs, reçut la faveur la plus insigne qu'un roi pût accorder à un sujet, l'autorisation de garder ses sandales dans le palais et même en présence de Pharaon. La paix régnait à l'intérieur : au

1. Sur ce nom et sa lecture, cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 64; le pays était situé probablement dans la Syrie méridionale.

dehors, la Nubie, la Libye et les parties de la Syrie contiguës au Delta reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte. Jamais, depuis Khéops, le pays n'avait été plus puissant et plus heureux. Pépi ne jouit pas longtemps de sa gloire. Peu de temps après le triomphe d'Ouni, il mourut, laissant la



La tête de Métésouphis, au Musée du Caire.

couronne à Mirinri Métésouphis, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa seconde femme, la reine Miriri-Ankhnas.

Métésouphis était presque un enfant lorsqu'il monta sur le trône[1]. Il n'eut pas de guerres sérieuses à soutenir. Le souvenir des victoires de son père était encore trop présent à l'esprit des barbares pour qu'ils éprouvassent la tentation

1. Sa momie, qui est conservée aujourd'hui au Musée du Caire, a encore la longue tresse de cheveux que portaient les jeunes gens (Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 397, n° 106).

de se révolter. Ouni, qui avait tant fait pour la grandeur du roi précédent, fut confirmé dans tous ses emplois et comblé de charges nouvelles. Il fut nommé prince gouverneur des pays du sud depuis Éléphantine jusqu'à Létopolis, vers la pointe du Delta : « Jamais sujet n'avait eu cette dignité auparavant. » Selon l'usage, il commença par suspendre les autres travaux, pour s'occuper sans retard du tombeau destiné au souverain. La construction de la pyramide funéraire le contraignit à entreprendre, dans les contrées rangées sous son autorité, plusieurs voyages longs et difficiles. « Sa Sainteté m'envoya au pays d'Abhaît[1] pour y chercher le sarcophage royal avec son couvercle et le pyramidion précieux de la pyramide funéraire de Mirinrî. Sa Sainteté m'envoya vers Éléphantine pour en rapporter le granit du naos et du seuil, le granit des jambages et des linteaux, pour ramener le granit des portes et des seuils de la chambre supérieure de la pyramide de Mirinrî. Je partis pour la pyramide de Mirinrî avec six chalands, trois bateaux de charge, trois radeaux et un navire de guerre : jamais dans le temps d'aucun ancêtre Abhaît ou Éléphantine n'avaient construit navires de guerre. Sa Sainteté m'envoya au pays de Hanoubou pour en rapporter une grande table à libations en albâtre du pays de Hanoubou. Je lui fis amener cette table à libations en dix-sept jours. » Pour embarquer et pour convoyer ces blocs de pierre, il avait fallu entreprendre et mener à bonne fin quantité de travaux secondaires, mettre en chantier des bateaux, creuser des bassins et des canaux au sud d'Éléphantine, dans le pays nouvellement conquis des Ouaouaîtou. Ouni réquisitionna à cet effet les peuplades noires chez qui il avait déjà recruté une armée sous Pépi. « Voici que le prince du pays de Irrithit, Ouaouaîtou, Amam, Maza fournirent le bois nécessaire aux navires. » En un an, les différentes missions étaient achevées ; les vaisseaux construits en Nubie franchissaient la première cataracte à la faveur des hautes eaux et descendaient le Nil. Mirinrî visita lui-même les travaux en l'an V : il reçut

1. Abhaît est le canton situé vis-à-vis de Sehel, dans la première cataracte.

l'hommage des chefs nubiens, et, pour laisser à la postérité le souvenir de son séjour, il grava son image de plain-pied sur les rochers d'Assouan[1]. La préparation de cette pyramide fut le dernier grand acte administratif de la vie d'Ouni. Il mourut peu de temps après, et son souverain ne tarda pas à le suivre au tombeau[2].

Mirinrî eut pour successeur son frère cadet Nofirkerî Pépi II. Manéthon prêtait à ce prince cent années de règne, et son témoignage est confirmé par le Papyrus de Turin, qui attribue à un Pharaon, dont le nom est malheureusement détruit, un règne de quatre-vingt-dix ans au moins. Une inscription d'Ouadi-Magharah, datée de la onzième année, montre qu'il fit continuer l'exploitation des mines du Sinaï et qu'il repoussa de ce côté les attaques des barbares[3]. D'autre part, le nombre et la beauté des tombeaux qui portent son cartouche semblent attester que, pendant une partie au moins de ce règne séculaire, l'Égypte ne perdit rien de sa vigueur ni de sa prospérité. C'est au Midi surtout que la vie se développa la plus intense, grâce à l'habileté des seigneurs d'Éléphantine. Ces seigneurs, postés au danger, dans les marches méridionales, entretenaient avec les peuples de la vallée au Sud de la cataracte et avec ceux du désert des rapports tantôt d'amitié et de commerce, tantôt de guerre ouverte ou d'inimitié sourde : leurs caravanes pénétraient à l'Occident jusque par delà les Oasis thébaines, vers l'Orient aux rives de la mer Rouge. L'un d'eux, Hirkhouf, se distingua par son adresse et par l'heureux succès de ses entreprises : dans trois voyages successifs sous Pépi Ier et sous Métésouphis Ier, non seulement il noua des relations précieuses avec les tribus des Timihou, mais il amena plusieurs d'entre elles à reconnaître la suzeraineté de l'Égypte. Pépi II ne régnait que depuis deux ans lorsque Hirkhouf revint de son dernier voyage, et il n'était encore qu'un enfant : ce qui lui plut dans cette affaire, ce fut un *danga*,

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. I, p. 214; Sayce, *Gleanings*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 147-148. — 2. E. de Rougé, *Recherches sur les Monuments*, p. 80 sqq.; Erman, *Commentar zur Inschrift des Una*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 1-29. — 3. Lepsius, *Denkm*, II, 116 *a*.

un nain habitué à danser la danse sacrée, et qui venait du Pouanit. Il se le fit amener à Memphis avec toute sorte de précautions, et il récompensa largement Hirkhouf[1]. Tous les membres de la famille étaient imbus du même esprit d'aventures que celui-ci, mais ils ne furent pas toujours aussi heureux. L'un d'eux, Papinakhîti, après avoir visité plusieurs fois les contrées des Ouaouaîtou et de l'Iritit, au profit de Pépi II, partit en reconnaissance aux mines du Sinaï; mais, tandis qu'il se construisait un navire afin de franchir la mer Rouge, les nomades le surprirent et le tuèrent : c'est au plus si ses soldats sauvèrent son corps et le ramenèrent à Éléphantine, où il fut enterré. Grâce à ces expéditions continuelles, l'influence de l'Égypte se propagea au loin, et la colonisation de la Nubie commença. Elle avait pénétré jusque vers Korosko, lorsque Pépi II mourut. Lui disparu, le trouble se glissa dans l'État, et nous ne possédons plus, au lieu d'histoire positive, que les légendes romanesques recueillies par Hérodote et par Manéthon. Menthésouphis (Mihtimsaouf II) fut assassiné dans une émeute une année à peine après son avènement. Sa sœur, Nitaqrît, la Nitokris des conteurs, la *belle aux joues de rose*, qu'il avait épousée, selon l'usage, lui succéda et n'accepta la royauté que dans l'idée bien arrêtée de le venger. « Elle fit bâtir une immense salle souterraine ; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une toute autre intention, elle invita à un grand repas, et reçut dans cette salle bon nombre d'Égyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été surtout les instigateurs du crime. Pendant le repas, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché. Voilà donc ce qu'on raconte d'elle. On ajoute que, après cela, la reine se jeta d'elle-même dans une grande chambre remplie de cendres, afin d'éviter le châtiment[2]. »

Pendant les sept années de son règne, Nitokris avait ter-

1. Pour l'histoire de Hirkhouf, voir Schiaparelli, *Una tomba Egizia inedita della VI^a dinastia*, et les deux articles d'Erman (*Deutsch Morgenl. Gesells.* t. XLVI, p. 574-579), et de Maspero (*Revue Critique* 1892, t. II, p. 357-366). — 2. Hérodote, II, c.

miné la troisième des grandes pyramides que Mykérinos n'avait pas achevée. Elle avait plus que doublé les dimensions du monument et elle lui avait ajouté ce coûteux revêtement de syénite qui excita plus tard, à juste titre, l'admiration des voyageurs grecs, romains et arabes. C'est au centre même de l'édifice, au-dessus de la chambre où le pieux Mykérinos reposait depuis plusieurs siècles, qu'elle fut ensevelie à son tour dans un magnifique sarcophage de basalte bleu, dont on a retrouvé les fragments[1]. Cela donna lieu plus tard de lui attribuer, au détriment du fondateur réel, la construction de la pyramide entière. Les voyageurs grecs, à qui leurs exégètes racontaient l'histoire de la *belle aux joues de rose*, changèrent la princesse en courtisane et substituèrent au nom de Nitaqrît le nom plus harmonieux de Rhodopis. Un jour qu'elle se baignait dans le fleuve, un aigle fondit sur une de ses sandales, l'emporta dans la direction de Memphis et la laissa tomber sur les genoux du roi qui rendait alors la justice en plein air. Le roi, émerveillé et par la singularité de l'aventure et par la beauté de la sandale, chercha par tout le pays la femme à qui elle avait appartenu, et c'est ainsi que Rhodopis devint reine d'Égypte. A sa mort, elle fut ensevelie dans le tombeau de Mykérinos[2]. Le christianisme et la conquête arabe modifièrent encore une fois le caractère de la légende sans effacer entièrement le souvenir de Nitokris. « L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroist iamais dehors qu'en forme d'une femme nuë, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond par le pays. Plusieurs personnes l'ont veue tournoyer autour de la pyramide sur le midy et environ soleil couchant[3]. » C'est Nitokris qui hante ainsi le monument dont elle avait terminé la construction

1. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, p. 79 sqq. — 2. Strabon, l. XV, c. 1. Cf. Hérodote, II, cxxxiv-cxxxv. — 3. *L'Egypte de Murtadi, fils du Gaphiphe*, de la traduction de M. Pierre Vatier. A Paris, MDCLXVI, p. 65.

Des découvertes récentes ont donné à la sixième dynastie une authenticité que n'ont pas plusieurs des dynasties postérieures. Ces pyramides qu'Ouni bâtissait pour ses maîtres, nous les avons ouvertes à Sakkarah, et les inscriptions qu'elles renferment nous ont rendu le nom du souverain qui y reposait jadis[1]. Ounas, le dernier roi de la cinquième dynastie, Téti, le premier de la sixième, Pépi Ier, Mirinrî Ier, Pépi II sont devenus de la sorte des personnages aussi réels que Sétouî Ier ou Ramsès II : même la momie de Mirinrî a été découverte à côté de son sarcophage, et elle est déposée aujourd'hui au Musée du Caire[2]. Toutes les pyramides de ce groupe sont ordonnées sur le même plan. Un long couloir incliné, bouché par d'énormes blocs de pierre, conduit à une sorte d'antichambre qui, tantôt est entièrement nue, tantôt est décorée d'interminables inscriptions hiéroglyphiques. Puis, c'est un second couloir horizontal, interrompu en son milieu par trois herses de pierre; puis, une chambre oblongue, flanquée à gauche de trois petites pièces basses et sans ornements, à droite de la salle où s'élève le sarcophage. Les inscriptions sont destinées, comme les tableaux des tombes privées, à fournir le mort des provisions et des amulettes nécessaires à le protéger contre les serpents et les dieux malfaisants, à empêcher son âme de mourir. Elles forment comme un livre immense dont les chapitres épars reparaissent par intervalles sur les monuments des temps postérieurs. Et ce n'est pas seulement la religion qu'elles nous restituent, c'est la langue la plus ancienne de l'Égypte : la plupart des formules qu'elles renferment ont été rédigées avant l'époque thinite, au temps de la prédominance héliopolitaine.

De la mort de Nitokris à l'avènement de la onzième dynastie, près de cinq siècles s'écoulèrent, sur lesquels l'histoire reste à peu près muette. Quatre dynasties surgirent, puis retombèrent rapidement pendant cet intervalle, sans qu'il

1. Brugsch, *Zwei Pyramiden mit Inschriften aus den Zeiten der VI Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 1-15; les textes en ont été publiés par Maspero de 1881 à 1889 — 2. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 397, n° 106.

nous soit possible encore de déterminer les noms et l'ordre de succession des Pharaons qui les composent. Manéthon indiquait en premier lieu une septième dynastie memphite, qui, d'après une version, aurait duré seulement soixante-dix jours et n'aurait pas compté moins de soixante-dix rois, d'après une autre, aurait consisté de cinq rois et aurait régné soixante-quinze ans. Il parlait ensuite d'une seconde dynastie memphite, la huitième, dont les vingt-sept souverains exercèrent l'autorité pendant cent quarante-six ans. Le Papyrus de Turin, tout mutilé qu'il est, contient en effet pour cette époque l'indication de règnes fort courts. Le roi Nofirka, successeur immédiat de Nitaqrît, garda le pouvoir deux ans, un mois, un jour; le roi Nofrous (Snofroui II?), quatre ans, deux mois, un jour; le roi Abou, deux ans, un mois, un jour; un autre roi, dont le nom est illisible, un an et huit jours. Il faut voir dans l'insignifiance de ces chiffres la preuve des intrigues incessantes et des guerres civiles qui ruinèrent l'Égypte et qui amenèrent probablement sa division en plusieurs États indépendants, sur lesquels les princes de la dynastie officielle, retirés à Memphis, n'exercèrent plus qu'un droit de suzeraineté purement nominal.

Après un siècle et demi d'agitations et de luttes, la lignée memphite s'éteignit et elle fut remplacée par une famille d'origine héracléopolitaine. Hâkhninsouten[1], l'Héracléopolis des géographes grecs, dont le nom, altéré successivement en Khninsou et Hnès[2], est reconnaissable encore aujourd'hui dans la forme arabe Ahnas-el-Médinéh, était l'une des villes les plus anciennes et les plus riches de l'Égypte. Située au cœur même de l'Heptanomide, à trente lieues environ au sud de Memphis, elle s'élevait dans une île assez considérable resserrée entre le Nil à l'orient, et le grand canal qui longe le pied de la montagne Libyque, à l'occident. Fondée, aux temps antéhistoriques, autour de l'un des sanctuaires les plus vénérés du pays, elle n'avait pas encore de rôle politique, lorsqu'un de ses princes, Khitoui, dont

1. Littér. : *la demeure de l'enfant royal.* — 2. Isaïe, XXX, 4; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 309-310.

le nom nous est arrivé, avec la prononciation de l'âge grec, en Achtoès, la tira de son obscurité et parvint à lui transférer la prééminence, qui avait appartenu si longtemps à Memphis. Un roman d'époque tardive le représentait comme ayant été « le plus cruel de tous ceux qui avaient régné jusqu'alors : après avoir commis beaucoup de crimes, il fut enfin frappé soudain de démence et il fut dévoré par un crocodile[1] ». Il régna pourtant sur l'Égypte entière : son nom a été trouvé sur les rochers de la première cataracte[2], et nous savons qu'il guerroya contre les nomades de la péninsule sinaïtique[3]. Ses premiers successeurs continuèrent de commander un siècle au moins à toute la vallée[4], mais les grandes familles féodales qui dominaient dans les nomes, à Hermopolis, à Siout, à Thinis, à Koptos, à Thèbes, à Éléphantine, se lassèrent enfin de leur obéir. Au bout de trois ou quatre générations, les barons de Thèbes, ayant groupé autour d'eux tous les seigneurs du Midi, assumèrent la dignité royale. Dès lors, l'empire fut divisé entre deux maisons rivales dont l'une, siégeant à Héracléopolis, fut comptée par les chronologistes comme formant une dixième dynastie, héracléopolitaine de même que la IXe. La guerre fit rage du Nord au Sud et se prolongea avec des chances variées. Au début, l'habileté des princes de Siout, Khîtoui Ier, Tefabi, Khîtoui II, parut faire pencher la balance du côté des Héracléopolitains : Khîtoui II réinstalla le pharaon Marikari dans sa capitale qui l'avait expulsé, et il tint en échec les dynastes du Midi[5]. Bientôt toutefois la fortune changea. Les Thébains toujours battus revinrent toujours à la charge : après une lutte de près de deux siècles, ils finirent par triom-

1. Manéthon, éd. Unger, p. 107. — 2. Il y a été trouvé par Sayce, *the Academy*, 1892, t. I, p. 332. — 3. Golénischeff, *le Papyrus n° 1 de Saint-Pétersbourg*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 109. — 4. J'ai adopté pour la IXe dynastie le chiffre de cent dix-neuf ans, proposé par Lepsius (*Königsbuch*, p. 56-57) : la dynastie compta probablement quatre ou cinq rois au plus, dont trois au moins sont inscrits sur les fragments du Papyrus de Turin. — 5. L'histoire des princes de Siout se déduit aisément des inscriptions de leurs tombeaux, qui ont été publiées par Griffith, *the Inscriptions of Siut*; cf. Maspero, *Revue Critique*, 1889, t. II, p. 418-419.

pher des derniers Héracléopolitains, et ils réunirent sous leur autorité les deux moitiés de l'Égypte[1].

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des dynasties dont je viens de raconter l'histoire :

VIe Dynastie (Éléphantine)	
I. Téti	I. Ὀθόης.
II. Mirirî-Pépi I	II. Φιός.
III. Mirinrî Mihtimsaouf I	III. Μεθέσουφις.
IV. Nofirkerî Pépi II	IV. Φιώψ.
V. Mirinrî Mihtimsaouf II	V. Μενθέσουφις.
VI. Nitaqrît	VI. Νίτωκρις.
VIIe Dynastie (memphite).	
?	
VIIIe Dynastie (memphite).	
?	
IXe et Xe Dynasties (héracléopolitaines).	
I. Khîtoui Ier Maribrî : Ἀχθόης	
. . . .	
II. Nebkarî	IV Nofirkarî.
. . . . . .	
III. Marikerî	V. Khîtoui II Ouahkarî.
. . . . .	

CHAPITRE III

PÉRIODE THÉBAINE
DE LA ONZIÈME A LA QUINZIÈME DYNASTIE
(MOYEN EMPIRE)

La onzième dynastie ; débuts de la puissance thébaine. — La douzième dynastie ; conquête de la Nubie ; le lac Mœris. — De la treizième à la quinzième dynastie.

La onzième dynastie ; débuts de la puissance thébaine.

Depuis l'avènement de Ménès, toute la civilisation égyptienne semblait s'être concentrée dans la partie moyenne du pays, entre Thinis et Memphis. C'est à Thinis ou à Memphis que les princes avaient trôné, à Thinis ou à Memphis que les arts s'étaient développés et avaient produit leurs chefs-d'œuvre : les nomes du sud avaient été relégués au second plan. Leurs métropoles vivaient dans une obscurité profonde ; leurs dieux même étaient ignorés à ce point que, sur les monuments des six premières dynasties publiés jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une seule fois, dans un nom propre, le nom du grand dieu de Thèbes, Amon, le seigneur des deux mondes, le patron de l'Égypte au temps des conquêtes syriennes.

Lorsque Memphis eut perdu la suzeraineté, au milieu des révolutions qui désolèrent le règne des princes héracléopolitains, les villes du sud de l'Égypte, Coptos, Silsilis, Thèbes surtout, commencèrent de naître à la vie politique. Les premiers monuments que nous connaissons d'elles dérivent directement des derniers monuments que la sixième dynastie nous a légués, mais ils sont empreints encore de gaucherie et de rudesse provinciale. Ce sont des tombeaux creusés dans le roc, peints mais non sculptés. Les scènes de la vie civile n'y sont pas représentées ; on y voit seulement dessinés sur les murs des amas d'offrandes, accompagnés de prières em-

pruntées, partie au Livre des Morts, partie au Rituel des pyramides royales. Comme à l'âge memphite, la stèle est un résumé de la chapelle du tombeau; mais elle affecte une forme cintrée qui rappelle les voûtes des hypogées de la Haute Égypte, et elle suffit seule à procurer au mort tout ce qui est nécessaire à son existence. Souvent le dieu à qui l'on recommande le maître de la stèle est figuré avec ses attributs. C'est Osiris, c'est Khnoumou, c'est Minou, c'est Amon surtout qu'on invoque. Phtah, Atoumou, Râ, tous les dieux memphites et héliopolitains se sont abaissés au rang des dieux provinciaux, dans le même temps que Memphis descendait de la dignité de capitale à la condition de ville de province.

La onzième dynastie était originaire de Thèbes : elle se rattachait à Pépi-Miriri par des liens inconnus et elle fut la souche de la dix-huitième dynastie. D'abord vassale des rois héracléopolitains, nous avons vu qu'elle ne parvint pas aisément à conquérir son indépendance[1]. Le premier de ses princes dont nous sachions le nom, Antouf Ier, n'avait pas droit au cartouche : il était simple noble, sans plus de titres que les autres chefs des familles féodales. Son fils, Montouhotpou Ier, tout en assumant le cartouche et le protocole, demeure un Horou, un souverain partiel, chef des pays du sud sous la suzeraineté des rois légitimes. Trois générations après lui, Antouf IV rompit le dernier lien de vasselage et se fit appeler *Dieu bon, maître des deux pays*[2]. Il ne faudrait pas toutefois se laisser abuser à ce dernier titre et croire que son autorité prévalût dès lors sur l'Égypte entière : les Pharaons d'Héracléopolis conservaient la possession du Delta et ils firent sentir plus d'une fois leur pouvoir aux monarques thébains. Le premier de ceux-ci qui parvint à « réunir les deux régions » sous un sceptre unique fut Montouhotpou IV (Nibhapouîtrî), à qui cet exploit valut plus tard d'occuper dans les listes royales une place d'honneur et parfois même de représenter à lui seul la famille à

1. Voir plus haut, p. 106-107. — 2. Ces faits ressortent des légendes de la Table de Karnak. Cf. Prisse d'Avennes, *Notice sur la Salle des Ancêtres*, p. 14-15; E. de Rougé, *Lettre à M. Leemans*, p. 5-6 et 13.

laquelle il appartenait[1]. Ses successeurs ne réussirent pas à se maintenir longtemps sur le trône, et ils cédèrent la place au fondateur de la douzième dynastie, après avoir dominé un peu moins d'un demi-siècle sur l'Égypte entière[2].

Quelques tablettes sculptées sur les rochers, quelques stèles funéraires et quelques menus objets dispersés dans les différents musées de l'Europe, quelques tombeaux à moitié ruinés, voilà tout ce qui nous reste des seize rois[3] qui composèrent la première dynastie thébaine dans sa longue période de vasselage et dans sa courte grandeur. Les luttes constantes qu'ils eurent à soutenir contre les rois héracléopolitains ne les empêchèrent pas de diriger quelques expéditions heureuses contre les peuples voisins de l'Égypte. Montouhotpou III (Nibhotpourî) se fit représenter près de Philæ, vainqueur des nations barbares[4]; Sonkhkherî Montouhotpou prétendait inspirer la terreur à toutes les nations, et plusieurs de ses monuments semblent prouver qu'il avait fait des guerres heureuses[5]. Leurs succès devaient être fort peu de chose. Au nord et à l'ouest, les mines du Sinaï avaient été abandonnées; vers le sud, les conquêtes de Pépi et de ses successeurs étaient perdues, et la frontière ne dépassait pas Éléphantine de beaucoup. C'est aux rois de la douzième dynastie qu'il était réservé de réduire la Nubie en province égyptienne.

Comme rois constructeurs, les Antouf et les Montouhotpou ont laissé peu de traces : les ressources dont ils disposaient, même au temps de leur prospérité le plus notoire, n'étaient pas suffisantes pour leur permettre d'élever des monuments considérables. La ville de leur origine, Thèbes, fut embellie par eux dans la mesure de leurs moyens : du moins une inscription de l'an II de Montouhotpou III (Nibhotpourî) nous

1. Mariette, *la Table de Saqqarah*, p. 6. — 2. En tout quarante-trois ans, au dire de Manéthon (édit. Unger). Le vrai sens de ce chiffre a été découvert par F. Barucchi, *Discorsi critici sopra la Cronologia Egizia*, in-4°, Turin, 1844, p. 131-134. — 3. Steindorff (*Zeitschrift*, t. XXXIII, p. 77-96) a reporté à la XIIIe dynastie une partie des souverains que l'on place dans la XIe dynastie depuis E. de Rougé. — 4. Champollion, *Monuments de l'Égypte*, pl. CCCVI, 3; Daressy, *Notes et Remarques*, § XXXII, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 26; t. XXVI, p. 12. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II, 150, p. 107.

apprend que ce prince manda une expédition à la vallée de Hammamât pour chercher la pierre nécessaire aux constructions qu'il méditait dans Thèbes[1]. Les seules ruines de cette époque qui subsistent se trouvent à Drah-Abou'l-Neggah, au milieu de la nécropole. C'était là que s'étaient fait ensevelir Antoufâ Ier, Antoufâ II, Montouhotpou IV (Nibhapouîtri) et plusieurs de leurs successeurs. Les tombes, déjà violées par les malfaiteurs au temps de la vingtième dynastie[2], sont aujourd'hui détruites, excepté celles d'Antoufâ Ier et de Montouhotpou IV. Celle de Montouhotpou était une pyramide



La pyramide d'Antoufâ à Thèbes.

considérable bâtie au fond du cirque de Deîr el-Baharî. Celle d'Antoufâ était en briques crues, de travail médiocre, presque à cheval sur la lisière du désert. La chambre sépulcrale renfermait, outre le sarcophage disparu sans retour, une stèle de l'an L, où le roi était figuré en pied, l'uræus au front, accompagné de quatre de ses chiens favoris[3].

Après Thèbes, c'est Coptos qui paraît avoir eu le plus à se louer de l'activité de ces premiers Thébains. Située au débouché des routes qui mènent au bord de la mer Rouge et

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 149 *a*; Maspero, *les Monuments égyptiens de la vallée de Hammamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 333 sqq. — 2. Birch, *le Papyrus Abbott*; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I; Maspero, *Une enquête judiciaire à Thèbes*. — 3. Mariette, *Lettre à M. le Vicomte de Rougé*, p. 16-17, et *Monuments divers* pl. 49, 50; Birch, *The Tablet of Antef-Aâ II*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, IV, p. 172-195.

aux carrières de Rohanou[1], Coptos avait pris dès lors un grand développement. Antouf IV (Noubkhopirrî) y avait élevé des édifices dont les fragments ont servi de nos jours à la construction d'un pont[2]. Montouhotpou II et Montouhotpou III (Nibhotpourî) professait une dévotion spéciale pour le dieu local Mînou, forme d'Amonrâ générateur, et ils marquèrent leur zèle par la restauration de divers temples aujourd'hui détruits. L'exploration de la vallée de Hammamât devait mener plus loin encore un des derniers princes de la dynastie, Sonkhkerî Montouhotpou. Désireux d'établir des communications directes avec l'Arabie et l'Égypte, il envoya un des hauts fonctionnaires de sa cour aux abords de la mer Rouge, très probablement dans le voisinage de Qocéyr[3]. Comme on voit, l'esprit d'initiative ne manquait pas à ces princes obscurs, mais le développement de leur puissance fut interrompu par des révolutions dont nous ne savons ni la cause, ni les détails. Lorsque l'Égypte, divisée pour quelques années, se trouva de nouveau réunie tout entière entre les mains d'un seul homme, la onzième dynastie avait cessé de régner.

La douzième dynastie; conquête de la Nubie; le lac Mœris.

L'avènement de la dynastie nouvelle ne s'opéra pas sans combat. Amenemhaît Ier, d'origine thébaine comme ses prédécesseurs, eut à batailler contre les compétiteurs dont les entreprises troublèrent ses premières années. « Ce fut après le repas du soir », dit-il dans des *Instructions* au roi Sanouasrît Ier qui lui sont attribuées, « quand vint la nuit, — je pris une heure de joie. — Je m'étendis sur les couches moelleuses de mon palais, je m'abandonnai au repos, — et mon cœur commença de se laisser aller au sommeil ; — quand, voici, on s'assembla en armes pour se révolter contre moi, — et tandis que j'étais aussi faible que le serpent des

1. Aujourd'hui Ouadi Hammamât. — 2. Wilkinson, *A Handbook for Travellers*, p. 321 ; Petrie y a découvert plusieurs débris de ces temples. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 150 *a*; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 57 ; Maspero, *Sur quelques navigations des Égyptiens*, p. 8-10.

champs. — Alors je m'éveillai pour combattre moi-même, de mes propres membres, — et je trouvai qu'il n'y avait qu'à frapper qui ne résistait pas. — Si je prenais un assaillant les armes à la main, je faisais retourner cet infâme ; — il n'avait plus de force même dans la nuit : on ne combattit point, — aucun accident fâcheux ne se produisit contre moi[1]. » A force de persévérance, le roi triompha de ses adversaires. « Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, — soit qu'on ait machiné des désordres dans le palais, — soit que l'inondation ait été insuffisante et que les citernes se soient desséchées, — soit qu'on se soit souvenu de ta jeunesse pour agir [contre moi], — je n'ai jamais reculé depuis ma naissance[2]. »

Dès lors Amenemhaît s'appliqua sans relâche à réparer les malheurs des discordes civiles et à repousser les peuples voisins, Libyens, Nubiens, Asiatiques, dont les excursions perpétuelles troublaient sans cesse le repos de l'Égypte. « J'ai fait que l'endeuillé ne fût plus en deuil, et il n'a plus été entendu ; — les batailles perpétuelles[3], on ne les a plus vues, — tandis qu'avant moi l'on s'était battu comme un taureau qui ignore le passé — et que le bien-être de l'ignorant ou du savant n'était pas assuré[4]. » — « J'ai fait labourer le pays jusqu'à Abou[5], — j'ai répandu la joie jusqu'à Adhou[6].... — Je suis le créateur des trois espèces de grains, l'ami de Nopri[7]. — Le Nil a accordé à mes prières l'inondation sur tous les champs : — point d'affamé sous moi, point d'altéré sous moi, — car on agissait selon mes ordres, — et tout ce que je disais était un nouveau sujet d'amour. — J'ai renversé le lion — et pris le crocodile ; — j'ai réduit les Ouaouaitou[8],

1. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 9, pl. III, l. 3. Cf. Dümichen, *Zeitschrift*, 1874, p. 30 sqq. — 2. *Papyrus Sallier II*, pl. III, l. 4-6. Cf. la traduction complète de ce texte par Maspero, *The Instructions of King Amenemhat I unto his son Usertesen I* dans les *Records of the Past*, t. II, p. 9-16, et par Schack, *Die Unterweisung des Kænigs Amenemhat I*, in-4°, 1882-1884. — 3. Littéralement : « le grand lieu de se battre. » — 4. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 7-9. — 5. *Éléphantine*, la frontière méridionale de l'Égypte. — 6. *Adhou*, ou *Nou-adhou*, la Ναθὼ d'Hérodote, dans le Delta : aussi le Delta lui-même. — 7. La divinité des grains. — 8. En l'an XXIX de son règne (Brugsch, *Die Negerstämme*, dans la *Zeits.*, 1881, p. 30).

— j'ai emmené les Mazaiou en esclavage[1]; — j'ai forcé les Asiatiques à marcher près de moi comme des lévriers[2]. » En Nubie, le roi, après avoir pacifié la vallée, pénétra dans la montagne et il y rouvrit les mines d'or négligées depuis le temps de Pépi.

Amenemhaît Ier n'était plus un jeune homme au jour de son avènement : après dix-neuf ans de règne, il appela au pouvoir son fils Sanouasrît Ier, qui dès lors partagea avec lui les titres royaux[3]. « De sujet que tu étais je t'élevai, — je te remis l'usage de tes bras, pour que tu fusses craint à cause de cela. — Quant à moi, je me parai des fines étoffes de mon palais, pour paraître aux yeux comme une des plantes de mon jardin, — je me parfumai des essences comme si je répandais l'eau de mes citernes[4]. » Au bout de quelques années, le rôle du vieux roi était tellement effacé qu'on oubliait parfois d'inscrire son nom dans les actes officiels à côté du nom de son fils[5]. Enfermé dans son palais, il se bornait à donner des avis qui contribuèrent beaucoup, paraît-il, à la prospérité de l'État. La réputation de sagesse qu'il s'acquit de la sorte se répandit si fort, qu'un scribe à peu près contemporain composa sous son nom un pamphlet où le roi, « se levant comme un dieu », fut représenté adressant à son fils quelques instructions sur l'art de gouverner. « Écoute mes paroles. — Tu règnes sur les deux mondes; tu régis les trois régions[6]. — Agis mieux encore que n'ont fait tes prédécesseurs. — Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, — de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte; — ne t'isole pas au milieu d'eux; — n'emplis pas ton cœur, ne fais pas ton frère uniquement du riche et du noble, — mais n'admets pas non plus auprès de toi les premiers venus dont l'amitié n'est pas éprouvée[7]. » A l'appui de ses con-

1. Peuple nomade entre le Nil et la mer Rouge. — 2. *Papyrus Sallier II*, pl. II, l. 7, pl. III, l. 1. — 3. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 22. M. Sethe a proposé de lire ce nom Senouesrît, et cette lecture est assez probable, pour que je ne conserve plus ici la lecture traditionnelle. — 4. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 5-7. — 5. Par exemple sur deux stèles de l'an IX de Sanouasrît Ier (*Louvre*, C 2, 3) et sur une stèle de l'an VII (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, *Zeitschrift*, 1881, p. 116 sqq). — Les deux Égyptes et la Nubie. — 1. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 2-4.

seils, le vieux prince raconte sommairement ses propres exploits. Ce petit ouvrage, qui ne compte guère plus de trois pages, devint bientôt classique et conserva sa vogue pendant près de vingt siècles. Encore au temps de la dix-neuvième dynastie, c'était un des morceaux qu'on étudiait dans les écoles et que les jeunes gens copiaient comme exercice de style[1].

Rien ne saurait mieux montrer l'état de l'Égypte et des pays voisins à cette époque que certains passages des *Mémoires* d'un aventurier contemporain nommé Sinouhit[2]. Il était l'un des fils puînés d'Amenemhaît, et ayant surpris un secret d'État au moment de la mort de son père, il quitta l'armée avec laquelle il guerroyait pour s'enfuir en Asie. Arrivé à la cour d'un petit chef asiatique, on lui demanda des détails sur la puissance des souverains égyptiens. « Y aurait-il eu une mort dans le palais d'Amenemhaît sans que « nous le sachions? » Alors je lui dis : « Il n'en est rien.... Mon exil en ce pays est comme le dessein d'un dieu. » Le chef me dit : « L'Égypte est aux mains d'un maître qu'on appelle le dieu bienfaisant et dont la terreur s'étend sur toutes les nations environnantes, comme la déesse Sokhit s'étend sur la terre dans la saison des maladies ». Je lui répondis : « Oui, par mon salut! son fils[3] entre au palais, car il a pris la direction des affaires de son père; c'est un dieu sans second, nul autre comme lui auparavant; c'est un conseiller sage en ses desseins, bienfaisant en ses décrets, qui entre et sort à son gré; il dompte les régions étrangères, et, tandis que son père reste au palais, lui, annonce ce qu'il a gagné. C'est un brave qui agit par l'épée, un vaillant qui n'a point d'égal : il voit les barbares, s'élance,

1. Cf. dans Maspero, *The Instructions of Amenemhat I unto his son Usertesen I* (*Records of the Past*, 1st series, t. II, 1874, in-12), la liste des manuscrits qui nous sont parvenus de cet ouvrage. — 2. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 37-51, et Goodwin, *The Story of Saneha*, dans le *Fraser's Magazine*, 1865, p. 185-202, et les *Records of the Past*, t. VI, p. 131-150; Maspero, *le Papyrus de Berlin n° I*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. III, p. 58-82, et dans les *Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 96-134 — 3. *Ousirtasen Ier*.

fond sur les pillards. C'est un lanceur de javeline, qui rend débiles les mains de l'ennemi : ceux qu'il frappe ne lèvent plus la lance. C'est un redoutable[1], qui brise les fronts : on ne lui a point résisté en son temps. C'est un coureur rapide, qui massacre le fuyard ; on ne l'atteint pas à courir après lui. C'est un cœur debout dans son heure. C'est un lion qui frappe de la griffe[2] et n'a jamais rendu son arme. C'est un cœur cuirassé à la vue des multitudes et qui n'a rien laissé subsister derrière lui. C'est un brave qui se jette en avant quand il voit la lutte. C'est un soldat joyeux de s'élancer sur les barbares : il saisit son bouclier, il bondit, et, sans redoubler son coup, il tue, personne ne peut éviter sa flèche ; sans qu'il ait besoin de tendre son arc, les barbares fuient ses bras comme des lévriers, car la grande déesse lui a donné de combattre qui ignore son nom, et quand il atteint, il n'épargne rien, il ne laisse rien subsister. C'est un ami[3] merveilleux qui a su s'emparer de l'affection : son pays l'aime plus que soi-même et se réjouit en lui plus qu'en un dieu : hommes et femmes accourent lui rendre hommage. Il est roi, il a commandé dès l'œuf ; depuis sa naissance, il a été un multiplicateur de naissances, un être unique d'une essence divine, par qui cette terre se réjouit d'être gouvernée. C'est un agrandisseur de frontières qui saisira le pays du sud et ne convoite pas les pays du nord ; il s'est rendu maître des Asiatiques et a écrasé les Nemmâshaîtou[4]. » L'association de Sanouasrît Ier à la couronne avait habitué les Égyptiens à considérer ce prince comme roi de fait, du vivant même de son père. Aussi, lorsque Amenemhaît mourut, après au moins dix années de corégence et trente ans de règne, la transition, si délicate dans une dynastie nouvelle, du fondateur à son successeur immédiat, s'opéra sans secousse. Sanouasrît Ier était engagé dans une expédition contre les Libyens. Les fonctionnaires demeurés dans la capitale auprès de son père le firent

1. Mot à mot : « un *laveur de face* ». — 2. Mot à mot : « c'est un *frappant avec la griffe* ». — 3. Mot à mot : « un *semour* ». Le titre de *semour* est traduit en grec par φιλὸς βασιλικός « *ami du roi* ». Ce rapprochement a été contesté par Lepage-Renouf. — 4. Maspero, *les Contes populaires*, p. 108-111. D'après la forme de leur nom, les Nemmâshaîtou devaient être les Bédouins du désert.

aussitôt prévenir; il quitta son camp en secret et revint à



Sanouasrit Ier, d'après un colosse d'Abydos.

Memphis où il fut proclamé roi[1]. L'exemple d'Amenemhaît Ier

1. Maspero, *les Contes populaires*, p. 96-97. Une stèle du Musée du

fut suivi dès lors par la plupart de ses descendants. Après quarante-deux ans, Sanouasrît Ier associa au trône son fils Amenemhaît II[1], et celui-ci, trente-deux ans plus tard, partagea le pouvoir avec Sanouasrît II[2]. Amenemhaît III et Amenemhaît IV régnèrent longtemps ensemble[3]. Les seuls règnes pour lesquels nous n'ayons point la preuve de ce fait sont ceux de Sanouasrît III et de la reine Sovkounofriou, la Skémiophris de Manéthon, avec laquelle la douzième dynastie s'éteignit, après deux cent treize ans, un mois et vingt-sept jours de durée totale[4].

Parmi les dynasties égyptiennes, la douzième est à coup sûr celle dont l'histoire offre le plus de certitude et le plus d'unité. Sans doute nous sommes loin de connaître tous les événements qu'elle vit s'accomplir : la biographie des huit souverains qui la composent et le détail de leurs guerres sont encore des plus incomplets. Mais du moins nous suivons sans interruption le développement de leur politique; on peut, après quatre mille ans et plus, reconstituer leur Égypte telle qu'ils se l'étaient faite et qu'ils la léguèrent à leurs successeurs. A la fois ingénieurs et soldats, amis des arts et

Caire porte la date de l'an XXX d'Amenemhaît Ier et de l'an X de Sanouasrît Ier (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. XXII). Deux autres stèles du même musée (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 128, la seconde inédite) donnent l'an X de Sanouasrît Ier, seul. On pourrait conclure de l'absence du nom d'Amenemhaît Ier que ce prince mourut en l'an XXX de son règne, l'an X du règne de son fils, si les trois stèles, citées plus haut, p. 96, note 6, ne montraient combien il faut se défier des indications de ce genre que fournissent les monuments. La première stèle du Caire prouve qu'Amenemhaît vivait encore en l'an X de son fils : les autres ne prouvent nullement qu'il mourut dans cette même année. — 1. *Stèle de Leyde*, V 4, datée de l'an XLIV de Sanouasrît Ier et de l'an II d'Amenemhaît II. — 2. Proscynème d'Assouan (Young, *Hieroglyphics*, pl. 61) datée de l'an XXXV d'Amenemhaît II et de l'an III de Sanouasrît II. — 3. E. de Rougé, *Lettre à Leemans*, p. 17. — 4. C'est le chiffre du *Papyrus royal de Turin*. La douzième dynastie avait été méconnue au début par Champollion, qui faisait des Amenemhaît les princes de la dix-septième dynastie, contemporains des Pasteurs. Pendant les derniers jours de sa vie, il reconnut son erreur, mais sa découverte demeura ensevelie dans ses papiers et ne fut publiée qu'en 1873. L'honneur d'avoir remis les choses en leur place revient donc à Lepsius, *Ueber die zwölfte Ægyptische Kœnigsdynastie*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin*, 1852.

protecteurs de l'agriculture, ils ne cessèrent un seul instant de travailler à la grandeur du pays qu'ils gouvernaient. Reculer les frontières de l'empire au détriment des peuples barbares et coloniser la vallée du Nil dans toute sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième ; régulariser le système des canaux et obtenir, une plus juste répartition des eaux dans ce qui est aujourd'hui le Fayoum ; orner d'édifices Héliopolis, Thèbes, Tanis, Héracléopolis, et cent cités moins célèbres : telle fut l'œuvre qu'ils s'imposèrent et qu'ils continuèrent de père en fils pendant plus



Arrivée d'une bande d'Asiatiques en Égypte.

de deux siècles. Au sortir de leurs mains, l'Égypte, agrandie d'un tiers par la conquête de la Nubie, enrichie par de longues années de paix et de bonne administration, jouissait d'une prospérité sans égale. Plus tard, au temps des guerres asiatiques et des conquêtes lointaines, elle eut plus d'éclat apparent et fit plus de bruit dans le monde : au temps des Sanouasrît, elle était plus riche et plus heureuse.

Deux champs de bataille s'ouvraient aux Pharaons, l'un à l'est du Delta, en Syrie, l'autre au sud d'Éléphantine, dans la Nubie proprement dite. A l'est, l'Égypte, séparée des populations syriennes par le désert, semblait n'avoir rien à craindre derrière sa ceinture de sables. Tout au plus lui fallait-il subir quelques incursions des barbares nomades, plus ruineuses pour la fortune de certains particuliers que

pour la sécurité du pays. Pour se mettre à l'abri de ces *razzias*, difficiles à éviter malgré la vigilance des garde-frontières, les souverains de l'Ancien Empire avaient, de la mer Rouge au Nil, élevé une série de forteresses et bâti une muraille qui barrait aux pillards l'entrée de l'Ouady-Toumilât[1]. Cette muraille, entretenue avec soin par Amenembaît Ier et par ses successeurs, marquait de ce côté l'extrême limite de l'empire. Au delà, le désert commençait et, pour la masse des Égyptiens de cette époque, un monde à peu près inconnu. Sur les peuples de la Syrie, ils ne possédaient que des notions flottantes empruntées aux caravanes ou apportées dans les ports de la Méditerranée par les marins qui les fréquentaient. Parfois cependant les riverains du Delta voyaient descendre dans leurs villes des bandes d'émigrés ou même des tribus entières qui, chassées de leur canton natal par la misère ou par les révolutions, venaient chercher asile en Égypte. Un des bas-reliefs du tombeau de Khnoumhotpou à Béni-Hassan nous fait assister à la réception d'une troupe de ces malheureux. Au nombre de trente-sept, hommes, femmes et enfants, ils sont amenés devant le gouverneur du nome de Mihi, auquel ils présentent une sorte de fard verdâtre nommé moszimit et deux bouquetins. Ils sont armés, comme les Égyptiens, de l'arc, de la javeline, de la hache, de la massue, et vêtus de longues robes ou de pagnes étroits bridant sur la hanche; l'un d'eux, tout en marchant, joue d'un instrument qui rappelle, par la forme, les lyres de vieux style grec[2]. Les détails de leur costume, l'éclat et le bon goût des étoffes bariolées et garnies de franges dont ils sont revêtus, l'élégance de la plupart des objets qu'ils ont avec eux, témoignent d'une civilisation avancée. C'était déjà d'Asie que l'Égypte tirait les esclaves, les parfums dont elle faisait une consommation énorme, le bois et les essences du cèdre, les vases émaillés, les pierreries, le lapis et les étoffes brodées ou teintes don

1. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 38-39, 81-82, 91. — 2. Ce bas-relief fut signalé et décrit pour la première fois par Champollion (*Monuments*, t. IV, pl. CCCLXI, etc.), qui prit les immigrants pour des gens de race grecque. Il se trouve reproduit dans Lepsius (*Denkm.*, II, p. 131-133) et dans Brugsch (*Histoire d'Égypte*, p. 63)

la Chaldée se réserva le monopole jusqu'au temps des Romains[1].

Sur un point seulement du territoire asiatique, les Pharaons de la douzième dynastie songèrent à s'établir solidement : ce fut dans la péninsule du Sinaï, auprès des mines de cuivre et de turquoise exploitées jadis par les princes de l'Ancien Empire. Des postes échelonnés dans les gorges de la montagne protégèrent les ouvriers contre les tentatives des Bédouins. Grâce à cette précaution, on put reprendre l'exploitation des anciens filons, ouvrir des filons nouveaux et imprimer aux travaux une activité qu'ils n'avaient jamais eue auparavant. Sanouasrît Ier[2], Amenemhaît II[3], Amenemhaît III[4], Amenemhaît IV[5] y ont laissé des inscriptions à leur nom. Toutefois, même en cet endroit, les rois de la douzième dynastie ne se départirent point de leur politique habituelle ; ils ne saisirent de terrain que ce qui leur était nécessaire pour l'exploitation des mines, et ils ne disputèrent pas le surplus aux tribus nomades du désert.

De toutes ces tribus, celles qu'ils connaissaient le mieux, pour avoir souvent à repousser ou à châtier leurs incursions, étaient les Sitiou ou Shasou, pillards effrontés, ainsi que l'indique le nom qu'ils s'appliquaient à eux-mêmes[6]. Répandus sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, à la lisière du désert et des terres cultivées, ils vivaient comme les Bédouins d'aujourd'hui, sans demeure fixe, moitié de pillage, moitié du profit de leurs maigres troupeaux. Quelques-uns de leurs royaumes, celui de Kadouma par exemple, étaient fréquentés des marchands égyptiens et servaient de refuge aux bannis. Un conte populaire, dont le héros vivait sous Amenemhaît et Sanouasrît Ier, nous dépeint d'une manière saisissante l'existence que ces exilés menaient à la cour des petits sheïkhs asiatiques. Sinouhit, forcé de fuir

1. Cf., sur ce sujet, Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, t. I, p. 228 sqq. — 2. Felix, *Note sopra le Dinastie de Faraoni*, p. 11 ; Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 132. — 3. *Account of the Survey*, p. 185. — 4. Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XLII ; Champollion, *Monuments*, t. II, p. 690-692. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II, 140 *o-p*. — 6. *Shasou* vient de la racine sémitique שסה, *piller*, *exercer le brigandage*.

l'Égypte pour avoir surpris un secret d'État, franchit la muraille orientale et s'enfonce dans le désert. « Je cheminai, dit-il, pendant la nuit, et à l'aube je gagnai Pouteni et me dirigeai vers le lac de Qîmoîrî. Alors la soif, elle fondit sur moi ; je faiblis, mon gosier s'embrasa, je me disais déjà : « Voici le goût de la mort », quand soudain je relevai mon cœur et raidis mes membres, j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus des Bédouins; leur chef qui avait été en Égypte me reconnut et il me donna de l'eau, il me fit bouillir du lait, puis j'allai avec lui dans sa tribu[1]. »

Les Bédouins qui avaient accueilli Sinouhît le conduisent de station en station jusqu'au territoire de Kadouma. Un des chefs de cette contrée l'envoie chercher et l'invite à s'installer près de lui : « Demeure avec moi, tu pourras entendre le langage de l'Égypte. » Et en effet, Sinouhît rencontre près du prince « certains hommes d'Égypte qui étaient parmi ses hôtes[2] ». Cette circonstance décide l'aventurier à se fixer dans le pays, où il fait rapidement fortune. « Le chef me mit à la tête de ses enfants, me maria à sa fille aînée, et me donna mon choix parmi les terres les meilleures qui lui appartenaient jusqu'aux frontières du peuple voisin. C'est un bon lieu nommé Aïa[3]; il a des figues et du raisin, et produit plus de vin qu'il n'a d'eau. Le miel y est en quantité, ainsi que les oliviers et tous les fruits des arbres. On y trouve de l'orge; ses froments n'ont point de nombre, non plus que ses bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le prince vint pour m'investir et m'établit chef de tribu parmi les meilleures du pays. J'eus des rations quotidiennes de pain et de vin, chaque jour des viandes cuites, des oies rôties, outre le gibier du pays que je prenais ou qu'on posait devant moi en plus de ce que me rapportaient mes chiens de chasse; on me faisait toute espèce de beurre et de fromage. Je passai de nombreuses années, mes enfants devinrent des braves, chacun d'eux dirigeait sa

1. *Papyrus de Berlin* n° *I*. l. 19-28; Maspero, *Contes populaires*, p. 107. — 2. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 40. — 3. Aïa ou Ia rappelle jusqu'à un certain point le nom d'Æan, Ἀιάν, donné par les géographes anciens aux cantons qui avoisinent le golfe d'Akabah.

tribu. Le voyageur qui allait et revenait dans l'intérieur du pays se détournait vers moi, car j'accueillais bien tout le monde : je donnais de l'eau à qui avait soif, je mettais l'égaré sur sa route, je saisissais le brigand. Les archers qui s'en allaient au loin pour battre et pour repousser les princes du pays, j'ordonnais et ils marchaient ; car ce roi de Tonou me fit passer plusieurs années parmi son peuple comme général de ses soldats. Aussi chaque pays que j'envahis, je le forçai de payer tribut des produits de ses terres ; je pris ses bestiaux ; j'emportai ce qui lui appartenait, j'enlevai ses bœufs, je tuai ses hommes ; il était à la merci de mon sabre, de mon arc, de mes expéditions, de mes desseins pleins de sagesse qui plaisaient au roi. Donc il m'aima, connaissant ma vaillance ; il me mit à la tête de ses enfants, voyant la valeur de mon bras.

« Un brave de Tonou vint me défier dans ma tente ; c'était un illustre, sans pareils, car il avait détruit tous ses rivaux. Il disait : « Que Sinouhît se batte avec moi, car il ne « m'a pas encore frappé » ; il se flattait de prendre mes bestiaux pour sa tribu. Le roi se consulta avec moi, et je dis « Je ne le connais point. Certes je ne suis pas son frère, je « me tiens éloigné de son logis ; est-ce que j'ai jamais ou« vert sa porte ou franchi ses clôtures ? C'est quelque aven« turier désireux de me voir et qui se croit appelé à me « dépouiller de mes chats et de mes chiens, en plus de mes « vaches, de fondre sur mes taureaux, mes chèvres, mes « veaux, afin de se les approprier.... » Je bandai mon arc, je préparai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard ; je fourbis mes armes. Quand l'aube arriva, Tonou vint lui-même, après avoir rassemblé toutes ses tribus et convoqué tous ses vassaux, car il désirait voir ce combat. Tous les cœurs brûlaient pour moi ; hommes et femmes poussaient des « Ah ! » et chaque cœur s'attrista pour moi ; car on disait : « Est-ce que c'est un autre brave qui va lutter avec « lui ? Voici, l'adversaire a son bouclier, sa javeline, son pa« quet de dards. » Quand je sortis et qu'il eut paru, je détournai de moi ses traits. Comme pas un seul ne portait, il fondit sur moi, et alors je déchargeai mon arc contre lui. Quand mon trait s'enfonça dans son cou, il poussa un grand

cri et tomba à terre[1]. » Telle était, il y a plus de quatre mille ans, la vie des tribus du désert, telle elle est encore aujourd'hui ; le récit de Sinouhît, à peine modifié, s'applique fort bien aux Bédouins de nos jours.

Ce fut surtout vers l'Éthiopie que l'attention des princes de la douzième dynastie se concentra. Là, en effet, l'Égypte était directement menacée par des peuplades remuantes qui habitaient les deux rives du Nil et les déserts environnants. C'étaient d'abord, au delà de la première cataracte et jusqu'à mi-chemin de la seconde, les Ouaouaîtou, ces vieux ennemis des Pharaons, auxquels Pépi avait eu affaire et que les princes d'Éléphantine avaient réduits en partie. Battus par les princes de la onzième dynastie et pourchassés par Amenemhaît Ier, ils reculaient sans cesse vers le Midi ou vers la mer Rouge, et ils préféraient s'expatrier plutôt que se soumettre. Plus au sud, auprès de la seconde cataracte, on trouvait le pays de Hehou et celui de Shaad, avec des carrières de calcaire blanc[2]. Dans le désert et au delà de la seconde cataracte erraient cent tribus aux noms étranges, Shemîk, Khasa, Sous, Kaâs, Aqîn, Anou, Sabiri, Akîti, Makisa, toujours prêtes aux razzias, toujours battues et jamais pacifiées[3]. Elles appartenaient à une race blanche, la race de Koush, qui, peu après la conquête memphite[4], avait fait son apparition sur les bords de la mer Rouge et avait refoulé les Nègres vers les régions du Haut Nil[5]. Ces peuples nouveaux, issus de la souche d'où sortirent plus tard les Phéniciens, apportaient avec eux les éléments d'une civilisation à peine inférieure à celle de l'Égypte. Les Pharaons comprirent combien il leur était nécessaire de les dompter, tandis qu'ils étaient encore indécis et flottants, et ils tournèrent contre eux toutes les forces vives de la nation. A force

1. *Papyrus de Berlin n° I*, l. 76-141 ; Maspero, *les Contes populaires*, p. 111-115. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, t 1, p. 160. — 3. Brugsch, *Die Negerstämme* dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 31 sqq. C'est à cette époque qu'il faut attribuer les noms des peuples gravés sur la statue A 18, 19, du Louvre, usurpée par Amenôthès III (Devéria, *Lettre à M. A. Mariette*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III, p. 252). — 4. Voir plus haut, p. 101-102. Les formes Kishou, Kashou se trouvent aussi dans les textes. — 5 Lepsius, *Nubische Grammatik*, *Einleitung*, p. xc sqq.

de persévérance, ils parvinrent à en annexer complètement la plupart, à détruire ou à pourchasser vers le sud ceux qui s'obstinèrent à la lutte et à les remplacer par des colonies de fellahs Dès lors toute la vallée, depuis l'endroit où le Nil



Homme et femme des tribus africaines.

quitte les plaines d'Abyssinie pour entrer dans le lit étroit qu'il s'est creusé au milieu du désert, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans la Méditerranée, ne constitua plus qu'un seul empire, habité par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les mêmes dieux et obéissant au même souverain.

Amenemhaît Ier avait battu les Ouaouaîtou dans la tren-

tième année de son règne[1]; son fils, Sanouasrît Ier, vainquit sept peuples nègres confédérés et courut triomphant jusqu'à Ouadi-Halfa[2]. Sous Amenemhaît II, le pays des Ouaouaîtou n'était déjà plus qu'une province égyptienne gouvernée comme les autres nomes par un fonctionnaire royal[3]. Sanouasrît II continua, avec éclat ce semble, l'œuvre de ses prédécesseurs, que son fils, Sanouasrît III, acheva. Ce prince, si populaire en Égypte que Manéthon ou ses compilateurs l'identifiaient avec le Sésostris de la tradition grecque et lui attribuaient la conquête du monde[4], marcha lui-même à la tête de ses armées[5] et soumit toute la Nubie d'une manière définitive. Après l'annexion du canton de Heh, il fixa la frontière de l'empire à Semnéh, près de la seconde cataracte. Une inscription gravée en l'an VIII constate le fait : « [C'est ici] la frontière méridionale réglée en l'an VIII, sous la sainteté du roi des deux régions Khakerî Sanouasrît III, vivificateur à toujours et à jamais, afin que nul Nègre ne la franchisse en descendant le courant, si ce n'est pour le transport des bestiaux, bœufs, chèvres, moutons appartenant aux Nègres[6]. » Une autre inscription de l'an XVI renouvelle cette défense, et nous apprend que « sa Sainteté avait permis qu'on érigeât une statue d'elle sur la frontière qu'elle-même avait établie[7] ».

Nul emplacement n'était mieux choisi pour servir de boulevard permanent contre les invasions du sud. La large

1. Brugsch, *Die Negerstämme*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 32; cf. plus haut, p. 96; cf. *Papyrus Sallier n° II*, pl. II, l. 10. — 2 Stèle du Musée de Florence, Rosellini, *Monumenti storici*, t. XXV, n° 4; Champollion, *Monuments*, t. I, pl. 1, et *Notices*, t. I, p. 692 sqq; Berend, *Principaux monuments du Musée égyptien de Florence*, p. 51-52. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 123 *a*; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 111 sqq. — 4. Cette opinion a été reprise par M. E. de Rougé dans un de ses premiers mémoires : *Deuxième lettre à M. Alfred Maury sur le Sésostris de la douzième dynastie de Manéthon*, puis plus récemmen par Sethe, *Sesostris*, in 8°, 100. Cf. l'article contraire de Maspero, dans le *Journal des Savants*, 1901. — 5. Expédition de l'an VIII dans Birch, *Zeitschrift*, 1875, p. 50 sqq; de l'an XIX, dans Maspero, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, p. 217-219. — 6. Lepsius, *Denkm.* II, 136 *i*. — 7. Lepsius, *Denkm.*, II, 136 *h*. Ces inscriptions, mutilées par des voyageurs qui avaient voulu les emporter, sont passées du Musée de Gizéh à celui de Berlin.

chaîne de rochers granitiques qui coupe perpendiculairement la vallée en cet endroit, et qui détermine une série de rapides difficiles à franchir, excepté au temps des hautes eaux, opposait une barrière assurée aux flottes qui auraient essayé de brusquer le passage. De chaque côté, sur des rochers qui plongent à pic dans le courant, Sanouasrît III construisit une forteresse destinée à commander entièrement le fleuve et la vallée. Bâtis en briques crues, comme tous les édifices militaires de l'Égypte, ces forts présentent non seulement les hautes murailles et les tours massives des citadelles antiques, mais l'escarpe, le fossé, la contre-escarpe et le glacis des places plus récentes, et ils pouvaient défier pendant longtemps tous les moyens d'attaque dont on disposait à cette époque. Leur enceinte renfermait un temple dédié au fondateur, et de nombreuses habitations aujourd'hui ruinées[1].

Désormais les expéditions dirigées par les monarques égyptiens au delà de Semnéh n'eurent plus pour objet la conquête : on se borna à exiger un tribut et à réclamer un droit de suzeraineté, toujours incertain. C'est ainsi qu'on voit Sanouasrît III diriger en l'an XVI une razzia méthodique contre le pays de Houâ sur le Tacazze[2], et Amenemhaît III se vanter de victoires remportées sur les nègres éthiopiens, mais sans mention d'acquisition nouvelle[3]. On se contenta de fortifier et d'aménager le territoire annexé récemment. Sanouasrît III y fonda, un peu au sud d'Éléphantine, une ville qu'il appela de son nom Hirou-Khakeri, « les voies de Khakeri », et jeta le long du fleuve tant de fondations utiles, qu'après sa mort il fut divinisé à Semnéh[4] et adoré pendant plus de dix siècles sur le même pied que Doudoun, Anoukit, Khnoumou et les autres divinités locales. Son temple, ruiné pendant les premiers règnes de la dix-huitième dynastie, fut restauré par Thoutmôsis III et il a duré jusqu'à nos jour . Son fils et successeur, Amenemhait III, construisit en face de

1. M. de Voguë, *Fortifications de Semnéh en Nubie*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 81 sqq. — 2. Naville, *Bubastis*, pl. XXXIV *A* et p. 9-10. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 13 ?. — 4. Lepsius, *Denkm.*, II, 136 *b*; Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 46; E. de Rougé, *Inscriptions des rochers de Semnéh*, p. 2-3.

Pselkis une forteresse importante[1]. Il eut aussi l'idée de faire observer les hauteurs que le Nil atteignait à Semnéh pendant l'inondation, et les cotes qu'il a enregistrées sur les rochers voisins ne sont pas au nombre des souvenirs les moins curieux de son règne[2].

Ce n'était pas dans un simple intérêt de curiosité que les ingénieurs postés à Semnéh se livraient à ce travail de relevé. Ils amassaient les éléments de calcul nécessaires à ceux de leurs confrères qui étaient chargés en Égypte de l'entretien des canaux. On sent quelle devait être l'utilité de cette tâche dans une contrée où le succès de la culture dépend de la répartition des eaux à la surface du sol, et dans un temps où les princes ne cessaient de rechercher tous les moyens possibles pour remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation. Sanouasrît I[er] traça une ligne de digues le long de la rive occidentale, contre laquelle portait surtout le fleuve, et ses successeurs, occupés qu'ils étaient par les guerres nubiennes, n'en exercèrent pas moins la plus active surveillance sur le service des eaux. A quelques lieues en amont de Memphis, la chaîne Libyque s'interrompt soudain et démasque l'entrée d'une vallée qui, d'abord étouffée entre les parois de la montagne, s'élargit à mesure qu'elle s'enfonce vers le couchant et finit par s'épanouir en amphithéâtre. « Au centre s'étend un large plateau dont le niveau général est celui des plaines de l'Égypte ; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de long (le Birket-Qéroun) emplit de ses eaux[3]. » Au début de l'histoire, le lac était beaucoup plus considérable que nous ne le voyons aujourd'hui : il remplissait l'amphithéâtre entier, à l'exception d'un canton marécageux qui se déployait en bordure au pied de la montagne orientale, vers le point où s'ouvre la gorge qui communiquait avec la vallée. Là se trouvait de toute antiquité ce qu'on appelait *To-shaît*, la terre du lac, et sur cette terre la ville de Shodît, celle à qui les Grecs attri-

1. Prisse d'Avennes dans Chabas, *les Inscriptions des mines d'or*, p. 13-14. — 2. Lepsius, *Brief an Ehrenberg*, dans le *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1845 ; *Denkm.*, II, 139. — 3. Mariette, *Aperçu de l'histoire d'Égypte*, p. 33.

buèrent plus tard le nom de Crocodilopolis. Les rois de la XII[e] dynastie, qui allaient souvent chasser les oiseaux dans ces marais, se prirent d'affection pour le site. Amenemhaît I[er] y construisit un édifice dans lequel on a déterré sa statue[1]. Sanouasrît I[er] y éleva un temple, dont il ne subsiste plus rien, si ce n'est les fragments de l'un des obélisques qui en décoraient l'entrée[2]. Amenemhaît III fit plus encore. S'il ne fonda point Crocodilopolis, comme le veulent certains auteurs classiques[3], du moins il y érigea des monuments dont la nature, mal comprise à l'époque hellénique, donna naissance à la légende du lac Mœris et du Labyrinthe.

Hérodote est le premier des historiens occidentaux qui en parle, le seul qui les ait vus, et c'est à lui que les écrivains postérieurs en empruntèrent la description, non sans l'embellir de traits plus ou moins fabuleux. Il racontait donc qu'un Pharaon Mœris, inconnu aux documents indigènes, avait établi en cet endroit un réservoir immense où il emmagasina le surplus de l'inondation. Ce réservoir était ceint de fortes digues et il mesurait un pourtour de quatre-vingt-dix milles[4]. Deux canaux munis d'écluses procuraient la communication avec le Nil et régularisaient l'entrée ou la décharge des eaux[5]. L'un d'entre eux s'emmanchait sur le fleuve à quelque distance au sud et courait en diagonale le long de la chaîne Libyque, à peu près dans la direction du Bahr-Yousouf actuel; l'autre branchait beaucoup plus bas, à l'est du Fayoum, et suivait probablement le lit du canal auxiliaire qui s'amorce aujourd'hui au voisinage de Béni-Souef. C'était probablement au point d'intersection de ces deux canaux qu'étaient placées les écluses, et le rameau nord était seul ouvert pendant le moment de l'étiage[6]. La crue était-elle suffisante? l'eau, emmagasinée dans le lac, puis relâchée au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, maintenait le niveau à la hauteur convenable dans toute la moyenne Égypte et sur la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. L'année d'après, la crue menaçait-elle

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 118. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 119. — 3. Diodore de Sicile I, 89, 8. — 4. Hérodote, II, CXLIX; Cf. Linant-Bey, *Mémoire sur le lac Mœris*. — 5. Strabon, l. XV, ch. I. — 6. Wilkinson, *Handbook*, p. 238 *b*.

d'envahir les villes ou d'emporter les villages du Delta, malgré les mottes artificielles sur lesquelles on les avait exhaussés, ou simplement de séjourner trop longtemps sur les terrains bas et de les changer en marécages? le Mœris absorbait le surplus des eaux et l'emprisonnait jusqu'au moment où le fleuve commençait à baisser. Au milieu du lac se dressaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait Mœris et l'autre la reine sa femme[1]. Du haut de ce piédestal, le vieux Pharaon semblait dominer son œuvre et contempler éternellement les campagnes dont il avait assuré la fortune.

Le réservoir construit, Mœris établit sa résidence dans le voisinage et s'y érigea à la fois un palais et un tombeau[2]. Le palais, devenu temple après la mort de son fondateur, et appelé Labyrinthe, gisait à l'orient du lac, sur un petit plateau qui joint presque l'emplacement de Crocodilopolis. La façade qui donnait sur le Mœris était tout entière d'un calcaire si blanc, que les anciens la supposaient en marbre de Paros. Le reste de l'édifice était en granit de Syène[3]. Une fois dans l'enceinte, on se sentait bientôt comme perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures, toutes carrées, toutes coiffées d'un seul bloc de pierre en guise de toit, et reliées les unes aux autres par des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger sans guide s'évertuait vainement à en sortir[4]. Il y en avait, dit-on, trois mille, dont moitié sous terre[5]. Les murs et les plafonds étaient décorés d'inscriptions et de figures sculptées en bas-relief dans le creux. On enfermait là les emblèmes des divinités ou les statues des rois défunts[6], et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements sacrés, les sistres, les colliers, les parures emblématiques, en un mot tout le matériel du culte qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des insectes, des mouches, de la poussière et du soleil. Au centre du massif on voyait douze grandes salles hypostyles, affrontées deux à deux, et dont les portes s'ouvraient, six au

1. Hérodote, II, CXLIX; Diodore, I, 52. — 2. Lynceus de Samos et Demoteles dans Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 3. Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 4. Strabon, l. XVII, c. I. — 5. Hérodote, II, CXLVIII. — 6. Pline, XXXVI, 13.

midi, six au nord. A l'angle nord du carré, Mœris avait préparé son tombeau, une pyramide en briques crues revêtue de pierre sculptée. C'était aux yeux des Grecs le monument le plus parfait de l'art égyptien. « J'ai vu le Labyrinthe, disait Hérodote, et je l'ai estimé plus grand encore que sa renommée. On rassemblerait tous les édifices et toutes les constructions des Grecs, qu'on les trouverait inférieurs comme travail et comme coût à ce Labyrinthe; et, pourtant, le temple d'Éphèse est remarquable, aussi celui de Samos. Les pyramides encore m'avaient paru plus grandes que leur renommée, et une seule d'entre elles équivaut à beaucoup des plus grandes constructions grecques; et si, le Labyrinthe surpasse-t-il même les Pyramides[1]. » On avait raconté à Hérodote que le Labyrinthe n'était pas l'œuvre de Mœris, mais celle de Psammétique et de ses onze corégents. D'autres auteurs remplacèrent Psammétique et Mœris par un Mnévis[2], par un Imendès[3], par un Pétésoukhis[4], qu'on aurait tort de chercher sur les listes de Manéthon.

Ce sont là des légendes où la vérité ne tient qu'une place très mince. Le réservoir fameux, qui réglait l'inondation et qui assurait la fertilité à l'Égypte, n'a jamais existé : ce qu'Hérodote a vu c'est l'inondation — *mou-oîri* — et ce qu'il a pris pour les digues qui constituaient l'enceinte du réservoir, ce sont les chaussées qui séparaient les bassins l'un de l'autre. Au temps qu'il visita l'Égypte, le lac naturel, qui s'étalait à l'Est de la vallée, occupait une surface beaucoup plus considérable que celle qu'il a de nos jours, et son niveau était assez élevé pour qu'au moment de la crue le pays entier semblât ne plus former qu'une seule nappe d'eau de la montagne au désert[5]. Le labyrinthe lui-même n'était pas ce palais merveilleux que nous décrit Hérodote; c'est la ville qu'Amenemhait III fonda comme dépendance de sa pyra-

1 Hérodote, II, CXLVIII. — 2. Pline, *H. N.*, XXXVI, 15. — 3. Strabon l. XVII, Ch. I. — 4. Pline, XXXVI, 15. — 5. Linant de Bellefonds, dans son *Mémoire sur le lac Mœris*, avait cru reconnaître les restes des digues mentionnées par Hérodote dans les restes de chaussées qu'on voyait encore au milieu du XIX[e] siècle entre les villes d'Illahoun et de Médinet-el-Fayoum. Le major Brown a montré l'inanité de cette supposition (*The Fayûm and Lake Mœris*).

mide, et dont les ruines sont visibles près du village moderne de Haouaara[1]. Les rois de la XII[e] dynastie, s'ils n'ont point exécuté les travaux gigantesques que la tradition leur attribuait au Fayoum, n'en furent pas moins des constructeurs acharnés. A Thèbes, Amenemhaît et Sanouasrît I[er] embellirent de leurs offrandes le grand temple d'Amon[2]. Dans la ville sainte d'Abydos, Sanouasrît I[er] restaura le temple d'Osiris[3]. A Memphis, Amenemhaît III édifia les propylées au nord du temple de Phtah[4]. A Tanis, Amenemhaît I[er] commença, en l'honneur des divinités de Memphis, un temple que ses successeurs agrandirent à l'envi[5]. Bubaste[6], Fakous[7], Héliopolis[8], Hakhninsou[9], Zorit[10], Edfou[11], et d'autres localités moins importantes ne furent pas négligées. Comme leurs ancêtres de l'Empire Memphite, les princes de la douzième dynastie

1 L'identité du Labyrinthe avec les ruines de Haouarah, indiquée par Caristie-Jomard, *Description des ruines situées près de la pyramide d'Haouarah* (dans la *Description de l'Égypte*, t. IV, p. 478-524) et par Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 74 sqq., a été mise hors de doute par Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*, p. 4 sqq. — 2. Table d'offrandes d'Amenemhaît I[er] (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *e*) et groupe de statues portant le nom de ce prince (*Id.*, pl. 8 *d*) : blocs au nom de Sanouasrît I[er] (*id.*, pl. 8 *a-c*). — 3. Stèle de Montouhotpou, au Caire (Mariette. *Abydos*, t. II, pl. 23; t. III, p. 144), traduite en partie par Lushington (*Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 353 sqq). — 4. Diodore, I, 51. — 5. E. de Rougé, *Cours au Collège de France*, 1869; Petrie, *Tanis*, I, p. 5. — 6. Naville, *Bubastis*, p. 8-9 et 14, pl. V-IX, XXIII, XXIV, XXXIII, XXXIV. — 7. Porte en granit au nom d'Amenemhaît I[er], découverte à Fakous en juin 1883. — 8. Consécration d'un temple à Héliopolis, l'an III de Sanouasrît I[er] (L. Stern, *The foundation of the Temple of the sun of Heliopolis*, dans les *Records of the Past.*, t. XII, p. 51-57; cf. *Zeitschrift*, 1874, p. 85 sqq). Le Papyrus de Berlin n° VII est, soi-disant, la copie d'un texte écrit sur l'un des murs du temple bâti par Sanouasrît I[er] à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*, VI, pl, 121 *c*; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p, 63). L'obélisque de Matariéh est probablement le seul débris visible de ce temple. — 9. Stèle de l'an XIV de Sanouasrît III (Lepsius, *Denkm.*, II, pl, 136 *a*). — 10. Aujourd'hui Taoud. Table d'offrandes au nom de Sanouasrît I[er] (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Zeitschrift*, 1882, p. 123). — 11. D'après une inscription du grand temple, dans laquelle Amenemhaît et Sanouasrît sont mentionnés, sans qu'on y ait joint aucun prénom qui permette de savoir duquel des rois de ce nom il s'agit (Brugsch, *Drei Festkalender*, A l. 25).

mettaient tous leurs soins à se préparer des tombeaux magnifiques. « Mon maître, disait sous Sanouasrît Ier le scribe Mirri, m'envoya en mission pour lui deviser une grande demeure éternelle. Les couloirs et la chambre intérieure étaient en maçonnerie et renouvelaient les merveilles de construction des dieux. Il y eut en elle des colonnes, sculptées, belles comme le ciel, un bassin creusé qui communiquait avec le Nil, des portes, des obélisques, une façade en pierre blanche de Rouou ; aussi Osiris, seigneur de l'Amentit,



Pectoral de Sanouasrit III.

s'est-il réjoui des monuments de mon seigneur, et moi-même, j'ai été dans le transport et l'allégresse en voyant le résultat de mon travail [1]. » Cette pyramide de Sanouasrît Ier a été retrouvée à Licht [2], celle de Sanouasrît III à Dahchour [3],

1. Louvre. C 3. l. 4-7 ; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 221. — 2. Elle fut ouverte par Maspero en 1882 et 1886, mais on ne put en examiner les chambres, tant elles étaient remplies d'eau : on constata pourtant qu'elle avait appartenu à Sanouasrît Ier (Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie*, t. I, p. 148-149 ; *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 222-223). Les fouilles de Gautier et Jéquier en 1895 ont confirmé cette identification et amené la découverte de onze statues de Sanouasrît Ier (Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 47-48, n° 1365.) — 3. E. de Rougé, *Examen*

celles de Sanouasrît II et d'Amenemhaît III à Illahoun et à Haouara[1]. Elles sont assez endommagées pour la plupart, mais c'est dans l'une d'elles, celle de Sanouasrît III, qu'ont été recueillis ces admirables bijoux qui font aujourd'hui l'une des richesses du musée du Caire[2]. Ce sont des bijoux de mort, à la monture un peu trop légère pour le poids des émaux qui y sont enchâssés, mais, ce défaut indiqué, quel goût dans le dessin, quelle richesse de couleur, quelle habileté d'exécution : l'art de l'orfèvrerie n'a jamais rien produit qui dépasse ces chefs-d'œuvre des vieux artisans égyptiens[3]. Toutefois les tombes royales comme les temples sont trop ruinés pour qu'on puisse juger, par ce qui nous reste d'eux, l'état de la sculpture et les conditions de la vie princière. Les hypogées où reposaient les barons féodaux, qui se partageaient le territoire sous la suzeraineté des Pharaons, se révèlent de jour en jour, à Siout, à Berchéh, à Meîr, à Éléphantine : mieux protégés contre la rapacité des envahisseurs de l'Égypte et contre les ravages du temps, ils ont survécu et ils suscitent à nos yeux la vallée du Nil telle qu'elle était il y a cinq mille ans depuis la première cataracte jusqu'au voisinage de Memphis.

Toutefois c'est à Béni-Hassan, dans le cimetière des sires héréditaires de Mihi[4], que l'on comprend le mieux quelle était alors la condition du pays. Ces princes appartenaient à ce que j'ai appelé ailleurs la féodalité égyptienne. Aux temps agités de la dixième et de la onzième dynastie, leurs ancêtres avaient probablement joui d'une indépendance complète et formé une de ces dynasties locales, inconnues aux annales officielles du royaume, mais si vivaces qu'elles reparaissaient à chaque nouvelle révolution qui affaiblissait l'autorité du pouvoir central. Soumis par les Antouf et les

critique, p. 51 ; J. de Morgan, *Dahchour*, t. I, où les travaux qui ont amené l'ouverture de la pyramide sont racontés tout au long. — 1. Elles ont été explorées par Petrie, *Kahun, Gurob, and Illahun*, p. 5-8, 11, 12-17, 21-32, *Illahun, Kahun and Gurob*, p. 1-15, *Hawara, Biahmu and Arsinoe*, p. 3-8. — 2. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 417-423. — 3. Ils ont été découverts par M. de Morgan, et publiés en partie par lui dans *Dahchour*, t. I. — 4. Dans l'Heptanomide. Cf. Sur ces princes, Maspero, *la Grande Inscription de Béni-Hassan*, dans le *Recueil*, t. I, p. 160 sqq

Montouhotpou avant d'avoir réussi à s'étendre sur les nomes voisins, ils se contentaient pour le moment d'occuper auprès de la personne du Pharaon les places les plus exaltées auxquelles la hiérarchie leur permettait d'aspirer. Aussi rien n'est-il plus curieux que leur biographie pour se faire une idée de l'histoire des classes nobles. Le premier d'entre eux que nous connaissions avait été institué nomarque dans la ville de Monâït-Khoufoui par Amenemhaît Ier, au cours des victoires qui assurèrent à celui-ci la possession incontestée de l'Égypte. Lorsqu'il devint seigneur de Mihi, son fils Nakhîti lui succéda à Monâït-Khoufoui, avec le titre de gouverneur; mais, Nakhîti étant mort sans postérité, le roi Sanouasrît Ier voulut bien accorder à la sœur du jeune homme, Baqit, la qualité de princesse héritière. Baqit apporta le nome de Mihi en dot à Nouhri, qui était de la famille des barons de Khmounou, et doubla de la sorte la fortune de ce dernier. L'enfant qui naquit de leur union, Khnoumhotpou, fut nommé tout jeune gouverneur de Monâït-Khoufoui, titre qui paraît avoir appartenu dans la famille à l'héritier présomptif, comme plus tard sous la dix-neuvième dynastie le titre de *prince de Koush* appartenait à l'héritier présomptif de la couronne d'Égypte. Son mariage avec la dame Khiti, princesse héritière du dix-septième nome, rangea sous son autorité l'une des provinces les plus fertiles de l'Heptanomide. Sous son fils Nakhîti la maison atteignit l'apogée de la grandeur. Nakhîti, confirmé dans toutes ses dignités, prince du dix-septième nome des droits de sa mère, reçut de Sanouasrît II un grand gouvernement, qui renfermait quinze des nomes du midi, d'Aphroditopolis jusqu'aux frontières de Thèbes[1].

On voit par cet exemple avec quelle facilité les nomes, principautés héréditaires distribuées entre quelques familles illustres, passaient de l'une à l'autre par mariage ou par succession, à condition pour le nouveau titulaire de régulariser son acquisition et de se faire investir par le souverain régnant. Les devoirs de ces petits princes envers leur suzerain et leurs sujets étaient fort nettement définis : ils de-

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 140-143.

vaient l'impôt et le service militaire à l'un, bonne et exacte justice aux autres. « J'ai suivi mon maître, lorsqu'il marcha pour battre les ennemis dans les contrées étrangères. J'ai marché en qualité de fils d'un chef, de chambellan, de général de l'infanterie, de nomarque de Mihi. Je vins contre Koush, et en marchant je fus conduit jusqu'aux extrémités de la terre. Je conduisis les butins de mon maître, et ma louange atteignit le ciel. Quand Sa Majesté revint en paix, après avoir battu ses ennemis dans Koush la vile, je vins le servir devant lui. Pas un de mes soldats n'a déserté lorsque je convoyai les produits de mines d'or à la Sainteté du roi Sanouasrît I[er], vivant à toujours et à jamais. J'allai alors avec le prince héritier, fils aîné du roi de son flanc, Amoni v. s. f.; j'allai avec quatre cents hommes tous choisis d'entre mes guerriers, je vins en paix, et aucun d'eux ne déserta quand je conduisis le produit des mines d'or. Mon entreprise me fit louer par les rois[1]. » — « Moi j'étais un maître de bonté, plein d'amabilité, un gouverneur qui aimait son pays.... J'ai travaillé et le nome entier fut en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé par moi, jamais veuve maltraitée par moi; jamais je n'ai repoussé laboureur, jamais je n'ai empêché pasteur. Jamais n'exista commandant de cinq hommes dont j'aie réquisitionné les hommes pour mes travaux. Jamais disette ne fut de mon temps, jamais affamé sous mon gouvernement, même dans les années de disette[2]; car alors je labourai tous les terrains du nome de Mihi jusqu'à ses limites au sud et au nord, je fis vivre ses habitants en leur répartissant ses productions, si bien qu'il n'y eut pas d'affamés en lui. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans ce que j'ai donné. Quand la crue du Nil était haute et que les propriétaires de champs ainsi que les propriétaires de toutes choses avaient bon espoir, je n'ai pas coupé les bras d'eau qui arrosent les champs[3]. »

Sous l'influence pacifique des barons locaux, la richesse,

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 122. — 2. Littéralement : « lorsqu'il y eut des années de faim ». — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 122; Cf. Birch, *On a remarkable inscription of the* XII*th dynasty*; Brugsch, *Reiseberichten*, p. 93 sqq., *G. Inschr.*, p. 111-116.

déjà générale même en temps de trouble, se développa d'une manière merveilleuse. Il faut avoir étudié, sur les murailles des tombeaux de Béni-Hassan ou sur les planches de Champollion, de Rosellini ou de Lepsius[1], les peintures où les artistes du temps ont représenté les différents métiers alors en usage, pour se faire une idée de l'activité avec laquelle tous les travaux utiles étaient poussés. C'est d'abord le labourage à force de bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les béliers; le hersage, la récolte et la mise en gerbes du lin et du blé, le battage, le mesurage, le transport au grenier à dos d'ânes ou par chalands; la vendange, l'égrenage du raisin, la fabrication du vin dans deux pressoirs différents, la mise en amphores et l'aménagement des caves. D'autres tableaux montrent le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois à leurs pièces; des verriers soufflant des bouteilles, des potiers modelant leurs vases et les enfournant; des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des corroyeurs, des femmes au métier, tissant la toile sous la surveillance des eunuques, sans trêve ni relâche. Malgré les professions de charité que les nomarques étalaient sur leurs pierres funéraires, la condition de ces classes ouvrières était des plus dures. Sans cesse courbées sous le bâton du contremaître, il leur fallait peiner du matin au soir contre une maigre ration de vivres à peine suffisante pour leur nourriture et celle de leur famille. « J'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four, » — disait un scribe du temps à son fils. « Ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile, — il est puant plus qu'un œuf de poisson. Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs à lui, c'est du bois; ses outils, du métal. — La nuit, quand il est censé être libre, — il travaille encore, après tout ce que ses bras ont déjà fait pendant le jour, — la nuit, il veille au flambeau.

« Le tailleur de pierre cherche du travail, — en toute espèce de pierres dures. — Lorsqu'il a fini les travaux de son métier, — et que ses bras sont usés, il se repose; —

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 120-130.

comme il reste accroupi dès le lever du soleil, — ses genoux et son échine sont rompus. — Le barbier rase jusqu'à la nuit : — lorsqu'il se met à manger, alors seulement il se met sur son coude pour se reposer. — Il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques ; — il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles qui mangent le produit de leurs labeurs. — Le batelier descend jusqu'à Natho pour gagner son salaire. Quand il a accumulé travail sur travail, qu'il a tué des oies et des flamants, qu'il a peiné sa peine, — à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, qu'il lui faut s'en aller.

« Je te dirai comme le maçon — la maladie le goûte ; — car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — pour atteindre ses fins? — Ses deux bras s'usent au travail, — ses vêtements sont en désordre ; — il se ronge lui-même, — ses doigts lui sont des pains ; — il ne se lave qu'une fois par jour. — Il se fait humble pour plaire : — c'est un pion qui passe de case en case — de dix coudées sur six ; — c'est un pion qui passe de mois en mois sur les poutres d'un échafaudage, accroché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. — Quand il a son pain, il rentre à la maison, et bat ses enfants....

« Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme. — Ses genoux sont à la hauteur de son estomac ; il ne goûte pas l'air libre. — Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est seulement en gagnant par des dons de pains les gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière du jour. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers : — c'est une grande somme qu'il donne pour ses ânes, — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — lorsqu'il se met en chemin. — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants, — par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques. — Que lui arrive-t-il

quand il est en Égypte? — A peine arrive-t-il à son verger. — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part, sa misère lui pèse; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris; — ses deux yeux sont battus de fatigue; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des haillons; — c'est son horreur que les vêtements. — Le cordonnier est très malheureux; il mendie éternellement; — sa santé est celle d'un poisson crevé; — il ronge le cuir pour se nourrir[1]. »

Les portraits ne sont pas flattés : s'il fallait les prendre au sérieux, on n'aurait rencontré que misère dans l'Égypte de la douzième dynastie. Aussi bien l'auteur à qui je les emprunte est-il un vieux scribe gourmé et tout infatué des avantages de sa profession, qui veut dégoûter son fils des métiers et l'encourage à suivre la carrière des lettres. « J'ai vu la violence, j'ai vu la violence; — c'est pourquoi mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé les travaux manuels, — et en vérité il n'y a rien au delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre Qimi[2], — tu y trouveras ce précepte en propres termes : « Si le « scribe va étudier au palais, — son inactivité corporelle « ne sera point sur lui. — Lui, c'est un autre qui le rassa- « sie; — il ne remue pas, il se repose. » — « J'ai vu les métiers figurés », y est-il dit en propres termes, — « aussi te fais-je aimer la littérature, ta mère; je fais entrer ses beautés en ta face. — Elle est plus importante que tous les métiers, — elle n'est pas un vain mot sur cette terre; — celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance, il est honoré; — on l'envoie remplir des missions. — Celui qui n'y va point reste dans la misère[3]. » — « Celui qui connaît les lettres — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face : — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit au scribe : — Travaille pour un tel; — ne transgresse pas tes

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 50-62. — 2. Il est curieux de retrouver chez les alchimistes gréco-égyptiens (Berthelot, dans la *Nouvelle Revue*, 1884) la mention d'un livre égyptien nommé Khimas ou Khmis. — 3. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 49-50.

ordres. — Certes, en te conduisant au — palais, certes, j'agis par amour pour toi; — car, si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité, les travaux qu'on y fait sont durables comme les montagnes. — Ce sont ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, que je te fais aimer, — car ils éloignent l'ennemi[1]. » L'étude des lettres sacrées et le rang de scribe menaient à tout; le scribe pouvait devenir selon ses aptitudes et son adresse, prêtre, général, receveur des contributions, gouverneur des nomes, ingénieur, architecte. Aussi la science des lettres, considérée comme moyen de parvenir, était-elle fort en honneur à cette époque, et nous est-elle vantée dans un certain nombre de morceaux réputés classiques dans les siècles postérieurs. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer presque toutes les œuvres qui nous restent de la douzième dynastie, le Conte de Sinouhit[2], les Instructions du roi Amenemhaît Ier à son fils Sanouasrît[3], les Recommandations du scribe Khatouî, fils de Douaouf, à son fils Pépi[4], et le bel Hymne au Nil du Musée britannique[5]. On jugera, par les extraits que j'en ai donnés, du mérite qu'elles pouvaient avoir aux yeux des Égyptiens.

Nous sommes encore mieux placés pour apprécier la perfection que les arts plastiques avaient atteinte. Sans doute nous ne pouvons nous figurer exactement ce qu'était un temple ou un palais; le temps a balayé presque jusqu'aux débris des édifices immenses qui ornaient alors les villes royales de l'Égypte. Les portiques des tombes de Béni-Hassan nous autorisent cependant à affirmer que l'architecture avait dès lors produit des chefs-d'œuvre. L'un d'eux est décoré de colonnes analogues aux colonnes doriques, et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire, nous a laissé tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu enrôler assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhaît Ier et de Sanouasrît Ier, que

1. Maspero, *du Genre épistolaire*, p. 66-67. — 2. Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 97-134. Cf. plus haut, p. 115-116, 121-124. — 3. Voy. p. 112-115. — 4. Voy. p. 137-140. — 5. Maspero, *Hymne au Nil*, in-4°, Paris, 1868. Cf. p. 14-15 de cette histoire.

Mariette a découvertes à Tanis, sont presque aussi belles que la statue de Khéphrên. Elles inspiraient tant d'admiration aux Égyptiens eux-mêmes, que les Pharaons d'époque postérieure, Ramsès II et Minephtah, les ont usurpées[1]. Le



Sphinx tanite usurpé par un roi Pasteur.

colosse en granit rose dressé par Sanouasrit III devant une des portes des temples d'Osiris à Abydos, montre que les sculptures de la Haute Égypte ne le cédaient en rien à celles du Delta[2]. Une école locale, dont le siège paraît avoir été

1. Mariette, *Catalogue*, p. 260-261. — 2. Mariette, *Abydos*, I, pl. 21 *a*; t. III, p. 29.

Tanis, nous a légué des œuvres d'un style particulier où Mariette voulut d'abord reconnaître les souverains Hyksôs, mais qui représentent en réalité Amenemhaît III. En général, le style de ces monuments est remarquable par une vigueur exagérée; les jambes sont traitées avec une liberté de ciseau surprenante. Tous les accessoires, dessin des ornements gravure des hiéroglyphes, sont poussés à une finesse qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une délicatesse extrême; on les habillait de couleurs vives, qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, examiné dans son ensemble, était de bien peu inférieur à celui des dynasties précédentes. Les défauts qui plus tard arrêtèrent le progrès de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique, se laissaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique une renaissance partielle s'annonçait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynastie allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième ou de la quatrième, et ils s'essayaient à en imiter le style.

De la treizième à la quinzième dynastie.

L'Égypte était donc en pleine prospérite à la mort d'Amenemhaît III. La dynastie avait conquis la Nubie et recouvré la péninsule du Sinaï, assaini le sol, régularisé l'inondation, orné les villes principales de temples et de monuments, assuré la bonne administration et par suite doublé la richesse du pays; en un mot, elle avait terminé l'œuvre de réparation que la onzième dynastie n'avait pu qu'ébaucher. C'est à ce moment qu'elle s'éteignit, après deux règnes insignifiants, ceux d'Amenemhaît IV et de sa sœur Sovkounofriou. Treize ans et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Amenemhaît III, quand le Thébain Sovkhotpou I[er] Khoutoouïrî monta sur le trône et inaugura une dynastie nouvelle.

Elle dura, dit-on, quatre cent cinquante-trois ans et compta soixante rois, dont l'ordre de succession est encore

incertain[1]. Pendant ce long intervalle de temps, la série dynastique, plusieurs fois interrompue par le manque de lignée mâle, se renoua sans secousse, grâce aux droits héréditaires que possédaient les princesses, et qu'elles transmettaient à leurs enfants. Sovkhotpou II Skhemouaztoouïrî, fils d'un simple prêtre, Montouhotpou, et d'une princesse royale, hérita de sa mère la couronne d'Égypte[2]; Nofirhotpou II Khâsoshshourî, dont le père n'appartenait pas à la famille régnante, devint roi du chef de sa mère Kama[3]. Quoi qu'il en soit de ces interruptions dans la succession directe, l'examen des monuments nous enseigne que la treizième dynastie assura à l'Égypte entière quelques siècles de prospérité. Les Sovkhotpou et les Nofirhotpou qui se pressent sur ses listes, et dont les noms rappellent involontairement à l'esprit les dix-huit rois éthiopiens qui, au dire d'Hérodote, étaient bien antérieurs à Sabacon[4], surent conserver les conquêtes de leurs prédécesseurs et parfois même les étendre. Le vingt-quatrième ou vingt-cinquième d'entre eux, Sovkhotpou Khânofirrî[5], pouvait encore ériger des colosses dans l'île d'Argo au fond de l'Éthiopie, à peu près cinquante lieues au sud de Semnéh[6]. A l'intérieur, ils continuèrent les travaux d'hydrographie entrepris par les Sanouasrît et les Amenemhaît. L'un d'eux, Sovkhotpou Skemkhoutoouïrî[7], faisait relever et inscrire à l'observatoire de Semnéh les hauteurs de la crue du Nil pour les quatre premières années de son règne[8]. Ils mirent tous leurs soins à l'embellissement des grandes villes de l'Égypte, et ils exécutèrent des travaux à Thèbes dans le grand temple d'Amon[9], à Bubaste, dans le

1. La tentative la plus heureuse qu'on ait faite jusqu'à présent, pour restituer les parties du papyrus de Turin où sont énumérés les rois de cette dynastie et de la suivante, est celle de Lauth, *Manetho und der Turiner Königspapyrus*, p. 235 sqq. — 2. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 180. La filiation est prouvée par plusieurs scarabées contemporains (Mariette, *Mon. divers*, pl. 48 *j*). Cf. Louvre, C 8. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 151, *e-h*. — 4. Hérodote, II, c. — 5. Sovkhotpou IV d'après E. de Rougé, VI d'après Brugsch. — 6. Lepsius, *Denkm.*, II, 151 *i*. — 7. Sovkhotpou III de Brugsch, *Geschichte*, p. 183. — 8. E. de Rougé, *Sur une inscription trouvée à Semnéh*; Lepsius, *Denkm.*, II, 151 *b* et *d*. — 9. Statues de Sovkhotpou Skhemouaztoouïrî trouvée à Karnak (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *m*.), de Sovkhotpou Nibka... et de Sovkhotpou

Delta, où fut trouvée, dit-on, la belle statue de Sovkhotpou Khânofirrî, aujourd'hui conservée au Louvre[1], à Tanis, où ils semblent avoir eu l'une de leurs résidences favorites[2]. Le sanctuaire d'Abydos fut de leur part l'objet d'une vénération particulière. Le roi Nofirhotpou Khâsoshshourî lui concéda des dons considérables[3], le roi Rânouzir Rânmâtân le restaura et le décora à neuf par l'entremise d'un de ses officiers[4], Sovkoumsaouf Skhemouazkourî y consacra sa statue[5], et les particuliers, suivant l'exemple du maître, prodiguèrent les faveurs de tout genre au temple d'Osiris. Le style des œuvres de cette époque est déjà inférieur à celui des œuvres de la douzième dynastie : les proportions de la figure humaine commencent à s'altérer, le modelé des membres à perdre de sa vigueur et de son fini. Malgré ces défauts, souvent peu apparents, la plupart des statues royales jusqu'à présent connues sont d'une beauté que l'art des époques postérieures a rarement égalée. Il suffit d'examiner avec soin l'un de ces morceaux et de se rappeler qu'on en rencontre de semblables tout le long de la vallée du Nil, depuis la troisième cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, pour rester convaincu que l'Égypte était alors une grande puissance, réunie sous un seul sceptre et non pas, comme le voudraient certains auteurs, un État divisé en deux royaumes indépendants l'un de l'autre[6], ou possédé mili-

Mirkoourî, jadis conservées à Louqsor, dans la maison de France, aujourd'hui à Paris (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *k-l*) ; bloc trouvé à Karnak, et portant les cartouches de Nofirhoptou Khâsoshshourî et de Sovkhotpou Khânofirrî (Mariette, *Karnak*, *n-o*), etc. — 1. Louvre, A 16 ; une autre statue du même roi (A 7) est de provenance inconnue. — 2. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 28-30. — 3. Louvre, C 11 et 12, traduction de Horrack, *Sur deux stèles de l'Ancien Empire*, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. II, p. 203 sqq. Le nom du roi, que j'ai vérifié sur l'original une fois de plus, est bien Rânmâtan (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 140), et non Râ-en-Maâ-ent (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, t. I, p. 278, n. 4). — 4. Aujourd'hui au Musée du Caire (Mariette, *Abydos*, II, pl. 26, et III, p. 30). — 5. Mariette, *Première et Deuxième lettres à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*. Cf. E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. LXXVI, l'inscription d'une statue de Sovkhotpou Khânofirri trouvée à Tanis. — 6. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 71-72.

tairement par les rois pasteurs établis dans le Delta[1].

Les dernières années de la treizième dynastie furent-elles aussi heureuses que les premières? On ne saurait le dire dans l'état actuel de la science. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que les monuments en sont rares, et qu'ils ne présentent pas le même mérite que ceux des souverains du début. Les listes de Manéthon enregistrent un fait certain : vers cette époque, le centre de la puissance égyptienne se déplaça. La prépondérance que Thèbes avait maintenue pendant sept cents ans et plus sur le reste des cités lui échappa et dévolut aux populations du Delta. Les Pharaons de la douzième et surtout ceux de la treizième dynastie avaient préparé ce résultat en favorisant le nord, Mendès, Saïs, Bubaste, Tanis surtout, au détriment du midi. Quand ils disparurent, Thèbes perdit son rang de capitale, et ce fut une ville de la Basse Égypte, ce fut Xoïs, qui lui succéda. Le Delta avait profité des travaux exécutés naguères par les Thébains autant, sinon plus, que la vallée proprement dite : ses marais s'étaient colmatés, ses campagnes assainies, ses canaux régularisés et le commerce avec l'Asie y apportait une richesse sans cesse croissante. Xoïs, située au centre même de la plaine, entre les branches phatmétique et sébennytique du Nil[2], n'avait jusqu'alors joué qu'un rôle des plus effacés : elle sembla avoir gagné plus que les autres à la prospérité générale. La quatorzième dynastie, sortie de ses murs, compta, dit-on, soixante-quinze rois, qui dominèrent quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Leurs noms mutilés se pressaient en colonnes sur les pages du Papyrus royal de Turin, et les chiffres qui désignent la longueur de leur règne sont souvent assez bas, deux ans, un an, trois ans . on voit qu'ils se sont succédé sur le trône très rapidement, mais leur histoire est inconnue. Tout au plus pourrait-on supposer que les derniers d'entre eux

1. Cette théorie, qui est de Lepsius, a été combattue dès sa naissance par M. de Rougé, *Examen critique*, deuxième article, p. 30 sqq; elle paraît être abandonnée aujourd'hui. — 2. Xoïs est aujourd'hui *Sakha* (Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 211-225)

furent assaillis par des révolutions et par des guerres civiles qui amenèrent leur chute [1].

1. Voici, rétablie en son entier, la série des Pharaons de la XII[e] dynastie :

XI[e] DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

?

XII[e] DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

I	SHOTPABRÎ	AMENEMHAIT I	Ἀμενέμης.
II.	KHOPIRKERÎ	SANOUOSRÎT OUSIRTASEN I	Σεσόγχωσις,
III.	NOUBKOOURÎ	AMENEMHAIT II	Ἀμμανέμης.
IV.	KHAKHOPIRÎ	SANOUOSRÎT OUSIRTASEN II	Σέσωστρις.
V.	KHAKOOURÎ	SANOUOSRÎT OUSIRTASEN III	Λαβάρης.
VI.	NAMATRÎ	AMENEMHAIT III	Ἀμέρης.
VII.	MAKHROOURÎ	AMENEMHAIT IV	Ἀμενέμης.
VIII.	SOVKOUNOFRIOU		Σκεμίοφρις.

XIII[e] DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

?

XIV[e] DYNASTIE (XOÏTE).

?

Depuis une dizaine d'années, une partie de l'école allemande a réduit considérablement la durée du Premier Empire thébain et de la domination des Hyksôs, en s'autorisant d'une mention d'un lever héliaque de Sirius dans un document écrit sous la XII[e] dynastie : celle-ci aurait régné entre le XXI[e] et le XIX[e] siècle avant J.-C. Sans entrer dans le détail, il suffit pour le moment d'indiquer qu'en admettant cette donnée, l'espace manque pour placer convenablement les XIII[e], XIV[e], XV[e], XVI[e] et XVII[e] dynasties. Si les chiffres fournis par Manéthon pour l'époque sont trop forts, ceux de l'école allemande sont trop faibles.

LIVRE II

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE

CHAPITRE IV

LA CHALDÉE

Les populations primitives de la Chaldée — La création, le déluge : histoire fabuleuse de la Chaldée : les premiers rois historiques. — L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Egypte.

Les populations primitives de la Chaldée.

Au nord et à l'est de l'Afrique, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origine diverse, pour la plupart inconnues aux premiers Pharaons. Séparée d'elles par le désert et par la mer, l'Égypte ne s'était jamais jusqu'alors entremise dans leurs affaires : tout au plus avait-elle poussé ses colonies minières sur le revers du Sinaï et bâti quelques forteresses afin de protéger les colons. Pour le reste, une muraille, tirée en travers de l'isthme et garnie de postes crénelés, lui servait de barrière contre tout ce qui la menaçait de Syrie et lui permettait de suivre à l'abri des invasions du Nord le cours de ses destinées[1].

1 Cf. p. 121 de cette Histoire.

Quelques-unes de ces nations sans nom encore et sans histoire appartenaient sans doute à cette humanité primitive qui couvrait le sol à des époques si reculées, qu'il appartient au seul géologue d'en rechercher la date. La plupart se rattachaient à des races plus fortes et plus nobles, répandues des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Méditerranée. Elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale, et elles en descendirent vers le sud, à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. Une partie des émigrants occupa les districts montagneux qui s'étendent au sud de la Caspienne et qui bordent le plateau de l'Iran. Au pied même de la montagne, le pays est bien boisé et bien arrosé; à mesure qu'on avance vers l'intérieur, les rivières diminuent de volume. Elles finissent par se perdre dans les sables, à l'exception de deux ou trois qui tombent dans le grand lac Hamoun. Sauf la bande de terre qui court le long de leurs rives, le reste du pays n'est qu'un vaste désert salé, dont le sol est formé, tantôt de gravier, tantôt d'un sable fin et mouvant que le vent ballotte en immenses vagues longitudinales, tantôt d'une argile durcie et cuite au soleil. La masse de la nation s'établit solidement sur la lisière occidentale du plateau, dans la région à laquelle on attribua plus tard le nom de Médie. Plusieurs tribus allèrent à l'ouest, en Atropatène, en Arménie, et jusqu'en Asie Mineure. D'autres gagnèrent vers le sud, et se fixèrent au delà des montagnes, dans les plaines de la Susiane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate[1].

Le Tigre[2] et l'Euphrate[3] prennent leur source en Armé-

1. Sur la parenté des tribus non sémitiques de la Chaldée avec les Susiens et ceux des Mèdes qui n'étaient pas Aryens, voir Oppert, *Études sumériennes*, p. 83-85; Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 315, sqq; Sayce, *The Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 465-485 et, pour ces derniers temps, aux divers mémoires de Weissbach et de Hüsing. — 2. En accadien, Idigna ou Idignou, « le fleuve aux hautes berges »; la forme sémitique est Idiklat ou Diklat (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 171). L'étymologie classique qui donnait au nom du Tigre le sens de *flèche*, soi-disant à cause de sa rapidité (Pline, *H. N.*, VI, 127; Q. Curce, IV, 9, 16; Strabon, XI, 14, 8) est d'origine iranienne. — 3. En acca-

nie, au mont Niphatès[1], la plus haute des chaînes qui se développent entre le Pont-Euxin et la Mésopotamie, la seule qui atteigne en quelques endroits la limite des neiges éternelles. Ils coulent d'abord parallèlement l'un à l'autre, l'Euphrate de l'est à l'ouest jusqu'à Malatiyéh, le Tigre de l'ouest « vers l'est, dans la direction de l'Assyrie[2] ». Au delà de Malatiyéh, l'Euphrate dévie brusquement au sud-ouest, se fraye un chemin à travers le Tauros, comme s'il voulait rallier la Méditerranée[3], puis il tourne vers le sud-est, dans la direction du golfe Persique. Au débouché des montagnes, le Tigre incline au sud sans hésiter et se rapproche graduellement de l'Euphrate : au voisinage de Bagdad, les deux fleuves ne sont plus divisés l'un de l'autre que par quelques lieues d'un terrain bas et uni. Toutefois, ils ne se mêlent pas encore; après avoir filé presque de conserve l'espace de vingt à trente milles, ils s'écartent de nouveau pour ne se rejoindre qu'à près de quatre-vingts lieues plus bas, former le Shatt-el-Arab et se jeter dans le golfe Persique. Dans sa partie moyenne, l'Euphrate reçoit sur la gauche deux affluents assez considérables, le Balikh[4] et le Khabour[5], qui lui versent les eaux du Karadjah-Dagh[6] : depuis son confluent avec le Khabour jusqu'à son embouchure, il n'a plus aucun tributaire. Le Tigre au contraire se grossit sur la gauche des apports du Bitlis Khaï[7], des deux Zab[8], de l'Adhem[9], du Diyâléh[10]. Aussi les deux fleuves sont-ils navigables sur une grande partie de leur cours, l'Euphrate dès Souméïsat, le Tigre près de Mossoul : au moment de la fonte

dien, Poura-nounou, le grand fleuve, abrégé en Poura et devenu Pourat, Pouratou, dans l'idiome sémitique de la Chaldée (Delitzsch, *op. l.*, p. 169-170). — 1. Aujourd'hui le Keleshin-Dagh, — 2. *Genèse*, II, 14. — 3. Pomponius Mela, *De Situ Orbis*, III, 8 : « Occidentem petit, ni Taurus obstet, in nostra maria venturus. » — 4. En assyrien, Balikhi : le Bilichos des Grecs. — 5. Aborras ou Chaborras des écrivains classiques. — 6. Le Masios des Grecs (Strabon, XI, 12, 4; 14, 2). — 7. Le Kentritès des Grecs (Xénophon, *Anabase*, IV, 3, 1). — 8. Le Zab supérieur portait en assyrien le nom de Zabou élou, et le Zab inférieur celui de Zabou shoupalou (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 186) : chez les Grecs, Lycos et Kapros. — 9. Chez les Assyriens, Râdânou (Delitzsch, *op. l.*, p. 186). — 10. Le Gyndès ou Tornadotus; en assyrien, Tournât.

des neiges, vers le commencement ou le milieu d'avril, ils se gonflent, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'en juin, au temps des plus fortes chaleurs[1].

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate n'avait pas à toutes les époques l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Au commencement de notre période géologique, les deux fleuves se traînaient, l'espace d'environ cinq degrés, dans une grande plaine ondulée, de formation secondaire, sillonnée par les quelques cours d'eau qui lui tombent du mont Masios[2]. C'est un territoire fertile au bord des rivières et dans les endroits où jaillissent des sources, stérile et nu partout ailleurs[3]. L'extrémité méridionale servait de rivage à la mer, et les deux fleuves aboutissaient à quelque vingt lieues l'un de l'autre, dans un golfe fangeux, le Nâr-Marrâtou[4], borné à l'est par les derniers contreforts des monts de l'Iran, à l'ouest par les hauteurs sablonneuses qui marquent la limite du plateau d'Arabie. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain d'origine relativement moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'Adhem, le Gyndès, le Khoaspès, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se perdaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre. Aujourd'hui encore le Delta du Shatt-el-Arab avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte à près d'un mille anglais par soixante-dix ans[5]; dans les temps anciens, le progrès des boues était plus sensible et il devait représenter à environ un mille par trente ans[6]. Il est donc certain qu'au moment où les colons

1. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 297; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 11-13. Le témoignage des modernes est contraire à celui d'Hérodote (I, cxciii), d'après lequel « la rivière ne se répand pas d'elle-même, comme en Égypte, sur les terres ensemencées, mais y est répandue au moyen de machines ». — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 3-4. — 3. G. Rawlinson, *ibid.*, t. I, p. 182. — 4. Ce golfe et le golfe Persique, avec lequel il communiquait, s'appellent aussi la mer du Soleil Levant (Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1877, p. 176-177). — 5. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 282. — 6. H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 186.

s'implantèrent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à quarante ou quarante-cinq lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui[1] : le Tigre et l'Euphrate se terminaient à quelque distance l'un de l'autre, et ils ne confondirent leurs lits que plusieurs milliers d'années plus tard.

La région des alluvions, et surtout la moitié de cette région qui confine aux côtes du golfe Persique, furent l'asile des premiers colons. C'était une immense plaine basse, dont aucun accident de terrain ne rompait la monotonie. L'Euphrate, mal encaissé entre ses rives, lançait à droite et à gauche des branches, dont les unes ralliaient le Tigre, et dont les autres s'écoulaient dans les marais. Une partie du sol, toujours privée d'eau, se durcissait aux rayons d'un soleil brûlant : une autre partie disparaissait presque en entier sous les monceaux de sable qu'apporte le vent du désert ; le reste n'était qu'une lagune empestée, emcombrée de joncs énormes, dont la hauteur varie entre douze et quinze pieds[2] Le pays, même en cet état, ne manquait nullement de ressources. Il renferme peu d'espèces d'arbres utiles, « car il ne possède ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier[3] » ; en revanche, il produit naturellement le froment[4] et la datte. « Le sol y est si favorable aux céréales, qu'elles y rendent habituellement deux cents pour un, et, dans les terres d'une qualité exceptionnelle, trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont larges de quatre doigts. Quant au millet et au sésame, qui pour la grandeur deviennent là de véritables arbres, je ne dirai pas leur hauteur, bien que je la connaisse par expérience, sachant bien, qu'auprès de ceux qui n'ont pas été en terre babylonienne, ce que j'en raconterais ne rencontrera qu'incrédulité. On ne se sert nullement d'huile d'olive, mais on extrait de l'huile du sésame[5]. » — « Le palmier fournit à tous les autres besoins de la population.

1. Loftus, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 142 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 4-5. — 2. Tous les traits de ce tableau sont empruntés à l'état moderne de la contrée, mais s'appliquent fort bien au passé. Cf. Loftus, *Susiana and Chaldæa*, p. 14 sqq. — 3. Hérodote, I, cxciii. — 4. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant, p. 6. — 5. Hérodote, I, cxciii ; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, VIII, 7, et Pline, *H. N.*, XVIII, 17, 45.

On en extrait une sorte de pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus; les forgerons utilisent ses noyaux en guise de charbon: ces mêmes noyaux concassés et macérés sont appliqués à la nourriture des bœufs et des moutons qu'on engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse où sont énumérés trois cent soixante emplois différents du palmier[1]. » Les poissons abondent, surtout le barbeau et la carpe : ils comptent encore pour beaucoup dans l'alimentation des habitants modernes[2]. Sur un point seulement la Chaldée est inférieure à l'Égypte : elle ne possède ni calcaire compact, ni marbre, ni basalte, ni granit, ni aucune des pierres dures dont les artistes égyptiens surent tirer si bon parti pour leurs travaux. Les architectes chaldéens furent réduits à puiser dans le sol même les matériaux de leurs constructions, et ils poussèrent aussi loin que possible l'usage de la brique : aussi leurs œuvres n'ont pas résisté au temps avec succès et elles se sont déformées au point de n'être plus souvent que de véritables monceaux d'argile[3].

Dès le jour de leur arrivée au bord de l'Euphrate, les Shouméro-Accadiens, constitués en corps de nation, connaissaient l'écriture[4] et les principales industries nécessaires à l'humanité; ils avaient une législation et une religion complètes. Leur écriture était hiéroglyphique à l'origine, comme celle de l'Égypte. Chaque signe y notait l'image de la chose même qu'on voulait exprimer, ou de l'objet matériel qui paraissait offrir le plus d'analogie avec l'idée abstraite qu'il s'agissait de rendre. Ainsi, pour marquer l'idée de dieu, on prenait la figure du ciel divisée en ses huit maisons principales ⊛; pour celle de roi, on avait recours à l'abeille . La maladresse du graveur et de l'écrivain altéra ces deux signes et leur substitua des équivalents plus ou moins informes : puis au ciel, , et

1. Strabon, XVI, I, XIV; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2, et Pline, *H. N.*, XIII, 4. — 2. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 567. — 3. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 113-138. — 4. Cela a été prouvé par M. Oppert (*Rapport adressé à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes*, mai 1856, p. 11 sqq.).

à l'abeille. L'image primitive s'altéra de plus en plus, si bien qu'il devint impossible de discerner, dans l'ensemble de traits ou de clous qui forme un groupe, le type que ces traits étaient le sommaire. Par bonheur, au moment où cette modification s'accomplit, on n'avait déjà plus besoin de reconnaître l'objet pour lire le caractère. Le signe du ciel 𒀭 rappelait machinalement aux yeux l'idée de dieu, et l'idée de dieu éveillait dans l'esprit du lecteur le mot qui lui répond, AN. Aussi l'hiéroglyphe 𒀭, tout en conservant le sens symbolique de dieu, à l'état isolé, représenta la syllabe AN dans une foule de mots qui n'ont aucun rapport avec la divinité. Groupant ensemble plusieurs signes, on parvint à figurer des mots dont le son se composait en partie de la prononciation d'un signe, en partie de la prononciation d'un autre signe. 𒀀 représente trois gouttes d'eau, signifie *eau*, se lit A ; joint au signe 𒀭 qui correspond au ciel, signifie *dieu*, se lit AN, il forme un groupe 𒀀 𒀭, A + AN, AAN, qui veut dire *pluie*. Ce système offre de graves inconvénients. Nombre de signes peuvent avoir plusieurs valeurs et se lire de beaucoup de façons différentes. 𒁁 rend les idées de *finir*, *vieillir*, *achever*, *mourir*, *ouvrir*, *sang*, *cadavre*, et il se lit, selon l'idée qu'il rend BE, BAT, TIL, PAGAR, OUS, etc. : en un mot, c'est un polyphone. Entre tous ces sens et toutes ces prononciations dissemblables le lecteur choisissait, d'après la marche générale de la phrase et la position du signe, le sens et la lecture qui lui paraissaient convenir le mieux. L'obscurité résultant de cette polyphonie est telle, que les modernes ont employé des années de recherches pénibles avant de s'y orienter de manière satisfaisante et d'achever le déchiffrement du syllabaire. Aussi bien les Assyriens et les Babyloniens eux-mêmes s'y perdaient quelquefois, malgré la pratique journalière qu'ils avaient du système. « Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux, tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a recueillis en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes,

qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Ashshour[1]. »

Le progrès matériel de la civilisation fut rapide dès le début. Les signes des métaux usuels et des métaux précieux sont au nombre des hiéroglyphes les plus anciens, et prouvent que les premiers habitants de la Chaldée pratiquaient l'art du fondeur et celui de l'orfèvre. Les plus vieilles tombes qu'on ait ouvertes renferment déjà des objets en or, en bronze, même en fer, des couteaux, des hachettes, des faux, des bracelets, des boucles d'oreilles ciselées[2]. « A côté se trouvent encore, et concurremment employés, des instruments et des armes en silex taillé et poli, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus répandu est le bronze; c'est en bronze que sont tous les instruments métalliques. Quant au fer, il est plus rare et semble avoir encore le caractère d'un métal précieux par la difficulté de la production; au lieu d'en faire des outils, on en fabrique des bracelets et autres parures grossières[3]. » Tous les autres arts domestiques ou industriels étaient aussi développés qu'ils l'étaient dans l'Égypte primitive, le tissage des étoffes, la céramique, la vannerie, la menuiserie. Il semble que, dès le début, le peuple des cités et des campagnes fût divisé en clans dont

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, I, p. 48. M. Halévy a publié plusieurs mémoires considérables, *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*, in-8°, 1876, extrait du *Journal asiatique* (1874-1876); *Étude sur les documents philologiques assyriens* (1878); *les Nouvelles inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Accad* (1882); *Observations sur les noms de nombres sumériens* (1883), dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques* (in-8°, Paris, 1884); *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie* (in-8°, Paris, 1883), etc., afin de prouver que le shouméro-accadien n'existe pas : les textes où les assyriologues ont cru reconnaître une langue seraient rédigés dans l'idiome sémitique des inscriptions ordinaires, mais écrits avec un syllabaire hiératique soumis à des règles spéciales. Ce système a rallié de nombreux adhérents en France et à l'étranger. Il me paraît néanmoins, jusqu'à nouvel ordre, que les faits mis en lumière par les recherches de ces dernières années s'accordent mieux avec l'hypothèse des deux races et des deux langues qu'avec celle de la race et de la langue unique. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 98-99. — 3. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 118-119.

tous les membres prétendaient être issus d'une souche commune : tous ne jouissaient pas de la même position sociale, mais les uns s'étaient haussés aux premiers rangs, tandis que les autres s'étaient abaissés aux derniers étages de la société. Les familles qui se rattachaient à un même clan avaient une organisation des plus solides. Il est possible qu'au début la femme y ait occupé la position la plus importante, mais de bonne heure l'homme demeura le chef de



Vases chaldéens de l'époque archaïque.

la communauté, auquel tous obéissaient, les épouses, les concubines, les enfants, les serviteurs, les esclaves. Son autorité était absolue dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux : il offrait seul le sacrifice aux dieux, il gérait seul la fortune patrimoniale, il avait le droit de vie et de mort sur ses enfants, et aucun d'eux ne pouvait contracter mariage sans son autorisation. Le mariage était enregistré dans un contrat civil, grâce auquel la dot de la femme passait avec elle des mains du père à celles du mari, puis il était sanctionné par une bénédiction religieuse ; une fois contracté, il n'y avait que la mort ou le divorce qui pût soustraire l'épouse à son seigneur ou maître, encore le divorce

n'était-il un droit que pour l'homme. Toutefois les dames de la classe noble jouissaient d'une certaine indépendance : elles conservaient la libre disposition de leurs biens, elles pouvaient acheter, vendre, commercer, faire l'usure en leur propre nom. La maternité était le premier devoir de toutes ; les stériles étaient considérées comme des possédées ou comme des maudites, et souvent on les expulsait de la maison de peur que leur présence n'y devînt une cause de malheur. Les enfants pullulaient donc dans chaque ménage, et, lorsqu'ils venaient à manquer pour quelque cause fortuite, on suppléait à leur absence par l'adoption d'un nouveau-né qui, recevant le nom générique, empêchait la race de s'éteindre. Le fils ou la fille qui reniaient leurs parents étaient punis sévèrement : ils étaient bannis ou vendus comme esclaves. La population servile était énorme, et elle comprenait des prisonniers de guerre, des Chaldéens d'origine déchus de leur condition pour leurs crimes, des esclaves de naissance, dont les ancêtres n'avaient pas connu la liberté depuis plusieurs générations. La vie qu'ils menaient était rude et la loi les laissait entièrement à la merci de leurs maîtres ; toutefois ils étaient parfois traités avec douceur dans les familles où ils servaient, et ils pouvaient acquérir par leur industrie un pécule dont ils usaient ensuite pour se racheter. Les affranchis prenaient rang parmi les citoyens de la ville où ils s'installaient, et leurs enfants arrivaient aux mêmes dignités que ceux des personnages de vieille race libre.

Le commerce et l'industrie étaient très actifs entre les habitants d'une même ville et ceux des cités différentes : le grain, les dattes, les étoffes, le bétail, les esclaves faisaient l'objet de spéculations assez importantes, pour qu'il eût été jugé nécessaire de les régulariser par des contrats de teneur très variée. Non seulement les particuliers prêtaient de l'argent, mais les temples utilisaient de la même manière le plus gros de leurs revenus, et la plupart des sacerdoces tenaient de véritables maisons de banque. C'est par dizaines de mille que l'on compte aujourd'hui les contrats de prêt et de louage, les quittances de loyer, les reçus d'intérêts ou de sommes versées, les listes de biens hypothéqués, toutes les

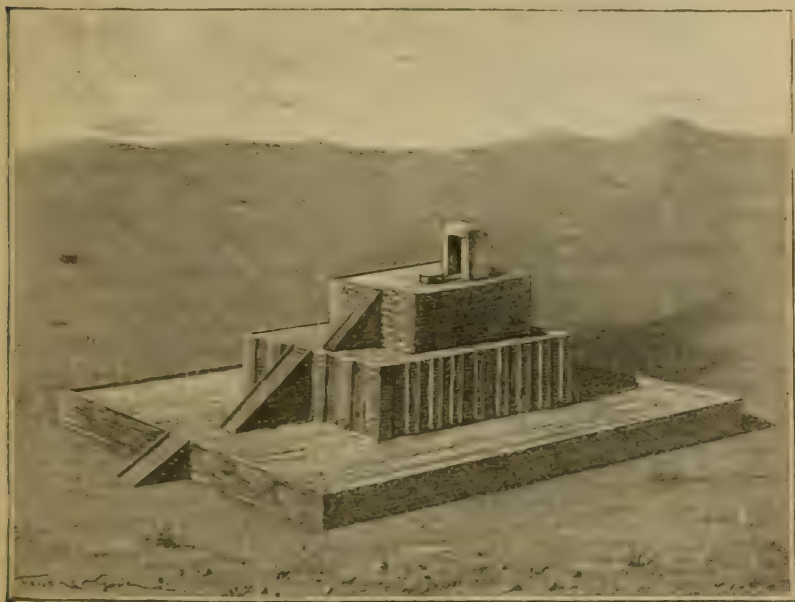
pièces au moyen desquelles la propriété mobilière ou immobilière se maintient, se transmet, s'accroît, circule de mains en mains. Elles sont rédigées selon des formulaires qui s'altèrent et qui se complètent d'âge en âge, et dont les termes sont empruntés aux codes de lois promulgués à diverses époques par plusieurs souverains. Nous connaissons l'un d'entre eux, qui fut compilé au XXIIIe siècle avant notre ère par l'un des rois les plus célèbres de Babylone, Hammourabi, mais dont les éléments constitutifs remontent à une antiquité beaucoup plus reculée. Il comprend, en deux cent quatre-vingt-deux paragraphes d'une rédaction brève et nerveuse, le droit privé tel qu'il résultait des coutumes et des législations antérieures. La condition des magistrats et celle des officiers publics y est définie avec soin, et des peines sévères y sont portées contre la corruption et contre les méfaits de tout genre auxquels un juge peut se laisser aller : c'est l'amende, c'est la destitution solennelle, c'est la mort selon les cas. L'affermage des terres, l'irrigation, la pâture des troupeaux, l'aménagement des champs en jardins, les violences exercées contre les personnes et contre les animaux domestiques, toutes les questions de droit rural, si complexes dans un pays de culture intense tel que l'était la Chaldée, fournissent la matière de dispositions nombreuses, dont nous ne saisissons pas toujours la tendance, faute d'être renseignés suffisamment sur les mœurs des populations campagnardes : on y sent partout le désir d'assurer l'inviolabilité de la petite propriété foncière et de la protéger contre les tentatives d'usurpation dont elle était l'objet de la part des puissants. Les articles suivants traitent du commerce par eau et du nolis des barques fluviatiles, de la location des hommes et des bêtes pour l'agriculture, pour le commerce ou pour l'industrie, du tarif des salaires, et ils sont remarquables par la sollicitude avec laquelle le législateur veille à ce que la partie qui loue et celle qui est louée exécutent le contrat aussi fidèlement l'une que l'autre. Le mariage n'étant en quelque sorte qu'un achat ou une location de la femme par l'homme, on ne s'étonnera pas de voir survenir à ce point tout un ensemble de titres sur l'union entre époux de la même condition ou de conditions dispa-

rates, non plus que sur les enfants qui accroissent du mariage, les droits des parents sur eux et leurs droits sur les parents, le partage des successions, l'état civil des esclaves et leur place dans la famille. Il y a des clauses curieuses sur les responsabilités qu'encourent à l'égard de leurs clients les médecins et les architectes : leurs salaires sont mesurés largement, mais lorsqu'un accident arrive par suite de leurs manœuvres, ils subissent la peine du talion, jusqu'à la mort inclusivement, s'ils ont occasionné mort d'homme. D'autres matières relatives à la religion, à la sûreté publique, à la guerre, à la condition des étrangers ne sont pas abordées du tout ou sont touchées à peine en passant : elles faisaient sans doute l'objet d'autres codes, dont nous découvrirons un jour les exemplaires complets[1].

Il serait curieux de pouvoir pénétrer dans une des cités soumises à ces lois : elles nous apparaîtraient certainement fort semblables à ce qu'étaient les cités égyptiennes. Çà et là de grands temples se dressaient, ces temples que l'on nomma des *Ziggourât*, et qui, devisés sur plan carré ou rectangulaire, ne comptaient pas moins de trois, de quatre, de sept étages superposés, en retrait les uns sur les autres, et reliés par des escaliers ou par des rampes ménagées le long de leurs faces. Du haut de la chapelle qui les couronnait, le dieu patron veillait sur sa ville, et les prêtres abritaient, dans les édifices qui se rattachaient à la pyramide, les trésors du dieu ainsi que les habitations de leur famille. Une de ces *Ziggourât* accompagnait d'ordinaire la résidence du souverain ou du gouverneur. Le palais était juché toujours sur une butte de terre artificielle, sur une motte, qui était destinée à le préserver des attaques du peuple révolté ou des armées étrangères : on y parvenait par des escaliers fortifiés, et on y voyait, à côté des salles d'audience où le public avait accès, les appartements privés du maître, son harem, les casernes de ses gardes, les logis des fonctionnaires de la cour, les arsenaux, les magasins, le Trésor

1. Ce document, précieux entre tous, a été découvert à Suse par M. de Morgan : il a été publié et traduit par le P. Scheil, dans les *Mémoires de la Mission en Perse*, t. IV, p. 11-162.

de l'État. Les pièces d'apparat étaient décorées de bas-reliefs sur pierre appliqués aux murailles, ou de statues d'un art un peu lourd mais énergique et précis. Le peuple logeait dans des maisons construites en grosses briques de terre crue, tantôt pressées les unes contre les autres le long de ruelles étroites, tantôt séparées l'une de l'autre par des jardins ou par des canaux. Le mobilier en était fort simple :



La ziggourât d'Ourou, restaurée.

pour les chambres à coucher, des nattes jetées sur le sol, ou, chez les plus riches, des lits bas, formés de cadres en bois posés sur quatre pieds et tendus d'un lacis de sangles ou de cordelettes, des tabourets, des fauteuils, des vases à eau ; pour les autres chambres, des coffres ou des armoires en bois qui contenaient le linge, la vaisselle, les provisions de bouche, les ustensiles en métal précieux, toutes les richesses de la famille. L'homme et la femme du peuple vivaient peu dans leurs appartements : ils restaient à l'atelier, au magasin, et les femmes circulaient librement par la ville, le buste et le visage au vent, pour l'exercice de leur profession ou

pour les besoins de leur ménage. Les femmes riches se montraient peu au dehors, et quand elles sortaient, c'était pour aller prier aux temples, ou pour visiter chez les harems voisins, voilées et entourées d'un cortège d'esclaves qui les cachait aux yeux de la foule : la plupart du temps, elles demeuraient cloîtrées chez elles, oisives ou occupées à des ouvrages d'aiguille, et sans autres distractions que les bavardages de leurs amies ou de leurs esclaves. Aussi l'influence de la femme ne se manifesta que rarement au grand jour, comme c'était le cas en Égypte : elle s'exerça sourdement par des intrigues ou par des crimes d'intérieur, analogues à ceux qui déshonorèrent plus tard l'empire Perse des Achéménides.



Statue de dame chaldéenne.

Les religions et les dieux de Chaldée.

Le même mélange de races et de langues qui caractérise l'antique civilisation perce partout dans les religions de la Chaldée. Là encore, on constate l'existence à côté l'un de l'autre d'éléments souvent contradictoires, dont la présence ne s'explique que par la superposition de plusieurs peuples, mais auxquels il n'est pas toujours facile d'assigner une provenance certaine.

Il semble bien que les premiers Chaldéens se fissent de notre monde une idée analogue à celle que les Égyptiens en avaient conçue. Toutefois, au lieu que ceux-ci se le figuraient comme une boîte rectangulaire, les Chaldéens l'imaginaien comme une barque retournée et creuse par dessous[1], non pas une de ces barques oblongues en usage parmi nous, mais cette espèce d'auge entièrement ronde que les bas-reliefs nous montrent si souvent, et dont les tribus du bas Euphrate se servent encore aujourd'hui. Dans le creux inférieur était caché l'abîme, séjour des ténèbres et de la mort. Sur les pentes de la surface convexe s'étalait la terre proprement dite, enveloppée de tous côtés par le fleuve Océan (Abzou). Bien loin au delà du Tigre la montagne des pays se dressait, Kharsag Kalamma, la montagne sainte, la montagne des dieux, qui formait comme le nombril du monde. Anna, le ciel, avait l'apparence d'une vaste calotte hémisphérique, dont la lisière inférieure reposait sur les extrémités de la barque terrestre, au delà du fleuve Océan : elle était entourée d'eau de tous côtés, l'eau primordiale d'où l'univers était sorti au moment de la création. Le firmament, « déployé au-dessus de la terre ainsi qu'une couverture, » tournait comme sur un pivot autour de la montagne, et il entraînait dans sa course perpétuelle les étoiles fixes dont sa voûte était semée. Entre ciel et terre circulaient d'abord les sept planètes, sortes de grands animaux doués de vie, puis les nuages, les vents, les éclairs, la foudre, la pluie. La terre reposait sur l'abîme, le ciel sur la terre : l'imagination des premiers Chaldéens n'allait pas jusqu'à se demander sur quoi l'abime reposait.

Cet univers en trois zones était peuplé d'une foule d'êtres et de races diverses, les unes renfermées, comme les hommes et les animaux, dans une petite portion du grand tout, les autres répandues indistinctement à travers toutes les régions du monde, comme les esprits et les dieux. Les esprits, les *Zi*, analogues dès l'origine aux *doubles* Égyptiens[2],

1. Diodore de Sicile, II, 29; le fond de nos idées sur le sujet, établi d'abord par François Lenormant (*la Magie chez les Chaldéens*, p. 141-144), a été précise et développé par Jensen dans son bel ouvrage sur *die Kosmologie der Babylonier*, publié en 1890. — 2. Voir plus haut,

comprennent, outre l'âme matérielle des morts, toutes les forces bonnes, mauvaises ou indifférentes de la nature : ils font le bien et le mal à leur gré, règlent l'ordre et la marche des corps célestes, partant des saisons, soufflent le vent et versent la pluie, germent le grain et lèvent la moisson, protègent ou tuent ce qui a vie. Les dieux (*an*, *dingir*, *dimir*) sont les *doubles* de haut rang qui animent les différentes maisons du monde ou qui produisent les phénomènes de la nature. A chacune des trois zones de l'univers commande un *double*, un dieu suprême : *Zi-ana*, l'esprit du ciel, *Zi-kia*, l'esprit de la terre, *Enlil*, le maître des démons au fond de l'abîme. Zi-ana, ou plus simplement Ana, était à la fois le corps et l'âme du ciel, le ciel matériel et l'intelligence qui régit la matière céleste. Zi-kia, qui à Éridou s'appelait Éa, règne sur la surface terrestre et sur l'atmosphère, mais sa demeure favorite est le fleuve Océan ; il est appelé souvent « le grand poisson de l'Océan, le poisson sublime », et il parcourt son empire sur un vaisseau symbolique, manœuvré par les dieux ses enfants, comme chez les Égyptiens la barque solaire par les fils de Râ. Sa compagne Damkina ou Davkina est la personnification de la terre : le dieu se répand sur elle, la féconde, et de leurs embrassements naissent les eaux matérielles qui font tout verdir. Enlil et sa forme féminine Ninlil siègent dans l'abîme infernal et y reçoivent les survivances humaines à l'instant de la mort. Transportées au delà du fleuve éternel, les âmes chaldéennes arrivent, de même que les égyptiennes, au pied de la grande montagne d'Occident, derrière laquelle le soleil se couche, et elles pénètrent dans le Kournoudê, « le pays immuable », dans « la contrée d'où l'on ne revient pas, la demeure où l'on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans jamais rebrousser, la demeure où l'on entre toujours plus avant, la prison, le lieu où l'on n'a que la poussière pour la faim et la boue pour aliment, où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte. » Il

p. 43-44. Cf. sur cet animisme Sumérien, Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 276.

n'y a là ni récompense pour les justes, ni châtiment pour



La Mort et l Enfer chaldéens.

les impies : la rémunération du bien et du mal commence

et finit sur la terre[1]. Pourtant, dans un des recoins de l'abîme une source de vie jaillit, que les génies infernaux dissimulent à la vue des mânes : seuls les dieux peuvent en autoriser l'accès et renvoyer dans les cités terrestres les âmes qu'ils ont abreuvées de ses eaux.

Au-dessous des grands dieux s'agitait un peuple innombrable de dieux moindres et d'esprits, toujours en lutte les uns contre les autres. Le dieu du soleil diurne, Outou, Babbar, « fait évanouir les mensonges, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants ». — « Soleil, dans le plus profond des cieux, tu brilles ; tu ouvres les verrous qui ferment les cieux élevés, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face ; soleil, tu tires au-dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieux. » Le feu, Bilgi ou Gishbar, supérieur au soleil même, est « le pontife suprême à la surface de la terre », soit qu'il brûle dans la flamme du sacrifice, soit qu'il flambe au foyer domestique. « Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui surgit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes ; je suis le messager de Mardouk. » Mardouk ou Asari, « celui qui dispose le bien pour les hommes », est le fils d'Éa, l'intermédiaire entre son père divin et l'humanité souffrante. C'est par lui qu'Éa publie ses décrets et révèle son nom réel, le nom mystérieux qui met les démons en fuite. « Devant sa grêle, qui se soustrait? Sa volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre.... Seigneur, tu es sublime : qui t'égale? »

Les démons et les mauvais esprits sont échappés de l'enfer. Ils s'insinuent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Les uns ont rang de demi-dieux et sont connus sous les noms de *mas*, combattants, *lamas*, colosse; les autres sont classés hiérarchiquement par clans de sept, les *alal*, destructeurs, les *telal*, guerriers, les *maskim* ou tendeurs d'embûches, « qui se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles

1. Voir, p. 164, la représentation de l'Enfer, d'après Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien* (*Revue archéologique*, t. XXXVIII, pl. XXV).

de la terre, ni mâles ni femelles, n'ayant pas d'épouses et ne produisant pas d'enfants. » Certains d'entre eux s'attaquent à l'ordre général de la nature et ils s'efforcent de le bouleverser. D'autres se mêlent aux hommes pour le mal : « de



Génie assyro-chaldéen à tête d'aigle.

maison en maison ils pénètrent; dans les portes, comme des serpents, ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux; ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme; ils font fuir la femme libre de la demeure où elle a enfanté;... ils font fuir le fils de la maison du père. » Ils

gîtaient de préférence dans les lieux déserts, et ils n'en sortaient que pour harceler les hommes et les animaux. Ils s'introduisaient dans les corps et ils y fomentaient les maladies graves. La peste et la fièvre, le fantôme, le spectre, le vampire, les incubes et les succubes étaient autant d'êtres distincts appartenant à cette engeance redoutable. Sans cesse en butte à leurs assauts, l'homme était sur la terre comme un voyageur égaré dans une contrée inconnue, au milieu de tribus sauvages. Pour se défendre, il devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives ou défensives contre les démons, en un mot, avoir recours à la magie. Le culte des premiers habitants de la Chaldée est une véritable magie, où les hymnes à la divinité prenaient tous la tournure d'incantations : le prêtre y est moins un prêtre qu'un sorcier[1].

A côté de ce peuple étrange, une autre race florissait, de tempérament et de tendances opposés. La langue qu'elle parlait est apparentée à l'hébreu, à l'arabe et aux autres idiomes sémitiques. Ses origines sont obscures : tandis que la plupart des savants l'amènent du Nord et de l'Orient et se l'imaginent cantonnée d'abord en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Cyrus, d'autres en placent le siège primitif très loin vers le sud, dans la péninsule Arabique[2]. Les monuments les plus anciens nous la montrent établie déjà sur le Tigre, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique. Une portion, la plus importante, séjournait dans l'intervalle compris entre les deux fleuves, côte à côte avec les premiers possesseurs, et elle devint plus tard l'élément prépondérant des populations mésopotamiennes. D'autres tribus, répandues aux confins du désert Arabique et dans les marais qui avoisinent l'embouchure du Tigre, de l'Euphrate et de l'Ulæus, étaient connues sous le nom générique d'Araméens[3]. Une troisième branche

1. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, in-8°, Paris, 1874; Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 403 sqq. — 2. Sprenger, *Leben und Lehre des Muhammad*, I, 241 sqq. et *Alte Geographie Arabiens*, p. 293-295, surtout la note de la page 294; cf. Schrader dans la *Zeits. der Morgenl. Gesells.*, t. XXVII. — 3. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 237-251, 257 sqq.

s'implanta sur la côte occidentale du golfe Persique et dans les îles prochaines, Sour et Arad[1], Dilmoun ou Tilvoun, qui sont à quelque distance des bouches du Tigre[2]; une tradition antique, recueillie par Bérose[3], mettait là les débuts de la civilisation chaldéenne. La religion des nouveaux venus différait sensiblement de celle des anciens maîtres. Ceux-ci adoraient le dieu Lune comme être suprême et ils n'admettaient, à proprement parler, qu'une seule déesse



Ishtar, déesse de l'amour et de la guerre.

Ishtar, la reine de l'amour et de la guerre, la maîtresse de la Lune et de la planète Vénus : il y avait autant d'Ishtar que de centres religieux. Les Sémites exaltaient le Soleil au-dessus des autres dieux, et ils réunissaient en une per-

1. Tyros ou Tylos et Arados. Cf. Androsthènes dans Théophraste, *De caus. plant.*, II, 5, 5; fr. 3, dans l'édition d'Arrien, de Didot, p. 73.— 2. Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique*, p. 123-145 (cf. *Essai de commentaire*, p. 220-222), identifie l'île avec Bender-Dilloun. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 229-230) propose une île située près de l'embouchure actuelle du Shatt-el-Arab, et qui aurait été englobée dans les alluvions postérieures. Oppert (*le Siège primitif des Assyriens et des Phéniciens*, dans le *Journal asiatique*, 1880, t. XV, p. 90-92 et 349-350), lit Tilvoun et reconnait dans cette île la Tylos de Pline, Samak Bahréin des cartes modernes. — 3. Bérose, *Frag.*, I, édit. Lenormant.

sonne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Anou, le roi du ciel, se dédoublait en Anat; Bîlou, Bel, le seigneur, en Belît ou Bêltis, Mardouk en Zarpanit. La fusion entre les idées religieuses des Sémites et celles de leurs prédécesseurs s'opéra lentement et dans des circonstances encore inconnues. Les Sémites adoptèrent en bloc le vieux Panthéon. Quelques-unes des divinités principales furent identifiées l'une avec l'autre : Outou, le soleil diurne, se fondit en Shamash, Enlil en Bîlou, Asari en Mardouk. La plupart ou gardèrent leur nom antique ou ils le modifièrent à peine. Quant aux dieux inférieurs, ils furent relégués parmi les trois cents esprits du ciel et les six cents esprits de la terre, sans presque rien perdre de leur signification première. La religion ainsi modifiée ne fut plus qu'un mélange souvent incohérent de notions contradictoires, empruntées, d'une part, au rituel des esprits et aux conceptions magiques des tribus non sémitiques, de l'autre, aux cultes solaires et aux théories astronomiques des Sémites[1].

Au début, les dieux n'étaient pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière. Ils coexistaient sans se commander, et chacun d'eux était fêté de préférence aux autres dans une ville ou par un peuple, Anou dans Ourouk, Bel à Nipour, Sin à Ourou, Mardouk à Babylone. L'ordre et la préséance des cultes divins s'altéraient au hasard de la politique, et celle des villes qui était la plus forte imposait son dieu aux autres dieux : Sin, le dieu Lune, eut le pas au temps de la suprématie d'Ourou, Shamash, le dieu Soleil, au temps de la suprématie de Larsam. De même qu'en Égypte, l'unification du pouvoir politique paraît avoir amené celle des concepts religieux : les dieux tendirent à ne plus être que les forces et les aspects variés du dieu adoré dans la cité souveraine. Certaines écoles, celles d'Éridou entre autres, proclamèrent l'unité absolue de la divinité et adressèrent leurs prières au dieu unique. Leurs doctrines ne prévalurent pas et disparurent assez tôt[2]. Près de

1. Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 348 sqq. — 2. Sayce, *The Ancient Empires*, p. 391.

quatre mille ans avant notre ère, sous Shargina Ier, roi d'Agadé, et sous son fils Naramsin, les prêtres avaient déjà un système savant, où les dieux au lieu d'être tous en ligne sur le même rang, étaient subordonnés les uns aux autres. Aux cultes indépendants avait succédé une sorte de religion officielle, qui régna sans rivale sur la Chaldée, au moins à partir de Hammourabi[1].


Ea, l'un des dieux poisson.

Au sommet de la hiérarchie trône la triade suprême : Anou, Bilou (Bel), Éa. Sur les monuments, Anou, le ciel, « l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le maître des ténèbres et des trésors cachés », a la figure d'un homme à queue d'aigle, coiffé d'une tête de poisson monstrueuse, dont le corps lui retombe sur l'épaule et sur les reins. Bel, « le démiurge, le seigneur du monde, le maître de toutes les contrées, le souverain des esprits », est un roi assis sur un trône. Il a deux formes secondaires : Bel-Mardouk, le deuxième démiurge, à Babylone, et Bel-Dagan au corps de poisson surmonté d'un buste hu-

1. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 113-124 ; *les Dieux de Babylone et de l'Assyrie*, p. 19 sqq. ; Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 265 sqq.

main. Éa, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le maître des sciences, de la gloire, de la vie », l'*Esprit porté sur les eaux*, est un génie muni de quatre ailes éployées comme les chérubins. Chacun de ces dieux projette hors de lui une divinité femelle, qui est son doublet passif et comme son reflet, Anat (Anaïtis), Bélit (Bêltis, Mylitta) et Davkina (Daukê). Anat, Bélit et Davkina, moins vivaces que leurs associés mâles, se perdent aisément les unes dans les autres, et elles se réunissent le plus souvent en une seule déesse, qui prend le nom de Bélit et qui représente le principe féminin de la nature, la matière humide et féconde[1].

Cette première trinité ne renferme que des êtres d'un caractère vague et indéterminé ; la seconde contient des personnages nettement définis, émanations et symboles des précédents. Elle se compose du dieu-lune Sin, du dieu-soleil Shamash, et de l'atmosphère Adad. Les Chaldéens, astronomes avant tout, accordaient le pas au dieu-lune sur le dieu-soleil ; Sin, l'illuminateur (Nannarou), était pour eux « le chef, le puissant, l'étincelant », et aussi « le seigneur des trente jours du mois ». Shamash est « le grand moteur, le régent, l'arbitre du ciel et de la terre ». Adad (Mermerou)[2], « le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux », a des fonctions à la fois bienfaisantes et terribles : « chef de la tempête, du tourbillon, de l'inondation, de l'éclair », il brandit, comme une épée flamboyante, la foudre au quadruple dard. Après cette seconde triade, viennent cinq dieux que l'on accordait comme protecteurs aux planètes : Ninip (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Ishtar (Vénus) et Nabou (Mercure). Ninip fut considérée plus tard comme une des incarnations du Soleil, le soleil destructeur de midi : c'est lui que les bas-reliefs du Louvre figurent sous les traits d'un géant qui étouffe un lion entre ses bras. Aussi lui prodigue-t-on les

1. Sur ce rôle secondaire des déesses, cfr. Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 302 sqq. — 2. Ou Mérou (Pognon, *Inscription de Mérou-Nérar Ier*, dans le *Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 372, 404) le dieu dont on a lu longtemps le nom Rammân ; cfr. Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 319 sqq.

titres les plus énergiques : il est « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui châtie les désobéissants et extermine les rebelles, le maître du fer ». Mardouk fut élevé au rang de dieu principal par les Babyloniens et il s'allia avec Bel. Nergal s'intitule « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux » ; il a le corps d'un lion avec la tête ou le buste d'un homme. Ishtar, de même qu'Anat et Bêltis, personnifie la nature. Dans un de ses rôles, elle est guerrière, « reine de Victoire » et « juge des exploits de la guerre » ; comme telle, on la voit debout sur un lion ou sur un taureau, coiffée de la tiare étoilée, armée de l'arc et du carquois. Elle est aussi la déesse de la volupté et de la génération, et elle reçoit le surnom de Zirbanit, « productrice des êtres », ou Zarpanit : alors elle s'étale de face, nue et les deux mains pressées contre la poitrine. Nabou, enfin, est « le capitaine de l'univers, l'ordonnateur des œuvres de la nature, qui fait succéder au lever du soleil son coucher » ; on le proposait comme le type de ce qu'il y avait d'excellent sur la terre, et comme le modèle auquel les rois devaient s'efforcer de ressembler[1].

Les dieux des cinq planètes, unis à ceux des deux trinités et au dieu souverain, composaient le grand conseil des douze dieux, les chefs redoutables qui présidaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque[2]. Leur culte était général par tout le pays, et il faisait le fond de la religion officielle; mais la piété populaire vénérait à côté d'eux nombre de divinités inférieures. Quelques-unes d'entre elles n'étaient en réalité que de simples doublets des noms divins, auxquels la tradition locale prêtait une existence distincte : ainsi Bélit-Balati « la dame de vie », est une épithète animée de Bélit. D'autres étaient de véritables personnes indépendantes, et elles exerçaient des fonctions d'importance, dirigeant des constellations comme Ashmoun et Koummout, ou s'intéressant aux récoltes; Baou était le Chaos, Martou, fils d'Anou, l'Occident, et Shoutou le Sud.

1. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 93-124. — 2. Diodore de Sicile, II, 30

Plusieurs avaient été empruntées à des peuples voisins, aux Cosséens ou aux Susiens par exemple. Les trente-six décans étaient autant de dieux, qu'on nommait « les dieux secondaires ». « De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller : tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager de la région supérieure à l'inférieure, et un autre passe de celle-ci dans celle-là par un invariable échange[1]. » Cette organisation savante et méthodique ne suffisait pas à la foi superstitieuse des populations chaldéennes. Les pratiques du vieux culte des esprits, éliminées peu à peu par celles des cultes nouveaux, subsistèrent dans la magie et formèrent, à côté de la religion officielle, une sorte de religion populaire non moins solidement organisée que l'autre. Le sacerdoce magique comprenait trois classes : les conjurateurs, les médecins, les théosophes. Il « essayait de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements[2] ». Les rites et les incantations qu'il employait nous ont été conservés en partie dans plusieurs ouvrages dont les débris sont au Musée Britannique.

L'un d'eux se divisait en trois livres. Dans le livre des *Mauvais Esprits* on lit les prières dirigées contre les démons; le second livre est rempli d'exorcismes contre les maladies; le troisième contient des hymnes mystérieux, destinés à évoquer les dieux. La plus efficace des formules préservatrices empruntait sa puissance « au grand nom suprême » de la divinité, qu'Éa seul connaît et dont il communique la science à Mardouk. L'incantation avait pour compléments nécessaires les talismans de diverses espèces, bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, fétiches de bois, de pierre ou de terre cuite, statuettes de monstres et de génies. Le porteur ou le possesseur d'amulettes était inviolable même aux dieux; car le talisman était « une borne qu'on n'enlève pas, une borne que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée; une barrière qu'on

1. Diodore de Sicile, II, 30. — 2. *Id.*, II, 29.

n'enlève pas disposée contre le maléfice; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose au maléfice ». On peut voir au Louvre une statuette en bronze qui représente un démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre : quatre grandes ailes éployées ombragent son dos. C'est un talisman. Une inscription tracée le long des reins nous apprend « que ce joli personnage est le démon des vents du Sud-Ouest », et qu'il suffisait d'en afficher l'image à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies.



Le vent du Sud-Ouest.

A côté du magicien d'action bienfaisante, il y avait l'enchanteur qui évoque les démons dans une intention criminelle, le charmeur, la charmeuse, le jeteur de sorts, le faiseur de philtres. Le sorcier chaldéen, comme son confrère moderne, vendait des poisons, envoûtait, déchaînait par ses imprécations les esprits de l'abîme. « L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais,... l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. » Tout malade était réputé ensorcelé et ne pouvait être guéri que par l'effet d'une conjuration contraire à la conjuration qui l'avait frappé. Aussi n'y avait-il pas à proprement parler de médecins à Babylon[1] : il y avait des prêtres sorciers qui vendaient des philtres et des brevets contre les maladies. Sans doute

1 Hérodote, I, xcvii.

l'expérience des siècles leur avait révélé les vertus d'un certain nombre de plantes et de substances médicinales : leurs breuvages et leurs poudres magiques étaient souvent de véritables remèdes vraiment efficaces contre les maladies. Mais poudres et breuvages n'allaient jamais sans l'incantation : si le malade guérissait, l'incantation et non le remède avait l'honneur de la cure[1].

La création, le déluge; histoire fabuleuse de la Chaldée. Les premiers rois historiques.

En se fondant, les races qui peuplaient la Chaldée perdirent la mémoire de leurs migrations : elles transplantèrent le lieu de leur naissance au pays même qu'elles croyaient avoir occupé de toute éternité. « Au temps où ce qui est en haut ne s'appelait pas encore ciel, au temps où ce qui est en bas ne s'appelait pas encore terre », Apsou, l'abîme sans limites, et Moummou Tiâmat, le chaos de la mer, s'unirent[2] et procréèrent Lakhmou et Lakhamou, des êtres fantastiques, semblables à ceux dont nous apercevons la silhouette sur les monuments, à « des guerriers au corps d'oiseau du désert, des hommes avec des faces de corbeau », des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson[3]. Le ciel et la terre naquirent ensuite, Anshar et Kishar, puis longtemps après, les maîtres du ciel, de la terre et de l'eau, Anou, Bel, Éa, qui à leur tour engendrèrent les dieux moindres du sol, du firmament et des astres. Cependant Tiamât, voyant son domaine se restreindre de plus en plus sous l'effort des divinités plus jeunes, suscita contre elles les bataillons de ses monstres : elle leur fabriqua des armes terribles, les plaça sous les ordres de son

1. Fr. Lenormant, *la Magie*, p. 11-20. — 2. Les textes relatifs à la création ont été découverts et traduits par G. Smith, *Chaldæan Account of Genesis*, Londres, 1876, p. 62 sqq.; traduction allemande par Fr. Delitzsch, 1876, p. 293 sqq., et seconde édition anglaise par Sayce, 1880, p. 57 sqq. Ils ont été traduits en dernier lieu par Fr. Delitzsch, *das Babylonische Weltschöpfungs epos* dans les Mémoires de l'Académie de Saxe, t. XVII; cf. Sayce *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 373 sqq. — 3. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant.

mari Kingou, et les lança à l'assaut du ciel. Les immortels eurent d'abord le dessous : Anou, puis Éa, envoyés à la rescousse par Anshar, pâlirent à l'aspect des ennemis et n'osèrent pas les attaquer. Mardouk, choisi enfin par ses pairs pour être leur champion, provoqua Tiamât en combat singulier ; il l'assaillit avec l'orage et la tempête, il l'emmailla dans un filet, puis il la perça de sa lance et il la démembra. Il la fendit en deux « comme un poisson qu'on sèche », et il suspendit l'une des moitiés bien haut, si bien qu'elle forma le ciel, tandis qu'il déploya l'autre moitié sous ses pieds pour en créer la terre. Il assigna alors leurs places définitives aux astres, traça les routes du soleil, de la lune et des planètes, institua l'année, les mois et les jours; après quoi il ordonna à son père Éa de lui trancher la tête, pour que l'homme naquît vivant de son sang mêlé au limon.

Les hommes étaient au début assez misérables : « ils vivaient sans règle à la manière des animaux. Mais, dans la première année, apparut, sortant de la mer Rouge, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannès[1]. Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessus sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson : il avait la voix humaine, et son image se conserve encore aujourd'hui. Cet animal passait la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toute sorte, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie, leur montrait les semailles et les moissons; en un mot, il donnait aux hommes tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie. Depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots : car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes[2] ». Un long intervalle s'écoula entre cette

1. Helladius (dans Photius) l'appelle Ὠής; Hygin (*Fabula*, CCLXIV), Euhanes. — 2. Bérose, *Fragm.*, I. édit. Lenormant.

manifestation du dieu mystérieux et la constitution d'une dynastie mythique. « Le premier roi fut Alôros, de Babylone, Chaldéen, duquel on ne conte rien, si ce n'est qu'il fut choisi de la divinité même pour être pasteur du peuple. Il régna dix sares, ce qui fait trente-six mille ans, car le sare est de trois mille six cents ans, le nère de six cents ans, le sôsse de soixante ans. Alôros étant mort, son fils Alaparos commanda trois sares durant; après quoi, Amillaros[1], de la ville de Pantibiblia[2], régna treize sares. C'est sous lui que sortit de la mer Érythrée le second Annêdôtos, très rapproché d'Oannès par sa forme semi-divine, moitié homme, moitié poisson. Après lui, Amménon, aussi de Pantibiblia, Chaldéen, commanda l'espace de douze sares : sous lui parut, dit-on, l'Oannès mystique. Ensuite Amélagaros, de Pantibiblia, commanda dix-huit sares. Ensuite Davos, pasteur, de Pantibiblia, régna dix sares : sous lui sortit encore de la mer Érythrée le quatrième Annêdôtos, qui avait la même figure que les autres, mélangée d'homme et de poisson. Après lui régna Évèdoranchos, de Pantibiblia, pendant dix-huit sares; de son temps sortit encore de la mer un autre monstre, nommé Anôdaphos. » Ces divers monstres développèrent point par point ce qu'Oannès avait exposé sommairement. Puis régnèrent Amempsinos de Larancha[3], Chaldéen, pendant dix sares, et Obartès[4], aussi de Larancha, Chaldéen, pendant huit sares. Enfin, Obartès étant mort, son fils Xisouthros[5] tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, de sorte que l'on compte en tout dix rois, et que la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent vingt sares[6].

Les écrivains classiques se sont moqués du chiffre fabuleux d'années que les Chaldéens assignaient à leurs premiers rois[7]. Il semble en effet que du commencement du monde

1. Var. Almelôn. — 2. Sippara, ou plutôt, d'après les recherches de Fr. Lenormant (*la Langue primitive de la Chaldée*, p. 341-342), Ourouk. — 3. Larsam, ou, s'il faut admettre la correction proposée par M. Lenormand (*la Langue primitive*, p. 342) au texte de Bérose, [Σου]ρά[π]χα pour [Λα]ρά[γ]χα, Shourippak. — 4. Var. Otiartès. — 5. Var. Sisithès. — 6. Bérose, *Frag.*, IX, X, XI, éd. Lenormant. — 7. Cicéron, *De Divinatione*, I, 19; African., *ap. Sync.*, p. 17.

au déluge on admettait un intervalle de six cent quatre-vingt-onze mille deux cents ans, dont deux cent cinquante-neuf mille deux cents s'étaient terminés à l'avènement d'Alôros, et quatre cent trente-deux mille étaient répartis généreusement entre lui et ses successeurs immédiats[1]. Aussi quelques historiens modernes se sont-ils accordés à revêtir ces dix rois d'un caractère astronomique et à reconnaître en eux la personnification de dix des signes du zodiaque[2]. La durée de quatre cent trente-deux mille ans attribuée à l'ensemble de leurs règnes, soit quarante-trois mille deux cents ans pour chacun d'eux, a été calculée évidemment de manière à entrer dans une période astronomique de douze fois quarante-trois mille deux cents ans dont l'existence paraît prouvée, bien que l'origine et la raison en soient inconnues. Les temps qui précèdent le déluge étaient comme une période d'essai pendant laquelle l'humanité encore barbare eut besoin des secours d'en haut pour surmonter les difficultés qui l'asssaillaient. Ils sont remplis par six manifestations civilisatrices de la divinité, qui sans doute répondaient au nombre de livres sacrés dans lesquels les prêtres voyaient l'expression la plus complète de la loi révélée[3].

Cependant les hommes étaient devenus méchants, et Bel, dans sa rancune de leur ingratitude, résolut de les détruire. Il en manda avis à Xisouthros : « Homme de Shourippak, fils d'Oubaratoutou, bâtis un vaisseau, abandonne tes biens, sauve ta vie, jette tes biens loin de toi, sauve ta vie, et place dans ce vaisseau la semence de vie de tous les êtres pour les conserver. » Il lui commanda d'enfouir les livres, ceux qui contenaient le commencement, le milieu et la fin, dans la ville de Sippara, et de partir sitôt achevés ses préparatifs. Comme Xisouthros lui demandait : « Où aller ? » il répondit : « Vers les dieux », et ajouta qu'il fallait prier pour qu'il arrivât du bien aux hommes. Xisouthros obéit et se construisit un navire enduit de bitume. « Tout ce que je

1. Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 226-240. — 2. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 105 sqq., Lenormant, *Essai*, p. 236-240. — 3 Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 93 sqq.

possédais j'en emplis ce navire; tout ce que je possédais d'argent, je l'en emplis; tout ce que je possédais d'or, je l'en emplis; tout ce que je possédais de la semence de vie de toute espèce, je l'en emplis. Je fis entrer dans le vaisseau ma famille et mes serviteurs mâles et femelles; les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs je les fis entrer. » Cependant Shamash lui avait donné un signe : « lorsqu'au soir, le dieu de la pluie fera tomber une pluie abondante, entre dans le vaisseau et ferme ta porte ». Le signe se produisit : « un soir, le dieu de la pluie fit tomber une pluie abondante. Aussitôt je craignis la venue du jour, je craignis la lumière du jour, j'entrai dans mon navire et je fermai ma porte; puis, pour guider le vaisseau, je le confiai, avec tous les êtres qu'il renfermait, au pilote Bousourbel.

« Sitôt que le matin parut, un noir nuage s'éleva des fondements du ciel. Adad tonnait au milieu du nuage, Nébo et Mardouk s'avançaient en tête, comme deux porteurs de trône, sur les montagnes et sur les plaines; Nergal déchaîna les tourbillons; Ninip bondit et commença l'attaque; les Génies levèrent leurs torches et balayèrent la terre de leurs éclairs; la tempête d'Adad escalada le ciel, changea la clarté du jour en ténèbres et inonda la terre ainsi qu'un lac.... Le frère ne vit plus son frère, les hommes ne se reconnurent plus; les dieux mêmes craignirent le déluge au ciel, et, cherchant un refuge, ils montèrent jusqu'au firmament d'Anou; comme des chiens, ils hurlèrent sur le rebord, et Ishtar cria ainsi qu'une femme en travail, et les dieux ainsi que les esprits pleurèrent avec elle.... Six jours et six nuits, le vent, la tempête et l'ouragan régnèrent en maître. A l'aube du septième jour, la pluie s'interrompit et la tempête, qui avait mené bataille comme une armée puissante, s'apaisa. La mer baissa, le vent et la tempête prirent fin. Je parcourus des yeux la mer en pleurant, car l'humanité entière étai retournée au limon, et l'on ne distinguait plus ni champs, ni bois. J'ouvris la fenêtre, et, quand la lumière frappa mon visage, je m'affaissai, je m'accroupis, je pleurai, et les larmes ruisselèrent sur ma face. »

L'arche qui abritait ainsi les destinées de la race humaine

s'était échouée au pays de Nizir, sur le sommet des monts Gordyæens. Après six jours d'attente, « je mis dehors une colombe, et la lâchai. La colombe partit, voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors une hirondelle, et la lâchai. L'hirondelle partit, voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors un corbeau, et le lâchai. Le corbeau partit, et il vit que les eaux baissaient, il revint au vaisseau, battant des ailes et croassant, puis il s'éloigna et ne



Xisouthros dans l'arche, d'après un cylindre chaldéen

revint plus. Alors je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation, je bâtis un autel sur le pic de la montagne. » L'odeur du sacrifice monta jusqu'aux dieux : ils accoururent « comme des mouches » et ils se réjouirent, Bel excepté qui, furieux de voir que tous les hommes n'avaient pas péri, voulait massacrer les survivants. Les prières de Xisouthros calmèrent enfin sa colère : il consentit à laisser vivre ce que l'arche avait sauvé de l'humanité et à ne jamais renouveler le déluge. « Quand sa résolution fut prise, Bel entra au milieu du vaisseau, il saisit ma main et me conduisit dehors; il conduisit ma femme dehors et il la mit à côté de moi. » La légende ajoutait que Bel avait alors rendu cet oracle : « Jusqu'ici Xisouthros a été un homme, désormais sa femme et lui seront honorés à l'égal de nous dieux », et il nous enleva et il nous mena dans les région

lointaines à l'embouchure des fleuves. » Lorsque Xisouthros fut disparu, ceux qui étaient restés à bord, ne le voyant pas rentrer, débarquèrent et se mirent en quête de lui, l'appelant par son nom. Il ne se montra pas lui-même, mais une voix vint du ciel qui leur ordonna d'être pieux envers les dieux : car lui, en récompense de sa piété, il allait habiter avec les dieux, et sa femme, sa fille et le pilote partageaient le même honneur. Il leur dit de retourner à Babylone ; qu'il leur était réservé à eux, partis de Sippara, de déterrer les livres et de les remettre aux hommes ; enfin, que la terre où ils se trouvaient était la terre d'Arménie. Après avoir entendu ces paroles, ils sacrifièrent aux dieux et s'en allèrent à pied à Babylone. Une partie de cette arche qui s'était arrêtée en Arménie subsiste encore dans les monts Gordyæens d'Arménie quelques pèlerins raclent l'asphalte qui la recouvre et s'en servent comme d'amulette pour détourner les maléfices[1]. Arrivés à Babylone, les compagnons de Xisouthros déterrèrent les livres de Sippara, écrivirent beaucoup de livres, construisirent des temples et fondèrent de nouveau Babylone[2]. »

La race qu'ils engendrèrent fut une race monstrueuse. La légende chaldéenne connaissait le nom des géants rebelles Étana ou Titan, Ner et d'autres également redoutables[3]. « On raconte que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait

1. On a trouvé, en effet, des amulettes babyloniens de basse époque, faits d'un morceau de bitume sur lequel sont gravés des mots cabalistiques en lettres grecques. — 2. Bérose, *Fragm.*, XV-XVI, édit. Lenormant. Le récit du déluge est emprunté partie aux fragments de Bérose, partie aux tablettes assyriennes traduites pour la première fois par G. Smith. *The Chaldœan Account of the Deluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 213-234, puis publiées par Haupt, *das Babylonische Nimrodepos*, et traduites en dernier lieu par Jeremias, *Isdubar-Nimrod*, et par Zimmern dans Gunckel, *Schöpfung und Chaos*, p. 423-428. — 3. Les fragments du récit de la lutte d'Étana contre Éa se trouvent dans G. Smith, *The Chaldœan Account of Genesis*, p. 142-146 ; l'identification d'Étana avec Titan est due à Sayce, *Babylonische Literatur* (trad. Friederici), p. 25.

du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents[1]. » La même histoire s'est introduite, à peu près sous la même forme, dans les livres sacrés des Hébreux[2]. Une des versions mettait la *Tour des Langues* dans le voisinage d'Ourou, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne parmi les métropoles de la Chaldée méridionale[3] : mais la tradition le plus généralement accréditée la place non loin de Babylone ou dans Babylone même. Non que l'étymologie biblique Babel, de *belel*, *confondre*, soit conforme à l'orthographe réelle du mot : Babel, Bab-ilou, signifie simplement « la porte du dieu Ilou ». Quant à la tour elle-même, les Chaldéens l'identifiaient avec la ziggourat de Borsippa, qui, au témoignage du roi Nabuchodorosor, était inachevée de temps immémorial[4]. Elle se composait de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peintes de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse formait un carré parfait et était en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice affectait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très large à la base, très étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien[5].

Aussitôt après le déluge et la confusion des langues, la première dynastie humaine commença à régner. Au dire de Bérose, elle était chaldéenne et comptait quatre-vingt-six rois, qui avaient exercé le pouvoir pendant trente-quatre mille quatre-vingts ans : les deux premiers d'entre eux, Evèkhous et Khomasbêlos, étaient restés sur le trône deux mille quatre cents et deux mille sept cents ans. D'après le Syncelle, elle

1. Bérose, *Fragm.*, XVII, XVIII. — 2. *Genèse*, XI, 1-9. — 3. *Isaïe*, IX, 10 (version des LXX). — 4. *W. A. I.*, I, 51, 1; Oppert, *Études assyriennes*, p. 91-132, et Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 361-352, Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 121-127. — 5 Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 168-182, 200-216.

ne se composait que de six monarques : Évêkhous, Khomasbêlos, Pôros, Nékhoubas, Nabios, Oniballos et Zinziros, et n'avait régné que deux cent vingt-cinq ans[1]. Il ne faut chercher à ces noms aucune valeur historique, ni essayer de ramener à la vraisemblance les chiffres qui les accompagnent. Les Chaldéens avaient rempli les époques primitives de leur histoire de fables épiques, dont la légende et les inscriptions nous ont gardé quelques débris. Au nord, selon les Hébreux, sévit « Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre. Il fut un puissant chasseur devant l'Éternel; c'est pourquoi l'on dit jusqu'à ce jour : Comme Nimrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son règne fut Babel, Érekh, Accad et Calnéh, au pays de Sennaar[2]. » Josèphe lui attribuait la construction de la Tour des Langues[3]. Les interprètes chrétiens l'identifiaient avec Bêlos[4]. La légende musulmane prétend qu'il jeta Abraham le Juif dans une fournaise ardente, et qu'il tenta de monter au ciel sur un aigle[5]. Aujourd'hui encore, au pays de sa gloire, l'imagination populaire attache son nom à toutes les ruines importantes de la haute et de la basse Chaldée[6]. Cependant les monuments sont jusqu'à présent muets sur son compte : ses successeurs sont inconnus; la Bible ne dit pas combien de temps lui survécut son empire, ni même si son empire lui survécut.

Presque tous les traits que la tradition hébraïque attribue à Nemrod, la chaldéenne les reportait sur Gilgamès, roi d'Ourouk, dont un poème composé au plus tard au XXIIIe siècle avant notre ère nous a conté les exploits. La protection de Shamash lui avait prêté pour confident et pour ami un être monstrueux, une sorte de satyre du nom d'Éabani. Le premier de leurs exploits délivra Ourouk de la tyrannie qu'exerçait sur elle le roi d'Élam, Khoumbaba, mais leur triomphe même suscita contre eux des dangers mortels : la déesse Ishtar, émerveillée de leur bravoure et de la beauté du

1. Bérose, *Fragm.*, dans Müller. *H. Gr. Fragm.*, t. II. — 2. *Genèse*, X, 8, 10, — 3. *Ant. Jud.*, 1, 4, § 2.— 4. Moïse de Khoren. *Trad. ital.*, p. 23, l. I, ch. VII. — 5. Le Coran, sourate 29, v. 23; Yakout, *Lexic. geog.*, s. v. *Niffer*. — 6. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 154.

héros, tomba amoureuse de lui. Elle lui parla donc ainsi : « Viens, Gilgamès, et sois mon mari ; ton amour donne-le-moi en guerdon, et tu seras mon mari et je serai ta femme.... Alors te seront soumis rois, seigneurs et princes ; ils t'apporteront les tributs des montagnes et des plaines. » L'amour de la déesse était meurtrier pour qui s'y livrait, et ses amants en avaient fait la triste épreuve : Gilgamès refuse avec des paroles insultantes l'honneur périlleux qu'elle lui propose. Offensée dans son orgueil, elle dépêche contre lui un urus gigantesque qui dévasta le territoire d'Ourouk, mais « Éabani vainquit sa force, car Éabani perça son corps : il saisit le taureau céleste par la tête et il lui enfonça son arme dans la nuque. » Ishtar en conçut une rage nouvelle, et pour se venger elle couvrit de lèpre de la tête aux pieds celui qui la dédaignait. Il n'y avait qu'un moyen de guérison, aller au pays où jaillit la fontaine de Jouvence et où pousse l'arbre de vie : Gilgamès et son ami tentèrent l'aventure, mais Éabani périt en route sous la griffe d'un tigre, et Gilgamès résolut d'aller demander à son ancêtre Xisouthros les moyens de le rappeler à la vie. Un songe lui révèle la route périlleuse qu'il doit suivre. Après avoir parcouru le pays de Mâshou, dont l'entrée est gardée par les



Gilgamès étrangle un lion.

hommes-scorpions qui président au Lever comme au Coucher du Soleil, il atteint le bord de l'Océan, construit un vaisseau et s'embarque avec le pilote Aradéa. Une traversée d'un mois et demi les conduit près d'une île située au milieu des marais, où demeure le vieux roi divinisé : ils l'aperçoivent à distance, endormi auprès de sa femme, mais ils ne peuvent franchir le bras de mer qui les sépare du paradis. Xisouthros s'éveille à leur voix, leur raconte comment sa piété l'a sauvé du déluge[1], et enseigne à Gilgamès les cérémonies expiatoires qui lui assureront une place perpétuelle parmi les dieux. Tels étaient les récits merveilleux dont les poètes chaldéens avaient embelli les débuts de leur histoire nationale[2].

Les peuples de la Chaldée se divisaient de toute antiquité en deux groupes principaux de principautés indépendantes : Shoumir au sud, Accad au nord. Parmi les cités du sud, Ourou est celle dont l'histoire nous est le moins obscure. Située sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'ancienne embouchure, elle était l'entrepôt principal du commerce maritime de ces premiers temps : ses vaisseaux naviguaient au loin, sur le golfe Persique et jusque dans la mer des Indes[3]. Elle s'étalait au milieu d'une plaine basse, coupée çà et là de collines sablonneuses. Au centre se dressait un temple à trois étages, construit en briques revêtues de bitume et consacré au dieu local, Sin ; tout autour des murs règne une ceinture de tombeaux, que les voyageurs ont largement exploités au profit de la science[4]. Au sud, et plus rapprochées encore de la mer, florissaient Éridou, la ville du

1. Ici se place le récit du déluge analysé plus haut, p. 177-180. — 2. Le nom du héros, lu d'abord Istoubar, est Gilgamès ainsi que l'a découvert Pinches (*Exit Gistubar* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. IV, p. 264). Les débris du poème ont été publiés par P. Haupt, *Das Babylonische Nimrodepos*, in-4°, 1884-1892, et dans les *Beitrage zur Assyriologie*, t. I, p. 48-79, 94-152. Ils ont été analysés par A. Jeremias, *Isdubar Nemrod*, 1891. Les représentations relatives aux divers épisodes ont été recueillies par J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, Ire partie, *Cylindres de la Chaldée*, p. 43-44, 63 sqq., 77-81, 84-102, etc. — 3. H. Rawlinson dans le *Journal of the Geographical Society*, t. XXVII, p. 185. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 15-16. La ville porte aujourd'hui le nom de Mughaïr, **la *Bituminée*.**

dieu Éa [1], et Bab-salimêti, le port méridional de la Chaldée [2]; au nord, on rencontrait Ourouk [3], Larsam, Gishkhou [4] et Lagash ou Zirpourla [5]. Ces villes formaient l'une des deux divisions principales du pays, celle qu'on désignait au protocole des rois sous le nom de Shoumir [6]. Un peu plus loin dans la plaine, à l'endroit où le Tigre et l'Euphrate ne sont plus séparés que par un isthme de largeur médiocre, un autre groupe de cités avait constitué dès l'origine le domaine d'Accad. C'était Nippour, sur la droite du Shatt-en-Nil [7], presque à mi-chemin entre Babylone et Ourouk; Barsip, la seconde Babylone [8], et surtout Babylone. Babylone consistait de deux parties, situées chacune sur une rive de l'Euphrate, Kadimirra, la porte de Dieu, et Dintirra, le site de l'arbre de vie [9]. Kouti à l'est [10], puis la ville double de Sippar et enfin la mystérieuse Agadê [11], complétaient cet ensemble, qui reçut plus tard le nom de Kardouniash [12]. Plus loin encore, Harran entre le Balikh et l'Euphrate, et Asssur sur le Tigre, servaient comme d'avant-garde aux populations babyloniennes contre les peuples descendus de l'Ararat et du Taurus. Chacune de ces cités paraît avoir eu ses rois particuliers et ses dynasties locales, qui, tantôt étaient vassales des rois voisins, tantôt les rangeaient sous leur domination.

En face d'elles, sur la rive orientale du Tigre, un État puissant s'élevait contre lequel elles eurent à se défendre de toute antiquité. L'Élam [13] commence aux bords du fleuve

1. La Rata de Ptolémée; cf. Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. I, 3e partie, p. 77. Aujourd'hui Abou-Shahréin (cf. Taylor, *Notes on Abou-Shahrein and Tel-el-Lahm* dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, t. XV, p. 412), — 2. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 228-229. — 3. Dans la langue primitive, Ounou, Ounoug. C'est l'Erekh de la Bible (*Genèse*, XIV, 1), l'Orchoé des classiques (Strabon, XVI, 1 ; Ptolémée, V, 20), aujourd'hui Warkah. — 4. Dans la langue primitive, Babbar-Ounou : cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 223-224. — 5. Aujourd'hui Tell-Loh. — 6. Sur la position des deux pays de Shoumir et d'Accad, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p, 197 sqq.; Hommel. *Die Semitischen Völker*, p. 246-266. — 7. La Nopher du Talmud, aujourd'hui Niffer. — 8. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 216-217. — 9. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 212-216. — 10. Aujourd'hui Tell-Ibrahim. — 11. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 105; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 209-212. — 12. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 209-212. — 13. Le nom Ilamtou, Élam, est sémitique et signifie le

par une riche terre d'alluvions, aussi fertile que la Chaldée elle-même. Le froment et l'orge y rendaient cent et parfois deux cents pour un[1]; le palmier et le dattier y croissaient abondamment, surtout dans le voisinage des villes; d'autres espèces d'arbres, l'acacia, le peuplier, le saule, étaient répandues à la surface du pays[2]. Bientôt cependant le sol s'élève gradin à gradin vers le plateau de Médie; le climat se refroidit de plus en plus, le sol devient moins productif. Des montagnes coulent nombre de rivières, dont les plus grosses, l'Ouknou (Khoaspès), le Pasitigris, l'Oulaï (Eulæos), sont aussi larges que le Tigre et l'Euphrate dans leur partie inférieure. Ce territoire était habité pour la meilleure part par des peuples de race sémitique, apparentés aux Sémites de la Chaldée, partie aussi par des tribus de race et de langue encore mal définies. Au confluent de deux des bras du Khoaspès, sur la lisière de la région basse, à huit ou dix lieues des montagnes, les rois d'Élam avaient bâti Suse[3], leur capitale. La forteresse et le palais s'étageaient sur les penchants d'un monticule qui dominait au loin la plaine : à ses pieds, et dans la direction de l'Orient, s'étendait la ville, construite de briques séchées au soleil[4]. Plus haut sur le fleuve, on rencontrait Madaktou, la Badaca des auteurs classiques; puis, c'étaient de grandes cités murées, Naditou, Khamanou, qui s'arrogent, pour la plupart, le titre de villes royales[5]. La Susiane était en effet une sorte d'empire féodal, divisé en petits États, les Habardip[6], les Houssi[7], les Nimê, indépendants l'un de l'autre, mais souvent réunis sous l'autorité d'un même prince, qui résidait de préférence à Suse. Elle était le siège d'une civilisation florissante, antérieure peut-être à celle de la Chaldée.

Haut pays (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1882, p. 111-112). — 1. Strabon, l. XV, 3. — 2. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 270-346. — 3. Shoushîn ou Shoushoun, dans les textes susiens, Shoushân dans les textes assyriens (Oppert, *les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès des orientalistes de Paris*, t. II, p. 179; *Etudes Sumériennes*, p. 83). — 4. Oppert, *les Inscriptions*, p. 347. — 5. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità assira*, p. 293-304. — 6. Les Amardi de Strabon (Oppert, *les Inscriptions*, p. 179, 183). — 7. Les Ouxii des géographes grecs, le Khouzistan des modernes (Oppert, *op. laud.*, p. 183).

Le peu que nous savons de sa religion par les documents d'époque postérieure nous transporte dans un monde nouveau, plein de noms et de figures étranges. Au sommet de



Un Élamite, d'après un bas-relief assyrien.

la hiérarchie divine trônaient, ce semble, un dieu et une déesse suprêmes, nommés à Suse Shoushinak et Nakhounté : la statue de Nakhounté, inaccessible aux profanes, se dissimulait au fond d'un bois sacré, dont Assourbanabal la tira au VII[e] siècle avant notre ère. Viennent ensuite six dieux

de premier ordre, rangés en deux triades et dont le plus connu, Houm, Oumman, est peut-être le Memnon des Grecs[1]. Pour le reste, la civilisation susienne paraît avoir présenté des analogies frappantes avec la civilisation chaldéenne ; Élamites et Chaldéens avaient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages militaires, les mêmes aptitudes industrielles et commerciales. Leurs rapports se perdent dans la nuit des temps. Nous avons vu plus haut qu'un des premiers exploits de Gilgamès fut de délivrer Ourouk de la domination élamite[2]. La vie entière des deux peuples ne fut qu'une série d'entreprises pour s'asservir et pour secouer le joug l'un de l'autre : tantôt la Chaldée l'emportait sur l'Élam et tantôt l'Élam sur la Chaldée, sans que nul d'entre eux réussît à maintenir son autorité de façon durable.

L'histoire positive des pays du Bas-Euphrate commence par nous montrer les petits royaumes sumériens en lutte l'un contre l'autre, chacun d'eux essayant, à un moment donné, d'établir sa suprématie sur la contrée entière, mais sans y réussir. Trois surtout semblent avoir joué un rôle important dans ces luttes, ceux de Kish, de Lagash et de Ghishkhou. Vers 2900, ces deux derniers, las de se battre sans cesse pour des questions de frontières, soumirent leur querelle au roi de Kish, Mésilim, et lui, après avoir consulté les dieux, il marqua par des stèles et par un canal profond la limite de leurs domaines. Quelques générations plus tard, entre 2750 et 2700, Oush, vicaire de Ghishkhou, reprit soudain l'offensive et se rendit maître d'un canton de Gouêdîn, qui était situé probablement sur la rive orientale du Shatt-el-Haî : il fut défait bientôt, et son successeur Énakalli contraint de restituer à Énannadou de Lagash le territoire contesté. Énannadou paraît ne pas s'en être tenu là. Il exerça son hégémonie sur tout le pays de Shoumir et sur une portion de l'Élam ; lui mort, Ourloumma, fils d'Énakalli, attaqua son frère Énannadou Ier qui l'avait remplacé. La lutte se termina, après des vicissitudes diverses, par la

1. Lenormant, *la Magie*, p. 137-323. — 2. Voir plus haut, p. 182. — 3. *Obélisque de Manishtoushou* dans Morgan-Scheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, pl. I-X et p. 1-52.

victoire complète des gens de Lagash. Pendant trois générations au moins, sous Énannadou II, Enlitarzi et Lougalbanda, Ghishkhou demeura la vassale de sa rivale, tant qu'enfin la fortune changea de camp une fois encore : Lougalzaggizi, vicaire de Ghishkhou et roi d'Ourouk, vainquit Ouroukagina et affaiblit Lagash pour longtemps[1]. Après avoir imposé son autorité aux régions du Sud et fixé sa résidence à Ourouk, il porta ses armes du Golfe Persique au lac de Van. Shoumir triomphait avec lui, mais sa puissance ne dura pas, et bientôt les Sémites groupés autour d'Agadé la renversèrent vers 2680.

Leur chef, celui qui réalisa vraiment l'unité politique de la Chaldée, était un certain Sharroukîn, dont l'histoire nous est peu connue encore. Ses deux premiers successeurs, Manishtousou et Ouroumoush, maintinrent la suprématie d'Agadé sur la Chaldée et sur l'Élam ; mais Ouroumoush ayant péri dans une révolution de palais, fut remplacé sur le trône par un homme nouveau, Shargânisharrî, dont les prouesses firent oublier celles de ses prédécesseurs. Il était fils d'un certain Dâtienlîl, qui n'appartenait pas à la famille royale, et son origine obscure servit plus tard de thème à tout un cycle de légendes populaires. Une statue, qu'on lui éleva à l'époque assyrienne, portait l'inscription suivante : « Ma mère était de basse extraction, et je ne connus pas mon père ; le frère de mon père vivait dans les montagnes. Ma ville fut Azoupirânou, qui est située sur les bords de l'Euphrate. Ma mère, la vassale, m'y conçut ; elle me mit secrètement au monde ; elle me déposa dans une corbeille de joncs, dont elle ferma le tissu avec du bitume, et elle me lança ainsi au fleuve, dont l'eau ne pénétra pas jusqu'à moi. La rivière m'emmena jusque vers Akki, le tireur d'eau. Akki, l'ouvrier tireur d'eau, dans la bonté de son cœur, me recueillit ; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'éleva comme son propre fils ; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'établit comme

1. La plupart de ces événements nous sont connus par les inscriptions d'Entéména et d'Ouroukagina, qui furent trouvées à Telloh par M. de Sarzec et par le capitaine Cros, et qui sont conservées au Musée du Louvre.

jardinier; dans ma profession de jardinier, Ishtar me regarda avec amour, et, durant [quarante]-quatre années, je détins le pouvoir royal ». C'est l'histoire populaire des fondateurs de religion ou d'empire : l'histoire de Moïse confié aux eaux et recueilli par la fille de Pharaon, l'histoire de Cyrus et de Romulus exposés et nourris par un berger jusqu'à l'adolescence. Shargânisharrî réunit sous ses lois la Babylonie entière, Ourouk, Ghishkhou, Lagash, Nippour, puis il se jeta sur l'Élam et il le conquit. Il parcourut ensuite en vainqueur le pays des Goutim et celui des Khatti, l'Adiabène et la Syrie septentrionale. La tradition voulait que ses expéditions n'eussent exigé que trois années, au bout desquelles il serait rentré dans ses États et il aurait employé pacifiquement ses butins à y restaurer les vieux temples ou bien à en bâtir de nouveaux. Sur la fin de ses jours, il se serait remis en campagne et il aurait pénétré au Magan, dans l'Arabie orientale plutôt qu'au Sinaï, où il se serait heurté aux établissements égyptiens; mais, rappelé par la révolte des Chaldéens et bloqué longuement dans Agadé, il aurait réussi à se dégager et à regagner l'ascendant[1]. Son fils Naramsin, qui lui succéda vers 2400, hérita de sa puissance et sut la maintenir intacte. Il eut, lui aussi, à châtier l'Élam, enleva la ville d'Apirak aux bords de l'Euphrate, tua le roi Rishadad, et emmena le peuple en captivité. L'un des rares monuments qui nous soient parvenus de lui nous le montre en lutte contre les montagnards du Zagros : tandis qu'il abat leur chef, ses soldats escaladent les pentes derrière lui, balayant tout sous leur effort[2]. Une autre de ses campagnes fut dirigée contre le Magan : il y défit le roi Manoudannou et il en apporta des blocs de diorite dans lesquels il se tailla des statues[3]. Il fut un constructeur assidu,

1. L'ordre des événements et des dynasties a été rétabli par King, *a History of Sumer and Akkad*, p. 4-251, par Scheil, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 606 sqq. et par Thureau-Dangin, *Revue d'Assyriologie*, 1912, p. 33-37.

2. J. de Morgan, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. I, p. 144, 158, et t. II, p. 5, 53-55.

3. Opert. *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 273, t. II, p. 327; Morgan-Scheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, p. 5.

et il travailla aux principaux temples de la Chaldée, à ceux de Nipour, de Sippar, d'Agadé. Les fragments que nous possédons de ses constructions originales montrent une rare perfection. Les reliefs sont fins, délicats, et ils semblent trahir une influence de l'art égyptien, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe que la guerre le mit en contact avec l'Égypte memphite. Il semble toutefois que son empire ne lui survécut pas longtemps : Agadé disparut une soixantaine d'années après lui, et la suprématie repassa du Nord au Sud, des Sémites aux Sumériens.



Naramsin vainqueur de l'Élam.

Après une période d'indécision, qui fut assez courte, Ourou passa au premier rang un peu avant l'an 2500. Elle avait eu jadis ses vicaires, qui relevaient du souverain du moment : elle est maintenant souveraine à son tour, et elle a ses rois, dont le plus illustre est pour nous le fondateur même de la dynastie, Ourengour. Son domaine comprenait Shoumir, Akkad, la meilleure partie de l'Élam : Suse, en effet, était demeurée sous l'autorité des Mésopotamiens depuis Naramsin, et ses chefs Kariboushashoushinak, Khou-

rantepti, Khalroukhouratir, les deux Idadou, n'avaient que le titre de vicaires[1]. Les débris des édifices construits par Ourengour à Larsam, à Ourouk, à Nippour, à Sippar, aussi bien que dans la capitale même, sont des *ziggourât* de proportions gigantesques, dont les quatre angles étaient orientés sur les quatre points cardinaux du ciel. Les débris du plus grand d'entre eux, celui d'Ourouk, forment un monticule d'environ soixante-dix mètres de côté et trente-cinq mètres de hauteur; plus de trente millions de briques ont dû entrer dans la maçonnerie[2]. Les autres, bien que de moindres prétentions, présentent encore des dimensions considérables : leur nombre et leur grandeur suffisent, en l'absence de tout autre document, à nous donner une idée magnifique de ce qu'était le prince qui les devisa. Doungi, qui succéda à Ourengour, fut peut-être plus puissant encore que n'était son père : nous savons qu'il pilla Babylone pour enrichir les dieux d'Ourouk et d'Éridou[3], et qu'il commandait à Lagash comme à l'Élam.

Lagash s'était relevée assez lentement de son désastre, et elle était devenue comme la métropole des antiques populations sumériennes, mais ses vicaires ne jouaient dans la politique du temps qu'un rôle secondaire. Le plus prospère d'entre eux se recommande à notre attention, surtout comme constructeur : il rebâtit à grand luxe les temples et, pour se procurer les matériaux, il envoya chercher les bois, les métaux, le diorite et le granit aux régions les plus lointaines, dans l'Amanos, dans le Liban, au Magân. Ses dépouilles ornent aujourd'hui nos galeries du Louvre, inscriptions sur pierre, cylindres, barils de terre cuite, bas-reliefs, statues. De ces statues, les unes sont debout, tandis que les autres le représentent assis, tenant sur ses genoux le plan des édifices qu'il avait dessinés. Les têtes qu'on a retrouvées à leurs côtés, et qui, malheureusement, ne leur appartiennent pas, sont bien étudiées et d'une expression très fière. Les corps n'ont pas l'élégance et la finesse qu'on admire

1, Morgan-Scheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, où les monuments de ces personnages sont publiés. — 2. Loftus, *Chaldæa and Susiana* p. 167 sqq. — 3. Hall-King, *Egypt and Western Asia*, p. 191.

chez les statues égyptiennes antérieures ou contemporaines, mais ils sont modelés avec une franchise et avec une vigueur merveilleuses. Somme toute, ces monuments témoignent d'un art un peu provincial d'accent, si on les compare aux monuments de Naramsin, mais puissant et fort : la Chaldée, en ce qui concerne la sculpture, pouvait presque rivaliser avec l'Égypte[1]. Ses successeurs ne la maintinrent pas à ce degré de perfection, et leur ville, épuisée par l'effort qu'elle avait déployé, tomba dans une décadence irrémédiable sous la domination des rois d'Ourou.


Tête de Goudéa.


Statue acéphale de Goudéa.

Ceux-ci ne surent pas perpétuer l'unité du royaume, et quarante ans après la mort de Doungi, Ourou tomba au second rang. Elle garda pourtant assez de prestige pour qu'on la considérât longtemps encore pour la métropole de la contrée. Nul ne pouvait passer pour le maître légitime de Shoumir et d'Accad s'il ne l'avait rangée sous sa loi ; pendant plusieurs siècles, il n'y eut roitelet

1. L'histoire de Zirpourla-Lagash nous est connue par les documents que M. de Sarzec et le capitaine Cros ont rapportés des fouilles qu'ils

ambitieux qui ne combattît pour l'acquérir et s'y introniser. Vers 2187, ce furent les princes d'Ishîn, Ishbioura, Gimili-Ishou, Idindagân, Ismidagân; mais ils furent dépossédés vers 2100 par Goungounoum de Larsam, dont le descendant le plus puissant fut Siniddinam. La série de ces princes est mal déduite sur bien des points, et il est vraisemblable que le progrès de la découverte nous obligera à la bouleverser plus d'une fois encore, avant que nous arrivions à la déterminer avec certitude. Cependant l'Élam supportait avec impatience le joug des Chaldéens, et ses vicaires aspiraient au moment où, libérés enfin du joug étranger, ils domineraient à leur tour sur leurs anciens maîtres. Vers 2000, Koutournakhoûnté, roi de Suse, envahit la Mésopotamie et la parcourut triomphalement d'un bout à l'autre; Babylone elle-même dut plier le genou devant lui. Il emmena comme trophées les statues des divinités ennemies, entre autres celles de la déesse Nanâ, la patronne d'Ourouk, qu'il déposa dans un des temples de Suse. Poussa-t-il jusqu'à la Méditerranée, ainsi que Sharginasharrî et Naramsin? On l'ignore; mais la Chaldée entière ne fut plus, après sa retraite, qu'une dépendance de l'Élam.

ont faites à Telloh de 1881 à 1908, et qui ont été publiés et mis en lumière, surtout dans Heuzey-Sarzec, *Découvertes en Chaldée*.

L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

Il semble que l'invasion élamite coïncide avec des mouvements de peuples considérables, dont l'un au moins atteignit la Syrie. Les historiens qui recueillirent plus tard le vague écho des traditions asiatiques inscrivaient, vers ce temps, dans leurs Annales, une irruption des Scythes : un roi scythe, nommé d'une manière invraisemblable Indathyrsês, aurait couru en vainqueur l'Asie entière et pénétré même en Égypte[1]. La conquête de l'Égypte fut en effet comme le dernier terme d'une migration comparable à celles qui consommèrent, au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, la chute de l'empire romain.

Une grande partie des tribus sémitiques dont nous avons parlé déjà[2] s'était concentrée, dès la plus haute antiquité, sur la rive occidentale et méridionale du golfe Persique. Favorisées par la nature des lieux, elles avaient appris l'art de la navigation, et s'étaient enrichies par le commerce. Leurs caravanes cheminaient, à travers le désert d'Arabie, jusque vers les côtes de la mer Rouge et de là en Afrique ; c'est pour cela sans doute que le nom national d'une des tribus, Pouanîti, Pœni, Puni, fut appliqué par les Égyptiens à l'Arabie et au pays des Somâl[3]. Une première aventure avait jeté Koush dans le bassin du Nil[4] : une seconde conduisit les gens du Pouanit au nord de l'Égypte. La tradition classique attribuait leur départ à de violents tremblements de terre : il me semble que la descente des Élamites en Chaldée ne dut pas y être étrangère. Ils quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite

1. Strabon, l. XV, c. I, *Indica*, 5-6. — 2. Voir plus haut, p. 147-148. — 3. Mariette, *Sur une découverte récemment faite à Karnak*, dans les *Comptes rendus*, 1874, p. 247-249, et *les Listes géographiques des pylônes de Karnak*, p. 60-66. Dès la quatrième dynastie, il est fait mention d'Hathor, dame de Pouanit. — 4. Voir plus haut, p. 124.

les peuples qu'ils rencontrèrent sur la route. Selon une version, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés aux environs de Babylone, au bord du grand lac d'Assyrie, puis se seraient introduits en Syrie par la voie du Nord[1]. D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule Arabique, de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain[2]. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, Réphaïm, Néfilim, Zomzommim, que la tradition leur oppose, et ils s'emparèrent du pays tout entier, depuis la rivière d'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Leur marche en avant ne s'arrêta pas là : plusieurs de leurs tribus, attirées sans doute par le renom de richesse de l'Égypte, franchirent le désert qui divise l'Afrique de l'Asie et se ruèrent sur la vallée du Nil[3].

Les circonstances étaient particulièrement favorables à ue invasion. Comme à toutes les époques troublées de son histoire, l'Égypte était partagée alors en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours en révolte contre le souverain légitime. La quatorzième dynastie, reléguée à Xoïs, au centre du Delta, achevait de s'éteindre au milieu du désordre et des guerres civiles; elle ne soutint pas le choc et fut rapidement renversée par les conquérants. « Il nous vint un roi nommé Timæos. Sous ce roi donc, je ne sais pourquoi, Dieu souffla contre nous un vent défavo-

1. Justin, l. XVIII, c. III, § 2. Le lac d'Assyrie peut être soit le Bahr-i-Nedjif, soit le lac de Bambyce (Gutschmid, *Beitræge zur Geschichte des alten Orients*, I, 1858, p. 26). L'identification avec le lac de Mérom (Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistœer*, p. 181-183) est impossible à soutenir. — 2. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 38 sqq. Sur le manque d'authenticité des traditions recueillies par les historiens arabes, cf. Th. Nöldeke, *Ueber die Amalekiter*, p. 34 sqq. — 3. L'origine phénicienne des rois Pasteurs et de leur peuple est attestée par Manéthon, édit. Uuger, p. 140 sqq., et par d'autres chronographes. Cf. le passage de Conon, dans les Mythographes grecs de Westermann, p. 141 : οἱ δὲ Φοίνικες τότε μέγα τε, ὡς λόγος, ἴσχυον, καὶ πολλὴν τῆς Ἀσίας καταστρεφόμενοι, τὸ βασίλειον ἐν Θήβαις ταῖς Αἰγυπτίαις ἔχον. Cette théorie de l'origine des Hyksos a été adoptée par Lepsius, *Nubische Grammatik*, Einleitung, CVIII, sqq., et par Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 125 sqq.; pour Mariette (*Aperçu de l'histoire d'Égypte*, 1864, p. 50) et pour le P. di Cara (*Gli Hyksôs di Egitto*, p. 175-177 et *Gli Hethei-Pelasgi*, t. I, p. 5, 6) ce sont des Hittites.

rable ; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, venant à l'improviste, envahirent le pays et le subjuguèrent aisément et sans combat[1]. » Ce fut comme une nuée de sauterelles qui s'abattit sur l'Égypte. Villes et temples, tout fut ruiné, pillé, brûlé. Une partie de la population fut massacrée, le reste, avec femmes et enfants, réduit en esclavage. Memphis soumise et le Delta conquis en son entier, les barbares élurent roi un de leurs chefs nommé Shalati (Salatis, Saïtès)[2]. Shalati établit parmi eux un commencement de gouvernement régulier : il choisit Memphis pour capitale et il frappa d'un impôt ses sujets égyptiens.

Deux périls le menaçaient. Au sud, les princes thébains, saisissant la direction des affaires après la chute des Xoïtes, avaient refusé de lui prêter le serment de fidélité et organisaient la résistance. Au nord, il devait contenir la convoitise des tribus cananéennes qui étaient demeurées en Syrie et l'ambition des conquérants élamites de la Chaldée[3]. Shalati prit ses mesures en conséquence. Les Égyptiens, divisés et abattus par leurs revers, n'étaient plus à craindre pour le moment : il se contenta de semer aux points stratégiques de la vallée, des postes fortifiés, dont la possession lui assurait l'obéissance des nomes environnants, il concentra le gros de ses forces sur la frontière de l'isthme. Les immigrations pacifiques, si fréquentes au temps de la douzième dynastie, avaient déjà introduit dans le Delta oriental des populations asiatiques. Il fonda au milieu d'elles, et sur les ruines d'une ancienne ville, Hâouârou (Avaris), dont la légende se rattachait au mythe d'Osiris et de Typhon, un vaste camp retranché, capable de recevoir deux cent quarante mille soldats. Il s'y rendait chaque année en été pour assister aux exercices militaires, payer la solde et régler les distributions de vivres. Cette garnison permanente mit le nouveau royaume à l'abri des invasions et devint pour les suc-

1. Manéthon, édit. Unger, p. 140. — 2. On a cru retrouver le nom de Shalati dans le cartouche brisé du Sphinx de Tell-Mokhdam (Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 202 ; Ed. Meyer, *Set-Typhon*, p. 56 ; Lauth, *Manetho*, p. 249) ; mais Naville y a reconnu le nom Nahsiri d'un Pharaon de la XIVe Dynastie (*Le roi Nahasi* dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 97-101). — 3. Manéthon les appelait improprement Assyriens.

cesseurs de Shalati une pépinière inépuisable d'excellents soldats, avec lesquels ils achevèrent la conquête de l'Égypte. Il fallut plus de deux cents ans pour abattre les princes de Thèbes : « cinq rois, Bnôn, Apachnas, Apôpi Ier, Iannas », peut-être le Khayâni des monuments, Assès, usèrent leur vie « à mener une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte[1] ». Enfin Assès renversa la quinzième dynastie et demeura seul maître de la vallée entière.

Les Égyptiens prêtaient aux tribus nomades de la Syrie le nom de Shous, Shasou, *pillards*, *voleurs*, qui convenait, alors comme aujourd'hui, aux Bédouins du désert. Ils l'appliquèrent à leurs vainqueurs asiatiques : le roi des pays étrangers Hiq-satiou, se changea dans leur bouche en roi des Shasou, Hiq-shasou, dont les Grecs ont fait Hykoussôs, Hyksôs[2]; quant au peuple, on l'appela d'une manière générale Menatiou, les pasteurs, ou Satiou, les archers. Le souvenir de leurs cruautés resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et il exaltait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les qualifia de maudits, de pestiférés, de lépreux[3]. Pourtant ils se laissèrent apprivoiser assez rapidement. S'ils gardaient la supériorité dans l'ordre militaire et politique, ils se savaient inférieurs à leurs sujets en culture morale et intellectuelle. Leurs rois comprirent bientôt qu'il y avait plus de profit à exploiter le pays qu'à le piller, et, comme aucun des envahisseurs n'aurait pu se débrouiller au milieu des complications du fisc, ils enrôlèrent des scribes indigènes au service du Trésor et de l'administration. Une fois admis à l'école de l'Égypte, les barbares entrèrent rapidement dans la vie civilisée. La cour des Pharaons reparut autour des rois Pasteurs, avec toute sa pompe et tout son cortège de fonc-

1. Manéthon, édition Unger, p. 141. Devéria a cru retrouver leurs noms dans un fragment du papyrus royal de Turin (*Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-S'ôs*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III. p. 253-256; cf. Lauth, *Ægyptische Chronologie*, p. 136 sqq.). — 2. Manéthon, *ibid.*, p. 142. Hyksôs répond au singulier Hiqshôsou, le roi des Shasou, Hykoussôs au pluriel Hiqou-shosou, les rois des Shasou. — 3. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1re série, p. 28-41.

tionnaires petits et grands ; le protocole royal des Khéops et des Amenemhaît fut adapté aux noms étrangers d'Iannas et



Fragment d'une statue de Khayâni.

d'Apôpi. La religion égyptienne, sans être adoptée officiellement, fut tolérée, et la religion des Cananéens subit quelques modifications, pour ne pas blesser outre mesure la suscepti-

bilité des adorateurs d'Osiris. Soutkhou, le guerrier, le dieu national des conquérants, fut identifié avec le Set égyptien. Tanis, élevée au rang de capitale, rouvrit ses temples et augmenta le nombre de ses palais. Un moment, Mariette crut y avoir retrouvé dans les ruines des sphinx et des statues, qui nous enseignaient ce que fut la sculpture au temps des Pasteurs. « Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'ossseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore[1]. » Des recherches postérieures ont démontré que ces monuments sont l'œuvre d'une école locale purement pharaonique, et que certains d'entre eux représentent Amenemhaît III de la douzième dynastie : si l'on y lit parfois les cartouches d'un Apôpi, c'est qu'ils furent usurpés par ce souverain[2]. Les rares monuments qui leur appartiennent, le sphinx de Bagdad, la statue de Khayâni, sont du style ordinaire[3]. Cette civilisation nouvelle, moitié égyptienne, moitié sémitique, se développa sous une seconde dynastie des rois Pasteurs, que les historiographes nationaux se résignèrent à adopter et à considérer comme la seizième de leurs dynasties nationales[4].

1. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé, sur les fouilles de Tanis*, p. 9. Fr. Lenormant a découvert à Rome les fragments d'une statue égyptienne, qui lui a paru se rattacher au même type (*Frammento di statua di uno dei re pastori di Egitto*, extrait du *Bolletino della Commissione Comunale di Roma*, 1877). — 2. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65, n° 107, et *Archéologie Égyptienne*. p. 216-217, Golénischeff, *Amenemha III et les Sphinx de San*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 131-136. — 3. Naville, *Bubastis*, pl. XII, XXV *a* et p. 23-26 qui lit le nom Rayan. — 4. A cette époque appartient probablement l'Apôpi Aousirri dont le nom se lit sur deux tablettes en bois du Musée de Berlin (Eisenlohr, *An Historical Monument*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1881, p. 97-98). Ce prince serait le même que l'Aousirri, dans la trente-troisième année duquel fut copié le traité de Mathématiques du papyrus Rhind (Eisenlohr, *Ein Mathematisches Handbuch*, p. 7, 28).

Si, du temps des Pharaons indigènes, les Syriens étaient accourus en foule sur cette terre d'Égypte, qui les traitait en sujets, peut-être en esclaves, l'attrait qu'ils éprouvaient pour elle dut être plus considérable du temps des rois Pasteurs. Les nouveaux venus trouvaient établis sur les bords du Nil des hommes de même race qu'eux, tournés en Égyptiens, il est vrai, mais non pas au point d'avoir perdu tout souvenir de leur langue et de leur origine. Ils furent accueillis avec d'autant plus d'empressement que les conquérants sentaient le besoin de se fortifier au milieu d'une population hostile. Le palais des rois s'ouvrit plus d'une fois à des conseillers et à des favorites asiatiques; le camp retranché d'Hâouârou hébergea souvent des recrues syriennes ou arabes. Invasions, famines, guerres civiles, tout semblait conspirer à jeter en Égypte, non pas seulement des individus isolés, mais des familles et des nations entières. La Bible raconte qu'une famille d'origine sémite avait quitté Our en Chaldée, sous la conduite de Tharé, et s'était cantonnée sur la rive gauche du fleuve, près de Harrân en Mésopotamie. Bientôt après, elle avait franchi l'Euphrate avec Abram ou Abraham, et parcouru la Syrie dans toute sa longueur du nord au sud. Les gens venus avec Abraham auraient peuplé la partie méridionale du pays. Les uns aux ordres d'Abraham lui-même se seraient fixés, après mainte aventure, aux alentours de Kiriath-Arba et ils auraient rayonné de là sur la terre de Canaan. Les autres auraient filé par delà le Jourdain avec Lot, le neveu d'Abraham, et engendré les tribus de Moab et d'Ammon. D'autres encore se seraient enfoncés dans le désert méridional, où ils se mêlèrent aux Édomites. Le plus gros des bandes aurait adopté le nom d'Enfants d'Israël[1], et, après avoir promené ses tentes à travers les plaines et les montagnes de Canaan, serait descendu en Égypte avec les biens de la tribu.

D'après la légende, le patriarche Jacob avait douze fils. Le plus jeune, Joseph, excita la haine de ses frères pour la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent à une caravane de marchands qui se rendait en Égypte, et ils

1. Israël, *celui qui lutte contre Dieu*. C'est le surnom que Jacob prit, selon la légende, après sa lutte avec Dieu (*Genèse*, XXXII, 24-32).

persuadèrent à leur père qu'une bête fauve avait dévoré son enfant bien-aimé. Mais l'éternel était avec Joseph et le faisait prospérer. Vendu à l'un des grands officiers de la couronne, nommé Pétéphrê, il devint bientôt l'intendant du maître et le premier ministre de Pharaon. Une année que ses frères, rongés par la famine, étaient venus acheter du blé en Égypte, il se découvrit à eux et il les amena devant le roi. Alors celui-ci dit à Joseph : « Dis à tes frères : Faites ceci : chargez vos bêtes et partez pour vous en retourner au pays de Canaan ; prenez votre père et vos familles et revenez vers moi ; je vous donnerai du meilleur du pays d'Égypte, et vous mangerez la graisse de la terre[1]. » Israël s'exila donc avec tout ce qui lui appartenait, « et les enfants d'Israël mirent Jacob, leur père, et leurs petits enfants et leurs femmes, sur les chariots que Pharaon avait envoyés pour les porter. Ils amenèrent aussi leur bétail et leur bien qu'ils avaient acquis au pays de Canaan, et Jacob et toute sa famille avec lui vinrent en Égypte[2] ». Ils s'installèrent entre la branche sébennytique du Nil et le désert, au pays de Goshen, où ils multiplièrent outre mesure[3]. La tradition assure que leur voyage eut lieu sous un des rois Pasteurs qu'elle appelle Aphôbis[4], évidemment l'un des Apôpi, peut-être celui-là même qui embellit Tanis et qui grava son nom sur les sphinx d'Amenemhaît III.

Sous la domination de ses rois étrangers, comme sous celle de ses rois indigènes, l'Égypte avait continué d'être administrée féodalement. Les Pasteurs possédaient le Delta avec Memphis, Hâouârou et Tanis, mais, au sud de Memphis, leur autorité directe ne paraît pas s'être propagée plus loin que le Fayoum. La Haute Égypte et la portion de la Nubie qui s'y rattachait étaient, comme au temps de la onzième dynastie, entre les mains de tyrans locaux astreints au tribut annuel. Thèbes, toujours prépondérante depuis Amenemhaît Ier, exerçait sur eux une sorte d'hégémonie, qui faisait de ses maîtres les rivaux naturels des souverains du Delta. Plus d'une fois pendant la durée de la seizième dynastie, les

1. *Genèse*, XLV, 17-18. — 2. *Ibid.*, XLVI, 5 6. — 3. Sur l'étendue du pays de Goshen, consulter, avec quelques restrictions, l'ouvrage de G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*. — 4. Jean d'Antioche, fr. 39, dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. IV.

Thébains durent essayer de secouer le joug, mais sans aucun succès : ce fut seulement après deux siècles de vasselage qu'une révolte décisive éclata. Apôpi régnait alors à Tanis, et le maître de Thèbes, Saknounrî[1] Tiouâa Ier, qui plus tard fut roi (*soutonou*), n'était encore que prince (*hiqou*) des cantons du Midi. Les débuts de la rébellion ne nous sont pas connus, et les Égyptiens eux-mêmes paraissent n'avoir pas été beaucoup mieux renseignés que nous à cet égard. L'imagination populaire s'empara plus tard de l'événement et l'accommoda à sa guise, en y mêlant des éléments purement mythiques. On contait couramment, dès la dix-neuvième dynastie[2], que la guerre avait eu pour motif une querelle religieuse. « Voici que le roi Apôpi se prit Soutkhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était dans la Terre entière, si ce n'est Soutkhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel, à la porte de son palais, et il se leva chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes à Soutkhou, et les chefs vassaux du souverain étaient là, avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le sanctuaire de Phrâ-Harmakhis. » Le temple terminé, il songea à imposer le culte de son dieu au prince de Thèbes, mais, au lieu d'employer la force, il recourut à la ruse. Il convoqua ses scribes et ils lui donnèrent le conseil que voici. « Qu'un messager aille vers le chef de la ville du Midi pour lui dire : « Le roi Râ-Apôpi « t'envoie dire : Qu'on chasse sur l'étang les hippopotames « qui sont dans les canaux du pays, afin qu'ils ne troublent « plus mon sommeil la nuit et le jour. » Il ne saura que répondre ni en bien ni en mal : alors tu lui enverras un autre messager : « Le roi Râ-Apôpi te fait dire : Si le chef « du Midi ne peut pas répondre à mon message, qu'il ne « serve d'autre dieu que Soutkhou! Mais s'il y répond et « qu'il fasse ce que je lui dis de faire, alors je ne lui prendrai « rien, et je n'adorerai plus d'autre dieu du pays d'Égypte « qu'Amon-Râ, roi des dieux » et divinité nationale des

1. Sur la lecture de ce nom, voir Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 199, note 2. — 2. Le Papyrus Sallier n° I, qui nous a conservé le début de ce conte, a été écrit vers le milieu ou vers la fin de la dix-neuvième dynastie.

Thébains. Le message nous paraît bizarre, mais la tradition orientale en met de pareils dans la bouche d'autres rois. C'est ainsi que le Pharaon Nectanébo mandait par ambassadeur à Lycérus, roi de Babylone : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. » Le Babylonien, pour ne pas demeurer en reste, avait un chat qui allait étrangler les coqs à Memphis et qui revenait au matin[1]. Les hippopotames du lac de Thèbes, qu'il faut chasser pour que le roi de Tanis puisse dormir, sont proches parents des chevaux dont le hennissement s'entend jusque vers Babylone, et du chat qui accomplit en une nuit le voyage d'Égypte aller et retour. Le conte est malheureusement mutilé : Saknounrî se tirait sain et sauf de l'épreuve, et Apôpi, pris à son propre piège, était contraint de renoncer à Soutkhou pour adopter le culte d'Amon-Râ. Très probablement, il refusait de se soumettre à la loi que lui-même avait proposée, et il déclarait la guerre à son rival heureux[2].

La guerre, une fois commencée, dura sans interruption pendant plus d'un siècle. Tiouâa Ier se proclama roi et fonda la dix-septième dynastie (diospolitaine). Les chefs égyptiens se prononcèrent pour lui, et unirent leurs troupes aux siennes. Les Pasteurs furent débusqués successivement des positions qu'ils occupaient dans la Moyenne Égypte et refoulés sous Memphis. Après une lutte acharnée, un roi, que Manéthon appelle Alisphragmouthosis, délivra cette ville; les barbares, expulsés de la partie occidentale du Delta, furent enfin acculés à leur camp retranché d'Hâouârou. Ils y résistèrent longtemps encore malgré les efforts des Thébains : Saknounrî III Tiouâken, Kamôsis et leurs vassaux vinrent échouer contre la forteresse des Pasteurs. Ahmôsis Ier,

1. La vie d'Ésope le Phrygien, traduite par La Fontaine (*Fables* de La Fontaine, édit. Lemerre, t. I, p. 41-45). — 2. G. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 195-216; *les Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, p. 185-196. Je n'ai pas tenu compte du roi Noubiti, l'Ombite, dont parle une inscription de Tanis (Mariette, *la Stèle de l'an* 400), et dont tous les égyptologues font un roi Pasteur : j'ai indiqué ailleurs que je reconnaissais, dans le passage où il est nommé, une allusion au dieu Typhon, considéré comme souverain de l'Égypte au temps des dynasties divines (cf. *Revue critique*, 1880, t. I, p. 467).

successeur de Kamôsis, fut plus habile : dans la cinquième année de son règne, il réussit à s'emparer d'Hâouârou. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent en Syrie, où les Égyptiens les poursuivirent et les forcèrent dans leurs derniers retranchements, près de Sharouhana[1], après une lutte de six années. Après six siècles et plus de domination étrangère, l'Égypte était libre, des cataractes aux abords de la Méditerranée[2].

La guerre de l'indépendance avait duré plus de cent cinquante ans, elle avait désorganisé entièrement le pays et couvert le sol de ruines : Ahmôsis dut s'occuper avant tout de mettre l'ordre dans l'administration des affaires. Les petits princes qui l'avaient aidé furent réduits à la condition de gouverneurs héréditaires des nomes; pour les consoler, on leur laissa les honneurs et le titre de roi, que beaucoup d'entre eux s'étaient arrogés et qu'ils continuèrent de porter jusqu'à leur mort[3]. La Nubie n'avait jamais cessé de faire partie de l'empire, au moins nominalement; mais ses chefs ne se résignèrent pas à reconnaitre du premier coup l'autorité directe de Pharaon. Tandis qu'Ahmôsis s'attardait encore en Asie, les tribus du Khonthonnofri envahirent l'Égypte et pénétrèrent jusqu'à une localité du nom de Tentoâ; elles furent battues à grand'perte et elles rentrèrent dans le devoir, mais leur invasion eut son contre-coup à l'intérieur. Les

1. Probablement la ville de Sharoukhen, dans la tribu de Siméon, *Josué*, XIX, 6. C'est à Piehl (*Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XV, p. 258) que nous devons l'explication de cette dernière partie de la guerre. — 2. Pour l'étude de cette époque, voir Lepsius, *Chronologie*; Brugsch, *A History of Egypt under the Pharaons*, t. I, p. 198 sqq.; Maspero, *Revue critique*, 1870, p. 116, et *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 71-81; Erman, *Zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1880; L. Stern, *Die Hyksos*, dans la *Deutsche Revue*, t. VII. Chabas avait réuni dans un ouvrage spécial à peu près tout ce qu'on sait des Pasteurs, *les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, 1868, in-4°; le P. di Cara a repris le sujet vingt ans plus tard dans *Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*. — 3. Birch, *le Papyrus Abbott*, p. 175 *b*. Les plus illustres de ces princes, ceux qui régnaient à Nekhabit, n'ont pas pris le cartouche; leurs tombeaux sont comparables pour la finesse du dessin aux meilleurs tombeaux de Béni-Hassan. Les autres sont connus par de petits monuments ou par les listes conservées dans les tombeaux des domestiques de la nécropole thébaine (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 2).

seigneurs féodaux ne devaient pas considérer sans inquiétude cette exaltation soudaine du roi de Thèbes : ils n'avaient pas chassé les Pasteurs pour accepter sans regimber le joug d'un de leurs pairs. La rébellion éclata au Sud, et un chef nommé Titi-ânou fit échec pendant quelque temps aux flottes royales[1]. Vaincu et prisonnier, la résistance tomba avec lui : Ahmôsis put se livrer désormais aux travaux de la paix. Les rois des dynasties précédentes, trop affaiblis ou trop embarrassés, n'avaient pas continué à Thèbes les constructions commencées par leurs ancêtres de la douzième et de la treizième dynasties : il répara le sanctuaire d'Amon et il jeta les fondations de plusieurs autres édifices religieux moins importants[2]. Memphis, disputée longtemps entre les Égyptiens et les Pasteurs, avait souffert et ses temples tombaient en ruines : l'an XXII, il rouvrit en grande pompe les carrières antiques de Tourah et il entreprit la restauration du temple de Phtah[3]. Naturellement les prisonniers de guerre pasteurs et nubiens furent condamnés aux travaux : de manœuvres qu'ils étaient sous Apôpi, les Égyptiens passèrent contremaîtres, tandis que les Asiatiques se remettaient à tirer la pierre et à mouler la brique comme avant l'invasion. Manéthon rapportait que le roi, pour se débarrasser des restes de l'armée vaincue, lui avait accordé une capitulation aux termes de laquelle elle s'était retirée en Syrie[4]. Le gros de la nation, installé entre le désert et les branches orientales du Nil, préféra l'esclavage sur la riche terre d'Égypte aux chances de liberté que lui offrait une émigration. Les Pasteurs, et avec eux les tribus juives et syriennes auxquelles ils avaient accordé l'hospitalité, restèrent sur le sol, mais non plus en maîtres. Leur camp retranché d'Haouârou fut détruit. La place de Zarou fut fortifiée, autant pour les contenir que pour servir d'avant-poste à l'Égypte contre un retour offensif des populations asiatiques. Tanis, la capitale d'Apôpi, fut traitée en ennemie et laissée

1. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 37, l. 17-22 de l'inscription d'Ahmôsis si Abina. — 2. E. de Rougé, *Étude sur les monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71 ; cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89-93. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 150-151.

dans l'état de désolation où la guerre l'avait mise : pendant plusieurs siècles, elle disparut entièrement de l'histoire[1].

Ahmôsis I[er], le libérateur, demeura toujours en grand honneur auprès des Égyptiens : ils le proclamèrent dieu et fondateur d'une dynastie nouvelle, la dix-huitième[2]. Il avait eu ses droits à la couronne du chef de sa femme Nofritari, fille du roi Kamôsis et de la reine Ahhôtpou I[re 3] : elle partagea les honneurs divins qu'on lui rendit, et elle le supplanta même dans la vénération des fidèles[4]. Leur fils Aménôthès I[er] (Amanhatpou)[5] ne s'écarta point de la politique paternelle. On ne sait guère ce qu'il osa du côté de la Syrie, mais, au Sud, il élargit les frontières de son empire. Une série d'expéditions heureuses conduisit les armées égyptiennes au cœur de l'Éthiopie et en acheva la conquête[6]. Désormais les Pharaons n'eurent plus de guerres sérieuses à diriger contre les régions du Midi : il leur suffit de quelques razzias rapides pour maintenir les tribus du désert dans une demi-obéissance et pour approvisionner Thèbes d'esclaves noirs en nombre convenable. La civilisation égyptienne recouvra et dépassa même de ce côté le

1. Mariette, *Notice des monuments*, p. 272-273. — 2. Le cercueil et le corps du roi, de sa femme Nofritari, d'un de leurs fils et d'une de leurs filles morts en bas âge, ainsi que de plusieurs princes et princesses de leur famille, ont été découverts en 1881, dans la cachette de Déir-el-Bahari, et sont aujourd'hui au Musée du Caire (Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 317 sqq). — 3. Nofritari est quelquefois représentée avec la face noire (Champollion, *Notices*, t. I, p. 520-525, 846 et p. 534), et l'on en a conclu qu'elle était la fille d'un prince nègre, qu'Ahmôsis aurait épousée pour s'assurer un allié contre les Pasteurs. Mais cette coloration noire, d'ailleurs assez rare, et qui échange quelquefois avec la couleur bleue (dans le tombeau de Kasa à Déir-el-Médinéh, Wiedemann, *Ægypische Geschichte*, t. I, p. 315), est donnée à la reine dans son rôle de déesse, et n'a qu'une valeur mythologique. — 4. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie* dans le *Recueil*, t. III, p. 109-110, etc. — 5. La forme Aménophis, adoptée généralement, est la transcription grecque du nom Amenemopit : la transcription grecque d'Amanhatpou, Amenhotpou, est Aménothès (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 128-129). — 6. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 87, l. 23-25 de l'inscription d'Ahmôsis si Abina. Une stèle en bois du Musée de Turin proviendrait, dit-on, de Méroé (Gazzera, *Descrizione dei Monumenti Egizii*, pl. I, 8), et semblerait montrer qu'Amenôthès I[er] avait porté ses armes jusque là

terrain que l'invasion lui avait fait perdre depuis la quatorzième dynastie; elle remonta le Nil jusqu'à Napata et plus haut peut-être. Des colons s'installèrent à demeure sur les deux rives du fleuve, des villes et des temples s'élevèrent partout où la nature du terrain le permettait; la langue, les mœurs, le culte des Thébains, s'enracinèrent solidement entre la première et la quatrième cataracte[1]. L'Égypte couvrit réellement la vallée du Nil depuis les plaines de Sennaar jusqu'à la côte du Delta.

Mais la guerre de l'indépendance et les expéditions qui l'avaient suivie avaient éveillé dans la nation l'esprit militaire, dans les princes l'amour de la conquête. Par une sorte de réaction contre l'oppression brutale qu'elle avait subie pendant tant de siècles, l'Égypte fut saisie d'une force d'expansion qu'elle n'avait jamais eue, et elle sentit le besoin d'opprimer à son tour. Du côté du Sud, l'œuvre de colonisation était terminée, mais vers l'Orient, dans ces contrées asiatiques dont les soldats du premier empire thébain avaient à peine entamé la lisière, il y avait matière à des exploits profitables en même temps que glorieux. Les légions égyptiennes s'ébranlèrent lourdement sur les chemins de l'Asie, que les débris des Pasteurs leur avaient ouverts : elles ne les oublièrent plus. Dès lors ce ne fut plus, des sources du Nil Bleu aux sources de l'Euphrate, sur toute l'Éthiopie et sur toute la Syrie, que bataille et pillage perpétuels. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des nègres du Soudan, l'arrivée solennelle du prince de Koush, de son butin, de ses soldats : des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés : les barbares du Nord, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le mufle d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, étalaient aux yeux des Égyptiens brunis leurs grands corps blancs ornés de peintures et de tatouages. Puis c'était un succès sur les Routonou, et la prise d'une place forte, entrepôt du commerce

1. Lepsius, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8 sqq.

syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon et aux roulements du tambour; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres saluaient partout le cortège triomphal de Pharaon. C'était le temps des fortunes rapides : le fils d'un fellah s'en allait simple soldat et revenait général. Il fallut cinq siècles de guerres pour calmer l'humeur belliqueuse des Égyptiens. Jeter les Pasteurs sur l'Égypte, et par contre-coup l'Égypte sur l'Asie, tel fut donc le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie, une nouvelle époque s'ouvre dans les destinées des nations antiques : l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence.

XVe Dynastie.

Dans le Delta. 1re dynastie des Pasteurs.		Dans la Haute Égypte. Dynastie thébaine.
I. Shalati. . .	Σάλατις Σαΐτης.	. . . .
II.	Βνῶν.	. . . .
III. Ap.	Ἀπαχνάν.	. . . .
IV. Apôpi Ier . .	Ἄφωφις, Ἄφωβις.	. . . .
V.	Σταάν ou Ἰάννας.	. . . .
VI.	Ἀσσήθ, Ἄσσης.	. . . .

XVIe Dynastie.

2e dynastie des Pasteurs
sur toute l'Égypte.
I. Susirniri Khayani.
II. Apôpi II, Aousirri.
. . . .

XVIIe Dynastie.

3e dynastie des Pasteurs 43 *rois* (?).	43 rois thébains.
I. Apôpi III Aqnounrî.	I. Tiouâa Ier Saknounrî I.
. . . .	II. Tiouâa II Saknounrî II.
. . . .	. . . .
. . . .	? (Ἀλισφραγμούθωσις).
. . . .	? (Τέθμωσις).
. . . .	? . . . .
. . . .	? Sanakhtourî.
. . . .	? Hotpourî.
. . . .	? Manhotpourî.
. . . .	? Noubhotpourî.
. . . .	? . . . .
. . . .	? Tiouâken Saknounrî III.
. . . .	? Kamos Ouazkhopirrî.

CHAPITRE V

LA CONQUÊTE ÉGYPTIENNE

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes. — La dix-huitième dynastie. — La dix-neuvième dynastie : Sétoui Ier et Ramsès II.

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes.

Ce furent Aménôthès et son fils Thoutmôsis, qui, les premiers, entraînèrent les Égyptiens à la conquête de l'Asie.

Le pays qu'ils rencontrèrent au delà de l'isthme portait le nom de Kharou[1]. Le Kharou, notre Syrie, se terminait vers le nord aux derniers escarpements du mont Tauros. Il était borné à l'est par l'Euphrate et par le désert, au sud par la mer Rouge, à l'ouest par la Méditerranée. Il est coupé du sud au nord par deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban ; entre les deux une large vallée se creuse, sillonnée dans toute sa longueur par le Nazana (Litany) et par l'Oronte. L'Oronte prend sa source dans l'Antiliban. Il est produit par la réunion d'un nombre considérable de ruisseaux et de torrents. Il coule d'abord au nord-nord-ouest, mais, descendu dans la plaine, il tourne à l'est, traverse un lac d'environ trois lieues de long sur une lieue de large, puis incline au nord et file presque parallèlement à la côte jusque vers 36° de latitude. En cet endroit il se replie brusquement à l'ouest, puis au sud, et il se précipite dans la mer, après un trajet d'environ soixante lieues, d'une

1. Le nom égyptien est Kharou, ou, par dégénérescence de l'aspirée *kh* en chuintante, Sharou ; il dérive de celui des Horîm et il s'appliquait d'abord aux portions de pays occupées par ces derniers au sud-ouest et à l'ouest de la mer Morte. C'est par abus que les Égyptiens l'appliquèrent au pays de Canaan puis à la Syrie entière.

violence extraordinaire[1]. Le Nazana[2] naît dans l'Antiliban, à quelques kilomètres de l'Oronte, et il s'enfuit vers le sud-sud-ouest. A mesure qu'il s'éloigne de sa source, la vallée s'étrécit peu à peu et le force à resserrer son cours : elle n'est plus bientôt qu'une gorge sauvage, de plus de trois cents mètres de profondeur, et si étroite qu'en un endroit des masses de rochers, détachées du flanc de la montagne, sont venues s'arc-bouter sur la face opposée et demeurent comme un pont naturel au-dessus des eaux. Le Nazana ne sort de ce ravin que pour s'engloutir dans la mer, à trente lieues environ de sa source. Le bassin des deux rivières forme une trouée d'environ quatre-vingts lieues de long, à peine dénivelée, à la naissance du Nazana et de l'Oronte, par une mince chaîne de collines. Peu de provinces du monde antique étaient aussi fertiles que cette région creuse de la Syrie. Vers le sud, ce sont des champs de blé et des vignobles, qui tapissent les bas-fonds et qui s'étagent sur le penchant de la montagne, partout où le pied de l'homme a pu atteindre. Au nord, les alluvions de l'Oronte ont produit un sol noir et fécond, riche en céréales et en fruits de toute sorte. Aussi la Syrie Creuse (Cœlé-Syrie), après avoir ravitaillé tour à tour les conquérants égyptiens, assyriens, persans, macédoniens, qui ont dominé sur elle, a-t-elle fini par devenir entre les mains de Rome un des greniers de l'univers.

Autour de cet heureux pays, qui est comme le noyau de la Syrie entière, rayonnent dans toutes les directions, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des contrées de nature et d'aspect différents. Vers le nord, entre l'Oronte et l'Euphrate, un plateau aride et pauvre s'étale, bordé au Septentrion et à l'Occident par le Taurus et par le Khamanou (Amanos). De ces deux montagnes partent des contreforts, qui s'abaissent graduellement et se déploient en croupes crayeuses ou rocheuses, parsemées de mamelons à l'échine arrondie et pelée, ravinées de vallées étroites et tortueuses qui aboutissent à l'Euphrate, à l'Oronte, au désert. Au plateau succèdent

1. De là l'étymologie populaire de son nom moderne Nahr-el-Assy, le fleuve rebelle. En réalité, Assy vient d'Axios, nom que les Macédoniens donnèrent à l'Oronte en souvenir de leur patrie. — 2. Sur le nom de Nazana, cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. I, p. 140-141.

de vastes plaines sillonnées par des rangées de collines basses et nues : le sol est sec et pierreux, la végétation est rare, les cours d'eau sont peu nombreux et d'un faible débit. Le plus important, la rivière d'Alep, le Khalus de Xénophon, traîne paresseusement sa masse trouble du nord au sud et se perd à la lisière du désert, dans un petit lac salé, encombré d'îlots et de bas-fonds ; à peu près à égale distance entre le Khalus et l'Euphrate on rencontre un second lac salé d'assez vastes dimensions, mais sans écoulement. Les céréales, la vigne, l'olive, la pistache, végètent à grand'peine dans ces parages brûlés : la montagne est seule assez riche pour nourrir ses habitants.

A l'est de l'Antiliban fleurit la Syrie Damascène, véritable jardin surplombé par les cimes neigeuses de l'Hermon, et où deux rivières, l'Abana et le Pharphar, entretiennent une végétation luxuriante en face du désert. Au contraire, on ne voit à l'ouest du Liban qu'une bande de terrain dont la largeur moyenne n'excède pas huit ou dix lieues. De l'embouchure du Nazana à celle de l'Oronte se déroule, comme un long ruban, une côte abrupte, hérissée de pointes rocheuses et de caps sourcilleux, qui se projettent assez loin dans la mer et abritent tant bien que mal des mouillages médiocres. Sur les premiers versants des collines et dans les ravins, l'olivier, la vigne, le blé, croissent à merveille. Les parties hautes de la montagne étaient revêtues jadis d'immenses forêts de chênes, de pins, de mélèzes, de cyprès, de sapins et de cèdres[1]. Nulle grande rivière, mais des torrents impétueux, le Léon, le Lykos (Nahr-el-Kelb), qui s'élancent presque d'un seul bond du Liban à la Méditerranée.

Sur le flanc ouest de l'Hermon, à l'extrémité méridionale de l'Antiliban, une vallée s'amorce qui ne ressemble à aucune autre au monde. C'est une déchirure produite à la surface de la terre par les actions volcaniques, une large fissure qui s'est entre-bâillée au commencement des siècles et ne s'est jamais plus refermée. Le Jourdain qui l'arrose emplit,

1. Le pin, le cyprès, le mélèze et le sapin étaient les quatre espèces de bois de construction réservées au fisc sous l'empire romain (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 258-280), et peut-être déjà sous les Chaldéens.

à quelques lieues à peine de sa source, un lac, celui de Mérom, dont le niveau concorde avec le niveau de la Méditerranée. Mais, à partir de ce point, la pente s'accentue et s'enfonce pour ainsi dire en terre; le fleuve dévale du lac de Mérom au lac de Génésareth, du lac de Génésareth à la mer Morte, où la dépression atteint son maximum d'intensité, quatre cent dix-neuf mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Au sud de la mer Morte, la crevasse se resserre, et le fond se relève jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres avant qu'elle vienne expirer contre les falaises de la mer Rouge.

Rien de plus dissemblable que les deux rives de la vallée. A l'est, le terrain monte brusquement à l'altitude d'environ mille mètres, comme une muraille à pic, que couronne un immense plateau, légèrement ondulé, entrecoupé de bois et de pâturages, et sur lequel errent les affluents du Jourdain et de la mer Morte, l'Yarmouk, le Jabbok, l'Arnon. A l'ouest, ce sont des masses confuses de collines, dont les penchants, à peine revêtus d'un sol maigre, nourrissent néanmoins le blé, l'olive et le figuier. Un rameau, séparé de la chaîne principale un peu au sud du lac de Génésareth, le Carmel, s'élève vers le nord-ouest et s'en va droit à la mer. Au nord du Carmel, la Galilée abondait en eaux fraîches et en vertes campagnes; « les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers; les jardins étaient des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers. Le vin était excellent, s'il faut en juger par celui que les Juifs recueillent encore à Safed ». Au sud, la contrée se partage naturellement en trois zones parallèles. C'est d'abord une plage alternée de dunes et de marais, puis une succession de plaines, boisées par places et parcourues par des rivières encombrées de roseaux, enfin la montagne. La région des sables est susceptible de culture, et les villes qu'elle renferme, Gaza, Joppé, Ashdod, sont entourées de bosquets d'arbres fruitiers. La plaine rend chaque année des moissons considérables, sans engrais et presque sans travail. Les montagnes, vertes encore en certains endroits, se dépouillent de plus en plus à mesure qu'on gagne vers le sud. Les vallées y sont sans eau; le sol, recuit et brûlé, perd peu à peu de sa fertilité et se confond insen-

siblement avec le désert. Dès lors, ce ne sont plus, jusqu'à la mer Rouge, que solitudes sablonneuses, rayées par le lit de torrents à sec et dominées par des massifs volcaniques, à l'est le Séir, au sud le Sinaï. Les pluies du printemps y suscitent pendant quelques semaines une végétation hâtive qui suffit aux besoins des nomades et de leurs troupeaux.

Les peuples qui possédaient cette vaste étendue de territoire au temps de l'Ancien Empire avaient disparu presque entièrement de la scène du monde, au moment où les lourds bataillons égyptiens franchirent pour la première fois l'isthme et le désert. Surpris par la grande invasion cananéenne, ils avaient été en partie détruits, en partie absorbés par les conquérants. C'est à peine si quelques-unes des tribus primitives gardèrent leur indépendance. « Un peuple grand et de forte stature », les Anakim, et de qui on disait : « Qui peut tenir devant les enfants d'Anak?[1] » vivait dispersé dans les massifs montagneux qui bordent la mer Morte; un de leurs chefs mythiques y avait fondé la ville de Kiriath-Arba, qui fut plus tard Hébron[2]. Sur les confins du désert, les Horim habitaient les parages du mont Séir[3] et les Avvim la plaine au sud-est de Gaza[4]. D'autres tribus durent échapper et se maintenir, au moins quelque temps, sur plusieurs points isolés : mais celles-là même succombèrent à la longue. Leur nom s'éteignit, leur souvenir s'effaça ou se dénatura parmi les fables. On se les figura comme des nations de géants (Rephaïm), à la voix bourdonnante et indistincte (Zomzommim), comme des monstres formidables (Emim)[5] devant qui les autres peuples « paraissaient comme des sauterelles[6] ». La Syrie entière, renouvelée par des invasions successives, fut comme répartie entre trois races maîtresses : les Khati au nord[7], les Cananéens le long des côtes, au cœur et au midi de la contrée, les Amorrhéens dans les vallées de l'Oronte supérieur et du Jourdain, les Térachites au

1. *Deut.*, IX, 2. — 2. *Juges*, I, 10; *Josué*, XIV, 15. — 3. *Gen.*, XIV, 6; *Deut.*, II, 12-22. — 4. *Deut.*, II, 28. — 5. *Deut.*, II, 10-11, 20-21. — 6. *Nomb.*, XIII, 34. — 7. Sur la vocalisation de ce nom, voir E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France*, publiées par Robiou dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 271.

midi et à l'orient de la mer Morte, sur la lisière du désert d'Arabie.

Les Khati étaient cantonnés d'abord sur le plateau de Cappadoce, autour de leur cité de Khati[1]; ils en étaient descendus dès le xxe siècle, à la recherche de régions moins pauvres, et ils avaient pénétré sous les murs de Babylone; repoussés après des succès qui amenèrent la chute de la première dynastie babylonienne, ils s'étaient rejetés sur les plus riches plaines de la Syrie, et même une de leurs tribus s'était aventurée loin dans le Sud autour d'Hébron[2]. Le gros de la nation ne dépassa pas le pays des deux fleuves, Naharanna[3], et conquit peu à peu la riche plaine qui se déploie entre le Balikh et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, la Chaldée et l'Égypte, ce domaine des Khati ne tarda pas à devenir un des marchés les plus fréquentés de l'Orient. Les caravanes, au lieu d'affronter le désert et de passer directement des bords de la mer Morte et du Jourdain à ceux de l'Euphrate et du golfe Persique, remontaient la vallée du Nazana et de l'Oronte, afin de rejoindre le cours moyen de l'Euphrate et, de là, redescendre sur Babylone. Les Khati avaient construit des forteresses sur chacun des gués qui mènent de la rive syrienne à la rive mésopotamienne, Tourméda ou Thapsaque[4] au gué le plus méridional, Gargamish[5] au gué central : Gargamish, placée au cœur d'une contrée civilisée, était la station préférée et l'entrepôt des caravanes, l'une des villes souveraines, sinon la capitale même d'un empire, qui atteignait aux sources de l'Oronte vers le sud, au centre de l'Asie Mineure vers le nord et vers le nord-ouest[6]. Presque tout ce que nous savons

1. Khati est aujourd'hui Boghar-Keuï, ainsi qu'il résulte des fouilles récentes de Winckler. L'invasion des Khati sous Samsouditona nous est connue par la *Chronique Babylonienne* de King. — 2. *Genèse*, XIV, 13; XXIII, 3 sqq.; Sayce, *Fresh Light from the Monuments*, p. 94. — 3. Ou Naharaina. — 4. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 164. — 5. Les textes assyriens prouvent que telle était l'orthographe du nom, et non pas Karkamish. G. Smith la met à Jérabis, sur l'emplacement d'Oropos (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 265 sqq.). — 6. Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VIII, p. 255 sqq.

jusqu'à présent des Khati nous vient soit de l'Égypte, soit de l'Assyrie. Les monuments qu'ils nous ont légués sont peu nombreux et mal classés[1] : leurs inscriptions sont rédigées dans un système d'écriture hiéroglyphique fort différent du système égyptien et résistent encore au déchiffrement. Ils avaient cependant une civilisation fort complète, une industrie prospère, une littérature[2]. Leur religion était assez analogue à celle des peuples cananéens : chaque ville avait son dieu qui s'appelait Soutkhou, comme le dieu national des Pasteurs, et sa déesse qui recevait le nom générique d'Astarté[3]. Cette féodalité divine répondait à une véritable féodalité terrestre. Les villes étaient gouvernées par des princes qui relevaient du Grand Chef de Khati et qui lui devaient le service militaire. C'étaient Tounipou[4], Khissapa, Sarsou, Ourima[5], et cent autres dont la position n'est pas fixée[6]. A quelques lieues au sud-ouest de Gargamish s'élevaient Patina et Khaloupou[7]. Khaloupou, moins favorablement située que Gargamish, n'eut jamais l'importance de sa voisine : elle était pourtant considérable et renommée jusqu'en Égypte pour les produits de « ses champs altérés[8] ».

Bientôt après l'invasion, les Cananéens s'étaient dispersés. Les uns s'étaient répandus dans les vallées de l'intérieur, de l'Amanos au Séir, et dans les plaines qui se déroulent, au sud du Carmel, jusqu'au désert et à la frontière d'Égypte. Les autres s'étaient logés le long de la côte, entre le Liban, les massifs de la Palestine et la mer. La différence de sites amena, entre ces deux branches de la même famille, une différence de mœurs et de caractère. Les Cananéens de l'in-

1. Ils ont été réunis et publiés par M. Rylands, *The inscribed stones from Jerabis, Hamath, Aleppo*, etc., dans les *Transactions*, t. VII, p. 429-442. — 2. Sous Ramsès II, le roi Khatisarou emmenait avec lui à la guerre un historiographe, chargé d'enregistrer ses exploits (E. de Rougé, *Leçons*, dans les *Mélanges*, t. II, p, 277). — 3. C'est ce qui résulte de la liste des dieux hittites qui accompagne le traité de Ramsès II avec Khatisarou — 4. Aujourd'hui Tinnab, près Alep (Nöldeke, *Tunip und Charbu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 55, n° V). — 5. La liste s'en trouve dans Mariette, *Karnak*, pl. 20-21, 25, 26. — 6. La Batnæ des textes classiques. — 7. Alep; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, 101-110. — 8 *Papyrus de Leyde*, I, 343. pl. VII, l. 8.

térieur, agriculteurs ou pasteurs selon les localités, se subdivisèrent en un grand nombre de tribus, sans cesse en guerre les unes contre les autres. Les Cananéens de la côte, étouffés entre le Liban et la Méditerranée, se firent marins et commerçants. L'antiquité classique leur donnait le nom de Phéniciens. Selon certaines traditions grecques, ils avaient été appelés ainsi de Phénix, fils d'Agénor et ancêtre de la race[1]. Selon d'autres, Phœnikes signifiait simplement le peuple rouge, soit en souvenir de la mer Rouge (Érythrée), aux bords de laquelle ils avaient séjourné si longtemps, soit à cause des fabriques de pourpre qu'ils ouvrirent dans leurs colonies, soit enfin par allusion à la teinte de leur visage. L'opinion la plus reçue jusqu'à ces derniers temps voit dans Phœnix le nom du palmier, et dans Phœnikia le Pays des Palmes[2]. En fait, Phœnix est une forme élargie de Pouanit, Phouanit (Pœni, Puni), vieux nom national que les Cananéens avaient déjà dans leur patrie primitive, et qui les suivit à travers leurs migrations. Les monuments égyptiens les plus anciens identifient les régions de la mer Rouge au pays de Pouanit : les Cananéens du golfe Persique transférèrent le nom de Phénicie en Syrie, les Phéniciens de Syrie le menèrent en Afrique, et les Phéniciens d'Afrique (Pœni) l'exportèrent jusque dans leurs colonies les plus lointaines.



Un roi hittite.

« La Phénicie ne fut pas un pays; ce fut une série de ports avec une banlieue assez étroite[3]. » Le Liban, qui la défendait, a été de tout temps infesté par des brigands[4] : les

1. Et. de Byzance, *s. v.* Φοινίκη. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1er Theil, p. 1-4. — 3. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 836. — 4. Dès le temps de Ramsès II, le voyageur du *Papyrus Anastasi I* (pl. XIX,

villes phéniciennes, séparées l'une de l'autre par un intervalle de dix ou douze lieues à peine, ne pouvaient communiquer en sûreté que par la voie d'eau. Elles se combinèrent assez promptement en trois groupes indépendants l'un de l'autre, et dont chacun avait son caractère propre. Vers le nord, dans la partie que les Égyptiens appelaient le Zahi[1], les deux grandes villes d'Arad et de Zimyra étaient aux mains d'une aristocratie turbulente et belliqueuse, toujours prête à batailler contre les voisins et à se révolter contre le maître étranger, Égyptien, Assyrien ou Perse. Arad était posée sur une petite île éloignée de terre d'un peu moins de trois kilomètres : « C'est un rocher de tous côtés battu par la mer, et d'environ sept stades de tour. Il est recouvert d'habitations et si peuplé encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on transporte de la côte opposée. » Il y avait dans le détroit même, entre l'île et la côte, une source d'eau douce qui jaillissait au fond de la mer et qui servait à l'approvisionnement en temps de guerre. Des plongeurs descendaient une cloche en plomb, munie à son extrémité supérieure d'un long tube de cuir, et ils l'appliquaient sur l'orifice de la source. L'eau, emprisonnée de la sorte, montait dans le tube selon les lois de l'hydrostatique et arrivait pure à la surface, où on la recueillait[2]. En face d'Arad, sur une ligne continue de trois ou quatre lieues, s'allongeait comme une bordure de villes ou de villages, Marath, Karne, Antarados, « où s'épa-« nouissait tout ce qui eût été trop à l'étroit dans l'île[3] ». Les Arvadites avaient établi leur domination assez loin sur la côte et dans l'intérieur. Au nord, ils possédaient Gabala et

l. 1-2) se plaint des Shasou, qui rôdaient dans les bois de la montagne (cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 112 sqq.) — 1. Zahi, comme nom général, était appliqué, chez les Égyptiens, à toute la côte syrienne, de l'embouchure du Nil à celle de l'Oronte. Les textes de Thoutmôsis III prouvent cependant qu'il appartient plus particulièrement à la Phénicie du Nord. — 2. Strabon, l. XVI, 3, p. 753; Pline, II, 103, V, 31. « M. Gaillardot a vu, dans une de ses traversées de l'île au continent, la source d'eau douce, bouillonnant au fond de la mer » (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 41-42). — 3. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 21.

Paltos; au sud, ils avaient soumis la tribu et la ville de Simyra; à l'est, Hamath sur l'Oronte leur obéit pendant quelque temps.

A passer de ce premier groupe au second, il semblait qu'on entrât dans un autre monde. Gebel ou Gebôn[1], que les Grecs appelaient Byblos, se vantait d'être la ville la plus vieille qui existât. Le dieu El l'avait bâtie au commencement des âges, sur un emplacement différent de celui qu'elle eut par la suite; on la trouvait alors à quelques lieues dans l'intérieur, près de la rive septentrionale du Nahr-el-Kelb. Plus tard, ce site fut abandonné, et la population, émigrant au bord de la mer, construisit, à côté du fleuve Adonis, une seconde ville qui reçut le nom de la première. Sur la colline qui domine aujourd'hui les ruines et regarde la mer, se dressait un grand temple où les pèlerins affluaient de la Syrie entière[2]. Aussi bien Gebel et la vallée où coulait son fleuve étaient-elles « une sorte de terre sainte d'Adonis, remplie de temples et de monuments consacrés à son culte[3] ». A Mashnaka, le dieu avait un de ses tombeaux. A Ghinèh, il avait été tué par un sanglier et pleuré par sa divine amante. Son sanctuaire le plus vénéré était près d'Aphaka, à la source même. « L'espèce d'entonnoir d'où sort le fleuve est comme le point central d'un vaste cirque, formé par des tours de rochers d'une grande hau-



Le temple de Byblos.

1. La forme Gapouna, Gebôn, pour le nom de cette ville, est donnée par le *Papyrus Anastasi I*, I. XX, l. 17. Cf. Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 156-160. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 174-178 — 3. *Id.*, p. 205.

teur. La fraîcheur des eaux, la douceur de l'air, la beauté de la végétation ont quelque chose de délicieux. L'enivrante et bizarre nature qui se déploie à ces hauteurs explique que l'homme, dans ce monde fantastique, ait donné cours à tous ses rêves[1]. » Bérouth partageait avec Gebel la gloire d'avoir le dieu El pour protecteur : c'était un port bien encaissé, à l'extrémité d'une des plaines les plus fertiles de la Phénicie. Il semble que ces deux villes aient joué un grand rôle politique pendant les temps qui suivirent l'arrivée des Phéniciens : elles ne surent pas longtemps le soutenir, mais leur importance ne fut pas amoindrie par là. Elles demeurèrent jusqu'aux derniers jours du paganisme le siège de l'une des plus vivaces parmi les religions syriennes.

A quelques lieues au sud de Bérouth trônait Sidon, « le premier-né de Canaan ». Malgré ce titre ambitieux, elle n'était d'abord qu'un simple village de pêcheurs, construit, disait la légende, par Bel, l'Agénor des Grecs, sur le penchant septentrional d'un petit promontoire qui se projette obliquement vers le sud-ouest. Le port, si célèbre dans l'antiquité, est fermé par une chaîne basse de rochers, qui part de l'extrémité nord de la péninsule et se déploie parallèlement au rivage sur une longueur de quelques centaines de mètres. La plaine environnante est arrosée par le « gracieux Bostrên » (Nahr el-Aoualy) et égayée de jardins dont la beauté avait valu à la ville le nom de Sidon la fleurie[2]. Son territoire, borné au nord par le Tamour, allait au sud jusqu'à l'embouchure du Nazana : au delà commençait le domaine des Tyriens. Dans les âges reculés du monde, quand les dieux frayaient familièrement avec les hommes, Samemroum traça sur le continent le plan d'une ville de roseaux, en face de laquelle son frère Hysôos, le premier marin, saisit quelques petits îlots où il érigea des colonnes sacrées : ce fut le commencement de Tyr. Vint ensuite Melkarth, l'Hercule tyrien. Les prêtres de ce dieu racontaient à l'historien Hérodote que « le temple avait été fondé en même temps que la ville elle-même : or ils habitaient la ville depuis deux mille trois cents ans ». Le calcul des prêtres

1. Renan, *Mission*, p. 296. — 2. Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν (Denys le Périégète).

tyriens nous reporte vers l'an 2750, c'est-à-dire un peu avant l'époque des Pasteurs et l'invasion cananéenne. La Tyr insulaire n'avait pas, comme Arad, la ressource d'une fontaine sous-marine : ses habitants n'avaient pour s'abreuver que l'eau de citerne ou celle qu'ils faisaient venir du continent dans des barques[1]. Elle possédait, sous la suzeraineté des



Syriens au tombeau de Rekhmarâ, à Thèbes.

Sidoniens, toute la côte de l'embouchure du Nazana au sud du Carmel.

Les Cananéens de l'intérieur et les Amorrhéens, disséminés de l'Amanos à la pointe méridionale de la mer Morte, ne formaient pas une masse aussi compacte que les Cananéens de la côte. La plupart de leurs tribus s'étaient scindées en fractions plus ou moins considérables et cantonnées sur différents points du territoire de l'Oronte. Après avoir mis en danger l'indépendance de la Chaldée, ils s'étaient élevés peu à peu le long des rives de l'Euphrate et se répandant dans la vallée de l'Oronte, ils l'avaient occupée presque entière dans ses

1. *Pap. Anastasi, I*, pl. XXI, l. 1-2; cf. Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, 165-171 ; Lieblein, *Sur la ville de Tyr*, dans les *Atti del II Congresso Internazionale*, Florence, 1880, p. 15 sqq.

parties hautes. Passant ensuite sur le plateau à l'est du Jourdain, ils y avaient fondé deux royaumes principaux : celui du Nord, capitale Edréi, entre l'Hermon et le Jabbok, celui du Sud entre le Jabbok et l'Arnon, avec Kheshbon pour capitale. Un de leurs clans, demeuré dans la vallée de l'Oronte, s'y appuyait sur la célèbre Qodshou (Kadesh)[1]; un autre campait au bord de la mer entre Ekron et Joppé[2]; un troisième, installé à Jébus auprès du mont Moriah, se faisait appeler Jébusite[3]; d'autres enfin s'étaient fixés près de Sichem et au Sud d'Hébron, en assez grand nombre pour imposer aux montagnes qui longent la mer Morte le nom de mont des Amorrhéens[4]. Les Hivites[5] vivaient à l'orient de Sidon, dans les vallées du haut Jourdain et du Nazana : leurs colonies allaient au nord jusqu'à Hamath, au sud jusque dans le pays d'Édom. Quant aux Girgaséens, la dernière et la plus obscure des grandes races cananéennes, une partie d'entre eux paraît avoir habité à l'orient du Jourdain[6], le reste dans la Syrie du Nord, non loin des Hittites septentrionaux.

Les tribus Térachites n'avaient alors qu'une importance secondaire. Ceux des enfants d'Israël qui habitaient l'Égypte y devaient séjourner des siècles encore avant de revenir au berceau de leurs pères. Les Ammonites disputaient aux Amorrhéens la possession des districts situés au nord de l'Arnon. Les Moabites dominaient au sud de l'Arnon et se maintenaient à grand'peine sur les bords de la mer Rouge. Les Édomites, ralliés autour du mont Séir, touchaient vers le nord aux Moabites et s'étendaient au sud dans la direction de la mer Rouge. Ils avaient sans cesse à batailler contre les tribus arabes du désert, Amalécites et autres, que les Égyptiens désignaient sous le nom générique de Shasou (*pillards*). Ces Shasou, errant de l'isthme de Suez aux bornes de l'Euphrate, à la lisière des terres cultivées, ne se lassaient pas de harceler tous les sédentaires de la Syrie. On les craignait dans les plaines du Sud comme dans celles du Nord ; la Cœlé-Syrie et la Phénicie étaient sujettes à leurs

1. Brugsch, *G. Inschr.*, t. II, p. 21-22. — 2. *Juges*, I, 34. — 3. Mover, *Die Phœnizier*, t. II, 1[er] Theil, p. 30. — 4. *Deutéronome*, I, 7, 19-20 sqq. — 5. Knobel, *Völkertafel*, p. 332. — 6. Knobel, *Id.*, p. 333.

irruptions, et le voyageur les rencontrait dans les gorges du Liban [1], sur le chemin de Damas.

Placée aux confins du désert, fortifiée à l'Ouest par l'Antiliban contre les assauts des Cananéens, Damas occupe un des sites que la nature semble avoir destinés de tout temps à l'emplacement d'une grande ville. Une légende recueillie par les Hébreux en attribuait la fondation à Ouz, fils d'Aram. Elle s'allonge au milieu des jardins qui la serrent de toutes parts et pénètrent dans ses murs, coupée en deux parties inégales par l'Abana, et sans cesse rafraîchie par les canaux que ce fleuve lance dans toutes les directions. Encore aujourd'hui sa vue arrache un cri d'admiration au voyageur qui débouche des gorges de l'Antiliban. « Il a devant lui la ville, dont quelques édifices se dessinent déjà à travers les arbres ; derrière lui, le dôme majestueux de l'Hermon, avec ses sillons de neige qui le font ressembler à la tête chenue d'un vieillard ; sur sa droite, le Hauran, les deux petites chaînes parallèles qui resserrent le cours inférieur du Pharphar [2] et les tumulus de la région des lacs ; sur sa gauche, les derniers contreforts de l'Antiliban, allant rejoindre l'Hermon. L'impression de ces campagnes richement cultivées, de ces vergers délicieux, séparés les uns des autres par des rigoles et chargés des plus beaux fruits, est celle du calme et du bonheur.... Vous vous croyez à peine en Orient dans ces environs de Damas [3], et surtout, au sortir des âpres et brûlantes régions de la Gaulonitide et de l'Iturée, ce qui remplit l'âme, c'est la joie de retrouver les travaux de l'homme et les bénédictions du ciel. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toute cette zone, qui entoure Damas de fraîcheur et de bien-être, n'a eu qu'un nom, n'a inspiré qu'un rêve, celui du « pa-

1. *Papyrus Anastasi, I*, pl. 19, l. 1-2; cf. Chabas, *Voyage*, p. 112-116. M. R. Pietschmann a fait observer très justement que cette dénomination des tribus pillardes du désert répond assez bien à celle de Nabatéens, que les Romains leur appliquaient (cf. de Luynes, *Revue numismatique*, 1858, p. 382 sqq.; Blau, *Zeits. d. D. Morgenl. Gesellsch.*, 1871, p. 560). — 2. Aujourd'hui Nahr-el-Aouadj. — 3. La plaine a une hauteur moyenne de dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

radis de Dieu[1] ». Damas dominait sur les villes éparses par la plaine et sur les villages nichés à perte de vue dans les gorges de l'Hermon, sur Abila, sur Khelbon, la cité des vins, et sur quelques petits États voisins, Rohob, Maakha, Gessour, échelonnés dans la vallée du haut Jourdain. Elle prospérait à l'écart des armées et sous la protection de ses montagnes, comme endormie à l'ombre de ses vignes et de ses figuiers.

Au delà de l'Euphrate commençait, sinon l'empire chaldéen, au moins le territoire placé plus ou moins directement sous l'influence des maîtres de la Chaldée. Après quelques années d'hégémonie incontestée vers 2100[2], l'Elam avait vu surgir à Babylone vers 2060 une dynastie peut-être amorrhéenne d'origine, dont les premiers membres, Shoumouabîm et ses successeurs, lui reprirent peu à peu les cités du nord. Les péripéties de la lutte nous échappent encore, mais c'était sans doute un de ceux qui y furent mêlés, ce Koutour-Lagamer qui envahit la Syrie avec ses vassaux Amraphel, roi de Sinéar, Ariokh, roi d'Elassar, et Thargal, roi des Goutim. Il battit les princes confédérés contre lui, et il leur imposa le tribut pendant douze années consécutives. La treizième fut marquée par un soulèvement général : il accourut, vainquit les révoltés dans la vallée de Siddim et pilla leurs villes. La tradition hébraïque s'empara de ce fait et y mêla assez maladroitement l'un des chefs mythiques de la race juive : Abraham aurait assailli le vainqueur à l'improviste, pendant sa retraite, et il lui aurait infligé une légère défaite[3]. Un autre prince appartenant à la même dynastie, Koutour-Mabouk, conduisit encore une expédition en Syrie ; mais il fut battu près d'Ourou par Sinmouballit de Babylone, et il ne se maintint qu'avec peine dans les cantons du Midi. Hammourabi, successeur de Sinmouballit vers 1980, réussit enfin à l'expulser des régions de l'Euphrate : il lui enleva Ourou en l'an XXX de son règne, l'Emoutbal en l'an XXXI, et il le contraignit à se réfugier dans les provinces orientales de l'Élam. Ce fut pour les cités sumériennes la fin de l'auto-

1. Renan, *les Apôtres*, II, p. 177-178. — 2. Thureau-Dangin, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XXI, p. 182 sqq. — 3. *Genèse*, XIV.

nomie : les Sémites prirent l'ascendant sur les anciennes populations de la Mésopotamie, et ils le conservèrent jusqu'aux derniers instants de la monarchie chaldéenne. Hammourabi se montra aussi actif dans la paix qu'il l'avait été dans la guerre. Nous savons déjà qu'il rassembla les lois édictées par ses prédécesseurs et qu'il les promulgua de nouveau en forme de Code[1]. Il rectifia et compléta le système d'irrigation entre les deux fleuves, il régla le cours de l'Euphrate et celui du Nil, il fit de Babylone une ville digne d'être la capitale d'un empire puissant. Lui mort, Rimsin s'imagina que l'occasion était favorable à regagner le terrain perdu et il reparut en Chaldée, mais, vaincu par Samsouilouna, il périt les armes à la main et sa défaite mit pour longtemps l'Élam hors d'état de nuire à ses voisins. Toutefois, l'ébranlement causé en Mésopotamie par son invasion avait été tel que le prince des pays de la mer, Iloumailoum, put se déclarer indépendant vers 1900 : deux dynasties rivales subsistèrent à côté l'une de l'autre, pendant plus d'un siècle, celle des descendants de Hammourabi au Nord, celle des fils d'Iloumailoum au Sud, puis vers 1761, la première fut renversée par les Kashshou, l'une de ces tribus pillardes qui habitaient les régions montagneuses situées à l'Est du Tigre[2]. Leur chef Gandish s'établit solidement dans la Chaldée du Nord, et sous son troisième successeur Kashtiliash, le dernier roi de la deuxième dynastie, Eâgamil, ayant été tué vers 1720 pendant une campagne en Élam, Oulambouriash, frère de Kashtiliash, s'empara des pays où elle avait régné : son pouvoir fut éphémère, et Agoum, fils de Kashtiliash, réunit la région de la mer à son domaine[3]. La famille cassite végéta sans grand éclat pendant plusieurs siècles. Le nom qu'elle imposa au pays Kardouniash, la forteresse du dieu Douniash, lui survécut pourtant, et assura pour la suite des siècles le souvenir de sa domination. Si nous possédions d'une manière

1. Voir plus haut, p. 157-158. — 2. Ce sont les Cosséens des auteurs classiques; cf. Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, in-8°, Leipzig, 1884. — 3. Toute cette histoire nous est indiquée sommairement dans la *Chronique Babylonienne* de King; fr. Thureau-Dangin, dans la *Zeits. fur Assyriologie*, t. XXI, p. 176-186.

complète les annales de cette époque, nous n'y trouverions guère que la mention de révoltes contre l'autorité centrale. interrompues çà et là par des conflits sanglants avec les Élamites et avec les Araméens, l'indication de temples fondés ou restaurés, de canaux nettoyés ou tracés à nouveau. La Chaldée, repliée sur elle-même, avait perdu les conquêtes lointaines de Shargina, de Naramsin et de Hammourabi.

Cependant, au nord et dans les pays jusqu'alors occupés par les Goutim, venaient de surgir en plein jour une ville et un État, obscurs naguère encore, Élassar et le royaume d'Assour. Élassar[1] était construite sur la rive gauche du Tigre, à soixante kilomètres au-dessus de la jonction du fleuve avec le Zab inférieur. Sur l'autre rive, mais plus haut vers la source, au delà du Zab supérieur, on rencontrait la forteresse de Ninive[2]. Le pays d'Assour, gouverné par des souverains pontifes, relevait de la Chaldée. Ses premiers princes connus, Oushpia, Érishoum, Ékounoum, Belkapkapou et son fils Shamshiadad Ier, Ismidagân et son fils Shamshiadad II, ne sont pour nous que des noms : ils vivaient entre 2000 et 1600 de notre ère, et les derniers d'entre eux furent contemporains des premiers Pharaons de la dix-huitième dynastie. Leurs successeurs, sinon eux-mêmes, étaient destinés à sentir bientôt le poids de la puissance thébaine.

La dix-huitième dynastie.

Il serait curieux de connaître l'impression que ce monde produisit sur les premiers Égyptiens qui s'y aventurèrent. Par malheur, le récit des campagnes d'Aménôthès et de Thoutmôsis Ier n'est pas arrivé jusqu'à nous. Nous savons seulement que, dès l'an I de son règne, Thoutmôsis poussa jusqu'au nord de la Syrie[3], et qu'il érigea des stèles triomphales sur les bords de l'Euphrate[4], probablement dans les environs de Gargamish. Cette campagne, ou plutôt ce voyage de découverte, régla l'itinéraire que les armées de Pharaon devaient suivre désormais dans toutes leurs guerres, sans presque jamais

1. Auj. Kalah-Shergât. — 2. La Nii des listes égyptiennes, qui avait été identifiée avec Ninive, est une ville de la Cœlé-Syrie ou du Haurân — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, 5. — 4. E. de Rougé, *Annales de Toutmès III*, p. 17.

s'en écarter. Au sortir d'Égypte elles marchaient sur Raphia, la plus méridionale des forteresses syriennes, de là sur Gaza, Ascalon, Ierza[1] et Iouhmou[2]. C'était le chemin ordinaire des caravanes : il menait droit au but, laissant un peu sur la gauche le port de Joppé et ses jardins délicieux[3], sur la droite la masse confuse des monts Amorrhéens. Près d'Arouna[4], il s'enfonçait dans les gorges du Carmel, puis il reparaissait dans la plaine, presque au nord de Taanakou, une des cités royales des Cananéens, et, quelques milles plus loin, il atteignait Mageddo[5]. Mais cette voie, la plus directe et la plus commode pour des marchands, n'était pas sans danger pour une armée. Les défilés du Carmel étaient si étroits qu'en certains endroits les soldats étaient obligés de s'y glisser un à un[6] : quelques hommes résolus pouvaient y défier un adversaire nombreux. Une autre route plus longue, mais moins périlleuse, tournait cette barrière formidable. Elle se détachait de la première à la hauteur du bourg actuel de Kakôn, courait vers la droite, à travers les monts Amorrhéens, débouchait dans la plaine d'Iesréel et aboutissait en arrière de Mageddo, dans la direction de Zafiti[7]. Mageddo, bâtie au bord du torrent de Qina, barrait les approches du Liban et ouvrait ou fermait à volonté l'accès de la Cœlé-Syrie aux bandes qui montaient vers l'Euphrate. Aussi la vit-on en première ligne dans toutes les guerres des Égyptiens en Asie : elle fut le point de ralliement des forces cananéennes et le

1. Aujourd'hui Khirbét-Ierza (E. de Rougé, *Divers monuments de Toutmès*, III, p. 54, n° 59). — 2. Selon F. de Saulcy, dont j'adopte l'opinion, el Kheiméh (*Lettre à M. Chabas sur quelques points de la géographie antique de la Syrie, selon la science égyptienne*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 120). — 3. Une localité voisine, mentionnée dans la liste des conquêtes de Thoutmôsis III, sous le n° 70, porte le nom de Ganoutou, *les Jardins*. Cf. *Papyrus Anastasi I*, pl. XXV, l. 2-3. — 4. J'avais songé à Arranéh, et cette position a également frappé M. Conder (*Megiddo*, dans le *Quarterly Statement* du *Palestine Exploration Fund*, janvier 1877, p. 19); mais elle ne convient pas au récit de la bataille de Mageddo. — 5. M. Conder a essayé de montrer que Mageddo était située à Mejedda, près de Beth-Shean (cf. *Megiddo*, dans le *Quaterly Statement*, janvier 1877, p. 13 sqq.). — 6. Cf. Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo, sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de travaux*, t. II, p. 51 sqq. — 7. C'est probablement le village moderne de Zebed à l'ouest de Magidi.

poste avancé des peuples septentrionaux contre les attaques venues du Midi. Une victoire remportée sous ses murs livrait la Palestine entière au vainqueur et lui permettait de continuer vers l'Oronte.

Mageddo entre leurs mains, les Égyptiens débordaient le Thabor, traversaient les régions montueuses qui séparent le haut Jourdain de la côte phénicienne et descendaient dans la Bekâa, non loin du bourg actuel de Ghazzé. Ils cheminaient d'abord le long du Nazana, non loin de Tibekhat (Baalbeck), puis ils cotoyaient l'Oronte jusqu'à Hamath. Qodshou (Kadesh) la Grande était la plus importante des places qu'ils rencontraient au passage. Bâtie dans un des replis de l'Oronte naissant[1], elle était tombée au pouvoir des Amorrhéens, et elle était devenue l'une de leurs capitales, un des remparts de leur puissance contre Pharaon. Les chefs syriens, battus à Mageddo, rétrogradaient d'ordinaire jusqu'à elle et ils livraient leur seconde bataille sous ses murs. Vaincus encore, ils n'avaient plus d'autre ressource que de se disperser et de s'enfermer chacun dans sa forteresse. Les Égyptiens, lancés sur leur piste, longeaient l'Oronte, obliquaient à droite et gagnaient Khaloupou et Patina (Batanæ)[2]. De là à Gargamish, il y avait quelques heures de marche, sans plus.

Les peuples situés de chaque côté de cette route militaire reconnurent l'autorité des Pharaons et furent incorporés à leur domaine. Les uns, à l'exemple des Phéniciens, acceptèrent le joug presque sans combat; il fallut, pour dompter les autres, de longues guerres et des batailles acharnées. Aussi bien ne peut-on guère se représenter la puissance égyptienne comme quelque chose d'analogue à ce que fut plus tard la romaine. La Syrie, la Phénicie, l'Arabie, l'Éthiopie ne constituèrent jamais des provinces assimilées aux nomes de l'Égypte et administrées par des officiers de race égyptienne. Elles gardèrent leurs anciennes lois, leurs anciennes religions, leurs anciennes coutumes, leurs dynas-

1. Thomson (*The Land and the Book*, p. 110) et, après lui, Conder ont retrouvé les restes de Qodshou à Tell-Naby-Mendoh, sur l'emplacement de l'ancienne Laodiceia ad Libanum (*Quarterly Statement*, juillet, 1881, p. 163-173) : leur hypothèse a été confirmée par les fouilles de Gautier. — 2. G. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 5.

ties; elles restèrent, en un mot, ce qu'elles étaient avant la conquête. C'était une sorte d'empire féodal, dont le Pharaon était le suzerain et les chefs syriens ou nègres les grands vassaux. Les vassaux devaient hommage au suzerain, lui payaient tribut, accordaient à ses troupes et refusaient à ses ennemis l'accès de leur territoire. Ils étaient surveillés par des garnisons égyptiennes postées dans les orteresses principales, et des envoyés de Pharaon les inspectaient à des intervalles assez rapprochés, mais somme toute, ls demeuraient maîtres chez eux et ils pouvaient batailler les uns contre les autres, signer la paix, contracter des alliances, régler à leur guise leurs affaires intérieures, sans que le suzerain songeât à s'y opposer. Une domination organisée de la sorte n'était pas des plus solides. Tant que le pouvoir suprême était aux mains d'un prince énergique, ou plutôt, tant que le souvenir de la défaite subsistait assez vivant dans l'esprit des vaincus pour étouffer leurs velléités d'indépendance, les chefs se montraient fidèles à leurs promesses, et ils payaient l'impôt. Mais la mort du souverain régnant et l'avènement d'un souverain plus jeune, un échec ou simplement le bruit d'un échec subi par les généraux égyptiens, le moindre événement suffisait à provoquer des défections; une coalition se nouait sur quelques points du territoire. Une ou deux batailles en avaient raison : les alliés se débandaient et couraient se retrancher d'ordinaire chacun dans son château. Les Égyptiens ne rencontraient plus devant eux de grandes armées; ils devaient attaquer les chefs rebelles l'un après l'autre, et les assiéger longuement avant de les forcer. C'est en vain qu'ils procédaient alors par moyens de rigueur, saccageaient les campagnes, volaient les troupeaux, rasaient les bastilles, mettaient les villes à feu et à sang, déposaient et condamnaient les princes au supplice, emmenaient des tribus entières en esclavage : rien n'y faisait. La révolte renaissait plus obstinée, sitôt que les peuples ou les cités croyaient voir quelque faiblesse se manifester chez leurs seigneurs égyptiens[1].

De tous les enfants que Thoutmôsis I[er] avait eus de sa

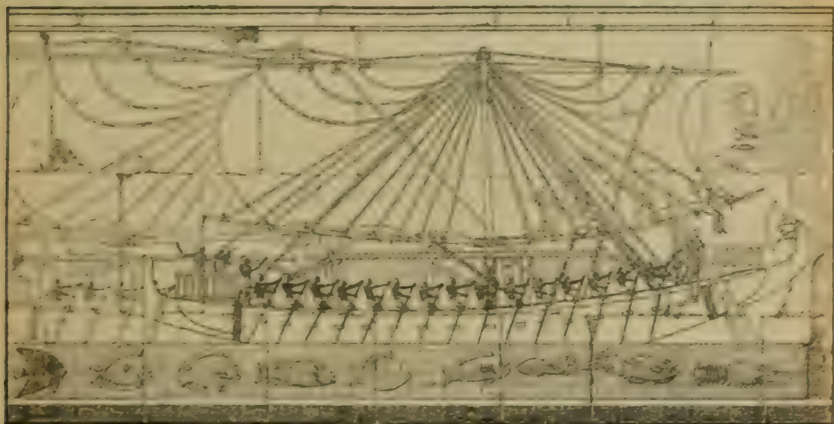
1. Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 120-147.

femme légitime Ahmôsis[1], un seul avait vécu, une fille, Hashopsouitou. Quelque temps avant sa mort, il la couronna roi, et il la maria au fils, Thoutmôsis II, que lui avait donné une des femmes de son harem[2]. Le règne de Thoutmôsis II dura quelques années à peine et ne fut illustré par aucun événement considérable. Quelques expéditions contre les Syriens et contre les Nègres confirmèrent sa suprématie sur l'Asie et sur l'Éthiopie[3]. Les tribus de la Nubie, sans cesse agitées depuis l'époque d'Ahmôsis Ier, semblèrent enfin se résigner à la perte de leur liberté. Leur pays, partagé en nomes sur le modèle de l'Égypte, fut érigé en une vice-royauté, qui s'agrandit au détriment des peuplades éthiopiennes et qui s'étendit de la première cataracte aux montagnes d'Abyssinie. D'abord confié à de grands fonctionnaires, ce gouvernement devint une des charges les plus importantes de l'État, et l'usage prévalut à la cour d'y nommer l'héritier de la couronne avec le titre de prince de Koush[4]. Quelque-fois le titre était purement honorifique : le jeune prince demeurait auprès de son père, tandis qu'un lieutenant administrait pour lui. Souvent il gouvernait lui-même et il faisait l'apprentissage de son métier de roi dans les régions du Haut-Nil. Aussi bien Horus, fils d'Osiris, avait commencé par régner là, avant de déclarer la guerre à Sit et de venger son père : débuter comme Horus, et diriger une expédition contre les premiers ennemis qu'il avait combattus, était pour le futur maître de l'Égypte marquer une fois de plus la réalité de sa descendance divine.

La reine Hatshopsouitou tenait, du chef de sa mère Ahmôsis et de sa grand-mère Ahhotpou, des droits supérieurs même à ceux de son père et de son mari. Elle était, aux yeux de la nation, l'héritière légitime du trône et le repré-

1. Elle était fille, comme lui, d'Amenôthès Ier et de sa sœur, Ahhotpou II. Elle apparaît avec sa mère dans Lepsius, *Denkmäler*, III, 26, 1 *b*. — 2. Cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133. — 3. Stèle d'Assouan, dans Lepsius, *Denkm.*, III, 16 *a*. — 4. Le titre égyptien est *fils royal* de Koush. Dans le Papyrus d'Orbiney (pl. XIX, l. 1), par exemple, le héros du roman, fils de Pharaon, est nommé prince de Koush dès le moment de sa naissance.

sentant directe des dynasties anciennes. Aussi, quand Thoutmôsis Ier l'appela à la régence[1], sur la fin de ses jours, la raison d'État eut au moins autant de part à sa résolution que l'affection paternelle. L'autorité de la reine, consacrée par le chef de la famille, ne fit que s'accroître pendant la vie de Thoutmôsis II. Celui-ci n'avait eu d'elle que des filles dont l'une était officiellement l'héritière, mais un enfant mâle lui était né d'une concubine du nom d'Isis[2], un Thoutmôsis, qu'il élevait pour le sacerdoce, dans le temple d'Amon thébain. Avant de mourir, il associa solennellement au trône ce fils à demi illégitime, et il le plaça sous la tutelle



Les navires de la flotte égyptienne.

d'Hatshopsouitou. Celle-ci le maria à sa fille Hatshopsouitou-Mariri, le seul enfant qui survécût de son union avec Thoutmôsis II[3], mais elle ne lui laissa pendant longtemps que l'apparence du pouvoir dont elle se réservait la réalité. Elle construisit et dédia des temples, offrit le sacrifice royal, décida de la paix et de la guerre : elle alla jusqu'à se faire représenter en homme, avec la barbe postiche des souve-

1. E. de Rougé, *Études des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 50. — 2. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133. — 3. E. de Rougé, *Étude sur les monuments*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 50.

rains. Elle sut d'ailleurs conserver intacte la domination sur les pays du Sud et du Nord, reçut, comme son père, les tributs de la Syrie, recommença l'exploitation des mines du Sinaï[1], et explora le Tonoutir, où nul Égyptien n'avait posé le pied. Le Tonoutir confinait au Pouanît et comprenait toutes les régions inconnues situées au sud-est de l'Égypte, sur les côtes de l'Afrique et de l'Arabie. Hatshopsouitou, sur l'ordre d'Amon, résolut de « connaître la terre de Pouanît, jusqu'aux extrémités du Tonoutir », et d'en tirer directement par mer les bois de luxe, l'ivoire, les gommes, les aromates, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, les pierreries, toutes les denrées précieuses dont l'Égypte avait besoin pour son culte et pour son industrie. Elle lança sur la mer Rouge une escadre de cinq vaisseaux[2], qu'un voyage heureux mena aux Échelles de l'Encens, sur la côte du pays des Aromates, à peu de distance du cap Guardafui. Les Égyptiens, descendus à terre, dressèrent une tente, dans laquelle ils entassèrent leurs pacotilles pour les échanger contre les produits du crû. Les indigènes appartenaient à la même race que les Koushites de l'Arabie méridionale et de la Nubie. Ils étaient grands, élancés, d'une couleur qui varie entre le rouge brique et le brun presque noir. Leur chef, nommé Parihou[3], avait le boumerang à la main, le poignard à la ceinture, un collier de verroterie au cou; sa jambe droite était emboîtée dans de larges anneaux en métal jaune, probablement de l'or. Sa femme Ati et sa fille présentaient un aspect bizarre : la mère n'était qu'un amas de chairs pendantes, et la fille menaçait de ressembler à la mère. Rien n'est plus disgracieux à notre sens, mais les gens du Tonoutir étaient de ces peuples aux yeux desquels ce boursouflement paraît l'idéal de la beauté féminine[4]. Les principales

1. Stèle de XVI à Ouady Magharah (Lepsius, *Denkm.*, III, 28 *b*). — 2. Voir dans Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens* (*Revue historique*, t. IX, p. 12, note 1), les raisons pour lesquelles on ne saurait admettre la présence de plus de cinq vaisseaux. — 3. Probablement identique au nom arabe Farihou, de la racine *fariha* « lætus, hilaris fuit ». — 4. Cf. Speke, *les Sources du Nil*, trad. fr., p. 183; Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, trad. fr., t. I, p. 282; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 154; Mariette, *Deir-el-Bahari*, p. 30.

conditions du marché se réglèrent probablement dans un banquet, où l'on servit aux barbares toutes les délicatesses de la cuisine égyptienne. Les envoyés reçurent d'eux, entre autres objets rares, trente-deux arbrisseaux à parfum, disposés dans des paniers avec des mottes de terre. Hatshopsouitou les planta par la suite dans ses jardins de Thèbes :



Le chef et la reine du Pouanit

c'est je crois, le premier essai connu d'acclimatation[1]. Cette expédition avait eu lieu en l'an IX du règne officiel de Thoutmôsis III[2] : la régente mourut vers l'an XX, et son

1. Les textes relatifs à cette exploration ont été publiés par Dümichen dans ses grands ouvrages : *Die Flotte einer Ægyptischen Kœnigin*, et *Hist. Inschriften*, t. II, ainsi que par Mariette, *Deir-el-Bahari*. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 49 sqq., et par G. Maspero, *De quelques navigations des Egyptiens sur les côtes de la mer Erythrée*, dans la *Revue historique*, t. IX, p. 1 sqq. Cf. Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 136 sqq. — 2. Cette date est donnée dans Dümichen, *Die Flotte*, pl. XVIII, *a*, 3; mais on ne voit pas bien si elle

neveu, depuis longtemps parvenu à l'âge d'homme, demeura seul sur le trône.

Il n'avait eu jusqu'alors que les titres et l'appareil de la royauté : à peine en possession du pouvoir réel, il se lança dans les guerres de conquêtes et dans les expéditions lointaines. L'effort de ses premières armes se concentra sur la Syrie. « Pendant des années, le pays des Routonou avait été en discorde : chacun se battait contre son voisin grand ou petit », et l'autorité de l'Égypte s'était affaiblie au milieu de ces révoltes. Thoutmôsis III assembla son armée, et quitta Zarou, sur la frontière du Delta, le 25 Pharmouti. Arrivé à Gaza le 3 Pakhons, il y séjourna le temps de célébrer l'anniversaire de son couronnement et d'inaugurer, au milieu des fêtes, la vingt-troisième année de son règne. Les jours suivants, il marcha lentement : le 16, il n'était encore qu'à Iouhmou, à une vingtaine de lieues au nord de Gaza, et il y attendait les rapports de ses éclaireurs pour régler définitivement son plan de campagne. Il apprit enfin que le prince de Qodshou était entré à Mageddo, avec les contingents des confédérés, et qu'il s'y fortifiait. Il réunit aussitôt ses généraux et il leur communiqua les dépêches qu'il venait de recevoir. Quelques-uns d'entre eux, redoutant les dangers que présentait le passage des défilés auprès d'Arouna, déclarèrent qu'il fallait tourner la position, par les sentiers qui menaient vers Zafiti. Thoutmôsis rejeta avec indignation leur avis qu'il trouvait entaché de lâcheté. « Par ma vie, par l'amour que Râ a pour moi, par la faveur dont je jouis auprès de mon père Amon, je passerai par ce chemin d'Arouna, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise d'aller par les autres chemins dont vous m'avez parlé, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise de me suivre. Car que dirait-on chez ces vils ennemis que Râ déteste : « Est-ce que Pharaon « ne passe pas un autre chemin? Il s'écarte par peur de « nous ; » voilà ce qu'ils diraient. » On répondit au roi : « Ton père Amon te protège. Nous te suivrons en tout lieu où tu

marque le commencement de l'expédition, le retour des navires, ou le jour de l'inauguration du temple que Hatshopsouitou construisit en commémoration de l'événement.

passeras, comme il convient que des serviteurs suivent leur maître. » Trois jours de marches forcées l'amenèrent au bourg d'Arouna. Le 20, de grand matin, il franchit le col, sans avoir heureusement à surmonter d'autre obstacle que la difficulté du terrain, s'arrêta un instant sur le versant septentrional de la montagne, afin de rallier son arrière-garde attardée, et déboucha en plaine, vers la septième heure. Comme il était trop tard pour rien entreprendre le jour même, il établit son camp au bord du Qina, en face du camp ennemi.



Thoutmôsis

Le 21, dès l'aube, l'armée égyptienne se rangea en bataille. La droite s'appuyait au torrent, la gauche se déployait en plaine jusqu'au nord-ouest de Mageddo, sans doute afin de déborder l'ennemi et de le refouler sous les murs de la ville : le roi était au centre. Les Syriens, enfoncés après une courte mêlée, furent saisis de panique. Ils abandonnèrent leurs chars et leurs chevaux et s'enfuirent dans la direction de Mageddo ; comme ils se précipitaient pour se réfugier dans l'enceinte, la garnison, craignant de voir les Égyptiens entrer après eux, leur ferma les portes. C'est au plus si l'on consentit à hisser les généraux sur le rempart au moyen de cordes. « Et certes, plût à Dieu que les soldats de Sa Majesté ne se fussent pas laissés aller à prendre les dépouilles des ennemis ! Ils eussent pénétré dans Mageddo à l'instant. » La cupidité des Égyptiens sauva les vaincus ; il n'y eut que quatre-vingt-trois morts et cent quarante prisonniers, mais on recueillit sur le champ de bataille deux mille cent trente-deux chevaux, neuf cent quatre-vingt-quatorze chars et tout le butin que les Asiatiques avaient abandonné dans la déroute. Le soir même, l'armée victorieuse défila devant

Thoutmôsis III et déposa les dépouilles à ses pieds. Il répondit à cet hommage par un discours de reproches : « Si ensuite vous aviez pris Mageddo, c'eût été une bien grande faveur que mon père Râ m'eût accordée en ce jour ; car tous les chefs du pays sont enfermés en elle, si bien que c'est prendre mille villes que prendre Mageddo. « La place, investie sans délai, capitula bientôt, et sa chute décida du succès de la campagne. Les chefs de la Syrie se hâtèrent de payer le tribut et de prêter le serment de fidélité[1].

Trois expéditions successives, de l'an XXIV à l'an XXVIII, complétèrent la soumission de la Syrie et de la Phénicie méridionales. En l'an XXIX, Thoutmôsis III était au cœur du Naharanna, entre l'Euphrate et l'Oronte. Tounipou, Gargamish[2] et les districts à l'ouest de Khaloupou furent pillés consciencieusement pour la gloire d'Amon Thébain : or, argent, bronze, lapis-lazuli, tout ce que renfermait le trésor des princes hittites passa dans les coffres du dieu. Le roi revenait vers l'Égypte, « le cœur joyeux », lorsqu'il s'avisa que le Zahi[3], placé à l'écart des voies militaires, était une proie facile à saisir et de riche butin : les caves regorgeaient de vin, les greniers étaient pleins de blé, même la moisson n'était pas entamée, et les arbres étaient encore chargés de leurs fruits. Il obliqua donc vers l'est et fondit à l'improviste sur le territoire d'Arad. Ce fut une razzia plutôt qu'une guerre en règle : la ville échappa grâce à son fossé de mer, mais ses récoltes furent détruites, ses vergers saccagés, ses bestiaux emmenés, et tout le Zahi brûlé à plaisir. L'abon-

1. Les textes relatifs à cette campagne sont analysés dans les *Notices* de Champollion, t. II, p. 154-158, et publiés en entier par Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 31 *b*-32. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Annales de Touthmès III*, p. 8-9, 26-28, *Sur quelques monuments inédits du règne de Touthmès III*, p. 35-40 ; traduits par H. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 294-305, et par Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil*, t. II, p. 48-56, 139-150. — 2. *Inscription d'Amonemhabi*, publiée par Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1 sqq., et dans la *Zeitschrift der D. Morg. Gesellschaft*, t. XXX, p. 391 sqq., t. XXXI, p. 439 sqq. J'identifie l'expédition mentionnée l. 3-71 de ce texte avec la cinquième campagne de Thoutmôsis III. — 3. La Phénicie sepentrionale ; cf. p. 218 de cette histoire.

dance fut telle au camp du vainqueur, que les soldats purent se servir d'huile d'olive chaque jour, luxe qu'ils ne s'accordaient en Egypte qu'aux jours de fête[1]. Ils reparurent l'année suivante avec le même succès. Qodshou, Simyra, les deux Arad, les villages du Nisrona, tombèrent l'une après l'autre, et les chefs durent livrer leurs fils en otages. La campagne se prolongea jusqu'en XXXI, et, le 3 Pachons, le roi célébra l'anniversaire de son avènement par le recensement des prises faites sur l'ennemi : outre le tribut annuel, les chefs des Routonou s'engagèrent à fournir de provisions toutes les stations où arrivaient Pharaon et son armée[2]. Deux années après, le Naharanna eut son tour. Le prince des Hittites affronta le choc de pied ferme, mais le sort des armes ne lui fut pas favorable : Thoutmôsis III enfonça les Asiatiques et les poursuivit longuement, « sans qu'aucun d'eux osât regarder derrière soi, mais ils ne songeaient qu'à fuir, en bondissant comme un troupeau de bouquetins ». Pour éterniser le souvenir de cette victoire, il éleva deux stèles, probablement auprès de Gargamish, l'une à l'orient du fleuve, l'autre auprès du cippe que son père, Thoutmôsis Ier, avait consacré presque un demi-siècle auparavant. Au retour, il s'empara de Nii[3], et un épisode curieux signala son séjour dans cette ville. C'était l'usage et le devoir des rois égyptiens de détruire les bêtes féroces, et nous connaissons tel d'entre eux, Amenôthès III, par exemple, qui se vante d'avoir tué cent deux lions de sa propre main, pendant les dix premières années de son règne : Thoutmôsis III pourchassa les éléphants et il en massacra cent vingt[4]. Tous les peuples de la Syrie durent s'incliner l'un après l'autre

1. *Annales de Thoutmosis III*, l. 1-7. — 2. *Annales de Thoutmosis III*, l. 7-15. Il semble que le nom de Nisrona ait été appliqué au Kouweik et au lac marécageux dans lequel se jette ce fleuve. Nisrona ne se retrouverait-il pas dans le bourg de Kinnesrin? Cependant Neubauer (*Géographie du Talmud*, p. 307) donne le nom sous la forme Kan-Nischraya. — 3. Cette ville a été confondue avec Ninive (Cf. *Zeitschrift*, 1879, p. 58; Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 115-116). Elle paraît avoir été située dans la Cœlé-Syrie ou dans la Syrie du Nord. — 3. Rosellini, *Mon. stor.*, pl. XLIV. — 4. Un éléphant figure au tombeau de Rekhmiri, à Thèbes, avec un ours isabelle du Liban. La chasse aux éléphants est racontée dans l'*Inscription d'Amenemhabi*, l. 22-23.

devant la puissance irrésistible du Pharaon, les Lamnanou[1], les Khati, les gens de Singara, ceux d'Asi[2] : leurs révoltes réitérées n'aboutirent qu'à alourdir le joug qui pesait sur eux. Une coalition, à la tête de laquelle le prince de Naharanna figura en l'an XXXVII, fut dissoute non loin d'Alouna, après une bataille sanglante[3]. L'année d'après, la ville d'Ono-Gasou succomba à son tour. En l'an XLI, la Cœlé-Syrie endura tout le poids de la guerre. Enfin, Qodshou fut assiégée en l'an XLII[4], et son chef eut vainement recours pour se défendre aux ruses qu'autorisait la stratégie du temps : il fit sortir une cavale de la ville et la lança à travers les rangs de l'armée égyptienne, espérant y jeter le désordre. Un des écuyers du roi, Amenemhabi, courut au-devant de la bête furieuse, l'abattit d'un coup d'épée et en offrit la queue à son maître, comme trophée. Qodshou fut emportée d'assaut et abandonnée à la fureur des soldats[5].

En Éthiopie, il ne se passait guère d'année où le vice-roi n'eût affaire aux Ouaouaïtou. Les tribus du Haut-Nil, habituées de longue date à trembler devant Pharaon, lâchaient pied à la moindre alerte et se réfugiaient dans la brousse, sur la montagne ou dans les marais; on occupait les villages déserts, on incendiait les cabanes, on saisissait quelques prisonniers, on ramassait les troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, peaux, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'enlever avec eux, puis on rentrait triomphalement en Égypte après quelques semaines de brigandages faciles. Au Sud comme au Nord, le long règne de Thoutmôsis III ne fut qu'une série de guerres toujours heureuses : aussi n'est-ce pas sans raison

1. Longtemps identifiés avec les Arméniens, les Lamnanou paraissent tirer leur nom de Labnana, le Liban, et désigner les habitants de la montagne. — 2. Le nom de l'île de Chypre, d'après le texte du décret de Canope, où le scribe égyptien a écrit Asinaï par analogie avec Asinè, qui était le nom d'une ville de l'île (Meursius, *Cyprus*, p. 28), peut-être Salamine. — 3. *Annales de Thoutmôsis III*, l. 37 sqq. — 4. La date n'est pas assurée : peut-être faudrait-il placer ce fait en l'an XLI. Cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. II, p. 297. — 5. *Inscriptions d'Amenemhabi*, l. 25-32; cf. Ebers, *Zeit und Thaten Tholmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p 6-7.

qu'on a prêté à ce prince le nom de Grand. Sans cesse en course d'une extrémité de son empire à l'autre, une année sous les murs de Gargamish et l'année d'après au fond de l'Éthiopie, il légua à ses successeurs le monde égyptien plus large qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il ne fut jamais après lui ; quoi d'étonnant si ses hauts faits ont inspiré dignement les poètes assemblés à sa cour !

« Je suis venu, » lui dit le dieu Amon sur une stèle découverte à Karnak, « je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de Zahi ; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées ; — je leur fais voir ta majesté telle qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs des peuples Routonou ; — je leur fais voir ta majesté, couverte de ta parure de guerre, quand tu saisis tes armes, sur le char.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient ; Kafti et Asi sont sous ta terreur ; — je leur fais voir ta majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes, auquel on n'a pu résister.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports, et les régions de Mitanou tremblent sous ta terreur ; — je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante, sur les eaux, et qu'on n'a pu approcher.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles ; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous ton rugissement ; — je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Tahonou ; les îles des Danaens sont au pouvoir de ton esprit ; — je leur fais voir ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur leurs cadavres à travers leurs vallées.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes, tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing ; — je leur fais voir ta majesté telle que le maître de l'aile (l'épervier), qui embrasse en un clin d'œil ce qui lui plaît.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables (Hirousháïtou) en captivité; — je leur fais voir ta majesté semblable au chacal du midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie; jusqu'au peuple de Pout, tout est dans ta main; — je leur fais voir ta majesté semblable à tes deux frères, Horus et Sit, dont j'ai réuni les bras pour assurer ta puissance[1]. »

Tant de succès frappèrent vivement l'imagination du peuple : Thoutmôsis III tourna bientôt au héros de roman, comme le vieux Khéops et comme Ousirtasen Ier. Une seule nous est parvenue des mille et une légendes qui circulaient sur son compte quelques siècles après lui. Le prince de Joppé s'était révolté et battait la campagne. Pharaon, que sa grandeur attachait sans doute aux rivages du Nil, ne daigna pas marcher de sa personne contre lui : il envoya à la rescousse l'illustre Thoutii, un de ses généraux les plus braves. Thoutii attire le prince dans son camp, sous prétexte de lui montrer la canne magique du roi d'Égypte, et le tue. Mais ce n'est pas assez de s'être débarrassé de lui, il faut avoir raison de sa ville. Thoutii enferme cinq cents soldats dans des jarres, les transporte jusque sous les murs, et là contraint l'écuyer du prince à déclarer que les Égyptiens ont été défaits et qu'on ramène leur général prisonnier. On le croit, on ouvre les portes, les soldats sortent de leurs pots, et s'emparent de la place. C'est l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs habillée à l'égyptienne. Aussi bien, dès la XXe dynastie, Thoutmôsis III était devenu le roi à qui l'on attribuait toutes les guerres, tous les exploits, toutes les victoires, qui avaient fait la grandeur de l'Égypte. Plus tard

1. Mariette, *Revue générale de l'architecture*, 1860, t. XVIII, col. 57, 60, et *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, 3e édit., p. 78-80; Birch, *Archæologia*, t. XXVIII; E. de Rougé, *Revue archéologique*, 1861; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 85-89. Ce bel hymne devint classique en Égypte. Quelques siècles après Thoutmôsis, Séti Ier en copia une partie (Champollion, *Notices*, t. II, p. 96), et Ramsès III en prit plusieurs phrases pour célébrer ses exploits (Dümichen, *Hist. Inschriften*, t. I, pl. XI-XII).

sa renommée s'effaça devant celle de Ramsès II, et son nom disparut si bien de la mémoire des hommes, qu'on ne le connaîtrait plus, si nos contemporains n'étaient allés le déchiffrer parmi les ruines[1].

Il mourut le dernier jour de Phamenoth, dans la cinquante-cinquième année de son règne[2], et il fut enseveli à Thèbes par son fils Amenôthès II. Les chefs syriens crurent le moment propice à rompre leur chaîne et saluèrent par une révolte l'avènement de celui-ci. Le châtiment fut prompt et complet. Amenôthès dévasta les districts du haut Joudain, « comme un lion terrible qui met en fuite les pays[3] ». Le 26 Tybi, il franchit l'Oronte[4], et s'avança afin de reconnaître les approches d'Anato; « quelques Asiatiques vinrent « à cheval pour l'empêcher « de passer outre, mais il se « para de ses armes de « guerre, et sa prouesse « égala la puissance mysté- « rieuse de Sit en son heure : « les barbares fléchirent dès que Sa Majesté regarda l'un d'eux, « et s'enfuirent ». Le 10 Epiphi, il était devant Nii, qui se



Statue d'Amenôthès II.

1 Goodwin, *Translation of a Fragment of an Historical Narrative relating to the reign of Tholmes the Third*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1874, t. III, p. 348; Birch, *Egypt from the earlier times*, p. 203-204; Maspero, *les Contes populaires*, p. 83-96 — 2 Ebers, *Thaten und Zeit Tholmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 7. La durée exacte du règne est de cinquante-quatre ans et onze mois. — 3. Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132. — 4. Brugsch donne pour ce nom l'orthographe Arinath (*Geschichte*, p. 389), qui fait songer à l'Oronte. L'orthographe Arosati est dans les *Notices* de Champollion. Il y a dans le texte hiéroglyphique une faute : le nom est certainement celui de l'Oronte mal compris par le graveur qui restaura l'inscription.

rendit sans combat : « les habitants, hommes et femmes, étaient sur les murs pour honorer Sa Majesté[1] ». D'autres places, comme celle d'Akiti, soutinrent un long siège, avant de céder. La révolte étouffée, Pharaon rentra dans la vallée triomphalement. Il avait, au cours de ses exploits, abattu et pris de sa main sept des chefs du pays de Takhisa : pendant le voyage qui le ramena jusqu'à Thèbes, ils étaient attachés à l'avant de sa barque. Six d'entre eux furent sacrifiés solennellement devant Amon, leurs têtes et leurs mains exposées sur les murs du temple de Karnak ; le septième fut traîné à Napata et traité de la même manière, pour servir d'exemple aux princes éthiopiens et pour leur apprendre à respecter l'autorité du maître[2]. Une insurrection des tribus qui habitaient le désert et les Oasis, à l'orient de l'Égypte, fut réprimée de même par Amenemhabi, qui remplissait auprès d'Amenôthès II la même fonction d'écuyer qu'auprès de Thoutmôsis III[3]. L'empire était en bonnes mains : Thoutmôsis IV, fils d'Amenôthès, commanda le respect aux étrangers par des expéditions heureuses en Syrie et en Éthiopie[4]. Sous Amenôthès III, qui succéda à Thoutmôsis IV, les limites de la domination égyptienne étaient fixées vers l'Euphrate au nord, au sud vers le pays des Gallas[5]. Les roitelets syriens, jadis si turbulents, étaient résignés à leur sort et offraient leurs filles à Pharaon pour qu'il en ornât son harem[6]. La conquête paraissait terminée, au moins en Asie, et la correspondance des princes vassaux avec les gouverneurs égyptiens ne contient que des protestations de dévouement ou des mentions de brigandages sans importance. Les guerres n'étaient plus que des razzias, des chasses à l'esclave, entreprises pour recruter la population ouvrière et pour subvenir aux constructions du maître[7]

1. Champollion, *Notices*, t. II, p. 185-186 ; Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55-58. — 2. Lepsius, *Denkm.* III, pl. 65, l. 16-20. — 3. *Inscription d'Amenemhabi*, l. 39-42, dans Ebers, *Thaten und Zeit Thotmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1 sqq. — 4. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 69 *e f*; Sharpe. *Eg. Inscript.*, pl. 93, l. 5-6 ; Louvre, C 202. — 5. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 77 *c*; Louvre, *Salle historique*, vitrine N, 582. — 6. Brugsch, *Ueber ein merkwürdiges historisches Denkmal aus den Zeiten Königs Amenophis III*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 81-87. — 7. Une partie de la correspondance

Les premiers rois de la dix-huitième dynastie, Ahmôsis et Amenôthès Ier, avaient eu assez à faire de chasser les Pasteurs et de réorganiser le gouvernement. Ils se bornèrent à rouvrir les carrières voisines de Memphis[1] et à réparer les temples qui avaient souffert le plus pendant l'invasion et la guerre de l'indépendance. Thoutmôsis Ier, au retour de son expédition d'Asie, employa comme maçons les nombreux prisonniers qu'il ramenait à sa suite et commença des travaux, que ses successeurs continuèrent sans interruption. Toute la vallée du Nil, depuis la quatrième cataracte jusqu'à la mer, se couvrit de monuments. La Nubie fut aussi bien partagée à cet égard que l'Égypte elle-même. A Napata, aux pieds de la Colline Sainte, Amenôthès III fonda un temple superbe dont les avenues sont bordées de béliers accroupis, en guise de sphinx ; il embellit aussi l'édifice élevé par Thoutmôsis III à Soleb, entre la deuxième et la troisième cataracte. Thoutmôsis III restaura, en son propre nom, le sanctuaire que le grand conquérant de la douzième dynastie, Sanouasrît III, avait consacré à Semnéh, et bâtit, près d'Amada, un temple de Râ, qui nous a conservé quelques-uns des textes historiques les plus curieux de l'époque[2]. A Éléphantine[3], à Ombos[4], à Esnéh[5], à Eilithyia[6], à Coptos[7], à Dendérah[8], à

avec les Pharaons Aménôthès III et IV a été découverte en 1888 à El-Amarna, dans les ruines du palais d'Aménôthès IV. Elle est rédigée en caractères cunéiformes, pour la plupart dans l'idiome sémitique de la Syrie, et elle est tracée sur des tablettes de terre, comme la correspondance des scribes babyloniens. — 1. Stèle de l'an XXII d'Ahmôsis dans Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 94 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 3 *a*, *b*. — 2. Cf. sur ce temple Chabas. *Une inscription historique de Séti Ier*. — 3. Le temple qui existait encore au commencement du siècle et qui a été détruit par Mohammed-Ali. — 4. Porte d'Amenôthès Ier (Maspero, *Notes* dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 73); porte de Thoutmôsis III, au mur extérieur de la ville (Lepsius, *Denkm.*, III, 28). — 5. Reconstruction du temple sous Thoutmôsis III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 728). — 6. Constructions de Thoutmôsis III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 626). — 7. Piliers en granit au nom de Thoutmôsis III (Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, p. 411). Un des piliers qui étaient encore debout a été renversé en 1883 par les chercheurs de trésors. — 8. Reconstruction du temple d'Hathor par Thoutmôsis III (Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XIV, XVI; Mariette, *Dendérah*, t. III, (p. 78).

Abydos[1], à Memphis[2], à Héliopolis[3], dans la plupart des cités de l'Égypte propre, on reconnaît encore aujourd'hui les traces de l'activité des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Seule Tanis, la capitale des rois Pasteurs et le centre du culte de Soutkhou, fut négligée par eux; Ahmôsis l'avait démantelée, et ses descendants l'oublièrent systématiquement[4].

Au temps des rois memphites, Thèbes n'était qu'une ville de province, sans autre monument d'importance qu'une chapelle dédiée à la triade d'Amon, Mout et Khonsou. Sur l'autre rive, à Drah abou'l-Neggah, se dressaient les pyramides funéraires des princes locaux et les tombeaux de leurs sujets. Les rois de la douzième dynastie s'employèrent de leur mieux à l'embellissement de leur capitale. Amenemhait Ier avait travaillé à l'Assassif[5] : Sanouasrît Ier commença, à Karnak, la construction d'un temple de granit et de grès, auquel Amenemhaît II et Amenemhaît III s'intéressèrent[6]. Quelques piliers et quelques pans de murs remaniés plus tard permettent, jusqu'à un certain point, d'en reconstituer le plan : c'était un édifice de petites dimensions, à colonnes polygonales comme les piliers de Béni-Hassan. Il était encore intact au commencement de la dix-huitième dynastie, quand Thoutmôsis Ier, enrichi par la conquête de l'Éthiopie, songea à l'agrandir. Les architectes le conservèrent comme noyau de leurs plans nouveaux, mais ils ajoutèrent par devant deux chambres en granit, précédées de vastes cours, puis trois pylônes échelonnés l'un derrière l'autre et réunis par deux salles hypostyles : le tout présentait l'aspect d'un vaste rectangle posé debout sur un autre rectangle allongé en

1. Travaux de Thoutmôsis Ier au temple d'Osiris (E. de Rougé *Inscriptions*, t. III, pl. XIX-XX). Colosse de Thoutmôsis III à l'entrée du petit temple d'Osiris (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 6. — 2. Stèle de l'an XLVII de Thoutmôsis III, racontant la construction d'un mur à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*,III, 29 *b*). — 3. Construction d'Ahmôsis dans le temple de Phtah (Lepsius, *Denkm.*, 2 *a-b*). — 4. Mariette, *Lettre à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. I. — 5. [Wilkinson] *Handbook of a Traveller*, p. 328. — 6. *Id.*- p. 328, 376, 378; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 45; cf. Mariette, *Karnak*, in-folio, 1875, avec un vol. in-4° de *Texte*; Maspero dans la *Revue critique*, 1877, t. I, p. 265 sqq.

travers. Thoutmôsis II et Hatshopsouitou ne modifièrent pas cette conception; seulement la régente, pour introduire ses obélisques entre les pylônes, pratiqua une brèche dans un mur déjà achevé et démolit seize des vingt-deux colonnes levées en cet endroit. Thoutmôsis III termina les portions que ses prédécesseurs avaient laissées imparfaites, puis il répara à l'est d'anciennes chambres, dont la plus importante était employée comme reposoir lors des processions, enve-


Le temple de Karnak.

loppa l'ensemble d'une muraille de pierre, creusa au sud le lac sur lequel on lançait les barques sacrées les jours de fête. Il rompit de la sorte la juste proportion qui avait existé jusqu'alors entre le sanctuaire et la façade : l'enceinte extérieure devint trop large pour le pylône. Amenôthès III corrigea ce défaut un siècle plus tard : il planta en avant du pylône extérieur un nouveau pylône plus épais, plus massif, partant plus propre à servir de façade au temple agrandi.

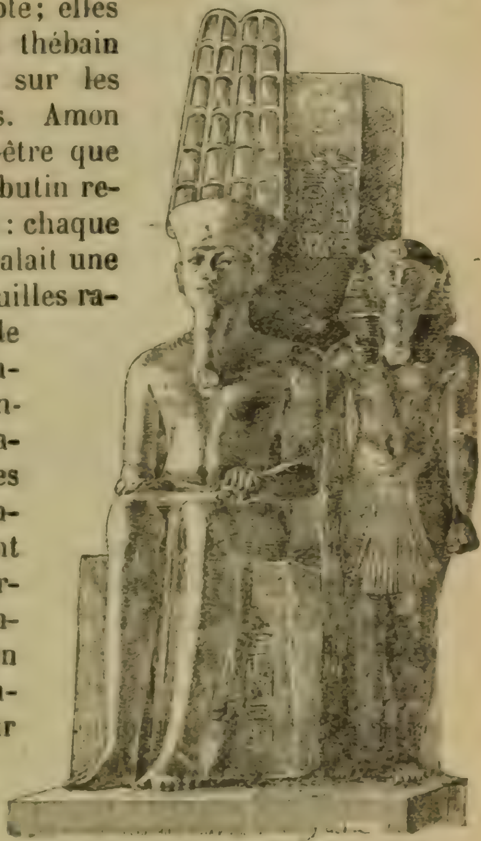
Un seul sanctuaire ne suffisant plus, il en fonda un second, au sud de Karnak, et le consacra au culte d'Amon. Les ruines en subsistent encore au bord du fleuve, à Louqsor, et elles sont réputées à bon droit l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne. Sur la rive gauche du Nil, l'activité des souverains de la dix-huitième dynastie s'exerça librement, à l'Assassif, à Shéikh Abd-el-Gournah, à Médinet-Habou, à

Deir-el-Baharî, où la reine Hatshopsouîtou fit peindre et sculpter en détail sa campagne contre l'Arabie[1]. Devant le temple aujourd'hui ruiné d'Amenôthès III siégeaient deux statues colossales taillées chacune dans un seul bloc, et qui longtemps remplirent d'étonnement le monde ancien. L'une d'elles se brisa pendant le tremblement de terre de l'an 27 av. J.-C. La partie supérieure se détacha et elle s'écrasa en tombant sur le sol; l'inférieure resta seule en place. Bientôt après, le bruit se répandit que des sons semblables à celui qu'une corde de harpe ou de lyre produit en se cassant[2], sortaient du socle, chaque matin, au lever du soleil. Les touristes accoururent, une légende merveilleuse circula de bouche en bouche. Malgré le témoignage des habitants de Thèbes[3], les Grecs se refusèrent à voir dans la statue vocale un colosse du Pharaon Amenôthès III. Elle était, à leurs yeux, un portrait de Memnon l'Éthiopien, fils de Tithon et de l'Aurore, qui, après la mort d'Hector, avait marché au secours de Priam contre les Grecs et avait été tué par Achille; tous les matins, Memnon, en fils bien élevé, saluait sa mère d'une voix harmonieuse et pure. Vers le milieu du second siècle de notre ère, l'empereur Hadrien et l'impératrice Sabine entreprirent le voyage de la Haute Égypte pour entendre sa chanson miraculeuse. La popularité toujours croissante inspira enfin aux maîtres du monde le désir de rendre son intégrité à l'image; sous Septime-Sévère, elle fut restaurée à peu près telle qu'elle était avant sa chute, mais contre toute attente, elle se tut. « Je ne nie pas la réalité des harmonieux accords que tant de témoins affirment unanimement avoir entendu moduler par le merveilleux colosse aussitôt qu'il était frappé des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que, plusieurs fois, assis au lever de l'aurore sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est venu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais,

1. Publiée in extenso par Dümichen, *Die Flotte einer Ægyptischen Königin*, et *Historische Inschriften*, t. I et II; Mariette, *Deir-el-Bahari*, enfin par Naville, *Deir-el-Bahari* t. III. — 2. Strabon, l. XVII. c. I. — 3. Pausanias, I, 42, 2.

la plaine de Thèbes, où gisent les membres épars de cette aînée des villes royales[1]. »

L'avènement et les hauts faits de la dix-huitième dynastie n'avaient pas seulement valu à Thèbes la suprématie sur le territoire entier de l'Égypte; elles avaient assuré au dieu thébain Amon la prééminence sur les dieux des autres cités. Amon avait profité, plus peut-être que les rois eux-mêmes, du butin recueilli au Nord et au Sud : chaque succès des armées lui valait une part considérable des dépouilles ramassées sur le champ de bataille, des tributs arrachés à l'ennemi, des prisonniers emmenés en esclavage. Ces richesses, accrues régulièrement de génération en génération, avaient fait du grand prêtre un personnage presque aussi important que le Pharaon : on aurait pu dire avec apparence de raison que, pour lui, et pour lui seul, les Égyptiens avaient entrepris la conquête de l'Asie. En même temps que la puissance matérielle, la puissance spirituelle s'accroissait sans relâche : à voir le roi de Thèbes recevoir l'hommage de la terre, les prêtres s'étaient persuadés à eux-mêmes qu'Amon avait droit



Amon assis et le roi Harmhabi

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 312. Cf. Letronne, *la Statue vocale de Memnon*, in-4°, 1832. Selon Brugsch (*Der Tempel von Deir-el-Medineh*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 123-128; *Noch einmal Amenhotep der Sohn des Hapu*, dans la *Zeitschrift*, 1876), l'architecte qui a dressé les colosses est un certain Amenôthès, dont les statues retrouvées à Karnak sont aujourd'hui au Musée du Caire.

à l'hommage du ciel, et qu'il était le dieu réel, auprès duquel les autres dieux ne comptaient plus. Ils tirèrent des textes anciens, qui le renfermaient en germe[1], le dogme de l'unité divine et prétendirent l'imposer au reste du pays : Amon, le seul dieu toujours et partout victorieux, devint pour eux le seul dieu[2]. Les rois ne virent pas sans déplaisir ce développement de l'ambition sacerdotale et songèrent à se prémunir contre les tentatives d'usurpation qui pouvaient en résulter. Déjà Thoutmôsis IV avait, à la suite d'un rêve surnaturel, désensablé le Sphinx de Gizéh et remis en vigueur le vieux culte d'Harmakhouîti, le soleil dans les deux horizons[3]. Amenôthès III, rallié à l'antique tradition héliopolitaine, transporta à Thèbes la religion d'Atonou, le disque solaire, et, l'an X de son règne, il institua à Karnak une fête en l'honneur de l'intrus[4]. Son fils Amenôthès IV poussa plus loin l'audace : pour venir à bout plus sûrement du dieu Thébain, il imagina d'enlever à Thèbes le rang de capitale qu'elle détenait depuis vingt siècles, et d'imposer à son royaume une capitale nouvelle, dont le patron remplacerait Amon dans les prérogatives de dieu suprême. Peu de souverains ont été maltraités aussi piteusement par la postérité que ne l'a été Amenôthès IV : il semble que les historiens modernes aient eu à cœur d'aggraver les malédictions dont les prêtres thébains avaient chargé sa mémoire. Le grand nombre ne veut voir en lui qu'un fanatique exalté, les autres l'inculpent de folie, d'autres encore déclarent qu'il fut un simple eunuque. Sa mère Tii partage avec lui le privilège de fournir matière aux hypothèses les plus diverses : on s'accorde généralement à la croire étrangère, mais les uns affirment qu'elle était Sémite, les autres qu'elle était Libyenne. L'éducation étroite qu'elle aurait donnée à son fils aurait contribué à faire de celui-ci le personnage que l'on sait ; le dieu Atonou aurait été le dieu national de sa tribu, qu'elle aurait conspiré d'imposer à son pays d'adoption. Tii était

1. Cf. p. 33-34. — 2. Maspero, *Bulletin de la religion de l'Égypte*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1882, t. V, p. 99-100. — 3. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 114; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 63; Brugsch, *Der Traum Königs Thutmes IV bei der Sphinx*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 89-95. — 4. Birch, *History of Egypt*, p. 107.

pourtant une Égyptienne de vieille souche, comme l'indiquent son nom et celui de ses parents. Elle n'appartenait



Aménôthès IV.

pas à la race royale, mais elle sortait d'une famille de simples particuliers : peut-être, si nous connaissions le fond de son histoire, n'y verrions-nous qu'un épisode de roman,

un roi épousant par amour la bergère traditionnelle[1]. Amenôthès IV, en montant sur le trône, paraît avoir d'abord essayé d'avancer par la douceur la réforme politique et religieuse qu'il méditait. Tout en accentuant sa préférence pour le dieu Atonou, il continua à rendre publiquement hommage à son père Amenôthès et à l'Amon de Karnak[2]. Mais bientôt Thèbes lui déplut : il la quitta, se retira dans la moyenne Égypte, et construisit, un peu au nord de Siout, sur la rive droite du fleuve, une ville où rien ne lui rappelait plus le souvenir du sacerdoce thébain. L'usage s'était introduit dès longtemps de confier au dieu de la métropole la protection des colonies nouvelles : l'Éthiopie, les Oasis, colonisées par Thèbes, avaient pour religion le culte thébain d'Amon[3]. Amenôthès IV proclama Atonou dieu de sa capitale, appela la ville Khoutniatonou, l'horizon du disque, et changea son propre nom, qui était une profession de foi en l'honneur d'Amon, en celui de Khouniatonou, splendeur du disque solaire. Un nome nouveau, dont les bornes-frontières sont encore en place[4], fut créé au détriment des nomes anciens de Kousît et de Khmounou. La ville, bâtie rapidement sur l'ordre du maître, devint, en peu de mois, grande et somptueuse : pendant quelques années, Thèbes et Memphis n'eurent plus que le second rang en Égypte.

La religion d'Atonou était une variante des religions de Râ, la plus ancienne probablement. Le disque devant lequel on se prosterne n'y était pas seulement, comme dans certains mythes solaires, le corps éclatant et visible de la divinité, il était le dieu lui-même. Aussi est-ce à lui que les beaux hymnes gravés dans les tombeaux de Tell-el-Amarna s'adressent exclusivement. C'est lui « qui n'a point de pareil et qui réjouit le monde de ses rayons. A peine levé à l'horizon oriental du ciel, il prodigue la vie à ses créatures, à l'homme, aux animaux qui ont quatre pattes, aux oiseaux,

1. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 127-128, et dans Rayet, *Monuments de l'art antique*, t. I. — 2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 27 *e*. — 3. Cf. Lepsius, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis, in Beziehung auf die Ammons-Oase*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8-23. — 4. Lepsius, *Denkm.*, III, 91, *g* ; Prisse d'Avennes, *Monuments*, pl. XII-XIV.

aux serpents, à tout ce qui se traîne sur terre et qui y vit[1] ». Les grands prêtres de Khoutniatonou adoptèrent le titre de grands prêtres de Râ, et leur culte fut réglé sur le culte de Râ, à Héliopolis[2]. Les peintures et les bas-reliefs nous montrent Atonou sous la figure d'un disque dont les rayons descendent vers la terre; chacun d'eux est terminé par une main qui tient la croix ansée, symbole de vie. Partout où va le roi, le disque l'accompagne et répand sur lui sa bénédiction. Atonou n'est pas d'ailleurs une divinité exclusive. Il proscrit la religion d'Amon, et demande qu'on martèle le nom de son rival sur tous les monuments, là où on peut l'atteindre; mais il respecte les autres dieux, Râ, Harmakhis, Horus, Osiris, Maît, qu'ils soient solaires ou non. Les préoccupations religieuses n'empêchèrent pas Khouniatonou d'être, à l'exemple de ses ancêtres, constructeur et conquérant. Il édifia un temple de son dieu à Memphis[3], un autre à Thèbes, en face du sanctuaire de Karnak[4], d'autres en Éthiopie. Son règne dura au moins douze ans[5], et sa mort n'arrêta point d'abord le développement de l'œuvre qu'il avait entreprise: ses gendres lui succédèrent l'un après l'autre, et pratiquèrent de leur mieux la religion du disque solaire. Bientôt cependant, Aï, le plus connu d'entre eux, suspendit les persécutions dont Amon avait été l'objet: il abandonna Khoutniatonou, où il s'était creusé un tombeau[6], et revint se faire

1. La version la plus complète de cet hymne est celle qu'a publiée U. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna*, dans les *Mémoires publiés par la Mission archéologique française au Caire*, t. I, 1884. — 2. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil*, t. III, p. 128. — 3. Sir Ch. Nicholson, *On some remains of the Disk-Worshippers*. Le Musée du Caire possède les restes de plusieurs tombes, découvertes à Saqqarah en 1882-1884, qui appartiennent au règne de Khouniatonou. Une des tours du Bab-en-Nasr, et les murs de la mosquée du sultan Hakem, au Caire, renferment de nombreux fragments provenant du temple construit par lui à Memphis. — 4. Les fouilles de 1882-1883 m'ont porté à croire que le petit édifice, bâti avec les debris d'un temple d'Amenothès II, entre le premier et le second pylône d'Harmhabi, pourrait bien être un reste du temple d'Atonou; celles de 1902 ont révélé le fait que le second pylone d'Harmhabi est construit entièrement avec les debris de ce temple. — 5. C'est la dernière date que portent ses monuments (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 91 *g*). — 6. Le tombeau d'Aï fait partie de ce qu'on appelle le groupe du sud, à

enterrer à Thèbes, auprès d'Amenôthès III[1]. Son successeur Toutankhamonou était maître de l'Égypte entière et reçut publiquement l'hommage des peuples étrangers[2]. Mais, après lui, la guerre civile éclata : des princes éphémères[3], dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, se disputèrent le trône pendant quelques années, et la dix-huitième dynastie s'éteignit au milieu du désordre, sans qu'on sache quel fut son dernier roi.

La dix-neuvième dynastie : Sétoui Ier et Ramsès II.

La tentative d'Amenôthès IV avait été dirigée contre Thèbes et contre son dieu : la réaction se produisit à leur avantage. Harmhabi (Armaïs), dont nous ne connaissons pas l'origine[4], rétablit le culte d'Amon dans sa splendeur, rasa le temple d'Atonou et en employa les matériaux à ériger l'une des portes triomphales qui mènent au sanctuaire de Karnak; le nom des adorateurs du disque fut martelé, et leurs monuments furent renversés de fond en comble. Le nouveau roi

Tell-el-Amarna. Il a été publié par Lepsius, *Denkm.*, III, 100, 103, 104, 105. — 1. Dans la vallée de l'ouest, tombeau n° 4. Il a été publié par Lepsius, *Denkm.*, III, 113. — 2. Lepsius, *Denkm*, III, pl. 115-117. — 3. Le roi Teti, que nomment deux stèles du Louvre et de Marseille, est comme l'a indiqué Naville, le fondateur de la VIe dynastie, dont le culte était encore en vigueur à Memphis, sous la XVIIIe (Ed. Naville, *le Roi Teta Merenphtah*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 69-72). — 4. Sur l'identité de ce roi qu'on appelle par erreur Horus, avec Armaïs, voir Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, p. 70 sqq., et plus récemment, J Krall, *Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens*, II, 1884, p. 60. Armaïs est classé d'ordinaire parmi les rois de la XVIIIe dynastie : il figure cependant, sur les monuments de ses successeurs, parmi les ancêtres de la XIXe et de la XXe dynastie, au même titre que Ramsès Ier. Brugsch pense qu'il avait épousé une sœur de Nofritîti, femme de Khouniatonou (*Geschichte*, p. 439), et qu'il tenait d'elle ses droits : mais il monta jeune sur le trône, comme le prouvent ses portraits, et une sœur de Nofritîti aurait été sensiblement plus âgée que lui. Le récit de son avènement, conservé sur la base d'une statue de Turin, est trop vague pour rien nous apprendre (Birch, *Inscription of Harmhebi on a statue at Turin*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 486 sqq.). Le buste du Musée du Caire (v. p. 253), considéré par Mariette comme un portrait de Ménéphtah, est un portrait d'Harmhabi (Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I).

avait beaucoup à faire pour réparer les désastres des années précédentes : au dedans, toute la machine gouvernementale



Buste d'Harmhabi.

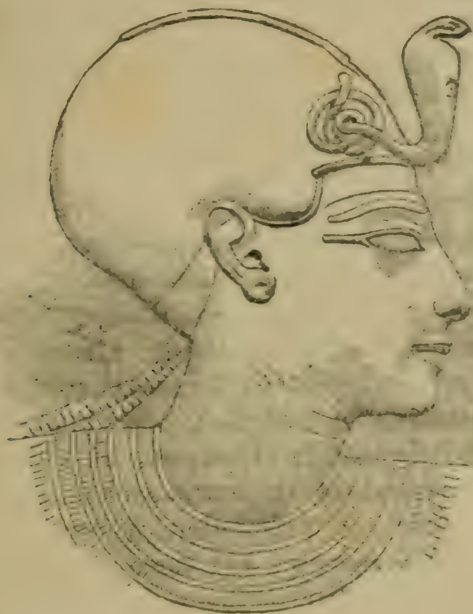
était démontée et refusait service ; au dehors, les peuples vassaux avaient cessé de payer le tribut. La correspondance des seigneurs des cités asiatiques[1], nous montre com-

1. Voir sur cette correspondance ce qui est dit plus haut, p. 242.

ment, sous Aménôthès IV, l'empire asiatique de l'Égypte s'était presque perdu. Les nations de la Phénicie et de la Syrie centrale s'étaient révoltées à la faveur des discordes religieuses de l'Égypte, et les Khati profitant de leurs rebellions avaient arraché aux Égyptiens la Syrie septentrionale tout entière. Harmhabi réprima le brigandage, punit de mort les employés prévaricateurs[1], restitua aux temples les biens qui leur avaient été ravis, et fut bientôt assez puissant pour entreprendre des guerres au dehors. Il renoua les relations avec le Pouanît lointain[2], exécuta des razzias sur les tribus du haut Nil[3], et se vanta d'avoir soumis les mêmes populations syriennes que Thoutmôsis III avait combattues[4]. Les renseignements précis manquent sur ses hauts faits, mais l'aspect de ses monuments, et ils sont nombreux, donne l'impression d'un règne glorieux, prospère et long[5]. On ne sait quand le sceptre passa aux mains de Ramsès Ier, ni comment ce prince était allié à son prédécesseur[6]. Après avoir servi sous Aï et sous Harmhabi, il s'assit sur le trône des Pharaons, dans un âge assez avancé : une expédition de l'an II contre l'Éthiopie[7], une courte campagne contre les Syriens, terminée par un traité avec les Khati[8], remplirent honnêtement son règne. Au bout de deux ou trois années, il mourut, laissant pour successeur son fils Sétoui, le Séthosis des traditions grecques.

1. Stèle trouvée en 1882, contre l'un des pylônes d'Harmhabi (cf. U. Bouriant, *Fouilles à Thèbes*, dans le *Recueil*, 1884, t. VI). — 2. Mariette, *Mon. div.*, pl. 88; Brugsch, *Recueil de monuments*, t. II, pl. LVII, 3. — 3. Le petit spéos de Silsilis nous montre Harmhabi vainqueur et porté en triomphe par ses lieutenants (Lepsius, *Denkm.*, III, 121). — 4. Une liste des peuples du Nord vaincus par Harmhabi a été découverte en 1882 sur le premier pylône construit par ce prince. — 5. L'idée émise par Birch (*Zeitschrift*, 1877, p. 148, dans l'article de Ed. Meyer, *Die Stele des Horemhed*) qu'Harmhabi aurait été déposé ou aurait abdiqué, repose sur une identification avec l'Harmhabi dont le tombeau a été déblayé à Saqqarah par Mariette : celui-ci fut bâti par Harmhabi avant son avènement. — 6. La théorie d'après laquelle Ramsès Ier aurait été d'origine sémitique (Mariette, *la Stèle de l'an 400*) s'appuie sur une interprétation contestable d'un passage de la stèle de l'an 400, et n'a d'ailleurs aucune importance pour l'histoire. — 7. Stèle C 57 du Louvre. — 8. Traité de Ramsès II avec le prince de Khati, l. 14, dans Brugsch, *Recueil de monuments*, t. I., pl. XXVIII.

Dès les premiers jours, Sétoui s'annonça au dehors comme un conquérant. « On était venu dire à Sa Majesté : les vils Shasou ont tramé la révolte, les chefs de leurs tribus, assemblés en un seul lieu et qui sont dans les régions de Kharou, ont été frappés d'aveuglement et d'esprit de violence, et chacun d'eux égorge son voisin[1] ». Sétoui franchit, au



Sétoui Ier.

château de Zarou, le canal qui bornait l'Égypte et poussa droit vers l'Orient, à travers les ouadys dont cette partie du désert est sillonnée[2]. La longueur des étapes y est réglée encore aujourd'hui sur l'éloignement des sources : une forteresse, ou tout au moins une tour de garde, surveil-

1. Champollion, *Notices*, t. II, p. 93. — 2. Brugsch a essayé de déterminer la route parcourue par Sétoui Ier, mais, je crois, sans succès (*Dict. Géogr.*, p. 590-597 ; *Geschichte*, p. 438 sqq.). Il me semble, comme à M. Toukins (*The Fortress of Canaan*, dans le *Palestine Exploration Fund*, *Q. Stat.*, 1884, p. 59-60), que l'itinéraire de l'armée égyptienne coïncide, sur une grande partie de son parcours, avec l'itinéraire relevé par M. Holland (*Palestine Exploration Fund*, *Q. Stat.*, 1879, p. 70-72, et 1884, p. 4-15).

lait chacune des fontaines ou des mares qui jalonnaient la route, la *forteresse du Lion*, la *tour* (*Maktel*) *de Sétoui Ier*, la *citerne de Sétoui Ier*, etc. Partout où l'ennemi fit tête, il fut aisément dispersé, ses arbres détruits et ses moissons hachées impitoyablement : de station en station, les Égyptiens atteignirent les deux forts de Rabbiti et de Pakanana. Ce dernier, assis dans une assez belle position, auprès d'un petit lac, sur l'un des derniers plans des monts Amorrhéens, défendait l'accès d'un des cantons les plus riches que renferme la Syrie méridionale[1]. Il succomba au premier assaut, et toute la grasse vallée dont il barrait l'accès fut dévastée par les Égyptiens[2]. Ce premier succès en entraîna d'autres plus sérieux. Sétoui, remontant vers le nord, arriva au pied du Liban, où il força les Labnanou à couper leurs arbres et à les expédier en Égypte, pour les constructions qu'il avait commencées en l'honneur d'Amon[3]. De là il pénétra dans la vallée de l'Oronte, afin de se mesurer avec les Khati ; une victoire remportée sur ces ennemis traditionnels termina heureusement sa première campagne[4]. Sa rentrée fut une fête perpétuelle, depuis la frontière, où les barons et les prêtres l'accueillirent de leurs acclamations, jusqu'à Thèbes, où il offrit ses prisonniers à son père Amon[5]; l'Égypte crut qu'elle revenait aux beaux temps des Thoutmôsis et des Amenôthès. Par malheur, ces triomphes avaient plus d'apparence que de fond. L'état de l'Asie avait changé

1. L'emplacement de Pakanana a été fixé d'une manière fort heureuse à Khirbet-Kanâan, au sud d'Hébron, par M. Conder (*The Fortress of Canaan*, dans les *Quart. Stat.* du *Pal. Expl. F.*, oct. 1883, p. 175-176; cf. Tomkins, *The Fortress of Canaan*, ibid., 1884, p. 57-61). — 2. Les textes et les bas-reliefs relatifs à cette campagne ont été reproduits par Champollion, *Notices manuscrites*, t. II, p. 86 sqq., et *Monuments*, pl. CCLX-CCC ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 126 sqq., etc. Ils ont été traduits en anglais par R. Lushington, *The Victories of Seti I recorded in the Great Temple at Karnak*, dans les *Trans. of the Society of Bibl. Arch.*, t. VI, p. 509-534, en français par Guieysse, *Inscription historique de Séti Ier*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 52-77. — Champollion, *Mon.*, pl. CCLXC, et *Not.*, t. II, p. 87; Rosellini, *Mon. stor.*, pl. 46. — 4. Champollion, *Not.*, t. II, 96-97. — 5. Burton, *Exc. Hier.*, pl. XXXVI; Lepsius, *Denkm.*, III, 128. Les fouilles de 1903 ont montré que Sétoui Ier n'avait fait que copier, en les développant, une série de tableaux triomphaux érigés par Amenôthès II à Karnak.

depuis un siècle. La Syrie méridionale, écrasée par le passage des armées, avait abandonné toute idée de résistance acharnée et se livrait presque sans combat. Les Phéniciens estimaient qu'un tribut volontaire coûtait moins qu'une guerre contre les Pharaons, et se consolaient amplement de la diminution de leur liberté en accaparant le commerce maritime du Delta. Mais, au nord, les Khati se montraient plus redoutables qu'ils n'avaient jamais été. Réunis tous sous le pouvoir d'un souverain unique, depuis la fin du règne d'Aménôthès III, non seulement ils avaient étendu leur suprématie sur tout le Naharanna, de Gargamisch à Qodshou, mais ils avaient surmonté le Taurus et ils s'étaient introduits assez avant dans l'Asie Mineure. On ne sait jusqu'où ils y avaient porté leur domination : il semble cependant qu'elle ne dépassait pas le pays de Qodi[1], c'est-à-dire la plaine cilicienne de la Kataonie.

De toute manière, ils entrèrent en relations directes avec les peuples qui se partageaient alors les régions centrale et occidentale de la péninsule, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens, les habitants d'Ilion et de Pédasos. Alliés aux uns, recrutant chez les autres des bandes de mercenaires, ils pouvaient ranger en ligne des forces capables de tenir tête à l'Égypte et de lui arracher ou du moins de lui disputer chèrement la victoire[2]. Sétoui le vit bien lorsqu'il les assaillit de front : sans doute il n'eut pas de peine à prendre Qodshou et la plupart des villes amorrhéennes de l'Oronte[3], mais la ténacité des Khati, toujours prêts à recommencer la lutte

1. C'est du moins ce que je suis tenté de conclure d'une phrase du Papyrus Anastasi II, où le prince de Khati, voulant venir rendre visite à Ramsès II, ne convoque à l'accompagner que le prince de Qidi. Le nom de Qidi ou Qodi a été conservé à l'époque classique dans celui de Κητίς, que Ptolémée (V, 8, 3) donne à un canton de la Cilicie Trachée, situé entre la mer et le mont Imbaros, en face de la côte septentrionale de Chypre, peut-être dans celui de Kataonie et chez les Κήτειοι d'Homère (*Odyss.*, XI, 519-521), que M. Gladstone (*Homeri Synchronisms*, p. 169) a identifiés aux Khati. — 2. Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 61, 65, sqq.; et Sayce, *The Ancient Empire of the East*, t. I, p. 525 sqq., où l'auteur a condensé la matière des mémoires qu'il a publiés sur la question. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 130 *a* Champollion, *Mon.*, CCLXCV.

malgré leur défaite, fut plus longue que sa patience. De guerre lasse, il renonça aux armes et il contracta avec le roi Morousîl, fils de Shoubbililioum, une alliance qui dura jusqu'à sa mort[1]. Désormais l'autorité des Pharaons ne dépassa plus les sources du Litany et de l'Oronte : restreinte à la Syrie du sud et à la Phénicie, elle gagna en solidité ce qu'elle perdait en extension. Il semble que Sétoui I[er], au lieu d'exiger simplement le tribut, imposa aux cantons annexés des gouverneurs de race égyptienne, et qu'il installa des garnisons permanentes dans quelques places, comme Gaza et Mageddo. C'était là sans doute une précaution excellente, mais, si l'on compare son empire à celui de Thoutmôsis III, on ne peut s'empêcher de remarquer combien l'Égypte était plus forte au temps de la dix-huitième dynastie. Jamais les Pharaons d'alors n'auraient considéré les roitelets syriens comme des égaux, avec qui l'on concluait une paix honorable : ils ne voyaient en eux que des ennemis qu'il fallait vaincre, ou des rebelles qu'il fallait châtier. La chancellerie de Sétoui I[er] conserva l'usage d'infliger aux rois de Khati les épithètes méprisantes que la chancellerie de Thoutmôsis III leur avait prodiguées; elle l'appela le renversé de Khati, et son peuple l'humble Khati. Tout cela n'était que phraséologie officielle, comme les titres de vainqueur des barbares et de maître du monde entier, dont elle affublait le souverain.

Cela dit, on ne saurait nier que le règne de Sétoui I[er] ne marque encore une époque brillante dans l'histoire d'Égypte. Le butin ramassé en Syrie servit à élever quelques-uns des monuments les plus parfaits de l'art égyptien : le temple funéraire d'Abydos[2], la salle hypostyle de Karnak[3], le tombeau du roi[4]. Sétoui fut aidé dans cette œuvre par son fils, Ramsès. Du vivant de son père, il avait épousé une princesse de l'ancienne famille royale, peut-être fille d'Harmhabi et petite-fille d'Amenôthès III : il avait de la sorte effacé l'usurpation dont Ramsès I[er] était coupable. Le fils qui naquit de cette

1. *Traité de Ramsès II avec le prince de Khati*, l, 14. — 2. Publié par Mariette, *Abydos*, t. I, 1871. — 3. Mariette, *Karnak*, p. 37. L'idée de la salle hypostyle fut conçue sous Ramsès I[er]. — 4. Tombeau n° 17, dit *Tombeau de Belzoni*, du nom du chercheur d'antiquités italien, qui le découvrit au commencement du XIX[e] siècle.

union, Ramsès, hérita naturellement tous les droits de sa mère, et, dès l'instant de sa naissance, il fut considéré par les Égyptiens loyalistes comme le seul souverain légitime. Son père, roi de fait, fut contraint de l'associer au trône alors



Tête de la momie de Ramsès II

qu'il était encore « petit garçon », sans doute pour éviter une révolution. Ce ne fut d'abord qu'une fiction légale, peu respectée par Sétoui lui-même ou par les ministres de son gouvernement. Pendant cette première partie de son existence, Ramsès ne fut précisément ni roi, ni prince héréditaire : il occupa entre ces deux conditions une place inter-

médiaire et probablement assez mal définie. Souverain reconnu des deux Égyptes, en principe il possédait tous les insignes et toutes les prérogatives de son rang, mais en fait il ne portait pas toujours les uns et il n'exerçait nullement les autres. Il avait droit à l'uræus et à la double couronne, mais il s'en tenait le plus souvent à la coiffure ordinaire des simples princes royaux, une grosse tresse recourbée et pendante. Il avait droit aux deux cartouches et aux qualifications les plus pompeuses de la chancellerie égyptienne, mais les scribes chargés de rédiger les inscriptions oubliaient d'y insérer son nom, et ils ne lui accordaient que les titres modestes de « fils qui aime son père » ou d'héritier présomptif. Il avait droit au poste d'honneur et à la fonction principale dans les cérémonies du culte, mais les monuments nous le montrent toujours en seconde ligne : il lève un plat d'offrande, il verse une libation ou il prononce les invocations, tandis que son père accomplit les rites sacrés. Ramsès n'avait du roi que le titre et l'apparence : les scribes de la chancellerie oubliaient ses droits indiscutables, ou, s'ils se les rappelaient, ce n'était que par occasion et par boutade[1].

Dès l'âge de dix ans, il fit la guerre en Syrie, et même, à n'en croire que les historiens grecs, en Arabie. C'est à la suite de ces campagnes qu'éprouvé par l'habitude du commandement militaire il commença de réclamer une part active au gouvernement intérieur de ses États et qu'il revendiqua son héritage royal. La transformation de l'associé obscur et presque inconnu en un Pharaon *Maître des deux mondes* et craint de tous ses ennemis se produisit lentement, graduellement, au fur et à mesure que la valeur personnelle de Ramsès se développait et s'accentuait de plus en plus. Sétoui, vieilli et fatigué par les exploits de sa jeunesse, lui céda peu à peu le pouvoir et finit par s'effacer presque entièrement devant son glorieux fils. Retiré dans ses palais, il y acheva sa vie entouré d'honneurs divins. Certains tableaux du temple d'Abydos le montrent assis sur le trône, au milieu des dieux ; il serre la massue

1. G. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos* et *Revue critique*, 1870, t. II, p. 35-40.

d'une main, et, de l'autre, un sceptre complexe où sont réunis les divers symboles de force et de vie. Isis est à ses côtés et les dieux parèdres, alignés trois à trois, siègent derrière le couple tout-puissant auquel Ramsès adresse sa prière. C'est une apothéose anticipée, dont la conception fait honneur à la piété du régent, mais ne laisse aucun doute sur la situation réelle de Sétoui dans sa vieillesse. On adore un dieu, mais il ne règne pas. Sétoui ne faisait pas exception à cette règle commune; on l'adorait, mais il ne régnait plus[1].

La paix fut menacée soudain par un danger imprévu. Les peuples de l'Asie Mineure étaient restés jusqu'alors en dehors de la sphère d'action de l'Égypte; plusieurs d'entre eux, les Shardana, les Tourshâ (Tyrsènes), dont les noms sonnaient étranges à des oreilles égyptiennes, débarquèrent sur la côte d'Afrique et s'allièrent aux Libyens. Ramsès II les battit. Les prisonniers qu'il avait faits sur eux furent incorporés dans la garde royale[2]; les autres retournèrent en Asie Mineure, emportant un tel souvenir de leur échec que l'Égypte fut à l'abri de leurs incursions pendant près d'un siècle.

Le calme rétabli au nord, Ramsès se rendit en Éthiopie, où il occupa les dernières années du règne de son père à pourchasser et à razzier les tribus qui errent le long des rives du haut Nil. Même il remporta sur elles des succès que la tradition grecque eut le tort d'exagérer. « Il dirigea d'abord ses armées contre les Éthiopiens, les défit et leur imposa des tributs consistant en bois d'ébène, en or et en dents d'éléphant. Il détacha ensuite vers la mer Rouge une flotte de quatre cents navires et fut le premier Égyptien qui équipa des vaisseaux de guerre. Cette flotte prit possession des îles situées dans ces parages ainsi que de tout le littoral jusqu'à l'Indos[3]. » D'après Strabon, il avait pénétré en Afrique à la région où pousse la cannelle : on y montrait des stèles qu'il y avait érigées. Il avait colonisé aussi les côtes de la mer Rouge, où certains endroits s'appelaient encore, du temps des Ptolémées, « le mur de Sésostris »; il avait gravé une

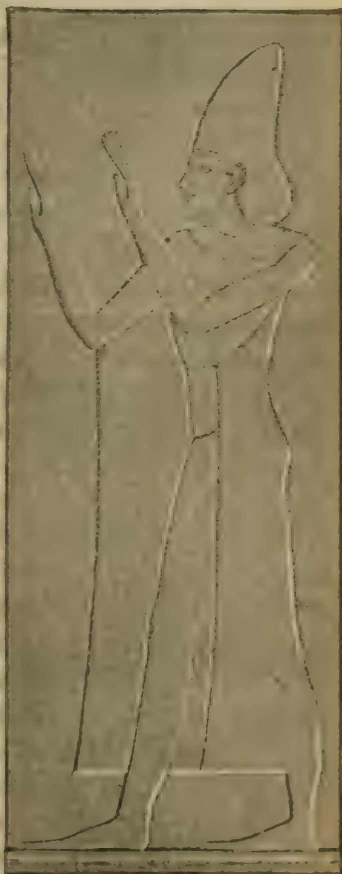
1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870. — 2. E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 5-6. — 3. Hérodote, II, CII.

inscription au promontoire Dirê, sur le détroit de Bab-el-Mandeb[1]. Ces récits sont évidemment controuvés : Sésostris n'eut jamais de flottes et n'alla jamais jusqu'à l'Indos. Rien n'indique non plus qu'il ait visité les peuplades riveraines de la mer Rouge et qu'il soit parvenu à l'Océan d'Afrique. Il se borna, comme les inscriptions le prouvent, à exécuter contre les tribus du haut Nil quelques courses productives et peu dangereuses.

A la nouvelle de la mort de son père. Ramsès II, désormais seul roi, quitta l'Éthiopie et ceignit la couronne à Thèbes. Il était alors dans la maturité de l'âge, et il avait autour de lui un grand nombre d'enfants, dont quelques-uns étaient assez âgés pour combattre sous ses ordres. Ses premières années ne furent troublées par aucune guerre d'importance; c'est à peine si les inscriptions signalent deux courtes expéditions en Syrie, dont l'une, en l'an II, au pays des Amorrhéens, et l'autre, en l'an IV, au bord du Nahr-el-Kelb, près de Bérouth[2]. Les Khati, fidèles au traité d'amitié conclu avec Sétoui, ne cherchèrent pas à attiser la révolte. Les peuples de Canaan, comprimés par la présence des garnisons égyptiennes, ne bougèrent pas. Tout semblait donc aller pour le mieux, quand, vers la fin de l'an IV, la situation changea soudain. Le roi de Khati, Moutalou, fils de Morousîl, avait été assassiné[3] et remplacé par son frère Khatousîl. Celui-ci convoqua ses vassaux et ses alliés et rompit avec l'Égypte. Le Naharanna et sa capitale Gargamisch, Arad et la Phénicie septentrionale, Qodshou et le pays d'Amaour, Qidi et le groupe compact des Lyciens, s'affilièrent à la coalition. L'espoir de piller, sinon l'Égypte elle-même, du moins les provinces égyptiennes de la Syrie, attira tous les aventuriers de la péninsule. Il en vint d'Ilion, de Pédasos, de Gergis, de la Mysie, de la Lycie, se joindre aux Khati contre Sésostris[4].

1. Strabon, l. XV, 2. — 2. Les stèles qu'il y a laissées sont reproduites par Lepsius, *Denkm.*, III, 197. — 3. *Traité de Ramsès avec le prince de Khati*, l. 7-8. — 4. E. de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p 4; Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 57-58. M. Ed. Meyer (*Geschichte von Troas*, p. 60-61) a refusé d'admettre l'identité des peuples mentionnés dans le récit de cette campagne avec les populations de la Troade. Brugsch (*Geschichte*, p. 491-492, etc.) y reconnaît en partie des peuples du Caucase et de l'Assyrie. Je ne vois aucune raison

Aussi bien s'est-on fait une idée exagérée de l'immobilité à laquelle les peuples de l'Orient antique auraient été condamnés. Ce que nous savons de la composition de l'armée que Ramsès opposa aux confédérés suffirait seul à prouver avec quelle facilité ils se déplaçaient. Elle renfermait, à côté des Égyptiens de race indigène, des Libyens, des Mashouasha, des nègres, des Maziou, des Shardana, débris de l'invasion repoussée victorieusement quelques années auparavant[1]. Le Pharaon établit sa base d'opérations à la frontière de l'Égypte et du désert Arabique, dans la ville qu'il avait fondée récemment sous le nom de Pa-Ramsès Anakhouitou (la ville de Ramsès le très brave), traversa Canaan qui lui obéissait encore, se porta rapidement sur les contrées septentrionales et ne s'arrêta qu'à Shabtouna, bourgade syrienne située un peu au sud-ouest de Qodshou, et en vue de la ville. Il y séjourna quelques jours, étudiant le terrain et tâchant de discerner la position des ennemis, sur laquelle il possédait des données assez vagues. Les alliés au contraire, parfaitement renseignés par leurs espions, qui appartenaient pour la plupart aux clans nomades des Shasou, n'ignoraient aucun de ses mouvements. Le prince de Khati,



Le roi Khatisarou.

soit pour altérer en Maiouna, comme le propose Chabas (*Antiquité historique*, p. 190), la lecture Hiouna de E. de Rougé, soit pour rien changer aux identifications qu'il avait proposées. Il me parait probable, toutefois, que les Iliens, les Pédasiens, les Mysiens de Khatisarou n'étaient que des bandes mercenaires qui se joignirent aux Khati. — 1. Voir plus haut, p. 218. Ces Shardana sont représentés dans Rosellini, *Mon. storici*, pl. CI,

leur chef, imagina et exécuta une manœuvre habile, qui mit l'armée égyptienne à deux doigts de sa perte et qui n'échoua que devant la valeur personnelle du Pharaon.

Un jour que Ramsès s'était aventuré un peu au nord de Shabtouna, deux Bédouins vinrent lui dire : « Nos frères, qui sont les chefs des tribus réunies avec le vil chef de Khati, nous envoient dire à Sa Majesté : Nous voulons servir le Pharaon v. s. f. Nous quittons le vil chef de Khati; il est dans le pays de Khaloupou au nord de la ville de Tounipa, où par crainte du Pharaon il a rétrogradé rapidement. » Le roi fut trompé par ce rapport qui ne manquait pas de vraisemblance : rassuré contre une surprise par l'éloignement présumé de l'ennemi (Khaloupou est en effet à quarante lieues au nord de Qodshou), il s'avança sans méfiance en tête de ses colonnes, escorté seulement de sa maison militaire, tandis que le gros de ses troupes, les régiments d'Amon, de Phrâ, de Phtah et de Soutkhou, le suivaient à distance. Au moment même où il divisait ainsi ses forces, les alliés, que des traîtres lui représentaient comme fort distants, se massaient en secret au nord-ouest de Qodshou, et se préparaient à fondre sur les Égyptiens, pendant la marche de flanc que ceux-ci devaient nécessairement exécuter le long de cette place. Leur nombre était considérable, à en juger par ce fait, qu'au jour de la bataille, un seul d'entre eux, le prince de Khaloupou, rangea en ligne dix-huit mille soldats d'élite; outre une infanterie bien disciplinée, ils comptaient deux mille cinq cents chars, dont chacun portait trois hommes.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs amenèrent au quartier général deux autres espions qu'ils avaient saisis. Le roi semble dès lors avoir conçu quelques soupçons; il fit bâtonner vertement les prisonniers et il leur arracha des aveux complets. Ils confessèrent avoir été détachés pour surveiller les manœuvres de l'armée égyptienne, et ils déclarèrent que les alliés, concentrés depuis longtemps derrière Qodshou, n'attendaient pour s'ébranler qu'une occasion favorable. Ramsès convoqua aussitôt un conseil de guerre et il lui

CVI. Un des corps engagés dans la campagne de l'an V porte officiellement le nom sémitique de *nârouna*, les jeunes gens, recrues.

exposa sans ambages la situation critique dans laquelle il était. Ses officiers s'excusèrent de leur mieux, alléguant la nonchalance des gouverneurs de province, qui avaient négligé de reconnaître chaque jour la position de l'ennemi, et ils dépêchèrent un exprès vers le gros de l'armée pour le ramener, s'il en était temps, au secours de son chef. Le conseil était encore réuni quand on apprit que l'ennemi se démasquait et qu'il accentuait son mouvement. Le prince de Khati porta rapidement ses forces au sud de Qodshou, tandis que le roi était déjà au nord de la ville, sur la rive occidentale de l'Oronte, enfonça la légion de Phrâ, qui était au centre, et coupa en deux la ligne égyptienne. Le roi dut charger lui-même à la tête de sa maison militaire. Huit fois de suite il s'élança sur les chars qui le cernaient, rompit les rangs, rallia ses bataillons dispersés et soutint l'assaut pendant le reste de la journée. Vers le soir, les Khati, perdant l'avantage qu'ils avaient depuis le matin, battirent en retraite devant les gros bataillons qui entraient enfin en action : la nuit seule suspendit l'attaque. Le choc décisif eut lieu le lendemain ; les confédérés plièrent sur plusieurs points, et se sauvèrent en pleine déroute. L'écuyer du prince, Garbatousa, le général de son infanterie et de ses chars, le chef des eunuques et Khalepsarou, l'écrivain des livres, sans doute l'annaliste officiel, chargé de transmettre à la postérité les gestes de son souverain, restèrent sur le carreau. Plusieurs des corps de l'armée syrienne, acculés à l'Oronte, se jetèrent dans le fleuve pour essayer de le franchir à la nage. Le frère du prince de Khati, Mizraïm, réussit à gagner l'autre rive ; le chef du pays de Nissa, moins heureux, se noya, et le prince de Khaloupou fut retiré du courant à moitié mort. Les tableaux du Ramesséum nous le montrent pendu par les pieds et dégorgeant l'eau qu'il avait absorbée. Les vaincus auraient probablement péri jusqu'au dernier, si une sortie de la garnison n'avait arrêté le progrès des Égyptiens et permis aux blessés et aux fugitifs de s'abriter dans Qodshou. Dès le lendemain, le prince de Khati demanda et obtint une trêve[1].

1. E. de Rougé, le *Poème de Pentaour ; Cours de* 1868-69, résumé par MM. Robiou dans la *Revue contemporaine* ; Chabas, *Analyse de l'inscription d'Ibsamboul*. Les questions relatives à la bataille de Qod-

Contre toute espérance, ce triomphe éclatant ne termina rien ; le pays de Canaan et les provinces voisines se soulevèrent soudain sur les derrières du Pharaon victorieux. A la faveur de cette diversion, Khatousîl reprit courage, répara ses forces et dénonça la trêve : la Syrie entière était en feu des bords de l'Euphrate aux bords du Nil. La confédération, écrasée à Qodshou, ne se reforma pas : les peuples d'Asie Mineure abandonnèrent la partie et ne reparurent pas dans la lice. Il n'y eut plus de grandes batailles, mais une série d'affaires de détails et de sièges qui remplirent près de quinze ans ; les hostilités se portaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, éclatant au nord quand elles s'apaisaient au sud, sans plan déterminé. L'an VIII vit les Égyptiens en Galilée, sous les murs de Mérom[1]. L'an XI, Ascalon fut prise, malgré la résistance héroïque des Cananéens qui l'habitaient[2]. Dans une autre campagne, le roi poussa une pointe vers le nord, jusqu'aux environs de Tounipa, et s'empara de deux villes du pays de Khati où il trouva sa statue[3]. La guerre traîna ainsi d'année en année, jusqu'au moment où les rivaux, épuisés par tant d'efforts inutiles, se décidèrent à poser les armes. Khatousîl demanda une fois encore la paix au souverain de l'Egypte ; elle fut acceptée et scellée en l'an XXI.

La minute du traité avait été rédigée primitivement en langue de Khati : elle était gravée sur une lame d'argent, qui fut solennellement offerte au Pharaon dans son château de Ramsès. Les conditions y furent essentiellement les mêmes que celles des traités conclus auparavant à plusieurs reprises, entre les deux empires, au temps de Ramsès Ier et de Sétoui Ier. Il y fut stipulé que la paix serait éternelle et qu'il y aurait alliance : « Si quelque ennemi marche contre les pays soumis au grand roi d'Égypte et qu'il envoie dire au grand prince de Khati : « Viens, amène-moi des forces « contre eux », le grand prince de Khati fera comme il lui

shou ont été discutées par M. Tomkins, *On the Campanig of Rameses the Second, in his Vth year against Kadesh on the Orontes*, dans les *Proceedings* (1881-1882, p. 6-9) et dans les *Transactions*, t. VIII ; Guieysse, *Textes historiques d'Ibsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV. — 1. Lepsius, *Denkm.*, III, 150. La plus grande partie des noms de villes mentionnés à cette occasion est malheureusement illisible. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *c*. — 3. Brugsch, *Recueil*, t. II, pl. V, l. 2 sqq.

aura été demandé par le grand roi d'Égypte; le grand prince de Khati détruira ses ennemis. Que si le grand prince de Khati préfère ne pas venir lui-même, il enverra les archers et les chars du pays de Khati au grand roi d'Égypte pour détruire ses ennemis. » Une clause analogue assure au prince de Khati l'appui des armes égyptiennes. Viennent ensuite des articles spéciaux, destinés à protéger le commerce et l'industrie des nations alliées et à rendre plus certaine chez elle l'action de la justice. Tout criminel qui essayera de se soustraire aux lois, en se réfugiant dans le pays voisin, sera remis aux mains des officiers de sa nation; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé par force, tout ouvrier qui se transportera d'un territoire à l'autre pour s'y fixer à demeure, sera renvoyé chez son peuple, mais sans que son expatriation puisse lui être imputée à crime. « Celui qui sera ainsi extradé, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne détruise ni sa maison, ni sa femme, ni ses enfants; qu'on ne tue pas sa mère; qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds; qu'enfin aucune accusation criminelle ne s'élève contre lui. » Égalité et réciprocité parfaite entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles sont les principales conditions de ce traité, qu'on peut considérer jusqu'à présent comme le monument le plus ancien de la science diplomatique[1].

Ainsi se terminèrent les guerres de Ramsès II. Si glorieuses qu'elles fussent en réalité, la tradition ne les jugea pas suffisantes. Suivant les historiens grecs, Sésostris[2] aurait pénétré jusqu'au fond de l'Asie, écrasé la Syrie, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Inde jusqu'à l'Océan; puis, revenant par les déserts de la Scythie, il se serait avancé

1. Le texte de ce traité a été publié dans Champollion, *Not. man.*, t. II; Lepsius, *Denkm.*, III, 46; Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII; il a été traduit par E. de Rougé dans Egger, *Études sur les traités publics*, p. 243; par Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 322 sqq.; par Goodwin, *Treaty of peace between Ramses II and the Hittites* dans les *Records of the Past*, t. IV, p. 25-32; par Max Müller, *der Bundnisvertrag Ramses II und des Chetiterkönig's*, 1902. — 2. Le nom Sésostris et Sesoôsis est tiré d'un des noms populaires de Ramsès II, Sestouri ou Sessouri.

jusqu'au Tanaïs et il aurait oublié, dans les environs de la Palus Mæotis, un certain nomb red'Égyptiens, dont les descendants peuplèrent la Colchide[1]. On dit même qu'il vint en Europe, mais qu'il n'y dépassa pas la Thrace, où le manque de vivres et la rigueur du climat arrêtèrent l'essor de son ambition. Il rentra en Égypte après avoir, pendant neuf ans, couru de victoire en victoire, et consacré partout sur son chemin, en manière de trophées, des statues ou des stèles à son nom. Hérodote en avait vu plusieurs en Syrie et dans l'Ionie[2]. Les voyageurs ont signalé en effet, non loin de Beyrout, à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, trois stèles gravées dans le roc et datées des ans II et IV de Ramsès II[3]. Les deux figures qu'Hérodote disait exister de son temps en Asie Mineure sont debout aujourd'hui encore près de Ninfi, entre Sardes et Smyrne. Au premier abord, elles semblent avoir réellement le caractère des ouvrages pharaoniques; mais un examen attentif y fait ressortir une foule de détails qui ne confirment point cette impression. La chaussure est recourbée, comme les souliers à la poulaine du moyen âge, la coiffure plus semblable à une tiare phrygienne qu'à la double couronne, et la calasiris striée de droite à gauche au lieu de l'être de haut en bas[4]. C'est, comme le prouve l'inscription, l'œuvre d'un artiste asianique, et non celle d'un sculpteur égyptien[5].

De l'an XXI à la mort du roi, pendant quarante-six ans, la paix ne fut pas troublée. On observa loyalement de part et d'autre les conditions du traité; bientôt même une alliance de famille resserra les liens d'amitié qui s'étaient noués entre les deux souverains. Ramsès épousa la fille aînée de Khatousîl[6], et, quelques années après, il invita son

1. Hérodote, II, 103-105. M. Hyde Clarke a essayé de prouver la réalité de cette tradition par la philologie. *Memoir on the comparative Grammar of Egyptian, Coptic and Ude*. London, 1873. — 2. Hérodote, II, CII-CVII. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, 197. Une autre de ces stèles, mais fort mutilée, a été retrouvée à Adloun, près Tyr (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 661-662). — 4. Charles Texier, *Asie Mineure*, II, 304. On nomme calasiris l'espèce de jupon court et bridant sur la hanche, qui était la pièce la plus importante du costume national égyptien. — 5. Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Soc. of B. Arch.*, t. VIII, p. 265 sqq. — 6. *Inscription d'Ibsamboul*, chez

beau-père à visiter la vallée du Nil. « Le grand chef de Khati mande au chef de Qidi : « Prépare-toi, que nous « allions en Égypte. La parole du roi s'est manifestée. « obéissons à Sésostris. Il donne les souffles de la vie à « ceux qui l'aiment : aussi toute terre l'aime, et Khati ne « fait plus qu'un avec lui[1]. » Khatousîl visita, en l'an XXXIII, la ville de Ramsès, peut-être même celle de Thèbes ; on grava, à cette occasion, une stèle sur laquelle il est représenté en compagnie de sa fille et de son gendre[2]. Ce ne fut pas sans un étonnement mêlé de reconnaissance que l'Égypte vit ses ennemis les plus acharnés devenir ses alliés les plus fidèles, et « les peuples de Kîmit n'avoir plus qu'un seul cœur avec les chefs de Khati, ce qui n'était pas arrivé depuis le temps du dieu Râ[3]. »

A la faveur de cette tranquillité, le roi put se livrer à son goût pour les constructions monumentales. « Il fit, disent les historiens grecs, bâtir un temple dans chaque ville à la divinité principale du lieu. » Et vraiment, Ramsès II est le roi maçon par excellence. Pendant les soixante-sept années de règne qui lui furent si largement mesurées, il eut le loisir d'achever ce que ses prédécesseurs avaient ébauché et d'accomplir l'ouvrage de plusieurs générations. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il n'y a pas une ruine en Égypte et en Nubie où l'on ne lise son nom[4]. Le grand spéos d'Isamboul était destiné à perpétuer le souvenir des expéditions contre les Nègres et contre les Syriens ; quatre colosses monolithes hauts de vingt mètres en décorent l'entrée. A Thèbes, on ajouta au temple d'Amenôthès III à Louqsor une cour, deux pylones et deux obélisques en granit, dont le plus beau est aujourd'hui en exil à Paris sur la place de la Concorde. Le temple de Gournah, projeté par Sétoui en l'honneur de Ramsès Ier, fut achevé et consacré. Le Ramesséion, connu des anciens sous le nom de Tombeau d'Osymandias, évoqua une fois

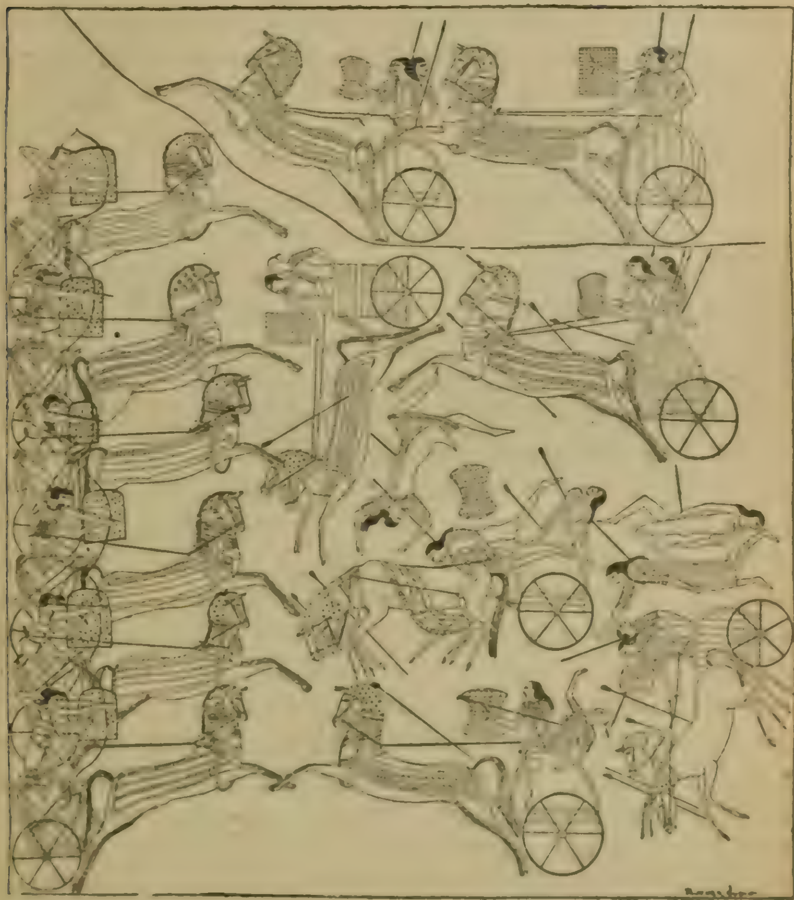
Bouriant, *Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 164-166. — 1. *Pap. Anastasi II*, pl. II ; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l. 7-9. Cf. Chabas, *Mél. égyp.*, 2e série, p. 151, et G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 196. — 3. *Id.*, pl. 193, l. 26 sqq. — 4. Mariette, *Hist. d'Égypte*, p. 60-61.

de plus dans ses sculptures les épisodes de la campagne de l'an V. Partout, dans la nécropole d'Abydos[1] comme à Memphis[2] et à Bubaste, aux carrières de Silsilis[3] comme aux mines du Sinaï, on retrouve la main de Ramsès II. Le temple de Tanis, négligé par les souverains de la dix-huitième dynastie, fut restauré et agrandi; la ville elle-même se repeupla et sortit neuve de ses ruines[4]. Dans plusieurs endroits, les architectes, accablés de besogne, commirent de véritables usurpations : ils effacèrent, sur des statues et sur des temples, le nom des rois consécrateurs, pour y substituer les cartouches de Ramsès[5]. Ce qui appartient bien en propre à ce souverain, c'est la décoration de la salle hypostyle de Karnak : Ramsès Ier en avait devisé le plan, Sétoui Ier la commença, Ramsès II l'orna presque entière.

Les travaux d'utilité publique eurent leur large part de ses soins et de son argent. Dès l'an III il s'était inquiété d'assurer l'exploitation des mines d'or de Nubie, et il avait établi, sur la route qui mène du Nil au Gebel-Ollaki, comme une chaîne de stations munies de citernes et de puits[6]. Plus tard il nettoya et compléta le réseau de canaux qui sillonnait la Basse Égypte, entre autres le canal creusé entre le Nil et la mer Rouge[7], sur la limite du désert. Il répara les murailles et les postes fortifiés qui barraient l'isthme aux entreprises

1. Mariette, *Abydos*, t. I et II. Ramsès II finit le temple commencé par son père et construisit, pour son compte, un second temple, aujourd'hui entièrement ruiné. — 2. Le colosse renversé de Mit-Rahinéh et les débris de murailles, encore visibles près de Kom Abou-Khanzîr, témoignent de l'étendue des travaux entrepris au temple de Phtah (Mariette, *Monuments divers*, pl. 31). — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, 175 *a*, 200 *d*.; Stern, *Zeitschrift*, 1873, p. 129 sqq., et 1875, p. 175 sqq., et *Records of the Past*, t. X, p. 37-44, où sont publiées et traduites les trois principales inscriptions gravées à Silsilis sous le règne de Ramsès II. — 4. Mariette, *Lettres à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1860, t. IV, p. 97 sqq.; 1861, t. V, p. 297 sqq. — 5. Le grand sphinx A 21 du Louvre, par exemple, a été taillé sous un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. — 6. Birch, *Upon an historical tablet of Ramses II*, dans l'*Archæologia*, t. XXXIV, p. 357, 399; Chabas, *les Inscriptions des mines d'or*, p. 13, 199. — 7. Aristote, *Meteor.*, I, 14; Strabon, l. I, § 1; Pline, *H. N.*, VI, 29, § 165. Tous ces auteurs disent que l'entreprise fut commencée, mais non achevée. Un monument du temps de Seti Ier nous montre le canal en activité dès avant Ramsès II.

des Bédouins[1]; même, les nécessités de la politique le forçant à résider à l'orient du Delta, il y fonda, presque sur la frontière, plusieurs villes, dont la plus importante reçut son nom, Ramsès-Anakhouîtou. Les poètes du temps nous en ont laissé



Choc de chars Égyptiens et Hittites.

des descriptions pompeuses. « Elle s'étend, disent-ils, entre la Syrie et l'Égypte, toute remplie de provisions délicieuses. — Elle est comme la reproduction d'Hermonthis; — sa durée est celle de Memphis; — le soleil se lève — et se couche en elle. — Tous les hommes quittent leur ville et s'installent

1. Voir p. 120 et 122 de cette histoire.

sur son territoire[1]. » — « Les riverains de la mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons, — et lui donnent le tribut de leurs marais. — Les tenants de la ville sont en vêtements de fête, chaque jour, — de l'huile parfumée sur leur tête dans des perruques neuves; — ils se tiennent à leurs portes, — leurs mains chargées de bouquets, — de rameaux verts du bourg de Pâ-Hathor, — de guirlandes du bourg de Pahour, — au jour d'entrée de Pharaon.... Ousirmârî Sotpenri! v. s. f. dieu Montou dans les deux Égyptes, — Ramsès Mîamoun! v. s. f. le dieu[2]! »

Comme on voit, la rhétorique florissait sous Ramsès II; par malheur, les manuscrits qui ont conservé les œuvres des auteurs en vogue ont négligé d'y joindre leur nom[3]. Le plus souvent cité d'entre eux, celui que nous appelons à tort Pentaour, s'est plu à célébrer les exploits de Ramsès à la bataille de Qodshou. On sait déjà quelle est la donnée du morceau : le roi, surpris par le prince de Khati, est contraint de payer de sa personne et de charger à la tête de sa maison militaire. « Voici que Sa Majesté se leva comme son père Montou; elle saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal en son heure. Les grands chevaux qui portaient Sa Majesté, — « Victoire à Thèbes » — étaient leur nom, sortaient des écuries de Ousirmârî Sotpounrî, aimé d'Amon. Le roi, s'étant lancé, pénétra dans les rangs de ces Khati pervers. Il était seul de sa personne, aucune autre avec lui; s'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il fut enveloppé par deux mille cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du pervers Khati et par les peuples nombreux qui les accompagnaient, par les gens d'Arad, de Mysie, de Pédase. Chacun de leurs chars portaient trois hommes, et ils étaient tous réunis en masse.

« Aucun prince n'était avec moi! aucun général, aucun officier des archers ou des chars Mes soldats m'ont aban-

1. *Pap. Anastasi II*, pl. I, l. 2-5.; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l. 2-4. Cf. Chabas, *Mél. égyp.*, 2e série, p. 151; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102. — 2. *Pap. Anastasi III*, pl. III, l. 1-9. Cf. Chabas, *Mél. égyp.*, 2e série, p. 132-134; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 105-106. — 3. A. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, p. 6-7.

donné, mes cavaliers ont fui devant eux, et pas un n'est resté pour combattre auprès de moi. » Alors Sa Majesté dit : « Qui es-tu donc, ô mon père Amon? Est-ce qu'un père oublie son fils? Ai-je donc fait quelque chose sans toi? N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole? Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand, le seigneur de l'Égypte qui renverse les barbares sur sa route! Que



Ramsès II sur son char.

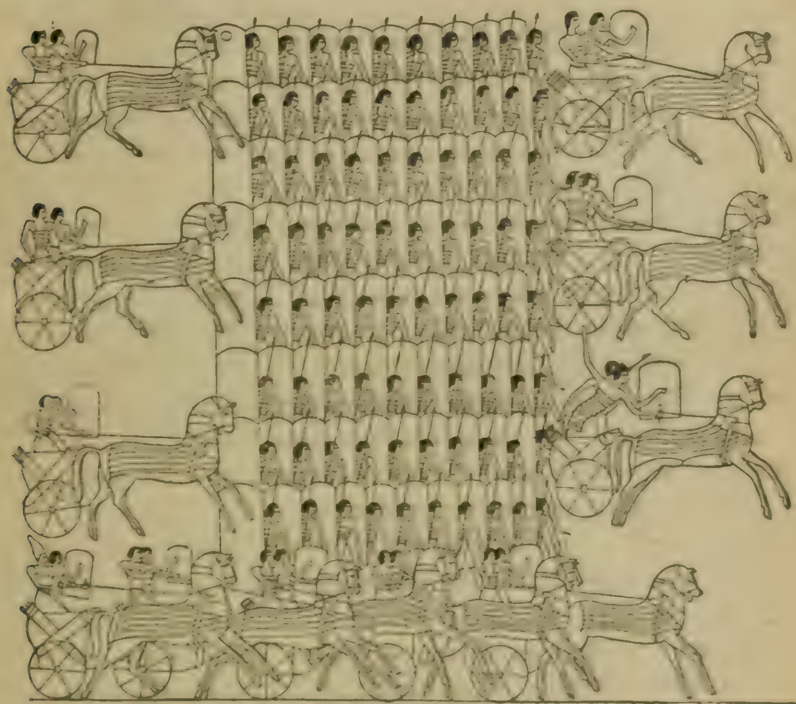
sont donc auprès de toi ces Asiatiques? Amon énerve les impies. Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes prisonniers; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines.... Certes, un sort misérable soit réservé à qui s'oppose à tes desseins! bonheur à qui te connait! car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Amon! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi; toutes les nations se sont liguées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné; aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi; quand

je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils réunis tous ensemble! L'œuvre des hommes n'est rien, Amon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Amon! et je n'ai pas transgressé tes conseils : voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre! »

Songez qu'il est sur un champ de bataille, que les Syriens le serrent et qu'il est seul contre une multitude. Il ne s'agit plus pour lui de vaincre, mais de rompre la ligne ou de mourir comme il convient à un roi : malgré le danger qui l'accable, son premier mouvement le porte vers son dieu. Au moment de se précipiter dans la mêlée et de tenter l'effort suprême, il prend son père Amon à témoin et il l'appelle au secours, non pas brièvement, par quelques mots jetés au hasard entre deux coups d'épée, mais longuement, avec autant de calme et de sérénité que s'il était encore dans les sanctuaires pacifiques de Thèbes. La pensée divine s'est emparée de lui et l'a pour un instant ravi à la terre; le danger a disparu, les ennemis se sont évanouis, le monde entier semble s'être dérobé sous ses pas; il est monté sans secousse aux confins d'un monde si calme et si haut, que le bruit de la bataille n'arrive plus jusqu'à lui. Il contemple Amon face à face, il lui redit les honneurs qu'il a rendus aux dieux, les bienfaits dont il a comblé leurs temples, et il réclame l'intervention des puissances célestes, non pas, comme un simple mortel pourrait le faire, en termes humbles et suppliants, mais sur un ton impérieux et grandiose où perce le sentiment de sa propre divinité.

Le secours ne se fait pas attendre. « La voix a retenti jusque dans Hermonthis, Amon vient à mon invocation : il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : « J'accours à toi, à toi Ramsès-Mîamoun, v. s. f.; je « suis avec toi. C'est moi, ton père! ma main est avec toi et je « vaux mieux pour toi que des centaines de mille. Je suis le « seigneur de la force aimant la vaillance; j'ai reconnu un « cœur courageux et suis satisfait. Ma volonté s'accomplira. » Pareil à Montou, de la droite je lance mes flèches, de la

gauche je bouleverse les ennemis. Je suis comme Baal en son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne trouve sa main pour combattre ; le cœur manque dans leur poitrine, et la peur énerve leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs traits et n'ont plus de force



Arrivée de l'armée égyptienne au secours de Ramsès II.

pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme y choit le crocodile ; ils sont couchés face en bas, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde derrière lui ni qu'un autre se retourne : celui qui tombe ne se relèvera pas. »

L'effet produit par cette subite irruption de la divinité au milieu de la bataille est puissant, même sur un moderne, habitué à considérer l'apparition des dieux comme une simple machine de théâtre. Pour un Égyptien, nourri au respect illimité des forces surhumaines, il devait être irré-

sistible. Le prince de Khati, triomphant qu'il croit être, se sent comme arrêté soudain au milieu de sa victoire par un pouvoir invisible, et « il recule frappé de terreur. Il fit alors avancer des chefs nombreux munis de leurs chars et de leurs gens exercés à toutes les armes : le prince d'Arad, celui de Mysie, le prince d'Ilion, celui de Lycie, celui de Dardanie, le prince de Gargamish, celui de Qarqisha, celui de Khaloupou. Ces alliés de Khati, réunis ensemble, formaient trois mille chars. » Tous les efforts sont superflus. « Je me précipitai sur eux pareil à Montou ; ma main les dévora dans l'espace d'un instant, je taillai et je tuai au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : « Ce n'est pas un homme « qui est parmi nous, c'est Soutkhou le grand guerrier, « c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un « homme, ce qu'il fait : seul, tout seul, il repousse des cen- « taines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, « fuyons devant lui, cherchons notre vie et respirons encore « les souffles ! » Quiconque venait pour le combattre sentait sa main affaiblie ; ils ne pouvaient plus tenir ni l'arc ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, le roi les poursuivit comme le griffon. »

Les ennemis en retraite, c'est alors seulement qu'il interpelle les siens, moins pour s'assurer de leur secours que pour les prendre à témoin de sa valeur. « Soyez fermes, affermissez vos cœurs, ô mes soldats ! vous voyez ma victoire, et j'étais seul : c'est Amon qui m'a donné la force, sa main est avec moi. » Il encourage son écuyer Menna, que le nombre des ennemis remplit d'effroi, et il se rue au travers de la mêlée. « Six fois je chargeai parmi les ennemis. » Enfin son armée arrive vers le soir et le dégage : il rassemble ses généraux et il les accable de reproches : « Que dira la terre entière, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second ? que pas un prince, pas un officier de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne ? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples, à moi seul. *Victoire à Thèbes* et *Nouri satisfaite* étaient mes grands chevaux, c'est eux que j'ai trouvés sous ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture devant moi, chaque jour, quand je

serai dans mon palais, car je les ai trouvés quand j'étais au milieu des ennemis, avec le chef Menna, mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et sont mes témoins pour le combat : voilà ceux que j'ai trouvés. Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes assemblées. »

L'escarmouche du premier jour ne fut que le préliminaire d'une action plus considérable. Le lendemain matin, la bataille recommença, avec quel succès pour les Égyptiens et quelles pertes pour les Asiatiques, nous l'avons montré plus haut. Le poète n'entre pas dans le détail de cette seconde affaire : il la décrit rapidement, en quelques lignes consacrées tout entières à l'éloge du roi. C'est qu'en effet le sujet du poème n'est pas la victoire de Qodshou et la défaite des armées syriennes : si importants à l'historien que soient ces événements, le poète les néglige. Il a voulu chanter le courage indomptable de Sésostris, sa foi dans le secours des dieux, la force irrésistible de son bras ; il a voulu le montrer surpris, abandonné des siens, et rachetant par sa vaillance les fautes de ses généraux, marchant seul aux ennemis, les obligeant six fois à reculer et les tenant en échec jusqu'au coucher du soleil. Tous les faits qui pourraient nuire à l'impression d'ensemble ou diminuer l'éclat de la vaillance royale sont repoussés dans l'ombre. De la maison militaire, une seule mention ; du second jour de la bataille, une description insuffisante. Le roi des Khati implore la paix : Sésostris la lui accorde et rentre dans Thèbes triomphant. « Amon s'approcha pour le saluer, disant : « Viens, notre fils chéri, ô Ramsès Mîamoun ! » Les dieux lui ont assigné les périodes infinies de l'éternité sur le double trône de son père Atoumou, et toutes les nations sont renversées sous ses sandales[1].

1. Le texte même du poème se trouve aux *Papyrus Raifé* et *Sallier III*, ainsi qu'à Ibsamboul, Abydos, Louqsor, Karnak et au Ramesséion. La traduction est de M. E. de Rougé, *Recueil de travaux*, 1870, t. I, p. 1-8.

CHAPITRE VI

LES GRANDES MIGRATIONS MARITIMES ET LA VINGTIÈME DYNASTIE

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khati. — Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode. — Ramsès III et la vingtième dynastie; les grands prêtres d'Amon.

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khati.

Parmi les peuples de Syrie, les Phéniciens étaient celui qui avait le mieux profité de la conquête égyptienne. Placés en dehors de la route ordinaire des armées, ils n'avaient pas eu à souffrir de leur passage non plus que des péripéties de la lutte, comme les autres nations de Canaan. Le groupe du Nord, celui qui comprenait les cités d'Arad et de Simyra, s'était révélé au début assez rebelle ; on l'avait vu, sous Thoutmôsis III, associé à plusieurs reprises aux révoltes des Routonou, mais il avait été châtié d'une manière qui lui avait ôté l'envie de recommencer. Le groupe du Centre et celui du Sud, Gebel et Bérouth, Sidon et Tyr, s'étaient montrés plus résignés à leur sort, depuis le temps de Thoutmôsis Ier jusqu'à celui de Ramsès II, et leur résignation leur avait valu des avantages sérieux. Leurs marins pratiquaient le commerce de commission en Égypte pour le compte des étrangers, et à l'étranger pour le compte de l'Égypte : grâce à la paix dont elles jouissaient, Sidon et Tyr avaient développé leurs flottes et elles étaient parvenues au plus haut degré de la richesse et de l'activité.

Les Phéniciens trafiquaient avec le dehors à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux. Toutes les routes qui, des principaux marchés de l'Orient, de la Chaldée, de l'Arabie, de l'Arménie, des régions du Caucase, se dirigeaient vers l'Occident, aboutissaient en

dernier lieu à Sidon et à Tyr. Il n'est pas probable que les Phéniciens allassent toujours chercher eux-mêmes la plupart des denrées aux pays de production ; ils les tiraient plutôt des entrepôts intermédiaires de l'Asie Mineure et de la Chaldée. Du moins, ils s'étaient avancés aussi loin que possible sur les grandes voies du commerce, et ils y avaient semé des factoreries aux points importants, vers le gué des rivières et le défilé des montagnes[1]. Laïs, aux sources du Jourdain, non loin de l'endroit où la sente qui mène d'Égypte en Assyrie quitte la Syrie méridionale pour la Cœlé-Syrie, était une colonie de Sidoniens[2]. Hamath, dans la vallée de l'Oronte, Thapsaque, au bord de l'Euphrate[3], Nisibis[4], près des sources du Tigre, se targuaient d'être d'origine phénicienne. Ces villes, et d'autres encore dont l'histoire n'a pas gardé la mémoire, étaient comme autant de jalons que les marchands de Sidon avaient plantés sur le parcours de leurs caravanes, et d'entrepôts où ils amassaient les produits des régions environnantes, pour les diriger, en temps opportun, sur leurs magasins du Liban.

Mais Hamath, Thapsaque, Nisibis, perdues au milieu des terres, n'étaient pas, à proprement parler, des possessions sidoniennes : c'étaient des comptoirs dépendants des princes ou des tribus voisines, nullement de la métropole. Le commerce maritime avec les peuples méditerranéens amena, au contraire, la création d'un véritable empire colonial. Les débuts et les progrès des croisières, qui changèrent la Méditerranée en mer phénicienne, ne nous sont connus qu'imparfaitement : les documents que les archives de Tyr et de Sidon renfermaient à ce sujet n'existent plus, comme aussi les ouvrages que les écrivains d'époque gréco-romaine avaient composés à leur aide. Presque tout ce que nous savons nous est parvenu sous forme de mythe. On contait que Melkarth, l'Hercule tyrien, avait rassemblé une armée et une flotte nombreuses, dans le dessein de conquérir l'Ibérie, où régnait Khrysaor, fils de Géryon. Il avait soumis l'Afrique, chemin faisant, il y avait introduit l'agriculture et construit la

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 159-165. — 2. *Josué*, XIII, 6; *Juges*, XVIII, 7-8. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[te] Theil, p. 164. — 4. Ét. de Byzance, s. v. Νίσιβις.

cité fabuleuse d'Hécatompyles, il avait franchi le détroit auquel il donna son nom, fortifié Gadès et vaincu l'Espagne. Après avoir enlevé les bœufs mythiques de Géryon, il était revenu en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. Sur cette épopée d'ensemble, qui résume assez bien les traits principaux de la colonisation phénicienne, venaient se greffer mille traditions locales. C'était Kinyras fondant des villes à Chypre et à Mélos; c'était Europe ravie par Zeus, Kadmos visitant Chypre, Rhodes, les Cyclades, à la poursuite de sa sœur, bâtissant la Thèbes de Béotie, et allant mourir en Illyrie. Partout où les Phéniciens avaient pris pied, la grandeur et l'audace de leurs opérations avaient laissé dans l'imagination des indigènes des souvenirs ineffaçables. Leur nom, leurs dieux, la durée de leur domination, étaient passés à l'état de légendes, et c'est grâce à ces légendes mêlées de fables qu'on devine en partie l'histoire perdue de leurs découvertes.

Les Giblites avaient été peut-être les premiers à essaimer sur les côtes environnantes[1]. Mais Byblos était un rendez-vous de pèlerins, plutôt qu'une ville de commerce[2]. Les Sidoniens continuèrent et poussèrent plus loin leurs explorations : ils occupèrent Chypre, où Byblos n'avait que des établissements de peu d'importance. Au jugement des anciens, Chypre n'était inférieure à aucune des îles du monde alors connu[3]. Elle est longue d'environ soixante lieues et large en moyenne de vingt; elle projette vers le nord-est une péninsule étroite, assez semblable à un doigt tendu vers l'embouchure de l'Oronte. Deux chaînes de montagnes peu élevées la traversent presque parallèlement de l'est à l'ouest; aujourd'hui encore la vallée qui les sépare étonne les voyageurs par sa fertilité. Le sol est un dépôt d'humus noir, aussi profond que celui de l'Égypte[4], et renouvelé chaque année par les crues du Pediæos et de ses affluents[5]. Jadis les montagnes étaient boisées[6] et offraient à

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 193 sqq. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 179 sqq., donne l'énumération de ses temples aux temps classiques. — 3. Strabon, l. XIV, 6; Eustache, *Ad Dionys.*, v. 508. — 4. Élien, *Histoire Anim.*, V, 56. — 5. Ross, *Voyage aux Iles* IV, p. 119. — 6. Eratosthène dans Strabon, l. XIV, 6.

une puissance maritime des ressources inépuisables : sous les empereurs romains, les Chypriotes se vantaient de pouvoir construire et gréer un grand navire, de la quille à la pointe des mâts, sans rien emprunter à l'étranger[1]. Le sol est généralement fertile. Il produit du blé en quantité suffisante pour la nourriture des habitants et il se prête à l'élève de la vigne et de l'olivier : mais sa richesse véritable est dans les mines. On y rencontre encore du fer, de l'alun, de l'amiante, de l'agathe, de la sardoine et des pierres précieuses : les collines de Tamassos renfermaient tant de cuivre, que les Romains s'accoutumèrent à désigner ce métal par l'épithète de *cyprium*[2], et le mot s'est glissé depuis dans toutes les langues de l'Europe. On ne sait ni quel nom avaient les premiers habitants de l'île, ni à quelle race il convient de les rattacher. Les documents égyptiens semblent enregistrer Chypre sous le nom d'Asi[3], mais, dès le temps de la dix-huitième dynastie, Chypre était déjà une terre phénicienne. Byblos avait fondé le célèbre sanctuaire de Paphos sur la côte ouest; Golgos, Lapethos, Kourion, Karpasia, Soli, Tamassos, étaient autant de petits États distincts, gouvernés par des rois indépendants l'un de l'autre. D'abord placés sous l'influence de Byblos, les royaumes de Chypre se rangèrent ensuite sous celle de Sidon. Ils reçurent alors des colons sidoniens qui garantirent leur fidélité à la métropole et qui achevèrent de faire de l'île un pays sémitique[4].

Vers le Sud, les Phéniciens ne possédaient pas d'établissements durables. Ils eurent des postes fortifiés sur la côte méridionale de la Syrie, à Dor[5], à Joppé[6], au mont Casios, sur la frontière de l'Égypte. Au delà du mont Casios, leur pouvoir cessait : Pharaon n'aurait jamais permis à des étrangers de bâtir des forts sur son territoire, aux embouchures de son fleuve. Ils durent se contenter d'avoir dans les grandes cités du Delta, à Tanis, à Bubaste, à Mendès, à Saïs, à Ramsès-Anakhouitou, des entrepôts astreints à la

1. Ammien Marcellin, l. XIV, 27. — 2. Strabon, l. XIV, 6 ; Pline, *H.N.*, l. XXXXIV, 8. — 3. Cf. p. 200, note 3. — 4. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 205-246. — 5. Étienne de Byzance, s. v. Δωρος. Dor avait une pêcherie de pourpre et une enceinte fortifiée (cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 40-41, 757). — 6. Étienne de Byzance, s. v. Ἰόπη.

surveillance de l'autorité égyptienne. Les magasins qu'ils installèrent à Memphis, au quartier Ankhtooui, acquirent un développement considérable et devinrent une ville véritable[1]. D'Égypte leurs vaisseaux s'avancèrent vers l'ouest, le long de l'Afrique, mais d'abord sans grands résultats : les côtes inhospitalières de la Marmarique arrêtèrent leur expansion de ce côté pour quelques siècles.

Aussi bien les pays du Nord offraient à leurs armateurs un vaste champ de gains et d'aventures. Un peu au delà de l'Oronte, le rivage tourne vers l'ouest et ne quitte plus de longtemps cette direction : la Syrie cesse, l'Asie Mineure commence. Elle affecte la forme d'un plateau compact, délimité de tous les côtés et sillonné par des montagnes puissantes : c'est comme « un petit Iran qui surgit du sein de trois mers », la Méditerranée, la mer Égée et le Pont-Euxin[2], Au sud, le plateau s'appuie sur le Tauros; au nord, il est borné par une chaîne de moindre hauteur, détachée du Caucase, qui se déploie parallèlement à la mer Noire et qui se termine à l'Olympe de Mysie, entre Nicée et Dorylée. Une ligne de collines peu élevées rejoint le Tauros à l'Olympe et s'étire en diagonale du sud-est au nord-ouest; à l'est, la péninsule s'adosse à l'Euphrate et au massif confus de l'Arménie. Les eaux qui descendent à l'intérieur, vers le centre, n'atteignent pas toutes la mer : seuls, le Pyramos et le Saros au Sud, l'Iris, l'Halys et le Sangarios au nord, ont assez de force pour se frayer un chemin à travers l'épaisse barrière qui les en sépare. Les autres rivières se déversent dans des bas-fonds, où elles créent des marais, des étangs, des lacs aux contours mal définis, analogues à ceux de l'Iran et de la Tartarie. Le plus vaste d'entre eux, le Tatta, est salé, et varie d'étendue selon les saisons.

« Nulle part plus qu'en Asie Mineure on n'observe le contraste de l'intérieur et du littoral. La côte est comme une

1. Brugsch, dans la *Zeitschrift für ægyptische Sprache*, 1863, p. 9. Le cimetière de ce quartier étranger nous a rendu un certain nombre de stèles araméennes d'époque persane. — 2. « Wie ein kleines Irân baut es sich aus der Mitte dreier Meere auf » (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 5).

autre terre, soumise à d'autres lois que l'intérieur[1]. » Dans la zone occidentale, ce sont des vallées larges et profondes, ouvertes à l'ouest et arrosées par des fleuves travailleurs, dont les alluvions empiètent chaque année sur la mer : le Kaïkos, l'Hermos, le Caystre, le Méandre. Ils roulaient tous de l'or en abondance, au moins dans la haute antiquité, et ils sont isolés l'un de l'autre par des lignes de montagnes, qui se dressent subitement sur la surface unie de la plaine, comme des îles sur le miroir de l'Océan, le Messogis (Kastanéh-dagh), entre le Méandre et le Caystre; le Tmôlos (Kisilia-mousa-dagh), entre le Caystre et l'Hermos. La côte, profusément dentelée, est flanquée de grandes îles : Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, la plupart assez rapprochées du continent pour en commander les débouchés, assez éloignées de lui pour être à l'abri d'une invasion soudaine. Terroir fertile en blés, en vignes, en olives, comme en marbres et en métaux, ports nombreux et sûrs, cette région de l'Asie Mineure réunissait tous les avantages d'un pays de culture intense et d'un pays de commerce : elle devait être forcément le siège de peuples à la fois laboureurs et marins, producteurs et marchands. Elle était enserrée entre deux groupes de montagnes mal liés au plateau du centre : au nord, l'Ida, revêtu de forêts, riche en métaux, riche en troupeaux ; au sud, les cimes volcaniques de la Lycie, où la tradition logeait la Chimère au souffle de flamme. A l'ouest de la Lycie et au sud du Tauros s'allongeait une côte abrupte, interrompue par l'embouchure de torrents qui se précipitent à pic du sommet de la montagne à la mer, et creusent autant de petites vallées parallèles l'une à l'autre. Vers l'extrémité orientale, à peu près à l'angle déterminé par la rencontre de la Cilicie et de la Syrie, les efforts réunis du Pyramos et du Saros avaient amassé une vaste plaine d'alluvions, que les géographes de l'âge classique appelaient la Cilicie plane (Cilicia campestris), par opposition aux cantons pierreux du Taurus (la Cilicie trachée).

Toutes les races du monde antique semblent s'être donné rendez-vous en Asie Mineure. Au nord-ouest, c'était des peu-

1. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 9.

ples barbares, apparentés peut-être aux plus anciens habitants de la Médie, de l'Élam et de la Chaldée : au pied du Caucase les Ibères, les Kashki ou Colchiens aux bords du Phase, puis, sur la côte du Pont-Euxin, les Saspires et les Chalybes, livrés à l'exploitation des métaux et qui fournissaient d'étain, de cuivre, de fer, même d'argent et d'or la plupart des nations du monde oriental. Plus au sud, dominaient les Moushki et les Tabal, le Meshekh et le Toubal de la Bible. Les Tabal emplissaient le bassin de l'Iris et touchaient à la mer Noire; les Moushki étaient à cheval sur les rives de l'Euphrate supérieur et se répandaient jusque vers l'Halys[1]. Des deux capitales de la Cappadoce classique, l'une, Mazaca, sur le mont Argéion, avait gardé leur nom; l'autre, Koumanou (Comana), avait été fondée par eux et leur avait longtemps appartenu. Il fallut des siècles de lutte pour les déposséder de leur patrimoine et pour les refouler vers le Caucase.

Plus au sud, dans la masse tourmentée du Tauros, s'abritaient les Khati et beaucoup de clans alliés aux Khati, dont quelques-uns étaient d'origine sémitique. Il est assez probable en effet que, dans les premiers moments de l'invasion, les Sémites ne se bornèrent pas à coloniser la Syrie et les bords de l'Euphrate, mais qu'ils jetèrent des scions à l'ouest en Cilicie[2], peut-être même vers le Pont-Euxin et la mer Égée; par malheur, la preuve historique de ce fait est encore impossible à donner. Les mots qui nous restent des langues anciennes de l'Asie Mineure se ramènent les uns à la souche aryenne, les autres à des groupes de langues mal déterminés[3]; les mythes et la religion des peuples mêmes sont apparentés de plus près aux mythes de la Grèce qu'aux religions des Sémites. On a bien identifié Loud, le fils de Sem, avec les Lydiens; mais, quand cette assimilation serait

1. Voir sur ces peuples Gelzer, *Kappadokien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 14-26, et surtout Schrader, *Keilinschriften und Geschichtforschung*, p. 155-162. — 2. En Cilicie, à côté de noms étranges, appartenant probablement à la langue des Khati, Nineps, Koualis, Bla, Toutoustonês que fournissent les inscriptions, on trouve, dans la nomenclature géographique, des noms sémitiques, Saros (Ét. de Byzance, s. v. Ἄδρυα), Tarsos, etc. — 3. Voir à ce sujet l'ouvrage de Krätschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache.*

certaine, elle ne prouverait rien pour l'origine du peuple. Si quelques tribus sémitiques pénétrèrent en Asie Mineure, elles furent bientôt refoulées, détruites ou absorbées par le reste de la population.

La péninsule proprement dite était donc aux mains d'une race aryenne. L'Hellespont et le Bosphore n'ont jamais constitué une frontière ethnographique : les deux continents entre lesquels ils roulent ne sont, en cet endroit, que les deux rives d'un même bassin, les deux versants d'une même vallée, dont le fond aurait été enseveli sous les eaux. Les peuples qui avaient envahi la presqu'île des Balkans, et colonisé la Thrace, franchirent les deux bras de mer qui les divisaient de l'Asie, à une époque fort ancienne[1], et ils y importèrent la plupart des noms qu'ils avaient déjà dans leur patrie d'Europe. Il y avait des Dardaniens en Macédoine au bord de l'Axios, comme en Troade autour de l'Ida ; des Kébrènes au pied des Balkans et une ville de Kébrènê auprès d'Ilion. La nation illustre des Bryges, Bébryces, Phrygiens, laissa une partie de son effectif dans le bassin du Strymon, au nord de la Macédoine, et partit pour l'Orient[2]. Le gros des émigrants se concentra sur le rebord occidental du plateau asiatique, dans le district arrosé au nord par le Sangarios, au sud par le Méandre. Leur domaine, auquel ils assignèrent le nom de Phrygie, a toujours été célèbre par la fertilité de ses champs et par la richesse de ses prairies ; assez chaud pour se prêter à la culture de la vigne, assez tempéré pour conserver à ses habitants leur vigueur native, il fut pendant l'antiquité le siège d'un royaume puissant et d'une race laborieuse. La langue phrygienne approche au grec de plus près peut-être que le gothique ne fait au moyen haut-allemand[3] ; sa déclinaison et sa conjugaison présentaient les flexions et subissaient en partie les lois phonétiques du grec[4]. Écartés de la mer par des hommes de même

1. Hérodote, VI, XLV, VII, LXIII ; Xanthos, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 37 ; Strabon, X, 3, 16. — 2. Strabon, XII, III, 4 ; VII, III, 2, etc. ; Hérodote, VII, LXXVIII ; Diodore de Sicile, V, 48. — 3. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 31. — 4. Ainsi le changement de *m* final en *n* (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 63). Le nominatif singulier est marqué par — *as*, — *es*, — *is*, — *os* et — *a* ; le génitif par — αϝος,

famille qu'eux, leur civilisation emprunta à leur isolement un cachet particulier. Leur religion imposait à ses fidèles un dieu suprême, Bagaios[1], que les Grecs confondaient avec leur Zeus, un dieu-lune Mîn ou Menès[2], et une déesse mère Amma[3], que l'on qualifiait Kybêlé, Agdistis, Dindyméné, Idæa, selon les montagnes où ses sanctuaires s'élevaient. Les amours de Kybêlé avec Atys, fils de Manès, l'énervement, la mort et la résurrection du jeune dieu, le deuil de la déesse, le fanatisme et les rites barbares de ses prêtres, rendirent les cultes phrygiens fameux dans l'antiquité. La population s'adonnait de préférence aux travaux des champs; une de ses vieilles lois punissait de mort quiconque avait tué un bœuf ou détruit un instrument de labour[4]. Selon la légende, Gordios, le premier de ses chefs, aurait été un simple paysan et n'aurait possédé que deux paires de bœufs[5]. Midas, fils de Gordios et de la déesse Kybêlé, avait acquis au contraire le renom d'un prince riche et guerrier ; les deux villes de Prymnêsos et de Midaïon l'honoraient comme héros fondateur. La royauté phrygienne, confinée d'abord dans un canton étroit, prospéra et s'élargit sous une série de rois, dont plusieurs portèrent le nom illustré par leur ancêtre. Un voyageur anglais, Leake, découvrit, au commencement du XIX[e] siècle, près des sources du Sangarios, une vallée entière pleine de tombeaux antiques. « Ils sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. La langue même des inscriptions est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplètement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de

le datif par — *aï*, — *eï*. La troisième personne du singulier du verbe, *soræsait* (exstruxit), etc., se termine par — *t* au lieu du — ς grec, etc. — 1. Hésychius, s. v. Βαγαῖος. Le mot, identique au haut-allemand bushka et au latin *fagus*, signifie le dieu du chêne, φηγοναῖος. — 2. Lucien, *Jup. Tragœdus*, 42; Waddington et Lebas, *Voyage en Asie-Mineure*, III, n° 668, etc. — 3. *Etym. Magnum*, s. v. Ἄμμα. — 4. Nicolas de Damas, *Fragm.* 128, dans Müller, *Frag. Hist. Græc.*, t. III. — 5. Arrien, *Anabase*, II, III, 2 sqq.

Midas. Dans toute l'étendue du territoire où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine ;



La déesse mère et Atys

il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut être aussi contre l'invasion musulmane[1]. » Quelques tombeaux, quelques bas-reliefs où l'on sent l'in-

1. Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, p. 153.

fluence et peut-être la main des artistes hittites[1], voilà ce qui subsiste de ces souverains si vantés pour leur opulence, pour leur amour des chevaux de prix et pour le respect fanatique dont ils entouraient la mère des dieux et Dionysos. Le char royal de Midas et son nœud gordien se perpétuèrent longtemps intacts comme un trophée de leur ancienne suprématie . il fallut l'épée d'Alexandre pour trancher le nœud, et l'invasion grecque pour faire oublier les vieux rois nationaux.

Au nord de la Phrygie, quelques tribus aryennes peu nombreuses se disséminèrent dans les forêts qui bordent la côte du Pont-Euxin, et propagèrent, entre le Billæos et l'Halys, la race obscure des Paphlagoniens. A leur gauche, les Ascaniens et les Thraces, sous le nom de Bithyni, Bebrykes, commandaient les deux rives du Bosphore[2]. Plus à gauche encore, la forte nation des Mysiens, et des peuplades de même origine, Teucriens, Kébrênes, Dardanes, s'agitaient dans la vallée du Rhyndakos et dans celle du Caïque, sur le massif de l'Ida et sur la péninsule qui s'avance entre la Propontide, l'Hellespont et la mer Égée. La légende racontait de Dardanos qu'il avait construit la ville de Dardania sous les auspices de Jupiter Idéen, et qu'il était le père des Dardanes[3]. Une partie de ses enfants descendit des ravins de la montagne aux rives du Scamandre et se retrancha sur une colline escarpée qui domine au loin la plaine et la mer. Les fouilles répétées que Schliemann a opérées en cet endroit sur l'emplacement où fut Troie ont dégagé les ruines de plusieurs cités superposées du linceul de terre qui les écrasait. Les débris découverts dans la plus ancienne prouvent l'existence d'une civilisation, où l'on chercherait en vain les indices d'une influence égyptienne ou assyrienne. La plupart des outils sont en pierre ou en os taillé, mais leur usage n'exclut pas

1. Perrot, *Exploration archéologique*. p. 135-149, 156-163, etc., et pl. 8, 9, 10, 34-52, 55-68, etc. Cf. Sayce, *Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 261 sqq. — 2. Hérodote, I, XXVIII, et VII, LXXV; Thucydide, IV, 75; Xénophon, *Anabase*, VI, 4; Strabon, XII, III, 3 et 4. — 3. *Iliade*, XX, 215 sqq. Il ne restait plus le moindre vestige de cette ville au temps de Strabon (III, 9).

celui des métaux. Le cuivre, l'or pur, l'argent, l'électrum, le plomb, étaient employés abondamment ; le bronze servait à fabriquer des outils et des armes, mais l'étain y entrait en trop petite quantité pour que l'alliage eût la consistance voulue. Évidemment les premiers Troyens s'essayaient à imiter la composition des objets en bronze qu'ils recevaient de l'étranger ; ils n'avaient pas encore maîtrisé les procédés de brassage et ils se contentaient d'à peu près[1]. Au contraire, ils travaillaient l'or avec beaucoup d'habileté : les coupes, les colliers, les bijoux découverts dans les urnes, ont une forme gracieuse et un galbe très pur. Les poteries étaient façonnées à la main, sans le secours du tour ; elles n'étaient ni peintes, ni vernissées, mais seulement lustrées au moyen d'un polissoir en pierre. La première Troie périt dans un incendie, allumé sans doute par des voisins confédérés contre elle, mais elle renaquit bientôt de ses cendres. « Sur les pentes adoucies de la montagne la ville même s'éleva ; au-dessus se jucha sur une roche escarpée, la forteresse Pergame. Du haut de ses créneaux, l'œil embrassait toute la plaine étalée jusqu'à la mer, où le Simoïs et le Scamandre mêlaient leur cours, et, par delà la plaine, la vaste mer, du point où les flots puissants de l'Hellespont se précipitent dans la mer Égée jusque vers Ténédos. Aucune cité royale de l'ancien monde n'était plus heureusement située que cette forteresse troyenne : bien couverte et sûre, elle avait vue sur tout ce qui l'entourait et commandait au loin. Derrière elle, les versants boisés et riches en troupeaux de la montagne ; à ses pieds, la plaine féconde ; devant elle, une large mer du sein de laquelle les cimes reculées de Samothrace, vigie de Poséidôn, se dressaient en face de l'Ida où Zeus siège en sa gloire[2]. »

Un groupe de race indécise, Lydiens, Lélèges, Lyciens, Cares, flottait au sud de la Troade et de la Mysie. Les Lydiens se tenaient concentrés dans les grasses vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. Leurs plus anciennes traditions

1. Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, I, p. 10-11 — 2. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 67. L'histoire de la Troade a été écrite avec beaucoup de soins par Éduard Meyer, *Geschichte von Troas*, Leipzig, 1877, in-8° ; cf. Robiou, *Questions homériques*, Paris, 1876, in-8°.

enregistraient la mémoire d'un État puissant, à cheval jadis sur les flancs du mont Sipyle, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. Il avait pour capitale Magnésie, la plus vieille des villes, le siège primitif de la civilisation en ces contrées, la résidence de Tantale, l'ami des dieux, le père de Niobé et des Pélopides. Les Lélèges surgissent sur tous les points à la fois, associés aux souvenirs les plus nébuleux de la Grèce et de l'Asie Mineure, en Lycie et en Carie comme en Troade, sur les bords du Méandre comme sur les versants de l'Ida. Les bourgs de la côte troyenne, Antandros[1], Gargara[2], d'autres peut-être, leur avaient appartenu autrefois ; la Pédasos du Satnioeis était une de leurs colonies[3], et plusieurs Pédase, disséminées sur le versant occidental de l'Asie Mineure, permettent de mesurer le champ de leurs migrations. En Carie, on montrait, au temps de Strabon, des tombeaux à moitié détruits et des citadelles en ruines auxquelles on appliquait le nom de Lelegia. A côté des Lélèges, les Cares dominaient sur le littoral et dans les îles de la mer Égée; les Lyciens confinaient aux Cares et s'embrouillaient parfois avec eux. Un de leurs clans les plus nombreux, celui des Trémiles, ne sortit pas de la péninsule tourmentée que les Grecs qualifièrent plus spécialement de Lycie; d'autres se répandirent dans l'intérieur jusqu'aux bords de l'Halys et de l'Euphrate, où les monuments assyriens signalent leur présence[4]. Un district de la Troade au sud de l'Ida s'appelait Lycie ; il y avait une Lycie en Attique, des Lyciens en Crète[5]. Ces trois nations, les Cares, les Lyciens, les Lélèges, sont tellement mêlées dès l'origine, qu'il est impossible de fixer les limites précises de leur domaine, et qu'on se voit souvent obligé

1. Alcée dans Strabon, XIII, I, 51. — 2. Ét. de Byzance, s. v. *Gargara*. — 3. D'après le scoliaste de Nicandre (*Ther.*, 804), Pedasos aurait signifié montagne, probablement dans le langage des Lélèges. On connaît jusqu'à présent quatre Pédase : 1° en Messénie (Strabon, VIII, IV, 1 et 3), où plus tard elle prit le nom de Methone; 2° sur les rives du Satnioeis (Strabon, XIII, 1, 7, 50, 59; cf. Maspero, *De Carchemis oppidi situ, De Pedaso Homericâ*, p. 37-39); 3° dans le voisinage de Cyzique (Agathocle, dans les *Fragm. H. Græc.*, IV, p. 289, 4); 4° en Carie. — 4. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 29-30; Finzi, *Ricerche*, p. 256. — 5. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 34-36.

d'appliquer à toutes ce qui n'est affirmé que d'une seule.

Tandis que l'émigration arienne accélérait son mouvement du nord-ouest au sud-est, des peuples d'origine différente montaient à sa rencontre du côté diamétralement opposé. Vers la fin de la dix-huitième dynastie, les Khati avaient pénétré au centre de l'Asie Mineure et porté peut-être leurs armes jusqu'à la mer Égée. Le souvenir de leurs conquêtes s'effaça promptement et ne laissa que des traces incertaines dans l'esprit des générations postérieures. Les poètes homériques savaient encore vaguement que, parmi les guerriers venus au secours de Troie, des Kétéens figuraient, dont le prince avait été tué par Néoptolème[1]. D'ordinaire cependant on confondait les Khati avec leurs adversaires d'Égypte ou d'Assyrie, et l'on inscrivait au compte de ces derniers les légendes qui peut-être avaient eu cours sur les premiers : on attribuait à Sésostris une conquête de l'Asie Mineure et de la Thrace[2], et l'on convertit le dernier allié de Priam contre les Grecs en un roi de Suse, Memnon, fils de l'Aurore[3]. Vers le même temps que les Khati entamaient l'intérieur, les Phéniciens battaient les côtes avec assiduité. Les Ciliciens ne paraissent pas avoir répugné à s'allier avec eux, et le rivage opposé à Chypre se couvrit de comptoirs à noms sémitiques, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Phaselis, Sidyma[4]. Au lieu d'accueillir les marins qui leur apportaient les produits des civilisations orientales, les Lyciens s'opposèrent à leur établissement et ne permirent point qu'ils fondassent des colonies chez eux. Du promon-

1. *Odyssée*, XI, 519-521. L'identification des Κήτειοι avec les Khati a été proposée par Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 64-65, et Gladstone, *Homeric Synchronisms*, 1876, p. 174 sqq. : le nom de Qidi répond mieux à l'orthographe grecque Κήτειοι (voir p. 257). — 2. Hérodote, II, cvi (voir p. 2 8). — 3. Le passage d'Hérodote (II, cvi) où il est dit que les uns attribuaient à Sesostris, les autres à Memnon, les deux guerriers sculptés sur la route de Sardes, me paraît impliquer une interprétation de la légende qui permet de voir dans Memnon un chef hittite. — 4. Les monuments attribués aux Khati par Sayce, *The Monuments of the Hittites* (dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 248-293) et Lenormant, *Sur un bas-relief découvert près de Roum Qalah* (dans la *Gazette archéologique*, 1885, p. 121 sqq.), ne paraissent pas pouvoir être attribués à l'âge des Ramessides

toire sacré à la pointe de Cnide, il n'y eut sur le continent qu'un seul entrepôt phénicien autonome, Astyra, en face de Rhodes[1]. Les Cares y mirent plus de complaisance. Ils laissèrent les Sidoniens débarquer à Rhodes, refouler dans les montagnes les habitants indigènes et s'emparer des trois ports, Jalysos, Lindos et Camyros[2]. Beaucoup d'entre eux s'engagèrent au service des étrangers et s'unirent à eux par des mariages; la proportion de sang phénicien s'accrut si fort qu'elle valut parfois à leur pays le sobriquet de Phœnikê, terre phénicienne[3], Le peuple issu de ce métissage eut pendant longtemps une importance inestimable pour le développement de la civilisation dans les pays qui bordent la mer Égée. Il essaima partout, à Mégare, en Attique, où plusieurs des grandes familles tiraient de lui leur origine; puis il s'étiola et il mourut sans avoir accompli aucune œuvre durable, comme c'est le cas pour la plupart des peuples bâtards. L'arrivée et le contact des Phéniciens l'avaient fait naître à la vie civilisée. Uni aux Phéniciens et monté sur leurs vaisseaux, il courut le monde à leurs côtés; quand la puissance des Phéniciens commença de déchoir, la sienne décrut du même coup. Son rôle cessa le jour où la dernière colonie égéenne des Phéniciens succomba sous l'influx de la civilisation grecque.

Au delà de Rhodes, deux voies contraires s'offraient au navigateur. S'il tournait au nord et s'il rangeait à droite la côte d'Asie, il gagnait l'embouchure de l'Hellespont. Une partie des flottes phéniciennes suivit cette première route. Toujours écartées du continent par les indigènes, elles se dédommagèrent de leur impuissance en occupant celles des Sporades et des Cyclades que leur position ou leurs richesses naturelles désignaient à leur attention[4]. Aidées par les Cares[5],

1. Ét. de Byzance, s. v. Ἄστυρα; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[e] Theil, p. 247-257. — 2. Diodore de Sicile, IV, 2, 5, etc.; Ergias de Rhodes dans Athénée, l. VIII, p. 360 sqq. — 3. Selon Athénée (l. III, p. 174 sqq.), deux des anciens poètes lyriques de la Grèce, Corinna et Bacchylides, employaient indifféremment l'un pour l'autre les noms de Cariens et de Phéniciens. — 4. Movers *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 262-263. — 5. Thucydide, I, 8.

elles eurent escale à Délos, à Rhénée, à Paros et sur les îlots voisins. Oliaros tomba entre les mains des Sidoniens[1], Mélos entre celles des Giblites[2]. Mélos produisait en abondance le soufre, l'alun, le blanc de foulon; elle contenait des mines aussi riches que celles de Thèra et de Siphnos. Il y eut des pêcheries de pourpre célèbres à Nisyra, à Gyaros, des teintureries et des manufactures d'étoffes à Cos, Amorgos, Mélos. C'étaient autant de postes moins faciles à assaillir et plus commodes à fortifier que n'étaient les comptoirs de terre ferme[3]. Les Sidoniens ne s'en tinrent pas là; ils remontèrent aux côtés de la Thrace et ils s'appliquèrent à exploiter les mines d'or du mont Pangée. Ils s'attaquèrent même à Samothrace, à Lemnos, à Thasos, mais sans succès notable à Tyr était réservé l'honneur de reprendre et de mener à bonne fin l'œuvre qu'ils avaient tentée en ces régions.

Les Cyclades ne furent pas de ce côté le dernier terme de leur activité. Toujours en quête de marchés nouveaux, ils s'engagèrent hardiment dans le canal sinueux de l'Hellespont et ils pénétrèrent dans un bassin spacieux et tranquille, bordé au sud de grandes îles aisées à conquérir et à garder. Après s'en être assuré la libre pratique par la fondation de Lampsaque et d'Abydos, ils se logèrent à Pronectos[4], vers la pointe du golfe d'Ascanie, à proximité des mines d'argent que les Bithyniens exploitaient dans les montagnes[5]. Au fond de cette première mer intérieure un nouveau goulet se creusait, plus semblable à la bouche d'un grand fleuve qu'à un détroit; ils le franchirent avec peine, sans cesse en danger d'être drossés à la côte par la violence du courant et brisés contre les écueils qui semblaient se rapprocher pour les écraser[6], puis ils tombèrent dans une mer immense, aux flots orageux, dont les rives boisées s'enfuyaient à perte de vue vers l'orient et l'occident. Ils filèrent le long de la côte orientale où la renommée des mines du Caucase les attirait[7],

1. Héraclide de Pont dans Ét. de Byzance, s. v. Ὠλίαρος. — 2. Ét. de Byzance, s. v. Μῆλος; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 130-131. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 263-273. — 4. Ét. de Byzance, s. v. Προύνεκτος. — 5. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 295-297. — 6. Cf. la legende des Symplégades, qui écrasaient les galères à la sortie du Bosphore — 7. Movers, *Die Phönizier*, t. II,

et ils rapportèrent de ces croisières hardies le thon et la sardine, la pourpre, l'ambre, l'or et l'argent, le plomb, l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, et qui leur parvenait aussi par voie de terre, à travers l'Arménie et la Syrie.

De Rhodes on aperçoit, à l'horizon du sud-ouest, les cimes des montagnes crétoises. Tandis que certains des amiraux phéniciens couraient à la découverte du Pont-Euxin, d'autres cinglèrent vers la Crète et l'explorèrent. Elle barre, vers le sud, l'issue de la mer Égée, et elle forme comme un petit continent qui se suffit à lui-même ; elle renferme des vallées plantureuses et des montagnes couvertes de forêts. Vers le xxe siècle avant notre ère, elle reçut d'Asie Mineure des populations d'origine indécise, mais douées d'une civilisation avancée et qui y fondèrent un royaume puissant. Leurs monuments nous les révèlent en possession d'une écriture personnelle, d'un outillage industriel perfectionné, et d'arts fortement imprégnés à l'origine d'influences chaldéennes et égyptiennes, mais développés d'une façon indépendante, et où l'on sent déjà quelque chose du génie hellénique[1]. Les Égyptiens qui entrèrent en rapport avec eux sous la XVIIIe dynastie, les confondirent sous le nom de Kéfatiou avec les Phéniciens qui les leur avaient fait connaître. Les relations nouées avec les Étéocrétois furent surtout de commerce et d'industrie : les pêcheries de pourpre attirèrent les colons à Itanos; il y eut des comptoirs à Lappa et à Kairatos[2] au nord, à Phœnikê ou Arad, à Gortyne, à Lébênè au sud[3]. Puis, ce fut le tour de Cythère. Cette roche, postée à l'entrée du golfe de Laconie, à trois lieues à peine du continent, était précieuse et comme station navale[4] et comme site industriel ; les *murex brandaris*, dont on extrayait la « pourpre des îles[5] », y pullulaient en telle quantité, qu'à une certaine époque elle eut le nom de Porphyroessa, « la pourprée[6] ». Les Phéniciens s'y installèrent à demeure et y

Theil, p. 297-308. — 1. Ce sont les monuments découverts par Evans à Cnossos depuis 1899 qui nous ont fait connaître ce peuple et sa civilisation. — 2. Plus tard, Knôsos. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 258-261. — 4. Thucydide, IV, 53. — 5. Ezékiel, xxvii, 7. — 6. Ét. de Byzance, s. v. Κύθηρα. Cf. Clermont-Ganneau, *le Dieu Satrape*

bâtirent un sanctuaire d'Astarté, le premier peut-être qui eût jamais été élevé en Grèce[1]. Ils gagnèrent de là les belles îles Ioniennes, puis l'Illyrie, puis l'Italie[2]. La Grèce continentale, entamée au sud par Cythère, à l'est par les Cyclades, ne tarda pas à devenir le but de leurs visites : elle les vit tour à tour dans l'isthme de Corinthe et dans les ilots qui le précèdent, à Mégare, à Égine, à Salamine, en Argolide, en Attique. Une légende en honneur pendant l'antiquité veut même qu'un Phénicien, Kadmos, le héros thébain et l'inventeur des lettres, ait conduit une bande de Sidoniens au cœur de la Beotie[3]. Aucun de ces établissements ne survécut à l'invasion dorienne ; mais leur présence au milieu des peuples primitifs de la Grèce eut sur le caractère et sur les religions de la race hellénique une influence dont on commence à rechercher les preuves, après l'avoir niée trop longtemps.

Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode.

La réaction fut prompte à venir : réaction des Phrygiens et des autres tribus de l'intérieur contre les Khati, réaction des Grecs et des gens de la côte contre les Phéniciens. « Nous donnons aux peuples maritimes de l'Asie Mineure, à ceux du moins qui appartiennent à la race phrygo-pélasgique, le nom de Grecs orientaux. Si différent qu'ait été le maintien de chacun d'eux vis-à-vis des Phéniciens, tous sans exception surent s'approprier la civilisation de l'étranger plus cultivé et lui prendre habilement ses arts. Habitués de longue date à la pêche, ils commencèrent à munir leurs barques de quilles, qui les rendirent capables de trajets plus audacieux ; sur le modèle du navire de commerce, aux formes arrondies et au large ventre, ils construisirent le « cheval de mer », comme ils l'appelaient ; ils apprirent à user de la voile en même temps que de la rame ; le pilote, à son banc, fixa le

et les Phéniciens dans le Péloponèse, p. 66 sqq. — 1. Hérodote, I, cv ; Pausanias, I, 15, 5 ; III, 23, 1. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 341-343. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 85-92 ; Fr. Lenormant, *la Légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce*, dans *les premières Civilisations*, t. II.

regard, non plus sur les accidents successifs du rivage, mais sur les constellations. Les Phéniciens avaient découvert au pôle l'étoile sans éclat qu'ils reconnaissaient comme le guide le plus sûr de leurs courses nocturnes; les Grecs choisirent une constellation plus brillante, la Grande Ourse, mais, s'ils ne déployèrent pas en cela la même sûreté d'observation astronomique que leurs maîtres, ils devinrent pour tout le reste leurs disciples et leurs rivaux heureux. Par là ils réussirent à les chasser entièrement de leurs eaux; de là vient que, malgré tout, on trouve sur les rivages de la mer d'Ionie si peu de vestiges de la domination phénicienne[1]. »

Les Sidoniens et les Cares ne s'étaient pas privés d'écumer longuement les mers de l'Archipel. Comme les Normands du moyen âge, ils s'embarquaient hardiment à la recherche des aventures profitables; ils rôdaient le long des côtes, toujours à l'affût des belles occasions et des bons coups de main. S'ils n'étaient point en force, ils abordaient paisiblement, étalaient leurs marchandises et se contentaient, comme pis-aller, du gain légitime que l'échange de leurs denrées leur procurait. S'ils se croyaient assurés du succès, ils livraient la bride à l'instinct pillard : ils brûlaient les moissons, saccageaient les bourgs et les temples isolés, enlevaient tout ce qui leur tombait entre les mains, principalement les femmes et les enfants, qu'ils couraient ensuite vendre comme esclaves sur les marchés de l'Orient, où le bétail humain était taxé au plus haut prix. Les Grecs « s'habituèrent à voir dans la piraterie un métier comme un autre, celui de chasseur ou de pêcheur, par exemple : quand des inconnus débarquaient quelque part, on leur demandait ingénument (c'est Homère qui l'affirme) s'ils étaient marchands ou pirates ». Ils usèrent de représailles contre les flottes et les factoreries phéniciennes, et ils eurent vite fait de reconquérir les Cyclades. Les Sidoniens ne songèrent bientôt plus qu'à se retrancher sur quelques points importants, à Thasos au nord, à Mélos et à Théra au centre, à Rhodes et à Cythère au sud. Les Crétois prirent, ce semble, une part active à cette revanche, et ils eurent pendant quelque temps un royaume de cent villes,

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 37-38.

dont la capitale fut Cnôsos. « Le premier empire de la Grèce antique fut un État d'îles et de côtes ; le premier roi, un roi de mer », Minos. C'est à Minos qu'on attribuait la gloire d'avoir détruit le brigandage parmi les îles de l'Archipel et d'avoir réprimé les exploits des Phéniciens et des Cares. L'avènement de la domination crétoise marque la fin de la suprématie sidonienne dans les mers de la Grèce : les quelques colonies qui se maintinrent çà et là ne subsistèrent que par force concessions et ménagements à l'égard des indigènes[1].

Nous ignorons tout des guerres qu'entreprirent les peuples de l'intérieur contre les Khati. L'influx perpétuel des tribus thraces n'était pas sans jeter un trouble profond dans les relations des peuples qui avaient habité jusqu'alors les rives de la mer Égée. Il fallait de l'espace pour les nouveaux venus. Les Méoniens, les Tyrséniens, les Troyens, les Lyciens, durent déverser au dehors une portion au moins de leur trop-plein[2]. D'après la tradition locale, Manès, fils de Zeus et de la Terre, eut Cotys de Callirhoé, fille de l'Océan. Cotys engendra Asios, héros éponyme de l'Asie[3], et Atys, qui inaugura en Lydie la dynastie des Atyades. Callithéa, fille de Tyllos et femme d'Atys, mit au monde deux fils, nommés, selon les uns, Tyrsênos ou Tyrrhênos et Lydos[4], selon les autres, Torrhèbos et Lydos[5]. Examinant cette généalogie et la complétant par les données des monuments égyptiens, on voit qu'il y eut d'abord, sur la côte ouest de l'Asie Mineure, un peuple appelé Mæones, divisé en plusieurs tribus : les Lydiens, les Tyrsènes ou Tyrrhènes (Toursha), les Torrhèbes, les Shardana. Quelques-unes de celles-ci, sollicitées par l'attrait de la piraterie, abandonnèrent leur patrie, et s'en allèrent chercher fortune au delà des mers.

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 58-62. — 2. Pour les sources égyptiennes, voir E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, dans la *Revue archéologique*, septembre 1867 ; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 191 sqq. ; Maspero, dans la *Revue critique*, 1873, t. I, p. 84-86 ; 1878, t. I, p. 320 ; 1880, t. I, p. 109-110 ; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 354 sqq. — 3. Le nom d'Asia me paraît identique au nom Asi (lu mal à propos Asebi), que les Égyptiens appliquaient à l'île de Chypre (voir p. 258, note 1, et p. 281), et aussi, je crois, aux colonies phéniciennes de la côte asiatique. — 4. Hérodote, I, xciv. — 5. Xanthos de Lydie, dans Denys d'Hal., *Ant. Rom.*, I, xxviii.

« Aux jours d'Atys, fils de Manès[1], il y eut une grande famine par toute la contrée de Lydie.... Le roi se résolut à partager la nation par moitié et à faire tirer les deux portions au sort : les uns resteraient au pays, les autres s'exileraient, lui continuerait de régner sur ceux qui obtiendraient de rester : aux émigrants il assigna pour chef son fils Tyrsênos. Le tirage accompli, ceux qui devaient partir descendirent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et partirent à la poursuite de l'abondance et d'une terre hospitalière. Après avoir passé bien des peuples, ils parvinrent en Ombrie, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils posèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils de roi qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tyrséniens[2]. » Quoi qu'en dise Hérodote, cette migration ne s'accomplit pas en une fois dans une seule direction : elle se prolongea pendant près de deux siècles, du temps de Sétoui Ier au temps de Ramsès III, et elle s'épancha sur les régions les plus diverses. On signale la présence des Pélasges tyrrhéniens à Imbros, à Lemnos, à Samothrace et dans la péninsule de Chalcis, sur les plages et dans les îles de la Propontis, à Cythère et à la pointe de Laconie. En Afrique, ils s'allièrent aux Libyens et ils assaillirent l'Égypte vers la fin de Sétoui Ier. Nous avons déjà vu qu'ils furent repoussés si rudement qu'ils s'abstinrent de toute hostilité pendant le règne de Ramsès II. Les Shardana, faits prisonniers en cette occurrence, furent incorporés à l'armée égyptienne et se distinguèrent dans la campagne contre les Khati ; ils s'y heurtèrent contre les Lyciens, les Mysiens et les Troyens, qui étaient au service des souverains syriens[3], et que la défaite de Qodshou les dégoûta des aventures. Le triomphe des armées égyptiennes eut son contre-coup jusque sur les marines de la mer Égée ; il priva les Khati des bandes d'aventuriers qui leur avaient été si utiles dans leurs premières conquêtes. Le poète égyptien n'avait pas entièrement tort lorsqu'il vantait Ramsès d'avoir « brisé à tout jamais le dos de Khati ».

1. Atys était petit-fils de Manès, d'après les autres généalogies — 2. Hérodote, I. I. XCIV. — 3. Voir plus haut, p. 262-266.

Au moment où il traitait avec Khatousil, Ramsès II était déjà âgé d'au moins cinquante ans et il avait fourni trente années de guerres[1]. On conçoit qu'il ait ressenti le désir du



Un Libyen de race Timihou.

repos et délégué le pouvoir royal à l'un de ses fils. Les trois premiers étant morts, il choisit vers l'an XXX le quatrième, Khâmoïsit qui était chef du sacerdoce memphite. L'autorité de Khâmoïsit dura jusqu'en l'an LV[2] qu'il mourut, et elle

1. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, p. 80. — 2. Khâmoïsit ne fut pas enterré au Sérapéum, comme l'on dit Brugsch et Mariette : nous

dévolut ensuite au treizième fils, Mînéphtah. Nommé héritier présomptif presque dès l'enfance, décoré des titres les plus honorifiques, Mînéphtah paraît avoir partagé avec la princesse Bit-Anati et le prince Khâmoïsit, tous deux nés, comme lui, de la reine Isinofrit, la faveur particulière de Sésostris. Au moins est-il dit plusieurs fois « qu'il a surgi comme Phtah au milieu des multitudes, pour édicter des lois excellentes sur les deux terres ». Il fut régent douze ans, de l'an LV à l'an LXVII, puis il devint roi à son tour, sous les noms de Binrî-Mînoutîrou, fils du Soleil, Mînéphtah hotphimâît.

Tant s'en faut qu'il fût un jeune homme lors de son avènement. Né, au plus tard, dans les premières années de Ramsès, il comptait donc soixante ans, sinon davantage ; c'était un vieillard succédant à un autre vieillard, dans un moment où l'Égypte aurait eu besoin d'un chef jeune et actif. Néanmoins, le début ne fut pas trop malheureux. Au dehors, les garnisons des villes syriennes ne furent point inquiétées[1] ; les Khati, qu'une famine désolait, obtinrent de l'Égypte des secours en blé et ne rompirent point la paix, par reconnaissance. Au dedans, les grandes constructions continuèrent à Thèbes, à Abydos, à Memphis, surtout dans le Delta, où Mînéphtah avait fixé sa résidence, à l'exemple de son prédécesseur. Tout semblait donc annoncer un règne paisible, sinon un règne glorieux. Mais, depuis leur défaite sous Sétoui et sous Ramsès II, les peuples de l'Asie Mineure et de la Libye avaient eu le temps de reprendre courage. La présence du vieux roi sur le trône leur en avait imposé; l'accession de Mînéphtah les décida à risquer une nouvelle attaque. On apprit soudain, en l'an V[2], que les flottes de l'Archipel avaient jeté sur les plages de la Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accom-

avons retrouvé les débris de son tombeau, à Kafr-el-Batran, auprès de la grande pyramide de Gizéh. — 1. *Pap. Anastasi III*, verso des pages 5-6 ; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 95 sqq. ; Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq. — 2. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 118 ; 1883, p. 65.

pagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Aqaiousha et les Shakalasha[1]. Le roi des Libyens, Mirmaïou, fils de Didi[2], se joignit à eux avec les Timihou, les Mashouasha, les Kehaka, et tous ensemble se précipitèrent vers le Nil. L'armée d'invasion ne se composait que de troupes d'élite; les hommes en avaient été trillés parmi les coureurs les plus agiles de leur tribu. Ils partaient avec la ferme résolution, non pas d'exécuter une simple razzia, mais de conquérir le Delta et de s'y installer à demeure.

L'annonce de leur approche terrifia l'Égypte. La longue paix dont on avait joui depuis l'an XXI de Ramsès II, pendant un demi-siècle, avait calmé singulièrement l'ardeur belliqueuse de la population. L'armée, réduite en nombre, n'avait plus de corps auxiliaires, et les forteresses, mal entretenues, ne protégeaient plus la frontière de manière efficace : les nomes directement menacés se soumirent sans combat. Minéphtah, accouru sur le lieu du danger, rétablit l'ordre et la discipline. Il rassembla et recruta l'armée, il appela d'Asie des troupes mercenaires, il lança ses chars en avant, avec ordre de lui signaler le moindre mouvement de l'ennemi. Lui-même il couvrait Memphis du gros de ses forces et il fortifiait le bras central du Nil, pour garantir d'une incursion au moins la partie orientale du Delta. Les préparatifs étaient à peine achevés, que l'ennemi parut à Pirishopsit (Prosopis)[3] et se répandit sur les villages environnants. Minéphtah lui opposa d'abord sa charrerie et ses mercenaires, et promit aux généraux de l'avant-garde de les rejoindre avec le reste de ses régiments au bout de quatorze jours. Dans l'intervalle, le dieu Phtah se manifesta à lui en songe et lui ordonna de ne point se hasarder sur le champ de bataille[4]. Cette circonstance fâcheuse ne refroidit pas, à ce qu'il paraît, l'ardeur des Égyptiens : le 3 Épiphi, après six heures de mêlée, les confédérés essuyèrent une défaite sanglante. La garde de Mirmaiou fut enfoncée et détruite, lui-même obligé de se sauver en abandonnant son arc, son

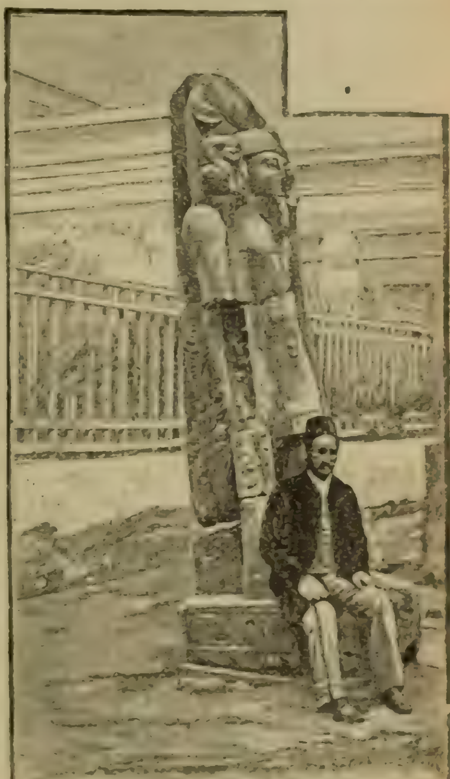
1. Cf. le nom de la ville de Sagalassos en Pisidie (G. Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 109-110). — 2. Goodwin, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 39. — 3. Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 98. — 4. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 9.

carquois et sa tente. Le camp enlevé, le butin reconquis, les barbares, poursuivis sans relâche par la charrerie égyptienne, ne réussirent pas à se rallier et ils évacuèrent le pays plus vite qu'ils ne l'avaient envahi. C'est à peine si le chef libyen s'échappa sain et sauf. La nouvelle de cette victoire remplit l'Égypte d'un enthousiasme d'autant plus sincère que l'effroi avait été plus grand. Le retour du roi et de son escorte à Thèbes ne fut qu'un triomphe continuel. « Il est très fort, Binrî v. s. f.; — très prudents sont ses projets; — ses paroles sont bienfaisantes comme Thot; — tout ce qu'il fait s'accomplit. — Lorsqu'il est comme un guide à la tête des archers, — ses paroles pénètrent les murailles. — Très amis de qui a courbé son échine — devant Mìamoun v. s. f., — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et sa force; — ils tombent sur les Libyens, — consument le Syrien. — Les Shardanes, que tu as ramenés de ton glaive, — font prisonniers leurs propres tribus. — Très heureux ton retour à Thèbes, — triomphant! Ton char est traîné à la main, — les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Amon, mari de sa mère[1]. »

Cette victoire délivrait l'Égypte du danger présent; mais, pour l'arracher à la torpeur que signalent les inscriptions, il aurait fallu une main plus ferme que celle d'un vieillard de soixante à soixante-dix ans. La faiblesse de Minéphtah encouragea les espérances des princes qui se croyaient des droits à la couronne : il semble même que certains d'entre eux n'attendirent pas sa mort pour afficher ouvertement leurs prétentions. Sur une stèle d'Abydos, conservée au Musée du Caire, un premier ministre du roi, Ramsèsempirinrî, dit Miriou, écrit à la suite de son nom la formule inusitée : aimé de Ramsès Mìamoun comme le soleil, pour l'éternité. « En se rappelant que Ramsès II a été divinisé, et en suppléant après *aimé de Ramsès Mìamoun* les mots *tâankh* (vivificateur), on n'en sera pas moins surpris de voir

1. *Papyrus Anastasi II*, pl. IV, l. 4; pl. V, l. 4. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 35-36; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 82-83; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX[e] dynastie*, p. 93-94

qu'un particulier, si élevé en dignité qu'il ait pu être, se soit attribué un titre ordinairement réservé aux rois. En l'absence de documents, il nous est impossible d'apprécier à sa valeur l'espèce d'usurpation dont cette stèle porte la trace[1]. » Après tout, ce Ramsèsempirinrî, au lieu d'être un usurpateur, n'était peut-être qu'un vice-roi, investi d'attributions extraordinaires et de la même autorité que Minéphtah lui-même avait eue comme lieutenant de Ramsès II.


Statue de Minéphtah

Même si l'on admet que les compétitions plus ou moins déguisées ne commencèrent peut-être pas du vivant de Minéphtah, on ne saurait nier qu'elles se produisirent au lendemain de sa mort[2]. Sur le fond d'obscurité qui enveloppe cette époque, un seul fait ressort à peu près certain : Sétoui II, fils de Minéphtah, qui, durant la vie de son père, était déjà prince de Koush et héritier présomptif[3], ne monta pas immédiatement sur le trône. Il fut supplanté par un certain Amenmossou, fils ou petit-fils d'un des enfants de Ramsès II

1. Mariette, *Catalogue du Musée de Boulaq*, p. 156. — 2. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX[e] dynastie*, p. 114-118, a compris l'histoire de cette époque d'une manière toute différente. Jusqu'à nouvel ordre, je suis l'arrangement proposé par E. de Rougé, *Étude sur une stèle*, p. 185 sqq. — 3. Ce sont du moins les titres qu'il porte sur l'exemplaire du *Conte des deux frères*, qui lui avait appartenu et que nous possédons encore.

morts avant ce Pharaon[1] : Amenmossou régna, quelques années au moins, sur Thèbes et probablement sur l'Égypte entière, puis Sétouî II le remplaça. Il régna un peu plus de six ans, sans grand éclat. Une inscription de l'an II lui attribue des victoires sur les nations étrangères[2], et l'un des papyrus du Musée Britannique exalte sa grandeur en termes éloquents. Je ne sais trop jusqu'à quel point on doit se fier à ces indications : le chant de victoire contenu au Papyrus Anastasi IV n'est que la copie, presque mot pour mot, d'un chant de triomphe dédié jadis à Minéphtah et approprié à Sétouî II par une simple substitution de noms. Plusieurs documents contemporains indiquent d'ailleurs des troubles et des usurpations analogues à celles qui avaient attristé les années précédentes. Sétouî II était déjà sans doute d'un certain âge lors du couronnement de son père, à moins qu'on ne préfère voir en lui un enfant né sur le tard et écarté pendant dix à douze ans du pouvoir par l'ambition de ses cousins; de toute manière, il n'avait aucunement l'énergie nécessaire pour tenir tête à l'orage. Une des statuettes du Louvre représente un homme accroupi qui presse entre ses jambes un naos, où figure le dieu Phtah-Sokari. Les cartouches du roi Sétouî II sont gravés sur ses épaules et déterminent son époque; son nom se lit Aiari. « Ses titres sont tellement élevés qu'ils ne conviendraient qu'à un prince héritier du trône, si les troubles profonds qui suivirent le règne de Minéphtah ne nous permettaient pas de soupçonner ici l'usurpation d'un degré d'honneur illégitime. Outre les titres ordinaires du souverain pontife de Memphis, que notre personnage s'attribue comme droit héréditaire, il se qualifie héritier dans la demeure du dieu Gabou (l'Égypte), et héritier supérieur des deux pays. La fin de la légende est brisée, mais aucune parenté royale n'est alléguée, malgré ces titres si éminents[3]. » Avait-il des fils qui furent écartés du trône?

1. Cf. à cet égard G. Maspero, ***Lettre à M. G. d'Eichthal sur les conditions de l'histoire d'Égypte, qui peuvent servir à expliquer l'Exode du peuple hébreu***, p. 40-43. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 204. Cf. les légendes de l'hypogée, dans Champollion, *Not. desc.*, t. I, p. 459. — 3. E. de Rougé, ***Notice des monuments***, 3e édit., p. 37-38, A 71.

ou bien mourut-il sans enfants? Sa veuve, la princesse Taouasrit, qui paraît avoir été l'héritière légitime du pou-



Sétoui II.

voir royal, épousa un de ses cousins, probablement un petit-fils de Ramses II, qui en montant sur le trône s'intitula pen-

dant quelques mois Ramsès-Siphtah, mais qui prit bientôt le nom de Siphtah-Ménéphtah. Il est vraisemblable qu'un certain Baî, qui occupait déjà sous Sétouî II le poste de premier ministre, eut grande part à son élévation : du moins il continua à exercer l'autorité souveraine. Le règne de Siphtah ne dura pas longtemps, et nous ignorons quels événements le remplirent ou en précipitèrent la fin.

Ces causes diverses, impuissance des maîtres trop âgés, révoltes des hauts fonctionnaires, accessions des dynasties collatérales, qui, depuis près d'un demi-siècle travaillaient l'Égypte, amenèrent enfin, sous lui-même ou immédiatement après sa mort, la dissolution, je ne dirai pas de l'empire égyptien, mais de l'Égypte elle-même. « Le pays de Kimit s'en allait à la dérive[1] : les gens qui s'y trouvaient, ils n'avaient plus de chef suprême, et cela pendant des années nombreuses, jusqu'à ce que vinrent d'autres temps, car le pays de Kîmit était aux mains de chefs des nomes qui se tuaient entre eux, grands et petits. D'autres temps vinrent après cela, pendant des années de néant[2], où un Syrien, nommé Irisou[3], fut chef parmi les princes des nomes, et força le pays entier à prêter hommage devant lui : chacun complotait avec le prochain pour piller les biens l'un de l'autre, et comme on traitait les dieux de même que les hommes, il n'y eut plus d'offrandes faites dans les temples[4]. » Les termes sont explicites et témoignent d'une anarchie complète. Ils nous montrent avec quelle facilité le faisceau d'éléments dont le royaume des Pharaons se composait pouvait se disjoindre dès que le pouvoir central faiblissait. Sésostris parcourait l'Asie et l'Afrique à la tête de ses armées victorieuses; moins de cinquante ans après sa mort, l'Égypte était morcelée. « Supposez que le désert devienne plaine et que les montagnes s'abaissent, disait un scribe du temps, les barbares du dehors viendront en

1. Litt. : « était jeté, se jetait au dehors ». — 2. Litt. : « des années *vides* ». — 3 Cf. אריסי, nom du fils d'Hamon. — 4. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXV, l. 2-6. Cf. Eisenlohr, *On the political condition of Egypt before the reign of Ramses III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 355-384, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX*^e^ *dynastie*, p. 1-25.

Kimit. » Il n'y eut pas besoin de ces miracles pour que la prédiction s'accomplît. Depuis Ramsès II, la puissance militaire de la dynastie et sa domination extérieure avaient périclité rapidement. Minéphtah avait encore cultivé soigneusement l'alliance hittite et tenu garnison dans les villes principales de la Syrie du Sud : sous Amenmosou, sous Sétoui II, sous Siphtah lui-même, on entend encore des affirmations de victoires, mais on n'aperçoit plus la trace de grandes expéditions au dehors. Les Khati, affaiblis par leurs victoires même, n'étaient plus en état d'inquiéter sérieusement leurs ennemis d'Égypte devenus leurs alliés, mais ceux-ci étaient trop occupés de leurs querelles intérieures pour pouvoir tirer parti de leur épuisement. Il avait fallu sans doute rappeler les troupes des provinces syriennes, afin de parer aux éventualités des guerres civiles. Quand les peuples étrangers, jusqu'alors réprimés dans leurs velléités d'indépendance, tentèrent la fortune une fois de plus, ils ne rencontrèrent plus devant eux qu'une résistance des plus molles et ils réussirent dans leurs entreprises.

A la faveur des discordes et de l'invasion, les captifs asiatiques ou africains que les Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie avaient ramenés s'insurgèrent de toutes parts. « On dit que ceux des prisonniers de Sésoôsis qui étaient Babyloniens se révoltèrent contre lui, incapables qu'ils étaient de supporter plus longtemps les travaux auxquels on les soumettait. Ils s'emparèrent d'une position très forte qui domine le fleuve, livrèrent divers combats aux Égyptiens et gâtèrent tout le pays environnant; à la fin, quand on leur eut accordé l'impunité, ils colonisèrent la place et l'appelèrent Babylone, du nom de leur patrie. » On contait une histoire analogue sur la bourgade voisine de Troja[1]. Condamnés à extraire la pierre, à mouler la brique, à creuser les canaux, à bâtir les temples, les palais et les forteresses, les esclaves avaient une vie fort pénible et ils ne demeuraient tranquilles que par l'effet

1. Diodore de Sicile, l. I, 56. Troja est la ville égyptienne de Taroiou (Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89 sqq.) ; Babylone est probablement Hâbonben, dont on a les variantes Hâ-boben, Hâ bober.

d'une surveillance perpétuelle[1]. A la première occasion, ils se mutinaient et ils cherchaient à s'évader. Leur nombre était considérable, surtout dans la Basse Egypte, où les Pharaons avaient transplanté des tribus entières d'origine libyenne et sémitique, les Fonkhou, les Maziou. Parmi eux se trouvaient les enfants d'Israël, ceux du moins qui avaient préféré rester en Égypte après l'expulsion des Pasteurs. Ravalés à la condition d'esclaves publics, ils n'avaient pas tardé à regretter le temps des Pharaons « qui connaissaient Joseph[2] ». Ramsès II plus que tout autre dut leur être cruel : privé par la paix avec les Khati des ressources que la guerre lui procurait, il se servit, pour la construction de ses monuments, d'Égyptiens et surtout d'étrangers internés en Égypte. Les Hébreux des basses époques traçaient un tableau lamentable de la misère de leurs ancêtres en ces jours-là. « Les Égyptiens établirent sur le peuple des commissaires d'impôts pour l'affliger en le surchargeant; car le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon, savoir : Pithôm et Ramsès — Mais plus ils l'affligeaient, plus il multipliait et croissait en toute abondance ; c'est pourquoi ils haïssaient les enfants d'Israël. — Et les Égyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur ; — tellement qu'ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, leur faisant fabriquer du mortier de briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs; tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur[3]. » De même que les autres captifs, les Hébreux n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à la dureté de leurs tyrans.

La tradition la plus accréditée place l'Exode sous le règne de Mînéphtah[4], et de fait c'est sur une stèle de ce prince, à propos de la victoire qu'il remporta sur les Libyens, que le nom d'Israël parait pour la première fois avec certitude[5] :

1. Voir à cet égard Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, p. 108-165. — 2. *Exode*, I, 8. — 3. *Id.*, I, 11-14. — 4. E. de Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, 2e partie, p. 74. — 5. C'est la stèle découverte derrière les colosses de Memnon et publiée par Petrie, *Six temples at Thebes*, puis transportée au Musée du Caire. Elle est connue sous le nom de stèle d'Israël, bien qu'elle ne parle d'Israël que fort incidemment.

Israël y est mentionné parmi les cités de la Syrie méridionale, au voisinage de Gézer et d'Ascalon, et il est représenté comme détruit déjà sans rémission. Il semblerait donc résulter de ce passage que Mînéphtah est bien le Pharaon de la Bible, celui qui refusa aux Hébreux la permission d'aller sacrifier dans le désert. Mais, à tenir compte des monuments jusqu'à présent connus, rien dans l'état de l'Égypte n'indique une désintégration poussée si avant que la révolte et la fuite d'une tribu même peu considérable aient pu s'achever heureusement. L'attaque des peuples de la mer porta à l'occident du Delta et ne pénétra jamais jusqu'au pays de Goshen, où les livres juifs nous montrent les principaux cantonnements de la race. Elle ne dura pas assez longtemps pour que les esclaves étrangers eussent le loisir de se concerter et de combiner les mesures nécessaires à leur délivrance. Ce ne serait donc pas sous le règne de Mînéphtah, après une victoire qui rehaussa quelque temps encore à l'extérieur le prestige des armées égyptiennes, et dans un moment où toutes les forces de l'Égypte étaient prêtes à la répression, que les Hébreux auraient pu effectuer impunément leur périlleuse sortie. Ce serait seulement pendant les années qui précédèrent et suivirent la mort de Sétoui II que les conditions favorables à l'Exode se seraient trouvées réunies : décomposition et démembrement de la monarchie égyptienne, invasion et guerre contre les envahisseurs, qui ravagea tout le Delta et qui traîna longtemps. On comprend aisément qu'au milieu du désordre général, une tribu étrangère, persécutée par les Égyptiens et lasse de la persécution, ait quitté ses cantonnements et gagné le chemin du désert sans être énergiquement combattue par ses anciens maîtres, trop menacés dans leur propre existence pour remarquer beaucoup la fuite de leurs esclaves.

Les traditions nationales des Juifs contaient que Pharaon, mécontent de l'accroissement d'Israël, ordonna de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché le sien pendant trois mois, l'exposa sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille du souverain avait accoutumé de se baigner. La princesse eut

pitié de la petite victime, l'appela Moïse, le sauvé des eaux, et la nourrit près d'elle dans toute la science de l'Égypte. Il avait déjà quarante ans, lorsqu'un jour il assassina un Égyptien qui frappait un Hébreu, et il se sauva au Sinaï. Après quarante années d'exil, Dieu lui apparut dans un buisson ardent et lui commanda de tirer son peuple d'esclavage. Il se rendit donc à la cour avec son frère Aaron, et il sollicita pour les Hébreux l'autorisation d'aller sacrifier dans le désert. Il ne l'obtint qu'après avoir déchaîné sur la vallée du Nil les dix plaies légendaires et fait périr les premiers-nés de la nation. Poursuivies par Pharaon, les tribus traversèrent à pied sec la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour les laisser passer et se refermèrent pour engloutir les Égyptiens[1]. Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. — L'Éternel est ma force et ma louange et il a été mon Sauveur, mon Dieu fort. Je lui dresserai un tabernacle, c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai. — L'Éternel est un vaillant guerrier, son nom est l'Éternel. — Il a jeté dans la mer les chariots du Pharaon et son armée; l'élite de ses capitaines a été submergée dans la mer Rouge. — Les gouffres les ont couverts; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. — ..... L'ennemi disait : « Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin; mon âme sera assouvie d'eux; je tirerai mon épée, ma main les détruira. — Tu as soufflé de ton vent : la mer les a couverts; ils ont été enfoncés comme du plomb au profond des eaux[2]. »

Telle est l'histoire qui avait cours chez les Hébreux, au moment où leurs livres sacrés furent rédigés en la forme qu'ils ont aujourd'hui. Un seul fait est à conserver dans ce récit : une bande d'Hébreux, lasse de sa condition, profita du désordre pour s'évader et pour se réfugier au désert. Après le premier moment de surprise, les Égyptiens ne s'in

1. *Exode*, XV, 1-10. — 2. *Exode*, I, 14. La momie de Minephtah, découverte par M. Loret en 1898, est aujourd'hui conservée au Musée du Caire.

quiétèrent plus de ce qu'étaient devenus leurs esclaves fugitifs. Mais plus tard, vers l'époque macédonienne, quand les Juifs commencèrent à jouer un rôle auprès des Ptolémées, on s'ingénia à découvrir dans les annales du passé la mention de l'Exode. La tradition hébraïque, superposée plus ou moins heureusement à diverses données des annales et de la légende égyptiennes, fournit à Manéthon la matière d'une version nouvelle. Le roi Aménophis eut, dit-on, la fantaisie de contempler les dieux comme avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un voyant qu'il consulta à cet égard lui répondit qu'il devait avant tout purifier le pays des lépreux et autres hommes impurs ; sur quoi, il rassembla, au nombre de quatre-vingt mille, les Égyptiens affligés de vices corporels et il les jeta dans les carrières de Tourah. Il y avait parmi eux des prêtres, dont le malheur irrita les dieux : le voyant, craignant leur colère, écrivit une prophétie, dans laquelle il annonçait que certaines gens s'allieraient avec les Impurs et domineraient en Kimit pendant treize ans, puis il se tua. Le roi cependant eut pitié des proscrits et leur concéda la ville d'Avaris, demeurée déserte depuis l'expulsion des Hyksôs. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, Osarsyph ou Moïse, qui leur imposa des lois contraires à leurs coutumes originelles, les arma et conclut une alliance avec les débris des Pasteurs exilés en Syrie depuis plusieurs siècles. Tous ensemble ils attaquèrent la vallée et ils l'occupèrent sans combat. Aménophis se rappela la prédiction du voyant, ramassa les images des dieux, et s'enfuit en Éthiopie avec son armée et une multitude d'Égyptiens. « Les Solymites, qui avaient envahi le pays avec les Impurs, se comportèrent si indignement envers les hommes, que leur domination devint insupportable à ceux qui durent alors subir leurs impiétés. En effet, non seulement ils incendièrent les villes et les villages, et ne se retinrent point de piller les temples et de briser les images des dieux, mais ils se servirent pour leur cuisine des animaux les plus révérés et forcèrent à les immoler et à les dépecer les prêtres et les prophètes qu'ensuite ils jetaient nus dehors.... Après cela, Aménophis revint d'Éthiopie avec une grande armée, ainsi que son fils Ramsès, qui, lui aussi,

avait une armée. Tous deux assaillirent ensemble les Pasteurs et les Impurs, les vainquirent et, après en avoir tué un grand nombre, les poursuivirent jusqu'aux frontières de Syrie[1]. »

Ramsès III et la vingtième dynastie; les grands-prêtres d'Amon.

Une dynastie nouvelle se manifesta au milieu de l'incertitude générale. Son chef Setnakhîti, descendant de Ramsès II, maître de Thèbes, eut raison des rebelles et déposséda le Syrien Irisou, non sans peine. « Il fut comme les dieux Khopri et Soutkhou en sa violence, remettant en état le pays entier qui était en désordre, tuant les barbares qui étaient dans le Delta, purifiant le grand trône d'Égypte; il fut régent des deux terres à la place de Toumou, s'appliquant à réorganiser ce qui avait été bouleversé, si bien que chacun reconnut un frère dans ceux qui avaient été séparés de lui pendant si longtemps[2], rétablissant les temples et les sacrifices, si bien qu'on rendit aux cycles divins leur hommages traditionnels[3]. »

Son fils Ramsès III, qu'il avait déjà associé au trône de son vivant, fut le dernier des grands souverains de l'Égypte. Ambitieux d'égaler en tout son homonyme Ramsès II[4], pendant les trente-deux années de son règne, il ne cessa de travailler à rétablir au dehors l'intégrité de l'empire, au dedans la prospérité du pays. Malgré les succès que son père avait remportés, il trouva les provinces syriennes perdues et les frontières entamées. A l'est, les Bédouins harcelaient les postes fortifiés du Delta et les colonies minières du Sinaï; à l'ouest, les nations de Libye avaient débordé sur la vallée du

1, Manéthon, dans Josèphe, *Contra Apionem*, I, xxvi-xxvii. Il est possible que les principaux traits de ce tableau soient empruntés à la persécution d'Okhos, dont le souvenir était récent au temps de Manéthon. — 2. Litt. : « son frère *de ceux qui avaient été murés* ». — 3. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVI, l. 8-9. Cf. Eisenlohr, *On the political condition*, p. 363, 364; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 23-27. — 4. Il poussa l'esprit d'imitation jusqu'à donner à ses enfants le nom des fils de Ramsès II (Erman, *Die Sohne Ramsès III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61).

Nil. Entraînés par leurs chefs, Didi, probablement le fils du Mirmaiou contemporain de Minéphtah, Mashaken, Tamar et Zaeutmar, les Tahonou, les Timihou, les Kehaka et leurs voisins avaient surgi des profondeurs du désert, et ils avaient conquis le nome Maréotique, le nome Saïtique, les embouchures du Nil jusqu'au grand bras du fleuve, bref toute la région partie occidentale du Delta depuis la ville de



Ramsès III en campagne, chassant le lion.

Karbina à l'ouest[1] jusqu'à la banlieue de Memphis au sud. Ramsès III, après avoir châtié vertement les Bedouins, marcha contre les Libyens en l'an V, et les battit complètement. « Ils furent épouvantés comme des chèvres assaillies par un taureau qui bat du pied, frappe de la corne et ébranle les montagnes en se ruant sur qui l'approche. » Les ravages des barbares avaient exaspéré les Égyptiens : ils n'accordèrent point de quartier. Les Libyens s'enfuirent en désordre : quelques-uns de leurs clans, attardés dans le Delta, furent

1. Sur Karbina, voir G. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 110.

enveloppés, rendus et incorporés à l'armée auxiliaire[1].

A peine dégagé de ce côté, Ramsès III se tourna contre la Syrie. Tandis que l'Égypte se ruinait en guerres civiles, son ancien ennemi, le Khati, achevait de perdre ce qui lui restait de son prestige. Les nations de l'Asie Mineure, toujours projetées en avant par la pression des peuplades européennes, avaient abandonné leurs demeures et se précipitaient vers ces régions célèbres de Syrie et d'Égypte dont on leur vantait la richesse. Les Danaens, les Tyrséniens, les Shakalasha, les Zakkala, qui avaient succédé aux Dardanes dans l'hégémonie des nations troyennes, les Lyciens, les Philistou, entrèrent dans la confédération. Les uns, montés sur des navires, avaient la charge de ravager les côtes; les autres devaient traverser la Syrie et brusquer les forteresses de l'isthme. Grossis par les forces des peuples qu'ils soumettaient en chemin, ils se ruèrent sur la Cilicie, contraignirent les Qidi et les Khati à les suivre, ramassèrent les contingents de Gargamish, d'Arad et de Qodshou : après avoir séjourné quelque temps aux environs de cette ville, dans le pays des Amorrhéens, ils poussèrent droit sur l'Égypte. Leur longue marche n'avait pu s'exécuter si rapidement que Ramsès III ne se fût préparé à bien les recevoir. Après avoir garni les bouches du Nil et les places du Delta, il se porta à la rencontre de l'ennemi. Le choc des deux armées et des deux flottes eut lieu, en l'an VIII, sous les murs d'un château fort qu'on appelait la Tour de Ramsès III[2]. Il opposa aux flottes ennemies « comme un mur puissant de galères, de vaisseaux, de navires de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés. Les soldats d'infanterie, toute l'élite de l'armée d'Égypte, étaient là comme des lions rugissants sur la montagne; les gens de chars, choisis parmi les plus rapides des héros, étaient guidés par toute espèce d'officiers sûrs d'eux-mêmes[3]. Les chevaux frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Pour moi, dit Ramsès, j'étais

1. Chabas, *Étude sur l'antiquité historique*, p. 230-250. — 2. Il semble que la rencontre eut lieu à l'endroit où s'éleva plus tard la *Tour de Straton*, la Césarée des époques romaine et byzantine. — 3. Litt. : « *connaissant leur main* ».

comme Montou le belliqueux : je me dressai devant eux, et ils virent l'effort de mes mains. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme un héros qui connaît sa valeur et qui étend son bras sur son peuple, au jour de la mêlée. Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus la terre : le temps de leur âme est mesuré pour l'éternité.... Ceux qui étaient sur le rivage, je les fis choir étendus au bord de l'eau, massacrés comme des charniers; je chavirai leurs vaisseaux; leurs biens tombèrent à l'eau[1]. »

Cette exécution si prompte ne termina pas cependant les épreuves de Ramsès III. Les anciens alliés des peuples de la mer, les Libyens, n'auraient pas mieux demandé que d'intervenir dans la campagne de l'an VIII contre l'Égypte. S'ils ne le firent pas, ce fut sans doute qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de réparer leurs pertes : dès qu'ils se sentirent prêts, ils rentrèrent en scène. Leur chef Kapour et son fils Mashashar entraînèrent les Mashouash, les Sabita, les Kaïqash, et d'autres tribus moins importantes, puis, aidés par des auxiliaires tyrséniens et lyciens, ils revinrent à l'assaut du Delta en l'an XI. « Leur âme s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passeraient leur vie dans les nomes de l'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. » Le succès ne répondit pas à leur attente « La mort fondit sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds vers la fournaise qui consume la corruption, sous le feu de la vaillance du roi qui sévit comme Baal du haut des cieux. Tous ses membres sont investis de force victorieuse; de sa droite il saisit les multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des flèches contre eux, pour les détruire; son glaive est tranchant comme celui de son père Montou. Kapour, qui était venu pour exiger l'hommage, aveuglé par la peur, jeta ses armes et ses troupes agirent comme lui : il éleva au ciel un cri suppliant, et son fils suspendit son pied et sa main. Mais voilà que se dressa près de lui le dieu qui connaissait ses plus secrètes pensées. Sa Majesté tomba sur leur tête comme

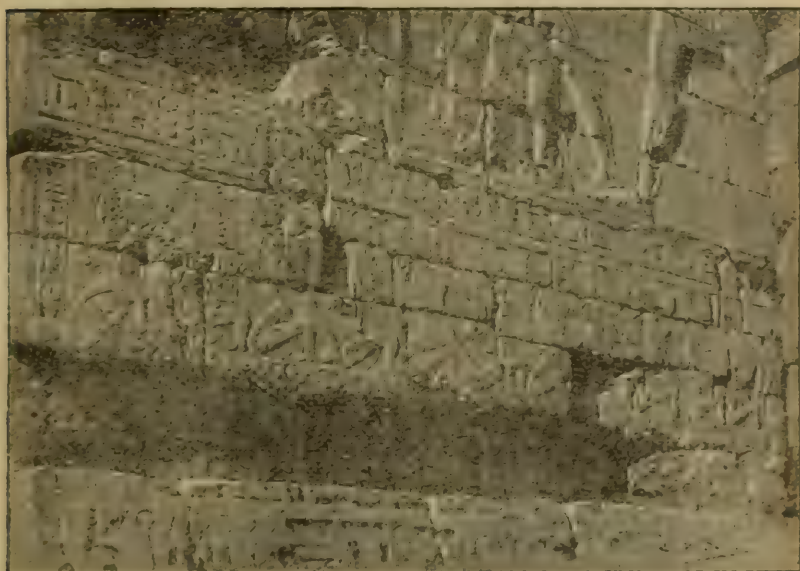
1. Greene, *Fouilles à Thèbes*, 1855. Cf. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, dans l'*Athenæum français*, 1855, et Chabas, *Études sur l'antiquité historique* p. 250-288.

une montagne de granit; elle les écrasa et pétrit la terre de leur sang comme de l'eau : leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats.... On s'empara d'eux; on les traîna, les bras attachés, pareils à des oiseaux entassés au fond d'une barque, sous les pieds de Sa Majesté. Le roi était semblable à Montou; ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi; les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis[1]. » Les Libyens y regardèrent à deux fois désormais avant de troubler la paix de l'Égypte.

Les victoires de ces douze années avaient racheté largement les défaites des années précédentes. Une course de la flotte le long des côtes réintégra dans le devoir les anciennes provinces syriennes, et les nations de Khati, de Gargamish, du Qidi, rentrèrent d'elles-mêmes dans l'alliance. Une expédition maritime suivit presque aussitôt contre les régions de l'encens. « J'équipai des vaisseaux et des galères, pourvus de nombreux matelots et de nombreux ouvriers. Les chefs des auxiliaires maritimes y étaient avec des vérificateurs et des comptables, pour les approvisionner des produits innombrables de l'Egypte : il y en avait de toute grandeur par dizaines de mille. Allant sur la grande mer de l'eau de Qiti[2], ils arrivèrent au pays de Pouanît, sans que le mal les abattît, et préparèrent le chargement des galères et des vaisseaux en produits du Tonoutir, avec toutes les merveilles mystérieuses de leur pays, et en des quantités considérables de parfums de Pouanît, chargés par dizaines de mille, innombrables. Leurs fils, les chefs du Tonoutir, vinrent eux-mêmes en Égypte avec leurs tributs; ils arrivèrent sains et saufs au pays de Coptos, et abordèrent en paix avec leurs richesses. Ils les apportèrent en caravanes d'ânes et d'hommes et les chargèrent sur le fleuve, au port de Coptos[3]. » Quelques soldats dépêchés au Sinaï y replacèrent les districts miniers sous l'autorité du Pharaon[4]. L'empire

1. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 242-249. — 2. Un des noms de la mer Rouge. — 3. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVII, l. 8-70, l. 1. Cf. Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 59-63; Birsch et Eisenlohr, *Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, t. VIII, p. 49-50. — 4. Chabas, *Recherches*, p. 63-68.

égyptien était reconstitué tel qu'il était un siècle auparavant, au temps de Ramsès II. On ne vit plus les Shardanes, les Tyrsènes, les Lyciens, les Achéens, débarquer en masse sur les côtes d'Afrique. Le courant de l'émigration asiatique, tourné contre la vallée du Nil pendant cent cinquante ans au moins, reflua vers l'ouest et inonda l'Italie au même temps que les colons phéniciens y arrivaient. Les Tyrsènes prirent



Les chefs pris par Ramsès III.

terre au nord de l'embouchure du Tibre; les Shardanes se jetèrent sur la grande île qui fut plus tard appelée Sardaigne. Il ne resta bientôt plus en Asie et en Égypte que le souvenir de leurs déprédations, et le récit légendaire des migrations qui les avaient conduits des parages de l'Archipel à ceux de la Méditerranée occidentale. Un seul des peuples confédérés, celui des Philistou, fut autorisé à demeurer en Syrie : il se logea le long de la côte méridionale, entre Joppé et le torrent d'Égypte, dans les cantons habités jusqu'alors par les Cananéens, et il y vécut d'abord dans le vasselage de Pharaon. A l'autre frontière du Delta, une tribu libyenne, celle des Mashouasha, obtint également une concession de territoire :

les soldats mashouasha, recrutés soit en Libye même, soit dans la portion de la tribu campée au bord du Nil, fournirent un corps d'élite, dont les chefs jouèrent bientôt un rôle prépondérant dans l'histoire intérieure de l'Égypte.

Hérodote racontait qu'au retour de ses campagnes Sésostris faillit être tué par trahison. « Son frère, à qui il avait confié le gouvernement, l'invita à un grand repas et avec lui ses enfants, puis il entoura de bois la maison où était le roi et ordonna qu'on y allumât le feu. Le roi l'ayant appris, délibéra sur-le-champ avec sa femme qu'il avait amenée avec lui : celle-ci lui conseilla de prendre deux de ses six enfants, de les étendre sur le bois enflammé et de se sauver sur leurs corps comme sur un pont. Sésostris le fit, et brûla de la sorte deux de ses enfants; les autres se sauvèrent avec le père[1]. » Les monuments nous ont prouvé que le Sésostris de la légende d'Hérodote est ici non pas Ramsès II, mais son homonyme Ramsès III. Un des frères du roi, que les pièces officielles désignent sous le pseudonyme de Pentoêrit, conspira contre lui avec un grand nombre de courtisans et de femmes du harem : il s'agissait de l'assassiner et d'introniser le frère à sa place. Le complot fut découvert, les conjurés cités devant les tribunaux et condamnés, les uns à mort, les autres à la prison perpétuelle[2]. Ramsès III vécut en paix les dernières années de son règne. Il construisit à Thèbes, en souvenir de ses guerres, le grand palais de Médinét-Habou, élargit Karnak, restaura Louqsor. Le détail de ses fondations pieuses dans le Delta nous a été conservé par un manuscrit de la bibliothèque d'Héliopolis, le grand Papyrus Harris[3]. On y voit que l'Égypte avait recouvré non seulement son empire extérieur, mais son activité commerciale et industrielle. Les beaux jours de Thoutmôsis III et de Ramsès II semblaient être revenus.

La décadence s'accentuait davantage. L'Égypte, éprouvée

1. Hérodote, II, CVII. — 2. Th. Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, où les pièces du procès sont traduites et commentées. — 3. Voir, sur ce papyrus, Chabas, *le Papyrus magique Harris*, p. 2, et les traductions de MM. Birch et Eisenlohr, dans la *Zeitschrift*, 1873, 1874, et dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 21 sqq.; t. VIII, p. 5 sqq.

par quatre siècles de batailles perpétuelles, devenait de plus en plus incapable d'un élan sérieux : la population, décimée par le recrutement, mal renouvelée par l'introduction incessante d'éléments étrangers, n'avait plus l'endurance ni l'enthousiasme des premiers temps. Les classes nobles, amollies par le bien-être et par la richesse, n'estimaient plus que les professions civiles et raillaient tout ce qui touchait au militaire. « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe? demandait un scribe à son élève. — Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, l'étendue de ses misères! — On l'amène, tout enfant, pour l'enfermer dans la caserne : — une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, — une plaie d'usure est sur son œil, — une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils; sa tête est fendue et couverte de pus[1]. — Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, — il est brisé par la violence. — Arrive, que je te dise ses marches vers la Syrie, — ses expéditions en pays lointains! — Ses pains et son eau sont sur son épaule comme le faix d'un âne — et font son cou et sa nuque semblables à ceux d'un âne; — les jointures de son échine sont brisées. — Il boit d'une eau corrompue, — puis retourne à sa garde. — Atteint-il l'ennemi, — il est comme une oie qui tremble, — car il n'a plus de valeur en tous ses membres. — Finit-il par aller en Égypte, — il est comme un bâton qu'a mangé le ver. Est-il malade, l'alitement le saisit-il, — il est emmené sur un âne; — ses vêtements, des voleurs les enlèvent; — ses domestiques se sauvent[2]. » — Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. « Le scribe Amenomopit dit au scribe Penbisit : « Quand te sera apporté cet « écrit de communication, applique-toi à devenir scribe; « — tu primeras tout le monde. — Arrive, que je te dise « les devoirs fatigants de l'officier de chars. — Lorsqu'il « est placé à l'école par son père et sa mère, — sur cinq

1. C'est une description des plaies produites par l'usage du casque et de la cuirasse. — 2. *Papyrus Anastasi III*, pl. V, l. 5; pl. VI, l. 2; *Ibid. IV*, pl. IX, l. 4; pl. X, l. 1; E. de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34 35; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 41-42

« esclaves qu'il possède il en donne deux[1]. — Après qu'on « l'a dressé, il part pour choisir un attelage — dans les « écuries, en présence de Sa Majesté v. s. f.; — à peine « a-t-il pris les bonnes cavales, — il se réjouit à grand « bruit. — Pour arriver avec elles à son bourg, — il se « met au galop, — mais n'est bon qu'à galoper sur un « bâton. — Comme il ne connaît pas l'avenir qui l'attend, « — il lègue tous ses biens à son père et à sa mère, — « puis emmène un char — dont le timon pèse trois debonou, « — tandis que le char pèse cinq debonou[2]. — Aussi, quand « il veut s'en aller au galop sur ce char, — il est forcé « de mettre pied à terre et de le tirer. — Il le prend, tombe « sur un reptile, — se rejette dans les broussailles : — « ses jambes sont mordues par le reptile, — son talon est « percé par la morsure. — Lorsqu'on vient pour faire l'in- « spection de ses effets, sa misère est au comble : il est « allongé sur le sol et frappé de cent coups[3]. » — Et ces lignes furent écrites sous le règne de Ramsès II, au bruit des chants de victoire. La multitude se laissait encore gagner à l'enthousiasme de la conquête et elle saluait de ses acclamations le char triomphal de Pharaon. La première ivresse passée, les classes populaires, épuisées par tant de guerres incessantes, écrasées sous le poids des corvées et des impôts, retombaient dans leur apathie habituelle; les lettrés tournaient les souffrances du soldat en ridicule. Cet ennui du succès, ce dégoût de la gloire sanglante et chèrement payée, nous expliquent bien des points obscurs de l'histoire contemporaine, et ils furent pour beaucoup dans la chute rapide de l'édifice si laborieusement élevé par les princes de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. L'Égypte de Thoutmôsis III aimait la guerre : l'Égypte de Ramsès III voulait la paix à tout prix[4].

On le vit bien au cours de la vingtième dynastie. En l'an XXXII, Ramsès, fatigué du pouvoir, appela son fils Ramsès IV à le partager[5]. Il mourut quatre ans après, et

1. Sans doute pour payer les frais de son éducation. — 2. C'est-à-dire un char de pacotille, dont les parties sont mal proportionnées. — 3. *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 2-10; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 42-43. — 4. *Id.*, *ibid.*, p. 43-44. — 5. Chabas, *Recherches*, p. 73-75.

Ramsès IV lui-même, après avoir régné trois ou quatre années au plus, fut remplacé par un parent éloigné qui fut Ramsès V. Vinrent ensuite les quatre fils de Ramsès III,



Ramsès IV.

Ramsès VI, Ramsès VII, Ramsès VIII et Miamoun-Miritoumou, qui se succédèrent rapidement sur le trône. Ces Ramessides firent çà et là quelques expéditions, jamais de grandes guerres : ils consumèrent leurs jours dans le calme du dehors et le calme du dedans, et, s'il est vrai que ces peuples-là sont heureux qui n'ont pas d'histoire, les Égyp-

tiens furent heureux sous leur sceptre. Plus de courses annuelles, plus de razzias aventureuses aux montagnes de Cilicie et dans les plaines du Haut Nil. La Syrie continua de payer tribut pendant quelque temps, car, si l'Égypte, lassée par sa victoire, avait à peine la force de se faire obéir, la Syrie était lassée par sa défaite et n'avait plus la force de se révolter. Mais il y avait entre les deux pays cette différence que l'un, âgé de trois mille ans d'histoire, touchait à la vieillesse et ne pouvait plus se relever, tandis que l'autre guérit promptement de ses blessures. L'empire égyptien s'en allait d'épuisement, en plein succès.

Les monuments nous font assister à son agonie. Non les monuments officiels, car ceux-là répètent sans vergogne les phrases pompeuses en usage sous les dynasties précédentes; mais les documents privés, mais les carnets d'entrepreneur, les pièces juridiques, la correspondance des particuliers ou des fonctionnaires[1]. Ils nous révèlent l'histoire anecdotique de Thèbes pendant plus d'un siècle, et ils étalent à nos yeux l'appauvrissement graduel de la grande ville. La population avait grossi considérablement depuis l'expulsion des Pasteurs. Sous les Pharaons conquérants, chaque guerre lui avait fourni son contingent de Syriens, de Libyens, de nègres; sous les derniers Ramessides, le commerce soutint le rôle de pourvoyeur d'esclaves, qui avait été réservé si longtemps à la guerre. Tous ces étrangers, hommes ou femmes, finissaient par s'allier aux Égyptiens de sang pur, et se fondaient en une race bâtarde, où les défauts des deux races mères étaient réunis, comme c'est le cas en Orient. Affranchis au bout de deux ou trois générations, ils ne gardaient plus de leur origine que leurs noms exotiques ou un sobriquet, Pikharoui (le Syrien), Plamnani (l'homme du Liban), Pinahsi (le Nègre), Pashouroui (l'Assyrien). Il n'y a pas besoin d'avoir habité longtemps le Caire pour savoir par expérience de quelle corruption profonde une engeance pareille est susceptible. Les temples en occupaient la majeure partie autour

1. La collection la plus complète de ces papyrus est au Musée de Turin. Elle a été publiée en partie par W. Pleyte et F. Rossi, *Papyrus de Turin*, Leyde, 1869-1876, in-4°

d'eux, d'autres étaient directement dans la main du roi ou du grand prêtre, d'autres ne dépendaient que d'eux-mêmes. Les chantiers de constructions fournissaient de l'ouvrage à la moitié au moins de ce monde; presque tout le reste était employé sur la rive gauche du Nil, dans les différents métiers qui se rattachaient au culte des morts et aux manipulations de l'embaumement.

Les salaires étaient peu considérables, au moins pour les simples ouvriers. Le meilleur de la paye consistait en céréales ou en pains, que l'on distribuait le premier de chaque mois, et qui devaient durer jusqu'au premier du mois suivant. Il est probable que la quantité allouée à chacun aurait suffi à des gens tant soit peu économes; mais l'imprévoyance naturelle aux ouvriers, en général, ne permettait pas souvent qu'il en fût ainsi. Les premiers jours, ils puisaient amplement à la réserve sans ménager les provisions : vers le milieu, la nourriture manquait et ils commençaient à se plaindre. « Nous avons faim, et il y a encore dix-huit jours jusqu'au mois prochain. » Bientôt le travail est suspendu, les affamés quittent l'atelier et vont se réunir sur une place publique, auprès du monument le plus proche, à la porte du temple de Thoutmôsis III, derrière la chapelle de Minéphtah, au Memnonium de Sétoui Ier. Leurs contremaîtres les poursuivent, les commissaires de police du quartier, les gendarmes Mazaiou, les scribes du voisinage accourent et parlementent avec eux. Souvent on les ramène par de bonnes paroles, souvent aussi ils ne veulent rien écouter : « Nous ne reviendrons pas, déclare-le à tes supérieurs qui sont là-bas assemblés. » Il fallait bien confesser que leurs griefs étaient fondés; « nous allâmes pour entendre leur bouche, et ils nous dirent des paroles vraies. » Le plus souvent la révolte n'avait d'autres conséquences qu'un chômage prolongé : les distributions du mois nouveau rendaient aux mutins le courage et la force du travail. Quelquefois pourtant ces alternatives de privations et d'abondance devenaient une cause de troubles sérieux. L'homme n'était pas seul à souffrir : il avait une femme, une sœur, des enfants qui pleuraient la faim, et les magasins du clergé ou de l'État étaient là sous ses yeux, remplis à regorger d'orge et de

blé. La tentation devait être vive d'entrer et de s'approprier ce dont on avait besoin : les grévistes n'y résistaient pas toujours. Ils partaient en bande, ils franchissaient les deux ou trois enceintes derrière lesquelles les greniers s'abritaient, mais arrivés là, le cœur leur faillait, et ils se bornaient à dépêcher l'un d'eux au scribe directeur pour lui exposer leur requête. « Nous venons pressés par la faim, pressés par la soif, n'ayant plus de vêtements, n'ayant plus d'huile, n'ayant plus de poissons, n'ayant plus de légumes. Envoyez au Pharaon, v. s. f., notre maître, envoyez au roi, notre supérieur, pour qu'on nous fournisse les moyens de vivre. » Si l'un d'eux, moins patient que les autres, s'emportait, jurait : « Par Amon! par le souverain, v. s. f., dont la colère est la mort! » demandait à être conduit devant un magistrat pour y déposer sa plainte, les autres s'entreposaient auprès du chef en sa faveur, priaient qu'on ne lui appliquât pas les peines sévères que la loi décrétait contre le blasphème : le scribe, bon homme, laissait tomber la chose et, s'il le pouvait, leur accordait satisfaction, prélevait, sur l'excédent des mois écoulés, de quoi les nourrir pendant quelques jours, ou transmettait leur pétition à qui de droit et obtenait pour eux un supplément de rations au nom de Pharaon. « Nous avions dit : « Ne nous sera-t-il pas « alloué de grains en sus de ce qui nous est attribué, sinon « nous ne bougeons d'ici? » Voici donc, le dernier du mois, il arriva que l'on comparut par-devant les magistrats, et ils dirent : « Qu'on mande le scribe comptable Khâmoisit! » Il fut amené devant les grands magistrats de la ville et ils lui dirent : « Vois les grains que tu as reçus et en « donne aux gens de la nécropole. » On fit donc venir Pmontouniboïsit, et l'on nous servit des rations supplémentaires, chaque jour[1]. »

Les délits de tout genre étaient nombreux au sein de cette population besogneuse et turbulente. L'Égyptien encore aujourd'hui est larron de naissance : il vole pour le plaisir de voler, souvent même des objets qui ne lui serviront à rien. Les nécropoles offraient une riche proie à l'Égyptien de

1. Lieblein-Chabas, *Deux Papyrus hiératiques*, p. 38.

jadis : beaucoup de tombes, mal gardées, renfermaient des momies couvertes d'or et de bijoux. C'était grosse affaire d'y atteindre, car il fallait creuser des mines, avant de se glisser jusqu'à la chambre du sarcophage; les voleurs s'associèrent donc en bandes considérables qui exploitaient les sépultures. Il y avait de tout dans ces syndicats, de simples ouvriers, des vagabonds, des employés, des prêtres, même des affiliés de la police : la nécropole entière fut livrée au pillage, et les tombes des rois ne furent pas plus respectées que les autres. Sous Ramsès IX, une enquête révéla que l'hypogée du roi Sovkoumsaouf et de sa femme avaient été violé; que celui d'Amenôthès Ier et celui d'Antouf IV avaient été attaqués à la sape; que d'autres rois avaient été menacés[1]. Derrière la montagne qui borne au nord le ravin de Déir el-Baharî se creusait jadis une sorte de bassin, clos de tous les côtés et sans autre communication avec la plaine que des sentiers dangereux. Il se divise en deux branches qui se croisent presque en équerre : l'une regarde le sud-est, tandis que l'autre s'allonge vers le sud-ouest et se subdivise en rameaux secondaires. A l'est, une montagne se dresse, dont la croupe rappelle, avec des proportions gigantesques, le profil de la pyramide à degrés de Saqqarah. Nul endroit n'était mieux approprié à servir de cimetière : la difficulté d'y accéder empêcha cependant qu'on n'y creusât des tombeaux pendant l'Ancien et le Moyen Empire. Enfin, vers le début de la dix-huitième dynastie, les ingénieurs, en quête d'emplacements favorables, remarquèrent que le vallon était séparé d'un ravin, qui débouche au nord de Gournah, par un simple seuil d'environ cinq cents coudées d'épaisseur. Ce n'était pas de quoi effrayer des mineurs aussi exercés qu'ils l'étaient. Ils taillèrent rapidement dans la roche vive une tranchée profonde de cinquante à soixante coudées,

1. Cette enquête nous a été conservée par le *Papyrus Abbott*, traduit et commenté par Chabas, *Une Spoliation des hypogées de Thèbes au XIe siècle*, dans les *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. I, p. 1-172; par G. Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie*, in-4°; et par A. Erman, *Beiträge zur Kenntniss des ægyptischen Gerischtsverfahrens*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 81-83, 148-152.

au bout de laquelle un passage étranglé, semblable à une porte, donne accès dans le vallon. Est-ce sous Aménôthès I[er], est-ce sous Thoutmôsis I[er] que ce travail gigantesque fut entrepris? Thoutmôsis I[er] est le plus ancien roi dont on ait retrouvé la sépulture en cet endroit. Son fils Thoutmôsis II, puis son petit-fils Thoutmôsis III, vinrent s'y loger à ses côtés, puis, à l'exemple des Pharaons de la XVIII[e] dynastie, ceux de la XIX[e] et de la XX[e] l'un après l'autre : leurs tombeaux valurent à la vallée le nom de Vallée des Rois, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Une commission, présidée par le grand prêtre d'Amon, Aménôthès, s'y transporta, visita les syringes des Pharaons[1], et constata fort heureusement qu'elles étaient intactes. Rien ne nous révèle mieux la décadence où l'Égypte était tombée, un demi-siècle après Ramsès III, que cette impuissance de la police à protéger les momies royales contre les déprédations de la canaille thébaine.

Au milieu de la faiblesse générale, Amon seul et ses prêtres avaient grandi. Depuis la lutte qu'ils avaient soutenue contre Khouniatonou, la suprématie d'Amon n'avait plus été contestée, et le dogme de l'unité divine, élaboré dans le sanctuaire de Karnak, avait prédominé au sud de l'Égypte. Les anciens textes furent interprétés dans le sens le plus favorable à ses prétentions, et souvent même interpolés de gloses destinées à mettre sa suprématie en évidence. Tout le système religieux d'autrefois fut adapté insensiblement aux idées nouvelles, et une cosmogonie habilement combinée montra le dieu unique à l'œuvre sur les éléments. Au commencement était le Nou, l'Océan primordial, dans les profondeurs insondées duquel les germes des choses flottaient confondus. De toute éternité, le Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide, sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des théologiens thébains était un être parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, le « un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas en-

1. On voit encore dans le tombeau de Sétoui I[er] les procès-verbaux de cette visite.

gendré ; le père des pères, la mère des mères. » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse fournir même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part. Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle, qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir



Le dieu Soleil sur sa barque diurne

ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond ; il a en son propre sein la matière de sa création, il conçoit son fruit, et, comme chez lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, elles concourent toutes trois à son infinie perfection.

Ce Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté souveraine, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités

maîtresses, ou plutôt, pour me servir d'une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne-Thèbes, « il crée ses propres membres, qui sont les dieux[1], » et qui s'associent à son action bienfaisante. Chacun de ces dieux seconds, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour, et par le même procédé, d'autres types inférieurs. De trinité en trinité, de personnification en personnification, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux traits parfois grotesques et souvent monstrueux, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. Néanmoins, les noms variés, les aspects innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant d'êtres distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur thébain que des noms et des aspects d'un même être. Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'absorbaient dans le dieu suprême : leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité de la substance divine. Ce dieu unique, Amon-Râ, est-il le soleil lui-même ou simplement l'âme du soleil? La plupart convenaient qu'il était le soleil lui-même, et c'est au soleil que sont adressés les grands hymnes dont la littérature de l'époque des Ramessides nous a légué de si beaux modèles. Sa vie journalière, depuis le moment où il surgissait à l'horizon du matin jusqu'au moment où il sombrait derrière la montagne d'Occident, devint la vie du Dieu suprême, et sa lutte contre l'obscurité, la lutte du Dieu contre les mauvais principes.

C'est lui : le voici qui se dégage lentement des étreintes de la nuit. Il ne fait que pointer « à l'horizon oriental du ciel », et déjà « les rayons vivants de ses yeux pénètrent, animent, fortifient tous les êtres ». Debout dans la cabine de sa barque sacrée, « la bonne barque des millions d'années », enveloppé dans les replis du serpent Mihni, qui est l'emblème de son cours, il glisse lentement sur le flux éternel des eaux célestes, guidé et suivi par cette armée de dieux secondaires dont les peintures nous enseignent les

[1] *Todtenbuch*, ch. XVII, l. 8.

figures bizarres. Un Horus, debout à l'avant, sonde l'horizon du regard et signale l'ennemi, qu'il se tient prêt à percer de sa lance; un autre Horus est au gouvernail. Les Akhimou-Ourdou, ceux qui jamais n'endurent l'inertie de la mort, et les Akhimou-Sokou, ceux qui jamais ne sont détruits, armés de longues rames, manœuvrent la barque et la maintiennent au fil de l'eau : ils se recrutent sans cesse parmi les âmes des fidèles, et les rois des deux Égyptes eux-mêmes réclament comme un honneur d'être affiliés à leur troupe.

« Tu t'éveilles bienfaisant, Amon-Râ-Harmakhis! tu t'éveilles juste de voix, Amon-Râ, seigneur des deux horizons! O bienfaisant, resplendissant, flamboyant! Ils rament tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Ourdou! Ils te font avancer tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Sokou! Tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur, guidant ta barque sur laquelle tu croises, par l'ordre souverain de ta mère Nouit[1], chaque jour! Tu parcours le ciel d'en haut, et tes ennemis sont abattus! Tu tournes ta face vers le couchant de la terre et du ciel : éprouvés sont tes os, souples tes membres, vivantes tes chairs, gonflées de sève tes veines, ton âme s'épanouit! On adore ta forme Sainte, on te guide sur le chemin des ténèbres, et tu entends l'appel de ceux qui t'accompagnent derrière la cabine en poussant des exclamations. Les nautoniers de ta barque, leur cœur est content; le seigneur du ciel est en joie; les chefs du ciel inférieur sont en allegresse; les dieux et les hommes poussent des exclamations et s'agenouillent devant le soleil sur son pavois, par l'ordre souverain de ta mère Nouit: leur cœur est content parce que Râ a renversé ses ennemis! Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Râ-Harmakhis, lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé les ennemis à son heure! La cabine est en sûreté, car le serpent Mihni est à sa place et l'uræus a détruit les ennemis.

« Avance sur ta mère Nouit, seigneur de l'éternité! Après avoir récité pour toi les charmes de l'enfantement, elles se

1. La voûte céleste.

relèvent Isis et Nephthys, lorsque tu sors du sein de ta mère Nouit! Lève-toi, Râ-Harmakhis! Tu te lèves, et te levant, culminant, tu prononces ta parole contre tes adversaires. Tu fais ouvrir ta cabine, tu repousses le méchant en son heure, afin qu'il n'avance pas, l'espace d'un moment! Tu as anéanti la valeur de l'impie : l'adversaire de Râ tombe dans le feu; Nouhiho[1] est repoussé en ses heures; les enfants de la rébellion n'ont plus de force; Râ prévaut contre ses adversaires. Les obstinés de cœur tombent sous les coups; tu fais vomir à l'impie ce qu'il avait dévoré. Lève-toi, Râ, dans l'intérieur de ta cabine :

« Fort est Râ; faible, l'impie!
« Haut est Râ; foulé, l'impie!
« Vivant est Râ; mort, l'impie!
« Grand est Râ; petit, l'impie!
« Rassasié est Râ; affamé, l'impie!
« Abreuvé est Râ; altéré, l'impie!
« Lumineux est Râ; terne, l'impie!
« Bon est Râ; mauvais, l'impie!
« Puissant est Râ; faible, l'impie!
« Râ existe; Apôp est anéanti!

« Oh! Râ! donne toute vie au Pharaon! Donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure! Oh! bienfaisant Râ-Harmakhis, navigue avec lui, en prière! Ceux qui sont dans ta barque sont en exultation; troublés, confondus, sont les impies!

« Un bruit de joie est dans le lieu grand; la cabine de la barque est en exultation. Ils poussent des exclamations dans la barque des millions d'années les nautoniers de Râ; leur cœur est joyeux quand ils voient Râ, Les dieux sont en exultation; le grand cycle divin est comblé de joie en rendant gloire à la grande bari; des réjouissances se font dans la chapelle mystérieuse.

« Oh lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même! Tes deux sœurs[2] sont debout à l'Orient, elles sont accueillies, elles sont portées vers ta barque, cette bonne barque de toute procréation. Râ, qui as émis tous les biens,

1. *Face retournée*, un des noms du démon. — 2. Isis et Nephthys.

viens, Râ qui se crée lui-même! Fais que le Pharaon reçoive les offrandes qui se font dans Hâbonben[1], sur les autels du Dieu dont secret est le nom! Honneur à toi, vieillard qui se manifeste en son heure, seigneur aux faces nombreuses. Uræus qui produit les rayons destructeurs des ténèbres! Tous les chemins sont pleins de tes rayons. C'est à toi que les cynocéphales donnent les offrandes qui sont dans leurs mains, à toi qu'ils adressent leurs chants, dansant pour toi, faisant pour toi leurs incantations et leurs prières[2]. Ils sont appelés dans le ciel et sur la terre; ils sont conduits à tes gracieux levers; ils t'ouvrent (variante, ils brisent pour toi) les portes de l'horizon occidental du ciel; ils font aller Râ dans la paix, dans l'exaltation de ta mère Nouit. Ton âme examine ceux qui sont dans le ciel inférieur, et les âmes sont dans le ravissement matin et soir. Car tu fais le fléau qui tue et tu adoucis la souffrance d'Osiris, tu donnes les souffles à qui est dans la vallée funéraire.

« Tu as illuminé la terre plongée dans les ténèbres; tu adoucis la douleur d'Osiris. Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie, ils poussent des exclamations vers toi, ils s'agenouillent devant cette forme qui est tienne de *Seigneur des formes*! Ils rendent honneur à ta force dans cette figure bienfaisante qui est tienne de *Dieu Matin*! Les dieux tendent leurs bras vers toi, lorsqu'ils sont enfantés par ta mère Nouit. Viens au Pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, ô Râ! qui as réjoui le ciel, ô Râ! qui as frappé la terre de crainte.

« O bienfaisant Râ-Harmakhis[3]!

« Tu as soulevé le ciel d'en haut pour élever ton âme; tu as voilé le ciel inférieur pour y cacher tes formes funéraires!

« Tu as élevé le ciel d'en haut à la longueur de tes bras; tu as élargi la terre à l'écartement de tes enjambées.

« Tu as réjoui le ciel d'en haut par la grandeur de ton âme; la terre te craint, grâce à l'oracle de ta statue.

1. *La demeure du Phénix*, le grand temple d'Héliopolis. — 2. Les monuments nous montrent, en effet, les cynocéphales adorant le soleil levant. — 3. Cette invocation doit être répétée dans chaque verset.

« Épervier saint, à l'aile fulgurante; Phénix aux multiples couleurs;

« Grand lion qui est par soi-même et qui ouvre les voies de la barque Soktit[1],

« Ton rugissement abat tes adversaires, tandis que tu fais avancer la grande barque;

« Les hommes t'invoquent, les dieux te craignent; tu as abattu les ennemis sur leurs faces.

« Coureur du ciel, qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances, élevé plus que les dieux et les hommes.

« Lève-toi pour nous, nous ne connaissons pas ton image; apparais à notre face, nous ne connaissons pas ton corps;

« O bienfaisant Râ-Harmakhis!

« Tu te rues, mâle sur les femelles.

« Taureau la nuit, chef en plein jour, beau disque bleu[2],

« Roi du ciel, souverain sur terre, la grande image dans les deux horizons du ciel,

« Râ — créateur des êtres, Totounen, vivificateur des êtres intelligents.

« Que le fils du Soleil, le Pharaon, soit vénéré pour tes mérites; qu'il soit adoré quand tu te lèves bienfaisant à l'horizon oriental du ciel. C'est lui qui dirige ta course, renverse tes ennemis devant toi, repousse tous tes adversaires, examine pour l'*œil*[3] en son lieu[4]. »

Cependant le Dieu passe, enveloppé de cette lumière éblouissante qui ne permet pas à l'œil humain de sonder les profondeurs de son être :

« O Dieu qui t'es ouvert les voies, ô toi qui as percé à travers les murailles! Oh! Dieu qui se lève en qualité de soleil! Etre qui devient sous la forme de Khopri dans le double horizon! Tu as éveillé ceux qui te font parcourir les chemins du ciel; approche-toi du Grand Chef pour faire le plan du temps durant le cours de l'éternité!

« Enfant qui nais chaque jour,

« Vieillard enfermé dans les bornes du temps,

1. La barque Soktit était la barque du Soleil. — 2. Le disque qu'on voit sur la tête de plusieurs divinités est peint souvent en bleu ou en vert. — 3. L'œil droit du dieu est le Soleil, son œil gauche est la Lune. — 4. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXV, pl. CXVII.

« Vieillard qui parcours l'éternité !
« Si immobile, qu'il ouvre toutes ses faces,
« Si élevé qu'on ne peut l'atteindre !
« Seigneur de la demeure mystérieuse où il se tient caché.
« Être caché dont on ne connaît point l'image !
« Seigneur des années, qui donne la vie à qui lui a plu !

. . . .

« Tu es venu, tu as ouvert les chemins, tu as parcouru les voies de l'éternité[1]. » C'est ainsi, au milieu des acclamations et des prières, qu'il poursuit sa marche radieuse, jusqu'au moment où, poussé toujours par le courant irrésistible, il plonge à l'occident et s'éclipse pour un temps dans la nuit du ciel inférieur.

Les pouvoirs malfaisants vaincus et contenus, l'œuvre du Dieu n'est pas encore complète. « Il a créé le sol, l'argent, l'or, — le lapis vrai à son bon plaisir[2]. — Il fait les herbages pour les bestiaux, les plantes dont se nourrissent les humains. — Il fait vivants le poisson dans le fleuve, — les oiseaux dans le ciel, — donnant les souffles à ceux qui sont dans un œuf. — Il vivifie les reptiles, — fait ce dont vivent les oiseaux ; — reptiles et oiseaux sont égaux à ses yeux. — Il fait des provisions au rat dans son trou, — et nourrit l'oiseau sur la branche. — Sois béni pour tout cela, — Un unique, multiple de bras[3]. » Enfin « les hommes sortent de ses deux yeux[4] », et se répandent à la surface de la terre, « troupeau de Râ, » divisé en quatre races, les Égyptiens, les hommes par excellence, et les Nègres (Nahsi) qui sont sous le patronage d'Horus, les Asiatiques (Amou) et les peuples du nord, à peau blanche, sur lesquels Sokhit, la déesse à tête de lionne, étend sa protection[5]. « Salut à toi ! disent-ils tous, — louange à toi, parce que tu demeures parmi nous ! — Prosternations devant toi, parce que tu nous crées ! » — Tu es béni de toutes créatures ; — tu as des adorateurs en toute région, — au plus haut des cieux, dans toute la lar-

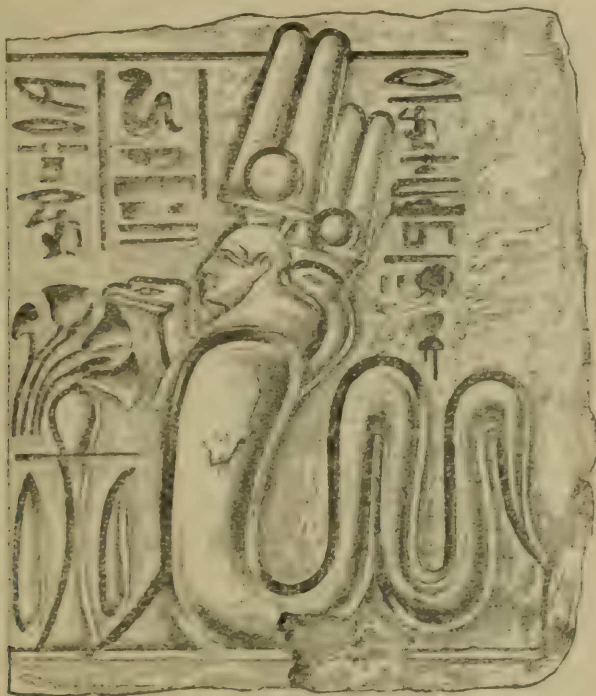
1. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXX, l. 66-77. — 2. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 8, l. 6-7. — 3. *Id.*, pl. XI, p. 6, l. 3-7. — 4. *Id.*, XI, p. 6, 3. — 5. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 135-136.

geur de la terre — au profond des mers. — Les dieux s'inclinent devant ta Sainteté; — les âmes exaltent qui les a créées, — elles se réjouissent de se présenter devant leur générateur, — elles te disent : « Va en paix, — père des « pères de tous les dieux, — qui as suspendu le ciel, — « étendu la terre; — créateur des êtres, formateur des « choses, — roi souverain, v. s. f., chef des dieux, — nous « adorons tes esprits, parce que tu nous as faits; — nous te « faisons des offrandes, parce que tu nous as donné nais- « sance; — nous te faisons des bénédictions, parce que tu « demeures parmi nous[1]. »

Ces idées élevées demeurèrent l'apanage d'un petit nombre de docteurs et de particuliers instruits : elles ne pénétrèrent pas la masse de la population. Loin de là, le culte des animaux, l'oie, l'hirondelle, le chat, le serpent, y recrutait plus de dévots qu'il n'en avait jamais eu[2]; la croyance aux mauvais esprits et aux revenants était universelle[3], la magie était pratiquée ouvertement, malgré les ordonnances les plus sévères[4]. Dans une société aussi religieuse que l'était la société égyptienne, l'influence du prêtre devait avoir rapidement le dessus sur toute autorité et même sur la puissance royale. Déjà, aux plus beaux temps de la dix-huitième dynastie, les Pharaons n'avaient rien entrepris avant de consulter dûment Amon, et toujours il avait daigné répondre à leur voix. Sous les Ramessides, il intervint dans les affaires publiques d'une façon de plus en plus directe et constante. D'après la théorie sacerdotale, les statues divines se composaient d'un corps en pierre, en métal ou en bois, et d'un double ou d'une âme détachée de la divinité, et que l'on enfermait dans le corps par des prières à l'instant de la consécration. Le roi, dans le sanctuaire, parfois même au dehors, s'adressait à ces figures animées et il leur expliquait les questions du

1. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 7, l. 2; p. 8, l. 1. Cf. Grébaut, *l'Hymne à Ammon-Râ des papyrus de Boulaq*, 1875, in-8°; L. Stern, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 76; Goodwin, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. II, p. 250-263. — 2. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. II, p. 108 sqq. — 3. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 145 sqq. — 4. *Id.*, p. 43 sqq.

moment : après chaque consultation royale, l'idole, si elle goûtait la résolution suggérée, marquait son approbation par une lourde saccade de la tête[1]. On conçoit quelle suprématie exerçaient dans l'État le sacerdoce d'Amon et surtout le Premier Prophète, interprète légal du dieu : Ramsès III était mort depuis quelques années à peine, et déjà le Pre-

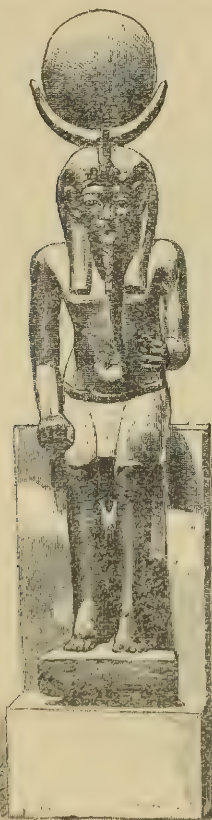


La déesse-serpent de Thèbes.

mier Prophète Ramsèsnakhouitou était sans rival auprès de Ramsès IV[2]. Le fils de Ramsèsnakhouitou, Aménôthès, était presque l'égal des Ramsès suivants, et il consacrait des monuments en son nom, comme s'il eût été déjà souverain[3]. Et il ne suffisait pas à leur ambition d'avoir fait d'Amon lui-

1. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. I, p. 156 sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 219. — 3. C'est le prophète d'Amon qui présidait aux travaux de la commission d'enquête dont il est question au *Papyrus Abbott* : voy. plus haut, p. 326. Sur Aménôthès, voir Mariette, *Karnak*, pl. 40.

même un instrument de domination. Amon, le maître des dieux, était trop éloigné de l'humanité pour entrer aisément en communication avec le vulgaire : on introduisit comme médiateur entre lui et l'homme le troisième membre de la triade, Khonsou. Ramsès III avait commencé la restauration du temple de ce dieu à quelque cent mètres au sud du sanctuaire de Karnak : ses successeurs continuèrent le travail avec amour, et les prêtres, désireux d'avoir pour leur divinité favorite des titres de noblesse antique, ne craignirent pas de forger des pièces officielles constatant des miracles qu'il aurait opérés jadis. Ils fabriquèrent une grande stèle où ils racontaient que Ramsès II, après avoir reçu comme otage la fille d'un chef syrien, l'épousa et en fit sa première femme. Quelques années plus tard, la sœur de cette reine, Bintroshit, fut atteinte d'une maladie qu'on attribua à la malice d'un esprit possesseur, et dont Thotemhabi, chef des magiciens royaux, ne réussit pas à la guérir. Après de longues souffrances, le père de la princesse réclama un secours plus efficace. Ramsès II se prosterna devant Khonsou, le supplia d'intervenir, et fit porter devant la statue principale une seconde statue du dieu : « Inspire-lui ta vertu divine et je l'enverrai pour qu'elle guérisse la fille du prince de Bahktan. » Khonsou y consentit, et la statue partit pour Bakhtan, où elle arriva après un voyage solennel d'un an et cinq mois. Le prince sortit à sa rencontre avec ses soldats et ses généraux, et s'étant prosterné : « Tu viens donc vers nous, tu descends « chez nous par les ordres du roi d'Égypte, le soleil sei-



Khonsou.

« gneur de justice, approuvé du dieu Râ. » Voici que ce dieu se rendit chez Binstroshit; lui ayant infusé sa vertu, elle fut soulagée à l'instant. L'esprit qui demeurait en elle dit, en présence de Khonsou, le conseiller de Thèbes : « Sois le bienvenu, grand dieu qui expulses les rebelles; « la ville de Bakhtan est à toi, ses peuples sont tes « esclaves, moi-même je suis ton esclave. Je m'en retour« nerai vers les lieux « d'où je suis venu, « pour satisfaire ton « cœur sur le sujet de « ton voyage. Que Ta « Majesté veuille or« donner seulement « qu'une fête soit célé« brée en mon hon« neur par le prince « de Bakhtan! » Le dieu daigna dire à son prophète : « Il faut que « le prince de Bakhtan « apporte une riche « offrande à cet es« prit. » Pendant que ces choses s'accomplissaient et que Khonsou, le conseiller de Thèbes, conversait avec l'esprit, le prince de Bakhtan était là avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il prodigua les présents à Khonsou, le conseiller de Thèbes, ainsi qu'à l'esprit, et il improvisa une fête en leur honneur; après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut, sur l'ordre de Khonsou, le conseiller de Thèbes. Le prince fut transporté de joie, ainsi que toute la population de Bakhtan; puis il se dit en lui-même : « Il fau« drait que ce dieu pût séjourner à Bakhtan; je ne le laisse« rai pas retourner en Egypte. » Il y avait trois ans et



Srihorou.

neuf mois que le dieu Khonsou demeurait à Bakhtan, lorsque le prince, reposant sur son lit, crut le voir quitter son naos ; il avait la forme de l'épervier d'or et il planait au ciel dans la direction de l'Égypte. Le prince, s'étant éveillé, se trouva souffrant : il dit alors au prêtre de Khonsou, conseiller de Thèbes : « Le dieu veut nous quitter « et retourner en Égypte : faites partir son char pour ce « pays. » Khonsou rentra dans son temple de Thèbes chargé de présents[1].

Sous Ramsès XI, ces divers moyens avaient déjà produit leur effet. Le roi était bien encore un Ramesside, mais le véritable maître de l'Égypte était le Premier Prophète d'Amon thébain, Hrihorou. Vice-roi d'Éthiopie après Pinahsi fils de Ramsès XI, général en chef des troupes nationales et étrangères[2], Hrihorou avait tout du Pharaon, sauf la couronne et le protocole : sa mère était d'ailleurs de sang royal et lui avait légué des droits à la couronne[3], qu'il fit valoir aussitôt après la mort de Ramsès XI. Il semble que ce prince ne laissa point d'héritier direct, car deux rivaux surgirent au Sud et au Nord pour recueillir son héritage. Au Sud, Hrihorou se déclara souverain des deux pays, et il adopta comme prénom le titre même de sa dignité, Premier Prophète d'Amon. Au Nord, un Tanite du nom de Smendès se proclama roi, et, reconnu d'abord dans le Delta ainsi que dans la Moyenne Égypte, il imposa bientôt sa suprématie aux contrées méridionales. Il fut toutefois obligé de tolérer l'usurpation de Hrihorou et de lui confirmer la dignité royale, moyennant l'aveu de sa suzeraineté[4]. Désormais les domaines

1. Cette stèle, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale, a été publiée, commentée et traduite par E. de Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*. Elle a été considérée comme authentique, jusqu'au moment où M. Erman a prouvé qu'il fallait y voir une fraude des prêtres de Khonsou (*Die Bentresch-stele*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 54-62) ; M. Floigl (*Geschichte des Sem. Alterth.*, p. 50) a montré que le roi de la stèle était Ramsès II. La belle découverte de M. Erman nous permet de rayer du canon royal le prétendu Sésostris II, dont on ne possédait que ce monument. — 2. Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 89-90. — 3. Naville, *Trois reines de la XXI*e *dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 29-30. — 4. Voici,

d'Amon formèrent une principauté à demi indépendante qui comprenait le Sud de l'Égypte et de l'Éthiopie, et dont les chefs, élus dans la famille pontificale, tantôt se contentèrent du titre de grand-prêtre, tantôt furent rois par investiture

restitué aussi complètement qu'il est possible de le faire en ce moment, le tableau des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties :

XVIIIe Dynastie (diospolitaine).

I. Ahmosou I, Nibpehtirî.
II. Amanhatpou I, Zosorkerî.
III. Thoutmosou I, Akhopirkerî.
IV. Thoutmosou II, Akhopirinrî.
V. Khnoumitamanou Hatshopsouitou, Mâkerî.
VI. Thoumosou III, Manakhpirrî.
VII. Amanhatpou II, Akhopirourî.
VIII. Thoutmosou IV Khâkeou, Mankhopirourî.
IX. Amanhatpou III, Mâ[illegible]rî.
X. Amanhatpou IV, Nofirkhopirourî-ouânrî (Khouniatonou).
XI. Sâanakhît (?)
XII. Noutir-:ôtf Aï hiq noutir oïs, Khopirkhopirourî iri Mâït.
XIII. Toutankhamanou hiq On-rîsi. Khopirounibrî.

. . . .

XIXe Dynastie (diospolitaine).

I. Harmhabi mîamoun, Sozorkhopirourî sotpenrî.
II. Ramsisou I, Manpehtirî.
III. Sitouî I Minéphtah, Manmâri.
IV. Ramsisou II Mîamoun, Ousirmârî sotpenrî.
V. Minéphtah I hotpou-hi-maït, Binrî Miamoun mî noutirou.
VI. Amenmossou hiq on, Menkhârî sotpenrî.
VII. Sitoui II Minephtah, Ousirkhopirourî miamoun.
VIII. Minéphtah II Siphtah, Khouniri sotpenrî.

. . . .

XXe Dynastie (diospolitaine)

I. Nakhtsiti kiamoun, Ousirmari mîamoun.
II. Ramsisou III hiq noutatir on, Ousirmarî mîamoun.
III. Ramsisou IV hiq maïti [maïti] mîamoun, Ousirmarî sotpenrî.
IV. Ramsisou V Amonhikhopshoup milmoun, Ousirmarî skhopirinhî.
V. Ramsisou VI Amonhikhopshouf noutir hiq on, Nibmarî mîamoun.
VI. Ramsisou VII Atamon noutirhiq on Ousirmarî miamoun sotpenrî,
VII. Ramsisou VIII Sithikhopshouf miamoun, Ousirmarî Khouniamon.
VIII. Miamoun mitoum. . . . . . (?)
X. Ramsisou IX Miamoun, Nofirkoourî sotpenrî.
XI. Ramsisou X Amanhikhopshouf, Khopirmarî sotpenrî.
XII. Ramsisou XI Khamois noutir hiq on mîamoun, Manmarî sotpenphtah.

des Pharaons Tanites. Ceux-ci n'en demeurèrent pas moins les souverains légitimes, les seuls que l'histoire officielle enregistrât, et c'est d'eux que Manéthon forma sa XXIe dynastie.

LIVRE III

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES SARGONIDES

CHAPITRE VII

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN LES HÉBREUX AU PAYS DE CANAAN

L'Assyrie : Ninus et Sémiramis; Tiglatphalasar Ier. — Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël. — La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

L'Assyrie : Ninus et Sémiramis; Tiglatphalasar Ier.

La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants. Dès qu'un conquérant surgit sur le Nil ou sur le Tigre, il semble que les richesses de Damas et de Sidon, de Gargamish et de Gaza, l'attirent invinciblement. L'Égypte, délivrée des Pasteurs, s'était ruée sur le pays de Kharou; elle y avait tenu garnison dans les villes, et elle y avait imposé le tribut à toutes les nations grandes ou petites, cela pendant plusieurs siècles. Ses armées n'en étaient pas sorties encore que déjà les armées assyriennes se présentèrent pour y entrer.

Assour occupait la partie moyenne du bassin du Tigre, depuis le confluent du fleuve avec le Kournib jusque vers l'endroit où il débouche dans les plaines d'alluvion de la Chaldée. A l'est, le cours moyen du grand Zab et quelques

contreforts du Zagros le séparaient, comme une barrière naturelle, des Cosséens et des tribus qui erraient dans ce qui fut plus tard la Médie. Au nord le mont Masios, au sud-est l'Adhem, lui servaient de limites ; à l'ouest et au sud-ouest, il s'allongeait vers le Khabour et vers l'Euphrate, sans qu'on sache s'il les atteignait[1]. La région orientale, arrosée par de nombreuses rivières, le Kournib ou Khabour, le petit et le grand Zab, l'Adhem, sillonnée de collines boisées, était riche en métaux et en minéraux, fertile en blés et en fruits de toute sorte. Dans l'antiquité, de nombreux canaux dérivés du Tigre et de ses affluents circulaient par les campagnes et ils y suppléaient à la rareté des pluies pendant les mois d'été. Des villes opulentes et populeuses s'y pressaient, dont les noms remplissent les annales des rois et dont les ruines parsèment le sol, mais qu'il n'est pas toujours possible d'identifier avec certitude ; deux des capitales, Ninive (Ninoua) et Kalakh (Kalkhou), y florissaient, et leur fondation remontait jusqu'au temps des premiers colons chaldéens. A l'ouest du fleuve, un vaste plateau se déploie, largement ondulé et à peine interrompu, vers son milieu, par des lignes de collines crayeuses. Là, dans un canton maigre et mal irrigué, excepté sur les bords mêmes du Tigre, s'élevaient Singar et Assour (Elassar), la plus ancienne des cités reines de l'Assyrie.

Depuis Thoutmôsis III, la position relative des États qui dominaient dans ces parages avait changé du tout. La Chaldée, déjà fort affaiblie, n'avait cessé de décliner encore : Assour, au contraire, avait crû en force et en audace. Après les pontifes-rois, Ishmidagan, Shamshiadad, Irishoum, des rois autonomes s'étaient manifestés, Assourbelnishishou, Bousourassour, Assournadinakhé Ier, dont les règnes nous reportent vers le quinzième siècle avant notre ère. Grâce à leurs efforts, il avait appris à commander le respect de ses voisins. Assourbelnishishou et son fils Bousourassour (entre 1400 et 1370) traitaient déjà d'égal à égal avec Kadashman-

1 Aux temps classiques, le nom d'Assyrie servit à désigner des régions d'étendue fort diverse. Hérodote l'applique à la Chaldée, I, cvi, cxcii, III, xcii ; Pline, à toute la Mésopotamie, *H. N.*, 26 ; cf. Strabon, L. XVI. Le district de Ninive s'appelait plus spécialement 'Ατυρία.

bel, avec Bournabouriash Ier, avec Kourigalzou Ier, avec le fils de celui-ci, Bournabouriyash II, avec Kharakhardash, les rois cosséens de la Chaldée. Ce dernier même épousa une fille d'Assouroubállit, successeur de Bousourassour, à qui ce mariage fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de Babylone. Kadashman-kharbé, fils de Karakhardash et de l'Assyrienne, ayant été égorgé dans une révolte des Kashshi et remplacé par un certain Nazibou-gash, Assouroubal-lit mit l'usurpateur à mort et rendit la couronne à son arrière petit-fils Kourigalzou II. Ce Kourigalzou vécut longtemps en bons termes avec ses cousins ninivites, Enlil-nirari, puis Arìkdênili, et la sécurité vers le Nord lui permit d'obtenir des avantages brillants sur les Élamites : il défit et tua leur roi Khourbatila, prit et pilla Suse, restitua aux sanctuaires chaldéens les objets sacrés qui leur avaient été ravis plus de mille ans auparavant par Koutournakhounté[1]. Vers la fin de son règne, il eut à combattre Adadnirari Ier qui avait succédé à Arìkdênili en Assour, et il le vainquit. Adadnirari revint à la charge sous le fils de Kourigalzou, Nazimarouttasch, et cette fois il fut plus heu-



Un Assyrien.

1. Voir plus haut, p. 194-195

reux. Salmanasar Ier, qui suivit Adadnirari, porta ses efforts vers le bassin supérieur du Tigre qu'il colonisa. Son fils Tougoultininip I (vers 1260), entra à Babylone, non plus en auxiliaire, mais en maître, et il s'y proclama roi[1].

Toute cette histoire n'est encore qu'une esquisse maigre et sans couleur où les détails manquent. Plus tard, vers l'époque persane, la légende mythologique se substitua à ce récit trop sec. On conta qu'au début des siècles, un chef, nommé Ninus, s'était taillé dans l'Asie un empire qui comprenait la Babylonie, l'Arménie, la Médie et les contrées situées entre la Méditerranée et l'Indus. Il édifia Ninive au bord du Tigre, et « il lui assigna la figure d'un carré long, dont le côté le plus grand comptait cent cinquante stades et le plus court quatre-vingt-dix; l'enceinte totale avait quatre cent quatre-vingts stades de pourtour (quatre-vingt-neuf kilomètres).... Outre les Assyriens, qui étaient la partie la plus riche et la plus importante de la population, il appela dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la cité du monde la plus vaste et la plus florissante. » Une guerre contre la Bactriane l'arracha à ses travaux : il assiégea Bactres et il y rencontra Sémiramis, à laquelle on attribuait une origine divine. On la disait fille d'un simple mortel et de la déesse Derkétô d'Ascalon. Exposée à sa naissance, elle avait été recueillie par un berger nommé Simas. Oannès, gouverneur de Syrie, l'avait épousée pour sa beauté et conduite à la guerre avec lui : Ninus, émerveillé de sa bravoure, l'enleva à son mari et l'associa au trône.

Une fois reine, elle fonda Babylone sur un plan mieux entendu encore que celui de Ninive. Le mur en mesurait trois cent soixante stades (soixante-six kilomètres) de long : il était flanqué de deux cent cinquante grosses tours et assez large pour laisser passer six chars de front. Elle endigua l'Euphrate, elle le borda de quais sur un développement de cent soixantes stades (trente kilomètres), et elle réunit les deux rives par un pont; elle établit le temple du dieu Bel

1. Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 570 et suiv. et King, *Records of the reign of tukultininib* I, dans les *Studies in Eastern History*, t. I.

au milieu de l'enceinte. Le tout venait à peine de s'achever quand une révolte éclata en Médie : elle la réprima, puis elle entreprit de parcourir ses provinces l'une après l'autre, afin d'en améliorer la condition. Elle bâtit Ecbatane en Médie, Sémiramocarta en Arménie sur le lac de Van, Tarse en Cilicie. Partout où elle allait, elle perçait les montagnes, elle brisait les rochers, elle pratiquait de belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des tumulus pour tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition. Arrivée aux confins



La déesse Colombe, Sémiramis.

de la Syrie, elle franchit l'isthme et elle conquit l'Égypte et l'Éthiopie; la renommée des richesses indiennes la ramena des rives du Nil à celles de l'Indus, mais là sa fortune la trahit. Ses troupes furent écrasées par les éléphants du roi Stratobatès et elle rentra dans ses États pour n'en plus sortir. Elle avait consacré des stèles de victoires aux confins de la terre habitable, en pleine Scythie, non loin de l'Iaxarte, où Alexandre les retrouva encore intactes. « La nature, y disait-elle, m'a imposé le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalée au plus grand des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'ouest, touche au fleuve Hinaman (Indos?), vers le sud aux pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Sakes et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait aperçu la mer : j'ai vu quatre océans

que personne n'abordait, tant ils étaient éloignés. J'ai contraint les fleuves à couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles ; j'ai fécondé la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai frayé avec le fer des routes au travers de rochers impraticables. J'ai ouvert à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient jamais parcourus. Et, au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. » Ses exploits ne la sauvèrent pas de l'ingratitude des siens, et son fils Ninyas conspira contre elle. Lorsque le complot lui fut révélé, elle abdiqua et elle se changea en colombe : à ce dernier trait la déesse se manifeste. Ninus et Sémiramis n'appartiennent pas vraiment à l'humanité : ils forment un couple divin et ils cachent sous leur nom la figure de Ninip-Adar et d'Ishtar, l'Hercule et la Vénus assyriens. Leurs hauts faits doivent être rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde[1]. Ce fut seulement au temps des rois perses que le médecin Ctésias de Cnide recueillit les récits épars sur eux et les transforma en rois de chair et d'os[2].

Il y a loin de leur roman à l'histoire authentique des premiers monarques assyriens. La conquête de la Chaldée les impliqua presque aussitôt dans une série interminable de guerres sanglantes. Sept ans après sa victoire, Tougoultininip Ier fut assassiné par son propre fils Assournazirapla Ier. A la faveur des désordres qui suivirent, Babylone s'insurgea contre ses vainqueurs, et l'un des membres de la famille cassite, Adadshoumanazir, monta sur le trône. Vers la fin de son règne, il fut attaqué par Belchodorosor qui avait remplacé Assournazirapla : les deux rois périrent dans la mêlée, et l'avantage demeura aux Babyloniens. Milishikhou, fils d'Adadshoumouzour prit donc l'offensive et pourchassa le nouveau maître d'Assyrie jusque sous les murs d'Assour; il fut repoussé, mais Ninippalékour eut quelque peine à se

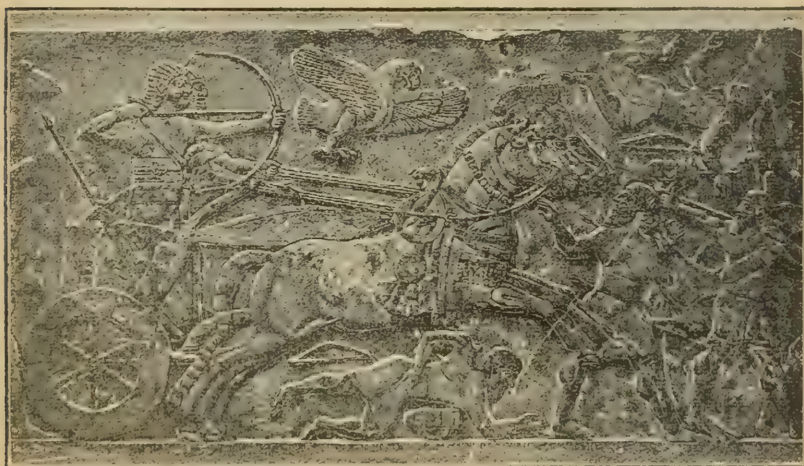
1. Voir plus haut, p. 182-184. — 2. Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis*, 1872. Un savant anglais, M. Daniel Haigh, a prétendu identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahmasi Nofritari d'Égypte (*Zeitschrift*, 1874, p. 18-23).

remettre. Son fils Assourdan Ier « surpassa tout ce qui avait été avant lui ». Il remporta des succès décisifs sur Zamamashoumiddin, roi de Babylone, il s'empara des villes de Zabba, Irriga, Agarsal, et il regagna ses États avec un butin considérable. Son triomphe lui fut facilité singulièrement par la chute de la dynastie Cassite; le dernier prince de la famille, Belshoumiddin, succomba vers 1140, et les guerres civiles qui ensanglantèrent l'avènement de la dynastie de Pashé réduisirent la Mésopotamie à l'impuissance pour près de trois générations. Les deux successeurs d'Assourdan, Moutakkilnouskou et Assourrîshîshi, en profitèrent pour pousser fort loin leurs avantages : le dernier d'entre eux « assaillit les contrées rebelles et asservit les princes de toute la terre ». Lorsque Nabuchodorosor Ier, prince habile et énergique, après avoir pacifié la Chaldée et délivré ses sujets des Élamites, voulut s'attaquer à Ninive, il échoua complètement : deux fois il fut contraint de fuir, laissant entre les mains du vainqueur ses chars, son bagage et l'étendard royal qu'on portait devant lui[1].

L'Assyrie formait un royaume compact et vigoureux, dont les forces pouvaient être concentrées rapidement sur un même point, de manière à briser toute résistance, si obstinée qu'elle fût. Sauf vers le Sud, où la Chaldée était à craindre, il n'avait devant lui que des tribus isolées, sans lien et sans consistance, qu'il écrasait sans peine les unes après les autres. Aussi, depuis longtemps, avait-il étendu sa suprématie sur le haut bassin du Tigre et sur la Mésopotamie : le pays de Koummoukh (la Commagène)[2], le Naïri[3], le Khourti[4], lui payaient tribut. Tougoultipalésharra Ier (Tiglat-

1. Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 607-642. — 2. Ce n'est pas la Commagène des historiens classiques, mais une Commagène plus étendue, qui occupait les versants du Taurus, près de Samosate, et tout le haut bassin du Tigre, jusque vers Diarbékir (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 181-215). — 3. Le pays situé sur les deux versants du mont Masios, entre le haut Tigre et le moyen Euphrate. — 4. Le pays de Karti, Khourti, était situé à l'est du pays des Khâti, à l'ouest du lac d'Ourmiah, dans la région montagneuse où le Tigre prend sa source. Il couvrait en partie l'Arzanène, la Sophène et la Gordyène des géographes gréco-romains (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 145-147, note

phalasar) agrandit considérablement ce domaine. Dès le début de son règne, les Moushkaya (Moskhiens), commandés par cinq rois, descendirent des montagnes où ils étaient cantonnés et envahirent la Commagène. Ils avaient jadis obéi à l'Assyrie, mais ils s'étaient révoltés, soixante ans auparavant, et ils étaient libres depuis lors. Tiglatphalasar courut à leur rencontre : « Je remplis de leurs cadavres les ravins et les sommets de la montagne. Je les décapitai et



Une charge de chars assyriens.

couronnai de leurs têtes les murs de leurs villes; j'emmenai des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Six mille des leurs, qui s'étaient soustraits à ma puissance, m'embrassèrent les genoux et je les reçus à merci. » La défaite des Moskhiens eut pour conséquence la reprise de la Commagène. Les Assyriens franchirent le Tigre, et saccagèrent Shirishi, capitale de la province, malgré l'intervention des tribus voisines. « Le reste de leurs soldats, qui avait craint mes armes terribles et qui n'avait pu résister au choc de ma puissante attaque, s'était dirigé pour sauver sa vie vers le sommet des montagnes, sur des plateaux élevés, vers les clairières des forêts, par les ravins tortueux des montagnes, que le pied de l'homme peut à peine traverser.

Je montai derrière eux; ils en vinrent aux mains avec moi et je les mis en fuite : je passai comme une tempête sur les rangs de leurs combattants, au milieu des ravins des montagnes.... J'ai conquis le pays de Koummoukh dans toute son



Le roi traversant les montagnes sur son char.

étendue, et je l'ai compris désormais dans les limites de mon empire. Car je suis Tougoultipalésharra, le roi puissant, le destructeur des méchants, celui qui anéantit les bataillons ennemis. »

La soumission de la Commagène et l'affaiblissement des Moskhiens ne pouvaient durer si les nations prochaines demeuraient indépendantes. L'année d'après, tandis qu'une partie de ses troupes poussait au delà du petit Zab et exé-

cutait des razzias heureuses dans les monts du Kourdistan, Tiglatphalasar partit en guerre contre les gens de Kharia et contre ceux de Kourkhié, « dans des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait encore explorées. Le dieu Assour, mon seigneur, me dit de marcher; j'assemblai donc mes chars et mes bataillons et je m'engageai dans des parages inaccessibles entre les monts d'Idni et d'Aya, pics aigus comme la pointe d'un poignard et qui n'offraient pas de passage à mes chars. Je laissai mes chars dans la plaine et j'escaladai les montagnes. » Sa prouesse l'entraîna au cœur du massif montagneux de l'Arménie; il y frappa les habitants du Kourkhié et il brûla vingt-cinq villes de Kharia. « Je couvris de ruines les districts de Saraoush et d'Ammaoush, qui, de temps immémorial, n'avaient pas fait leur soumission. Je me mesurai avec leurs armées à la montagne d'Arouma, je les châtiai, je semai le sol de leurs cadavres comme des bêtes féroces, j'occupai leurs villes, j'emportai leurs dieux; je les emmenai prisonniers, eux, leurs biens et leurs trésors, je livrai les villes aux flammes, je les démolis, je les détruisis, j'en fis des ruines et des décombres, je leur imposai le joug pesant de ma domination et, en leur présence, je rendis des actions de grâce au dieu Assour, mon seigneur. »

La tranquillité assurée au nord et à l'est, il se rabattit vers le nord-ouest et il s'acharna sur le Naïri. « Brave à outrance dans la mêlée, courageux dans les batailles, j'ai marché sans égal contre les rois des bords de la mer supérieure, qui n'avaient jamais connu la soumission, et qu'Assour m'avait signalés. J'ai traversé des hauteurs inabordables, des cols ardus dans lesquels personne parmi les rois antérieurs n'avait jamais pénétré; j'ai passé par des chemins abrupts, dans des fourrés épais ». Les tribus, à l'est de l'Euphrate, n'opposèrent pas une résistance sérieuse; mais, au delà du fleuve, il fallut disputer le terrain pied à pied. Vingt-trois rois du Naïri rassemblèrent leurs hommes, appelèrent à leur secours les nations des bords de la Méditerranée et livrèrent bataille; ils furent battus, leurs villes incendiées, leurs fils emmenés en otage. Ce fut le prélude de succès plus décisifs encore. Tiglatphalasar partit d'Assour, l'année suivante, « après avoir fixé un jour propice d'après un songe

qu'il avait eu, et il marcha sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas Assour, son seigneur ». Il remonta l'Euphrate à partir de l'embouchure du Khabour, il razzia les Zoukhi, et il les balaya devant lui jusqu'en face de Gargamish, puis il franchit le gué sur leurs talons, et il toucha, le premier de sa race, le territoire des Hittites septentrionaux.

Depuis l'invasion des nations de la mer, sous Ramsès III, les Khati avaient achevé de perdre l'empire qu'ils s'étaient taillé un moment en Syrie et en Asie Mineure : ils n'étaient plus qu'un petit peuple, resserré entre l'Euphrate et l'Aprié, autour de Gargamish. A côté d'eux, une demi-douzaine de royaumes en miniature se partageaient la vallée de l'Oronte supérieure et les plaines du Naharanna : celui de Patin[1], dont la capitale s'appelait Kinaloua, celui de Pitrou, celui de Khaloupou, à qui les Assyriens donnèrent le nom de Khalvân. L'antique Qodshou existait encore, mais réduite[2] : Hamath et Soba gardaient le rang qu'elles avaient au temps des Pharaons. Tiglatphalasar, arrivant dans ces contrées encore récentes de la domination égyptienne, n'eut pas de peine à s'emparer d'elles. Il traversa la Syrie du nord, il escalada le Liban et il entra dans le pays d'Akharrou. Arvad lui prêta ses vaisseaux ; il eut la satisfaction de s'avancer en pleine mer et de tuer un dauphin de sa propre main. Le bruit de son approche se répandit vers le sud et jusqu'aux bords du Nil : le Ramesside qui régnait alors crut prudent de ne pas réclamer contre cette violation des droits que ses ancêtres avaient pu lui léguer sur les Khati. Il expédia des cadeaux à son frère d'Assyrie, entre autres des crocodiles (*namsoukh*) et des hippopotames (*oummi*). Ces bêtes, inconnues sur les bords du Tigre, y excitèrent la curiosité la plus vive, et la mention de leur envoi fut jugée digne de figurer parmi les événements mémorables du règne[3].

1. Sur le pays de Patin, cf. Schrader, *Keilinschirften und Geschichtforschung*, p. 214-221 ; Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 269 sqq. — 2. La dernière mention qu'on en trouve avant Hérodote est dans la Bible (II Samuel, XXVIV, 6; cf. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 31-32). — 3. Ces faits sont empruntés à un monument brisé qui n'est peut-être pas de Tiglatphalasar.

Le récit de ces guerres ne peut manquer de donner une haute opinion du caractère du prince qui les mena et de son peuple. Comme autrefois les grands Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, Tiglatphalasar est un général infatigable. Il conduit en personne la plupart des expéditions, dissipe et châtie d'innombrables ennemis, chevauche d'une extrémité à l'autre de son empire, sans souci de la distance et des obstacles matériels ; de plus, chasseur acharné de lions et tueur endurci d'animaux sauvages. Les Assyriens étaient sans contredit l'une des mieux douées parmi les races de l'Asie antérieure. Ils avaient moins d'originalité que les Chaldéens, leurs maîtres en civilisation, mais plus de ténacité et d'énergie. Ils possédaient au plus haut degré les qualités militaires, la force physique, l'activité, l'adresse, le sang-froid, la bravoure imperturbable : ils débusquaient l'urus gigantesque et les fauves qui abondaient sur leur territoire, et ils les abordaient face à face. Des vices fâcheux déparaient leurs vertus. Ils étaient un peuple de sang, plein de violence et de mensonges, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris de l'adversaire. Peu de nations ont abusé plus insolemment des droits de la force. Ils démolissaient et ils brûlaient les villes sur leur passage, ils empalaient ou ils écorchaient vifs les chefs rebelles : malgré l'éclat et les raffinements de leur civilisation extérieure, ils demeurèrent toujours des barbares.

Et c'était au nom d'Assour qu'ils commettaient ces atrocités, car ils étaient le peuple religieux par excellence. « Le roi se glorifie beaucoup, mais il glorifie les dieux encore plus. Il combat pour sa propre gloire et pour l'extension de son domaine, mais il combat aussi pour l'honneur des dieux que les autres nations rejettent, et pour répandre leur culte au loin dans tous les pays connus. Ses guerres sont des guerres de religion autant que des guerres de conquête; ses constructions, celles du moins sur lesquelles il appuie avec le plus de complaisance, sont des constructions religieuses[1]. » — « Le temple d'Anou et d'Adad, les grands dieux, mes seigneurs, que Shamshiadad, prêtre-souverain

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 72-73.

d'Assour, fils d'Ishmidagan, prêtre souverain d'Assour, avait édifié six cent quarante et un an auparavant, était tombé en ruines. Assourdan, roi du pays d'Assour, fils de Ninippalékour, roi du pays d'Assour, démolit ce temple, mais ne le reconstruisit pas. Pendant soixante ans on ne toucha pas à ses fondations[1]. » Tiglatphalasar le rebâtit plus vaste qu'auparavant, et l'entoura de temples et de palais dont il vante la splendeur. Malgré ces éloges, l'architecture assyrienne ne saurait se comparer à l'architecture égyptienne, ni pour



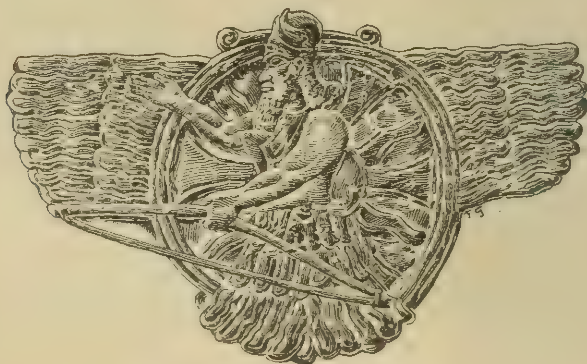
Une chasse royale à l'urus.

l'ampleur des plans, ni pour le choix des matériaux. Ses masses sont insignifiantes si on les compare à celles de Louqsor et de Karnak, ses formes sont gauches et empruntées. Elle se servait surtout de briques, recouvertes de minces dalles de marbre gypseux poli ou sculpté, tandis que les architectes égyptiens employaient de préférence le calcaire, le grès et le granit. Aussi les palais et les temples assyriens n'ont-ils pas eu la durée des égyptiens : ils se sont effondrés en monceaux informes et ils se confondent presque avec le sol qui en a fourni la matière.

Après la conquête du Naïri, Tiglatphalasar avait dressé une

1. Les inscriptions de Tiglatphalasar ont été traduites par M. Lotz, *Die Inschriften Tiglathpilezer's I*, Leipzig, 1880, in-8°; aucune explication historique ou géographique n'est jointe à cet ouvrage

stèle de victoire à l'une des sources du Tigre. « D'après la volonté d'Assour, de Shamash, d'Adad, les grands dieux, mes maîtres, moi, Tiglatphalasar, roi du pays d'Assour, fils d'Assourrîshîshi, roi du pays d'Assour, fils de Moutakkil-nouskou, roi du pays d'Assour, le vainqueur des peuples depuis la grande mer jusqu'au Naïri, pour la troisième fois j'ai asservi le Naïri. » Une nouvelle expédition le conduisit au Nord-Ouest dans le Khoumanou (Comana) ; une autre le porta au cœur de la Chaldée. Deux années durant, il la parcourut en tous sens ; Dour-Kourigalzou (Akkerkouf?), Sippar,



L'emblème du dieu Assour.

Babylone, Oupi (Opis), succombèrent, le pays de Zoukhi fut ravagé. Mais des revers éclatants ne tardèrent pas à effacer la gloire de ces premiers succès. Mardouknâdinakhê, roi de Babylone, expulsa les envahisseurs, pénétra en Assyrie à leur suite et s'empara de la ville d'Ilékali. Il en enleva les statues des dieux et il les transporta à Babylone, où elles restèrent quatre cent dix-huit ans prisonnières. Le fils de Tiglatphalasar, Assourbelkala, répara le désastre : il prit Bagdada (Bagdad), il ravagea les environs de Babylone et il força le roi Mardoukshapikzirîm à implorer la paix. Elle dura sous son successeur Shamshiadad III, comme lui fils de Tiglatphalasar, mais Assournazirapla II, fils de Shamshiadad, eut un règne malheureux. Il fut vaincu, non loin de Gargamish, par les Hittites confédérés et il perdit les conquêtes de son grand-père : la Syrie échappa

pour un temps aux mains des Assyriens et resta maîtresse de ses destinées[1].

Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël.

Au sortir de l'Égypte, les Hébreux s'enfoncèrent dans la péninsule du Sinaï. C'était le moment où les Libyens et les nations de la mer menaçaient le Delta : il fallait se tenir à l'écart des grandes voies militaires, afin d'éviter le choc des barbares et la poursuite de Pharaon. Le désert offrit aux fugitifs l'asile le plus conforme aux instincts nomades de leur race. La tradition sacerdotale affirmait y savoir leurs destinées et le temps qu'ils y séjournèrent. Leur chef Moïse les aurait conduits au Sinaï, pour y recevoir de Dieu même les articles de leur loi fondamentale. Quarante années après le passage de la mer Rouge, il aurait arraché au Très-Haut

1. Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 642-665. Voici le tableau des premières dynasties assyriennes, autant qu'il m'a été possible de le reconstruire :

ISHAKKOU D'ASSOUR.

I. Adasi.	VI. Belkapkapou.
II. Belbani.	VII. Shamshiadad I.
III. Oushpia.	VIII. Ishmidagân.
IV. Erishoum.	IX. Shamshiadad II.
V. Ekounoum.	. . . .
. . . .	

ROIS D'ASSOUR.

. . . .	XII. Ninippalekour (v. 1220).
I. Ashshourbelnishishou (v. 1420).	XIII. Ashshourdan I (v. 1200)
II. Bousourashshour (v. 1400).	XIV. Moutakkilnouskou (v. 1170).
III. Ashshournadinakhé I.	XV. Ashshourishishi (v. 1150).
IV. Ashshourouballit (v. 1380).	XVI. Tougoultipalisharra (vers 1130).
V. Enlilnirari (v. 1360).	XVII. Ashshourbelkala (v. 1090).
VI. Arikdênili (v. 1340).	XVIII. Shamshiadad III (v. 1070).
VII. Adadnirari I (v. 1330).	XIX. Ashshournazirapla II (vers 1060).
VIII. Shalmanasharid I (v. 1300).	
IX. Tougoultininip I (v. 1275).	
X. Assournazirapla I.	
XI. Belkoudourousour (v. 1250).	

la permission de ramener son peuple au pays de Canaan, d'où ses ancêtres étaient issus : il aurait envahi la contrée située à l'est du Jourdain, mais il serait mort avant de pénétrer dans la Terre Promise. La conquête en était réservée à Josué, fils de Noun, son successeur dans le commandement.

Il est probable que les Hébreux s'attardèrent assez longtemps dans la péninsule du Sinaï : les victoires de Ramsès III ne devaient guère leur inspirer l'envie de s'attaquer aux régions où leurs anciens maîtres dominaient. La tradition postérieure assure qu'ils constituaient dès lors, comme la plupart des peuples de leur race[1], une association de douze tribus, rattachées par une parenté plus ou moins directe aux douze fils du patriarche Jacob : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Zabulon, descendaient de sa première femme Lia, Joseph et Benjamin de sa seconde femme Rachel, Dan, Naphtali, Gad et Ashsher, des servantes de son harem. A Lévi et à Joseph on substituait les deux fils que Joseph avait eus d'une Égyptienne, Éphraïm et Manashshé. Cette division répondit toujours à une idée mythique plus qu'à la réalité des faits; mais elle entra à tel point dans les mœurs qu'elle subsista nominalement, même après que les tribus se furent fondues en un seul peuple ou qu'elles eurent disparu en partie. Au temps que les Hébreux vivaient dans le désert, le nombre et la nomenclature n'en étaient pas fixés d'une manière aussi précise. Les clans qui les formaient étaient réunis les uns aux autres par des liens fort lâches : ils agissaient chacun à sa guise, sans unité d'action ou de commandement, sans direction religieuse commune. Après avoir erré quelque temps à la recherche d'un territoire, ils s'arrêtèrent au sud-ouest de la mer Morte, dans la région montueuse qui environne la ville de Kadesh[2]. Le pays est pauvre, aride; à peine offre-t-il quelques sources soigneuse-

1. Les Édomites avaient douze tribus, auxquelles était adjointe une tribu illégitime, celle d'Amalek (*Genèse*, xxxvi, 4-14, 16-22); les Nakhorides (*Genèse*, xxii, 26-24), les Ismaélites (*Genèse*, xxv, 12-16) et les Qétouréens (*Genèse*, xxx, 1-6) ont le même nombre. — 2. Aujourd'hui Aïn Qadis; cf. C. Trumbull, *A visit to Aïn Qadis, the supposed site of Kadesh Barnea*, dans le *Pal. Expl. Fund*, *Quart. St.*, *July* 1881, p. 208 sqq.

ment ménagées, quelques ouadis favorables à la culture et à l'élevage des bestiaux. Les nouveaux venus y rencontrèrent des peuplades de même origine, les Kénites, les enfants d'Édom, les Madianites, avec lesquelles ils s'allièrent et ils se querellèrent tour à tour, menant la vie qu'y mènent



La vallée du Jabbok.

aujourd'hui les Bédouins, moitié bergers, moitié brigands. Le souvenir de cet âge pastoral leur demeura cher longtemps après qu'ils se furent installés en Canaan. Le Séir et le Sinaï furent pour eux les montagnes saintes par excellence, celles où Jahvéh, leur dieu, siégeait dans sa gloire mystérieuse, et d'où il s'élançait au secours de ses fidèles, pendant les heures de danger[1].

1. *Cantique de Déborah* (*Juges*, ch. v, v. 4-6), d'où découlent les passages : *Deutéronome*, xxxiii, 2 ; *Habbakuk*, iii, 2 ; *Psaumes*, lxviii, 8, 9, etc.

Quelques familles, d'où procédèrent plus tard les tribus de Juda et de Siméon, poussèrent droit vers le nord et se cantonnèrent, en compagnie des Kénites, dans les vallées les plus voisines de Kadesh, non loin d'Hébron[1]. Le gros de la nation ne s'engagea pas sur cette route, la plus tentante de toutes, probablement par crainte des Égyptiens et des peuples qui leur payaient tribut. Il contourna lentement le versant méridional de la mer Morte, il longea la frontière de Moab et d'Ammon, puis il déboucha dans le pays de Galaad. C'est, à huit cents mètres environ plus haut que le Jourdain, un plateau coupé de ravins profonds et de vastes pâturages : vers le sud, les arbres y sont rares et clairsemés ; mais, à mesure que l'on monte vers le nord, ils se multiplient en véritables bois où le hêtre, le pin, le chêne-liège, le sycomore se mêlent aux térébinthes et à d'énormes figuiers. Trois vallées, taillées abruptes dans la masse, versent au Jourdain et à la mer Morte les eaux de l'Arnon, du Jabbok et de l'Yarmouk. On contait que les ancêtres de la race, Ésaü, Laban, Jacob, avaient autrefois erré dans ces parages, et la chronique s'efforça d'y retrouver leurs traces ; à Makhanaïm, Jacob avait vu Dieu face à face[2] ; à Pnouel, il avait lutté contre lui une nuit entière[3]. La tradition parle de batailles livrées par Moïse en Galaad, de victoires remportées par les Israélites confédérés sur Sihon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Bashan. La prise de possession ne comporta pas d'actions décisives et rapides ; elle fut lente et graduelle. Les immigrants se glissèrent dans le pays par bandes de bergers et de brigands, et, gagnant de proche en proche, ils s'y trouvèrent à la longue en nombre suffisant pour chasser, asservir ou absorber les anciens habitants. Gad retint pour lui le meilleur du territoire. Ruben essaya de se tailler un domaine sur la côte orientale de la mer Morte, aux dépens d'Ammon et de Moab. Plus tard, les clans de Makhir et de Jaïr, associés on ne sait comment à Manashshé, disputèrent aux Araméens les plaines situées entre le lac de Génésareth et la rive septentrionale de l'Yarmouk. Un moment même, le clan de Nobakh

1. B. Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 131-132. — 2. *Genèse*, XXXI, 2-3. — 3. *Genèse*, XXXII, 23-33.

lança ses avant-postes à Kénath, au pied des montagnes du Hauran[1]. Une fois en possession de leur patrimoine, ces tribus vécurent isolées du reste de la nation : lorsqu'une demande de secours leur parvenait, « Galaad restait au delà du Jourdain », et « près des ruisseaux de Ruben, grandes étaient les délibérations », mais sans effet[2]. Aussi bien



Le site de Jéricho.

avaient-elles assez à faire de se défendre contre les empiétements continuels des Syriens de Damas, des Bédouins du Désert, de Moab et d'Ammon[3]. Gad, toujours menacé, se défendit toujours victorieusement[4] ; Ruben s'usa entièrement à ces luttes, et bientôt il ne fut plus qu'un nom parmi les enfants d'Israël[5].

1. Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 148-152. — 2. *Cantique de Déborah* (*Juges*, V, 13 sqq.). — 3. Cf. les expressions employées dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, XLIX, 3) et dans celle de Moïse (*Deutéronome*, XXXIII, 6). — 4. *Genèse*, XLIX, 19. — 5. Cf. I *Chroniques*, V, 18-19, la mention, probablement historique, d'une des guerres de Ruben.

Au couchant du Jourdain, l'immigration se continua certainement dans des conditions analogues à celles qui avaient favorisé l'entrée en Galaad. La chronique sacerdotale n'en convenait pas volontiers : elle préférait y voir une conquête brusque, opérée d'un seul coup, par l'ordre et sous la protection visible de Dieu. Après la mort de Moïse, Josué, fils de Noun, aurait franchi le fleuve un peu au-dessus de son embouchure et enlevé Jéricho. La chute de cette place décida celle des villes voisines, Aï, Béthel, Sichem. Sichem, au cœur même de Canaan, devint aussitôt le point de ralliement du peuple : Josué y fixa sa résidence et il y érigea, sur le mont Ébal, un autel de pierre, où les titres principaux de la loi étaient gravés. Une première coalition, suscitée par les Cananéens du Sud aux ordres d'Adonisédek, roi de Jébus, se brisa sous les murs de Gibéon et ses chefs furent mutilés ou égorgés. Une seconde, organisée par Jabin, roi d'Hazor, ne réussit pas mieux ; Jabin fut défait près des eaux de Mérom et sa capitale fut brûlée. Le terrain déblayé, le partage aurait eu lieu selon les règles, et chaque tribu aurait reçu des mains de Josué le lot que le sort lui avait assigné. Ce n'est pas là l'histoire, c'est la légende de l'invasion[1]. Les tribus n'agirent pas avec cet ensemble qu'on nous vante si fort : elles travaillèrent chacune pour leur compte, et les plus nombreuses profitèrent de leur force pour se tailler la part large. Elles s'infiltrèrent au delà du Jourdain, groupe à groupe, clan à clan. La tradition veut qu'elles se soient introduites par les gués de Jéricho, et il est probable, en effet, que plusieurs d'entre elles forcèrent par là. Cependant, si l'on réfléchit que la plus nombreuse de leurs colonies se groupa autour de Sichem, on ne peut s'empêcher de croire que le corps principal traversa le fleuve vers le milieu de son cours[2]. Arrivées sur la rive occidentale, elles se heurtèrent à des nations beaucoup plus civilisées qu'elles ne l'étaient elles-mêmes et pourvues de moyens de résistance efficaces ; les villes murées et les chars de fer, qui avaient bravé pendant des siècles les soldats exercés de Pharaon,

1. Reuss, *la Bible, l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 79. — 2 Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 137-138.

n'avaient pas grand'chose à craindre des bandes d'Israélites mal équipés qui rôdaient autour d'elles. Il n'y eut pas de guerres à proprement parler, mais une série de razzias, d'escarmouches, de surprises, où mainte place fortifiée succomba. Plusieurs des peuplades cananéennes, harassées par des alertes continuelles, préférèrent composer avec les pillards et leur céder une partie de leurs champs; d'autres leur ouvrirent leurs portes de bonne grâce et s'allièrent avec eux par des mariages. La plus puissante des tribus de Joseph, celle d'Éphraïm, s'implanta solidement au centre, dans les montagnes qui séparent la vallée du Jourdain de la côte syrienne, et elle engloba peu à peu les Amalécites qui l'y avaient précédée; les autres se logèrent du mieux qu'elles purent, Benjamin au sud, sur les hauteurs qui dominent la plaine fertile de Jéricho, Manashshé au nord, dans les marais du Jourdain et dans les gorges du Thabor. Quatre tribus secondaires, Issakhar, Ashsher, Naphtali et Zabulon, gagnèrent les collines qui s'élèvent derrière Tyr et Sidon. Deux autres, Siméon et Lévi, échouèrent dans un coup de main qu'elles tentèrent contre la cité de Sichem : Lévi fut détruit en entier, Siméon réduit à quelques familles qui s'unirent ensuite à Juda[1]. Les Danites errèrent longtemps à la recherche d'un territoire. Six cents d'entre eux finirent par surprendre, en pleine paix, le poste sidonien de Laïs; ils passèrent les habitants au fil de l'épée, puis ils donnèrent leur nom à la ville[2]. Presque partout la plaine et les citadelles cananéennes conservèrent leur autonomie, Beth-Anat, Beth-Shemesh, Mageddo, Taanak, Beth-Sheân, Sichem, au nord, Jébus, Gibéon, Guézer, Aïalon et d'autres encore[3], vers le sud. Faute d'avoir su comment s'en emparer, les envahisseurs se trouvèrent coupés en trois tronçons d'inégale importance et que rien ne reliait entre

1. Il est dit déjà dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, XLIX, v. 7) : « Je disperserai Lévi et Siméon en Jacob, je les disséminerai en Israël. » Siméon n'est plus nommé dans la *Bénédiction de Moïse* (*Deutéronome*, XXXIII), et les textes disent qu'il n'a jamais possédé qu'une petite enclave dans Juda (*Josué*, XIX, 1-9), qu'il diminua insensiblement et qu'il se fondit avec ses voisins, ou même qu'il émigra on ne sait où (I *Chroniques*, IV, 24-43). — 2. *Juges*, XVIII, 1, 27-31. — 3. *Juges*, I, 21 sqq., où est l'énumération des villes cananéennes non soumises.

eux . au centre, Éphraïm et la maison de Joseph; au sud, Juda et Siméon; au nord Issakhar, Ashsher, Naphtali, Zabulon et Dan.

Les années qui virent s'accomplir l'occupation et qui la suivirent sont l'âge héroïque du peuple hébreu. Les livres sacrés, qui nous en ont gardé la mémoire, supposaient qu'après la conquête, les nœuds qui rattachaient les tribus s'étaient relâchés, à mesure que le souvenir de Moïse et de Josué s'éloignait. Les vainqueurs « prirent pour femmes les filles des Hittites, des Amorrhéens, des Phérésiens, des Hivites et des Jébusites, et ils donnèrent leurs filles à leurs fils, et ils servirent leurs dieux. Les enfants d'Israël firent donc ce qui déplaît à Jahvéh ; ils oublièrent Jahvéh, leur Dieu, et ils servirent les Baalim et les Ashérahs[1]. » L'unité religieuse rompue, l'unité politique serait tombée d'elle-même. Les guerres éclatèrent de tribu à tribu, les plus fortes laissèrent les Cananéens opprimer les plus faibles, et toutes se révélèrent incapables de défendre leur indépendance. Israël, malgré ses quarante mille hommes en état de porter les armes, fut la proie facile des peuples voisins. Les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites, les Philistins, dominèrent tour à tour sur ses fractions diverses et ils lui rendirent avec usure les maux que Josué leur avait infligés. « Partout où les enfants d'Israël allaient, la main de Jahvéh était contre eux en mal, comme Jahvéh le leur avait dit et juré, et ils étaient dans de grandes angoisses. Alors Jahvéh leur suscitait des Juges[2], qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Mais ils ne voulaient pas même écouter leurs Juges; ils paillardaient après d'autres dieux et ils se prosternaient; ils se détournaient aussitôt du chemin par lequel leurs pères avaient marché, obéissant aux commandements de Jahvéh; mais eux ne faisaient pas ainsi. Or, quand Jahvéh leur suscitait des Juges, Jahvéh était aussi avec le Juge, et il les déli-

1. *Juges*, III. 5-7. — 2. Le nom de Juge est assez mal choisi; il suggère l'idée d'une magistrature civile régulièrement organisée. Le mot hébreu *Shophet*, le même que nous trouvons aux époques classiques sous la forme de *suffète*, a bien ce sens, mais il exprime plutôt l'idée d'un commandement absolu, régulier ou non ; il serait mieux traduit par *chef*, *prince*, *capitaine*.

vrait de la main de leurs ennemis pendant tout le temps du Juge, car Jahvéh se repentait pour les sanglots qu'ils jetaient à cause de ceux qui les opprimaient et les accablaient. Puis,



Guerrier moabite.

il arrivait qu'avec la mort du Juge ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres dieux pour les servir et pour se prosterner devant eux : ils ne diminuaient en rien leur mauvaise conduite ni leur entêtement[1]. » Rien de plus factice que cette manière d'envisager

1. *Juges*, II, 15.

les faits. Les Juges ne se sont pas succédé régulièrement les uns aux autres. Ils n'étaient pas des magistrats revêtus d'une autorité officielle et reconnue par toute la nation, les présidents d'une république bien organisée, élus directement par le dieu national[1]. Ils n'étaient que des héros locaux, illustres chacun dans sa tribu, mais le plus souvent sans influence sur les tribus voisines : Éhoud est Benjaminite, Jephtéh sort de Galaad, Gédéon de Manashshé. Plusieurs d'entre eux ont existé réellement; mais d'autres ne sont, comme Othniel, que la personnification mythique d'une race ou d'un clan. « Enfin, le Juge sur lequel nous avons les récits les plus étendus, le fort Samson, doit être considéré, il est vrai, comme un personnage historique, mais la description de ses exploits et de ses souffrances a un caractère tout légendaire et montre un tel mélange de raillerie amère et de profondeur tragique, qu'on ne rencontre rien de semblable dans l'Ancien Testament[2]. »

Il ne peut donc être question d'annales suivies pour cette époque. L'oubli le plus profond a enseveli les luttes d'Israël contre les cités de Canaan : le souvenir de quelques épisodes a surnagé çà et là. Joseph se posa comme le « champion de Dieu » et comme le protecteur de ses frères plus faibles. Quand les Cananéens demeurés dans la vallée du Kishon eurent réduit au désespoir les tribus du nord, ce fut lui qui souleva une véritable coalition contre leur chef Sisera, et qui assembla pour la première fois, en vue d'une entreprise commune, la moitié de la nation. A la voix des opprimés, « d'Éphraïm Amalek envoie ses rejetons; — à eux « tes bataillons, Benjamin, vont se joindre; de Makîr accou- « rent les capitaines, — et de Zabulon ceux qui tiennent le « bâton de commandement. — Les chefs d'Issakhar avec « Déborah — [et Naphtali] avec Barak, — à sa suite se pré- « cipitent dans la plaine. » Ruben et Gad, Ashsher et Dan refusèrent de répondre à l'appel qui leur avait été adressé. De son côté, Sisera rassembla les cheïkhs des Cananéens et

1. Ed. Reuss, *la Bible, Histoire des Israélites*, t. I. p. 99-100. — 2. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 62. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 243.

descendit en plaine. Le choc des deux troupes eut lieu « à « Taanak, sur les eaux de Maggeddo ». — « Du haut des « cieux les astres combattirent, — de leurs orbites ils com- « battirent Sisera. — Le torrent du Kishon les entraîna, — « l'antique torrent, le torrent de Qishon! — Élance-toi, mon « âme, hardiment! Alors ils frappaient le sol les pieds des « chevaux, — au galop, au galop de leurs braves! — Mau- « dissez Méroz, dit l'Éternel en personne, — maudissez, « maudissez ses habitants, — de ce qu'ils ne sont pas venus « au secours de l'Éternel, — au secours de l'Éternel contre « les guerriers. » Dans sa fuite, Sisera s'arrêta auprès de la tente de Jaël, femme d'Héber le Kénite ; « il demanda de « l'eau, elle lui donna du lait, — dans le gobelet d'honneur « elle présente la crème. — Sa main, elle l'étend vers le « pieu, — de sa droite elle saisit le maillet, — elle assomme « Sisera, lui brise la tête, — elle lui perce le crâne d'outre « en outre ; — sous ses pieds il se renverse, il tombe, il « s'allonge, — à la place où il est tombé, il gît écrasé[1]. » Longtemps encore après la victoire on chanta dans Israël comment, « par sa fenêtre, à travers le treillis, — la « mère de Sisera regarde et appelle : — « Pourquoi son « char tarde-t-il à venir? — Pourquoi ses coursiers ralen- « tissent-ils le pas? » — Les plus avisées de ses dames lui « répliquent, — et elle-même se donne cette réponse : — « Ne trouvent-ils pas du butin à partager? — Une fille ou « deux pour chaque homme, — un butin d'étoffes teintes « pour Sisera, — un tissu bigarré ou deux pour mes « épaules! » — Ainsi périssent tous tes ennemis, Éternel! — « Et que tes fidèles soient comme le soleil — quand il se « lève dans son éclat[2]. »

L'effet d'une pareille victoire ne durait pas longtemps. Les clans, associés pour un effort commun, se disloquaient aussitôt après l'événement, et les Cananéens, comme jadis aux siècles de la sujétion égyptienne, se remettaient promp-

1. *Juges*, IV-V. Le *Chant de Déborah* est seul authentique (voir cependant M. Vernes, *les Débuts de la nation juive*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1883, p. 331-338) : la narration en prose qui le précède est remplie d'erreurs et n'a aucune valeur historique (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 251). — 2. *Juges*, V, 2-30, trad. Ed. Reuss.

tement de la défaite et devenaient plus pressants que jamais. Ils n'étaient pas d'ailleurs les seuls ennemis qu'Israël eût à redouter : les Bédouins du désert traitaient les Hébreux comme ceux-ci traitaient les Cananéens. Leurs bandes ne se contentaient pas de harceler sans cesse Ruben et Gad; elles franchissaient le Jourdain et elles fondaient à l'improviste sur les tribus du centre. Déjà Éhoud le Benjaminite avait délivré ses compatriotes en allant tuer Églon, roi des Moabites, jusque dans son palais[1]. Mais, Moab repoussé, Madian était entré en lice, et ses incursions, répétées d'année en année, avaient ruiné Éphraïm. Le sentiment de leur faiblesse poussa les opprimés à se coaliser une fois de plus et même à se choisir un chef unique, un roi. Le premier qui paraît avoir porté ce titre en Israël fut un homme de Manashshé, Jéroubbaal, que d'autres nomment aussi Gédéon. D'après le récit le plus vraisemblable, deux cheïks madianites, Zébah et Salmounna, eurent le malheur de tuer ses deux frères auprès du Thabor. Il se lança à leur poursuite, les atteignit au delà du Jourdain et les égorgea de sa propre main en expiation de leur crime : son exploit en imposa aux nomades et assura la tranquillité, au moins pour quelques années[2]. Les gens de Manashshé offrirent la royauté à Jéroubbaal : celui-ci eut sa résidence à Ophra[3], et il y fonda, selon l'usage des despotes orientaux, un sanctuaire où les prêtres étaient à sa dévotion. La tradition le représente comme un prince puissant et riche, dont l'autorité était reconnue jusque dans Sichem. A sa mort, l'héritage aurait dû revenir à l'un de ses nombreux enfants légitimes; mais Abîmélek, le fils qu'il avait eu d'une femme cananéenne, se fit proclamer roi à Sichem, grâce à l'appui des frères de sa mère. Comme les chefs bédouins de nos jours, Abîmélek abusait de la position avantageuse qu'il tenait dans la montagne pour lever des

1. *Juges*, III, 12-30. — 2. L'histoire de Gédéon se compose de deux parties mal soudées et parfois contradictoires. Le seul récit qui mérite quelque créance est malheureusement incomplet (*Juges*, VIII, 4 sqq). Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 252-255. — 3. Il y avait plusieurs Ophra : celle-ci était distinguée des autres par l'indication du clan auquel elle appartenait, Ophra d'Abiézer. L'emplacement n'en est pas connu avec certitude : elle devait être située à peu de distance de Sichem.

lroits de péage sur les caravanes qui défilaient à portée, et our piller celles qui refusaient de se plier à ses exigences. a vieille aristocratie de Sichem, alliée aux Israélites depuis es débuts de la conquête, ne supporta pas longtemps cette omination d'un seul et se révolta, à l'instigation d'un hef d'aventuriers nommé Gaal. Elle paya cher cette elléité d'indépendance : Gaal fut vaincu, Sichem prise ans résistance, et un millier environ de fugitifs qui s'étaient éfugiés dans le temple de Baal Berîth[1] périt parmi les ammes. Sichem reconquise, Abîmélek vint mettre le siège evant Tebez; la ville succomba, mais le vainqueur fut battu d'un coup de pierre à l'attaque de la citadelle. Ainsi e termina ce premier essai de royauté éphraïmite[2]. Après a mort d'Abîmélek, les tribus, isolées l'une de l'autre, rivées de leurs chefs, s'affaiblirent de plus en plus et offri- ent une proie facile aux pillards. La tradition enregistre ncore çà et là des succès : ainsi, elle attribue à un chef de rigands, à Jephté, l'honneur d'avoir affranchi des Ammo- ites le pays de Galaad. Mais ces victoires, si elles furent emportées réellement, n'avaient aucune conséquence du- able; quelques années après, l'ennemi reparaissait plus ardi et plus insolent que jamais.

La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

Au midi, la situation était pire encore. Des trois tribus ui s'étaient glissées entre la mer Morte et la Méditerranée, an avait renoncé à se maintenir et il était allé chercher ortune vers les sources du Jourdain[3], Siméon avait été étruit presque entièrement, et quelques familles, qui vaient échappé, s'étaient fondues dans Juda[4]; Juda lui- nême n'avait réussi que médiocrement dans ses tentatives 'expansion. Il avait colonisé de force une partie du Negeb t contracté avec les Chananéens des alliances qui le mirent

1. Baal du Pacte. — 2. Selon le rédacteur du *Livre des Juges* (VIII, 2 sqq.), Gédéon aurait refusé la royauté; sur l'invraisemblance de ette tradition, cf. outre Wellhausen (*Prolegomena*, p. 252-255), Stade, *eschichte des Volkes Israel*, p. 190-191. — 3. Cf. plus haut, p. 305. — . Voir plus haut, p. 305 et note 1.

en possession d'Hébron et d'Arad, mais il n'avait point dépassé cette limite[1]. Jébus, Guézer, Gibéon le repoussèrent et se dressèrent comme une barrière entre lui et la maison de Joseph; les Philistins l'empêchèrent de se répandre dans la plaine et le bloquèrent au milieu des montagnes.

Les Philistins étaient, comme leurs rivaux les Hébreux, un peuple nouveau en Canaan. « Une hypothèse très vraisemblable, adoptée par les meilleurs exégètes et ethnographes, les fait venir de Crète[2]. Le nom seul de Plishti indique une origine étrangère ou de longues migrations, et rappelle celui des Pélasges. Plusieurs fois ils sont appelés dans les écrivains hébreux Crethi, mot où l'on ne peut se refuser à reconnaître le nom de Crétois. Ailleurs[3], ce mot paraît s'échanger contre celui de Cari (Cariens?) pour désigner la garde du corps des rois de Juda : on sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois, et jouaient[4] comme eux dans l'antiquité le rôle de mercenaires. Les traditions hébraïques sont du moins unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de Caphtor[5], mot vague qui, comme les noms de Kittim, de Tharsis et d'Ophir, n'offrait aux Hébreux d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain. Le mot Caphtor, il est vrai, correspond assez bien à celui de Koupros. Mais quand on voit les Hébreux désigner en général toutes les îles et les côtes de la Méditerranée par Kittim (nom propre de la ville de Kitium, dans l'île de Chypre) et Tharsis (la colonie phénicienne de Tartesse en Espagne), on admet facilement qu'ils aient pu appliquer le nom de l'île de Chypre à bien d'autres îles, et en particulier à la Crète. Étienne de Byzance[6] nous présente la ville de

1. *Juges*, I, 9-16. — 2. *Juges*, II-IX; Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 14 sqq.; Gesenius, *Thesaurus*, aux mots *Caphtor*, *Crethi*, etc.; Ewald, *Geschichte des Volks Israel*, I, p. 325 sqq., 2e édit.; Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 188 sqq.; Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 3-4, 10, 27-29, 33 sqq., 663; Tuch, *Commentar über die Genesis*, p. 243; Lengerke, *Kenaan*, I, p. 193 sqq.; Knöbel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 215 sqq.; Munk, *Palestine*. p. 82 sqq. — 3. I *Sam.*, XXX, 14; *Sophon.*, II, 5; *Ézéch.*, XXV, 16. — 4. II *Sam.*, XX, 23; II *Rois*, XI, 4, 19. — 5. Ewald, *Geschichte*, I, 285; Winer, *Bibl. Realw.*, art. *Krethi und Plethi*; Bertheau, *Zur Geschichte*, pp. 307, 312 sqq. — 6. Le chapitre X, 14, de la Genèse semble les

Gaza comme une colonie crétoise[1]. » Les monuments égyptiens confirment cette hypothèse et ils nous enseignent la date de la migration. Les Philistins faisaient partie des tribus qui assaillirent l'Égypte sous Ramsès III. Battus par lui, ils s'enrôlèrent à son service, et il leur accorda la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie[2].

Le territoire qui leur fut concédé, entre la montagne, la mer et le désert, s'étendait du torrent d'Égypte aux environs



Les Philistins prisonniers de Ramsès III.

de Joppé. On y signale cinq villes considérables, Gaza, Ascalon, Ashdod, Ékron et Gath, qui toutes commandaient les débouchés de l'Afrique et les abords de l'isthme; aussi les Pharaons les avaient-ils occupées solidement dès leurs premières campagnes. Thoutmôsis III, Sétoui I[er], Ramsès II avaient une garnison à Gaza[3] : Ramsès III y introduisit les

faire venir d'Égypte ou du pays des Casloukhim, mais il est probable qu'il y a en cet endroit une transposition et qu'il faut placer les mots.... *et les Caphtorim* après *Casloukhim*. — 1. Aux mots Γάζα et Μινώα. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 4[e] édit., t. I, p. 53-55. — 2. Chabas conteste cette opinion, *Études sur l'antiquité historique*, 1[re] édition, p. 292-296; *Recherches sur l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 99-101 ; cf. à ce sujet, Maspero dans la *Revue critique*, 1873, t. II, p. 84-85, et Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. I, p. 207-208. — 3. Voir, au *Papyrus Anastasi III*, verso, pl. v-vi, la liste des chefs sémites en garnison à Gaza, sous Minéphtah I[er], un demi-

Philistins, sur la fidélité desquels il pensait pouvoir compter. La banlieue et les bourgs ouverts dont elle était semée étaient peuplés par des Avvim, qui n'offrirent point de résistance. Les Philistins se rendirent maîtres des cinq villes et se mêlèrent par des alliances répétées aux maîtres primitifs du sol, dont ils adoptèrent la langue et la religion : Marna de Gaza et les dieux-poissons d'Ascalon, Dagon et Derkéto, devinrent leurs dieux. La race qui résulta de ce croisement se divisa naturellement en deux sections : une classe populaire, composée surtout des familles autochtones, et une aristocratie militaire, issue des vaincus de Ramsès III. Les cinq « villes sœurs » restèrent les capitales de cinq principautés associées en fédération. Gaza exerçait d'ordinaire une sorte d'hégémonie, justifiée par l'importance militaire et commerciale de sa position : venaient ensuite par rang d'influence Ashdod, Ascalon, Gath et Ékron. Chacune d'elles était gouvernée par un chef militaire ou *Seren*; à Gath, où la population renfermait une proportion d'éléments cananéens, le Seren était héréditaire et il jouissait du titre de roi (*melek*). Les cinq Sarnim s'assemblaient en conseil pour délibérer des affaires communes et pour célébrer des sacrifices au nom de la confédération : ils faisaient la guerre ensemble, chacun à la tête du contingent de sa cité. Leur armée valait surtout par ses chars que la noblesse montait, et par ses archers dont l'adresse était proverbiale en Israël[1].

Quand les Ramessides cessèrent de se montrer en Syrie, les Philistins, livrés à leurs propres forces, en firent l'essai sur leurs voisins. Les Sidoniens avaient subi des pertes considérables : les Grecs, non contents de leur enlever les îles de la mer Égée, à l'exception de Rhodes, les pourchassaient dans les mers de l'Orient. La Carie, la Cilicie, la Pamphylie, Chypre elle-même furent entamées par les Achéens, vers le même temps que ceux-ci tâtaient l'Égypte. Ils débarquèrent

siècle à peu près avant l'arrivée des Philistins. Cf. Chabas, *Recherches sur l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 95-99; A. Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq. — 1. Sur les Philistins, on peut consulter encore, avec quelques réserves, la monographie de Starke, *Gaza und di Philistinische Küste*, Iéna, 1852

en nombre dans l'île, ils y fondèrent Salamine et ils obligèrent les Phéniciens à la leur abandonner entière, moins Kition, Lapéthos, et deux ou trois villes secondaires. En avant-garde aux frontières du monde oriental, les Grecs de Chypre lui empruntèrent en partie sa civilisation. Leurs artistes, soumis à l'influence égyptienne et assyrienne, penchèrent tantôt vers l'imitation de l'Égypte, tantôt vers celle de l'Assyrie. Ils dérivèrent des Hittites, avec lesquels ils étaient en contact permanent, une partie au moins de leur système d'écriture, et ils s'obstinèrent à l'employer malgré ses défauts, longtemps après que les autres peuples de leur race eurent adopté et perfectionné l'alphabet cadméen[1].

La perte était sérieuse pour les Phéniciens : ils la compensèrent par la découverte de contrées lointaines, où ils dominèrent sans rivaux. Attirés vers l'ouest, comme probablement les Tyrséniens et les autres peuples de l'Asie Mineure[2], par la renommée d'un continent productif en métaux précieux, riche de toutes les choses nécessaires à la vie, ils passèrent de Grèce en Italie et en Sicile, à Malte et en Afrique[3]. Là, deux voies leur étaient accessibles. Partant de la Sicile et cinglant droit vers le nord, ensuite vers l'Occident, ils apercevaient la Sardaigne, puis les îles Baléares; longeant la côte d'Afrique, ils atteignaient le débouché de la Méditerranée dans l'Océan, le détroit de Gibraltar. Il est assez probable qu'ils fréquentèrent les deux routes et qu'ils colonisèrent les Baléares en chemin : la possession de ces îles leur était d'autant plus utile que la côte orientale d'Espagne est assez inhospitalière et que Minorque a l'un des meilleurs ports de la Méditerranée[4]. Gibraltar marquait pour eux la limite extrême des conquêtes de Melkarth[5]; sur deux îlots qui se faisaient face, l'un en Europe, l'autre en Afrique, le dieu avait consacré deux stèles

1. C'est du moins l'hypothèse émise pour la première fois par Sayce, *The Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876, t. V, p. 31-32. — 2. Voir plus haut, p. 297 sqq. — 3. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28. — 4. On connaît la réponse d'André Doria à Charles-Quint : « Juin, Juillet, Août et Port-Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée. » — 5. Cf. plus haut, p. 279-280.

en commémoration de ses victoires, les Colonnes d'Hercule, qui valurent leur nom au détroit. Au delà des Colonnes commençait le pays de Tarshish, le Tartessos des Grecs, une des régions les plus fécondes de l'Ancien Monde. Les plaines que le Bétis (Guadalquivir) et l'Anas (Guadiana) arrosent, produisent l'huile et le vin, le froment au centuple : la laine de leurs moutons, fine et souple, se prêtait mieux que toute autre aux travaux de tapisserie et d'aiguille pour lesquels les Phéniciens étaient réputés. Les fleuves roulaient des paillettes d'or : ils étaient larges, profonds et navigables fort avant dans l'intérieur. Les montagnes, alors revêtues de forêts, recélaient dans leurs flancs les métaux les plus variés, l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer. La mer était poissonneuse et nourrissait le thon en abondance[1]. Les Phéniciens s'y reprirent à plusieurs fois avant de s'emparer des côtes. Leurs stations les plus anciennes paraissent avoir été Six, en deçà des Colonnes d'Hercule, et Onoba au delà. Enfin, une escadre tyrienne arriva dans ces parages vers l'an 1100 avant notre ère; elle débarqua des colons sur une petite île longue, étroite, à peine séparée de la côte par un filet d'eau, et elle y construisit Gadir[2]. Gadir devint bientôt, grâce à son admirable situation, le centre des possessions phéniciennes en Espagne, Carteia, Malaca, Abdera. De Tyr à Gadir et de Gadir à Tyr, les communications se nouèrent aussi régulières et aussi complètes qu'entre Chypre et la Phénicie.

Les navires faibles des anciens ne pouvaient fournir une croisière aussi longue sans relâcher souvent, soit pour se garer du mauvais temps, soit pour renouveler leurs provisions. Les Phéniciens jalonnèrent leur route de comptoirs, qui servirent de relâches à leurs flottes et qui ouvrirent des débouchés nouveaux à leurs marchés[3]. S'ils observaient un havre bien abrité derrière un cap, une petite île placée

1. Polybe, dans *Athénée*, VII, p. 302 aristote, *Hist. An.*, VIII, 19. — 2 Strabon, L. III, 5. Le nom de Gadir signifiait *clos*, *enceinte*, en phénicien : « Pœni *Gadir*, ita Punica lingua septum significante ». (Pline. *H. N.*, IV, 22.) — 3. Sur la marche suivie dans ces régions par la colonisation phénicienne, cf., en dernier lieu, Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28-38.

à proximité de la terre, une plage où tirer les bateaux, ils débarquaient et ils fondaient, selon les circonstances, un dépôt, un fort, une ville. Ils entourèrent ainsi la Sicile d'une ceinture d'établissements[1], Rosh Melkarth[2] au sud, Motya à l'est[3], Soloeis[4] et Ziz[5] au nord. Le sanctuaire d'Astarté, qui couronnait le mont Éryx, conserva sa réputation de sainteté jusqu'aux derniers jours du paganisme, et leur garantit, pendant de longs siècles, la domination sur le canton environnant[6]. Les mines de Sardaigne les attirèrent; ils y bâtirent Caralis, Tharros, Sulci aux endroits les plus favorables. Le triangle d'Afrique, qui s'avance à l'encontre de la Sicile, offrait d'amples débouchés à leur commerce, et leur prodiguait les matières premières, ivoire, bois rares, épices, métaux précieux, dont leurs manufactures avaient besoin : ils s'emparèrent de lui. Une tradition, malheureusement peu précise, faisait remonter au douzième siècle avant notre ère la fondation d'Utique, le plus ancien de leurs boulevards sur cette côte. D'autres villes, les deux Hippo, Hadrumète, Leptis, peut-être Carthage[7], surgirent bientôt à côté d'Utique. S'il faut en croire ce qu'on racontait au temps de Salluste[8], leurs progrès auraient été dus à

1. Thucydide, VI, 2. — 2. L'Héracle Minoa des Grecs. Héraclide de Pont (XXIX, édit. Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. II. p. 220-221) nous donne la forme grécisée du vieux nom Makara ou Makaria. — 3. Située sur une île, à environ un kilomètre de la côte, non loin de Lilybée. — 4. Le nom grec est dérivé de *Sela*, le roc, qui revient plusieurs fois dans la nomenclature phénicienne. — 5. Le nom de Makhanath, qu'on voit sur les médailles et qu'on applique d'ordinaire à Panorme, ne désigne qu'une monnaie frappée dans les camps pour la paye des mercenaires carthaginois. Le vrai nom phénicien de la ville paraît être Ziz (cf. Schröder, *Die Phönizische Sprache*, p. 278-279). — 6. Il n'est pas dit expressément que le sanctuaire d'Éryx remonte aussi haut dans le passé : cependant la vénération dont il était l'objet chez les Carthaginois semble montrer qu'il avait été fondé par les Phéniciens longtemps avant que Carthage elle-même eût pris de l'importance. — 7. Suivant l'historien Philiste, bien placé pour connaître l'histoire de Carthage, cette ville aurait été fondée vingt et un ans avant la prise de Troie, par Ézoros (Zoros? Tyr) et Carchédon, Tyriens (*Fragm. H. Gr.*, édit. Didot, t. I, p. 190, fragm. 50). Pour tout ce qui regarde la fondation de Carthage, cf. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 90-141. — 8. Salluste, *Bel. Jug.* 18. Sur l'invraisemblance de cette tradition, trop bien accueillie par Movers, voir O. Meltzer, *Geschichte der*

la présence de races apparentées à la leur. Soit au moment de l'invasion des Pasteurs, soit au moment de l'arrivée des nations de la mer, des bandes d'origine asiatique auraient cheminé en Libye jusqu'au delà des Syrtes, et peuplé la Byzacène. Une tradition judéo-chrétienne vint plus tard se greffer sur la punique. On prétendit que les Cananéens, chassés de la Terre Promise par les Hébreux, s'étaient retirés en Phénicie d'abord, puis en Afrique : parmi ces fugitifs, on citait, au sixième siècle, les Girgaséens. « Ils habitent encore le pays, dit l'historien Procope, et ils se servent de la langue phénicienne. Ils construisirent un fort dans une ville de la Numidie, où est maintenant Tigisis. Il y a là, près de la grande fontaine, deux stèles de pierre blanche, chargées de caractères phéniciens, qui, en langue phénicienne, expriment ce qui suit : *Nous sommes ceux qui ont pris la fuite devant Josué, fils de Nauê*[1]. » Quoi qu'il en soit de ces légendes, les colons disséminés sur la côte exploitèrent régulièrement l'intérieur dans l'intérêt de la mère patrie. Blé, laine, plumes d'autruche, dents d'éléphant, poudre d'or, gomme, tout ce que l'Afrique occidentale produit, tout ce que les caravanes y apportent du Soudan, afflua dans les bazars de Sidon et de Tyr.

Les Philistins ne pouvaient donc que gagner à courir sus aux Phéniciens. Une de leurs flottes, partie d'Ascalon, détruisit l'escadre sidonienne et prit Sidon elle-même vers la fin du douzième siècle avant notre ère : ceux des habitants qui échappèrent au désastre se réfugièrent à Tyr, et Tyr devint dès lors et pour longtemps l'État le plus prospère de la Phénicie[2]. Sur terre, les Philistins ne furent pas moins heureux. Au début, ils paraissent s'être contentés de repousser les Hébreux : Dan, accueilli chaudement par eux lorsqu'il voulut empiéter sur leur plaine, émigra en partie vers le nord, et Juda ne se hasarda guère à dépasser la lisière

Karthager, t. I, p. 54 sqq. Vivien Saint-Martin (*le Nord de l'Afrique*, p. 115 sqq.) a bien vu que l'erreur de Salluste venait d'une ressemblance fortuite des noms classiques Perses, Mèdes, etc., avec les noms de certaines tribus libyennes. — 1. Procope, *De Bello Vandalico*, II, c. xx. Cf. Movers. *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 427-435 — 2. Justin, XVIII 3.

de ses montagnes. On ne sait à quelle occasion ils entrèrent en lutte pour la première fois avec les Enfants de Joseph : sans doute le désir de posséder les étapes principales de la voie commerciale, qui conduisait d'Égypte à Damas et dans la Syrie du nord, les entraîna à diriger leurs incursions contre la montagne d'Éphraïm et contre la vallée du Kishon. Des clans danites, campés aux avant-postes d'Israël, leur tinrent tête avec vaillance, parfois même avec succès[1], et



Un navire de guerre philistin.

leurs prouesses renouvelées donnèrent naissance, deux ou trois siècles plus tard, à la légende de Samson[2]. Elles se terminèrent pourtant par un désastre. Il y avait à Shiloh, en Éphraïm, une famille sacerdotale, vouée au soin d'un tabernacle mystérieux qu'on appelait l'arche de Jahvéh, le dieu des armées. C'était un coffre ou une sorte de barque sacrée, analogue à celle dont les prêtres égyptiens se servaient pour transporter Amon : elle renfermait deux pierres, images de Jahvéh, sur lesquelles on supposa

1. Sur Dan, cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 165-168.
2. *Juges*, XIII-XVI.

plus tard que la loi avait été écrite. Le prêtre de l'arche, Éli, sans être Juge au même titre que les autres héros, exerçait une grande influence sur Israël et il était consulté dans les affaires publiques. Les Hébreux, serrés de près par les Philistins, s'adressèrent à lui, et il leur confia l'arche pour la mener à la bataille, en gage de la protection divine. Leur espoir fut déçu dès la première rencontre : ils furent vaincus, malgré l'arche, et les deux fils d'Éli, Khofni et Pinehas, périrent dans la déroute. « Cependant un Benjaminite se sauva et vint ce jour-là même à Shiloh, les habits déchirés et de la poussière sur la tête. Et quand il arriva, voici, Éli était assis sur son siège, à côté du chemin, plein d'attente, car son cœur tremblait au sujet de l'arche de Jahvéh. Et quand cet homme vint publier sa nouvelle par la ville, toute la ville se mit à crier. Et Éli, ayant entendu ces clameurs, dit : « Qu'est-ce que ce tumulte? » Et aussitôt cet homme vint apporter la nouvelle à Éli. Or Éli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux étaient fixes, de sorte qu'il ne pouvait voir. Et cet homme dit à Éli : « Je suis « celui qui est venu du champ de bataille, et je me suis « sauvé du champ de bataille aujourd'hui même. » Éli lui dit : « Comment l'affaire s'est-elle passée, mon fils? » Et le messager reprit et dit : « Israël a fui devant les Philistins, « et il y a eu grande déroute parmi la troupe, et tes deux « fils, Khofni et Pinehas, ont péri aussi, et l'arche de Jahvéh « a été prise. » Et quand il fit mention de l'arche de Jahvéh, Éli tomba de son siège à la renverse, à côté de la porte, et se rompit la nuque et mourut : car c'était un homme vieux et pesant[1]. » Éphraïm se courba sous le joug comme avait fait Juda; les Philistins mirent garnison dans plusieurs villes, à Gibéa de Benjamin, par exemple, et ils régnèrent en maîtres sur la moitié au moins du peuple d'Israël.

1. I *Samuel* IV, 1-18. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 147 sqq.

CHAPITRE VIII

LE ROYAUME HÉBREU

Débuts de la royauté juive : Saül, David et Salomon. — Les religions de Canaan et d'Israël; le schisme des dix tribus. — Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Omri; la XXI[e] dynastie égyptienne. — Shishonq I[er]; les commencements du royaume de Damas.

Débuts de la royauté juive : Saül, David, Salomon.

Leur domination dura probablement un demi-siècle. La tradition essaya plus tard d'en diminuer la longueur, ou, tout au moins, d'y intercaler des victoires israélites. Samuel, fils d'Elkanah, avait été voué dès l'enfance au culte de Jahvéh par sa mère, la pieuse Hannah; vêtu d'un éphod de lin et d'un petit manteau, qu'elle lui tissait chaque année, il servit l'Éternel en présence d'Éli jusqu'au jour où l'inspiration divine l'anima. Dès lors, « Jahvéh fut avec lui et ne laissa point tomber une seule de ses paroles. Tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bershéba, connut que c'était chose assurée que Samuel serait prophète de Jahvéh[1]. » Vingt ans après la mort d'Éli, Samuel crut que le temps était favorable à secouer le joug philistin. Il exhorta le peuple à rejeter les Baalim et il le convoqua à Mizpah pour confesser ses péchés devant Jahvéh. Les Philistins, inquiets de ce rassemblement qui ne présageait rien de bon à leur autorité, « montèrent contre Israël; ce que les enfants d'Israël ayant appris, ils eurent peur des Philistins. Alors Samuel prit un agneau de lait et il l'offrit tout entier à Jahvéh en holocauste; et Samuel cria à Jahvéh pour Israël, et Jahvéh l'exauça. » Les Philistins, débandés aux grondements du tonnerre, eurent peine à regagner leur territoire. « Alors Samuel saisit une pierre et il la dressa entre Mizpah et le rocher; et il

1. I *Samuel*, III, 19.

appela le nom de ce lieu-là Ébenezer, et il dit : « L'Éternel nous a secourus « jusque en ce lieu-ci ». Il se hâta de profiter de la victoire, frappa les Tyriens, les Amorrhéens, reconquit les villes perdues. Puis il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait bâti un autel à l'Éternel : chaque année, il la quittait et il s'en allait en tournée à Béthel, à Guilgal, à Mizpah, où il présidait des assemblées populaires et « jugeait Israël[1] ». Ainsi parlait la tradition sacerdotale : une autre tradition, plus proche de la vérité, dépeint la position d'Israël avec des couleurs moins brillantes. Elle raconte que les Philistins avaient désarmé les vaincus par crainte d'une revanche. « Il n'y avait plus de forgeron dans Israël, car les Philistins avaient dit : « Il faut empêcher que les Hébreux « ne fabriquent des épées ou des hallebardes. » C'est pourquoi tout Israël descendit vers les Philistins, chacun pour aiguiser son soc, son coutre, sa cognée et son hoyau, lorsque leurs hoyaux, leurs coutres et leurs fourches à trois dents et leurs cognées avaient la pointe gâtée, même pour raccommoder un aiguillon[2]. » La guérison sortit de l'excès du mal. Une première fois l'invasion des Ammonites avait suscité la royauté éphémère de Jéroubbaal et d'Abimélek. La tyrannie philistine contraignit les Hébreux à chercher le remède de leurs souffrances dans l'union de leurs ressources entre les mains d'un homme; mais cette fois, comme le péril était plus sérieux, l'effort fut plus vigoureux, et le résultat proportionné à l'effort. La royauté d'Abimélek s'exerçait sur deux ou trois clans : celle de Saül embrassa la nation entière[3].

Benjamin, la moindre et la plus belliqueuse des tribus, n'était qu'une avant-garde campée sur la frontière méridionale d'Éphraïm. Son domaine comprenait à peine quelques bourgades, Rama, Mikhmas, Gibéa, Anatot, Nob, que la forteresse cananéenne de Jébus isolait de Juda[4] ; encore deux d'entre elles, Gibéa et Mikhmas, étaient-elles au pouvoir des Philistins depuis la mort d'Éli. La vie religieuse était intense

1. I *Samuel*, vii, 15 sqq. — 2. I *Samuel*, xiii, 19-21. — 3. Sur le caractère de la royauté benjaminite et sur le lien qui la rattache à la royauté d'Abimélek, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, pp. 176 sqq., 197 sqq. — 4. Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 160-162.

dans cette marche sans cesse en péril. C'est à Nob que les desservants du temple de Shiloh s'étaient réfugiés après la catastrophe d'Aphek[1]. C'est à Rama que Samuel siégait ; c'est de là qu'il partait pour faire, chaque année, ses rondes à Béthel, à Gilgal, à Mizpah, dans les localités sur lesquelles il exerçait une autorité incontestée ; c'est là que la tradition le met en rapport avec Saül. Saül et son fils Jonathan étaient les chefs d'une des familles les moins considérables de Benjamin : à la tête d'une bande peu nombreuse, mais endurcie au métier des armes, ils surprirent un poste de Philistins à Gibéa et ils enlevèrent la garnison de Mikhmas qui accourait au secours. Benjamin recouvra son indépendance, et le chef qui l'avait si bien conduit acquit grand renom en Israël : « tout homme fort et vaillant que Saül voyait, il l'attachait à son service[2] ». Proclamé roi, il résida, comme par le passé, à Gibéa, dans le clan dont il était le chéikh ; mais son autorité se propagea à l'est sur Galaad, au sud sur Juda. Les nations voisines, longtemps accoutumées à opprimer les Hébreux, furent défaites et opprimées à leur tour. « Saül guerroya contre tous ses ennemis à la ronde, contre Moab, contre les Ammonites, contre Édom, contre les rois de Soba et contre les Philistins, et partout où il se dirigea, il fut victorieux. Et il fit des exploits et il battit Amalek et il délivra Israel de ces pillards[3]. »

Les habitudes d'isolement étaient trop invétérées chez les Hébreux, pour que la royauté ne rencontrât pas une opposition violente, au moins parmi plusieurs des tribus. Juda ne s'était pas mêlé jusqu'alors à la vie nationale : perdu et comme noyé au milieu des Cananéens, le fond hébraïque de la race n'avait pas encore réussi à s'assimiler cet élément étranger. Il avait été conquis assez tôt par les Philistins et il leur était resté soumis, malgré les exploits de Benjamin,

1. Cf. les passages, I *Samuel*, xxi, 1-9 ; xxiii, 9-25, où il est question du grand prêtre de Nob, Akhimélek, arrière-petit-fils d'Éli. — 2. I *Samuel*, xiv, 52. — 3. I. *Samuel*, xiii-xiv. Pour les débuts du règne de Saül, voir, outre la longue et pénétrante analyse de Reuss, dans le *Résumé de l'histoire israélite* qui occupe le premier volume de la Bible, Wellhausen, *Prolegomena*, p. 259-274, et Stade, *Geschichte des Volkes Israel* p. 207-225.

mais quelques-uns de ses chefs étaient allés se ranger sous les ordres de Saül. Au nombre de ces aventuriers, comptait David, fils d'Ishaï, né à Bethléhem. David est le premier héros judéen, le fondateur réel du royaume de Juda; aussi l'imagination sacerdotale s'est-elle donné libre carrière à son sujet. Elle voulait que le vieux Samuel, mécontent de Saül, se fût rendu à Bethléhem sous prétexte d'y célébrer un sacrifice, mais en réalité afin d'y sacrer David mystérieusement. Celui-ci, appelé à la cour pour distraire le roi de la mélancolie dans laquelle il était tombé, devint le favori de Saül et l'ami de cœur de Jonathan; puis, ses hauts faits dans une guerre contre les Philistins le désignèrent bientôt à l'attention du peuple. « Comme il revenait, des femmes sortirent de toutes les villes d'Israël en chantant et en dansant, au-devant du roi Saül, avec des tambours et des cymbales. — Et les femmes qui jouaient des instruments se répétaient l'une à l'autre : « Saül a frappé ses mille et David ses dix « mille. » Aussitôt la jalousie de Saül s'éveille : dans un accès de fureur, il se précipite sur David, veut le percer de sa lance, puis, revenu à lui-même, il l'éloigne, lui confie le commandement d'une troupe de soldats, et le marie à sa seconde fille, Mikal. Sauvé à plusieurs reprises par sa femme, par son beau-frère Jonathan et par le grand-prêtre Akhimélek, David fut enfin obligé de se retirer chez Akhis, roi de Gath. Le seul fait certain qu'il y ait dans ce récit, c'est que David, après avoir mené la vie d'aventures au service de Benjamin, se déclara vassal des Philistins et reçut d'eux en récompense la ville de Ziklag.

Les Philistins ne pouvaient renoncer du premier coup à la suprématie profitable qu'ils avaient exercée sur la Syrie méridionale. Assurés qu'ils étaient de la neutralité de Juda et des clans méridionaux, ils assaillirent les tribus du centre et ils manœuvrèrent pour dégager la route des caravanes, dont l'occupation du Thabor par les Hébreux leur barrait le passage. Saül les attendit dans la plaine de Jezréel, au pied des monts de Gelboé, mais il fut battu et tué ainsi que son fils Jonathan : les vainqueurs coupèrent la tête du cadavre et pendirent le tronc à la muraille de Bethshéan, où les habitants de Jabesh virent l'enlever pour lui rendre les derniers

honneurs. La légende ne se résigna pas à donner des motifs purement humains à la catastrophe dans laquelle le premier roi disparut. Maudit par Samuel, Saül était parti pour la guerre en proie aux plus sombres pressentiments. La veille du combat, il avait consulté secrètement une magicienne d'Endor et il l'avait priée d'évoquer l'ombre du prophète. Celui-ci apparut, la figure cachée dans son manteau, et il



Le mont Thabor.

renouvela mort les malédictions qu'il avait lancées vivant contre Saül. « Jahvéh a déchiré le royaume entre tes mains et l'a donné à ton serviteur David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jahvéh et que tu n'as pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek ; à cause de cela, Jahvéh t'a fait ceci aujourd'hui. Et même Jahvéh livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils ; Jahvéh livrera aussi le camp d'Israël entre les mains des Philistins[1]. » En apprenant la nouvelle du désastre, David

1. I *Samuel*, xxviii, 8-19.

éclata en sanglots, et il exhala sa douleur en une belle élégie, dont un fragment nous a été conservé. « O Israël, ceux qui ont été tués sont sur les hauts lieux, les hommes forts sont à bas! — Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez la nouvelle sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. — O monts de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés; car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros et le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur. — L'arc de Jonathan ne revenait jamais sans le sang des morts, et sans la graisse des forts; et l'épée de Saül ne retournait jamais sans effet. — Saül et Jonathan, qui s'aimaient dans leur vie, n'ont pas été séparés dans leur mort. Ils étaient plus légers que les aigles, ils étaient plus forts que les lions. — Filles d'Israël, pleurez pour Saül, qui faisait que vous étiez vêtues d'écarlate, que vous viviez dans les délices et que vous portiez des ornements d'or sur vos vêtements. — Hélas! les forts ont succombé au milieu de la bataille; Jonathan a été tué sur les hauts lieux! — Jonathan a été tué sur les hauts lieux! Jonathan, mon frère, je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi : tu faisais tout mon plaisir, l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. — Hélas! les forts sont à bas et les instruments de guerre ont péri![1] »

Le succès des Philistins était complet : tout Israël à l'occident du Jourdain s'inclina devant leur autorité. Les débris de l'armée, commandés par Abner, se réfugièrent par delà le fleuve, en Galaad et ils y acclamèrent Ishbaal, fils de Saül. Benjamin et Gibéa étaient aux mains de l'ennemi : Ishbaal voulut résider dans Makhanaîm, l'un des plus vieux sanctuaires de la nation. Le choix d'un fils de Saül excita la jalousie des autres tribus : Juda et les clans voisins élurent David. Les hostilités entre les deux prétendants débutèrent par l'escarmouche indécise de Gibéon, et elles traînèrent sept années durant avec des chances diverses. Elles se seraient peut-être terminées au désavantage de Juda, si

1. II *Samuel*, I, 19-27.

Abner, gravement insulté par son maître, ne l'avait pas abandonné. Ishbaal fut bientôt après assassiné par deux de ses gens, et David resta sans rival : les représentants des familles qui avaient soutenu la maison de Saül s'assemblèrent à Sichem et le déclarèrent seul roi. C'en était fait désormais des anciennes divisions : le moment était venu où les tribus, serrées en un seul faisceau, n'allaient plus former qu'une masse. Les chroniqueurs des derniers temps, qui jugeaient par expérience des avantages que la concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un roi avait procurés à la nation, prêtèrent leurs sentiments aux contemporains, et ils imaginèrent que l'avènement définitif de la royauté s'était accompli au milieu d'un cérémonial imposant. Ils supposèrent que toutes les tribus s'étaient présentées en armes à Hébron, et que, « se rangeant en bataille, d'un cœur joyeux, elles proclamèrent David roi sur tout Israël. Et ils restèrent là avec David, pendant trois jours, à manger et à boire ; car leurs frères les pourvoyaient et leurs voisins aussi, jusques en Issakar, en Zabulon, en Naphtali, leur apportaient du pain sur des ânes et sur des chameaux, sur des mulets et sur des bœufs, de la farine, des figues sèches, des raisins secs, du vin, de l'huile, et l'on amenait des bœufs et des brebis en abondance, car il y avait joie en Israël[1]. »

Hébron, situé au centre de Juda, était la capitale naturelle de cette tribu, mais non celle d'un royaume qui prétendait englober Israël : David chercha une résidence moins reculée vers le sud, et son choix s'arrêta sur la forteresse cananéenne de Jébus, qui interceptait les communications entre les Hébreux méridionaux et la maison de Joseph. Un assaut vigoureux, conduit par Joab, eut raison de la ville : changeant de possesseur, elle changea de nom, et elle devint Jérusalem. David se hâta de la mettre en état de défense : abandonnant Moriah au peuple, il garda Sion pour lui-même et il fortifia Millo, sans toutefois enfermer ces trois points dans une enceinte continue[2]. Plus tard, quand le succès de ses premières guerres lui laissa quelques instants de répit,

1. I, *Chroniques*, XII, 40. — 2. II. *Sam.*, V, 5-9 ; I *Chron.*, XI, 4-8.

il s'y construisit un palais en bois de cèdre et en pierre de taille, avec l'aide d'ouvriers tyriens[1]. Pour le moment, il y transféra de Kiriath-Jéarim une arche de Jahvéh célèbre, la même, disait-on, qui avait été ravie par les Philistins sur le champ de bataille d'Aphek, et il la plaça auprès de lui sur la colline de Sion[2] : il fallait, en effet, que son lieu d'habitation fût, selon l'usage oriental, la capitale non seulement administrative, mais religieuse du pays. Le site était des meilleurs. Jérusalem couronnait une éminence entourée, à l'est, au sud, à l'ouest, par le lit du Kédron et par la gorge de Hinnom, bornée au nord par une légère dépression du sol. Postée à la croisée des routes qui mènent de Joppé au Jourdain, du désert en Syrie, elle commandait la majeure partie du territoire habité par les Hébreux. De son château royal, David, adossé à Juda, pouvait descendre par Jéricho sur la vallée du Jourdain et fondre de là sur Galaad, ou se précipiter par Bethhoron sur la plaine maritime et remonter vers la Galilée. Sans doute, Zabulon, Ashsher, Naphtali étaient encore éloignées de lui plus qu'il n'était avantageux : mais c'étaient des tribus de second rang, sans valeur politique. Pour dominer, il devait avoir toujours la main sur Éphraïm et sur Juda : c'est à quoi Jérusalem se prêtait admirablement.

Tant qu'Ishbaal avait vécu, les Philistins, dont les discordes juives assuraient la tranquilité, n'avaient pas dénoncé la trêve. La réunion des douze tribus leur causa des inquiétudes sérieuses : ils essayèrent de la dissoudre avant que le nouveau roi eût affermi l'ordre et organisé une armée régulière. Ils envahirent Juda, ils menacèrent Jérusalem, ils assiégèrent Bethléhem, le tout en vain. David les battit à deux reprises, les poursuivit de Gabaon jusqu'à Guézer[3], et les relança sur leur propre territoire. La lutte, engagée tout le long de la frontière, de Gath à Ékron, dura assez longtemps avant de produire aucun résultat : pendant plusieurs années, ce ne furent qu'incursions, pillages, alertes, escarmouches perpétuelles de part et d'autre. David ne se

1. II *Sam.*, v, 11 ; I *Chron.*, xiv, 1. — 2. II *Sam.*, vi ; I *Chron.*, xiii, xv-xvi. — 3. II *Sam.*, v, 17-25 ; I *Chron.*, xiv, 8-17.

ménageait point. Un jour, il s'aventura si avant dans la mêlée qu'Abishaï eut peine à l'en tirer sain et sauf : ses compagnons lui défendirent désormais d'assister aux batailles. Il avait toujours avec lui un corps de six cents braves (*gibborim*), recrutés parmi les Hébreux et parmi les étrangers, Philistins, Crétois, Cananéens et Hittites ; c'était le noyau de sa garde, et leurs chefs, Joab et Abishaï, Éléazar, fils de Dodo, Elkhanan de Bethléhem, Jonathan, Bénaiah, restèrent à jamais populaires en Israël. On se racontait, des siècles après leur mort, comment Jabsokham, fils de Hakmoni, avait abattu trois cents hommes à lui seul, un jour de combat[1], et comment « Bénaiah aussi, fils de Jéhoiada, fils d'un vaillant homme de Kabzéel, avait accompli de grands exploits. Il tua deux des plus vaillants hommes de Moab, et il descendit et frappa un lion au milieu d'une fosse, un jour de neige. Il tua aussi un homme égyptien qui était haut de cinq coudées. Cet Égyptien avait en main une lance grosse comme une ensouple de tisserand ; mais Bénaiah descendit contre lui avec un bâton, arracha la lance des mains de l'Égyptien et le perça de sa propre lance[2]. » Les Philistins, las de leur mauvaise fortune, se résignèrent à la paix. Gath et les villages de son ressort demeurèrent au pouvoir des Israélites[3], mais les quatre autres villes ne furent pas même astreintes à un tribut régulier. Leur puissance militaire ne



Un soldat cananéen.

1. I *Chron.*, XI, 11. — 2. II *Sam.*, XXIII, 20-21 ; I *Chron.*, XI, 22-23. — 3. I *Chron.*, XVIII, 1.

survécut pas longtemps à cet échec et elle mourut presque aussi subitement qu'elle était née[1].

L'heureuse issue de cette longue aventure mit David en goût de succès : son royaume se développa sur tous les points à la fois avec la rapidité habituelle aux monarchies orientales. Moab succomba le premier : les deux tiers de la population furent massacrés de sang-froid, le reste se soumit[2]. Au nord, les Hébreux rencontrèrent un ennemi plus redoutable. La Syrie était morcelée, comme au temps des Égyptiens, en royaumes rivaux, ceux de Damas, de Maakha, de Rohob, de Zobah, d'Hamath; le prince qui régnait alors sur Zobah, Hadadézer, fils de Réhob, les renversa l'un après l'autre. La fondation d'un État unique dans la vallée de l'Oronte ne pouvait plaire à David : il attaqua l'Aram-Zobah au moment où Hadadézer « allait pour recouvrer ses frontières sur le fleuve d'Euphrate », et il remporta une victoire signalée. La tradition ajoute qu'il avait annexé Damas et qu'il avait reçu l'hommage plus ou moins nominal des roitelets voisins, mais cela n'est rien moins que prouvé. La défaite d'Hadadézer remplit de joie non seulement les Hébreux, mais plusieurs chefs syriens que son humeur inquiète gênait : Thou d'Hamat dépêcha son fils Joram à David pour le féliciter de son triomphe[3]. Cette conquête en entraîna d'autres. On avait dégarni les territoires du sud afin d'occuper Zobah, et les Iduméens avaient saisi cette occasion de razzier Juda : Joab et Abishaï les anéantirent dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte[4]. Leur roi périt les armes à la main, et son fils Hadad s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs. Joab égorgea toute la partie mâle de la population, et il installa des garnisons juives à Élath et à Éziongaber, vers la pointe orientale de la mer Rouge[5] : David consacra le butin à Jahvéh, et Jahvéh, plein de gratitude, « le garda partout où il allait[6]. »

Quelques années d'une politique habile avaient transformé

1. Sur ces guerres philistines, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 215-267. — 2. II *Sam.*, VIII, 5; I *Chron.*, XVIII, 2. — 3. II *Sam.*, VIII, 3-10; I *Chron.*, XVIII, 3-10. — 4. II *Sam.*, VIII, 13-14; I *Chron.*, XVIII, 12-13. — 5. I *Rois*, XI, 15-16. — 6. II *Sam.*, XVIII, 11-12, *Chron.*, XXIII, 10-11.

les Hébreux en conquérants. Leur autorité était respectée des bords de l'Oronte au torrent d'Égypte et aux rives de la mer Rouge. Moab, Édom, Ammon relevaient directement de leurs officiers; les Philistins fournissaient le froment et l'huile à la table royale; la Phénicie leur offrait ses bois précieux et leur prêtait ses artistes : Zobah, Hamath et les États de



Le site de Rabbath-Ammon.

l'Araméе leur payaient redevance. Leur royaume en arrivait presque à être un empire, coulé dans le même moule que ceux de l'Égypte et de la Chaldée, mais il était étriqué, mal né et peu viable. Pas plus qu'aux temps des Pharaons, les tributaires n'avaient abdiqué le désir de liberté : au fond de leur cœur, ils détestaient la souveraineté d'Israël et ils ne souhaitaient qu'un prétexte, bon ou mauvais, pour risquer de nouveau la fortune des armes. Nahash, roi des Ammonites, étant mort, David, qu'il avait jadis protégé contre les persécutions de Saül, envoya complimenter son fils Hanoun. Celui-ci s'imagina que les ambassadeurs étaient des espions

chargés de lever le plan de sa cité royale : il leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements jusqu'à la ceinture, et les chassa ignominieusement. Ce fut le signal de la guerre. Les Ammonites s'entendirent avec Hadadézer et ils soulevèrent la Syrie : les contingents de Rohob, de Maakha, de Tob et de Zobah se hâtèrent à leur aide. Joab, qui commandait en l'absence de David, se trouva serré entre les Ammonites et les troupes de secours : il partagea son armée en deux corps, conserva sous ses ordres celui qui faisait face aux Syriens et confia l'autre à son frère Abishaï. Les Syriens enfoncés, les Ammonites se débandèrent, et Joab ne jugea pas à propos de les poursuivre jusque dans leur ville. Hadadézer ne se tint pas pour battu; il rassembla ce qu'il avait de soldats et il réclama des renforts aux Araméens d'au delà l'Euphrate. Cette fois, David prit l'offensive : il franchit le Jourdain et il s'avança jusqu'auprès d'Alam, où Sobakh, général d'Hadadézer, accepta la bataille. Les Syriens plièrent de nouveau : Sobakh fut tué dans la déroute et Hadadézer, abandonné de ses alliés, implora l'aman. L'année suivante, Joab investit Rabbah. Au moment où elle allait céder, il appela le roi au camp pour lui laisser l'honneur de la reddition. Les Ammonites furent traités aussi durement que leurs cousins de Moab : « on les mit sous des scies, et sous des herses de fer, et sous des haches de fer, et on les fit passer par les fourneaux où l'on cuit la brique[1] ». La clémence ne comptait point parmi les vertus favorites d'Israël.

La Syrie avait donc trouvé son maître. Les Assyriens, rejetés au delà de l'Euphrate par le désastre d'Assournazirabal II, ne songeaient plus à l'assaillir, et l'Égypte usait les restes de son énergie d'autrefois dans des querelles intestines : les circonstances étaient propices à façonner en un seul État les nations comprises entre l'Euphrate et la mer Rouge. La création du royaume d'Israël ne procura pas à la Syrie l'unité qui lui aurait été nécessaire pour résister avec des chances de succès aux entreprises de ses deux puissants voisins. Aussi bien, les Hébreux n'étaient pas un peuple

1. II *Sam.*, x-xii; *Chron.*, xix-xx.

militaire. Ils pouvaient se laisser entraîner au combat par un chef audacieux et produire un effort momentané qui les arrachât à leur apathie, mais bientôt, leur naturel reprenant le dessus, ils cédaient à leurs inclinations d'agriculteurs ou de nomades, et ils retombaient dans leurs petites rivalités de tribu à tribu : autant ils étaient disposés aux courses rapides, aux razzias chez les voisins, autant ils goûtaient peu les guerres longues qui exigeaient une organisation aussi méthodique que celle de l'Égypte et de l'Assyrie. Les expéditions de David, ou plutôt de son lieutenant Joab, car David lui-même parut assez rarement sur les champs de bataille étrangers[1], n'eurent donc d'autre résultat que de ramener dans Israël du butin, des troupeaux, des esclaves. Le vaincu promettait le tribut et il le payait tant que l'effroi causé par la défaite subsistait en lui : à la première occasion, il en suspendait l'envoi et il ne se décidait à l'acquitter que devant la crainte d'une défaite nouvelle. Tant que David ou les généraux à qui David avait dû sa grandeur furent là pour recommencer la lutte, la puissance hébraïque se maintint : elle cessa presque d'elle-même sitôt qu'ils eurent disparu.

David aurait dû mourir au lendemain de sa dernière victoire : comme la plupart des souverains d'Orient, il vécut trop pour son bonheur, et il finit parmi les misères qui attristent d'ordinaire la fin d'un long règne. L'étiquette monarchique voulait qu'à chaque agrandissement dans la fortune d'un prince correspondît un accroissement proportionnel dans le nombre de ses serviteurs et de ses femmes. David ne s'était pas soustrait à cette loi : aux deux épouses qu'il avait eues pendant son exil à Ziklag, il avait ajouté successivement et Maakha l'Araméenne, fille du roi de

1. Cf. II *Samuel*, XVIII, 3, le discours naïf que le rédacteur du livre prête aux soldats : « Tu ne dois point marcher avec nous. » (Cf. II *Samuel*, XXI, 17). Dans le passage II *Samuel*, VIII, 16, il est dit que « Joab, fils de Zérouyah, était à la tête de l'armée », et de fait c'est Joab qui dirige la campagne contre les Ammonites et les Araméens (II *Samuel*, X, 8 sqq.) : David n'intervient que lorsque la victoire définitive est assurée par les succès de son lieutenant (II *Samuel*, X, 15-18 ; XII, 26-31).

Gessur, et Khaggit, et Abital, et Égla, et bien d'autres. Pendant le siège de Rabbah, il avait séduit Bathshéba, femme d'Uriah le Hittite, et il avait supprimé le mari dont la présence était gênante : vertement réprimandé par le prophète Nathan, il s'était repenti du crime et il avait gardé la maîtresse[1]. Des querelles éclatèrent entre les enfants de tant de mères différentes. Amnon, né d'Akhinoam, viola sa sœur Tamar, fille de Maakha : Absalom, frère de Tamar, vengea cet affront dans le sang du criminel. Gracié par son père, il se révolta bientôt après, et il débaucha la majorité du peuple à sa suite. Ses hésitations au moment critique laissèrent à David le temps de se réfugier au delà du Jourdain : la multitude indisciplinée qu'Absalom traînait après lui fut dispersée aisément par l'armée royale, et lui-même, il fut tué par Joab dans la déroute[2]. Le chef mort, il semblait que la guerre civile n'eût plus d'objet : la jalousie des tribus contre Juda la prolongea quelque temps encore. Elle ne se termina que sous les murs d'Abel-beth-Maakha par la mort de Sibah le Benjaminite[3]. David n'eut plus de rébellions à craindre, mais le choix de son successeur le jeta dans des difficultés inextricables. Selon l'ordre naturel, le trône aurait dû appartenir à son quatrième fils, Adonijah, né de Khaggit : Bathshéba décida le vieux roi à proclamer son jeune enfant Salomon dans Jérusalem et à partager le pouvoir avec lui. Il survécut quelques mois à cette association, et il mourut à l'âge de soixante et onze ans, dans la quarante et unième année de son règne[4].

L'intrigue de harem qui avait porté Salomon au trône s'acheva par un massacre. Tous ceux que sa mère soupçonnait d'hostilité ou même d'indifférence envers lui furent égorgés, et Joab lui-même périt au pied de l'autel[5]. Il ne fut pas remplacé : Salomon n'avait point le tempérament batailleur et il ne conserva pas intact le domaine que son père avait tant peiné à acquérir. Pour réduire Guézer, dont les habitants, Cananéens d'origine, avaient gardé leur autonomie, il fut obligé de recourir aux Égyptiens. Il de-

1. II *Samuel*, XI-XII. — 2. *Samuel*, XIII, XIV. — 3. II *Samuel*, XX. — 4. I *Rois*, I-II. — 5. I *Rois*, II, 10-35.

manda en mariage la fille du Pharaon, Psinakhès ou Psousennès II, qui régnait alors en Égypte et il décida son beau-père à intervenir : les ingénieurs égyptiens eurent bientôt raison de la ville, la démantelèrent et la livrèrent au Juif comme dot de sa femme[1]. Partout ailleurs il n'éprouva que des échecs. Hadad, fils du roi d'Édom tué sous David, revint d'Égypte où il s'était tenu longtemps caché, et il souleva l'Idumée contre les Hébreux[2]. Rézon, roi de Zobah, s'empara de Damas et constitua sur la frontière septentrionale un État militaire dont l'inimitié fut longtemps dangereuse à ses successeurs[3]. Par bonheur Moab et Ammon demeurèrent tranquilles, et Tyr, qui aurait pu s'opposer à Israël avec avantage, brigua son alliance. Depuis la chute de Sidon, elle était devenue la métropole de la Phénicie[4] D'abord gouvernée par deux suffètes[5], elle s'était donnée un roi, Abibaal, à peu près dans le même temps que les Hébreux acclamaient David. Hirom Ier, fils d'Abibaal, avait toujours eu des relations d'amitié avec son voisin : il lui avait fourni des bois et des artistes phéniciens pour la construction du palais de Jérusalem. Il continua la même politique sous Salomon, et il y gagna de pouvoir reporter sur les colonies ce qu'il possédait de forces disponibles[6].

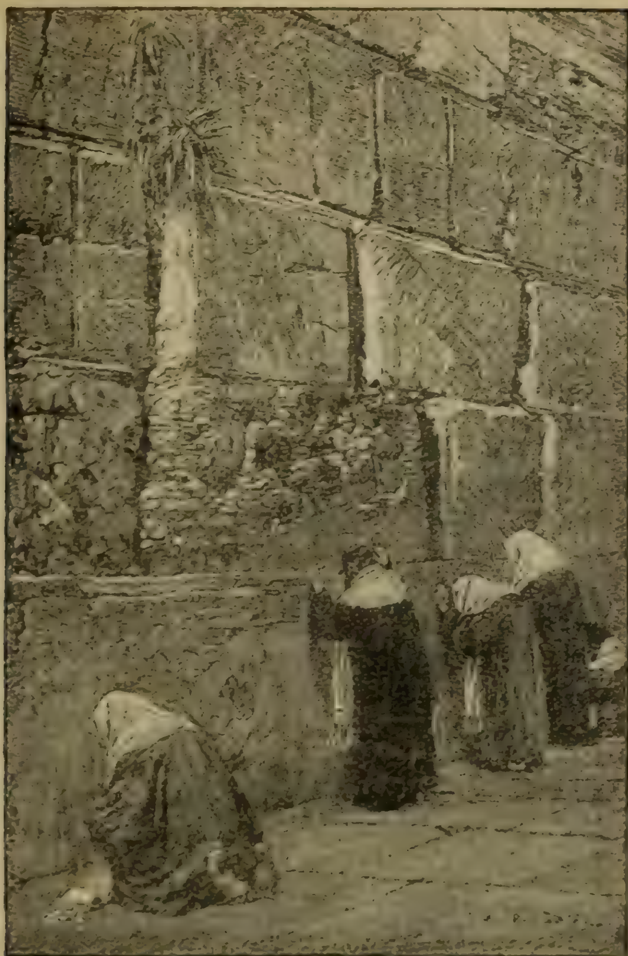
S'il n'avait pas le goût de la bataille, Salomon fut du moins un administrateur avisé. Il répara les enceintes de Mageddo et d'Hazor; il fortifia Guézer, les deux Bethhoron, Tamar[7], sur de nouveaux plans, afin de couvrir la frontière méridionale. Une tradition, d'origine assez tardive[8], assurait qu'il avait pavé avec le basalte noir de Bashan les routes qui conduisaient à Jérusalem. Jérusalem elle-même fut entourée de murailles : le roi y édifia des palais, un pour lui, un pour la fille de Pharaon, des piscines, des portiques. La

1. I *Rois*, III, 1. — 2. I *Rois*, XI, 14-22. — 3. I *Rois*, XI, 23-24. — 4. Voy. plus haut, p. 374. — 5. Voy. plus haut, p. 362, note 2. — 6. Sur l'origine de la royauté tyrienne, voir le fragment de Ménandre (*Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. IV, p. 445 sqq.). Hirom est peut-être nommé sur les fragments d'un vase en bronze découvert à Chypre (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 22-26 et pl. V). — 7. C'était probablement une petite ville située dans le désert de Juda. La tradition a substitué Tadmor à Tamar, et elle a attribué la fondation de Palmyre à Salomon. — 8. Josèphe, *Ant. Jud.*, 7, § 4.

guerre ne lui suppléant plus de quoi payer ce luxe, ce fut son peuple qui en supporta les frais : il gréva d'impôts les descendants des Cananéens, et il obligea les Hébreux eux-mêmes à la prestation en nature pour l'entretien de la maison royale. Le territoire d'Israël, tendu entre la Méditerranée, la mer Rouge et le désert, barrait les routes d'Afrique et commandait ainsi les deux grands marchés du monde, l'Égypte et la Chaldée. Outre les droits de péage auxquels les caravanes avaient été astreintes de tout temps, Salomon se réserva le monopole de divers produits égyptiens, le fil, les chars et les chevaux. Le fil d'Égypte, le plus fin peut-être que l'antiquité ait connu, était recherché par les teinturiers et par les brodeurs de Babylone. Les chars, à la fois solides et légers, étaient un article de commerce fort précieux, à une époque où l'usage des chariots de guerre était universel. Enfin la race chevaline, importée par les Pasteurs aux bords du Nil, s'y était acclimatée et elle y avait prospéré, grâce aux soins que les Pharaons et les nobles avaient pris d'elle. La plupart des villes de la Moyenne et de la Basse-Égypte, Khmounou, Khninsou et d'autres possédaient des haras célèbres[1], où les princes syriens s'approvisionnaient. Salomon décréta que lui seul désormais servirait d'intermédiaire entre les étrangers et le pays de production. Il taxa, dit-on, les chars à six cents pièces d'argent, les chevaux à cent cinquante pièces par tête, et il les livra aux princes des Khati, probablement avec un bénéfice considérable[2]. Cela même ne lui suffit pas : à l'exemple et peut-être à l'instigation de la Phénicie, il rêva de joindre aux richesses naturelles de son royaume les ressources du trafic avec les contrées lointaines. Hirom lui prêta des ouvriers et des matelots qui équipèrent une flotte à Éziongaber, et qui cinglèrent sur la mer Rouge vers les parages d'Ophir[3]. Ils revinrent au bout

1. Cela est prouvé pour le huitième siècle par l'inscription de Piônkhi Miamoun. Le haras de Khmounou y est mentionné, l. 64-65, celui de Khninsou, l. 70-71, ceux de la Basse Égypte, l. 109, 111, 113, 114, 119. — 2. I *Rois*, x, 28-29. Plus tard encore, au temps de Sargon, les Assyriens avaient les chevaux d'Égypte en grande estime (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 187-188). — 3. On remplirait une bibliothèque rien qu'avec les traités qu'on a écrits sur l'em-

de trois ans avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierre-



Restes du temple de Salomon.

ries, des bois précieux et des animaux curieux, tels que des

placement du pays d'Ophir. On a voulu le placer en Arabie, sur la côte d'Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java et jusqu'au Pérou. Les noms du bois d'*Almouq*, des paons, paraissent être d'origine indienne, et ont fait pencher la balance en faveur de l'Inde. Il se pourrait cependant qu'au lieu d'aller chercher ces objets dans l'Inde même, les matelots de Salomon les aient trouvés dans un des nombreux comptoirs de la côte d'Afrique, qui ont pu être en rapport avec l'Inde depuis une haute antiquité.

singes et des paons. Le succès du premier voyage encourageait à le renouveler : pendant une partie au moins du règne, les Hébreux entretinrent des rapports réguliers avec les princes de l'Arabie méridionale[1]. Le profit réel de ces expéditions romanesques ne dut pas être considérable, mais l'audace qu'elles supposaient frappa vivement les imaginations, et elle valut à Salomon plus de renommée légendaire que ses victoires n'en avaient mérité à David.

Et pourtant Salomon s'acquit un titre plus grand encore que son habileté politique à l'admiration des derniers Juifs. L'ambition des souverains sémites a toujours été d'avoir dans le palais même, ou du moins à côté du palais, un sanctuaire et un prêtre qui relèvent d'eux directement. Les chefs de tribus et de clans israélites avaient multiplié les cultes domestiques. Jéroubbaal avait consacré une image dans Ophrah après sa victoire[2]. David, maître de Jérusalem, avait songé à s'y bâtir un temple et il en avait choisi l'emplacement : Salomon accomplit l'œuvre que son père avait seulement projetée. Le Moriah avait une figure irrégulière dont la surface naturelle s'adaptait mal à l'usage auquel on le destinait : il en rectifia les contours par des murs de soutènement qui, selon les exigences du terrain, s'enracinaient aux flancs de la montagne ou descendaient au fond de la vallée; l'espace circonscrit entre ces murs fut comblé de terre et forma une sorte d'esplanade carrée sur laquelle l'édifice reposa. Moyennant une contribution annuelle d'huile et de blé, Hirom se chargea d'envoyer les ouvriers, les ingénieurs et les bois de charpente[3]. Le temple avait la façade tournée vers l'Orient : il était large de vingt coudées, long de soixante et haut de trente. Les murs étaient en gros blocs de pierre, les boiseries en cèdre sculpté et doré; pour y entrer, on passait sous un portique (*oulam*) et entre deux colonnes de bronze ciselé, qu'on nommait Yakin et Boaz. L'intérieur ne comprenait que deux salles : le lieu saint (*hékal*), qui renfermait l'autel des parfums, les chandeliers à sept branches et la

1. I *Rois*, IX, 26-28; X, 11, 15, 22; II *Chron.*, VIII, 17-18; IX, 10, 13, 21. — 2. *Juges*, VIII, 25-28. Cf. *Juges*, XVII, 5, sqq... l'histoire du Lévite de Juda, de Mikah, et des Danites, voir p. 406-407. — 3. I *Rois*, V, 15-26.

Table des pains de proposition; le Saint des saints (*debir*), où l'arche de Jahvéh reposait sous l'aile de deux chérubins en bois doré. Sur trois des côtés de la nef, et jusqu'à moitié de la hauteur, s'étageaient trois rangées de cellules, où le trésor et le matériel étaient entassés. Le souverain pontife pénétrait une fois l'an au Saint des saints. L'*hékal* était accessible aux prêtres, et ils y célébraient les cérémonies journalières du culte : on y brûlait les parfums, et l'on y accumulait les pains de proposition. Sur le parvis intérieur, et vis-à-vis de l'entrée, étaient dispersés le grand autel des holocaustes, la mer de bronze et les dix bassins de moindre taille où on lavait les membres des victimes, les chaudières, les couteaux, les pelles, tous les ustensiles nécessaires aux rites sanglants. Un mur bas, couronné d'une balustrade en bois de cèdre, séparait cette cour vénérable d'une autre cour où le peuple était admis en tout temps. L'an XII de son règne, Salomon opéra lui-même la dédicace : il transporta l'arche de Jahvéh de Sion au Saint des saints, et il offrit les sacrifices, au milieu de la joie et de l'admiration universelles[1]. L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer leur temple comme une œuvre unique : en fait, il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur royaume était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un peuple petit.

Les religions de Canaan et d'Israël : le schisme des dix tribus.

Il est difficile de tracer un tableau complet de ce que les religions de Canaan étaient au début. De même que le pays a subi l'influence politique de la Chaldée et de l'Égypte, il a reçu l'empreinte de leurs idées religieuses. Le dieu-poisson de Babylone[2] était chez lui dans Ascalon, sous la figure de Dagon[3]. Le nom de la déesse Astarté et son rôle semblent

1. I *Rois*, VI-VIII. La description du temple, interpolée par endroits, est en somme assez exacte pour qu'on puisse se faire une idée de l'édifice, en tenant compte des données matérielles que fournit la comparaison avec les temples égyptiens. — 2. Voir plus haut, p. 169-170, 175-176. — 3. *Juges*, XVI, 23 : I *Samuel*, V, 1 sqq.

être adaptés de l'Ishtar babylonienne. Peut-être ces divinités se sont-elles introduites au temps où une partie des tribus cananéennes vivaient sur les bords du Golfe Persique, en contact journalier avec les habitants de la Chaldée[1]. Les emprunts à l'Égypte ne peuvent pas être plus anciens que la dix-huitième dynastie, mais ils ont modifié profondément la physionomie de certains mythes phéniciens. La légende d'Isis et d'Osiris émigra à Byblos et elle s'y greffa sur celle d'Adonis et d'Astarté : on affirmait que le corps d'Osiris, dépecé par Typhon et lancé à la mer, avait été balloté par les flots puis déposé sur la côte de Syrie et qu'il y avait séjourné pendant de longues années[2]. Thot, naturalisé Phénicien, conserva, dans sa patrie nouvelle, son rang d'historiographe divin et d'inventeur des lettres[3]. Que ce croisement de types ait été, non pas le fait des seuls Phéniciens, mais une sorte d'œuvre commune à laquelle Égyptiens et Sémites collaborèrent avec une activité égale, on n'en saurait douter à voir le nombre des divinités syriennes[4] qu'on adorait à Mem-



Thot phenicien

1. Voir plus haut, p. 166-167, 195-196. — 2. *De Iside et Osiride*, XV. D'après l'auteur du *De deâ Syria*, VII, Osiris serait resté en Phénicie; les fêtes que l'on croyait avoir été instituées en l'honneur d'Adonis, l'auraient été en l'honneur du dieu égyptien. — 3. Cf. le fragment de Sanchoniathon relatif à Thot dans Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 800 — 4. Hathor de Byblos, c'est-à-dire la déesse Hathor adorée à Byblos, est mentionnée dans une inscription de Turin (Maspero, *Note sur quelques points de grammaire et d'histoire* dans le *Recueil*, t. II, p. 120); la grande déesse de Byblos, Baalath-Gebal, est représentée sous les traits d'Hathor sur le fragment de bas-relief découvert par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 179) et sur la stèle de Iehavmélek (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 2 et pl. I). Baal-Zéphon et Marna sont mentionnés au revers de Papyrus Anastasi n° IV; Baal, Anati, Astarté, dans le poème de Pentaoïrit et sur des stèles du Louvre, de Turin et du Bristish Museum.

phis et à Thèbes au temps des Ramessides. Le travail de fusion s'opéra sur les bords du Nil aussi bien qu'au pied du Liban, et nous avons encore les débris d'une version égyptienne de la légende d'Astarté[1]; transplantés des sanctuaires phéniciens d'Égypte aux sanctuaires phéniciens d'Asie, les mythes étrangers se mêlèrent si intimement aux nationaux qu'ils finirent par être adoptés de la nation entière.

Les Cananéens, les Phéniciens, les Édomites, tous les peuples de Syrie dont l'origine sémitique est prouvée, tous ceux qui s'étaient, comme les Khati et les Philistins, amalgamés aux tribus sémites, possédaient une religion analogue à celles de la Chaldée et de l'Assyrie. Mais à Babylone les concepts, brassés par une caste sacerdotale puissante, s'étaient coordonnés et ils composaient un ensemble de dogmes complet[2]. En Syrie, ils continuèrent longtemps à l'état flottant et les dieux se partagèrent le sol comme autant de princes féodaux. Chaque tribu, chaque peuple, chaque ville avait son *seigneur* (adôn), son *maître*, son Baal, qu'on désignait souvent d'un titre particulier pour le distinguer des maîtres, Baalim, des cités voisines[3]. Les dieux de Tyr et de Sidon s'appelaient Baal-Sour, le maître de Tyr, Baal-Sidon, le maître de Sidon. Les plus exaltés d'entre eux, ceux qui personnifiaient dans sa pureté le principe du feu céleste, du soleil créateur et moteur de l'univers, étaient qualifiés de *roi* (mélek, molok) des dieux[4]. Nous ignorons malheureusement les noms de beaucoup de ces rois : El ou Kronos trônait à Byblos, Kamosh chez les Moabites[5], Ammân chez les



Le dieu de Tyr.

1. Birch, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 871, p. 119-120. — 2. Cf. plus haut, p. 168-174 sqq. — 3. Sur le caractère des Baalim phéniciens, voir Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis van de Ægyptische en Mesopotamische Godsdiensten*, 1872, p. 451-457. — 4. « Un dieu spécial du nom de Moloch n'existe guère que dans l'imagination des savants » (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457). — 5. *Juges*, XI, 24, Kamosh est nommé dieu des Ammonites. Milkom paraît signifier *leur roi*, et n'être qu'une corruption voulue de la formule Milkon, *notre roi*, dont les Cananéens

enfants d'Ammon, et chaque canton des Khati avait son Soutkhou particulier, Soutkhou de Khaloupou, Soutkhou de Tounipou, Soutkhou de Khissapa[1]. Melkarth, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été propagé au loin par les colonies tyriennes, n'était que le Baal de la métropole et les inscriptions parlent de lui comme du dieu Melkarth, Baal de Tyr[2]. Chacun des Baal se compliquait d'une divinité féminine qui était la maîtresse, Baalat, de la cité, la reine (Milkat) des cieux[3], comme il en était le maître et le roi. Elle avait le nom générique d'Astarté, mais elle y joignait parfois celui du dieu auquel elle était mariée, Ashtor de Kamosh[4]; celui d'un des emblèmes qu'on lui avait assignés, Ashtoreth Karnaïm, à cause des deux cornes du croissant lunaire[5]; celui de la ville ou du pays dont elle était la patronne, Astarté de Khati[6]; un surnom provincial, Tanit, Ashérah, Anati[7]; une épithète tirée de l'une de ses qualités, Ashtoret Naamah, la bonne Astarté[8]. Le caractère de ces divinités n'est pas aisé à définir. Les Baalim sont presque tous l'incarnation des forces de la nature, du soleil, des astres; les Astartés président à l'amour, à la génération, à la guerre, et par suite aux diverses saisons de l'année, à celle où la nature renaît et enfante, comme à celle où elle semble mourir. Dieux ou déesses, tous habitent le sommet des montagnes, le Liban[9], l'Hermon[10], le Sinaï, le Kasios[11], les bois[12], les

se servaient en s'adressant au dieu (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457-458). C'est du moins ainsi qu'on traduit les Septante, II *Samuel*, XII, 30, et I *Chron.*, XX, 2 : Μολχὸμ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν. — 1. Cf. la liste des Soutkhou qui est donnée à la fin du traité de Ramsès II avec le prince de Khati, l. 27. — 2. M. de Voguë, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 51-52. — 3. Jérémie, VII, 16; XXIV, 17-23. — 4. Inscription de Mesha, l. 11. — 5. Le nom de la déesse ne s'est plus conservé que dans celui d'une ville (*Genèse*, XIV, 5). — 6. Traité de Ramsès II avec le prince de Khati, l. 28. — 7. Anati est souvent citée dans les textes égyptiens, même populaires. — 8. L'orthographe Ἀστρονόη doit se corriger en Ἀστρονόμη comme l'ont vu et Movers (*Die Phönizier*, t. I. p. 636) et Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t. II, p. 285). — 9. *Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 25-26, à propos d'une inscription qui pourrait remonter jusqu'à Hirom Ier (Clermont-Ganneau, *Hiram king of Tyre*, dans le *Palestine Expl. Fund*, 1880, p. 174-181). — 10. Cf. le nom de Baal-Hermon, dans les *Juges*, III, 3. — 11. M. de Voguë, *Syrie centrale, inscriptions*, p. 103-105. — 12. Sur tous ces points, voir le mémoire détaillé de Baudissin, *Studien*

eaux : ils se révèlent aux mortels sur les hauteurs (*Bamôth*), et ils se logent dans les arbres, dans les buissons, dans les pierres brutes (bétyles), dans les dolmens, dans les blocs taillés en colonne (*masseboth*[1]).

Le même penchant à en réduire le nombre qu'on observe en Égypte et en Chaldée, prévalut également en Syrie. La multitude des Baalim et des Astartés secondaires tendit à se



Un dolmen cananéen.

résoudre en un seul couple suprême, Il et Ilât, Bel et Baalat, auprès duquel les autres couples divins n'eurent plus qu'un semblant d'existence. Baal ainsi conçu, s'intitulait Élioun, le dieu par excellence, le maître du ciel[1], des temps et de l'éternité[2] : il était le soleil et sa compagne la lune. Dans un autre système, celui que les Grecs ont le mieux connu, sept dieux, les Cabires, fils de Sydyk, le véridique, représentaient la classe des créateurs, et se groupaient autour d'un huitième, Eshmoun, qui les dominait tous. Leur

zur semitischen Religions-geschichte, t. II, p. 145 sqq. — 1. Baalsamin. — 2. M. de Vogüé, *Syrie centrale*, *Inscriptions* n° 73, p. 53, dans un texte palmyrénien. La glose 'Αλδήμιος, de l'*Etym. Magnum*, répond à la formule Baal-Haladim, *maître des temps*, et s'appliquait au dieu suprême de Gaza.

mythe, populaire dans les villes marchandes, à Ascalon, à Béryte, à Sidon, fut disséminé par les marins sur les côtes de la Méditerranée, et survécut même à la colonisation phénicienne : il eut son sanctuaire et des mystères célèbres dans l'île de Samothrace jusqu'aux derniers jours du paganisme. A l'époque gréco-romaine, Philon de Byblos, travaillant sur les vieux manuscrits des bibliothèques sacerdotales, essaya, d'après Sanchoniaton, de condenser les légendes en corps de doctrines et il en composa une sorte de Genèse phénicienne. « Au commencement, disait-il, était le chaos (*bohou*), et le chaos était plein de ténèbres et troublé, et le souffle (*rouah*) flottait sur le chaos. — Et le chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. — Mais alors le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé désir (*khepez*) : — or le désir fut le principe qui créa tout, et le souffle ne connut pas sa propre création. — Le souffle et le chaos se mêlèrent, et *môt* (le limon) naquit, et de *môt* sortit toute semence de création, et *môt* fut le père de toutes choses : or *môt* avait la forme d'un œuf. — Et le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations brillèrent. — Il y eut des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, et on les appela *zophésamin* (contemplateurs des cieux). — Or l'éclat du tonnerre, dans la lutte de ces éléments qui commençaient à se séparer, éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles commencèrent à se mouvoir et à se rechercher sur la terre et dans la mer[1]. » Au dixième siècle avant notre ère, les Phéniciens étaient bien loin encore de donner à leurs idées religieuses une forme aussi abstraite.

Les cultes cananéens comportent une quantité de cérémonies sanglantes ou licencieuses, telles qu'on ne trouve point

1. Philon et Sanchoniathon, Fragm. 2, dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 565. Cf. Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 257-295. Sur la valeur de ces fragments, consulter E. Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'Histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1858, t. XXIII, p. 241 sqq., et Baudissin dans les *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. I, 1876.

les pareilles dans les cultes contemporains. D'une part, les Baalim avaient le tempérament farouche et envieux : ils réclamaient impérieusement le sang, non seulement des animaux, mais de l'homme. En temps ordinaire, celui-ci se rachetait en retranchant une part de lui-même et en se soumettant à la circoncision[1] : dans les circonstances graves cette substitution légère ne suffisait plus, et le dieu voulait la mort du premier-né[2]. Même, dans les cas de danger public, le roi et les nobles présentaient non plus une seule victime, mais tous ceux de leurs enfants que le dieu choisissait. On les brûlait vifs devant lui, et l'odeur de leurs chairs apaisait sa colère; le chant des flûtes et le fracas des trompettes couvraient leurs cris de douleur, et, pour que l'offrande fût efficace, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête[3]. Les Astartès, moins cruelles, n'étaient pas moins exigeantes : elles prescrivaient à leurs prêtres les flagellations, les mutilations volontaires, parfois même la perte de la virilité[4]. Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pour servants que des mignons et des courtisanes (*kedeshôt*). Les plus brillantes et les plus scandaleuses de leurs panégyries étaient celles que l'on célébrait près de Byblos en l'honneur de la grande déesse. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, les pèlerins accouraient vers le sanctuaire d'Aphaka et vers la vallée du fleuve Adonis[5]. Au solstice d'été, au moment où « l'été tue le printemps[6] », les mystères auxquels ils assistaient revêtaient un caractère funèbre : la déesse s'était éprise du maître des maîtres, Adôn Adonîm, mais un rival jaloux, caché dans le corps d'un

1. Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., la manière dont une vieille tradition envisageait le rite de la circoncision chez les Hébreux. — 2. C'était à l'exemple de leur dieu El, identifié par les Grecs avec Kronos, que les Phéniciens sacrifiaient leur premier-né (Philon-Sanchoniathon, Fragm. 5, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 570-571). — 3. Plutarque, *De Superst.*, p. 171. S'il faut en croire Tertullien (*Apolog.*, 9), la coutume d'offrir les enfants aurait duré jusqu'au proconsulat de Tibère. — 4. Cf. l'histoire de Combabos dans le *De deâ Syriâ*, 20. Peut-être l'usage de l'émasculation volontaire n'a-t-il commencé à se répandre qu'aux derniers temps du culte phénicien. — 5. Sur les fêtes d'Adonis, Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 465-467. — 6. Johannes Lydus, *De Mensibus*, IV, 44.

sanglier monstrueux, venait de lui tuer son amant. Elle l'ensevelissait et la Phénicie entière s'associait à son deuil de Tammouz[1]. Sur les catafalques dressés dans les temples et dans les hauts lieux, des statues en bois peint simulaient le dieu, qu'on veillait avant de le conduire au tombeau : partout, dans les rues de la ville, dans les bois, par la montagne, des troupes de femmes échevelées ou la tête rase, les habits en lambeaux, la poitrine meurtrie, le visage déchiré à coups d'ongles en signe de douleur, erraient et se lamentaient. Au jour voulu, on enterrait le simulacre avec les rites traditionnels, et l'on préparait les jardins d'Adonis, sorte de vases où des rameaux verdoyants, plantés sans racines, se desséchaient au soleil. L'été s'écoulait ; vers l'automne, « à la suite de pluies très fortes et subites, tous les torrents versaient dans la mer des flots d'eau rougeâtre, qui, par suite de la direction du vent, perpendiculaire au rivage, ne se mêlaient que très lentement à l'eau de la mer, et formaient, surtout vus obliquement, une bande rouge le long des côtes[2]. » C'était le sang d'Adonis, et la douleur des fidèles se ravivait à son aspect. Sept jours durant, les larmes avaient leur cours, mais, le huitième, les prêtres annonçaient que le dieu, ressuscité, allait rejoindre sa divine maîtresse. Aussitôt la joie éclatait bruyante et sans bornes : de même qu'on avait feint la mort et la sépulture, on jouait au naturel les scènes de la résurrection. Toutes les femmes, et non pas seulement les pleureuses, se rasaient la tête ou, si elles étaient trop coquettes pour renoncer à leur chevelure, elles se rachetaient en se donnant à un étranger, comme la déesse s'était livrée à son amant ranimé[3] : le salaire de leur faiblesse était versé au trésor sacré[4].

La religion d'Israël ne différait pas sensiblement à l'ori-

1. Fr. Lenormant. *Il mito di Adone-Tammuz nei documenti cuneiformi* (*Atti del IV Congreso internazionale*, p. 143-173), dérive de la Chaldée le nom Doumouzi-Tammouz et le mythe de ce dieu.— 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 28. M. Renan vit le phénomène se produire près d'Amschît, au commencement de février, Maundrell (*Voyage*, p. 57-58), le 17 mars ; il est cependant beaucoup plus fréquent vers l'automne, pendant les pluies de l'arrière-saison. — 3. *De deâ Syriâ* c. 8. — 4. Hérodote, I, cxcix ; Justin, XVIII, 6.

gine des autres religions cananéennes. Elle reconnaissait des dieux de nature diverse, dieux domestiques (*teraphim*) particuliers à chaque famille[1], dieu des astres et du ciel, dont le plus important s'appelait Jahvéh[2]. Jahvéh était le patron d'Israël au même titre que Kamosh était celui de Moab, et Melkarth celui de Tyr. Comme les divinités cana-



Vallée de l'Adonis.

néennes, il se montrait souvent jaloux, plus enclin à la colère qu'à la miséricorde, impitoyable envers ceux qui l'avaient offensé[3]. Comme les divinités cananéennes, il élisait pour em-

1. Voir l'histoire de Rachel dans la *Genèse*, xxxi, 19-38; cf. *Juges*, xviii, 15 sqq.; I *Samuel*, xix, 13 sqq. — 2. Le mot Jahvéh doit appartenir au vieux fonds sémitique, car on le retrouve, comme nom de dieu, dans le nom du roi de Hamath Iaoubidi (var. Iloubidi), au temps de Sargon (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 23 sqq.). L'origine et le sens n'en sont pas encore bien assurés : certains critiques sont portés cependant à croire qu'il fut le dieu des Kénites, avant de devenir le dieu d'Israël (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 558-560; Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 130-132). Cf. sur la forme grecque Ἰαώ, Baudissin, *Studien*, I, p. 181-254. — 3. I *Samuel*, xv; II *Samuel*, xxiv.

blèmes des images (éphod) d'homme, de taureau[1], de serpent, en métal ou en bois, des pierres brutes, des colonnes. Ainsi qu'il convient au maître de la nature, c'est dans l'orage qu'il se manifestait le plus souvent à ses adorateurs : la foudre était sa voix, le vent son souffle, la lumière son vêtement[2]. Irrité, il fermait les canaux du ciel et il arrêtait la pluie; apaisé, il lui permettait de tomber et de féconder les champs. Il avait siégé d'abord au Sinaï et au Séîr; mais, après la conquête, il descendit dans les villes, à Hébron, à Pnouel, à Shiloh, à Sichem, et il en expulsa les dieux antiques. Pour justifier son usurpation, on se rappela fort à propos que leurs sanctuaires avaient été révérés jadis par les héros mythiques de la race : Hébron avait abrité Abraham; Shiloh, Sichem, Pnouel, Makhanaïm, étaient pleins du souvenir de Jacob. Shiloh était le plus couru de tous dans les temps qui précédèrent l'établissement du royaume hébreu : la présence d'une arche mystique y attirait les dévots en foule. Jahvéh, figuré par deux pierres sacrées analogues aux bétyles, habitait dans l'arche, et quiconque touchait même involontairement sa demeure tombait foudroyé[3]. Il s'attacha à ces lieux renommés, mais sans négliger les montagnes, les bamôth des âges antérieurs : il y rendit ses oracles et il y sollicita l'hommage des fidèles. Le culte qu'il y recevait se rapprochait par bien des points des cananéens, mais il n'était à beaucoup près, ni aussi sanglant, ni aussi licencieux. La circoncision avait délivré l'homme de l'obligation du sacrifice humain[4], et l'offrande du premier-né était remplacée

1. La forme du taureau, qui prévalut à Dan et à Béthel, n'a rien de commun avec l'Apis des Égyptiens : Apis était un taureau, un dieu vivant, non pas l'image d'un dieu. La forme de serpent existait à Jérusalem, où une légende fit du serpent d'airain une image fondue par Moïse dans le désert, pour guérir les Hébreux de la morsure des reptiles. — 2. Ainsi que l'a bien montré Kuenen, le passage des livres saints auquel sont empruntées ces paroles et les passages analogues peuvent bien être de simples figures de rhétorique à l'époque où ils ont été écrits, vers le VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère; à l'origine, ils durent être pris au pied de la lettre et rendre exactement la conception que le peuple se faisait de Jahvéh. Cf. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 445 sqq. — 3. II *Samuel*, VI, 7; l. l. Kuenen, *De Godsdienst van Israel*, t. I, p. 230 sqq.; Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 545-546. — 4. Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., l'origine mythique de la

par celle du chevreau[1]. Cependant telle circonstance pouvait se présenter où la victime humaine était réclamée ou acceptée. Jephté avait consacré à Jahvéh la première personne qu'il rencontrerait en rentrant chez lui après la victoire, et sa fille fut réservée par le sort à l'accomplissement du vœu[2].

Avant leur établissement au pays de Canaan, les Hébreux n'avaient guère eu que des fêtes de bergers, comme celle de la tonte des brebis[3]. Les Cananéens, laboureurs et vignerons, avaient sanctifié par des fonctions religieuses les semailles, la récolte, la vendange et les principaux événements de l'année agricole ; chacun devait à son dieu la possession ou plutôt l'usufruit du territoire et il lui payait, en guise de loyer, les prémices de tout ce que le sol portait. Les Israélites, devenus cultivateurs à l'école des Cananéens, leur empruntèrent leurs cérémonies, comme ils leur avaient emprunté leurs temples. Chaque sanctuaire eut ses panégyries locales que les gens des tribus voisines fréquentèrent : à Shiloh, au moment de la vendange, les jeunes filles allaient danser dans les vignes[4] ; à Sichem, les habitants sortaient de la ville et se répandaient dans les champs, puis, la grappe foulée, ils s'assemblaient autour du dieu pour l'offrande et pour le banquet sacré[5]. Le temple de Salomon ne fit disparaître aucune des chapelles ni des fêtes locales. Salomon ne l'avait point bâti à cette intention ; il voulait simplement avoir son dieu près de lui sous sa main. Aussi bien Jahvéh n'était pas encore exclusif ; il se déclarait supérieur à ses rivaux, mais il avouait leur existence et il condescendait même à leur donner asile chez lui. Il hébergeait une Astarté et son collège de prêtres[6], un serpent d'airain qui guérissait les

circoncision chez les Hébreux. — 1. *Genèse*, xxii, 1-13, donne un récit légendaire de cette substitution. L'offrande du premier-né de l'homme, fréquente aux temps qui précédèrent l'exil, est un emprunt fait par les Israélites aux religions voisines : on s'appuya, pour la justifier, sur une mauvaise interprétation de la loi qui ordonnait d'offrir les prémices des produits de la terre et le premier-né de tous les animaux domestiques (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 91-92). — 2. *Juges*, xi, 28-40 — 3 I *Samuel*, xxv, 2 sqq., 36. — 4. *Juges*, xxi, 19 sqq. — 5. *Juges*, ix, 26 Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 96 sqq. — 6. II *Rois*, xviii, 4;

maladies et les piqûres d'animaux venimeux[1]. Les chevaux et les chars de Baal entraient solennellement dans ses cours, les courtisanes sacrées y tissaient pour lui les tentes où elles accueillaient les dévots les jours fériés; les pleureuses s'y lamentaient sur la mort de Tammouz-Adonis[2]. Salomon érigea des autels à Kamosh et au dieu des Ammonites sur le mont des Oliviers[3]; à plus forte raison laissa-t-il subsister les lieux saints où, depuis la conquête, on avait adoré le dieu national. Le seul effet sérieux que son œuvre produisit fut de changer et de relever la condition des desservants. Jusque-là quiconque le souhaitait avait été prêtre en Israël, c'est-à-dire avait pu consacrer directement l'offrande et supprimer l'intermédiaire entre le dieu et lui. Sur un point seulement, dans la pratique de la divination, le sacerdoce exigeait une instruction particulière. L'image de Jahvéh prédisait l'avenir. Nous avons vu comment en Égypte les statues divines répondaient aux questions qu'on leur posait par une inclinaison de tête, quelquefois même de vive voix[4]. On ne sait trop de quels procédés les prêtres hébreux usaient pour interpréter la volonté de leur idole, mais l'art d'interroger Jahvéh était un secret, et il ne s'acquérait qu'après un noviciat assez long.

Le sacerdoce, restreint à ces pratiques, n'était donc pas un privilège : on devenait prêtre soit par vocation naturelle, soit en exécution d'un vœu de la famille[5]. Il y avait eu pourtant, çà et là, dans les lieux saints, des familles asservies au dieu de père en fils : nous connaissons deux au moins d'entre elles, celle d'Éli à Shiloh[6] et celle de Jonathan-ben-Gersom à Dan[7]. L'histoire de cette dernière est des plus significatives. Un Hébreu de la montagne d'Éphraïm, Mikah, moitié piété, moitié spéculation, édifia sur ses domaines une « Maison de Dieu » ; il y installa une image de Jahvéh, plaquée d'argent[8], et il en installa la garde à l'un de ses fils. Cela

xxiii, 4 sqq. — 1. II *Rois*, xxiii, 7. — 2. *Ezéchiel* viii, 14-15. — 3. I *Rois*, xi, 5 sqq.; II *Rois*, xxiii, 13. — 4. Voir p. 334-335. — 5. Voir l'histoire de Samuel et de sa consécration à Shiloh (I *Samuel* i-iii). — 6. Voir p. 334-335. — 7. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 131-136. — 8. Le texte parle de deux images (*Juges*, xvii, 3-5); j'ai admis avec Reuss qu'il s'agissait d'un simulacre unique.

suffisait pour la partie matérielle du culte, pour l'offrande, pour le sacrifice ; mais il lui manquait un homme du métier qui remplit la fonction la plus lucrative, l'émission des oracles. Vint à passer un lévite de Juda, Jonathan, fils de Gersom, qui cherchait où exercer son ministère : Mikah se l'attacha par la promesse d'un traitement annuel, de la nourriture et de l'habillement. Cependant une troupe de Danites en marche vers le nord demanda une consultation, et, ayant obtenu une réponse favorable, enleva l'idole et le célébrant. Celui-ci voulait résister, mais la menace et un appel pressant à son intérêt bien entendu eurent raison de ses scrupules : « Que vaut-il mieux pour toi être le prêtre d'un seul homme ou celui d'une des tribus d'Israël ? » Maîtres de Laïs, les Danites y déposèrent l'image dans un sanctuaire dont la renommée grandit rapidement[1]. A côté des prêtres les textes mentionnent parfois de saints personnages, analogues à ceux que l'on rencontre aujourd'hui chez les nations de l'Islam : des voyants (*roê*) que l'esprit de Dieu envahit brusquement, sans préparation, et auxquels il dévoile les événements futurs; des prophètes (*nabi*), qui vivent isolément ou en commun et qui n'atteignent à la vision de l'avenir qu'après un entraînement rigoureux. Leurs séances étaient accompagnées de musique et de chant, comme celles des derviches modernes, et l'exaltation que leurs manœuvres développaient chez eux gagnait parfois les assistants, comme c'est encore le cas dans les zikr des musulmans[2]. Jahvéh n'était pas d'ailleurs le seul qui suscitât des prophètes. Baal avait les siens, dont les pratiques et l'influence ne le cédaient en rien à celles de leurs confrères[3].

L'avènement de la royauté et la concentration des forces politiques de la nation eurent leur contre-coup sur les institutions religieuses et sur l'organisation de la prêtrise. Le

1. *Juges*, XVII-XVIII. — 2. I *Samuel*, IX, 9 sqq. ; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 281, qui compare les nabi aux derviches, « die Haufen Jahvetrunkener Derwische ». Pour l'effet produit sur les assistants par les chants des prophètes et de leurs disciples, voir la scène si curieuse où Saül est saisi par la contagion de leur fureur et se met à chanter au milieu d'eux (I *Samuel*, X, 9 sqq.). — 3. La lutte entre Élie et les prophètes de Baal est racontée, I *Rois*, XVIII.

dieu du souverain et le temple où ce dieu réside ont une importance marquée dans toutes les monarchies orientales : en Égypte, nous avons vu Phtah prévaloir sous les dynasties memphites, Amon l'emporter sous les dynasties thébaines. Il en fut de même en Israël. Saül, le plus indépendant des rois, accepta au début de son règne les bons offices d'un prêtre de la maison d'Éli, et il eut son temple à Nob dans la tribu de Benjamin : Akhijah l'accompagna dans sa première guerre contre les Philistins et consulta pour lui l'oracle de Jahvéh[1]. Sous David, Abiathar joua un rôle assez considérable, et Salomon transféra à la maison de Sadok la prérogative, que ses prédécesseurs avaient accordée à celle d'Éli, de fournir le chapelain de la maison royale. Dans cette alliance du sacerdoce et de la royauté, c'est naturellement la royauté qui eut d'abord l'avantage. Le roi sacrifie où et quand il veut : non seulement David préside lui-même au transport de l'arche de Jahvéh, mais Salomon, lors de la dédicace du temple, monte à l'autel; il y prie, les bras étendus, et il bénit le peuple[2]. Les prêtres n'ont auprès du souverain que des fonctions secondaires : ils tiennent sa chapelle en ordre, ils ont le soin du mobilier sacré, ils interrogent l'image de Jahvéh avec les cérémonies prescrites pour le contraindre à répondre. Ils ne font l'oblation ou le sacrifice qu'au nom des sujets du roi ou lorsque le roi renonce à l'accomplir par lui-même. Néanmoins Salomon, en construisant le temple de Jérusalem, donna à son clergé ce qui lui avait manqué jusqu'alors, un point d'attache au sol, un centre de ralliement qui demeurât immuable quand tout changerait autour de lui[3]. Sadok, investi grand prêtre, s'adjoignit pour l'aider d'autres prêtres secondaires, qui se répartirent, selon les degrés d'une hiérarchie savante, les mille fonctions qu'exigeait la routine journalière du culte. Ils ne formaient pas encore une caste fermée : sans doute, la tendance à substituer le fils au père dans la charge qu'il remplissait dut se manifester dès le début, mais le recrutement se fit librement, surtout

1. I *Samuel*, xiv, 16 sqq. Il est vrai que plus tard Saül fit massacrer Akhijah et toute sa famille : Abiathar seul échappa et se réfugia auprès de David. — 2. I *Rois*, viii, 14, 32 sqq., 54 sqq., 62 sqq. — 3. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 136 sqq.

dans les emplois inférieurs. Le sacerdoce appartient à l'homme « qui dit de son père et de sa mère : « Je ne les ai point « vus », qui ne reconnaît pas son frère, et qui ne veut rien savoir de ses fils. Car ils observent tes commandements et sont les gardiens de ta loi. Ils enseignent tes statuts à Jacob et tes mandements à Israël; ils présentent l'encens à ta narine et l'holocauste à ton autel[1]. » Quiconque renonçait au monde pouvait devenir prêtre ou domestique. Prêtres ou domestiques, le personnel était tout entier dans la main du grand prêtre, et le grand prêtre était dans la main du roi. Le temple n'était qu'une annexe du palais, et le clergé qu'une fraction de la domesticité royale[2].

La suprématie politique et religieuse que ces établissements attribuaient à Juda suscita contre lui la jalousie et la haine des autres tribus. Éphraïm surtout ne voyait pas sans rancune la domination échappée à ses chéikhs et dévolue aux chefs d'un clan dont la population était, en partie au moins, d'origine étrangère. Il ne semble pas que le mécontentement se soit accru jusqu'à la révolte ouverte : cependant Salomon eut un compétiteur sérieux dans Jéroboam, fils de Nebât. Jéroboam fut contraint de s'enfuir en Égypte[3], auprès de Pharaon; le seul fait qu'on l'avait opposé un moment au souverain légitime était d'un mauvais augure pour l'avenir. Plus tard, quand l'influence sacerdotale prédomina, au milieu des douleurs de l'exil et des dangers qui menacèrent les Juifs à la rentrée dans Jérusalem, on se reporta avec complaisance vers les temps où le premier temple avait été fondé, et l'on se plut à en embellir le souvenir. Salomon apparut à ces Hébreux dégénérés comme le sage de la race; il « prononça trois mille proverbes et composa mille et cinq cantiques, — et il traita de tous les arbres depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il parla des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons[4] ». Non content de lui prêter le talent littéraire,

1. *Deutéronome*, xxxiii, 8-12. La bénédiction de Moïse doit dater du viiie siècle, et donne par conséquent une idée de ce qu'était à cette époque la condition du sacerdoce. — 2. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 143-144. — 3. I *Rois*, xi, 26-40, où l'épisode du prophète Akhijah paraît avoir été intercalé après coup. — 4. I *Rois*, iv, 39-34. Le plus an-

on conta que Jahvèh s'était manifesté trois fois à lui, le lendemain de la mort de David, pour lui accorder la sagesse et la prospérité[1]; après la dédicace du temple, pour le confirmer dans la pratique du culte[2]; vers la fin de sa vie, pour lui reprocher ses faiblesses idolâtres et pour lui prédire la chute de sa maison[3]. On le mit en correspondance réglée avec tous les monarques de l'univers[4], et l'on évoqua la reine de Saba au fond de l'Arabie afin de lui rendre hommage[5]. Les contemporains ne soupçonnèrent rien de tout cela : Salomon resta pour eux le maître orgueilleux et dur qui les avait écrasés d'impôts à seule fin d'embellir sa ville et d'enrichir sa tribu.

Il était à peine mort (929) que la réaction s'accusa contre son œuvre. Son fils Roboam lui succéda sans opposition à Jérusalem, mais les clans du centre et du nord se rassemblèrent à Sichem, pour choisir leur roi; « ils ne reconnaîtraient Roboam comme tel que s'il les libérait des charges dont son prédécesseur les avait accablés ». Jéroboam, de retour d'exil, se chargea de présenter les doléances d'Israël. « Ton père a mis sur nous un joug pesant, mais toi, allège la rude servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Roboam demanda un délai de trois jours, et il commença par consulter les vieux serviteurs de la couronne, qui lui conseillèrent de céder. L'avis des jeunes gens qui l'entouraient prévalut : quand Jéroboam revint, il fut accueilli par des outrages et par des menaces. « Mon père avait mis sur vous un joug pesant, et moi je rendrai votre joug plus pesant encore : mon père vous a châtiés avec des verges, moi je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes. » Les tribus du nord et de l'est, les Philistins, Moab, Ammon, se déclarèrent pour Éphraïm et pro-

cien des livres attribués à Salomon, le *Cantique des Cantiques*, est un recueil de chants d'amour rédigé dans le royaume d'Israël vers le VIII[e] siècle; les autres sont d'époque très postérieure. — 1. I *Rois*, III, 4-5; II *Chroniques*, VIII, 7-12. — 2. I *Rois*, IX, sqq.; II *Chron.*, VII, 12-22. — 3. I *Rois*, IX, 9-13. — 4. I *Rois*, IV, 34; cf. Eupolemos dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 225 sqq. — 5. I *Rois*, X, 1-13; II *Chron.*, IX, 1-12. Les Abyssins se sont approprié la légende de la reine de Saba et en ont fait un des épisodes de leur histoire populaire. Cf. Prätorius, *De fabulâ reginæ Sabæ apud Ethiopas*, Berlin, 1871.

clamèrent Jéroboam roi d'Israël[1]. C'était la revanche de Joseph sur Juda : Juda refusa de déserter la race de David, et il se sépara du reste de la nation. Personne ne le suivit dans son isolement; mais le territoire occupé par les débris de Siméon, et quelques bourgades de Dan ou de Benjamin, trop rapprochées de Jérusalem pour échapper à l'attraction de la grande ville, restèrent aux mains de Roboam[2].

Ainsi tomba la maison de David et avec elle le royaume qu'elle avait essayé de fonder. Certes, à ne juger que le caractère des deux hommes qu'elle fournit, on ne peut s'empêcher de penser que son entreprise méritait de mieux réussir. David et Salomon offrent l'assemblage si curieux de qualités et de défauts qui font les grands princes chez les Sémites. Le premier, soldat de hasard et héros d'aventure, est le type du fondateur de dynastie, fourbe, cruel et dissolu, mais brave, prévoyant, capable de dévouement, de générosité et de repentir; le second est le monarque fastueux, sensuel, dévot, qui succède d'ordinaire au soldat heureux. S'ils n'instituèrent rien de durable, c'est qu'ils méconnurent l'un et l'autre la nature du peuple auquel ils avaient affaire. Les Hébreux n'avaient pas l'esprit militaire, et David les contraignit à la guerre; ils n'étaient ni marins, ni constructeurs, ni enclins alors au trafic ou à l'industrie, et Salomon leur bâtit des flottes et des routes, les lança dans des aventures industrielles et commerciales. Le hasard des circonstances parut un moment les favoriser. L'affaiblissement de l'Égypte et de l'Assyrie, les divisions de l'Aram et de la Phénicie, permirent à David de gagner des batailles et d'arrondir son domaine : l'alliance intéressée de Tyr prêta à Salomon le moyen de réaliser ses projets de voyages et de constructions. Mais le royaume qu'ils avaient édifié péniblement ne reposait que sur eux : dès qu'ils ne furent plus là, il s'évanouit sans bruit et presque sans secousse, par la seule force des choses.

1. I *Rois*, XII, 1-19. Le récit est antérieur à la chute de Samarie, mais écrit probablement par un Judéen. — 2. La tradition postérieure, d'après laquelle Benjamin se serait rattaché à Juda, est contredite formellement par I *Rois*, XII, 20.

Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Omri; la vingt et unième dynastie égyptienne; Sheshonq Ier. Commencements du royaume de Damas.

L'union d'Éphraïm et de Juda sous un même sceptre avait été trop courte pour beaucoup changer aux vieilles traditions de l'époque des Juges : seule la division en tribus, déjà très faible, avait disparu et n'était plus qu'une sorte de souvenir historique. En réalité ce n'était plus que deux tribus qu'il y avait : Juda au sud, Israël au nord et dans les régions situées au delà du Jourdain. Israël était de beaucoup le plus puissant : tant qu'il vécut, Juda se mut obscurément dans son orbite et il n'attira que peu l'attention des étrangers. Roboam s'appliqua à mettre son royaume en défense, à fabriquer des armes, à réparer les murailles des villes. Jéroboam déploya de son côté beaucoup d'activité : il s'installa de sa personne à Sichem, et il fortifia sur la rive gauche du Jabbok le bourg de Pnouel, afin de surveiller Galaad. Le nouvel État ne manquait pas de sanctuaires vénérés qu'on pouvait opposer à Jérusalem : Jéroboam en choisit deux, dont il rehaussa le prestige par ses largesses, Dan au nord, Bethel, au sud, sur la frontière de Juda et presque en vue de la cité de David. « Il fabriqua deux veaux « d'or et il dit au peuple : Ce vous est trop de peine de « monter à Jérusalem : voici tes dieux, ô Israël, qui t'ont « fait sortir du pays d'Égypte. » Comme le sacerdoce du temple unique de Salomon, celui des temples de Jéroboam était une classe ouverte : « Quiconque voulait se consacrait et était des sacrificateurs des hauts lieux[1]. » Cette reconnaissance officielle des sanctuaires d'Israël était pour exciter la jalousie des prêtres de Juda, et la rivalité politique des deux royaumes se compliqua de la rivalité religieuse des deux clergés. Tous les deux servirent Jahvéh avec les mêmes rites, mais chacun affirma que les rites de l'autre étaient entachés de crime et désagréables au dieu national. La trace de leurs querelles est encore visible dans un discours que les rédac-

1. I *Rois*, XIII, 33.

teurs de la *Genèse* placèrent à la bouche de Jacob mourant. Le poète passe en revue les tribus d'Israël et leur départit l'éloge ou le blâme. Juda n'est point trop maltraité, on souhaite seulement qu'il s'incline devant un prince sacré à Shiloh; mais Benjamin, Siméon et Lévi sont accablés d'insultes. Au contraire, la maison de Joseph et ses alliés ne reçoivent que des bénédictions : Joseph est un rameau fertile, Issakhar un âne vigoureux, Ruben le premier-né d'Israël[1]. Une race où les haines de tribu à tribu étaient si fortes et si vivaces courait grand risque de ne pas rester longtemps indépendante : ses divisions la livraient sans défense à tous ses voisins.



Un Hébreu du temps de Roboam.

L'Égypte seule était alors en état d'en profiter. Le siècle qui s'était écoulé depuis l'usurpation des rois-prêtres avait été rempli de guerres civiles et de révolutions. Une Égypte était morte, la vieille Égypte des conquérants thébains, et une Égypte nouvelle était née en sa place : la vie avait commencé à se retirer du sud et de Thèbes, et elle refluait vers le nord et dans les nomes du Delta. Tant que les entreprises des Pharaons étaient restées enfermées dans le bassin du Nil, Thèbes avait été le centre naturel de l'empire. Assise au point de croisement des principales voies commerciales de l'Afrique et de l'Arabie, elle était comme un vaste entrepôt où s'entassaient les richesses des contrées étrangères, depuis le golfe Persique jusqu'au delà du Sahara, depuis la Méditerranée jusqu'à la région des Grands Lacs. Les cités septentrionales, tournées vers des nations avec

1. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 630-633.

lesquelles elles n'entretenaient que des relations irrégulières, exerçaient peu d'influence sur les destinées du royaume : Memphis elle-même, malgré son étendue, malgré les souvenirs de Ménès et des premières dynasties, n'arrivait qu'en seconde ligne. L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge et le dernier rempart de la nationalité égyptienne, augmenta cette importance : pendant les siècles de lutte, Thèbes ne fut plus la première ville du pays, mais le pays lui-même, et le cœur de l'Égypte battit sous ses murailles. Les victoires d'Ahmôsis, les conquêtes de Thoutmôsis Ier élargirent le cercle du monde : l'isthme de Suez fut franchi, la Syrie soumise, les princes de l'Oronte et de l'Euphrate rançonnés au profit et à l'exaltation de Thèbes ; pendant deux cents ans, elle vit les vaincus défiler à l'ombre de ses palais. Mais quand vinrent les temps anxieux de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie, quand les Syriens et les Libyens, asservis si longtemps, se redressèrent contre leurs maîtres, on s'avisa qu'il y avait loin de Karnak à la frontière d'Asie, et qu'une résidence enfoncée à plus de deux cent lieues dans l'intérieur était un mauvais quartier général pour des souverains toujours en alerte. Ramsès II, Minéphtah, Ramsès III, séjournèrent de plus en plus dans les nomes orientaux du Delta. Ils y rebâtirent les cités déchues et ils en édifièrent de neuves, que le commerce avec les Asiatiques enrichit promptement. Le centre de gravité de l'Égypte, qui, après la chute du premier empire, était descendu au sud, vers Thèbes, par le développement de la puissance égyptienne dans le Soudan, remonta peu à peu vers le nord. Tanis, Bubaste, Saïs se disputèrent le pouvoir avec des chances à peu près égales et elles régnèrent tour à tour ; mais la sève qui avait soutenu si longtemps l'Égypte thébaine était trop appauvrie. Elles défaillirent rapidement l'une après l'autre, sans jamais s'être approchées à la splendeur de Thèbes, et sans avoir produit une seule dynastie comparable aux dynasties des rois thébains.

Depuis l'exaltation de Hrihorou et l'avènement de Smendès, l'Égypte était partagée en deux. Évidemment cette situation ne pouvait durer longtemps sans que l'une des maisons royales essayât de supplanter l'autre : la tanite eut

toujours le dessus. Elle n'accorda au premier héritier de Hrihorou, à Piônkhi[1], que le titre de grand prêtre d'Amon; après Piônkhi, le tanite Psioukhânou Ier exerça un moment le pontificat dans Thèbes[2], avant de monter sur le trône à Tanis. Après lui, Pinotmou Ier releva la royauté thébaine, puis ses deux fils Masahirti et Manakhpirrî se succédèrent dans l'emploi de grands prêtres et gouvernèrent au Midi, presque à partir du Fayoum[3]. Les deux familles prenaient soin, selon l'usage traditionnel, de légitimer leur usurpation par des unions répétées avec la race des Ramessides. Celle-ci subsistait encore : les mâles étaient réduits à la simple condition de particuliers, mais les filles entraient par le mariage dans le harem des souverains et elles léguaient à leurs enfants les droits qu'elles avaient reçus de leurs ancêtres[4]. C'est ainsi probablement que le dernier des grands prêtres d'Amon, Pinotmou II, réunissait en sa personne le sang des Ramsès, des Hrihorou et des Pharaons tanites[5].

Ceux-ci paraissent n'avoir manqué ni de vigueur, ni de ressources. Leurs monuments, rares et clairsemés qu'ils sont, prouvent qu'ils n'interrompirent pas entièrement les travaux de leurs prédécesseurs. Deux d'entre eux, Psioukhânou I et Amenemopit, restaurèrent la chapelle bâtie jadis auprès des grandes pyramides de Gizéh, par Khéops, en l'honneur de sa fille Honitsen[6], et les traces de leur activité

1. Sur Piônkhi, cf. Maspero. *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 62. — 2. Wiedemann, *Zur XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 86-88. — 3. Les momies de Masahirti et des princesses de sa famille, ainsi que celles de Pinotmou I et II, sont aujourd'hui au Musée du Caire (Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 320 sqq.). Les murs d'El-Hibéh, en face de Feshn, sont construits en briques estampées au nom de Manakhpirû et d'Isimkhabit.— 4. Sur ces Ramessides, voir Brugsch, *Ramses und Scheschonk*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 163-165; Maspero, *la Trouvaille de Déir-el-Bahari*, p. 31. — 5. Sur ce Pinotmou II qui, pour d'autres est Pinotmou III, voir Ed. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, 1883; Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 134-135, et 1883, p. 70 sqq. Les quelques monuments de Masahirti dans Maspero, *Zeitschrift*, 1882, p. 133-134. — 6. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 423; cf. A. Mariette, *Monuments divers*, pl. 102 *b*, *c*.

sont visibles dans plusieurs autres endroits. Mais ce fut leur capitale, Tanis, qu'ils embellirent par-dessus tout. Le temple principal, agrandi par les princes de la douzième et de la treizième dynastie, saccagé pendant les guerres contre les Hyksos, élargi encore par les Ramessides, le disputait en étendue et en splendeur à ceux de Thèbes[1] : le colosse monolithe que Ramsès II y avait consacré égalait par la hauteur non seulement les deux Memnon thébains, mais encore la statue aujourd'hui brisée du Ramesséum. Siamonou-miamoun termina la réparation, et Psioukhânou Ier entoura l'édifice d'un énorme mur de briques crues qui lui prêta l'aspect d'une forteresse. Tout cela ne se fit pas, bien entendu, sans démarquages : Psioukhânou grava son nom sur les sphinx et sur les statues des Hyksos, sans plus de scrupule que ceux-ci n'en avaient eu à s'approprier les monuments des rois égyptiens de la treizième dynastie[2]. Tout Pharaon constructeur est, ou du moins essaye d'être, un Pharaon conquérant : je ne doute pas que les princes de la vingt et unième dynastie n'aient tenté de raffermir leur autorité sur la Syrie méridionale, et l'expédition de Psioukhânou II contre Guézer, le mariage de ses filles avec Salomon et avec Hadad l'Iduméen, parurent, aux yeux des Égyptiens d'alors, une renaissance partielle de leur ancienne domination. La force leur manqua cependant à poursuivre ces succès légers. Les nomes n'obéissaient plus au pouvoir central que contraints : la population indigène, amoindrie par les guerres antérieures, ne fournissait plus de contingents pour recruter les armées. Afin de se maintenir au dedans contre les compétitions, et de présenter en ligne au dehors une armée suffisante, les Pharaons de Tanis durent avoir recours aux mercenaires plus que leurs prédécesseurs n'avaient fait jusqu'alors : ils livrèrent l'Égypte aux barbares.

L'irruption des barbares dans les affaires de l'Égypte fut moins soudaine et moins imprévue qu'on ne le supposerait au premier abord. De tout temps on avait considéré comme

1. Mariette, *Lettres à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1861. — 2. Cf. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65.

étant d'une bonne politique de combler avec des prisonniers les vides que la guerre creusait parmi les indigènes. Les Pharaons de la douzième dynastie s'étaient vantés déjà de transporter au midi les nations du nord et au nord les nations du midi : ils avaient implanté des clans entiers dans la vallée du Nil. L'invasion des Pasteurs augmenta considérablement le nombre des étrangers Après la victoire d'Ahmôsis, la famille royale des Hyksos et la classe guerrière émigrèrent en Asie, mais le gros de la population ne consentit pas à s'exiler : Hâouârou, Tanis, les villes et les nomes situés au nord-est du Delta, particulièrement aux environs du lac Menzaleh, restèrent pour ainsi dire aux mains des Sémites. Sujets égyptiens, ceux-ci n'oublièrent pas leurs traditions nationales : ils gardèrent une sorte d'autonomie, ils refusèrent de payer certains impôts, et ils se vantèrent de ne pas être de la race des Pharaons. Leurs voisins de vieille souche égyptienne leur infligèrent des sobriquets d'étrangers, Pashemour, les Barbares (Bâschmourites), Pi-amou, les Asiatiques (Biahmites)[1]. Sous la dix-huitième dynastie, quelques-uns d'entre eux exercèrent des commandements importants ou parvinrent aux charges les plus hautes du sacerdoce. Leurs divinités, Soutkhou, Baal, Baal-Zéphon, Marna, Astarté, Anati, Qodshou, s'introduisirent dans le Panthéon égyptien et elles eurent leurs temples à Memphis. Vers le milieu de la dix-neuvième dynastie, les campagnes de Sésostris et l'alliance étroite qu'il conclut avec le souverain des Khati mirent à la mode l'usage des dialectes syriens. On se piqua de les enseigner non seulement aux enfants libres, mais aux esclaves nègres et libyens[2]; les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il ne fut plus de bon goût d'habiter une ville *nouit*, mais une *qarat*; d'appeler une porte *ro*, mais *tirâa*; de s'accompagner sur la harpe (*bonit*), mais sur le *kinnor*. Les vaincus, au lieu de rendre hommage (*aaou*) à Pharaon, lui adressèrent le *salam*, et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son

1. A. Mariette, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 91-93. — 2. Mariette, *les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, Pap. n° 3, dernière page, l. 2-3

du *toupar* ou *toph* (tambour). Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défigurer les mots égyptiens pour leur imposer au moins une physionomie étrangère. Au lieu d'écrire *khabsou*, lampe, *sonshou*, porte, on écrivait *khabousa*, *saneshaou*. Les bourgeois de Thèbes ou de Memphis ressentaient autant de satisfaction à *sémitiser* que nos contemporains à semer le français de mots anglais mal prononcés[1].

A l'occident du Delta, autres races, autres influences. Saïs et les villes voisines, en rapport constant avec les tribus libyennes, leur avaient emprunté une moitié au moins de leur population. Les Mâzaiou et surtout, depuis le règne de Ramsès III, les Mashouasha y prédominaient ; mais, tandis que les Sémites se métamorphosaient à la longue en agriculteurs, en lettrés, en prêtres, en marchands, aussi bien qu'en soldats, les Libyens conservaient toujours leur tempérament guerrier et leur organisation militaire. Depuis plus de deux mille ans, les Mâzaiou étaient campés sur le sol ; ils ne s'y étaient pas enracinés : c'étaient des mercenaires par droit héréditaire plutôt que des citoyens paisibles. Ils remplissaient les corps de police placés dans chaque nome à la disposition du gouverneur et des autorités, ils garnissaient les postes de la frontière, ils accompagnaient le Pharaon dans ses expéditions lointaines ; les idées d'armes et de lutte étaient si étroitement liées à leur personne, qu'aux époques de décadence de la langue, leur nom, altéré en Matoï, devint pour les Coptes le terme générique de soldat[2]. Les Mashouasha ne renoncèrent jamais à leur costume ni à leur armement spécial ; on les reconnaît à la plume qu'ils ont couchée sur la tête en guise de coiffure. Sans cesse recrutés parmi l'élite des hordes libyennes que les hasards de la guerre ou l'appât d'une haute solde attiraient du dehors, ils ne tardèrent pas à être la force principale des armées égyptiennes Les Pharaons s'entourèrent de leurs bataillons comme d'une garde plus solide que les troupes indigènes et ils leur réser-

1. G. Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 9. — 2. Il me semble que la tribu bédouine des Mâazéh descend de celle des Mâzaiou. Le nom actuel proviendrait d'une assimilation populaire du mot arabe *mâazéh*, chevreau, avec le nom libyen antique.

vèrent pour commandants des princes de sang royal. Ces chefs des Mashouasha se rendirent à peu près indépendants de leur suzerain · les uns s'appuyèrent sur leurs soldats pour s'élever au trône, les autres aimèrent mieux faire et défaire les rois à leur gré. Dès la fin de la vingt et unième dynastie, l'Égypte était en proie aux étrangers : elle n'eut plus d'autres maîtres que ceux qu'il leur plut lui infliger.

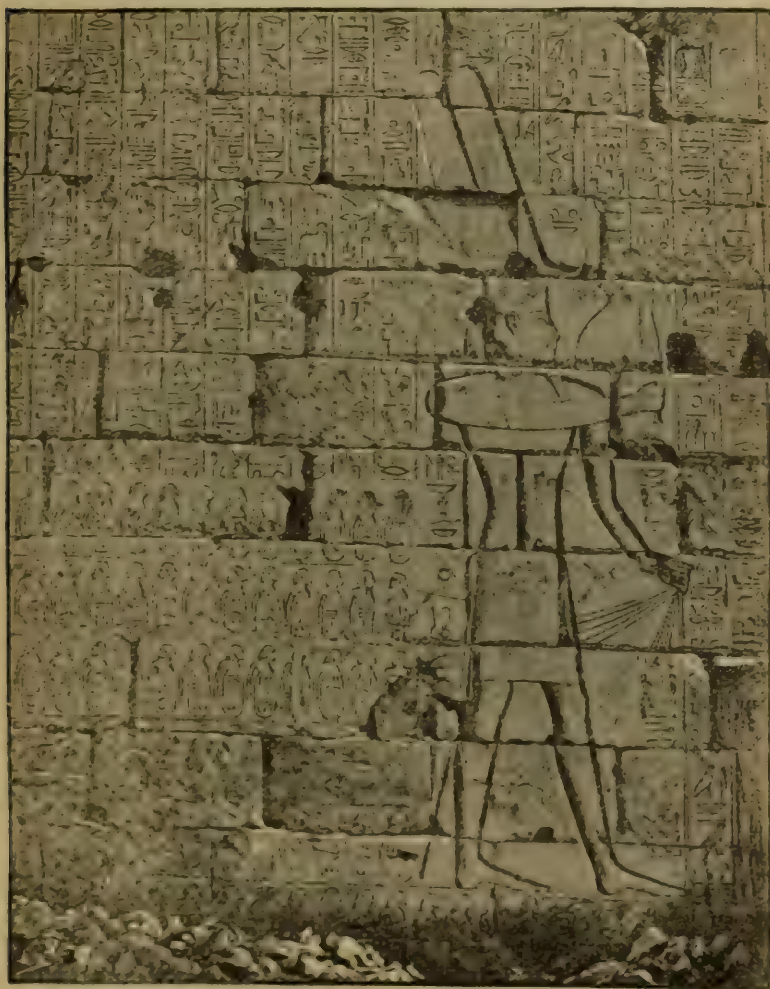
Vers le milieu ou la fin de la vingtième dynastie, il y avait, à Bubaste ou dans les environs, un Libyen nommé Bouïoua[1]. Ses descendants prospérèrent, et le cinquième d'entre eux, Shashanqou (Sheshonq), épousa une fille de sang royal, Mihitinouôskhit. Leur fils Namarouti joignit aux dignités religieuses dont il était revêtu le titre militaire de commandant des Mashouasha. Leur petit-fils Sheshonq eut une fortune plus brillante encore. Dès le début de sa vie, il fut traité de Majesté et qualifié de prince des princes, ce qui semble montrer qu'il avait le premier rang parmi les Mashouasha ; il était, en tout cas le personnage le plus considérable du royaume et il marchait presque sur le même pied que le souverain. Ainsi, dans un acte par lequel il instituait le culte funéraire de son père, il se faisait adresser la parole par Amon-Râ, ce qui était le privilège du Pharaon et du grand prêtre[2]. Il avait du reste marié son fils Osorkon à la fille de Hor-Psioukhânou, le dernier des Tanites de la vingt et unième dynastie, et cette alliance assura la cou-

1. Sur la descendance libyenne de la XXII[e] dynastie, indiquée dubitativement par Krall (*Die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes*, p. 73, note 1), voir L. Stern, *Die XXII manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 15-26. Birch lui attribuait une origine babylonienne (*Transactions of the R. Society of Literature, Second Series*, t. III, p. 165 sqq), Lepsius une origine asiatique (*Ueber die XXII Ægyptische Königsdynastie*, p. 261, 28?), Oppert une origine susienne (*les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*, Paris, 1873, t. II, p. 183). Tout ce que Brugsch a raconté (*Geschichte*, p. 644, 651-659) d'une invasion assyrienne en Égypte et de la généalogie assyrienne de Sheshonq repose sur une interpretation trop hardie de quelques textes (Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 112-115) ; le système de Krall, intermédiaire entre celui de Brugsch et celui de Lepsius, a été infirmé de même par les découvertes postérieures (*Die Composition*, p. 71-76). — 2. Ed. Naville. *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 13-14.

ronne a sa race. En peu d'années, il réunit l'Égypte entière sous son pouvoir ; à la mort de Psioukhânou, il s'octroya les cartouches et les insignes de la royauté ; à celle de Pinotmou II, il hérita de la charge de premier prophète d'Amon, dont il investit son fils Aoupouti. Il semble que la famille de Pinotmou n'ait pas opposé de résistance et se soit retirée en Éthiopie, à Napata, où elle fonda un État indépendant. L'avènement de Sheshonq I[er] et d'Aoupouti, consomma la ruine politique et économique de Thèbes. Le désordre et l'appauvrissement, déjà épouvantables sous les derniers Ramessides[1], avaient crû encore sous les successeurs de Hrihorou. Les vols étaient devenus si fréquents dans la nécropole, et les voleurs si audacieux que, pour sauver d'eux les momies des grands Thébains, on avait dû les retirer de leurs syringes et les déposer les unes dans une chambre murée de l'hypogée d'Aménôthès II, les autres dans la chapelle attenante à la tombe d'Aménôthès I[er] : des inspecteurs constataient de temps en temps l'identité des personnes et l'état de conservation de leur maillot funèbre. Des princes de la dix-septième dynastie, comme Soqnounrî Tiouâqen, les premiers conquérants de la dix-huitième, Ahmôsis I[er], Aménôthès I[er], Thoutmôsis I[er], Thoutmôsis II, Thoutmôsis III et les princesses de leur harem, Nofritari, Ahhotpou, Mashonttimihou, puis Ramsès I[er], Sétoui I[er] et Ramsès II de la dix-neuvième, siégeaient là en assemblée solennelle. Aoupouti, qui ne descendait que fort indirectement de ces morts glorieux, s'impatienta sans doute de la surveillance qu'ils exigeaient, et il résolut de les cacher dans un endroit où ils seraient à l'abri de toute atteinte. Les grands-prêtres d'Amon s'étaient creusé, dans un coin du cirque méridional de Déir-el-Bahari, un tombeau de famille où ils reposaient de compagnie depuis Pinotmou I[er] ; Aoupouti y entassa pêle-mêle les cercueils royaux que la chapelle d'Aménôthès I[er] renfermait, et il en dissimula si bien l'entrée qu'elle demeura perdue jusqu'à nos jours[2].

1. Cf. plus haut, p. 322-326. — 2. Toutes ces momies sont au Musée du Caire depuis 1881 : Maspero, *la Trouvaille de Déhir-el-Bahari*, avec 40 photographies par Émile Brugsch-Bey, et *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 314 sqq. Le dépôt enfermé dans la chambre murée d'Aménôthès II n'a été découvert qu'en 1899 par M. Loret : il est au

Sheshonq I[er] fut un prince vigoureux et hardi. Les querelles intestines d'Israël lui fournirent l'occasion de continuer en Syrie la politique de ses prédécesseurs. Sans rompre



Amon présente à Sheshonq les prisonniers hébreux.

avec Salomon, il ouvrit son royaume aux exilés ou aux mécontents : Hadad l'Iduméen et Jéroboam trouvèrent asile et faveur auprès de lui[1]. Cinq années après le schisme des

Musée du Caire depuis 1900. — 1. Voir plus haut, p. 391, 409, 416.

tribus, il envahit la Judée, monta contre Jérusalem, la pilla, et passa de là dans Israël[1]. De retour dans ses États, il grava sur l'une des murailles de Karnak le nom des villes qu'il avait rançonnées. La comparaison de sa liste avec celle de Thoutmôsis III montre combien était profond l'affaiblissement de l'Égypte, même victorieuse, sous la vingt-deuxième dynastie. Il n'est plus question ni de Gargamish, ni de Qodshou, ni de Damas, ni des villes du Naharanna. Mageddo est le point le plus septentrional où le vainqueur soit parvenu, et les localités dénombrées après elle nous ramènent de plus en plus vers le sud, Rabbit, Tâanak, Hapharaïm, Makhanaïm, Gibéon, Bethhoron, Aialon, Migdol, Ierza, Shoko et les villages du désert de Juda. A force de ramasser des noms de bourgades et de couper en deux cartouches ceux d'entre eux qui se composaient de plusieurs mots, Sheshonq eut la joie indicible de composer, pour l'édification de ses sujets, une liste de vassaux aussi complète que celle de son prédécesseur[2]. Cette satisfaction de vanité fut, avec le butin qu'il rapporta, le produit le plus net de sa campagne : il mourut bientôt, et ses successeurs ne songèrent pas à maintenir effective la suzeraineté qu'il avait rétablie un moment sur la Judée entière[3].

Après la retraite de Sheshonq, Juda et Israël s'enfoncèrent de plus en plus dans leurs discordes Jéroboam mourut en 908, et son fils Nadab fut assassiné devant Gibbéthon

1. Cela ressort de la liste de Karnak, où les villes d'Israël sont énumérées à côté de celles de Juda. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 272; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 113 sqq; Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 44-49. — 3. Le tableau de la XXI[e] dynastie peut se dresser à peu près comme il suit .

Thèbes.	Tanis.
I. Hrihorou-sîamon.	I. Ouazkhopirrî sotpounrî Nsbindidi Mîamoun.
II. Piônkhi.	II. Akhopirrî soptounamon Psioukhânou Mîamoun.
III. Pinotmou I[er].	III. Ousirmârî sotpounamon Amenemopi Mîamoun.
	IV. . . . .
IV. Masahirti.	V. Noutirkhopirrì sotpounamon Sîamon Simontou.
VI. Manakhpirrî.	VI. . . . .
VII. Pinotmou II.	VII. Ouozhiqrî . . . . . Hor-Psioukhânou Mîamoun.

par Baésha, fils d'Akhijah, au bout de deux ans de règne. Baésha se jeta sur Juda, où Asa, fils d'Abijam, petit-fils de Roboam, venait de ceindre la couronne, et il fortifia Rama à deux lieues au nord de Jérusalem. Asa, qui avait repoussé, au dire de la légende, une horde prodigieuse d'Éthiopiens et de Libyens[1], se sentit trop faible pour lutter contre les Israélites et il implora l'aide du roi de Syrie. Depuis Rézon, Damas n'avait cessé de croître en importance et en vigueur sous Hézion[2], sous Tabrimmon, sous Benhadad Ier[3] : elle avait conquis Hamath, la Cœlé-Syrie et les cantons du désert qui confinent à l'Euphrate. Benhadad parcourut la Galilée et il en réduisit les villes. Baésha, rappelé au nord, ne put se maintenir dans Rama, et Asa assura sa frontière en armant Gibéa et Mizpah. Pas plus que Jéroboam, Baésha n'eut l'heur de fonder une dynastie durable ; comme il avait fait à Nadab, Zimri fit à son fils Éla. Cette fois encore l'armée était au pays des Philistins et devant Gibbéthon quand le meurtre fut commis : elle se souleva, acclama son chef Omri et marcha contre les meurtriers. Zimri, forcé dans Tirzah, mit le feu au palais royal et s'y brûla après avoir régné sept jours. Omri vainqueur trouva un rival dans Thibni, fils de Ginath ; la guerre entre les deux partis dura quatre ans et ne se termina que par la mort naturelle ou violente de Thibni et de son frère Joram[4]. La prise de Jérusalem par Sheshonq, l'hostilité constante de Juda et d'Israël, les crimes des souverains, le choc incessant des factions, achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui ravirent le peu de prestige

1. Les *Chroniques*, II xiv, 9-13, qui, seules, nous parlent de cette expédition fabuleuse, nomment Zérakh, le chef des envahisseurs. Champollion croyait y reconnaître Osorkon Ier (*Précis du système hiéroglyphique*, p. 257-262). — 2. Le nom d'Hézion n'est peut-être qu'une corruption de celui de Rézon : en ce cas, il faudrait le rayer de la série des rois de Damas. — 3. Les monuments assyriens paraissent rendre ce nom royal par Adad-idri, Bir-Dadda, et les Septante par υἱὸς Ἀδέρ. Quelle que soit la lecture du nom assyrien, j'ai préféré adopter, jusqu'à nouvel ordre, la leçon ordinaire, Benhadad, qui a l'avantage d'être connue de tout le monde (cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 371-398 ; *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 200 sqq.). — 4. D'après Josèphe, *Ant. jud.*, viii 12, 5, Thibni fut assassiné.

qui s'attachait à son nom depuis David. L'hégémonie passa de Jérusalem à Damas, et les descendants de Rézon essayèrent d'accomplir la tâche où la maison de Jacob avait échoué. Ils tentèrent de réunir les différentes nations de Syrie en un seul empire, et peut-être auraient-ils réussi si l'Assyrie, remise enfin de sa défaite, ne s'était jetée à la traverse de leurs ambitions.

CHAPITRE IX

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE SARGON

Assournazirapla et Salmanasar; les rois de Damas et la maison d'Omri. — Décadence momentanée de l'empire assyrien; les prophètes d'Israël : Jéroboam II. Tiglatphalasar III; chute de Damas. — La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie; les Éthiopiens en Égypte : Piònkhi et Sabacon. Chute du royaume d'Israël.

Assournazirapla et Salmanazar; les rois de Damas et la maison d'Omri.

Les années qui suivirent la défaite d'Assournazirapla II avaient été pour l'Assyrie un temps de misère et d'humiliation. Non seulement les acquisitions de Tiglatphalasar Ier en Syrie lui échappèrent, mais Babylone secoua le joug; les peuplades du Naïri et de l'Oumliash reprirent leur liberté; la Mésopotamie elle-même se détacha de Ninive : c'est à peine si les monarques assyriens conservèrent les districts voisins de leur capitale. Du moins travaillèrent-ils de grand cœur à effacer ces désastres et à refaire leur puissance. Assourrabba, Assourirbi, Tiglatphalasar II, Assourdân II, Adadnirari II, reconquirent le terrain pied à pied : le dernier (911-890) était déjà assez fort pour battre près du mont Yalmân (Holwan) le roi de Babylone, Shamashmoudammik, et pour reculer sa frontière au delà du Zab inférieur. A l'intérieur, ils réparèrent les villes et les temples, ils creusèrent et ils nettoyèrent les canaux d'irrigation, ils consolidèrent les digues qui protégeaient la plaine contre les crues du Tigre. Tougoultininip II (889-885), fils d'Adadnirari, recommença enfin l'œuvre d'expansion si longtemps interrompue et s'illustra par son courage féroce : « il exposa sur des pals les corps des vaincus ». Les rois d'Assyrie employaient

à se fortifier patiemment, les générations que les rois d'Israël et les Pharaons usaient dans des querelles stériles[1].

A mesure que leur autorité montait vers le nord, la cité d'Assour perdait peu à peu l'importance dont elle avait joui durant les siècles héroïques de la monarchie : elle cessait d'être le point central de l'empire et elle ne gardait son rang de capitale que par respect pour la tradition. Assournazirapla III (885-860), successeur de Tougoultininip II, lui porta un coup mortel en se choisissant une autre résidence. Près de cinq siècles auparavant, Salmanasar I[er] avait construit, à Kalakh, sur la rive gauche du Tigre et au confluent de ce fleuve avec le grand Zab, une ville dont le hasard des révolutions empêcha longtemps la croissance. La quatrième année de son règne, Assournazirapla rasa ce qui subsistait des édifices de son antique prédécesseur et il jeta les fondements d'une cité neuve. Dès lors et pendant un siècle au moins, tous les rois d'Assyrie, Salmanasar, Shamshiadad, Adadnirari, l'embellirent à l'envi et se plurent à l'habiter dans les rares instants de répit que la guerre leur laissa. « Palais après palais s'éleva sur la riche plate-forme qui la soutenait, chacun richement orné de bois, d'or, de peinture, de sculpture et d'émail, chacun rivalisant de splendeur avec les premiers construits : des lions de pierre, des sphinx, des sanctuaires, des tours sacrées, variaient l'aspect de la ville et en rompaient la monotonie. La haute pyramide à degrés (*ziggourat*) annexée au temple de Ninip dominait tout et ralliait autour d'elle cet amas de palais. Le Tigre qui baignait à l'ouest le pied de la plate-forme, en reflétait la silhouette dans ses eaux et, doublant la hauteur apparente des édifices, dissimulait un peu l'écrasement des masses, qui est le point faible de l'architecture assyrienne. Quand le soleil couchant plaquait sur cette vue ces tons éclatants qu'on ne voit qu'au ciel d'Orient, Kalakh devait sembler comme un mirage du pays des fées au voyageur qui l'apercevait pour la première fois[2]. »

C'est d'elle que les monarques d'Assyrie partirent presque

1. Maspero, *les Empires*, p. 3-6. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 98-99

chaque année pour leurs guerres. Adossés au plateau de Médie, bornés par les massifs de l'Arménie, ils n'étaient guère tentés de s'attaquer aux peuples de l'est ou du nord-



Stèle d'Assournazirapla III.

est : ils y auraient trouvé d'aventure beaucoup de peine et peu de gain. Tout au plus cherchèrent-ils à maintenir sous le joug les tribus remuantes qui s'agitaient à la frontière de la vallée du Tigre et dans les montagnes du Kourdistan : s'ils dépassèrent parfois ces limites, ce fut pour entreprendre quelques razzias vers la mer Noire et la mer Caspienne,

ou pour pousser des pointes hardies aux extrémités de la Médie propre. Leurs vrais champs de bataille n'étaient pas dans cette direction, mais au sud, au nord, au nord-ouest, en Arménie, en Asie Mineure, à Babylone, dans l'Élam, à l'ouest et au sud-ouest en Syrie. Pendant deux cents ans, presque chaque printemps, leurs armées refirent de ce côté, mais en sens inverse, tout ou partie du chemin parcouru huit siècles auparavant par les bandes de Thoutmôsis III et d'Amenôthès II. Ils abordèrent la Syrie et ils l'absorbèrent pièce à pièce, malgré sa résistance désespérée, Gargamish d'abord, puis la Phénicie et Damas, puis Israël et Gaza, abattant l'une après l'autre les barrières qui les séparaient de l'Égypte, jusqu'au jour où les deux empires du monde oriental se virent de nouveau face à face, comme au temps des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Mais les rôles étaient changés. Alors c'était l'Égypte qui montait au-devant de sa rivale, et qui traversait l'Asie antérieure pour atteindre les rives de l'Euphrate . maintenant, au contraire, Ninive est l'agresseur et l'Égypte se défend à grand'peine. Elle finit par succomber : Memphis reçut une garnison assyrienne dans son château du Mur-Blanc, et les généraux d'Assourbanabal pillèrent les temples thébains.

Assournazirapla commença cette marche en avant. Grâce à lui, l'empire assyrien se développa soudain et déborda sur toutes ses frontières à la fois. Il débuta par un raid dans le Kourdistan et dans les régions méridionales de l'Arménie. Les indigènes, incapables d'affronter une bataille rangée, « se retirèrent sur les montagnes inaccessibles et se retranchèrent sur les sommets afin que je ne pusse les joindre; car ces pics majestueux se haussent comme la pointe d'un glaive, et les oiseaux du ciel dans leur vol peuvent seuls y parvenir... En trois jours je gravis la montagne, je semai la terreur dans leurs retraites... leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres, et le surplus chercha un refuge dans les rochers. » Il incendia les villages de ces malheureux, puis il s'abattit sur le district de Karti[1]; « j'y livrai au fil de l'épée deux cent soixante combattants,

1. Ou Kourti; voir plus haut, p, 347, note 4, le site de ce pays.

je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides ». Après Karti, ce fut le tour du Koummoukh. Assournazirabal avait déjà perçu le tribut des Moushki et il se préparait à pousser plus loin vers le nord, quand la révolte d'une ville de Mésopotamie le contraignit à revenir sur ses pas. Les rebelles désarmèrent à son approche et implorèrent le pardon de leur faute : il fut impitoyable « J'en tuai, dit-il, un sur deux.... Je bâtis un mur devant les grandes portes de la ville; j'écorchai les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leur peau. J'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » Le chef principal fut emmené à Ninive, écorché lui aussi, et sa peau clouée à la muraille. Après cela, on ne s'étonnera plus si les gens du pays de Laki renoncèrent à lutter. D'autres insurrections qui éclatèrent dans les recoins de l'Arménie furent étouffées avec non moins de promptitude et de férocité : en rentrant à Kalakh vers la fin de cette première année, Assournazirapla pouvait se vanter d'avoir fait sentir la pesanteur de son bras à tous ses voisins.

Les années suivantes ne démentirent pas les promesses de ces heureux débuts. En 881, guerre contre les peuples situés dans la région du Zagros; en 880, guerre contre l'Arménie; en 879, guerre contre le Koummoukh, le Naïri et la plupart des cités du haut Tigre. Ce sont toujours les mêmes récits de victoires et les mêmes cruautés contre les vaincus. En 879, les habitans de Karkhi, attaqués une seconde fois, « abandonnèrent leurs places fortes et leurs châteaux; pour sauver leur vie, ils s'enfuirent vers Matni, un pays puissant. Je me ruai à leur poursuite : je semai mille cadavres de leurs guerriers dans la montagne, je jonchai la montagne de leurs cadavres, j'en remplis les ravins. Deux cents prisonniers qui étaient vivants entre mes mains, je leur tranchai les poignets. » Il restait encore au milieu de la Mésopotamie un certain nombre de villes et de tribus indépendantes : une campagne suffit à les réduire. Assournazir-

al la descendit le Kharmis et le Khabour jusqu'à l'Euphrate, puis l'Euphrate depuis le confluent du Khabour jusqu'à Anat. Ce fut une promenade militaire plutôt qu'une guerre : toutes les bourgades riveraines, Shadikhanni[1], Bit-Khaloupiê, Sirki[2], Anat, implorèrent l'aman sans hésiter. Le prince de Zoukhi, qui osa tenir bon, fut vaincu dans une bataille de deux jours et s'enfuit par delà l'Euphrate, au désert d'Arabie. Il avait avec lui quelques auxiliaires chaldéens, commandés par un général du nom de Belbaliddin et par Zabdan, frère de Naboubaliddin, roi de Babylone. Ces deux personnages tombèrent au pouvoir du vainqueur et Assournazirabal déclara qu'il avait triomphé de la Chaldée. « La crainte de ma puissance se répandit sur le pays de Kar-Douniash ; la terreur de mes armes entraîna celui de Kaldou. » C'était bien des mots pour un fait insignifiant. Naboubaliddin ne s'inquiéta pas autrement de ces fanfaronnades, et le roi d'Assyrie, satisfait de sa victoire, jugea qu'il serait prudent de ne pas la compromettre par une invasion en Chaldée. Aussi bien les Zoukhi se soulevèrent-ils en 878, et Assournazirapla dut parcourir une fois encore le théâtre de sa campagne précédente. Tous les districts rangés le long du Khabour et de l'Euphrate furent ravagés impitoyablement, les villes brûlées, les prisonniers empalés. C'est avec justice qu'il s'écriait : « Sur les ruines ma figure s'épanouit ; dans l'assouvissement de mon courroux je trouve mon contentement. »

L'année d'après le vit dans des régions où nul monarque assyrien ne s'était aventuré depuis près de deux siècles. Au printemps de 877 il quitta Kalakh, s'enfonça dans la Mésopotamie, traversa le Khabour et le Balikh, et parvint aux rives de l'Euphrate. La Syrie du nord était partagée en petits États indépendants réunis, comme au temps des Égyptiens, en une sorte de confédération, mais la plupart de ceux qu'on y rencontrait quelques siècles auparavant n'existaient plus. Les Khati, déjà fort amoindris au temps de Tiglatphalasar Ier, avaient été s'affaiblissant encore et ne rete-

1. Aujourd'hui Arban. — 2. Circésium, au confluent du Khabour et de l'Euphrate. Cf. Fox Talbot, *Assyrian Texts*, p. 30-31.

naient d'autre importance que celle que leur position géographique leur prêtait : Gargamish, leur capitale, commandait le meilleur gué de l'Euphrate en ces parages. Les principautés qui les entouraient, en lutte perpétuelle l'une contre l'autre, résistaient mal aux attaques des rois de Damas ; à plus forte raison furent-elles incapables de repousser les Assyriens. C'était une proie facile à saisir et d'autant plus tentante qu'on la savait très riche. Malgré les guerres intestines et les invasions du dehors, le pays était encore populeux, cultivé, à la fois industrieux et commerçant : les métaux précieux et usuels, or, argent, cuivre, étain, fer, y abondaient; le commerce avec la Phénicie y amenait la pourpre et les étoffes de lin, les bois d'ébène et de santal. L'agression d'Assournazirapla surprit les chefs des Khati en pleine paix. Sangar, roi de Gargamish, ne disputa pas le passage de l'Euphrate, et ouvrit les portes de sa résidence. Loubarna, roi de Patin, « redouta la puissance de l'ennemi et l'issue de la bataille; il paya vingt talents d'or, un d'argent, deux cents d'étain, cent de fer ; il donna mille bœufs, dix mille moutons, mille vêtements de laine et de fil », sans compter les meubles, les armes et les esclaves. Le canton de Loukhouti



Salmanasar II.

tint bon et subit les conséquences de son imprudence : ses villes furent mises à sac et les prisonniers empalés. Après cet exploit, Assournazirapla dévasta les deux versants du Liban et descendit au bord de la Méditerranée. La Phénicie n'attendit pas qu'il fût là pour lui rendre hommage : les rois de Tyr, de Sidon, de Gébel et d'Arad, « qui est au milieu de la mer », lui envoyèrent des présents. Les Assyriens eurent le loisir de couper sur le Liban et sur l'Amanos des cèdres, des pins et des cyprès, qu'ils expédièrent à Ninive afin de construire un temple à la déesse Ishtar[1]. A partir de ce moment, nous ignorons ce que fit Assournazirapla. Il régna seize années encore, et ce que nous connaissons de son caractère ne nous autorise pas à croire qu'il s'endormit dans le repos. Son fils Salmanasar II lui succéda en 860, et guerroya hardiment, sa vie durant, à l'exemple de son père. Dès l'année de son avènement, il s'engagea du côté de l'Euphrate et il ne s'arrêta qu'aux bords de la Méditerranée. Il employa quatre années à réprimer les rebellions du Bît-Adini et à consolider le pouvoir qu'il exerçait sur la Syrie septentrionale, puis, Gargamish et Patin soumises, il se risqua dans la vallée de l'Oronte, où le roi de Damas se dressa devant lui avec ses vassaux (876)[2].

Après avoir vaincu Thibni, fils de Ginath, Omri avait cherché à s'affermir sur son trône. Jusqu'alors Israël n'avait pas eu de capitale fixe : Sichem, Tirzah, Rama, avaient tour à tour servi de résidence aux successeurs de Jéroboam et de Baésha. Dans les derniers temps, Tirzah avait semblé l'emporter, mais son palais avait été brûlé par Zimri, et d'ailleurs la facilité avec laquelle elle avait été forcée était propre à exciter les inquiétudes d'un chef de dynastie. Omri s'installa sur un terrain situé un peu au nord-ouest de Sichem et du mont Ébal, et, comme il l'avait acheté à un certain Shomer, il lui donna le nom de Shimrôn (Samarie)[3]. Ce choix était habile et judicieux : la fortune rapide de la ville le prouva. Elle était assise sur la croupe d'une colline arrondie, qui surgissait au milieu d'une sorte de bassin large et pro-

1. Maspero, *les Empires*, p. 6-51. — 2. Maspero, *les Empires*, p. 52-60. — 3. I *Rois*, xvi, 24.

fond, et qui se reliait aux hauteurs environnantes par une langue de terre étroite et basse. La vallée est fertile et abondamment pourvue d'eau; les montagnes sont cultivées presque jusqu'au sommet : il aurait été malaisé de trouver ailleurs dans la Palestine un site comparable à celui-là en force et en beauté[1]. Aussi Samarie devint-elle soudain pour Israël ce que Jérusalem était pour Juda, un centre de résistance autour duquel la nation se rallia aux jours de dan-



La colline de Samarie.

gers. Les contemporains ne méconnurent point l'importance de cette fondation : le nom d'Omri s'attacha dans leur esprit à l'idée du royaume d'Israël et il n'en fut plus séparé. Désormais Samarie et la maison de Joseph elle-même furent pour les étrangers Bît-Omri, la maison d'Omri, et l'habitude de l'appeler ainsi persista longtemps après qu'Omri et sa race eurent cessé de régner sur les Hébreux[2].

1. Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, 1841, t. III, p. 138-139, 146.— 2. Oppert, *Histoire*, 105-106; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 189-191. L'idée d'Omri et celle d'Israël étaient tellement inséparables dans l'esprit des Assyriens, qu'une inscription de Salmanasar III parle de Jéhu, qui détruisit la famille d'Omri, comme de *Jaoua abal Khoumrii*, Jéhu, fils d'Omri.

Le vieux Benhadad Ier, qui avait guerroyé contre Baésha, profita de la querelle entre Omri et Thibni pour renouveler ses assauts : il enleva plusieurs villes et il força le roi d'accorder aux Syriens la possession d'un quartier spécial de Samarie[1]. Omri se dédommagea par des représailles sur les Moabites. Il leur imposa un tribut très lourd en laine et en bétail[2], mais ce n'était pas là un succès de nature à compenser ses pertes; à n'en gagner que de ce genre, Israël courait risque de perdre son indépendance et de demeurer toujours vassal de Damas. Omri le sentit et il chercha un appui au dehors. L'Égypte était trop loin, les Assyriens venaient à peine de franchir l'Euphrate, les haines religieuses et politiques avaient creusé un abîme entre lui et Juda : il se tourna du côté de la Phénicie, et il obtint pour son fils Achab la main d'Izebel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr.

Hirom Ier, l'ami de David et de Salomon, avait porté la grandeur de Tyr à son apogée. L'autorité de la métropole rétablie sur Kition et sur Chypre, le commerce avec l'Espagne régularisé et développé, les voies qui mènent vers l'Extrême-Orient ouvertes grâce à l'alliance hébraïque, la ville devint trop petite pour la population qui affluait dans son sein. Elle couvrait alors plusieurs îles, séparées l'une de l'autre par des bras de mer peu profonds et semés de ces rochers coupés à fleur d'eau qui hérissent par endroits les abords de la côte syrienne. Sur la plus grande et au point le plus élevé, les premiers colons avaient bâti le temple de Melkarth près de huit siècles auparavant : un îlot voisin possédait le temple du dieu que les Grecs identifièrent plus tard à leur Zeus Olympios. Hirom s'ingénia à doubler l'étendue du sol sur lequel reposait sa capitale. Il combla les goulets qui divisaient les divers quartiers et il gagna sur la mer, vers le sud, un terrain assez considérable au moyen de remblais et de quais fortifiés. Même en cet état, l'aire occupée par les maisons n'était pas large et elle ne devait guère loger plus de trente à trente-cinq mille âmes : comme Arad, Tyr déborda sur le continent, et « ses marchands qui sont des princes,

1. I *Rois*, xx, 34. — 2. II *Rois*, iii, 4. L'*Inscription de Mesha* (l. 5, 7) dit expressément qu'Omri avait dominé sur Moab

ses trafiquants qui sont les plus honorables de la terre[1] » étagèrent leurs villas sur les dernières pentes du Liban, mais l'île demeura le siège du gouvernement, grâce à sa position admirable et au fossé qui l'isolait du monde[2]. Hirom mort, elle fut agitée par des insurrections sanglantes. La royauté avait peine à s'acclimater parmi cette tourbe de manufacturiers et de matelots : quand Baléastart, successeur d'Hirom, fut allé rejoindre son père après sept ans de règne, l'aîné de ses enfants, Abdastart, tomba dans une échauffourée populaire. On sait la faveur dont les nourrices de rois jouissent en Orient : les quatre fils de la nourrice d'Abdastart assassinèrent leur frère de lait et donnèrent la couronne au plus âgé d'entre eux. Soutenus par cette masse d'esclaves, de soldats mercenaires et d'ouvriers que les villes phéniciennes renfermaient, ils se maintinrent douze ans au pouvoir. Leur domination eut des effets désastreux; une partie de l'aristocratie émigra au loin, les colonies se détachèrent de la mère patrie : c'en était fait de l'empire tyrien si cet état de choses avait duré. Une révolution chassa l'usurpateur et restaura l'ancienne lignée royale, sans rendre à la malheureuse cité la tranquillité dont elle avait besoin : les trois fils survivants de Baléastart, Astart, Astarim et Phéli, se remplacèrent rapidement sur le trône. Le dernier fut assassiné, après neuf mois de règne, par un de ses parents, Ithobaal, qui garda le pouvoir trente-deux ans[3].



1. *Isaïe*, XXIII, 8. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1er Theil, p. 188, sqq ; E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 541-575. — 3. Movers, t. II, 1er

Le commencement de ces troubles avait coïncidé avec le schisme des tribus : les Hébreux n'en avaient tiré aucun avantage. Néanmoins, il était toujours à craindre qu'un de leurs rois plus entreprenant ou moins absorbé que ses prédécesseurs ne se laissât tenter aux richesses de la Phénicie et ne voulût s'en emparer. Ithobaal saisit avec empressement l'occasion d'écarter ce danger et de contracter une alliance de famille avec la nouvelle maison royale d'Israël. Izebel prit un empire absolu sur l'esprit d'Achab. Nourrie à la piété par son père, qui avait été grand prêtre d'Astarté avant de devenir roi, elle sollicita de son mari la permission de pratiquer librement le culte des divinités phéniciennes et cananéennes. Baal et Ashérah eurent leurs temples et leurs bois sacrés à Samarie; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale. Achab, de son côté, restait fidèle au dieu national, et il imposait à ses enfants des noms formés avec celui de Jahvéh, Akhaziah, Jéhoram, Athaliah[1]. Ce n'était pas, tant s'en faut, le premier exemple qu'on eût de pareille indulgence en Israël : Salomon avait toléré chez ses épouses étrangères ce que le fils d'Omri accordait à Izebel. L'opposition ne vint pas du clergé officiel : les sanctuaires royaux et les communautés de Dan, de Béthel, de Jéricho, de Gilgal, continuaient à prospérer, et cela leur suffisait. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait ériger un autel à Baal près de celui de Jahvéh sans exciter ni horreur, ni colères. Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Salomon, et déjà une partie du peuple était imbue de cette idée qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir d'autre dieu que Jahvéh : tout ce que les peuples étrangers adoraient sous le titre de dieu le cédait en dignité au maître d'Israël. De là à répudier les pratiques communes aux cultes du dehors, l'usage des idoles en bois ou en métal, des colonnes, des dolmens, certaines opérations de l'offrande et du sacrifice, il n'y avait pas loin.

Déjà, dans Juda, le dévot Asa, fils et successeur d'Abijam, avait renversé l'image d'Ashérah, que sa mère Maakha avait fabriquée pour son propre compte[2]. Quelques prophètes

Theil, p. 340-346. — 1. Akhaziahou, quem Jahveh sustinet; Jehoram, Jahveh altus est; Athalia, quam Jahveh afflixit. — 2. I *Rois*, xv, 13.

d'Israël prirent parti contre Baal, contre la reine qui l'adorait, contre le roi qui en souffrait la religion, et ils les poursuivirent de leur haine sans relâche[1]. Un d'eux surtout, Élie de Thisbè, manifesta son opposition violente. Ses aventures et ses exploits, grossis et transformés par l'imagination populaire, sont aujourd'hui mêlés de tant de prodiges, qu'il est impossible de discerner la part de vérité que renferment les récits que nous en possédons. Élie, inspiré par le souffle de Dieu, annonce devant Achab qu'il n'y aura dans les années prochaines ni rosée, ni pluie, sinon à sa parole, et il s'enfuit au désert pour échapper à la fureur que cette prédiction soulève contre lui. Il est nourri d'abord par des corbeaux qui, soir et matin, lui apportent de la viande et du pain, ensuite, quand la source à laquelle il buvait fut tarie, par un baril de froment et par une cruche d'huile inépuisables, dont il partagea le contenu avec une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Le fils de cette femme meurt subitement : il le ressuscite au nom de Jahvéh, puis, toujours guidé par l'esprit d'en haut, il quitte sa retraite pour se présenter de nouveau devant Achab. Celui-ci l'accueille sans lui témoigner aucune rancune, mais il rassemble les prophètes païens et il les met face à face avec lui sur le Carmel. Les Phéniciens invoquent à grands cris leurs Baalim, se déchirent le corps à coups de couteau. Élie, après les avoir laissés s'épuiser en contorsions et en prières, implore Jahvéh à son tour : le feu du ciel descend à sa voix et consume l'holocauste en un moment. Le peuple se rue sur les idolâtres, il les massacre, et la pluie commence à tomber. On dit qu'après cette épreuve Élie se retira encore une fois au désert et qu'il comparut, sur Horeb, devant l'Éternel. « Or voici, Jahvéh passait, et un vent impétueux, qui fendait les montagnes et brisait les rochers, allait devant Jahvéh, mais Jahvéh n'était point dans le vent. Après le vent, un tremblement de terre, mais Jahvéh n'était point dans le tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais Jahvéh n'était point dans ce feu, et après le feu un vent doux et subtil. Et voici, dès qu'Élie l'eut entendu, il enveloppa son

1. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 305 sqq

visage de son manteau, et il sortit et il se tint à l'entrée de la caverne, et une voix lui fut adressée et lui dit : « Quelle affaire as-tu ici, Élie? » Jahvéh donc lui ordonna d'oindre Khazaël pour roi de Syrie et Jéhu, fils de Nimshi, pour roi sur Israël, et Élisée, fils de Shapat, pour prophète en sa place, et « quiconque échappera de l'épée de Khazaël, Jéhu le fera mourir, et quiconque échappera à l'épée de Jéhu, Élisée le fera mourir[1] ». Le prophète que Jahvéh honorait directement de sa parole était au-dessus des lois communes de l'humanité; Élie monta vivant au ciel, sur un char de feu[2]. Ainsi le veut la tradition, et son exagération même nous montre quelle impression puissante le grand prophète avait laissée sur l'esprit de son peuple.

Cette première tentative de réforme n'était pas destinée à aboutir : elle fut pourtant assez sérieuse pour ajouter une querelle de religion aux malheurs de la guerre étrangère. Benhadad Ier mort, Achab avait rompu aussitôt son vasselage : Benhadad II convoqua ses vassaux et marcha droit sur Samarie. Le roi implora la paix aux conditions qu'il plairait au vainqueur de lui indiquer : la réponse à ses ouvertures fut si outrageante, que les Hébreux se résolurent à tout braver plutôt que de l'accepter. La fortune leur revint avec le courage : Benhadad fut surpris en plein midi par une brusque sortie, la panique bouleversa son camp, et son armée se sauva en désordre jusque sur le territoire de Damas. L'année suivante, au lieu de s'engager sur le territoire montueux d'Éphraïm, où elle perdait l'avantage du nombre, elle campa dans la plaine de Jezréel, près de la petite ville d'Aphek. Elle fut battue comme elle l'avait été sous les murs de Samarie, et Benhadad capturé dans la déroute. Malgré ces défaites répétées, la puissance de Damas était encore si redoutable et la prison du roi si loin de rien terminer, qu'Achab n'osa point pousser sa victoire à fond. Il accueillit son captif « en frère », malgré l'opposition jalouse de quelques prophètes, et il le renvoya en liberté, après avoir conclu avec lui un traité d'alliance offensive et défensive Israël rentra en possession des cantons qui lui avaient été

1. I *Rois*, XIX, 8-17. — 2. II *Rois*, II, 1-12.

ravis sous les règnes précédents, et les Juifs eurent le droit d'occuper à Damas un quartier particulier : c'était la contre-partie et la revanche de la paix imposée à Omri par Benhadad I[er 1].

La lutte cessait à peine quand les Assyriens surgirent sur l'Oronte. Benhadad avait suivi leurs progrès d'un œil inquiet, et il s'était préparé à les recevoir chaudement. Il avait renouvelé ses alliances avec Hamath, avec Arad et la Phénicie, il avait réclamé les contingents d'Israël et des Arabes, racolé des auxiliaires jusqu'en Égypte et au pays d'Ammon. Lorsque, au début de l'automne de 854, Salmanasar franchit l'Euphrate, il marcha bravement au-devant de lui et il lui offrit la bataille à Karkar[2]. Il avait sous ses ordres deux mille chars et dix mille Hébreux d'Achab, sept cents chars, sept cents cavaliers, dix mille fantassins d'Hamath, mille mercenaires égyptiens, mille Ammonites qui, joints aux contingents de ses vassaux, formaient une armée de soixante-deux mille neuf cents fantassins, dix-neuf cents cavaliers et quatre mille huit cent dix chars; un chef arabe, nommé Djendib, lui avait amené un corps de mille chameaux. Il perdit quatorze mille des siens et il fut contraint d'évacuer la vallée de l'Oronte[3]. Néanmoins il avait opposé une résistance si acharnée et sa retraite s'était opérée en si bon ordre que Salmanasar ne se hasarda pas à pousser plus avant. Il ne revint pas non plus l'année d'après, embarrassé qu'il était au sud-est de son empire. Mardoukshoumizkour, roi de Babylone, trahi et vaincu par son frère illégitime, Mardoukbelousatè, l'avait appelé à l'aide : il ravagea, dans une première campagne (852), les districts situés au nord du Tournat ; dans une seconde, il battit le prétendant, le tua, s'empara de Babylone, de Barsip, de Kouti, et descendit dans la Chaldée maritime[4].

La paix n'avait pas duré entre Achab et Benhadad. En traitant de la restitution des villes juives, on avait négligé de mentionner Ramoth-Galaad. C'était cependant une place

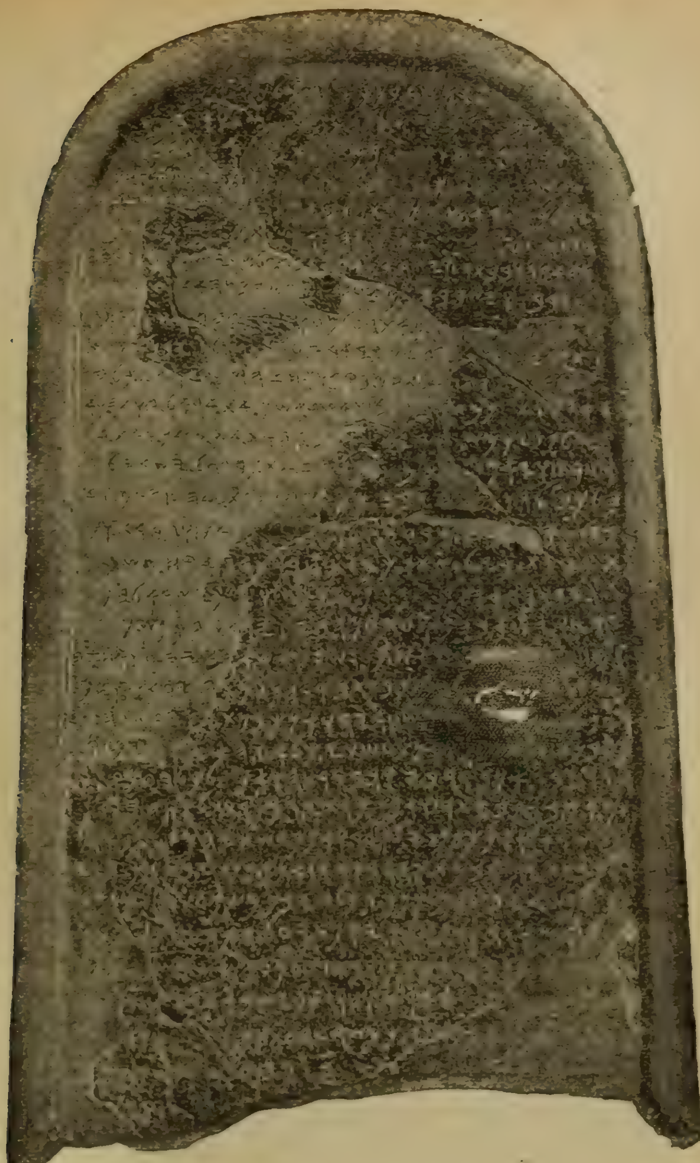
1. I *Rois*, xx. — 2. Karkar était au voisinage d'Hamath (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 180). — 3. Un autre texte porte *vingt mille cinq cents*. — 4. Maspero, *les Empires*, p. 69-75.

importante : elle commandait la rive gauche du Jourdain et elle menaçait à la fois Israël et Juda. Achab voulut profiter de l'issue douteuse de la campagne contre les Assyriens pour réparer son oubli, et il se procura des alliés afin de l'appuyer dans son entreprise. Un grand changement d'esprit et de politique venait de s'accomplir à Jérusalem. Jehoshaphat (Josaphat) était un adorateur fervent de Jahvéh; mais sa piété ne le rendait pas aveugle aux nécessités politiques du temps présent. L'expérience des règnes précédents avait prouvé combien la rivalité était funeste aux deux adversaires : par l'effet de leurs discordes, Moab, Ammon, Édom, les fiefs philistins avaient secoué le joug; Damas était devenue la capitale d'un royaume redoutable et elle menaçait de restaurer l'empire de David à l'avantage de Benhadad. La crainte d'être attaqué à son tour, si les tribus d'Israël succombaient, prévalut sur les récriminations des prophètes de Jahvéh, à qui la haine de Baal fermait les yeux sur le danger de la patrie. Josaphat se convainquit de la nécessité d'effacer le passé et de réunir toutes les forces de la nation contre les Syriens. Il maria son fils Joram avec Athaliah, fille du roi d'Israël[1], et quand Achab le pria de l'accompagner sous les murs de Ramoth-Galaad, il y consentit volontiers[2]. Pour la première fois depuis près d'un siècle, les milices de Juda entrèrent sans intentions hostiles sur le territoire d'Éphraïm et les deux moitiés de la nation se confondirent sous les mêmes drapeaux.

Josaphat s'était montré actif et belliqueux dès le début de son règne : il avait conduit contre ses voisins du sud plusieurs expéditions heureuses qui affermirent son autorité sur Édom[3]. Sa valeur échoua contre la fortune de Benhadad. Il manqua d'être pris dans le combat qui s'engagea en vue de Ramoth, et son armée fut à moitié détruite. Achab, blessé mortellement d'une flèche au commencement de la journée, demeura vaillamment à son poste et mourut d'épuisement vers le coucher du soleil : ses soldats, saisis de panique, se débandèrent (853). Achaziah ramena le corps

1. Cf. II *Rois*, VIII, 18, combiné avec II *Rois*, VIII, 26. — 2. I *Rois*, XXII, 1-19; II *Chron.*, XVII, 1-27. — 3. II *Chroniques*, XVII.

de son père à Samarie. Josaphat s'enfuit à Jérusalem[1] :



La stèle de Mésha, roi de Moab.

Israël retomba au rang de vassal, probablement aux mêmes

1. I *Rois*, XXII, 20-29; II *Chron.*, XVIII, 28-34.

conditions qu'avant la victoire d'Aphek, et ses rois, Achaziah (853-851), puis Joram, durent fournir leurs contingents habituels à Benhadad contre l'Assyrie. Salmanasar, après avoir réglé les affaires de Babylonie, revint à la charge après 850 et deux fois de suite, en 849 et en 848, il affronta le choc de la coalition syrienne. En 848, dix mille des Damasquins périrent, une partie de leurs chariots et de leur matériel de guerre resta sur le champ de bataille. Mais les Assyriens, toujours victorieux, s'il faut les en croire, étaient toujours trop affaiblis par leur victoire pour en user. Ils employèrent les deux années suivantes à soumettre quelques tribus de l'Arménie et des marches médiques et ils ne reparurent en Syrie que vers 846, sans plus de succès qu'à l'ordinaire[1]. Benhadad ne laissa pas entamer son royaume, et Salmanasar, découragé par son opiniâtreté, se résigna à lui accorder quelque répit : à peine débarrassé de cet adversaire, il se rejeta sur les Hébreux.

Ils avaient déjà réparé leur désastre (853-851). Après la bataille de Ramoth-Galaad, Mésha, roi de Moab, avait refusé le tribut que son peuple payait depuis quarante ans aux rois d'Israël[2]. Ses débuts furent heureux : il râfla du coup Médéba, Nébo, Atarôt, que les gens de Gad avaient possédées de tout temps, Horonaïm, égorgea la population hébraïque ou l'emmena en esclavage, lui substitua partout des colons moabites, puis fortifia la plupart des villes, à commencer par Dhibon, sa capitale[3]. L'événement prouva que ces mesures de prudence étaient bien entendues. Joram, qui avait succédé à Achaziah en 851, ne se sentit pas assez fort pour le réduire à lui seul et il appela Josaphat à son secours. Comme les deux confédérés n'osaient mener l'attaque vers le nord, par crainte des garnisons syriennes qui étaient en Galaad, ils la dirigèrent au sud de la mer Morte et ils vinrent assiéger le Moabite dans sa cité royale. Malgré quelques succès partiels, l'entreprise avorta. Mésha, serré de près et désespérant des hommes, eut

1. Maspero, *les Empires*, p. 75-78. — 2. Ces faits nous sont connus par la fameuse stèle de Dhibân, découverte en 1869 par M. Clermont-Ganneau, et dont les fragments sont conservés au Musée du Louvre. — 3. II *Rois*, III, 4-27.

recours au moyen suprême que la religion lui offrait en pareil cas : il dévoua son fils à Kamosh et il le brûla sur la muraille, en présence du camp ennemi. A la vue des fumées de l'holocauste, les Israélites, convaincus que Jahvéh serait désormais sans force, furent saisis de terreur et se débandèrent. A dire vrai, une invasion de Benhadad dut être pour quelque chose dans le triomphe des Moabites. Il fondit sur Éphraïm et il monta jusqu'à Samarie : elle tint bon, et Benhadad, désespérant de la forcer, leva le siège au moment où la famine l'avait déjà presque rendue. Il ne devait plus rentrer en Israël : malade et presque mourant, il fut achevé par Khazaël, un de ses officiers, qui se proclama roi en sa place[1]. Il avait régné près de trente ans, non sans gloire. Il avait noué d'étroites alliances avec Hamath et avec la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux, et résisté vaillamment aux Assyriens; il avait essayé de conquérir la Palestine entière, et s'il n'avait pas réussi, au moins avait-il soumis presque tout le pays de Galaad entre le Hauran et la frontière de Moab. Damas était devenue entre ses mains la capitale réelle et le boulevard de la Syrie.

Khazaël ne se montra pas indigne du haut rang où son crime l'avait élevé. Il se fit reconnaître sur les deux versants de l'Anti-Liban et sur la majeure partie de la Syrie septentrionale. Quand Joram et Achaziah renouvelèrent contre Ramoth de Galaad la tentative qui avait été si funeste à leurs prédécesseurs quelques années auparavant, ils échouèrent comme Achab et Josaphat[2], et leur défaite amena une révolution où la dynastie d'Omri sombra. Mais alors Salmanasar, après avoir combattu les tribus du haut Euphrate (845), poussé une pointe sur le plateau de Médie (844) et guerroyé avec les peuples de l'Amanos (843), recommença les hostilités contre l'Aram. Khazaël l'attendit dans une position choisie avec soin et il fut vaincu. C'était la bataille la plus sanglante qui eût été livrée jusqu'alors par les Assyriens, mais elle fut décisive : les Damasquins perdirent seize mille hommes de pied, quatre cent soixante-dix cavaliers, onze cent vingt et un chars. Damas, assiégée, échappa à la rage des vain-

1. II *Rois*, VI, 8; VIII, 15 — 2. II *Rois*, VIII, 28-29.

queurs, mais les avant-gardes ninivites pénétrèrent jusque dans les montagnes du Hauran, pillant et brûlant tout. Les rois de Sidon et de Tyr, craignant un sort pareil pour leurs États, s'empressèrent de payer volontairement une redevance. Israël envoya en tribut des barres d'or et d'argent, des plats, des coupes et des ustensiles d'or, des sceptres et des armes : ce fut le début des relations directes entre lui et l'Assyrie (842)[1].

Le prince qui les inaugura, Jéhu, venait d'être porté au trône par une des révolutions les plus tragiques que les historiens hébreux aient enregistrées. Les prophètes n'avaient jamais pardonné à la maison d'Omri l'introduction des religions phéniciennes. Déjà Élie avait songé à détrôner Achab et à le remplacer par Jéhu[2]; Élisée, le disciple favori et le successeur d'Élie, exécuta le projet de son maître. Joram avait été blessé devant Ramoth et il s'était retiré pour se guérir au palais de Jezréel, loin de sa capitale et de son armée. Un émissaire d'Élisée s'introduisit dans le camp, à Ramoth, et « voici, les capitaines étaient assis, et il dit : « Capitaine, j'ai à te parler ». Et Jéhu répondit : « A qui de nous t'adresses-tu ? » Et il dit : « A toi, capitaine. » Lors, Jéhu se leva et entra dans la maison ; le jeune homme lui versa l'huile sur la tête », lui ordonna de détruire la race d'Achab et s'enfuit. « Alors, Jéhu sortit vers les serviteurs de son maître, et ils lui dirent : « Tout va-t-il bien ! Pour- « quoi ce fou est-il venu vers toi ? » Il leur répondit : « Vous connaissez l'homme et vous savez ce qu'il peut dire. » Mais eux : « Ce n'est pas cela ; déclare-nous donc mainte- « nant ce qui en est. » Il reprit donc : « Après m'avoir conté « telle et telle chose, il m'a dit : « Ainsi a dit Jahvéh : Je t'ai « oint pour être roi sur Israël. » Alors, ils se hâtèrent et prirent chacun leurs vêtements et lui en firent un divan au plus haut des degrés, et sonnèrent de la trompette et proclamèrent : « Jéhu a été fait roi. » Achaziah de Juda était venu rendre visite à son oncle et à sa grand'mère Izebel. Quand la vigie annonça qu'on voyait une troupe s'avancer, les deux rois, au lieu de s'enfuir, montèrent sur leurs cha-

1. Maspero, *les Empires*, p. 79-87. — 2. I *Rois*, XIX, 16.

riots pour aller à sa rencontre : c'était se livrer sans défense aux mains de l'ennemi. Jéhu perça Joram d'une flèche et il abandonna aux gens de sa suite Achaziah, qui s'échappait. En apprenant le meurtre et l'approche du meurtrier, la vieille Izebel voulut du moins mourir en reine : « elle farda son visage, orna sa tête et regarda par la fenêtre. — Et comme Jéhu entrait dans la porte, elle dit : « En a-t-il bien pris à Zimri qui tua son seigneur? » — Et il leva sa tête vers la fenêtre et dit : « Qui est ici de mes gens? qui? »



Les envoyés de Jéhu devant Salmanasar.

Alors deux ou trois eunuques regardèrent vers lui, — et il leur dit : « Jetez en bas ». Et ils la jetèrent, de sorte que son sang rejaillit contre la muraille et contre les chevaux; et il passa par-dessus elle. » Restaient les princes de la maison d'Achab, au nombre de soixante-dix selon la tradition : il ordonna qu'on lui envoyât leurs têtes de Samarie et il les exposa en deux tas à la porte du palais de Jezréel. Les princes de la maison de Juda, qui venaient rejoindre Achaziah, furent assassinés de même sur le bord de la route ; les adorateurs et les prêtres de Baal, réunis par trahison dans le temple, furent égorgés jusqu'au dernier, et Jahvéh resta seul maître d'Israël. Le contre-coup de cette révolution se fit sentir à Jérusalem d'une manière assez imprévue. Athaliah, fille d'Izebel et mère d'Achaziah, voyant la race de Josaphat

à peu près détruite, extermina ce qui en survivait : un seul enfant, Joas, échappa par les soins du grand prêtre. Le massacre achevé, elle saisit le pouvoir, s'entoura d'une garde phénicienne et pratiqua officiellement la religion de son Baal. Le crime de Jéhu avait donc produit ce résultat singulier de rehausser la religion nationale en Israël pour l'abaisser dans Juda : Jahvéh trôna seul dans Samarie, mais Baal s'installa dans Jérusalem à côté de Jahvéh[1].

La réforme de Jéhu n'avançait pas beaucoup les affaires des Hébreux : Khazaël était toujours menaçant. Deux ans après sa première défaite, en 840, il avait de nouveau affronté les Assyriens, mais sans succès : il avait perdu quelques forteresses et payé tribut, de même que les rois de Tyr, de Sidon et de Gébel. Ce fut son dernier essai de résistance contre Salmanasar ; plutôt que de s'exposer à des malheurs inévitables, il préféra acheter par des cadeaux le droit de poursuivre en paix ses entreprises contre les Israélites. Elles lui réussirent au delà de toute espérance : Jéhu était meilleur assassin que général et il fut battu « sur toutes ses frontières, — depuis le Jourdain jusques au soleil levant, dans tout le pays de Galaad, des gens de Gad, de Ruben et de Manashshé, depuis Aroer qui est sur le torrent d'Arnon jusques en Galaad et en Bashan[2] ». Damas, humiliée au nord par les Assyriens, était encore assez puissante pour humilier les Juifs au midi. Mais ses forces ne répondaient plus à l'ambition de ses maîtres : épuisée par trop de guerres successives, elle tendait à s'effondrer sur elle-même au premier choc sérieux. Si, au milieu de la faiblesse universelle, elle était encore le boulevard de la Syrie, ce n'était qu'un boulevard branlant et ruiné à demi.

Elle vaincue, l'œuvre principale de Salmanasar était accomplie. Son père avait conquis la Syrie du nord : lui, fit un pas de plus dans la direction de l'Égypte, en abattant les royaumes de la Syrie centrale. Le reste de son règne se passa presque entier dans des expéditions contre le nord et contre l'est. Deux années de guerre lui livrèrent les deux versants de l'Amanus, la Cilicie plane, et Tarzi (Tarse) elle-même (831);

1. II *Rois*, IX-XI, 2. — 2. II *Rois*, X, 32-33.

le pays d'Ourartou et de Van en Arménie résista trois ans et céda à son tour. Cependant l'âge était venu et avec lui les infirmités : le vieux roi, las enfin de tant de fatigues, quitta les camps et céda le commandement à ses généraux. Son fils aîné, Assourdainabal, estima qu'il vivait trop longtemps et souleva contre lui plus de la moitié de son empire. Assour, Amid, Arbèles et vingt-quatre autres villes participèrent à la rébellion : Kalakh et Ninive demeurèrent fidèles. Salmanasar abdiqua au profit de son second fils, Shamshiadad. En moins de quatre ans la révolte fut étouffée : Assourdainabal fut tué, et Salmanasar eut du moins la consolation de mourir en paix, après trente-cinq ans de règne (825)[1].

Décadence de l'empire assyriens; l'Ourartou; les prophètes d'Israël : Jéroboam II; Tiglatphalasar III ; chute de Damas.

Après lui la suprématie militaire de l'Assyrie se maintint quelque temps encore. Shamshiadad IV (824-812), par des assauts répétés, eut raison des tribus du Naïri et conquit la Médie jusqu'au pays de Parsoua[2], sur les bords du lac d'Ouroumiyèh. Mardoukbalatsouikbî, le plus puissant des princes qui régnaient alors sur la Babylonie, plia sous le choc, malgré l'assistance de l'Élam et des Araméens : il perdit sept mille hommes, deux cents chars avec son étendard royal et ses bagages, à la bataille de Daban (819). Cette victoire ne fut pas décisive, non plus que deux autres campagnes dirigées en 812 et 811 contre Babylone; elle prépara du moins les voies à Adadnirari III (812-784), qui asservit les princes Chaldéens. Adadnirari III se montra aussi remuant que l'avaient été son père et son aïeul : chacune de ses années est marquée par une expédition triomphale. Il

1. Maspero, *les Empires*, p. 87-95. — 2. Un canton montagneux dans le voisinage de la Médie, d'après Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforchung*, p. 173; Sayce le place sur la rive occidentale du lac d'Ouroumiyèh, d'après le témoignage des inscriptions de Van (*The Decypherment of the Vannic Inscriptions*, dans les *Verhandlungen des Vten internationalen Orientalisten-Congresses zu Berlin*, 2er Theil, 1te Hälfte, p. 310).

pénétra sept fois en Médie, envahit deux fois le pays Manna[1] et trois fois la Syrie. Mariah, roi de Damas et l'un des successeurs de Benhadad III, s'était insurgé : il l'assiégea et il le força dans sa ville royale. La rapidité avec laquelle il l'avait châtié empêcha les voisins de suivre cet exemple : la Phénicie, Israël, Édom, les Philistins n'osèrent point s'agiter pendant toute la durée du règne[2]. L'empire assyrien s'étendait alors sur la meilleure partie de l'Asie antérieure : par ses vassaux il touchait d'une part au golfe Persique et à l'Élam, d'autre part à la mer Rouge et à l'Égypte. A l'Orient, il dominait sur les cantons montagneux où les affluents du Tigre prennent leur source. En Arménie, il avait fait peu de progrès depuis le temps de Tiglatphalasar Ier : il occupait le pays au Sud et à l'Ouest du lac de Van jusqu'aux sources du Tigre, mais au delà les difficultés du terrain et la vaillance des habitants ne lui avaient pas permis de s'implanter de manière durable. La Mésopotamie, la Chaldée, la Syrie du Nord, confessaient sa supériorité; même Salmanasar et ses successeurs avaient dépassé le Taurus et l'Amanus, et les plaines de la Cilicie, les Toubal, les habitants de la Cappadoce, leur obéissaient. La côte syrienne, de l'embouchure de l'Oronte à Gaza, et tous les royaumes de l'intérieur entre la mer et le désert, relevaient d'eux[3]. On pouvait déjà leur appliquer les paroles du prophète hébreu : ils étaient « comme le cèdre au Liban, dont la taille s'est haussée par-dessus tous les arbres des champs. — Tous les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches, et toutes les bêtes des champs ont fait leurs

1. Manna est placé par Sayce, toujours d'après les inscriptions vanniques, entre le territoire de Van et celui de Parsoua (*loc. laud*). — 2. Une des femmes d'Adadnirari se nommait Sammouramat. Comme ce nom est le type original du nom de Sémiramis, on a proposé de reconnaître en cette Sammourramat la Sémiramis d'Hérodote, qui vivait un siècle et demi avant Nabopolassar et qui avait embelli Babylone. Cette Sémiramis elle-même serait le prototype de la Sémiramis légendaire. Ces deux hypothèses n'ont pas été généralement admises. — 3. Sur les limites de l'Assyrie sous Adadnirari, voir les observations très justes de Delattre, *Esquisse de Géographie assyrienne* (extrait de la *Revue des Questions historiques*, 1883, p. 22-29), et *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 74-84.

petits sous ses rameaux, et les grandes nations ont habité sous son ombre[1]. »

Monté à ce degré de gloire et de puissance, l'empire s'affaissa tout d'un coup. Un rival se dressa devant lui qui, un demi-siècle durant, balança sa fortune et menaça de le supplanter dans l'hégémonie de l'Asie occidentale, l'Ourartou. Le pays tourmenté où le Tigre et l'Euphrate prennent leurs sources était habité alors par une seule race, les Kaldi, différente des Arméniens modernes, mais affiliée vraisemblablement aux Géorgiens et à quelques autres nations du Caucase. Il était morcelé en un grand nombre de principautés minuscules auxquelles il n'est pas toujours facile d'assigner une position certaine sur la carte; la plus importante était celle de Biainas, dont la capitale, Dhouspas, est notre ville moderne de Van[2]. Les rois, entrés en contact avec l'Assyrie dès le règne d'Assournazirabal, se civilisèrent à l'école de leurs adversaires et ils apprirent d'eux l'art de l'écriture. Loutipris, puis Shardouris II attirèrent à leur cour des scribes



Stèle de Shamshiadad.

1. *Ézéchiel*, XXXI, 3-6. — 2. Dhouspas est la Thospia de Ptolémée (V, 13, 19; VIII, 19, 12), qui avait valu au lac le nom de Thospitès.

ninivites qui rédigèrent les documents officiels dans leur langue, et qui prodiguèrent les épithètes les plus ronflantes au protocole assyrien à leurs patrons barbares. L'Assyrien fut, dans ces premiers temps, l'idiome savant des Kaldı, mais, dès le règne d'Ishpouinis I[er], fils de Shardouris, le système fut appliqué aux dialectes indigènes avec quelques modifications : déjà nombre d'inscriptions conçues dans le parler de Van ont été découvertes, et chaque jour le sol de l'Arménie nous en rend de nouvelles. Elles nous introduisent dans un monde étrange, où nous ne sommes pas encore à notre aise pour nous orienter. L'Ourarti adorait trois divinités principales, Khaldis, le dieu suprême, l'éponyme de la race, Téishbas, le maître de l'air et des cieux, Ardinis, le soleil. Une armée de dieux secondaires se ralliait autour de cette trinité, Aouis, l'eau, Ayas, la terre, Selardis, la lune, Irmousinis, Adaroutas, Kharoubaïnis : une seule inscription en énumère quarante-six dont plusieurs avaient été empruntés aux nations voisines. Il semble qu'au début, ce panthéon ne renfermât point de déesse : la seule qu'on y rencontre, Sharis, paraît n'être qu'une doublure d'Ishtar. Les textes historiques ne font pas grand cas de ces personnages subalternes et ils les comprennent tous sous un titre collectif, celui d'enfants de Khaldis. Les rois de Van, sans cesse en armes, domptèrent graduellement les principautés du voisinage, celle des Mannai, le Mousassir, le mont Mildish, et mainte autre dont le nom n'éveille aucune idée précise dans notre esprit, Sisirikhadris, Oudoukhais, Irdaniou dans le pays d'Iskigoulou, Baltou, Khaldiri. Le plus ancien d'entre eux, après Shardouris I[er], Aramé, commandait déjà au Milid, sur la rive occidentale de l'Euphrate. Ses successeurs, Shardouris II et Ishpouinis, gagnèrent du terrain vers l'Est et vers le Sud, malgré les défaites que leur firent subir Salmanasar II (829) et Shamshiadad IV (819). Menouas, le fils d'Ishpouinis, poussa ses armes en tout sens, de l'Araxe au Taurus, puis au lac d'Ouroumiyah, et son fils Argishtish I[er] entama l'Assyrie : le Parsoua et le Khouboushkhia passèrent sous sa suprématie. Les souverains ninivites s'évertuèrent en vain à les refouler dans les montagnes : les épidémies qui décimèrent l'Asie vers cette époque et

l'épuisement de la population entravèrent leurs efforts. Ils



Une stèle d'Ourartou.

finirent par désespérer de leur cause et par s'abandonner à leur sort sans résistance.

Salmanasar III (782-772), fils d'Adadnirari III, commença

la décadence ; après une seule incursion contre Damas (772), il fut contraint d'évacuer la Syrie. Sous Assourdân II (772-754), tandis que l'Ourartou ne cessait de s'accroître, la révolte éclata aux portes mêmes de Ninive, dans le pays d'Arrapkha et dans la ville de Gôzan. Elle fut réprimée, mais elle acheva de briser la force du peuple et l'énergie du souverain ; au lieu qu'Assournazirabal, Salmanasar, Shamshiadad, Adadnirari, avaient marqué chaque année d'une expédition heureuse, Assourdân II resta neuf années en paix sur les dix-huit qu'il régna. Sous Assournirari II (754-745), ce fut pis encore : en huit ans il n'y eut que deux campagnes, dirigées toutes deux contre le pays de Namri, à quelques journées à peine de la capitale. Les traditions classiques plaçaient vers cette époque une première destruction de Ninive. Elles ignoraient le nom des grands princes du siècle précédent et elles les remplaçaient par une lignée de rois fainéants, issus de Ninus et de Sémiramis. Sardanapale, le dernier d'entre eux, vivait dans le harem, entouré de femmes, habillé en femme et livré aux travaux d'une femme. Deux des princes tributaires, Arbakès le Mède et Bélésys de Babylone, le virent occupé de la sorte et ils s'insurgèrent ainsi que leurs peuples. L'imminence du danger éveilla en lui les qualités guerrières de sa race : il se mit à la tête de l'armée, il battit les rebelles et il les achevait, quand des troupes qui arrivaient de Bactriane à son secours firent défection et passèrent à l'ennemi. Il s'enferma dans Ninive et il y résista deux ans à tous les assauts ; la troisième année, le Tigre, gonflé par les pluies, déborda et renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Sardanapale se rappela alors qu'un oracle lui avait garanti la victoire jusqu'au jour où le fleuve se tournerait contre lui, et il ne voulut pas tomber vivant aux mains de ses sujets : il se brûla dans son palais avec ses trésors et ses femmes[1]. C'est un roman et rien de plus ; mais les monuments nous prouvent que pendant trente années, entre Adadnirari IV et Tiglatphalasar III, l'Assyrie déchut du haut rang où la valeur de ses princes l'avaient portée un siècle durant[2].

1. Sur la légende de Sardanapale, voir Ctésias, *Fragments*, édit. Didot, p. 39-41 ; cf. Diodore, II, 23-28 ; Athénée, XII, 7, etc. — 2 Mas-

Sa faiblesse avait rendu les peuples de Syrie à eux-mêmes : ils n'usèrent de leur liberté que pour se déchirer mutuellement et pour s'abîmer de plus en plus dans leurs discordes. Athaliah avait tenté d'anéantir la maison de Josaphat et d'introduire officiellement en Juda le culte de Baal : elle ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ses entreprises. Le grand prêtre Jehoïada avait dérobé au massacre un fils d'Achaziah, nommé Joas, et il l'avait nourri secrètement dans le temple. Ses menées débauchèrent à la longue les commandants de la garde et d'autres chefs militaires ; quand il fut assuré de leur appui, il leur révéla l'existence de l'enfant et il le proclama roi devant eux. Athaliah, accourue au bruit, fut tuée ; Mattan, le grand prêtre de Baal, partagea son sort[1]. Jehoïada s'imposa comme tuteur au souverain nouveau, qui avait sept ans à peine : ce fut le règne des prêtres. Ils se confièrent à eux-mêmes l'administration des domaines de Jahvéh et ils s'approprièrent sans scrupule le meilleur des revenus sacrés : le scandale devint si fort que Joas dut leur en retirer la libre disposition. Israël était dans une situation pire que celle de Juda. Général médiocre, politique plus médiocre encore, Jéhu ne put repousser Khazaël. Le Syrien pénétra jusqu'à Gath, sur la frontière philistine, « et tourna son visage pour monter vers Jérusalem ». Joas acheta la paix : il déroba au sanctuaire ce que Josaphat, Joram et Achaziah, ses pères, y avaient consacré, et tout l'or qui se trouva dans les trésors du temple et du palais, il l'envoya à Khazaël, pour que celui-ci se retirât de devant Jérusalem[2]. La misère fut au comble sous le fils de Jéhu : « Joachaz fit ce qui déplait à Jahvéh, et la colère de Jahvéh s'embrasa contre Israël et le livra entre les mains de Khazaël, roi de Syrie, et entre les mains de Benhadad, fils de Khazaël, durant tout ce temps-là[3] ». Joas, délivré par la retraite des Syriens des attaques du dehors, et par la mort de Jehoïada d'un maitre dont l'au-

pero, *les Empires*, p. 102-113. C'est ici que M. Oppert place la lacune qu'il a cru reconnaitre dans le canon assyrien (*Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 3-18 ; *la Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, 1-17). — 1. II *Rois*, XI ; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 204-208. — 2. II *Rois*, XII, 17-18. — 3. *Ibid.*, XIII, 1-8.

torité lui pesait depuis longtemps, essaya de se soustraire à l'influence sacerdotale; il souleva la haine du clergé et il fut assassiné dans son lit. Son fils Amaziah l'enterra au tombeau des rois et le vengea par le supplice des meurtriers : mais, avec une générosité rare chez les gens de son siècle, « il ne fit point périr les enfants de ceux qui avaient égorgé son père[1] ». Deux années auparavant, Joachaz s'était éteint à Jésuralem dans la misère, laissant des coffres vides, une armée impuissante et un État réduit de moitié[2].

Tant de malheurs, frappant coup sur coup, avaient remué fortement les esprits. Puis d'autres désastres étaient survenus : la famine, la sécheresse, la peste[3]; enfin, l'apparition soudaine des Assyriens avait porté l'angoisse au comble. Depuis l'établissement du royaume, les Hébreux avaient vécu dans une sorte de petit monde, où de petits États, taillés sur le même modèle qu'eux, Moab, Ammon, Gaza, Tyr, même Damas, se livraient de petites batailles à propos de bourgades obscures et de cantons à moitié déserts. Une fois seulement, au temps de Sheshonq, ils avaient senti la main d'un des grands empires orientaux s'appesantir sur eux, mais pour un instant seulement. L'entrée en lice d'une nation nouvelle, plus féroce et plus belliqueuse encore que l'Égypte, les rappela au sentiment de leur propre faiblesse et les poussa à comparer leur dieu national aux dieux de leurs vainqueurs. Certes, il n'y avait guère place pour le doute absolu et pour la négation de toute divinité, à cette époque de foi superstitieuse; mais beaucoup en arrivèrent à se demander si Jahvéh était réellement aussi puissant qu'on l'avait cru jusqu'alors. Les dieux de Damas et d'Assour, qui venaient de foudroyer Gath, Calnéh, Hamath[4], ceux de Tyr et de Sidon qui octroyaient aux Phéniciens le commerce du monde entier, ceux même de Moab et d'Ammon, ne valaient-ils pas mieux qu'un dieu toujours humilié malgré ses promesses? Israël leur prêta hommage avec plus d'ardeur qu'il n'avait jamais fait auparavant : il se prosterna devant toutes les armées du ciel, il s'attroupa autour des reposoirs

1. II *Rois*, XIV, 5-6. — 2. *Ibid.*, XIII, 9-10; XIV, 1. — 3. *Amos*, IV, 4-11. — 4. *Ibid.*, VI, 1-2.

de Kevân, l'étoile d'El, il se pressa dans les tentes du roi des dieux[1]. Jahveh ne perdit rien à l'adjonction de ces partenaires, loin de là : le peuple redoubla de piété à son



Juifs au VIII[e] siècle.

égard, et les souverains suivirent l'exemple du peuple. Plus qu'autrefois peut-être, on alla en pèlerinage à Béthel, à Gilgal, à Mizpah, à Pnouel, à Bershéba ; chaque matin, on apportait les sacrifices, tous les trois jours les dîmes, et les dons volontaires affluaient[2]. Mais ce culte dont on ne sevrait

1. *Amos*, v, 25-27. — 2. *Ibid.*, iv, 4-5; v, 4-6.

pas le dieu national, on le mêlait le plus qu'on pouvait de pratiques en usage chez les étrangers et qu'on supposait lui être agréables. Achaz de Juda érigea dans le temple de Jérusalem un autel construit sur le modèle de ceux qu'il avait admirés à Damas[1]. Les jeûnes et les pénitences publiques se multiplièrent[2], avec les holocaustes. Les dieux cananéens aimaient la chair grillée du premier né[3] : Achaz eut recours au même moyen qui avait si bien servi Mesha contre Israël, et il brûla son fils en l'honneur de Jahvéh[4]. L'usage de passer les enfants par le feu devint si général à Jérusalem, qu'on réserva, au pied de la colline, un endroit spécial où ces horreurs s'accomplirent au plein jour[5]. L'influence du sacerdoce officiel et des collèges de prêtres ne pouvait que gagner à ce redoublement de ferveur religieuse. On a vu le rôle prépondérant que Jehoïada avait joué dans la catastrophe d'Athaliah : pourtant le grand pontife n'était encore que l'humble serviteur du roi, et mal lui en prit de l'avoir oublié, quand son protégé Joas eut atteint l'âge d'homme. Dans le royaume du nord, les révolutions de palais, les guerres étrangères, les usurpations, surtout l'existence de plusieurs sanctuaires aussi bien achalandés l'un que l'autre, ne permirent pas au clergé royal d'ancrer solidement sa prépondérance. Dans le royaume du sud, qui était plus petit et moins exposé aux assauts du dehors, il acquit bientôt une force et une stabilité extraordinaires. Comme toutes les corporations influentes, il tendit à devenir une classe fermée, où l'on n'admit que les descendants des familles vouées depuis longtemps à la prêtrise, une tribu qui figura dans la légende à côté des douze autres tribus d'Israël et qui prétendit se rattacher directement à Lévi, fils de Jacob. Israël protesta contre cette centralisation du culte et contre l'unité de sanctuaire qui l'avait produite : vers la fin du neuvième siècle, il promulgua le petit code connu sous le nom de Livre de l'Alliance[6]. La morale et les règles de conduite en étaient de mise dans les

1. II *Rois*, xvi, 10-16. — 2. I *Rois*, xxi, 9, 27-29. — 3. Cf. plus haut, p. 401. — 4. II *Rois*, xvi, 3; cf. p. 442-443. — 5. *Jérémie*, vii, 31 sqq. — 6. *Exode*, xx, 23-xxiii, 30, où le livre de l'Alliance est inséré sous forme de discours adressé par Dieu à Moïse, sur le mont Sinaï.

deux royaumes, et elles ne sont probablement qu'un sommaire des lois en vigueur à cette époque; mais les versets du début visent directement l'idée du temple de Jérusalem et ils la condamnent. « Tu me feras un autel de terre, sur lequel tu sacrifieras tes holocaustes et tes oblations de prospérité, ton gros et ton menu bétail; en quelque endroit que je mette la mémoire de mon nom, j'y viendrai vers toi et je te bénirai. Que si tu me fais un autel de pierre, ne le taille point, car, en le touchant avec le fer, tu le souillerais. Ne monte pas non plus à mon autel par des degrés, de peur que tu ne découvres ta nudité en y montant[1]. » Les patriarches et les ancêtres de la race avaient adoré Dieu en plein air, sur des autels grossiers et bas, en présence de pierre brutes : il faut les imiter et non les clercs de Juda. D'ailleurs, en augmentant le nombre des sanctuaires, n'augmente-t-on pas celui des liens qui enchaînent Jahvéh à ses enfants?

Cependant, ni l'adoption des idoles étrangères, ni l'éclat du culte national, ni le développement du sacerdoce judéen, ne remédiaient aux malheurs publics : Damas et Assour ne cessaient pas de vaincre et de prospérer, Israël et Juda d'être vaincus et de dépérir. Les prophètes envisagèrent cette persistance de la mauvaise fortune de tout autre manière que les prêtres ne faisaient : ils y virent la preuve même de la grandeur de Jahvéh et une raison nouvelle de n'honorer que lui. Le vulgaire confessait le Dieu d'Israël, mais il admettait aussi la réalité des dieux étrangers : là était l'origine de la colère de Jahvéh contre les siens. Les dieux des nations ne sont pas des dieux, ils sont des non-dieux : ils ne sont pas seulement impuissants et ridicules, ils n'existent pas ailleurs que dans l'imagination humaine. Jahvéh, lui, est le dieu unique : il est, et nul n'est que lui, il a tiré l'univers du néant, il le conserve. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, accorder sa protection particulière à l'une des nombreuses familles qu'il a placées ici-bas : « N'êtes-vous pas pour moi, ô fils d'Israël, ce que sont les fils des Koushites? N'ai-je pas tiré Israël d'Égypte comme j'ai tiré les Philistins de Kaphtor et les Araméens de Kir[2]? » Pourtant, par un

1. *Exode*, xx, 24-26. — 2. *Amos*, iv, 7.

privilège insigne, qu'il était libre de ne pas conférer, il a choisi Israël pour être son peuple et il lui a promis de le continuer en Canaan aussi longtemps qu'Israël lui restera fidèle. Israël a péché, Israël a dévié vers les faux dieux et il a manqué aux conditions du pacte qu'il avait conclu avec son Seigneur : les malheurs qui l'accablent sont la juste punition de son manque de foi. Jahvéh, ainsi conçu, cesse d'être le dieu d'une race pour devenir un dieu universel, et c'est bien sous l'image d'un dieu universel que nous le présentent les premiers prophètes dont nous lisons les œuvres[1].

Le plus ancien d'entre eux, Amos, était né au bourg de Tekoâ, dans la tribu de Juda, mais son action s'exerça de préférence sur Israël[2] : la vie politique était concentrée presque entière dans le royaume du nord, et c'était là qu'il convenait de frapper les grands coups. Amos, exalté par l'inspiration au-dessus des formules où le patriotisme de tribu emprisonnait l'idée de Jahvéh, accable de ses imprécations « ceux qui se confient en Sion et qui se croient tranquilles en la montagne de Samarie », et qui pensent que tout leur est permis parce qu'ils sont le peuple de Dieu. « Poussez jusques à Kalnéh et vous en allez de là vers Hamath la Grande; puis descendez à Gath des Philistins. Êtes-vous meilleurs que ces royaumes-là et votre territoire est-il plus étendu que n'était le leur[3] ? » Jahvéh, qui ne les a pas épargnés, n'épargnera point les Hébreux. De même qu'il n'hésite pas à punir Damas, Gaza, les Philistins, Édom, Ammon, Moab, « il enverra le feu en Juda et il dévorera les palais de Jérusalem, à cause de trois crimes d'Israël et même de quatre[4] ». Il prend donc les nations étrangères à témoin de la honte et des excès de ceux qui furent son peuple : « Portez votre attention sur les monts de Samarie, crie-t-il dans les palais d'Ashdod et dans ceux de l'Égypte, et regar-

1. Sur cette transformation de l'esprit prophétique en Israël, cf. Wellhausen, article *Israël*, dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica*, t. III; Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 86 sqq. — 2. Joël a le pas sur Amos d'après l'opinion reçue; les arguments qu'on fait valoir en faveur de l'ancienneté de son œuvre sont trop faibles pour emporter la conviction. Amos vivait vers le milieu du huitième siècle avant notre ère. — 3. *Amos*, VI, 2. — 4. *Ibid.*, I-II.

dez les grands désordres qui y sont et ceux à qui on fait tort au dedans d'elle[1]. » Le Seigneur a en horreur l'injustice et la mollesse des grands. leur dureté à l'égard des faibles, leur superstition et leur fausse piété. « Je hais, je dédaigne vos fêtes; — je ne sens point vos assemblées, — je ne prends pas plaisir à vos offrandes, — je ne regarde pas votre tribut de veaux gras! — Loin de moi le bruit de vos cantiques, — et que je n'entende pas le son de vos lyres! — Mais que le bon droit jaillisse comme l'eau, — et la justice comme un torrent qui ne tarit pas[2]. » C'est donc dans une formule de morale universelle que Jahvéh résume ce qu'il attend de son peuple élu, et, puisque celui-ci s'obstine à lui prodiguer ces honneurs à moitié païens dont il ne veut plus, le châtiment ne sera pas long à venir : « Je déteste l'orgueil de Jacob, — et ses palais je les hais, — et j'enfermerai la ville et tout ce qui s'y trouve. — Alors s'il reste dix hommes dans une maison, — ils mourront! — Et quand le parent chargé de l'enterrement — en prend un pour emporter le corps hors de la maison, — et qu'il dit à celui qui est au fond de la chambre : — Y a-t-il encore quelqu'un avec toi? — L'autre dira : Non! — et il dira : Silence! — ce n'est pas le cas de prononcer le nom de Jahvéh![3] » La colère divine poursuivra partout les coupables : « S'ils pénétraient dans le tombeau, — ma main les en arracherait; — s'ils montaient au ciel, — je les en ferai descendre; — s'ils se cachaient au sommet du Carmel, — je les y découvrirais et je les saisirais; — s'ils se dérobaient à nos yeux au fond de la mer, — j'y manderais le serpent pour les mordre; — s'ils s'en allaient captifs devant l'ennemi, — j'y manderais l'épée pour les égorger[4]! » C'était la première fois qu'un prophète annonçait la ruine et l'exil : la notion de l'universalité de Dieu obscurcissait déjà dans Amos celle du patriotisme, mais pas assez complètement pour qu'elle l'empêchât de souhaiter le renouveau de sa race. Jahvéh détruira la maison de Jacob, mais il ne l'exterminera pas entièrement; les pécheurs mourront par l'épée, mais le royaume de David refleurira

1. *Amos*, III, 9. — 2. *Ibid.*, V, 21-24. — 3. *Ibid*, VI, 8-10. — 4. *Ibid.*, IX, 2-4.

pour les fidèles. « Voyez, il vient des jours — où le moissonneur suivra de près le laboureur, — et celui qui presse les raisins touchera à celui qui jette la semence. — Et je ramènerai les captifs de mon peuple, d'Israël, — pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et y demeurent, — et qu'ils replantent leurs vignobles et en boivent le vin, — et qu'ils se fassent des jardins et en mangent le fruit! — Et je les replanterai dans le sol, et ils ne seront plus arrachés — de leur sol que je leur ai donné! — C'est Jahvéh, ton Dieu, qui le dit[1]! »

L'avènement de Joas au trône d'Israël et d'Amaziah au trône de Juda sembla rajeunir et renforcer les Hébreux. Joas battit Benhadad III, près d'Aphek[2] et dans trois autres combats, mais il ne le chassa pas complètement. On contait qu'avant d'affronter cette guerre il avait consulté le vieil Élisée mourant. Celui-ci lui avait ordonné de tirer des flèches contre terre en sa présence. « Le roi frappa trois fois, puis s'arrêta. — Et l'homme de Dieu se mit fort en colère contre lui et lui dit : « Il fallait frapper cinq à six fois, et tu aurais « frappé les Syriens jusqu'à les anéantir; mais maintenant « tu ne les frapperas que trois fois[3]. » Amaziah de son côté avait écrasé les Édomites dans la vallée du Sel, sur le champ de bataille de David, et il avait saccagé Sélah leur capitale. Enivré de son succès, il se crut appelé à rétablir le royaume de Salomon et il défia Joas dans Samarie. Celui-ci lui répondit par une parabole : « Le chardon qui était au Liban fit dire au cèdre qui est au Liban : « Donne ta fille pour femme à mon fils. » Mais une bête sauvage du Liban vint à passer et foula le chardon aux pieds. — Parce que tu as rudement frappé Édom, ton cœur s'est exalté. Contente-toi de ta gloire et te tiens dans ta maison : pourquoi soulèverais-tu le mal par lequel tu tomberas, toi et Juda avec toi? » La rencontre eut lieu à Bethshemesh sur la frontière philistine. Amaziah fut vaincu et pris : Joas entra sans opposition dans Jérusalem, la démantela sur une longueur de

1. *Amos*, X, 14-15. Le rôle d'Amos a été défini d'une manière fort claire par Kuenen, *Religion nationale et universelle*, p. 108-110. — 2 II *Rois*, XIII, 17. — 3. *Ibid.*, XIII, 25.

quatre cents coudées, pilla le temple comme s'il se fût agi d'un dieu païen et non de Jahvéh, emmena des otages et retourna à Samarie, où il mourut bientôt après[1]. Jéroboam II acheva ce que son père avait à peine eu le temps d'ébaucher: de même que David et Salomon, il réunit toutes les tribus sous sa domination, au moins pendant les quinze premières années de son règne, et il courba quelques-unes des nations voisines sous son autorité. Leur faiblesse fut au moins pour autant que sa vigueur dans cette renaissance. Les rois d'Assyrie avaient laissé échapper la suzeraineté sur l'Aram et sur la Phénicie. Damas n'était plus en état de braver une attaque sérieuse, tant sa résistance contre Salmanasar et contre ses successeurs l'avait épuisée. Si l'on en croit le livre des Rois, Jéroboam reconquit au nord et à l'est les territoires que David et Salomon avaient possédés, Moab et Ammon, la Cœlé-Syrie, Damas, Hamath elle-même[2]. Après les longues années de misère durant lesquelles « les Syriens avaient déchiré Galaad avec des herses de fer[3] », son règne apparut comme une époque de gloire et de sécurité : le commerce avec la Phénicie et avec l'Égypte refleurit, et « les enfants d'Israël habitèrent de nouveau sous les tentes ainsi qu'aux jours du passé[4] ». L'imagination des poètes s'en mêla ; comme autrefois on avait attribué à Jacob mourant des prophéties relatives au sort de ses enfants, on supposa que Moïse avait voulu bénir les tribus avant de disparaître. Siméon avait déjà péri et il n'est plus nommé; Juda et Benjamin reçoivent leur part d'éloges, sincères peut-être, mais certainement un peu maigres. Joseph a encore un beau rôle, mais l'intérêt du morceau se concentre entier sur Lévi : au lieu de le maudire, comme Jacob avait fait, Moïse l'exalte et le cite en exemple à tout Israël. C'est un signe de l'importance que le sacerdoce avait prise depuis un siècle.

Le règne de Jéroboam II marque mieux qu'un moment de grandeur politique : selon toute vraisemblance, il fut une des époques les plus fécondes de la littérature religieuse.

1. II *Rois*, XIV, 1-15 ; II *Chron.*, XXV, 1-24. — 2. II *Rois*, XIV, 23-28. — 3. *Amos*, I, 3. — 4. II *Rois*, III, 5, où le passage est appliqué au temps de Joachaz.

La concentration des tribus en deux royaumes solidaires l'un de l'autre avait amené les Hébreux à scruter leurs origines et à recueillir les poèmes nationaux, les fragments de lois, les prophéties, les proverbes, les chansons d'amour, les traditions qui couraient chez le vulgaire et parmi les lettrés au sujet de la création, des patriarches, du séjour en Égypte et au désert, de la conquête et des héros qui avaient gouverné les clans avant qu'il y eût des rois. Environ un siècle après la mort de Salomon, vers 840, un prêtre de Juda composa une histoire, où il contait à sa manière les débuts de la race humaine, les légendes relatives à la fondation des vieux sanctuaires, Hébron, Pnouel, Sichem, Béthel, les conventions que Moïse le législateur avait conclues au Sinaï avec Dieu, et les événements qui s'étaient écoulés depuis lors jusqu'au temps où il vivait. Aucune tendance théologique n'est sensible dans ce qui nous reste de son œuvre : ses récits ont encore la saveur populaire. Jahvéh, chez lui, est un dieu du type et de la famille de Kamosh et de Melkarth. Lorsqu'il veut conférer une faveur à son serviteur Abraham, il lui apparaît sous forme humaine, il boit et il mange avec lui. Sodome et Gomorrhe ont commis des crimes abominables, « si bien que le cri contre elles est augmenté et que leur péché est aggravé » : avant de les punir, il descend lui-même, pour voir de ses propres yeux si elles ont agi selon la rumeur qui est venue jusqu'à lui, « et, si cela n'est pas, je le saurai[1] ». Ailleurs, il lutte une nuit entière avec Jacob[2], et il se précipite en fureur sur Moïse afin de le tuer[3]. Une façon aussi naïve de présenter les choses sacrées ne pouvait plus suffire à une époque où Amos proclamait l'unité de Dieu : un prêtre éphraïmite, probablement contemporain de Jéroboam, et déjà imprégné de l'esprit prophétique, s'empara du sujet et y joignit des faits nouveaux. Naturellement, tout ce que le premier avait raconté à la plus grande gloire de Juda, son successeur l'adapta à la plus grande gloire d'Israël : ainsi il refuse à Juda le droit d'aînesse parmi les enfants de Jacob pour le conférer à

1. *Genèse*, XVIII, 1-2, 7-8, 20-21. — 2. *Genèse*, XXXII, 24 sqq. — 3. *Exode*, IV, 24-27.

Ruben. Mais en quoi il diffère surtout de son prédécesseur, c'est en l'idée qu'il se fait de Dieu. Dieu n'a plus chez lui le caractère purement matériel. Il ne se montre plus en tout temps ni en tout lieu, mais seulement la nuit et en rêve. Il commence même à ne plus vouloir communiquer directement avec la créature : il se sert d'anges comme intermédiaires et il ne se dévoile que graduellement. Les patriarches l'ont adoré sous le titre d'Élohim, les dieux, et il attend la venue de Moïse pour livrer son vrai nom, qui est Jahvéh. Désormais, l'intérêt de l'histoire se concentre autour de Jahvéh, sur ses prêtres, sur ses prophètes. Moïse n'est plus le seul libérateur du peuple : à côté de lui, on voit apparaître Aharon et le grand prêtre Éléazar. Le sacrifice n'est plus accessible à tous : il devient le privilège d'une tribu, celle de Lévi. La conquête de Canaan s'accomplit en une seule fois par l'ordre de Dieu, et le partage du territoire s'opère par tirage au sort, sous la sanction de l'autorité religieuse[1]. C'est sans doute vers le temps où cet historien élohiste écrivait que les légendes relatives à Samuel, à David, à Salomon, au prophète Éli, reçurent leur forme première. Des préceptes moraux, mis dans la bouche de la Sagesse elle-même et confondus plus tard avec les Proverbes, les chants d'amour réunis dans le Cantique des Cantiques, plusieurs des psaumes, d'autres morceaux encore, sont peut-être l'œuvre de poètes contemporains : par malheur, il n'est pas toujours facile de reconnaître, après les remaniements nombreux que la littérature hébraïque subit avant, pendant et après l'exil, ce qui appartient certainement au règne de Jéroboam II.

Ce furent quarante années de prospérité et de paix, les dernières du royaume. Six mois après la mort de Jéroboam, son fils Zakariah fut assassiné, en présence du peuple, par

1 Le premier écrivain est désigné d'ordinaire sous le nom de Jahviste, le second sous celui de deuxième Élohiste ou même, simplement d'Élohiste. On trouvera dans les manuels spéciaux les renseignements nécessaires sur la façon dont leurs œuvres ont été remaniées, mêlées, coordonnées, sous l'influence deutéronomique d'abord, puis sous l'influence sacerdotale, avant de prendre la forme que nous leur connaissons aujourd'hui dans les livres historiques de la Bible.

Shalloum, fils de Jabèsh, et la maison de Jéhu cessa d'exister[1]. Shalloum lui-même ne demeura qu'un mois aux affaires : il fut tué dans Samarie par Ménakhem, fils de Gadi[2], et Taphsakh et plusieurs autres villes qui avaient essayé de résister à celui-ci furent punies avec une cruauté sans égale. Le châtiment ne se fit pas attendre. En 745, une révolte éclata à Kalakh, dans laquelle disparut Assournirari, et le pouvoir échut aux mains d'un homme peu disposé à mener la vie de roi fainéant. On ne sait d'où sortait Tougoultipalêsharra (Tiglatphalasar) III, s'il appartenait à la même famille qu'Assournirari, ou s'il n'était qu'un usurpateur habile ; mais tandis que son origine est obscure, sa personne brille, dans l'histoire, d'un éclat incomparable. Il était taillé sur le patron des grands conquérants d'autrefois, actif et ambitieux, plus assidu au camp qu'au palais. Venant, comme il faisait, après des années de faiblesse et de décadence, il marque un des points tournants de l'histoire d'Assyrie. Un successeur d'Assournirari, qui aurait suivi les errements d'Assournirari, aurait consommé la ruine de son peuple : Tiglatphalasar releva les énergies déprimées, montra de nouveau à ses soldats le chemin de l'étranger et les conduisit plus loin qu'ils n'étaient jamais allé avant lui. Il joignit même aux qualités du général celles de l'administrateur. Ses prédécesseurs comprenaient encore la conquête telle que les Pharaons l'avaient entendue : les pays vaincus étaient pillés à loisir, puis soumis au tribut et leurs chefs assujettis à l'hommage, mais ils n'étaient pas incorporés au territoire de l'Assyrie. Tiglatphalasar procéda par voie d'annexion et de colonisation. Les cantons qui lui paraissaient utiles à garder, il détrônait la famille qui les avait régis, il y implantait des troupes de prisonniers arrachés aux contrées lointaines, et il en confiait le gouvernement à des officiers assyriens qui relevaient de lui directement. La population, astreinte au service militaire, livrait chaque année un nombre déterminé de recrues. Les villes payaient un impôt fixe en métal et en nature : Ninive, trente talents, dont dix consacrés aux frais généraux et vingt assignés à

1. II *Rois*, xv, 8-12. — 2. *Ibid.*, xv, 13-17.

l'entretien de la flotte; Kalakh, neuf, sans parler des étoffes, des chariots, des chevaux, du blé, des produits du sol et de l'industrie locale. Par malheur, ce règne si brillant et si fécond en résultats glorieux est l'un des plus difficiles à enfermer dans le cadre reçu des histoires orientales : les données que ses monuments nous fournissent sur Israël et la Judée diffèrent tellement des récits hébraïques, qu'on ne saurait pour le moment en définir la chronologie exacte sans chance d'erreur ou de contradiction[1].

Tiglatphalasar monta sur le trône le 13 Iyar (avril) de l'an 745. Il employa six mois à se consolider au pouvoir, puis il partit vers le Sud. Les conditions politiques de la Babylonie avaient bien changé depuis le commencement du VIII[e] siècle. Les Araméens, jusqu'alors cantonnés dans les marais, s'étaient emparés de la Mésopotamie entière, même de Babylone, et ils l'avaient morcelée en principautés indépendantes, dont beaucoup portaient le nom de la race, ou plutôt de la maison (*bît*) qui les administrait, Bît-Dâkoûri, Bît-Amoukkâni, Bît-Shîlâni, Bît-Shâlli. La plus importante était celle de Bît-Iâkin, aux bords de la mer, à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre, parmi les bourbiers et les dunes[2]; d'autres s'échelonnaient le long du Tigre et de l'Ouknou, aux confins de l'Élam : là, entre une quarantaine de petits États aux noms bizarres, Itouou, Roubouou, Khamaranis, Loukhouatou, Nabatou, deux tribus jouissaient d'une autorité incontestée, celles de Poukoûdou et de Gamboûlou, campées, comme Bît-Iâkin, dans les marais voisins du golfe

1. Tiglatphalasar eut affaire à trois rois d'Israël, Ménakhem, Pékakh, Hoshéa, et à deux rois de Juda, Azariah et Joachaz. Sans entrer dans le détail des arguments donnés de part et d'autre, je dirai que le Phoul et le Tiglathphalasar de la Bible sont identiques au Tougoultipalésharra III des Assyriens, et je sacrifierai les données chronologiques du récit biblique au témoignagne des monuments contemporains. C'est à cette époque surtout qu'il convient d'appliquer les paroles de saint Jérôme dans sa lettre au prêtre Vitalis : « *Relege omnes et Veteris et Novi Testamenti libros et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israël, id est inter regnum utrumque, confusum, ut hujuscemodi hærere quæstionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videatur* » (Sancti Hieronymi, *Opera*, édit. Martianay, Paris, 1699, t. II, col. 622). — 2. Fr. Delitzch, *Wo lag das Paradies?* p. 200-203.

Persique, sur la frontière de l'Élam[1]. Tiglatphalasar se lança à travers cette mêlée de petits États. Il reçut l'hommage du prince qui régnait à Babylone, Nabounasir, le Nabonassar des Grecs (747-733), prit Dour-Kourigalzou, Borsippa, Coutha. Un seul des clans araméens se défendit, le Bît-Shîlâni; il fut dévasté systématiquement et son roi Nabououshabshi empalé devant la porte de son palais, les autres se soumirent, et le vainqueur rentra dans sa capitale, après avoir assumé officiellement le titre de roi de Shoumir et d'Akkad[2]. Une expédition sans importance au Namri, par delà le Zab inférieur (744), compléta la prise de possession des pays du Sud et de l'Est, qui relevaient jadis de Ninive. Ce résultat obtenu, il se porta vers l'Ouest où des ennemis plus sérieux l'attendaient. Le centre de la résistance n'était plus, comme auparavant, le Patin : la cité d'Arpad[3] et le canton d'Agousi exerçaient la haute main sur les contrées qui s'étendent entre l'Amanus et l'Euphrate, et depuis peu l'Ourartou les avaient rangées sous son allégeance. Shardouris III, le fils et le successeur d'Argishtis, considérait la Syrie du Nord comme l'annexe naturelle de son empire, et désormais toute action de l'Assyrie de ce côté se compliquait d'une querelle avec l'Ourartou. Dès que Tiglatphalasar eut franchi l'Euphrate et eut mis le siège devant Arpad, Shardouris accourut et menaça ses derrières. Les Assyriens durent quitter leurs lignes pour l'aller combattre, et ils le repoussèrent, mais sa défaite ne mit pas fin à la lutte. Le roi d'Hamath et plusieurs autres se joignirent tour à tour à la coalition sans pouvoir en retarder la ruine. Arpad succomba après trois ans de siège (742-740); Hamath ouvrit ses portes bientôt après, et une partie de ses habitants fut exilée dans les villes d'Oullouba et de Birtou, que le roi venait de saccager (739). Cet exemple décida les réfractaires : parmi les dix-huit rois qu'énumèrent les

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 237-241. — 2. Les inscriptions jusqu'à présent connues confondent en un seul récit les deux campagnes de 745 et de 731. J'ai suivi les indications de Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249 et 259. — 3. Aujourd'hui Tell Erfâd, à deux lieues environ d'Alep (Kiepert, dans la *Zeits. der D. Morgl. Ges.*, xxx, p. 655).

scribes assyriens comme ayant reconnu alors l'autorité de Tiglatphalasar, figurent Ménakhem de Samarie et Rézòn de Damas[1].

Depuis longtemps, les peuples de la Mésopotamie entretenaient des relations suivies avec ceux de la Médie. Trois routes les menaient de la vallée du Tigre moyen au plateau de l'Irân : l'une, la plus employée, franchissait le grand Zab et débouchait dans le bassin du lac d'Ouroumiyèh, par le col



Chameaux à deux bosses amenés en tribut.

de Kélishin; l'autre conduisait à travers la passe de Bannèh jusqu'à l'Ecbatane du Nord; une troisième enfin remontait le petit Zab. Par les trois, les caravanes apportaient à Ninive les produits de l'Asie centrale, l'or, le fer et le cuivre, les étoffes, les pierres précieuses, la cornaline, l'agate, le lapis-lazuli, quelquefois enfin des animaux curieux, l'éléphant, le rhinocéros et le chameau à deux bosses de la Transoxiane[3].

1. Il est probable, mais non certain, que Ménakhem de Samarie et Rézòn de Damas se soumirent au tribut. Cf. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 92. — 2. Smith, *The Annals of Tiglath-Pileser II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 11-13; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249-258, où l'auteur a incorporé la substance de son mémoire *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II*, Berlin, 1879-1880. — 3. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 553, 554, 557-558.

Aussi la plupart des rois ninivites avaient-ils voulu posséder le district de Namri, auquel elles aboutissaient. Ils s'y heurtèrent à des tribus guerrières, analogues pour les mœurs et pour l'audace à ces Kourdes d'aujourd'hui, sur lesquels leurs soi-disant maîtres turcs ou persans n'exercent qu'une primauté des plus contestées. Vers le sud, aux confins de l'Élam et de la Susiane, l'élément araméen dominait encore : là étaient le pays d'Oumliyash avec sa capitale Bît-Ishtar, les cantons de Bît-Sangiboutî, de Bît-Kapsi, les villes de Girgira, d'Akhsibouna et vingt autres dont les noms trahissent l'origine. En seconde ligne, mais toujours sur la frontière élamite, les peuples d'Ellibi se déployaient du nord-ouest au sud-est. Les vallées profondes et boisées, que se creusent les affluents du Tigre et de l'Oulaï, leur offraient des retraites où les chars et les fantassins lourdement armés de l'Assyrie avaient peine à les atteindre : on parvenait encore à les battre, mais tous les conquérants du monde antique, les Perses, les Macédoniens, les Parthes s'efforcèrent en vain de les asservir[1]. Au nord de ces barbares, mais au sud du Zab inférieur, le Namri, puis, au nord-est, le Parsoua, complétaient la barrière vivante qui séparait Ninive du plateau central. Plusieurs rois y avaient déjà pratiqué la brèche; même Adadnirari IV l'avait forcée[2]. La première fois que Tiglatphalasar l'assaillit (738), son effort se concentra d'abord sur l'Oumliyash et sur les contrées du sud-est. Le succès fut rapide, complet : tandis qu'il dévastait systématiquement le pays, son lieutenant Assourdaninâni exécutait une razzia fructueuse « chez les Mèdes puissants qui habitent au lever du soleil », et il leur enlevait cinq mille chevaux, des hommes, des bœufs, des moutons. La campagne terminée, les Assyriens occupèrent solidement les points les plus rapprochés de leur territoire. Tiglatphalasar « réorganisa les villes, leur inculqua le respect d'Assour, son maître, y installa les hommes des pays que sa main avait conquis, et, à leur tête, des officiers comme préfets ». Des troubles le

1. Selon un rapprochement ingénieux de M. Delattre *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 90, les Ellibi seraient les Élyméens de Strabon, XVII, I, 17-18. — 2. Voir p. 447-448

rappelèrent l'année suivante . ils furent promptement étouffés, et l'armée regagna Ninive chargée de butin. L'annexion et la colonisation de quelques cantons, la soumission de quelques autres à un tribut plus ou moins exactement payé.



furent les seuls résultats de ces deux campagnes ; la Médie propre n'y perdit que des hommes et du bétail[1].

1. La présence des noms de Zikrouti, Araqouttou, Ariarva, Nishsha, parmi les noms des peuples vaincus, a fait croire que Tiglatphalasar était allé en Arie, en Arachosie et jusque dans la vallée de l'Indos (E. Norris, *Assyrian Dictionary*, s. v. *Namri*, *Zikrouti*, *Ariarva*, *Araqouttou;* Fr. Lenormant, *Sur la campagne de Teglathphalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 48-55, 65-71). Cette hypothèse séduisante a été renversée par M. Patkanoff, dont le mémoire, écrit en russe, n'est pas malheureusement accessible à la plupart des savants La question de l'identification des tribus mentionnées a été traitée en dernier lieu, avec succès, par Delattre, *Esquisse de géographie assyrienne*, p. 40-49, et *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 85-99.

Cet intermède brillant, mais sans conséquences durables, était clos à peine, que des soins plus pressants ramenèrent Tiglatphalasar au sud et à l'ouest. Jusqu'alors Juda avait eu des rapports peu fréquents avec l'Assyrie. Après sa défaite par Joas, Amaziah avait employé le reste de sa vie à réparer son désastre. Son fils Azariah ou Ozziah acheva la conquête d'Édom et recouvra sur la mer Rouge le port d'Élath, perdu depuis Josaphat; mais atteint par la lèpre dans la force de l'âge, il associa son fils Jotham au trône[1]. Grâce à l'énergie de ces deux princes, Juda redevint puissant et prospère, au moment même où le dernier espoir d'Israël s'éteignait avec Jéroboam II. L'énergie féroce de Ménakhem ne put le protéger contre les Assyriens : il dut acheter leur retraite au prix de ses trésors[2]. Son fils Pékakhiah, qui lui succéda, fut assassiné l'année d'après par un de ses généraux, Pékakh, fils de Rémaliah[3]. Pékakh gagna à ce meurtre une royauté précaire et menacée de toutes parts. Damas n'avait pas gardé longtemps les garnisons israélites ; après un Benhadad IV dont on ne sait rien[4], Rézôn II ceignit la couronne, et, sous sa direction, la Cœlé-Syrie sortit enfin de la torpeur où elle était plongée depuis un demi-siècle. Tant qu'il ne se jugea pas assez solide sur le trône, il s'inclina devant la supériorité de Tiglatphalasar[5]; mais au sud, dans les pays foulés jadis par ses ancêtres, son ambition se donna carrière. Pékakh, trop faible pour lui résister, trop pauvre pour l'éloigner à prix d'argent, se déclara son vassal, et tous deux unirent leurs armes contre Juda. Un jeune homme de vingt ans, Achaz[6], venait d'y succéder à Jotham : ils le battirent en deux rencontres, ils ravagèrent son territoire, et ils encombrèrent les marchés de la Syrie de prisonniers juifs. Aussitôt les Édomites se révoltèrent, les Philistins se jetèrent sur les villes du midi et de l'ouest, Bethshemesh, Aialon, Shoko, Timnah ; dans une de ses pointes vers le sud, Rézôn s'aven-

1. II *Rois*, XIV, 17-21; XV, 1-7, 32-38. — 2. II *Rois*, XV, 19-20, où Tiglatphalasar porte le nom altéré de Phoul. — 3. II *Rois*, XV, 22-25. — 4. Ce Benhadad est mentionné dans un texte mutilé comme père de Rézôn. Cf. Schrader. *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 261-252. — 5. Voir plus haut, p. 467. — 6. Les textes assyriens l'appellent Joachaz.

tura jusqu'aux bords de la mer Rouge et il prit Élath. Comme malgré tout Achaz résistait encore, les deux alliés résolurent de le détrôner et de le remplacer par une de leurs créatures, le fils de Tabéel, sur la fidélité duquel ils comptaient[1]. Dans cette extrémité, le Juif leva les yeux vers le seul prince assez robuste pour le tirer de danger et assez ambitieux pour saisir un prétexte d'intervenir en Palestine : il ramassa les réserves du temple et il envoya une ambassade les déposer aux pieds du roi d'Assyrie[2].

Tiglatphalasar accourut : voyant combien la puissance de Rézôn avait augmenté pendant son absence, il ne l'assaillit point de front, mais il s'attaqua d'abord à Israël. Pékakh ne se sentit pas de taille à lutter et il s'enferma dans Samarie, abandonnant le reste du royaume. Les tribus du nord et de l'est, déjà plus d'à moitié ruinées pendant les guerres avec Damas, reçurent alors le dernier coup. Tiglatphalasar « vint et prit Ijon, Abel-Beth-Maakha, Janoha, Kedesh, Hazor, Galaad et la Galilée, même tout le pays de Naphtali, et il en transporta le peuple en Assyrie[3] » : Israël ne comprit plus que le territoire d'Éphraïm et quelques cantons voisins. Cette exécution sommaire remplit d'effroi la Palestine et précipita les soumissions : Hannon, roi de Gaza, qui, en sa qualité d'ennemi d'Achaz, se croyait menacé plus directement, s'enfuit au Mousri, dans le désert d'Idumée; les Philistins se reconnurent tributaires[4] (734). Soit crainte, soit faiblesse réelle, Rézôn avait laissé écraser son allié, sans tenter aucune diversion : quand l'ennemi se rabattit sur lui,



Un Chaldéen.

1. M. Oppert a supposé que le nom du fils de Tabéel était Azariah d'après les monuments assyriens (cf. *la Chronologie biblique*, etc., p. 29-32). — 2. II *Rois*, XVI; *Isaïe*, VII, VIII, IX. — 3. II *Rois*, XV, 29. — 4. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 255-256.

il batailla deux années entières (733-732), mais à la fin ses forces s'usèrent, sa capitale succomba et il fut tué. Le vainqueur emmena huit mille habitants à Kîr, en Arménie, et réduisit la Damascène en province assyrienne[1]. Avant de s'éloigner, il convoqua ses fidèles à le saluer dans la cité soumise (732), et vingt-cinq rois répondirent à son appel : Achaz vint, comme les autres, apporter ses présents d'allégeance et remercier son libérateur[2].

Il semblait que les Assyriens n'eussent plus qu'à passer en Égypte pour compléter leur domination sur l'ancien monde; la Chaldée les rappela des bords de la Méditerranée aux rives de l'Euphrate. Treize années s'étaient écoulées depuis que la suzeraineté de Ninive avait été imposée à Babylone; Nabounazir avait été remplacé en 734 par son fils Nabounadinziri, et celui-ci avait été assassiné au bout de deux ans par un de ses officiers, qui se fit roi sous le nom de Naboushoumoukin. Les Araméens saisirent le prétexte de cette usurpation pour intervenir dans les affaires : Oukinzir, prince de Bît-Amoukkâni renversa Naboushoumoukin au bout de deux mois (732) et se fit roi en sa place. Tiglatphalasar intervint à son tour et parut devant Shapia, la citadelle du Bît-Amoukkâni, mais l'opiniâtreté des habitants eut raison de ses assauts : il fut forcé de lever le siège. Il fut plus heureux en 729 et, l'Amoukkâni tombé, les autres princes demandèrent grâce, même celui de Bît-Iâkîn, Mardoukabaliddina (Mérodachbaladan); en 728, Tiglatphalasar saisit les mains de Bel et se proclama roi de Babylone. Il n'an-

1. II *Rois*, XVI, 9; cf. *Isaïe*, XVII, 1 sqq. Schrader, *Die Keilinschriften, und das Alte Testament*, 1883, p. 264-265; Smith, *The Annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 14. Voici, autant qu'on peut la connaître, la liste des rois de Damas depuis Salomon :

Rézôn Ier.	Benhadad III.
Khézion (?).	[Mariah.]
Tabrimmon.	....
Benhadad Ier.	[Benhadad IV.]
Adadézer Benhadad II.	Rézôn II. (?)-732.
Khazael.	

2. II *Rois*, XVI, 10; *Chron.*, XXVI, 20-21.

nexa pas la Mésopotamie à l'Assyrie, mais l'union des deux pays roula tout entière sur sa personne; les Babyloniens lui donnèrent même un nom pour l'inscrire dans leurs annales, celui de Poulou, le Phoul de la Bible. Il ne jouit pas longtemps de sa double royauté: il mourut à Kalakh, après dix-huit années d'un des règnes les plus glorieux et les mieux remplis que l'histoire ait enregistrés (727).

La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie; les Éthiopiens en Égypte: Piônkhi et Shabakou. Chute du royaume d'Israël.

La révolte éclata aussitôt dans les provinces situées au delà de l'Euphrate, en Phénicie et dans Israël. Pékakh avait été assassiné en 729 par le général de son armée, Hoshéa, et celui-ci n'avait obtenu l'investiture de l'Assyrie qu'à la condition de payer dix talents d'or et mille d'argent[1]. Dès qu'il apprit la mort de Tiglatphalasar, il cessa les versements, comptant sur les troubles qui accompagnent d'ordinaire un changement de règne. Il fut trompé dans son attente. Le fils de Tiglatphalasar monta en paix sur le trône, comme Salmanasar IV en Assyrie, comme Ouloulaî (Éloulaios) à Babylone. Il avait déjà gouverné la Syrie du vivant de son père, et il la connaissait bien. Il accourut en hâte et une insurrection des Kitiens contre Tyr lui facilita la victoire. La Phénicie rentra dans le devoir[2], et Israël abandonné à ses propres forces n'osa pas résister. Hoshéa se résigna à reprendre sa chaîne, et sa prompte humiliation conjura le danger pour quelque temps encore[3].

Pour quelque temps, mais non pas pour longtemps. Il n'était ni pire ni plus méprisable que la plupart de ses prédécesseurs; peut-être même valait-il mieux que beaucoup d'entre eux, car la tradition nationale, en le comprenant dans la censure générale qu'elle leur inflige, affirme que « s'il fit ce qui déplaît à Jahvéh, il ne le fit pas autant que ceux qui

1. II *Rois*, xv, 30. — 2. Ménandre d'Éphèse, dans Josèphe, *Ant. Jud.*, ix, 4. — 3. II *Rois*, xvii, 3; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 266-269.

avaient été avant lui[1] ». Mais son royaume ne se soutenait plus : les pays au delà du Jourdain, le territoire des tribus du nord, la Galilée, étaient perdus ; le jour apparaissait proche où nulle énergie ne pourrait plus sauver Éphraïm. Chacun le savait, et le disait tout haut, et se préparait par avance à la catastrophe. Plus que jamais les prophètes y voyaient le dessein de Dieu : « Samarie, répétait le prophète Hoshéa, sera désolée, car elle s'est révoltée contre son Seigneur ; ses habitants tomberont sous l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et l'on fendra le sein de leurs femmes enceintes[2]. » Du fond de Juda, Isaïe joignait sa voix à celle des voyants d'Israël : « Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, — à la fleur fanée de sa brillante parure, — qui est au front de la grasse vallée — de ces gens étourdis par le vin ! — Voici, un fort, un puissant de par Dieu, — comme une tempête de grêle, — comme un orage destructeur, — comme un tourbillon de grosses eaux débordées, il la terrasse avec violence. — Tu seras foulée aux pieds couronne orgueilleuse des ivrognes d'Éphraïm ; — et la fleur fanée de sa brillante parure, — qui est au front de la grasse vallée, — tombera comme une figue hâtive, avant la cueillée[3] » Hoshéa lutta du moins autant qu'il put, malgré les conseils et les prédictions sinistres. Babylone et l'Élam, ces ennemis perpétuels de son ennemi, étaient si loin, qu'en ce temps de communications lentes, il ne devait pas compter sur leur appui ; Juda, les Philistins, Tyr, la Phénicie, étaient trop faibles pour s'engager dans une entreprise hasardeuse. Toutes les anciennes alliances d'Israël lui manquaient à la fois ; il en chercha de nouvelles.

L'expédition de Sheshonq I[er] en Palestine n'avait été dans l'histoire de la vingt-deuxième dynastie qu'un intermède glorieux, mais sans conséquences durables. Il était arrivé alors à l'Égypte ce qui arrive souvent aux peuples vieillis : l'avènement d'un prince actif et vaillant semble les ragaillardir en leur vigueur première. Les troupes de Pharaon, même celles d'alors, bien commandées et lancées résolument contre les bandes désordonnées des Hébreux, ne pouvaient manquer

1. II *Rois*, XVII, 2. — 2 *Hoshéa*, XIII, 16. — 3. *Isaïe*, XXVIII, 1-4.

de les écraser : Jérusalem plia sous leur choc, et les villes de la Judée devinrent leur proie. Seulement, il n'y avait plus moyen de leur conserver cette efficacité dès qu'un souverain médiocre héritait le pouvoir. On le vit bien dans les siècles qui suivirent. Les successeurs de Sheshonq ne surent pas tirer autant de parti que lui des ressources qu'ils avaient entre les mains; ils abandonnèrent sa conquête et ils ne parurent pas se soucier de ce qui se passait au-dehors. Em-



Tribut des Israélites.

prisonnés dans leurs limites naturelles, ils vécurent en paix avec tous leurs voisins, j'entends avec ceux de leurs voisins qui voulurent bien leur laisser la paix. Au moins employèrent-ils leurs années tranquilles à des travaux d'utilité publique. Ils construisirent dans la Basse-Égypte, à Bubaste, leur résidence habituelle, à Tanis, à Memphis. Depuis la chute des Ramessides, Thèbes avait toujours été perdant de son importance. La population, attirée jadis par la présence de la cour et par le mouvement du commerce, s'était éclaircie peu à peu : elle manquait presque entièrement par endroits, mais elle était encore assez dense autour des temples pour y former autant de bourgs et de villages que la cité antique avait compté de grands édifices. Les Pharaons, que leur origine et les nécessités de la poli-

tique attachaient au Delta, n'avaient cure de remédier aux progrès de cette ruine. Thèbes n'avait pas été seulement la capitale de l'Égypte, elle avait été la capitale du monde à une époque où le monde était égyptien : suffisante pour un empire, elle était trop vaste pour un royaume et elle n'avait plus de motif de subsister. Quelque soin que l'on mît désormais à restaurer ses monuments et même à en élever de nouveaux, on n'y ramena point la vie qui s'en retirait peu à peu : elle fut moins une ville qu'une sorte de musée, où l'Égypte des dynasties glorieuses se survécut tout entière.

Osorkon Ier, Takelôti Ier, Osorkon II, Sheshonq II : les Bubastites régnaient depuis cent ans déjà; à n'en juger que l'apparence, rien n'était changé dans l'état général du pays, et pourtant des actions et des réactions dont nous devinons enfin la nature l'avaient poussé quelques degrés plus bas sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Pour éviter des usurpations analogues à celle des grands prêtres d'Amon, Sheshonq et ses descendants s'étaient appliqués à n'octroyer les charges importantes qu'aux princes de la famille royale. Un fils du Pharaon régnant, et d'ordinaire l'aîné, était grand prêtre d'Amon et gouverneur de Thèbes, un autre administrait à Khmounou, un autre à Khninsou, d'autres encore dans les grosses villes du Delta et de la Haute-Égypte. Chacun d'eux avait avec lui plusieurs bataillons de ces mercenaires libyens, Mazaiou et Mashouasha, qui faisaient alors la force de l'armée et en la fidélité desquels il pouvait se fier. Bientôt ces commandements devinrent héréditaires, et l'ancienne féodalité des nomes se reconstitua au profit des membres de la famille royale. Le Pharaon continua de résider à Memphis ou à Bubaste, de toucher l'impôt, de diriger autant que possible les soldats et les scribes, et de présider aux cérémonies majeures du culte, telles que l'intronisation ou l'ensevelissement d'un Apis; mais l'Égypte se partagea en un certain nombre de principautés, dont les unes comprenaient à peine quelques bourgades, tandis que d'autres englobaient plusieurs provinces. Bientôt les maîtres de ces principautés

1 Lepsius, *Denkm.*, III, 253, *a*, 244, *c*, 255, *a*, *b*, *c*, 256.

s'enhardirent jusqu'à rejeter la suzeraineté du Pharaon : appuyés sur des bandes libyennes, ils usurpèrent non seulement les fonctions de la royauté, mais ses titres et ses insignes, tandis que la dynastie légitime, reléguée dans un coin du Delta, y exerçait à peine un reste d'autorité. Cette décomposition commença bientôt après la mort de Sheshonq Ier, mais on n'en rencontre aucun indice certain avant Takelôti II. Le fils aîné de ce Pharaon, Osorkon, premier prophète d'Amon, comte de Thèbes et des cantons du midi, ne préserva l'intégrité de l'État qu'au prix de guerres perpétuelles[1]. Les révoltes augmentèrent de gravité sous les successeurs de Takelôti II, Sheshonq III, Pimi et Sheshonq IV. Quand ce dernier mourut, après trente-sept ans au moins de règne[2], le prestige des Bubastites était tellement affaibli que le sceptre leur échappa et passa aux mains d'une autre famille originaire de Tanis. La dynastie Tanite jeta un instant d'éclat ; son fondateur Petsibastit se substitua à l'héritier de Sheshonq IV, s'en alla jusqu'à Thèbes[3] et imposa à ses contemporains une suzeraineté précaire, qu'Osorkon III et Psimout maintinrent tant bien que mal pendant près d'un demi-siècle[4]. Sous leur domination l'Égypte en arriva à ce point de division qu'elle se trouva morcelée entre près de vingt princes, dont quatre au moins s'attribuaient l'appareil complet de la royauté.

Au milieu de ces roitelets turbulents et pillards, une race surgit, que son énergie politique et le mérite des hommes qui la composaient haussèrent sans peine au-dessus de ses rivales. Certes, il ne manquait ni d'habiles ni d'ambitieux à Tanis, à Khninsou, à Bubaste ; mais aucune des villes ni aucun des souverains de cette époque ne jouèrent un rôle aussi prépondérant que celui de Saïs et des princes qui la

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 256 ; cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, p. 73 sqq. — 2. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique* de l'*Athenæum français*, 1855, p. 98-100. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, 259, *a*, *b*. — 4. Lepsius, *Ueber die XXIIe Königsdynastie;* le Psimout que M. Lepsius rangeait dans la vingt-troisième dynastie est en réalité Psimout II de la vingt-neuvième (Maspero, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de travaux*, t. VI, p. 20). — 5. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 15 sqq.

régissaient. Actifs, remuants, batailleurs, mêlés à toutes les péripéties qui se déroulent autour d'eux, dès l'instant que nous les voyons sur la scène, les Saïtes ont un but unique vers lequel tendent tous leurs efforts : déposséder les seigneurs locaux et fonder sur les débris des dynasties partielles qui ruinent le pays une dynastie nouvelle dont la suprématie se propage dans l'Égypte entière. L'histoire du temps est au fond l'histoire des tentatives qu'ils font pour arriver à leurs fins et des échecs qui retardent à chaque instant les progrès de leur ambition. Les autres princes, toujours coalisés contre eux, mais toujours vaincus, appellent l'étranger à leur secours et trahissent l'intérêt de la patrie commune au profit de leurs intérêts particuliers. De là les invasions éthiopiennes : la dynastie koushite arrête un moment les empiètements des Saïtes sans les abattre, ni même les décourager. L'insuccès de Tafnakhti ne sert pas de leçon à Bocchoris ; le désastre de Bocchoris ne fait pas hésiter ses successeurs. L'intervention assyrienne n'est pour eux qu'un moyen d'user la puissance éthiopienne. Les Éthiopiens humiliés, les Assyriens embarrassés en Asie, Psammétique reprend l'avantage. En quelques années, il réunit sous sa main la vallée entière, et il proclame l'avènement de cette vingt-sixième dynastie sous laquelle l'Égypte devait vivre encore quelques jours de gloire et de prospérité[1].

Tafnakhti est le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments. Il était d'origine obscure et il ne possédait de son chef que la bourgade de Noutir, non loin de Canope[2]. Quelques expéditions heureuses contre ses pairs les plus proches l'encouragèrent bientôt à élargir le cercle de ses entreprises. Ce fut surtout une guerre de sièges. Les barons, maîtres chacun d'une parcelle du territoire national, ne duraient que par la force des armes : ils se sentaient entourés d'ennemis, et pour se défendre des compétitions rivales, ils avaient dû se retrancher fortement. Depuis un siècle, le sol s'était hérissé de citadelles, placées aux points

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1869, t. II, p. 377. — 2. En copte Manouti, près de Canope (Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 289-290, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 262).

stratégiques de la contrée, sur les rares monticules qui commandent les bords du Nil, dans les îles du fleuve ou à la rencontre des canaux de navigation. Embastillés dans leurs châteaux et dans leurs villes, appuyés sur des mercenaires Mashouasha et Tahonou, ils opposaient une résistance acharnée à l'envahisseur. Tafnakhti pourtant triompha d'eux. Il s'empara des nomes situés à l'occident de la branche principale du fleuve, le Saïte, l'Athribite, le Libyque, le Memphite. Respectant les régions à l'orient du Delta, où les Tanites continuaient de régner, il remonta le cours du Nil : Mîtoum, le Fayoum, Khninsou et son roi Pefââbastit, Khmounou et son roi Osorkon l'acclamèrent pour suzerain. Il passa ensuite sur la rive droite et il y reçut l'hommage de Onou et de Pnibtepâhe. Il poursuivait le cours de ses succès et il venait de frapper le nome de Ouobou, quand les chefs encore insoumis du Delta et de la Haute-Égypte s'adressèrent au seul pouvoir qui fut alors capable de lui tenir tête, à l'Éthiopie[1].

Les descendants des rois-prêtres d'Amonrâ, exilés en Nubie par les Pharaons de la vingt-deuxième dynastie, y avaient fondé, avec les provinces colonisées plus de deux mille ans auparavant par les Sanouasrît, un royaume indépendant dont la capitale était Napata[2]. Bâtie au pied de la Montagne sainte (*Dou ouabou*), et longtemps considérée comme un des chefs-lieux de la province égyptienne d'Éthiopie, Napata, aux mains de ses seigneurs nouveaux, devint une sorte de Thèbes éthiopienne, modelée, autant que possible, à l'image de la Thèbes d'Égypte. Amonrâ, roi des dieux, y trônait suprême avec Maout et Khonsou; le temple était construit à l'imitation des sanctuaires de Karnak; les cérémonies qu'on y célébrait étaient des cérémonies du culte thébain. Les rois, prêtres avant tout, comme jadis dans leur patrie, étaient les chefs d'un État sacerdotal dont les limites varièrent selon les époques, mais qui allait d'ordinaire des montagnes d'Abyssinie à la première cata-

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. I, l. 1-7. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 3-4, 21-23. — 2. Voir plus haut, p. 420

race. Dans la vallée même, de Syène au confluent du Tacazzé, les colons d'extraction égyptienne formaient le fond de la population; dans les plaines du haut Nil se trouvaient des nations de races différentes. Les unes étaient noires; les autres, alliées aux Himyarites et venues de l'Arabie méridionale, parlaient un idiome sémitique; d'autres enfin se rattachaient par le type et par la langue aux Égyptiens et aux Berbères. Pendant les premiers temps, l'élément égyptien l'emporta et dirigea la politique générale. Sans cesse ramenés vers Thèbes par les souvenirs de leur origine et par leurs traditions religieuses, les rois-prêtres de Napata convoitèrent de recouvrer au moins cette ville et son territoire. Ils y réussirent vers le milieu de la vingt-troisième dynastie et ils poussèrent leurs avant-postes jusque dans les environs d'Abydos.

Piônkhi-Mîamoun, celui d'entre eux à qui les barons égyptiens présentèrent leur requête, régnait déjà depuis vingt ans lorsqu'ils lui proposèrent la conquête de l'Égypte. L'idée de réunir toute la vallée du Nil sous un même sceptre lui était familière: il manda aux troupes qu'il avait en Thébaïde l'ordre de partir sans retard, tandis que lui-même rassemblait ses forces à Napata et qu'il se préparait à entrer en campagne. La guerre débuta pour lui par un succès : sa flotte rencontra au nord d'Abydos la flotte de Tafnakhti qui cinglait vers Thèbes, chargée de soldats et de munitions, en détruisit une partie, mit l'autre en déroute. Une seconde flotte, montée par les contingents de trois rois vassaux de Tafnakhti, fut battue après un combat de trois jours, et les Éthiopiens abordèrent au nome d'Ounou. La lenteur de leurs mouvements permit au roi Nâmaroti de se jeter dans Khmounou et de s'y retrancher : une partie des troupes d'invasion resta en observation devant la place, tandis que le reste continuait sa marche vers le nord, sur la rive gauche par Pamazaît, sur la rive droite par Ta Tehni Oïrnakhîtou[1] et par Hibonou. Nâmarouti, cerné de tous les côtés, ne pouvait

1. Aujourd'hui Tehnéh (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 291-292), sur la rive droite du Nil, un peu au-dessous du Miniéh. Cf., sur Tehnéh, Willkinson, *Handbook*, p. 275-276.

plus espérer le secours de ses alliés ou de son suzerain : il s'obstina pourtant dans sa résistance et il tint les envahisseurs en échec. Il fallut, pour avoir raison de lui, l'arrivée de Piônkhi, à la tête de nombreux renforts. Piônkhi changea le blocus de Khmounou en un siège régulier : il dirigea des jetées d'assaut contre la muraille et il dressa des tours pour les archers et pour les frondeurs. En trois jours la place, assaillie sur tous les fronts à la fois, ne fut plus tenable, et son commandant demanda grâce par l'intermédiaire de sa femme, la reine Nsitentnsi, et des dames du harem. Piônkhi le reçut à merci, entra dans l'enceinte au bruit des acclamations, alla prier au temple de Thot et prit solennellement possession du butin au nom d'Amon Thébain. La chute de Khmounou entraîna la reddition de toute la moyenne Égypte. Khninsou ouvrit ses portes, ainsi que Pisokhmoukhopirrî[1], qui commandait l'entrée du Fayoum. Mitoum, Pisokarsahaz et même Titôouï suivirent cet exemple : Piônkhi parvint sous Memphis presque sans coup férir.

A peine arrivé, il l'envoya sommer. « Ne fermez point vos huis; ne combattez point contre le pays de l'intérieur[2]. Shou, le dieu de la création, quand j'entre, il entre; quand je sors, il sort : aussi ne peut-on résister à mes attaques. Je ne veux qu'offrir des offrandes à Phtah et aux dieux du nome memphite; je veux honorer Sokari dans sa chapelle, voir le dieu Risânbouf, et puis je retournerai en paix. Si vous me livrez Memphis, elle sera épargnée, et l'on n'y fera pas même un petit enfant pleurer. Voyez les nomes du midi : on n'y a massacré personne, excepté les impies qui avaient blasphémé Dieu. On a exécuté ces obstinés. » Piônkhi avait appuyé son discours d'un détachement d'archers, de matelots et de soldats du génie, qui devaient s'emparer du port. La garnison était en alerte : elle repoussa ces troupes et elle leur infligea des pertes sérieuses. Bientôt après, à la faveur d'une nuit obscure, Tafnakhti se glissa dans la place, avec un convoi d'armes et un corps de huit mille hommes, fortifia les points faibles de l'enceinte, puis repartit vers le nord,

1. Place forte située à l'entrée du Fayoum, aujourd'hui Illahoun. — 2. Khonou, la Haute-Égypte et l'Éthiopie.

afin de recruter des bandes fraîches. Il comptait sur une résistance sérieuse, mais la flotte éthiopienne, trompant la vigilance des assiégés, s'introduisit dans le port et y captura les vaisseaux des Saïtes, tandis qu'une divison de pionniers et d'archers se coulait le long de la rivière et pénétrait dans la ville par les quais. Après deux jours de bataille dans les rues, la garnison mit bas les armes. Piônkhi s'empara des forteresses voisines et ne s'arrêta qu'un instant à Héliopolis pour y célébrer le sacrifice royal. « Il monta l'escalier qui conduit au grand adyton pour y voir le dieu qui réside dans Hâbenbon, lui, lui-même. Tout seul, il tira le verrou, ouvrit les battants, contempla son père Râ dans Hâbenbon, ajusta la barque Mâdit de Râ, la barque Soktit de Shou ; puis il ferma les battants, plaça la terre sigillaire et y imprima le sceau royal. » Osorkon de Bubaste le reconnut aussitôt pour son suzerain légitime ; un mouvement des Éthiopiens décida les autres princes du Delta à se conformer à cet exemple. Tafnakhti, abandonné par ses vassaux, implora la paix, et Piônkhi la lui accorda sans conditions. Après avoir reçu l'hommage, non loin d'Athribis, au cœur même de la Basse-Égypte, il rentra dans Napata, chargé de gloire et de butin, « d'or, d'argent, de bronze et de vêtements précieux, de tous les bons produits des pays du nord, de toutes les denrées de la Syrie et de l'Arabie[1] ».

Pour la première fois depuis deux cents ans l'empire des Pharaons était reconstitué des sources du Nil Bleu aux bouches du fleuve, mais non plus au profit de l'Égypte. L'Éthiopie, si longtemps vassale, dominait à son tour : Napata était reine à la place de Thèbes et de Memphis. On ne sait combien de temps ce premier asservissement dura : peut-être autant que la vie de Piônkhi, peut-être moins. La victoire des Éthiopiens n'avait pas détruit les germes de discorde qui fermentaient dans le pays. Les petits rois, tout en appelant l'étranger à leur aide, ne s'étaient pas livrés sans réserve : ils avaient voulu garder leur indépendance et ils la gardè-

1. La grande stèle de Piônkhi, publiée par Mariette, *Monuments divers*, pl. I-VIII, a été traduite, en français par E. de Rougé (*Chrestomathie égyptienne*, IVe fascicule), en allemand par MM. Lauth et Brugsch, en anglais par M. Cook.

rent en effet, sous des apparences de vasselage. Tafnakhti avait été vaincu, mais non réduit à l'impuissance: il avait même gagné à sa défaite la reconnaissance de son pouvoir. Ce n'était plus seulement un aventurier heureux, un chef militaire sans autre titre que ses hauts faits, sans autre droit que le droit du plus fort. Piônkhi, en l'accueillant à merci, lui avait octroyé l'investiture officielle pour lui et pour sa famille. Il s'arrogea les cartouches, la couronne, les insignes de la royauté souveraine et il régna désormais à Saïs aussi légitimement qu'Osorkon III à Bubaste, Nâmaroti à Khmounou, Pefâàbastit à Khninsou, et les autres princes dans les autres villes[1]. L'Éthiopie était loin, la dynastie tanite sans force et sans prestige; il ne dut pas tarder à redescendre dans la lice.

Les événements favorisèrent son ambition. Piônkhi mourut quelque temps après son retour d'Égypte, et nous trouvons à sa place un certain Kashto, dont le nom trahit une origine étrangère à la lignée des prêtres d'Amon[2]. Kashto était roi par son mariage avec une princesse encore inconnue de la famille thébaine, peut-être avec une fille de Piônkhi : son autorité demeura confinée dans la Haute-Égypte, et Tafnakhti, suzerain réel du Delta, resta pour les étrangers le véritable représentant de la puissance égyptienne. C'est à lui probablement que Hoshéa s'adressa lorsqu'il se vit acculé à la bataille suprême, et peut-être fut-il tenté d'intervenir : il n'eut pas le temps de commettre cette imprudence. Les négociations, si secrètement menées qu'elles fussent, n'avaient pas échappé à l'attention des Assyriens. Salmanasar, informé de ce qui se passait, manda Hoshéa près de lui, et l'Hébreu, déconcerté par ce message, obéit à son suzerain. S'il avait espéré pouvoir justifier sa conduite, il fut déçu cruellement : il fut jeté dans un cachot dès son arrivée, et il y disparut pour toujours. En même temps l'armée assyrienne

1. Stèle d'Athènes de l'an VIII de Tafnakhti, découverte et publiée par Mallet dans le *Recueil de travaux* t. XVIII, p. 1-6. — 2. Sur Kashto, voy. Mariette, *Notice des principaux monuments*, et *Monuments divers*, pl. XLVIII, *e*; E. de Rougé, *Étude sur les monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 87-88.

faisait irruption en Israël et elle mettait le siège devant Samarie pour la dernière fois. L'aristocratie éphraïmite, privée de son chef, ne désespéra point. Pharaon se gardant d'intervenir au profit d'alliés dont la cause paraissait si complètement perdue, le secours leur vint d'autre part. Tyr avait triomphé des Kitiens, et son roi Louliya avait maintenant les mouvements libres contre l'Assyrie. Salmanasar laissa un corps d'armée devant Samarie et conduisit en Phénicie le gros de ses troupes. Le domaine de terre ferme des Tyriens tomba rapidement en son pouvoir, mais la ville elle-même, protégée par la mer, défiait tous ses efforts. Il rassembla dans les arsenaux de Sidon, de Gebel et d'Arad soixante vaisseaux, sur lesquels il embarqua des troupes assyriennes, afin de tenter une descente dans l'île. Cette flotte fut détruite par une escadre de douze navires tyriens, et cinq cents Assyriens demeurèrent aux mains de l'ennemi. Salmanasar renonça dès lors à l'attaque directe, et changea la guerre en une sorte de blocus continental, dans l'espoir que le manque d'eau obligerait Louliya à s'humilier devant lui[1]. Il y usa les forces de son royaume et le reste de sa vie : le blocus de Tyr et celui de Samarie duraient déjà depuis deux ans quand il mourut d'une manière mystérieuse, sans laisser d'enfants. Sharoukîn (Sargon), l'un de ses grands officiers, lui succéda dans le commandement de l'armée et dans l'administration de l'empire (722).

On ne sait trop quels droits il prétendait à la couronne : peut-être il se rattachait par quelque alliance lointaine à la famille qui venait de s'éteindre, peut-être il n'avait d'autres titres que sa valeur personnelle et l'éclat des services rendus pendant les règnes précédents. Héritier de Salmanasar à Ninive, il espérait l'être également à Babylone, mais la Mésopotamie n'accepta point de lui obéir, sans avoir essayé au préalable de reconquérir sa liberté. En détruisant le Bît-Amoukkâni, Tiglatphalasar avait fait les affaires d'un autre État Araméen, le Bît-Iâkîn. Sitôt que le roi du Bît-Iâkîn, Mérodachbaladan, sut la mort de Salmanasar, il courut à Babylone et il y saisit les mains de Bel (722), puis il réclama

1. Ménandre d'Éphèse dans Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 14, 2.

l'appui de l'Élam[1]. Khoumbanigash, qui régnait alors à Suse, accueillit sa requête avec d'autant plus de bienveillance que les progrès de l'Assyrie commençaient à l'inquiéter pour lui-même. Sargon se trouva donc engagé, dès le début, sur deux fronts à la fois, en Susiane et en Syrie. La Syrie était loin de Ninive, une défaite aux bords de la Méditerranée ne compromettait pas l'existence de l'empire : il courut donc au plus pressé, mais il avait à faire à forte partie. S'il ne fut pas battu à Kalou, du moins il rencontra une résistance telle qu'il dut regagner l'Assyrie sans avoir rien gagné : Mérodachbaladan demeura maître de Babylone sous la demi-suzeraineté de Khoumbanigash, et les frontières de l'Assyrie furent reportées de ce côté à la ligne qu'elles suivaient dix ans plus tôt, avant que Tiglatphalasar eût détrôné Oukinzir (722). C'était un échec sérieux et qui ne fut pas compensé suffisamment par la prise de Samarie. Le général chargé de l'assiéger avait redoublé d'activité en apprenant les changements survenus dans la capitale : son attaque, menée vivement contre une garnison déjà épuisée par deux ans de blocus, aboutit bientôt à la chute de la place. Elle fut pillée et toute la population emmenée en captivité « à Kalakh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gozan et dans les villes des Mèdes[2] ». Elle fut remplacée par des Chaldéens faits prisonniers à Kalou, et plus tard par des colons venus d'Hamath : un gouverneur assyrien s'installa dans

1. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 267-269. Voici, autant qu'il est permis de le rétablir, le tableau de la seconde dynastie assyrienne :

I. Ashshourrabba.	VIII. Shamshiadad IV.
II. Ashshourirbi.	IX. Adadnirar IV.
III. Ashshourdân II.	X. Shalmanoushshour III.
IV. Adadnirari III.	XI. Ashshourdân III.
V. Tougoultininip II.	XII. Ashshournirari II.
VI. Ashshournazirapla.	XIII. Tougoultipaleshara II.
VII. Shalmanoushshour II.	XIV. Shalmanoushshour IV.

2. 27 280 âmes, au témoignage de Sargon lui-même (Oppert, *Inscription du palais de Khorsabad*).

le palais des rois d'Israël, et les temples des dieux se dressèrent à l'endroit où les autels de Jahvéh s'étaient élevés. Une partie du peuple des campagnes ne put supporter la domination étrangère et s'exila ; les uns se fixèrent en Judée auprès du roi Ézéchias, les autres s'enfuirent jusqu'en Égypte[1].

Ainsi tomba Samarie, et avec Samarie le royaume d'Israël, et avec Israël la dernière barrière qui séparait l'Égypte de l'Assyrie[2]. La marche en avant commencée par Assournazirabal était terminée enfin : comme jadis sur l'Euphrate et le Tigre, les deux puissances rivales se rencontraient face à face sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, prêtes à se disputer une fois encore l'empire du monde.

1. II *Rois*, xvii, 30 ; cf. Schrader, *Die Keilinchriften und das Alte Testament*, 1883, p. 271-285. — 2. Voici la liste des rois d'Israël :

I. Jéroboam Ier.	II. Nadab.
MAISON DE BAÉSHA.	
III. Baésha.	IV. Élah.
V. Zimri.	
MAISON D'OMRI.	
VI. Omri.	VIII. Akhaziah.
VII. Akhab.	IX. Joram.
MAISON DE JÉHU.	
X. Jéhu.	XII. Joash.
XI. Joakhaz.	XIII. Jéroboam II.
XIV. Zakariah.	
XV. Shalloum.	
XVI. Ménakhem.	
XVII. Pékakhiah.	
XVIII. Pékakh.	
XIX. Hoshéa.	

LIVRE IV

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE CYRUS

CHAPITRE X

LES SARGONIDES

Sargon (722-705); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie, conquête de la Chaldée. — Sennachérib (705-681) et Ézéchias; guerres contre l'Élam; Asarhaddon (681-687). — Les Assyriens en Égypte, Taharqou (692-665); conquête de l'Égypte par Asarhaddon (672). — Assourbanabal (667-625?); conquête de l'Élam.

Sargon (722-705); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée.

L'Assyrie s'était accrue jusqu'alors aux dépens de tribus à moitié barbares ou de petits royaumes incapables de résister longtemps au choc de forces supérieures. La destruction systématique des unes et l'annexion progressive des autres la conduisirent partout en présence d'États aussi solidement organisés qu'elle l'était elle-même et assez vigoureux non seulement pour lui tenir tête, mais pour la battre. Au sud-ouest, l'Égypte se dressait devant elle; au nord, elle confinait à l'Ourartou; au sud-est, la conquête des principautés araméennes la plaçait en contact direct avec le vieil empire d'Élam. L'Égypte, l'Ourartou, l'Élam endiguèrent son élan et formèrent entre elle et le reste du monde une barrière qu'elle ne parvint jamais à abaisser complètement. Sargon et ses successeurs bataillèrent, plus d'un demi-siècle durant,

contre ces trois royaumes, et ils finirent par triompher d'eux. Ils y installèrent des gouverneurs, des garnisons, tout un système d'occupation à main armée et de vasselage ; mais il n'était pas aussi facile de conserver une province comme l'Égypte ou comme l'Élam qu'il l'était de confisquer Gargamish, Hamath ou Samarie, et leurs succès aux bords du Nil, de l'Aras et de l'Oulaï ne furent que succès éphémères, vite effacés par des désastres. Bien est-il vrai qu'ils usèrent leurs ennemis à la longue, à force de victoires ; mais ces victoires les usèrent eux-mêmes, et les laissèrent sans nerf et sans ressort contre l'irruption de peuples nouveaux. Dans la réalité, lorsqu'ils abattaient l'Égypte, l'Ourartou et l'Élam, ce n'était pas pour eux qu'ils travaillaient, mais pour des rivaux qu'ils ne pressentaient pas encore, pour les Mèdes et les Perses.

La prise de Samarie avait compensé si peu l'échec de Kalou que, dès l'année 721, une coalition se forma en Syrie, avec l'appui secret de l'Égypte. Tafnakhti était mort vers le moment même que Sargon saisissait le pouvoir en 722, et son fils Boukounrinif (Bocchoris) lui avait succédé. Le nouveau roi de Saïs et de Memphis était, ce semble, résolu et habile. Longtemps après sa mort, le peuple raconta toute sorte d'histoires merveilleuses sur son compte. Il était, dit-on, faible de corps et n'avait point d'extérieur, mais il rachetait ces défauts par la finesse de son esprit[1] : il avait laissé la renommée d'un prince simple dans son genre de vie[2], d'un législateur prudent[3] et d'un juge intègre[4]. Les rares monuments que nous avons de son temps sont muets sur ses actions[5], mais ce que nous savons de la vie de Tafnakhti éclaire celle de son fils d'une vive lumière. Ce fut une querelle incessante avec les princes, une série de courses, d'abord pour conquérir le Delta et l'Égypte moyenne, ensuite pour consolider la conquête et pour y continuer une suprématie précaire. Il réussit pourtant à se faire obéir de tous, et son règne compte dans l'histoire pour une dynastie entière, la XXIV[e]. A peine maître, il jeta les yeux au delà

1. Diodore, I, 65, 94. — 2. Alexis, dans *Athénée*, X, 13, 418. — 3. Diodore, II, 94. — 4. Plutarque, *De vitios. Pud.*, 3. — 5. Ils sont aujourd'hui au Louvre, et se rapportent tous aux funérailles de l'Apis

de l'isthme, et son intervention fut bien accueillie de tous ceux qui redoutaient l'ambition de l'Assyrie. Si naguère encore Israël et Juda avaient recherché l'appui d'un roitelet



Sargon d'Assyrie et son vizir.

confiné à Tanis, dans un coin du Delta, que ne devaient-ils pas faire pour s'assurer l'amitié d'un Pharaon dont la

mort en l'an VI de Boukounrinif. Cf. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1856, p. 58-62. Voici d'ailleurs, autant qu'il est possible de le recomposer jusqu'à pré

domination pesait sur l'Égypte entière ? Phéniciens, Juifs et Philistins, tous les peuples que la rudesse de Tiglatphalasar avait effrayés, sentirent que le salut leur viendrait d'Égypte s'il pouvait leur venir de quelque part, et divers motifs poussèrent le souverain à bien accueillir leurs ouvertures. Il savait que ses prédécesseurs avaient possédé la Palestine et porté leurs armes jusqu'au Tigre ; ce qui avait été jadis possible et glorieux lui paraissait être possible encore à l'heure présente. Et quand même le désir d'ajouter un nom de plus à la longue liste des conquérants ne l'aurait pas bien disposé, la prudence lui conseillait de ne pas décourager les alliances qui s'offraient à lui spontanées. Le progrès des Assyriens vers l'isthme de Suez, lent d'abord, s'était accéléré depuis vingt ans d'une façon redoutable et il devenait pour l'Égypte un sujet de craintes perpétuelles. Il fallait ou vaincre les vainqueurs de l'Asie et les rejeter au delà de l'Euphrate, ou du moins entretenir devant eux une barrière de petits royaumes, contre laquelle l'élan de leurs

sent. le tableau des vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième dynasties égyptiennes, d'après Manéthon et les monuments :

VINGF-DEUXIÈME DYNASTIE (BUBASTITE).

I. OUAZKHOPIRRÎ SOTPENRÎ SHASHONQOU I MÎAMOUN, Σεσώγχις.
II. SKHEMKHOPIRRÎ SOTPENRÎ OSORKON I MÎAMOUN, 'Οσορθών.
III. OUAZAMENRÎ SOTPENAMEN NOUTIRHIQON TAKELÔTI I MÎAMOUN SIISIT
IV. OUSIRMÂRÎ SOTPENAMEN OSORKON II MÎAMOUN SIBASTIT.
V. SKHEMKHOPIRRÎ SOTPENAMEN SHASHONQOU II MÎAMOUN.
VI. OUAZKHOPIRRÎ SOTPENAMEN TAKELÔTI II MÎAMOUN SIISIT, Τακέλλωθις.
VII. OUSIRMÂRÎ SOTPENAMEN SHASHONQOU III MÎAMOUN SIBASTIT.
VIII. OUSIRMÂRÎ SOTPENAMEN PIMI MÎAMOUN.
IX. AKHOPIRRÎ SHASHONQOU IV MÎAMOUN.

VINGT-TROISIÈME DYNASTIE (TANITE).

I. SHIRIRÎ, PETSIBASTIT, Πετούβαστις.
II. AKHOPIRRÎ SOTPENAMEN OSORKON III MÎAMOUNRÎ, 'Οσορχῶ.
III. . . . . Ψαμμοῦς.
IV. . . . . Ζήτ.

VINGT-QUATRIÈME DYNASTIE (SAÏTE).

I. TAFNAKHTI, Τέχνατις, Τνέφαχθος, Νεόχαβις.
II. OUAHKERÎ BOUKOUNRINIF, Βόκχορις.

attaques s'amortirait avant d'atteindre la vallée du Nil.

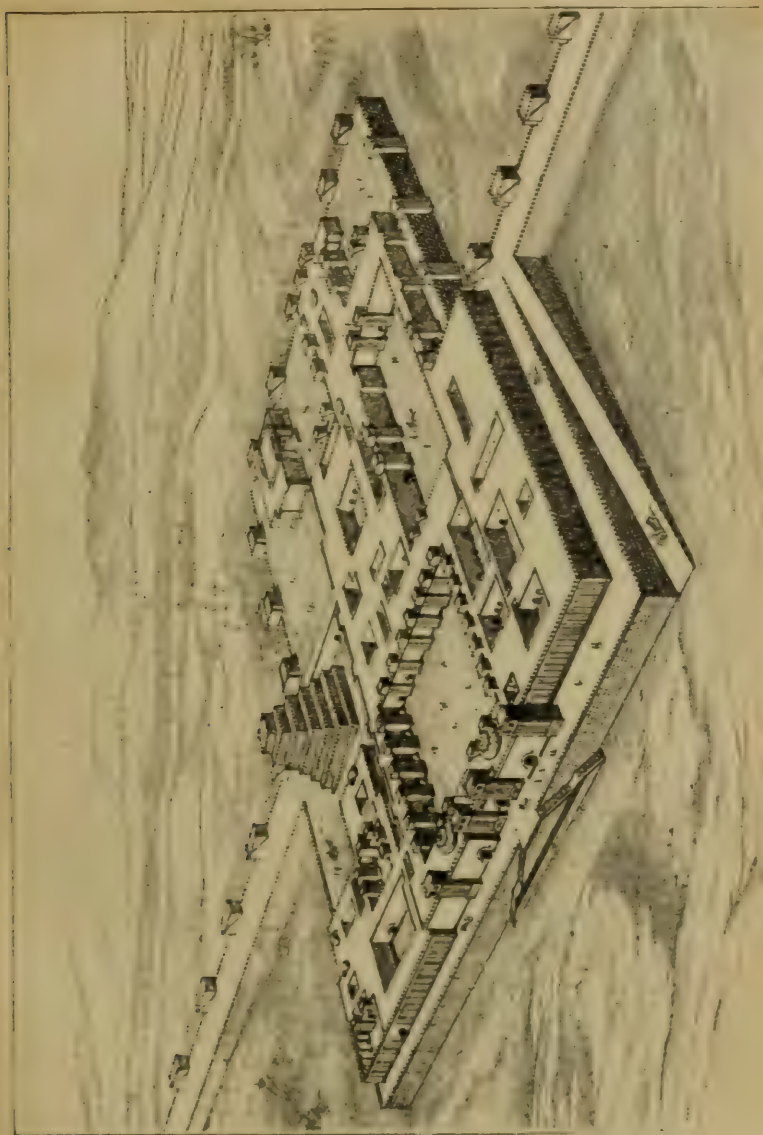
La coalition, qui se forma sous les aspices de Bocchoris, englobait presque tout ce qui subsistait de Syriens valides. C'était au nord Jahoubîd[1], roi de Hamath, usurpateur comme Sargon lui-même et le personnage le plus important de la région, depuis que Rézon II était mort; c'étaient encore les chefs d'Arpad et de Damas, les Phéniciens de Simyra, les quelques Hébreux demeurés à Samarie. Les Tyriens, toujours en armes depuis la mort de Tiglatphalasar, défiaient tous les efforts tentés pour les réduire. Les chefs philistins, les rois de Moab et d'Ammon, Juda lui-même, étaient ouvertement ou secrètement hostiles à l'Assyrie. Depuis 727, Jérusalem était gouvernée par Hizkiah (Ézéchias), fils d'Achaz. Ézéchias avait montré dès sa jeunesse une piété ardente : le plus célèbres des prophètes hébreux, Isaïe, fils d'Amoz, devint son conseiller et presque son ministre. La vocation d'Isaïe s'était décidée l'année de la mort d'Azariah, et lui-même en a conté l'occasion dans une page célèbre : « J'aperçus le Seigneur assis sur un « trône élevé, et les pans de son vêtement emplissaient le « temple. Les séraphins étaient près de lui et chacun d'eux « avait six ailes : de deux ils se couvraient la face, de « deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. « Et ils se criaient l'un à l'autre et disaient : « Saint, « saint, saint est Jahvéh des armées! toute la terre est « pleine de sa gloire! » Et le seuil trembla jusqu'en ses « fondements à la voix de celui qui criait, et la salle « s'emplit de fumée. Lors je dis : « Hélas sur moi ! c'en « est fait de moi, car je suis un homme aux lèvres souil- « lées, et je demeure parmi un peuple aux lèvres souillées, « et mes yeux ont vu le roi Jahvéh des armées! » Mais l'un « des séraphins vola vers moi, tenant à la main un char- « bon vif qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes, et « il en toucha ma bouche et dit : « Voici, ceci a touché « tes lèvres; c'est pourquoi ton iniquité te sera ôtée et ton « péché te sera pardonné[2]. » Ce sont bien là tous les traits

1. Il est nommé ailleurs Iloubid, par échange du nom divin Jahou Jahvéh, avec le nom divin Ilou. — 2. *Isaïe*, VI. 1-7.

du dogme primitif, le sol ébranlé jusque dans ses fondements rien qu'à la voix des messagers divins, la fumée qui obscurcit la salle; mais ils ne représentent plus rien de réel aux yeux du prophète, et ils ne sont que des images destinées à rehausser la grandeur de Dieu[1]. Isaïe sentait le danger de Jérusalem plus vivement encore qu'Amos et que Hoshéa ; aussi quand Achaz, menacé par Rézon II et par Pékakh, eut son cœur « et le cœur de son peuple ébranlé comme les arbres des forêts sont secoués par le vent », et implora l'appui de l'Assyrie[2], il s'éleva de toutes ses forces contre cette alliance impie. Les projets des ennemis de Juda sont vains, et Jahvéh en dit : « Ils n'auront point « d'effet et ne s'exécuteront point; avant qu'un enfant conçu « au moment où il parle soit arrivé à l'âge où l'on sait re- « jeter le mal et choisir le bien », les deux rois ne seront déjà plus. Mais si les descendants de David appellent eux-mêmes l'étranger, « Jahvéh fera venir sur toi, Achaz, et sur « ton peuple et sur la maison de ton père, par le roi d'As- « sour, des jours tels qu'il n'y en a pas eu de semblables « depuis qu'Éphraïm se sépara de Juda. Et il arrivera qu'en « ce jour-là Jahvéh sifflera aux moustiques qui sont aux rives « des canaux d'Égypte, et aux abeilles qui sont en Assour, « et elles viendront, elles se poseront dans toutes les vallées « désertes et dans les trous des rochers, et sur tous les « buissons et par tous les halliers[3]. » Sa voix ne fut entendue d'abord que de quelques témoins fidèles, d'Urie, le prêtre, et de Zacharie, fils de Jérébékhiah[4] : Achaz dédaigna de l'écouter. Ézéchias fut plus docile que son père : quand le moment vint de décider si Juda se joindrait à la ligue sous les auspices de Pharaon, il se rangea à l'avis du prophète et il resta neutre dans la querelle. L'événement montra combien il avait eu raison d'agir de la sorte. Iahoubid fut battu à Karkar, assiégé, pris et écorché vif[5]; lui tombé, la Cœlé-Syrie se soumit, et la résistance se concentra au Sud.

1 Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 700 sqq. — 2. Voir plus haut. p. 471-472. — 3. *Isaïe*, VII, 2-7, 14-19. — 4. *Ibid.*, VIII, 2. — 5. Oppert, *Grande Inscription du palais de Khorsabad*, p. 84-93; J. Ménant, *Annales*, p. 182 et 200-201; G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*. 1869, p. 97.

Elle n'y fut pas plus heureuse. Sargon choqua les troupes de Hannon, roi de Gaza, à Rapihoui (Raphia), dans l'endroit



Le palais de Sargon à Khorsabad.

même où, cinq siècles plus tard, Ptolémée Philopator assaillit Antiochus le Grand : les Philistins furent vaincus, Hannon fait prisonnier, et la défaite de Raphia dissipa les rêves de

liberté dont la Syrie s'était bercée un instant : la répression fut si terrible que sept années s'écoulèrent avant qu'elle songeât à reprendre les armes (720)[1].

La paix, à peine confirmée à l'Ouest, fut rompue au Nord par l'Ourartou. Shardouris, assagi par sa défaite, s'était tenu tranquille jusqu'à sa mort (730), mais son successeur, Rousas, que les inscriptions ninivites appellent Oursa, reprit les projets ambitieux de Menouas et d'Argishtis ; dix années durant, de 730 à 720, il travailla à rétablir l'hégémonie qu'ils avaient exercée sur les tribus du Nord et de l'Est et à susciter une coalition contre l'Assyrie. Vers l'Ouest, il trouva un auxiliaire fidèle et résolu dans Mitâ, le chef des Moushki ; à l'Est, le prince de Mannaï, Iranzou, fit la sourde oreille à ses propositions. Rousas, impuissant à le détourner de ses devoirs, noua des intrigues secrètes avec plusieurs des roitelets qui dépendaient de lui : Mitatti, de Zikartou, se souleva à l'instigation de l'Ourartou. Sargon se hâta au secours de son vassal : il enleva d'assaut les deux villes de Souandakhoul et de Dourdoukka, qui avaient ouvert leurs portes à Mitatti, il les livra aux flammes et il en exila les habitants en Syrie (719). Mais tandis qu'elles l'occupaient, des révoltes graves, fomentées encore par Rousas, éclatèrent à l'autre extrémité de l'empire et l'empêchèrent de poursuivre ses avantages ; il lui fallut user deux années à vaincre le seigneur de Shinoukhta (718) et à détrôner Pisiris de Gargamish (717). Lorsqu'il revint au Mannaï, Iranzou était mort, son fils Aza avait été poignardé dans une émeute et remplacé par Oullousoun, qui avait remis vingt-deux de ses forteresses à Rousas, en gage de fidélité. Il battit Oullousoun et Mitatti, et il ravagea leurs territoires, depuis le lac d'Ouroumiyèh jusqu'au lac de Van ; il écorcha vif Bagadatti, roi du mont Mildish, à l'endroit même où Aza avait été assassiné. Oullousoun, craignant un sort pareil, « s'enfuit comme un oiseau », puis vint se prosterner aux genoux du vainqueur : Sargon le

1. Maspero, *les Empires*, p. 232-237. Hannon avait, parmi ses alliés, le général d'une principauté de Mousri que les premiers Assyriologues crurent être l'Égypte : ils identifièrent avec Sabacon, ce général qui s'appelait Shabé (Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte*, p. 11-15); l'erreur a été reconnue par Winckler.

reçut en grâce et lui restitua ses domaines. Rousas allait être atteint quand une insurrection le sauva : la province de Kharkhar contraignit son gouverneur à appeler Dalta, roi d'Ellibi. Sargon la châtia rudement (716); ramené un moment vers le nord par une révolte d'Oullousoun, il n'eut qu'à paraître pour faire rentrer tout dans le devoir, puis il redescendit au sud afin d'achever la conquête de l'Ellibi (715). Libre de ce côté, il frappa enfin le coup décisif . il envahit brusquement l'Ourartou, défit l'armée royale, saccagea méthodiquemont les campagnes (714). Rousas s'échappa presque seul dans les montagnes, et il y erra près de cinq mois sans trouver un asile. Partout où il allait, Sargon le suivait et faisait le désert autour de lui : il ne lui resta plus bientôt qu'un seul allié, Ourzana de Moussassir, encore celui-ci ne tarda-t-il pas à être vaincu et dépossédé[1]. A la nouvelle de ce malheur, il désespéra de sa cause et il se tua.

Sa mort n'entraîna pas la soumission des siens; son frère Argishtis II lui succéda et affronta les Assyriens non sans bonheur. Toutefois, la puissance de l'Ourartou pour l'offensive était brisée, et désormais ce pays n'obtint qu'une place secondaire dans les préoccupations de l'Assyrie : il retomba dans la médiocrité d'où trois générations de grands rois l'avaient tiré, et le résultat de son affaiblissement fut de donner à Sargon ses coudées franches pour abattre l'un après l'autre tous les souverains que Rousas avait impliqués dans sa coalition. En 715, il parcourut la Médie et il y mit des garnisons nombreuses (713), puis il passa aux régions du nord-ouest, Cilicie et pays de Koumanou (Comana), et il leur imposa un roi de sa façon (712); son autorité sur l'Asie Mineure s'étendit jusqu'à l'Halys et au Saros. Cependant, les peuples de Syrie commençaient à oublier la leçon qu'ils avaient reçue au début du règne : Sargon avait levé, vers 715, le blocus de Tyr, en se contentant d'une soumission nominale, et cet insuccès avait été mal balancé par l'hommage du Mouzri et d'une reine des Arabes (715). D'ailleurs

1. Le cachet d'Ourzana est aujourd'hui au Musée de la Haye. Il a été publié par Dorow, *Die Assyriche Keilschrift*, t. I, et par Cullimore, *Cylinders*, pl. VIII, 40

une révolution venait de s'accomplir en Égypte, qui pouvait avoir des conséquences graves pour la paix de la Syrie. La vingt-quatrième dynastie n'avait pas triomphé des divisions qui nuisaient à la prospérité de la vallée : les princes féodaux, d'abord inclinés devant Bocchoris, avaient redressé la tête promptement, et le peuple, perdant sa foi dans la fortune des Saïtes, ne s'inquiétait plus que des prodiges menaçants qui semblaient leur présager une fin prochaine[1]. Kashto était mort vers 715, laissant pour héritiers un fils, Shabakou (Sabacon), qui eut l'Éthiopie, et une fille, Amenertais, qui fut installée à Thèbes comme souveraine. Sabacon était, ainsi que l'événement le prouva bientôt, un prince ambitieux et tenace, aux yeux de qui les Pharaons indigènes étaient des usurpateurs qu'il importait de châtier. Sitôt couronné à Napata, il partit pour l'Égypte comme Piônkhi naguère, et une partie des nomes se rallia à lui aussitôt par jalousie contre la maison de Tafnakhti : Bocchoris, pris dans Saïs après sept ans de règne, subit le supplice des rebelles aux mains de son vainqueur et périt par le feu[2]. On dut croire cette fois que c'en était fait des Saïtes : les héritiers de Bocchoris se réfugièrent dans les marais de la côte, et l'histoire de leur vie précaire donna naissance à la légende de l'aveugle Anysis, caché dans un îlot du Menzaleh et y attendant cinquante ans l'expulsion des Éthiopiens[3].

Sabacon ne voulut pas se contenter, comme Piônkhi l'avait fait, d'une sorte de protectorat sur l'Égypte : il fut couronné roi selon les formes, et il imposa si bien sa suprématie qu'on le considéra comme le chef d'une dynastie légitime que les annalistes inscrivirent officiellement dans la série chronologique comme la vingt-cinquième de leurs dynasties humaines. Il venait à peine de s'affermir sur le trône, que les mécontents syriens s'adressèrent à lui : ne commandait-il pas à la vallée entière, des régions fabuleuses de l'Éthiopie aux bords de la Méditerranée, et ne pouvait-il

1. Ainsi l'apparition d'un bélier à deux têtes et à huit pattes qui trouva la parole pour prédire la ruine de l'Égypte (Élien, *H. An.*, XII, 3, cf. Manéthon, éd. Unger, p. 241). — 2. Manéthon, éd. Unger, p. 246. — 3. Hérodote II CXXXVII-CXL. L'îlot où Anysis se réfugia ne serait, d'après Lepsius, autre que celui de Thennésis.

pas opposer aux régiments assyriens les hordes sans nombre des nègres africains. Ses agents éveillèrent partout les mêmes sympathies et les mêmes méfiances que ceux de Bocchoris avaient rencontrées sept ans auparavant. Édom, les Philistins, la Phénicie, Moab manifestèrent les meilleures dispositions à leur égard : Juda et son roi les auraient suivis volontiers, si le prophète Isaïe ne les en eût détournés par ses prédictions. Une révolution de palais, survenue dans Ashdod, précipita les événements. Azouri, qui régnait sur cette ville, avait refusé le tribut aux Assyriens. Le gouverneur de Syrie le remplaça par son frère Akhmiti, mais les habitants ne voulurent pas accepter cette substitution : ils chassèrent leur nouveau maître et ils donnèrent la couronne à un aventurier, peut-être à un Ionien de Chypre. Celui-ci, inquiet pour son pouvoir et pour sa vie, précipita les pourparlers avec ses voisins, avec Juda, avec Édom, avec l'Égypte, mais la décision et l'énergie de Sargon empêchèrent les négociations d'aboutir. Avant même que les confédérés eussent eu le temps de rassembler leurs troupes, le général en chef des Assyriens, le Tartan, était en Palestine. Juda, Édom et les Philistins ne firent même pas mine de résister; l'Ionien s'enfuit au pays de Miloukhkha[1], dont le roi le livra enchaîné aux Assyriens (711). L'année était sans doute trop avancée pour qu'on poussât plus loin ces succès et qu'on attaquât Pharaon. Les contemporains eurent pourtant l'impression qu'un choc entre les deux empires était imminent,



Sabacon l'Éthiopien.

1. On a considéré parfois Miloukhkha comme le nom de Méroé : mais Méroé s'appelait Beroua et ne renfermait aucun *h* ou *kh* final. Le Miloukhkha est ici la partie de la péninsule arabique voisine de l'Égypte.

et Isaïe s'aventura même à en préciser la date. Il se promena nu et déchaux dans les rues de Jérusalem, et il expliqua sa conduite en répétant ces mots que Jahvéh lui avait dictés : « De même que mon serviteur Isaïe a marché nu « et déchaux trois années durant comme un signe et un « prodige contre l'Égypte et contre Koush, de même le « roi d'Assyrie emmènera les prisonniers de l'Égypte et « les déportés de Koush, les jeunes et les vieux, nus et « déchaux, les reins découverts, à la honte de l'Égypte. Et « ils seront contristés et humiliés à cause de Koush, leur « espoir, et de l'Égypte, leur gloire. Et les habitants de la « côte diront : Voilà donc ce qu'était notre espoir, le peuple « en qui nous nous sommes confiés pour nous aider, afin « d'être délivrés du roi d'Assyrie; nous donc, comment « échapperons-nous à notre sort[1]? »

La prophétie ne s'accomplit pas aussi vite qu'Isaïe le supposait. L'Égypte paraissait trop redoutable pour être affrontée avec une partie seulement des bataillons assyriens; et comment disposer de l'armée entière, tant que la Chaldée était là, prête à intervenir quand son ennemi serait engagé au loin dans le continent africain? Les circonstances étaient favorables à un assaut contre Babylone. Mérodachbaladan, d'abord acclamé par ses sujets, avait bientôt mérité leur haine pour la préférence qu'il témoignait à ses Chaldéens : il dut châtier sévèrement Coutha, Sippar, Borsippa, et sa domination ne se perpétua désormais que par la terreur. C'était là pour lui une cause de faiblesse, et de plus l'Élam, son alliée, ne pouvait plus lui prêter un appui aussi énergique que précédemment : Shoutrouknakhounta[2], qui avait succédé à Khoumbanigash en 717, avait fort à faire de contraindre ses vassaux à le respecter. Sargon décida de reprendre l'offensive, et il manœuvra de manière à séparer Mérodachbaladan de Shoutrouknakhounta. Il partagea son armée en deux corps. Le premier, opposé aux Susiens, entra dans le canton de Râshi[3] et força les Élamites à se replier dans

1. *Isaïe*, xx. — 2. C'est l'orthographe des inscriptions susiennes les textes de Sargon appellent ce prince Soutikraknakhoundi. — 3. La Mésobatère des géographes classiques. Cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 322.

la montagne pour couvrir Suse et Madaktou. Le second, aux ordres du roi lui-même, descendit vers la mer en côtoyant le Tigre, soumit au passage le pays d'Yatbour, défit un des généraux de Mérodachbaladan sous les murs de Dour-Atkharas, prit cette ville, y logea une garnison et s'empara de tout le Gamboulou. Le but principal de la campagne était atteint; Mérodachbaladan, coupé de ses alliés, n'essaya même pas de défendre Babylone. Il déroba une marche aux Assyriens, franchit le Tigre et tenta de briser la ligne de postes qui l'enveloppait à l'est. Repoussé, il n'eut plus d'autre ressource que de se rencoigner vers le sud, au bord de la mer, dans son ancienne principauté de Bit-Iâkîn, où il se fortifia de son mieux. Babylone ouvrit ses portes, mais « Méro-« dachbaladan avait mis à contribution les villes d'Ourou, « de Larsam et de Kisik, la demeure du dieu Lagouda; il « avait concentré ses forces à Dour-Iâkîn et il avait armé sa « citadelle. » La bataille décisive se livra sous les murs de Dour-Iâkîn, en vue de la mer. « J'étendis mes combattants « en même temps sur toute la ligne de ses canaux, et ils « mirent l'ennemi en fuite. Les eaux du fleuve roulèrent « les cadavres de ses soldats comme des troncs d'arbres.... « J'anéantis les gardes du corps et les gens de Marsan, et « j'emplis de la terreur de la mort le reste des bataillons « ennemis. Mérodachbaladan abandonna dans son camp les « insignes de la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le « sceptre d'or, le char d'argent, les ornements d'or, et il « s'échappa par une fuite clandestine. » Dour-Iâkîn tomba bientôt après aux mains du vainqueur et fut détruite. « Mé-« rodachbaladan, reconnaissant sa propre faiblesse, fut ter-« rifié, la crainte immense de ma royauté s'empara de lui; « il quitta son sceptre et son trône en présence de mon « envoyé, il baisa la terre. Il abandonna ses châteaux, il « s'enfuit, et l'on ne revit plus ses traces. » Sargon établit le fils du vieux roi comme prince de Bit-Iâkîn (709), puis il revint à Babylone et il s'y fit investir roi, de la même manière que Tiglatphalasar et Salmanasar avant lui[1]. Un

1. Son nom, légèrement altéré en Ἀρκέανος pour [Σ]αρκέανος figure à partir du commencement de 709 dans le canon royal de Ptolémée.

succès inattendu couronna la fin de cette année. Chypre était alors partagée à peu près également entre les Phéniciens et les Grecs. Ces derniers possédaient le nord et le centre de l'île, l'Ias ou terre ionienne : sept de leurs rois payèrent le tribut de plein gré.

Deux échecs assombrirent les derniers jours de cette vie glorieuse. Pendant que les armées assyriennes étaient occupées en Chaldée, l'Ourartou était sorti de ses ruines. Moitié force, moitié adresse, Argishtis II avait reconquis presque toutes les provinces que son frère avait possédées; les Assyriens eux-mêmes avaient été l'objet de ses attaques et n'avaient pu garder le Mannai. En 708, menacé par le retour de Sargon, il détourna l'orage sur le Koummoukh; il en coûta la couronne et la vie au roi de ce pays, mais Argishtis ne fut pas inquiété et resta en possession du Mannai, dont il fit une de ses résidences favorites. Une guerre contre l'Élam ne tourna pas mieux. Shoutrouknakhounta, battu dans l'Ellibi en 707, eut sa revanche l'année suivante; non seulement il recouvra les districts qui lui avaient été ravis en 710, mais il ravit aux Assyriens plusieurs de leurs villes frontières (706). Sargon ne survécut pas longtemps à sa défaite : en 705, il fut assassiné dans le palais de Dour-Sharoukîn[1] qu'il achevait de construire, et remplacé par son fils, Sinakhêirbâ, le Sennachérib de la Bible[2]. Son règne marque l'apogée de la grandeur assyrienne. A l'exemple de Tiglatphalasar, il s'efforça de substituer aux rois vassaux des gouverneurs assyriens mouvant directement de Ninive; la Syrie du Nord, Israël, la Cœlé-Syrie perdirent leurs dynasties nationales et s'abaissèrent à la condition de simples provinces. Autour de ce noyau central, il laissa subsister une ceinture de principautés tributaires destinées à tenir à distance les invasions des peuples étrangers et à servir comme de cuirasse à l'empire. Ses descendants continuèrent et jusqu'à un certain point agrandirent son œuvre : ils ne réussirent pas à la consolider et à la rendre durable.

1. Aujourd'hui Khorsabad. C'est de là que viennent la plupart des monuments assyriens du Louvre. — 2. Pour les sources et le détail de l'histoire de Sargon, voir Maspero, *les Empires*, p. 221-273.

Sennachérib (705-681) et Ézéchias; guerres contre l'Élam; Asarhaddon (681-667).

La nouvelle du meurtre se répandit rapidement par tout 'empire et elle y réveilla les instincts de révolte que Sargon ıvait mal étouffés. La Chaldée donna le signal Un des frères lu nouveau roi, qu'il avait donné aux Babyloniens pour les gouverner, fut assassiné au bout de quelques mois, et un certain Mardoukzakirshoumou, d'ailleurs parfaitement inconnu, lui succéda (704). Ioins d'un mois plus tard, lardoukzakirshoumou fut ué par ordre de Mérodachbaladan, qui reparaissait en scène. Dès son retour, il chercha des alliés qui pussent faire diversion en sa faeur et dont l'action simulanée obligeât les Assyriens diviser leurs forces. Il s'adressa naturellement à l'Éam, puis aux États de la Syrie. Ceux-ci étaient, comme



Sennachérib.

oujours, prêts à agir. Louliya (Elulæos), de Sidon, refusa e tribut, et son exemple entraîna le prince d'Ascalon. Les nabitants d'Ékron, mécontents de Padi, le chef que Sargon leur avait imposé, le saisirent et l'envoyèrent enchaîné Ézéchias de Juda. Celui-ci hésita un instant à accepter eur cadeau, mais l'arrivée des messagers de Mérodachbaadan et l'appui qu'ils lui offraient le décidèrent enfin. Il eta Padi en prison, il mit dans la ville une garnison uive; puis, ce pas franchi, il se retourna vers la puissance qui, depuis un demi-siècle, apparaissait à tous les Syriens comme leur protectrice naturelle contre la rapacité Niniite, à l'Égypte. Celle-ci avait accru considérablement ses essources depuis quelques années, et elle semblait être plus que jamais en état de balancer la fortune de sa rivale. Si Sabacon s'était montré brutal à ses débuts, il avait eu l'habi-

leté de faire oublier l'odieux de son origine étrangère par la sagesse de son administration. Il respecta l'autonomie des princes ses vassaux, mais il les surveilla de près et il les contraignit à remplir leurs devoirs d'allégeance avec la même exactitude que s'ils eussent été de simples officiers royaux. La paix rétablie entre eux, il reprit les travaux de construction que les guerres civiles avaient suspendus depuis plus d'un siècle : il répara les chaussées, il nettoya les canaux, il exhaussa le sol des villes principales pour les mettre à l'abri des inondations. Bubastis surtout gagna à ce régime[1], mais Memphis ne fut pas négligée. Plusieurs de ses temples, qui étaient en ruines, furent relevés, et les inscriptions effacées par le temps furent gravées à nouveau[2]. Thèbes profita largement de la présence d'Amenertaïs, la sœur de Sabacon : la décoration de la porte principale du temple de Louxor y fut refaite en entier, et plusieurs des édifices de Karnak furent restaurés dans la limite du possible. On dit, plus tard, qu'afin de se procurer les bras nécessaires Sabacon remplaça la peine de mort par celle des travaux publics, et que cette mesure de politique bien entendue lui valut son renom de clémence[3]. Le pays entier, ainsi administré, refleurit sous l'influence de cette vitalité merveilleuse dont il avait fourni tant de preuves. Depuis l'échauffourée d'Ashdod, en 714, Sabacon avait vécu en paix avec l'Assyrie : toutefois, la fin tragique de Sargon dut lui inspirer l'espoir d'intervenir heureusement en Asie, et peut-être avait-il noué déjà quelques relations avec les princes syriens lorsque lui-même mourut en 703[4]. Son fils Shabitkou se trouva appelé, dès son avènement, à prendre part dans les affaires d'Assyrie. Il accueillit les ouvertures d'Ézéchias, et la promesse de son appui réconforta un peu le roi juif des mauvaises nouvelles qui lui arrivaient des bords de l'Euphrate.

La Chaldée venait, en effet, de succomber avant même qu'aucun de ses alliés eût pu lever le bras pour sa défense. Sennachérib, se sentant menacé de toutes parts, avait

1. Hérodote, II, cxxxvii ; Diodore de Sicile, I, 65. — 2. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, I, 30 ; cf. E. de Rougé, *Sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 12, 20-21. — 3. Hérodote, II, cxxxvi-cxxxviii ; Diodore, I, 65. — 4. Maspero, *les Empires*, p. 273-276.

uru sus aux Babyloniens, contre le point où le danger était plus pressant. Il les battit près de Kishou[1], et Merodachladan, échappé presque seul au carnage, se réfugia auès du roi d'Élam. Après huit mois de domination araéenne, Babylone retomba aux mains de ses maîtres syriens; soixante-dix-neuf villes fortes et plus de quatre nts villages furent proie du vainueur. Pourtant Senchérib ne se soucia s d'assumer la routé lui-même; il conféra à un Assy-en, « Belibni, le s d'un devin, qui ait été nourri dans n palais comme un tit chien ». Pendant retour, il saccagea loisir le territoire s Araméens du oyen Euphrate, il npala leurs chefs, razzia leur bétail il rentra à Ninive ec un butin consi-rable. Une marche



Shabitkou.

pide dans les montagnes du Kourdistan ramena au sentient du devoir les peuples de l'Ellibi : une partie de leurs rres fut colonisée militairement avec les prisonniers araéens, élamites et chaldéens de l'année précédente, et réduite province assyrienne. La tranquillité était assurée au rd, à l'est et au sud, par cette suite de succès ininterompus; mais la Syrie demeurait inquiétante, et l'intervenon annoncée de l'Égypte menaçait de rendre l'insurrection iverselle. Là encore la célérité de l'attaque déjoua les pro-

1. Aujourd'hui Hymer, à dix milles environ au sud de Babylone . Smith, *History of Sennacherib*, p. 41).

jets de l'ennemi. Louliya fut le premier atteint, et se retira dans une des colonies insulaires. Sidon la Grande, Sidon la Petite, Bît-Zitti, Sarepta, Mahallib, Oushou, Akzib, Akko, toutes ses villes ouvrirent l'une après l'autre leurs portes aux vainqueurs; son royaume dévolut à Ithobaal II, et Sennachérib, comme ses prédécesseurs, grava sa stèle de victoire sur les rochers du Nahr-el-Kelb, à côté des stèles de Ramsès II. Les chéikhs d'Arad, de Byblos, d'Ashdod, d'Ammon, de Moab, d'Édom, s'empressèrent de faire acte d'obéissance et d'apporter leurs présents au camp assyrien, près d'Oushou. Le roi d'Ascalon, Zidkia, s'obstinant dans la révolte, Joppé, Bné-Barak, Azor, les villages qui dépendaient de lui, se rendirent à discrétion; lui-même fut saisi, déporté en Assyrie avec toute sa famille, et Sharloudari, fils de Roukibti, intronisé en sa place. La résistance sérieuse ne commença que sous les murs d'Ékron : au premier bruit de l'arrivée des Assyriens, Shabîtkou avait donné ordre aux princes du Delta de convoquer leurs milices et de passer l'isthme. La rencontre eut lieu près d'Altakou[1], mais la fortune d'Assour prévalut sur celle de l'Égypte : les Égyptiens perdirent dans la déroute la majeure partie de leurs chars et les enfants d'un de leurs rois. Le fruit immédiat de la victoire fut la prise d'Altakou, puis celle de Timnath, forteresse voisine : Ékron succomba la dernière. « Je dégradai les officiers et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai; j'empalai leurs cadavres sur les enceintes de la ville ; je vendis comme esclaves les hommes qui avaient commis des violences et des vilenies. Quant aux personnes qui n'avaient pas perpétré de crimes ou de péchés e qui ne méprisaient pas leurs maîtres, je prononçai leur absolution[2]. »

Seul de tous les rebelles, Ézéchias était encore debout. On se demande pourquoi il n'avait pas joint son contingent aux bandes égyptiennes, afin d'écraser les Assyriens dans une affaire décisive; peut-être comptait-il calmer les rancunes du monarque assyrien en s'abstenant de faire acte

1. Eltékéh, sur l'ancien territoire de la tribu de Dan (*Josué*, xix, 44). — 2. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 47-83, col. IV, l. 1-7; cfr.; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 53-60.

'hostilité patente. Il se trompait. Après la prise d'Ékron, Sennachérib envahit Juda. « Aidé, dit-il, par le feu, le massacre, es combats et les tours de siège, j'emportai les villes, je les ccupai : j'en fis sortir 200 150 personnes, grandes et petites, nâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des hameaux, des bœufs, des moutons sans nombre, et je les aisis comme butin. » Le souvenir resta si amer au cœur es Juifs, que, six siècles après, leur historien Démétrius onsidérait cette expédition comme leur ayant été aussi uneste que la ruine de Samarie ou que la captivité finale e Babylone[1]. Ezéchias cependant essayait de mettre sa ésidence en état de défense[2]. Depuis quelque temps seulement on avait observé que les brèches de la cité de David taient grandes, et l'on avait jeté bas des maisons afin de apiécer la muraille. On boucha à la hâte les fontaines qui ont hors de la ville et le torrent qui coulait dans la vallée. n établit un réservoir entre les deux remparts pour emmaasiner les eaux du vieil étang. « Et le roi ordonna des apitaines de guerre sur le peuple et les assembla auprès e lui dans la place de la porte de la ville et leur parla elon leur cœur en disant : « Fortifiez-vous, ne craignez oint et ne soyez pas effrayés à cause du roi des Assyriens t de toute la multitude qui est avec lui; mais Jahvéh, notre ieu, est avec vous pour vous aider et pour conduire vos atailles[3] » Cependant, Sennachérib n'avait pas daigné préder lui-même au siège : il bloqua Lakish et il envoya deant la capitale deux de ses officiers, le tartan et le rabhakèh. Jérusalem passa de longs jours isolée du reste du onde. A la fin, Ézéchias, se rangeant aux conseils d'Isaïe, e décida à traiter et il députa à cet effet Éliakim son préfet u palais, Shebna le scribe, et le chancelier Joah. Le rtan reçut ces délégués avec des paroles hautaines, au om de son maître : « Où est maintenant ta confiance préomptueuse ? Tu parles, mais ce ne sont que des paroles aines, de projets et de moyens de guerre, et en qui t'es-tu onfié pour te rebeller contre moi ? Tu t'es confié en l'Égypte,

1. Démétrius ap. Cl. d'Alexandrie, *Strom.*, I, p. 403. — 2. *Isaïe*, XXII, 11. — 3. II *Chron.*, XXXII, 6-8.

en ce roseau cassé qui perce et blesse la main de qui s'y appuie; car tel est Pharaon, roi d'Égypte, à tous ceux qui se confient à lui. Que si vous me dites : « Nous nous confions à Jahvéh, notre Dieu! » n'est-ce pas lui dont Ezéchias a détruit les hauts lieux et les autels, disant à Juda et à Jérusalem : « Vous vous prosternerez devant cet autel « qui est à Jérusalem! » Comme il criait dans sa colère, si bien que la foule entassée sur le mur l'entendait, les légats d'Ezéchias le supplièrent d'employer la langue araméenne, mais non point la langue judaïque, afin que le peuple ne le comprît point. Au lieu de se rendre à leurs prières, le rabshakèh s'exclama à haute voix en langue judaïque, et parla, et dit : « Écoutez la parole du grand roi, le roi des Assyriens. Ainsi a dit le roi : « Qu'Ézéchias ne vous abuse point, car il ne pourra point vous sauver de ma main. Et ne vous laissez pas entraîner par Ézéchias à vous confier en Jahvéh, disant : Jahvéh indubitablement nous délivrera, et cette ville ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. N'écoutez point Ézéchias, car ainsi a dit le roi des Assyriens : Composez avec moi, et sortez vers moi; et vous mangerez chacun de sa vigne, et chacun de son figuier, et vous boirez chacun de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne, et que je vous emmène en un pays qui est, comme votre pays, un pays de froment et de bon vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile, et un pays de miel, afin que vous y viviez et que vous n'y mouriez point. Mais n'écoutez point Ezéchias, quand il vous voudra persuader, en disant : Jahvéh nous sauvera. Les dieux des nations ont-ils sauvé chacun leur pays de la main du roi des Assyriens? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad? Où sont les dieux de Sépharvaïm, de Hénah et d'Ivah? Même ont-ils délivré Samarie de ma main? Qui sont ceux d'entre tous les dieux de ces pays-là qui aient sauvé leur pays de ma main, pour dire que Jahvéh sauvera Jérusalem de ma main? » Et le peuple se tut, et on ne lui répondit pas un mot, car le roi avait commandé, disant : « Vous ne lui répondrez point. » Après cela, Éliakim, fils de Hilkiah, maître d'hôtel, et Shebnah le secrétaire, et Joah, fils d'Asaph, commis sur les registres, s'en revinrent, les vête-

ments déchirés, vers Ézéchias, et ils lui rapportèrent les paroles de l'échanson[1]. »

Les conditions furent moins dures que ces discours brutaux ne donnaient lieu de l'espérer. Ézéchias livra ses femmes et ses filles en otages, il s'engagea à payer un tribut et il versa immédiatement une rançon de 30 talents d'or et de 800 talents d'argent : le trésor royal n'y suffisant pas, il dut arracher les feuilles d'or dont il avait revêtu les portes et les linteaux du temple quelque temps auparavant[2]. Il relâcha Padi, qui se réinstalla dans Ékron, et qui reçut quelques villes de Juda comme une indemnité après sa longue captivité. Mitintî d'Ashdod et Zillibel de Gaza eurent chacun une ou deux parcelles du territoire hébreu en récompense de leur fidélité. Il ne restait plus à Sennachérib qu'à continuer vers le Sud et à franchir le désert de l'isthme pour punir l'Éthiopien de son attaque injustifiée : il tenta l'entreprise, mais son armée fut à moitié détruite en route par quelque épidémie. La tradition juive disait qu'en partant il avait menacé Jérusalem de sa vengeance une fois encore : « Que ton Dieu en qui tu te confies ne t'abuse point en te disant : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. Voilà, tu as entendu ce que les rois des Assyriens ont fait à tous les pays, de manière à les ruiner entièrement : et tu échapperais? Les dieux des nations que mes ancêtres ont détruites, ceux de Gozan, de Kharran, de Rezeph, et des enfants d'Éden, qui sont en Télassar, les ont-ils délivrées? Où est le roi de Hamath, le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sépharvaïm, de Hénah et d'Ivah[3]? » Ézéchias, après avoir entendu ce message, se serait prosterné en larmes et en prières, et Dieu lui aurait parlé par la bouche d'Isaïe : « Je t'ai exaucé dans ce que tu m'as demandé touchant Sennachérib. Il n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera même aucune flèche, il ne se présentera point contre elle avec le bouclier, et il ne se dressera point de terrasse contre elle. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville, dit Jahvéh. Car je

1. II *Rois*, XVIII, 28-37. — 2. *Isaïe*, XXVII, 14-16. — 3. II *Rois*, XIX, 10-13.

garantirai cette ville, afin de la sauver, pour l'amour de moi, et pour l'amour de David, mon serviteur. » Il arriva donc cette nuit-là qu'un ange de Jahvéh sortit, et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes en l'armée des Assyriens; et quand on fut levé d'un bon matin, voilà, c'étaient des corps morts. Et Sennachérib, roi des Assyriens, leva son camp, s'en alla, et s'en retourna, et demeura à Ninive[1].. » Les Égyptiens de leur côté firent honneur de la catastrophe à leurs dieux. Quand Sennachérib pénétra en Égypte, « la caste guerrière refusa de se battre pour le roi Séthon, prêtre de Phtah, qui l'avait dépouillée d'une partie de ses privilèges. Le prêtre, enveloppé dans ces difficultés, monta au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes : car lui-même devait envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais de petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Phtah la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat, et cette inscription : « Que celui qui me regarde soit pieux[2]. »

Sennachérib ne revit jamais la Palestine. Non que la perte d'une seule armée fût une épreuve assez rude pour amener, comme le prétend Josèphe, la destruction de son empire : il se guérit promptement de sa blessure, et il reparut sur les champs de bataille plus formidable que jamais, mais des guerres sanglantes vers l'orient et le nord ne lui per-

1. II *Rois*, XIX 32-36 — 2. Hérodote, II, ch. CXLI; cfr Maspero, *les Empires*, p. 279-295.

irent plus d'envoyer des forces suffisantes pour triompher de l'Égypte. Tandis qu'il était occupé aux confins de la



Sennachérib reçoit les légats juifs au camp devant Lakish.

Syrie, la Chaldée, fatiguée du gouvernement de Belibni, avait rappelé Mérodachbaladan une fois de plus. Celui-ci, qui s'at-

tendait à une attaque immédiate, avait tâché tout d'abord de se ménager des auxiliaires : la complicité d'un certain Mardoukoushézib lui valut l'appui des Araméens et il se tourna du côté des Élamites. Mais Sennachérib ne laissa pas à ses rivaux le temps de se concerter : il fondit à l'improviste sur Mardoukoushézib et sur Mérodachbaladan. Les deux complices, culbutés et poursuivis jusque dans les marais de la Basse Chaldée, se réfugièrent en Élam, où le premier mourut peu après. Sennachérib, de retour à Babylone, y établit comme roi Assournâdinshoumou, son fils aîné. Toutefois la paix n'était rien moins que sûre tant que les vaincus se trouvaient encore libres sur sa frontière ; il résolut donc de franchir la mer à son tour et de frapper les Araméens de telle sorte qu'ils fussent désormais sans ressort contre lui : des troubles éclatés au nord-ouest l'empêchèrent d'accomplir son projet sur-le-champ. Il alla relancer les tribus du mont Nipour jusque dans leurs repaires[1]. « Elles avaient perché leurs demeures comme des nids d'oiseaux, en citadelles imprenables, au-dessus des monticules du pays de Nipour, sur de hautes montagnes, et ne s'étaient pas soumises. Je laissai les bagages dans les plaines du pays de Nipour, avec les frondeurs et les porteurs de lances, et les guerriers de mes batailles incomparables ; je me posai devant elles comme un portique de colonnes. Les débris des torrents, les fragments des hautes et inaccessibles montagnes, j'en façonnai un trône ; j'aplanis une des cimes pour y poser ce trône, et je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, afin d'étancher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les replis des collines boisées ; je les vainquis, j'attaquai leurs villes, et, les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, je les réduisis en cendres. » Au delà du Nipour, il fut entraîné à entreprendre une expédition contre les Dahæ, et contre les peuples pillards de la Cilicie-Trachée et de la Mélitène. « Perché sur les hauteurs des crêtes inaccessibles, le roi Maniya, fils de Bouti, attendait l'approche de mon armée ; il avait abandonné la ville d'Oukkou, la ville de sa royauté, et s'était enfui vers le loin. J'assiégeai et je pris la

1. Elles étaient situées non loin du haut Tigre, près d'Amida

ville d'Oukkou, j'emmenai les habitants, j'emportai de la ville ses biens, ses dépouilles, le trésor de son palais, je le gardai comme bonne prise. J'occupai trente-trois villes de son territoire; les hommes, les bêtes de somme, les bœufs et les moutons, je les enlevai des villes que je détruisis, démolis et réduisis en cendres. »

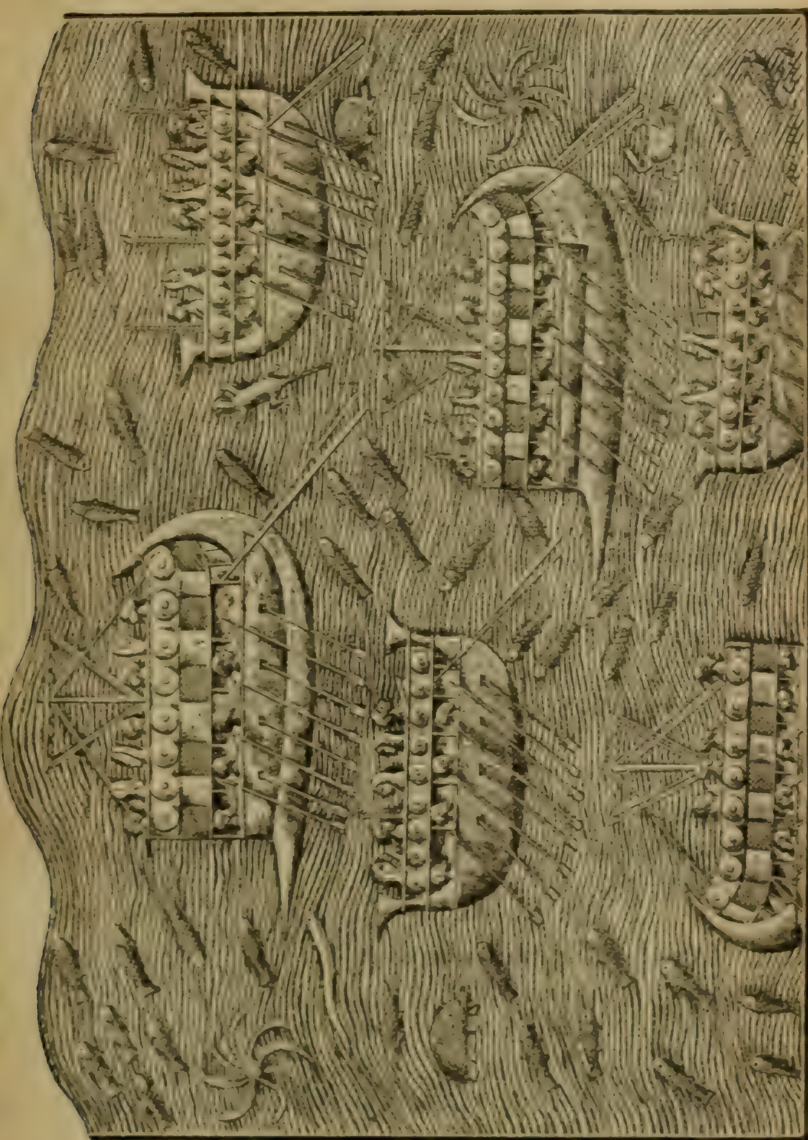
La défaite de Mérodachbaladan avait eu son contre-coup en Élam: les nobles, inquiets de la mollesse que Shoutrouknakhounta avait déployée en cette circonstance, l'avaient emprisonné et remplacé par son frère Khalloudoush. Sennachérib, certain maintenant d'une intervention Élamite, résolut d'en finir avec les deux princes chaldéens avant que Khalloudoush fût en état de les joindre. Ils se croyaient bien en sûreté à Nagitou, derrière la mer, dans leurs marais; il employa une année entière à préparer une flotte qui pût jeter son armée à l'improviste sur un point de la côte susienne. Comme les marins de la Chaldée n'y suffisaient pas, il se procura des matelots phéniciens et grecs[1]. « Leurs guerres fréquentes sur la côte syrienne avaient familiarisé les Assyriens avec l'idée, sinon avec la pratique de la navigation ; comme la suzeraineté qu'ils exerçaient sur la Phénicie mettait à leur disposition une quantité considérable d'ouvriers habiles et nombre des meilleurs marins qu'il y eût au monde, ils furent tout naturellement amenés à employer des forces de mer aussi bien que des forces de terre à l'agrandissement de leur domination. Nous avons vu que, dès le temps de Salmanasar, ils s'étaient hasardés sur des vaisseaux et, d'accord avec les Phéniciens du continent, avaient livré bataille aux galères de la Tyr insulaire[2]. Il est probable que le précédent ainsi établi fut suivi par les rois postérieurs, et que Sargon et Sennachérib eurent, sinon d'une manière permanente, du moins par occasion, l'appui d'une flotte opérant sur la Méditerranée. Mais il y avait une énorme différence à se servir des marines vassales dans les parages où elles étaient accoutumées, et à transférer aux extrémités opposées de

1. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, p. 11; c'étaient probablement des Grecs de Chypre ou de Cilicie. — 2. Voir plus haut, p. 481 de cette *Histoire*.

l'empire les forces jusqu'alors confinées dans la Méditerranée. Le premier, Sennachérib, conçut l'idée d'avoir une escadre sur les deux mers qui baignaient son empire, et, comme c'était sur la côte occidentale seulement qu'il possédait une quantité suffisante d'ouvriers adroits et de matelots, il résolut de transférer de la côte occidentale à la côte orientale ce qu'il faudrait de Phéniciens pour lui permettre d'accomplir son projet. Les constructeurs de Tyr et de Sidon furent amenés à travers la Mésopotamie sur les bords du Tigre; ils y construisirent pour le monarque assyrien des navires semblables aux leurs, qui descendirent la rivière jusqu'à son embouchure, et étonnèrent les populations riveraines du golfe Persique par la vue d'un spectacle jusqu'alors inconnu sur ces eaux. Bien que les Chaldéens eussent navigué depuis des siècles dans cette mer intérieure, cependant, ni comme matelots, ni comme constructeurs, leur habileté n'était comparable à celle des Phéniciens. Les mâts et les voiles, la double rangée de rames, les éperons pointus des nefs syriennes, furent probablement des nouveautés pour les habitants de ces contrées lorsqu'ils virent pour la première fois déboucher du Tigre une flotte, avec laquelle les leurs étaient incapables de lutter[1]. » Mérodachbaladan et les gens de Bît-Iâkîn avaient tout prévu pour une attaque par terre, et ils avaient massé leurs soldats le long de l'Euphrate. L'invasion maritime les prit entièrement au dépourvu. « J'emmenai captifs les hommes de Bît-Iâkîn, et leurs dieux, et les serviteurs du roi d'Élam. Je n'y laissai pas le moindre reste debout, et je les embarquai dans des vaisseaux et les menai sur les bords opposés; je dirigeai leurs pas vers l'Assyrie, je détruisis les villes de ces districts, je les démolis, je les réduisis en cendres, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines. » Il rentra à Ninive avec son butin, mais Khalloudoush, exaspéré de l'affront que lui infligeait cette violation de son territoire, envahit la Chaldée presque sur les talons des arrière-gardes assyriennes, et la révolte suivit son apparition. Assournâdinshoumou, saisi par ses sujets, fut dépêché à Suse, et son trône

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 171-172.

usurpé par un Nergaloushézîb, qui se mit aussitôt en campagne (694) : il remporta d'abord des succès, mais il fut fait



La flotte de Sennachérib dans le golfe Persique.

prisonnier dès 693 près de Nipour. Remplacé par Moushézîbmardouk, celui-ci se défendit si vaillamment, avec l'aide des Élamites, que Sennachérib dut renoncer à le forcer pour le

moment et le laissa en paix (692). Le résultat dernier du coup de main de Nagîtou fut donc pour l'Assyrie la perte momentanée de Babylone. Les révolutions de l'Élam lui fournirent bientôt une occasion de prendre une revanche éclatante. La déroute de Nergaloushézîb avait provoqué un mécontentement général à Suse : Koutournakhounta en profita pour détrôner Khalloudoush, comme celui-ci avait détrôné Shoutrouknakhounta. Dès que Sennachérib le sut, il franchit la frontière aux environs de Dourîlou. « Trente-quatre grandes villes et les petites villes des environs, dont le nombre est sans égal, je les assiégeai et les pris ; j'enlevai les captifs, je les démolis et les réduisis en cendres ; je fis monter dans les vastes cieux la fumée de leurs incendies comme celle d'un seul sacrifice. » La nouvelle de ces désastres déconcerta Koutournakhounta étrangement ; il évacua Madaktou, où il se sentait en danger, et il rétrograda avec toutes ses milices vers la ville de Khaïdali, dans les districts peu connus qui bordaient la Médie, afin d'y préparer une résistance désespérée, à l'abri de ses montagnes. Au moment où Sennachérib l'allait relancer dans sa retraite, « des orages violents éclatèrent, il plut et il neigea sans relâche, les torrents et les ruisseaux de la montagne débordèrent » : il préféra renoncer à son entreprise. Trois mois après, Koutournakhounta mourut, et, selon la coutume du pays, son jeune frère Oummanminanou lui succéda (692).

Oummanminanou fut, dès ses débuts, saisi, comme ses prédécesseurs, dans l'engrenage des affaires chaldéennes. Moushézîbmardouk lui envoya les trésors des temples babyloniens afin de l'attirer de son côté au jour du danger. « Il ouvrit le trésor du grand temple pyramidal ; l'or et l'argent de Bel et de Zarpanit et des temples, il le pilla pour le donner à Oummanminanou, roi d'Élam, qui manquait de sagesse et de jugement, et lui manda : « Dispose tes troupes et assemble ton camp, marche vers Babylone et fortifie nos mains, car tu es un maître en l'art de la guerre. » Le Susien convoqua le ban et l'arrière-ban de ses feudataires. Les tribus de Parsouas, d'Anzan, d'Ellibi et du bas Euphrate opérèrent leur jonction avec lui, et se réunirent à Babylone aux levées araméennes de Moushézîbmardouk. « Leurs

bataillons se précipitèrent, comme des essaims de sauterelles sur la campagne. Quand ils se présentèrent pour me livrer bataille, au-dessus de la terre monta aux vastes cieux, sous leurs pas, comme une nuée d'orage prête à crever, la poussière de leur marche. » L'action s'engagea près de Khalouli, sur le Tigre, non loin du confluent de cette rivière avec le Tournât. « Je ceignis ma tête de la tiare et de la couronne pour le combat, je chevauchai joyeusement sur mon chariot redoutable, le destructeur des ennemis ; le cœur enflammé du désir de la vengeance, je saisis l'arc puissant qu'Assour m'avait donné et je serrai entre mes doigts la massue destructive de vie. Contre l'armée entière des infâmes rebelles, je chargeai hardiment et superbement, je me ruai comme Adad. » Le général en chef des Élamites, Khoumbaoundash, tomba au premier choc, et sa chute sema le trouble dans les rangs des alliés ; Nabouzikirishkoun, fils de Mérodachbaladan, fut fait prisonnier ; Oummanminanou et Moushézîbmardouk s'enfuirent sains et saufs, mais l'aristocratie chaldéenne périt presque entière dans la mêlée. Il semble que les Assyriens remportèrent vraiment la victoire, ainsi qu'ils s'en vantent, mais l'affaire avait été si chaude et les pertes furent si considérables des deux côtés que la campagne fut suspendue d'accord commun : chacun des rois regagna sa capitale et les choses demeurèrent à peu près en l'état où elles étaient avant la bataille (690). Sennachérib revint pourtant à la charge l'année suivante et la fortune le favorisa. Oummanminanou fut frappé d'apoplexie ; il demeura paralysé, et son incapacité à gouverner désorganisa les forces de la Susiane. Moushézîbmardouk, réduit à ses seules ressources, n'osa pas affronter les Assyriens en rase campagne ; assiégé dans Babylone, il se rendit après une résistance très légère et Sennachérib eut enfin à sa merci la cité qui le bravait depuis si longtemps. Ses prédécesseurs, fascinés par le prestige que lui prêtaient son antiquité et la sainteté de ses religions, l'avaient toujours traitée doucement : exaspéré par ses révoltes perpétuelles, il en ordonna la destruction. « La ville et les temples, depuis leurs fondations jusqu'à leur toit, je les abattis, les minai, les brûlai par le feu ; le mur, le rempart, les chapelles des dieux, les

pyramides en briques et en terre, je les abattis, et je comblai le grand canal de leurs débris. » Dans un des sanctuaires violés, il découvrit les statues du dieu Adad et de la déesse Shala, que le roi Mardoukiddinakhê avait ravies dans la ville de Hékali, après la défaite de Tiglatphalasar Ier, quatre cent dix-huit ans auparavant, et le sceau de Salmanasar Ier, consacré par Adadbaliddina victorieux aux dieux de sa patrie. Ces souvenirs des antiques défaites, devenus les trophées d'une revanche éclatante, furent rapportés à Ninive et réintégrés solennellement dans un des temples d'Assour[1]. Pendant huit années, Babylone resta sans roi et presque sans habitants, sous l'autorité d'un des fils du vainqueur, Asarhaddon[2]. Sa ruine termina triomphalement la carrière militaire de Sennachérib. Au moins ne connaît-on que deux expéditions, toutes deux assez insignifiantes, qu'on puisse attribuer à ses dernières années : l'une, dirigée contre les Arabes, se dénoua par la soumission de leur roi Khazael ; dans l'autre, qui eut la Cilicie pour théâtre, il eut affaire aux Grecs, qu'il battit sur terre et sur mer[3].

Au milieu de ces guerres incessantes, on se demande comment il eut le loisir de songer à l'administration de son empire et à la construction de temples ou de palais. Cependant, il est peut-être celui de tous les rois d'Assyrie qui nous a légué le plus de monuments. Grâce à sa prodigalité, grâce aussi aux nombreux prisonniers qu'il enleva de leur pays natal et qu'il emmena travailler à ses édifices, l'art assyrien prit sous son règne un essor extraordinaire, et dépassa tout ce qu'on avait imaginé jusqu'alors. « Le caractère le plus frappant de l'ornementation qu'il adopta est un réalisme très puissant et très accentué. Ce fut sous lui que la coutume se généralisa de compléter chaque tableau par un fond sem-

1. Maspero, *les Empires*, p. 295-309. — 2. D'après Polyhistor, Sennachérib aurait donné la royauté de Babylone à son fils Asordanès (Polyhistor, *apud* Eusèbe, *Chron.*, Can., 1, 5), qui ne serait autre qu'Esarhaddon (Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 2.) — 3. Bérose dans Alexandre Polyhistor, *apud* Eusèbe, *Chron. arm.*, édit Mai, p. 19. Un autre fragment, conservé par Abydène, parle d'un Pythagore qui aurait été au service du roi d'Assyrie, et qu'on prétendait avoir été le philosophe, contre toute vraisemblance.

blable à celui qui existait au temps et dans la localité de l'événement représenté ; les montagnes, les rochers, les arbres, les routes, les rivières, les lacs furent figurés régulièrement, et l'on s'ingénia à reproduire les lieux tels qu'ils étaient avec autant de vérité que le permettaient l'habileté de l'artiste et la nature des matériaux. Dans ces essais on ne se bornait pas à reproduire les traits principaux et les grandes lignes de la scène. Évidemment, on voulait comprendre tous les menus accessoires que l'œil observateur de l'artiste aurait notés s'il avait tracé son croquis d'après nature. Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs; les jardins, les champs, les étangs, les joncs sont dessinés avec soin ; les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, sont introduits avec leurs signes caractéristiques; les oiseaux volent d'arbre en arbre, ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux; les poissons jouent dans l'eau; les pêcheurs exercent leur métier; les bateliers et les ouvriers des champs s'adonnent à leurs travaux, la scène est pour ainsi dire photographiée, et tous les détails — les moindres comme les plus importants — sont également marqués, sans qu'on ait essayé de choisir entre eux ou de poursuivre l'unité artistique.

« Dans le même esprit de réalisme, Sennachérib élut, comme sujet de décoration, les scènes triviales de la vie journalière. Les longues files de serviteurs qui circulaient chaque jour dans son palais avec du gibier pour son dîner, des gâteaux et du fruit pour son dessert, ont encore sur les murs des corridors l'apparence exacte qu'ils avaient au temps où ils passaient à travers les cours chargés des friandises que le roi aimait. Ailleurs il expose devant nous les procédés employés à la sculpture et au transport d'un taureau colossal, depuis le moment où l'on tire de la carrière l'énorme bloc dégrossi jusqu'au moment où on le dresse sur le tertre artificiel qui sert de soubassement à la résidence royale, afin d'en décorer la porte monumentale. Ce sont d'abord les gens du halage qui traînent au cours d'une rivière la pierre brute posée sur un bateau à fond plat : ils sont groupés par peloton, sous les ordres de contremaîtres

qui jouent du bâton à la moindre provocation. La scène doit être représentée entière : aussi tous les haleurs sont-ils là, au nombre de trois cents, costumés chacun à la mode de son pays, et sculptés avec autant de soin que s'ils n'étaient pas la reproduction exacte de quatre-vingt-dix-neuf autres. Puis le bloc est tiré à terre, et taillé rudement en forme de taureau : dégrossi, on le charge sur un traîneau, et des compagnies d'ouvriers, arrangés à peu près de la même manière qu'auparavant, l'amènent par un terrain uni jusqu'au pied du tertre où il doit être placé. La construction du tertre lui-même est représentée en détail : les briquetiers moulent les briques à la base, tandis que des maçons, la hotte au dos, pleine de terre, de briques, de pierres ou de décombres, montent péniblement — car déjà le tertre est à moitié de sa hauteur — et déchargent leur fardeau. Alors le taureau, toujours couché sur son traîneau, est hissé jusqu'au sommet, le long d'un plan incliné, par quatre escouades de manœuvres, en présence du monarque et de sa suite. Après quoi, on achève de le sculpter : le colosse, debout sur ses pieds, est conduit à travers la plate-forme jusqu'à la place exacte qu'il doit occuper[1]. »

De toutes les villes de l'empire, Ninive fut celle qu'il se plut à embellir. Abandonnée par Sargon et déchue du rang de capitale, elle s'était dépeuplée rapidement. Ses murailles étaient percées de brèches en maint endroit, ses aqueducs étaient rompus; le Tigre, mal encaissé entre ses quais, la menaçait de ses débordements. Quant au palais, ce n'était plus qu'une ruine. « La cour des dépendances, les rois, mes pères et prédécesseurs, l'avaient construite pour y déposer les bagages, pour exercer les chevaux, pour la remplir d'ustensiles. Son soubassement ne se prêtait plus à ce qu'on l'habitât; son pourtour sculpté était rongé du temps; sa pierre angulaire avait cédé; ses assises s'étaient effondrées; son sommet s'était incliné. » Il rendit à ces édifices désolés leur antique splendeur, il récura les aqueducs envasés et il en devisa de neufs, il consolida les quais du Tigre, il rectifia l'enceinte, il répara les monuments. « J'ai

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181-183.

reconstruit les rues anciennes, j'ai élargi les rues étroites et



Transport d'un taureau ailé au temps de Sennachérib.

j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme

le soleil. » Le vieux sérail fut abattu et une vaste colline artificielle élevée de ses débris, « puis dans un mois heureux, au jour fortuné, je construisis, selon le vœu de mon cœur, au-dessus de ce soubassement, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et son donjon, dans le style de l'Assyrie.... Je le restaurai et le complétai, depuis ses fondations jusqu'à son pignon, puis j'y mis la consécration de mon nom. A celui de mes fils qui, dans la suite des jours, sera appelé à la garde du pays et des hommes par Assour et Ishtar, je dis ceci : Ce palais vieillira et s'effondrera dans la suite des jours! Que mon successeur en relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il retouche les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les rajuste en leur place! Alors Assour et Ishtar écouteront sa prière. Mais celui qui altérera mon écriture et mon nom, qu'Assour le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive. » L'avenir, et un avenir prochain, se chargea de démentir les promesses d'éternité que renfermaient ces paroles orgueilleuses; entre la dédicace du palais et la destruction irréparable, il n'y a guère plus de quatre-vingts ans[1].

Le règne se termina par une tragédie. Un jour que Sennachérib priait dans la maison de Nisroch, son Dieu, « il arriva qu'Adrammelech et Sharézer, ses fils, le tuèrent avec l'épée[2]. » Les meurtriers ne profitèrent pas de leur crime. Sharézer ceignit aussitôt le diadème, et une moitié de l'armée le reconnut, ainsi que les provinces du Nord; mais son frère aîné, Ashshourakhéiddin (Asarhaddon), né d'une Babylonienne, fut acclamé par les troupes d'Arménie qu'il commandait, et le défit au delà de l'Euphrate, à Khanigalbat. Au dire des uns, Sharézer périt dans le combat; d'après les autres, il s'échappa avec son frère et il se réfugia en Arménie[3]. Sa

1. Maspero, *les Empires*, p. 309-320. — 2. II *Rois*, XIX, 37. — 3. Moïse de Khorène, *Hist. Arm.*, t. I, p. 32. Les fragments mutilés du seul récit qui nous ait été conservé de cette guerre montrent le roi courant sans s'arrêter du Sud-Est au Nord-Ouest de l'empire pour rejoindre les rebelles et pour les écraser, avant que leur révolte n'eût le temps de gagner les provinces du centre et la Syrie.

révolte aurait pu tourner autrement si les provinces babyloniennes avaient pris partie pour lui contre son frère. Mais Asarhaddon avait pour mère une Babylonienne, et il avait toujours traité ses demi-compatriotes avec bienveillance du temps qu'il était prince héritier : la Mésopotamie ne bougea pas, et sa fidélité facilita la répression. Une fois consolidé sur le trône, Asarhaddon voulut la récompenser et il se résolut à relever Babylone. Ce ne fut pas sans avoir délibéré pendant longtemps qu'il prit cette décision si grave. Sennachérib, en détruisant la ville, n'avait pas commis un acte de sauvagerie irréfléchi : il avait fait ou cru faire œuvre de saine politique. Il avait supprimé la rivale qui balançait l'autorité de l'Assyrie depuis des siècles et qui l'empêchait de dominer le bassin entier du Tigre et de l'Euphrate : n'était-ce pas rétablir la situation qu'il avait tranchée si radicalement et remettre en danger Ninive que de ressusciter Babylone? Asarhaddon crut que la leçon infligée par son père porterait ses fruits, et, de fait, Babylone semblait considérer le désastre qui l'avait atteinte comme une punition de Mardouk pour ses insurrections perpétuelles contre ses maîtres assyriens. Le dieu avait déchaîné contre elle les pouvoirs malfaisants, et l'Arakhtou[1], débordant parmi les ruines, les avait balayées : dix années durant, la solitude avait régné sur le site maudit. Et voici que, la onzième année, la colère des dieux s'apaisa soudain : Asarhaddon supplia Shamash, Adad, Mardouk lui-même, de lui révéler leur volonté à l'égard de la cité, et les devins consultés lui apportèrent bientôt comme réponse l'ordre de rebâtir les maisons et de relever le temple d'Ésagilla.

Il rassembla donc tous les prisonniers de guerre qu'il avait à sa disposition et il les mit à la fabrication des briques : il creusa ensuite les fondations, dans lesquelles il versa des libations d'huile, de miel, de vin de palme et de diverses espèces de vins, puis il saisit lui-même la truelle du maçon et, avec des outils d'ébène, de cyprès et de chêne, il moula la première brique pour le sanctuaire nouveau (680). L'œuvre était colossale : elle exigea plusieurs années (680-676) d'un

1. C'est le nom du grand canal qui arrosait Babylone.

labeur ininterrompu avant d'aboutir. Asarhaddon n'épargna rien pour en hâter l'achèvement, ni l'or, ni l'argent, ni les pierres dures, ni les émaux : il rebâtit tout ensemble, les palais, les temples et les deux murs de la ville, Imgourbel et Nimittibel, il nettoya le lit des canaux, il replanta les bois sacrés et les jardins du harem. Les habitants furent rapatriés aux frais du trésor des provinces éloignées où ils avaient été bannis, et ils furent réintégrés dans leurs propriétés, avec une indemnité qui leur permit de subvenir aux difficultés de la première installation. La renaissance de la cité éveilla des inquiétudes et des jalousies chez ses voisines. Dès 680, les Chaldéens se révoltèrent aux ordres de Nabouzîroukinishlishîr; mais celui-ci, débusqué de ses positions par le préfet d'Ourou, se sauva en Élam où Khoumbankhaldash II avait succédé à Khoumbankhaldash Ier, quelques semaines seulement avant la mort de Sennachérib. L'Élamite, au lieu de lui faire bon accueil, l'empoigna et l'égorgea, pour éviter toute cause de conflit avec l'Assyrie (679).

Cette échauffourée, si vite terminée, n'en eut pas moins des conséquences funestes. C'était la première fois, depuis l'accession de Tiglatphalasar, que les troubles presque inévitables qui accompagnent un changement de dynastie aboutissaient à la guerre ouverte. La grande armée de Sargon et de Sennachérib s'était dissoute, et les deux fractions en lesquelles elle s'était scindée, commandées qu'elles étaient par des généraux expérimentés, avaient plus souffert en se choquant un seul jour qu'elles ne l'auraient fait pendant toute une campagne contre leurs ennemis ordinaires. Et cela arrivait après une série d'efforts qui avaient épuisé déjà la population, au moment où des ennemis frais surgissaient partout sur la scène et menaçaient l'empire au Nord et à l'Est. Bien loin vers le Nord, au delà des fleuves de l'Arménie et des pics du Caucase, dans les steppes du continent européen, des tribus sauvages vivaient, les Gimirri, que les Grecs ont connus sous le nom légèrement altéré de Cimmériens. Les légendes qui couraient sur eux les représentaient comme relégués aux confins de l'univers : « Jamais le soleil brillant « ne les atteint de ses rayons, ni lorsqu'il monte au ciel, « ni lorsqu'il redescend du ciel vers la terre, mais une nuit

« funeste s'étend toujours sur ces misérables mortels[1]. » Des animaux fabuleux, des griffons au corps de lion, au cou et aux oreilles de renard, aux ailes et au bec d'aigle erraient autour de leurs campements et parfois les assaillaient : ils se défendaient tant bien que mal à coups de haches, et ils ne sortaient pas toujours indemnes de ces rencontres. Les quelques marchands qui pénétraient chez eux rapportaient des notions moins fantastiques sur la nature du sol qu'ils habitaient; mais ils commençaient seulement à entretenir des



Bataille contre les Griffons.

relations avec le monde méditerranéen, lorsque des circonstances imprévues les obligèrent à émigrer. Les Scythes, chassés des plaines de l'Iaxarte par une invasion de Massagètes, se précipitèrent dans la direction de la Volga et du Don : la terreur qu'ils inspiraient était telle que les Cimmériens préférèrent s'expatrier plutôt que d'affronter leur choc (750). Une tradition, vulgaire en Asie trois siècles plus tard, racontait comment leurs rois les supplièrent de tenir tête aux agresseurs : le peuple ayant refusé de les écouter, ils s'entretuèrent avec leurs fidèles, et l'on montrait encore leurs sépultures sur les rives du Tyras[2]. Quelques-unes des

1. *Odyssée*, XI, 14-19. Éphore applique ce passage aux Cimmériens de son temps qui siégeaient en Crimée, et il l'explique en disant qu'ils étaient un peuple de mineurs vivant perpétuellement sous terre (*Fragm.* 45, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 245). — 2. Hérodote IV, xi-xii. La version d'Aristéas de Proconnèse, telle que

tribus se réfugièrent dans la Chersonès Taurique : le plus grand nombre dépassa les Marais Méotides et poussa vers le Sud, le long de la côte, poursuivi par des hordes Scythes. Cette masse hétérogène, tombant dans le bassin du Cyrus, s'y heurta à l'Ourartou, puis se rejeta au Sud-Est contre le Mannaï : repoussée par les généraux de Sargon contre 720, elle se reporta vers d'autres contrées moins bien protégées. Les Scythes se fixèrent dans le bassin oriental de l'Araxe, aux frontières de l'Ourartou et du Mannaï, et ils y formèrent une sorte de communauté pillarde, sans cesse en querelle avec ses voisins[1]. Les Cimmériens filèrent à l'Ouest et s'échelonnèrent sur le Haut Euphrate, ainsi que dans les bassins de l'Halys et du Thermodon, au grand dommage des souverains de l'Ourartou : ils débordèrent de là sur l'Asie Mineure, et, évitant les marches du Taurus, trop bien gardées par les Assyriens, ils s'emparèrent de Sinope, où les Grecs avaient fondé récemment une colonie[2], puis ils se ruèrent sur la Phrygie. Ils y rencontrèrent des bandes qui avaient franchi le Bosphore de Thrace vers 710, et parmi lesquelles les historiens anciens citent plus particulièrement les Trères[3]. Les deux peuples se joignirent et se fondirent pendant les premières années du VIIe siècle, et d'abord ils n'attaquèrent point la Phrygie, mais ils occupèrent la côte de l'embouchure du Rhyndakos à celle de l'Halys, et ils constituèrent une confédération, dont Héraclée et Sinope furent les villes principales[4] : ils en sortaient chaque année pour se répandre sur les pays voisins, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre[5]. Il semble que Sharézer comptait sur leur appui pour

la donnent Hérodote (IV, XIII) et Damaste de Sigée (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 65), présente les choses d'une manière plus compliquée : les Arimaspes auraient chassé les Issédons qui jetèrent les Scythes sur les Cimmériens. — 1. Ce sont les Ashkouzai ou Ishkouzai des inscriptions assyriennes, comme Winckler l'a démontré (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 187-188). — 2. Hérodote, IV, XII. Scymnus de Chios, 941-952, dans Müller-Didot. *Geographiæ Græci Minores*, t. I, p. 236. — 3. Strabon dit que les Trères étaient à la fois des Cimmériens (XIV, I § 40, p. 647) et des Thraces (XIII, I § 8, p. 386). — 4. Arrien parlait de leur séjour aux bords du Sangarios, chez les Maryandiniens (*Fragm.* 47, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 595). — 5. Leur empire a été défini

lutter contre son frère ; en tout cas, ils profitèrent des troubles que son crime souleva pour tâter les Assyriens. Leur roi Tioushpa chassa les garnisons qui tenaient la Cappadoce et il groupa autour de lui les populations indisciplinées de la plaine Cilicienne. Asarhaddon l'arrêta sur le Saros, le battit près de Khouboushna et le rejeta au delà de l'Halys[1]. Tandis que ses généraux achevaient de remettre l'ordre de ce côté, lui-même travaillait à réprimer les révoltes que le bruit de l'invasion cimmérienne avait suscitées



Les Scythes préparant leurs armes.

un peu partout en Syrie. Il écrasa successivement les gens de Parnaki entre l'Euphrate et le Balikh, puis la Cilicie et la Phénicie. Abdimilkôt, roi de Sidon, avait lié partie avec un certain Sandouarri, qui possédait les deux forteresses de Koundou et de Sizou en Cilicie[2] : ils furent pris l'un et l'autre, et Sidon livrée à la fureur des soldats. Les autres princes de la Syrie, convoqués en hâte, assistèrent aux châtiments de la cité rebelle, et, après avoir rendu leur hommage au souverain, ils retournèrent dans leurs États, convaincus que l'Assyrie n'avait rien perdu de sa vigueur (679).

La mésaventure des Cimmériens ne servit pas de leçon

très exactement dès le XVIIIe siècle par Fréret, *Mémoire sur les Cimmériens*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1745, t. XIX, p. 609. — 1. Khouboushna est peut être la Kabessos des géographes grecs et latins. — 2. Koundou est la ville que les géographes

aux Scythes. En 678, leur roi Ishpakaï[1] s'allia aux Mannaï et tenta la fortune avec eux : il fut repoussé avec pertes au Nord du lac d'Ouroumiyéh, mais cet insuccès ne fut pas assez grave pour couper court aux intrigues scythiques, et un autre chef de hordes, Kashtariti, essaya de réunir les Mèdes, les Ourartiens, les Mannaï et les Cimmériens contre l'Assyrie. Le mariage d'une fille d'Asarhaddon avec un troisième roitelet Scythe du nom de Bartatoua[2] rompit l'entente et empêcha la coalition de se nouer. Il fallut néanmoins une surveillance active pour contrebalancer les manœuvres de Kashtariti, et deux fois au moins Asarhaddon dut aller étouffer au fond de la Médie des rebellions qu'elles avaient provoquées. « Le pays de Patousharra est situé chez les « Mèdes lointains et compris dans le Bikni, montagne de « cristal, et dont personne parmi les rois mes pères n'avait foulé le sol. » Deux de ses chefs, Sidirparna et Éparna, dont les noms ont une physionomie arienne, furent emmenés en esclavage. Un peu plus tard, trois autres princes voisins, Ouppiz, maître de la ville de Partakka, Zamasana de Partoukka, Ramatiya d'Ourakazabarna, implorèrent l'aman. Les marches mèdes jouirent d'un calme profond jusqu'à la fin du règne : le gouverneur de Kharkhar, de qui elles mouvaient, n'eut plus que des actes de brigandage insignifiants à réprimer.

La restauration de Babylone ne s'était pas achevée sans produire quelques complications nouvelles. Le même sentiment de jalousie qui avait mis les armes aux mains des Chaldéens trois ans plus tôt souleva les gens du Bît-Dakkoûri en 676. Lorsqu'il leur fallut restituer aux Babyloniens revenus d'exil les terres qu'ils avaient saisies, ils s'y refusèrent énergiquement : pour triompher de leur mauvais vouloir, Asarhaddon dut déposer leur roi Shamashibni et lui substituer Naboushallim, fils de Bélésys. Peut-être, les Araméens du désert et les tribus arabes qui rôdaient entre l'Euphrate

classiques nomment Kouinda (Strabon, XIV, 5 §, 10, 617), entre Tarse et Anazarbe. — 1. Ce nom, qui a une physionomie iranienne, semble se rattacher à la même racine que le mède *Spakô*, qui signifiait *chienne* (Hérodote, I. cx). — 2. Probablement le Protothoués d'Hérodote, I, cm.

et la Syrie s'étaient-ils compromis avec le prince du Bît-Dakkoûri, ou peut-être avaient-ils profité des guerres du Nord pour pousser sur le territoire babylonien des razzias plus sauvages qu'à l'ordinaire. Déjà, vers la fin de son règne, Sennachérib, afin de châtier l'un des chéikhs de Kédar, Khazael d'Adoumou, avait emporté les statues d'Atar-Samaïn et des autres dieux de la tribu : la perte de leurs idoles avait affligé tellement les Arabes, qu'au début du règne d'Asarhaddon, Khazael était venu lui-même à Ninive et qu'il en avait réclamé humblement la restitution. « J'eus pitié de « lui, dit l'Assyrien. Je fis réparer ses dieux, j'y inscrivis « l'éloge d'Assour, mon maître, accompagné de ma signa- « ture, et je les lui rendis. » Les Arabes payèrent cette concession assez cher : on leur imposa pour reine Tabouya, qui avait été nourrie dans le palais de Ninive et dont le dévouement était acquis à la politique assyrienne ; le tribut payé jadis à Sennachérib fut augmenté de soixante-cinq chameaux. C'était la rançon des idoles ; une occasion se présenta bientôt d'aggraver encore les charges qui pesaient sur les habitants du désert. Khazael mourut, et un petit chef, nommé Wahab, brigua sa succession ; sur quoi Asarhaddon le fit emprisonner et investit Yatailou, fils de Khazael, puis, afin de se rembourser des frais de l'opération, il obligea son protégé à livrer chaque année au trésor dix mines d'or, mille escarboucles et cinquante chameaux de l'espèce la plus estimée. Il avait ainsi confirmé sa suprématie sur la portion de l'Arabie qui séparait Babylone de Damas ; en 675, il s'aventura plus au Sud, mais les sables arrêtèrent sa marche. Il se contenta d'annexer le pays de Bâzou, « dont le site est lointain, un passage de dépérissement, une région de défaillance, un lieu où règne la soif », et celui de Khâzou, dans lequel il tua huit rois. « Je traînai en Assyrie leurs dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets. Layalé, roi de Yadiah, s'était soustrait à ma domination ; quand il apprit le rapt de ses idoles, il comparut devant moi à Ninive, la ville de ma royauté, il s'inclina devant moi, et je lui pardonnai son péché, je l'accueillis avec bienveillance. Quant à ses dieux, j'écrivis au-dessous de leurs images les éloges d'Assour, mon maître, je les apportai et les lui resti-

tuai, puis je lui confiai ce pays de Bâzou et je lui ordonnai de payer un tribut à ma royauté[1]. » La nouveauté n'était pas le seul mérite de ces exploits. La soumission de ces tribus avait pour résultat et d'empêcher les ravages qu'elles opéraient dans la Chaldée et d'ouvrir aux caravanes la route la plus directe entre Babylone et Damas; elle compléta heureusement l'œuvre de pacification entreprise sur les frontières. Asarhaddon avait vaincu les Cimmériens et les Scythes, étouffé les troubles de la Babylonie, entretenu de bonnes relations avec l'Élam, pacifié l'Arabie; il était libre maintenant de consacrer toute son attention à l'Egypte, dont les intrigues l'inquiétaient depuis longtemps.

Les Assyriens en Égypte, Taharqou (692-666). conquête de l'Égypte par Asarhaddon (670); Assourbanabal (667-625?); conquête de l'Élam.

Depuis le désastre d'Altakou et la catastrophe de Sennachérib, Shabitkou s'était tenu toujours sur la défensive : il s'était renfermé dans les frontières de l'Égypte, et il avait lutté énergiquement pour dominer sur les princes du Delta. Mais ses efforts n'avaient point prévenu la catastrophe : le prince qui régnait alors au Gebel Barkal l'attaqua, le prit et le tua[2]. Les barons transférèrent leur allégeance au vainqueur, et le plus considérable d'entre eux, Stéphinatès, qui commandait à Saïs et à Memphis, reconnut l'Éthiopien pour seigneur (692). Taharqou appela de Napata sa mère qu'il qualifia grande régente, dame des deux pays, maîtresse de toutes les nations. Elle descendait probablement des premiers prophètes d'Amon, et elle lui avait transmis les droits qu'elle avait à la couronne; c'était donc sa propre usurpation qu'il légitimait en lui prodiguant tant d'épithètes pompeuses[3]. L'anti-

1. Maspero, *les Empires*, p. 348-360. Les pays de Bâzou et de Khâzou sont bien certainement Bouz et Khouz de la Bible (*Genèse*, XXII, 21; Jérémie, XXV, 32). Le site en doit être cherché au sud-est des montagnes du Hauran, dans les régions explorées récemment par Huber. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 251. — 3. E. de Rougé. *Sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 82, et *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. LXXIV-

quité classique admit ses titres à la gloire du conquérant : une tradition en vogue à l'époque gréco-romaine assurait qu'il avait parcouru l'Afrique entière de la mer Rouge aux colonnes d'Hercule[1]. Ses portraits le représentent avec une tête lourde, carrée, aux joues pleines, à la bouche ferme, au menton obstiné, et ce que nous connaissons de son histoire confirme l'impression de vigueur physique et morale qu'ils nous donnent. Il est certain qu'aussitôt entré en possession du Delta, il suivit avec attention ce qui se passait au delà de l'isthme. Nous n'avons, il est vrai, aucune indication sur la politique qu'il suivit à l'égard de la Judée, mais nous pouvons être assurés qu'elle porta ombrage à l'Assyrie, car Asarhaddon résolut, dès qu'il fut libre par ailleurs, d'en finir une fois pour toute avec l'Égypte. Depuis un demi-siècle que les deux puissances se heurtaient par intervalles et ne cessaient jamais de s'observer, les Assyriens avaient eu plus d'une occasion de constater que Pharaon n'était pas de taille à tenir devant eux : les armées de l'Égypte et même celles de l'Ethiopie, si braves qu'elles fussent, avaient un armement et une tactique trop arriérées pour se mesurer avec avantage aux bandes Ninivites, aguerries au contact des nations les plus vigoureuses de l'Asie, les Élamites, les gens de l'Ourartou, les Mèdes, les Cimmériens, les Scythes. Leur principale défense était la région presque sans eau qui sépare la Philistie et la Judée du Delta : si l'on réussissait à mener une armée nombreuse au delà de ce désert inhospitalier, Memphis serait une proie aussi facile que Babylone l'avait été. Asarhaddon


Taharqou.

S. Birch, *Monuments of the reign of Tirhakah*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 199; Petrie, *Tanis*, t. II, p. 29-30, pl. IX, n° 162. — 1. Strabon, XV, 1 § 6, qui paraît avoir emprunté ce renseignement à Mégasthènes.

se prépara donc méthodiquement à la lutte. En 675, il avait pacifié le Miloukhkha et gagné les Nomades du désert Iduméen, de façon à ne pas être inquiété pendant le trajet des solitudes, mais une diversion opérée par les Élamites l'avait arrêté. Khoumbankhaldash II avait franchi le Tigre et ravagé la plaine jusqu'à Borsippa, sans que les garnisons pussent empêcher ses déprédations. Par bonheur il mourut soudainement quelques jours après son retour à Suse, et son frère Ourtaki eut trop à faire de s'asseoir sur le trône solidement pour songer à recommencer les hostilités (674). Asarhaddon se retourna donc vers l'Égypte, mais cette première attaque échoua, et Taharqou conçut un orgueil immense pour s'être tiré de cette épreuve à son honneur. Comme beaucoup des contrées sur lesquelles son ennemi dominait comptaient parmi celles que ses ancêtres thébains avaient possédées jadis, il orna la base de sa statue d'une liste de nations et de villes copiées sur les monuments de Ramsès II : les Khâti, le Mitanni, Gargamish, Arvad y figurent côte à côte avec Assour. C'était là pure fanfaronnade, car il ne mit jamais le pied sur le sol de l'Asie, mais sa victoire lui créa des alliés parmi ceux des petits États Syriens qui nourrissaient encore l'espoir de recouvrer leur indépendance. Tyr n'avait jamais reconnu l'autorité de l'Assyrie depuis les jours d'Éloulaeos, mais elle ne conservait que son île ; son roi Baâlou jugea la circonstance bonne pour recouvrer la portion du continent qu'elle avait perdue alors, et il conclut alliance avec Taharqou. Les gouverneurs assyriens de la Phénicie proclamèrent aussitôt le blocus et construisirent sur la côte une série de redoutes qui en interdirent l'accès aux Tyriens (672), mais Asarhaddon ne vint pas à leur aide aussitôt qu'ils l'espéraient : une révolte dans le bassin du Haut Tigre, au canton de Shoupria, l'occupa toute l'année 672, et il dut passer l'année 671 entière à observer les mouvements des peuples qui bordaient la frontière septentrionale, les Tabal, l'Ourartou, les Scythes. Enfin, en 670, il quitta Ninive dans les premiers jours du mois de Nisan ; il inspecta en passant le corps qui tenait Baâlou en échec, puis il poussa jusqu'à Aphek sur le territoire de l'ancienne tribu de Siméon, et il parcourut le Miloukhkha afin d'assurer ses derrières. Après une incursion

de six semaines dans des parages sans eau, « infestés de monstres étranges et de serpents à deux têtes », il se replia sur Raphia, et, longeant la côte, il atteignit la frontière de l'Égypte. Le 3 Tammouz, il défit les avant-gardes éthiopiennes près du bourg d'Ishkhoupri : Taharqou, accouru avec le gros de ses forces, livra et perdit deux batailles sanglantes le 16 et le 18 Tammouz. Memphis ouvrit ses portes le 22, après quelques heures d'assaut et fut saccagée. Les Éthiopiens décimés s'enfuirent dans la direction de Thèbes. L'assaut avait été si rapide que Taharqou n'eut pas le temps d'éloigner sa cour : la reine, les concubines, le prince héritier Oushanahorou, plusieurs autres enfants du roi lui-même, une partie de la famille de Sabacon et de celle de Shabitkou tombèrent aux mains des Assyriens. La victoire avait coûté si cher et les Éthiopiens, même en retraite, paraissaient encore si redoutables qu'Asarhaddon renonça à les poursuivre. Il fit bon accueil aux petits princes lorsqu'ils vinrent prêter hommage entre ses mains, et il les confirma



Stèle triomphale d'Asarhaddon.

chacun dans la possession de leurs domaines, mais il installa à côté d'eux des résidents assyriens pour les surveiller, et il changea les noms égyptiens de leurs villes en noms sémitiques : ainsi, Athribis devint officiellement Limirpatêshiassour. Il leur imposa une redevance annuelle de six talents d'or et de six cents talents d'argent, outre des étoffes de lin et des tissus précieux, du vin, des peaux de bêtes sauvages, des chevaux, des moutons, des ânes, puis il revint en Asie à la tête d'un convoi immense de butin et de prisonniers. Son retour fut un triomphe perpétuel : il parada sur toutes les voies et par toutes les cités syriennes ces bandes d'Égyptiens et d'Éthiopiens sur la valeur desquelles les princes et les peuples avaient établi de si vains espoirs depuis tant d'années. Il grava une stèle commémorative de sa prouesse au Nahr el Kelb à côté de celles que Ramsès II y avait laissées, et il érigea partout des monuments dont un, découvert à Sindjirli, nous montre Taharqou et son allié Baâlou agenouillés devant lui, l'anneau de servitude aux narines. Il s'intitula désormais le roi d'Égypte, le roi des rois d'Égypte, le roi du Saïd et de Koush, tant ce lui fut grand orgueil d'avoir foulé aux pieds les principautés du Delta. Et vraiment, l'Égypte était le seul des anciens États Orientaux qui eût toujours défié jusqu'alors les attaques de l'Assyrie. Les Élamites avaient subi des défaites désastreuses et il leur en avait coûté plusieurs de leurs provinces. Les gens de l'Ourartou avaient été refoulés dans leurs montagnes. Babylone avait été détruite; les Khâti, les Phéniciens, Damas, Israel avaient été absorbés l'un après l'autre. L'Égypte, qui les avait encouragés dans leurs résistances inutiles, n'avait jamais porté la peine de ses intrigues, et lors même qu'elle s'était risquée sur les champs de bataille de la Palestine, elle s'était tirée à bon compte de l'aventure : une fois ses armées revenues au bord de son Nil, nul n'avait osé les y poursuivre, et l'idée s'était enracinée chez ses ennemis comme chez ses amis que le désert la protégeait efficacement contre toutes les atteintes. L'événement prouva qu'elle n'était pas moins invulnérable que les autres royaumes de ce monde, et qu'une attaque hardie avait raison aisément de tous les obstacles placés par la nature sur le chemin de l'envahisseur : la difficulté était

moins de la conquérir que de la conserver une fois conquise[1].

Asarhaddon est une des figures les plus originales et les plus attachantes de l'histoire d'Assyrie. Actif et résolu, il l'était autant qu'Assournazirabal ou que Tiglatphalasar,



Sphinx assyrien.

mais il ne joignait à leurs qualités ni leur dureté contre les sujets, ni leur férocité à l'égard des vaincus. Il saisissait l'occasion d'être clément avec autant de soin que ses prédécesseurs recherchaient celle de se montrer impitoyables;

1. Maspero, *les Empires*, p. 360-376.

les récits de ses guerres ne parlent pas sans cesse de captifs écorchés vifs, de rois empalés devant la porte de leurs cités, de populations entières décimées par le fer. Il s'appliqua partout à réparer les ruines dont son père et son grand-père avaient couvert le sol. Dès la première année de son règne, il avait relevé Babylone[1] : en dehors de ce travail énorme, il consacra, en Assour et en Accad, trente-six sanctuaires « plaqués de lames d'or et d'argent et resplendissants comme le jour ». Le palais qu'il se bâtit à Ninive sur l'emplacement d'un ancien garde-meuble surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'à lui. Les carrières d'albâtre des monts Gordiyæens et les forêts de la Phénicie avaient été mises également à contribution pour en panneler les salles d'apparat : trente-deux rois des Hittites et de la côte méditerranéenne envoyèrent à Ninive des troncs de sapins, de cèdres, de cyprès, débités en larges billots. La toiture était en poutres de cèdre sculpté, supportées par des colonnes de cyprès cerclées d'argent et de fer ; des lions et des taureaux de pierre se dressaient aux portails ; le battant des portes était en ébène et en cyprès inscrusté de fer, d'argent et d'ivoire. Le palais de Babylone est entièrement détruit, et celui qui fut commencé à Kalakh avec le butin d'Égypte ne fut jamais terminé. La vue des longues avenues de sphinx qui précédaient l'entrée des temples de Memphis avait vivement impressionné l'esprit des conquérants : Asarhaddon imita les vaincus et maria les sphinx aux taureaux et aux lions qui décoraient l'accès de ses édifices. La construction continua pendant trois annnées (671-669) ; le gros œuvre était achevé, mais l'ornementation ébauchée à peine, lorsque des événements encore mal connus obligèrent les architectes à l'interrompre. Il semble que l'affection que le roi avait toujours marquée pour Babylone inspira des inquiétudes à son entourage : ses officiers assyriens craignirent qu'il ne choisît pour lui succéder le fils qu'il avait eu d'une de ses femmes babyloniennes, Shamashshoumoukîn ? Ils complotèrent en faveur d'un autre de ses fils dont la mère était ninivite, Assourbanabal, et leur conspiration découverte coûta la vie à plu-

1. Voir plus haut, p. 521-522, de cette *Histoire*.

sieurs d'entre eux (669), mais contraignit le maître à la réflexion. Convaincu qu'il était impossible de maintenir Ninive et Babylone pendant longtemps sous l'administration d'un même prince, il se décida à diviser son empire : il donnerait l'Assyrie à Assourbanabal, et la Babylonie à Shamashshoumoukin sous la suzeraineté de son frère. La meilleure manière d'assurer l'exécution de ses volontés était de les accomplir lui-même : les révoltes qui éclatèrent soudain au delà de l'isthme lui en fournirent soudain l'occasion.



Stèle d'Assourbanabal.

Les vingt petites principautés en lesquelles l'Égypte s'était démembrée n'avaient pas toutes accepté la domination de l'Assyrie en 670. Le grand fief théocratique de Thèbes était demeuré virtuellement sous l'autorité de l'Éthiopie, et les baronies de l'Égypte moyenne, Thinis, Siout, Hermopolis, Héracléopolis, n'ayant pas été touchées par l'invasion, avaient admis très superficiellement la suzeraineté du maître nouveau. Seuls les seigneurs du Delta, qui vivaient en contact perpétuel avec les garnisons étrangères, pouvaient être considérés comme obéissant réellement à l'Assyrie, mais leur esprit inquiet et turbulent

rendait leur fidélité très douteuse. Deux familles se disputaient l'hégémonie parmi eux : l'une à l'Orient, représentée alors par Pakrourou, chef du nome arabique ; l'autre à l'Occident, qui descendait de Bocchoris en droite ligne. Stéphinatès, prince de Saïs et de Memphis[1], était mort vers 680, et son fils Néchepsô, qui lui avait succédé, n'avait pas eu l'occasion de se distinguer : c'était, si l'on en croit la tradition classique, un bon devin et un excellent astronome[2], mais qui demeura l'humble vassal des Éthiopiens sa vie durant (680-674). Néchao Ier, qui le remplaça, était au pouvoir depuis trois ou quatre ans, quand l'arrivée des Assyriens le délivra de l'Éthiopie. Les documents contemporains nous le laissent entrevoir actif, remuant, prêt à tout oser pour atteindre le but que l'ambition de ses ancêtres poursuivait depuis un siècle, la restauration de l'ancienne monarchie égyptienne sous les auspices de leur maison. L'étendue de ses domaines et par-dessus tout la possession de Memphis lui assurant une supériorité réelle sur ses rivaux, Asarhaddon le considéra comme leur chef; il l'inscrivit au premier rang sur la liste des vassaux égyptiens et il eut bientôt à se féliciter d'avoir eu confiance en lui. Taharqou n'avait pas accepté sa défaite : dès qu'il eut recruté une armée fraîche, vers le milieu de 669, il reprit l'offensive, et il rentra à Memphis presque sans coup férir, mais Néchao et les princes du Delta, au lieu de le joindre, firent cause commune avec les Assyriens contre lui. Asarhaddon était malade gravement lorsqu'il en reçut la nouvelle. Il n'en convoqua pas moins ses troupes aussitôt, mais, avant de partir, il mit à exécution le projet que le complot de l'année précédente lui avait suggéré : il proclama Shamashshoumoukîn roi de Babylone, Assourbanabal roi d'Assyrie et chef de l'empire, puis il se mit en route pour l'Afrique. Comme il traversait la Syrie, son mal empira, et il expira le 10 du mois Arakhsamna, dans la douzième année de son règne (668)[3].

1. Voir p. 528 de cette Histoire. — 2. Galien, *De simpl. medicam. facult.*, IX, 2519; Firmicus, *Astronom.*, VIII, 5. Ausone, *Epigr.* 19; cfr. Boucher-Leclercq, *l'Astrologie grecque*, où ce qui traite de ce personnage est exposé et discuté en plusieurs endroits. — 3. Maspero, *les Empires*, p. 376-381.

Lui mort, la scission des deux moitiés de la monarchie s'opéra presque mécaniquement. Assourbanabal renvoya à Babylone la statue de Bel Mardouk qui était en captivité au temple de Ninive depuis Sennachérib; Shamashshoumoukîn la reçut en pompe et, l'ayant introduite dans le sanctuaire restauré, il saisit les mains de Bel, et il se trouva par cette cérémonie traditionnelle intronisé régulièrement roi de la Chaldée. Le changement de règne ne provoqua aucune insurrection grave. A l'Est seulement, un petit chef montagnard, Tandaî de Kirbit, envahit le canton d'Yamouthal, et se fit prendre : il fut déporté avec son peuple en Égypte, où le tartan, succédant à Asarhaddon dans le commandement de l'armée, venait de remporter de grands succès. Taharqou avait été battu près de Karbanit, et contraint d'évacuer Memphis (668). Pour en finir avec lui, les Assyriens se résolurent à l'aller relancer dans Thèbes et s'il le fallait jusqu'en Éthiopie; ils convoquèrent les contingents des rois syriens et les vaisseaux des villes phéniciennes, puis ils remontèrent le Nil. Ils étaient déjà assez avant dans la Moyenne-Égypte, lorsqu'ils furent rappelés dans les nomes de la côte par la menace de troubles. Taharqou vaincu paraissait encore plus redoutable aux dynastes égyptiens que le monarque ninivite; ils nouèrent des négociations avec lui et ils conclurent un traité secret par lequel ils s'engageaient à le restaurer sur le trône des Pharaons à condition qu'il les laissât libres chez eux. Des dépêches interceptées ayant instruit les généraux assyriens de ces menées, ils rebroussèrent, saisirent les chefs de la conjuration, Sharloudari de Tanis, Paqrourou de Pisoupti et Néchao, qu'ils envoyèrent à Ninive chargés de chaînes; ils saccagèrent, pour l'exemple, Saïs, Mendès et Tanis qui avaient été les premières du complot, et leurs succès arrêtèrent la marche de Taharqou. L'Éthiopien se retira à Napata, abandonnant Thèbes à son sort. La cité se racheta par la remise d'une moitié du trésor sacré que le temple d'Amon possédait, et Montoumhaît qui exerçait la régence au nom de la princesse Shapenouapit II fut nommé gouverneur pour l'Assyrie. La victoire fut si complète qu'Assourbanabal crut pouvoir user de clémence envers ses prisonniers. Après avoir mandé Néchao devant son

trône, il l'habilla d'un vêtement d'honneur, lui donna un cimeterre à fourreau d'or, un chariot, des chevaux, des mules; non content de lui restituer Saïs, il lui octroya pour son fils aîné Psammétique le fief d'Athribis[1]. Néchao, de retour en Égypte, y fut réintégré dans son rang sous la surveillance d'un résident assyrien, et il se comporta désormais en vassal fidèle du souverain ninivite.

Les événements d'Égypte produisirent leurs effets ordinaires sur les peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure. Les deux seules cités phéniciennes qui affectaient encore des allures indépendantes, Tyr et Arvad, mirent bas les armes : Baâlou de Tyr fut confirmé dans la possession de son royaume moyennant l'obligation d'acquitter un tribut annuel, mais Yakinlou d'Arvad fut détrôné, emmené à Ninive et remplacé aux affaires par son fils aîné, Azibaal. Deux chefs du Taurus, Mougallou le Tabal et Sandasarmé, se firent pardonner leurs incursions par des dons de chevaux pour la remonte de la cavalerie assyrienne. L'insignifiance de ces faits prouve combien les riverains de la Méditerranée s'étaient résignés à la domination étrangère. Ils avaient cessé de s'imaginer qu'une mutation de souverain était de nature à leur apporter des chances d'indépendance, et ils ne se considéraient plus comme les serfs d'un conquérant de passage dont la mort les délivrait : ils se sentaient les sujets perpétuels d'un empire dont la puissance ne reposait plus sur le génie ou sur l'incapacité d'un homme, mais se continuait de génération en génération par la vertu de son propre prestige quelles que fussent les qualités du souverain régnant. Les États indépendants de l'Asie étaient à la longue parvenus aux mêmes conclusions, et la nouvelle de l'avènement d'un roi d'Assyrie ne réveillait plus en eux des espoirs de conquêtes ou tout au moins de pillages: ce leur était devenu l'occasion d'ambassades envoyées pour féliciter le souverain nouveau et pour resserrer les liens d'amitié qui réunissent les deux États. Une de ces ambassades, qui arriva vers 667, suscita à Ninive un étonnement mêlé d'orgueil. « Gygès, le roi de Lydie, une con-

1. Psammétique prit par reconnaissance le nom assyrien de Nabousházibanni. — 2. Maspero, *les Empires*, p. 395-400.

trée d'au delà les mers, une terre lointaine, dont les rois, mes pères, n'avaient pas même entendu le nom, Assour, mon générateur divin, lui révéla mon nom en un rêve, disant : « Assourbanabal, le roi d'Assyrie, mets-toi à ses pieds, et tu « vaincras tes ennemis par son nom! » Le même jour qu'il eut ce rêve, il envoya ses cavaliers me saluer, et il me manda ce rêve qu'il avait eu, par l'entremise de son messager : Quand celui-ci parvint aux frontières de mon empire, mes gens lui dirent : « Qui donc es-tu, mon frère, toi dont le « pays n'a jamais été visité encore par un de nos courriers? » On l'expédia donc à Ninive, le siège de ma royauté, et on l'amena devant moi? Les langues de l'Orient et de l'Occident dont Assour m'avait donné plein les mains, personne de ceux qui les connaissaient ne savait son langage, et personne de ceux qui m'entouraient n'avait entendu son parler. Dans l'étendue de mon empire je rencontrai enfin quelqu'un qui me comprit et me conta le rêve. » Assourbanabal agréa complaisamment l'hommage qu'on lui apportait de si loin, et pendant quelques années une sorte d'alliance exista entre l'Assyrie et la Lydie : ce fut d'ailleurs une alliance toute platonique d'où chacun des deux contractants dériva fort peu d'avantage.

L'Ourartou était calmé, et ses rois Rousas II, puis Eriménas, ne songeaient plus qu'à construire des châteaux et des jardins de plaisance autour de leur capitale. Les Mèdes et les tribus bordières du plateau iranien continuaient à observer la paix comme sous le règne précédent. L'Élam entretenait des relations de bon voisinage avec Ninive et Babylone. Les tribus araméennes des embouchures de l'Euphrate et du Tigre se remuaient sourdement, mais rien ne transpirait encore de leurs complots. L'Égypte seule inspirait des craintes trop justifiées. Elle était placée de façon si excentrique par rapport au reste de l'Empire qu'elle devait échapper à l'influence ninivite sitôt qu'un accident se produirait qui obligerait le suzerain à relâcher un moment sa surveillance. L'Éthiopie d'ailleurs était là, derrière l'Égypte toujours prête à fomenter les troubles ou à redescendre dans la lice dès qu'elle en verrait l'occasion. Taharqou, immobilisé, dit-on, par un rêve qui lui ordonnait de ne plus

s'éloigner de Napata[1] n'avait pas reparu au nord de la cataracte, mais son beau-fils Tandamani était rentré à Thèbes et se préparait à marcher vers le Delta, quand il reçut en songe la prédiction de sa royauté prochaine (666). L'annonce de la mort de Taharqou lui parvenant aussitôt après, il courut se faire couronner au Gebel-Barkal, puis il s'embarqua sur le Nil pour reconquérir l'Égypte. La Thébaïde l'accueillit avec des démonstrations de joie sincère, disant : « Va en paix! « Sois en paix! Rends la vie à l'Égypte! Relève les temples « qui tombent en ruines, redresse les statues et les images « des divinités! Rétablis les fondations faites aux dieux et « aux déesses, les offrandes pour les Mânes! Remets le prêtre « à sa place pour accomplir toutes les cérémonies du culte. » Les troupes assyriennes et les contingents égyptiens commandés probablement par Néchao l'attendaient sous les murs de Memphis : il les battit, prit la ville et s'enfonça dans le Delta à la poursuite des vaincus. Néchao périt dans quelque escarmouche ou fut fait prisonnier et mis à mort[2] : son fils Psammétique se sauva en Syrie, mais les princes se renfermèrent chacun dans sa citadelle pour y attendre des secours d'Asie, et une guerre de sièges interminable commença. Impatienté de leur résistance, Tandamani se replia sur Memphis, et il ne savait comment sortir à son honneur de cette entreprise difficile, quand ils le tirèrent d'embarras : ils entrèrent en négociations avec lui. Pakrourou de Pisoupti, qui était leur chef depuis la disparition de Néchao, les amena au conquérant. « Ils dirent : « Accorde-nous les souffles de « vie, car il ne peut plus vivre celui qui te méconnaît? Nous « serons tes vassaux, ainsi que tu l'as déclaré dès le début, « le jour que tu devins roi? » Le cœur de sa majesté fut rempli de joie quand elle entendit ce discours : elle leur fit donner des pains, de la bière, toutes sortes de bonnes choses. » Après qu'ils eurent séjourné quelques jours à Memphis, ils dirent : « Pourquoi demeurons-nous ici, ô roi, notre « maître! » Sa majesté leur répondit : « Pourquoi? » Ils

1. Dans la légende citée par Hérodote (II, CLII), c'est Sabacon et non Taharqou qui évacue l'Égypte à la suite d'un rêve. — 2. Hérodote II, CLII, attribue le meurtre de Néchao à Sabacon.

dirent : « Laisse-nous aller dans les villes que nous donnions « des ordres à nos gens et que nous t'apportions nos tri- « buts. » Ils revinrent bientôt avec les cadeaux qu'ils avaient promis, et Tandamani regagna Napata avec ses richesses[1]. Son autorité sur le Nord ne dura probablement que le temps de sa résidence à Memphis; mais Thèbes la reconnut deux ou trois années encore[2].

Ce ne fut ni l'indolence, ni la crainte d'un échec qui empêcha Assourbanabal de châtier aussitôt l'audace de l'Éthiopien, mais des complications surgirent alors au Sud-Est qui le contraignirent à différer sa vengeance. L'Élam était tout à coup rentré en scène, et Ourtakou, cédant aux instances des tribus araméennes, avait franchi le Tigre (665). Shamashshoumoukîn ne put que s'enfermer dans Babylone et appeler son frère à l'aide. Celui-ci accourut et l'envahisseur se retira devant lui : on s'attendait à ce qu'il revînt l'année suivante, mais il mourut soudain d'une attaque d'apoplexie, et comme il avait fait aux enfants de Khoumbankhaldash son frère, son plus jeune frère, Tioummân, fit aux siens. Chassés d'Élam, ils se sauvèrent à Ninive où ils furent reçus honorablement, en vue d'une intervention éventuelle dans les affaires de leur patrie. Assourbanabal saisit ce moment, où Tioummân était encore mal assuré sur le trône, pour se jeter sur l'Égypte. Tandamani concentra ses forces en Thébaïde, mais quand il vit arriver les Assyriens, il renonça à se défendre et il s'enfuit à Kipkip, en Éthiopie (664). Thèbes fut saccagée sans pitié, la population entière, hommes et femmes, partit en esclavage; « l'or, l'argent, les métaux et les pierres précieuses, tous les trésors des palais, les étoffes teintes en berom, » que le gouverneur Montoumhâit venait

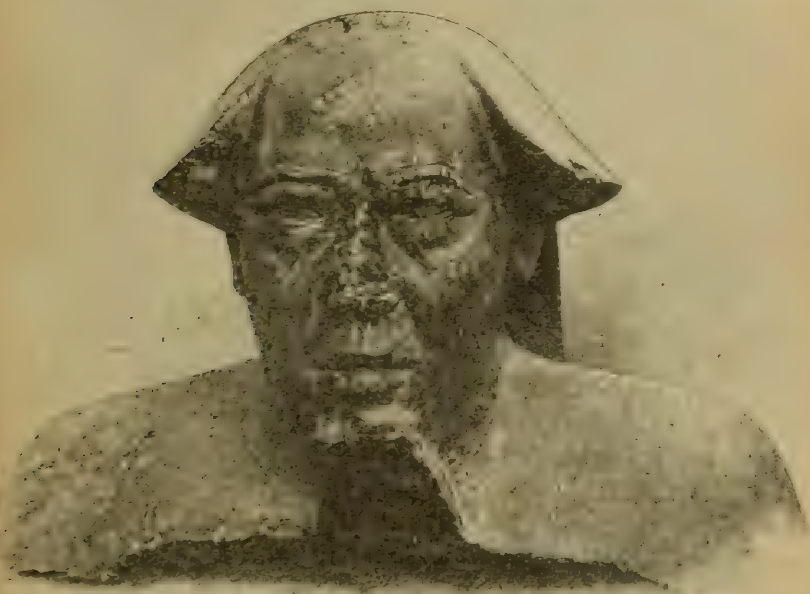
1. Mariette, Monuments divers, pl. 7-8 et p. 2. Maspero, *Mélanges de Mythologie*, t. III, p. 5-18, 217-223. J'ai hésité longtemps à admettre l'identité du Tanouatamani des monuments égyptiens avec le personnage que les documents assyriens présentaient comme le successeur de Taharqou et dont on lisait le nom Ourdamani. La découverte de la lecture Tandamani a écarté tous les doutes (Steindorff, *die Keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 356-359). — 2. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. IV, pl. CCCXLIX, a signalé à Thèbes un monument qui porte la date de l'an III de son règne.

de placer dans le sanctuaire[1], « deux obélisques du poids de cent talents » qui étaient à la porte d'un temple, furent transportés à Ninive[2]. Thèbes ne se releva jamais du coup dont Assourbanabal l'avait frappée[3]. Appauvrie qu'elle était depuis longtemps, les peuples qu'elle avait malmenés si rudement aux jours de sa gloire avaient conservé l'habitude de la craindre et de la respecter : le bruit de sa chute retentit par tout l'Orient, et le remplit d'étonnement et de pitié. Un demi-siècle plus tard, le souvenir était encore présent à la mémoire des Hébreux et le prophète Nahoum demandait à Ninive si elle valait mieux que « No-Amon, sise sur les Nils, entourée d'eau, qui avait une mer pour rempart et un lac pour muraille? L'Éthiopien était sa force, et les Égyptiens sans nombre, la Libye et les Nubiens venaient à son secours. Elle aussi cependant s'en est allée captive en exil; ses enfants aussi ont été écrasés au coin des rues, ses nobles ont été tirés au sort et tous ses grands chargés de fers[4]. » Elle fut reconstituée à l'assyrienne et les vingt rois remontèrent sur le trône, pour la troisième fois depuis six ou sept ans. Psammétique hérita de la principauté, mais non du rang de son père; Pakrourou resta le chef de la ligue. Tandamani, réfugié en Éthiopie, ne reparut plus, et l'Égypte fut pour quelques années la vassale docile de l'Assyrie (663-660)[5].

Assourbanabal en avait à peine fini de ce côté que d'autres ennemis se levèrent à l'autre extrémité de son empire : Les Mannaï s'insurgèrent, mais bientôt, se sentant incapables de tenir, ils tuèrent leur roi Akhshéri et le remplacèrent par son fils Oualli qui se hâta de faire sa soumission. Ce n'était là, toutefois, qu'un épisode ordinaire de la vie de frontière : le danger sérieux venait de l'Élam. Tioummân, assis solidement sur le trône, avait commencé aussitôt ses préparatifs de guerre et envoyé des émissaires aux Araméens du Tigre pour les

1, 2. E. de Rougé, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 17-20. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 84-99. — 3. Ammien Marcellin, XVII, 4, attribue le sac de Thèbes aux Carthaginois. — 4. *Nahoum*, III, 8-10. — 5. Le canon des *Limmou* assyriens cesse brusquement en 665 à la troisième année d'Assourbanabal. A partir de ce moment il devient difficile d'établir pour l'histoire de l'Assyrie une chronologie certaine.

exciter à se joindre à lui. Ils déclinèrent ses avances, mais les Gomboulou les accueillirent et leur roi Dounânou conclut une alliance avec lui. Restait un prétexte à provoquer les hostilités : Tioummân le trouva dans l'hospitalité que ses neveux recevaient à Ninive. Il envoya en réclamer l'extradition : la requête, présentée par deux de ses principaux offi-



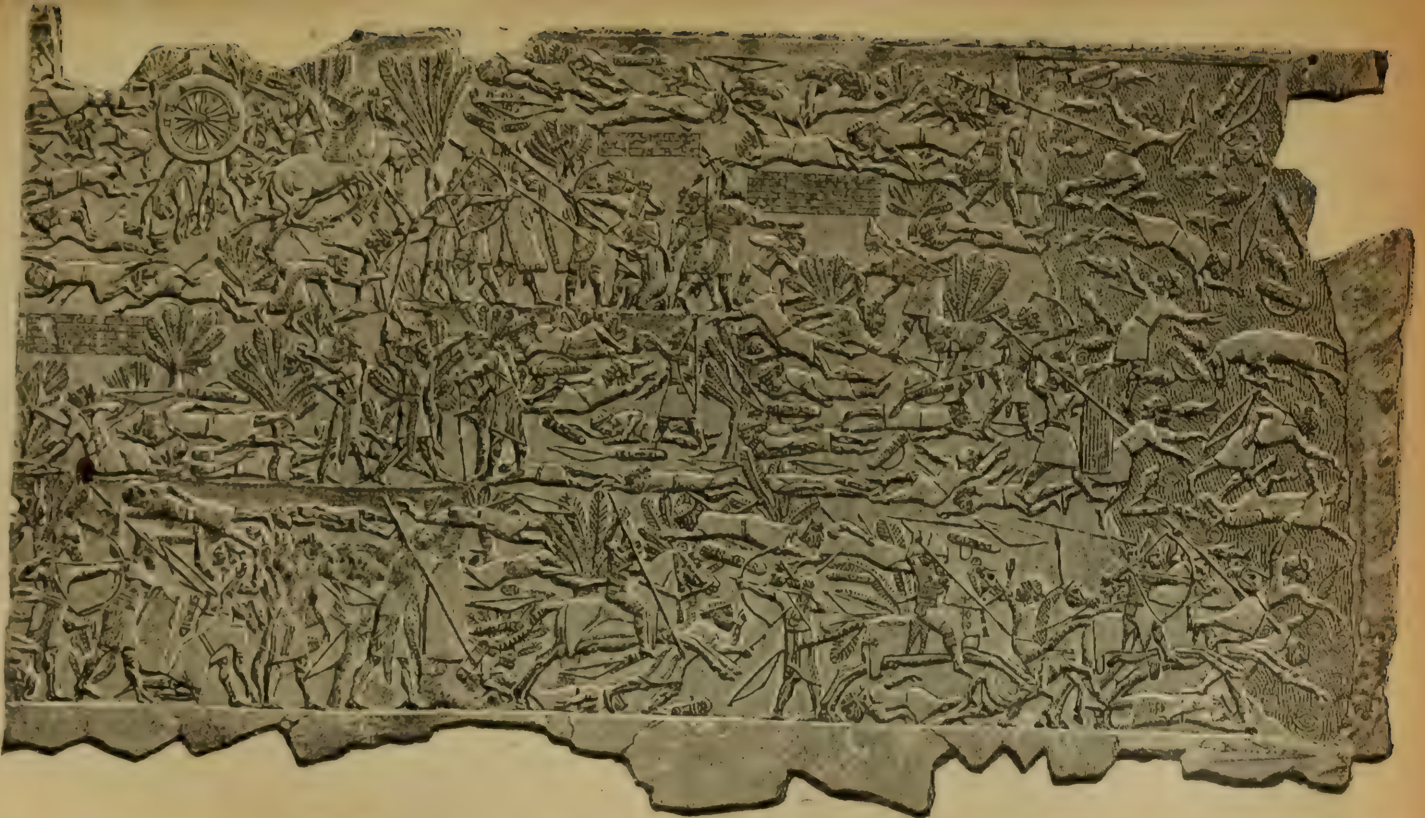
Montoumhâit, le régent de Thèbes.

ciers, Oumbadara et Naboudamiq, ne fut pas écoutée, et Assourbanabal y répondit par une déclaration de guerre. Les prodiges se multiplièrent en sa faveur. Le soleil s'éclipsa au matin; la déesse Ishtar, consultée, prédit la ruine des Susiens et confirma l'oracle de sa statue par un songe prophétique. « Ne crains rien », dit-elle, et elle combla par là mon cœur de joie, « tu n'auras qu'à lever la main pour voir s'accomplir mon arrêt, car c'est la faveur que je t'accorde. » Cette nuit même où je l'invoquais, un devin s'endormit et rêva un rêve remarquable; Ishtar lui parla et il me répéta ses paroles. « Ishtar d'Arbèles m'est apparue, enveloppée dans sa gloire à droite et à gauche, l'arc à la main, la flèche

de guerre prête à partir, la figure courroucée.... « Je te lar-
« derai, dit-elle, puis j'irai me reposer au temple de Nabo !
« Mange donc, bois le vin, fais résonner la musique, glo-
« rifie ma divinité jusqu'à ce que je vienne et que ce mes-
« sage soit accompli. Car je t'accorderai de satisfaire ton
« cœur : l'ennemi ne te résistera pas, il ne s'opposera pas à
« ta charge. » Ne crains rien pour toi : au milieu de la bataille, elle veillera sur toi et culbutera les rebelles ». Tioummân se retira derrière l'Oulaï et se retrancha dans le bourg de Toulliz, la rivière en front, un bois sur ses derrières. Au moment de livrer bataille, le cœur lui faillit et il dépêcha un de ses généraux, Itouni, au camp assyrien, pour négocier une trêve. Les pourparlers étaient à peine commencés que les avant-postes des deux armées en vinrent aux mains : en quelques moments l'action s'engagea sur toute la ligne. Tioummân eut le dessous. Poursuivi à travers les arbres, son chariot se brisa, lui-même fut blessé et tué, après une courte défense, avec son fils aîné Tammaritou. Ses deux neveux, qui avaient combattu dans les rangs des Assyriens, furent proclamés, Tammaritou vice-roi de Khaïdalou, Khoumbanigash, roi de Suse et de Madaktou sous la suzeraineté d'Assour. Une expédition au pays de Gamboulou, contre le seigneur Dounânou, acheva la guerre. Les vaincus furent traités avec toute la cruauté assyrienne (660)[1], mais l'horreur causée par tant de supplices n'abattit pas le courage des Élamites : Khoumbanigash se laissa bientôt gagner à leurs haines et il devint l'ennemi acharné de ses anciens protecteurs.

Il attendit huit ans l'occasion de manifester ses sentiments. Shamashshoumoukîn avait vécu d'abord en bonne intelligence avec son frère. Il avait complété les travaux qu'Asarhaddon avait commencés et ses constructions avaient absorbé toutes ses ressources. Il semble pourtant qu'après la victoire de Toulliz, Assourbanabal assuma à son égard des allures qui le remplirent d'inquiétude et qui lui inspirèrent des idées de révolte. « Les enfants de Babilou, je les avais
« exaltés sur des trônes, je les avais revêtus de vêtements
« superbes, je leur avais mis aux pieds des anneaux d'or:

1. Maspero, *les Empires*, p. 400-414.



Bataille de Toullix : les Élamites jetés à la rivière par les Assyriens.

« les enfants de Babilou, ils avaient été exaltés en Assour « et honorés suivant mon ordre exprès. Et pourtant, lui, « Shamashshoumoukîn, mon jeune frère, il ne tint aucun « compte de ma suprématie, il souleva le peuple d'Accad, de « Kaldou et d'Aram, et les peuples de la côte, d'Aqaba à Babsa- « liméti, tous mes tributaires, et il les suscita contre mon « pouvoir. » Pour obtenir les secours de l'Élam, Shamash-shoumoukîn lui prodigua les trésors du temple de Bel à Babylone et du temple de Nabo à Barsip. Ses agents secrets décidèrent les « princes du pays de Gouti, du pays de Mar- « tou, du pays de Miloukhkhi, à faire cause commune avec « lui. » Amouladdin, chéikh de Kédar, se chargea d'opérer une diversion sur les frontières de Syrie. Ouaïtéh, roi des Arabes, promit d'envoyer son contingent à Babylone sous la conduite de deux émirs renommés, Ama et Abiatéh. La coalition allait de l'Égypte aux bords du golfe Persique, et Assourbanabal ne savait rien encore. Il poussait même la confiance jusqu'à réclamer de Khoumbanigash la restitution d'une image de la déesse Nana que les conquérants élamites avaient enlevée nombre de siècles auparavant. Un incident imprévu le tira soudain de sa tranquillité et lui découvrit l'étendue du danger. Le gouverneur assyrien d'Ourouk apprit de celui d'Ourou qu'un émissaire de Shamashshoumoukîn s'était introduit dans cette ville et qu'il y travaillait sourdement le peuple : après avoir en vain essayé de contre-balancer ces manœuvres, il avisa son suzerain de ce qui se passait. Shamashshoumoukîn essaya de conjurer l'effet de cette révélation prématurée en protestant de son dévouement à l'Assyrie par une ambassade solennelle. Il gagna de la sorte le temps nécessaire pour compléter ses préparatifs : au retour des ambassadeurs, il jeta le masque et il déclara la guerre.

Assourbanabal faiblit d'abord devant l'imprévu de cette attaque. Mais, « en ces jours, un devin s'endormit et rêva un rêve : « Voilà, dit le dieu Sin, ce que je prépare à ceux qui « complotent contre Assourbanabal, roi du pays d'Assour : « un combat aura lieu, après lequel une mort honteuse

1. Cf. plus haut, p. 194, de cette histoire.

« les attend. Ninip détruira leurs vies par l'épée, par le « feu, par la famine. » J'entendis ces paroles et je me fiai à la volonté de Sin, mon seigneur. » Les discordes du clan royal paralysèrent les forces de l'Élam. Khoumbanigash avait dépêché la fleur de son armée à Babylone. « Oundash, fils de Tioummân, roi d'Élam, Zazaz, chef de Billaté, Parrou, chef de Khilmou, Attamitou, chef de ses archers, Nésou, son général, même il avait dit à Oundash : « Va, venge sur Assour le meurtre du père qui t'a engendré ! » Tammaritou, fils de Khoumbanigash, voyant son père demeuré presque seul en Élam, se révolta contre lui avec la complicité de son oncle Tammaritou, vice-roi de Khaïdalou. L'adhésion de ce dernier fit d'abord hésiter les Susiens ; on se rappelait qu'il avait combattu dans les rangs des Assyriens et tué Tioummân de ses propres mains. Il n'hésita pas à se parjurer pour dissiper ces inquiétudes : « Je n'ai pas coupé, dit-il, la tête « du roi d'Élam ; c'est Khoumbanigash, et Khoumbanigash « seul, qui a baisé la terre devant les messagers d'Assour- « banabal. » Khoumbanigash fut décapité avec la plupart des princes de sa famille. A la faveur de cette diversion inespéré, Assourbanabal vainquit Shamashshoumoukin en



Stèle de Shamashshoumoukin.

rase campagne et il cerna les débris de l'armée dans Babylone, dans Sippar, dans Barsip et dans Kouta. Il assiégeait ces quatre places quand Tammaritou s'avança contre lui pour combattre. « J'adressai, dit-il, ma prière à Assour et « à Ishtar ; ils accueillirent mes supplications et ils entendirent les paroles de mes lèvres. Son serviteur Indabigash « se déclara contre lui et le mit en déroute sur le champ « de bataille. » Tammaritou n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Ninive et de se livrer à la merci du roi d'Assyrie. « Il embrassa mon pied royal et se couvrit la tête de pous« sière devant l'escabeau de mes pieds. Moi, Assourbanabal, « au cœur généreux, je l'ai relevé de sa trahison, je l'ai « reçu, lui et les rejetons de la famille de son père, dans « mon palais. » Indabigash ne pouvait songer à prendre la campagne aussitôt après la révolution qui l'avait élevé au trône, et, d'autre part, il ne voulait pas traiter avec l'Assyrie ; il rappela ses troupes de Babylonie, et c'était tout ce que les Assyriens attendaient de lui pour le moment (650). Shamashshoumoukîn, privé ainsi de son allié le plus efficace, ne pouvait plus compter sur la victoire. Il résista du moins jusqu'à la dernière extrémité : la famine fut telle, que les assiégés « en furent réduits, pour se nourrir, à « manger la chair de leurs fils et de leurs filles ». Les Arabes tentèrent vainement de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Leurs émirs se rendirent à condition qu'ils auraient la vie sauve, et leur défection, tombant sur une population démoralisée, acheva d'y briser les courages : elle se révolta contre ses chefs et elle entama des négociations en dehors d'eux.

Shamashshoumoukin ne voulut pas tomber vivant entre les mains de son frère : il mit le feu à son palais et il périt dans les flammes avec ses femmes, ses enfants, ses fidèles, au moment même où les Assyriens forçaient les portes. La répression fut impitoyable. « Ce qui ne fut pas brûlé avec « Shamashshoumoukîn, son maître, s'enfuit dans le tran« chant du fer, l'horreur de la famine et les flammes dévo« rantes, pour trouver un refuge. La colère des grands « Dieux, mes seigneurs, qui n'était pas éloignée, s'appesantit « sur eux ; pas un ne s'échappa, pas un ne fut épargné, ils

« tombèrent tous dans mes mains. Leurs chariots de guerre, « leurs harnais, leurs femmes, les trésors de leurs palais, « furent apportés devant moi : les hommes dont la bouche « avait tramé des complots perfides contre moi et contre « Assour, mon seigneur, j'arrachai leur langue et j'accomplis « leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant devant « les grands taureaux de pierre que Sennachérib, le père de « mon père, avait élevés, et moi, je les jetai dans le fossé, je « coupai leurs membres, je les livrai en pâture aux chiens, « aux bêtes fauves, aux oiseaux de proie, aux animaux du « ciel et des eaux. En accomplissant ces choses, j'ai réjoui « le cœur des grands Dieux, mes seigneurs. » C'était la deuxième fois, en moins d'un demi-siècle, que Babylone était saccagée par les Assyriens. Quand les soldats et le roi lui-même furent fatigués du massacre, « le reste des enfants « de Babilou, de Kouta, de Sippar, qui avait résisté aux « souffrances et aux privations, reçut son pardon. J'ordonnai « qu'on épargnât leur vie. Je leur imposai les lois d'Assour « et de Beltis, les dieux du pays d'Assour, les tributs et « les redevances des provinces soumises à ma domination. » S'il eût été sage, il aurait poussé l'œuvre de destruction jusqu'au bout et il aurait rasé la cité turbulente ; le même respect religieux qui avait désarmé tant de ses prédécesseurs le retint, et il ne résista pas à la tentation de se faire roi de Babylone. Il *saisit* donc *les mains de Bel* et il assuma dans son nouveau royaume le nom de Kandalanou, puis il confia le gouvernement de Babylone à un officier assyrien, Shamashdanâni (648)[1].

Une crise aussi violente et aussi prolongée ne pouvait se produire sans nuire quelque peu au prestige de l'empire. Les alliés et les sujets de vieille date ne bougèrent point, mais les provinces d'annexion récente et les royaumes indépendants rejetèrent la suzeraineté et l'amitié obligatoire qu'ils avaient été contraints de subir. L'Égypte s'était affranchie aussitôt que les affaires s'étaient embrouillées du côté de l'Élam, et ce fut Psammétique le Saïte, le fils de Néchao, qui mena la campagne contre son bienfaiteur : il

1. Maspero, *les Empires*, p. 414-424.

expulsa les garnisons assyriennes, il réduisit Pakrourou et les princes du Delta, il rétablit l'unité du royaume des Pharaons d'Éléphantine à la Méditerranée. Le détail de ces événements est ignoré de nous. Nous savons seulement qu'il dut ses succès à des bandes de mercenaires venues d'Asie, et que les Assyriens crurent qu'elles lui avaient été fournies par Gygès[1] : ils virent même le châtiment d'Assour pour cette infraction aux relations nouées antérieurement dans le désastre qui frappa la Lydie du fait des Cimmériens vers 645. Pour le moment, Assourbanabal, négligeant ces portions excentriques de sa sphère d'influence, ne songea qu'à punir les peuples qui s'étaient associés directement au crime de Babylone. Il en finit promptement avec les Arabes : il prit leurs chefs Yaouta et Amouladdin de Kédar, et il les remplaça par des chéikhs à sa dévotion, puis il se tourna contre l'Élam. Indabigash, bien que secrètement favorable à Shamashshoumoukîn, avait dû, nous le savons, se tenir sur la réserve : il craignait, en s'aventurant au secours de son allié, de s'exposer à quelque révolte des princes de sa famille. Après la chute de Babylone, il donna asile à plusieurs chefs chaldéens, et entre autres à Naboubelzikri, petit-fils de Mérodachbaladan, et, comme son grand-père, roi de Bît-Iâkin. Assourbanabal en tira prétexte pour provoquer les hostilités. Il réclama les fugitifs : « Si tu ne « me rends pas ces hommes, j'irai, je détruirai tes cités, « j'emmènerai le peuple de Shoushan, de Madaktou et de « Khaïdalou, je te jetterai à bas de ton trône et j'y assiérai « un autre en ta place ; comme jadis j'écrasai Tioummân, « je t'anéantirai. » Indabigash refusa de livrer ses hôtes ; des négociations s'engagèrent, pendant lesquelles un général susien, Khoumbankhaldash, assassina son maître et saisit le diadème. Assourbanabal profita de ces dissensions. « Bît-Imbi l'ancienne est la capitale des places fortes du pays d'Élam, elle en divise la frontière comme une muraille. Sennachérib, roi d'Assour, le père du père qui m'a engendré, l'avait prise ; mais les Élamites avaient construit devant Bît-Imbi l'ancienne une autre ville, ils l'avaient fortifiée, ils

1. Voir plus haut, p. 539, de cette Histoire.

avaient élevé ses remparts et l'avaient nommée Bît-Imbi. Je la forçai au cours de mon expédition, j'en détruisis les habitants qui n'étaient pas venus solliciter l'alliance de ma royauté, je leur coupai la tête, je leur arrachai les lèvres, et pour les montrer aux habitants de mon empire, je les envoyai au pays d'Assour. » Khoumbankhaldash quitta Madaktou et s'enfuit dans les montagnes. Tammaritou qui avait suivi Assourbanabal, fut restauré sur le trône comme vassal de l'Assyrie. Mais bientôt, las du rôle odieux qu'il jouait, il complota de massacrer les garnisons assyriennes : il fut trahi et livré au vainqueur[1].

Cette diversion permit à Khoumbankhaldash de respirer; il rentra dans Madaktou et il s'empara même de Bît-Imbi. Ce ne fut qu'un succès passager. Au printemps de l'année suivante, Assourbanabal descendit en Élam, emporta l'une après l'autre toutes les lignes de défense établies en avant de Suse, et enleva la ville même. « Par la volonté d'Assour et d'Ishtar, j'entrai dans ses palais et je m'y reposai avec orgueil. J'ouvris leurs trésors, je pris l'or et l'argent, leurs richesses, tous ces biens que le premier roi d'Élam et les rois qui l'avaient suivi avaient réunis et sur lesquels aucun ennemi encore n'avait étendu la main, je m'en emparai comme d'un butin... J'enlevai Shoushinak, le dieu qui habite dans les forêts, et dont personne n'avait encore vu la divine image, et les dieux Soumoudou, Lagamar, Partikira, Amman-Kashibar, Oudouran, Shapak, dont les rois du pays d'Élam adoraient la divinité, Ragiba, Shoungourshara, Karsha, Kirshamas, Soudounou, Aipakshina, Bilala, Panintimri, Shilagara, Napsha, Nalirtou et Kindakarbou, j'enlevai tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs prêtres et leurs adorateurs, je transportai tout au pays d'Assour. Trente-deux statues des rois en argent, en or, en bronze et en marbre, provenant des villes de Shoushan, de Madaktou, de Khouradi, la statue de Khoumbanigash, le fils de Khoumbadara, la statue d'Ishtarnakhounta, celle de Khalloudoush, la statue de Tammaritou, le dernier roi qui, d'après l'ordre

1. Maspero, *les Empires*, p. 424-434.

d'Assour et d'Ishtar, m'avait fait sa soumission, j'envoyai tout au pays d'Assour. » La statue de Khalloudoush fut l'objet d'outrages indignes : « La bouche qui souriait menaçante, je la mutilai ; ses lèvres qui respiraient le défi, je les arrachai ; ses mains qui avaient tenu l'arc contre l'Assyrie, je les tranchai net. » Le crime de Khalloudoush était d'avoir battu Sennachérib[1]. « Je brisai les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples. Je renversai les taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Élam et qui jusqu'alors n'avaient pas été touchés ; je les ruai bas. J'emmenai en captivité les dieux et les déesses. Leurs forêts sacrées, dans lesquelles personne n'avait encore pénétré, dont les frontières n'avaient pas été franchies, mes soldats les envahirent, admirant leurs retraites, et les livrèrent aux flammes. Les hauts lieux de leurs rois, les anciens et les nouveaux qui n'avaient pas craint Assour et Ishtar, mes seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je les renversai, je les détruisis, je les brûlai au soleil ; je déportai leurs serviteurs au pays d'Assour, je laissai leurs croyants sans refuge, je desséchai les citernes. » Pendant un mois et vingt-cinq jours toute la région basse de l'Élam fut livrée aux soldats et saccagée sans merci. Ce qui resta de la population au bout de ce temps fut dispersé, « comme des troupeaux de moutons », dans les villes où siégeaient les préfets, les commandants militaires et les gouverneurs de l'Assyrie (640).

Khoumbankhaldash conservait la montagne; pour obtenir la paix, il offrit au monarque assyrien de lui livrer Naboubelzikri. Plutôt que de venir vivant au pouvoir de l'ennemi, Naboubelzikri se fit tuer par son écuyer (645). Son corps fut remis aux messagers du roi d'Assyrie, qui le décapita et le jeta à la voirie en défendant de lui donner la sépulture. Cette lâcheté ne sauva pas Khoumbankhaldash ; les vainqueurs le poursuivirent jusque dans les solitudes où il s'était retiré et ils le contraignirent à s'abandonner lui-même à leurs mains. Mené à Babylone, il y rencontra deux de ses compétiteurs, Tammaritou et Pakhé, ainsi que Ouaïtèh, roi d'Arabie. Assourbanabal se plut à les réunir tous quatre dans un même

1. Voir plus haut, p 512-514, de cette *Histoire*.

châtiment et dans une même honte; un jour qu'il offrait un sacrifice, il les attela au timon de son char de guerre et il se fit traîner par eux jusqu'à la porte du temple . La défaite de Khoumbankhaldash acheva l'abaissement des Susiens. Une partie des contrées sur lesquelles il avait régné fut annexée et administrée directement par les généraux assyriens; les clans sauvages des montagnes échappèrent à la servitude, et réussirent plus tard à délivrer les tribus de la plaine. Mais le coup porté par Assourbanabal avait été trop rude pour que les effets ne s'en fissent pas sentir longtemps encore d'une manière désastreuse. L'Élam, le plus ancien des États de l'Asie antérieure, disparut de la scène du monde. Les souvenirs de son histoire réelle s'effacèrent bientôt au milieu des légendes : le fabuleux Memnon remplaça dans la mémoire des peuples ces lignées de souverains ambitieux et de hardis conquérants qui avaient possédé Babylone et la Syrie, en des temps où Ninive n'était qu'une simple bourgade (645). Le dernier acte de ce drame sanglant eut le désert pour théâtre. A peine assis sur le trône d'Arabie, Abiatèh avait rejeté le joug assyrien et s'était allié avec Nathan le Nabatéen. Tant que l'Élam avait résisté, Assourbanabal avait fermé les yeux sur la trahison de son vassal : Khoumbankhaldash abattu, il songea à la vengeance. Il quitta Ninive au printemps de 642, franchit l'Euphrate, traversa la ligne de collines alors boisées qui borde à l'orient le cours de ce fleuve, s'approvisionna d'eau à la station de Laribda, et s'enfonça dans le désert à la recherche des rebelles. Malgré les souffrances de son armée, il traversa le pays de Mash et de Kédar, pillant les bourgs, brûlant les tentes, comblant les



Assourbanabal.

puits, ramassant les femmes et les bestiaux, et il arriva à Damas avec un butin immense. Les Arabes terrifiés désarmèrent : restaient les Nabatéens, que l'éloignement encourageait à persévérer. Assourbanabal ne s'attarda pas à célébrer longuement sa victoire dans la capitale de la Syrie : le 3 Ab, quarante jours après avoir quitté la frontière chaldéenne, il partit de Damas dans la direction du sud, enleva la forteresse de Khalkhouliti, au pied du plateau que dominent les montagnes du Hauran, et toutes les bourgades du pays l'une après l'autre, bloqua les habitants dans leurs retraites et les réduisit par la famine. Abiatèh fut pris, Nathan se racheta par la promesse d'un tribut. Au retour, on châtia plusieurs villes de la côte phénicienne, Akko, Oushou, et on raffermit par ce trait de vigueur la fidélité chancelante des vassaux syriens. Ninive regorgea de richesses : les chameaux volés aux Arabes étaient en si grand nombre qu'on les vendit, « comme des moutons », aux portes de la ville pour un demi-shekel d'argent pièce.

Jamais la victoire d'Assour n'avait été plus complète, et pourtant, à bien y regarder, il sortait de la lutte presque aussi affaibli que l'Élam. En résumé, c'étaient toujours les mêmes dangers et les mêmes difficultés qu'au temps d'Assournazirabal ou de Tiglatphalasar ; pour conserver leur autorité, les rois étaient contraints de courir sans relâche d'une extrémité de leur empire à l'autre. Toute guerre qui se continuait pendant quelques années et qui les retenait à l'est, relâchait à l'ouest les liens d'allégeance ; il fallait régulièrement recommencer la conquête ou renoncer à l'acquis des expéditions précédentes. Assourbanabal, épuisé par sa lutte contre l'Élam, dut renoncer à la guerre perpétuelle et il résigna ses droits à la suzeraineté de l'Égypte, sur les Tabal, sur la Lydie. Il n'en resta pas moins le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus et il dépassa ses prédécesseurs en activité, en énergie, en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire[1].

1. Maspero, *les Empires*, p. 434-442.

CHAPITRE XI

LES DÉBUTS DE LA MÉDIE

Les Mèdes et les Perses : Déiôkès. — La Judée : la renaissance de l'Égypte. — L'invasion scythique; Josias et Néchao : la chute de Ninive (608).

Les Mèdes et les Perses : Déiôkès.

Les Sargonides avait fondé sur les débris des royautés partielles un grand empire sémite. Araméens, Juifs, Phéniciens, les gens de l'Assyrie, même quelques tribus arabes, tout ce qui parlait un dialecte sémitique entre l'isthme de Suez et l'embouchure de l'Euphrate, reconnaissait un même chef et était réuni pour la première fois sous une même domination : les peuples conquérants d'autrefois, Égyptiens, Élamites, clans de la Chaldée, avaient succombé tour à tour. Mais le triomphe de la race sémitique sur ces vieilles races civilisées de l'ancien monde avait été acheté chèrement. Nous avons vu quel avait été le sort de Babylone et des Araméens d'Orient pendant les dernières guerres ; les Sémites occidentaux avaient souffert encore plus que leurs cousins de Mésopotamie et de Chaldée. La Syrie, jadis si riche et peuplée si dru, était en pleine décadence : Qodshou n'existait plus que dans le souvenir confus des scribes égyptiens ; Gargamish, Damas, Hamath, perdaient chaque jour de leur importance politique ou commerciale. La Cœlé-Syrie, écrasée par dix siècles de combat, restait inerte à la merci du premier ennemi ; Moab, Ammon, les Philistins, étaient plus qu'à moitié ruinés, Israël avait disparu : les Phéniciens et les Juifs conservaient encore quelques signes de vie, mais leurs révoltes et leurs intrigues ne nuisaient plus qu'à eux-mêmes, et le jour où le puissant souverain de Ninive se lasserait d'avoir à les réprimer, il n'aurait qu'à lever le

doigt pour les précipiter de l'état de tributaires autonomes à l'état de sujets.

Et pourtant, au moment même où il semblait qu'Assourbanabal n'eût plus qu'à jouir en paix du fruit de ses victoires, le peuple se levait et s'organisait qui, dans l'espace d'une génération, allait détruire son œuvre et celle de ses ancêtres. Le pays à l'Est de l'Assyrie se divise assez naturellement en deux zones : l'une de montagnes, qui sépare le bassin du Tigre de celui de la Caspienne, l'autre de plaines, qui s'en va, au Sud vers l'Océan Indien, à l'Est vers l'Helmend. La partie montagneuse s'appuie contre un massif à peu près triangulaire, élevé sur les côtés, creux au centre ; les eaux, descendues au fond de la dépression, s'y amassent en un lac sans issue [1], situé, comme la Mer Morte, bien audessous du niveau de l'Océan et tellement saturé de sel que nul poisson n'y vit. L'Elbourz se détache de ce plateau à l'Est, et, après avoir côtoyé la Caspienne, il va rejoindre au loin l'Indou-Koush; un de ses sommets, le Démavend, s'élance en pyramide à près de vingt mille pieds dans les airs, et il passe pour le pic le plus haut de cette région [2]. Sur le côté opposé, cinq ou six rangées parallèles courent, bien connues des géographes grecs et romains sous les noms de Khoatras et de Zagros. Elles s'inclinent en général du N.N.O. au S.S.E. et elles étreignent une contrée entrecoupée de torrents et de ravins profonds, de crêtes presque inaccessibles et de vallées fertiles, qui débouchent sur l'Assyrie ou sur l'Élam et qui versent leurs fleuves dans le Tigre. Derrière ces lignes naturelles, comme derrière les murs d'un vaste camp retranché, s'étale un plateau ondulé légèrement dont la lisière, bien arrosée par de nombreux cours d'eau, nourrit une population nombreuse ; mais, à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur, les rivières se tarissent et la sécheresse règne en maîtresse. Le sol, sans approcher celui de l'Égypte ou de la Chaldée, abonde en ressources. Les montagnes renferment du cuivre, du fer, du plomb, un peu d'or et d'argent, plusieurs espèces de marbre blanc et coloré [3], des

1. Aujourd'hui le lac d'Ouroumiyéh. — 2. L'Ararat n'atteint que 17000 pieds et le plus haut pic du Caucase n'en dépasse pas 18000. — 3. Entre autres le marbre de Tebriz.

pierres précieuses et surtout un lapis-lazuli fort estimé des anciens[1]. Nues par endroit, elles se revêtent le plus souvent d'épaisses forêts dont les pins, les chênes, les peupliers, s'associent au plane oriental, au noisetier, au saule. Les flancs du Zagros et les rives de l'Ouroumiyèh sont de véritables vergers où prospèrent la poire, la pomme, le coing, la cerise, la pêche, l'olive. Le plateau est plus pauvre et de moindre apparence : des arbres en petite quantité, au voisinage des rivières et des étangs ; du froment, de l'orge, du seigle et des légumes excellents, dans les cantons où l'eau ne manque pas. On y trouvait, à côté des bêtes féroces appartenant aux espèces les plus redoutables, le lion, le tigre, le léopard[2], l'ours, beaucoup d'animaux domestiques ou susceptibles de le devenir, l'âne sauvage, le buffle, la chèvre, le chien, le dromadaire et le chameau à deux bosses, alors presque inconnu en Assyrie et en Egypte, même plusieurs races de chevaux, dont une, la niséenne, était renommée pour sa force, sa taille et son agilité[3]. Les premiers conquérants assyriens, Tougoultininip et Tiglatphlasar Ier, ne franchirent pas la barrière du Zagros et du Khoatras. Leur effort porta presque entièrement sur les tribus à demi civilisées qui s'agitaient entre le Tigre et le plateau de l'Iran, et, s'ils se hasardèrent quelquefois au delà, ce fut comme au hasard et sans idées de conquête sérieuse. Assournazirabal eut trop d'occupation en Syrie et en Arménie pour rien entreprendre à l'est ; Salmanasar, plus libre que son prédécesseur, pénétra probablement jusqu'à la lisière du désert, et son fils Shamshiadad s'avança à trois reprises assez loin vers l'orient pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir été en contact avec le peuple des Mèdes[4].

Les Mèdes se qualifiaient eux-mêmes d'Ariens[5] : vers le ve siècle avant notre ère, ils se partageaient en six tribus,

1. On ne trouve plus aujourd'hui de lapis-lazuli dans ces contrées. — 2. Le lion, le tigre et le léopard ont presque disparu aujourd'hui. — 3. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 251-305. — 4. Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 57-74, a fort bien résumé et commenté le passage des textes assyriens relatifs aux rapports de Ninive avec la Médie. — 5. Hérodote, VII, LXII : Οἱ δὲ Μῆδοι ἐκαλέοντο πάλαι πρὸ πάντων Ἄριοι.

les Buses, les Parétacènes, les Strouchates, les Arizantes, les Budiens et les Mages[1]. Ils avaient conservé vaguement le souvenir de l'époque où, réunis à d'autres nations de même souche, ils erraient dans l'Airyanêm-Vâedjô[2]. Les historiens modernes ont placé d'abord cette contrée mythique sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, non loin de ce prétendu plateau de Pamir qu'ils regardaient comme le point de départ des races indo-européennes. Ils conjecturèrent qu'une partie des tribus descendit vers le sud dans le bassin de l'Indus et de ses affluents, tandis que d'autres mettaient en culture les oasis fertiles du Margou et du Hvârazmi[3]. Les rédacteurs des livres sacrés de l'Iran prétendaient même connaître les étapes de la route que les Mèdes et les Perses parcoururent avant de s'enraciner sur le sol de l'Irân[4]. Ils assuraient que leurs ancêtres avaient habité des régions diverses qu'Ahouramazdâ, le dieu bienfaisant, créait pour eux, mais d'où les manœuvres du mauvais principe, Angrômaïnyous, les chassaient toujours. Forcés par le froid de déserter l'Airyanêm-Vâedjô, ils se répandirent sur la Çoughdhâ[5] et la province de Moûrou[6]. Les guerres civiles et les incursions des nomades voisins les contraignirent à s'exiler et ils se détournèrent vers l'est, dans Bâkhdhi, « le pays des hautes bannières[7] », puis vers le sud-est, dans la contrée de Niçâya, « qui est entre Bâkhdhi et Moûrou[8] ». A partir de Niçâya, ils pénétrèrent sur le plateau de l'Iran par l'Harôyou[9] et ils débordèrent sur le Vaêkereta-Douhzaka[10], où ils se séparèrent

1. Hérodote, I. ci. — 2. La « demeure des Aryens ». — 3. Merv et le Kharîsm. — 4. Sur les migrations iraniennes telles qu'elles sont représentées au premier fargard du Vendidad (James Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I. p. 1-10), voir M. Bréal, *Fragments de critique zende : de la Géographie de l'Avesta* (Extrait du *Journal asiatique*, 1862, et dans les *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 187, sqq), et Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I. p. 190-196. — 5. La Sogdiane des auteurs classiques. — 6. La Margiane, le Margous des inscriptions achéménides; aujourd'hui le canton de Merv. — 7. C'est-à-dire « le siège de la royauté ». Bâkhdhi est la Bâkhtris des textes perses, la Bactriane. — 8. La Νισαία de Strabon et de Ptolémée (VI, 10, 4). — 9. Haraïva des Perses, Aria ou Ariana des auteurs classiques. — 10. D'après Lassen et Haug, le Seïstan actuel, où se trouve la ville ruinée de Doushak (Djellabad), sur la rive orientale du lac Hamoun, au sud des embouchures de l'Helmend.

en plusieurs corps de nation[1]. Les uns traversèrent l'Haraqaïti[2], l'Haêtoumat[3], et débouchèrent dans l'Heptahendou[4]; les autres inclinèrent à l'ouest par l'Ourvâ[5], le Khnentâ-Vehrkanâ[6], Rhagâ[7], le Tchakhrâ[8], jusqu'au Varena et aux rives occidentales de la mer Caspienne[9]. Ce ne sont là que des légendes inventées après coup. Il est vraisemblable que les Iraniens vinrent d'Europe à travers le Caucase, et que leur pays traditionnel d'origine, l'Aryanêm-Vaêdjô, doit être cherché vers les plaines de l'Araxe et du Kour[10].

Les Mèdes conquirent pied à pied le sol de leur nouvelle patrie. L'histoire a perdu le détail de leurs premières luttes contre les maîtres anciens du pays, mais les traditions persanes ont conservé jusqu'au moyen âge le récit des exploits fabuleux qui les signalèrent et les noms des héros légendaires qui y furent engagés. Dès l'antiquité, les Perses, ne pouvant admettre qu'un peuple de leur race eût joué si récemment encore un rôle insignifiant dans l'histoire du monde, composèrent pour cette époque une sorte de roman glorieux, dont Ctésias de Cnide recueillit et consigna dans ses livres les inventions principales. Il plaça vers 788 la révolte d'Arbakès, la prise de Ninive, la fondation d'un vaste empire mède qui se prolongea sans interruption jusqu'à Cyrus. Les noms de ces prétendus rois manquaient, ainsi que les années de leur règne : il créa une dynastie de toutes pièces un Arbacès, un Mandaukas, un Sosarmos, et cinq autres à la file[11]. Les monuments assyriens nous ont

1. Le Vendidad-Sadé n'indique en cet endroit que deux directions, vers la Médie et vers l'Inde. — 2. Arachosia des géographes grecs. — 3. Position incertaine. — 4. Le Pendjab actuel. — 5. D'après Lenormant, l'Ourivân des monuments assyriens, l'Apavarctisene d'Isidore, § 13, l'Apavortene de Pline, VI, 18. — 6. Le Vârkana des inscriptions perses, l'Hyrcanie des Grecs et des Romains, aujourd'hui le Djouardjân. — 7. Rhagæ, « la plus grande ville de Médie », au dire d'Isidore, § 7. — 8. Karkh, à l'extrémité nord-ouest du Khorassan, d'après M. Haug. — 9. Peut-être la Khorènè de Strabon (l. XI), la Khoarinè d'Isidore, § 8, la Choara de Pline VI, 17. — 10. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 194, 211-212; J. Darmstetter *the Zend-Avesta*, t. I, p. 3 et le *Zend-Avesta*, t. II, p. 5, note 4. — 11. Volney a découvert la méthode dont Ctésias s'est servi pour fabriquer sa dynastie. Plaçant la liste

donné la preuve de cette fraude. Lorsque Tiglatphalasar III effleura la Médie, dans les années qui correspondent au règne du prétendu Mandaukas, le pays était réparti entre un grand nombre de chefs indépendants qui exerçaient l'autorité chacun sur son canton, et qui ne relevaient d'aucun pouvoir supérieur : il se borna à opérer quelques razzias productives[1]. Vingt ans plus tard, vers 783, Sargon monta sur

qu'il donne des rois mèdes à côté de celle que fournit Hérodote :

HÉRODOTE		CTÉSIAS	
Interrègne	x	Arbakès	28
Déiôkès	53	Mandaukas	50
		Sosarmos	30
		Artykas	50
Phraortès	22	Arbianès	22
		Artæos	40
		Artynès	22
Kyaxarès	40	Astybaras	40

on voit que, tout en changeant les noms d'Hérodote, Ctésias répète ses nombre deux à deux :

Phraortès . . . 22	Arbianès... 22 Artynès.... 22	Artæos ..... 40 Astybaras... 40	Kyaxarès....... 40

A la place des quatre premiers rois, Hérodote indiquait Déiòkès et un interrègne de longueur indéterminée : Ctésias prit pour les cinquante-trois ans de Déiòkès le nombre rond de cinquante ans, et substitua à l'interrègne un règne qu'il évalua à la durée moyenne d'une génération humaine. Il appliqua à ce nouveau couple royal le procédé de reproduction dont il s'était servi pour le couple précédent :

Déiôkès....... 53	Mandaukas.. 50 Artykas..... 50	Arbakès... 28 Sosarmos.. 30	Interrègne...... x

La substitution de vingt-huit pour trente au règne d'Arbakès n'est là que pour donner à tout le catalogue un air de vraisemblance (cf. Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne*, t I, p. 144, sqq.; G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 329-330). Selon Oppert (*le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 17 sqq.), les noms d'Hérodote représenteraient « les formes aryanisées des noms touraniens, dont Ctésias nous a donné la traduction perse ».

1. Voir page 467-469 de cette histoire.

le plateau même, s'empara de la plupart des villes, les annexa à l'Assyrie, et construisit des forteresses sur plusieurs des points importants. Fidèle aux traditions de la politique assyrienne, il déporta des Mèdes dans les provinces occidentales de son empire, à Hamath, dans la Cœlé-Syrie, et il sema la Médie de colonies syriennes : une partie des Juifs de Samarie y fut exilée de la sorte[1]. Comme tribut enfin, il exigea chaque année le don d'un certain nombre d'étalons niséens. Il régnait en souverain sur tous les chefs de la région, sur celui d'Allabria et sur celui d'Ellibi[2], sur les princes d'Agazi, d'Ouriakkou, d'Ambanda, de Zikartou. et sur vingt autres dont nous ne savons où placer les domaines. Deux ou trois noms de chefs ont la forme iranienne, Pharnès, Ariya, Vastakkou, et le seul district dont on puisse dire qu'il était à coup sûr occupé par les Ariens, celui de Partakanou, figure le dernier et le plus lointain sur la liste des tributaires. Un seul nom tranche sur la masse, celui d'un Dayaoukkou, dont la légende s'empara bientôt pour lui attribuer la fondation de l'empire mède[3].

Hérodote nous raconte, en effet, que vers 708, c'est-à-dire au moment où Sargon était tout-puissant, les tribus éparses de la Médie s'étaient réunies en un corps de nation et que les principautés isolées s'étaient fondues en un royaume unique. « Il y avait chez les Mèdes un homme sage, à qui était nom Déiôkès, le fils de Phraortès. Ce Déiôkès, enamouré du pouvoir, fit comme il suit : Les Mèdes vivaient par bourgades ; lui qui était, dès avant cela, des plus considérés dans la sienne, mit de plus en plus son étude à la pratique de la justice ; et il en agissait ainsi quand le désordre était grand par toute la Médie, sachant combien l'injustice est ennemie du juste. Les Mèdes de sa bourgade, voyant ses manières, le choisirent pour leur juge, et lui, comme il courtisait le pouvoir, était droit et juste. Agissant de la sorte, il eut louange non petite de ses concitoyens, à ce point qu'apprenant ceux des autres bourgades qui avaient été jusqu'alors frappés d'injustes sentences, comment Déiôkès était le seul homme

1. II *Rois*, XVII, 6 ; XVIII, 11 ; cf., p. 485. — 2. Sur l'Ellibi, voir p. 468 note 1. — 3. Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 99-125.

qui jugeât selon le droit, dès qu'ouïrent la chose, tout contents accoururent vers Déiôkès et, jugés eux aussi, à la fin ne s'adressèrent plus à aucun autre. Comme la foule des clients augmentait toujours à mesure qu'on se persuadait de l'équité de ses jugements, voyant Déiokès que tout reposait sur lui, plus ne voulut s'asseoir au lieu où s'asseyant jusqu'alors avait rendu justice, et assura qu'il ne voulait plus juger; car point ne trouvait son compte à négliger ses propres affaires pour juger tous les jours celles d'autrui. Les rapines et le désordre revenant dans les cantons plus qu'ils n'avaient fait auparavant, les Mèdes s'assemblèrent en un même lieu et se consultèrent entre eux, parlant pour ce qu'il convenait faire. Selon ce que je pense, les amis de Déiokès parlèrent plus que tous les autres : « Nous ne pou-« vons continuer d'habiter le pays dans l'état où nous « sommes. Allons, établissons un d'entre nous comme roi, « et ainsi le pays sera bien gouverné et nous retournerons à « nos affaires, et nous ne serons pas maintenus par l'injus-« tice dans un état de trouble perpétuel » Parlant à peu près ainsi, ils se persuadèrent qu'ils voulaient un roi. Et sur-le-champ on examina qui on élirait roi : Déiôkès fut proposé et fort loué par un chacun, si bien qu'ils convinrent de l'élire roi[1]. » Une fois maître, Déiôkès se construisit un grand palais et s'entoura d'une garde royale. Il commanda ensuite à ses sujets d'abandonner leurs villages et de s'assembler auprès de lui, dans les murs d'une grande capitale. « Les Mèdes, dociles à ses ordres, bâtirent cette ville immense et bien fortifiée qu'on nomme Acbatana. Ses enceintes sont excentriques et construites de telle sorte que chacune dépasse l'enceinte inférieure seulement de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, favorisa cet arrangement. Il y avait en tout sept enceintes, et dans la dernière le palais et le trésor du roi. Le pourtour de la plus grande égale à peu près le pourtour d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Aux

1. Hérodote, I, XCVI-XCVIII.

deux dernières, les créneaux sont argentés pour l'une et dorés pour l'autre. Toutes ces fortifications, Déiôkès les fit élever pour lui-même et pour son palais; il commanda au peuple de se loger hors de la citadelle. La ville terminée, il posa le premier en règle que nul n'entrerait chez le roi, mais que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui les rapporteraient au monarque; qu'il serait indécent de regarder le prince en face, de rire ou de cracher en sa présence. Il établissait ce cérémonial autour de lui pour ne pas donner à ses contemporains élevés avec lui, aussi bien nés et aussi bien doués que lui, l'occasion de s'aigrir à sa vue et conspirer contre lui : il pensait qu'en se rendant invisible à ses sujets, ils finiraient par le considérer comme un être d'une nature différente[1]. »

Deux ou trois faits à peu près positifs se détachent sur ce fond de légendes. Il est vraisemblable que le Dayaoukkou des textes assyriens, le Déiôkès d'Hérodote, se créa réellement une principauté importante aux pieds de l'Elvend et qu'il y fonda Ecbatane la Grande, ou du moins qu'il l'éleva au rang de capitale. Il ne devint jamais le souverain vénérable que la postérité s'imagina qu'il était, et le territoire soumis à son autorité représente à peine la moitié de ce qu'était la Médie à l'époque classique. Il n'en réussit pas moins, — et c'est ce qui lui valut sa renommée par la suite, — à fournir aux tribus Mèdes un centre autour duquel elles se rallièrent peu à peu. L'œuvre de concentration était à peine commencée sous Sennachérib, et ce n'est pas sans raison que la légende considérait le long règne de Déiôkès comme une époque de paix. Le demi-siècle de durée qu'elle lui assigne correspond au moment de la plus grande puissance assyrienne : sous Sennachérib, sous Asarhaddon, sous Assourbanabal, la Médie, trop faible encore pour se rendre indépendante, relevait des gouverneurs installés à Kharkhar et elle leur versait son tribut avec résignation[2].

La tradition assignait un certain Phraortès[3] pour succes-

1. Hérodote, I, xcviii-xcix. — 2. Maspero, *les Empires*, p. 324-328, 446-454. — 3. Hérodote, I, cii. Un passage de l'inscription de Béhistoun (ii, l. 14) nous fait connaître la forme originale du nom, Frawarti

seur au pacifique Déiôkès. Il monta sur le trône vers 653, en un temps où l'étoile d'Assourbanabal était encore dans l'ascendant, et il ne semble pas qu'il ait essayé tout d'abord de secouer le joug assyrien. Il débuta par l'annexion des petits États les plus proches, puis il s'attaqua à l'autre branche de la race, celle qui, par le nombre et par la valeur militaire de ses clans, était seule capable d'entrer en compétition avec son propre peuple[1]. Les Perses, concentrés à l'origine dans les vallées étroites qui coupent le plateau iranien, vers le sud, avaient pris occasion des embarras de l'Élam et de ses luttes avec l'Assyrie, pour se développer à ses dépens, depuis la fin du VIIIe siècle. Ils choisissaient leurs rois dans la famille d'un certain Akhamanish, l'Achéménès des Grecs, lequel, au temps de l'invasion iranienne, aurait été le chef de la principale des tribus persanes, celle des Pasargades. Achéménès aurait eu pour successeur un Téispès, qui régnait pendant les années où Assourbanabal consomma la ruine de Suse : il acquit la partie orientale de l'Élam et il s'intitula roi d'Anshân[2]. La Perse, telle qu'elle se trouva constituée par cette annexion, s'étendait depuis l'embouchure de l'Oroatis, le Tab des modernes, jusqu'à l'entrée du détroit d'Ormuzd. La région des côtes, dont les alluvions ont grandement modifié le tracé depuis l'antiquité, est formée de bancs de sable et d'argile rangés parallèlement : elle est stérile et mal arrosée. Le reste du pays est coupé par plusieurs chaînes de montagnes qui vont s'élevant toujours, de la mer au plateau : il est infécond par places, surtout au Nord et à l'Est, mais boisé ailleurs et riche en céréales. Quelques rivières seulement, l'Oroatis, l'Araxès (Bendamir) et le Kyros (Kourab) rompent la barrière côtière jusqu'à la mer : la plupart des eaux n'ont pas d'écoulement et elles s'accumulent au fond des vallées, en lacs qui varient de surface selon les saisons. Les dix ou douze tribus, en lesquelles les Perses se divisaient, se répartirent ce territoire assez inégalement. Les Pasargades, parmi les-

ou Fravartish : il signifie *le croyant*, celui qui proclame sa foi en Ahouramazda (Justi, *Eranisches Namenbuch*, p. 105). — 1. Hérodote, I, CII. — 2. Hérodote dit formellement que Téispès succéda à Achéménès (VII, XI), et son témoignage est confirmé par celui du roi Darius (*Inscription de Behistoun*, col. I, l. 56).

quels on élisait les rois, les Maraspiens et les Maspiens, dont les chefs appartenaient aux sept familles les plus nobles de la nation, se cantonnèrent sur le rebord du plateau, autour de la ville de Pasargades. Les Panthialéens, les Derusiéens et les Carmanes menaient la vie sédentaire dans les régions de l'Est, tandis que les Daens, les Mardiens, les Dropiques et les Sagartiens séjournaient, à l'état nomade, dans les districts les plus rapprochés de la Susiane. Les Perses étaient une race intelligente et fine, dure à la fatigue, belliqueuse d'instinct. Ils étaient hauts et minces de taille, larges d'épaules et de hanches, avec une tête petite et une abondance de cheveux et de barbe bouclée, un nez droit, une bouche ferme, un œil perçant et alerte. Phraorte triompha d'eux, malgré leur vaillance, et, renforcé de leurs contingents, il réussit à conquérir tous ses voisins[1].

Ce succès l'enivra au point qu'il se crut de taille à affronter les Assyriens. Cela se passait vers 635, une dizaine d'années après la chute de l'Élam, et il n'est pas probable que l'Assyrie eût décliné sensiblement pendant cet intervalle de temps. Assourbanabal, vieilli et saoûl de victoires, se tenait partout sur la défensive, et il ne se mettait en mouvement qu'à la dernière extrémité, sur la menace d'une révolte à l'intérieur ou d'une agression étrangère. Il employait ses loisirs à construire des temples ou à décorer des palais et à recueillir dans les bibliothèques sacrées, surtout dans celles de Babylone, les vieux livres qui renfermaient la littérature, les sciences, les arts, l'histoire de la Chaldée ancienne. Il les faisait transcrire par ses scribes et, de ces copies, il formait à Ninive une bibliothèque dont les débris sont arrivés jusqu'à nous[2] C'est ce moment de prospérité unique que Phraorte choisit pour le défier. Nous n'avons aucun renseignement sur la marche de la guerre : nous savons seulement que les Mèdes furent vaincus et que leur roi tomba sur le champ de bataille avec la plus grande partie de ses troupes[3]. Son fils Cyaxare n'abandonna point la partie, mais, avant de reprendre l'offensive, il réforma le recrutement et l'organisation de son

1. Hérodote, I, cii. — 2. Maspero, *les Empires*, p. 459-464. — 3. Hérodote, I, cii.

armée. Jusqu'alors, celle-ci n'avait été qu'une assemblée hétérogène de milices féodales : chaque tribu fournissait son contingent, qui agissait séparément sous les ordres du roi. Cyaxare en rompit l'unité, et il rangea, d'après les affinités, les éléments dont ils se composaient, groupant les cavaliers avec les cavaliers, les archers avec les archers, les piquiers avec les piquiers, selon l'ordonnance assyrienne. Nul danger ne pouvait être plus sérieux pour l'Assyrie que l'établissement d'une grande puissance militaire sur ses marches orientales. Une agression lancée d'Égypte ou d'Asie-Mineure avait à traverser l'empire dans toute sa largeur avant d'atteindre les bords du Tigre. La distance était moins longue à parcourir pour un ennemi venant de l'Ourartou ou de l'Élam, mais les obstacles naturels opposés par les montagnes et par les rivières étaient presque insurmontables. Il n'en était pas de même lorsque la Médie était le point de départ : une fois forcée la chaîne de forteresses qui couvrait la frontière, l'attaque tombait droit sur Ninive par une route courte et facile, et elle frappait l'empire au cœur. Cyaxare défit les généraux d'Assourbanal, et pour la première fois depuis un siècle, l'Assyrie propre connut les horreurs de l'invasion étrangère. Les Sargonides, prévoyants de l'avenir, avaient transformé lentement le triangle compris entre le confluent du petit Zab et du Tigre en un vaste camp retranché, dont le front nord était couvert d'une ligne de châteaux-forts et à qui Ninive et Kalakh servaient de réduits. Les obstacles y étaient accumulés avec une telle profusion que Cyaxare aurait dû reculer devant les difficultés de l'entreprise. L'idée que les trésors de Suse, de Babylone, de la Syrie, de l'Égypte, étaient là, presque à portée de sa main, derrière les murailles, stimula son courage : il refoula les restes des vaincus dans Ninive et il commença le blocus de la place[1].

1. Hérodote, I, cIII. Pour la mise en œuvre du témoignage d'Hérodote et des autres documents, v. Maspero, *les Empires*, p. 467-471.

La Judée : la renaissance de l'Égypte

Le bruit de ce désastre dut produire un mouvement d'attente et de surprise dans toutes les provinces et chez les vassaux, qui s'étaient habitués à considérer leurs maîtres comme vraiment invincibles. Ils pensèrent sans doute que l'heure de la délivrance était proche; étaient-ils eux-mêmes en état de profiter des circonstances et de faciliter sa tâche au Mède qui les vengeait?

La Babylonie était trop fortement sous l'impression de sa dernière défaite, mais les petits royaumes encore indépendants de la Syrie, les Phéniciens, les Juifs, les gens de Moab et d'Ammon, relégués aux extrémités de l'Empire, avaient la partie belle. Le désastre que Sennachérib avait éprouvé dans le désert d'Égypte avait été l'occasion d'un grand triomphe pour les prophètes hébreux. Isaïe et le petit cercle qui l'entourait, Ézéchias lui-même et ses proches, avaient attribué la délivrance à un miracle[1], et ils s'étaient sentis confirmés dans leur piété par la destruction soudaine des bataillons vainqueurs. La preuve était faite du pouvoir de Jahvéh et de son aversion pour tout ce qui était culte idolâtre ou alliance avec l'étranger. Samarie avait suivi les anciens errements et elle avait imploré le secours de Pharaon, malgré les avertissements répétés d'en haut[2] : elle avait succombé sans espoir de relèvement. Jérusalem s'était repentie au bon moment et elle avait surmonté la rage de son adversaire ; Sennachérib avait vu « la vierge fille de Sion le mépriser, la fille de Jérusalem hocher la tête derrière lui[3] ». La joie d'échapper au danger ne fut pas cependant assez vive pour faire oublier à Ézékias combien la puissance de l'Assyrie restait redoutable. Non seulement il respecta les conditions de la paix, mais tout semble montrer qu'il se renferma jusqu'à sa mort dans

1. Voir plus haut, p. 507-508. — 2. *Isaïe*, xxxi, 1-3. « Malheur à ceux qui en appellent au secours de l'Égypte ... Les Égyptiens sont des hommes, et non Dieu, leurs chevaux sont chair et non esprit ». — 3. *Isaïe*, xxxvii, 22.

une réserve complète, et qu'il s'appliqua à ne pas provoquer un retour offensif par quelque manœuvre inconsidérée. Cette prudence, que la politique mondaine lui conseillait, Isaïe et les prophètes ne cessaient de la lui recommander au nom de Dieu. Sans doute Jahvéh est tout-puissant et s'il promet de détruire les ennemis, « comme « je l'ai résolu, ainsi cela sera ; — comme je l'ai arrêté, « ainsi cela s'accomplira ! — J'écraserai l'Assyrien dans son « pays, — sur mes montagnes je le foulerai aux pieds. — « pour que son joug ne pèse plus sur eux, — pour que son « fardeau soit ôté de leurs épaules [1] ». Mais le peuple n'est pas encore mûr pour la religion idéale. Il regrette au fond du cœur les hauts lieux, les bois mystiques, la pompe des holocaustes, les joies bruyantes et les voluptés des fêtes d'autrefois ; avant d'être complètement digne de sa destinée, il doit périr presque entier, et les désastres récents de Damas et de Samarie, ces deux rivaux héréditaires de Juda, laissent assez comprendre quel sort l'Assyrien préparait au reste des douze tribus, le jour où le roi de Ninive, fatigué des révoltes du peuple de Dieu, songerait sérieusement à la vengeance. Le massacre, l'exil, la déportation en pays lointain étaient procédés habituels de la politique orientale. Juda les avait vu appliquer à ses voisins trop souvent pour ne pas pressentir le jour où on les lui appliquerait à lui-même. Mais il ne saurait être mauvais tout entier, sinon, Dieu l'aurait-il choisi pour être son peuple ? Il porte en lui une « semence sainte [2] » qui ne germera que dans l'exil, au milieu du remords et de l'angoisse. Si Jérusalem est brûlée, si le temple est rasé, si Juda est emmené en servitude, ce ne sont qu'épreuves passagères : Dieu veut purifier Sion par la douleur et par le sang. Lorsque les jugements dont il accable toutes les nations, les fortes aussi bien que les faibles, seront accomplis, quand, dans Juda, le criminel et le pécheur, le serviteur des idoles et le faux prophète, auront disparu, « quand il aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem d'au milieu d'elle [3], » quand « le reste d'Israël et

1. *Isaïe*, XIV, 24-25 (trad Reuss). — 2. *Isaïe*, IV, 13. — *Isaïe*, I, 20-21.

les débris de la maison de Jacob seront convertis au Dieu fort et puissant[1] », des ruines de la Jérusalem coupable une Jérusalem parfaite sortira, gouvernée par un roi idéal, dont la gloire se répandra partout. « Or il arrivera, sur la fin des « jours, — que la montagne de la maison de l'Éternel — « se dressera à la tête des montagnes et s'élèvera au-dessus « des collines — Et toutes les nations y afflueront, et des peuples « nombreux viendront et diront — « Allons monter à la monta-« gne de Javhéh, — à la maison du Dieu de Jacob, — pour « qu'il nous instruise dans ses voies — et que nous mar-« chions dans ses sentiers ! — Car c'est de Sion que viendra « l'enseignement, — et la parole de l'Éternel de Jérusalem. « — Et il sera l'arbitre des générations, — et à de nom-« breux peuples il dictera ses arrêts, — et de leurs épées « ils forgeront des socs de charrue, — et de leurs lances « des serpettes : — une nation ne lèvera plus l'épée contre « l'autre, — et elles ne sauront plus rien de la guerre. — « Maison de Jacob ! allons, marchons dans la lumière de « l'Éternel[2] ! » Ainsi s'exprimait un prophète inconnu, et plus d'un parmi les gens de l'entourage d'Ézéchias devait partager son sentiment, car Isaïe et Michée ont recueilli ses paroles et les ont insérées dans leurs propres prédictions. On n'en était déjà plus, comme au temps d'Amos, à crier « malheur contre ceux qui désiraient le jour de Javhéh », ce jour « qui est ténèbres et non lumière ». L'espoir certain d'un bonheur éternel dans un Juda nouveau rendait la vue des misères présentes presque supportable[3].

Les vieilles idées et leurs défenseurs, les prophètes et les prêtres de l'ancienne école, s'étaient tus tant qu'Ézéchias régna. Lorsque son fils Manashshèh monta sur le trône, à l'âge de douze ans, ils relevèrent la tête et, remontés au pouvoir, ils rétablirent le culte de Javhéh tel qu'il avait été au temps d'Achaz. Ils rouvrirent les chapelles locales, ils remirent les images sur pied, ils replantèrent les bois sacrés, « ils bâtirent des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis de la maison de l'Éternel. » Le Baal et l'Astarté phéni-

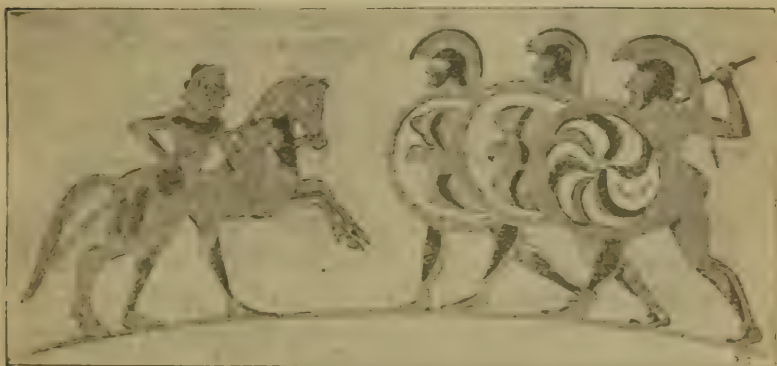
1. *Isaïe*, v, 4. — 2. *Isaïe*, II, 2-12 ; cf. *Michée*, IV, 1-4. — 3. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 98-99, 111, etc.

cienne furent adorés sur la montagne de Sion ; la vallée de Hinnom, où Achaz avait déjà sacrifié un de ses enfants, vit s'allumer de nouveau le bûcher. « Manashshèh passa son fils par les flammes, pronostiqua les temps et observa les augures, dressa un oracle de démons et de diseurs de bonne aventure ; il fit de plus en plus ce qui déplaît à Javhéh pour l'irriter[1]. » C'étaient là des scandales en Israël, mais la plus grande partie du peuple ne s'en offusqua point. Il y eut, comme devant, autant de dieux qu'il y avait de villes[2], et, en multipliant les lieux d'adoration, on crut, d'accord avec le dogme antique, multiplier les liens qui rattachaient Jahvéh aux siens. Si, au temps de Sennachérib, la campagne avait été ravagée tandis que Jérusalem était épargnée, n'était-ce point que les sanctuaires provinciaux avaient été renversés par Ézéchias et que le temple restait seul debout ? Où Jahvéh avait des autels, il veillait sur son peuple : sa protection ne couvrait point les places où on ne lui offrait pas de sacrifices. La réaction ne fut pas sans rencontrer quelque résistance parmi les prophètes et leurs fidèles. « Manashshèh répandit une grande abondance de sang innocent jusques à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre[3]. » D'après les traditions rabbiniques, le vieil Isaïe périt pendant la persécution : le roi, importuné de ses conseils et de ses anathèmes, le fit enfermer dans un tronc d'arbre évidé et scier en deux. Un prince absorbé par les préoccupations religieuses n'était guère à craindre pour l'Assyrie : le fils du rival de Sennachérib resta l'humble vassal d'Assourbanabal sa vie durant, et il mérita par là de mourir en paix sur le trône (640)[4].

Le règne d'Amon ne fut que le prolongement de celui de Manashshèh. Il se termina par un crime : Amon fut assas-

1. II *Rois*, xxi, 1-9 ; cf. Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 2-6. — 2. *Jérémie*, ii, 26-30 ; cf. xi, 13, où il compare le nombre des autels à celui des rues de Jérusalem. — 3. II *Rois*, xxi, 16. — 4. Je n'ai pas cru devoir parler de sa captivité en Assyrie, cet événement ne nous étant connu que par le témoignage des Chroniques (II *Chron.*, xxxiii, 11-13). Cf. cependant le mémoire de J. Halévy, *Manassé, roi de Juda, et ses contemporains*, dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*, p. 24-37, et Schrader *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 366-372.

siné (638), remplacé par Josias, un enfant de huit ans, et le parti de la réforme l'emporta de nouveau. Un royaume en minorité, divisé entre des sectes religieuses, n'eût pu songer à profiter de ce qui se passait en Assyrie que s'il y eût été incité par son voisin puissant, par l'Égypte, or l'Égypte, rendue méfiante par l'expérience du passé, demeurait dans l'expectative et ne se hâtait pas de renouer les fils de sa politique syrienne. Le récit de la manière dont Psammétique y devint seul maître nous est parvenu sous la forme d'un



plites Grecs.

roman populaire[1]. En ce temps-là, disait-on, la vallée était partagée entre douze princes confédérés; mais un oracle avait prédit qu'elle appartiendrait entière à celui des douze qui verserait une libation au dieu Phtah dans une coupe d'airain. Un jour qu'ils étaient au temple de Memphis, le grand-prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient accoutumé de se servir; il se trompa sur le nombre, et Psammétique n'en eut point. Alors il ôta le casque d'airain qu'il avait sur la tête et il en usa pour faire la libation. Les autres s'en aperçurent : ils se rappelèrent l'oracle et ils exilèrent le suspect dans les marais du Delta, avec défense de jamais en sortir. Là donc, la déesse de Bouto lui prédit que

1. Pour l'indication des monuments relatifs à la XXVI[e] dynastie, cf. Wiedemann *Geschichte Ægyptens von Psametich I bis auf Alexander den Grossen*, Leipzig, 1880.

la vengeance lui viendrait de la mer, le jour où les hommes d'airain en sortiraient. Il crut d'abord que les prêtres se raillaient de lui ; mais, peu de temps après, des pirates cariens et ioniens descendirent à terre revêtus de leurs cuirasses. L'Égyptien qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu un soldat armé de toutes pièces : il raconta que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Psammétique reconnut aussitôt que l'oracle était accompli : il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla à son service et renversa les onze rois[1].

Écartons de ce récit ce qu'il renferme de merveilleux. Quand Psammétique reprit les projets ambitieux de sa famille, il avait devant lui les barons du Delta, commandés sans doute encore par ce même Paqrourou qui était leur chef principal depuis la mort de Néchao. Vaincu une première fois et contraint de se réfugier dans les marais, il enrôla des bandes de mercenaires ioniens et cariens que le hasard avait amenés en Égypte, et il implora l'assistance de Gygès le Lydien qui venait de vaincre les Cimmériens[2]. C'était le moment où Shamashshoumoukîn cherchait des alliés pour l'aider dans sa révolte contre l'Assyrie[3], et envoyait des ambassadeurs partout afin de s'assurer l'appui des mécontents[4]. La certitude d'une diversion puissante sur le Tigre et sur l'Euphrate encouragea le Saïte à tenter la fortune. La bravoure de ses auxiliaires cariens et grecs lui assura la victoire : les confédérés, battus près de Momemphis, furent détrônés ou réduits à la condition de vassaux[5]. S'il y avait encore des troupes assyriennes en garnison dans les places fortes, elles furent entraînées dans la défaite des roitelets égyptiens, et Assourbanabal, empêché par la révolte de Babylone, ne fit rien pour ressaisir la province qui lui échappait. Le Delta délivré, la Thébaïde, qui depuis longtemps déjà ne pesait plus d'au-

1. Hérodote, II, CXLVII-CLII. Selon Polyen, *Strat.*, l. VII, § 3, l'oracle avait conseillé au roi d'Égypte, Témenthès, de se méfier des *coqs*. Psammétique apprit que les Cariens avaient les premiers piqué des aigrettes sur leurs casques et prit un grand nombre d'entre eux à sa solde. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 66. — 3. Voy. plus haut, p. 546. — 4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 158, où par Miloukhkhi il faut nécessairement entendre l'Égypte (cf. Schrader *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 286 sqq., note 4). — 5. Diodore, I, 66.

cun poids dans les destinées du pays, se soumit sans résistance. Sabacon en avait jadis confié le gouvernement à sa sœur Amenertaïs, et celle-ci épousa un certain Piônkhi dont nous avons quelques monuments. De cette union était née une fille, Shapenouapît, en qui s'incarna le droit héréditaire des vieilles dynasties. Psammétique l'obligea à adopter comme héritière une de ses filles, qui prit le nom de Shapenouapît, et cette adoption prêta à son autorité le caractère de légitimité qui lui manquait. Jusqu'alors il n'avait été qu'un usurpateur heureux : il fut désormais le seul roi légal au Sud comme au Nord[1]. On ne sait pas exactement en quelle année cet événement s'accomplit. Psammétique faisait dater son avènement officiel de la mort de Taharqou (666). L'expulsion des Assyriens, la dernière conquête éthiopienne, les guerres contre les petits princes, remplirent au moins une dizaine d'années. Ce fut en



Psammétique Ier.

1. Legrain, *deux stèles trouvées à Karnak*, et Erman, *Zu den Legrain'schen Inschriften*, dans la *Zeitschrift*, t. xxxv, p. 16-19, 24-29.

658 que l'adoption eut lieu, et qu'il resta seul maître du pays situé entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée[1]. Le but que ses ancêtres avaient poursuivi sans défaillance depuis un siècle était enfin atteint.

L'Égypte était dans un état déplorable de misère et d'abandon. Toutes les grandes villes avaient plus ou moins souffert. Memphis avait été assiégée et pillée à plusieurs reprises, Thèbes saccagée et brûlée deux fois par les Assyriens : de Syène à Tanis il n'y avait pas une bourgade qui n'eût été maltraitée par l'une ou par l'autre des invasions. Les canaux et les routes, réparés sous Sabacon, avaient été négligés après lui ; les campagnes avaient été dévastées et la population décimée périodiquement. Psammétique évoqua une Égypte nouvelle des ruines de l'ancienne. Il rétablit les canaux et les routes, rendit la tranquillité aux campagnes, favorisa le développement de la population, exécuta les travaux nécessaires à l'achèvement et à la restauration des édifices sacrés. A Memphis, il construisit les propylées du temple de Phtah, qui sont à l'orient et au midi[2], et la grande cour où l'on nourrissait l'Apis régnant[3]. L'Apis mort eut, lui aussi, à se louer de ses bons offices. Depuis que Ramsès II avait creusé le grand souterrain du Sérapéum pour les taureaux défunts, tous les princes qui avaient commandé à Memphis s'étaient fait un point d'honneur d'entretenir soigneusement la tombe commune et d'y célébrer en pompe les rites de l'enterrement divin. Taharqou avait encore enseveli un taureau la dernière année de son règne, au moment même où les Assyriens le menaçaient le plus sérieusement[4] : Psammétique n'eut garde de dédaigner cette partie importante de ses devoirs royaux. Il se contenta d'abord d'agir comme ses prédécesseurs, mais, un éboulement s'étant produit dans la partie de l'hypogée où le dernier Apis,

1. Diodore fait durer la dodécarchie quinze années après la retraite des Éthiopiens (I, 66). — 2. Hérodote, II, CLX ; Diodore, I, 67. — 3. Hérodote, II, CLII. — 4. Louvre, *Sérapéum*, st. n° 190, publiée par Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénéum français*, août et septembre 1856, et dans le *Sérapéum de Memphis*, III, pl. 36 ; Lepsius, *Königsbuch*.

décédé en l'an XX, avait été déposé, il ordonna aux ingénieurs, en l'an LII, d'entamer une galerie nouvelle dans une veine de calcaire plus solide. Ce fut le point de départ d'une restauration complète. Les caveaux des anciens Apis furent inspectés un à un, les maillots et les coffres des momies réparés, la chapelle remontée et pourvue des bois, des étoffes, des parfums, des huiles indispensables aux cérémonies funèbres[1]. A Thèbes, il releva les portions du temple de Karnak détruites pendant l'invasion assyrienne. La vallée du Nil devint comme un vaste atelier où l'on travailla avec une activité sans égale,



Bas-relief provenant d'un tombeau saïte.

et les arts, encouragés par le roi lui-même et par les hauts fonctionnaires, ne tardèrent pas à refleurir. La peinture et la gravure des hiéroglyphes atteignirent une finesse admirable; les belles statues et les bas-reliefs se multiplièrent. L'école saïte est caractérisée par une élégance un peu sèche, par l'entente du détail, par une habileté merveilleuse dans la façon d'assouplir les matières les plus rebelles au ciseau. Les proportions du corps s'amincissent et s'allongent; les membres sont traités avec plus de souplesse et de vérité. Ce n'est plus le style large et quelque peu réaliste des époques memphites, ce n'est pas la manière grandiose et souvent rude des monuments de Ramsès II : c'est un faire doux et pur, plein de

1. Louvre, *Sérapéum*, st. n° 239, publiée par Mariette, *Renseignements*, dans le *Bulletin archéologique*, août et septembre 1856.

finesse et de chasteté[1]. Il excelle surtout dans les sujets de petite dimension, amulettes en terre émaillée ou en lapis-lazuli, statuettes en bronze, en argent et en or, bagues, bijoux : jamais on n'a su mieux donner une allure libre et puissante à des figures dont beaucoup ont à peine quelques centimètres de haut.

Ce ne fut pas seulement dans les arts que l'avènement de la vingt-sixième dynastie marqua une renaissance véritable ; la politique extérieure redevint ce qu'elle avait été au temps des rois thébains, large et intelligente. L'Égypte n'était plus comme jadis entourée de petits États ; au sud et au nord-est, elle touchait à deux empires conquérants, l'Éthiopie et l'Assyrie ; même à l'est, la fondation de Cyrène par les Grecs (entre 648 et 625 av. J.-C.) avait prêté quelque consistance aux populations flottantes de la Libye. Il s'agissait avant tout de fortifier les points vulnérables du pays, les débouchés de la route de Syrie à l'est, les environs du lac Maréotis à l'ouest, et au sud ceux de la première cataracte. Contre les Assyriens, Psammétique fortifia Daphné, près de l'ancienne forteresse de Zarou. Des garnisons nombreuses, cantonnées près d'Abou et Maréa, protégèrent la Thébaïde et les régions occidentales du Delta contre les Libyens et les Éthiopiens[2]. En Syrie, les souvenirs de sa jeunesse ne devaient pas lui inspirer le désir de se mêler aux affaires : la moindre intervention de sa part aurait risqué d'attirer des représailles terribles, et une défaite l'aurait exposé à être traité en vassal rebelle. Il se serait pourtant laissé tenter peut-être à profiter de l'occasion que la victoire de Cyaxare semblait lui offrir, si une révolution accomplie récemment à l'intérieur de son royaume ne l'eût privé d'une partie de ses ressources.

A l'imitation des grands Pharaons d'autrefois, il avait attiré les étrangers auprès de lui. Après la chute de Samarie et les guerres de Sennachérib, un grand nombre de Juifs et de Syriens s'étaient réfugiés dans le Delta. A côté de ces populations sémitiques toujours croissantes il voulut placer des

1. Voyez au Musée du Caire la statue de la reine Amenertais ; au Musée du Louvre, les statues A 83, 84, 86, 88, 91, 93, 94, les sarcophages D 8, 9, 10 : le naos D 29 ; les stèles d'Apis S 2240, 2243, 2244, 259, et le beau lion de Serapeum. — 2. Hérodote, II, 30.

tribus de race différente : il concéda des terres le long de la branche pélusiaque aux Cariens et aux Ioniens, dont les services lui avaient été utiles[1]. Il eut soin de séparer les Ioniens des autres par toute la largeur du Nil : la précaution n'était pas superflue, car leur réunion sous un même drapeau n'avait pas éteint leurs haines nationales et ne suffit pas toujours à prévenir les hostilités entre mercenaires d'origine diverse[2]. Des colons milésiens, encouragés par leur exemple, abordèrent avec trente navires à l'entrée de la branche bolbitine, et y fondèrent un comptoir qu'ils nommèrent le *Camp des Milésiens*[3]. D'autres bandes vinrent successivement les renforcer, et le roi leur confia des enfants auxquels ils enseignèrent la langue grecque[4]. Le nombre des interprètes s'accrut rapidement, à mesure que les relations de commerce et d'amitié devenaient plus fréquentes ; ils formèrent dans les villes du Delta une véritable classe, dont la fonction unique était de servir d'intermédiaire entre les deux peuples[5]. En mettant ses sujets en contact avec une nation active, industrieuse, entreprenante, pleine de sève et de jeunesse, Psammétique espérait sans doute se faire bien voir d'eux. Il se trompait : l'Égypte avait trop souffert depuis deux siècles des étrangers de toute nature pour être disposée à les bien accueillir sur son territoire, même quand ils se présentaient comme alliés. Elle tolérait les peuples qu'elle connaissait depuis longtemps, et dont les mœurs n'étaient pas trop éloignées de ses usages, les Phéniciens, les Juifs, même les Assyriens : elle refusa d'accepter les Grecs. Les Grecs, au contraire, frappés d'étonnement à la vue de cette civilisation si forte encore et si imposante dans sa décadence, s'enamourèrent d'elle : ils rattachèrent à ses dieux l'origine de leurs dieux, à ses races royales la généalogie de leurs familles héroïques. Mille légendes naquirent dans les marines du Delta sur le roi Danaos et sur son exil en Grèce après une révolte contre son frère Armaïs[6], sur les migrations de Kékrops et sur l'identité d'Athênê avec la Nît de Saïs[7], sur la lutte d'Hercule contre le

1. Hérodote, II, CXLV. — 2. L'observation est de Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharahos*, l. II, p. 225. — 3. Μιλησίων τεῖχος, Strabon, l. XVII, 1. — 4. Hérodote, II, CXLIV. — 5. Hérodote, II, CLIV. — 6. Manéthon, édit. Unger, p. 158, 195-198. — 7. Diodore, I, 14.

tyran Busiris, sur le séjour d'Hélène et de Ménélas à la cour du roi Protée[1]. En retour de tant d'admiration l'Égypte ne rendit à la Grèce que mépris et défiance. L'Hellène fut pour elle un être impur, à côté duquel on ne pouvait vivre sans se souiller. Les gens des classes inférieures refusaient de manger avec lui, d'employer son couteau ou sa marmite[2]. Les gens des hautes classes le traitaient comme un enfant sans passé et sans expérience, dont les ancêtres n'étaient que des barbares quelques siècles auparavant[3].

Sourde au début, l'hostilité contre les Septentrionaux ne tarda pas à se manifester ouvertement. Psammétique avait comblé de ses faveurs les Ioniens et les Cariens qui avaient travaillé à l'introniser roi : il avait fait d'eux sa garde du corps et il leur avait confié le poste d'honneur à l'aile droite de l'armée. Les Grecs avaient là ce qu'ils prisaient si fort, l'honneur et le profit : au titre de garde du corps était attachée une haute paye considérable[4]. Quand les Mashouasha et les soldats indigènes se virent dépouillés par les nouveaux venus des avantages qui leur avaient été réservés jusqu'alors, ils commencèrent à murmurer. Une circonstance fâcheuse mit le comble à leur mécontentement : les garnisons établies à Daphné, à Maréa et dans l'île d'Abou ne furent pas relevées une seule fois dans l'espace de trois ans. Ils résolurent donc d'en finir, et, comme une tentative de révolte leur parut présenter peu de chances de succès, ils prirent le parti de s'exiler. Deux cent quarante mille d'entre eux s'assemblèrent avec armes et bagages et se dirigèrent vers l'Éthiopie. Psammétique, averti trop tard de leur projet, se lança à leur poursuite avec une poignée de monde, les atteignit et les supplia de ne pas abandonner les dieux de leur patrie, leurs femmes, leurs enfants. L'un d'eux lui répondit, avec un geste brutal, qu'ils étaient sûrs de se créer une famille partout où ils iraient. Le roi de Napata les accueillit avec joie ; il les enrôla à son service et il leur accorda la permission de conquérir pour son compte un territoire occupé par ses ennemis.

1. Hérodote, II, CXII-CXXI; cf. *Odyssée*, IV, 82 sqq.; Clém. d'Alex., *Strom.*, I, p. 326, *a*. — 2. Hérodote, II, XLI. — 3. On sait l'apostrophe un prêtre égyptien à Platon. — 4. Hérodote, II, CLXVIII.

Ils s'établirent dans la presqu'île que le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abyad forment à partir de leur réunion, et ils s'y multiplièrent au point de devenir un peuple considérable. En souvenir de l'insulte qui leur avait été faite, ils s'appelèrent eux-mêmes les Asmakh, les gens à la gauche du roi [1]. Les voyageurs grecs leur donnèrent tour à tour les noms d'Automoles et de Sembrites, qu'ils conservèrent jusque vers les premiers siècles de notre ère [2].

Cette désertion en masse, au moment où l'Égypte avait plus que jamais besoin de toutes ses ressources, ne lui permettait pas d'intervenir utilement en Syrie ni d'y fomenter les intrigues qui auraient pu y susciter des révoltes décisives. Assourbanabal put concentrer ses forces pour repousser l'irruption des Mèdes. Le siège se prolongea, et le moment semblait si proche où Ninive allait subir enfin le sort qu'elle avait infligé à ses rivales, qu'une voix de prophète s'éleva en Judée pour l'annoncer. « Malheur à la cité sanguinaire, cria Nahoum l'Elkoshite, toute de fraudes, pleine de crimes « et qui ne cesse ses rapines! — Écoutez! le fouet! Écoutez! « un bruit de roues, un galop de chevaux et de chars qui « bondissent! les cavaliers se ruent, l'épée brille, la pique « étincelle. Quelle multitude de tués? quelle masse de cadavres! Des morts à n'en pas finir, on butte partout contre « leurs corps! Et tout cela pour les intrigues de cette cité « perverse, de cette belle et artificieuse enchanteresse, qui « séduisait les nations par ses caresses et les peuples par « ses enchantements! Me voici? c'est ton tour, dit Jahvéh « Sabaoth; je relèverai ta jupe sur ton visage pour montrer « ta nudité aux nations, ta honte aux royaumes. Je jetterai « des ordures sur toi, je te conspuerai, je t'exposerai en « spectacle et quiconque te verra fuira en disant : Ninive est « ruinée! Qui voudra la plaindre? Où te chercherais-je des « consolateurs? Thèbes, la cité d'Amon, n'a pas échappé

1. Cf. J. de Horrack, dans la *Revue archéologique*, 1864. — 2. Hérodote II, xxx; Diodore, I, 67; Ératosthène dans Strabon, l. XVII, 2; Pline l. VI, 30; Ptolémée, IV, 7. Malgré l'exagération des nombres et la bizarrerie de certains détails, je tiens le fond du récit d'Hérodote pour véritable, contrairement à l'opinion de M. Wiedemann, *Geschichte Ægyptens*, p. 134-138.

« à la ruine, pourquoi Ninive serait-elle soustraite au sien? « Puise de l'eau pour le siège! Refais tes remparts! Foule « l'argile et corroie la glaise! Répare le four à briques! « Malgré tout le feu te dévorera, l'épée t'exterminera, elle te « rongera comme la sauterelle, fusses-tu en masse comme la « sauterelle et comme le criquet! Tes marchands étaient « nombreux comme la sauterelle! — La sauterelle dépouille, « puis s'envole. Tes soldats étaient comme des sauterelles, « et tes officiers comme des essaims d'insectes campés dans « des haies par un jour de froid; le soleil paraît-il? ils « partent et l'on ne sait plus la place où ils sont. Tes bergers « sommeillent, roi d'Assyrie; tes capitaines sont au repos; « ton peuple est dispersé sur les montagnes et il n'y a plus « personne pour le rassembler! — Point de remède à ta « blessure, ta plaie est mortelle. Tous ceux qui entendent « parler de toi applaudissent à la destinée: car sur qui ta « méchanceté n'a-t-elle pas passé[1]? »

L'Invasion scythe : Josias et Néchao. La chute de Ninive (608).

Assour échappa, pour peu de temps encore, à la désolation que le prophète lui annonçait. Si l'on en croyait la tradition courante deux siècles plus tard dans l'Asie Mineure, une horde de Scythes qui s'était lancée à la poursuite des Cimmériens franchit le Caucase par les Portes Caspiennes, et se heurta contre les Mèdes dans le bassin de Cyrus; elle les battit et leur défaite obligea Cyaxare à lever le siège de Ninive[2]. Le hasard ne joua probablement aucun rôle dans cette crise. Depuis quatre-vingts ans bientôt que les Assyriens étaient entrés en rapport avec les Scythes, ils avaient toujours essayé d'entretenir de bons rapports avec eux, et Asarhaddon avait donné une de ses filles en mariage à leur roi Bartatoua[3]. Je ne sais si Madyès, fils de Bartatoua avait, pour mère la princesse en question et s'il n'était pas le propre ne-

1. *Nahoum*, III, 2-7, 12-19. — 2. Hérodote, I, CIII-CIV; les détails empruntés par Justin (II, 3) et par Jordanès (*de Origine Getarum*, 6) à Trogue Pompée dérivent probablement de Dinon. — 3. Voir plus haut, p. 526, de cette *Histoire*.

veu d'Assourbanal : il me paraît certain que, puisqu'il intervint aussi opportunément dans la lutte, ce ne fut point par aventure, mais pour répondre à un appel du roi d'Assyrie. Il prit la Médie à revers, et Cyaxare ne put faire autrement que de lâcher sa proie et de courir à la rencontre de cet adversaire inattendu. Le choc eut lieu, soit sur les bords de l'Araxe inférieur, soit en tout cas au nord du lac d'Ouroumiyéh, dans la région habitée jadis par les Mannaï. Vainqueur, Madyès ne s'arrêta pas au point où son allié l'aurait souhaité, mais, après avoir mis à sac le territoire des Mèdes, il se rua sur Assourbanabal et sur ses vassaux. L'Assyrie propre fut la première à souffrir des barbares. Elle était épuisée par ses longues guerres contre l'Élam, contre la Chaldée, contre la Médie, et elle n'avait plus la vigueur nécessaire pour réagir : elle fut dévastée tout entière, et, si Ninive échappa, les autres villes royales, Kalakh, Assour, furent brûlées et saccagées de fond en comble. Comme les Huns dix siècles plus tard, les Scythes n'épargnaient ni l'âge ni le sexe. Ils détruisaient les moissons, ils abattaient ou ils volaient les troupeaux, ils incendiaient les villages, pour le seul plaisir de détruire ou d'effrayer; les habitants qui n'avaient pas réussi à se sauver dans la montagne ou à s'enfermer dans les citadelles étaient massacrés ou ravis en esclavage. Trop ignorants en l'art de la guerre pour mener un siège selon les règles, ils laissaient d'ordinaire les villes fortes en repos moyennant un léger tribut; si les richesses que l'une d'elles renfermait leur faisaient espérer un riche butin, ils la bloquaient jusqu'à ce que la famine la contraignît à se rendre. Mainte vieille cité où les trésors s'étaient accumulés fut mise à feu et à sang; maint canton fertile et populeux fut ruiné et désolé. Le royaume d'Ourarti disparut dans la tourmente. Les Mouskhi et les Tabal, qui avaient, huit siècles durant, résisté avec succès aux armes des Assyriens, n'échappèrent à la destruction qu'en très petit nombre. « Ils sont descendus au tombeau et tout leur monde avec eux, — et leurs sépulcres sont autour d'eux, — incirconcis tous, égorgés par l'épée, — pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants. — Mais ils ne reposent pas avec les guerriers — tombés d'entre les incirconcis, — qui sont descendus dans le

tombeau avec leurs armes, et à qui on a mis leurs épées sous la tête[1]. — Leurs crimes sont restés sur leurs ossements, — parce qu'ils ont semé la terreur dans le séjour des vivants[2]. » Leurs débris furent refoulés vers le Nord, dans les montagnes de Pont-Euxin, où les Grecs connurent leurs descendants, les Mosques et les Tibarènes[3]. Les Cimmériens eurent le même sort que leurs voisins. Après quelques succès partiels, près de Zéla[4] notamment, leur roi Kôbos, dont la tradition ancienne inscrivait les exploits sur la même ligne que ceux de Sésostris, fut fait prisonnier par Madyès[5]. Ses sujets, incorporés aux hordes scythiques, s'associèrent désormais à leurs incursions, et les nations civilisées de l'Asie, qui avaient appris à les redouter de longue date, appliquèrent leur nom à leurs maîtres[6]. Scythes et Cimmériens, ils s'en allèrent de province en province, de la Mésopotamie à la Syrie du Nord et à la Phénicie, de la Syrie du Nord et de la Phénicie au pays de Damas et à la Palestine[7].

Il y avait douze ans déjà que Josias régnait sur Jérusalem, quand le péril scythe se leva sur l'horizon de la Judée. Lorsque les prophètes apprirent coup sur coup et la défaite de Cyaxare et l'humiliation de l'Assyrie et le malheur de tant d'États puissants, ils commencèrent à se demander si ce n'étaient pas les signes de la colère de Dieu et si le jour de Jahvéh n'était point proche. Un arrière-petit-fils d'Ézéchias, un certain Zéphaniah, surgit pour l'annoncer : « Je vais effacer complètement toute chose de dessus la face de la terre, dit Jahvéh ; je vais consumer homme et bête ; je vais consumer les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, et les criminels et les méchants, et je retrancherai l'homme de dessus la face de la terre, dit Jahvéh. Et j'étendrai ma main sur

1. Cela signifie sans doute que les Tabal ont été assez complètement vaincus pour n'être plus en état de donner à leurs guerriers morts sur les champs de bataille une sépulture honorable, l'épée sous la tête et les armes sur le corps. — 2. *Ézéchiel*, XXXII, 26-27. — 3. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 458-461. — 4. Strabon, XI, VIII, 4, où la défaite des Saces est attribuée à des Perses. — 5. Strabon, I, III, 21. — 6. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 150 ; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 547 sqq. — 7. Hérodote, I, CV ; Justin, II, 3.

Juda et sur tous les habitants de Jérusalem... Car ce jour est un jour de colère, un jour de trouble et de détresse, un jour de ravages et de désolation, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de ténèbres épaisses, un jour de trompettes et d'alarmes contre les cités murées et contre les hautes murailles. Et j'amènerai la misère aux hommes, si bien qu'ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre Jahvéh, et leur sang sera répandu comme de la poussière, et leur chair comme de l'ordure. Ni leur or, ni leur argent ne les pourra sauver le jour de la colère de Jahvéh, mais tout le pays sera dévoré par le feu de sa jalousie, car il en finira, oui, terriblement, avec tous ceux qui habitent en ce pays[1]. » Une autre voix plus puissante retentit sous le coup de l'émotion, celle de Jérémie, fils de Hilkiah, qui devait être l'un des plus grands parmi les prophètes d'Israël. Lorsque Jahvéh lui ordonna d'aller proclamer sa parole, il s'écria, plein de terreur : « Eh ! Sei-« gneur Dieu, vois, je ne puis parler, je ne suis qu'un « enfant ! » Mais Jahvéh le rassura, et touchant ses lèvres, il lui dit : « Vois, j'ai mis mes paroles dans ta bouche ; ce « jourd'huy, je t'ai élevé sur les nations et sur les royaumes, « pour arracher et pour briser, pour détruire et pour ren-« verser, pour bâtir et pour planter. » Le prophète aperçut donc une chaudière bouillante dont la forme se montrait vers le Nord, car « voici le mal qui fondra du Nord sur les « habitants du pays[2]. » Déjà l'ennemi approche : « Voici, il « viendra comme une nuée et ses chars seront comme des « tourbillons, et ses chevaux seront plus rapides que des « aigles. » C'est à peine si les Scythes ont été annoncés et déjà ils menacent Jérusalem, et le prophète s'évanouit presque d'horreur au bruit de leur approche : « Mes entrailles, mes « entrailles ! Je souffre au fond même de mon cœur et mon « cœur est inquiet en moi : Je ne puis me tenir en repos, « car tu l'as entendu, ô mon cœur, le son de la trompette, « le tumulte de la guerre. On crie partout destruction sur « destruction, car tout le pays est dévasté, et c'est à moi « dans un moment. Combien de temps encore verrai-je les

1. *Zéphaniah*, I, 2-7. — 2. *Jérémie*, I, 4-14.

« étendards et entendrai-je le son de la trompette[1] ? » Il est probable que les montagnes sauvèrent Juda des attaques ; mais l'impression de terreur fut si vive qu'elle n'était pas encore effacée plus de quarante ans après, et qu'elle fournissait au prophète Ézéchiel les traits les plus énergiques : « C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rosh[2], de Meshekh et de Toubal ! Je vais te faire marcher, toi et toute ton armée, chevaux et cavaliers, tous dans le plus bel accoutrement, une foule immense avec boucliers et rondaches, tous l'épée à la main..... Gomer avec tous ses bataillons, ceux de Togarmah, du fond du Nord, avec tous leurs bataillons des peuples nombreux, tes alliés !... tu t'avanceras, tu viendras comme l'ouragan, comme la nuée orageuse pour couvrir le pays, toi et tous tes bataillons et des peuples nombreux avec toi[3] ! »

Le flot de l'invasion expira aux frontières de l'Égypte. Psammétique Ier écarta les Scythes par de riches présents. Ils revinrent sur leurs pas et ils ravagèrent le pays des Philistins. « Gaza sera déserte, disait vers ce temps le prophète Zéphaniah, et Askalon en ruines ; Ashdod, on la chassera en plein midi, et Égron sera dévastée. Malheur aux habitants du pays de la côte, au peuple des Crétois ! Le district de la côte ne sera plus qu'une steppe à huttes de pâtres et à parcs de moutons[4]. » Ils pillèrent au passage le temple de Derkéto, près d'Ascalon, mais, à partir de ce moment, leur pouvoir ne cessa de décliner, et les générations suivantes virent dans leur chute un châtiment de la déesse dont ils avaient violé le sanctuaire[5]. Il n'y avait pas besoin d'inventer des causes surnaturelles pour expliquer leur affaiblissement. Engagés chaque année dans des entreprises nouvelles, ils comblaient difficilement les vides que la victoire creusait dans leurs rangs ; les excès de toutes sortes les décimèrent, leur nombre diminua et leur empire s'écroula aussi vite qu'il s'était élevé. On ne voit trop ce qu'il advint d'eux en

1. *Jérémie*, IV, 13-16, 19-21. — 2. Cf. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 453 sqq., où le pays de Rosh est identifié au pays de Rashi des inscriptions cunéiformes. — 3. *Ézéchiel*, XXVIII, 1-9. — 4. *Zéphaniah*, II, 4-6. — 5. Hérodote, I, CV : d'après Trogue Pompée (Justin, II, 3, 14) les marais seuls auraient arrêté les Cimmériens.

Syrie et dans l'Asie Mineure : les Mèdes portèrent le coup mortel au gros de la nation. Ils avaient réparé leurs pertes assez promptement, mais, avant d'affronter la lutte ouverte, ils voulurent se débarrasser de Madyès. Hérodote raconte que Cyaxare l'invita lui et ses principaux officiers à un grand banquet ; après les avoir enivrés, il les tua et, dès le lendemain, prit la campagne[1]. Malgré la trahison qui les avait privés de leurs généraux, les barbares tinrent bravement tête à l'orage : ils ne furent expulsés qu'après une guerre



Les Cimmériens en bataille avec des hoplites ioniens.

longue et sanglante, dont la légende ne nous a pas conservé les détails. Selon son habitude, Ctésias de Cnide a brodé sur ce thème toutes sortes d'aventures merveilleuses ou romanesques. Les Scythes unis aux Parthes étaient, dit-il, commandés par la reine Zarinæa, qui battit les Mèdes plusieurs fois et traita enfin avec eux à conditions égales ; la paix signée, elle se retira dans sa capitale Roxanakè et elle y termina ses jours[2]. Le seul fait certain, c'est que Cyaxare chassa les Scythes de Médie : ce qu'ils devinrent ensuite, nul ne le sait. Une bande rentra, dit-on, en Europe par le Caucase[3]; une autre erra quelque temps entre l'Araxe et l'Halys, cher-

1. Hérodote, I, cv. Pour des exemples analogues empruntés à l'histoire moderne de l'Asie, cfr Nœldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 8, note 2. — 2. Diodore, II, 34, d'après Ctésias de Cnide (cf. Ctésias, *Medica*, fr. 26-27, édit. Müller-Didot, p. 44-45) ; Nicolas de Damas, fr. 12, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 364-365 ; *Anonymus de claris mulieribus*, § 2. — 3. Hérodote, IV, I.

chant un canton vide où s'établir. Hérodote affirme qu'ils dominèrent vingt-huit ans en Asie, depuis leur première victoire jusqu'au soulèvement des Mèdes[1]. Il semble que leur pouvoir dura une vingtaine d'années au plus, de 634 à 614.

Ce court espace de temps suffit à changer la face du monde asiatique. Les vieux États, qui jusqu'alors avaient joué le rôle principal dans l'histoire, avaient été bouleversés ou même supprimés. Le vieil Assourbanabal était mort en 625, terminant dans la misère un des règnes les plus glorieux de l'histoire. Son fils Assourétililâni essaya vainement de réparer le désordre. Sur les ruines des palais somptueux élevés à Kalakh par ses ancêtres, il rebâtit à la hâte une sorte de maison grossièrement maçonnée et plus grossièrement décorée. Ce sont des pièces de petites dimensions, dont les murs en briques crues sont revêtus jusqu'à la hauteur d'un mètre environ de dalles en calcaire à peine dégrossies, sans sculptures et sans inscriptions : au-dessus, il n'y a qu'un enduit de plâtre mal plané[2]. On ne sait combien de temps il demeura sur le trône, mais vers 620, on trouve à sa place un de ses frères, Sinsharishkoun, le Saracos des Grecs, qui d'abord régna sur Babylone comme sur Ninive. Toutefois la Chaldée ne lui obéissait plus que par la force de l'habitude, et un prétexte s'offrit à elle, vers 611, de rompre le lien qui l'attachait à l'Assyrie. Elle avait, pour la gouverner, un Chaldéen d'ancienne race, un certain Nabopolassar, qui prit le titre de roi à la mort d'Assourétililâni, tout en restant le vassal de Saracos. La tradition rapporte qu'une armée immense de barbares venue on ne sait d'où débarqua soudain aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate ; peut-être faut-il comprendre qu'il s'agit d'une révolte du Bît-Iâkin et des districts maritimes, analogue à celles qui causèrent tant de soucis à Sargon, à Sennachérib, et même à Asarhaddon. Saracos ordonna à Nabopolassar de marcher contre ces barbares, ce qu'il fit ; toutefois, au lieu de les attaquer, il négocia avec eux et, quand il se fut assuré leur appui, il se déclara indépendant. Affaiblie qu'était Ninive.

1. Hérodote, I, CVI. — 2. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 655.

elle inspirait encore une terreur telle que les cités du Bas-Euphrate lui demeurèrent fidèles. Saracos se mit en mesure de châtier son vassal insolent, et peut-être y aurait-il réussi, si Mardouk, qui jamais n'abandonne ses dévots, « n'avait « point suscité du secours à Nabopolassar et ne lui avait gagné « un allié[1]. »

Les yeux de l'Asie étaient tournés vers Cyaxare depuis qu'il avait brisé pour toujours le pouvoir des Scythes. C'est



Soldats mèdes en lutte avec des Scythes.

à Cyaxare que Nabopolassar s'adressa, et celui-ci lui promit son aide : on dit que, pour cimenter l'alliance, un mariage fut arrangé entre la fille du roi Mède, Amytis, et l'héritier du trône de Babylone, Nabuchodorosor[2]. Il semble que, même alors, le prestige assyrien demeurait si vivant que nul des sujets de l'empire n'osa se joindre à l'attaque suprême. Nabopolassar lui-même se borna à réduire les garnisons qui détenaient les villes de la Chaldée méridionale, et il laissa aux Mèdes la gloire d'en finir avec l'ennemi commun. Sinsharishkoun fut vaincu en rase campagne, et s'en-

1. Cylindre de Nabonide, col. II l. 1-12. — 2 Syncelle, p. 396, note. Les sources classiques la donnent pour la fille d'Astyage, ce que la comparaison des dates rend impossible à admettre.

ferma dans le triangle assyrien avec le reste de ses troupes Il y tint longtemps, plusieurs années dit-on, et l'énergie de sa résistance fit espérer jusqu'au bout qu'il finirait par lasser la patience des Iraniens et par reprendre l'ascendant : l'histoire de Josias en est la preuve. L'invasion des Scythes écoulée, Psammétique Ier s'était hasardé enfin à mettre le pied en Syrie, et il avait rétabli la vieille autorité de l'Égypte, sinon sur la Philistie entière, au moins sur l'une des grandes cités philistines, Ashdod[1]. Peut-être avait-il tenté de négocier avec Juda, mais le parti prophétique s'était déclaré hostile à toute alliance avec lui, et il n'avait pas insisté. Il avait employé les dernières années de sa vie à refaire ses milices désorganisées par la défection des Mashaouasha[2] et à équiper une flotte. Mais lorsqu'il mourut en 511, après un règne de cinquante-quatre ans, son successeur, qui s'appelait Néchao comme son grand-père, passa outre aux considérations qui l'avaient arrêté. C'était, autant qu'on en peut juger, un roi actif et hardi, taillé sur le modèle des grands Pharaons thébains, et à qui il ne manqua, pour égaler les succès des Thoutmôsis et des Ramsès, que de disposer de ressources égales aux leurs. Psammétique lui avait légué une armée solide; il acheva de la mettre sur le pied de guerre. Ninive, toujours assiégée par Cyaxare, était aux abois : il voulut avoir sa part des dépouilles, et il se jeta sur la Syrie. Il pensait bien que les petits États syriens l'accueilleraient comme un libérateur, et il avait raison en ce qui concernait Tyr et la Phénicie : l'événement lui montra qu'il s'était trompé en escomptant le bon vouloir de Josias. Celui-ci n'avait pas souffert de l'invasion scythe; mais l'impression qu'il en avait reçue avait redoublé sa ferveur religieuse. Juda, déclaraient les prophètes dont il s'entourait, Juda n'avait plus de refuge qu'en Jahvéh seul, et to espoir de salut lui était ravi, s'il persistait dans les doctrines qui avaient enflammé la colère de Jahvéh contre les infidèles : il fallait briser les idoles, réformer les rites, concentrer le peuple autour de l'autel unique et du temple de

1. Hérodote, II, CLVII, où il est dit, d'après un récit de drogman, que le siège de la ville dura vingt-neuf ans. — 2. Voir plus haut, p. 578-579.

Salomon, en un mot, en revenir à l'observance stricte de la Loi telle que les ancêtres l'avaient connue. Mais, comme cette Loi vénérable ne se trouvait dans aucun des Livres sacrés qui avaient cours en Israël, on se demandait, non sans anxiété, si elle existait encore et dans quelle cachette elle reposait, oubliée de tous.

Dans la dix-huitième année de son règne (623), le roi Josias envoya au temple Shaphan, fils d'Açalijahou, fils de Meshoullam, pour recevoir du grand prêtre Hilqiah l'argent recueilli aux portes et qui servait à l'entretien de l'édifice[1]. L'affaire achevée, Hilqiah dit : « J'ai trouvé dans le temple le livre de la Loi », et il donna le livre à Shaphan, qui le parcourut. De retour au palais, le scribe présenta son rapport : « Tes serviteurs ont versé l'argent qui s'est trouvé « au temple, et l'ont réparti entre les directeurs des travaux »; puis il ajouta : « Le prêtre Hilqiah m'a remis un livre », et il le lut devant le roi. Lorsque Josias entendit les paroles du livre de la Loi, il fut saisi d'anxiété et il déchira ses vêtements; puis, se sentant incapable de prendre une décision par lui-même, il envoya Hilqiah, Shaphan et d'autres officiers royaux consulter Jahvéh pour lui et pour le peuple. Ceux-ci, au lieu de s'adresser aux prophètes officiels, recoururent à une prophétesse Houldah, qui demeurait à Jérusalem, au deuxième quartier, et qui était attachée à la cour par un office que son mari y exerçait. Elle leur répondit au nom de l'Éternel : « Voyez, j'amène une calamité sur ce lieu et « sur ses habitants, tout ce qui est dans le livre que le roi « de Juda vient de lire, parce qu'ils m'ont abandonné et ont « encensé d'autres dieux. Quant au roi lui-même, puisque « son cœur est docile et qu'il s'est humilié devant Jahvéh « en entendant ce que j'ai dit contre ce lieu et contre ses « habitants, et qu'il a déchiré ses vêtements et qu'il a pleuré « devant moi, moi aussi j'écoute, dit Jahvéh, et pour cela, « vois-tu, je te réunirai à tes pères, et tu iras les rejoindre « dans ton sépulcre en paix, et tes yeux ne verront pas tous « les malheurs que j'amènerai sur ces lieux. » Alors le roi convoqua tous les chéikhs de Juda et de Jérusalem, puis il

1. Cf. plus haut, p. 455, de cette *Histoire*.

monta au temple, et, avec lui, la population entière, les prêtres, les prophètes, et on lut en leur présence les paroles du Livre de l'alliance[1].

On sait ce que les Orientaux entendent dire lorsqu'ils affirment que tel ou tel livre a été découvert dans le temple d'un dieu : la formule marque simplement que l'auteur, pour prêter plus d'autorité à son œuvre, le place sous la protection divine ou en attribue l'origine à une révélation d'en haut. Les prêtres égyptiens prétendaient avoir reçu de la sorte les chapitres les plus vénérés de leur Livre des Morts et les traités les plus importants de leur littérature scientifique[2]. Le rédacteur inconnu du Livre de la loi était allé chercher, bien loin dans le passé d'Israël, le nom du chef qui passait pour avoir délivré le peuple, au temps de la captivité d'Égypte ; il supposait que Moïse, déjà maître de Galaad et sentant sa fin approcher, voulut promulguer les lois et les ordonnances que l'Éternel lui avait dictées pour les Hébreux. Les idées depuis si longtemps prêchées par les prophètes sont exprimées dans une langue large et pleine de mouvement. Dès le début, l'unité de Dieu est proclamée bien haut : « Moi, Jahvéh, je suis ton dieu, qui t'a délivré du pays « d'Égypte, de ce lieu de servitude : tu n'auras point d'autre « dieu en face de moi. — Tu ne te fabriqueras point d'idole, « ni aucune figure de choses qui sont au ciel en haut, ou « sur la terre en bas, ou dans les eaux plus bas que la « terre; tu ne te prosterneras pas devant elles ni ne les « adoreras. Car moi, Jahvéh, ton dieu, je suis un dieu « jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, sur la « troisième et la quatrième génération de mes ennemis, et « accordant ma grâce à la millième génération de ceux qui « m'aiment et gardent mes commandements[3]. » C'est à ce Dieu seul qu'il faut rendre un culte. Les sanctuaires consacrés aux dieux des nations doivent être renversés impitoyablement, et « s'il se présente un prophète ou quelqu'un qui « aurait un songe, si votre frère, le fils de votre mère ou « votre fils ou votre fille ou la femme de votre sein, ou votre « ami intime voulait vous séduire secrètement en vous di-

1. II *Rois*, XXII-XXIII. — 2. Cf. p. 54 et 79-80. — 3. *Deutéronome*, V, 6-10.

« sant. « Allons servir d'autres dieux ! » vous n'aurez pas « pitié de lui, ni ne l'épargnerez, ni ne le cacherez, au con« traire, vous devrez le livrer à la mort[1]. » Et ce Jahvéh n'est pas le Jahvéh d'une place spéciale, le Jahvéh de Béthel ou de Dan, celui de Mizpah, de Geba ni de Beersheba ; il est simplement Jahvéh. Toutefois, l'endroit où son culte lui sera rendu ne lui est pas indifférent : il entend ne le recevoir « qu'au lieu choisi par Jahvéh lui-même pour y établir son nom », c'est-à-dire, et bien que le nom ne soit pas prononcé, à Jérusalem. Une partie des règlements détermine la condition des divers membres de la communauté juive les uns par rapport aux autres. Le roi se rapprochera autant que possible du prêtre idéal : il n'exaltera pas son cœur au-dessus de ses frères, et il ne placera pas la grandeur dans la possession de chariots, de chevaux et de femmes, mais il méditera la Loi de Dieu et il la lira chaque jour. A la guerre, il ne se confiera pas en ses soldats ou en sa bravoure, mais en l'aide de Jahvéh ; il consultera toujours et partout le prêtre intermédiaire entre les armées terrestres et le Dieu des armées. La loi met d'ailleurs les pauvres, les veuves, les esclaves sous la protection divine : tout Juif devenu la propriété d'un compatriote sera libéré au bout de la sixième année, et recevra de son maître un petit pécule qui lui permettra de vivre pendant quelque temps. Joignez à cela des prescriptions destinées à procurer la bonne administration de la justice, à prévenir les rixes et les vengeances privées ; ce sont moins des lois proprement dites que des exhortations à remplir les devoirs de l'honnête homme.

Les ordonnances relatives au culte ne sont pas conçues d'après cet esprit minutieux et tracassier qui devint plus tard comme la marque de la législation hébraïque. Sans doute on insiste sur la nécessité de concentrer le culte dans un temple unique, mais on ne fait pas de ce temple une sorte de vaste abattoir géré par une caste privilégiée. Les grandes fêtes ne sont qu'au nombre de trois : la plus importante, la Pâque, se célébrait en Abib, au mois des épis, et l'on s'était habitué à la considérer comme une commémoration de la

1. *Deutéronome*, XIII, 1-13.

sortie d'Égypte ; mais les deux autres, celle des semailles et celle des Tabernacles, se rattachaient simplement aux phases de l'année et avaient lieu, la première sept semaines après le commencement de la moisson, la seconde lors de la rentrée des dernières récoltes. Le prêtre prend sa part de la victime offerte en ces circonstances diverses et de la dîme annuelle ou triennale que le législateur impose sur le blé, sur le vin, sur les premiers-nés du bétail, et dont le produit était consacré à une sorte de fête de famille célébrée dans le lieu saint. Il est donc assimilé aux pauvres de Dieu, à la veuve, à l'orphelin, à l'étranger, et son pouvoir n'est guère plus grand qu'il n'était au début de la monarchie [1]. C'est en effet au prophète qu'appartient le devoir de diriger le peuple dans tous les cas non prévus par la loi. « Je mettrai mes « ordres en sa bouche, dit Jahvéh, pour qu'il proclame ce « que je lui commanderai. Et si quelqu'un devait ne pas « écouter mes ordres qu'il proclamera en mon nom, je lui « en demanderai compte. Mais un prophète qui aurait l'au- « dace de proclamer en mon nom des ordres que je ne lui « aurais pas donnés, ou qui parlerait au nom d'autres dieux, « ce prophète-là doit mourir. Et si vous vous dites en vous- « mêmes : Comment saurons-nous quel est l'ordre que Jahvéh « n'aura point donné ? » Si un prophète parle au nom de « Jahvéh et que la chose n'arrive pas et ne s'accomplit pas, « c'est un ordre que l'Éternel n'aura point donné : le pro- « phète aura parlé dans sa présomption, vous ne devez pas « en avoir peur [2]. »

Le code soi-disant mosaïque existe encore, au moins dans ses parties principales. Il a été intercalé plus tard dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Deutéronome, et il en forme la section législative [3]. La lecture achevée, Josias, « se plaçant « sur l'estrade, proclama le pacte avec Jahvéh, savoir de « suivre Jahvéh de cœur et d'âme, de garder ses com- « mandements, préceptes et ordonnances, et de valider « ainsi les paroles de ce pacte, telles qu'elles étaient

1 *Cf.* p. 406-409. — 2. *Deutéronome*, XVIII, 18-22. — 3. Les chapitres IV, 44-XXVI et XXXVIII (Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 15-17; Reuss, *la Bible : l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 160).

« écrites dans ce livre ». En terminant la rédaction de son code, l'auteur avait adopté une fois de plus le ton menaçant des prophètes à l'égard de Juda. « Si vous n'obéissez « point à Jahvéh, si vous ne pratiquez point ses comman- « dements et ses lois que je vous prescris aujourd'hui, toutes « les malédictions vous frapperont et s'accompliront sur « vous. Vous serez maudits à la ville, maudits à la campagne. « Maudit sera votre panier et votre pétrin, maudit le fruit « de vos entrailles et le fruit de vos champs ; vos vaches et « vos brebis seront stériles. Vous serez maudits dans toutes « vos entreprises... Le ciel au-dessus de vos têtes sera d'ai- « rain, et la terre sous vos pieds sera de fer : Jahvéh fera « que la pluie qu'il faut à votre terre soit du sable et de la « poussière qui tombera du ciel jusqu'à ce que vous soyez « ruinés.... Quand vous vous fiancerez à une femme, un « autre la possédera ; quand vous bâtirez une maison, vous « n'y demeurerez pas ; quand vous planterez une vigne, « vous n'en goûterez pas le fruit.... Vos fils et vos filles « seront livrés à d'autres peuples ; vos yeux le verront et « ne cesseront de se consumer de regrets, et votre main « sera impuissante.... Jahvéh fera lever contre vous un peu- « ple venant de loin, de l'extrémité de la terre, et fondant « sur vous avec la rapidité de l'aigle ; un peuple dont vous « ne comprendrez point la langue, un peuple au regard fa- « rouche, qui ne respectera pas le vieillard, ni n'aura pitié « de l'enfant... Il vous assiégera dans vos villes, jusqu'à ce « qu'il ait abattu dans tout le pays vos plus hautes et vos « plus fortes murailles, dans lesquelles vous mettez votre « confiance, et, quand il vous assiégera dans toutes les villes « du pays que Jahvéh votre Dieu vous donne, vous en vien- « drez, dans la détresse et l'angoisse où vous réduiront vos « ennemis, à manger le fruit de vos entrailles, la chair de « vos fils et de vos filles que Jahvéh vous aura donnés.... Et « Jahvéh vous dispersera parmi toutes les nations d'une ex- « trémité de la terre à l'autre, et vous y servirez d'autres « dieux inconnus à vous et à vos pères, du bois et de la « pierre. Et chez ces nations vous n'aurez ni repos, ni place « tranquille où vous mettrez le pied.... Votre vie vous appa- « raîtra comme suspendue à un fil, vous n'en serez jamais

« sûrs, mais vous serez en larmes nuit et jour. Le matin « vous direz : « Que n'est-il déjà soir ! » et le soir vous « direz : « Que n'est-il déjà matin ! » par suite des terreurs « qui vous hanteront et du spectacle que vous aurez sous « les yeux[1]. » L'invasion, récente encore, des Cimmériens[2] avait rempli les esprits d'épouvante : le peuple s'humilia et la persécution commença contre les païens et les partisans du vieux culte. Les dieux étrangers furent détruits, les hauts lieux souillés à plaisir, les prêtres des Baalim égorgés sur leurs propres autels. Quand tout fut fini, Josias ordonna de célébrer la Pâque « en la manière qu'il est prescrit au Livre « de cette alliance. — Et certes jamais Pâque ne fut célé- « brée, ni au temps des Juges, qui avaient jugé en Israël, « ni au temps des rois d'Israël et des rois de Juda, comme « cette Pâque qui fut célébrée en l'honneur de Jahvéh, dans « Jérusalem, la dix-huitième année du roi Josias[3]. »

Le premier enthousiasme une fois calmé, la réaction se fit sentir, dans les hautes classes, comme dans le peuple, et de vrai, le spectacle que l'Asie présentait était de nature à provoquer le doute parmi les fidèles. L'Assyrie, cette Assyrie que leurs prophètes leur avaient montrée comme l'instrument irrésistible des vengeances du Très-Haut, non seulement elle avait été culbutée du rang qu'elle occupait parmi les nations, mais elle agonisait sous l'étreinte de Cyaxare. Et d'autre part, cette Égypte dont ils leur avaient prédit la destruction sous les coups de l'Assyrie, elle sortait de ses ruines plus vigoureuse que jamais. Si elle se décidait à reparaître au-delà de l'isthme, quelle attitude Juda devrait-il adopter entre ce pouvoir rajeuni et l'Assyrie moribonde ? La crise éclata au printemps de 608. Ninive, assiégée par les Mèdes, était sur le point de capituler, et l'ouverture de sa succession n'était plus qu'une question de jours : si Néchao tardait plus longtemps à saisir sa part, il risquait de voir la succession se régler sans lui et de trouver un autre en possession. Il quitta Memphis, et une fois de plus une armée égyptienne s'ache-

1. *Deutéronome*, XXVIII. — 2. Voir p. 582-584 de cette *Histoire*. — 3. II *Rois*, XXXII-XXXIII ; II *Chron.*, XXXIV-XXXV. Pour l'histoire de Josias et de sa réforme religieuse, voir Kuenen. *The Religion of Israël*, t. II, p. 6-42 ; Reuss, *la Bible* · *l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 154-211.

mina sur la route traditionnelle de l'Euphrate. Ce n'était plus, comme un siècle auparavant, un assemblage aventureux de bandes éthiopiennes et de contingents féodaux, condamnés à la défaite par la haine et les méfiances qui les divisaient. Tous les éléments qui la constituaient, Égyptiens, Libyens, Grecs, Cariens, étaient bien dans la main de leur chef et s'avançaient en une masse compacte et irrésistible « comme le Nil; ses flots roulent en avant ainsi qu'une « rivière. Il dit : « Je me lève, j'inonde la terre, je vais noyer « cités et peuples! Chargez chevaux, chars, élancez-vous au « galop! Que les guerriers marchent, l'Éthiopien et le Li-« byen bien abrités sous son bouclier, l'Égyptien tendant « son arc[1]. » Sitôt que Josias l'apprit, il n'hésita pas : il convoqua ses troupes et il se prépara à repousser l'attaque. Néchao affecta de dédaigner cet ennemi : « Qu'ai-je à faire « avec toi, roi de Juda? lui demanda-t-il. Je ne viens pas « contre toi aujourd'hui, mais contre la maison avec qui j'ai « guerre, et Dieu m'a commandé de me presser. Abstiens-toi « de provoquer Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne te « détruise[2]. » Il pensa que son message serait écouté, et il poussa au Nord sans attendre la réponse; mais si bas que Ninive fut déchue, Josias ne se crut pas délié des serments qu'il lui avait prêtés. Confiant dans l'aide de Jahvéh, il marcha parallèlement à l'envahisseur et il alla l'attendre à Mageddo, dans l'endroit même où neuf siècles plus tôt Thoutmôsis III avait vaincu les Syriens confédérés[3]. Les Juifs plièrent sous le choc et se débandèrent: Josias fut percé d'une flèche, et Néchao, sans plus s'inquiéter de lui, continua sa course. Il s'arrêta à l'Euphrate, sous les murs de Carchémis, puis, après avoir placé des garnisons dans quelques postes importants, il redescendit vers le Sud. Il séjourna quelque temps à Riblah pour y recevoir les hommages des princes syriens, et là il apprit que les Juifs, sans consulter son bon plaisir, avaient proclamé roi Joachaz, fils de Josias, qu'ils jugeaient sans doute disposé à suivre la politique de

1. *Jérémie*, XLIV, 7-9, où cette description est donnée de l'armée vaincue à Carchémis, mais qui était identique à celle-là pour la composition — 2. *II Chroniques*, XXXV, 20-2? — 3. Voir plus haut, p. 234-236.

son père. Il le déposa après trois mois de règne, et il le remplaça par son frère aîné Éliakim, auquel il imposa le nom de Joïakîm : la Judée fut frappée d'une amende de cent talents d'argent et d'un talent d'or. De retour à Memphis il voulut glorifier la mémoire des mercenaires grecs qui l'avaient aidé, et il consacra dans le temple d'Apollon Branchides, à Milet, la cuirasse qu'il avait portée durant la campagne[1] Après cinq siècles de faiblesses et de discordes, l'Égypte se retrouvait une fois encore maîtresse de la Syrie[2].

Tandis qu'elle triomphait, Ninive achevait de succomber : Sinsharishkoun, à bout de ressources, agit comme tant de rois orientaux, et il se brûla dans son palais plutôt que de tomber aux mains de Cyaxare (608). Les Babyloniens ne participèrent pas au pillage des temples par respect pour les dieux qui étaient identiques aux leurs, mais les Mèdes n'éprouvèrent point les mêmes scrupules : « Leur roi, l'in« trépide, détruisit entièrement les sanctuaires des dieux « d'Assour et des cités d'Accad qui s'étaient montrées hos« tiles envers lui et ne lui avaient point prêté assistance. Il « détruisit leurs livres saints sans en laisser subsister un « seul ; il ravagea leurs cités et il les dévasta comme si elles « n'avaient jamais existé[3]. » Ninive à bas, l'empire s'effondra du coup : au bout de quelques années, son histoire n'était qu'un thème de légende ; moins de deux siècles après, on ne connaissait plus d'une manière certaine le site de sa capitale, et une armée grecque passa presque à l'ombre de ses tours démantelées, sans soupçonner qu'elle avait devant elle ce qui demeurait de la cité, où vingt générations de monarques tout puissants avaient résidé dans leur gloire[4]. Certes les autres grandes nations de l'Orient, l'Égypte et la Chaldée, n'avaient pas épargné les vaincus aux jours de leur prospérité : les Pharaons des dynasties thébaines avaient

1. *II Rois*, xxiii, 29-35; cfr. *II Chroniques* xxxvi, 1-4. Hérodote, II, clix, nomme Magdolos la ville où la bataille fut livrée. — 2. Hérodote, II, clix. Le gros scarabée du Musée du Caire, déjà publié par Mariette, *Monuments divers*, pl. 48 *c*, est le seul monument connu jusqu'à présent des victoires de Néchao. — 3. *Cylindre de Nabonide*, Col. II, l. 2-41. — 4. Xénophon, *Anabase*, III iv, § 1, où les citées ruinées de Mespila et de Larissa ne sont autres que Kalakh et Ninive.

oulé l'Afrique et l'Asie sous leurs sandales et emmené en sclavage des populations entières. Mais du moins, à côté e leur œuvre de colère, ils avaient accompli une œuvre de vilisation. C'est d'Égypte et de Chaldée que les arts et les ciences de l'antiquité sont venus; l'Égypte et la Chaldée ous ont légué les premières connaissances sérieuses qu'on it eues en astronomie, en médecine, en géométrie, dans es sciences physiques et naturelles; si les monuments de Chaldée ont péri sans retour, ceux de l'Égypte sont ncore debout pour nous prouver à quel degré de perfection es premiers-nés des hommes avaient haussé l'architecture. t si maintenant nous demandons à l'Assyrie autre chose ue des conquêtes, elle ne possédait rien en elle qu'elle 'eût emprunté à ses voisins. Elle emprunta ses sciences la Chaldée, ses arts à la Chaldée et un peu à l'Égypte, on écriture à la Chaldée, sa littérature scientifique et religieuse à la Chaldée; la seule chose qui lui appartienne en ropre, c'est la férocité de ses généraux et la bravoure de es soldats. Du jour qu'elle surgit dans l'histoire, elle ne écut que pour la guerre et pour la conquête; le jour où épuisement de sa population ne lui permit plus les succès u champ de bataille, elle n'eut plus sa raison de vivre et lle disparut[1].

1. Voici, autant qu'on peut le rétablir, le tableau de la dynastie des Sargonides :

Sharoukin (721-704) (Sargon II).
Sinakhirba (704-680) (Sennachérib).
Ashshourakhiddin (680-667) (Asarhaddon).
Ashshourbanabal (667-625) (Sardanapale).
Ashshourétililani (625-620).
Sinsharishkoun (620-608) (Saracos).

CHAPITRE XII

LE MONDE ORIENTAL AU TEMPS DE L'EMPIRE MÈDE

L'empire mède et Cyaxare : la Lydie. — La religion iranienne ; Zoroastre, les Mages. — L'empire chaldéen et le monde oriental, depuis la destruction de Ninive jusqu'à la chute de l'empire mède.

L'empire mède et Cyaxare : la Lydie.

Deux grands royaumes sortirent à la fois de ses ruines. Cyaxare s'attribua l'Assyrie propre et ses dépendances sur le Haut-Tigre. Nabopolassar joignit à la possession de Babylone la suzeraineté sur la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, l'Élam : il prétendit même étendre sa domination au delà de l'isthme, et il considéra les rois d'Égypte comme ses feudataires, pour ce qu'ils avaient, quelques années durant, relevé de Ninive[1]. On pouvait craindre qu'après avoir fourni un effort commun dans l'action contre l'ennemi, ils ne fussent mécontents l'un et l'autre de leur part des dépouilles et qu'ils ne se heurtassent bientôt, mais il n'en fut rien. Soit tolérance, soit crainte mutuelle, ils s'évitèrent, et leur neutralité réciproque assura la paix du monde oriental pendant plus d'un demi-siècle.

L'histoire de Cyaxare nous est presque inconnue durant les années qui suivirent son triomphe : on devine seulement les obstacles qu'il rencontra, et l'on constate le résultat des guerres qu'il entreprit pour les surmonter. Les régions qui s'étendent entre la Caspienne et le Pont-Euxin avaient été bouleversées par les Cimmériens et par les Scythes. Rien n'y subsistait plus de l'ordre de choses qui y avait prévalu si longtemps, et les barbares semblaient être incapables d'é-

1. La trace de cette prétention se retrouve dans les fragments de Bérose, où le roi d'Égypte est traité de *satrape*, ὁ τεταγμένος σατράπης ἐν τῇ Αἰγύπτῳ.... (fragm. 14, dans Müller-Didot, *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 506).

difier quoi que ce fût à la place de ce qu'ils avaient renversé. L'Ourartou était rentré dans ses limites anciennes au pied de l'Ararat, et l'on ne sait qui le gouvernait : la civilisation d'Argishtis et de Ménouas s'était évanouie presque complètement avec leur dynastie, et le peuple, qui ne s'en était jamais imprégné profondément, était retombé bientôt dans une demi-barbarie. Des masses confuses d'aventuriers européens se remuaient dans les régions de l'Araxe, cherchant un canton où s'établir, et ils ne réussirent que beaucoup plus tard à s'emparer de celui qui tira son nom de Sacasène[1] de la principale de leurs tribus. Les Moushkou et les Tabal, ceux du moins qui n'avaient pas péri sous la tourmente, s'étaient réfugiés dans les montagnes qui bordent la Mer Noire, et où les Grecs les fréquentèrent sous les noms de Mosynèques et de Tibaréniens[2]. Les restes des Cimmériens les avaient remplacés dans la Cappadoce, tandis que les Phrygiens gagnaient du côté de l'Est et se répandaient sur le bassin du Haut Halys, puis sur l'ancien Milid-dou[3], qui bientôt reçut d'eux le nom d'Arménie. Tout cela s'agitait, se choquait, se chassait de contrée en contrée, formait bien « le chaudron bouillant » que le prophète hébreu entrevoyait dans ses visions[4], et qui tantôt débordait sur les nations voisines, tantôt se consumait en grondements inutiles.

Cyaxare employa près d'un quart de siècle à conquérir et à régulariser ce chaos : il y réussit enfin et, toujours victorieux, il parvint aux bords de l'Halys, mais là il se trouva soudain face à face avec des ennemis d'autre valeur, les Lydiens. La Lydie avait changé deux fois de dynastie depuis l'émigration des Toursha et des « peuples de la mer ». Selon la tradition nationale, la lignée des Atyades avait été remplacée par une famille d'Héraclides, dont le fondateur Agron possède une généalogie plus mythique encore que sa personne : il descendait d'Hercule et d'une esclave de Jardanos par Alkæos, Bèlos et Ninos. Faut-il voir dans les noms

1. Strabon, XI, viii § 4, p. 511. — 2. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 243-246. — 3. L'origine phrygienne des Arméniens est indiquée déjà par Hérodote, VII, lxxiii. — 4. *Jérémie*, I, 13 ; v. plus haut, p. 583.

assyriens de ces derniers un souvenir de la domination hittite[1]? Agron eut pour successeurs vingt et un rois, chacun fils du précédent et dont les règnes additionnés forment un total de cinq cents ans[2]. On ignore ce qu'ils furent pour la plupart, et ce qu'on nous dit des autres nous transporte en pleine légende. Kamblês était tourmenté d'une faim si féroce qu'une nuit, pendant son sommeil, il dévora la reine[3]; la femme de Mêlés enfanta un lion[4]. Le récit de l'expédition, en Palestine, d'un général lydien qui aurait fondé Ascalon au temps d'Alkimos[5], peut être un souvenir effacé des migrations tyrrhéniennes et semble montrer que, longtemps encore après la crise des peuples de la mer, les Lydiens partaient en course aux côtes d'Égypte et de Syrie. Vers 687, ces Héraclides furent renversés à leur tour[6].

La Lydie était, comme les autres contrées de l'Asie Mineure, un véritable État féodal. Au-dessous du roi, qui résidait à Sardes, s'échelonnait une hiérarchie de grands vassaux et de princes, alliés pour la plupart à la famille régnante et munis chacun de privilèges spéciaux. Thyessos, Kelænæ, Daskylion, Tyrrha, étaient le siège d'autant de dynasties subalternes, dont les prétentions et les rébellions perpétuelles restreignaient singulièrement le pouvoir du suzerain. Depuis près d'un siècle déjà, les Héraclides n'exerçaient plus que l'apparence du pouvoir : deux clans issus du sang royal, celui des Tylonides et celui des Mermnades, se disputaient le poste de compagnon du roi, qui mettait toutes les forces de l'État à la disposition du titulaire. Un certain Gygès, le premier des Mermnades dont nous ayons le nom, avait été élevé à cette dignité par le vieux Kadys, et son fils Daskylos, lui avait succédé pendant le principat d'Ardys, vers 740. Une conspiration à la tête de laquelle était Alyattès,

1. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, t. I, p. 427. — 2. Hérodote, I, vii. — 3. Athénée, X, 8, probablement d'après Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 38-39); cf. Nicolas de Damas (*Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 372). — 4. Hérodote, I, lxxxiv. — 5. Xanthos (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 43) et Nicolas de Damas (*Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 372) dans Étienne de Byzance, *s. v.* Ἀσκάλων. — 6. En 724 d'après la chronologie ordinaire. Les monuments assyriens prouvent que Gygès vivait encore entre 666 et 660, et ils nous forcent d'abaisser ce chiffre.

l'héritier du trône, substitua pour un temps l'influence des Tylonides à celle des Mermnades. Sadyattès, le dernier des Héraclides, crut peut-être contenter les deux factions rivales en leur partageant les emplois les plus élevés : tandis que le Tylonide était le compagnon du roi et à ce titre dépositaire de la hache à deux tranchants, symbole de l'autorité suprême, Gygès, prince de Tyrrha, remplissait les fonctions de majordome. Mécontent de la part qui lui était dévolue, il se révolta ouvertement, tua Sadyattès et ceignit le diadème (687)[1]. Son histoire devint plus tard pour les Grecs un sujet de roman sur lequel leur fantaisie travailla sans contrôle. Gygès ne fut plus pour eux un vassal qu'une rébellion heureuse avait porté au trône : ils lui attribuèrent une origine des plus basses. Les Cariens avaient alors le privilège de fournir aux armées orientales un de leurs éléments les mieux disciplinés. Opprimés par les colons grecs, ils s'expatriaient volontiers et ils allaient prendre du service au dehors, en Égypte ou en Phénicie[2] : en Lydie, ils remplissaient la garde royale, et leurs chefs exerçaient une influence prépondérante. Gygès, fils de Daskylès, était un chef d'aventuriers de race carienne, entré aux gages de la Lydie; il usurpa graduellement les prérogatives de la royauté, puis il assassina, d'accord avec la reine, Candaule, le dernier descendant des Héraclides. Hérodote contait déjà, d'après le poète Archiloque, que Candaule, affolé par la beauté de sa femme, la montra nue à Gygès : la reine, outrée



La Hache aux mains de Zeus Labraundos.

1. Les principaux traits de cette histoire sont empruntés à Nicolas de Damas (*Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 380-386), qui lui-même les avait tirés probablement de Xanthos le Lydien. Gelzer (*Das Zeitalter des Gyges* (*Rheinisches Museum*, t. XXXV, p. 518-528) a rétabli la suite des événements avec beaucoup de vraisemblance, et je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de reproduire son récit. — 2. Voir p. 571-572 de cette *Histoire*.

de ce qu'elle considérait comme un affront, força le favori à tuer son maître, puis elle lui donna sa main et la couronne[1]. Le récit de Platon est plus merveilleux. Après un orage terrible, un berger du roi de Lydie aperçoit une fente dans le sol et il y descend. Il y trouve un grand cheval de cuivre à moitié brisé, et, dans les flancs du cheval, le cadavre d'un géant, qui porte au doigt une bague d'or. Il s'aperçoit que la bague peut le rendre invisible à volonté, va chercher fortune à la cour, séduit la reine, poignarde le roi et se substitue à lui[2]. D'après une troisième légende, il ne commet son crime et ne monte sur le trône que pour accomplir un oracle. Tandis que Toudô, fille du roi des Mysiens, n'était encore que la fiancée de Sadyattès, deux aigles géants s'abattirent sur le toit de sa chambre à coucher, et les devins conclurent de ce présage qu'elle serait en une seule nuit la femme de deux rois : la nuit des noces, Gygès tua son maître, et il épousa la reine sur place[3]. Le changement de dynastie ne s'accomplit pas sans lutte. Les partisans des Héraclides coururent aux armes et se préparèrent à défendre la cause des souverains légitimes. Gygès, appuyé par les mercenaires cariens, préféra s'en rapporter à la décision d'Apollon Delphien ; elle lui fut favorable. « Dès qu'il fut assis fermement sur le trône, il envoya à Delphes des présents considérables, comme en font foi les offrandes en argent qu'il plaça dans le sanctuaire. Outre cet argent, il donna un grand nombre de vases en or, parmi lesquels les plus remarquables sont les gobelets, au nombre de six, et du poids de trente talents, qui sont déposés dans le trésor corinthien[4]. »

L'avènement des Mermnades fut pour la Lydie le commencement d'une ère nouvelle. Elle avait toujours été une terre vaillante et belliqueuse, féconde en hommes, nourricière de chevaux vigoureux ; mais les Héraclides n'avaient pas exploité les ressources qu'elle offrait pour la conquête. Gygès n'eut pas de peine à réveiller les instincts guerriers de son peuple.

1. Hérodote, I, VIII-XIII. Voir l'analyse de cette légende dans Gelzer, *Das Zeitalter des Gyges* (*Rh. Museum*, t. XXXV, p. 515-518). — 2. Platon, *République*, II, 3. — 3. Nicolas de Damas, dans Müller-Didot, *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 380-386. — 4. Hérodote, I, XIII-XIV.

Sardes, appuyée sur un rocher dont les flancs à pic défient de trois côtés l'escalade, était naturellement presque imprenable : il la changea en un vrai camp retranché, où sa cavalerie se reposait chaque hiver, et d'où elle partait presque chaque printemps pour quelque aventure nouvelle. De ses campagnes à l'intérieur on ne sait rien, si ce n'est qu'il annexa plusieurs cantons de la Phrygie à son royaume[1]. Ce n'était toutefois là que le moindre de sa tâche : le plus



Cavaliers lydiens.

pressé pour lui était de se frayer un chemin à la mer. Les colonies grecques, éoliennes et ioniennes, barraient l'embouchure de toutes les rivières qui arrosaient son territoire : Smyrne et Phocée fermaient la vallée de l'Hermos et bloquaient Sardes; Colophon commandait l'entrée du Caystros, Milet celle du Méandre. Gygès débuta par s'emparer de la côte carienne au sud, au nord de la Troade[2] et de la Mysie, depuis le golfe d'Adramyttion jusqu'au delà du Rhyndakos. Les Grecs le secondèrent d'abord dans ses ambitions : les Milésiens se liguèrent même avec lui pour établir la colonie d'Abydos sur l'Hellespont[3]. Mais leurs intérêts différaient

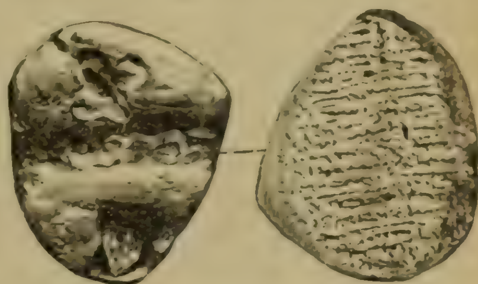
1. Strabon, l. XIII, I, 22. — 2. Strabon, l. XIII, I, 22; XIV, I, 6. — 3. Strabon, I, XIII, 2.

trop des siens pour que l'entente persistât longtemps. La guerre éclata entre les Lydiens et l'Ionie, et se prolongea sans trêve pendant un siècle et demi : la cavalerie lydienne se répandait dans la banlieue des cités helléniques, brûlait les vergers, détruisait les villages, pillait les temples, razziait les hommes et les bestiaux. Gygès assiégea Milet et Smyrne sans succès, mais il prit Colophon[1] : ici encore la légende s'est mêlée à l'histoire pour attribuer une cause extraordinaire à ses succès. On conta qu'il avait pour favori un jeune homme d'une beauté merveilleuse, nommé Magnès, et que les Magnésiens défigurèrent au point de le rendre méconnaissable : il les assiégea et il ne se retira qu'après les avoir châtiés cruellement[2]. Rien ne prouve qu'il ait jamais possédé une cité grecque autre que Colophon, mais, malgré divers échecs, la politique qu'il avait inaugurée eut les résultats les plus heureux pour sa dynastie. La Lydie était demeurée jusqu'alors un État purement oriental, et elle n'avait eu qu'une part modeste dans le développement général de l'histoire. Gygès l'arracha au milieu dans lequel elle avait vécu, et il l'introduisit dans le concert des États helléniques. La culture de l'Ionie s'infiltra à la cour des Mermnades, et elle y effaça peu à peu la trace des influences hittites et assyriennes qui l'avaient précédée.

Les anciens se demandaient qui avait inventé la monnaie, Phidon d'Argos ou les rois lydiens[3] : les modernes se sont décidés en faveur de ces derniers[4]. Les peuples les plus policés, les Égyptiens, les Assyriens, les Hittites, les Phéniciens, avaient pourvu par l'échange aux opérations journalières entre gens d'une même ville et à celles du commerce international. Les marchés étaient un simple troc de denrées nécessaires ou de produits de luxe : un monument d'époque

1. Hérodote, I, xiv. — 2. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 395, probablement d'après Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 40); cf. Suidas, *s. v.* Μάγνης, où il est question du poète Magnès de Smyrne. — 3. Pollux, IX, 83. — 4. Rawlinson, *On the invention of coining and the earliest Specimens of Coined Money*, dans son *Herodotus*, t. I, p. 563-568; H. Lenormant, *les Monnaies royales de la Lydie*, 1876, Paris, et *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I (1878), 125 sqq.; Barcley Head, *Coinage of Lydia and Persia*, 1877, dans les *Numismata Orientalia*, I.

memphite nous montre des ménagères allant au bazar et y achetant des souliers, des légumes, des liqueurs avec des éventails, des colliers en verroterie et d'autres menus objets. On avait cependant reconnu déjà que les métaux nobles, l'or, l'argent, et, parmi les métaux vils, le cuivre, étaient l'instrument le plus sûr et le plus commode des transactions. D'abord employés à l'état brut, en poudre ou morceaux irréguliers, on s'habitua bientôt à leur imposer des figures régulières et à les couler en lingots, échelonnés selon le système de poids en usage chez chaque peuple, et ramenés à des tailles assez faibles pour représenter les valeurs minimes dont on a besoin au courant de la vie. Ces lingots ne recevaient aucune marque officielle destinée à garantir l'exactitude du poids et la pureté du titre; c'était une marchandise dont il fallait vérifier la qualité et évaluer la quantité à la balance, chaque fois qu'elle changeait de main. Les banquiers lydiens et les rois de Lydie, Gygès le premier[1], imaginèrent de les timbrer d'une empreinte déterminée qui leur assurât un cours légal. Le métal qu'ils choisirent pour cet usage fut non pas l'argent ou l'or pur, mais cet alliage naturel d'or et d'argent que les anciens appelaient électrum, et qu'ils recueillaient dans les lavages du Pactole ou dans les filons quartzeux du Tmolos ou du Sipylos[2]. Le type de ces monnaies primitives diffère assez sensiblement de celui qui a prévalu depuis. Ce sont des pastilles de métal, ovoïdes, légèrement aplaties sur les côtés, n'offrant au droit qu'une surface striée, et montrant au revers l'em-



Monnaie lydienne au renard.

1. L'or de Gygès, Γυγαδάς χρυσός, est cité par Pollux, III, 87. — 2. L'électrum était, à probablement parler, un alliage renfermant plus de 20 pour 100 d'argent; toutefois le duc de Luynes a démontré (*Revue numismatique*, 1856, p. 89), que l'électrum des pièces lydiennes contient une proportion d'argent très supérieure à ce chiffre.

preinte profondément enfoncée en creux de trois poinçons, dans l'un desquels on distingue encore le renard, emblème d'Apollon Bassareus. L'usage s'en répandit rapidement, et les Grecs ne furent pas les moins prompts à imiter l'exemple que les Lydiens leur donnaient. Phidon d'Argos appliqua à l'argent ce qui n'avait été encore essayé qu'avec l'électrum, et il frappa des pièces au type de la tortue dans l'île d'Égine, dont il était le maître. Moins de deux siècles plus tard, l'usage de la monnaie s'était répandu dans tout le monde antique.

Le règne de Gygès se termina par un désastre. Pressé des Cimmériens, il avait reçu en rêve l'avis de prêter hommage au roi d'Assyrie, Assourbanabal, dont les premiers succès remplissaient de bruit le monde oriental. Du jour qu'il eut obéi à l'ordre d'en haut, la fortune se déclara pour lui : il choisit parmi ses prisonniers deux chefs qu'il manda enchaînés à Ninive[1]. Mais, le péril passé, il se repentit de sa démarche et il expédia des secours aux Égyptiens révoltés. Bientôt après, les Cimmériens, ayant groupé autour d'eux les Trères et d'autres tribus thraces, revinrent à la charge sous la conduite d'un certain Tougdamis. Cette fois, la chance les favorisa. Gygès fit de son mieux pour soutenir leur choc, mais ses lanciers se débandèrent devant l'élan désordonné des Barbares; il fut tué dans la déroute de ses soldats, et son corps demeura sans sépulture[2]. La Lydie entière fut dévastée et Sardes prise, à l'exception de la citadelle (652) : Ardys, revenant à la politique première de son père, implora le secours de l'Assyrie. Il s'en trouva bien : vers 640, Tougdamis succomba dans les gorges du Taurus sous les coups des généraux d'Assourbanabal. Ardys recouvra dès lors la plus grande partie du territoire perdu et s'agrandit aux dépens des cités grecques[3]; il isola Milet du reste de la confédération ionienne, en occupant l'acropole fortifiée de Priène[4] Sadyattès (615-610) écrasa deux fois l'infanterie

1. Voir plus haut, p. 539. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-68, 71-75. — 3. Hérodote, I, xv. Je considère la mention d'Hérodote comme se rapportant à la grande invasion où périt Gygès, et non pas à une invasion postérieure (Cf. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 79). — 4. Hérodote, I, xv, attribue quarante-

milésienne dans les plaines basses du Méandre. Alyatte, qui lui succéda en 610, désespérant de forcer la ville, essaya de la réduire par la famine. « Chaque été, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, il partait à la tête de son armée, qu'il faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il gâtait entièrement les récoltes et les fruits. » Il se conduisait avec une modération relative dont les Grecs lui surent gré. Il évitait de détruire les habitations et les édifices consacrés au culte : une fois, l'incendie qui ravageait la plaine ayant gagné le temple d'Athéna, près d'Assêsos, il le rebâtit à ses frais. Son obstination échoua devant la fermeté des Milésiens. Il traita avec eux, se rejeta sur d'autres cités moins fortes, enleva Smyrne[1] : il avait établi sa suzeraineté jusque sur la rive gauche de l'Halys, quand les Mèdes parurent à la rive opposée.

La Lydie était trop riche et trop fertile pour ne pas exciter la convoitise de Cyaxare : la tradition courante chez les Grecs, un siècle plus tard, avait inventé un véritable roman pour expliquer les origines du conflit. Un corps de Scythes nomades, que le Mède avait à son service, le quitta soudain, disait-on, et se réfugia auprès d'Alyatte : il réclama ces transfuges, n'obtint pas leur extradition et déclara la guerre. Il s'aperçut bientôt que l'ennemi qu'il avait devant lui était trempé d'autre façon que les barbares de la Haute Asie. De vrai, l'armée d'Alyatte était inférieure en nombre à la sienne, mais elle l'emportait par la valeur des éléments qui la composaient et des chefs qui la commandaient : Cyaxare n'avait rien qu'il pût comparer aux lanciers cariens, aux hoplites d'Ionie, à la grosse cavalerie lydienne. La lutte se prolongea six ans à succès égal, et les deux armées, après plusieurs batailles indécises, allaient se rencontrer une fois encore, lorsque le soleil s'éclipsa soudain. Les peuples de l'Iran ne voulaient combattre qu'à la pleine lumière du soleil, et les Lydiens, bien que prévenus, dit-on, par Thalès, du phénomène qui se préparait, n'étaient peut-

neuf ans de règne à Ardys; Eusèbe lui en donne trente-sept, qui est le chiffre adopté ici. — 1. Hérodote, I, XVI-XXV.

être pas plus rassurés que leurs adversaires : on se sépai sur-le-champ. La tradition recueillie par Hérodote racontait que le Syennésis de Cilicie, allié du roi lydien, et le Babylonien Nabonide[1] (Labynètos), qui soutenait Cyaxare, proposèrent un armistice et persuadèrent aux rivaux de s'accommoder. L'Halys resta la limite officielle des deux royaumes ; pour consolider l'alliance, Alyatte maria sa fille Aryènis avec Astyage, fils de Cyaxare. Selon l'usage du temps, les deux princes, après s'être prêté le serment d'amitié l'un à l'autre, scellèrent le contrat en se piquant le bras mutuellement et en buvant le sang qui coulait de la blessure (585)[2].

Cyaxare ne survécut pas longtemps à la conclusion du traité : il mourut en 584, plein de gloire et de jours. Peu de princes eurent une destinée aussi brillante que la sienne, même dans ce siècle de fortunes soudaines et de triomphes éclatants. Héritier d'un royaume sans cohésion et sans organisation, proclamé roi au lendemain d'une défaite où son père avait succombé, assailli par des hordes barbares, il surmonta tous les obstacles par sa ténacité et par sa vaillance; les Scythes détruits, il écrasa les Assyriens, conquit l'Asie orientale, l'Arménie, la Cappadoce. A son avènement, la Médie était confinée dans une petite portion du plateau de l'Iran : à sa mort, l'empire mède s'étendait des bords de l'Helmend à la rive orientale de l'Halys[3].

1. Le nom de Nabonide est dû à une erreur d'Hérodote ou de ses informations : c'est en effet Nabuchodorosor qui régnait alors à Babylone. — 2. Hérodote, I, LXXIII-LXXIV. La date de 610 a été admise par la plupart des historiens (cf. Grote, *History of Greece*, t. II, p. 418; Rawlinson, *Herodotus*, t. I. p. 302-304, et *The five great Monarchies*, t. II, p. 409-413); d'autres ont préféré voir dans l'éclipse mentionnée par Hérodote celle de 597 (Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 353). Il me semble que la date du 28 mai 585 (Bosanquet, *Fall of Nineveh*, p. 14; Unger, *Kyaxares und Astyages*, p. 35-37) convient mieux que les autres à ce que nous savons présentement de l'histoire du temps. Cicéron (*de Divin.*, I, 86), Pline (*H. N.*, II, 12) et Eusèbe (*Chron. Can.*, II, p. 331) placent la guerre sous le règne d'Astyage. — 3. Pour l'histoire de la Lydie et de ses guerres avec Cyaxare, j'ai suivi presque partout les résultats auxquels est parvenu Radet, *la Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*.

La religion iranienne : Zoroastre, les Mages.

Il est à coup sûr le moins connu de tous ceux qui régirent l'Orient : les historiens de l'âge classique n'ont pu que recueillir les traditions courantes sur lui chez les Perses, et ses princes ne nous ont légué aucun monument qui nous renseigne directement sur leur histoire. Nous l'entrevoyons donc comme à travers un brouillard, organisé à peu près de la même manière que l'empire achéménide, mais plus imparfait, plus fruste, plus proche de la barbarie : c'est une Perse à l'état rudimentaire et dont les rouages sont encore mal engrenés. La machine politique y était montée sur les mêmes principes qui avaient prévalu en Assyrie, en Élam, en Chaldée, dans tous les États avec lesquelles il avait eu des rapports de vassalité, d'alliance ou de guerre : dès que nous perçons ce vernis superficiel, nous rencontrons dans sa vie intérieure et dans sa religion des éléments dont l'originalité nous transporte au milieu d'un monde entièrement nouveau.

La religion y était établie dans ses grandes lignes lorsque le peuple se leva contre Assourbanabal, et le nom même de Fravartish, *le confesseur*, que porte le souverain d'alors[1]. prouve qu'elle était pratiquée dans la famille royale. Nous ne saisissons presque rien des diverses évolutions qu'elle accomplit avant de revêtir la forme la plus ancienne que les livres sacrés nous en ont conservée. Selon les uns, le mazdéisme naquit dans l'Aryanêm Vâedô[2]; selon les autres, il ne se développa qu'en Médie[3] presque au dernier terme des migrations iraniennes. Plus tard on attribua à l'influence d'un seul homme ce qui avait été l'œuvre des siècles : les légendes nationales attribuèrent au prophète Zarathoustra (Zoroastre)[4] l'honneur d'avoir établi la vraie religion. Presque tous les écrivains de l'époque classique s'accordent à

1. Voir plus haut, p. 563, note 4. — 2. Voir plus haut, p. 558, note 1. — 3. James Darmsteter, *Études iraniennes*, t. I, p. 10, sqq.; *The Zend Avesta* p. XLVI sqq; cf. Spiegel dans la *Zeits. der D. Morgenl. Ges.*, t. XXXV, p. 629 sqq. — 4. Le nom de Zarathoustra peut signifier la

placer ce personnage sur les plans les plus reculés de l'antiquité fabuleuse. Hermippos et Eudoxe prétendaient qu'il florissait six ou sept mille ans avant Alexandre, mais Pline le disait de mille ans antérieur à Moïse [1], et Xanthos de Lydie affirmait que six cents années seulement s'étaient écoulees entre sa mort et la campagne de Xerxès contre Athènes[1]. Selon la tradition la plus ancienne, il était né à Raghâ, en Médie[2], ou en Atropatène[3], et il vivait aux premiers âges de la race iranienne, au temps où les tribus étaient encore campées en Bactriane. Il était de race royale et il fut choisi par Dieu, dès avant sa naissance, pour régénérer le monde. Son enfance et sa jeunesse ne furent qu'une lutte incessante contre les démons : toujours assailli, il était toujours vainqueur et il sortait plus parfait de chaque épreuve. Quand il eut trente ans, un génie supérieur, Vôhoumanô, lui apparut et le conduisit en présence d'Ahouramazdâ. Invité à interroger Dieu, il demanda « quelle était la meilleure des créatures qui sont sur la terre ». On lui répondit que celui-là était excellent parmi les hommes dont le cœur est pur. Il voulut ensuite connaître le nom et la fonction de chacun des anges, la nature et les attributs du mauvais principe. Il traversa une montagne de flammes, se laissa ouvrir le corps et verser dans le sein du métal fondu, sans éprouver aucun mal ; après quoi il reçut des mains de Dieu l'Avesta, le livre de la loi, et il fut renvoyé sur la terre[4]. Il se rendit à Balkh,

splendeur de l'or (Oppert, *l'Honnover, le verbe créateur de Zoroastre*, p. 4), rouge, couleur d'or (J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 194), adonné à l'agriculture (Ascoli, dans les *Beiträge zur vergleichende Sprachforschung*, t. V, p. 210), semence de la déesse Ishtar (H. Rawlinson, dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, t. XV, p. 227) ; il y a d'autres étymologies possibles. La plus généralement adoptée aujourd'hui est celle d'Eugène Burnouf, d'après laquelle il signifierait le possesseur de chameaux fauves (J. Darmsteter, *le Zend-Avesta*, t. III, p. LXXVI, note 1). — 1. Müller-Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 44. Ctésias faisait de Zoroastre un roi de Bactriane contemporain de Ainos et Sémiramis (édit. C. Müller-Didot, p. 19). — 2. C'est la tradition défendue par M. de Harlez dans son *Introduction à l'étude de l'Avesta*, Maisonneuve, in-8°, 1882. — 3. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, p. XLXII-L. — 4. Les livres persans modernes nomment ce roi Goushtasp, fils de Lohrasp. Vistâçpa-Goushtasp est devenu en grec Ὑστάσπης, mais le personnage de Vistâçpa n'a rien de commun avec l père de Darius.

auprès de Vîstâçpa, fils d'Aourvatâçpa, qui régnait alors sur la Bactriane, et il y défia les savants de la cour. Pendant trois jours ils essayèrent de le combattre et de l'égarer, trente à sa droite, trente à sa gauche. Lorsqu'ils se furent avoués vaincus, il déclara qu'il venait de Dieu et il commença de lire l'Avesta au souverain. Persécuté par les sages, accusé par eux de magie et d'impiété, il l'emporta sur eux à force d'éloquence et de miracles. Vîstâçpa, sa femme, son fils, crurent en lui, et la plus grande partie du peuple suivit cet exemple. La légende ajoute qu'il vécut longtemps encore, honoré de tous pour la sainteté de sa conduite. Selon les uns, il mourut frappé de la foudre; selon les autres, il fut tué à Balkh par un soldat touranien. On s'est demandé souvent s'il était un personnage historique, ou seulement un héros mythique égaré dans l'histoire. On ne saurait trancher pareille question d'une manière décisive: ce dont on peut être assuré, c'est que, s'il vécut réellement, rien ne nous est arrivé de lui que le nom[1].

Au début, le dieu suprême des Iraniens était « le cercle « entier du ciel[2] », « le plus solide des dieux, car il a pour « vêtement la voûte solide du firmament », le plus beau, le plus intelligent, celui dont les membres ont les proportions les plus harmonieuses. Son corps est la lumière « souveraine et infinie », ses yeux sont le soleil et la lune[3] Plus tard, sans perdre tout à fait son caractère originel, il devint de plus en plus abstrait et il se dégagea presque entièrement de la matière. On emprunta au début pour le représenter le symbole d'Assour, et les sculpteurs le montrèrent sortant à mi-corps du disque ailé qui plane au front des monuments de Ninive[4]; on se le figura par la suite comme un roi de stature imposante qui se révélait de temps en temps aux souverains de l'Iran. On l'appelait Ahouramazdâ[5] « l'omniscient », *Çpentomainyous*, l'esprit du bien, le sage par excellence, « le lumineux, le resplendissant, le très grand

1. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 668-711. — 2. Hérodote, I, cxxxi. — 3. James Darmsteter, *Ormzda et Ahriman*, p. 30-37, et *le Dieu suprême des Aryens*, dans les *Essais orientaux*, p. 120-121. — 4. Voir ce symbole plus haut, p. 354, comparé à la vignette de la page 613. — 5. Les inscriptions cunéiformes en caractères perses écrivent

et très bon, le très parfait et très actif, le très intelligent et très beau [1] ». Il est increé, mais il a créé toute chose [2] et il est assisté dans l'administration de son œuvre par des légions d'êtres qui lui sont soumis. Les plus puissants de ses coadjuteurs sont six génies d'ordre supérieur qu'on appelle les Ameshaçpentas (Amshaspands), « les immortels bienfaisants ». Ils étaient à l'origine des dieux de la nature, le Soleil, la Lune, la terre, les vents, les eaux, mais on leur attribua ensuite des fonctions moins matérielles, et l'on fit d'eux, Vôhoumanô, le « Bon esprit », Ashavahista, le « très-pur », Khshathravairya, le « royaume désidérable », Çpenta ârmaïti, la « sagesse parfaite », Haourvatât, la santé, Ameretât, l'immortalité [3]. Lumineux comme leur maître, « ils ont tous les sept même pensée, même parole, même action, même père, même Seigneur [4] ». Toutefois, chacun d'eux avait son domaine propre dont il s'occupait sans contrôle étranger; Vôhoumanô veillait sur le bétail, Ashavahista sur le feu, Khshathravairya sur les métaux, Çpenta ârmaïti sur la terre, Haourvatât et Ameretât sur les végétaux et sur l'air. Au-dessous d'eux, les Yazatas (Yzeds) [5], répandus par milliers dans l'univers, veillent à la conservation et au jeu de ses organes : l'esprit de la lumière divine, Mithra « aux beaux pâturages », le vigilant Mithra, « qui, le premier des Yazatas célestes, pointe au-dessus du mont Hara [6], avant le soleil immortel aux chevaux rapides, qui le premier, en pompe dorée, saisit les beaux sommets et abaisse son regard bienfaisant

ce nom Aouramazda; le zend dit Ahourômazdâo et le persan moderne Ormouzd, Ormazd. De Mazdâ vient le nom mazdéisme, qu'on donne au système religieux des Iraniens. — 1. *Yaçna*, I, 1. — 2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 21-31, a résumé tous les passages des livres sacrés où il est question d'Ahouramazdâ. — 3. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*. t. II, p. 31-40 : sur les deux derniers, voir James Darmsteter, *Haurvatât et Ameretât*, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, fasc. XXIII. — 4. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 38-43. 5. Yazata, « celui à qui on doit offrir le sacrifice », cf. *yaz*, sacrifier, *yaçna*, sacrifice (J. Darmsteter. *Ormazd et Ahriman*, p. 265-266); ou « digne d'adoration » (E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 218). — 6. Haro Berezaiti, l'Elbourz, sur lequel le soleil se lève, « autour de laquelle tourne mainte étoile, où il n'y a ni nuit ni ténèbres, ni vent froid ou chaud et dont les nuages n'atteignent pas le sommet » (J. Darmsteter, *The Zend Avesta*. t. II, p. 121-152).

sur la demeure des Ariens[1] » ; Mâo, le génie de la lune ; le vent, Vâto ; l'atmosphère, Vayou, « le grand des grands, le fort des forts, le dieu à l'armure d'or », qui amasse l'orage et le lance contre le démon[2] ; Atar, le feu ; Vérethraghna, qui suscite la guerre et qui accorde la victoire ; les différents génies de l'eau, du feu, de l'air et des astres[3]. Ils touchent de près à une classe d'êtres spéciaux, les Fravashis (Frohar ou Feroüer). La Fravashi est « le type divin de chacun des



Ahouramazdâ.

êtres doués d'intelligence, son *idée* dans la pensée d'Ormazd[4] ». Chaque homme, chaque créature née ou à naître, chaque Yazata et Ahouramazdâ lui-même avait sa Fravashi qui veillait sur lui et qui se dévouait entière à son salut. Après la mort de l'homme, les Fravashis restaient au ciel et elles y devenaient une sorte d'esprit indépendant, d'autant plus puissant pour le bien que les créatures auxquelles elles avaient été attachées sur la terre avaient mieux pratiqué la pureté et la vertu[5]. Pendant les six derniers jours de l'année, elles erraient par les villes, demandant : « Qui veut « nous louer? Qui nous offrir un sacrifice? Qui songer à

1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LXI, et t. II, p. 122-123. — 2. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 110-114. — 3. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 41-91 — 4. E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 270. — 5. Spiegel. *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 91.

« nous et nous saluer, nous accueillir par un don de « viande, de vêtements purs et de prières? » Et s'il se trouve un homme qui réponde à leur prière, elles le bénissent : « Puisse-t-il y avoir en sa maison troupes d'animaux et « d'hommes, un cheval léger et un chariot solide, un homme « qui sache la manière de prier Dieu et de présider dans « une assemblée[1]. »

Ahouramazdâ avait fait le monde non par l'acte de ses mains, mais par la magie de sa parole, et il avait voulu que son œuvre fût exempte de fautes. Mais la création ne peut subsister que par l'équilibre des forces qu'elle met en jeu,


Mithra.


Vâto, le dieu du vent.

et l'opposition de ces forces inspira aux Iraniens l'idée qu'elles étaient mues par deux principes ennemis, l'un créateur et utile, l'autre mauvais et meurtrier. Le dieu de l'obscurité et de la mort, Angrômainyous, se dressa contre Ahouramazdâ, le dieu de la lumière et de la vie. Au début, ils régnèrent chacun dans son domaine, rivaux mais non pas adversaires irréconciliables : ils coexistèrent pendant des âges sans entrer en conflit direct, séparés qu'ils étaient par le vide. Tant qu'Ahouramazdâ se renferma inactif dans sa splendeur stérile, le principe du mal sommeilla inconscient de lui-même sous la nuit qui n'avait pas eu de commencement ; mais le jour où l'esprit qui accroît (Çpentomainyous) résolut enfin de se mettre au travail, les premiers essais de son activité vivifiante éveillèrent Angrômainyous[2]. Le ciel

1. J. Darmsteter, *The Zend Avesta*, t. I, I, p. 192-193; cf. *Ormazd et Ahriman*, p. 150-152. — 2. J. Darmsteter *Ormazd et Ahriman*,

n'existait pas encore, ni l'eau, ni la terre, ni le feu, ni le bœuf, ni l'homme, ni les démons, quand le mauvais se rua sur la lumière pour l'étouffer ; mais Ahouramazdâ avait déjà évoqué les ministres de sa volonté, Ameshaçpentas, Yazatas, Fravashis, et il récita la prière de vingt et un mots dans laquelle tous les éléments de la morale sont résumés, l'Ahouna-vairya : « La volonté du Seigneur est la règle du



Un des mauvais génies d'Angrômainyous.

bien. Que les bienfaits de Vôhoumanô soient accordés aux œuvres accomplies pour Mazdâ en ce moment : celui-là fait régner Ahoura qui protège le pauvre. » Angrômainyous fut repoussé, mais de même qu'Ahouramazdâ se manifestait dans tout ce qu'il y a d'utile et de beau, dans la lumière, dans la justice, dans la vertu, il voulut percer dans tout ce qui est nuisible et laid, dans les ténèbres, dans le crime, dans le péché[1]. Il opposa aux six Ameshaçpentas six esprits égaux en force et en puissance : Akômanô, la « pensée mauvaise » ; Andra, le feu destructeur, qui cherche à semer

p. 88-94. — 1. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 121-126

dans le monde le chagrin et le péché; Çaourou, « la flèche de la mort[1] », qui pousse les rois à la tyrannie, les hommes au vol et au meurtre; Nâonghaithya, l'arrogance et l'orgueil; Taourou, la soif; Zaïri, la faim[2]. Il suscita contre les Yazatas les Daêvas (devs) ou démons, qui ne cessent d'assiéger la nature et de s'opposer à la régularité de ses mouvements[3]. Au moment de la création, tandis qu'Ahouramazdâ émettait la lumière, l'homme, tout ce qu'il y a de bon en ce monde, Angrômainyous évoquait les ténèbres, les animaux et les plantes nuisibles : jaloux de l'homme, il chercha à le faire déchoir. Avant l'arrivée de Zoroastre, ses créatures mâles (Yatous) et femelles (Païrikas, Péris) se mêlaient librement à l'humanité et contractaient des alliances avec elle : Zoroastre brisa leurs corps et leur défendit de se révéler autrement que sous forme de bêtes[4], mais leur pouvoir ne sera complètement détruit qu'à la fin des temps. Alors trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhshyatereta, Oukhshyatnémô, Çaoshyañt ou Açtvatereta, dicteront trois nouveaux livres de la loi qui compléteront le salut du monde, mais à Çaoshyañt est réservé l'honneur de porter le coup décisif. La lumière souveraine s'attachera à lui et à ses compagnons; il affranchira les créatures de la corruption et de la pourriture, puis il « rendra l'univers éternellement vivant, éternellement accroissant, maître de lui-même. ». Les ténèbres se dissiperont devant la lumière, la mort devant la vie, le mal devant le bien. « Akoumanô frappe, mais Vôhoumanô le frappera à son tour. La parole de mensonge frappe, mais la parole de vérité la frappera à son tour. Haourvatât et Ameretât frapperont et la faim et la soif ; Haourvatât et Ameretât frapperont la faim terrible, la soif terrible[5]. » Angrômainyous lui-même devra confesser la supériorité d'Ahouramazdâ, et la perfection régnera souveraine[6].

1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LXXIII et LXXII. — 2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 126-130; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 259-265.— 3. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 130-141; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 265-272. Le mot Daêva, qui signifiait primitivement dieu, a passé au sens de démon. — 4. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 145-148. — 5. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. II, p. 308 — 6. Spiegel, *Eranische Alter-*

Au milieu de ce conflit des deux principes, l'homme, assailli par les Daêvas, défendu par les Yazatas, vit selon la loi et la justice dans la condition où le sort l'a jeté. Il doit contribuer autant qu'il est en lui à l'accroissement de la vie et du bien, et suivant qu'il travaille à remplir cette fin naturelle ou qu'il agit pour la contrarier, il est l'*ashavan*, le pur, le fidèle ici-bas et le bien-heureux en l'autre monde, ou l'*anashavan*, le maudit qui se révolte contre la pureté. La plus haute place dans la hiérarchie appartient à l'*âthravan*, au mage dont la voix glace les démons de terreur, puis au soldat dont la massue terrasse les impies; mais, à côté d'eux, le législateur a réservé une place d'honneur à celui qui cultive la terre. « C'est un saint, celui qui s'est construit ici-bas une maison, dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté : il avance la loi d'Ahouramazdâ autant que s'il offrait des sacrifices.[1] » L'homme a été placé ici-bas afin de disputer à Angrômaïnyous les parties stériles du sol : labourer est son premier devoir. Son second est de protéger les créatures d'Ahouramazdâ et d'anéantir celles d'Angrômainyous. Il aidera donc ses coréligionnaires; il leur donnera un vêtement s'ils sont nus, et il ne refusera jamais du pain au laboureur affamé sous peine de tourments éternels. Même sa charité s'étendra aux bêtes mazdéennes, au taureau, au mouton, au hérisson, au chien. Le chien est la meilleure des créatures d'Ahouramazdâ, celle pour laquelle il faut avoir le plus de respect; c'est péché non seulement que le tuer[2], mais que lui servir « des os dans lesquels il ne peut mordre ou des aliments assez chauds pour lui brûler la gueule ou la langue[3]. »

Pour le reste, on avait soin de ne pas surcharger la vie de formules; on exigeait de l'Iranien qu'il crût en Dieu, qu'il lui adressât des prières et des sacrifices, qu'il fût simple de

thumskunde, t. II, p. 153-158; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 224 sqq. — 1. *Yaçna*, XXXIII, 2-3. — 2. Hérodote, I CXL, note déjà le soin que prenaient les Mages de ne jamais tuer un chien : Οἱ δὲ δὴ Μάγοι αὐτοχειρίῃ πάντα πλὴν κυνὸς καὶ ἀνθρώπου κτείνουσι. — 3. J. Darmsteter, *The Vendidad Sadé*, t. I, p. 131; Hovelacque, *l'Avesta*, *Zo-*

cœur, sincère en paroles, loyal dans tous ses actes. « Nous adorons Ahouramazdâ, le pur, le seigneur de pureté; nous adorons les Ameshaçpentas, les possesseurs du bien, les distributeurs du bien; nous adorons tout ce que le bon esprit a créé, tout ce qui peut servir au bien de sa création et à l'extension de la vraie foi. — Nous louons toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes actions qui sont ou qui seront, et nous conservons en pureté tout ce qui est bon. — Ahouramazdâ, être toujours bon, toujours heureux, nous nous efforçons de penser, de parler d'agir comme il convient pour assister les deux vies[1] », celle de l'âme et celle du corps. L'homme de bien par excellence (ashavan) est celui qui a bonne pensée, bonne parole, bonne action; quiconque réunit en soi ces trois vertus est en état d'ordre et de pureté complète (asha)[2]. Une fois sorti de la perfection, on n'y rentrait que par le repentir accompagné de bonnes œuvres : détruire les animaux malfaisants la grenouille, le serpent, la fourmi[3], transformer les terres incultes en terres cultivées, marier une jeune fille pure et saine à un homme juste[4], étaient autant de modes d'expiation recommandés par la loi. Le mariage était strictement obligatoire, et, comme il paraissait d'autant plus recommandable que la parenté était plus étroite entre les deux époux, non seulement on accouplait la sœur au frère, mais le père à la fille et le fils à la mère, au moins parmi les mages[5]. Nulle loi ne restreignait le nombre des épouses ou des concubines : loin de là, l'on estimait qu'un homme devait s'unir à autant de femmes que sa fortune lui permettait d'en entretenir. Après la mort, il était défendu de brûler le corps, de l'ensevelir[6], ou de le jeter dans la rivière : à le faire, on eût souillé le feu, la terre ou l'eau. On avait deux manières différentes de se débarrasser du cadavre sans dommage pour la pureté des éléments. On le recouvrait d'une couche de cire

roastre et le Mazdéisme, p. 336-356. — 1. *Yaçna*, XXXV, 1-3. — 2. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 7. — 3. Cf. Hérodote, I, cxi; Agathias, II, 24. — 4. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. 171. — 5. J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. I, p. 126-134. — 6. Hérodote I, cxxxv. — 7. Au temps de Strabon, brûler un cadavre était puni de mort (l. XV, 14); dans le Zend-Avesta, « c'est un crime qu'on ne peut expier »

et on l'enfouissait[1] : l'enduit était censé empêcher l'impureté qu'un contact direct avec la terre aurait produite. On l'exposait en plein air et on le laissait dévorer aux oiseaux et aux bêtes de proie[2] : en ce cas, de grandes tours rondes servaient de cimetières[3]. L'âme, après être restée trois jours encore dans le voisinage de sa dépouille mortelle, la quittait à l'aube du quatrième pour se rendre au jugement. Le génie Rashnou Razishta, le véridique par excellence, pesait ses actions bonnes et mauvaises dans la balance infaillible et l'acquittait ou la condamnait, selon le témoignage de sa propre vie. Au sortir du tribunal, on la menait à l'entrée du pont Chinvat, qui était jeté sur l'enfer et qui menait au paradis. Impie, elle ne le franchissait pas, mais elle tombait dans l'abîme, où elle devenait l'esclave d'Angrômainyous ; pure, elle le passait sans peine avec l'aide de l'ange Çraosha. Vôhoumanô lui souhaitait la bienvenue, la présentait au trône d'Ahouramazdâ comme il avait fait Zoroastre, puis lui assignait la place qu'elle devait occuper désormais jusqu'au jour de la résurrection des corps[4].

L'Avesta avec les doctrines qu'il renferme, « c'est le code « d'une secte religieuse très bornée; c'est un Talmud, un « livre de casuistique et d'étroite observance. J'ai peine à « croire que ce grand empire perse ait eut une loi aussi « stricte[5]. » Les livres sacrés de l'Iran, tels que nous les possédons aujourd'hui, ont été rédigés probablement à l'épo-

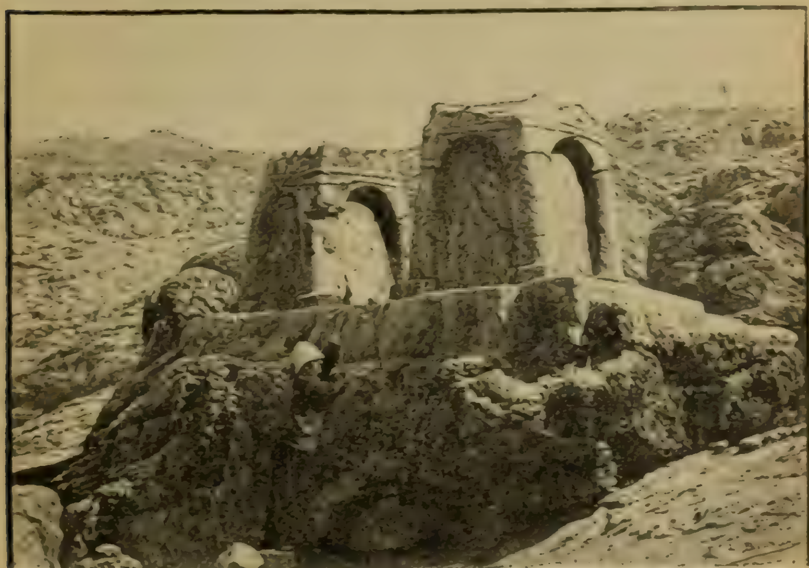
(J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. 9). « A sin for which there is no atonement, the burying of the dead » (J. Darmsteter, *The Vendidad Sadé*, t. I, p. 8) ; l'une des plus grandes douleurs qu'on puisse causer à la terre est d'y enterrer un chien (*id.*, p. 24-25). On connaît pourtant les tombeaux des rois (Arrien, *Anabase*, LVI, xix). Il semble donc que la défense d'enterrer les cadavres est postérieure aux Achéménides (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. xc-xci). — 1. Strabon, l. XV, 3 ; Hérodote, I, cxl. — 2. Strabon, l. XV, 3 (d'après Onésicrite) ; Hérodote (I, cxl), dont le témoignage a été accepté par Cicéron (*Tusculanes*, I, 45), affirme que les corps étaient enterrés après avoir été dévorés seulement en partie par les chiens ou par les oiseaux. — 3. Ces tours s'appellent *dakhmas*, « monuments » (Vendidad, édit. Darmsteter, *Farg.*, VI, 44 sqq. ; VIII, 10 sqq.). — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 333-340 ; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 148-151. — 5. E. Renan, *Rapport sur les travaux de la Société asiatique*, 1880, p. 29.

que des Sassanides : une tradition fort ancienne raconte que le roi des Parthes, Vologèse Ier, ordonna qu'on recueillît tous ceux de leurs fragments qui avaient échappé aux persécutions d'Alexandre, et que l'édition définitive en fut publiée sous Sapor II Anoushirvân, vers le milieu du VIe siècle de notre ère[1]. La collection renferme des chapitres fort anciens, écrits dans une langue plus archaïque[2], et une partie des idées qui y sont exprimées découle de textes déjà considérés comme étant canoniques au temps des rois achéménides; mais le peu que les historiens grecs nous racontent des religions mèdes et perses diffère sur bien des points de ce que l'Avesta nous enseigne. Il n'est pas certain que le dualisme ait été aussi nettement réglé alors qu'il l'est dans les livres de la loi, ni que les rois achéménides aient connu l'existence d'Angrômainyous. La coutume qu'ils avaient de se construire, en vue de leur capitale, des tombes monumentales, dont quelques-unes existent encore, montre que le fait d'enterrer un cadavre n'était pas considéré comme un sacrilège. Il semble cependant que beaucoup de préceptes, qui n'étaient pas observés par le peuple, étaient pratiqués par les prêtres, par ces Mages qui formaient une des six tribus de la nation médique[3]. En tout cas les observances que la loi leur imposait étaient innombrables et minutieuses. Ahouramazdâ et ses aides n'avaient ni temples, ni tabernacles, et bien qu'on les figurât parfois dans les bas-reliefs sous des espèces humaines et animales, personne ne se serait risqué à ériger dans leurs sanctuaires ces statues soi-disant animées ou prophétiques auxquelles les Égyptiens et les Assyriens rendaient hommage. Toutefois on leur élevait, au sommet des collines, dans les palais, au centre des cités, des pyrées, c'est-à-dire des abris où la flamme s'allumait en leur honneur, et ne s'éteignait plus d'âge en âge. Ces pyrées allaient d'ordinaire deux par deux, et c'est ainsi qu'on les rencontre çà et là parmi les ruines, à Nakhsh-î-Roustem, par exemple[4].

1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. XXXIII-XXXVII. — 2. Ainsi les Gâthas, qui sont cités dans le Yaçna et le Vendidad (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LIII). — 3. Hérodote, I, CI. — 4. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art antique*, t. V, p. 643; Marcel Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. III, pl. V.

Ils ont la forme d'un cube et ils ressemblent à des tours flanquées aux quatre angles de colonnes reliées par des arches demi-circulaires; une rangée de créneaux triangulaires les surmonte et le haut en est creusé légèrement pour réserver la place du foyer.

Les rites du sacrifice duraient longtemps, et ils se compliquaient de manipulations, de gestes cérémoniels et d'incan-



Les deux autels iraniens de Nakhsh-i-Roustem.

tions interminables. Où le pyrée ne devait pas abriter un feu perpétuel, on l'allumait avec des brindilles écorcées et purifiées par avance, puis on l'entretenait avec des bois précieux, de préférence du cyprès ou du laurier, mais on avait soin de ne pas souffler sur la flamme pour l'activer : l'haleine humaine la souillait, et celui qui commettait volontairement cette grave offense était puni de mort[1]. L'offrande ordinaire consistait en pains, en fruits, en parfums, en fleurs, mais, quand l'occasion exigeait un sacrifice sanglant, le cheval était la victime préférée[2], puis le bœuf, la vache,

1. Strabon, XV, III, § 14, p. 732. — 2. Hérodote VII, CXIII; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, III § 24; Arrien, *Anabase*, VI, XIX, § 7; J. Darmesteter,

la brebis, le chameau, l'âne, le cerf : dans certaines circonstances même, lorsqu'on souhaitait se concilier la faveur du dieu des morts, on offrait un homme[1]. Le roi, représentant d'Ahouramazdâ sur la terre, officiait quand il lui plaisait, mais, lui excepté, nul ne pouvait se dispenser de l'entremise des Mages. Les fidèles se rendaient en procession à l'endroit où la cérémonie devait s'exécuter, et le prêtre, coiffant la tiare, récitait une invocation d'une voix basse et mystérieuse, afin d'appeler les bénédictions du ciel sur le roi et sur la nation[2]. Il tuait ensuite la victime d'un coup sur la tête, et il la coupait en portions qu'il distribuait aux assistants, sans se rien réserver, car Ahouramazdâ ne voulait pour lui que l'âme : dans quelques cas, la victime était brûlée en entier, le plus souvent, on ne mettait sur le feu qu'un peu de la graisse et des entrailles[3]. L'officiant se couvrait la bouche avec les rubans qui tombaient de sa mître, pour empêcher son haleine d'effleurer la flamme ; il tenait dans ses mains le petit fagot de brindilles de tamarisque, le *baresman*[4], et il préparait la liqueur mystérieuse du *haoma*[5]

Tous les membres de la tribu des mages n'étaient pas nécessairement des prêtres, mais ceux-là seuls qui avaient été voués au sacerdoce dès leur enfance, et qui, après avoir reçu l'instruction nécessaire, étaient ordonnés régulièrement. Ceux-là se divisaient en plusieurs classes dont trois au moins avaient des fonctions séparées, les magiciens, les interprètes des songes, et les prophètes, parmi lesquels on choisissait le conseil de l'ordre et son chef suprême. Leur existence était austère : ils devaient s'abstenir de toute nourriture ayant eu vie, et même les classes auxquelles la viande était permise n'en pouvaient user que sous de certaines restrictions. Leurs vêtements étaient simples ; ils ne se paraient d'aucun bijou, et ils observaient la plus stricte fidélité dans le mariage : les vertus qu'ils avaient ou qu'on leur prêtait leur assuraient un ascendant incontestable sur le peuple

le Zend-Avesta, t. II, p. 392-394. — 1. Hérodote, VII, CXIII-CXVI. — 2. Hérodote, I, CXXXII. — 3. Hérodote, I, CXXXII, Strabon, XV, III, § 13, p. 733. — 4. Dinon, *Fragm.* 8, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicum Græcorum*, t. I, p. 91 ; Strabon, XV, III, § 14-15, p. 732-733. — 5. *De Iside*, § 46.

aussi bien que sur les nobles, et le roi lui-même n'entreprenait rien avant d'avoir consulté Ahourmazdâ par leur entremise. Plusieurs auteurs classiques affirment que, sous des apparences d'austérité, ils cachaient des vices monstrueux. et ce que nous savons d'eux par les monuments originaux ne nous permet pas de combattre ou d'approuver ce jugement; toutefois il est probable que, même dans les derniers temps, la dépravation fut chez eux la particularité de quelques-uns plutôt que le tort de tous. Ils restèrent jusqu'au bout fidèles aux règles de pureté cérémonielle et d'honnêteté que les livres sacrés de leurs ancêtres leur imposaient.

L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la chute de Ninive jusqu'à la chute de l'empire mède.

La Chaldée avait dû lutter elle aussi pour saisir la part qui lui avait été attribuée dans l'héritage de l'Assyrie. Non seulement Néchao lui avait ravi la Judée, la Phénicie et la Syrie, qu'elle estimait lui revenir de droit, mais les Araméens nomades du Khabour et du Balikh lui refusaient leur hommage, et les bandes de Cimmériens ou de Scythes qui battaient encore la campagne depuis l'invasion de Madyés se joignaient souvent à eux pour attaquer les cités de la Mésopotamie : récemment encore elles avaient pillé la cité sainte de Harrân et dévasté le temple du dieu Sin[1]. Nabopolassar, trop vieux pour partir lui-même en expédition contre elles, confia probablement le commandement de ses troupes au fils qu'il avait choisi afin de lui succéder, Nabuchodorosor[2], le mari de la princesse mède. Il ne fallut pas à celui-ci moins de trois ans pour remettre tout en ordre : Harrân demeura aux barbares sous condition d'un tribut, mais le district des Soubarou fut annexé à l'empire, et la domination baby-

1 *Cylindre de Nabonide*, col. X, l. 12-21. — 2. Le nom de ce prince est écrit d'ordinaire Nabuchodonosor, Nabucadnezzar, par suite d'une confusion entre le ר *r* et le נ *n*. Les Septante transcrivent Nabucodorossor, et les textes originaux nous donnent la forme pleine Naboukoudouroussour, « Nabo, protège la couronne », pour laquelle j'ai préféré la vocalisation Nabuchodorosor, comme étant la plus proche de la forme

Ionienne escalada les versants méridionaux du Masios[1]. Allait-elle en rester là et laisser les pays d'au delà l'Euphrate, aux mains de ce Néchao qu'on affectait de considérer comme un satrape rebelle? Nabuchodorosor franchit l'Euphrate en 604. On ne sait rien des débuts de la guerre, mais la rencontre décisive eut lieu sur les bords du fleuve, non loin de Gargamish[2]; les Égyptiens furent complètement battus, et les Syriens surent désormais à quoi s'en tenir sur la force des deux grands empires qui se disputaient leur allégeance. La Judée, qui avait le plus souffert des Égyptiens, accueillit la nouvelle de leur désastre avec joie, et le prophète Jérémie le célébra en strophes ironiques : « Que vois-je? les voilà culbutés, reculant d'épouvante! Leurs guerriers sont écrasés, ils courent, ils fuient sans tourner la tête.... Ah! le plus agile n'échappera pas! Là, au nord, sur les bords de l'Euphrate, ils trébuchent, ils tombent!... Ce jour est pour le Seigneur, pour le Dieu des astres un jour de vengeance, où il frappera ses ennemis; l'épée doit se rassasier, s'abreuver de leur sang; car le Seigneur, le Dieu des astres veut avoir son hécatombe au pays du Nord, sur l'Euphrate! Et maintenant monte en Galaad et cherche du baume, vierge fille de l'Égypte. C'est en vain que tu multiplies les remèdes; pour toi, il n'y a plus rien qui puisse panser ta blessure! Les nations ont appris ta honte, et la terre est remplie de tes cris : c'est que tes guerriers se renversent l'un sur l'autre et tombent à la fois tous ensemble[3]. » Nabuchodorosor rentra en possession de tout le territoire, reçut en chemin la soumission de Joïakîm et des rois indigènes; il était déjà à Péluse, et il se préparait à passer en Afrique, quand la mort de son père l'arrêta dans sa marche. Il craignit qu'un compétiteur ne s'élevât en Chaldée pendant son absence, il conclut un traité avec Néchao et il partit en toute hâte. Son impatience d'arriver ne s'accommodant pas aux longueurs de la route ordinaire par Gargamish et la Mésopotamie, il se lança à travers le dé-

traditionnelle. — 1. *Cylindre de Nabonide*, col. II, l. 1-4; cf. Maspero, *les Empires*, p. 516 517. — 2. *Jérémie*, XLVI, 2; II *Rois*, XXIV, 7; Josèphe, *Antiq. jud.*, X, 7. — 3. *Jérémie*, XLVI, 5-6, 10-12.

sert d'Arabie avec une légère escorte, et il entra dans Babylone au moment où on l'y attendait le moins. Les prêtres avaient pris la direction des affaires et ils lui avaient gardé le trône : il n'eut qu'à paraître pour se faire acclamer et obéir[1].

Son règne fut long, prospère, et somme toute pacifique. Les changements politiques survenus en Asie lui fermaient la plupart des champs de bataille ouverts jadis aux Assyriens. Il n'y avait plus ni Ourartou, ni Mannai, ni Parsua, ni Ellipi, ni Elam, mais un seul royaume Mède, où ce qui subsistait de la plupart de ces pays était incorporé : même l'Assyrie propre depuis le Radanou et le bassin du Haut Tigre appartenaient à Cyaxare. Du côté de l'Asie-Mineure, la Cilicie relevait peut-être de Babylone, mais là, derrière la Cicilie c'étaient la Médie encore, puis les tribus à demi barbares du Golfe de Pamphylie, et la Lydie par delà. Nabuchodorosor ne rencontrait d'ennemis sérieux qu'à l'Ouest et au Sud, où il avait une position analogue à celle des rois d'Assyrie moins d'un siècle auparavant. L'expérience d'alors avait prouvé que le dernier but où tendait l'ambition des conquérants asiatiques était la possession de Memphis et de Thèbes, voire de l'Éthiopie : comme Sargon, comme Sennachérib, comme Assourbanabal, Nabuchodorosor, maître de la Syrie, était un danger perpétuel pour l'existence de l'Égypte. Les Pharaons des dynasties précédentes avaient essayé de s'abriter derrière les États syriens, et la politique de Sabacon avait consisté à maintenir la barrière de royaumes qui s'interposait entre lui et l'Assyrie. Damas et Samarie tombées, il ne restait plus à Pharaon d'autre ressource que d'être conquérant et de s'emparer, s'il le pouvait, de la côte phénicienne. Psammétique Ier avait commencé cette œuvre par la prise d'Ashdod ; Néchao II avait paru l'achever après la bataille de Mageddo. La défaite de Gargamish avait tout renversé, mais en prouvant la justesse de vue des hommes d'État égyptiens. Si la bataille perdue par Néchao l'avait été entre Péluse et Gaza, c'en eût été fait de l'Égypte[2] : livrée

1. Bérose, *Fragm.* 11, dans Josèphe, *Antiq. jud.*, l. X, c. 11. — 2. On le vit bien, plus tard, lors de la guerre entre Psammétique III et Cambyse.

sur les bords de l'Euphrate, les vaincus avaient eu le temps de rassembler des forces nouvelles et d'en garnir le front est du Delta. Néchao ne se découragea donc pas malgré son insuccès. Il appartenait à une race persévérante, qu'un siècle de revers n'avait pas découragée de ses aspirations à la couronne, et qui ne l'avait gagnée qu'à force de patience et d'obstination. Il remonta sa flotte et son armée en silence, comptant sur l'esprit remuant des Phéniciens et des Juifs pour lui fournir une prompte occasion de revanche.

Une fois de plus il recourut à la Grèce. Des ingénieurs ioniens lui construisirent des chantiers maritimes et lui remplacèrent son vieux matériel par une flotte de trières. En même temps, il essayait de restaurer le canal des deux Mers, abandonné ou ensablé depuis la chute de la vingtième dynastie; il comptait le creuser assez large pour que deux trières pussent y voguer de front ou s'y croiser, sans déborder. Le canal s'embranchait sur le Nil un peu en amont de Bubastis, non loin de Patoumos; il longeait le pied des collines arabiques de l'est à l'ouest, puis il s'enfonçait dans la gorge de l'Ouady Toumilât, et il déviait au sud dans la direction de la mer Rouge. La tradition contait qu'après avoir perdu cent vingt mille hommes dans cette entreprise, Néchao la suspendit sur la foi d'un oracle : on lui avait prédit qu'il travaillait pour les barbares[1]. Déçu de ce côté, il tourna son activité vers un autre objet. Les Tyriens et les Carthaginois avaient exploré, le long de la côte d'Afrique, des pays abondants en or, en ivoire, en bois précieux, en épices, mais la politique jalouse des deux peuples empêchait les autres nations d'arriver à travers la Méditerranée jusque dans ces régions lointaines. Les Égyptiens avaient encore présent le souvenir des campagnes maritimes d'autrefois, au siècle où l'escadre de la reine Hatshopsouîtou naviguait les mers d'Arabie et relâchait aux Échelles de l'Encens[2]. Néchao lança les matelots phéniciens de sa flotte à la re-

1. Hérodote, II, CLVIII; IV, XLII. Cf. Diodore, I, 33. Le chiffre de cent vingt mille hommes est évidemment exagéré; dans une entreprise pareille, le creusement du canal d'Alexandrie, Méhémet-Ali ne perdit que dix mille hommes. Sur le canal, voir Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 471 sqq. — 2. Voir plus haut, p. 232-233.

cherche des terres nouvelles ; ils partirent du golfe d'Arabie sans trop savoir où ils allaient. L'entreprise, hardie en tout temps, était des plus périlleuses pour les petits vaisseaux de l'époque ; ils devaient toujours cheminer en vue des côtes, et les côtes de l'Afrique sont d'une navigation difficile. Pendant plusieurs mois les Phéniciens continuèrent vers le sud, la droite au continent qui s'allongeait devant eux, la gauche à l'orient. Vers l'automne, ils débarquèrent sur la plage la plus proche, semèrent le blé dont ils s'étaient munis et attendirent que le grain fût mûr : aussitôt après la moisson, ils reprirent la mer. Le souvenir précis de leurs observations et de leurs découvertes se brouilla bientôt. On se rappela pourtant qu'arrivés à un certain endroit ils virent avec stupeur que le soleil sembla modifier son cours et ne cessa plus de se lever à leur droite : ils avaient doublé la pointe méridionale de l'Afrique et ils commençaient à remonter vers le nord. La troisième année ils franchirent les Colonnes d'Hercule et ils rentrèrent au port : l'amitié étroite qui unissait Tyr à l'Égypte les protégea sans doute contre la jalousie des Carthaginois pendant cette dernière croisière. La faiblesse des moyens dont la marine de cet âge disposait rendit leur voyage inutile ; il n'ouvrit aucune voie nouvelle au commerce, et il demeura comme un fait curieux, mais sans résultat. Les prêtres égyptiens le racontèrent à Hérodote, et Hérodote lui-même nous en a parlé sans trop y croire[1]



Un vaisseau égyptien d'époque saïte.

1. Hérodote, IV, XLII ; cf. Robiou, *Recherches nouvelles sur quelques périples d'Afrique dans l'antiquité*, p. 1-14. Les écrivains grecs postérieurs à Hérodote niaient la possibilité d'un pareil voyage comme Éphore (*Fragm.*, *H. Græc.*, t. I, p. 26), ou disaient qu'on ne pouvait affirmer si l'Afrique était entourée d'eau entièrement (Polybe, III, 38), ou pensaient qu'aucun voyageur n'était descendu à plus de cinq mille stades au delà de la mer Rouge (Strabon, XVI, III § 10)

Ce n'était là qu'un épisode curieux : tout en poussant ses explorations aussi loin qu'il le pouvait vers le sud, Néchao suivait d'un œil vigilant les événements qui s'accomplissaient en Asie. Depuis ses luttes désastreuses contre l'Assyrie, la Phénicie avait conservé une aversion profonde pour tous ceux de ses maîtres qui lui venaient de l'est. Il en était de même de la plupart des États syriens qui avaient encore un semblant d'indépendance, Ammon, Moab, les Nabatéens, les Philistins, Juda. Néchao exploita habilement ces haines ; quatre ans après sa défaite, il décida Joïakîm à se révolter. La mort de Josias avait porté un coup terrible aux espérances des prophètes. « Jamais avant lui il n'y avait eu roi qui lui fût comparable pour s'être dévoué à l'Éternel de tout son cœur et de toute son âme, et de toute sa force, en toutes choses, conformément à la loi de Moïse, et après lui jamais il n'en surgit de pareil[1] ». Les événements qui suivirent la déposition de Joachaz, puis le brusque renversement de la puissance égyptienne, l'avènement de la domination chaldéenne ébranlèrent plus profondément encore la foi en l'efficacité de la réforme. Le peuple sembla n'y voir qu'une vengeance de Jahvéh contre les impies qui avaient renversé ses temples et prétendu l'enfermer dans un sanctuaire unique. Le culte du Dieu d'Israël reprit ses allures d'autrefois, et celui des divinités étrangères fut pratiqué avec plus de ferveur que jamais. Le désappointement des prophètes et de leurs partisans fut d'autant plus amer qu'ils avaient cru un instant toucher presque au but de leurs efforts[2]. Un jour de fête, le plus connu d'entre eux, Jérémie, fils d'Hilkiah, se présenta sur le parvis et apostropha violemment la foule : « Ainsi a dit Jahvéh : « Si vous « ne m'écoutez point et ne marchez dans la loi que je vous « ai proposée, si vous n'obéissez aux paroles des prophètes « mes serviteurs que je vous mande et que vous n'écoutez « point, je mettrai ce temple en même état que celui de « Shilo, et je livrerai cette ville en malédiction à toutes « les nations de la terre. » On était au commencement du

1. II *Rois*, XXIII, 25. — 2. Kuenen, *The religion of Israel*, t. I, p. 43 sqq., *Religion naturelle et religion universelle*, p. 199 sqq.

règne de Joïakîm, au moment le plus fort de la réaction contre les tendances de Josias; « aussitôt que Jérémie eut achevé, les sacrificateurs, les prophètes et le peuple entier le saisirent, disant : « Tu mourras la mort. » La foule s'amassa dans le temple, les principaux de Juda montèrent de la maison du roi à celle de l'Éternel, et s'assirent à l'entrée de la porte neuve. L'accusation énoncée, quelques-uns des juges déclarèrent que l'inculpé ne méritait aucun châtiment, puisqu'il avait parlé au nom de Jahvéh, et les anciens alléguèrent en sa faveur l'exemple de Michée : « Le roi Ézéchias et ceux de Juda le firent-ils mourir? » Il échappa cette fois, mais d'autres n'eurent pas le même bonheur. Uriah de Kiriath-Jéarim, dont le seul crime avait été de prophétiser contre Jérusalem en la même manière, eut beau se sauver en Égypte; Joïakîm dépêcha à ses trousses Elnathan, fils de Hakbor, et quelques hommes avec lui, qui le ramenèrent à Jérusalem, le décapitèrent, et jetèrent son corps à la fosse commune[1].

Cette séparation entre le peuple et l'homme qui représentait la grande tradition prophétique s'accentua rapidement; le moment vint où Israël sembla s'être réduit à Jérémie et à son disciple Baruch. Jérémie était en effet de ceux à qui le désastre de Mageddo avait enlevé toute espérance au présent. Lorsqu'il présenta son premier recueil de prophéties au roi, celui-ci le déchira, puis le brûla, et il fallut que plus tard, le prophète et Baruch, en restituassent le texte entier de mémoire[2]. Le plus grand nombre ne pouvait en effet s'habituer à l'idée que Jahvéh déserterait Juda ainsi qu'il avait déserté Israël. Toute tentative contraire aux intérêts du Chaldéen, toute alliance avec ses ennemis paraissait légitime, et les conseils de l'Égypte trouvaient un accueil favorable auprès de la masse. Nabuchodorosor se rendit sur les lieux, de sa personne, et sa présence enraya le mouvement; Joïakîm ne sortit pas du devoir[3], mais trois ans plus tard, il se souleva de vrai, toujours à l'instigation de Néchao. Nabuchodorosor ne jugea pas la conjoncture assez grave pour diriger lui-même les opérations militaires. Il se contenta d'envoyer

1. *Jérémie*, ch. XXVI. — 2. *Jérémie*, XXXVI. — 3. II *Rois*, XXIV, 1.

un de ses généraux avec les contingents d'Ammon et de Moab, toujours prêts à oublier leur horreur du Chaldéen lorsqu'il s'agissait de satisfaire leur haine contre le Juif. Joïakîm, laissé à ses propres forces, résista avec tant de vigueur que Nabuchodorosor fut contraint d'amener ses vétérans à la rescousse. Son armée était encore en route quand Joïakîm mourut et fut remplacé par son fils, un jeune homme de dix-huit ans, qui assuma le nom de Jékoniah ou Joïakîn. Celui-ci ne régna pas longtemps. Nabuchodorosor arriva au moment même où il montait sur le trône, et sa présence précipita le dénouement; trois mois après, Joïakîn se rendit à discrétion. Les trésors du temple furent saisis, le roi exilé en Chaldée, l'armée réduite en esclavage, la population ouvrière transportée à Babylone, où on l'employa aux grandes constructions; le demeurant fut remis au dernier fils de Josias, Mattaniah, alors âgé de vingt et un ans (597). Mattaniah, comme ses prédécesseurs, changea de nom en changeant de condition : il s'appela désormais Zédékias[1].

Néchao n'avait rien fait pour secourir les Juifs. Il mourut deux ans plus tard, sans avoir rencontré l'occasion qu'il cherchait (595)[2], et son fils Psammétique II n'eut pas le loisir d'entreprendre quoi que ce fût contre l'Asie : une incursion en Éthiopie (591) signala son règne[3], mais il disparut avant d'avoir rien accompli de grand (589)[4]. Pendant cet intervalle, la Syrie, tranquille en apparence, n'avait cessé de s'agiter sourdement; les partis qui ne voyaient de salut que dans une alliance étroite avec l'Égypte s'étaient remis du coup brutal dont l'échec de Néchao et de Joïakîm les avait frappés. A Jérusalem, le courant qui portait les esprits vers Pharaon

1. II *Rois* XXIV; II *Chroniques*, XXXVI, 5-11. Cf. *Jérémie*, XXIV, XXV, XXVI, XXXV, XXXVI, etc. — 2. Manéthon (édit Unger, p. 280) attribue six années de règne à Néchao II, et Hérodote, II, CLIX, seize Deux stèles de Florence et de Leyde confirment ce dernier chiffre (Leemans, *Lettre à Rosellini*, p. 125-132). — 3. Hérodote, II, CLX. C'est à cette expédition que se rapportent les graffiti grecs et phéniciens d'Ibsamboul. — 4. Plusieurs indices m'avaient porté à croire qu'il était mort avant d'avoir atteint sa majorité. Les découvertes de Karnak ne me permettent plus de maintenir cette opinion.

devint si fort que Zédékias, créature de Nabuchodorosor, y fut entraîné. Les prophètes de l'ancienne école, pleins de foi en Jahvéh, continuaient à penser que l'humiliation de leur patrie ne pouvait durer longtemps encore. Plus les désastres s'accumulaient sur elle, plus l'heure de la délivrance leur paraissait voisine. Ceux d'entre eux qui avaient accompagné Joïakîn dans l'exil, Achab, Zédékiah, fils de Maassiah, Shémaïah, se prédisaient à eux-mêmes un retour prochain. Ceux qui étaient demeurés à Jérusalem ne cessaient de répéter au peuple : « Vous ne serez point asservis au roi de Chaldée; les vases sacrés du temple sortiront de Babylone ». Jérémie essayait en vain de combattre l'effet de leurs déclamations. Il écrivait aux exilés de s'armer de patience : « Bâtissez des maisons et demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits! Mariez-vous, engendrez des fils et des filles, donnez des femmes à vos fils et des époux à vos filles pour qu'elles deviennent mères à leur tour. Multipliez-vous là et ne laissez pas diminuer votre nombre... Gardez-vous d'écouter vos prophètes qui sont au milieu de vous ou vos devins et ne croyez pas aux songes que vous auriez, car ils mentent en prophétisant en mon nom : je ne leur ai pas donné mission, dit Jahvéh. Car voici ce que dit Jahvéh : « Quand soixante-dix ans « seront accomplis pour Babel, je vous visiterai et je ratifierai « pour vous ma bonne promesse de vous ramener dans votre « patrie[1] ». L'un de ceux qu'il dénonçait de la sorte, Shémaïah, s'indigna de ces conseils pacifiques et adressa au grand prêtre Zéphaniah une lettre, dans laquelle il le sommait de condamner aux ceps et au carcan ce brouillon d'Anatôt, qui faisait le prophète à Jérusalem et ne savait que recommander la patience aux déportés. Jérémie n'était jamais en reste d'invectives avec ses adversaires : il maudit Shémaïah dans sa personne et dans sa race[2], et il n'en continua que plus fort à prêcher contre les partisans de la politique agressive : « N'écoutez point ces gens-là, mais rendez-vous plutôt sujets du roi de Babylone, et peut-être vous vivrez; pourquoi cette ville serait-elle réduite en un désert? Mais s'ils sont prophètes, et que la parole de Jahvéh

1. *Jérémie*, XXIX, 1-11. — 2. *Jérémie*, XXIX, 23-32.

soit en eux, qu'ils intercèdent maintenant auprès de Jahvéh des armées, afin que les vases sacrés qui sont demeurés au temple et au palais des rois et à Jérusalem n'aillent pas rejoindre les autres à Babylone[1]. » Un jour il descendit en public le joug au cou, tandis que le prophète Hananiah-ben-Azzour de Gibéon prêchait devant les prêtres et le peuple en ces termes : « Ainsi a dit l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël : « J'ai rompu le joug du roi de « Babylone. Dans deux ans accomplis je ramènerai ici Jékoniah, fils de Joïakîm, roi de Juda, et tous ceux qui ont été « déportés de Juda et Babylone ». Puis, levant le joug de dessus le cou de Jérémie, il le rompit, car « ainsi a dit Jahvéh ; « Entre ceci et deux ans accomplis, je romprai de « même le joug de Nabuchodorosor, roi de Babylone, de « dessus le cou de toutes les nations ». Le jour d'après, Jérémie reparut chargé d'un nouveau joug, mais d'un joug de fer, emblème de celui que Jahvéh devait jeter « sur le cou de toutes les nations afin qu'elles soient asservies au roi de Babylone[2]. »

L'avènement d'Apriès au trône d'Égypte suggéra de nouveaux arguments aux partisans de la révolte. On le savait entreprenant, ambitieux, préparé de longue main aux chances d'une guerre : Tyr et la Phénicie, Jérusalem et les pays situés au delà du Jourdain coururent aux armes d'un commun accord. Nabuchodorosor, placé entre trois adversaires, hésita un moment. « Il s'arrête au carrefour des chemins pour consulter l'avenir ; il mêle les flèches divinatoires, interroge les Téraphim, inspecte le foie des victimes[3]. » Son indécision ne fut pas de longue durée. Juda était le nœud de la coalition ; son territoire reliait les confédérés de la côte à ceux du désert, les forces de l'Égypte à celles de la Syrie. Tandis qu'une division ravageait la Phénicie et commençait le blocus de Tyr, le gros de l'armée se rua sur la Judée. Zédékias n'osa l'affronter en rase campagne et il se renferma dans Jérusalem, Cette fois le Chaldéen était à bout de patience ; il ravagea le pays sans miséricorde, livra les habitants des campagnes à la merci des Philistins et des Édo-

1. *Jérémie*, XXVII, 14, 16-18. — 2. *Jérémie*, XXVIII. — 3. *Ézéchiel*, XXI,

mites, bloqua les deux forteresses de Lakhish et d'Azékah, et ne se présenta devant la capitale qu'après avoir tout mis à feu et à sang[1]. Il la serrait déjà de près quand il apprit qu'Apriès débouchait du côté de Gaza ; Zédékias dans sa détresse avait « mandé ses agents en Égypte pour qu'on lui donnât des chevaux et une armée considérable[2]. » Le Chaldéen leva aussitôt le siège et marcha à la rencontre de ce nouvel ennemi. Le parti populaire triomphait déjà du succès de sa politique ; Jérémie pourtant n'avait pas foi en l'heu-



Sphinx du Louvre représentant Apriès.

reuse issue de l'entreprise : « Ne vous faites pas d'illusion à vous-mêmes, disant : « les Chaldéens se retireront de Judée », car ils ne se retireront point. Quand même vous battriez toute l'armée qui vous assiège, et qu'il ne restât d'eux qu'un homme blessé sous chaque tente, ils se lèveraient tout de même et bouteraient le feu à la ville[3]. » On ne sait pas exactement ce qui se passa en cette occurrence : selon les uns, le roi d'Égypte se retira sans combattre[4] ; selon d'autres, il accepta la bataille et il fut vaincu[5].

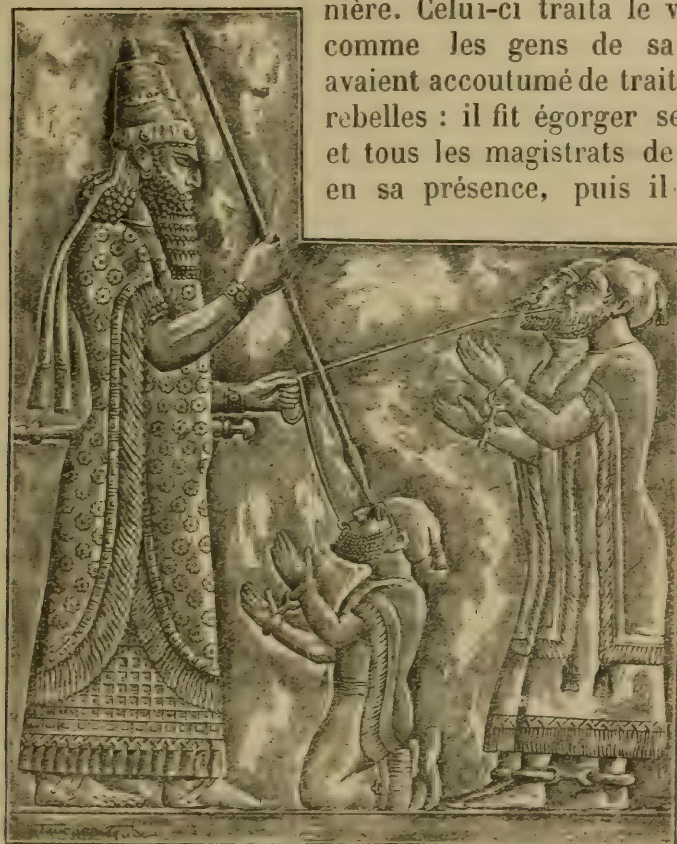
Lui parti, la chute de la ville n'était plus qu'une question

26. Cf. Fr. Lenormant, *la Divination chez les Chaldéens*, 1875, p. 18 — 1. *Jérémie*, XXXIV, 7. — 2. *Ézéchiel*, XVII, 15. — 3. *Jérémie*, XXXVII, 11. — 4. *Jérémie*, XXXVII, 7 : « L'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, va retourner en Égypte » — 5. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 7, § 3.

de jours, et la résistance ne pouvait plus servir qu'à irriter le vainqueur. Les Juifs ne s'en défendirent pas moins avec l'obstination héroïque et, malheureusement aussi, avec l'esprit de discorde qui fut toujours au fond de leur caractère. Pendant le court moment de répit que la diversion d'Apriès leur avait procuré, Jérémie avait voulu sortir de Jérusalem pour continuer sa prédication en Benjamin. Arrêté à la porte sous prétexte de trahison, il fut fouetté, incarcéré, et il n'obtint d'adoucissement aux rigueurs de ses geôliers que par l'intervention personnelle du roi [1]. Interné dans la cour de la prison, il continuait de prêcher à tout venant : « Celui qui demeurera dans cette ville mourra par l'épée, par la famine, par les maladies ; mais celui qui sortira vers les Chaldéens vivra, et son âme lui sera pour butin, et il vivra. Car ainsi a dit Jahvéh : « Cette ville sera livrée certainement à l'armée « du roi de Babylone et il la prendra ». Les généraux de Zédékias et les partisans de la résistance interpellèrent le roi : « Qu'on fasse mourir cet homme, car il rend lâches les mains des hommes de guerre et de tout le peuple par de telles paroles ». Livré à ses accusateurs, jeté au fond d'une citerne à moitié remplie de boue, il n'échappa, grâce à la compassion d'un eunuque de la maison royale, que pour renouveler ses ordres de soumission plus impérieusement. Zédékias lui demandait secrètement son avis : « Si tu sors volontairement pour aller vers les officiers du roi de Babylone, ta vie sera sauve, cette ville ne sera pas consumée des flammes, et tu vivras toi et ta maison. Mais, si tu ne sors pas vers les officiers du roi de Babylone, cette ville sera livrée aux Chaldéens qui l'incendieront, et tu n'échapperas pas à leur main. » Zédékias inclinait à suivre les conseils du prophète, mais il s'était trop avancé pour pouvoir reculer sans ignominie [2]. La famine se joignit bientôt aux ravages de la guerre et des maladies, sans abattre la constance des assiégés : on n'avait plus de pain, et l'on ne parlait pas encore de se rendre. Enfin, après un an et demi de souffrances, « la onzième année de Zédékias, au quatrième mois, au neuvième jour du mois, il y eut une brèche pratiquée au mur de la ville. — Et tous

1. *Jérémie*, XXXVII, 11-21. — 2. *Jérémie*, XXXVIII, 1-19.

les principaux capitaines du roi de Babylone y entrèrent et se portèrent à la porte du milieu ». Zédékias essaya de s'enfuir au delà du Jourdain : pris dans la plaine de Jéricho, il fut conduit à Riblah, où Nabuchodorosor tenait cour plénière. Celui-ci traita le vaincu comme les gens de sa race avaient accoutumé de traiter les rebelles : il fit égorger ses fils et tous les magistrats de Juda en sa présence, puis il commanda qu'on lui crevât les yeux et qu'on l'expédiât à Babylone chargé de doubles chaînes. La ville fut démolie et brûlée sous la direction de Nabousaradan, un des grands officiers de la couronne ; les soldats, les prêtres, les scribes, les gens de haute classe furent transportés en Chaldée et dispersés dans différentes villes. Il ne resta plus au pays que le petit peuple des campagnes, à qui le vainqueur abandonna les vignes et les champs des riches. L'œuvre de destruction



Roi crevant les yeux d'un prisonnier.

accomplie, les Chaldéens se retirèrent, laissant le gouvernement de la nouvelle province à un ami de Jérémie, nommé Guédaliah[1] (586).

Guédaliah ne vécut pas longtemps : il fut massacré à Mizpah, avec les troupes juives et chaldéennes qui l'appuyaient par Ismaël, fils de Nataniah, de la race de David[2]. Ismaël fut attaqué à son tour par Jokhanan, fils de Karéah, et se réfugia presque seul chez les Ammonites[3]. Ceux qui avaient vengé Guédaliah et expulsé Ismaël craignirent à leur tour la colère du maître, et ils s'enfuirent en Égypte, entraînant Jérémie et une partie du peuple[4]. Apriès leur concéda des terres près de Daphné, d'où ils se répandirent à Migdol, à Memphis et jusque dans la Thébaïde[5]. Même après cette catastrophe, la mesure des maux de Juda ne fut pas comble. En 581, les débris de la population s'allièrent aux Moabites et tentèrent la fortune des armes ; une dernière défaite, suivie d'un dernier exil, acheva leur ruine. Les bannis de la première heure ne purent que pleurer de loin l'anéantissement de leur race. « La Judée a été emmenée captive, tant elle est affligée et tant est grande sa servitude ; elle demeure maintenant parmi les nations et ne trouve point de repos.— Les chemins vers Sion mènent deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes ; ses portes sont béantes, ses sacrifica-

1. *Jérémie*, XXXIX ; II *Rois*, XXV, 1-24 ; II *Chron.*, XXXVI, 13-21. Voici le tableau des rois de Juda, depuis la mort de Salomon jusqu'à la chute de Jérusalem :

I. Roboam.	XI. Akhaz.
II. Abijam.	XII. Ézékhiah.
III. Asa.	XIII. Manashshé.
IV. Josaphat.	XIV. Amon.
V. Joram.	XV. Josiah.
VI. Akhaziah, Athaliah.	XVI. Joakhaz.
VII. Joash.	XVII. Joïaqîm.
VIII. Amaziah.	XVIII. Joïakîn.
IX. Azariah.	XIX. Zédékiah.
X. Jotham.	

2. *Jérémie*, XL-XLI, 1-4. — 3. *Jérémie*, XLI, 11-15. — 4. *Id.*, XLI, 17-18 ; XLII. — 5. *Id.*, XLIII-XLIV, 1.

teurs sanglotent, ses vierges sont accablées de tristesse ; — ses enfants vont en captivité par devant l'ennemi. — O Jahvéh, tu demeures éternellement et ton trône dure d'âge en âge ! — Pourquoi nous oublierais-tu à jamais ? Pourquoi nous délaisserais-tu à toujours ? Ramène-nous à toi, que nous nous convertissions ; — renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois[1]. » La défaite des peuples situés au delà du Jourdain suivit de près, Moab d'abord, puis Ammon[2], puis Édom et l'Arabie elle-même[3] : les tribus de Kédar et leurs voisins, « ces hommes aux tempes rasées », virent réprimer sévèrement leurs brigandages. Plus tard, la tradition arabe transforma ces razzias en guerres sérieuses menées jusqu'au fond de la péninsule. Elle affirma qu'après avoir dispersé, près du bourg de Dhât-îrk, les Djorhom Joctanides qui lui barraient le chemin de la Kaâbah, Nabuchodorosor atteignit aux frontières de l'Yémen occidental, mais que la fatigue de son armée l'empêcha de pousser plus loin : il revint sur ses pas, emmenant une foule de captifs et deux tribus entières, celles d'Hadhourâ et d'Ouabar, qu'il établit en Chaldée[4].

Tyr et l'Égypte restaient seules debout. Tyr, à l'abri derrière les murailles de son île, commandait la mer et brava la colère impuissante des Chaldéens ; après treize années d'efforts infructueux, ils se résignèrent à traiter avec le roi Ithobaal III, qui avait conduit la défense[5] (574), et ils furent libres désormais de se tourner contre l'Égypte. Dès le len-

1. *Lamentations*, I, 3-5 ; V, 19-21. — 2. *Jérémie*, XLIX, 13, 21. — 3. *Jérémie*, XLIII. — 4. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 81-99. La plupart des légendes arabes relatives à Nabuchodorosor dérivent des récits de la Bible ; il semble pourtant que l'histoire des expéditions contre l'Yémen renferme un fond de vérité. — 5. Ménandre dans Josèphe, *Cont. Apionem*, I, 21, § 127. La plupart des auteurs ecclésiastiques ont soutenu que Tyr avait été prise par Nabuchodorosor, contre le témoignage formel des annales phéniciennes et des historiens grecs (Jérôme, *Comment. in Ezech.*, c. XXVI, XXIX ; *Op. omnia*, t. III, p. 875, 908 ; Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in-Jesaïam* 23, *Op. Omnia*, t. II, édit Aubert). Le Chaldéen, disent-ils, avait rattaché l'île au continent par le moyen d'une digue analogue à celle que construisit plus tard Alexandre. Encore au onzième siècle de notre ère, la tradition locale voulait qu'il n'eût pas réussi dans son entreprise (Guillaume de Tyr, *Hist.*, XIII, 4.).

demain de la défaite de Néchao, il ne s'était guère passé d'année où les prophètes juifs n'eussent proclamé prochaine la lutte entre Pharaon et la Chaldée. Jérémie l'avait prédite plusieurs fois sans se laisser décourager par le néant de ses prédictions[1] : en apprenant la reddition de Tyr, un des captifs de Babylone, Ézéchiel, l'annonça de nouveau. « Ainsi a dit le Seigneur Jahvéh : « J'en finirai avec le faste « d'Égypte par la main du roi de Babel. — Lui, et son « peuple avec lui, les plus barbares d'entre les nations « seront amenés pour ruiner le pays, et ils dégaineront « contre l'Égyptien, et ils joncheront le sol de cadavres. — « Or je mettrai les canaux à sec, et je livrerai le pays aux « mains des méchants; je le désolerai et tout ce qu'il con- « tient par la main des étrangers. Moi, Jahvéh, j'ai parlé « ainsi. » Ainsi a dit le Seigneur Jahvéh : « Je détruirai « aussi les idoles, j'anéantirai les faux dieux de Memphis, « et il n'y aura plus de prince égyptien, et je répandrai la « terreur au pays d'Égypte. — Je désolerai la Thébaïde, « j'incendierai Tanis, et je ferai bonne justice de Thèbes ; « — et je répandrai ma fureur sur Péluse, qui est la force « d'Égypte, et j'exterminerai la multitude qui est à Thèbes. « — Quand je mettrai le feu en Égypte, Péluse sera griè- « vement tourmentée et Thèbes sera rompue par diverses « brèches, et il n'y aura à Memphis que détresse en plein « jour. — La jeunesse d'On et de Bubaste tombera par l'épée « ou s'en ira en captivité ; — et le jour faudra dans Daphné, « lorsque je romprai les appuis de l'Égypte et que l'orgueil « de sa force sera abattu ; une nuée la couvrira, et ses villes iront en captivité[2]. » A en croire Josèphe, la prédiction du prophète aurait reçu son entier accomplissement : Nabuchodorosor aurait envahi l'Égypte, battu et tué Apriès, puis installé un gouverneur sur sa nouvelle conquête, et serait rentré en Asie, emmenant avec lui les Juifs établis dans le Delta[3]. Les récits égyptiens prouvent, au contraire, que Nabuchodorosor subit un échec sérieux. La flotte d'Apriès,

1. *Jérémie*, IX, 25-26 ; XLIII, 8-13 ; XLIX, 30 ; XLV. — 2. *Ézéchiel*, XXX, 10-18. — 3. Josèphe, *Ant. jud.*, X, 11, d'où dérivent probablement les passages des écrivains arabes relatifs à la conquête de l'Égypte, cf. S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 184, 246.

équipée par des Grecs, détruisit la flotte phénicienne au service des Chaldéens, enleva Sidon et força les autres villes à se rendre sans combat[1]. Toute la côte syrienne tomba aux mains de Pharaon sans que Nabuchodorosor fît rien pour la lui disputer ou la lui reprendre. Des garnisons africaines occupèrent Gébel et y construisirent, en pierres du pays, un temple dont on a déterré récemment les ruines[2]. Par un coup de fortune, Apriès atteignit en quelques semaines le but que ses ancêtres avaient vainement poursuivi pendant un demi-siècle : il put s'intituler « le plus heureux des rois qui avaient vécu auparavant » et s'imaginer, dans son orgueil, que « les dieux eux-mêmes seraient incapables de lui nuire[3]. »

Les dieux ne lui accordèrent pas de jouir longtemps du fruit de ses succès. Les tribus libyennes de la côte, sans cesse harcelées par les colons grecs de la Cyrénaïque, s'étaient adressées à lui comme à leur protecteur naturel et elles lui avaient demandé secours contre les empiètements de leurs voisins. Il n'eût pas été prudent de mettre les mercenaires en face de leurs compatriotes : Apriès dépêcha contre Cyrène une armée égyptienne, qui fut vaincue près du bourg d'Irasa et qui souffrit si cruellement dans la déroute qu'un petit nombre de fuyards seulement regagna la frontière du Delta[4]. Leur retour produisit des troubles. Apriès avait encouru la haine des prêtres et de la populace pour la protection qu'il avait accordée aux étrangers. On crut ou on affecta de croire qu'il avait envoyé les soldats indigènes en Libye pour les y exposer à une mort certaine et pour se débarrasser de gens dont la fidélité lui était suspecte : une sédition éclata[6].

1. Hérodote, II, CLXI; Diodore, I, 68. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 26 sqq., 179, et le mémoire de M. E. de Rougé sur les débris égyptiens trouvés en Phénicie par M. Renan (*Revue archéologique*, 1864, t. VII, p. 194 sqq.). M. Wiedemann (*Gesehichte Ægyptens von Psamitik I*, p. 131) attribue ces constructions au règne de Psammétique I[er] — 3. Hérodote, II, CLXI. La guerre d'Apriès contre la Phénicie ne put avoir lieu tant que le siège de Tyr durait encore, c'est-à-dire de 588 à 575. D'autre par Apriès ne régna que dix-neuf ans, de 589 à 569 (Manéthon, *édit.* Unger, p. 281-283). La guerre de Phénicie doit donc se placer entre 574, date de la soumission de Tyr par les Chaldéens, et 569, date de la révolte d'Amasis. — 5. Hérodote, IV, CLIX. — 6. Hérodote,

Il y avait alors à la cour un homme de basse extraction, Amasis, que sa bonne humeur perpétuelle et son habileté avaient élevé des derniers rangs de l'armée au grade de général[1]. Il l'envoya au camp des rebelles avec ordre de les ramener au devoir. Amasis haranguait les troupes, quand un soldat lui posa un casque sur la tête et le proclama roi. Devenu d'ambassadeur chef de la révolte, il marcha contre Saïs et anéantit, près de Momemphis[2], les trente mille mercenaires qui défendaient encore le roi légitime (569). Apriès, pris dans la déroute, fut d'abord épargné et traité avec honneur : il demeura associé au trône, et son nom figura sur les monuments au même titre que celui de son vainqueur[3]. Mais, réclamé au bout de quelque temps par la populace de Saïs, il fut livré à ses ennemis et assassiné[4]. A Thèbes, la reine Onknas-Nofiribi, fille de Psammétique II, qui avait succédé à Nitokris dans l'exercice du pouvoir sacerdotal[5], reconnut son autorité; mais, en Asie, il dut presque aussitôt repousser l'attaque des Chaldéens. Un document découvert récemment raconte, qu'en l'an 37 de son règne, Nabuchodorosor partit en campagne contre Ahmassou, roi d'Égypte. Nous ne connaissons point malheureusement l'issue de la lutte[6]. La tradition chaldéenne assure que l'Égypte fut conquise; la tradition égyptienne est muette à cet égard[1]. Il

II, CLXI; Diodore, I, 68. — 1. Hérodote, II, CLXII, CLXIV, où il est dit qu'Amasis était de Siouph, près Saïs. Hellanicos de Lesbos (Fragm. 151, dans Müller-Didot, *Fragm. Hist. Græc.*, t. I, p. 66) contait qu'Amasis avait gagné la faveur du roi par le don d'une couronne de fleurs le jour anniversaire de sa naissance. Platon (*Timée*, t. II, p. 199, édit. Didot) assure qu'Amasis était de Saïs même. — 2. Hérodote, II, CLXIII, CLXIX; d'après Diodore, I, 68; la bataille s'engagea près de Maréa — 3. Champollion, *Monuments*, t. IV. pl. CCCCXLIII, 1; Wiedemann, *Geschichte Ægyptens von Psamitik I*, p. 120, 167 sqq. — 4. Hérodote, II, CLXII, CLXIII, CLXIV; Diodore, I, 68; cf. Hellanicos, dans Müller-Didot *Fragm. H. Græc.*, t. I, fragm. 151, p. 66, où Apriès est nommé Patarmis. Un monument du Musée du Caire, récemment publié par Daressy (*Guide du Visiteur*, p. 103, n° 1609), nous donne la version égyptienne de cette guerre : autant qu'on en peut juger, elle s'accorde en gros avec la version grecque. — 5. Maspero, *Deux Monuments de la princesse Ankhnasnofiribri*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. V, p. 84-92. — 6. Pinches, *A new Fragment of the History of Nebucadnezzar III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 210-225.

est probable qu'Amasis perdit les conquêtes phéniciennes de son prédécesseur et fut réduit à l'Égypte : rien n'indique que l'Égypte même ait été entamée et que les Chaldéens aient renouvelé à un siècle de distance l'exploit d'Asarhaddon et d'Assourbanabal.

Ce fut la dernière guerre de Nabuchodorosor, la dernière du moins dont l'histoire ait gardé la trace. Au temps où elle se termina, il était déjà vieux et il devait songer à toute autre chose qu'aux armes; son ambition se borna désormais à terminer les grands travaux de construction qui rendirent sa mémoire fameuse dans l'antiquité. Pendant le siècle qui avait précédé la chute de Ninive, Babylone avait souffert cruellement des Assyriens. Elle avait été saccagée deux fois par Sennachérib et par Assourbanabal, sans compter les sièges et les pillages partiels qu'elle avait subis au cours de ses révoltes perpétuelles. Nabopolassar avait déjà commencé l'œuvre de réparation; il semble l'avoir menée pour le compte d'une de ses femmes qui, par un hasard étrange, porte dans la tradition classique le nom égyptien de Nitôkris[2]. Nabuchodorosor utilisa aux corvées les nombreux captifs syriens, juifs, égyptiens, arabes, qu'il s'était procurés dans ses campagnes, et Babylone, qui n'était guère avant lui qu'une ville de province, devint grâce à lui l'une des cités les plus belles du monde entier. Au centre la *ziggourat*, la tour à sept étages de Bel, se dressait gigantesque, couronnée d'une statue du dieu en or, haute de quarante pieds, à laquelle une rampe tournante conduisait. Le palais royal, achevé en cinquante jours, était célèbre par ses jardins

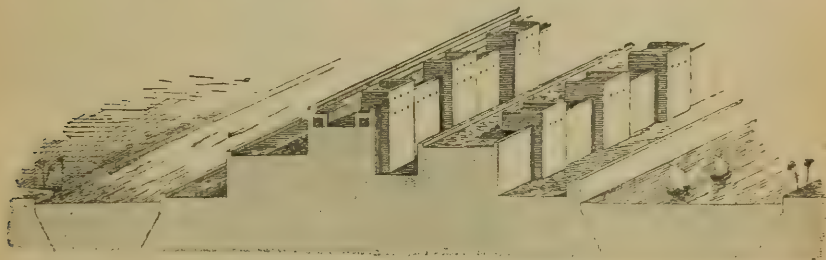
1. Wiedemann (*Der Zug Nebucadnezar's gegen Ægypten bestätigt durch eine gleichzeitige hieroglyphische Inschrift*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 2-6) a essayé de montrer que Nabuchodorosor aurait pénétré jusqu'à la première cataracte, puis qu'il aurait été battu et chassé d'Égypte par un général Nsihor : il combine cette donnée avec celle du texte cunéiforme de Pinches (*Nebucadnezar und Ægypten* dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 87-89). J'ai montré ailleurs (*Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire* dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 87-90; cf. Brugsch, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 93-97) ce qu'il faut penser de cette hypothèse. — 2. Hérodote, I, CLXXXV; Oppert, *Rapport adressé au ministre de l'Instruction publique*, p. 16; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 216-218.

suspendus, où les femmes du harem se promenaient dévoilées, à l'abri des regards profanes. Dans le même temps on rétablissait les canaux qui amenaient les eaux du Tigre et qui unissaient ce fleuve à l'Euphrate; on réparait les réservoirs où les rois des vieilles dynasties avaient reçu et emmagasiné les crues annuelles; on reconstruisait le pont par lequel les deux rives communiquaient entre elles; on bâtissait le temple de Nabo à Barsip. Toutes les ressources dont les ingénieurs du temps pouvaient disposer furent employées à protéger la capitale. Un double mur l'entoura ainsi que Barsip : il était percé de cent portes fermées par des battants en bronze, et l'épaisseur en était telle que deux chariots couraient de front sur la crête. Les districts environnants eurent leur part des embellissements : on nettoya le réservoir de Sippar, le canal royal, une partie au moins du lac Pallacopas. Les richesses accumulées dans ce coin de terre étaient de nature à tenter les voisins, et d'ailleurs les rapports avec la Médie étaient moins amicaux, depuis l'intervention de la Chaldée dans les affaires de Lydie[1]. Nabuchodorosor, dans la prévision d'une guerre prochaine, traça, en avant des grands canaux, le mur médique dont la ligne, appuyée sur Sippar, barrait entièrement l'espèce d'isthme formé en cet endroit par le Tigre et par l'Euphrate. Infatigable dans ses entreprises, il fut pour la Chaldée ce que Ramsès II avait jadis été pour l'Égypte, le roi-maçon par excellence. Il travailla sans relâche à toutes les cités et à tous les temples : il n'y a pas autour de Babylone un endroit où l'on ne lise son nom et où l'on ne signale la trace de sa merveilleuse activité (562)[2].

Son successeur, Amilmardouk (Evilmérodach), fut assassiné, après deux ans de règne (560), par son beau-frère Nergalsharoussour (Nériglissor), qui lui-même s'éteignit en 556, sans autre héritier qu'un enfant du nom de Lâbashimardouk (Laborosoarkhod). Neuf mois après son avènement,

1. Evers, *Das Emporkommen der Persischen Macht unter Cyrus*, p. 4-5. — 2. Oppert, *Inscription de Nabuchodonosor sur les merveilles de Babylone*, in-12, Reims, 1866; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 55-58; J. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 196-248.

Lâbashimardouk fut tué et remplacé par Nabounâhîd (555)[1], La lignée de Nabopolassar finit avec lui, et l'imagination populaire, étonnée d'une chute si rapide après tant de grandeur, vit la main de Dieu dans cet événement. La tradition nationale racontait que, vers la fin de ses jours, Nabuchodorosor, saisi de l'esprit prophétique, était monté sur le toit de son palais et avait prédit aux Chaldéens la ruine prochaine de leur empire[2]. La légende juive, implacable pour le prince qui avait renversé Jérusalem et détruit le temple, disait qu'enivré de sa gloire il s'était cru l'égal de Dieu et qu'il



Coupe probable de la double enceinte de Babylone.

avait été changé en bête par la colère de Jahvéh. Sept années durant il avait vécu dans les champs, se nourrissant d'herbes comme les bestiaux, puis il avait recouvré sa forme première et il avait repris possession de la royauté[3].

Si, pendant son règne, Nabuchodorosor n'était pas entré en lutte avec la Médie, cela tenait partie à la prudence qu'il avait apportée dans ses relations avec son puissant voisin, partie au caractère pacifique du prince qui siégeait alors à Ecbatane. Ishtouvégou, que les Grecs ont nommé Astyagès, fils de Cyaxare, n'avait pas été élevé, comme son père, pour la vie des champs de bataille. Sauf une attaque dirigée contre les Cadusiens[4], et qui se termina par la soumission

1. Bérose, dans Josèphe, *C. Ap.*, I, 21, et dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, IX, 40-41 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 239-241 ; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 62-64. Une variante du nom d Nabounâhîd est Nabounîtouk, d'où semble provenir la variante grecqu Ναβοννήδοχος. — 2. Bérose et Abydène dans Eusèbe, *Præp. Evang.* IX, 41. — 3. *Daniel*, IV. — 4. Nicolas de Damas, dans les *Fragm* *H*

momentanée de ce peuple, il n'entreprit aucune expédition Cruel et superstitieux, il végéta dans le faste d'une cour orientale, entouré de gardes et d'eunuques, sans autre passe-temps que la chasse à travers les parcs de ses palais ou sur les confins du désert[1]. La révolte de son vassal Kouroush (Cyrus) ne le tira de son engourdissement que pour lui ravir sa couronne. Cent ans à peine après l'événement, la tradition se plaisait déjà à compliquer de fables romanesques le récit de sa chute[2]. Quelques-unes de celles qui nous sont parvenues se ressentent de la tendance qu'ont les conteurs populaires à prêter une origine ignoble aux fondateurs d'empire. Comme Shargina en Chaldée[3], comme Gygès en Lydie[4], Cyrus n'aurait été issu d'aucune famille royale : sa mère gardait les chèvres, son père appartenait à la tribu sauvage des Mardes et vivait de rapines. Remarqué pour sa bravoure et envoyé contre les Cadusiens à la tête d'une armée, il noue des intrigues secrètes avec l'ennemi, conspire avec le Perse Œbaras, puis, dénoncé par une chanteuse et rappelé à Ecbatane, il se déclare ouvertement en rebellion, bat Astyage et le fait prisonnier. Astyage avait marié sa fille Amytis à un seigneur mède nommé Spitamas : Cyrus tue Spitamas, épouse la veuve et se proclame roi à la place de son beau-père[5]. Le plus grand nombre des légendes semble inspiré par la vanité nationale et n'a d'autre objet que de rattacher le destructeur de l'empire mède à la lignée de Cyaxare. Astyage n'avait pas d'enfant mâle : le sceptre devait passer après lui entre les mains de sa fille Mandanê et des fils de sa fille. Une nuit, il rêva que l'eau jaillissait d'elle en telle abondance que non seulement Ecbatane, mais l'Asie

Græc., t. III, p. 599. Moïse de Khoren (I, 23-29) lui attribue de longues guerres avec un monarque arménien du nom de Tigrane. — 1. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 413-417. Sur sa cruauté, Hérodote, I, cxxx; Diodore, l. IX, frag. 24. — 2. Hérodote (I, cxv) dit avoir connu quatre versions de l'histoire de Cyrus et ne donner que celle qui lui a paru la plus vraisemblable. — 3. Voir p. 188-189. — 4. Voir p. 601-602. — 5. Cette légende a été recueillie par Ctésias, *Persica*, § 2 sqq., édit. Müller-Didot, p. 45-46 (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 29-33). La légende de l'origine Marde de Cyrus (Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 398) n'est peut-être qu'un souvenir lointain du titre de roi d'Anshân que ce prince portait.

entière en était inondée, et les devins lui conseillent de ne pas la marier avec un Mède. Il la donne donc à un seigneur perse, de sang royal, Cambyse ; car les Perses étaient alors tributaires des Mèdes. Un second rêve trouble bientôt la sé-



Cyrus l'Achéménide.

curité que ce mariage lui inspirait : il voit sortir du sein de sa fille une vigne dont les rameaux couvraient toute l'Asie, et les devins consultés de nouveau lui prédisent que son petit-fils le détrônera. L'enfant né, il le confie à Harpage, qui, après bien des hésitations, se décide à le faire exposer dans les bois par un des bergers royaux. L'enfant, allaité par une chienne, aurait néanmoins succombé si la femme

du berger n'avait pas accouché d'un enfant mort[1]. Elle persuade à son mari de recueillir le jeune Cyrus, et elle l'élève comme son fils. Le chien était un animal sacré chez les Iraniens[2] : l'intervention de la chienne est donc en réalité une sorte d'intervention divine, mais les Grecs, qui soupçonnaient peu cette particularité du mazdéisme, en furent choqués et ils cherchèrent une explication rationaliste à la tradition perse. Ils supposèrent que la femme du berger avait porté le nom de Spako : Spako signifie en effet chienne en langue médique[3]. Cyrus grandit, est reconnu pour le fils de Mandanê et revient auprès de son grand-père. Il ne tarde pas à remarquer combien l'humeur pacifique d'Astyage avait affaibli la constitution militaire des Aryens de Médie et les laissait impuissants sous leur apparence de force et de grandeur. Il conçoit donc le dessein hardi de substituer à leur empire l'empire du peuple dont lui-même était issu. Abrités par leur éloignement contre la corruption des mœurs babyloniennes, les Perses avaient conservé plus de simplicité et plus d'énergie que les Mèdes ; Cyrus, qui le savait, décide son père à courir les risques d'une révolte. Il s'échappe de la cour, disperse une troupe envoyée à sa poursuite et rentre en Perse. Vaincu dans une première bataille et son père tué, il est vainqueur dans la seconde et il fait Astyage prisonnier : le roi captif, la Médie ne résiste plus et elle s'abandonne tout entière au vainqueur[4].

L'histoire réelle, ou du moins le peu que nous en entrevoyons, est moins romanesque. D'après les inscriptions, Cyrus appartenait à la famille Achéménide, et il était roi d'Anshân comme ses trois prédécesseurs immédiats l'avaient été avant lui, Téispès, Cyrus Ier et Cambyse Ier. Nous avons vu qu'on peut attribuer la conquête de l'Anshân à Téispès[5] :

1. L'épisode de la chienne est dans Justin, I, 4, probablement sur l'autorité de Dinon (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p.12-13). — 2. Voir p. 617. — 3. Hérodote nous a transmis cette version rationaliste de l'histoire (I, cx). Il l'avait trouvée dans un écrivain antérieur, probablement dans Xanthos de Lydie (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 25). — 4. Les légendes relatives aux premières années de Cyrus ont été recueillies et analysées dans le remarquable mémoire de A. Bauer, *Die Kyros-Sage und Verwandtes*, Wien, in-8°, 1882 (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 495-578). — 5. Voir plus haut, p. 564.

la tradition classique assure que les rois perses demeurèrent les vassaux des Mèdes, et rien ne prouve qu'elle se soit trompée en cela comme en tant d'autres choses. Deux générations plus tard, Cyrus II monta sur le trône vers 558. Il prit les armes contre son suzerain vers 553 ou 552, et il battit Astyage; sur quoi, l'armée mède se révolta et elle livra son maître à l'ennemi, puis Ecbatane succomba et ses dépouilles enrichirent le trésor du vainqueur[1]. L'empire de Cyaxare s'écroula (549), mais ce fut un changement de dynastie plutôt qu'une conquête étrangère : Astyage et ses prédécesseurs avaient été rois des Mèdes et des Perses, Cyrus et ses successeurs furent rois des Perses et des Mèdes.

1. Maspero, *les Empires*, p. 600, où l'on trouvera l'indication des documents originaux.

LIVRE V

L'EMPIRE PERSE

CHAPITRE XIII

LA CONQUÊTE PERSE

Le monde oriental à l'avènement de Cyrus : Crésus et Nabonide; conquête de la Lydie (546); les Perses dans l'extrême Orient (545-539); chute de l'empire chaldéen (538). — Cambyse, Amasis et Psammétique III; conquête de l'Égypte (525), tentatives sur la Libye et l'Éthiopie. — Gaumatâ et Darius Ier; réorganisation et division de l'empire perse; expéditions vers le Nord et vers l'Est, en Scythie et en Grèce.

Le monde oriental à l'avènement de Cyrus : Crésus et Nabonide; conquête de la Lydie (546); les Perses dans l'extrême Orient (545-539); chute de l'empire chaldéen (538).

Depuis le traité de 585, la paix n'avait pas été troublée entre les deux grands États qui se partageaient l'Asie Mineure, la Médie et la Lydie. Chacun d'eux, sûr de la neutralité de l'autre, avait concentré ses efforts contre les régions où il comptait ne pas rencontrer de rivaux sérieux : la Médie contre les pays de l'extrême Orient et contre Babylone, la Lydie contre les colonies grecques et contre les nations indigènes de la péninsule. Alyatte n'avait plus songé qu'à consolider sa situation, soit par des alliances de famille, soit par la force des armes. Le mariage d'une de ses filles avec Mélas d'Éphèse lui assura dans cette ville l'appui d'une

faction considérable[1]. Son fils Crésus, qu'il avait eu d'une Carienne, reçut en apanage la Mysie propontide[2], et son fils Adramytios la Mysie méridionale, où il bâtit la forteresse d'Adramytion[3] : la Bithynie elle-même fut entamée[4]. Il employa les dernières années de son règne à la construction d'un tombeau gigantesque, à peine inférieur pour la masse aux édifices de l'Égypte et de Babylone[5]. Toutes les ressources du royaume suffirent à peine à ce travail : il fallut suspendre les guerres pour l'achever. Aussi Crésus eut-il quelque peine à faire prévaloir ses droits à la couronne ; son frère Pantaléon, fils d'une Ionienne, lui disputa longuement le pouvoir avec l'appui des mécontents[6]. Débarrassé de ce rival incommode, il essaya de la politique pacifique et il s'ingénia à enrichir les sanctuaires grecs, ceux de l'Europe comme ceux de l'Asie : l'Apollon et l'Athénè de Delphes, l'Apollon de Didyme et celui de Thèbes furent comblés de cadeaux. Une pitié aussi méritoire lui valut le droit de cité grecque et aux Lydiens le privilège de siéger sur le premier rang dans les Jeux Olympiques[7], mais les habitants de la côte ionienne ne se crurent pas obligés pour cela de sacrifier leur liberté. Alors Crésus renonça à la douceur et il déclara la guerre aux villes qui lui fermaient l'issue des vallées du Caystre et de l'Hermos. Éphèse succomba la première, malgré les relations personnelles du roi avec le banquier Pamphaès[8], malgré la présence aux affaires d'un de ses neveux, Pindaros, fils de Mélas ; l'acropole fut démolie, et la population descendit dans la plaine autour du temple d'Artémis. Smyrne éprouva le même sort, puis les

1. Élien, *Var. Hist.*, III. 26. — 2. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397. — 3. Et. de Byzance, *s. v.* Ἀδραμύτειον. — 4. Et. de Byzance, *s. v.* Ἀλυάττα, χωρίον Βιθυνίας, ἀπὸ Ἀλυάττου κρατήσαντος τὸν τόπον. — 5. Hérodote, I, xciii. Le tumulus d'Alyattès à Bin Bir Tépé a été décrit par Hamilton, *Asia Minor*, vol. II, p. 145-146, et par Ch. Texier, *Asie Mineure*, vol. II, p. 252, 399 ; il a été fouillé par M. Spiegenthal, consul de Prusse à Smyrne (*Monatsb. der K. P. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, 1854, p. 700-702) et par Dennis. — 6. Hérodote, I. xcii. — 7. Hérodote, I, l, lxxvii, xcii ; V, xxxvi ; VIII, xxxv. Cf. Théopompe, *Fragm.* 184, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. p. 309. — 8. Nicolas de Damas, *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397 ; Élien *Var. hist.*, IV., 27.

villes de moindre importance tombèrent l'une après l'autre. Crésus eut un moment la pensée d'équiper une flotte et de s'emparer des Cyclades; l'inexpérience des Lydiens en matière de navigation le força de renoncer à ce projet[1]. Il se retourna alors contre l'intérieur et il subjugua en quelques années les Maryandiniens, les Thraces d'Asie, les Bithyniens, les gens de la Paphlagonie, les tribus phrygiennes qui avaient échappé à ses prédécesseurs, la Lycaonie, la Pamphylie; sauf la Lycie et la Cilicie, tous les pays



Le tumulus d'Alyatte.

compris entre le Pont-Euxin, l'Halys et la Méditerranée lui payèrent le tribut[2]. L'acquisition de tant de provinces fertiles et industrieuses fit de lui un des souverains les plus opulents, et la générosité avec laquelle il prodigua ses trésors excita l'admiration des contemporains au plus haut degré[3]. Les Grecs lui restituèrent en éloges et en reconnaissance ce qu'il leur donna en présents; ils l'entourèrent d'un renom de richesse qui dure encore.

En apprenant la chute de l'empire mède, il se sentit assez perplexe sur les conséquences que cet événement

1. Hérodote, I, XXVI-XXVII. — 2. Hérodote, I, XXVIII. — 3. Cf. Hérodote, VI, CXXV, l'histoire des dons qu'il fit à l'Athénien Alcméon.

pouvait entraîner pour lui. Les traités de 585 se trouvaient annulés du coup, et si, d'un côté, la Lydie perdait une alliance qui avait aidé à sa grandeur en assurant sa sécurité, d'autre part, elle rentrait en possession de sa liberté d'action et rien ne l'empêchait plus de passer l'Halys. Le moment était d'ailleurs favorable à une attaque, tandis que la puissance de Cyrus était mal établie encore et que les provinces orientales de l'empire mède ne s'étaient pas ralliées à sa domination. Crésus se résolut donc à la guerre et il se chercha des alliés au dehors. L'Égypte accueillit d'autant mieux ses ambassadeurs qu'Amasis lui-même voyait dans l'avènement des Perses un danger prochain pour son royaume. Une alliance offensive et défensive fut conclue[1], à laquelle Nabonide de Babylone et les Lacédémoniens adhérèrent bientôt[2]. En 545, le roi de Lydie était à la tête d'une coalition qui aurait eu raison des Perses aisément, si son action avait pu se produire d'ensemble; par malheur, la trahison d'un chef de mercenaires grecs révéla à Cyrus le danger qui le menaçait et précipita les événements. La tradition lydienne prétendit saisir dans la chute de Crésus la volonté expresse du destin : trois années durant Apollon fit échec à la fortune, mais le moment arriva où aucune force divine ne put la contenir plus longtemps. Le roi s'était adressé aux différents oracles de la Grèce pour connaître l'avenir, et il avait reçu d'eux plusieurs réponses ambiguës qu'il lui plut interpréter de la manière la plus favorable à ses désirs; on lui avait dit que, s'il attaquait les Perses, il détruirait un grand empire, et que la suprématie de sa race durerait jusqu'au jour où un mulet s'assiérait sur le trône de Médie[3]. Il crut que les dieux lui promettaient la victoire et il ne songea plus qu'à porter la guerre sur le territoire ennemi. Les rares documents qui nous sont parvenus prouvent pourtant que, loin d'assumer l'offensive, il fut surpris par son adversaire. A peine prévenu, Cyrus s'était mis en campagne; il traversa sans autorisation la partie nord de l'empire chaldéen et il déboucha

1. Hérodote, I, LXXVII. — 2. Hérodote, I, LXXXII. Cf. Xénophon, *Cyropédie*, VI, 2, §§ 10-11, où les alliés et les sujets de Crésus sont énumérés d'une manière assez exacte. — 3. Hérodote, I, LIII, LV.

en Cappadoce, mais là, il se heurta aux avant-postes lydiens. Crésus, averti par des émissaires de Nabonide, avait rassemblé ce qu'il avait de troupes disponibles, et avant l'arrivée des Perses il avait envahi la Cappadoce, au printemps de 546. Il s'y empara de Ptéria, dont la citadelle commandait la route de Sinope, et il en dévasta les environs comme pour interposer entre lui et l'ennemi une large bande de désert. Cyrus, battu à la première rencontre, proposa une trêve de trois mois que Crésus accepta pour donner à ses alliés le temps de le rejoindre. Cyrus essaya de soulever une révolte sur les derrières de son adversaire et manda des messagers aux Grecs d'Ionie pour les inviter à se joindre à lui. Ils refusèrent, moins par amitié pour le Lydien que par crainte de la domination perse. A la reprise des hostilités, la chance tourna et les Lydiens, pliant sous le nombre, durent se replier derrière l'Halys après une journée de lutte acharnée : Crésus se retira lentement, dévastant le pays sur son passage pour retarder la poursuite. L'hiver était proche, il crut la campagne terminée, et il licencia ses mercenaires; il envoya à ses alliés de Grèce, de Chaldée et d'Égypte l'intimation de se préparer pour une campagne offensive au printemps suivant. Il avait compté que les Perses hiverneraient en Cappadoce : mais Cyrus comprit que, s'il attendait quelques mois encore, sa cause serait sinon perdue, au moins gravement compromise. Attaqué de front par les contingents de la Lydie et de Lacédémone, menacé en flanc et sur ses derrières par les Égyptiens et par les Chaldéens, il serait contraint de reculer ou de diviser ses forces. Il franchit donc l'Halys malgré l'hiver et il poussa droit vers Sardes. Crésus rassembla à la hâte ce qu'il avait de troupes indigènes et offrit la bataille. Même en ces circonstances défavorables, il aurait remporté la victoire si sa cavalerie, la meilleure qui fût au monde, avait pu donner. Mais Cyrus avait couvert le front de ses colonnes d'une ligne de chameaux ; l'odeur en effraya tellement les chevaux lydiens qu'ils se débandèrent et refusèrent de charger[1]. Une seconde défaite sur les confins de la plaine de

1. Xénophon (*Cyropédie*, VI, 2, §§ 11, 14) place le lieu de l'action au

l'Hermos acheva de désorganiser la résistance. Crésus se retrancha dans Sardes et dépêcha message sur message à ses alliés, afin de hâter leur venue. La citadelle était bien défendue et passait pour imprenable ; elle avait déjà repoussé un assaut et elle paraissait disposée à tenir longtemps encore, lorsqu'un coup du hasard consomma sa ruine. Un soldat de la garnison laissa tomber son casque du haut des murailles, descendit le ramasser et remonta par le même chemin. Un aventurier marde, nommé Hyrœadês, l'aperçut, escalada les rochers que les ingénieurs avaient négligé de fortifier, les croyant inaccessibles, et pénétra avec quelques-uns de ses compagnons dans le cœur de la place. Elle succomba après quatorze jours de siège (546)[1].

La Lydie hors de combat, la coalition se dénoua d'elle-même. Les Lacédémoniens restèrent chez eux[2] ; Amasis, que son éloignement protégeait encore, se garda de bouger ; Nabonide demeura sur la défensive. Si Crésus avait remporté la victoire, il n'aurait pas changé sensiblement la face du monde. La Lydie était trop loin de l'Iran pour pouvoir jamais établir sa domination sur la Médie de façon durable : Cyrus aurait refait son armée plus ou moins vite, et il serait revenu à la charge jusqu'à l'achèvement complet de ses projets. Son triomphe marqua une ère décisive dans l'his-

bourg de Thymbrara, sur le Pactole ; Hérodote (I, LXXX) prétend qu'elle se livra à l'ouest de la ville, c'est-à-dire du côté opposé à celui d'où venaient les Perses. — 1. Hérodote, I, LXXXIV ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 2, § 1-13 ; Ctésias, *Persica*, § 4 (édit. Müller-Didot, p. 46), et Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 41-42) rapportaient l'issue du siège différemment (Polyen, *Strat.*, VII, 6, §§ 2, 10). Environ quatre siècles plus tard, Sardes fut enlevée de la même manière par un des généraux d'Antiochus le Grand (Polybe, VII, 4-7). La date de la prise de Sardes resta l'une des dates les plus célèbres de l'histoire grecque et servit de point de repère aux événements qui avaient précédé ou qui suivirent. Elle a été fixée de différentes manières : Büdinger (*Krösus' Sturz, eine Chronologische Untersuchung*, in-8°, Vienne, 1878, p. 19-20) la met en 541 ou 540 ; Unger (*Kyaxares und Astyages*, p. 8 sqq.) en 546-545 ; Gelzer (*Das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, XXX, p. 242) en 541 ; Lenormant (*Histoire ancienne*, t. II, p. 392) en 545-544. La date de 546 est celle que la découverte des Annales de Nabonide rend le plus vraisemblable. Pour la manière et les sources d'après lesquelles cette histoire a été reconstituée, voir Maspero, *les Empires*, p. 609-621. — 2. Hérodote, I, LXXXI-LXXXVIII.

toire. Tous les rois d'Orient, les grands comme les petits, comprirent qu'ils étaient désormais à sa discrétion, et ils s'ingénièrent à éviter le moindre sujet de querelle avec lui ; une campagne de quelques jours avait détruit l'œuvre



Crésus sur son bûcher.

de trois années de négociations. L'affaissement soudain de la monarchie lydienne frappa les Grecs de stupeur. C'était la première fois qu'ils voyaient se jouer sous leurs yeux une de ces grandes tragédies dont l'histoire du monde oriental est remplie. La dynastie de Gygès les avait effrayés par sa vigueur, éblouis par son opulence, gagnés par ses largesses ; ils l'avaient crue invincible et ils ne concevaient pas qu'elle eût péri par un jeu de causes naturelles : ils imaginèrent que Crésus avait expié le crime qui avait élevé

Gygès au trône. Au moment où les Perses pénétraient dans la citadelle, il avait fait ce que tant de monarques avaient fait avant lui, Shamashshoumoukîn et Saracos à Babylone et à Ninive : il avait mis le feu à son palais pour échapper au vainqueur. Le sacrifice s'accomplit-il jusqu'au bout? Il est probable, mais le peuple ne put se résigner à le croire. Bacchylide affirmait dans une ode célèbre, qu'au moment où la flamme montait, Apollon avait enlevé le prince qui avait si largement enrichi ses autels et qu'il l'avait transporté chez les Hyperboréens[1]. La version d'Hérodote est plus développée. Crésus, aux jours de sa grandeur, avait eu la visite de l'Athénien Solon et il lui avait demandé qui était le plus heureux des hommes? Solon avait énuméré successivement Tellus d'Athènes, les Argiens Cléobis et Biton, et, comme le roi se récriait, il lui avait déclaré qu'on ne peut juger du bonheur d'un homme tant qu'il vit, « car souvent le dieu nous donne un éclair de prospérité et il nous plonge ensuite dans la misère ». Crésus ne comprit pas la sagesse de cet avis sur le moment ; mais, bientôt après le départ de l'Athénien, son fils Atys fut tué à la chasse par un de ses hôtes, et il n'était pas encore consolé de ce malheur quand la prise de Sardes fit de lui un mendiant et un esclave. Il faillit être tué dans la foule par un soldat perse qui ne le connaissait pas ; un autre de ses fils, sourd et muet de naissance, vit le danger et en fut si effrayé que la parole lui jaillit aux lèvres : « Soldat, cria-t-il, ne tue pas Crésus ! » Crésus, mené devant le vainqueur, fut condamné à mourir. Il était déjà sur le bûcher quand les discours de Solon lui revinrent à l'esprit avec tant de force qu'il s'écria par trois fois : « Solon ! » Cyrus l'interroge, apprend son histoire et lui accorde sa grâce. La flamme refusait de s'éteindre . un orage amassé par Apollon éclate soudain et noie le bûcher en quelques instants[2]. Bien traité par Cyrus, le Lydien devint l'ami fidèle et le conseiller de son vainqueur, l'accompagna désormais partout et lui fut utile en plus d'une cir-

1. Bacchylide, Ode III, 23-62. — 2. Hérodote, I, XXIX-XLVI, LXXXV-XCI. Cf. Ctésias, § 4, édit. Müller-Didot, p. 46, et Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 406-409, où certaines circonstances du récit primitif sont passées ou adoucies.

constance. En passant l'Halys il avait détruit un grand empire, mais cet empire était le sien. Le fils de Cambyse le Perse et de la femme mède, le Mulet, comme l'avait appelé l'oracle, retourna à Ecbatane après sa victoire et laissa à ses lieutenants le soin de consommer l'annexion. Mazarès réprima une révolte de Sardes, enleva l'une après l'autre les colonies grecques de la côte et mourut à la peine. Son successeur, Harpage, acheva sa tâche et conquit la Lycie, qui avait résisté aux Mermnades avec succès. Les gens de Phocée et de Téos s'expatrièrent, la population entière de Xanthos se fit massacrer plutôt que de se rendre : le reste se résigna à son sort et subit docilement la souveraineté des Perses[1].

Tandis qu'Harpage achevait la pacification de l'Asie Mineure, Cyrus s'enfonçait dans les régions lointaines de l'extrême Orient. Nous n'avons sur cette partie de son règne que des renseignements isolés et presque sans valeur. S'il faut en croire Ctésias, la Bactriane fut frappée la première. Ses habitants comptaient parmi les meilleurs soldats du monde, et ils combattirent d'abord avec bonheur; Ctésias affirme qu'ils posèrent les armes en apprenant que Cyrus avait épousé une fille d'Astyage[2]. On ne voit pas trop en quoi le mariage du conquérant avec une princesse mède pouvait exercer quelque influence sur leur décision; Ctésias a dû reproduire une légende reçue de son temps à la cour de Suse. L'annexion de Bactres entraînait celle de la Margiane, de l'Ouvarazmiya (Khorasmie[3]) et de la Sogdiane; Cyrus y construisit plusieurs places fortes, dont la plus célèbre, Cyropolis ou Cyreskhata, commandait un des gués principaux du fleuve Iaxartès[4]. Les steppes de la Sibérie arrêtèrent sa marche vers le nord, mais à l'est, dans les plaines de la Tartarie chinoise, les Çakâ ou Saces, renommés pour leur bravoure et leur richesse, n'échappèrent pas à son ambition. Il les assaillit, prit leur roi Amorgès et crut les

1. Hérodote. I, CXLI-CLXXVI, où sont racontées les aventures des Phocéens à la recherche d'une patrie nouvelle. — 2. Ctésias, *Persica* § 2, édit. Muller-Didot, p. 46. — 3. Aujourd'hui le pays au sud de la mer d'Aral, entre l'embouchure de l'Amou-Daria et le golfe de Kara-Boghâz. Cf. Ctésias dans Étienne de Byzance, *s. v.* Χωραμναῖοι. — 4. Arrien, *Anabasis*, IV, 2, § 1-3 & 1 5

avoir réduits; mais Sparêthra, femme d'Amorgès, rassembla ses derniers fidèles, et repoussa les envahisseurs. Elle les aurait même contraints à lui rendre son mari en échange des prisonniers qu'elle avait faits[1] : malgré sa victoire, les Saces se déclarèrent tributaires[2], et ils formèrent désormais l'avant-garde de l'empire contre les Nations de l'Est. En les quittant, Cyrus remonta vers le sud sur le plateau de l'Iran et il parcourut l'Haraïva (Arie), les Thatagous (Sattagydie), l'Haraouvati, le Zaranka, le pays entre la rivière de Caboul et le fleuve Indus[3]. Eut-il le temps de descendre au delà du lac Hamoun et parvint-il aux bords de la mer Érythrée? Une tradition d'époque postérieure prétendait qu'il avait perdu son armée dans les déserts sans eau de la Gédrosie[4]. On ne saurait avoir confiance dans ces récits : le fait seul de la conquête subsiste, les détails en étaient oubliés depuis longtemps lorsqu'on s'avisa de les recueillir.

Ces guerres l'occupèrent cinq ou six ans, de 545 à 539[5]; dès le retour, il se prépara à marcher contre la Chaldée. La Chaldée avait l'apparence plus que la réalité d'un ennemi redoutable : ses luttes incessantes contre l'Assyrie l'avaient usée peu à peu, l'effort par lequel elle s'était délivrée et avait renversé sa rivale, les batailles de Nabuchodorosor, les discordes de ses successeurs avaient achevé de l'épuiser. La décadence était aussi prompte que l'élévation avait été soudaine : moins de trente ans après la mort du conquérant, on pouvait déjà prédire la chute imminente de son œuvre. Nabonide n'avait rien du héros ni même du soldat : c'était un monarque indolent et paisible, occupé du culte des dieux plutôt que de l'entretien des places et des armées. Dans les premières années, il réprima quelques rébellions insignifiantes en Syrie[6] et il régla la succession des rois de Tyr.

1. Ctésias, *Persica*, § 3, édit. Müller-Didot, p. 46, place cette guerre avant la campagne de Lydie. — 2. Hérodote, III, xciii. — 3. Aujourd'hui le Kohistân et le Kaferistan. Cf. Arrien, *Historia Indica*, I, 2. — 4. Strabon, l. XV, i, 5; Arrien, *Anabasis*, VI, 24, § 3, d'après Néarque (*Fragment* 23, édit. Müller-Didot). Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 286-287. — 5. Hérodote, I, clxxvii, les résume en quelques mots : Τὰ ἄνω αὐτῆς [τῆς Ἀσίης] αὐτὸς Κῦρος ἀνάστατα ἐποίεε, πᾶν ἔθνος καταστρεφόμενος καὶ οὐδὲν παριείς. — 6. Pinches, *On a cuneiform Tablet*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII,

Plus tard, quand la Médie se fut écroulée, il voulut avoir sa part des dépouilles et il s'attribua la ville de Kharrân avec le district environnant[1]. Là se bornèrent ses exploits : il préféra employer à construire les ressources de son royaume. Où il trouvait un édifice en ruines, il le réparait ou il le rebâtissait entièrement : il recherchait dans les fondations les cylindres que le roi dédicateur y avait enfouis pour perpétuer la mémoire de sa dévotion aux dieux, et sa joie était vive lorsque les fouilles lui livraient le nom d'un prince qui avait fleuri quelques centaines ou même quelques milliers d'années avant lui[2]. A Larsam, à Ourou, à Sippar, il restaura les monuments des vieux chefs chaldéens, et le soin qu'il eut de ces villes et de leurs divinités excita des sentiments de jalousie chez les prêtres de Babylone. Cependant Cyrus grandissait toujours et les alliés de la Chaldée disparaissaient l'un après l'autre, la Médie d'abord, la Lydie ensuite : en l'an XVII, les riverains de la Méditerranée se soulevèrent et Nabonide ne fit rien pour les ramener à l'obéissance[3].

Les Juifs étaient trop faibles encore pour imiter l'exemple que leurs anciens voisins leur donnaient : mais si leur dispersion leur défendait d'agir efficacement, ils ne dissimulaient déjà plus la joie dont l'isolement de Babel les comblait. La sentence d'exil lancée contre eux par Nabuchodorosor n'avait pas été aussi générale qu'on le croit d'ordinaire. La population des villes secondaires et des campagnes, ou bien n'avait pas quitté ses foyers pendant la guerre, ou bien y était rentrée aussitôt après, avec assez d'empressement pour que les Chaldéens ne fussent pas obligés, comme les Assyriens lors de la chute de Samarie, à la renforcer par des colonies d'étrangers. Jérusalem elle-même n'avait pas été

p. 141-145. — 1. Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæology*, 1882, p. 7. — 2. Il raconte qu'il découvrit à Sippar, dans le temple Ébara du dieu Soleil, les cylindres de Naramsin, fils de Sargon, que Nabuchodorosor avait cherchés en vain et qu'aucun roi n'avait vus avant lui; cf. Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1882, p. 8 et 12. — 3. Pinches, *On a cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Transactions of the Society of Bibl. Arch.*, t. VII, p. 143.

transplantée entière en Chaldée : beaucoup de ses habitants l'avaient abandonnée à temps et s'étaient réfugiés en Égypte[1]. Le nombre des déportés n'avait pas dépassé peut-être vingt mille en trois fois[2], mais, à défaut de la quantité, la qualité leur méritait d'être considérés comme la représentation d'Israël entier. C'étaient d'abord les deux derniers rois, Joïakîn et Zédékias, puis leur famille, l'aristocratie de Juda, le clergé du temple et son grand prêtre, les prophètes[3]. Ils furent répartis entre Babylone et les cités voisines. Les textes contemporains ne nous signalent d'une manière précise qu'un seul de leurs établissements, celui de Tel-Abîb, sur le Kébar[4], mais plusieurs des colonies juives qui florissaient en ces régions vers l'époque romaine prétendaient remonter jusqu'au temps de la captivité : une légende recueillie dans le Talmud affirmait que la synagogue de Shafyâthib, près de Nehardaa, avait été bâtie par le roi Joïakîn avec des pierres arrachées aux ruines du temple de Jérusalem[5]. Ces communautés jouissaient d'une autonomie complète. Pourvu qu'elles acquittassent l'impôt et les corvées réglementaires, elles étaient libres de pratiquer leur religion et de s'administrer comme elles l'entendaient. Les cheïkhs, les anciens de la famille et de la tribu, qui avaient joué un rôle prépondérant au pays d'origine, conservèrent leur rang[6] : le Chaldéen les acceptait pour chefs de leur peuple et il ne les gênait aucunement dans l'exercice de leur autorité. Comment les autres arrangèrent leur existence, à quelles industries ils s'adonnèrent pour gagner le pain de chaque jour, pour conquérir

1. Voir p. 636 de cette histoire. — 2. Le convoi de 597 se composait de dix mille personnes, dont sept mille appartenaient à la classe aisée, mille à celle des artisans, et le reste était composé de gens attachés à la cour (II *Rois*, XXIV, 14-16). Pour le convoi de 586, l'auteur de l'écrit inséré dans Jérémie (LII, 28-29) énumère trois mille vingt-trois habitants de Juda et huit cent trente-deux habitants de Jérusalem. Pour le convoi de 581, on ne trouve plus que sept cent quarante-cinq exilés (Jérémie, LII, 30). Ces chiffres sont assez modérés pour avoir quelque chance d'être exacts, néanmoins ils sont loin d'être certains (Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 174-182). — 3. II *Rois*, XXIV, 14-16; XXV, 11. — 4. *Ézéchiel*, III, 15. Le Kébar est parfois identifié au Khabour de Mésopotamie, c'était plutôt un canal de Chaldée, peut-être le Nahar Malka, le grand canal royal. — 5. Neubauer, *la Géographie du Talmud*, p. 322, note 4; p. 350-351. — 6. *Ézéchiel*, VIII, 1; XX, 1.

l'aisance et même la richesse, aucun de ceux qui écrivaient alors n'a eu souci de nous le dire[1]. Ouvriers ou laboureurs, employés ou marchands, il fallait vivre, et l'on vécut, et, selon le conseil de Jérémie[2], on travailla à ne pas laisser perdre la semence d'Israël. Quelques siècles plus tard, on s'imaginait volontiers que les exilés avaient été plongés tout entiers dans la pénitence et dans l'inertie. « Au bord des fleuves de Babel — nous étions assis et nous pleurions, — en nous souvenant de Sion. — Aux saules de la campagne — nous avions suspendu nos lyres ; — car là nos ravisseurs nous commandaient des paroles de chant, — nos oppresseurs des accents de joie : — « Chantez-nous des cantiques « de Sion ! » Comment chanterions-nous le chant de Jahvéh — sur la terre étrangère[3] ! » Cela n'était vrai que des prêtres et des scribes. Le vide s'était fait dans leur vie, du jour que le conquérant les avait arrachés à cette routine de prières et de rites minutieux dont l'accomplissement leur semblait être le privilège le plus enviable auquel l'homme pût aspirer. Le temps qu'ils avaient consacré jadis au service du temple ils le consumaient à se lamenter sur les malheurs de la nation, à s'en accuser eux-mêmes et les autres, à se demander quel crime leur avait mérité la ruine et pourquoi Jahvéh, qui avait absous si souvent leurs pères, n'avait pas étendu sa clémence jusque sur eux.

C'est dans la patience même de Dieu qu'Ézéchiel leur montrait la cause de leur déchéance. Nourri dans le temple dès l'âge le plus tendre, puis déporté en 597 avec Joïakîn, il avait médité sur l'histoire du passé et elle lui était apparue comme un long conflit entre la justice divine et l'iniquité juive. Jahvéh s'était engagé envers la maison d'Israël du temps qu'elle était encore en Égypte, et il ne lui avait réclamé qu'un peu de fidélité en échange de sa protection : « Jetez chacun de vous les idoles de ses yeux et ne vous souillez pas avec les faux dieux du pays d'Égypte ; moi, Jahvéh, je suis votre Dieu ! » Cette condition si douce, les enfants d'Israël ne l'avaient jamais observée et c'était l'origine de leurs

1. Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 90-101. — 2. *Jérémie*, XXIX, 1-7 ; cf. p. 631-632 de cette histoire. — 3. Psaume CXXXVII, 1 sqq. (trad. Reuss).

maux; avant même d'échapper à Pharaon, ils avaient trahi leur maître, et celui-ci avait songé à les accabler de sa colère, « mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et en présence desquels je m'étais révélé à eux, et à l'effet de les tirer d'Égypte. Je les tirai donc d'Égypte et les conduisis dans le désert. Et je leur donnai mes préceptes et je leur promulguai mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie. Et de plus, je leur assignai mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux. Mais ils furent rebelles à mes ordres ». Comme ils avaient fait en Égypte, ils firent au pied du Sinaï. Cette fois encore Jahvéh ne put se résoudre à les détruire; il se borna à décréter que nul d'entre eux n'entrerait dans la Terre Promise, et il se retourna vers leurs fils. Mais les fils ne furent pas plus sages que n'avaient été les pères; à peine entrés dans la contrée qui leur était dévolue, « un pays de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée, sur tout arbre touffu, ils y immolèrent leurs victimes, ils y déposèrent le parfum de leur encens, ils y versèrent leurs libations ». Et, non contents de profaner leurs autels par des cérémonies et par des offrandes impies, ils s'inclinèrent devant des idoles : « Soyons comme les autres nations, comme les peuples de tous les pays, adorons le bois et la pierre. » — « Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel; d'une main puissante et le bras étendu, et déversant sur vous mon courroux, je vous gouvernerai[1]! » Si légitime que fût le châtiment, Ézéchiel ne croyait pas qu'il dût être perpétuel. Dieu est trop juste pour rendre les générations futures responsables à jamais de la faute des générations passées et présentes. « Qu'avez-vous donc, vous autres d'Israël, à répéter sans cesse : « Les pères ont mangé « du verjus, et les dents des fils en ont été agacées? » — « Par ma vie! dit le Seigneur l'Éternel : ne répétez plus ce « proverbe en Israël! Car voyez : toutes les personnes sont « à moi, la personne du père et la personne du fils, mais « c'est la personne coupable qui mourra... Celui qui est

1. *Ézéchiel*, xx.

« juste restera en vie, parole du Seigneur l'Éternel. » Israël est donc maître de ses destinées : s'il s'obstine en ses égarements, il reculera d'autant l'heure du salut ; s'il se repent et s'il observe la loi, la colère divine s'apaisera. « Ainsi donc, maison d'Israël, je vous jugerai chacun selon ses œuvres. Jetez loin de vous tous les péchés que vous avez commis ; faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit ! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël ? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt ! Revenez donc et vivez[1] ! » Quelques-uns objectaient qu'il était bien tard pour parler encore d'espoir et d'avenir : « Nos ossements sont desséchés, disaient-ils, notre confiance est minée ; nous sommes perdus. » Le prophète leur répondait que Dieu l'avait emmené en esprit au milieu d'une plaine couverte d'ossements. « Et je les adjurai, et tandis que je les adjurais, voilà qu'avec fracas ils se rejoignirent les uns les autres. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs, puis ils se vêtirent de chair et la peau les enveloppa, mais il n'y avait pas encore de souffle en eux. Alors Jahvéh me dit : « Évoque le souffle, évoque, fils de l'homme, et crie au souffle : « Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : « Viens, « souffle des quatre vents et souffle dans ces cadavres pour « qu'ils revivent. » Et j'évoquai, comme j'en avais reçu l'ordre, et le souffle entra en eux et ils revinrent à la vie et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude ; alors il me dit : « Ces ossements-là c'est la maison « d'Israël... Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en « sortir, ô mon peuple ! et je vous ramènerai dans la « terre d'Israël... et je mettrai mon souffle en vous, pour « que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans votre « patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, Jahvéh, je « l'ai dit et fait[2]. »

Les prophètes d'autrefois n'avaient tracé de la restauration d'Israël et de son bonheur que des descriptions poétiques où rien n'était défini nettement, ni la loi qui le jugerait, ni le culte qu'il pratiquerait, ni les conditions les plus propres à garantir sa prospérité. Jérémie le premier avait

1. *Ézéchiel*, xviii. — 2. *Ézéchiel*, xxxvii, 1-14.

désespéré de rien obtenir du peuple, sous le régime du pacte conclu jadis en Égypte, et il avait proclamé la nécessité de négocier une seconde convention, mais sans oser en indiquer les clauses[1]. Ézéchiel, plus hardi, songea dès lors à fixer les termes de l'alliance nouvelle et à rédiger la constitution qu'on devrait substituer à l'ancienne, le jour où l'exil serait terminé. La royauté avait été essayée et elle n'avait pas produit de résultats heureux : pour un monarque comme Ézéchias ou Josias, on en avait eu dix comme Achaz et comme Manashshèh. Cependant les Juifs étaient encore attachés si sincèrement à la forme de gouvernement monarchique, qu'il jugea inopportun de la supprimer entièrement. Il se résigna à conserver un roi, mais un roi plus pieux et moins indépendant que le prince rêvé par l'auteur du Deutéronome[2], un serviteur des serviteurs de Dieu dont la fonction principale se réduirait à subvenir aux besoins du culte. Jahvéh était en vérité le seul souverain qu'il acceptât pleinement. Mais le Jahvéh qu'il concevait n'était déjà plus celui que ses prédécesseurs avaient rêvé, le seigneur Jahvéh d'Amos, « qui ne fait rien sans révéler son secret aux prophètes, ses servants[3] », ou celui d'Hoshéa « qui prend plaisir à l'amour et non aux sacrifices et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes[4] ». Son Jahvéh à lui n'admet plus aucun commerce familier avec les interprètes de ses volontés ; il tient « le fils de l'homme » à distance, et il communique avec lui uniquement par l'intermédiaire des anges, ses messagers. Sans doute l'affection de ses enfants lui est douce ; mais il préfère leur respect et leur crainte, et l'odeur du sacrifice légalement accompli est suave à ses narines. Le premier soin du prophète est donc de lui dresser une maison neuve sur la montagne sainte. Ce temple de Salomon où il avait passé les lointaines années de sa jeunesse, il le rebâtit sur le même plan qu'autrefois, mais plus grand, mais plus beau ; la cour extérieure d'abord, puis la cour intérieure et ses chambres, puis le sanctuaire dont il calcule les dimensions au plus juste : dix coudées d'ouverture pour la

1. *Jérémie*, xxxi, 32-34 ; Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 73 sqq., et *Religion naturelle et religion universelle*, p. 83, 84, 114. — 2. Cf. p. 591 de cette histoire. — 3. *Amos*, III, 7. — 4. *Hoshéa*, VI, 6.

porte, cinq coudées de chaque côté pour les parois latérales de la porte, vingt coudées de large et quarante de long pour la salle même, et ainsi de suite avec un luxe de détails techniques souvent malaisé à comprendre[1]. Et, comme il faut à un édifice aussi bien ordonné un clergé digne de l'habiter, les fils de Sadok seuls auront rang de prêtres, parce que seuls ils ont gardé une fidélité inébranlable ; les autres lévites se confineront dans les emplois secondaires, car non seulement ils ont suivi les errements de la nation, mais ils lui ont donné le mauvais exemple et ils ont pratiqué l'idolâtrie. Les devoirs et les prérogatives de chacun, les revenus de l'autel, les sacrifices, les fêtes, l'apprêt des banquets, tout est prévu et déterminé avec une rigueur inexorable[2]. Ézéchiel était prêtre et attaché aux manipulations les plus mesquines comme aux fonctions les plus nobles de son métier : les moindres recettes de boucherie ou de cuisine sacrée lui paraissaient aussi nécessaires que les préceptes de la morale à la prospérité future de son peuple. La construction et le rituel une fois mis sur pied, son imagination l'emportait de nouveau. Il se figurait voir une source jaillir du seuil même de la maison divine, et, s'écoulant vers la mer Morte à travers un grand bois, en assainir les eaux. « Et toutes sortes d'êtres animés qui se meuvent vivront partout où le ruisseau débouchera dans la mer, et le poisson sera très nombreux... Et sur les bords du ruisseau, des deux côtés, croîtra toute espèce d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront pas : ils en produiront de nouveaux tous les mois, parce que cette eau sort du sanctuaire, et les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments[3]. » Les douze tribus d'Israël, même celles qui avaient disparu à diverses époques, se partageront le pays d'une manière idéale, Dan au nord, Ruben et Juda au sud, et elles fonderont à frais communs, autour de la montagne de Sion, la Jérusalem nouvelle dont le nom sera désormais : « Ici l'Éternel[4] ».

Ézéchiel n'exerça que peu d'influence sur ses contempo-

1. *Ézéchiel*, XL, 5-XLIII, 27. — 2. *Ézéchiel*, XLIV, 1-XLVI, 24. — 3. *Ézéchiel*, XLVII, 1-12. — 4. *Ézéchiel*, XLVII, 13-XLVIII. Cf. pour le rôle d'Ézéchiel, Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 105-108.

rains; il resta seul ou presque seul de son avis, et les idées exprimées par Jérémie l'emportèrent sur les siennes. Quelques-uns parmi les exilés s'obstinèrent de plus en plus à adorer les divinités païennes; ils se fondirent probablement dans la masse de la population chaldéenne et ils furent perdus pour Israël aussi complètement que l'avaient été les déportés d'Éphraïm. Les autres, et c'était le grand nombre, restèrent fidèles à leurs espérances et s'appliquèrent à démêler, parmi les événements qui se déroulaient sous leurs yeux, les signes précurseurs de la délivrance annoncée par le prophète. « Veuille accroître ton peuple, ô Éternel, —
« veuille accroître ton peuple et te glorifier, — veuille
« étendre la limite de son pays! — Éternel, dans la détresse
« ils ont regardé vers toi, — ils se sont répandus en priè-
« res quand tu les châtias. — Comme une femme enceinte,
« quand son terme approche, — se tord et crie dans ses
« douleurs, — ainsi nous étions devant toi, Éternel!... Va,
« mon peuple, retire-toi dans ta chambre, — et ferme les
« portes derrière toi! — Cache-toi un petit instant, — jus-
« qu'à ce que le courroux soit passé. — Car bientôt l'Éter-
« nel va sortir de son lieu, — pour demander compte de
« ses crimes à l'habitant de la terre, — et la terre découvrira
« le sang versé — et ne cachera plus le corps des victi-
« mes[1]. » La mort de Nabuchodorosor en 562 amena un changement dans leur condition. Évilmérodach tira leur roi Joïakin de la prison où il languissait depuis trente années, et le traita avec honneur[2]; ce n'était pas encore la restauration désirée, mais c'était du moins la fin de la persécution. Puis vinrent les querelles de palais qui, en moins de huit ans, changèrent quatre fois de mains le sceptre de Nabuchodorosor[3], puis l'avènement du pacifique et dévot Nabonide, puis les premières victoires de Cyrus. Rien n'échappait à l'œil vigilant des exilés, et leurs prophètes commencèrent à déclarer que les temps étaient proches, à parler de l'humiliation de Babylone, à en prédire la date. L'un, dont l'œuvre a été classée avec les écrits de Jérémie, aperçoit les peuples du

1. Anonyme, vers 570 (*Isaïe*, XXVI, 15-16-XXVII, 1-2). — 2. II *Rois*, XV, 27-30; *Jérémie*, XLII, 31-34. — 3. Voir p. 642-643 de cette histoire.

Nord et de l'Est en marche contre la cité condamnée. « Sonnez le clairon parmi les nations, appelez les peuples à « inaugurer la guerre, convoquez contre elle les royaumes « d'Ararat, de Minni et d'Ashkouz; rangez contre elle les « bataillons, lancez la cavalerie comme un essaim de saute- « relles aux ailes droites! Appelez les peuples à inaugurer « la guerre contre elle, les rois de Médie, les capitaines et « leurs satrapes, et tout le pays de leur domination. La « terre tremble, elle est en travail, car ils vont s'accomplir « les desseins de l'Éter- « nel de changer Babel « en un désert sans habi- « tants[1]. » Un autre voit déjà l'oppresseur mort et descendu aux enfers : « L'enfer dans ses profon- « deurs s'émeut pour toi, « — à ton arrivée il excite « les ombres; — il fait « lever de leurs sièges « tous les princes de la « terre, — tous les rois « des nations. — Tous « ils élèvent leur voix « — et te disent : « Toi « aussi tu t'es donc éva- « noui comme nous, — tu es devenu notre égal! » — « Et toi « tu te disais en ton cœur : » Je monterai au ciel; — au-dessus « des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône; — je serai l'égal du « Très-haut! » Ha! c'est dans l'enfer que tu seras précipité, « — au fond du sépulcre! — Ceux qui t'y verront te con- « templeront, — jetteront sur toi un regard curieux : — « Est-ce là l'homme qui ébranla la terre, — qui fit trembler « les empires, — qui changea le monde en un désert, dé- « vasta les villes — et ne relâcha pas les captifs? » — Tous « les rois des peuples reposent avec honneur — chacun « dans son mausolée : — mais toi, tu es jeté loin de ton « sépulcre, — comme une branche vile, — sous un linceul



Type de Persan.

1. *Jérémie*, LI, 26-29.

« de morts égorgés par l'épée, — qui descendront dans « leurs tombes maçonnées, — toi, cadavre foulé aux pieds « — tu ne seras point réuni avec eux dans la tombe, — dé- « solateur de ton pays, — bourreau de ton peuple[1]. »

L'écho de ces malédictions n'arrivait pas jusqu'aux oreilles de Nabonide, mais il comprenait la grandeur du péril qui le menaçait et il tâchait de le conjurer. Ce n'était pas une fantaisie d'archéologue qui le poussait à relever les temples détruits, à restaurer de vieux cultes oubliés dès longtemps; il voulait détourner de sa personne et de son royaume la colère des dieux ennemis et se concilier la bonne volonté des nationaux. Cette affectation de piété envers des divinités qui n'étaient pas de Babylone mécontenta le sacerdoce babylonien : lorsque les Perses parurent sur la frontière en 538, non seulement les captifs internés en Chaldée, mais une partie de la population indigène appelait de ses vœux la présence de l'étranger. Nabonide recourut aux grands moyens : il ordonna des sacrifices à Bel, en expiation des péchés du peuple, et il transféra dans la capitale les dieux les plus vénérés, Zamalmal et les maîtres de Kis, Bêltis et les seigneurs de Kharsagkalama, les divinités d'Akkad « qui sont au-dessus et au-dessous de l'atmosphère ». Cyrus ne fut pas intimidé par l'arrivée de cette garnison d'idoles : il eut raison de ses adversaires en quelques semaines. Au commencement du mois de Tammouz, il avait franchi le Tigre et battu les Chaldéens près de la ville de Routoum. Aussitôt une révolte éclata en Akkad qui enleva à Nabonide ses dernières ressources. Le 14 les Perses entrèrent paisiblement dans Sippar; le 16, Gobryas qui les commandait s'empara de Babylone presque sans coup férir. Nabonide, livré par les siens, fut traité avec bienveillance et exilé en Carmanie. Son fils aîné Belsharousour, le Balthazar des Hébreux tenta un effort suprême pour repousser l'invasion : il fut battu par Gobryas le 11 de Marchesvân, et il périt dans la déroute[2].

1. Anonyme, vers 540 (*Isaïe*, XIV, 8-20). — 2. Pinches, *On a Cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Transactions of the Society, of Biblical Archæology*, t. VII, p. 139-167 où sont publiés les fragments des annales de Nabonide. Cf. H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70-

L'empire entier tomba du même coup et sans secousse aux mains des Perses. Les peuples tributaires, Syriens, Arabes, Phéniciens, perdirent leurs anciens maîtres et en gagnèrent de nouveaux, sans plus s'inquiéter du changement que s'il ne se fût pas agi d'eux et de leurs intérêts; du moment qu'ils ne pouvaient plus être libres, peu leur importait qui régnait. Babylone elle-même parut s'accommoder de sa servitude, et les partis qui avaient été hostiles à Nabonide se réjouirent de sa captivité. Cyrus fit d'ailleurs ce qui était nécessaire pour s'assurer leur bon vouloir : comme ses prédécesseurs assyriens, Tiglatphalasar, Sargon, Asarhaddon, Assourbanabal, il se plia aux exigences

sqq., où est donnée la proclamation par laquelle Cyrus annonce au peuple de Babylone qu'il prend la royauté du consentement des dieux nationaux. Cf. Bérose, *Fragments*, 9, 14. Voici d'après le canon de Ptolémée et les monuments (cf. Pinches, *The babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, p. 199-204), le tableau des rois de Chaldée depuis Nabounâzir :

I.	Nabounazir,	Ναβονασσάρου,	747-733
II.	Nahid,	Ναδίου,	733-731
III.	Oukinzîr et Poulou,	Χινζίρου καὶ Πώρου,	731-726
IV.	Ouloulâa,	Ἰλουλαίου,	726-721
V.	Mardoukabalidinna,	Μαρδοκεμπάδου,	721-709
VI.	Sharoukîn,	Ἀρκεάνου,	709-704
	Premier interrègne.	Ἀβασιλεύτου πρώτου,	704-702
VII.	Belibni,	Βηλίβου,	702-699
VIII.	Ahshgurnadinshoumou,	Ἀσσαραδίνου,	699-693
IX.	Nerhaloushèzib,	Ῥηγεβήλου,	693-692
X.	Moushèzibmardouk,	Μεσησιμορδάκου,	692-688
	Deuxième interrègne,	Ἀβασιλεύτου δευτέρου,	688-680
XI.	Ashsrourakhéiddin,	Ἀσαραδίνου,	680-667
XII.	Shamashshoumoukin,	Σαοσδουχίνου,	667-647
XIII.	Ashshourbanabal, Ashshourétililani,	Κινηλαδάνου,	647-625
XIV.	Naboubaloussour,	Ναβοπολασσάρου,	625-604
XV.	Naboukoudouroussour II,	Ναβοκολασσάρου,	604-561
XVI.	Amilmardouk,	Ἰλλοαρουδάμου,	561-559
XVII.	Nergalsharoussour, Labashimardouk,	Νηριγασολασόρου,	559-555
XVIII.	Nabounâhid,	Ναβοναδίου.	555-538

de leur orgueil, et, saisissant les mains de Bel, il se proclama formellement roi de Babylone. Son premier soin fut de renvoyer chacun dans sa ville les dieux que Nabonide y avait appelés au début de la campagne, et cette satisfaction accordée aux âmes dévotes que leur présence avait blessées acheva de les gagner au vainqueur[1]. Ils présentèrent les événements sous le jour le plus favorable à la vanité nationale, Mardouk dirent-ils, s'était irrité de l'abandon où Nabonide l'avait laissé; « le roi des dieux s'était affligé « profondément de cette humiliation et tous les dieux « qui habitent les temples de Babel avaient abandonné « leurs sanctuaires; on ne voyait plus Mardouk et les « divinités ses alliés aux processions de Kalanna, car ils « s'étaient réfugiés chez d'autres cités qui ne leur refu- « saient pas leur respect. Cependant la race de Shoumir et « d'Akkad, tout en deuil, le pria de revenir; il accéda à « leur requête, et contenta le pays en lui choisissant un roi « qui gouvernât selon son vouloir le peuple qui lui serait « confié! Il proclama Kouroush, d'Anshân, roi du monde « entier et il annonça ce titre à toutes les nations.... Il « l'incita à marcher contre Babel sa propre ville, et con- « duisit l'armée perse comme un ami et comme un bien- « faiteur : ses troupes, dont le nombre ne se peut non plus « compter que celui des flots de l'Euphrate, et leurs épées « ne furent qu'un vain ornement, car il les conduisit sans « combat et sans résistance jusqu'à Kalanna, puis cerna et « conquit sa propre cité. Nabonide, le roi qui l'avait mé- « prisé, il le livra dans les mains de Kouroush. Tout le « peuple de Babel, beaucoup parmi ceux de Shoumir et « d'Akkad, les nobles et les prêtres s'étaient soulevés contre « lui et s'étaient refusés de lui baiser plus longtemps les « pieds : ils se réjouirent de leur nouveau maître et chan- « gèrent leur serment de féauté, car le dieu qui ramène les « morts à la vie, et qui est secourable dans tout malheur et « dans toute angoisse, lui avait accordé toute sa faveur[2] ».

1. T. Pinches, *On a cuneiform Tablet relating to the Capture of Babylon by Cyrus and the events which preceded and led to it* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 144, 167. — 2. Cette citation n'est qu'une paraphrase de la longue inscription

Les Chaldéens n'étaient pas seuls à voir dans le Perse un envoyé de Dieu; plus qu'eux encore, les Juifs étaient disposés à lui prêter ce caractère. La manière dont Babylone avait succombé avait trompé leurs espérances et démenti les prédictions de leurs prophètes : la cité de Nabuchodorosor n'avait pas été effacée de la face du monde comme celle de Sargon et de Sennachérib, et la vengeance de Jérusalem était moins complète que celle de Samarie ne l'avait été. Mais, déçus en cela, ils sentaient que la délivrance était proche, et l'un des plus grands parmi leurs poètes, l'un de ceux dont les œuvres ont été transcrites à la suite de celles d'Isaïe, l'annonçait déjà en termes magnifiques : « Réjouissez-« vous, cieux, car l'Éternel l'accomplit; — poussez des cris, « profondeurs de la terre! — Montagnes, éclatez de joie, — « et toi, forêt avec tous tes arbres! — Car l'Éternel rachète « Jacob, en Israël il manifeste sa gloire. — Voici ce que dit « l'Éternel, ton rédempteur, qui t'a formé lors de ta nais-« sance : Moi je suis l'Éternel, créateur de l'Univers ; — « moi seul je déploie les cieux, — j'affermis la terre — qui « est avec moi?... — C'est moi qui confirme la parole de « mon serviteur, — qui ratifie le conseil de mes messagers, « — qui dit de Jérusalem, qu'elle soit habitée, — et des « villes de Juda, qu'elles soient rebâties : — Je veux relever « leurs ruines! — C'est moi qui dis à l'Océan : Dessèche-toi, « — je veux que tes courants tarissent! — Je dis à Koresh : « Tu es mon berger! — et il accomplira toute ma volonté, « — en disant à Jérusalem : « Sois rebâtie! — et au temple : « Sois fondé[1]! » Dès la première année de son séjour à Babylone, Cyrus promulgua l'édit par lequel il permettait aux Juifs de rentrer au pays de leurs pères. Tous ne profitèrent pas de la faculté qui leur était accordée ; s'il faut en croire la tradition, quarante-deux mille trois cent soixante se déclarèrent prêts à quitter la terre de l'exil, sous la conduite d'un descendant de David, un fils du roi Joakîn, du nom de Sheshbazzar. Ils s'établirent dans les petites villes de Juda et de Benjamin, et la réalité répondit si peu à l'idéal qu'ils

découverte et traduite par sir Henry Rawlinson (*Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII. p. 70 sqq). — 1. *Isaïe*, XLIV, 23-28.

s'étaient tracé de ce retour, qu'ils laissèrent écouler sept mois avant de déblayer le site du temple pour y élever un autel des sacrifices. Leur petite colonie, noyée dans un flot de populations hostiles, Philistins, Iduméens, Moabites, Ammonites, Samaritains, se serra autour du gouverneur perse, qui seul pouvait la protéger et lui témoigna une fidélité inébranlable. C'était bien sur quoi Cyrus comptait lorsqu'il les autorisait à regagner leurs montagnes : ils formèrent à cette extrémité de son empire une marche d'autant plus dévouée à ses intérêts que leur existence même dépendait de leur fidélité[1].

De tous les princes qui s'étaient alliés contre la Perse, un seul, Amasis, avait jusqu'alors esquivé le châtiment. Une guerre contre l'Égypte semblait donc être imminente : Cyrus hésita un instant, puis il se rejeta vers l'Est lointain, et il y disparut d'une manière mystérieuse (529). Au dire de Xénophon, il mourut dans son lit, entouré de ses enfants, édifiant ceux qui l'approchaient par la sagesse plus qu'humaine de ses derniers moments[2]; ce tableau n'est pas plus authentique que ne le sont en général les renseignements fournis par Xénophon sur la Perse. Ctésias contait qu'il avait été blessé dans un engagement contre les Derbikes, peuple à moitié sauvage de la Bactriane, et qu'il avait succombé aux suites de sa blessure, trois jours après la bataille[3]. Selon Hérodote, il demanda en mariage Tomyris, reine des Massagètes, et il fut dédaigné. De dépit il franchit le fleuve Araxès[4], battit les barbares et prit le fils de leur reine, Spargapisès, qui se tua de désespoir. « Tomyris, ayant rassemblé ses forces, attaqua les Perses. De toutes les batailles livrées entre barbares, celle-là me paraît avoir été la plus sanglante, à en juger du moins par ce que j'ai ouï dire. D'abord ils se criblèrent de flèches à courte distance ; quand

1. Maspero, *les Empires*, p. 627-640. — 2. Xénophon, *Cyropédie*, l. VIII, c. VII, § 3-38. — 3. Ctésias, *Persica*, § 6-8, édit. Müller-Didot, p. 47. Une légende très postérieure contait que Cyrus, parvenu à l'âge de cent ans, avait demandé à voir ses amis. On lui répondit que son fils Cambyse les avait mis à mort; le chagrin que la cruauté de son fils lui causa le tua en quelques jours (Lucien, *Macrob.*, XIV, d'après Onésicrite, *Fragm.* 32, édit. Müller-Didot). — 4. Peut-être le Iaxartès.

les flèches leur manquèrent, ils tombèrent les uns sur les autres à coups de piques et de sabres. Ils soutinrent la lutte pendant longtemps sans qu'aucun parti voulût fuir : à la fin les Massagètes eurent le dessus. La plus grande partie de l'armée perse resta sur le champ de bataille ; Cyrus lui-même y périt après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris,



Le tombeau de Cyrus à Mourghâb.

ayant rempli une outre de sang humain, ordonna qu'on cherchât parmi les morts le cadavre de Cyrus : dès qu'on l'eut trouvé, elle lui plongea la tête dans l'outre et elle l'accabla d'injures. « Bien que je vive et que je sois victorieuse, « tu m'as perdue en m'enlevant mon fils par ruse : aussi moi « te rassasierai-je de sang[1]. » Les Perses parvinrent à recouvrer le corps de leur roi ; ils le transportèrent à Pasargades, où ils l'ensevelirent somptueusement dans les jardins de son palais[2].

1. Hérodote, I, CCIV-CCXIV. — 2. Arrien, *Anabase*, l. VI, 19, 4-9, d'après

La poésie populaire, qui avait défiguré sa vie et substitué des histoires fabuleuses au récit véritable de ses actions, s'attacha à faire de lui le portrait idéal d'un prince d'Orient : il devint grâce à elle le plus brave, le plus doux, même le plus beau des hommes. En fait, il paraît avoir eu toutes les qualités d'un général, l'activité, l'énergie, la bravoure, l'astuce et la duplicité si nécessaires en Asie au succès de la conquête : large et tolérant pour les religions étrangères, il n'eut pas les vertus d'un administrateur, et il ne se soucia pas de réunir en un seul corps constitué solidement les peuples divers qu'il avait su ranger sous sa loi. En Lydie et en Chaldée seulement il installa un gouverneur perse : partout ailleurs il se contenta d'une déclaration d'obéissance et il confia le gouvernement aux mains des indigènes. Il avait conquis tous les pays du vieux monde, l'Égypte exceptée, et fondé l'empire perse : il laissait le soin de l'organiser à ceux qui viendraient après lui [1].

Cambyse, Amasis et Psammétique III ; conquête de l'Égypte (525); tentatives sur la Libye et l'Éthiopie; le faux Smerdis.

Cyrus avait légué la couronne à l'aîné de ses enfants, Kambouzia II, que les Grecs appelèrent Kambysès, et le commandement de plusieurs provinces à Bardiya (Smerdis), son second fils [2]. Réglant sa succession par avance, il s'était flatté de prévenir les querelles qui accompagnent d'ordinaire un changement de règne en Orient. Son vœu ne fut

Aristobule (*Fragm.* 37, édit. Müller-Didot). Cf. *Pseudo-Callisthènes*, l. II, ch. xviii, où l'auteur place à côté l'un de l'autre le tombeau de Cyrus et celui de « Nabonasar, que les Grecs appellent Naboukhodonosor ». Selon Oppert, le petit édifice de Mourghâb où l'on a voulu reconnaître le tombeau de Cyrus, n'est en réalité que le tombeau de sa femme Kazandané (*Journal asiatique*, 1872, t. XIX, p. 548, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 110-111).— 1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 383-390. — 2. Hérodote, I, ccviii; Ctésias, *Persica*, § 8, édit. Müller-Didot, p. 47; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 7, § 11. Ctésias donne à Bardiya le nom de Tanyoxarkès et lui attribue le gouvernement de la Bactriane, des Khorasmiens, des Parthes et des Carmaniens. Xénophon l'appelle Tanaoxarès et le fait régner sur les Mèdes, les Arméniens et les Cadusiens.

pas exaucé : Cambyse, à peine assis sur le trône, égorgea son frère. Le crime fut commis avec tant de prudence et de secret qu'il passa inaperçu du vulgaire : le peuple et la cour crurent que Bardiya avait été enfermé dans quelque palais éloigné de la Médie, et ils s'attendirent à le voir reparaître bientôt[1].

Après s'être débarrassé d'un rival qui menaçait de devenir dangereux, Cambyse ne songea plus qu'à la guerre. L'Égypte, protégée par le désert et par les marais du Delta, bravait encore la puissance des Perses. Depuis son alliance malheureuse avec la Lydie, Amasis s'était toujours conduit de manière à ne fournir aucun prétexte de guerre à ses voisins. Il se borna à rétablir en Chypre l'antique suzeraineté de l'Égypte[2] et il n'éleva pas plus haut son ambition. Grâce à sa prudence inaltérable, il évita tout conflit avec Cyrus, et il profita des années de tranquillité qui lui furent accordées pour développer les ressources naturelles de son royaume. Le réseau des canaux fut réparé et agrandi, l'agriculture encouragée, le commerce étendu. « On dit que l'Égypte ne fut jamais plus florissante ni plus heureuse, que jamais le fleuve ne fut aussi bienfaisant pour la terre, ni la terre aussi féconde pour les hommes, et qu'on y comptait alors vingt mille villes habitées[3]. » Les carrières de Troiou[4], de Souan[5] et de Rahanou[6] furent rouvertes et exploitées comme aux plus beaux jours. Thèbes, à demi indépendante, sous l'administration de la reine Onkhnas, fille de Psammétique II, reprit quelque animation sur ses deux rives; les monu-

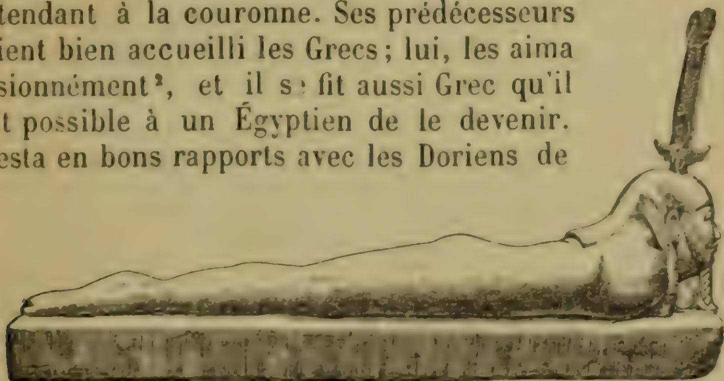
1. Hérodote, III, xxx; J. Ménant, *les Archéménides*, p. 106. D'après Hérodote, l'assassinat eut lieu pendant l'expédition d'Égypte; d'après l'inscription de Behistoun (H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the Rock at Behistun* dans les *Records of the Past*, t. I, p. 112; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117), il eut lieu auparavant. — 2. Hérodote, II, clxxxii; Diodore de Sicile, I, 68, qui paraît considérer la campagne d'Amasis comme une suite naturelle de celle d'Apriès. — 3. Hérodote, II, clxxvii. — 4. Hérodote, II, clxxv. — 5. Inscriptions de Bigèh dans Champollion, *Notices manuscrites*, t. I, p. 163; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 284 *p*. — 6. Inscriptions des architectes et ingénieurs envoyés en l'an XLIV d'Amasis pour chercher la pierre nécessaire aux monuments du roi, Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 75 *a-d*; cf. Devéria, *Monument biographique de Bakenkhonsou* p. 24-29. — 7. Le sarcophage de la reine

ments de Karnak furent restaurés avec soin, et quelques riches particuliers se creusèrent des tombeaux qui ne le cèdent en rien aux tombes d'autrefois pour l'étendue et pour le fini des bas-reliefs[1]. Le reste de la haute Égypte était déjà trop dépeuplé pour qu'il y eût intérêt à en embellir les cités ; les forces vives du pays se concentrèrent sur Memphis et sur les villes du Delta. A Memphis, Amasis bâtit un temple d'Isis qu'Hérodote qualifie de « très grand et très digne d'être vu » ; ce temple a disparu malheureusement, ainsi que le colosse couché de soixante-quinze pieds de long que le même prince avait consacré devant le temple de Phtah[2]. Il décora Bouto, Sébennytos, Mendès, Tanis, la plupart des localités même secondaires. Il construisit, à Saïs, dans le temple de Neith, des propylées « qui surpassaient beaucoup les autres ouvrages de ce genre, tant par leur élévation et leur grandeur que par la grosseur et la qualité des matériaux ». Ils étaient ornés de colonnes énormes et précédés d'une longue avenue de sphinx. On y admirait deux obélisques gigantesques, une statue couchée, en tout semblable à celle de Memphis, et une chapelle monolithe en granit rose que le roi y avait amenée des carrières d'Abou. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle avait à l'extérieur environ onze mètres de hauteur, sept mètres trente-huit centimètres de profondeur et quatre mètres de largeur ; évidée à l'intérieur, elle pesait encore près de cinq cent mille kilogrammes. Elle n'arriva jamais au fond du sanctuaire. « On conte que l'architecte, au moment même où elle atteignit son site actuel, poussa un soupir, songeant au temps qu'avait exigé le transport, et lassé par ce rude labeur. Amasis entendit le soupir et, le tenant à présage, point ne voulut qu'on menât plus loin la pierre. D'autres disent toutefois qu'un des ouvriers employés à la manœuvre fut écrasé et tué par la masse et

Onkhnas est aujourd'hui au British Museum (S. Sharpe, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, p. 104-185). La reine elle-même figure souvent sur les sculptures de deux petits édifices élevés à Karnak sous Amasis et sous Psammétique III (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 273-274). — 1. Champollion, *Notices manuscrites*, t. I, p. 552-555. — 2. Hérodote, II, CLXXVI.

que ce fut la raison véritable pour quoi on la quitta à l'endroit où elle est maintenant[1]. »

La révolution qui avait porté Amasis au trône avait été suscitée par le parti national égyptien contre les étrangers. Les mercenaires et les marchands grecs s'étaient prononcés en faveur d'Apriès contre son rival : on pouvait craindre que celui-ci, une fois vainqueur, ne les chassât de son royaume. Il n'en fut rien : Amasis roi oublia les injures d'Amasis prétendant à la couronne. Ses prédécesseurs avaient bien accueilli les Grecs ; lui, les aima passionnément[2], et il se fit aussi Grec qu'il était possible à un Égyptien de le devenir. Il resta en bons rapports avec les Doriens de



Un Osiris couché de son long.

Cyrène : une fois même il intervint comme arbitre dans leurs affaires domestiques. Le Battos, qui avait triomphé si facilement des soldats d'Apriès, avait eu pour successeur Arkésilas. Des querelles de palais, compliquées d'une guerre contre les tribus libyennes où il avait eu le dessous, indispo-

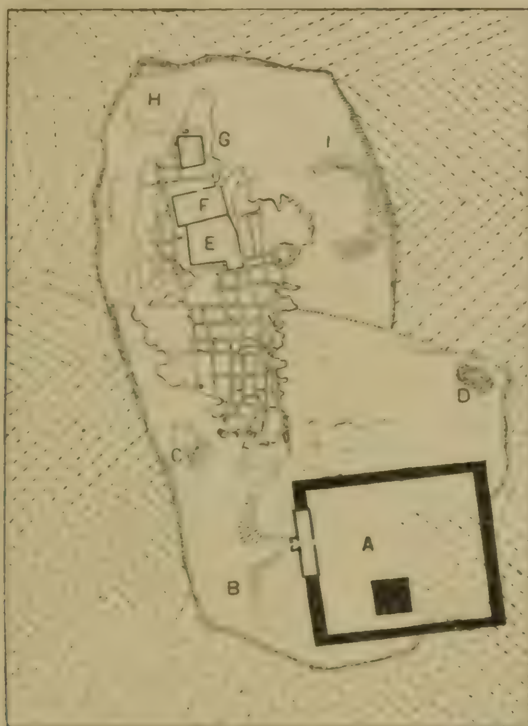
1. Hérodote, II, CLXXV ; Letronne, *la Civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus jusqu'à la conquête d'Alexandre*, p. 25-26. Le naos de Tmaï, le seul qui approche des dimensions d'Hérodote, a sept mètres de haut (*Description de l'Égypte, Ant.*, V, pl. 29 ; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 114). Les dimensions données par Hérodote diffèrent tellement de celles que l'on trouve dans les naos connus aujourd'hui, que j'admets, comme Kenrick l'a fait (*The Egypt of Herodotus*, p. 219, et *Ancient Egypt*, t. II, p. 370), qu'Hérodote a vu le monument d'Amasis couché sur le côté, et qu'il a pris pour la hauteur ce qui était en réalité la largeur. Le Musée du Louvre possède un naos monolithe plus petit que le naos décrit par Hérodote, mais taillé, comme lui, sous le règne d'Amasis (D, 29 ; publié par Pierret, *Recueil d'inscriptions inédites*, t. I, p. 74-80). — 2. Hérodote II, CLXXVIII, l'appelle φιλέλλην

sèrent contre lui les Égyptiens qu'il avait à sa solde : son frère Laarchos l'assassina et le remplaça avec l'approbation des mercenaires, puis il fut tué à son tour par Éryxo et par Polyarchos, femme et beau-frère de sa victime. Les partisans de Laarchos s'adressèrent au Pharaon, et celui-ci se préparait à les appuyer de son armée quand la mort de sa mère arrêta les préparatifs. Polyarchos accourut en Égypte pendant la durée du deuil royal, et il plaida si bien sa cause qu'il la gagna : Battos le Boiteux, fils d'Arkésilas et d'Éryxo, fut proclamé par son puissant voisin[1]. Plus tard même une alliance plus intime resserra les liens qui unissaient les deux États : moitié politique, moitié caprice, Amasis épousa une femme de Cyrène, Ladikê, fille, selon les uns, d'Arkésilas ou de Battos, selon les autres, d'un riche particulier nommé Critoboulos[2].

Les Grecs d'Europe et d'Asie n'eurent pas moins à se louer de lui que leurs frères d'Afrique : il noua des relations amicales avec les principaux sanctuaires de l'Hellade et il leur octroya à plusieurs reprises des présents magnifiques. En 548 le temple de Delphes brûla, et les Alcméonides s'engagèrent à le rebâtir moyennant trois cents talents, dont un quart fourni par les Delphiens. Ceux-ci, trop pauvres pour se procurer une somme aussi forte, quêtèrent chez toutes les nations amies : Amasis leur donna pour sa part mille

1. Hérodote raconte ces évènements sans parler d'Amasis V (CLX-CLXI), et sa version fut adoptée avec quelques modifications par Nicolas de Damas (fragm. 52 dans les *Fragm. H. Gr.*, édit. Müller-Didot, III, p. 387). L'intervention d'Amasis n'est mentionnée que par Plutarque (*De Mulier. virt.*, II, p. 260) et par Polyen (*Strat.*, VIII, 41), mais remonte évidemment à un auteur plus ancien, peut-être à Hellanicos de Lesbos, qui paraît avoir raconté avec quelque détail certains faits de l'histoire des derniers rois d'Égypte (cf. dans les *Fragm. H. Gr*, édit. Müller-Didot, t. I, p. 66). Le passage d'Hérodote se trouve d'ailleurs englobé dans des récits d'origine cyrénaïque ; ses informants avaient intérêt à se rappeler des faits glorieux pour leur patrie, comme la défaite d'Apriès à Irasa (IV, CLIX), nullement des faits aussi humiliants qu'une intervention du Pharaon. D'autre part, le succès tout pacifique obtenu par Amasis n'était pas de nature à laisser une trace dans l'esprit des Égyptiens. Tout cela explique qu'Hérodote n'ait fait aucune allusion au rôle joué par l'Égypte en cette affaire. — 2. Hérodote, II, CLXXXI.

talents d'alun d'Égypte, le plus estimé de tous. L'alun était employé en teinture et coûtait fort cher : les Delphiens en tirèrent bon parti[1]. Il envoya à Cyrène une statue de sa femme Ladikê et une statue de Neith, dorée complètement ; à Lindos pour la Minerve, deux statues de pierre et une cui-



Le site actuel de Naucratis[2].

rasse de lin d'une finesse merveilleuse[3] ; à Samos et à sa Junon deux statues en bois qui existaient encore au temps d'Hérodote[4]. Aussi les Grecs affluèrent en Égypte et s'y établirent en si grand nombre que, pour éviter toute querelle avec les

1. Hérodote, II, CLXXX. — 2. A marque le site de l'Hellénion, B celui du village arabe moderne, E le téménos de Héra et d'Apollon, F le téménos des Dioscures, G le téménos d'Aphrodite. — 3. Les débris en subsistaient encore au temps de Pline l'Ancien, *H. N.*, XIX, 1, mais les curieux en arrachaient les morceaux, afin de vérifier si, comme l'assure Hérodote (III, XLVII), chacun des fils était formé de trois cent soixante-cinq brins, tous visibles à l'œil nu. — 4. Hérodote, II, CLXXXII.

indigènes, on dut bientôt régler leur position à nouveau. Les colonies fondées le long de la branche Pélusiaque par les Ioniens et par les Cariens de Psammétique Ier avaient prospéré et possédaient déjà une population qu'on peut évaluer à près de deux cent mille âmes[1] : Amasis la transféra à Memphis ou dans les environs pour se garder contre ses sujets égyptiens[2]. Les colons plus récents furent dirigés vers la bouche Canopique sur la petite ville de Pamaraîtî, qui prit le nom de Naucratis et qu'on leur abandonna complètement[3]. Ils y constituèrent une république gouvernée par des magistrats indépendants, prostates ou timouques[4] ; on y voyait un Prytanée, des Dionysiaques, des fêtes d'Apollon Komæos, des distributions de vin et d'huile, le culte et les mœurs de la Grèce[5]. Ce fut désormais le seul port ouvert aux étrangers. Lorsqu'un navire marchand poursuivi par des pirates, assailli par la tempête ou contraint par quelque accident de mer, abordait sur un autre point de la côte, le capitaine était tenu de se présenter devant le magistrat le plus proche, afin d'y jurer qu'il n'avait pas violé la loi de son plein gré, mais forcé par des motifs impérieux. Si l'excuse paraissait plausible, on l'autorisait à gagner la bouche Canopique ; quand les vents ou l'état de la mer s'opposaient à ce qu'il partît, on embarquait la cargaison sur des bateaux du pays et on la transportait en territoire grec par les canaux du Delta[6]. Cette disposition de la loi fit la fortune de Naucratis : le commerce entier du Nil s'écoula par ses marchés, et elle devint en quelques années un des entrepôts les plus considérables du monde ancien. Les Grecs de tous pays la remplirent et ils ne tardèrent pas à déborder sur les cam-

1. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11. — 2. Hérodote, II, CLIV. — 3. Hérodote, II, CLXXVIII. Le site de Naucratis vient d'être retrouvé auprès du bourg d'En-Nabiréh, par M. Flinders Petrie : e nom égyptien et la première transcription du nom grec en hiéroglyphes nous ont été rendus par une stèle de l'an I de Nectanébo II découverte au milieu des ruines en 1899. L'orthographe égyptienne semble indiquer un certain Cratès parmi les fondateurs de la ville. — 4. Hermias de Méthymne dans Athénée, IV, p. 149 (*Fragm. H. Gr.*, édit. Müller, t. II, p. 80-81). — 5. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11-12 ; G. Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223. — 6. Hérodote, II, CLXXIX.

pagnes environnantes, qu'ils semèrent de villas et de bourgs. Les marchands qui consentaient à ne pas vivre sous la protection hellénique furent autorisés à s'établir dans telle ville d'Égypte qu'il leur plairait choisir et à s'y bâtir des factoreries. Amasis leur concéda même le libre exercice de leur culte : les Éginètes avaient le sanctuaire de Zeus, les Samiens celui de Hèra, les Milésiens celui d'Apollon, et neuf villes d'Asie Mineure s'entendirent pour édifier à frais communs un temple et un enclos sacré qu'elles nommèrent l'Hellénion[1]. La Haute Égypte et le désert ne furent pas à l'abri de cette invasion pacifique. Les négociants de Naucratis sentirent de bonne heure la nécessité d'avoir des agents sur la route des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Afrique : des Milésiens ouvrirent leurs comptoirs dans l'antique cité d'Abydos[2], et les Samiens de la tribu Æskhrionie avaient poussé jusque dans la Grande Oasis[3]. Les Grecs rapportaient de ces régions lointaines des récits merveilleux qui piquaient la curiosité de leurs compatriotes et des richesses qui stimulaient leur cupidité : philosophes, marchands, soldats, s'embarquaient pour le pays des merveilles, à la recherche de la science, de la fortune ou des aventures. Amasis, qui craignait toujours une attaque des Perses, accueillait les immigrants à bras ouverts : ceux qui restaient s'attachaient à sa personne, ceux qui partaient emportaient avec eux le souvenir des bons traitements qu'ils avaient reçus et ils préparaient en Grèce les alliances dont l'Égypte craignait d'avoir besoin dans quelques années au plus tard.

Tout cela était sagement conçu, mais les Égyptiens de vieille souche ne savaient aucun gré à leur roi de sa prévoyance. Comme les Juifs depuis Ézéchias, comme les Babyloniens sous Nabonide, comme la plupart des peuples de race antique qui se sentent menacés par la ruine, ils attri-

1. Hérodote, II, CLXXVIII; Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-225. — 2. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἄβυδος, raconte que les Milésiens avaient fondé Abydos d'Égypte. Letronne (*la Civilisation égyptienne*, p. 13) a fort bien vu qu'il s'agissait ici d'une factorerie fondée par les Milésiens sous le règne d'Amasis. Les murs du temple de Ramsès II portent encore quelques graffiti en écriture carienne, chypriote et grecque qui doivent remonter à cette époque. — 3. Hérodote, III, XXVI.

buaient leur faiblesse, non pas à leurs propres fautes, mais à la fatalité d'en haut. Les faveurs qu'Amasis prodiguait aux étrangers leur parurent un sacrilège véritable. Les Grecs n'introduisaient-ils pas leurs dieux avec eux? Ne trouvait-on pas dans les villes et dans les campagnes des gens qui associaient le culte de ces divinités barbares à celui des divinités nationales? Le roi n'avait-il pas ordonné qu'on payât la solde et l'entretien des mercenaires sur les biens des temples, à Saïs, à On, à Bubaste, à Memphis[1]? La haine qui s'était amassée contre lui ne se manifesta point par des actes ou par des révoltes : elle le calomnia sourdement et elle dénatura son caractère. Mille histoires malignes ou plaisantes coururent sur son compte, et se perpétuèrent pendant les siècles suivants. On raconta qu'avant son avènement il aimait fort à boire et à mener grande chère, qu'il avait souffert souvent du mal qui a nom faute d'argent, mais qu'il avait réussi toujours à se procurer ce qui lui manquait par divers moyens « dont le plus honnête était par larcin furtivement fait[2] ». On affirma que, devenu roi, il s'enivrait encore de brandevin au point de ne plus être en état de vaquer aux affaires publiques[3]. A ces légendes et à bien d'autres non moins mensongères, ses partisans en opposaient qui étaient toutes en son honneur. D'un bassin d'or dans lequel lui et les siens se lavaient les pieds chaque jour, il avait tiré une statue divine à laquelle les gens vinrent rendre hommage, et ceux-là même qui lui reprochaient la bassesse de son origine. Sur quoi il convoqua le peuple, lui exposa que leur vénération s'adressait à une ancienne cuvette, puis ajouta : « Il en est de moi ce qui en est « d'elle : encore que je fusse jadis petit compagnon, au« jourd'hui je suis votre roi et j'entends que vous m'hono« riez tel que de raison[4]. » Quoi qu'on pût dire, ce furent

1. E. Révillout, *Premier extrait de la Chronique démotique de Paris : le roi Amasis et les mercenaires, selon les données d'Hérodote et les renseignements de la Chronique*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 57-61. — 2. Hérodote, II, CLXXIV. — 3. E. Révillout, *Premier extrait*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 65-67; Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Egypte*, p. 207-214; Hérodote, II, CLXXIII, et, d'après Hérodote, Élien, *Var. Hist.*, II, 41. — 4. Hérodote, II, CLXXII.

les sentiments de haine qui l'emportèrent dans l'esprit des indigènes.

Cyrus mort, Amasis se résigna à la guerre. Les motifs sérieux ne manquaient pas contre lui : il s'était allié à la Lydie, il avait intrigué avec la Chaldée; Cambyse d'ailleurs était jeune et plutôt disposé à exciter qu'à refréner l'ardeur belliqueuse de ses compatriotes. L'imagination populaire ne se contenta pas des raisons très naturelles qui avaient produit le choc de la plus jeune et de la plus vieille des nations orientales : elle chercha à tout expliquer par des motifs personnels aux principaux acteurs du drame. Au dire des Perses, Cambyse demanda en mariage la fille du vieux roi dans l'espoir qu'on la lui refuserait et qu'il aurait une injure à venger : Amasis substitua Nitêtis[1], fille d'Apriès, à sa propre fille. « Quelque temps après, Cambyse, se trouvant « avec elle, l'appela par le nom de son prétendu père. Sur « quoi elle dit : « Je vois, ô roi, que tu ne soupçonnes pas « combien tu as été trompé par Amasis : il m'a prise et, « me couvrant de parures, m'a envoyée à toi comme étant « sa propre fille. De vrai, je suis l'enfant d'Apriès, qui était « son seigneur et maître jusqu'au jour qu'il se révolta et, « de concert avec les Égyptiens, le mit à mort. » Ce discours et le motif de querelle qu'il renfermait soulevèrent la colère de Cambyse, fils de Cyrus, et attirèrent ses armes sur l'Égypte[2]. » En Égypte, on contait les choses autrement. Nitêtis avait été envoyée à Cyrus et elle lui avait donné Cambyse[3] : la conquête n'avait été qu'une revendication de la famille légitime contre l'usurpateur Amasis, et Cambyse montait sur le trône moins en vainqueur qu'en petit-fils d'Apriès. C'est par une fiction aussi puérile que les Égyptiens de la décadence se consolaient de leur faiblesse et de leur honte. Toujours orgueilleux de leur gloire passée, mais désormais incapables de vaincre, ils n'en prétendaient pas moins n'être vaincus et commandés que par eux-mêmes. Ce

1. La forme égyptienne de ce nom est Niteîti. — 2. Hérodote, III, I; Ctésias, fragm. 37, édit. Müller-Didot, p. 63. — Hérodote, III, II; Dinon (*Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 91) et Lyceas de Naucratis (Fragm. 2 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 91, et t. IV, p. 441) racontaient la même histoire, probablement d'après Hérodote.

n'était plus la Perse qui imposait son roi à l'Égypte : c'était l'Égypte qui prêtait le sien à la Perse et par la Perse au reste du monde.

Depuis longtemps le désert et les marais constituaient le véritable boulevard du Delta contre les attaques des princes asiatiques. Entre le dernier château important de la Syrie, Jénysos[1], et le lac de Serbon, où les avant-postes égyptiens campaient, il y a près de quatre-vingt-dix kilomètres d'intervalle, qu'une armée ne pouvait parcourir en moins de trois jours[2]. Dans les siècles passés, le désert avait été moins étendu : mais les ravages des Assyriens et des Chaldéens avaient changé la face du pays et transformé en une solitude des régions jadis assez populeuses. Un événement imprévu tira Cambyse d'embarras. Phanès d'Halicarnasse, un des généraux grecs d'Amasis, déserta et se réfugia en Perse. Il avait du jugement, de l'énergie, une profonde connaissance du théâtre futur de la guerre. Il conseilla au roi de s'entendre avec le cheikh qui dominait sur la côte et de lui demander un sauf-conduit; l'Arabe disposa le long de la route des relais de chameaux chargés d'eau en quantité suffisante pour les besoins d'une armée[3].

En arrivant devant Péluse, les Perses apprirent qu'Amasis était mort[4] et que son fils Psammétique III l'avait remplacé. Malgré leur confiance aux dieux et en eux-mêmes, les Égyptiens étaient en proie à de sombres pressentiments. Ce n'étaient plus seulement les nations du Tigre et de l'Euphrate, c'était l'Asie entière, de l'Indus à l'Hellespont, qui se ruait sur eux et qui menaçait de les écraser. Les alliés sur lesquels Amasis avait compté, Polycrate de Samos par exemple[5], et ses anciens sujets tels que les Chypriotes[6], avaient abandonné une cause qu'ils sentaient condamnée d'avance et ils s'étaient ralliés aux Perses. Le peuple, tourmenté par la crainte de l'étranger, voyait partout des signes et il interprétait en présage sinistre le moindre phénomène de la nature. La pluie est rare dans la Thébaïde et les orages ne

1. Aujourd'hui Khan-Younès. — 2. Hérodote, III, v. — 3. Hérodote, III, IV-IX. — 4. Hérodote, III, X; Diodore de Sicile, I, 68. — 5. Hérodote, III, LXVII; cf. dans le même livre (ch. CXXXIX, sqq.) l'histoire de Syloson. — 6. Hérodote III, XIX.

s'y produisent guère qu'une ou deux fois par siècle. Quelques jours après l'avènement de Psammétique, « la pluie tomba à Thèbes en petites gouttes, ce qui n'était jamais arrivé auparavant[1] ». La bataille qui s'engagea en avant de Péluse fut menée de part et d'autre avec une bravoure désespérée[2]. Phanès avait laissé ses enfants en Égypte. Ses anciens soldats, les Cariens et les Ioniens au service de Pharaon, les égorgèrent sous ses yeux, recueillirent leur sang dans un grand vase à moitié plein de vin, burent le mélange et



Psammétique III.

1. Hérodote, III, x. Jusqu'à nos jours les gens de la Haute Égypte ont considéré la pluie comme un événement de mauvais augure. Un d'eux disait, au commencement du siècle, en parlant de l'expédition du général Bonaparte : « Nous savions qu'un grand malheur nous menaçait : *il avait plu à Louxor* un peu avant l'arrivée des Français. » Wilkinson fait observer que la pluie n'est pas si rare à Thèbes que le croyait Hérodote; il parle de cinq ou six averses chaque année et d'un grand orage tous les dix ans (G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 338, note 4). De son aveu même, averses et orages sont confinés à la montagne et ne sévissent pas en plaine : une fois seulement, en 1901, j'ai vu tomber la pluie pendant trente-trois heures d'affilée. — 2. Polyen (*Strat.*, VII, 9) rapporte le conte d'après lequel Cambyse aurait mis sur le front de son armée des chats, des chiens, des ibis et d'autres animaux sacrés; les Égyptiens n'auraient pas osé tirer sur eux de peur de blesser quelque dieu.

se lancèrent comme des furieux au plus fort de la mêlée. Vers le soir, la ligne égyptienne plia enfin et la déroute commença. Au lieu de rallier les débris de ses troupes et de disputer le passage des canaux, Psammétique, perdant la tête, courut s'enfermer dans Memphis. Cambyse l'envoya sommer de se rendre, mais la foule furieuse massacra les hérauts. Après quelques jours de siège, la ville ouvrit ses portes; la Haute Égypte se soumit sans résistance, les Libyens et les Cyrénéens n'attendirent pas qu'on les attaquât pour offrir un tribut[1] (525). Cette chute rapide d'une puissance qui défiait tous les efforts de l'Orient depuis des siècles, et le sort de ce roi qui n'était monté sur le trône que pour tomber aussitôt, remplirent les contemporains d'étonnement et de pitié[2]. On contait que, dix jours après la reddition de Memphis, le vainqueur voulut éprouver la constance de son prisonnier. Psammétique vit défiler devant lui sa fille habillée en esclave, ses fils et les fils des principaux Égyptiens que l'on conduisait à la mort, sans qu'il se départît de son impassibilité. Mais, un de ses anciens compagnons de plaisir étant venu à passer couvert de haillons comme un mendiant, il éclata en sanglots et se déchira le front de désespoir. Cambyse, étonné de cet excès de douleur chez un homme qui avait marqué tant de fermeté, lui en demanda la raison. A cette question, il répondit : « O fils de Cyrus! mes infortunes personnelles « sont trop grandes pour qu'on les pleure, mais non pas le « malheur de mon ami. Quand un homme tombe du luxe et « de l'abondance dans la misère au seuil de la vieillesse, on « peut bien pleurer sur lui. » Lorsque le messager rapporta ces paroles à Cambyse, il reconnut que c'était vrai; Crésus fondit en pleurs, lui aussi, — car il était en Égypte avec Cambyse, — et les Perses présents se mirent à pleurer. » Cambyse, touché de compassion, traita son prisonnier en roi

1. Hérodote, III, x-xiii; Diodore, I, 68, ignore Psammétique III, et Ctésias (*Persica*, § 9, édit. Müller-Didot, p. 47) substitue aux noms anciens celui de son contemporain Amyrtæos. Aristote (*Rhet.*, II, 8) considère Amasis comme ayant été le dernier roi d'Égypte. — 2. On n'a que fort peu de monuments de Psammétique III; le principal est un des petits temples de Karnak (Champollion, *Monuments de l'Egypte*, t. IV, pl. cccxi; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 27 *f-g*; Mariette, *Karnak*, pl. 56 *b*).

et il allait peut-être le rétablir sur son trône comme vassal, quand il apprit qu'une conspiration se tramait contre lui ; il l'envoya au supplice[1] et il confia le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès[2].

Pour la première fois de mémoire d'homme, le vieux monde obéissait à un seul maître ; mais était-il possible de tenir longtemps réunis les gens du Caucase et ceux de l'Égypte, les Grecs de l'Asie Mineure et les Iraniens de Médie, les Scythes de la Bactriane et les Sémites des bords de l'Euphrate, et l'empire n'allait-il pas s'écrouler aussi promptement qu'il s'était élevé? Cambyse essaya d'abord de gagner ses nouveaux sujets en se pliant à leurs mœurs et à leurs préjugés. Il adopta le double cartouche, le protocole et le costume royal des Pharaons; tant pour satisfaire ses rancunes personnelles que pour se concilier les bonnes grâces du parti loyaliste, il se rendit à Saïs, viola le tombeau

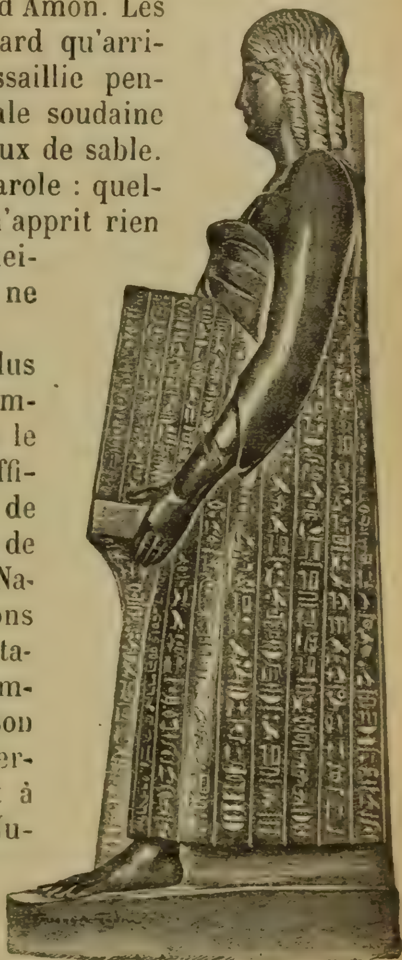
1. Hérodote, III, xiv-xv. D'après Ctésias, *Persica*, § 9, édit. Müller-Didot, p. 47, le roi d'Égypte fut envoyé à Suse et y mourut prisonnier. — 2. Hérodote, IV, 166. — Voici le tableau de la famille saïte depuis Tafnakht :

I. Tafnakhîti.	Τνέφαχθος.
XXIVe Dynastie.	
II. Ouahkerî Bokounrinif.	Βόκχορις.
III.	Στεφινάτης.
IV. . . , . .	Νεχεψώς.
V. . . . . . Nikao Ier.	Νεχαὼ α′.
XXVe Dynastie.	
VI. Ouahibrî Psamitik Ier.	Ψαμμήτιχος α′, Ψαμμίτιχος.
VII. Ouahmibrî Nikao II.	Νεχαὼ β′, Νεκώς.
VIII. Nofiribrî Psamitik II.	Ψάμμουτις ὁ καὶ Ψαμμήτιχος β′, Ψάμμις.
IX. Haabrî Ouahibrî.	Οὐαφρὴς, Ἀπρίης,
I. Khnoumibrî, Ahmasi II Sineit.	Ἄμωσις β′, Ἄμασις.
II. Onkhkenrî Psamitik III.	Ψαμμεχερίτης, Ψαμμήνιτος.

d'Amasis et brûla la momie[1]. Cet acte de vindicte posthume accompli, il traita avec déférence Ladikê, veuve de l'usurpateur, et il la renvoya chez ses parents[2]. Il ordonna qu'on évacuât le grand temple de Nît, où des troupes perses s'étaient logées au mécontentement des dévots, et il répara à ses frais les dommages qu'elles avaient causés; il poussa le zèle jusqu'à s'instruire dans la religion, et il reçut l'initiation aux mystères de la déesse des mains du prêtre Ouzaharrîsniti[3]. C'était agir à l'égard de l'Égypte comme son père avait agi à l'égard de Babylone, et il avait des raisons majeures de montrer une condescendance pareille envers les vaincus de la veille : il songeait à prendre Memphis et le Delta pour base de ses opérations dans l'Afrique septentrionale. Il parut n'attacher que peu d'importance à la soumission volontaire de Cyrène : au moins, la tradition dorienne assurait qu'il dédaigna les présents d'Arkésilas III et qu'il jeta par poignées à ses soldats les cinq cents mines d'argent que ce prince lui avait payées en signe de vasselage[4]. Les Grecs de Libye n'étaient pas assez riches à son gré : la renommée de Carthage, accrue encore par l'incertitude et par la distance, excitait seule son avidité. Carthage était alors à l'apogée de la grandeur : elle dominait sur les anciennes possessions phéniciennes de la Sicile, de l'Afrique et de l'Espagne, sa marine régnait sans rivale sur le bassin occidental de la Méditerranée, ses marchands pénétraient au loin dans les régions fabuleuses de l'Europe septentrionale et de la Mauritanie. Cambyse voulut d'abord l'assaillir par mer, mais les Phéniciens qui montaient sa flotte refusèrent de servir contre leur ancienne colonie[5]. Forcé de l'aborder par voie de terre, il expédia de Thèbes une armée de cinquante mille hommes chargée d'occuper

1. Hérodote, III, XVI; cf. Diodore, fragm. 13, 2. Plus tard, les partisans d'Amasis, pour laver sa mémoire de cet outrage, prétendirent que, prévenu par un oracle, il avait ordonné qu'on substituât à son corps un autre corps embaumé royalement; c'était cette fausse momie que Cambyse avait détruite, tandis que la momie du roi reposait en paix dans un caveau secret. — 2. Hérodote, II, CLXXXI. — 3. Sur ces détails, déjà signalés en partie par Ampère, voir E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*, p. 13-20. — 4. Hérodote, III, XIII. — 5. Hérodote, III, XVII, XIX.

l'Oasis d'Amon et de frayer la route au reste des troupes. Le sort de cette avant-garde ne fut jamais bien éclairci. Elle traversa la Grande Oasis, puis elle se dirigea vers le nord-est dans la direction du temple d'Amon. Les indigènes racontèrent plus tard qu'arrivée à mi-chemin elle fut assaillie pendant une halte par une rafale soudaine et ensevelie sous des monceaux de sable. Il fallut bien les croire sur parole : quelque diligence qu'on fît, on n'apprit rien d'elle, si ce n'est qu'elle n'atteignit pas l'Oasis et qu'elle ne revint jamais en Égypte[1].



La statue d'Ouzaharrisniti au Vatican.

L'entreprise paraissait plus aisée vers le sud, car il semblait qu'en longeant toujours le Nil on n'éprouverait pas de difficulté à pénétrer au cœur de l'Afrique. Depuis la retraite de Tandamanou, le royaume de Napata avait rompu ses relations avec les nations de l'Asie. Attaqué par Psammétique Ier et Psammétique II, il avait conservé son indépendance et brisé les derniers liens qui l'attachaient à l'Égypte. Les contrées de la Nubie inférieure, si peuplées au temps des Pharaons égyptiens, étaient devenues presque désertes : les villes fondées par les princes de la XVIIIe et de la XIXe dynastie gisaient en ruine et leurs temples disparaissaient sous les sables. A peu près à mi-chemin entre la première et la seconde cataracte, on rencontrait les grands-

1. Hérodote, III, xxv, xxvi. Cf. Diodore, X, 13, § 3, et dans Arrien, *Anabase*, III, 3, le récit de la marche d'Alexandre à travers le désert de Libye.

gardes éthiopiennes. Le royaume de Napata se divisait en deux régions comme celui d'Égypte : dans le To-Qonsit s'échelonnaient, en remontant le fleuve, Pnoubs[1], Dongour[2], la capitale Napata, sur la Montagne Sainte[3], Astamouras, au confluent du Nil et de l'Astamouras[4], Beroua enfin, la Méroé des géographes alexandrins ; au delà de Beroua commençait le pays d'Alo[5], qui s'étalait entre le Nil Blanc et le Nil Bleu jusque dans la grande plaine de Sennaar. Sur la frontière méridionale d'Alo résidaient les Asmakh, descendants des soldats égyptiens émigrés au temps de Psammétique Ier[6]. A l'est, au sud et à l'ouest, entre le Darfour, le massif d'Abyssinie et la mer Rouge, vivaient une foule de tribus à moitié sauvages, les unes noires, les autres de race africaine, d'autres de race sémitique, les Rohrehsa, au sud de Beroua, entre le Nil Bleu et le Tacazzé[7], les Madi ou Maditi, entre le Tacazzé et la chaîne de montagnes qui bordent la mer Rouge[8]. L'humeur belliqueuse des rois de Napata trouvait dans ces régions populeuses matière à victoires faciles et profitables : deux d'entre eux, qui florissaient à peu près dans le même temps que Cambyse, Horsiatef et Nastosenen, avaient soumis la plupart de ces peuplades et désolé par des razzias incessantes celles d'entre elles qui résistaient[9].

La royauté éthiopienne était élective. L'élection avait lieu à Napata, dans le grand temple, sous la surveillance des prêtres d'Amon et en présence d'un certain nombre de délégués choisis à cet effet par les magistrats, les lettrés, les soldats et les officiers du palais. Les membres de la

1. Brugsch, *Geog. Inschrift.*, t. I, p. 120. — 2. Dongolah. Cf. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 197. — 3. Dououab, aujourd'hui Gebel-Barkal. — 4. Astaboras des géographes grecs, aujourd'hui le Tacazzé. Cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. II, p. 297-298. — 5. Le royaume d'Aloah des géographes arabes du moyen âge. Quatremère, *Mémoires historiques sur l'Égypte*, t. II, p. 18 sqq. Cf. L. Burkhardt, *Travels*, p. 452 sqq. ; Maspero dans les *Transactions of the Society of Biblical archæology*, t. IV, p. 221. — 6. Cf. p. 576-579. — 7. Peut-être les Rhausi de l'inscription d'Adulis, Rhapsii de Ptolémée. — 8. Les Mataia de l'inscription grecque d'Axoum, Matitæ de Pline et de Ptolémée. — 9. Maspero, *The stele of King Horsiatew*, dans les *Records of the Past*, t. VI, p 87-96, et *The Stele of King Nastosenen*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 204-212 ; cf. Schæfer, *die Æthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*, 1901, in-4°.

famille régnante, les *frères royaux*, étaient introduits dans



Groupe d'Amon et d'une reine Éthiopienne.

le sanctuaire et présentés successivement à la statue du dieu, qui indiquait l'élu de son choix[1] par quelque signe con-

1. Mariette, *Quatre pages des Archives officielles de l'Éthiopie*, dans

venu d'avance. Nommé par les prêtres, le souverain restait sous leur domination sa vie durant. Comme le dernier des Ramessides à Thèbes, il ne pouvait entreprendre aucune guerre ni accomplir aucun acte important, sans implorer l'autorisation du dieu. S'il venait à désobéir ou simplement à marquer quelques velléités d'insubordination, le clergé lui transmettait l'ordre de se donner la mort, et il n'avait d'autre ressource que de s'incliner devant cet arrêt. La loi si dure pour lui n'était pas plus tendre pour ses sujets. La moindre divergence d'opinion, le moindre changement introduit dans les pratiques du culte était considéré comme une hérésie et traité en conséquence. Vers la fin du septième siècle, quelques membres du sacerdoce de Napata méditèrent une sorte de réforme religieuse : ils voulaient, entre autres choses, substituer au sacrifice ordinaire du vieux rite égyptien différentes cérémonies, dont la principale consistait à manger crue la viande des sacrifices. Cette coutume, sans doute d'origine nègre, parut abominable aux yeux des orthodoxes. Le roi se rendit au temple d'Amon, en chassa les prêtres hérétiques, et brûla vifs ceux de leurs adhérents qu'il put saisir. L'usage sacré de la viande crue n'en persista pas moins : il gagna du terrain à mesure que l'influence égyptienne allait s'affaiblissant, et il finit par s'établir si solidement qu'il s'imposa même au christianisme[1]. Encore au commencement de notre siècle, les Abyssins se régalaient de viande crue, qu'ils appelaient *brindé*[2].

L'isolement des Éthiopiens avait été plus profitable que nuisible à leur renommée. A peine entrevus dans la distance par les nations de la Méditerranée, ils avaient été investis peu à peu de vertus merveilleuses et presque divines. On disait d'eux qu'ils étaient les plus grands et les plus beaux des hommes[3], qu'ils prolongeaient leur existence jusqu'à

la *Revue archéologique*, sept. 1865; Maspero, *la Stèle de l'Intronisation*, dans la *Revue archéologique*, 1873, t. I, et dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 71-78. — 1. Maspero, *la Stèle de l'Excommunication*, dans la *Revue archéologique*, mars 1873, et dans les *Records of the Past*, t. IV. — 2. Valentia et Salt, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, traduct. franç., t. III, p. 283; IV, 68. — 3. Hérodote, III, xx.

cent vingt ans et au delà, qu'ils possédaient une fontaine merveilleuse dont l'eau entretenait dans leurs membres une jeunesse perpétuelle[1]. Près de leur capitale, il y avait une prairie sans cesse couverte de boissons et de mets préparés : qui voulait venait et mangeait à sa fantaisie[2]. L'or était si commun qu'on l'employait aux usages les plus vils, même à enchaîner les prisonniers : le cuivre était rare et très recherché[3]. Cambyse fit explorer le pays par des espions, et, sur leurs rapports, il quitta Memphis à la tête de son armée. L'expédition à moitié réussit, échoua à moitié. Il semble que les envahisseurs suivirent le Nil jusqu'à Korosko, puis qu'ils l'abandonnèrent et qu'ils piquèrent droit à travers le désert dans la direction de Napata[4] : les vivres et l'eau leur manquèrent au quart du chemin, et la famine les obligea à battre en retraite après avoir perdu beaucoup de monde[5]. L'expédition eut pour résultat de rattacher à l'empire les cantons de la Nubie les plus voisins de Syène[6] ; néanmoins la population égyptienne, toujours disposée à bien accueillir les nouvelles défavorables à ses maîtres, se plut à ne voir que l'échec final. Cambyse avait été, dès son enfance,

1. Hérodote, III, XXIII. — 2. Hérodote, III, XVII-XVIII, XXIII. Cette fable trouva accueil dans Pomponius Mela (*de Situ Orbis*, III, 15). Heeren y croit reconnaître les pratiques du commerce par signes, si fréquent en Afrique : la table du Soleil aurait été une sorte de marché où les indigènes seraient venus s'approvisionner par voie d'échange. Je vois là plutôt un souvenir de la *Prairie des Offrandes* mentionnée dans les textes funéraires, et à laquelle les âmes des morts avaient accès : cette donnée mystique aura été transportée du domaine de la fable dans celui de la réalité, comme le jugement des morts, la barque du Soleil où pénètre le défunt, etc. — 3. Hérodote, III, XXIII. — 4. Les géographes anciens mentionnent au-dessous de la troisième cataracte une localité nommé Cambusis (Pline, *H. Nat.*, VI, 29), ou les trésors de Cambyse, Καμβύσου ταμιεῖα (Ptolémée, IV, 7), et l'on a cru reconnaître dans ce nom la preuve du passage de l'armée perse. En fait, la ville de Kambiousît, qui est mentionnée dans les textes, était plus ancienne que Cambyse et n'a rien à voir avec le nom de ce prince. — 5. Hérodote, III, XXV. Diodore prétend que Cambyse arriva jusqu'à Méroé et qu'il y fonda une ville nouvelle (I, 33) ; selon Josèphe (*Ant. Jud.*, II. 10), il donna à la capitale de l'Éthiopie, qui s'appelait auparavant Saba, le nom de sa sœur Méroé. — 6. On trouve mentionnés encore au temps de Darius les Éthiopiens au sud de l'Égypte, les Coushites, au nombre des sujets de l'empire perse (Hérodote, III, XCII).

sujet à des crises d'épilepsie pendant lesquelles il devenait furieux et il n'avait plus conscience de ses actions[1]. L'insuccès de ses tentatives en Afrique exaspéra sa maladie et redoubla la fréquence et la longueur des accès : il y perdit le peu de sens politique qu'il avait montré jusqu'alors et il se laissa emporter à toute la violence de son caractère. Le bœuf Apis était mort en son absence, et les Égyptiens, après avoir pleuré le défunt le nombre de jours réglementaires, intronisaient un Apis nouveau quand les débris de l'armée perse rentrèrent à Memphis. Cambyse, trouvant la ville en fête, s'imagina qu'elle se réjouissait de ses malheurs. Il manda auprès de lui les magistrats, puis les prêtres, et il les envoya au supplice sans écouter leurs explications. Il commanda qu'on lui amenât le bœuf et il lui perça la cuisse d'un coup de poignard. L'animal succomba quelques jours après[2], et ce sacrilège excita dans le cœur des dévots plus d'indignation que la ruine de la patrie. Leur haine redoubla quand ils virent le Perse s'ingénier autant à heurter leurs préjugés qu'il avait pris de peine à les concilier auparavant. Il pénétra dans le temple de Phtah à Memphis et il se moqua d'une des formes grotesques sous lesquelles on avait accoutumé de représenter ce dieu. Il viola les tombeaux anciens, afin d'en examiner les momies. Les Iraniens eux-mêmes et les gens de la cour n'échappèrent pas à sa rage. Il tua sa propre sœur, qu'il avait épousée malgré la loi qui défendait les mariages entre enfants du même père et de la même mère. Une autre fois il abattit d'une flèche le fils de Prexaspès, il enterra vifs douze des principaux parmi les Perses, il ordonna l'exécution de Crésus, puis il se repentit de sa précipitation et cependant il condamna les officiers qui n'avaient pas obéi à l'ordre qu'il se repentait

1. Hérodote, III, xxxiii. M. Schæfer a cru reconnaître le nom de Cambyse et celui des Mèdes dans l'inscription du roi éthiopien Nastosenen (*die Æthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*); il n'y a là que des ressemblances de noms fort légères, et les événements diffèrent trop dans les deux cas pour que le rapprochement proposé soit probable. — 2 Il est dit dans le *De Iside*, § 44, que Cambyse tua l'Apis et qu'il le donna aux chiens. Il faut probablement reporter cette notice aux événements qui signalèrent la seconde conquête de l'Égypte par Orchos et par l'eunuque Bagoas.

d'avoir donné. Les Égyptiens prétendirent que les dieux l'avaient frappé de folie en punition de ses sacrilèges[1].

Rien ne le retenait plus aux bords du Nil : il reprit la route d'Asie. Il était déjà dans le nord de la Syrie lorsqu'un héraut se présenta devant lui, proclama à l'ouïe de toute l'armée que Cambyse, fils de Cyrus, avait cessé de régner, et somma ceux qui lui avaient obéi jusqu'alors de reconnaître pour roi Bardiya, fils de Cyrus. Cambyse crut d'abord que son frère avait été épargné par l'homme chargé de l'assassiner : il apprit bientôt que ses instructions n'avaient été que trop fidèlement accomplies et il pleura au souvenir de ce crime inutile. L'usurpateur était un certain Gaumatâ, dont la ressemblance avec Bardiya était si frappante que les personnes, même prévenues, s'y laissaient tromper aisément. Il avait pour frère Patizêithès, à qui Cambyse avait confié la surveillance de sa maison pendant son absence[2]. Tous deux connaissaient le sort de Bardiya ; tous deux savaient aussi que la plupart des Perses l'ignoraient et qu'ils croyaient le prince encore vivant. Gaumatâ se révolta dans Pasargades vers les premiers jours de mars 522 : après quelques moments d'hésitation, la Perse, la Médie, le centre de l'empire se déclarèrent en sa faveur et l'intronisèrent le 9 Garmapada (juillet 522)[3]. D'abord atterré, Cambyse allait partir à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles, lorsqu'il mourut d'une manière mystérieuse. L'inscription de Béhistoun semble dire qu'il se tua de sa propre main dans un accès de désespoir[4]. Hérodote raconte qu'en montant à cheval, il s'enfonça la pointe de son poignard dans la cuisse à l'endroit même où il avait frappé le bœuf Apis : « Se sentant atteint à mort, il demanda le nom de l'endroit où il se trouvait, et on lui

1. Hérodote, III, XXVII-XXXVIII. — 2. Denys de Milet, qui vivait un peu avant Hérodote, donne à Patizêithès le nom de Panzythès. Ctésias (*Persica*, § 10, édit. Müller-Didot, p. 47) et l'inscription de Béhistoun ne mentionnent qu'un seul mage, que Ctésias appelle Sphendadatès, et l'inscription Gaumatâ. Ce Gaumatâ est le Comètès de Trogue-Pompée et de Justin, I, 9.— 3. Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 302, et G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 398.— 4. H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, t. I, p. 412 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117

répondit « Agbatana[1] ». Or, avant cela, il lui avait été annoncé par l'oracle de Bouto qu'il finirait ses jours à Agbatana. Il avait compris l'Agbatana de Médie, où ses trésors étaient, et il avait pensé qu'il y finirait ses jours dans un âge avancé : mais l'oracle songeait à l'Agbatana de Syrie. Lors qu'il eut ouï le nom de l'endroit, il revint à lui : « C'est donc ici que Cambyse, fils de Cyrus, est condamné à mourir. » Il expira vingt jours après, sans laisser de postérité et sans avoir désigné son successeur[2].

Gaumatâ et Darius Ier; réorganisation et division de l'empire perse.

On a considéré souvent la révolte de Gaumatâ comme une sorte de mouvement national, qui restaura l'ancienne suprématie des Mèdes, et qui ravit un moment aux Perses la domination sur l'Asie[3]. Gaumatâ n'était pas Mède : il était né en Perse, dans la petite ville de Pisyaouvada (Pasargades), près du mont Arakadris. D'abord acclamé par les provinces

1. Étienne de Byzance mentionne une Ecbatane syrienne, et Pline, *H. N.*, V, 19, assure que la ville de Carmel s'appelait d'abord Ecbatane. On a voulu identifier l'Agbatana syrienne d'Hérodote avec Batanæa ou avec Hamath. — 2. Hérodote III, LXIV-LXV. Ce conte du personnage auquel on prédit qu'il mourra dans un endroit connu, et qui est frappé à mort dans un endroit inconnu du même nom, a servi plusieurs fois dans l'histoire. Témoin l'exemple de l'empereur Julien et celui du roi d'Angleterre Henri III, à qui on avait annoncé qu'il mourrait à Jérusalem, et qui mourut, en effet, dans une chambre du château de Westminster qu'on appelait Jérusalem. Ctésias (*Persica*, § 12, édit. Firmin-Didot, p. 48) raconte que Cambyse se blessa à Babylone, un jour qu'il s'amusait à sculpter du bois. Pour le règne de Cambyse et les documents qui ont servi à en reconstituer la trame, voir Maspero, *les Empires*, p. 654-671. — 3. La plupart des écrivains anciens ont partagé cette opinion (Hérodote, III, LXI, CXCIX; Platon, *Lois*, III, p. 694-695, etc.), que le plus grand nombre des écrivains modernes a cru devoir adopter à leur suite (Niebuhr, *Vorträge über alte Geschichte*, I, 157, 399; Grote, *History of Greece*, IV, p. 301-302; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 310). M. George Rawlinson a fort bien montré que le mouvement de Gaumatâ n'avait pas pris naissance en Médie et n'avait rien changé à la domination persane : il admet que l'usurpation des Mages était le prélude d'une révolution religieuse (*On the Magian Revolution and the Reign of the pseudo-Smerdis*, dans *Herodotus*, t. III, p. 454-459).

centrales et orientales seulement, il fut accepté dans le reste de l'empire aussitôt après la mort de Cambyse. On le tenait généralement pour Bardiya, et cela suffisait à lui assurer le respect et la fidélité des Iraniens. Il s'empressa d'ailleurs de supprimer tous ceux, grands ou petits, qu'il soupçonnait d'être bien renseignés, et la crainte ferma la bouche des survivants : « Il n'y eut personne, ni parmi les Perses, ni parmi les Mèdes, ni même parmi les gens de la race achéménide, qui songeât à lui disputer le pouvoir[1]. » Afin de gagner à sa cause les peuples vaincus, il les dispensa pour trois ans de l'impôt et du service militaire. Six mois durant il régna sans que personne soupçonnât l'imposture et vît en lui autre chose que l'héritier légitime du trône, le fils du grand Cyrus et le frère de Cambyse. A la fin pourtant la crédulité publique s'émut. Les révélations faites par le dernier roi un peu avant sa mort n'avaient trouvé d'abord que peu de créance; on les avait attribuées à la jalousie ou à la haine fraternelle. Certaines circonstances se produisirent qui semblaient montrer que Cambyse avait dit vrai. Selon l'usage, Gaumatâ avait hérité, avec la couronne, le harem de son prédécesseur; on apprit que les femmes étaient au séquestre et qu'elles ne communiquaient plus entre elles ou avec le monde extérieur que par messagers secrets, au péril de leurs jours. Le bruit se répandit que le prétendu Bardiya était essorillé, et l'on conclut de sa mutilation qu'il n'était pas le fils de Cyrus[2]. Daryavous (Darius)[3], fils de Vistâspa



Darius Ier.

1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113; Oppert, *le Peuple*, p. 119. — 2. Hérodote, III, LXVI. — 3. Strabon savait déjà que Δαριαύης était le

(Hystaspe), satrape d'Hyrcanie, qui appartenait à la maison royale et qui aurait été de plein droit l'héritier de Cambyse, s'entendit avec six des plus résolus parmi les chefs des grandes familles seigneuriales de la Perse[1], surprit Gaumatâ dans son palais de Sikhyaouvâtis en Médie et le tua le 10 Bagayadis (mars-avril) 521. On raconta plus tard que, le crime accompli, les sept convinrent de choisir pour souverain celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil : une ruse de son écuyer procura la couronne à Darius[2]. Le droit du sang les dispensait d'avoir recours à ce moyen romanesque : Darius, proclamé sans retard, purifia les temples que son prédécesseur avait souillés[3], et il institua la fête de la magophonie en souvenir du meurtre qui l'avait fait roi.

Deux révolutions se succédant coup sur coup en moins d'une année avaient ébranlé la puissance des Perses. Leur empire n'était, comme celui des Égyptiens et des Assyriens, qu'un assemblage hasardeux de provinces administrées par des gouverneurs à demi indépendants, de royaumes vassaux, de villes et de tribus mal soumises. Tout prétexte était bon pour ces sujets impatients du joug, et, dès les premiers bruits, la révolte éclata sur deux points à la fois, en Susiane, où Athrîna, fils d'un des derniers rois nationaux, Oumbadaranma[4], ceignit le diadème, à Babylone, où Nadintavbel se présenta comme étant le second fils de Nabonide

véritable nom du prince appelé Δαρεῖος par les Grecs. Le père de Darios était Satrape de Perse, selon Hérodote (III, LXX), d'Hyrcanie et de Parthie, selon l'inscription de Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 135). — 1. La liste donnée par Hérodote (III, LXX) coïncide à peu près avec celle que Darius lui-même a inscrite à Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, p. 126-127; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 153-155). Ctésias a substitué partout le nom des fils à celui des pères, *Persica*, § 14, édit. Müller-Didot, p. 48-49. — 2. Voir dans Hérodote, III, LXVIII-LXXXVIII, le récit légendaire de la conjuration. — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113; Oppert, *le Peuple*, p. 117. — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 114, § 16, et J. Oppert, *le Peuple*, p. 121, § 15. Le nom a été adouci dans le texte susien, sous la forme Assinâ. L'origine royale d'Athrina est prouvée par ce fait que Darius ne dit pas « qu'il mentit » en proclamant ses droits à la royauté (Oppert, *le Peuple*, p. 167).

et assuma, en montant sur le trône, le nom glorieux de Nabuchodorosor[1]. Darius abandonna à ses généraux la tâche facile de vaincre Athrîna et il se réserva pour lui-même le commandement des troupes destinées à agir contre la Chaldée. Nabuchodorosor III avait bien employé le peu de temps que son rival lui avait laissé : quand les Perses débouchèrent dans la plaine assyrienne, il occupait déjà de fortes posi-



Darius perçant un rebelle de sa lance

tions sur la rive droite du Tigre, et une flottille nombreuse couvrait son camp. Darius n'osa pas l'attaquer de front : il divisa son armée en petits corps, qu'il monta, partie à cheval, partie à chameau, et, trompant la surveillance de son adversaire par la multiplicité de ses mouvements, il réussit à franchir la rivière. Les Chaldéens essayèrent en vain de le rejeter à l'eau : battus, ils se replièrent en bon ordre et,

1. Le dernier contrat babylonien daté du règne du pseudo-Smerdis est du 1er Tishri 522, le premier de Nadintavbel est de seize jours plus tard : c'est dans cet intervalle qu'on apprit à Babylone la mort de Gaumatâ (Boscawen, *Babylonian dated Tablets and the Canon of Ptolemy*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 31).

six jours après, ils livrèrent une seconde bataille, à Zazanou, sur les bords de l'Euphrate (décembre 521). Leur déroute fut complète; Nabuchodorosor, échappé avec quelques cavaliers, courut s'enfermer dans Babylone. Si Darius avait compté sur une reddition aussi prompte que celle qui avait livré la ville à Cyrus, son espoir fut déçu : il fut contraint de commencer un siège régulier, et cela, au moment où les provinces se mettaient en rebellion ouverte sur tous les points. La tentative du Perse Martiya pour débaucher une seconde fois la Susiane fut, il est vrai, réprimée promptement par les Susiens eux-mêmes, mais la Médie se laissa entraîner par un certain Fravartish, qui disait descendre de Cyaxare et qui se proclama roi sous le nom de Khshatrîta. Le temps n'était pas encore assez éloigné où Astyage dominait sur l'Iran, pour que la noblesse mède eût renoncé à recouvrer l'hégémonie dont la victoire de Cyrus l'avait dépouillée : l'occasion était d'autant plus favorable que Darius avait dû quitter la province subitement, presque aussitôt après le meurtre de Gaumatâ, et la dégarnir, afin de former l'armée qui opèrait contre Babylone. Quelques-unes des tribus nomades demeurèrent fidèles : tous ceux des Mèdes « qui vivaient dans des maisons » se rangèrent sous les drapeaux du prétendant, puis l'insurrection gagna les pays les plus proches, l'Arménie et l'Assyrie.

C'en eût été fait de Darius si le mouvement se fût propagé aux satrapies occidentales; par bonheur elles ne bougèrent point. Orœtès, gouverneur de la Lydie, affectait des allures indépendantes et menaçait de devenir dangereux : Bagæos, envoyé à Sardes, communiqua aux soldats perses l'ordre royal de ne plus garder leur commandant, et « aussitôt ils posèrent leurs piques. Lors Bagæos, voyant qu'ils obéissaient, prit courage et remit aux mains du secrétaire une deuxième lettre, où il était dit : « Le roi Darius somme les Perses qui sont à Sardes de tuer Orœtès. Sur quoi ils tirèrent leurs sabres et le tuèrent[1] ». Rassuré de ce côté, Darius n'était pas encore hors d'affaire et sa situation demeurait critique. Lever le siège de Babylone, il n'y devait pas songer :

1 Hérodote, II, CXXVI-CXXVIII.

c'eût été fait de lui si Nabuchodorosor avait reparu librement en Assyrie et en Élam. Il se décida donc à poursuivre plusieurs campagnes à la fois et, tandis qu'il pressait lui-même le blocus, il leva deux autres armées et il les lança, l'une en Arménie sous Dâdarshîsh, l'autre en Médie sous Vidarna, l'un des sept. Vidarna rencontra Khshatrîta à Maroush, le 20 Anamaka 510, mais la bataille demeura indécise, et il dut camper dans la Cambadène pour y attendre des renforts. Dâdarshîsh de son côté remporta trois victoires consécutives sur les Arméniens mais sans faire de progrès sérieux[1] : en Arménie comme en Médie, Khshatrîta conserva ses positions, et sa résistance acharnée décida l'Hyrcanie et la Parthyène à se rallier à sa cause[2]. La Sagartie s'arma à l'appel de Tchitrañtakhma qui s'annonçait comme un descendant de Cyaxare, et Frâda s'insurgea en Margiane. La Perse elle-même commença à douter du succès et elle élut un roi selon son cœur[3]. Bien des gens ne pouvaient encore se résigner à croire que la descendance directe de Cyrus se fût éteinte avec Cambyse. L'usurpation et la chute de Gaumatâ, l'avènement de Darius ne les avaient point ébranlés dans leur foi en l'existence de Bardiya : de ce que Gaumatâ était un imposteur, il ne suivait pas nécessairement que Bardiya fût mort. Aussi, quand un certain Vahyasdâta s'annonça à eux comme étant le plus jeune fils de Cyrus, ils l'acclamèrent avec enthousiasme.

Un succès qu'Hystaspe remporta à Vispaousatîsh en Parthiéne, le 22 Viyakhna 519, empêcha les Hyrcaniens de se rallier aux Mèdes, et quelques jours plus tard la chute de Babylone rendit enfin à Darius l'usage de toutes ses forces. La longue résistance de cette place fournit une matière abon-

1 H. Rawlinson, *Inscription*, p. 116-118; Oppert, *le Peuple*. p. 127-131. — 2. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 135. Le moment de la révolte est suffisamment indiqué par le passage : « Les Parthes et les Hyrcaniens firent défection de moi et se dirent sujet de Phraortès ». — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121; Oppert, *le Peuple*, p. 137. La date est ici encore donnée par le contexte : « Je détachai une partie de l'armée perse et médique qui était avec moi. — Le nommé Artavardiya, un Perse, mon serviteur, je le fis leur chef, et une autre armée perse alla en Médie, après moi, pour me soutenir et Artavardiya partit avec l'armée pour la Perse. »

dante à l'imagination populaire : un demi-siècle plus tard, on contait que le roi, arrivé devant Babylone, l'avait trouvée résolue à se défendre désespérément. Les habitants avaient coupé les canaux, rempli leurs magasins et leurs greniers, puis ils s'étaient débarrassés des bouches inutiles : ils avaient égorgé toutes les femmes, sauf le petit nombre qu'il en fallait pour la préparation du pain. Au bout de vingt mois les Perses n'étaient pas plus avancés que le premier jour, et ils se décourageaient, quand Zopyre, l'un des sept, se dévoua pour leur assurer la victoire. Il se coupa le nez et les oreilles, il se déchira à coups de fouet, puis il s'introduisit dans la place comme transfuge, et, quand il eut gagné la confiance des assiégés, il livra les deux portes dont on lui avait confié la garde : trois mille Babyloniens expirèrent sur le pal, les murs furent rasés au niveau du sol et la ville se repeupla de colons étrangers[1]. Ce qu'il y a de certain dans cette histoire, c'est la longueur du siège. Nabuchodorosor fut exécuté, et Darius, enfin maître d'agir à sa guise, dépêcha un de ses lieutenants, le Perse Artavardiya, contre le faux Smerdis, tandis qu'il marchait de sa personne au-devant de Khshatrita. Il pénétra en Médie par le défilé de Kerend et rallia Vidarna dans la Cambadène. L'entrée en scène des vétérans de Cyrus et de Cambyse changea soudain la face des affaires. Les milices des Mèdes cédèrent devant eux : Khshatrîta fut battu près du bourg de Koundourous, le 20 d'Adoukanis 519. Il s'enfuit vers le nord, sans doute afin de se jeter dans la montagne et d'y continuer la lutte, mais il fut pris non loi de Ragâ et conduit à Ecbatane. Son châtiment fut atroce : on lui coupa le nez, les oreilles et la langue, on lui creva les yeux, on l'enchaîna à la porte du palais, puis, quand le peuple se fut suffisamment repu de ce spectacle,

1. Hérodote, III, CL-CLX; Ctésias (*Persica*, § 22, éd. Müller-Didot, p. 50) place le siège de Babylone sous Xerxès. D'après lui, ce fut Mégabyze, fils de Zopyre, et non pas Zopyre lui-même, qui livra la ville. Polyen (*Strat.*, VIII, 11, § 8) prétend, peut-être d'après Charon de Lampsaque, que Zopyre imita l'exemple donné par un Sace habitant au delà de l'Oxus. Les écrivains latins ont transporté l'histoire en Italie et ils l'ont placée à Gabies (Tite Live, I, 50-54; Ovide, *Fastes*, II, 683-710), mais Sextus Tarquin, à qui ils la prêtèrent, ne poussa pas le dévouement jusqu'à se mutiler.

le pal; ses principaux partisans furent, les uns empalés comme lui, les autres décapités[1]. Le succès n'avait été ni moins rapide, ni moins complet du côté de la Perse. Dès le début, Vahyasdâta commit la faute de diviser ses troupes et d'en expédier une partie en Arachosie : Artavardiya, vainqueur à Racha, puis à Paraga (519-518)[2], l'enferma dans le château d'Ouvadéshaya et s'empara de sa personne[3], tandis que le satrape d'Arachosie repoussait l'invasion victorieusement (518)[4]. Mais il semblait qu'une guerre engendrât l'autre : le succès éphémère du second faux Smerdis évoqua un second faux Nabuchodorosor. Darius avait à peine quitté Babylone que l'Arménien Arakha se présentait au peuple comme le fils de Nabonide : Vindafranâ (Intaphernès) le vainquit et le fit exécuter (510)[5]. La Médie, la Perse et la Babylonie reconquises, la soumission des autres provinces n'était plus qu'un jeu. Déjà Tchitrañtakhma avait expié sa rebellion sur la croix[6] : Vistâçpa, père de Darius, eut promptement raison de l'Hyrcanie (juillet 519), et Dâdarshish, satrape de la Bactriane, triompha sans grand'peine de la résistance de Frâda. La guerre était terminée (518)[7].

La leçon de ces dures années ne fut pas perdue pour le vainqueur. L'empire de Cyrus renfermait, à côté des pays gouvernés par les officiers perses, des royaumes et des cités vassales, des peuplades tributaires, qui relevaient directement du souverain et qui n'avaient aucun ordre à recevoir

1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 118-119; Oppert, *le Peuple*, p. 131-133. — 2. Paraga paraît être la ville de Forg, dans le Laristan (Oppert, *le Peuple*, p. 139, note 4). — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121; Oppert, *le Peuple*, p. 139-141. — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121-122; Oppert, *le Peuple*, p. 141-143. — 5. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 122-123; Oppert, *le Peuple*, p. 143. D'après Boscawen (*Babylonian dated Tablets*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 31-32) et Oppert (*Revised Chronology of the later Babylonian Kings*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 271-272, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 179), une lacune observée dans les dates des contrats babyloniens entre le dernier mois de la sixième année de Darius et le cinquième mois de la septième marquerait le temps durant lequel Arakha gouverna Babylone sous le nom de Nabuchodorosor. — 6. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 133-135. — 7. Pour la chronologie de cette guerre, voir Maspero, *les Empires*, p. 674-682.

des satrapes dans la province desquels leur domaine était enclavé : c'était encore le système qu'avaient pratiqué Tiglathphalasar III et ses successeurs assyriens[1]. Darius ne s'ingénia pas à supprimer les dynasties locales ; loin de là, il encouragea les peuples à garder leur langue, leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs institutions particulières. Les Juifs eurent la permission d'achever la construction de leur temple[2] ; les Grecs d'Asie retinrent leurs constitutions variées, la Phénicie conserva ses rois et ses suffètes, l'Égypte ses nomarques héréditaires. Mais il y eut au-dessus de ces pouvoirs locaux une autorité unique, supérieure à tous et la même partout. Le territoire fut divisé en grands gouvernements, dont le nombre flotta selon les temps. Au début, il y en avait vingt-trois :

1° La Parçâ ou Perse proprement dite ;

2° L'Ouvajâ, Élam, où se trouvait Suse, l'une des résidences favorites de Darius ;

3° Babirous, la Chaldée ;

4° Athourâ, l'Assyrie, du Khabour au mont Zagros ;

5° Arabayâ, la Mésopotamie entre le Khabour et l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie et la Palestine ;

6° L'Égypte (Moudrâya) ;

7° Les peuples de la mer, parmi lesquels on comptait les Ciliciens et les Chypriotes ;

8° L'Yaounâ, qui renfermait, outre la Lycie, la Carie et la Pamphylie, les colons grecs de la côte, Ioniens, Éoliens et Doriens ;

9° La Lydie et la Mysie (Çpardâ) ;

10° La Médie ;

11° L'Arménie ;

12° La Katpatouka, c'est-à-dire toute la région centrale de l'Asie Mineure, du Taurus au Pont-Euxin ;

13° La Parthyène et l'Hyrcanie (Parthava) ;

14° La Zarânka (Zarangie) ;

15° L'Arie (Haraïva) ;

16° La Chorasmie (Ouvârazmiya) ;

17° La Bactriane (Bakhtrîs) ;

1. Voir p. 464-465 de cette histoire. — 2. *Esdras*, V, 2 ; *Haggaï*, I, 14.

18° La Sogdiane (Çoughdâ);

19° La Gandarie (Gandara);

20° Les Çaka ou Saces, aux plaines de la Tartarie, presque sur les confins de la Chine;

21° Les Thatagous ou Sattagydes, dans le bassin supérieur de l'Helmend;

22° L'Arachosie (Haraouvatis);

23° Les Maka, qui habitaient les pays à cheval sur le détroit d'Ormuzd. Ce nombre s'accrut encore par la conquête : à la fin de son règne, Darius comptait dans l'empire trente et une satrapies[1].

Si chacune d'elles avait été régie par un seul homme, investi de pouvoirs équivalents aux pouvoirs royaux et à qui il ne manquait du roi que le titre et l'hérédité, l'empire aurait couru le risque de se résoudre bientôt en un amas confus de principautés sans cesse en lutte contre la Perse. Darius évita de concentrer l'autorité civile et le commandement militaire entre les mêmes mains. Il établit dans chaque gouvernement trois officiers indépendants l'un de l'autre, et qui relevaient directement de la cour : le satrape[2], le secrétaire royal et le général. Les satrapes étaient choisis par le roi dans n'importe quelle classe de la nation, parmi les pauvres comme parmi les riches, parmi les gens de race étrangère comme parmi les Perses[3] : mais l'usage s'établit de ne confier les satrapies importantes qu'aux descendants des six familles qui avaient aidé à renverser Gaumâta, ou bien à des personnages alliés à la famille royale[4] par le sang[5] ou par un mariage. Ils n'étaient pas nommés pour un espace

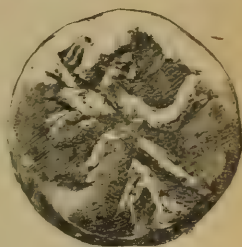
1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 111; Oppert, *le Peuple*, p. 113-115. L'inscription de Persépolis compta vingt-quatre satrapies (Oppert, *le Peuple*, p. 198-199), et celle de Nakhsh-i-Roustem, vingt-huit (Oppert, *le Peuple*, p. 204-205) : Hérodote (III, xc-xcv) n'en énumère que vingt. — 2. En perse, khshatrapâ, khshatrapan, khshatrapâva. — 3. Hérodote connaît au moins un satrape grec, Xénagoras d'Halicarnasse (IV, cvii), et un Lydien Pactyas (I, cliii). — 4. Pour comprendre à quel point cette coutume était répandue, il suffit de rappeler que, lorsque Pausanias, roi de Sparte, songea à devenir satrape de Grèce sous Xerxès, il demanda la main d'une princesse (Thucydide, I, 128). — 5. Dans l'inscription de Béhistoun (Rawlinson, *Inscription*, p. 119-120), Vistâçpa, père de Darius, est satrape d'Hyrcanie; Artaphernès, frère de Darius, était satrape de Sardes (Hérodote, V, xxv), et Achéménès, fils de Darius,

de temps déterminé, mais ils restaient en charge aussi longtemps qu'il plaisait au souverain. Ils exerçaient l'autorité civile dans toute sa plénitude, ils avaient des palais, des parcs ou paradis, une cour, des gardes du corps, des harems bien fournis, ils répartissaient l'impôt à leur guise, ils administraient la justice, ils possédaient le droit de vie et de mort. Ils avaient auprès d'eux un secrétaire royal; ce fonctionnaire, chargé ostensiblement du service de la chancellerie, n'était en réalité qu'un espion occupé à surveiller tous leurs actes et toutes leurs démarches pour en référer à qui de droit[1]. Les soldats perses, les troupes indigènes et les mercenaires cantonnés dans la province étaient sous la main d'un général, souvent ennemi du satrape et du secrétaire[2]. Ces trois rivaux se balançaient et se tenaient mutuellement en échec, de manière à rendre une révolte, sinon impossible, au moins difficile. Ils étaient en rapports perpétuels avec la cour par des services de courriers réguliers, qui transportaient leurs dépêches en quelques semaines[3] d'un bout de l'empire à l'autre. Pour surcroît de précaution, le roi envoyait chaque année dans les provinces des officiers qu'on nommait ses *yeux* et ses *oreilles*, parce qu'ils étaient chargés de voir et d'entendre pour lui ce qui se passait sur les parties les plus reculées du territoire. Ils surgissaient au moment où l'on s'y attendait le moins, ils examinaient l'état des choses, ils réformaient certains détails d'administration, ils réprimandaient et ils suspendaient au besoin le satrape; ils étaient accompagnés d'un corps de troupes qui appuyait leurs décisions et qui prêtait à leurs conseils une autorité qu'ils n'auraient peut-être pas eue sans cela[4]. Un rapport défavorable, une désobéissance minime, même le simple

satrape d'Égypte (Hérodote, VII, vii). — 1. Le rôle du secrétaire est nettement indiqué dans l'histoire d'Orœtès (Hérodote, III, cxxviii). — 2. Dans Hérodote, le commandant des troupes est distingué du satrape (V, xxv et cxxxiii, etc.). Il résulte d'un passage de Xénophon (*Cyropédie*, VIII, vi, 1) que les commandants des forteresses étaient indépendants du général et ne relevaient que du roi. — 3. Voir dans Hérodote (V, lii-liii) la description de la route royale entre Suse et Sardes; Xénophon (*Cyropédie*, VIII, vi, 18) compare la rapidité de ces messagers au vol des oiseaux. — 4. Xénophon (*Cyropédie*, VIII, vi, 16) rapporte que l'usage de cette inspection annuelle continuait encore de son temps.

soupçon d'une désobéissance, suffisaient à perdre un satrape; quelquefois on le déposait, souvent on le condamnait à mort sans procès, et on laissait aux gens de sa suite le soin de son exécution. Un courrier arrivait à l'improviste, intimait aux gardes l'ordre de tuer leur chef, et les gardes obéissaient sur simple vue du firman royal.

Cette réforme administrative ne plut pas aux Perses; ils se vengèrent par des railleries de l'obéissance à laquelle Darius prétendait les plier. Cyrus, disaient-ils, avait été un père, Cambyse un maître : Darius n'était qu'un cabaretier affamé de gain[1]. La division de l'empire avait eu un but financier autant et plus encore qu'un but politique : répartir, lever, verser l'impôt, était le grand devoir des satrapes. La Perse propre fut dispensée de charge régulière[2] : ses habitants étaient seulement requis de faire un cadeau au roi toutes et quantes fois il traversait le pays. Le cadeau était proportionné à la fortune de l'individu; ce pouvait n'être qu'un bœuf ou un mouton, même un peu de lait ou de fromage, quelques dattes, une poignée de farine ou des légumes[3]. Les autres provinces furent frappées, en raison de leur étendue et de leur richesse, d'un tribut payable partie en argent, partie en nature. Le revenu en argent s'élevait à 1460 talents euboïques, ce qui fait en poids 82 799 866 francs, et, en tenant compte de la valeur relative de l'argent aux différentes époques, environ 663 000 000 de francs[4]. Afin de rendre les payements moins difficiles, Darius mit en circulation une monnaie d'or et d'argent, à laquelle on a donné son nom. Les *dariques* portent au droit une figure de roi armée de l'arc ou de la javeline. Elles sont épaisses, irrégulières, grossières de frappe, mais d'un titre remarquablement pur : l'alliage n'y



Darique de Darius Ier

1. Δαρεῖος μὲν κάπηλος, Καμβύσης δὲ δεσπότης, Κῦρος δὲ πατὴρ, ὁ μὲν ὅτι ἐκαπήλευε πάντα τὰ πράγματα... (Hérodote, III, LXXXIX). — 2. Hérodote, III, XCVII. — 3. Élien, *Var. Hist.*, I, 31. — 4. Hérodote (III, LXXXIX-XCV) donne l'indication du tribut en argent versé par les trapies.

représente que trois centièmes au plus de la masse totale[1]. L'usage ne s'en répandit pas uniformément partout : elles servirent surtout à la solde des armées de terre ou de mer, et elles n'eurent cours communément que dans les contrées riveraines de la Méditerranée. A l'intérieur de l'Asie, on continua à évaluer selon le poids les métaux nécessaires aux transactions du commerce ou de la vie quotidienne, et les rois eux-mêmes préférèrent les conserver à l'état brut[2]; ils les coulaient dans des vases en terre à mesure qu'ils les recevaient, et ils ne les monnayaient que progressivement selon les besoins ou le caprice du moment[3]. L'impôt en nature n'était pas moins considérable que l'impôt en argent. L'Égypte fournissait le blé nécessaire aux 120 000 hommes qui l'occupaient militairement[4]. Les Mèdes livraient chaque année 100 000 moutons, 4000 mulets, 3000 chevaux; les Arméniens, 30 000 poulains[5]; les gens de Babylone, 500 jeunes eunuques; la Cilicie, 365 chevaux blancs, un pour chaque jour de l'année[6]. Les taxes royales n'avaient rien d'exagéré, mais elles ne sauraient donner la mesure des charges que chaque province supportait. Les satrapes ne recevaient aucun traitement de l'État : ils vivaient sur le pays avec leur suite et ils se faisaient rémunérer largement par les indigènes. Le seul gouvernement de Babylone suait chaque jour à son possesseur une pleine artabe d'argent[7]; l'Égypte, l'Inde, la Médie, la Syrie ne devaient pas rapporter beaucoup moins, et les provinces les plus pauvres n'étaient pas les moins lourdement frappées. Les satrapes coûtaient à entretenir au moins autant que le roi.

Malgré ses défauts, ce système était de beaucoup préférable à celui qu'on avait jusqu'alors employé en Orient. Il assurait au souverain un budget régulier, il mettait les provinces sous sa main et il rendait les révoltes natio-

1. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 187. — 2. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 134. — 3. Hérodote, III, XCVI. Arrien raconte qu'Alexandre trouva cinquante mille talents d'argent dans le trésor de Suse (*Anabase*, III, 16); d'autres dépôts aussi riches étaient enfermés dans les palais de Persépolis et de Pasargades (Arrien, *Anab.*, III, 18). — 4. Hérodote, III, XC. — 5. Strabon, XI, 13-14. — 6. Hérodote, III, XC, XCII. — 7. Hérodote, I, CXCII. Cela fait, en poids, environ 2 600 000 francs de notre monnaie par an.

nales fort difficiles. La mort de chaque roi ne fut pas suivie comme autrefois de soulèvements, dont la répression remplissait une bonne partie du règne suivant. Darius n'eut pas seulement la gloire d'organiser l'empire perse : il inventa une forme de gouvernement qui servit désormais de type aux grands États orientaux. Sa renommée d'administrateur a même nui à sa gloire militaire : on a trop souvent oublié qu'il avait élargi son domaine dans le temps qu'il en réglait la gestion. A force de victoires, les Perses en étaient arrivés à ne plus avoir d'issue que dans deux directions opposées, à l'est vers l'Inde, à l'ouest vers la Grèce. Partout ailleurs ils étaient arrêtés par des mers ou par des obstacles presque infranchissables aux lourdes armées de l'époque; au nord, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, les steppes de la Tartarie; au sud, la mer Érythrée, le plateau sablonneux de l'Arabie, le désert d'Afrique. Un moment, vers 512, on put croire qu'ils allaient se jeter à l'est[1]. Du haut de l'Iran ils dominaient au loin les immenses plaines de l'Heptahendou (Pendjab). Darius les envahit, y conquit des territoires étendus, dont il forma une satrapie nouvelle, celle de l'Inde, puis, renonçant à pousser plus loin vers le Gange, il fit explorer les régions du sud. Une flotte construite à Peukéla et placée sous les ordres d'un amiral grec, Skylax de Karyanda, descendit l'Indus jusqu'à son embouchure et soumit au passage les tribus qui bordaient les deux rives. Parvenue à la mer, elle cingla vers le couchant et elle releva en moins de trente mois les côtes de la Gédrosie et de l'Arabie[2].

Une fois engagés dans l'Inde, les Perses voyaient s'ouvrir devant eux une carrière lucrative et brillante. Je ne sais quelle circonstance les empêcha de poursuivre leurs premiers succès et ramena leur attention sur l'Occident. La conquête de la Lydie et la soumission des cités et des îles grecques de la côte leur avaient assuré le concours de populations

1. La satrapie de l'Inde n'est pas nommée dans l'inscription de Béhistoun, mais elle se trouve sur les listes de Persépolis (Oppert, *le Peuple*, p. 205). L'expédition de Darius doit donc se placer vers 512. — 2 Hérodote, IV, XLIV. Skylax avait publié un récit de son voyage, qui existait encore au temps d'Aristote (*Politic.*, VIII, 13, 1).

actives et riches, et que leurs aptitudes aux arts de la guerre comme à ceux de la paix rendaient d'un prix inestimable pour le souverain qui saurait se servir d'elles. Curieux, hardis, sans cesse en mouvement, avides de gains, endurcis aux fatigues des voyages, les Grecs étaient déjà partout, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, à Babylone, en Perse même, et c'était un Grec qui venait de naviguer l'Indus pour le compte du grand roi. D'autre part, la fougue même de leur tempérament, leur orgueil, leur impatience de tout contrôle régulier, leur tendance aux luttes civiles et à la révolte faisaient d'eux des sujets de maniement difficile et de fidélité douteuse. Ajoutez que leur entrée dans l'empire n'avait pas rompu les liens qui les attachaient à leurs frères d'Europe, et qu'ils continuaient à négocier et à intriguer avec ceux-ci aussi ouvertement qu'ils le faisaient auparavant : ce n'étaient d'une rive à l'autre de la mer Égée que complots et intrigues, bien propres à inquiéter la cour de Suse et à soulever ses colères. Dans le moment même que Darius s'efforçait d'armer le pouvoir central et de rendre l'obéissance aux satrapes plus effective, il lui était difficile d'endurer que des Grecs d'Europe se mêlassent à chaque instant des affaires de ses sujets d'Asie, sous prétexte que ceux-ci étaient Grecs comme eux : le prestige du souverain en aurait trop souffert ainsi que l'autorité de ses officiers. La conquête seule pouvait mettre un terme à ces pratiques : le jour où des satrapes commanderaient sur les côtes européennes de la mer Égée aussi bien que sur les côtes asiatiques, il faudrait que ces turbulents personnages vécussent en paix les uns avec les autres, dans la crainte du suzerain. Ce ne fut donc pas, comme on le répète encore, un pur caprice de despote qui déchaîna le fléau des guerres médiques, ce fut le besoin impérieux de sécurité qui obligea les empires organisés fortement à subjuguer l'une après l'autre toutes les tribus ou toutes les cités qui s'agitent sur leurs frontières. Darius, qui de Trébizonde à Barca possédait un tiers environ du monde grec, ne vit d'autre moyen d'y assurer sa domination et d'enrayer les révoltes que de conquérir la métropole comme il avait conquis les colonies et d'annexer la Grèce d'Europe à celle d'Asie.

CHAPITRE XIV

LA LUTTE AVEC LA GRÈCE ET LA CHUTE DE L'EMPIRE PERSE

L'expédition de Scythie et la première guerre médique; Xerxès Ier: Salamine et Platées; Artaxerxès Ier et Darius II. — Artaxerxès II. (405-359) et les dernières dynasties pharaoniques. — Artaxerxès III. Ochos (359-338) et la deuxième conquête de l'Égypte; les derniers Achéménides et la chute de l'empire perse.

L'expédition de Scythie et la première guerre médique; Xerxès Ier, Salamine et Platées; Artaxerxès Ier et Darius II.

Deux routes s'offraient à son choix : l'une par mer, de la côte de l'Ionie à celle de l'Attique, droit parmi les Cyclades; l'autre par terre, à travers la Thrace et la Macédoine. La première était la plus courte, mais elle exigeait la possession d'assez de vaisseaux pour transporter en une fois des forces immenses; elle n'offrait d'ailleurs de sécurité qu'à la condition que l'armada perse ne rencontrât aucune flotte ennemie qui lui disputât le passage, et qu'elle rencontrât au point de débarquement, des alliés disposés à l'accueillir et à lui ouvrir les portes de leurs villes. L'Attique était comme la tête de pont où cette voie devait aboutir nécessairement, mais elle était aux mains des Pisistratides qui ne se souciaient guère de voir la Perse prendre pied au cœur de l'Hellade. Tant qu'ils seraient hostiles, une seule route restait praticable, la plus longue, celle qui suivait les côtes de la Thrace et de la Macédoine.

Ce fut celle-là que Darius choisit au début, quoiqu'elle lui imposât des ennemis nouveaux, les Thraces et les Scythes, avant de lui permettre l'abord de la Grèce propre. Bien que plus d'un siècle se fût écoulé depuis la mort de Madyès[1],

1 Voir plus haut, p. 585.

le souvenir des Scythes et de leur prouesse demeurait vivant par toute l'Asie. Les relations des voyageurs récents disaient qu'après avoir été les plus braves des hommes, ils étaient en train d'en devenir les plus riches; ils exploitaient dans leurs montagnes des mines d'or inépuisables. Darius d'ailleurs rencontrait leurs tribus sur toute sa frontière septentrionale, au Caucase comme sur l'Iaxarte; avant qu'il se lançât contre les Grecs, la prudence lui commandait de ne pas laisser un adversaire aussi redoutable intact sur son flanc. Une première expédition, commandée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, traversa le Pont-Euxin, débarqua sur la côte opposée quelques milliers de soldats et ramena des prisonniers qui fournirent aux généraux perses les informations dont ils avaient besoin [1]. Darius, renseigné par eux, franchit le Bosphore avec huit cent mille hommes, soumit la côte orientale de la Thrace et passa le Danube sur un pont de bateaux construit par les Grecs d'Ionie (508). Les Scythes n'acceptèrent point la bataille qu'il leur offrait : ils détruisirent leurs fourrages, comblèrent leurs puits, emmenèrent leur bétail et se retirèrent dans l'intérieur, le laissant aux prises avec la famine et les difficultés du terrain. L'intendance perse avait prévu leur tactique et elle avait rassemblé les provisions nécessaires ; deux mois durant, Darius parcourut les steppes, de l'Ister au Tanaïs. Il pénétra au cœur même de la Russie, il brûla les villages, il saccagea ce qu'il rencontra, puis il regagna son point de départ sans autre perte que celle de quelques malades. Pendant son absence, les Barbares avaient engagé les Grecs à détruire le pont de bateaux et à retourner chacun dans sa ville. Miltiade d'Athènes, tyran de Chersonèse, voulait qu'on suivît leur conseil : Histiæos de Milet s'y opposa, et son avis prévalut [2]. Darius, revenu sain et sauf, rentra en Asie, après avoir

1. Ctésias, *Persica* § 16, édit. Müller-Didot, p. 49. L'inscription supplémentaire de Behistoun parle d'une expédition entreprise par Darius contre les Sakes, et d'un passage de la mer (Oppert, *le Peuple*, p. 159-160). On pense d'ordinaire que la mer citée en cet endroit est la mer d'Aral; mais ne pourrait-on pas y reconnaître la mer Noire, et voir dans le texte de Behistoun le récit, soit de l'expédition préliminaire d'Ariaramnès, soit de l'expédition de Darius lui-même ? — 2. Le texte d'Hérodote (IV, LXXXIII-CLII) n'est pas assez clair pour qu'on reporte l'itinéraire de

confié à Mégabyze une armée de quatre-vingt mille hommes, qui battit l'une après l'autre les tribus indigènes et les villes grecques de la Thrace et qui força les Macédoniens à se reconnaître tributaires (506)[1]. L'expédition, non seulement n'entraîna pas la soumission des Scythes, mais elle provoqua des représailles de leur part; plusieurs de leurs bandes pénétrèrent jusqu'à la Chersonèse et la pillèrent. Elle n'en eut pas moins des résultats sérieux : d'abord, elle valut à la Perse une province de plus, la Thrace, et par l'assujettissement de la Macédoine un contact direct avec le nord de la Grèce. La route de terre était désormais aux mains du grand roi, mais les révolutions d'Athènes l'empêchèrent de s'en servir aussi tôt qu'il l'aurait voulu. La chute d'Hippias en 510, avait paru lui offrir l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la cité, mais les ambassadeurs athéniens qui avaient conclu un traité avec son satrape de Sardes furent désavoués par leurs concitoyens (508), et dès lors il épousa la cause des Pisistratides. Les partisans de ceux-ci étaient nombreux et promettaient de l'aider dans ses projets, s'il ramenait Hippias au pouvoir. Athènes à Hippias, c'eût été Athènes à la dévotion des Perses et la Grèce accessible en tout temps par la route la plus courte; Darius accueillit donc les propositions des Pisistratides, et il avait commencé à faire occuper par la marine milésienne les principales des Cyclades, lorsqu'en 499, l'Ionie entière se révolta. Athènes vint au secours de ses frères d'Asie; en 498, un corps d'Athéniens et d'Érétriens, débarqué à Milet, surprit la ville basse de Sardes et la brûla. Ce ne pouvait être qu'un succès sans lendemain, mais l'effet produit par ce défi porté à la majesté de l'empire perse fut tel que tous les Grecs d'Asie, les Lyciens, les Cariens et jusqu'à Chypre, se joignirent aux insurgés. Ce fut après six ans de lutte seulement qu'en 493 Artaphernès pacifia le pays, et que Darius eut de nouveau ses coudées franches[2].

Darius sur la carte : il ne renferme cependant aucune particularité qu'on ne puisse expliquer d'une façon satisfaisante. — 1. Hérodote, IV, CXLIII-CLVII; V. I-XXII. 1. — 2. Pour le détail des événements, je renvoie à ce qui est dit dans l'*Histoire grecque* de cette collection : je me borne à indiquer la politique des Perses dans ses grandes lignes.

Si, avant l'incendie de Sardes, il s'était senti enclin à attaquer la Grèce d'Europe, on conçoit sans peine combien la révolte de l'Ionie dut le confirmer dans ses projets. D'abord, l'influence de son neveu Mardonius lui fit préférer la voie de terre; mais la destruction de sa flotte par les orages au mont Athos (492) le ramena vers son idée première, de pousser directement vers l'Attique. Il employa toute l'année 492 à rassembler ses troupes en Cilicie, puis, en 490, il les lança à travers l'Égée, sous la conduite d'Hippias et aux ordres de Datis et d'Artaphernès. On sait comment cette seconde tentative échoua contre la vaillance des Athéniens et des Platéens dans la plaine de Marathon. Les pertes matérielles des Perses furent peu considérables et les Cyclades restèrent entre leurs mains : Miltiade qui essaya de les délivrer échoua devant Paros. L'effet moral fut plus grand encore que celui que l'incendie de Sardes avait produit; n'avait-on pas vu ces Perses et ces Mèdes, jusqu'alors réputés invincibles, lâcher pied devant une poignée d'hoplites athéniens ? Darius ne pouvait rester sous le coup de cet affront, sans risquer de voir le prestige de son peuple s'effacer et son autorité s'affaiblir sur les nations récemment soumises. Trois années durant, il rassembla des armes, des provisions, des soldats, des vaisseaux; il allait se mettre en marche en 486, quand la révolte de l'Égypte l'arrêta.

Cambyse avait confié le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès. Darius n'eut d'abord qu'à se louer du choix que son prédécesseur avait fait ; non seulement Aryandès lui resta fidèle, mais il essaya de terminer la conquête de la Libye. Les Doriens de Cyrène n'avaient pas approuvé l'empressement avec lequel leur roi Arkésilas III avait couru au-devant de la servitude[1] : ils l'avaient chassé, puis rappelé, puis chassé de nouveau et assassiné à Barca, où il s'était réfugié. Sa mère Phérétime vint en Égypte et représenta qu'il avait été victime de son amitié pour les Perses : Aryandès envoya à son aide ce qu'il avait d'hommes et de vaisseaux disponibles[2] Barca résista neuf mois et ne succomba qu'à la trahison[3], quelques détachements d'avant-

1. Voir p. 688 de cette histoire. — 2. Hérodote, IV, CLXII-CLXVIII. — 3. Hérodote, IV, CC-CCI.

garde poussèrent jusqu'à Evhespérides[1] : au retour, les généraux délibérèrent d'occuper Cyrène, et peut-être allaient-ils se décider à le faire, quand un ordre formel les rappela en Égypte. La traversée du désert faillit leur être funeste; les nomades de la Marmarique, attirés par l'espoir du butin, ne cessèrent de harceler leur marche et leur infligèrent des



Le champ de bataille de Marathon.

pertes sérieuses[2]. Ils réussirent néanmoins à ramener avec eux une partie de la population de Barca prisonnière; Aryandès expédia ces malheureux à Darius en guise de trophée, et Darius les relégua en Bactriane, où ils fondèrent une Barca nouvelle. Un lieutenant qui entreprenait des conquêtes sans permission devait porter ombrage à un prince aussi jaloux de son autorité que l'était le grand roi ; Aryandès fut mis à

1. Hérodote, IV, ccIV; appelée plus tard Bérénice, d'après la femme de Ptolémée III, aujourd'hui Benghazi. — 2. Hérodote, IV, ccIII

mort, et la légende se forma autour de son nom[1]. Les uns contaient qu'il avait péri pour avoir émis une monnaie plus fine que la monnaie royale[2]; les autres qu'il avait suscité une haine générale par ses malversations, et que l'Égypte était prête à s'insurger quand il fut tué[3]. Ce rival écarté, Darius ne ménagea rien pour mériter l'amour de ses sujets égyptiens, ou du moins pour leur rendre sa domination supportable. Avec un peuple dévot et plein de sa supériorité, le meilleur moyen d'y réussir était d'afficher un respect profond pour les dieux et pour les anciens rois : il prit donc le contre-pied de ce qu'avait fait Cambyse et il accorda sa faveur aux prêtres persécutés. Cambyse avait exilé en Élam le chef du sacerdoce de Saïs, Ouzaharrisnîti : Darius octroya à celui-ci l'autorisation de rentrer dans sa patrie, et il le chargea de réparer les désastres causés par la folie de son prédécesseur. Ouzaharrisnîti, ramené de poste en poste jusque dans sa cité natale, y rétablit les collèges d'hiérogrammates, et restitua au temple de Nit les biens-fonds et les revenus qui lui avaient été volés[4]. La tradition grecque renchérit encore sur la tradition nationale. Elle voulait que Darius se fût initié aux mystères de la théologie égyptienne et qu'il en eût étudié les livres[5]. Elle voulait aussi qu'arrivé à Memphis après la mort d'un taureau divin, il se fût associé au deuil

1. Hérodote, IV, CCIV. C'est probablement à cette guerre d'Aryandès contre Barca et les Libyens que Darius fait allusion lorsqu'il dit, dans le texte mède de l'inscription de Béhistoun : « Tandis que j'étais à Babylone, ces provinces firent défection de moi, la Perse et la Susiane, les Mèdes et l'Assyrie, et les Égyptiens... » (Oppert, *le Peuple*, p. 125). La mention des Égyptiens manque dans les autres versions. — 2. Hérodote, IV, CLVI. Cf. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. II, p. 6. — 3. Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7, où Aryandès prend le nom d'Oryandros. D'après l'auteur que Polyen avait consulté, Darius serait arrivé à Memphis au moment où un Apis venait de mourir : c'est ce qui a décidé M. Wiedemann à placer la mort d'Aryandès en 517 (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 236-237). D'après la place que l'expédition de Libye occupe après celle de Scythie, et d'après l'anecdote relative à la statue de Sésostris (Hérodote, II, CX), il est évident qu'Hérodote mettait la mort d'Aryandès vers le temps de la révolte d'Ionie entre 504 et 498. — 4. E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du musée Grégorien au Vatican*, p. 23; E. Révillout, *Premier Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 29. — 5. Diodore, I, 95.

universel, et qu'il eût promis cent talents d'or à qui découvrirait un Apis nouveau[1]. Avant de quitter le pays, il visita le temple de Phtah et il ordonna d'y ériger sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres refusèrent d'en rien faire, « car, dirent-ils, Darius n'a pas égalé les actions de Sésostris; il n'a point vaincu les Scythes que celui-ci a vaincus ». Darius répondit qu' « il espérait faire autant que Sésostris, s'il vivait aussi longtemps que Sésostris avait vécu », et il s'inclina devant l'orgueil patriotique de ses sujets[2]. Les Égyptiens reconnaissants le mirent au nombre des six législateurs dont ils vénéraient la mémoire[3].

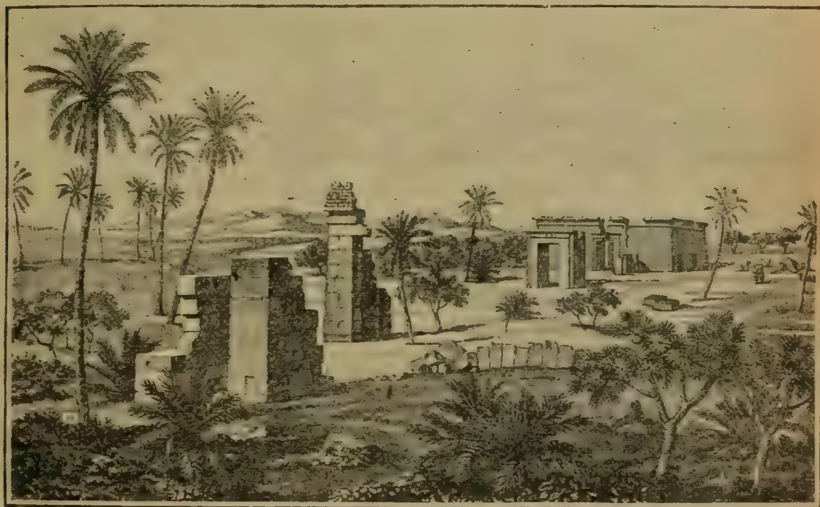
Il est certain que l'Égypte prospéra entre les mains des Perses. Elle formait avec Cyrène et Barca la sixième satrapie de l'empire[4], à laquelle on rattacha les tribus nubiennes les plus voisines de la frontière méridionale[5]. Le gouverneur, logé au Mur-Blanc, dans l'ancien palais des Pharaons, s'appuyait sur une armée de cent vingt mille hommes, qui était cantonnée dans les trois camps retranchés des rois saïtes, à Daphné et à Memphis aux confins du Delta, à Éléphantine vers la frontière Éthiopienne[6]. En dehors de ces postes, où l'autorité du grand roi s'exerçait directement, l'ancienne organisation féodale subsistait entière : les temples avaient leurs biens et leurs vassaux exempts des charges ordinaires, les nobles étaient aussi indépendants dans leurs principautés et aussi prêts à la révolte que par le passé. Le tribut annuel, le plus lourd après celui de la Chaldée et de l'Assyrie, ne montait qu'à sept cents talents d'argent[7]. Joignez à cette somme la ferme des pêcheries du lac Mœris, qui valait un talent par jour, pendant les six mois des hautes eaux selon

1. Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7. — 2. Hérodote, II, cx ; Diodore, I, 58. Quelques fragments au nom de Darius ont été découverts sur l'emplacement de Memphis (Mariette, *Monuments divers*, pl. 34 *d*). — 3. Diodore, I, 95. — 4. Hérodote, III, xci. — 5. Hérodote, III, xcvii. Ces Éthiopiens ne payaient pas de tribut régulier, mais ils devaient fournir tous les trois ans, à titre de don gracieux, deux chénices d'or vierge, deux cents pièces de bois d'ébène, vingt dents d'éléphants et cinq jeunes esclaves. — 6. Hérodote, II, xxx (cf. p. 576 de cette histoire), indique que les Perses avaient encore de son temps garnison à Daphné et à l'Éléphantine; sur la garnison de Memphis, cf. Hérodote, III, xci. — 7. Hérodote, III, xci.

Hérodote[1], pendant l'année entière selon Diodore[2], les cent vingt mille médimnes de blé nécessaires à la subsistance de l'armée d'occupation, l'obligation[3] de fournir au palais le nitre et l'eau du Nil[4] : l'ensemble de ces impositions était loin de constituer un fardeau disproportionné aux ressources du pays. Le commerce y jetait du reste autant d'argent pour le moins que la domination étrangère en faisait sortir. Devenue partie d'un empire qui s'étalait sur trois continents, l'Égypte avait accès dans des régions où les produits de son industrie n'arrivaient pas jadis. Les denrées du Soudan devaient passer à travers son territoire avant d'atteindre les entrepôts de Tyr, de Babylone et de Suse, et l'isthme ou Qoçéyr étaient encore les voies les plus courtes que les marchandises de l'Inde ou de l'Arabie pussent parcourir pour parvenir aux régions de la Méditerranée. Darius acheva donc le canal du Nil au golfe de Suez[5] et rouvrit la route qui va de Coptos à la mer Rouge[6], à laquelle le succès du voyage de Skylax prêtait plus d'importance que jamais. Il occupa fortement les Oasis et il construisit dans la petite ville de Hibît[7] un temple d'Amon dont les ruines subsistent encore. La

1. Hérodote, II, CXLIX; pendant les six autres mois de l'année, le produit tombait à un tiers de talent par jour. — 2. Diodore, I, 52, où il est dit que Mœris aurait donné le produit des pêcheries à sa femme pour les frais de sa toilette. — 3. Hérodote, III, XCI. — 4. Dinon, fragm. 15-16 dans les *Frag. Hist. Græc.* (édit. Müller-Didot), t. II, p. 92. — 5. Hérodote, II, CLVIII; IV, XXXIX. Plusieurs inscriptions trilingues découvertes à différentes époques (*Description de l'Egypte*, Ant., V, pl. 29, Mémoires, I, p. 265; Mariette, *la Stèle bilingue de Chalouf*, dans la *Revue archéologique*, 1866, t. II; Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité*, p. 125-127) dans l'isthme de Suez confirment la tradition classique, et nous révèlent ce fait curieux, que Darius fit combler plus tard une partie de son propre canal, de Bira à la mer. — 6. Plusieurs des inscriptions gravées sur les rochers de l'Ouady Hammamât montrent combien la route fut fréquentée au temps de Darius (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. 3, 4, 14; Rosellini, *Mon. Stor.*, II, 174; Lepsius, *Denkm.*, III, 283). — 6. Aujourd'hui El-Khargéh. — 7. Cailliaud, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. X, p. 399; Hoskins, *Visit to the Great Oasis*, p. 118; Lepsius, *Hieroglyphische Inschriften in den Oasen von Kharigeh unn Dâkhileh*, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 73-83; Birch, *The inscription of Darius at the temple of El-Khargeh*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 293-302; H. Brugsch, *Reise nach der grossen Oase El-Khargeh*, p. 17-99

reconnaissance de tant de services ne fut pas cependant assez forte pour étouffer chez les Égyptiens le désir de la liberté. La défaite de Marathon les encouragea à secouer le joug : en 486 ils chassèrent leurs garnisons persanes[1]. Darius ne voulut pas différer pour si peu son expédition contre la Grèce : il rassembla une seconde armée et il se préparait à mener de front les deux guerres, lorsqu'il mou-



Le temple de Darius dans l'Oasis de Thèbes.

rut, dans la trente-sixième année de son règne (485)[2].

Avant d'être roi, il avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas; Artabazanès, l'aîné, avait longtemps été considéré comme l'héritier présomptif et avait probablement exercé la régence pendant l'expédition de Scythie[3]. Mais, au moment où la révolte d'Égypte éclata, quand Darius eut à désigner son successeur, la reine Atossa lui remontra

1. Le contrat démotique 3231 du Louvre porte la date du troisième mois de la seconde saison de l'an XXXV de Darius Ier (Devéria, *Catalogue des Manuscrits égyptiens*, p. 212) La révolte eut donc lieu entre juin et septembre 486 (Unger, *Manetho*. p. 289). — 2. Hérodote, VII, IV. D'après Ctésias (*Persica*, § 19, édit. Müller-Didot, p. 49), il avait vécu soixante-douze ans et régné trente et un ans. — 3. Cf. à ce sujet G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 445-446

qu'il aurait avantage à choisir l'aîné de ses enfants à elle, Khshayarsha (Xerxès), qui était né sous la pourpre et qui avait dans les veines le sang de Cyrus. Son influence était toute-puissante : le vieux roi céda et, peu après, Xerxès monta sur le trône sans opposition[1]. Il était alors âgé de trente-quatre ans, et il passait pour être le plus bel homme de son temps[2]; paresseux d'ailleurs, lent d'esprit, faible de caractère. Il songea d'abord à suspendre les armements, mais les conseillers de son père lui ayant prouvé qu'il ne pouvait laisser l'échec de Marathon sans vengeance, il eut du moins la prudence de ne vouloir rien entreprendre en Europe avant d'avoir eu raison de l'Égypte. La répression dura quatre ans, au bout desquels Achéménès, frère du roi, fut nommé satrape et prit des mesures afin de prévenir un second soulèvement[3]. Cette fois encore, personne ne songea à changer la constitution politique du pays, et les nomes restèrent aux mains de leurs princes héréditaires : Xerxès ne paraît même pas avoir soupçonné qu'en respectant les dynasties locales, il conservait aux futures révoltes égyptiennes des chefs toujours disposés à l'action (582).



Xerxès I[er].

L'Égypte pacifiée, il ne retrouva pas encore sa liberté de mouvement. La tradition classique prétendait que, lors de sa première visite royale à Babylone, il avait froissé au plus haut point le sentiment national des Chaldéens par une curiosité sacrilège : il était entré dans le tombeau de Bel et il n'avait pas réussi, malgré ses efforts, à remplir la cruche à huile qui y était enfermée[5]. Quoi qu'il en soit de cette légende bizarre, le fait de la révolte paraît être certain. Mégabyze, fils de Zopyre, qui était satrape de la province par droit

1. Hérodote, VII, II-III. — 2. Hérodote, VII, CLXXXVII. — 3. On a cru longtemps que le Khabbisha, mentionné sur une stèle de Ptolémée Lagi avait été le chef de la révolte (Mariette, *Monuments divers*, pl. 13, l. 7-8; Brugsch, *Ein Decret Ptolemaios des Sohnes Lagi, des Satrapes*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 4). Wilcken a montré qu'il n'en était rien et que Khabbisha est postérieur à Xerxès (*Zeitschrift*, t. XXXIX). — 4. 6. Hérodote, VII, VII. — 5. Ctésias, *Persica*, § 21 (édit. Müller-Didot p. 50); Élien, *Var. Hist.*, XIV, 3.

d'hérédité, traita la ville avec une rigueur inaccoutumée; le temple de Bel fut pillé, la statue du dieu emmenée prisonnière et son prêtre égorgé[1], les tombes royales furent violées et dépouillées, une moitié de la population fut réduite en esclavage (581)[2]. Xerxès partit enfin pour l'Europe à la tête de l'armée la plus nombreuse que le monde eût vue : on sait ce qu'il advint de son entreprise. Après avoir assisté à la déroute de sa flotte des hauteurs du cap Colias, il reprit la route de l'Asie sans attendre l'entrée en ligne de ses troupes de terre. Les victoires de Salamine et de Platées préservèrent, dit-on, l'Europe de la barbarie : ce jugement est injuste pour les deux adversaires et il ne saurait être maintenu. Les Perses n'étaient pas des barbares au sens où nous prenons ce mot : ils avaient une culture d'un type différent, inférieure en bien des points, par quelques endroits supérieure à la grecque. D'autre part, c'est estimer bien bas la vitalité et le génie de la Grèce que d'admettre qu'une défaite et une sujétion passagères eussent suffi à en entraver le développement. Pour que la civilisation hellénique pérît, il aurait fallu que la race hellénique fût anéantie par le choc de l'Asie. Or, les Perses ne se plaisaient pas à détruire des nations entières : ils exigeaient le tribut et l'obéissance, mais pour le reste ils permettaient à chaque peuple de se conduire à sa guise. Xerxès vainqueur, l'Hellade fût devenue une satrapie, comme la Syrie, comme la Chaldée : elle n'aurait pas plus perdu son caractère propre que ces pays ne perdirent le leur et elle n'aurait pas plus tardé, que l'Égypte par exemple, à recouvrer sa liberté. La conquête perse aurait changé le cours politique de l'histoire grecque : elle eût été impuissante à arrêter ou simplement à suspendre la marche générale de la civilisation.

La défaite de Xerxès eut pour résultat immédiat le recul de la frontière. Quelques garnisons restèrent au delà du Bos-

1. Hérodote (I, CLXXXIII) cite le fait de l'enlèvement de la statue, sans rien dire des événements qui l'accompagnèrent. Il est difficile de ne pas voir dans son récit un des épisodes du soulèvement de Babylone. — 2. Ctésias, *Persica*, § 22 (édit. Müller-Didot, p. 50). D'après Arrien (*Anabase*, VII, 17), la destruction de la ville aurait été postérieure à la campagne de Grèce. Si faible que soit l'autorité de Ctésias, il était plus près des événements qu'Arrien, et j'ai préféré suivre la version qu'il donne.

phore, à Byzance jusqu'en 478[1], à Éïon jusqu'en 477[2], à Doriskos jusqu'en 450 et même plus tard[3]. Leur maintien fut une satisfaction accordée à l'orgueil du grand roi plutôt que la conséquence d'une nécessité politique ou militaire : Xerxès aimait à se figurer qu'il avait pied en Europe et qu'il pourrait recommencer l'assaut un jour ou l'autre, mais la Thessalie, la Macédoine, la Péonie, la Thrace cessèrent de reconnaître son autorité. Bien plus, l'Asie fut menacée à son tour, les contingents de l'empire furent battus à Mycale, et les trières attiques parcoururent à leur gré les parages où les escadres phéniciennes avaient jusqu'alors régné sans rivales. Et tandis que le sort de son empire pendait dans la balance, que faisait Xerxès? Xerxès usait dans des intrigues et des débauches de harem le peu de courage et d'intelligence qu'il avait de nature[4]. Douze années durant, les opérations traînèrent sans qu'il songeât à fournir un nouvel effort, ni même à prévenir une attaque. Vers 466, une flotte athénienne qui croisait sur les côtes de Carie et de Lycie aux ordres de Cimon rencontra l'armada du grand roi mouillée à la bouche de l'Eurymédon. Ce fut un nouveau Mycale : les vaisseaux détruits, les équipages athéniens débarquèrent et mirent en déroute l'armée qui les accompagnait. Le vainqueur se dirigea vers Chypre, dispersa une escadre ennemie de quatre-vingts voiles, et rentra au Pirée chargé de butin (466). Xerxès ne survécut pas longtemps à cette humiliation : il fut assassiné par l'eunuque Aspamithrès et par le chef des gardes Artabanos (465)[5]. La même nuit, les meurtriers se rendirent auprès de son plus jeune fils, Artakhshathra (Artaxerxès), accusèrent du crime un autre fils du nom de Darius, et le tuèrent sous prétexte de venger le parricide. Ils essayèrent ensuite de faire périr Artaxerxès lui-même, mais ils furent trahis par un de leurs complices et exécutés. Les fils d'Artabanos voulurent venger leur père et rassemblèrent quel-

1. Thucydide, I, 94. — 2. Hérodote, VII, cvii ; Thucydide, I, 98 ; Pausanias, VIII, 8. § 5. — 3. Hérodote, VII, cvi. — 4. Voir dans Hérodote (IX, cviii-cxiii) le récit de ses intrigues amoureuses avec la femme de son frère Masistès et avec celle de son fils Darius. — 5. Ctésias, *Persica*, § 29 (édit. Müller-Didot, p. 51) ; Diodore, XI, 69, 1 ; Justin, III, 1, et Élien, *Var. Hist.*, xiii, 3, qui rapporte que Xerxès fut assassiné la nuit par son fils.

ques troupes : ils périrent les armes à la main. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant de crimes, le frère aîné du nouveau roi, Hystaspe, qui était en Bactriane à la mort de Xerxès et qui aurait dû hériter de la couronne, vint réclamer ses droits à la tête d'une armée nombreuse : deux batailles acharnées eurent raison de lui et de ses partisans[1] (462).

Tous les mouvements qui menaçaient l'existence ou simplement l'intégrité de l'empire avaient leur contre-coup en Égypte. La génération qui s'était battue contre Xerxès n'avait pas disparu encore qu'une génération nouvelle, impatiente du joug perse, se soulevait contre son successeur. La Libye était le plus important des fiefs du Delta, depuis la chute des Saïtes. Maîtres de Maréa et des districts fertiles qui s'étendaient entre la branche Canopique du Nil, la montagne et le lac Maréotis, ses princes exerçaient probablement la suzeraineté sur les Adyrmachides, sur les Giligammes, sur les Asbystes, sur la plupart des tribus nomades qui habitaient le désert[2]. Celui d'entre eux qui régnait alors, Inaros, fils de Psammétique, déclara la guerre aux Perses : la population du Delta, maltraitée par Achéménès, l'accueillit à bras ouverts, chassa les collecteurs d'impôt et courut aux armes. Depuis leur victoire de l'Eurymédon, les Athéniens avaient toujours une escadre dans les eaux de Chypre ; les deux cents navires qui la composaient reçurent l'ordre de cingler vers l'Égypte et d'y rester à la disposition des chefs insurgés[3]. Artaxerxès avait cependant rassemblé des forces nouvelles; il se proposait d'en prendre le commandement en personne, mais sur l'avis de ses conseillers il délégua pour le remplacer son oncle Achéménès, qui s'était enfui à sa cour après les premiers succès d'Inaros. Achéménès n'eut pas


Artaxerxès Ier

1. Ctésias, *Persica*, § 30-31 (édit. Müller-Didot, p. 51-52). — 2. Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, t. II, p. 291-293, qui pourtant a exagéré en mêlant les rois des Ammoniens aux rois de Libye. — 3. Ctésias (*Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 52) ne donne que quarante navires : c'est sans doute une faute de copiste M (40) pour Σ (200).

de peine à repousser les Libyens, mais l'intervention des troupes grecques changea la face des affaires. Il fut battu près de Paprémis, et son armée presque entièrement exterminée; Inaros le tua de sa propre main dans la mêlée et envoya son cadavre à Artaxerxès, peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang de la victime[1]. Quelques jours après, l'escadre athénienne, aux ordres de Kharitimidès, rencontra une flotte phénicienne, qui accourait au secours des Perses, lui coula trente navires et lui en prit vingt[2]. Les alliés remontèrent le fleuve et parurent devant Memphis, où les débris des Perses s'étaient réfugiés avec les indigènes demeurés fidèles (459). La ville succomba bientôt, mais la forteresse du Mur-Blanc ferma ses portes, et sa résistance donna au grand roi le temps d'expédier une troisième armée[3]. La puissance des rebelles était moins dans les masses égyptiennes et libyennes que dans le petit corps d'hoplites et de matelots athéniens. Avant d'aventurer ses généraux dans le Delta, Artaxerxès tenta d'opérer une diversion en Grèce: ses légats essayèrent d'acheter les Lacédémoniens et de les engager à envahir l'Attique, mais la vertu spartiate fut, cette fois par hasard, à l'épreuve des dariques. Les troupes du grand roi se concentrèrent en Phénicie et en Cilicie: elles comptaient trois cent mille hommes de pied, qu'appuyaient trois cents vaisseaux, et elles étaient placées sous les ordres de Mégabyze. A l'approche de l'ennemi, les alliés levèrent le blocus du Mur-Blanc : vaincus dans un premier engagement, Kharitimidès tué et Inaros blessé à la cuisse, ils s'enfermèrent dans l'île de Prosopitis (455), où ils soutinrent un véritable siège de dix-huit mois[4]. Au bout de ce temps, Mégabyze parvint à détourner un des bras du fleuve, mit à sec les trières athéniennes et monta à l'assaut. Le plus grand nombre des auxiliaires périt dans le combat, quelques-uns réussirent à gagner Cyrène et à passer de là

1. Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 52; Hérodote, III, XII; Diodore, XI, 74. — 2. Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 32. C'est probablement cette bataille navale entre Perses et Égyptiens que Néalkès peignit (Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 11-40). — 3. Thucydide, I, 104; Diodore, XI, 74-75. — 4. Ctésias (*Persica*, § 33-34, édit. Müller-Didot, p. 52; cf. Ét. de Byzance, *s. v.* Βύβλος) remplace le nom de Prosopitis par celui de Byblos, « ville très forte de l'Égypte ».

en Attique, quelques autres s'enfuirent avec Inaros et furent contraints de se rendre peu après[1]. Pour comble de malheur, un renfort de cinquante navires qui arrivait à l'embouchure mendésienne, sans rien savoir des événements, fut entouré par les Phéniciens et plus d'à moitié détruit (454)[2]. Inaros avait stipulé en déposant les armes qu'il aurait la vie sauve, lui et ses compagnons, et Artaxerxès sembla d'abord incliner à respecter la capitulation; mais, cinq ans après, il livra les prisonniers à sa mère Amestris, qui les fit crucifier pour venger la mort d'Achéménès[3]. La victoire de Prosopitis termina la rébellion : Thannyras, fils d'Inaros, fut investi de la royauté en Libye à la place de son père[4]. Cependant quelques bandes de fuyards réfugiés dans les marais du littoral, qui jadis avaient servi plusieurs fois d'asile aux Saïtes, proclamèrent Amyrtæos roi et se défendirent avec succès contre toutes les attaques des Perses[5].

L'intégrité de l'empire était rétablie, mais la guerre avec les Grecs durait toujours. Six ans après leur désastre, les Athéniens équipèrent deux cents vaisseaux, qu'ils placèrent aux ordres de Cimon : il s'agissait de conquérir Chypre, ou du moins d'occuper solidement plusieurs villes chypriotes. Pour diviser les forces de l'ennemi, Cimon fit mine de vouloir recommencer la campagne d'Égypte et il dépêcha soixante navires au roi Amyrtæos : lui-même bloqua la place de Cition avec le reste. Il mourut bientôt après des suites d'une blessure, et ses successeurs furent obligés de lever le siège faute de vivres, mais, en passant devant Salamine, ils défirent une flotte phénicienne et cilicienne, puis ils débarquèrent et ils battirent une armée perse qui campait près de la ville. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier échec : il craignit que les Athéniens, maîtres de Chypre, ne parvinssent derechef à soulever l'Égypte, toujours mal asservie, et il décida de traiter à tout prix. La paix lui fut accordée sous condition

1. Thucydide, I, 105; Diodore de Sicile, XI, 71, 75. D'après Thucydide, Inaros aurait été trahi et livré pas les siens. — 2. Thucydide, I, 110; Aristodème, XIII, 4, dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Müller Didot, t. V, p. 14. — 3. Ctésias, *Persica*, § 34-36, édit. Müller-Didot, p. 52 — 4. Hérodote, III, xv. — 5. D'après Hérodote, II, cxl, l'île où il établit sa résidence se nommait Elbô et elle avait servi jadis de retraite à l'aveugle Anysis.

que les Grecs d'Asie demeureraient libres. Aucune armée perse ne pourrait approcher à moins de trois journées de marche de la côte ionienne. Aucun navire de guerre perse ne pourrait naviguer dans les eaux grecques, depuis les îles Chélidoniennes jusqu'aux roches Cyanées, c'est-à-dire depuis la pointe Est de la Lycie jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin. Cette convention termina la première partie de la lutte entre les Perses et les Grecs (449) : les hostilités avaient duré un demi-siècle, depuis l'incendie de Sardes jusqu'à la dix-septième année d'Artaxerxès Ier (501-449)[1].

Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en guerre et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni se restreindre dans certaines limites, ni s'immobiliser sur la défensive ; du jour qu'ils arrêtent leur mouvement d'expansion, la décadence commence pour eux : ils sont conquérants ou ils ne sont pas. La Perse n'échappa point à la loi commune. Darius Ier avait été un très grand roi, supérieur peut-être à Cyrus lui-même. Vigoureux, habile à organiser les armées, à combiner des plans de campagne, à choisir ses lieutenants, la promptitude avec laquelle il triompha des révoltes qui l'assaillirent à son avènement nous prouve qu'il était au moins l'égal des meilleurs généraux : comme administrateur, il n'eut pas son pareil dans la lignée achéménide. L'Asie conquise, la race perse, enserrée presque sur toutes ses frontières par des obstacles presque infranchissables, la mer, le désert d'Afrique et d'Arabie, les montagnes de l'Inde et du Caucase, les steppes de l'Asie Centrale, n'avait plus d'ouverture que vers l'Occident. Darius et Xerxès la jetèrent sur l'Europe, mais son élan se brisa sur la ténacité hellénique, et dès qu'elle fut obligée de reculer, la décadence commença aussitôt pour elle. Pourtant sa chute ne fut pas aussi soudaine que l'avaient été celles des monarchies précédentes, l'Assyrie, la Chaldée, la Médie : la machine administrative de Darius était trop habilement ajustée pour se démonter d'un seul coup, mais la nonchalance et l'ineptie des souverains en laissèrent fausser les ressorts. On vit le même gouverneur réunir plusieurs satrapies sous ses ordres, com-

1. Pour tous les faits relatifs aux guerres médiques, je ne puis que renvoyer aux Histoires grecques parues dans ces derniers temps.

mander seul les armées, exercer une royauté véritable. Ce ne fut plus désormais que soulèvements dans les provinces, non seulement en Égypte où le sentiment national rendait une longue tranquillité impossible, mais en Chaldée, en Bactriane, en Asie Mineure ; tragédies de palais, où le poignard et le poison décimèrent la famille royale ; guerres civiles de satrape à satrape, querelles locales de tribu à tribu et de cité à cité. La paix avec la Grèce était à peine signée, que Mégabyze, gouverneur de Syrie, mécontent de la manière dont le roi avait agi envers lui après sa victoire sur Inaros, souleva l'armée qu'il commandait. Deux généraux échouèrent contre lui l'un après l'autre : il ne désarma qu'après avoir dicté les conditions de la paix[1]. Quelques années plus tard, son fils Zopyre se révolta en Carie et en Lydie, et il obligea également le grand roi à composer avec lui[2]. Le succès de ces insurrections fut d'un détestable exemple pour les autres satrapes : leur fidélité ne fut plus désormais qu'une affaire de caprice ou de circonstance.

Artaxerxès mourut en 425, et l'on vit recommencer après lui les intrigues qui avaient ensanglanté le début de son règne. Son fils légitime, Xerxès II, fut assassiné au bout de quarante-cinq jours par un de ses frères illégitimes, Sogdianos ou Sékudianos[3]. Celui-ci fut détrôné à son tour et tué, après six mois et demi, par un autre bâtard nommé Darius[4]. Sa vie ne fut qu'un long tissu de misères et de crimes. Dès les premiers jours, son frère Arsitès et Artyphios, fils de Mégabyze, prirent les armes en Asie Mineure, enrôlèrent des mercenaires grecs et remportèrent deux victoires importantes. L'or perse fit ce que la vaillance perse ne pouvait plus faire ; les rebelles, abandonnés par leurs soldats, se rendirent à condition qu'ils auraient la vie sauve. Darius II avait épousé sa tante Parysatis, une

1. Ctésias, *Persica*, § 37-41 (édit. Müller-Didot, p. 52-53). — 2. Ctésias, *Persica*, § 48 (édit. Müller-Didot, p. 54); cf. Hérodote, III, CLX. — 3. Ctésias, *Persica*, § 44-45 (édit. Müller-Didot, p. 54), Diodore, XII, 74, où il est dit que, d'après certains auteurs, Xerxès II aurait régné une année entière. — 4. Ctésias, *Persica*, § 46-48 (édit. Müller-Didot, p. 54-55). Ce prince n'était pas fils de Damaspia, la seule femme légitime d'Artaxerxès Ier : les Grecs l'appelèrent Νόθος, le bâtard.

des femmes les plus cruelles et les plus dépravées qui aient déshonoré les harems de l'Orient : sur son conseil, il viola la parole donnée, et Arsitès périt dans la cendre[1]. Cet exemple ne découragea point le satrape de Lydie, Pissuthnès. Il appartenait à la famille royale[2], il était en place depuis vingt ans au moins[3], et il avait eu le temps de se préparer longuement, mais la trahison eut raison de lui comme d'Arsitès : Tissapherne acheta les mercenaires qu'il avait à sa solde et l'obligea à se remettre entre ses mains. Darius le mit à mort et donna sa succession au vainqueur[4]. Cette exécution ne termina pas les troubles de l'Asie Mineure : Amorgès, fils naturel de Pissuthnès, souleva la Carie, s'arrogea le titre de roi et résista jusqu'en 412[5].



Cyrus le Jeune.

C'était le temps où la guerre du Péloponnèse désolait la Grèce entière. Athènes venait de perdre en Sicile le meilleur de sa flotte et l'élite de ses soldats. Lorsque la nouvelle du désastre arriva en Orient, Darius vit que l'occasion était favorable à rompre le traité de 449 ; il transmit aux satrapes de Mysie et de Lydie l'ordre de réclamer le tribut aux villes grecques de la côte et de traiter avec les Lacédémoniens. Sparte accepta l'alliance qui s'offrait à elle, et dès lors les différents États helléniques ne furent plus que des jouets dans la main du grand roi ou de ses agents. Tissapherne et Pharnabaze s'appliquèrent d'abord à tenir la balance égale entre les Doriens et les Athéniens, sans permettre à aucun des rivaux de porter à l'autre le coup mortel. Cette politique de juste milieu ne dura pas longtemps. Darius avait deux fils, dont le second, nommé Cyrus comme le fondateur de l'Empire, obtint, par l'influence de Parysatis, le commandement suprême des provinces d'Asie Mineure. Cyrus était ambitieux de régner : il espérait que sa mère obtiendrait

1. Ctésias, *Persica*. § 50-51 (édit. Müller-Didot, p. 55). Sur le supplice de la cendre, cf. Valère Maxime, IX, 2, 7. — 2. D'après l'hypothèse fort vraisemblable de Larcher. — 3. Thucydide I, 115, le mentionne dès avant 440. — 4. Ctésias, *Persica*, § 52 (édit. Müller-Didot, p. 55-56). — 5. Thucydide, VIII, 5, 19, 28.

pour lui, à force d'intrigues, la succession dévolue de droit à son frère aîné, Arsakès; en cas d'insuccès, il comptait revendiquer le trône par les armes. Athènes, puissance maritime, n'était guère à même de l'aider dans une expédition dirigée contre les provinces de la haute Asie : il inclina vers Sparte et il lui prêta un appui si efficace, qu'en deux ans la guerre fut terminée à l'avantage des Péloponnésiens par la bataille décisive d'Ægos-Potamos (405).

Artaxerxès II (405-359); les dernières dynasties indigènes de l'Égypte.

Ce brusque dénouement et les menées secrètes dont les satrapes de l'Asie Mineure accusaient Cyrus parurent suspects à bon droit : Darius l'appela à Suse pour lui demander compte de sa conduite. Il arriva juste à temps pour assister à la mort de son père et à l'avènement d'un roi nouveau : Arsakès prit le nom d'Artakshathra (Artaxerxès) et monta sur le trône en dépit des efforts de Parysatis[1]. Pendant les cérémonies du couronnement, Cyrus se cacha dans le temple et voulut assassiner son frère au pied de l'autel. Tissapherne et l'un des prêtres le dénoncèrent; il fut saisi et il aurait été exécuté si sa mère ne l'eût enveloppé de ses bras, et n'eût empêché le bourreau de remplir son office[2]. Pardonné à grand'peine, il retourna en Asie Mineure avec la ferme résolution de se venger à la première occasion. Malgré la surveillance de Tissapherne, il réunit sous divers



Artaxerxès II.

1. Ctésias, *Persica*, § 57 (édit. Müller-Didot, p. 56), où le nom est écrit Arsakès; Plutarque, *Artoxerxès*, I, donne Arsikas, qui doit être la forme première. D'après Dinon (fragm. 22, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 95), Artaxerxès II s'appelait Oartès, non pas Arsikas, avant de monter sur le trône. — 2. Plutarque, *Artoxerxès*. 3; Xénophon, *Anabase*, I. 163

prétextes treize mille mercenaires grecs et cent mille hommes de troupes indigènes : il quitta Sardes à l'improviste (401), il traversa, sans être inquiété, l'Asie Mineure, la Syrie du Nord et le Mésopotamie, mais il rencontra l'armée royale près de Cunaxa, à quelques lieues au Nord de Babylone, et il fut tué dans la mêlée. Sa défaite et sa mort furent un véritable malheur pour la Perse. Il était brave, actif, ambitieux, doué de toutes les qualités qui font le bon monarque oriental. Il avait appris au contact des Grecs à démêler les côtés faibles de sa nation et il paraissait tenir à cœur de remédier à ses vices : s'il avait triomphé, peut-être eût-il réussi à raffermir l'empire pour un moment et à l'arrêter sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Lui mort, l'armée indigène qu'il avait amenée à sa suite se débanda sur-le-champ, mais les mercenaires ne perdirent pas courage et ils gagnèrent les côtes du Pont-Euxin à travers l'Assyrie et l'Arménie. Jusqu'alors les Grecs avaient considéré la Perse comme un État compact et redoutable, qu'on était assez fort pour vaincre sur mer et pour repousser de l'Europe, mais qu'il eût été imprudent d'aller défier chez lui. L'exemple des Dix Mille prouva qu'une poignée d'hommes perdus en pleine Chaldée, privés de leurs chefs par la trahison, sans guides, sans alliés, pouvaient l'affronter impunément et se rapatrier sans pertes considérables. Les résultats de cette expérience ne se firent pas attendre. Sparte victorieuse avait hérité du rôle protecteur d'Athènes à l'égard des Ioniens : la mort du jeune Cyrus avait rompu ses attaches à la Perse et lui avait restitué sa liberté d'action. Pendant quatre ans de suite elle entretint la guerre en Asie : son roi Agésilas pénétra au cœur même de la Phrygie, et il aurait poussé plus avant sur la trace des Dix Mille, si l'or perse n'avait opéré en Europe une puissante diversion. Athènes reprit les armes : sa flotte unie à la flotte perse balaya la mer Égée du Nord au Sud, Conon s'empara de l'île de Cythère, et les longs murs furent reconstruits aux frais du grand roi[1].

Vers le même temps où l'Hellade, divisée contre elle-même, se disputait les bonnes grâces du grand roi et de ses

1. Pour le détail de ces événements, voy. l'*Histoire grecque* de M. Duruy

officiers, l'Égypte, unie tout entière dans un même sentiment de haine, réussissait enfin à chasser l'étranger. Pendant les quarante années qui s'étaient écoulées depuis la défaite d'Inaros, la paix n'y avait pas été troublée sérieusement. Les satrapes s'étaient succédé sans difficulté dans le palais de Memphis[1] : la mort cruelle d'Inaros et probablement aussi l'épuisement de la Libye avaient empêché Thannyras de bouger; le vieil Amyrtée avait disparu, et son fils Pausiris avait été le vassal docile des Perses[2]. Plus d'une fois pourtant de petits incidents avaient montré que le vieil esprit de rébellion attendait seulement une occasion favorable pour se manifester : un Psammétique, qui régnait vers 445 dans un coin du Delta, avait osé envoyer du blé et des présents aux Athéniens, alors en guerre avec son souverain[3]; la seconde année de Darius avait été marquée par une sédition, aisément réprimée il est vrai[4]. C'est enfin vers cette époque qu'il semble qu'on doive placer un Pharaon, Khabbisha, qui restitua aux prêtres de Boutô les biens dont Xerxès les avait dépouillés, et qui enterra un Apis en l'an II de son règne[5]. La révolte de Mégabyze en Syrie avait prouvé combien il était désormais facile de tenir tête au grand roi ; celle de Zopyre et celle de Pissuthnès, se succédant coup sur coup, avaient absorbé plusieurs années durant les forces de l'empire : vers 405, un petit-fils d'Amyrtée, qui avait le même nom que son grand-père, proclama l'indépendance de l'Égypte[6]. Il ne chassa pas entièrement les Perses, car Ar-

1. M. Wiedemann a pensé que l'Égypte avait été divisée alors en deux satrapies, dont la première, celle de la Haute-Égypte, aurait été gouvernée par un satrape perse, et la seconde par des Égyptiens comme Pausiris (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 252-253). — 2. Hérodote, III, xv. — 3. Philochore, fragm. 90, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, 2, p. 398-399. — 4. Voir plus haut p. 720, note 3, et cf. Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 13 — 5. Syncelle, p. 256 *d*. — 6. La forme grecque paraît répondre à une forme Amourtais ou Amonrtaif. Le nom de ce roi n'a pas été encore découvert sur les monuments égyptiens contemporains ; et ceux des Pharaons avec lesquels on l'a identifié, Roudamon, et Ameniritrout (Wiedemann, *Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 272), ne peuvent appartenir au milieu de l'époque persane. Le nom qui répond à celui d'Amyrtée dans la rapsodie démotique n'est pas d'une lecture certaine (E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*,

taxerxès avait encore des troupes égyptiennes dans son armée en 401, au moment de la campagne contre Cyrus[1]. Il dut également se résigner à souffrir les compétitions des autres princes, et les textes nous signalent à côté de lui un Psammétique issu de l'ancienne famille saïte, et qui s'arrogeait le titre de roi des Égyptiens[2]. Cette féodalité était assez turbulente et assez redoutable pour empêcher que le sceptre ne demeurât longtemps dans la même famille. La vingt-huitième dynastie dura six ans, juste autant qu'Amyrtée, et elle fut suivie d'une dynastie mendésienne, dont le chef, Néphoritès, compléta l'œuvre de délivrance : avec lui, l'Égypte rentra en pleine possession d'elle-même et retrouva son ancienne activité[3].

Sa politique lui était imposée par les circonstances. La disproportion des forces entre une province isolée et un empire qui couvrait l'Asie Antérieure était trop visible pour que les Pharaons songeassent à se maintenir par eux-mêmes, sans appui du dehors. Ils revinrent d'instinct aux errements de Psammétique et de ses successeurs, et leur histoire reproduisit d'une manière frappante celle des premiers Saïtes. L'Égypte était comme une citadelle assiégée : ils essayèrent de tracer en avant de la place des lignes de postes sur lesquelles le premier élan de l'ennemi se brisât. Ils intriguèrent donc en Syrie et à Chypre, soit pour s'y ménager des alliés, soit même pour y rétablir l'ancienne suzeraineté des princes thébains : battus sur cette avancée, ils avaient le temps de reformer en Afrique une armée et même une flotte, avant que le vainqueur touchât la frontière. Toutes les révoltes de peuples, toutes les querelles de satrapes leur étaient favorables, puisqu'elles obligeaient le grand roi à diviser ses ressources : ils les fomentèrent avec soin, ils les provoquèrent même à l'occasion, et ils menèrent si bien leur jeu

t. II, p. 53-54). — 1. Xénophon, *Anabase*, I, 8. 9. — 2. Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, 20, 57), puis Lepsius (*Königsbuch*, p. 48-50), ont identifié ce Psammétique avec Amyrtée, qui deviendrait de la sorte Psammétique IV. — 3. C'est du moins l'idée que se faisaient de Nephôritès les Égyptiens du temps des Ptolémées (cf. E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 55).

que pendant longtemps ils eurent devant eux la moindre portion des forces perses. Comme les Saïtes, ils apprécièrent à leur juste valeur les populations indisciplinées et peu belliqueuses auxquelles ils commandaient, et ils s'appuyèrent sur des soldats européens qu'ils soudoyèrent à grands frais dans la Grèce et qu'ils renouvelèrent sans cesse, de peur que les mœurs et le climat ne les énervassent. C'était le temps où les mercenaires se substituaient partout aux levées de citoyens : la guerre devenait un métier lucratif à qui savait bien la conduire. Les Pharaons n'hésitèrent jamais à prodiguer leurs trésors pour acheter l'appui de ces bandes redoutables. Iphicrate, Chabrias, Timothée, tous les chefs en renom parurent tour à tour à la tête des masses égyptiennes ou perses engagées aux bords du Nil, tantôt avec l'assentiment, tantôt contre la volonté de leur patrie. Au moment où Néphoritès monta sur le trône, Sparte était à l'apogée de la grandeur; elle venait de déclarer la guerre au grand roi et Agésilas préparait son expédition de Phrygie. Néphoritès conclut donc une alliance offensive et défensive avec les Lacédémoniens, et il leur envoya, en 396, un convoi considérable de blé, d'armes et de munitions : il fut intercepté par l'Athénien Conon, qui commandait l'escadre perse[1]. Le rappel d'Agésilas et l'abandon de l'Asie Mineure par les Spartiates refroidirent la bonne volonté du roi d'Égypte : il garda près de lui les troupes qu'il avait paru disposé à lancer au loin, et il les concentra sur sa frontière syrienne pour repousser l'assaut qu'il croyait imminent[2].

Les Perses ne vinrent pas aussitôt qu'il les attendait. La retraite des Lacédémoniens n'avait pas terminé les affaires d'Asie : depuis la tentative de Cyrus, la plupart des peuples indigènes, Mysiens, Pisidiens, gens du Pont et de la Paphlagonie, avaient secoué le joug. Artaxerxès dirigea contre eux l'armée qu'il aurait dû expédier aux bords du Nil. Chypre

1. Diodore, XIV, 79. Trogue-Pompée (Justin, VI, 2) plaçait le même événement sous le règne d'Hakoris, qu'il appelle Hercynion, je ne sais d'après quelle autorité. — 2. La dernière date connue du règne de Néphoritès est de la quatrième année, sur une bandelette de momie conservée au Louvre (Devéria, *Catalogue des manuscrits égyptiens*, p. 207-208).

seule l'arrêta longtemps. Deux races s'en partageaient la territoire, la phénicienne et la grecque ; mais depuis le jour où les Achéens, alliés aux nations de la mer repoussés par Mînéphtah[1], s'y étaient fixés, l'influence de la grecque n'avait cessé de grandir. Tous les aventuriers en quête de territoires à conquérir se donnèrent rendez-vous sur cette frontière du monde oriental, colons de Kythnos, Ioniens de l'Attique à qui la tradition attribuait la fondation d'Æpéïa, Argiens à Kourion, Arcadiens d'Agapénor, échappés au siège de Troie pour bâtir Paphos. Dès le septième siècle avant notre ère, la prédominance de l'élément hellénique était à ce point sensible que l'île entière s'appelait pour les Assyriens Iavana, le pays des Ioniens, et la plaine du Pediæos, autour de Salamine, Ia, la terre Ionienne[2] ; sur les douze rois qui se la disputaient, sept au moins avaient des noms grecs[3]. Plus tard, le contingent sémitique s'affaiblit encore : les Phéniciens, refoulés lentement mais sûrement, se rencoignèrent autour de Cition et d'Amathonte. Si amoindris qu'ils fussent, ils demeuraient cependant assez nombreux pour empêcher les princes de Soles ou de Salamine de réunir l'île entière en un seul État et sinon d'étendre leur influence au delà de la mer, au moins de protéger efficacement la liberté commune contre les maîtres du continent voisin. Tous ceux qu'attiraient les richesses du sol n'eurent aucune peine à y dominer, les Assyriens avec Sargon[4], les Chaldéens avec Nabuchodorosor, les Égyptiens avec Amasis, les Perses avec Cyrus et Cambyse.

Ces servitudes successives laissèrent des traces profondes dans les mœurs et surtout dans l'art : selon les époques, les monuments chypriotes portèrent l'empreinte du style assyrien ou du style égyptien plus ou moins altéré[5]. Mais,

1. Les Aqaiousha du texte de Mînéphtah sont les Achéens qui colonisèrent Chypre (Philostephanos, fragm. 1 (cf. plus haut, p. 301), dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 31 : ὁ Κηφεὺς ἐξ Ἀχαΐας, ὁ δὲ Πράξανδρος ἐκ Λακεδαίμονος παρεγένοντο εἰς Κύπρον). — 2. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 58. 86. — 3. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 32 ; Fr. Delitzch, *Wo lag das Paradies?* p. 291-294. — 4. Cf p 500 de cette histoire. — 5. Cf. Heuzey, *Catalogue des figurines*

si l'extérieur de la civilisation se modifia souvent à l'imitation des modèles orientaux, l'hellénique du fond s'accentua de plus en plus. Les Chypriotes avaient été des plus anciens à posséder l'écriture parmi les peuples de leur race. Ils avaient adopté un syllabaire spécial, peu de temps sans doute après leur débarquement : ils le conservèrent, même lorsque les autres Grecs commencèrent à employer l'alphabet cadméen. Peut-être est-ce avec ce système imparfait que les aèdes, élevés à la cour de leurs princes, écrivaient ces poèmes dont la renommée fut assez durable pour qu'on y comprît plus tard, par erreur, le cycle d'épopées connu sous le nom de Chants Cypriens[1] : une tradition assez ancienne plaçait même à Salamine le lieu de la naissance d'Homère. Faut-il s'étonner, après cela, si, dès le début des guerres médiques, les Chypriotes se rangèrent du côté des Ioniens? Onasilas, roi de Salamine, se ligua avec Milet, et les autres princes furent entraînés par son exemple, à l'exception de celui d'Amathonte : une année durant, il tint tête aux forces du grand roi[2]. La révolte étouffée, la main de Darius s'abattit plus lourde sur la population grecque, le commerce lui fut interdit, ses ports furent fermés aux navires venant de l'Hellade, et, dans plusieurs villes, à Salamine par exemple, les tyrans de vieille race furent remplacés par des dynastes phéniciens. C'était en effet sur l'élément sémitique que le grand roi comptait s'appuyer désormais pour faire respecter son autorité. Cition, que le voisinage de Salamine avait presque ruinée, redevint ce qu'elle était jadis, le marché principal et la tête de l'île. Malgré l'apparition intermittente des flottes athéniennes, plus d'un siècle s'écoula sans que les Hellènes Chypriotes trouvassent l'occasion de se soustraire à cette domination qui les écrasait.

Évagoras les délivra. Il descendait des anciens rois de Salamine; après avoir chassé le Tyrien Abdémon, qui détenait sa ville, il s'empara de l'île entière à l'exception de Cition et d'Amathonte. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la part qu'il eut avec l'Athénien Conon aux campagnes des

antiques de terre cuite du Musée du Louvre, p. 126 sqq. — 1. Demodamos, fragm. 3 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 444. — 2. Hérodote, V, CIV-CV, CXIII-CXVII.

Perses contre les Spartiates. Son ambition et son activité portèrent bientôt ombrage à Artaxerxès, non sans raison : dès 391 il était en révolte ouverte contre son suzerain. Réduit à ses seules ressources, la répression eût été brève : mais la Grèce et l'Égypte étaient là, prêtes à l'aider de leur argent et de leurs armes. Hakoris avait succédé à Néphoritès en 393; après avoir assuré la sécurité de sa frontière occidentale en traitant avec les Libyens de Barca[1], il s'entendit avec Évagoras et avec les Athéniens. Il donna du blé, des munitions, des vaisseaux, de l'argent[2]; Athènes envoya quelques milliers d'hommes avec Chabrias, l'un de ses meilleurs généraux[3] : non seulement une première expédition perse, dirigée par Autophradatès, échoua honteusement[4], mais Évagoras prit Cition et Amathonte, mais il osa franchir les mers, il enleva Tyr d'assaut, il dévasta la Phénicie et la Cilicie[5]. Déjà les tyrans d'Asie Mineure s'agitaient, et l'un d'eux, Hékatomnos de Carie, s'était rangé du côté des confédérés[6]. Sparte, que la prolongation des hostilités épuisait, traita brusquement avec la cour de Suse : Antalcidas négocia pour elle une paix célèbre dans l'histoire de la Grèce. Un ordre parti du fond de l'Asie notifia à tous les peuples de l'Hellade qu'ils eussent à s'accorder et à respecter désormais la liberté les uns des autres (387). Personne n'était de taille à résister aux Spartiates et aux Perses réunis : on obéit. Un peu plus d'un demi-siècle auparavant, Athènes, traitant avec un Artaxerxès, lui avait arraché l'indépendance des Grecs d'Asie : Sparte, traitant avec un second Artaxerxès, les lui livrait.

Le grand roi était libre de se rejeter sur les rebelles : Évagoras subit le premier choc. Chypre était en effet comme un boulevard naturel de l'Égypte : quiconque l'occupait dominait la mer, et, de là, menaçait les communications d'une armée qui, débouchant de Palestine, aurait assailli le Delta.

1. Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295-296. D'après Diodore de Sicile (XV, 2), l'alliance d'Hakoris avec Évagoras devrait être rapportée à l'olympiade XCVIII, 3 (386). — 2. Diodore, XV, 3. — 3. Xénophon, *Hellenica*, V, 1, 10; Corn. Nepos, *Chabrias*, II; cf. Rehdantz, *Vitæ Iphicratis, Chabriæ, Timothei Atheniensium*, p. 34-35. — 4. Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295. — 5. Diodore de Sicile, XV, 2; Isocrate, *Evagoras*, 62, et *Paneg.*, § 160. — 6. Diodore de Sicile, XV, 2.

Artaxerxès assembla donc trois cent trières et trois cent mille hommes de pied, aux ordres de Tiribaze, et il les débarqua dans l'île : les corsaires chypriotes interceptèrent les convois et réduisirent les envahisseurs à une pénurie telle qu'une sédition éclata dans leur camp. A la fin pourtant, Évagoras fut battu sur mer à la hauteur de Cition et son escadre détruite. Il ne se découragea pas, laissa à son fils Pnytagoras le soin de se tirer d'affaire comme il l'entendrait et passa en Égypte pour implorer l'appui du Pharaon (385). Hakoris avait assez de songer à sa propre sûreté sans s'aventurer dans une expédition lointaine. Évagoras ne rapporta que des subsides insuffisants : n'ayant plus que trois mille hommes, il s'enferma dans Salamine, et il s'y défendit de longues années encore[1]. La trahison d'un des généraux perses, Gaos, gendre de Tiribaze, lui rendit un moment l'espoir. Gaos se ligua avec Hakoris et sollicita l'appui des Lacédémoniens, mais périt avant d'avoir rien fait : Évagoras resta de nouveau seul en présence de l'ennemi. Tandis que les lieutenants du grand roi s'acharnaient à le bloquer, Artaxerxès lui-même manquait de perdre la vie dans une campagne malheureuse contre les Cadusiens. Brave soldat, mais général malavisé, l'armée qu'il conduisait, affamée et harcelée par un ennemi insaisissable, dans sa marche à travers les montagnes, aurait été détruite sans l'astuce de Tiribaze, qui persuada aux barbares d'implorer la paix au moment même où ils allaient triompher[2].



Hakoris.

Dès le lendemain de la défaite d'Évagoras, Hakoris, compre-

1. Diodore de Sicile, XV, 4-8. — 2. Plutarque, *Artoxerxes*, 24 ; Corn. Nepos, *Datames*, 1.

nant que la soumission de Chypre n'était plus qu'une question de temps, avait cherché à créer une diversion en Asie Mineure : il s'allia avec les Pisidiens, qui étaient alors en pleine révolte, mais sans grand avantage[1]. La Grèce lui fut plus secourable. La paix d'Antalcidas y avait laissé nombre de mercenaires sans emploi : il eut vite fait d'en rassembler vingt mille[2]. Les Perses, encore embarrassés en Chypre, ne surent pas prévenir l'arrivée de ces renforts, et ce fut heureux pour l'Égypte, car Hakoris mourut en 381, ses héritiers Psamoutis, Mouthis et Néphoritès II passèrent rapidement sur le trône[3], et le pays entier fut troublé deux années (381-379) par le règlement de sa succession. La même turbulence des grands feudataires, qui avait empêché les Saïtes de conserver le pouvoir, fut également funeste aux Mendésiens : le prince de Sébennytos, Nakhtharhabi (Nectanébo Ier), fut porté au trône par les soldats. La tradition de l'époque ptolémaïque veut qu'il ait été le fils de Néphoritès Ier, écarté de la royauté par la jalousie des dieux[4] : quelle que fût son origine, l'Égypte n'eut pas à se repentir de l'avoir accepté pour souverain. Continuer à Évagoras les subsides qu'Hakoris lui avait accordés eût été de l'argent perdu : il les supprima et il hâta ainsi la chute du tyran de Salamine[5]. Celui-ci, abandonné de tous, las d'une résistance qui durait depuis six années, ne consentit à désarmer qu'au prix des conditions les plus avantageuses. Non

1 Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 296. — 2 Diodore, XV, 29. — 3. M. Wiedemann (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 262 sqq.) a cru pouvoir modifier l'ordre de succession des princes de cette XXIXe dynastie sur l'autorité de la rapsodie démotique découverte par M. E. Révillout : la découverte d'un texte de Psamoutis (*Recueil*, t. VI, p. 20), où ce prince parle d'Hakoris, suffirait seule à montrer que Manéthon était bien informé ici, comme toujours. — 4. E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 55. — 5. C'est du moins l'interprétation qui me paraît être la meilleure pour le fragment de Théopompe (fragm. 111 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 295) ; καὶ ὡς Νεκτανίβιος παρειληφότος τὴν Αἰγύπτου βασιλείαν, πρὸς Λακεδαιμονίους ἀπέστειλεν Εὐαγόρας, τίνα τε τρόπον ὁ περὶ Κύπρον πόλεμος διελύθη. Si le changement de règne qui se produisit alors en Égypte ne lui avait pas été défavorable, Évagoras n'aurait pas fait une tentative auprès des Lacédémoniens et ne se serait pas rendu aussitôt après.

seulement Artaxerxès lui pardonna sa révolte, mais il lui confirma son titre royal et il lui concéda le libre exercice de son pouvoir moyennant un tribut annuel (380).

Nectanébo, resté seul face à face avec le grand roi, redoubla d'activité. Les événements des dernières années avaient mis en relief les talents de l'Athénien Chabrias : il l'invita à venir organiser son armée, et Chabrias accepta, bien qu'il n'eût pas mission de son gouvernement[1]. Il transforma le Delta en un véritable camp retranché ; il garnit de postes les points vulnérables de la côte, il construisit à chaque embouchure du fleuve deux tours qui en commandaient l'entrée, il arma la frontière libyenne comme la frontière asiatique, et il choisit si bien l'emplacement de ses forteresses, qu'à l'époque d'Auguste plusieurs d'entre elles portaient encore son nom : l'une, située en avant de Péluse, s'appelait le château[2], l'autre, non loin du lac Maréotis, le bourg de Chabrias[3]. Les Perses s'efforcèrent de proportionner leurs moyens d'attaque aux moyens de défense de l'ennemi. Ako était, sur la côte méridionale de Syrie, le seul port assez vaste pour recevoir leurs flottes, assez sûr pour les abriter contre les tempêtes et contre les surprises. Pharnabaze y établit son quartier général et il fit d'elle la base de ses opérations[4]. Pendant trois années[5], vivres, munitions, soldats de terre et de mer, vaisseaux phéniciens et grecs y affluèrent : les rivalités des chefs perses, Tithraustés, Datame, Abrocomas, et les intrigues de cour faillirent plusieurs fois arrêter les progrès de l'entreprise, mais Pharnabaze réussit toujours à écarter ses rivaux, et au commen-



Nectanébo Ier.

1. Diodore, XV, 29 ; Corn. Nepos, *Chabrias*, 2. — 2. Strabon, XVI, II, 33 : ὁ Χαβρίου λεγόμενος Χάραξ. — 3. Strabon, XVII, I, 22 : ἡ Χαβρίου κώμη λεγομένη. — 4. Diodore, XV, 41 ; Corn. Nepos, *Datames*, 5 ; cf. Strabon, XVI, II, 25. — 5. Isocrate, *Paneg.*, § 161.

cement de 374 l'expédition était prête à partir[1]. Elle comptait deux cent mille soldats et vingt mille mercenaires, trois cents trières, deux cents galères à trente rames, et beaucoup de vaisseaux de charge[2]. Au dernier moment l'Égypte avait perdu son meilleur chef. Artaxerxès avait demandé à Athènes de quel droit elle autorisait Chabrias à servir contre lui dans les rangs des Égyptiens; par la même occasion il priait les Athéniens, ses amis, de lui prêter pour un temps leur général Iphicrate. Les Athéniens ordonnèrent à Chabrias de revenir, et ils députèrent Iphicrate en Syrie, où il assuma le commandement des auxiliaires grecs[3]. L'armée ainsi renforcée s'ébranla vers mai 374[4]. En arrivant à Péluse, Pharnabaze vit qu'il avait peu de chances de forcer la place: non seulement les murailles avaient été remises à neuf, mais les habitants avaient coupé les canaux et inondé les approches. Iphicrate conseilla une surprise : trois mille hommes expédiés en cachette débarquèrent à l'entrée de la bouche Mendésienne et attaquèrent les rertanchements qui la protégeaient. La garnison sortit imprudemment, fut battue et poursuivie si chaudement que vainqueurs et vaincus pénétrèrent pêle-mêle dans le fort. La brèche était ouverte, en s'y jetant promptement, l'on pouvait s'emparer du pays aisément : les dissensions des généraux perdirent l'occasion. Iphicrate avait interrogé les prisonniers et il avait appris d'eux que Memphis était dégarnie. Il conseilla donc aux Perses de remonter le Nil en hâte et d'enlever la capitale avant que Nectanébo y eût jeté des renforts; mais Pharnabaze trouva le projet hasardeux et il préféra attendre pour agir que l'armée entière l'eût rejoint. Iphicrate proposa alors de tenter l'aventure avec ses bandes à lui, mais on craignit qu'il ne nourrît quelque arrière-pensée de trahison et on lui refusa la permission de marcher. Ces délais avaient donné à Necta-

1 Isocrate, *Paneg.*, § 161 ; Corn. Nepos, *Datames*, 5. — 2. Diodore, XV, 41. — 3. Corn. Nepos, *Chabrias*, 3 ; *Iphicrates*, 2 ; Diodore, XV, 29. — 4. Comme l'a fait observer très justement Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharaons*, t. II, p. 421, « les généraux perses et athéniens commirent la même faute qui amena la défaite de saint Louis et la prise de son armée en 1249 et que Bonaparte évita dans sa campagne de 1798 ».

nébo le temps de revenir de son premier émoi : il reprit l'offensive, il assaillit le camp des ennemis et il remporta l'avantage dans plusieurs escarmouches. Cependant l'été s'avançait, le Nil montait rapidement, bientôt l'inondation couvrit le sol : Iphicrate et Pharnabaze battirent en retraite et revinrent en Syrie. Iphicrate, dégoûté des récriminations de ses collègues asiatiques, s'embarqua secrètement pour Athènes : ce qui restait de l'armée et de la flotte se disloqua bientôt après son départ. L'Égypte fut délivrée pour un quart de siècle[1].

Cet échec n'ébranla en rien l'influence que le grand roi avait exercée sur la Grèce depuis la paix de 387 ; Sparte, Athènes et Thèbes se disputèrent son alliance avec plus d'acharnement que jamais. En 372, Antalcidas reparut à Suse pour implorer une nouvelle intervention ; en 367, Pélopidas et Isménias obtinrent un rescrit ordonnant aux Grecs de vivre en paix, puis Athènes envoya des ambassadeurs pour mendier les subsides de la Perse. Il semblait qu'Artaxerrès fût devenu pour les États helléniques une sorte d'arbitre suprême devant lequel chacun venait plaider sa cause. Mais cet arbitre qui imposait sa volonté au dehors n'était pas maître chez lui. Doux, facile d'humeur, plus enclin à pardonner qu'à sévir, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour comprimer l'ambition des gouverneurs de province. Ariobarzane de Phrygie avait donné le signal de la défection : Datame, Aspis de Cappadoce, s'insurgèrent tour à tour et défièrent pendant des années les efforts de leur souverain. Quand on se fut débarrassé d'eux par la trahison, tous les satrapes des provinces occidentales, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à l'Hellespont, conclurent une alliance offensive et défensive : l'empire s'effondrait, si les dariques n'étaient encore une fois intervenues dans la querelle. L'Égypte, toujours à l'affût, avait trouvé dans cette révolte



Pharnabaze.

1. Le récit de cette guerre dans Diodore de Sicile, XV, 41-43.

une occasion de montrer sa haine contre la Perse et d'augmenter sa propre sécurité. Nectanébo était mort en 361, et Tachos lui avait succédé[1]. Il n'hésita pas à négocier avec les rebelles, et ceux-ci lui dépêchèrent Rhéomitrès afin de débattre les conditions de l'alliance. Nectanébo avait laissé une flotte nombreuse et un trésor bien garni : Tachos confia à l'ambassadeur cinq cents talents d'argent et cinquante navires, avec lesquels celui-ci cingla vers Leuké sur la côte d'Asie. Ses complices l'attendaient, heureux du succès de sa mission, mais il n'avait pas confiance en l'issue de la lutte et il ne cherchait qu'une occasion de rentrer en grâce ; à peine de retour, il les saisit et, d'accord avec Orontès, il les expédia à Suse, chargés de chaînes[2]. Tachos avait donc contribué bénévolement à remplir les coffres et à recruter les équipages du grand roi : malgré ce mécompte, sa situation était si brillante et celle des Perses si misérable qu'il décida de prendre l'offensive et d'envahir la Syrie. Il était confirmé dans son dessein par Chabrias, que les hasards d'une vie aventureuse avaient ramené aux bords du Nil[3], mais l'argent lui manquait pour couvrir les frais d'une longue campagne en pays étranger : Chabrias lui enseigna le moyen de se le procurer. Le clergé égyptien était riche : le Grec remontra que les sommes dépensées annuellement pour les sacrifices et pour l'entretien des temples seraient mieux employées au service de l'État, et il conseilla au Pharaon de supprimer la plupart des collèges sacerdotaux. Les prêtres se rachetèrent par le sacrifice de leurs biens personnels : le roi accepta gracieusement ce qu'ils lui offraient, puis il leur déclara qu'à l'avenir et pendant toute la durée de l'expédition contre les Perses, il exigerait d'eux les neuf dixièmes des revenus sacrés. Cet impôt aurait suffi, si on avait pu le lever entièrement ; mais le clergé trouva

1 La rapsodie démotique (E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 4, 58-59) donne, comme Manéthon, neuf années de règne à Nectanébo Ier : les termes assez obscurs qu'elle emploie pourraient laisser supposer que Tachos était le fils de son prédécesseur. — 2. Diodore, XV, 90, 92. — 3. Corn. Nepos, *Chabrias*, 2 ; cf. Polyen, *Strat.*, III, 11, 7 ; III, 11, 12, etc., où sont racontés plusieurs des épisodes relatifs à la préparation de cette campagne.

sans doute moyen de s'y soustraire au moins en partie, car on dut recourir à d'autres expédients. Chabrias conseilla alors d'augmenter la capitation et la taxe sur les maisons, d'instituer un droit d'une obole sur chaque ardeb de grain qui serait vendu, de frapper d'une dîme la navigation, les fabriques, les métiers manuels. Les ressources affluèrent bientôt, mais une autre difficulté se présenta qu'il résolut avec non moins d'énergie. L'Égypte avait peu de numéraire : les habitants s'en tenaient au système d'échange, dans les transactions ordinaires de la vie. D'autre part, les mercenaires grecs ne voulaient pas être payés en nature ou en métaux non monnayés ; ils exigeaient des espèces sonnantes pour prix de leur sang. Ordre fut intimé aux indigènes de verser au trésor l'or et l'argent brut ou travaillé qu'ils pourraient avoir, sauf à être remboursés graduellement par les nomarques sur le produit des taxes futures[1].

Ces mesures, si elles valurent l'impopularité à Tachos, lui permirent de lever quatre-vingt mille hommes de troupes indigènes et dix mille Grecs, d'équiper une flotte de deux cents voiles[2], et de louer les meilleurs généraux du temps. Là toutefois son empressement à bien faire lui fut nuisible. Il avait Chabrias et l'alliance d'Athènes : il voulut avoir Agésilas et l'alliance de Sparte. Agésilas, malgré ses quatre-vingts ans et ses infirmités, n'était pas devenu insensible au gain et à la vanité ; il fut alléché par la promesse du commandement suprême et il partit avec mille hoplites[3]. Une première déception l'attendait au débarqué : Tachos lui confia la conduite des mercenaires, mais il garda pour soi-même la direction générale de la guerre et il plaça la flotte entre les mains de Chabrias[4]. Le vieux héros, après avoir manifesté son mécontentement par un redoublement de rudesse spartiate, se laissa apaiser par des présents et consentit à accepter le poste qu'on lui offrait[5]. Bientôt cependant des dissentiments plus graves éclatèrent entre lui et ses alliés : il aurait voulu que Tachos demeurât en Égypte et

1. Pseudo-Aristote, *Économiques*, II. — 2. Diodore de Sicile, XV, 92. — 3. Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 28. — 4. Diodore, XV, 92. — 5. Cf. Théopompe, fragm. 23 dans les *Fragm. H Græc.*, t. I, p. 281 Corn. Nepos, *Agésilas*, 8 ; Plutarque, *Agésilas*, 38.

qu'il se fiât à ses généraux du soin de conduire les opérations. La facilité avec laquelle les chefs de bandes passaient d'un parti à l'autre sous l'inspiration du moment n'était peut-être pas pour inspirer de la confiance à l'Égyptien : il refusa, remit la régence à son beau-frère, nommé Tachos comme lui, et il se rendit au camp. Les Perses n'étaient pas assez nombreux pour se risquer en rase campagne : Tachos chargea son cousin Nakhtonabouf (Nectanébo II), fils du régent, de les assiéger dans leurs forteresses. La guerre traînant en longueur, le mécontentement se glissa parmi les troupes indigènes et la trahison se mit de la partie. Les expédients financiers de Chabrias avaient exaspéré les prêtres et le petit peuple : les plaintes, étouffées d'abord par la crainte des mercenaires, éclatèrent dès que l'expédition eut franchi la frontière. Le régent, au lieu de chercher à les apaiser, les encouragea sous main, et il écrivit à son fils pour l'aviser de ce qui se passait et pour l'exhorter à ceindre le diadème. Nectanébo eut bientôt fait de gagner à sa cause les Égyptiens qu'il commandait, mais cela ne lui servait de rien, tant que les Grecs ne s'étaient pas prononcés. Chabrias refusa de manquer aux engagements qu'il avait contractés. Agésilas n'eut pas les mêmes scrupules. Sa vanité avait cruellement pâti depuis qu'il était en Égypte : après s'être vu refuser le rang auquel il croyait avoir droit, sa petite taille, ses infirmités, sa grossièreté lacédémonienne l'avaient exposé aux railleries des courtisans. Tachos le jugeait inégal à sa renommée et lui avait appliqué, dit-on, le proverbe de la montagne en travail qui accouche d'une souris, à quoi l'autre avait répondu : « Vienne l'occasion et je lui apprendrai que je suis le lion[1] ». Quand Tachos le pria de marcher contre les rebelles, il lui remontra ironiquement qu'on l'avait envoyé pour secourir les Égyptiens, non pour les combattre ; avant donc de se décider pour l'un ou pour l'autre des compétiteurs, il consulterait les Éphores. Ils lui laissèrent la liberté d'agir au mieux des intérêts de la patrie, et il se déclara pour Nectanébo, malgré les instances de Chabrias. Tachos, abandonné même de ses auxiliaires,

1. Lykéas de Naucratis, fragm. 3 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. IV, p. 441.

s'enfuit à Sidon, puis auprès d'Artaxerxès, qui l'accueillit favorablement et qui le plaça à la tête des troupes qu'il armait contre l'Égypte (359)[1].

Le bruit de sa chute, répandu dans la vallée du Nil, y souleva une révolte générale ; l'appui des étrangers excita la méfiance des indigènes, et ils acclamèrent le prince de Mendès. Nectanébo abandonna les conquêtes de son prédécesseur et ramena ses forces en Égypte ; arrivé à Péluse, il se trouva en présence d'une armée peu disciplinée encore, mais nombreuse et résolue, Agésilas conseilla d'attaquer immédiatement pour ne pas donner aux insurgés le temps de s'aguerrir. Par malheur, il n'était plus bien en cour : le prince de Mendès avait essayé de le corrompre, et, bien qu'il eût montré cette fois une loyauté inespérée, on n'avait plus foi en lui. Nectanébo établit son quartier général à Tanis, et son adversaire se flatta de l'y enfermer. On sait avec quelle habileté l'Égyptien manie la pioche et avec quelle promptitude il élève les retranchements les plus compliqués : déjà le cercle de tranchées qui enserrait la ville était presque complet et les vivres devenaient rares, quand Agésilas reçut l'autorisation de tenter une sortie. Il força le blocus à la faveur de la nuit, et il remporta une victoire décisive quelques jours plus tard (359). Nectanébo l'aurait gardé volontiers auprès de lui, car il redoutait un mouvement des Perses, mais le Spartiate, qui en avait assez de l'Égypte et de ses intrigues, se congédia de lui, le succès à peine assuré, et s'éteignit d'épuisement sur la côte de Cyrénaïque. L'attaque eut lieu bientôt après, mais molle et incertaine : Tachos, qui devait la conduire, mourut avant qu'elle fut commencée [2], et les discordes de la famille royale empêchèrent les autres généraux de la mener avec suite. Le vieil Artaxerxès avait trois fils de sa femme Statira : Darius, Ariaspès et Ochos. Darius, l'aîné, avait été reconnu solennellement

1. Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 30 ; Diodore de Sicile, XV, 92. Lykéas de Naucratis rapporte une anecdote assez puérile sur les rapports de Tachos et d'Artaxerxès (*Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 466, note) — 2. D'après Élien (*Var. hist.*, V, 1) qui probablement s'appuie sur l'autorité de Dinon, Tachos serait mort de dysenterie, à la suite d'excès de table.

comme héritier présomptif, mais, menacé de se voir supplanté par Ochos, il conspira la mort de son père, fut découvert, emprisonné et exécuté dans son cachot. Ariaspès devenait par là le successeur désigné : Ochos lui persuada que son père méditait de le faire périr ignominieusement et le poussa à se tuer lui-même pour échapper au bourreau. Restait un bâtard, Arsamès, qui, né d'une servante du harem, affichait des prétentions à la couronne : Ochos l'assassina. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier coup : il mourut de douleur, après un règne de cinquante-six ans (362).

Artaxerxès III Ochos (359-333) : conquête de l'Égypte; les derniers Achéménides; Darius III et Alexandre de Macédoine; chute de l'empire perse.

Artaxerxès III Ochos débuta par un massacre ; il égorgea tous les princes de la famille royale [1], puis, libre des prétendants qui auraient pu lui disputer la couronne, il reprit les préparatifs de guerre interrompus par la mort de son père et par son propre avènement. Jamais la nécessité de rétablir la domination perse sur les bords du Nil n'avait été plus pressante. Depuis soixante ans environ qu'elle avait recouvré son indépendance, l'Égypte n'avait cessé de susciter les embarras les plus cruels au grand roi. Au début, la plupart des contemporains, Hellènes ou barbares, avaient pensé que le mouvement national d'Amyrtée n'était qu'une rébellion passagère et qu'il serait réprimé promptement. Mais quand on vit les dynasties indigènes se perpétuer et lutter avec avantage, malgré l'infériorité flagrante de leurs ressources, quand, non seulement les plus braves troupes de l'Asie, mais les meilleurs généraux de la Grèce eurent échoué misérablement dans leurs assauts sur le front du Delta, les peuples de la Syrie firent un retour sur eux-mêmes et ils commencèrent à se demander si ce qui était possible en Afrique ne le serait pas en Asie, puis à suivre avec un intérêt personnel la marche des événements [2]. Dès qu'un satrape

1. D'après Justin, X, 3, les princesses elles-mêmes n'auraient pas échappé au massacre. — 2. C'est ainsi qu'Isocrate (*Phil.*, § 118, 160), après la défaite d'Ochos, admet comme un fait évident de soi que le

ou un roi vassal songeait à se révolter, c'est vers l'Égypte qu'il se tournait comme vers une alliée naturelle, et, si besogneux que Pharaon fût sur le moment, il trouvait toujours de l'argent, des munitions, des vaisseaux, des hommes, pour quiconque lui rendait le service d'occuper les armes de l'empire. La première attaque d'Ochos fut repoussée avec perte : Diophantos d'Athènes et Lamios de Sparte, qui commandaient les troupes de Nectanébo, lui infligèrent une défaite sanglante et l'obligèrent à se retirer précipitamment[1]. L'échec eut des résultats d'autant plus fâcheux que l'effort de l'assaillant avait été plus considérable : cette fois c'était le grand roi lui-même qui avait échoué et non plus ses généraux. Les provinces riveraines de la Méditerranée, toujours agitées depuis la campagne de Tachos et la révolte d'Évagoras, saisirent l'occasion qui paraissait se présenter si favorable ; Artabaze souleva l'Asie Mineure, neuf des roitelets chypriotes se proclamèrent indépendants[2]. La Phénicie hésitait encore : l'insolence du satrape, la rapacité des généraux et l'indiscipline des soldats revenus d'Égypte la décidèrent. Dans une assemblée tenue à Tripoli, les représentants des cités phéniciennes conférèrent à Tennès, prince de Sidon, l'honneur périlleux de diriger les opérations militaires, et son premier acte fut de détruire le parc royal que les Perses avaient dans le Liban et de brûler les provisions accumulées dans les ports pour la guerre d'Égypte.

Ochos crut d'abord que ses lieutenants auraient prompte raison de ces mouvements, et en effet Idrieus, tyran de Carie, appuyé de huit mille mercenaires aux ordres de Phocion l'Athénien, vint à bout des Chypriotes sans trop de difficulté[3] ; mais en Asie Mineure. Artabaze, secouru par Athènes et par Thèbes[4], tint tête aux troupes envoyées contre lui, et Tennès remporta en Syrie une victoire signalée. Il avait imploré naturellement l'aide de Nectanébo, et naturellement encore Nectanébo lui avait prêté quatre mille Grecs et son

grand roi est impuissant à rien entreprendre contre la liberté de l'Égypte. — 1. Diodore de Sicile, XVI, 38, § 1-2, qui malheureusement ne nous donne aucun détail sur la marche des événements. — 2. Diodore de Sicile, l. XVI, 42, § 3-5. — 3. Diodore, l. XVI, 42, § 6 : 46. — 4. Diodore, l. XVI 22, 34, § 2.

meilleur général, Mentor le Rhodien : Bélésys, satrape de Syrie, et Mazæos, satrape de Cilicie, furent battus coup sur sur coup. Ochos convoqua pour un dernier assaut le ban et l'arrière-ban, trois cent trente mille Asiatiques et dix mille Hellènes ; les Sidoniens, de leur côté, s'entourèrent d'un triple fossé, relevèrent la hauteur des murs et brûlèrent leurs vaisseaux [1]. Par malheur, leur chef manquait d'énergie. Jusqu'au jour de sa révolte, Tennès n'avait vécu que pour le plaisir ; entouré de musiciennes et de danseuses, qu'il tirait à grands frais de l'Ionie et de la Grèce, il mettait son ambition à surpasser en luxe et en magnificence les princes de Chypre et surtout Nicoclès de Salamine, fils d'Évagoras [2]. L'approche d'Ochos lui enleva le peu de courage qu'il avait : il tenta d'effacer, par une trahison envers ses sujets, la trahison dont il s'était rendu coupable envers son suzerain. Il avait pour confident et pour ministre un certain Thessalion : il l'envoya au camp des Perses, s'offrit à livrer Sidon, et s'engagea à servir de guide en Égypte, pourvu qu'on lui accordât la vie sauve et qu'on lui garantît son rang. Ochos avait déjà agréé les conditions de son vassal rebelle, lorsqu'un moment d'orgueil faillit tout compromettre. Thessalion avait demandé que le roi voulût bien s'engager par sa main droite à remplir fidèlement les conditions du traité. Ochos, irrité de cette prétention, voulut le faire décapiter : comme on l'entraînait, il s'écria que le roi pouvait agir selon son plaisir, mais que s'il négligeait de s'assurer l'appui de Tennès, il échouerait contre la Phénicie et contre l'Égypte. Ochos accorda la garantie que l'on exigeait de lui, et Tennès prit ses dispositions pour remplir ses engagements. Quand les Perses ne furent plus qu'à quelques journées de marche, il prétexta une assemblée générale des Phéniciens et il emmena les cent principaux citoyens au camp ennemi, où ils furent tués à coups de javeline. Les Sidoniens, abandonnés de leur roi, voulaient résister encore, mais Mentor leur déclara que ses mercenaires introduiraient l'ennemi dans la place à la première sommation. Ils se résignèrent à implorer la clémence

1. Diodore de Sicile, l. XVI, 44, § 5-6. — 2. Théopompe, fragm. 126 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 299. où le roi de Sidon est nommé Straton.

du vainqueur, et cinq cents d'entre eux partirent en suppliants, des branches d'olivier à la main. Ochos était le plus cruel des souverains qui eussent jusqu'alors régné en Perse, le seul peut-être qui fût sanguinaire par nature[1] : il traita ceux-là comme il avait traité les autres. Le reste de la population, comprenant qu'il n'y avait plus qu'à mourir, s'enferma dans les maisons et les incendia : quarante mille personnes périrent dans les flammes, et tel était le luxe des habitations particulières qu'on vendit fort cher le droit d'en extraire les lingots d'or ou d'argent ensevelis sous les décombres. La ville châtiée, Tennès eut son tour : il fut livré au bourreau, et les autres cités phéniciennes, effrayées par son sort, ouvrirent leurs portes sans combat[2].

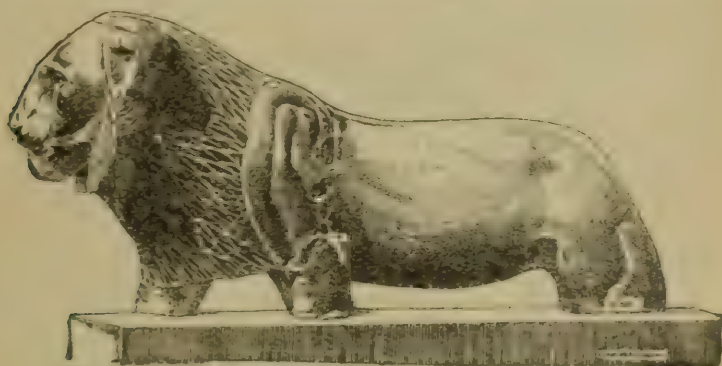
Les affaires de Syrie réglées, Ochos marcha sans plus tarder contre l'Égypte. Ses victoires avaient ramené dans le devoir les provinces hésitantes : « Quelle ville, quelle nation de celles qui sont dans l'Asie ne lui envoyèrent pas des ambassades ? que ne lui donna-t-on point, soit des produits naturels du sol, soit des objets rares ou précieux que l'art sait fabriquer ? Ne reçut-il point nombre de tapisseries et de tentures, les unes teintes en pourpre, d'autres multicolores, les autres blanches ? nombre de tentes dorées garnies de tout leur mobilier, quantité de linge et de lits somptueux ? de l'argent ciselé, de l'or travaillé, des coupes et des cratères, les uns ornés de pierreries, les autres précieux surtout par le fini et la richesse du travail ? Puis c'étaient des myriades innombrables d'armes barbares et grecques, et des troupeaux plus considérables encore de bêtes de trait et de victimes désignées pour le sacrifice, des conserves au boisseau, des ballots et des sacs pleins de parchemins et de livres, et de toute sorte d'objets utiles. Telle était la quantité de viande salée expédiée de toutes parts, qu'on en prenait de loin les monceaux pour autant de tertres et de collines élevées l'une en face de l'autre[3]. » L'armée fut divisée en trois corps, commandés chacun par un barbare et par un Grec. En passant par les marais de Sirbon, elle perdit quelque ba-

1. Plutarque, *Vie d'Artoxerxes*, dernier chapitre. — 2. Le récit de la guerre de Phénicie est dans Diodore de Sicile, l. XVI, 41-45. — 3. Théo- pompe, fragm. 125 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 298-299.

taillons qui s'enlisèrent dans les sables mouvants : arrivée devant Péluse, elle trouva l'ennemi prêt à la recevoir. Nectanébo avait moins d'hommes que son adversaire, soixante mille Égyptiens, vingt mille Libyens et autant de Grecs, mais le souvenir des succès remportés à nombre inégal par lui-même et par ses prédécesseurs lui inspirait confiance dans l'issue de la lutte. Son escadre n'aurait pas affronté sur mer les flottes combinées de Chypre et de la Phénicie ; mais il avait assez de bateaux à fond plat pour défendre les embouchures du Nil. Les points faibles de sa frontière étaient couverts par des forteresses ou des camps retranchés ; bref, toutes les mesures étaient prises pour une guerre défensive.

La fougue imprudente de ses auxiliaires grecs déconcerta ses plans. Péluse était occupée par cinq mille d'entre eux sous Philophron. Quelques-uns des Thébains qui servaient avec Lacratès dans l'armée perse, désireux de justifier une fois de plus le renom de bravoure que les campagnes d'Épaminondas leur avaient valu, franchirent un canal profond qui les séparaient de la ville et provoquèrent la garnison à une rencontre en rase campagne : Philophron accepta le défi et leur disputa la victoire jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, Lacratès ayant saigné le canal et jeté une digue en travers, amena son corps entier à la rescousse et commença à battre la place de ses machines. Peu de jours suffirent à pratiquer la brèche, mais les Égyptiens s'entendaient à manier la pioche aussi bien que l'épée, et tandis que la muraille extérieure s'écroulait, un mur nouveau couronné de tours en bois s'élevait derrière elle. Nectanébo, accouru avec trente mille hommes de troupes indigènes, cinq mille Grecs et la moitié du contingent libyen, suivait de loin les péripéties du siège, et par sa seule présence empêchait le reste de l'armée perse de marcher en avant. Les semaines s'écoulaient, et il semblait déjà que cette tactique de temporisation dût avoir sa fortune accoutumée, quand un incident imprévu vint compliquer la situation. Parmi les chefs de bande qui guerroyaient sous Ochos se trouvait un certain Nicostrate d'Argos, que sa vigueur prodigieuse faisait comparer à Hercule, et qui portait l'équipement traditionnel du héros, la peau de lion et la massue. S'inspirant sans doute du

plan suggéré jadis par Iphicrate à Pharnabaze[1], Nicostratos obligea quelques paysans dont les femmes et les enfants étaient tombés en son pouvoir à lui servir de guides, pénétra dans l'une des embouchures du Nil, que les Égyptiens avaient négligé de fortifier, débarqua son corps de troupes et se fortifia sur les derrières de Nectanébo. L'entreprise, menée avec trop peu d'hommes, était plus que hardie : si les mercenaires s'étaient bornés à harceler Nicostrate sans jamais accepter le combat, ils l'auraient promptement contraint à se rembarquer ou à se rendre. Leur impatience perdit tout : ceux d'entre eux qui formaient la garnison de la ville voisine, au nom-



Lion de l'époque de Nectanébo.

bre de cinq mille, se portèrent à la rencontre de l'Argien sous le commandement de Clinias de Cos et furent battus. La brèche était enfin pratiquée. Si les Perses, encouragés par le succès de Nicostrate, s'y précipitaient résolument, Nectanébo courait le risque d'être séparé des troupes qu'il avait sur l'extrême frontière orientale et écrasé sans ressource : il se replia sur la pointe du Delta. Tandis qu'il s'efforçait de concentrer à Memphis les éléments d'un corps nouveau, l'armée qu'il laissait en arrière crut qu'il l'avait abandonnée et perdit courage : Péluse se rendit à Lacratès, Mentor occupa Bubaste, et les villes les plus fortes, redoutant le sort de Sidon, ouvrirent leurs portes presque sans résistance. Nectanébo, désespéré par ces défections successives, s'enfuit en Éthiopie

1. Voir plus haut, p. 740-741 de cette histoire.

avec ses trésors. L'heureux coup de main de Nicostrate avait rétabli l'empire du grand roi dans son intégrité (342)[1].

L'Égypte avait prospéré sous l'administration de ses derniers Pharaons indigènes. D'Amyrtée à Nectanébo ils s'étaient ingéniés consciencieusement à effacer les traces des invasions étrangères et à rendre au pays l'aspect qu'il avait avant la conquête : ceux mêmes qui n'avaient fait que passer sur le trône, comme Psamoutis et Tachos, avaient construit ou décoré des temples[2]. La Thébaïde, négligée par les pre-

1. Sur cette guerre, consulter Diodore de Sicile, XVI, 46-51. Voici la série des dernières dynasties manéthoniennes, telle qu'on peut la rétablir en ce moment :

	XXVIIe Dynastie (perse).	
I.	Mosoutrî Kambouti	Καμβύσης.
II.	. . . . . [Gaumata]	. . . . . .
III.	Satôoutrî Ntariousha	Δαρεῖος α'
V.	. Khshayarsha	Ξέρξης α'.
VI.	. . . . . Artakhshathra	'Αρταξέρξης α'.
IV.	Sanentonen-sotpenphtah Khabbisha	. . . .
VII.	. . . .	Ξέρξης β'.
VIII.	. . . .	Σογδιάνος.
IX.	Mîamounrî Ntariousha	Δαρεῖος β'.
	XXVIIIe Dynastie (saïte).	
I.	. . . .	'Αμυρταῖος.
	XXIXe Dynastie (mendésienne).	
I.	Binrî-mînoutîrou Neforît Ier	Νεφερίτης α'.
II.	Khnoummarî-sotpenkhnoum Hakori	Ἄκωρις.
III.	Ousirphtahrî Psimout	Ψάμμουτις.
IV.	. . . .	Μοῦθις
V.	. . . . Nefôrit II	Νεφερίτης β'.
	XXXe Dynastie (sebennytique).	
I.	Sanotmibrî-sotpenanhouri Nakhtharhabi-mîanhoubî-siîsit	Νεκτανέβης.
II.	Irmanirî T'aho sotpounianhouri	Τάχως, Τέως.
III.	Khopirkerî Nakhtoniabouf	Νεκτανέβης β', Νεκτάναβις

2. Édicules de Psamoutis à Karnak (Maspero, *Découverte d'un petit temple*, dans le *Recueil*, t. VI, p. 20; Wiedemann, *Sur deux temples bâtis par les rois de la XXIXe dynastie à Karnak*, dans les *Proceedings*

miers Achéménides, fut de leur part l'objet de soins assidus. L'île de Philæ, en butte aux ravages des Éthiopiens, n'était plus qu'un monceau de ruines[1] : Nectanébo II y jeta les fondements de quelques-uns des édifices que nous y voyons encore aujourd'hui[2]. Le sanctuaire de Nekhabit à



Le pavillon de Nectanébo à Philæ

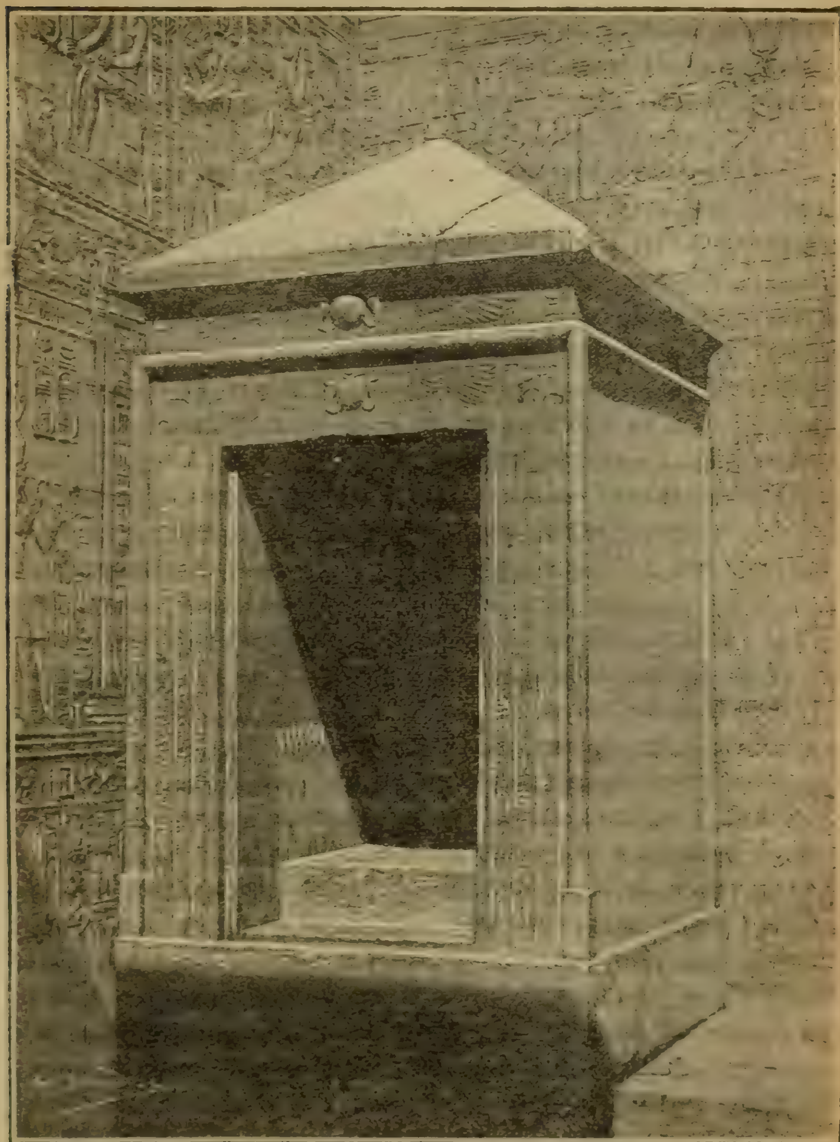
El-Kab[3] et celui d'Horus à Edfou[4] furent restaurés par Nectanébo Ier, celui de Minou à Coptos[5] par Nectanébo II. Les

of the Society of Biblical Archæology, 1884-1885, p. 108-112; Champollion, *Monuments*, pl. CCCIII, n° 1, pl. CCCIX, n° 3; Lepsius, *Denkm.*, III, 259, *a-b*); travaux de Tachos dans les carrières de Tourah (Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 282) et au temple de Khonsou à Thèbes. — 1. L'opinion généralement admise est que Philæ n'avait pas de temple avant Nectanébo : on y trouve pourtant les débris des constructions d'Amasis (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § LXXVI, dans la *Zeitschrift*, 1855, p. 15). — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 285. — 3. Cartouches retrouvés en 1882 dans les ruines du temple. — 4. Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 95 sqq. — 5. Maspero. *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § LXII, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 4-5.

deux capitales, Thèbes[1] et Memphis[2], ne furent pas oubliées, et les villes du Delta, Sébennytos[3], Bubaste[4], Pahabi[5], Patoumou[6], eurent leur part des embellissements. Et malgré le peu de temps qui fut consacré à chacun d'eux, la plupart de ces travaux ne trahissent nulle part la hâte ou l'incurie : les artistes qui en étaient chargés possédaient pleinement les traditions du bel art antique et ils savaient au besoin modeler des chefs-d'œuvre comparables à ceux de l'époque saïte[7]. Le sarcophage en brèche verte de Nectanébo I[er] est ciselé avec une perfection qui n'a jamais été dépassée en aucun pays[8]. Le torse en basalte vert de Nectanébo II ne le cède en rien, pour la pureté du style et pour le fini de l'exécution, aux plus beaux restes de la dix-huitième dynastie et même de l'Ancien Empire[9]. La victoire d'Ochos porta à l'Égypte un coup plus funeste peut-être que n'avait fait l'invasion de Cambyse. Ochos avait des motifs personnels de haine contre les Égyptiens : ils l'avaient comparé à Typhon pour la cruauté et appelé l'*âne*, parce que cet animal était consacré au dieu du mal. Arrivé à Memphis, il ordonna, dit-on, qu'on lui accommodât le bœuf Apis pour un banquet qu'il offrait à ses amis, et il intronisa dans le temple de

1. Édifices de Néphoritès I à Karnak (dans Champollion, *Notices*, t. II, p. 290; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *b-c*); d'Hakoris à Karnak (Champollion, *Notices*, t. II, p. 264; Lepsius, *Denkm.* III, 284, *f-g*)et à Médinet-Habou (Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *h-i*); de Nekhtharhabi à Karnak (Champollion, *Monuments*, pl. cccviii, 2, et *Notices*, t. II, p. 232, 238, 264, 273 sqq.; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. ccxxxxviii *a*, 287 *b-h*) ; de Nectanébo II à Karnak (Champollion, *Notices*, p. 240, 256, 262, sqq., et *Monuments*, pl. cccix, 2; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *k*) et à Médinet-Habou (Champollion, *Mon.*, II, clxcli). — 2. Graffiti du temps d'Hakoris dans les carrières de Tourah (Champollion, *Notices*, t. II, p. 489; Brugsch, *Recueil de monuments*, pl. 10). — 3. Leemans, *Papyri Græci*, p. 122; Maspero, *les Contes populaires*, p. 215-222. — 4. Dans les ruines d'un temple aujourd'hui entièrement détruit. — 5. Cartouches relevés en 1883 dans les ruines du temple de Behebît-el-Haggar. — 6. Naville, *Lettre à M. Lepsius*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 43. — 7. Sur l'art de cette époque, voir le jugement de Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne*, dans les *Mélanges d'érudition*, p. 226-234. — 8. Aujourd'hui au Musée Britannique; cf. *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. xl. — 9. Aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale; cf. Millin, *Monuments inédits*, t. I, p. 385, *Description de l'Egypte, Antiquités*, t. V, pl. xxix 7-8.

Phtah un âne auquel il rendit les honneurs divins[1]. Le bouc



Naos de Nectanébo à Edfou

de Mendès partagea la fortune de l'Apis[2]; les temples furent

1. Dinon, fragm. 30 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 95. — 2. Suidas, s. v. ἄσατο.

pillés, les livres sacrés emportés en Perse, les murs des villes rasés jusqu'au sol, les principaux partisans de la royauté indigène égorgés à loisir. Les supplices achevés, les mercenaires grecs rentrèrent dans leur patrie chargés de butin, et le grand roi reprit le chemin de Suse, laissant à Phérendatès la garde de la satrapie reconquise[1].

Deux hommes surtout avaient contribué au succès, l'eunuque Bagoas et le Rhodien Mentor : il leur confia le gouvernement de l'Empire. Bagoas dirigea la politique intérieure ; Mentor, placé à la tête des provinces maritimes de l'Asie, en acheva rapidement la réduction. Artabaze renonça à lutter et chercha un refuge auprès de Philippe le Macédonien[2] : les tyrans qui dominaient sur les côtes de la mer Égée et de l'Hellespont ou bien se soumirent de bonne volonté, ou, s'ils résistèrent comme Hermias d'Atarnée, l'ami d'Aristote, furent saisis et mis à mort[3]. Pendant quelques années la Perse parut avoir recouvré l'influence prépondérante qu'elle avait perdue depuis l'avènement d'Artaxerxès II, et Ochos occupa dans l'esprit de ses contemporains une place égale à celle qu'y tenaient les grands conquérants de sa race, Cyrus, Cambyse, Darius. C'était leur faire injure : malgré ses victoires de Syrie et d'Égypte, Ochos n'était qu'un despote oriental du type ordinaire. Son gouvernement avait encore l'apparence de la force, mais les peuples sur lesquels il régnait, étrangers les uns aux autres et comprimés à peine par leurs satrapes, tendaient de plus en plus à se détacher de lui. Déjà quelques-uns des gouvernements institués par Darius un siècle et demi plus tôt n'existaient plus que de nom : au nord, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre et de l'Halys[4], on ne trouvait qu'une masse confuse de royaumes et de tribus, dont les unes, comme les Arméniens, reconnaissaient encore l'hégémonie persane, mais dont les autres, Gordiouques[5], Taoques, Chalybes, Colchiens,

1. Diodore de Sicile, I, XVI, 51. — 2. Il se maintint au moins jusqu'en 341. Cf. Diodore de Sicile, l. XVI, 52, § 3. — 3. Diodore de Sicile, l. XVI, 52. — 4. Hérodote place dans ces parages trois satrapies qui comprenaient l'Arménie, la côte orientale du Pont, une partie du bassin de l'Araxe et les montagnes de la Gordyène. — 5. Xénophon, *Anabase*, IV, 1, 8.

Mosynèques, Tibarènes[1], ne relevaient que d'elles-mêmes. Les rois de la Bithynie, de la Paphlagonie et du Pont acquittaient encore le tribut d'une manière intermittente[2]; les Mysiens, les Pisidiens, les Lycaoniens ne le payaient plus[3]. Le désordre n'était pas moindre au delà du Tigre. Les Cadusiens, les Amardes, les Tapures, appuyés aux montagnes de la Caspienne, y bravaient les efforts tentés pour les déloger[4]. L'Inde et les Sakes étaient passés de la condition de sujets à celle d'alliés bénévoles[5], et les hordes sauvages de la Gédrosie et du Paropanisos se montraient rebelles à toute autorité.

En même temps que le territoire s'amoindrissait, le cadre de l'administration agencé si ingénieusement par Darius se brisait par la négligence et par la faiblesse de ses successeurs. Non seulement l'usage d'envoyer chaque année des inspecteurs dans les provinces était devenu une simple formalité, qu'on omettait le plus souvent, mais la distinction entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire avait disparu : le général qui commandait les troupes remplissait presque partout l'office de gouverneur[6], et il réunissait d'ordinaire plusieurs satrapies entre ses mains. L'armée et le revenu étaient encore, malgré tout, l'armée et le revenu les plus considérables qu'il y eût alors au monde; mais si les sacs de dariques ou d'archers avaient conservé leur prix, les bataillons avaient perdu beaucoup de leur valeur. Sans doute l'antique prouesse des Perses, des Mèdes, des Bactriens et des autres races de l'Iran n'avait pas faibli, mais personne ne s'était inquiété de les tenir au courant des progrès que l'art militaire avait accomplis depuis un siècle. Leurs

1. Voir la condition du pays dans Xénophon, *Anabase*, VII, 8, 25. — 2. Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 3; III, 2, 2, et *Anabase*, V, 6, 8. — 3. Xénophon, *Anabase*, I, 1, 11; 2, 1; 6, 7; 9, 14, etc. — 4. Voir les récits des tentatives dirigées en vain contre ces peuples par plusieurs rois perses, dans Plutarque, *Vie d'Artoxerxes*, ch. 24; Diodore de Sicile, XV, 8, § 4, et XVII, 6; Cornelius Nepos, *Datamès*, § 1; Justin, X, 3. — 5. Les Sakes combattirent à Arbèles, mais seulement comme alliés des Perses (Arrien, *Anabase*, III, 8). Les Indiens qui sont mentionnés à côté d'eux venaient du pays situé aux environs de Caboul; la plupart des peuples qui avaient jadis figuré dans la satrapie de l'Inde de Darios étaient redevenus indépendants. — 6. Arrien, *Anabase*, III, 8.

contingents n'étaient que des bandes lourdes et indisciplinées, faciles à rompre malgré la bravoure incontestable des individus qui les composaient : les instruire eût été long, probablement dangereux, et on avait préféré leur adjoindre des mercenaires loués à haut prix. Dès Artaxerxès II, les Grecs formaient le noyau des forces perses. Les armées du grand roi étaient commandées par des généraux hellènes nourris à l'école d'Agésilas, d'Iphicrate, d'Épaminondas et des meilleurs tacticiens de l'époque. Les flottes étaient sous les ordres d'amiraux grecs. C'était uniquement à la prépondérance de l'élément européen que le rude Ochos avait dû ses victoires, et le fait était assez connu au delà de la mer Égée pour que les rhéteurs en discourussent ouvertement sans étonner personne[1].

Si la décadence était venue si prompte, la faute n'en était pas au peuple. Les Perses étaient restés ce qu'ils étaient au début, sobres, honnêtes, intrépides : la dynastie et les grandes familles qui l'entouraient avaient dégénéré au point de rendre le salut presque impossible. Les premiers Achéménides avaient réglé eux-mêmes toutes les affaires de l'État, puis la campagne de Grèce avait dégoûté Xerxès Ier de la royauté militante : il s'était enfermé dans son harem, déléguant l'honneur périlleux de combattre à ses généraux et le souci d'administrer à l'eunuque Aspamithrès[2]. L'usage une fois établi, ses successeurs y avaient persévéré et ils n'étaient intervenus que rarement dans la conduite des opérations militaires. Ni Artaxerxès Ier ni Darius Nothos ne parurent sur le champ de bataille; Artaxerxès II n'assista qu'à deux des guerres qui ensanglantèrent son long règne ; Ochos, qui avait semblé vouloir remettre en vigueur la tradition des fondateurs de l'empire, était rentré à Suse après ses victoires de Syrie et d'Égypte. La vie des princes se consumait au milieu des intrigues et des crimes du harem. Élevés par les femmes et par les eunuques, entourés dès l'enfance des recherches du luxe le plus raffiné[3], ils se fatiguaient

1. C'était déjà l'idée courante au temps où fut écrit le *Panégyrique* d'Isocrate, § 140-141. — 2. Ctésias. *Persica*, § 29, édit. Müller-Didot, p.51. — 3. Voir la description du genre de vie des derniers Achéménides dans Dinon (fragm. 12 14-19, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II

vite de penser et d'agir et ils tombaient inconsciemment sous la tutelle d'un de leurs familiers : la sanguinaire Parysatis régna sous le nom de son mari Darius et de son fils Artaxerxès II, Bagoas mena Ochos à sa guise pendant près de six ans. Du moins son influence s'exerça-t-elle pour le bien du pays. La Macédoine, demeurée longtemps à l'écart du mouvement général, commençait à entrer dans le concert hellénique : il comprit le danger auquel on s'exposait à lui laisser prendre l'ascendant et réunir en un seul faisceau les forces jusqu'alors éparses de la Grèce. Il prêta donc une aide efficace à tous les ennemis de Philippe[1]; Chersobleptès le Thrace[2], la ville de Périnthe[3], reçurent des secours qui leur permirent de repousser victorieusement les attaques du Macédonien (340). Malheureusement, tandis qu'il travaillait à prévenir le péril, les rivaux qu'il avait à Suse s'ingéniaient à le noircir dans l'esprit de son maître. Leurs manœuvres ne lui laissèrent bientôt plus d'autre alternative que de frapper ou de périr : il empoisonna Ochos (338), donna le trône au plus jeune fils, Arsès, et assassina les autres enfants. L'Égypte en accueillit la nouvelle avec joie, et elle vit dans le sort tragique de son vainqueur une revanche notable des divinités qu'il avait outragées. On y conta bientôt que Bagoas, Égyptien d'origine, ne s'était débarrassé de son maître que pour venger le meurtre d'Apis ; il avait jeté le cadavre aux chats, lui-même il en avait mangé, et il s'était servi des os pour fabriquer des sifflets et des manches de couteau[4].


Darius III Codoman.

Arsès fut d'abord un instrument docile entre les mains de son ministre : quand le goût de l'indépendance lui fut venu avec les années, et qu'il commença à supporter impatiem-

p. 91-93) et dans Héraclide de Cumes (fragm. 1, 2, 4 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 95-94). — 1. Diodore de Sicile, l. XVI, 75, § 1. — 2. Cf. la lettre d'Alexandre dans Arrien, *Anabase*, II, 14. — 3. Diodore de Sicile, l. XVI, 75, 76 ; Arrien, *Anabase*, II, 14. — 4. Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 3; Élien, *Var. Hist.*, VI, 8.

ment le joug, Bagoas le sacrifia à sa propre sûreté, comme il avait sacrifié Ochos (327)[1]. Tant de meurtres commis coup sur coup avaient épuisé la famille achéménide si complètement qu'il se trouva un moment embarrassé de savoir où chercher un roi : il se décida en faveur d'un de ses amis, Codoman, qui, selon les uns, était l'arrière-petit-fils de Darius II[2], selon les autres, n'appartenait pas à la race royale[3] et aurait exercé dans sa jeunesse le métier de courrier[4]. Codoman adopta à son avènement le nom de Darius : brave, généreux, clément, désireux de bien faire, il valait mieux que les monarques qui l'avaient précédé, et il aurait mérité de régner à une époque où l'empire était moins affaibli. Bagoas s'aperçut bientôt que son protégé prétendait gouverner par lui-même et il voulut se débarrasser de lui, mais, trahi par un des siens, il fut contraint de boire



La bataille d'Arbèles, d'après la mosaïque d'Herculanum,

1. Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 4; cf. Arrien, *Anabase*, II, 14; Strabon, XV, 3, 24. — 2. D'après Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 5, qui nomme son grand-père Ostanès, frère d'Artaxerxès II. — 3. Strabon, XV, 3, 24. — 4. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. XVIII.

le poison qu'il destinait à Darius[1]. Celui-ci ne jouit pas longtemps en paix du pouvoir qui lui était dévolu si inopinément. Monté sur le trône la même année qu'Alexandre, quelques jours avant la bataille de Chéronée, il vit les dangers dont l'ambition macédonienne le menaçait et il fut impuissant à les prévenir. Battu au Granique, battu à Issus, battu près d'Arbèles, il fut tué dans la fuite par un de ses satrapes (330)[2]. Le Macédonien hérita de son empire, et la race grecque joua désormais dans le monde oriental le rôle prépondérant que la Perse avait tenu pendant deux siècles.

1. Diodore de Sicile, l. XVII, 6. — 2. Voir pour le détail de ces événements l'*Histoire grecque* de Duruy. Voici la liste des princes de la famille achéménide qui ont régné sur la Perse :

I.	KOUROUS.	Κῦρος.
II.	KAMBOUZIYA.	Καμβύσης
III.	GAUMATÂ.	Ψευδόσμερδις.
IV.	DARYAVOUS Ier.	Δαρεῖος α'.
V.	KHSHAYARSHA Ier.	Ξέρξης α'.
VI.	ARTAKHSHATHRA Ier.	Ἀρταξέρξης Μακρόχειρ.
VII.	KHSHAYARSHA II.	Ξέρξης β'.
VIII.	. . . . .	Σογδίανος.
IX.	DARYAVOUS II.	Δαρεῖος β' Ὦχος ἢ Νόθος.
X.	ARTAKHSHATHRA II.	Ἀρταξέρξης β' Μνήμων.
XI.	ARTAKHSHATHRA III.	Ἀρταξέρξης γ' Ὦχος.
XII.	. . . .	Ἀρσῆς.
XIII.	DARYAVOUS III.	Δαρεῖος γ' Κοδόμαννος.

CHAPITRE XV

LE MONDE ORIENTAL AU MOMENT DE LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE

La Susiane et les peuples du Nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen. — Les Juifs : Esdras et Néhémie : la loi mosaïque. — L'Égypte.

La Susiane et les peuples du nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen.

Et maintenant, avant de lui remettre les régions où s'était déroulée l'histoire du monde primitif, parcourons-les du regard une fois encore et voyons ce qu'elles étaient devenues.

Au sud, sur l'ancienne frontière des races sémitiques, l'Élam s'était partagé en deux régions soumises à des fortunes diverses. Dans la montagne, les Ouxiens, les Élyméens, les Cosséens, conservaient leur indépendance, et ils pillaient insolemment les contrées environnantes sans que personne eût réussi à les châtier dans leurs repaires[1]. Au contraire, la population de la plaine avait accepté la domination persane, et elle se montrait prête à accueillir sans résistance quiconque se présenterait en maître[2]. L'heureuse position de Suse avait attiré de bonne heure l'attention des Achéménides : le vieux palais des souverains élamites, bâti sur une butte artificielle, rafraîchi l'été par les vents des hauts plateaux, chauffé l'hiver par les brises tièdes du golfe Persique, était devenu leur résidence favorite. Darius, fils d'Hystaspe, le jugeant trop étroit à sa guise, l'avait reconstruit[3] : il fut brûlé sous Artaxerxès I[er][4] et restauré, moins d'un siècle

1. Arrien, *Anabase*, III, 17. — 2. Strabon, l. XV, III, 2. — 3. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 347. — 4. J. Oppert, *Inscriptions of the Per-*

plus tard, par Artaxerxès II[1]. Là, dans une salle hypostyle de fière allure, les satrapes, les princes vassaux, les ambassadeurs des nations étrangères et ceux de la Grèce même[2], étaient venus se prosterner, deux siècles durant, devant les descendants dégénérés de Cyrus. Les édifices de moindre proportion dont les ruines touchent à celles de cette halle marquent l'emplacement du palais, et avaient vu se dérouler, année après année, les tragédies variées du harem, les complots des eunuques et des femmes, les débauches des Amytis



Une vue de la salle hypostyle de Suse, restaurée.

et des Amestris[3], les vengeances atroces de Parysatis et de Statira[4] : Xerxès Ier y était tombé sous le poignard d'Artabanos et d'Aspamithrès[5], et récemment Bagoas y avait empoisonné deux rois successivement[6]. Les Grecs, préoccupés de ces drames sanglants où le sort de la moitié du monde se décidait, ne songeaient pas à s'informer de ce qu'avait été Suse, et les indigènes, résignés à leur condition présente, ne

sian Monarchs, dans les *Records of the Past*, t. IX, p. 79. — 1. J. Oppert, *Inscriptions of the Persian Monarchs*, dans les *Records of the Past*, 8, IX, p. 85-85. — 2. Antalcidas en 387 et en 372; Pélopidas et Isménias en 367. — 3. Ctésias. *Persica*, § 28, 30, 42, édit. Müller-Didot, p. 51. 58. — 4. Ctésias, *Persica*, § 48, 53-57, 59-62, édit. Müller-Didot, p. 54-58. — 5. Ctésias. *Persica*, § 29, édit. Müller-Didot, p. 51. — 6. Voir p. 759-760 de cette histoire.

se souciaient plus des gloires de leur passé. Les souverains nationaux, leurs incursions en Chaldée et en Syrie[1], leurs campagnes souvent victorieuses contre les conquérants ninivites[2], leurs discordes, leur défaite par Assourbanabal[3], tout était oublié : l'imagination hellénique avait remplacé vingt dynasties par un héros unique, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, celui qui était accouru au secours de Priam avec une armée d'Éthiopiens et dont la mort avait précipité la ruine de Troie[4].

Les nations qui habitaient les marches de l'Asie Mineure et les montagnes du Tigre ou de l'Euphrate, Ourarti et Van, Moushkaya et Tabal, les voisins de l'Assyrie vers le nord, décimés par l'invasion scythique[5], avaient fléchi devant des races plus jeunes et moins éprouvées. Les Moushkaya et les Tabal avaient été coupés en deux tronçons : plusieurs de leurs tribus, mêlées probablement aux débris des Cimmériens[6], tenaient ferme dans les vallées profondes du Taurus, en Mélitène et en Cataonie[7] ; les autres, refoulées vers le nord, habitaient, au temps d'Hérodote, les cantons qui bordent le Pont-Euxin, en compagnie des Macrones, des Mosynèques et des Mares[8]. Lorsque le conquérant mède pénétra dans les parages qu'ils avaient occupés et auxquels il imposa le nom nouveau de Katpatouka (Cappadoce)[9], il n'y rencontra plus que les Syriens blancs, débris des Hittites[10], et un peuple nouveau, les Arméniens. Les Arméniens, sortis de Phrygie[11] vers la fin du septième siècle, s'étaient

1. Voir p. 194-195, 224-225, de cette histoire. — 2. Voir p. 485, 512 sqq. — 3. Voir p. 542 sqq. — 4. Diodore de Sicile, l. II, 22, l. IV, 75; Pausanias, X, 31, § 2. D'après Hérodote (V, LIII), Suse avait été fondée par Memnon; d'après Strabon (l. XV, III, 2), par Tithon, père Memnon. — 5. Voir p. 511 sqq. — 6. Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1865, p. 25. — 7. Strabon (l. XII, 1, § 2) insiste sur les différences qui séparaient les Cataoniens du reste des habitants de la Cappadoce ; cf. Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, p. 15. — 8. Hérodote, III, XCIV, VII, LXXVIII-LXXIX. — 9. Le nom paraît être hybride et emprunté en partie aux langues sémitiques. Cf. Kiepert, *Handbuch der alten Geographie*, p. 90-91. — 10. Sayce; *The Ancient Empires of the East*, p. 42, note 3. — 11. Hérodote, l. LXXIII. Le témoignage d'Eudoxe était encore plus décisif : Ἀρμένιοι τὸ γένος ἐκ Φρυγίας, καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι (Eustathe, *Comment. ad Dionysii Periegesin*, v. 694, dans les *Geographi Græci Minores*, t. II,

d'abord installés dans les districts voisins de leur patrie première, puis ils avaient gagné de proche en proche les sources de l'Halys[1] : au temps d'Hérodote, ils possédaient la bande de terrain située à l'est de l'Euphrate, l'Arménie Mineure des géographes romains, et la partie occidentale du cours de l'Arsanias[2]. Ils formaient à eux seuls une satrapie, la treizième[3], tandis que les gens d'Ourarti, les Alarodiens, étaient compris dans la dix-huitième avec les Matiènes et les Saspires[4]. Pendant les troubles qui suivirent les campagnes de Grèce, l'aspect des lieux se modifia encore. Les Mosques se séparèrent des Tibarènes et ils allèrent rejoindre les Colchiens dans le bassin du Phase[5]. Les Alarodiens, refoulés vers le nord, se fondirent parmi les peuplades à demi sauvages qui s'appuyaient au Caucase[6]. Les Arméniens, portés de plus en plus vers l'est, s'emparèrent lentement du massif montagneux qui se dresse entre l'Asie Mineure et la Caspienne et ils descendirent dans les plaines de l'Araxe. Quand Alexandre surgit en Asie, leur mouvement d'évolution était terminé : ils avaient absorbé ou détruit ceux des habitants primitifs qui n'avaient pas émigré, et leurs princes exerçaient une véritable autorité royale, sous le titre modeste de satrape[7]. La Cappadoce s'était partagée en deux provinces, la Cappadoce proprement dite et le Pont, dont les gouverneurs héréditaires, apparentés à la famille achéménide, n'attendaient que l'occasion de se déclarer rois[8]. Vieilles dynasties, vieux noms, vieilles races, le monde belliqueux et barbare que les conquérants assyriens avaient connu entre la plaine de Mésopotamie et la mer Noire n'existait plus : trois royaumes nouveaux étaient nés sur ses ruines et en avaient effacé jusqu'à la mémoire.

Dans le domaine propre des races sémitiques, entre les

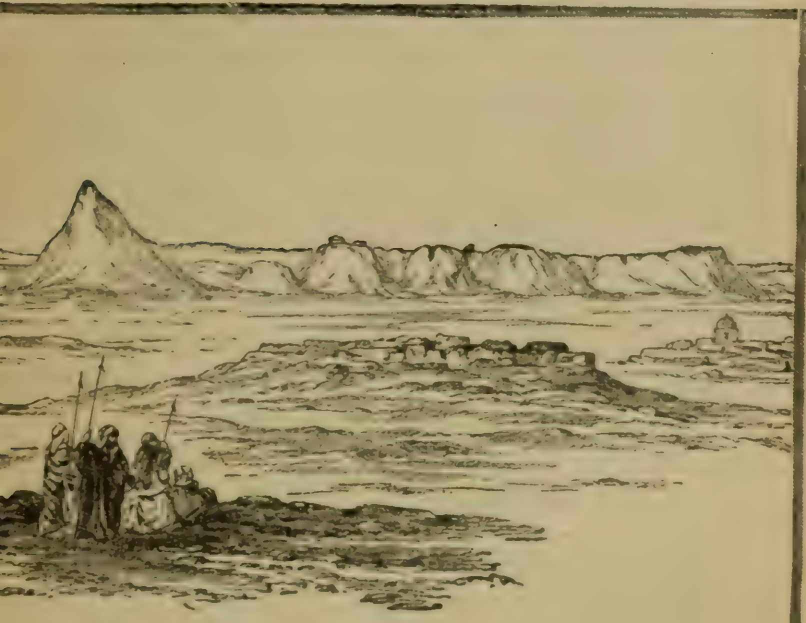
. 341). — 1. Dans Hérodote, I, LXXII, la montagne où l'Halys prend sa source s'appelle le mont d'Arménie. — 2. Hérodote, I, CXCIV. — 3. Hérodote, II, XCIII. — 4. Hérodote, III, XCIV. — 5. Strabon, l. XI, II, 14, 17, 18; Pline, *H.N.*, VI, 4; Procope, *De bello Gothico*, IV, 2. — 6. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodotus*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV., p. 203-206; Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 2 sqq. — 7. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 370 sqq. — 8. Sur l'histoire de ces peuples · *Geschichte des Kœnigsgsreichs Pontos*.

côtes de la Méditerranée et les derniers contreforts du plateau de l'Iran, la décadence était moins générale et surtout moins sensible. Une moitié seulement des peuples d'autrefois avait disparu. En deçà de l'Euphrate, les Routonou étaient morts et morts les Khati, morte Gargamish, morte Arpad, morte Qodshou; celles des villes qui avaient échappé à la destruction, Batnæ, Khalybon, Hamath, Damas, végétaient dans l'obscurité, et des cantons entiers étaient retournés au désert, faute de bras pour les cultiver. La Phénicie, appauvrie par la destruction de Sidon et de Tyr[1], avait peine à réparer ses désastres : aucune de ses colonies ne lui était restée, et les petits royaumes de Chypre qui étaient encore sous son influence, ceux de Cition et d'Amathonte, avaient beaucoup à faire de défendre leur existence contre les Grecs. L'Assyrie elle-même ne semblait plus qu'un souvenir déjà perdu dans les lointains du passé. La partie de son territoire comprise entre le Tigre et l'Euphrate était presque une solitude. Quelques-unes des places assises au voisinage des montagnes, Sangara, Nisibis, Resaïna, Édesse, conservaient encore un reste de vigueur et vivaient tant bien que mal sur leurs propres ressources, mais, à mesure qu'on descendait vers le sud, des monceaux de ruines marquaient seuls le site des cités nombreuses que les conquérants ninivites rencontraient jadis dans leur marche vers la Syrie. Tout autour s'enfuyaient à perte de vue des plaines sèches et déboisées, tapissées d'herbages aromatiques, parcourues de lions, d'onagres, d'autruches, d'antilopes, d'outardes, et où les Arabes Scénites vaguaient à l'aventure[2]. Sur les bords de l'Euphrate et de ses affluents quelques forteresses abandonnées, comme Korsoté, puis quelques bourgades servant de marché aux Bédouins[3]. Aux rives du Tigre la population n'était ni dense ni heureuse. Les exilés assyriens, délivrés par Cyrus après la chute de Babylone, avaient rebâti Assour[4]

1. Sur la destruction de Sidon par Ochos, voir p. 748-749 de cette histoire; Tyr avait été détruite par Alexandre. — 2. Cf. Xénophon, *Anabase*, I, v, 1-3. — 3. Xénophon, *Anabase*, I, v, 4-6. — 4. C'est ce qu'on peut déduire d'un passage du cylindre de Cyrus publié par H. Rawlinson dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70 sqq.

et s'étaient enrichis par la culture et par le commerce[1], mais le canton qui sépare les deux Zab n'était plus qu un maquis[2], et l'Assyrie proprement dite ne s'était pas relevée encore du coup qui l'avait frappée.

Kalakh était vide. « Ses murs avaient vingt-cinq pieds de largeur sur cent pieds de hauteur, deux paransages de circuit. Ils étaient en briques cuites, mais reposaient sur un



Les buttes de Kalakh.

soubassement en pierre de taille, haut de vingt pieds. » La tour pyramidale du grand temple subsistait encore . « elle était en pierre, d'un plèthre de large sur deux plèthres de haut ». Ninive présentait le même aspect que sa voisine. « La base du mur était en pierre polie, incrustée de coquillages, ayant cinquante pieds d'épaisseur sur autant d'éléva-

1. Xénophon, *Anabase*, II, 4, dit que la ville était grande et riche. Il l'appelle Kænæ, et ce nom n'est peut-être que la traduction grecque du nom qu'elle portait. Rien n'était plus naturel pour les exilés assyriens que de nommer *la Neuve* ou *les Neuves* les bourgades qu'ils avaient construites à leur retour. — 2. Xénophon appelle ce pays la Médie, contrée déserte que les Dix Mille traversent en six étapes.

. Elle supportait une muraille de briques de cinquante ıeds de large sur cent de haut, et le circuit en était de cent parasanges[1]. » Au moment où Xénophon traversait le pays, deux cents ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Saracos, et déjà les habitants des bourgades voisines ne savaient plus ce qu'étaient les cités ruinées à côté desquelles ils vivaient. Ils appelaient la première Larissa, la seconde Mespila[2], et les historiens eux-mêmes n'étaient guère mieux instruits. Cette lignée terrible de conquérants, qui commence à Tougoultininip et qui aboutit à Assourbanabal n'était plus représentée chez eux que par deux personnages également fabuleux, Sémiramis et Sardanapale[3]. Sémiramis avait pris à son compte les victoires et les conquêtes, Sardanapale représentait le côté raffiné et sensuel de la race[4]. Tout ce que les voyageurs rencontraient d'assyrien sur leur passage était attribué à l'une ou à l'autre. Sémiramis avait bâti les principaux monuments de Babylone[5], Sémiramis avait fondé des villes en Arménie et en Médie[6], Sémiramis avait laissé des inscriptions commémoratives au mont Bagistan[7] et consulté l'oracle de Jupiter Amon[8]. La pyramide écroulée d'un des temples de Ninive marquait le tombeau de Sardanapale. Selon les uns, Cyrus l'avait détruite pour fortifier son camp pendant le siège de la ville et il y avait trouvé une épitaphe que le poète Chœrilos d'Iassos avait mise en vers : « J'ai régné, et tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant com-

1. Xénophon, *Anabase*, II, 4. — 2. Le nom de Larissa rappelle celui de Larsam qu'on rencontre en Chaldée; celui de Mespila peut être une mauvaise-interprétation d'un mot local, peut-être *mappèla*, ruines (Kiepert, *Handhbuc der alten Geographie*, p. 152, n. 2, 3). — 2. Voir p. 344-346 la légende de Sémiramis. — 3. La légende de Sardanapale est racontée p. 384-385 de cette histoire. — 4. 6. Diodore de Sicile, l. II, 7, 2 sqq. d'après Ctésias (*Fragm.*, 8-10, édit. Müller-Didot, p. 19-23. — 5. Ecbatane (Diodore de Sicile, l. II, 136), Semiramocarta, identique à la ville de Chauônp lacée par Ctésias (dans Diodore, l. II, 13, 3) en Médie (cf. Kiepert, *Handbuch der alte Geographie*, p. 81, note 1).— 6. Diodore de Sicile, l. II, 13, 2 : ce sont probablement les inscriptions gravées par Darius Ier au mont Bagistanos (Behistoun) qui ont été attribuées par Ctésias à Sémiramis. — 7. Diodore de Sicile, l. II, 14, 3. — 8. Amyntas, fragm. 2, dans les *Fragmenta Historicorum de rebus Alexandri*, édit. Müller-Didot, p. 136.

bien il est court le temps que vivent les hommes, et à combien de vicissitudes et de misères il est sujet! » D'autres pensaient que le roi d'Assyrie était enterré dans le voisinage de Tarse. Le sépulcre était couronné d'une statue représentant un homme claquant des doigts; une inscription en lettres chaldéennes disait : « Moi, Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, j'ai fondé Anchiale et Tarse en un jour, mais maintenant je suis mort[1] ». L'histoire d'un peuple entier n'était plus que matière à contes d'enfants et à déclamations morales.

Sur un seul point la vieille civilisation des bords de l'Euphrate semblait se perpétuer dans son éclat. La Chaldée, en abdiquant son indépendance, n'avait perdu ni sa richesse ni son prestige. Ses révoltes fréquentes ne lui avaient pas trop nui, et la plupart de ses villes subsistaient encore, amoindries, il est vrai, Ourou n'était plus qu'un bourg infime[2], mais Ourouk demeurait le siège d'une école de théologie et de science célèbre par tout l'Orient au même titre que celle de Borsippa[3]. Les Grecs connaissaient peu les habitants de la Basse Chaldée : Hérodote se contente de mentionner que trois de leurs tribus se nourrissaient exclusivement de poisson. « Après l'avoir pêché, ils le dessèchent au soleil, puis le jettent dans un mortier, le pilent et le tamisent à travers un linge : ils en préparent indifféremment des gâteaux ou une pâte, que l'on cuit comme le pain[4]. » Pour la plupart des voyageurs, Babylone seule représentait la Chaldée entière. Elle était en effet la seconde capitale effective de l'empire : la cour y résidait plusieurs mois de l'année et venait y chercher les ressources du commerce et de l'industrie qui manquaient à Suse. Dans le premier siècle qui avait suivi la conquête, elle avait essayé à plusieurs reprises de restaurer sa dynastie nationale; mais, depuis que Xerxès l'avait saccagée[5], elle s'était résignée à la servitude. Les

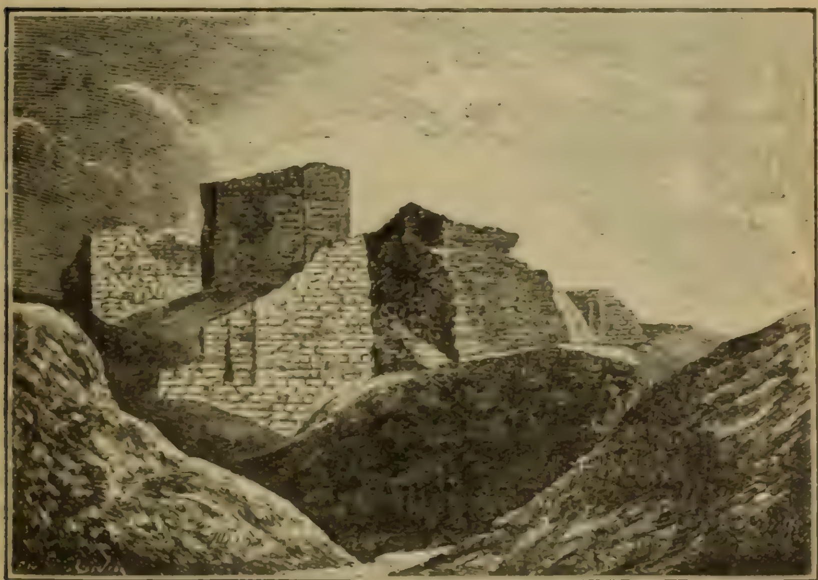
1. Cfr. Apollodore, fragm. 69 (dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 440) où l'inscription à la variante : « Bois, mange, aime, car le reste ne vaut rien », et Cléarque de Soles, fragm. 5 (dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 305). — 2. On n'a rien trouvé dans les ruines d'Ourou qui descende au delà de la conquête perse (Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 133). — 3. Strabon, l. XVI, I, 6. — 4. Hérodote, I. cc. — 5. Voir p. 720-721.

murs par lesquels Nabuchodorosor avait cru la protéger contre l'invasion[1] étaient debout malgré leurs brèches, et ils excitaient l'admiration des étrangers par leurs dimensions. « La ville est un carré parfait dont chaque côté est de cent vingt stades; l'enceinte totale est par conséquent de quatre cent quatre-vingts stades. Elle est entourée d'abord d'un fossé profond, très large et rempli d'eau, ensuite d'un mur dont l'épaisseur est de cinquante coudées royales et la hauteur de deux cents : la coudée royale est de trois doigts plus longue que la coudée ordinaire. Élevés au sommet du mur et sur ses bords, deux rangs de tourelles à un seul étage, contiguës et tournées l'une vers l'autre, laissaient entre elles l'espace nécessaire pour le passage d'un char attelé de quatre chevaux. Dans le pourtour de la muraille, on comptait cent portes, toutes en airain, avec les jambages et les linteaux en même métal[2]. »

Cette enceinte géante était trop vaste pour la population qu'elle renfermait; des quartiers entiers n'offraient plus que des monceaux de ruines, et les jardins empiétaient de proche en proche sur les espaces autrefois bâtis. Les édifices publics avaient souffert autant de la guerre que les maisons particulières. Les temples avaient été dépouillés par Xerxès et ils n'avaient pas été restaurés[3] : même, celui de Bel était à moitié enseveli sous les décombres[4]. Il surgissait du centre de la ville et il dominait aisément tous les autres édifices : les statues en or qui en chargeaient le sommet avaient été enlevées par les rois perses, et la grande tour privée de ce couronnement splendide ne servait plus qu'aux observations astronomiques des prêtres[5]. Les palais des anciens rois s'écroulaient faute d'entretien; seulement on montrait encore dans la citadelle les fameux jardins suspendus. Les guides en attribuaient naturellement l'invention à Sémira-

1. Voir plus haut, p. 641-642. — 2. Hérodote, I, CLXXVIII-CLXXIX. — 3. C'est ce qui résulte du témoignage d'Arrien, *Anabase*, VII, 17, 12. — 4. Hérodote, I, CLXXXII, rapporte seulement que Xerxès avait dépouillé le temple : Strabon, l. XVI, I, 5, raconte qu'Alexandre voulut le restaurer, mais qu'il était tellement ruiné que le seul enlèvement des décombres aurait exigé deux mois de temps et dix mille ouvriers. — 5. Hérodote, I, CXCVI.

mis, mais les gens bien informés savaient à n'en pas douter qu'un des princes postérieurs à l'héroïne les avait construits pour une de ses maîtresses. « On racontait que cette femme, originaire de la Perse, regrettant la verdure de ses montagnes, supplia son amant de lui rappeler l'aspect de ses montagnes natales par des plantations artificielles. Ce jardin, de forme carrée, avait quatre plèthres de côté, et on y mon-



Restes de la Ziggourât du temple de Bel, à Babylone.

tait, par des degrés, sur des terrasses superposées dont l'ensemble présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Elles étaient soutenues de colonnes qui, s'élevant graduellement de proche en proche, supportaient toutes le pied des plantations : la colonne la plus élevée avait cinquante pieds de haut, supportait le sommet du jardin et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres recouvrait les terrasses : elle était remplie de plantes de toute sorte, capables de charmer la vue par leurs dimensions et par leur beauté. Une seule des colonnes était creuse depuis le sommet

jusqu'à la base . elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur[1]. »

Même privée de ses monuments, la ville aurait offert encore bien des sujets d'étonnement au voyageur. Contrairement à l'usage des cités grecques, elle était bâtie sur un plan régulier, et les rues s'y coupaient à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'Euphrate : ces dernières se terminaient à une porte d'airain qui s'ouvrait dans la maçonnerie du quai et qui donnait accès au fleuve[2]. La foule qui circulait dans ces rues renfermait des spécimens de toutes les races asiatiques, que le commerce renouvelait chaque jour. Les indigènes se reconnaissaient à leur costume élégant. Ils étaient vêtus d'une tunique de lin, descendant jusqu'aux pieds, par-dessus laquelle ils endossaient une seconde tunique de laine et une sorte de pèlerine blanche. « Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête de mîtres et se parfument tout le corps. Ils ont chacun un anneau qui leur sert de cachet, et une canne de travail soigné, au pommeau de laquelle est figuré un fruit, une rose, un lis, un aigle ou tout autre objet, car ils n'ont pas accoutumé d'employer une canne sans ornements[3]. » Certains usages bizarres attiraient l'attention du nouveau venu. Lorsqu'un individu tombait malade, ses parents l'exposaient sur la voie publique. « Les passants s'approchent de lui et ils l'interrogent sur son mal, et s'ils ont éprouvé, soit eux-mêmes, soit quelqu'un de leur connaissance, la même maladie, ils lui indiquent le remède qui les a guéris. » Nul ne pouvait se soustraire à ce devoir de charité[4], et le bon Hérodote s'émerveillait beaucoup de la sagesse de cette coutume. Il approuvait moins l'obligation où toute femme mariée était d'aller s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Mylitta et de s'y livrer à qui la payait, si peu que ce fût[5], mais il regrettait que la vente à la criée des filles nubiles fût tombée en désuétude. « Elles étaient conduites

1. Diodore de Sicile, II, 10, qui a emprunté probablement sa description à Ctésias. — 2. Hérodote, I, CLXXX. — 3. Hérodote, I, CXCV. — 4. Hérodote, I, CXCVII. — 5. Hérodote, I, CXCIX. Cf. p. 402 de cette histoire, le même usage en Phénicie.

dans un endroit à ce préparé, où les hommes se rangeaient autour d'elles. Un crieur public les mettait à l'enchère l'une après l'autre, en commençant par la plus belle. Celle-ci vendue fort cher, on passait à celle qui lui approchait le plus en beauté, et ainsi de suite. Ces ventes étaient de vrais mariages. Tout ce qu'il y avait à Babylone d'épouseurs riches enchérissaient l'un contre l'autre, et achetaient les plus belles, mais les gens du peuple, qui se souciaient moins de la beauté que de l'argent, se réservaient pour les laides. Cependant le crieur mettait celles-ci à l'enchère : il commençait par adjuger la plus laide à celui qui offrait de l'épouser pour le moins d'argent. Cet argent se prenait sur la vente des belles, de sorte que le prix offert pour celles-ci servait à marier les laides et les difformes. Il n'était permis à personne de marier sa fille à son choix ; de même, nul ne pouvait emmener celle qu'il avait achetée sans fournir caution, par laquelle il s'engageait à l'épouser ; alors seulement il pouvait l'emmener. Au cas où les deux époux ne se convenaient pas, la loi ordonnait de rendre l'argent[1]. »

C'étaient là de ces bizarreries que les voyageurs se plaisent à noter pour l'agrément de leurs récits : il y avait autre chose à prendre en Chaldée que des coutumes étranges ou gaillardes, et les Grecs le savaient bien quand ils n'hésitaient pas à y chercher l'origine d'une partie de leurs sciences exactes. Il y a quelque exagération à déclarer, comme ils faisaient souvent, que leurs premiers savants, Phérécyde de Scyros[2], Pythagore[3], Démocrite d'Abdère[4], avaient étudié à l'école des *mages* les principes de la philosophie, des

1. Hérodote, I, CXCVI. — 2. Philon de Byblos, fragm. 9 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 572. — 3. Sur les rapports de Pythagore et de l'Assyrie, cf. Néanthès de Cyzique, fragm. 30 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 9), et Alexandre Polyhistor, fragm. 138 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 239). Le récit d'après lequel Pythagore aurait servi dans l'armée de Nergilos, roi d'Assyrie (*Abydene*, fragm. 7 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 282), repose probablement sur une confusion de noms ; parmi les rois grecs de Chypre mentionnés dans les inscriptions d'Asarhaddon et d'Assourbanabal, il y a un prince dont le nom Pis'agourou rappellerait le nom de Pythagore, si la lecture en était certaine. — 4. Cf. *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 24-26 ; Démocrite aurait traduit un ouvrage d'assyrien en grec. Sur la légende de Démocrite alchimiste, voir Berthelot, *les Origines de l'alchimie*, p. 145 sqq.

mathématiques, de la théologie. Mais les contemporains d'Alexandre connaissaient l'existence de ces bibliothèques en terre, dont chaque feuillet était une brique recouverte d'écriture et cuite au four : Callisthènes se faisait traduire certaines des observations astronomiques qui y étaient consignées et il les communiquait à son maître Aristote[1]. C'est là toutefois un cas presque isolé : le dédain que les Grecs professaient pour l'étude des langues barbares les empêcha d'utiliser autant qu'ils l'auraient dû les documents entassés dans les archives des temples[2]. Leur attention fut d'ailleurs arrêtée par un sujet plus intéressant à leurs yeux que les méthodes scientifiques des prêtres. Les Chaldéens étaient renommés de longue date pour leurs découvertes en magie et en astrologie. La Grèce superstitieuse trouva chez eux un code complet de lois et d'instructions qui leur permettait de montrer quels liens étroits rattachent les mouvements de la voûte étoilée aux événements de la terre, d'expliquer l'action des astres sur les phénomènes de la nature ou sur les destinées humaines, de prédire l'avenir par les positions relatives et par l'apparence des corps célestes. Elle s'inclina devant leur supériorité en matière d'astrologie, et elle leur concéda le privilège d'exploiter les trésors de sagesse équivoque qu'ils avaient amassés avec les siècles. Les diseurs de bonne aventure, les magiciens, les prophètes, ou furent originaires des bords de l'Euphrate, ou durent se vanter, pour allécher la pratique, d'avoir étudié dans les vieux sanctuaires de Barsip ou d'Ourouk : Chaldéen devint synonyme de sorcier. Encore un siècle, et Bérose ouvrira à Cos un cours public d'astrologie[3] : la magie chaldéenne conquit le monde au moment même où la Chaldée rendait le dernier soupir[4].

La suprématie incontestée en ces sciences douteuses n'est

1. Simplicius, *Commentaire sur Aristote, De Cœlo*, p. 503, A. — 2. Hipparque décrivit cependant, d'après des sources babyloniennes, plusieurs observations d'éclipses de lune, celles des années 720, 710, 621, 523 (Ptolémée, *Magna Syntaxis*, IV, 5, 8; V, 14). — 3. Vitruve, IX, 4. — 4. Voir, sur l'introduction de l'astrologie chaldéenne en Grèce, les observations de Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, t. I, p. 206 sqq.

pas le seul héritage qu'elle légua au monde sémite : sa langue lui survécut et domina longtemps encore dans les pays qui avaient été soumis à ses armes. L'idiome raffiné dont les scribes de Ninive et de Babylone se servaient pour rédiger les inscriptions officielles n'était plus depuis longtemp



Monnaies de satrapes à légendes araméennes.

qu'une sorte de langue noble, comprise d'une élite, inconnue aux gens du commun. Le menu peuple des villes et des campagnes parlait le dialecte araméen, plus lourd, plus clair et plus prolixe : c'est celui-là que les conquérants se chargèrent inconsciemment de répandre partout où ils allaient. De temps immémorial ils étaient habitués à déporter au loin les prisonniers qu'ils ramassaient dans leurs razzias, et à les établir dans des villes récemment annexées à leur domaine. Sous les Sargonides, les Babyloniens proprement dits et les Araméens des embouchures du Tigre fournirent les plus gros contingents de colons involontaires : les cantons riverains de l'Euphrate et de l'Oronte en reçurent un grand nombre qui s'installèrent dans le Bît Adini, aux environs d'Hamath et de Damas, chez les Hittites. Sans cesse renforcés par des groupes d'exilés nouveaux, grossis par l'appoint que



Cachet babylonien à légende araméenne.

leur apportaient de leur plein gré les tribus du désert, araméennes comme eux, leur action fut si active et la résistance des indigènes fut si faible, qu'ils gagnèrent d'abord une prépondérance marquée, puis qu'ils absorbèrent les restes des populations anciennes. La chute de Ninive, la victoire de Nabuchodorosor à Gargamish, en les rangeant sous l'autorité directe de leurs frères restés en Chaldée, augmentèrent encore leur puissance d'assimilation : la Syrie du Nord devint un des sièges principaux de la race araméenne, et presque l'Aram par excellence. Quand la domination persane succéda à la chaldéenne, l'araméen ne perdit rien de son importance. Il demeura la langue officielle de l'empire dans toutes les provinces occidentales : on le retrouve sur les monnaies de l'Asie Mineure, sur les papyrus et sur les stèles de l'Égypte[1], dans les édits et dans la correspondance des satrapes et même du grand roi. De Nisib à Raphia, des rives du golfe Persique à celles de la mer Rouge, il se substitua à presque toutes les langues, sémitiques ou non, parlées jusqu'alors. Le phénicien lui résista d'abord avec succès, et se maintint longtemps encore sur la côte et dans l'île de Chypre[2]; mais l'hébreu, déjà attaqué pendant la captivité, s'effaça devant lui et disparut peu à peu au contact des dialectes que parlaient les colonies voisines de Jérusalem. Il persista comme « *langue noble* de l'aristocratie restée fidèle à la vieille discipline de Juda », puis, quand l'araméen lui eut enlevé ce dernier retranchement, comme langue littéraire et liturgique[3].

Les juifs : Esdras, Néhémie et la loi mosaïque.

Les compagnons de Shesbazzar, délivrés par le décret de Cyrus[4], étaient partis de Babylone au milieu des acclamations et de la joie universelles, mais leur arrivée dans la patrie n'avait rien du triomphe qu'avaient espéré les prophètes. Quelques familles s'étaient logées, comme elles l'avaient pu,

1. Clermont-Ganneau, *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, 1880. — 2. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1873, p. 196. — 3. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1873, p. 144 sqq. — 4. Voyez p. 671-672 de cette histoire.

parmi les ruines de Jérusalem; les autres s'étaient dispersées dans les bourgs de la banlieue. Au nord et à l'ouest, l'établissement s'était fait sans difficulté : Bethléhem, Anathoth, Géba, Kiriath-Iéarim, Mikhmash, Béthel, Ono, Jéricho, à moitié désertes depuis la captivité, avaient accueilli avec joie le renfort inespéré qui leur survenait[1]. Au sud, le progrès avait été enrayé par les Édomites, à qui Nabuchodorosor avait donné jadis Hébron, Juda et l'Acrabattène, en récompense de leurs services[2]. La prise de possession achevée, on eût dû se mettre à la reconstruction du temple, mais les immigrés s'étaient découragés après avoir relevé l'autel des sacrifices[3]. Le nouveau sanctuaire était loin d'avoir les dimensions de l'ancien ; aussi « un grand nombre d'entre les prêtres et les lévites, et les vieux pères de famille qui avaient vu le premier temple, pleurèrent et sanglotèrent quand on posa les fondements de celui-ci ». Les générations de l'exil, chez qui les souvenirs glorieux du passé ne gâtaient point la joie du présent, « poussaient, au contraire, de bruyants cris d'allégresse, et la foule avait peine à distinguer les clameurs des uns des sanglots des autres, tellement le bruit était grand et retentissait au loin[4] ». Le premier enthousiasme tombé, les difficultés de l'entreprise apparurent presque insurmontables. La colonie avait peu de ressources : les riches n'avaient pas abandonné la Chaldée[5], et ils avaient laissé à leurs frères moins fortunés l'honneur de relever la ville sainte. Les émigrants apprirent bientôt à leurs dépens que Sion n'était pas la cité idéale dont « les portes seront toujours ouvertes, et de jour ni de nuit ne seront pas fermées pour laisser entrer les trésors du monde » ; loin de « sucer le lait des peuples et d'être nourris par le sein des rois[6] », c'est à peine si leurs champs leur fournissaient de quoi satisfaire aux besoins les plus pressants de la vie. « Vous avez semé beaucoup, leur

1. *Esdras*, II, 1 sqq. — 2. L'Acrabattène était la portion de territoire qui s'étend le long du Jourdain, entre Jéricho et les frontières de la Samarie. — 3. *Esdras*, III. Le texte semble dire qu'on avait retrouvé les fondements de l'ancien autel et qu'on y avait construit l'autel nouveau. — 4. *Esdras*, III, 10-13. — 5. *Esdras*, I, 4-6. — 6. Anonyme (*Isaïe*, LX, v, 11, 16).

disait l'Éternel, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans vous réchauffer, et celui qui va gagner sa journée met son salaire dans une bourse percée[1]. » L'usurpation du faux Smerdis et les révoltes qui accompagnèrent sa chute achevèrent de les désespérer : ils suspendirent tous les travaux.

Le triomphe de Darius leur rendit courage : l'an II de ce prince, au moment qu'il tenait Nadintavbel assiégé dans Babylone[2], deux prophètes, Haggaï et Zacharie, surgirent parmi eux. Shesbazzar n'était plus là ; un prince de la famille de David, Zorobabel, les administrait pour le compte des Perses, et le pontife Jéshoua veillait sur leurs intérêts spirituels. Les constructions reprirent, mais, depuis la chute d'Israël, les montagnes d'Éphraïm étaient habitées par des Syriens et des Chaldéens, gens de Babylone et de Kouta, d'Ava, d'Hamath et de Sépharvaïm, que les rois de Ninive y avaient déportés à plusieurs reprises. « Et d'abord ils ne révéraient pas Jahvéh, et il lança contre eux des lions qui firent un carnage parmi eux. On en parla au prince d'Assour en ces termes : « Les peuples que tu as placés dans les villes « de Samarie ne connaissent point le culte du Dieu du pays, « et celui-ci a lancé contre eux les lions, et voilà que ceux-ci « les tuent, parce qu'ils ne connaissent point le culte du Dieu « du pays. » On leur envoya donc un des prêtres prisonniers, qui leur enseigna « le droit » de Jahvéh, et qui institua à son tour « des prêtres choisis dans la masse du peuple, lesquels firent parmi eux les sacrifices dans les lieux du culte[3] ». Lorsqu'ils apprirent qu'on se préparait à édifier le temple de Jérusalem, ils furent remplis de joie et ils demandèrent à Zorobabel la permission de participer au travail : « Nous voulons bâtir avec vous, car nous nous adressons au même Dieu que vous, et c'est à lui que nous sacrifions depuis qu'Asarhaddon nous a établis ici ». Un demi-siècle plus tôt, leur ambassade aurait été accueillie avec joie, mais les Juifs de l'exil n'avaient plus pour les divinités païennes la tendresse

1. *Haggaï*, I, 5. — 2. V. p. 760-761 de cette histoire. — 3. II *Rois*, XVII, 24-40.

des Juifs d'autrefois : ils étaient morts à l'idolâtrie[1]. Zorobabel rejeta les propositions de ces Koutéens qui accouplaient au nom de Jahvéh celui de leurs anciens dieux, Adrammélech, Nirgal, Tartak, Annamélech; blessés par son refus, ils s'ingénièrent à empêcher l'accomplissement de l'œuvre à laquelle on leur interdisait de s'associer, et ils la dénoncèrent aux Perses comme étant propre à troubler la paix de l'empire. Darius, instruit de ce qui se passait par le gouverneur de Syrie, ordonna l'exécution pure et simple du décret rendu par Cyrus : quatre années plus tard, le temple était terminé[2].

La tâche accomplie, Zorobabel disparut de la scène. Mourut-il en paix à l'ombre du sanctuaire qu'il avait restauré? Fut-il obligé de rentrer à Babylone? Haggaï l'avait représenté comme le sauveur d'Israël, et c'en était assez d'une pareille prédiction pour le rendre suspect de trahison aux yeux des Perses et pour motiver son rappel[3]. Lui parti, Jéshoua resta seul chargé du gouvernement. Le rôle du grand prêtre s'était fort développé pendant l'exil. Il n'était plus uniquement le chef des sacrificateurs, le premier parmi ses égaux, mais le pontife suprême; les descendants de David écartés, c'est à lui que la plus haute place appartenait dans les conseils de la nation. « La dignité pontificale se trouva ainsi instituée de fait, comme une conséquence presque nécessaire de la situation : et si, plus tard, ce fait fut érigé en théorie, et forma une partie capitale de la législation, cela nous surprendra d'autant moins que l'histoire de la papauté chrétienne nous offre un exemple absolument semblable. L'évêque d'une ville placée dans les conditions de Jérusalem et de Rome, et qui n'a plus à côté de lui de souverain laïque, a toujours les chances de devenir souverain lui-même[4]. » La composition de la colonie juive rendait la transition plus facile. Le nombre des personnes attachées au temple par un lien quelconque était fort considérable, et la condition

1. C'est l'expression de Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 214. — 2. *Esdras*, IV-VI. — 3. Le récit de Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 1-2) sur deux expéditions de Zorobabel paraît être emprunté, partie au livre canonique d'Esdras, partie à l'écrit non canonique qui porte le nom de troisième livre d'Esdras. — 4. Reuss, *Bible. l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 229-230

du corps sacerdotal avait changé. Ézéchiel avait, le premier, déclaré que ceux-là seuls dont l'orthodoxie avait toujours été inébranlable, les « fils de Zadok », jouiraient du privilège de servir à l'autel : il avait exclu de la prêtrise les enfants de Lévi, qui avaient sacrifié sur les hauts lieux, et il les avait relégués dans les fonctions secondaires[1]. Cette disposition théorique reçut un commencement d'exécution au retour de la captivité, et, pour la première fois dans l'histoire de la religion hébraïque, les prêtres furent séparés des lévites[2]. On conçoit que cette dégradation ne fut pas pour plaire à ceux qu'elle frappait : quelques lévites, soixante-quatorze contre quatre mille prêtres, consentirent à quitter Babylone. Au-dessous d'eux, les chantres, les portiers, les descendants des esclaves sacrés, complétaient la hiérarchie. Tous réunis formaient un corps compact de cinq mille personnes, le huitième environ de la population totale[3], et Jéshoua n'eut pas de peine à se faire proclamer chef de la communauté.

Son fils Joïakim lui succéda, puis son petit-fils Éliashîb[4]. Leur pouvoir, restreint dans le domaine politique par la surveillance des satrapes de Syrie, était des plus étendus en matières civiles et religieuses. C'était pure condescendance s'ils consultaient les prêtres de haut rang, les cheikhs ou l'assemblée, dans les cas importants[5]. Jérusalem végéta plutôt qu'elle ne vécut sous leur autorité. Ce qu'on avait attendu de Jahvéh avait été si extraordinaire, et les prophètes avaient tant promis de sa part, qu'une sorte de découragement s'empara des esprits quand on vit combien peu la réalité répondait aux espérances. Le Deutéronome avait toujours force de loi, mais, bien qu'il fût en vigueur depuis plus d'un siècle, il « n'était pas encore parvenu, autant que nous pouvons en juger, à s'attacher le cœur du peuple. Ses exhortations avaient beau retentir avec tout leur sérieux et toute leur insistance : Toi, Israël, tu dois aimer Jahvéh, ton

1. Cf. p. 665 de cette histoire. — 2. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 202-204. — 3. Le huitième, d'après le nombre total donné par Esdras, II, 64; le sixième, si l'on s'en réfère aux nombres partiels donnés pour chacune des familles composant la colonie. — 4. *Nehémie* XII, 10. — 5. Sur cette constitution du pouvoir des grands prêtres, voir Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 214-215.

dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de ta force[1] ! Si cette parole trouvait encore quelque écho dans la conscience d'un petit nombre, il ne s'était point formé de peuple particulier consacré à Jahvéh[2]. » Loin de là, les mariages contractés avec des femmes étrangères, moabites, philistines, koutéennes, altéraient chaque jour la pureté de la race. Déjà la langue antique disparaissait peu à peu[3], et on pouvait prévoir le moment où la petite famille juive perdrait son individualité, sinon sa religion[4].

Le salut vint de Babylone. Ceux des exilés qui y séjournaient, loin du seul sanctuaire dont ils reconnussent la légalité, avaient pris l'habitude de se réunir le jour du sabbat et de s'édifier mutuellement par la prière en commun, par la lecture, par la prédication : la synagogue, établie partout où ils se trouvaient en nombre suffisant, les empêchait d'être absorbés, comme les Éphraïmites l'avaient été avant eux, par les païens qui les environnaient. Le principe de la religion sauvé, on s'était peu inquiété d'abord d'en préserver les formes extérieures. Ézéchiel avait, il est vrai, introduit le rituel dans son plan de restauration[5], mais ses idées à cet égard avaient été peu goûtées des contemporains : elles triomphèrent auprès de la génération suivante, et elles formèrent la règle dont les docteurs de Juda s'inspirèrent. Au temps des rois, le temple de Jérusalem avait eu ses lois propres qui déterminaient jusque dans le détail les cérémonies de la purification, de l'offrande et du sacrifice, les rapports des membres du clergé entre eux et avec la communauté, en un mot tout ce qui constituait aux yeux des fidèles « le « droit du dieu du pays » ; mais ces lois, transmises oralement de siècle en siècle, n'avaient pas été écrites pour la plupart et elles risquaient de tomber dans l'oubli faute d'un sanctuaire où les appliquer. Les prêtres s'ingénièrent à les recueillir, à les coordonner, à en approfondir le sens et l'origine. C'était un travail minutieux et de longue haleine; le gros en était déjà terminé pourtant dans la première moitié

1. *Deutéronome*, VI, 5. — 2. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 121.— 3. Voir p. 776 de cette histoire. — 4. *Esdras*, IV-X ; *Néhémie*, XIII, 24-31. — 5. Voir, p. 665 de cette histoire, l'exposition du système d'Ézéchiel.

du v[e] siècle, et le tout était consigné dans un ouvrage spécial qu'on s'est plu à nommer le *Livre des Origines*. Le Livre des Origines est à la fois un code et une histoire, mais l'histoire n'y figure le plus souvent que pour justifier les lois par une sorte d'exposé de motifs[1]. Si l'auteur remonte jusqu'à l'origine des choses, c'est que le récit de la création est la mise en action d'une des ordonnances de la législation sacerdotale : Dieu, en travaillant six jours et en se reposant le septième, prêchait d'exemple l'observance du sabbat[2]. S'il raconte avec complaisance la conclusion du pacte entre Dieu et Abraham, c'est qu'il prétend illustrer l'usage de la circoncision et la rigueur des règlements qu'elle comportait[3]. Où les faits ne se pliaient pas à son dessein, il les abrège, il les supprime, il les altère, il leur prête un caractère purement idéal, ou il les dénature à tel point qu'ils ne répondent plus aux exigences de la réalité. C'est ainsi qu'il recule jusqu'à Moise le concept du sanctuaire unique et qu'il attribue aux Israélites dans le désert la possession d'un tabernacle portatif. Il en chiffre les dimensions, il en énumère les parties, il suppute les quantités d'étoffes, de peaux, de métal qui ont été employées à la construction et à l'ameublement. Le temple de Jérusalem lui fournit le motif de sa description, mais il oublie d'adapter les objets qu'il y trouve aux nécessités de la vie nomade et il surcharge les enfants d'Israël d'un matériel trop lourd pour des hordes errantes[4]. A dire vrai, la faute est légère, car c'est le présent surtout qu'il a en vue lorsqu'il parle du passé : sa manière de comprendre les destinées de la race plut aux exilés de Babylone et elle demeura comme la version officielle de l'histoire primitive.

Les principaux textes de la loi à laquelle les récits servent de cadre furent donc attribués désormais à Moïse, non plus comme dans le Deutéronome à Moïse mourant, mais à Moïse

1. Voir sur ces questions : Reuss, *l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 231 sqq. ; Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 148 sqq. — 2. *Genèse*, I, II, 4. — 3. *Genèse*, XVII. — 4. Sur le Tabernacle, voir Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 35 sqq. Le récit de la construction du Tabernacle n'existait pas encore sous sa forme actuelle à l'époque où fut faite la traduction des Septante.

chef de peuple et d'armée agissant au désert du Sinaï[1]. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner en détail. Quelques-uns d'entre eux, les moins nombreux, sont analogues aux prescriptions de la thora deutéronomique, et ils interdisent l'idolâtrie[2], le sacrifice des enfants[3], l'adultère et l'inceste[4], la vente à faux poids et à fausse mesure[5], mais la plupart ont trait à l'organisation du culte. Jadis le sacrifice était purement volontaire, et la plupart des prophètes étaient prêts à s'écrier avec Hoshéa : « C'est à l'amour que je prends « plaisir, et non aux sacrifices, et à la connaissance de Dieu « plus qu'aux holocaustes[6]. » Au contraire, ce qui frappe dans la théorie nouvelle, « c'est l'admission du culte au « rang des obligations imposées au peuple de Jahvéh, et à « chaque Israélite en particulier[7] ». A voir le nombre des victimes que les prêtres exigeaient, on dirait que l'homme n'était né que pour subvenir aux besoins criants de l'autel, pendant les grandes fêtes de l'année, au sabbat, chaque jour. Tout est prévu d'ailleurs, la manière de présenter la bête, de l'égorger, de la dépecer, d'en répartir les morceaux. « Si l'offrande est de gros bétail, on choisira un mâle « qui n'ait point de défaut. C'est à la porte du tabernacle que « le donateur l'offrira, pour obtenir les bonnes grâces de « l'Éternel. Il posera la main sur la tête de l'animal, pour se « faire agréer, de manière que Dieu lui devienne propice. « Puis il immolera le bœuf à la face de l'Éternel, et les fils « d'Aharon, les prêtres, offriront le sang et aspergeront « de tous côtés l'autel qui est devant la porte du tabernacle « Puis il écorchera la victime et la dépècera en ses pièces, « et les fils du prêtre Aharon mettront du feu sur l'autel, et « arrangeront des bûches au-dessus du feu. Puis les fils « d'Aharon, les prêtres, arrangeront les pièces, la tête et la « graisse, sur les brèches placées au-dessus du feu qui est « sur l'autel. Mais, pour ce qui est des intestins et des jam« bes, il les lavera avec de l'eau, puis le prêtre fera fumer « le tout sur l'autel, comme holocaustes, comme un feu d'o-

1. *Exode*, xxv, 1-xxxi, 17 ; xxxv, sqq.; *Lévitique*, viii-x, etc. — 2. *Lévitique*, xix, 4; *Exode*, xxii, 20. — 3. *Lévitique*, xx, 4. — 4. *Lévitique*, xviii, 5, xx, 10. — 5. *Lévitique*, xix, 25. — 6. *Hoshéa*, VI 6 — 7. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 126

« deur agréable pour l'Éternel[1]. » De même pour les moutons ou pour les chèvres[2], de même pour les oiseaux[3]. Tout ce sang versé, toute cette chair brûlée, le vin, le lait, l'huile répandus, obligeaient les gardiens du temple et de l'autel à des soins de propreté minutieuse. Le simple particulier et le prêtre, sans cesse appelés à consommer le sacrifice, devaient toujours être dans l'état de pureté légale, sans lequel l'offrande n'avait plus de valeur aux yeux de Jahvéh. « Soyez « saints, car moi je suis saint, moi l'Éternel votre Dieu[4]! » « Sanctifiez-vous donc et soyez saints, car moi l'Éternel je « suis votre Dieu[5]. » Pour les prophètes antérieurs à l'exil, la sainteté était une vertu morale. « Me présenterai-je devant « l'Éternel avec des holocaustes, — avec des veaux d'un « an? — Agréera-t-il des milliers de béliers — des myriades « de torrents d'huile?... — O mortel, on « t'a dit ce qui « est bien, — ce que l'Éternel réclame de toi : « — Aimer « la charité, — et marcher humblement devant ton Dieu[6]. » Pour les prêtres, elle résultait surtout de l'observance matérielle des prescriptions contenues dans la loi. On la perdait malgré soi, sans presque y songer, par le contact du vêtement qu'on portait avec un objet ou avec une personne souillée[7]; on la recouvrait en se soumettant aux rites variés de l'expiation. Chaque transgression, si légère qu'elle fût, obligeait le coupable à un sacrifice spécial : une fois l'an, le jour du pardon, le prêtre accomplissait la propitiation pour tous les péchés des enfants d'Israël[8].

Les prêtres vivant en Chaldée n'avaient pu songer à appliquer eux-mêmes cette législation. Pendant quelques années ils se contentèrent de revoir leur œuvre, de l'augmenter, de l'interpréter par l'écriture et par la parole : faute d'être sacrificateurs, ils se firent docteurs et scribes. Quand la théorie ne leur suffit plus et qu'ils voulurent passer à la pratique, ils rencontrèrent des difficultés à Jérusalem.

1. *Lévitique*, I, 3-9. — 2. *Lévitique*, I, 10-13. — 3. *Lévitique*, I, 14-17. — 4. *Lévitique*, xix, 2. — 5. *Lévitique*, xx, 8. — 6. *Michée*, V, 7-10. — 7. Ainsi par le cadavre d'un animal impur (*Lévitique*, v, 2), même d'un insecte (*Lévitique*, xi, 20-25). — 8. *Lévitique*, xvi, I, 29-34. Cf. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 251 sqq.; *Religion nationale et religion universelle*, p. 125-126.

Le peuple se montrait peu enclin à payer la dîme, à observer régulièrement les rites, à remplir des devoirs religieux dont le principal paraissait être l'obligation d'entretenir à ses frais un clergé nombreux. Les prêtres, gagnés par le relâchement général, n'offraient plus que des victimes tarées et ils traitaient Dieu comme les hommes les traitaient eux-mêmes. Un prophète, le dernier de ceux dont nous ayons conservé les prédictions, leur avait demandé compte de leur conduite au nom de l'Éternel[1] ; mais sa voix, écho trop affaibli de celle des grands poètes du siècle précédent, n'avait pas éveillé d'écho dans Israël. Cependant, les rapports continuaient à être fréquents entre les Juifs qui étaient revenus de l'exil et ceux qui demeuraient encore à l'étranger. Vers 385, l'un de ces derniers, Néhémie, qui appartenait à une famille puissante et qui servait comme échanson auprès d'Artaxerxès II, ému par les malheurs de Jérusalem, résolut d'implorer la pitié du roi, en faveur de ses coreligionnaires. « Or, au mois de Nîsan de la vingtième année, comme c'était à mon tour de présenter le vin, je pris le vin, et l'offris au roi. Et quoique je dissimulasse mon chagrin, le roi me dit : « Pour-« quoi as-tu mauvaise mine? Tu n'es pourtant pas malade? ce « ne peut être qu'un chagrin de cœur. » J'eus bien peur et je répondis : « Vive à jamais le roi! Comment n'aurais-je pas « mauvaise mine quand la ville où sont les nombreux tom-« beaux de mes pères est en ruine et que ses portes sont dé-« truites par le feu? » Le roi, qui ce jour-là était d'humeur clémente, lui accorda l'autorisation de quitter Suse, de se rendre en Judée, puis de couper dans les forêts royales le bois nécessaire, et de rebâtir le château, les murailles et la maison du gouverneur[2]. Cela ne faisait point l'affaire des ennemis de Juda, et leurs chefs, Sanneballat de Bethhoron et Tobiyah l'Ammonite, mirent tout en œuvre pour entraver l'exécution du projet. Néhémie déjoua leurs ruses et, après avoir étudié secrètement l'état des lieux, il communiqua aux chefs de la communauté les ordres dont il était porteur : le travail, réparti entre les familles, fut achevé en cin-

1. C'est celui qu'on nomme à tort Malachie ; une tradition assez ancienne veut que ce prophète dont le nom est perdu ait été Esdras. — 2. *Néhémie*, I.

quante-deux jours[1]. Son séjour dura douze années, durant lesquelles il rendit d'autant plus de services aux siens que ses fonctions intimes auprès du roi et son titre de gouverneur lui prêtaient une autorité considérable. Vers 372, il retourna à Babylone, et il continua ses bons offices envers son peuple, à la cour du souverain.

Toutefois son rôle avait été surtout un rôle politique : la réforme religieuse restait encore à accomplir. Or, il y avait alors à Babylone un certain Esdras, fils de Séraiah, habile docteur, « qui s'était attaché à étudier la loi de l'Éternel, à la pratiquer, à en enseigner les statuts et les règles[2] ». Sa réputation comme savant et comme sujet loyal était si bien établie parmi ses compatriotes et parmi les Perses, que le roi lui accorda sans difficulté l'autorisation « d'aller ins-« pecter Juda et Jérusalem, d'après la loi de son dieu, qu'il « avait en main », puis « d'établir des magistrats et des « juges pour rendre la justice aux gens d'au delà l'Euphrate « et à tous ceux qui connaissaient la loi de son Dieu », Juifs ou prosélytes[3]. Trois des clans demeurés jusqu'alors à Babylone, quatorze cent quatre-vingt seize individus de moindre rang, trente-huit lévites et deux cent vingt serviteurs du temple consentirent à l'accompagner. L'exode, commencé par un jeûne solennel, dura quatre mois[4]. Arrivés au terme du voyage, et les sacrifices d'action de grâce accomplis, les émigrants apprirent avec douleur qu'Israël, « y com-« pris les prêtres et les lévites, ne se tenait pas à l'écart des « autres habitants du pays. Ils avaient pris de leurs filles « pour eux et pour leurs enfants, et avaient mêlé ainsi la « race sainte et les païens : même les chefs et les magis-« trats avaient été des premiers à donner l'exemple de ce « crime. » A ces tristes nouvelles, Esdras déchira ses vêtements et s'arracha la barbe et les cheveux, puis il resta assis dans une profonde stupeur, tandis que les fidèles s'assemblaient auprès de lui. Le soir seulement, au moment de l'offrande, il rompit le silence, et, tombant à genoux, les mains levées vers l'Éternel, il confessa les fautes du peuple :

1. *Néhémie*, II-VI. — 2. *Esdras*, VII, 5-10. — 3. *Esdras*, VII, 11-26. — 4. *Esdras*, VIII, 1-35.

« Mon Dieu, je suis dans la confusion et j'ai honte de lever la face vers toi, ô mon Dieu! car nos péchés sont nombreux au point de dépasser nos têtes, et nos fautes ont grandi jusqu'à toucher le ciel.... Après tout ce qui nous est arrivé par suite de nos méfaits et de notre grande iniquité, quand toi, ô notre Dieu, tu nous as remis une part de nos fautes, et nous a accordés ce reste que voici, en viendrons-nous de nouveau à enfreindre tes commandements et à nous allier à ces peuples abominables? Certes, tu t'irriterais contre nous au point de nous achever, sans laisser échapper ni survivre personne. Éternel, Dieu d'Israël, tu es juste, car il ne reste plus aujourd'hui de nous qu'un petit nombre; nous voilà toujours en face de toi comme des coupables : nul ne saurait subsister devant toi pour cette raison[1]. »

Son émotion gagna les assistants, et l'un d'eux, Shékaniah, fils de Jékhiel, avouant le péché commun, lui demanda s'il n'y avait pas encore une espérance pour Israël. « Faisons maintenant un pacte avec notre Dieu, à l'effet de renvoyer toutes ces femmes et leurs enfants, d'après le conseil de notre seigneur et de ceux qui respectent le commandement de Dieu : qu'il soit fait selon la loi. Allons, c'est ton affaire; nous serons avec toi. Courage et agis. » Esdras se hâta d'accepter cette proposition qui lui allégeait singulièrement la tâche : il prit le serment des prêtres et des cheïkhs présents, puis il se retira dans l'une des chambres du temple et il y passa la nuit sans manger ni boire, « parce qu'il était en deuil du crime des exilés[2] ». Peu après, le 17 du vingtième mois, il convoqua le ban et l'arrière-ban de Juda, dans les trois jours, sous peine de confiscation des biens et d'exclusion de la communauté pour quiconque n'obéirait pas à l'appel. On était en décembre, et le motif de la convocation était secret au plus grand nombre; le peuple, assemblé sur la place du temple, grelottait sous la pluie, incertain de ce qui allait advenir. Esdras se leva, dénonça véhémentement la faute : « Et maintenant, faites-en votre confession à l'Éternel, le Dieu de vos pères, et agissez conformément à sa volonté : séparez-vous des peuples de ce pays et des

1. *Esdars*, VIII, 35-IX. — 2. *Esdras*, X, 1-5.

femmes étrangères. » Deux hommes seulement osèrent parler contre le projet, et ils ne furent appuyés que d'un cheïkh et d'un lévite : les autres consentirent, et ils demandèrent quelques jours de répit qui leur furent accordés. Deux mois après, le divorce était consommé. On ne sait combien de gens du commun la sentence frappa, mais cent treize prêtres avaient des femmes étrangères, et plusieurs d'entre eux les renvoyèrent avec leurs enfants : il leur avait été *fait selon la loi*[1].

Un an plus tard, Esdras crut le moment venu de promulguer la constitution religieuse qui devait faire de Juda le serviteur par excellence de Dieu. Le premier jour du septième mois, un peu avant la fête d'automne, il assembla le peuple à Jérusalem sur la place qui est devant la porte de l'eau. Il siégeait lui-même sur une estrade en bois qu'on avait dressée exprès, et les principaux des prêtres qui l'avaient aidé étaient assis à côté de lui. « Il ouvrit le livre à la vue de tout le peuple, et tout le peuple se leva. Et il bénit Jahvéh, le grand dieu, et tout le peuple répondit : Amen, amen ! en levant les mains, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent la face contre terre. » La lecture commença : après l'énonciation de chaque titre, des lévites placés d'espace en espace interprétaient et développaient les formules en langage familier, de manière à en rendre le sens intelligible à tous. La longue énumération des fautes et des expiations, les menaces contenues dans certains chapitres produisirent sur la foule le même effet de terreur nerveuse que les préceptes et les malédictions du Deutéronome avaient fait sur les contemporains de Josias : elle fondit en larmes, et les manifestations de désespoir devinrent telles que ceux-là même qui les avaient provoquées, Esdras et les lévites instructeurs, durent s'employer à les calmer. « Ce jour-ci est consacré à l'Éternel, votre Dieu ; ne soyez donc pas affligés et ne pleurez pas.... Allez faire bonne chère, mangez du gras, buvez du doux, envoyez de quoi manger à ceux qui n'ont pas les moyens de se réjouir comme vous, et ne soyez

1. *Esdras*, X, 5-44. Cf. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 218-223.

pas tristes, car le plaisir de l'Éternel est votre force. » Et les lévites calmèrent le peuple, disant : « Faites silence! C'est un jour consacré! ne soyez pas tristes; et tout le peuple s'en alla manger et boire, et l'on envoyait des portions à ceux qui n'en avaient pas, et l'on se livrait à la joie, car chacun avait prêté attention à ce qui avait été révélé ce jour-là[1]. » Esdras eut soin de ne pas laisser tomber le premier enthousiasme : dès le lendemain il convoqua les cheïkhs, les prêtres, les lévites, pour régler l'ordre des fêtes prochaines. « Et ils trouvèrent qu'il était écrit, dans la loi que l'Éternel avait octroyée par l'organe de Moïse, que les enfants d'Israël devaient se loger dans des cabanes de verdure. »

Sept jours durant, Jérusalem s'habilla de feuillages : les tabernacles en branches d'olivier, de myrte et de palmier s'élevaient partout sur les toits des maisons, dans les cours, sur les parois du temple, aux portes de la ville[2]. Puis, le vingt-sept du même mois, le peuple prit le deuil pour confesser ses propres péchés et les fautes de ses pères[3]. Puis, pour couronner le tout, Esdras lui fit prêter le serment solennel de respecter désormais la loi de Moïse et d'y conformer sa vie. « Nous jurâmes que nous ne donnerions point nos filles à des étrangers, ni nous ne prendrions des leurs pour nos fils ; de plus, que nous n'achèterions rien d'eux le jour du sabbat ni tel autre jour consacré, et que, chaque septième année, nos champs chômeraient et nous ferions la remise des dettes. En outre, nous nous imposâmes l'obligation de donner annuellement un tiers de siècle pour le service du temple, savoir, pour les pains de proposition, pour les oblations et pour les holocaustes de chaque jour, ainsi que pour ceux des sabbats des nouvelles lunes, des grandes fêtes, pour offrandes et pour sacrifices expiatoires faits en faveur de tout le peuple, et en général pour tout ce qui concernait les besoins de la maison de notre Dieu. Nous répartîmes aussi par la voie du sort, prêtres, lévites et laïques, les prestations en bois à faire pour le temple, annuellement, à époques fixes, par les familles, pour entre-

1. *Néhémie*, VIII, 1-12. — 2. *Néhémie*, VIII, 13-18. — 3. *Néhémie*, IX

tenir le feu, sur l'autel de l'Éternel notre Dieu, comme cela est prescrit dans la loi. Nous nous engageâmes à apporter annuellement à la maison de Dieu les prémices de notre sol et les prémices de tous les fruits des arbres ; ainsi que les premiers-nés de nos fils et de nos bêtes, comme cela est prescrit dans la loi, et les premiers-nés de notre gros et de notre menu bétail, pour les présenter au temple aux prêtres qui y seraient de service ; enfin les prémices de notre mouture et nos offrandes et le fruit des arbres : le vin et l'huile, nous devions les apporter aux prêtres, dans les cellules du temple, et donner la dîme de notre sol aux lévites, les lévites recueillant eux-mêmes la dîme dans tous les endroits où se faisait la culture. Et quand les lévites recueilleraient la dîme, un prêtre de la race d'Aharon devait être avec eux, et les lévites devaient porter la dîme de la dîme au temple, dans les chambres qui serviraient de magasins. Et nous ne devions pas abandonner la maison de notre Dieu[1]. »

La réforme rencontra une vive résistance. Bien des gens, même parmi les prêtres et les prophètes, trouvèrent que les réformateurs avaient employé des moyens trop violents pour arriver à leurs fins, que le renvoi des femmes étrangères était pour le moins imprudent, que l'augmentation des dîmes et la multiplication des sacrifices imposaient des charges trop lourdes à la communauté. L'absence de Néhémie les encouragea à réagir. Tobiyah l'Ammonite avait à Jérusalem beaucoup de parents et d'amis : le grand prêtre Eliashîb mit à sa disposition une des chambres du temple. Les marchands étrangers et les Juifs eux-mêmes profanèrent ouvertement le sabbat ; ils foulaient le pressoir ce jour-là comme les autres jours, ou ils amenaient à Jérusalem du blé, du vin, des raisins, des figues, du poisson et toute sorte de fardeaux. La dîme était négligée, et les unions prohibées redevenaient fréquentes : le petit-fils d'Eliashîb épousa une fille de Sanneballat. Au retour, Néhémie n'hésita pas à recourir à la menace et à la force pour rétablir le droit.

1. *Néhémie*, X. Cf. sur l'authenticité des renseignements contenus dans ce chapitre et dans les précédents, Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 286 sqq.

Les marchands indigènes ou tyriens furent consignés aux portes de la ville, le jour du sabbat. Le mobilier de Tobiyah fut jeté hors la chambre, et les parties du temple avoisinantes furent purifiées. Les maris des femmes étrangères furent traités rudement : « Je leur fis des reproches, je les maudis, j'en frappai quelques-uns, je les tirai par les cheveux, je les adjurai au nom de Dieu ». Ceux qui ne se laissèrent point toucher par ces façons d'agir furent contraints de s'exiler : le petit-fils d'Eliashîb se retira chez son beau-père[1]. La lutte continua longtemps encore : quelques années à peine avant la conquête d'Alexandre, un autre membre de la famille pontificale, Manashshé, qui avait épousé la fille d'un autre Sanneballat, dut quitter Jérusalem. Les Samaritains l'accueillirent et ils fondèrent pour lui sur le mont Garizim un sanctuaire de Jahvéh, rival du temple de Jérusalem[2]. Cependant l'opposition faiblissait peu à peu, les générations nouvelles, dressées dès l'enfance à se courber devant la volonté de Dieu manifestée dans la loi, en arrivaient à aimer d'instinct et comme de naissance les pratiques et les prescriptions que leurs ancêtres avaient jugées trop sévères. Le vieil Israël se transformait. L'idée de la royauté s'était effacée la première, puis le don de prophétie avait disparu. Le prophète, toujours entraîné par l'imagination et par l'enthousiasme, ne pouvait plus subsister dans un monde où chaque mouvement et presque chaque pensée était défini à l'avance, et où la moindre dérogation à la règle était punie sévèrement ; il fut remplacé par le légiste, par le scribe, habile à expliquer les textes sacrés et à en deviner le sens abstrait[3].

Cependant la race croissait en nombre ; la dispersion, loin de lui nuire, favorisait son développement, et la plupart des enfants d'Israël, devenus étrangers à leurs frères, ne pouvaient plus participer matériellement aux rites qui consacraient l'unité nationale. Les lois et la tradition étaient le seul bien qui restât aux Juifs de Chaldée comme aux Juifs de Perse ou d'Égypte, mais lois et traditions étaient disper-

1. *Néhémie*, XIII. — 2. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, VII, 2 ; VIII, 2-4. — 3. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 240 sqq.

sées dans plusieurs ouvrages, dont quelques-uns, comme les histoires des origines du peuple hébreu, le livre de l'alliance, le code de Josias, remontaient jusqu'aux temps de l'indépendance et n'étaient pas toujours facilement accessibles, même aux lettrés. L'idée de réunir et d'unifier ces documents devait donc se présenter naturellement à l'esprit des docteurs qui succédèrent à Néhémie ; ils travaillèrent longuement et patiemment à la réaliser pendant le siècle qui précéda la conquête d'Alexandre. Pour composer la chronique des premiers âges du monde, ils avaient les deux livres publiés dans les royaumes d'Israël et de Juda vers le huitième siècle[1]. Ils les découpèrent en morceaux, qu'ils cousurent l'un à l'autre par des transitions fort brèves, sans s'inquiéter d'en éliminer les contradictions ou les répétitions. Pour la période qui précède immédiatement l'établissement des tribus au pays de Canaan, et dont Moïse était devenu le héros, ils suivirent l'ordre que leur indiquaient les notices mêlées aux deux codes principaux. Celui d'Esdras, qui était le dernier en date, eut la primauté, parce que l'auteur disait qu'il avait été rédigé au pied du Sinaï et dans le désert. Celui de Josias affirmait n'avoir été promulgué que dans les plaines de Moab et sur les bords du Jourdain : il prit rang après celui d'Esdras. Cet ensemble de récits et de décrets divins, complété plus tard et partagé en cinq livres, forme aujourd'hui notre Pentateuque[2]. La rédaction n'en était pas encore terminée au moment où l'empire perse tomba ; elle absorba toutes les forces du peuple juif et elle le détourna de se mêler à la plupart des événements qui s'accomplissaient autour de lui. Il commit pourtant l'imprudence de se compromettre au soulèvement des cités phéniciennes contre Ochos, et il en fut puni sévèrement. Quand Sidon capitula, les plus compromis des nobles de Jérusalem furent exilés en Hyrcanie[3] ; les autres passèrent dans l'angoisse les quelques années qui précédèrent la conquête macédonienne.

1. Voir p. 461 sqq. de cette histoire. — 2. Voir dans Reuss, l'*Histoire sainte et la Loi*, t. I, Introduction, la démonstration de ces faits. — 3. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, VII § 1 ; cf. Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 78

L'Égypte.

L'Assyrie n'était plus; Babylone et la Phénicie se mouraient; les Juifs appartenaient encore au passé plutôt qu'au présent; seule, l'indestructible Égypte avait échappé au naufrage et elle paraissait devoir survivre à ses rivales aussi longtemps qu'elle les avait précédées dans l'histoire. Elle était celle des nations orientales que les Grecs connaissaient le mieux; les marchands, les mercenaires, les voyageurs la parcouraient librement, et les relations d'Hécatée de Milet, d'Hérodote d'Halicarnasse, d'Hellanicus de Lesbos[1], en avaient signalé les singularités. On l'abordait d'ordinaire par l'ouest, comme font de nos jours les touristes ou les négociants européens. Avant Alexandre, Rakoti n'était qu'un village[2], et l'île de Pharos n'avait d'autre gloire que d'avoir été chantée par Homère[3]. Mais on trouvait, échelonnées le long de la branche canopique, Naucratis et les bourgades qui dépendaient d'elle, Anthylla, Archandroupolis[4]. C'était comme un prolongement de la Grèce: la véritable Égypte commençait à Saïs, quelques lieues plus à l'est. Saïs était pleine de la xxvi[e] dynastie; on y montrait le palais où Psammétique II avait reçu la députation des Éléens venue pour le consulter au sujet des jeux Olympiques[5], et celui dans lequel Apriès avait été enfermé, puis exécuté après sa défaite[6]. Les propylées du temple de Nit paraissaient gigantesques à des gens accoutumés aux petites dimensions de la plupart des temples grecs. La déesse témoignait une humeur hospitalière à l'égard des étrangers: Grecs ou Persans, elle les accueillait à ses pompes et elle les initiait à quelques-uns de ses rites secondaires sans exiger rien d'eux qu'un peu de discrétion[7]. Le soir du 17 Thot, Hérodote

1. Sur les écrivains grecs qui ont traité de l'Égypte antérieurement à Alexandre, cf. les renseignements rassemblés par A. von Gutschmid, *Scriptorum rerum ægyptiacarum series* (*Philologus*, t. X.)— 2. Brugsch, *Dict. géographique*, p. 66, 68, 451. — 3. *Odyssée*, IV, 354-359. — 4. Hérodote, II, xcvii-xcviii. L'emplacement de ces deux villes n'a pas été encore déterminé avec certitude. — 5. Hérodote, II, clx; Diodore, I, 95, rapporte la même anecdote au règne d'Amasis. — 6. Hérodote, II, clxix; cf. p. 640 de cette histoire. — 7. Hérodote, II, clxxi : Περὶ

vit les habitants, riches ou pauvres, ranger autour de leur maison les grandes lampes plates remplies d'huile et de sel qu'on tenait allumées, la nuit durant, en l'honneur d'Osiris et des morts[1]. Il pénétra dans le temple du dieu au nom ineffable, et il assista, perdu dans la foule, aux scènes de la vie, de la passion et de la résurrection que les prêtres représentaient sur le lac sacré[2]. Les théologiens ne dévoilaient pas aux barbares le fond même de leur doctrine, mais le peu qu'ils en laissaient entrevoir remplissait les voyageurs grecs de respect et d'étonnement.

Comme aujourd'hui on parcourait peu alors les villes situées au centre et à l'est du Delta. On tâchait cependant d'en visiter une ou deux en guise d'échantillons, et on recueillait sur les autres le plus de renseignements qu'on pouvait. Ce qu'on apprenait d'elles par les dires des indigènes était de nature à piquer la curiosité. Mendès adorait son dieu sous la forme d'un bouc vivant[3], et elle accordait à tous les individus de l'espèce un peu de la vénération qu'elle avait pour le bouc divin[4]. Les habitants d'Atarbêchis, dans l'île de Prosopitis, se vouaient au culte du taureau. Quand un de ces animaux mourait là ou ailleurs, on l'enfouissait dans les faubourgs, ne laissant sortir de terre qu'une seule corne ou les deux afin de marquer la place. Une fois l'an, des barques parties d'Atarbêchis faisaient le tour du pays pour ramasser les corps en putréfaction ou les ossements décharnés, qu'on ensevelissait ensuite avec soin dans une nécropole commune[5]. Les Égyptiens de Bousiris avaient la religion belliqueuse : pendant la fête d'Isis, ils en venaient aux mains, et leur fureur fanatique se communiquait aux

μὲν νυν τούτων εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, εὔστομα κείσθω. — 1. Hérodote, II, LXII. C'est la fête d'*allumer la flamme* dont la date est donnée, entre autres, par la grande inscription de Siout. — 2. Hérodote, II, CLXXI ; cf. p. 42-43 de cette histoire. — 3. Hérodote assure que le bouc et le dieu portaient le nom de Mendès ; les inscriptions appellent en effet Binibdidou, âme du dieu maître de Didou, le bouc adoré à Mendès, et ce nom, prononcé Bindîdi par le peuple, a donné aux Grecs la forme Μενδής, Μενδῆτος. — 4. Hérodote, II, XLVI. — 5. Hérodote, II, XLI. La façon dont sont faites les momies de bœufs qu'on trouve à Sakkarah montre qu'une coutume analogue prévalait aux environs de Memphis.

étrangers présents. Même les Cariens avaient imaginé le moyen de renchérir sur les indigènes; ainsi qu'aujourd'hui les musulmans chiites à l'anniversaire de la mort de Husseïn, ils se tailladaient le front avec leurs couteaux[1]. A Paprêmis la bataille faisait également partie des pratiques du culte, mais on la réglait d'une façon particulière. Le soir de la fête d'Anhouri[2], au soleil couchant, quelques prêtres accomplissaient un sacrifice hâtif dans le temple, tandis que le reste du clergé local se postait à la porte, armé de gros gourdins. La cérémonie achevée, les célébrants chargeaient l'image du dieu sur un chariot à quatre roues, comme pour l'emmener dans une autre localité, mais leurs confrères s'opposaient au départ et barraient le chemin. C'est alors que les fidèles intervenaient : ils enfonçaient la porte et ils tombaient à force triques sur les révérends, qui les recevaient en bon point. Les bâtons étaient lourds, les bras vigoureux et la mêlée se prolongeait, sans que jamais personne mourût d'un mauvais coup; du moins les prêtres l'affirmaient, et je ne comprends pas pourquoi Hérodote, qui n'était pas clerc à Paprêmis, se permet malignement de récuser leur témoignage[3].

C'est presque toujours à propos d'un temple ou d'une fête qu'il cite les villes du Delta, et de fait, dans les cités secondaires de l'Égypte comme dans les petites républiques italiennes, il n'y avait d'intérêt qu'aux monuments du culte ou aux cérémonies. Hérodote visitait Bouto ou Tanis, comme on visite aujourd'hui Orviéto ou Lorette, afin d'admirer un temple ou de faire ses dévotions dans un sanctuaire célèbre. Le plus souvent l'endroit n'était rien par lui-même : une enceinte fortifiée, quelques maisons d'apparence médiocre, où les riches et les employés du gouvernement logeaient, puis, sur des monticules d'antiques décombres accrus de siècle en siècle, des masures éphémères en pisé ou en briques crues, divisées en groupes irréguliers par des ruelles sinueuses. Tout l'intérêt se concentrait sur le temple et sur ses habitants, hommes et dieux. Le voyageur y pénétrait comme

1. Hérodote, II, LIX, LXI. — 2. C'est le nom égyptien du dieu qu'Hérodote appelle Arès. — 3. Hérodote, II, LXIII. De même on affirmait au Caire qu'aucun des musulmans qui se soumettaient à l'épreuve de la *dosèh* n'était blessé par les sabots du cheval qui piétinait leur corps.

il pouvait, s'extasiait devant ce qu'on voulait bien lui montrer, et s'en allait recommencer plus loin, heureux s'il lui arrivait parfois, comme Hérodote à Bubaste, d'arriver au moment de la fête annuelle. Les pèlerins affluaient en bandes de tous les points de l'Égypte, hommes et femmes entassés pêle-mêle sur des bateaux, et ce n'était le long du chemin qu'une sorte de mascarade perpétuelle. Chaque fois qu'on touchait terre, les femmes s'échappaient à grand bruit de castagnettes et de flûtes, et elles s'en allaient provoquer d'insultes les femmes de l'endroit, dansant et se troussant à qui mieux mieux. La fête de Bastit n'avait pour les étrangers rien qui la distinguât beaucoup des autres fêtes égyptiennes : c'était une procession solennelle avec hymnes et sacrifices, mais, pendant les quelques semaines qui précédaient ou qui suivaient le jour même, la ville se transformait en un vaste lieu de plaisirs. « Les dieux du ciel jubilaient, les ancêtres se réjouissaient, ceux qui se trouvaient là s'enivraient de vin, une couronne de fleurs sur la tête ; la populace courait çà et là gaiement, la tête ruisselante de parfums, les enfants s'ébattaient en l'honneur de la déesse, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher[1]. » Les drogmans contaient, non sans fierté, qu'alors on buvait plus de vin en un seul jour qu'on ne faisait le reste de l'année[2].

Les marais du littoral abritaient une population spéciale contre les invasions des Perses[3] et contre la visite des touristes. C'étaient gens de grand courage, sans cesse en lutte avec l'étranger, mais pauvres, farouches et mal nourris. Ils extrayaient leur huile à brûler non de l'olive, mais du ricin commun[4], et ils ne buvaient que de la bière[5] ; faute de blé, ils mangeaient la racine ou les graines du lotus, quelques-uns la tige du papyrus bouillie ou rôtie[6]. Le fond de leur alimentation était le poisson que le Menzaléh et les lacs voisins leur fournissaient en quantité considérable[7] Leurs

1. Dümichen, *Dendera*, pl. XXVIII, l. 17-19. C'est là description de la *fête de l'ivresse* à Dendérah, mais elle est vraie de la fête de Bubaste. — 2. Hérodote, II, CXXXVII-CXXXVIII. — 3. Hérodote, II, XCIV. — 4. Thucydide, I, 110. — 5. Hérodote, II, LXXVII. Le passage où il est question de la bière ne peut s'appliquer qu'aux Égyptiens dans les marais. — 6. Hérodote, II, XCII ; cf. p. 10-11 de cette histoire. — 7. Hérodote, II, XCIII.

bourgs et leurs monuments, on n'en parlait pas et probablement ne valaient-ils pas la peine d'une excursion. Sauf quelques marchands ou quelques soldats d'aventure, que l'appât du gain attirait dans ces marais, la plupart des étrangers qui venaient de l'Asie ou qui s'y rendaient suivaient la route militaire, de Péluse à Daphné puis de Daphné à Bubaste. A Kerkasôron, vers le *Ventre* du Delta, les pyramides pointaient à l'horizon, humbles d'abord, mais bientôt si altières qu'en temps d'inondation, au moment où la vallée entière, des montagnes d'Arabie aux montagnes de Libye, ne forme plus qu'un fleuve immense, la barque semblait naviguer presque dans leur ombre [1]. On laissait sur la gauche Héliopolis et son temple du soleil, les carrières de Troja, et l'on abordait enfin aux quais de Memphis.

Memphis était, pour le Grec d'alors, ce que le Caire a longtemps été pour nos modernes : la cité orientale par excellence, le représentant et comme le type vivant de la vieille Égypte. Malgré les désastres qui l'avaient frappée dans les derniers siècles, c'était encore une très belle ville, la plus vaste qu'il y eût au monde avec Babylone. Les fêtes religieuses, surtout celle d'Apis, y attiraient, à certains jours de l'année, des myriades de pèlerins. Le commerce y amenait sans cesse des bandes d'étrangers venus de tous les coins de l'Afrique et de l'Asie. Son port et ses rues devaient présenter, comme aujourd'hui les rues du Caire, le spectacle bariolé de cent races et de cent costumes divers, Phéniciens, Juifs, Araméens, Grecs, Libyens, depuis le prêtre indigène à tête rase, enjuponné de blanc, jusqu'au soldat perse de la forteresse du Mur-Blanc [2] et au nègre du Soudan, cheveux feutrés de graisse, plumes d'autruche sur la tête, anneaux dans le nez, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et caleçon court rayé de couleurs éclatantes. La plupart des peuples qui fréquentaient la ville y possédaient chacun un quartier particulier qui portait son nom : les Phéniciens, le *Camp tyrien* [3]; les Cariens, le *Mur Carien*; il y avait des *Caromem-*

1. Hérodote, II, XVII, XIX, XCVII. A partir de Kerkasôron, il n'y avait plus qu'une seule route, le Nil, qu'on vint de l'ouest ou de l'est, de Saïs ou de Bubaste. — 2. Cf. p. 717 de cette histoire. — 3. Hérodote, II, CXII; Τυρίων στρατόπεδον.

phites et des *Hellénomemphites* à côté des Memphites proprement dits[1]. Les animaux qu'on s'attend à rencontrer le moins dans les rues d'une grosse ville circulaient sans façon au milieu de la foule, des vaches, des moutons, des chèvres, car les gens du commun, au lieu de se tenir séparés des brutes, vivaient familièrement avec elles[2] et les logeaient dans leur propre maison. Et ce n'était pas le seul trait de mœurs qui dût paraître bizarre au nouvel arrivé. On eût dit que les Égyptiens avaient à cœur de prendre en tout le contre-pied des autres nations. Le boulanger qu'on apercevait à l'œuvre par la porte de sa boutique pétrissait la pâte avec le pied; en revanche, le maçon n'employait aucun instrument pour appliquer son mortier, et les gens du peuple ramassaient à deux mains la boue des rues mêlée d'ordures pour en réparer le mur de leur cahute[3]. En Grèce, les plus pauvres rentraient chez eux afin de dîner à portes closes : les Égyptiens n'avaient aucune répugnance à manger et à boire dans la rue, car, disaient-ils, les choses laides et vilaines se doivent faire en secret et les honnêtes en public[4]. Le premier coin d'impasse venu, un enfoncement entre deux masures, une marche sur laquelle on s'accroupit à la porte d'une maison ou d'un temple, tout leur était bon à servir de salle à manger. Le menu n'était pas riche. Une sorte de galette plate, au goût aigre, pétrie non de blé ou d'orge mais d'épeautre[5], parfois un oignon ou un poireau, parfois un lambeau de viande ou de volaille, arrosé d'un cruchon de vin ou de bière : ce n'était pas de quoi tenter l'étranger, et d'ailleurs il aurait été mal venu à s'inviter lui-même. Le Grec, qui se nourrit de vache, était impur au premier chef : jamais

1. Aristagoras de Milet (fragm. 5 dans Müller-Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 98), d'après Étienne de Byzance : Ἑλληνικὸν καὶ Καρικὸν, τόποι ἐν Μέμφιδι, ἀφ' ὧν Ἑλληνομεμφῖται καὶ Καρομεμφῖται, ὡς Ἀρισταγόρας, et Καρικόν τόπος ἰδιάζων ἐν Μέμφιδι, ἔνθα Κᾶρες οἰκήσαντες, ἐπιγαμίας πρὸς Μεμφίτας ποιησάμενοι, Καρομεμφῖται ἐκλήθησαν. — 2. Hérodote, II, xxxvi. — 3. Hérodote, II, xxxvi. — 4. Hérodote, II, xxxv. — 5. Hérodote, II, xxxvi. Ailleurs, il appelle ce pain κυλλῆστις et ce nom, qu'Hécatée de Milet connaissait déjà (fragm. 290, dans Müller-Didot. *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 20), n'est que la transcription exacte de l'égyptien *koulishti*, mentionné à plusieurs reprises dans les documents d'époque pharaonique (*Papyrus Anastasi V*, pl. XXI, l. 5).

homme ou femme du commun n'aurait consenti à manger au même plat que lui, non plus qu'à le baiser sur la bouche par manière de salut[1]. La politesse égyptienne n'admettait pas autant de familiarité que la grecque : deux amis qui se rencontraient s'arrêtaient à bonne distance l'un de l'autre, ils se tiraient la révérence et ils s'embrassaient mutuellement les genoux ou du moins ils faisaient mine de se les embrasser[2]. Les jeunes gens cédaient le pas à un vieillard, ou, s'ils étaient assis, ils se levaient pour le laisser passer. Le voyageur se rappelait que les Lacédémoniens en agissaient de même et il ne s'étonnait pas trop de cette marque de déférence[3]; mais rien en Grèce ne l'avait préparé à voir les femmes honnêtes aller et venir librement, sans escorte et sans voile, les épaules chargées, au contraire des hommes qui portent les fardeaux sur la tête, courir les marchés, tenir boutique, tandis que le mari ou le père, enfermé à la maison, tissait la toile, pétrissait la terre à potier et travaillait de son métier[4]. De là à croire que l'homme était esclave et la femme maîtresse, il ne s'en fallait guère. Les uns faisaient remonter l'origine de cette coutume jusqu'à Osiris, les autres jusqu'à Sésostris : Sésostris était la ressource extrême des historiens grecs dans l'embarras[5].

Les abords de la ville, surtout ceux de l'ancien quartier royal, étaient défendus par plusieurs étangs, restes des anciens lacs sacrés qu'Apriès avait recreusés jadis[6]. Le vieux palais des Pharaons commençait dès lors à tomber en ruine, mais le *Mur-Blanc* était encore bruyant et animé. Il renfermait, au temps d'Hérodote, une véritable armée perse, celle-là même qui avait réprimé la révolte d'Amyrtée et qu'on avait laissée à la disposition du satrape en cas de sédition nouvelle. La ville propre était remplie de temples dans le quartier étranger, temple d'Astarté phénicienne, où, depuis la dix-huitième dynastie, des prêtres d'origine sy-

1. Hérodote, II, XLI. — 2. Hérodote, II, XXXVII, LXXX. — 3. Hérodote, II, LXXX. — 4. Hérodote, II, XXXV. — 5. Nymphodore de Syracuse (fragm 21, dans Müller-Didot, *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 380), où le chapitre XXXV du second livre d'Hérodote est transcrit presque entier, avec des additions d'origine inconnue. — 6. Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. III; Mariette *Mon. divers*, pl. 30, *b*.

rienne célébraient les mystères de la déesse, temple de Baalzéphon, temple de Marna; dans la ville égyptienne, temple de Râ, temple d'Amon, temple de Toumou, temple de Bastit, temple d'Isis[1]. Le temple de Phtah, encore intact, offrait à l'admiration du visiteur un spectacle au moins comparable à celui qu'offre le temple d'Amon thébain à Karnak. Chaque roi en avait modifié le plan primitif selon son caprice, ajoutant, qui des obélisques ou des statues colossales, qui un pylône, qui une salle hypostyle. Ainsi complété par le labeur successif de trente dynasties, il était une sorte de musée de l'antiquité égyptienne, où chaque image, chaque inscription, chaque statue attirait l'attention du curieux. On voulait savoir qui étaient les peuples étrangement vêtus qu'on apercevait dans un tableau de bataille, le nom du roi qui les avait vaincus, les raisons qui l'avaient déterminé à construire telle partie de l'édifice, et il ne manquait pas de gens prêts à satisfaire de leur mieux la curiosité des visiteurs. Les interprètes étaient là pour donner des informations, et nos contemporains, qui ont eu l'occasion d'employer un drogman, se figurent aisément ce que valaient des renseignements obtenus de la sorte. Les prêtres de la basse classe, portiers ou sacristains, étaient dressés au métier d'exégètes et ils connaissaient en gros l'histoire du temple où ils vivaient. Ménés l'avait fondé; Mœris avait bâti les propylées du Nord[2], Rhampsinite ceux de l'Ouest[3], Psammétique ceux du Sud[4], Asychis ceux de l'Est, les plus beaux de tous[5]. On savait de reste qui était Ménés. Un homme de Memphis, né au pied du temple de Phtah et des Pyramides, était familier avec Ménés et Chéops et disposé, par conséquent, à leur attribuer tout ce que les Pharaons des anciennes dynasties avaient fait de grand. Ménés n'avait pas seulement devisé le temple, il avait créé la ville; il n'avait pas seulement créé la ville, il avait tiré des eaux le sol même sur lequel elle reposait. Avant lui, l'Égypte entière n'était qu'un marais, hormis la province de Thèbes, et rien n'était visible encore des cantons qui sont au nord du lac Mœris. Les alluvions avaient comblé peu à peu

1. L'énumération est empruntée en grande partie au *Papyrus Sallier n° IV*, verso, pl. I, l. 1, pl. II, l. 11. — 2. Hérodote, II, ci. — 3. Hérodote, II, cxxi. — 4. Hérodote, II, cliii. — 5. Hérodote, II, cxxxvi.

le golfe, les couches s'étaient accumulées; Ménés avait détourné le cours du fleuve pour les assainir, et il avait bâti Memphis sur le terrain asséché par ses soins[1]. Et le voyageur instruit d'approuver, car il avait observé par lui-même le travail des boues : à une journée de distance de la côte, on ne pouvait jeter la sonde sans la retirer couverte d'un limon noirâtre, preuve évidente que le Nil continuait d'empiéter sur la mer.

Nous avons retrouvé Ménès en tête de la liste des Pharaons, mais je n'inviterai personne à chercher sur les monuments Mœris, Asychis, Phéron, Protée et la plupart des personnages dont Hérodote raconte l'histoire. Le protocole égyptien comportait plusieurs manières de désigner un souverain. Sur tel pylône l'inscription est gravée au nom même, sur tel autre au prénom ou au sobriquet populaire, comme Sésostris; ailleurs enfin un simple titre, Prouti ou Phérô, entouré ou non du cartouche, marque d'une manière générale, au courant du récit, le souverain dont le nom a été inscrit tout au long sur une autre partie de l'édifice. Ces façons de parler induisaient en erreur jusqu'aux touristes égyptiens; ils prenaient une des tombes de Beni-Hassan pour une chapelle de Chéos[2]. Les étrangers, livrés à la bonne foi des drogmans, étaient excusables d'animer un titre royal et de métamorphoser Prouti ou Phérô en un personnage constructeur de temples, Pharaon Protée ou Pharaon-Phéron[3]. Les récits sont à l'avenant des noms : parfois ils avaient un fond de vérité historique, souvent ils n'étaient qu'une adaptation des romans qui avaient cours dans la population de Memphis. Les guides contèrent à Hérodote, et Hérodote nous conte à son tour avec la gravité de l'historien, le remède dont le roi Phéron usa pour recouvrer la vue[4], les aventures de Pâris et d'Hélène à la cour de Protée[5], les bons tours que l'habile voleur joua au roi Rhampsinite[6]. Et par-

1. Voir p. 52-53 de cette histoire. — 2. Champollion, *Monuments de l'Égypte, Notices*, t. II, p. 423-425; Maspero, *la Mosaïque de Palestrina et les peintures des tombeaux égyptiens* dans les *Mélanges publiés par l'École pratique des Hautes-Études*, 1878, p. 49-50. — 3. Sur Prouti, voir Lauth, *Ægyptische Chronologie*, 1877, p. 181-182; sur Phéron, Maspero, *Fragment de commentaire sur le livre II d'Hérodote*, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1877, p. 133-135. — 4. Hérodote, II, cxi. — 5. Hérodote, II, cxii-cxx. — 6. Héro-

tout, aux Pyramides, à Héliopolis, dans le Fayoum, le voyageur recueillait les mêmes noms de rois qui l'avaient frappé à Memphis : un même cycle d'histoire populaire enfermait tous les monuments, et ce qu'on entendait dans un endroit complétait ou paraissait compléter ce qu'on avait entendu dans un autre[1].

Je ne sais si beaucoup de voyageurs avaient le loisir ou l'envie de remonter au delà du lac Mœris : les guerres avaient, ce semble, interrompu le commerce régulier que les Grecs contemporains des Saïtes et des premiers rois perses entretenaient avec les oasis par la voie d'Abydos[2]. L'étranger qui s'aventurait en Thébaïde était dans la position de l'Européen qui, au siècle dernier, entreprenait d'aller jusqu'à la première cataracte. Même point de départ, ou à peu près, Memphis et le Caire ; même point d'arrivée, Éléphantine et Assouân. Mêmes moyens de transport : rien ne ressemble plus aux dahabiéhs modernes que les barques figurées sur les monuments. Même saison de l'année : on partait après le retrait de l'inondation, en novembre ou en décembre. Même temps consacré à l'excursion : le trajet du Caire à Assouân exige un mois seulement, si l'on a bon vent et si l'on marche sans s'arrêter plus qu'il n'est strictement nécessaire afin de renouveler les provisions. Pockocke, ayant quitté le Caire le 6 décembre 1737, vers midi, était à Akhmîm le 17 du même mois, repartait le 28, arrivait le 13 janvier 1738 à Thèbes, où il séjournait jusqu'au 17, et abordait le port d'Assouân le 20 janvier au soir. Total : quarante-cinq jours, dont quatorze passés à terre. Si le journal de voyage d'un contemporain d'Alexandre était parvenu jusqu'à nous, nous y lirions sans doute des dates semblables. Départ de Memphis en novembre-décembre, arrivée douze ou treize jours plus tard à Panopolis (Akhmîm) ; de Panopolis à Éléphantine, par Coptos et par Thèbes, environ un mois, y compris le séjour obligé à Thèbes ; puis retour à Memphis en février ou en mars. La meilleure partie du temps se perdait en allées d'un point vers un autre : la nécessité de profiter d'un bon vent obli-

dote, II, cxxi. — 1. Sur ces contes voir Maspero, *Fragment de commentaire*, 1878, p. 8-17. — 2. Cf. p. 680-681 de cette histoire.

geait les voyageurs à négliger plus d'une localité intéressante. Dans les quelques endroits où le patron de la barque consentait à s'arrêter, la population était hostile au Grec. Ajoutez que les interprètes, presque tous originaires du Delta, n'avaient pas souvent l'occasion de faire le voyage du Nil, et devaient se sentir à Thèbes presque autant dépaysés que l'étranger lui-même. Leur rôle se bornait à traduire les renseignements fournis par les gens de l'endroit, quand les gens de l'endroit consentaient à en fournir.

A Panopolis, ce qui avait frappé le plus vivement Hérodote, c'est un temple et des combats gymniques consacrés à Persée, le fils de Danaé. Comment le dieu Mînou était-il devenu Persée? les inscriptions nous l'apprendront peut-être un jour. Les drogmans contaient que Danaos et Lyncée étaient de la ville, que Persée, revenant de Libye avec la tête de Méduse, se détourna de son chemin pour visiter le lieu de son origine, et qu'il institua, en souvenir de son passage, des jeux où le vainqueur recevait, avec le prix, du bétail, des robes et des peaux[1]. Thèbes n'était plus qu'une cité morte : les gouverneurs perses ne se donnaient point la peine d'y réparer les temples, et ses princes étaient ou trop pauvres ou trop avares pour suppléer à la négligence des maîtres du pays. Hérodote ne dit presque rien de la ville et de ses monuments[2] : Hécatée l'avait décrite avant lui, et son ouvrage suffisait aux curieux[3]. Il se borna à constater que les dires des Thébains étaient généralement d'accord avec ceux des Memphites : une question seulement l'intéressa et lui parut digne de longs développements. Les prêtres d'Amon lui avaient raconté entre autres choses que deux prêtresses enlevées de Thèbes par les Phéniciens, et vendues, l'une en Afrique, l'autre en Grèce, avaient établi les premiers oracles dans ces deux pays. Il se rappela aussitôt le récit qu'on lui avait fait en Épire de deux colombes noires envolées de Thèbes et parvenues, l'une dans l'oasis d'Amon, l'autre à Dodone : celle-ci se posa sur un hêtre et elle assuma la

1. Hérodote, II, xxix. — 2. Il cite quelques légendes sur Amon (II, xlii, liv, lvi sqq., lxxxiii, etc.), sur Hercule (II, xlii), sur les serpents (II, lxxiv), sur les pluies (II, v), etc. — 3. Hérodote le cite au sujet de Thèbes (II, cxliii).

voix humaine pour réclamer l'établissement d'un oracle à Jupiter[1]. Hérodote ne se sent pas de joie à l'idée que la divination grecque se rattachait par un point à la divination égyptienne : il croyait, et ses compatriotes avec lui, ennoblir les origines des cultes helléniques en les déduisant de ceux de l'Égypte. Arrivé à Éléphantine, on rebroussait chemin. Éléphantine était en effet la dernière garnison perse. Au delà commençait le territoire de la Nubie, toujours contesté entre les maîtres de l'Égypte et de l'Éthiopie. Heureusement pour les curieux, Éléphantine était, comme Assouân aujourd'hui, le centre d'un commerce important : on y coudoyait dans les bazars des Éthiopiens de Méroé, des noirs du Haut-Nil et du lac Tchad, des Ammoniens, auprès desquels on pouvait se renseigner. La cataracte, dont les premiers rochers dominent l'entrée même du port, n'était infranchissable en aucun temps ; les riverains avaient le privilège de la faire passer aux bateaux de commerce. La montée durait quatre jours au lieu de deux ou même de trois qu'elle dure aujourd'hui : à la sortie, le Nil formait comme un lac semé d'îles dont deux ou trois, Philæ, Bégeh, étaient des sanctuaires célèbres que les Égyptiens se partageaient de moitié avec les Éthiopiens.

A tout prendre, ce n'était pas l'Égypte elle-même que les étrangers apercevaient, mais le décor extérieur de la civilisation égyptienne. La grandeur des monuments et des tombes, la pompe des cérémonies, la gravité et l'ampleur mystique des formules religieuses, frappaient leurs regards et leur inspiraient le respect de ce qu'ils ne voyaient pas : la sagesse des Égyptiens était proverbiale chez les Hébreux et chez les Grecs. Et pourtant ces beaux dehors dissimulaient à peine une décadence irrémédiable. A y regarder de plus près, on reconnaissait que l'art n'avançait plus, que les sciences étaient une routine, que la religion se dégradait chaque jour. La chute des dynasties thébaines avait entraîné celle du monothéisme ; du moment qu'Amon était impuissant à maintenir ses fidèles et ses prêtres au premier rang, que signifiaient ses prétentions à la royauté divine? Un dieu qui n'était plus assez fort pour triompher des autres dieux

1. Hérodote, II, LIV-LV.

n'était pas le dieu un. D'autre part, l'autorité des dynasties qui avaient suivi la vingtième n'avait jamais duré assez longtemps pour permettre aux divinités sous la protection desquelles elles vivaient, d'hériter du rôle important que la trinité thébaine avait eu. La féodalité divine triompha partout à l'ombre de la féodalité humaine, et les dieux de Mendès ne consentirent pas plus à se laisser absorber par ceux de Saïs que les Mendésiens à courber la tête devant les Saïtes. Le sentiment religieux, divisé de la sorte, ne s'affaiblit pas cependant : loin de là, il redoubla d'intensité et il devint bientôt le seul sentiment commun à toute l'Égypte. L'instinct national n'avait jamais été bien fort dans l'homme des basses classes : peu lui importait qui touchait l'impôt, puisqu'il était forcé de payer aussi cher dans tous les cas. Les seigneurs féodaux ne tenaient guère à la patrie : ils se révoltaient aussi bien contre les Pharaons que contre le grand roi, et leur turbulence avait à mainte reprise été funeste au pays. Sur un terrain seulement, celui de la religion, fellahs et princes se réunissaient d'un accord unanime. Ce qui les humiliait le plus dans leur défaite, c'était de voir les divinités de l'Égypte battues par celles de la Perse et de la Grèce : l'oppression ne lassait point leur patience, mais la moindre insulte à leurs animaux sacrés soulevait une révolte. Ils se résignaient à tout souffrir pourvu qu'on ne touchât pas à leurs dieux : les dieux étaient ce qui leur restait vivant de leur passé.

APPENDICE.

LES ÉCRITURES DU MONDE ORIENTAL.

Les procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes; le syllabaire chypriote. — Les écritures égyptiennes : l'alphabet, le syllabaire, les signes déterminatifs. Les hiéroglyphes éthiopiens et hittites. — Origine de l'alphabet phénicien, ses dérivés sémitiques; ses dérivés ariens.

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes; le syllabaire chypriote.

Pour fixer l'expression de sa pensée, l'homme a mis en œuvre deux procédés qu'il peut appliquer séparément ou ensemble : l'*idéographisme* ou peinture des idées, le *phonétisme* ou peinture des sons. On peut représenter les idées de deux manières : directement, par figure des objets eux-mêmes; symboliquement, par reproduction d'un objet matériel ou d'une figure convenue pour rendre une idée abstraite. On peut de même représenter les sons de deux manières : par syllabes, en exprimant d'un seul signe un ensemble formé d'une ou plusieurs consonnes et d'une voyelle; par caractères alphabétiques, qui représentent chacun une seule consonne ou une seule voyelle. Tous les systèmes d'écriture ont commencé par peindre les idées et ne sont arrivés que lentement à la peinture des sons.

Le procédé qui consistait à exprimer l'objet par la peinture de l'objet même, le soleil par un *disque* ⊙, la lune par un *croissant*), ne permettait de rendre qu'un certain nombre d'idées toutes matérielles. Il fallut aussitôt recourir aux symboles. Les symboles sont de deux sortes, simples ou complexes. Les simples se forment : par *synecdoche*, en peignant la partie pour le tout, la *prunelle*, ●, pour l'*œil*, [hiéroglyphe]; la *tête de bœuf*, [hiéroglyphe], pour le *bœuf* complet, [hiéroglyphe]. Par *métonymie*, en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'œuvre accomplie, le *disque solaire*, ⊙, pour le *jour*; le *brasier fumant*, [hiéroglyphe], pour

le *feu;* le *pinceau*, l'*encrier* et la *palette* du scribe, , pour l'*écriture*. Par *métaphore*, en peignant un objet qui avait quelque ressemblance réelle ou supposée avec l'objet de l'idée exprimée, *les parties antérieures du lion*, , , pour marquer l'idée de *priorité;* la *guêpe*, , pour la *royauté;* le *têtard de grenouille*, , pour les *centaines de mille*. Par *énigme*, en employant l'image d'un objet qui n'a que des rapports fictifs avec l'objet de l'idée à noter; un *épervier sur un perchoir*, , pour l'idée de *dieu;* une *plume d'autruche*, , pour l'idée de *justice*. Les idéogrammes complexes se forment d'après les mêmes principes que les idéogrammes simples. Ils consistent, à l'origine, dans la réunion de plusieurs images dont la combinaison rend une idée qu'un symbole simple n'aurait pu noter. Ainsi, en égyptien, un *croissant renversé accompagné d'une étoile*, , rend l'idée de *mois;* un *veau courant et le signe de l'eau*, , celle de *soif*. L'écriture idéographique était un moyen fort incomplet de fixer et de transmettre la pensée. Elle ne pouvait que placer des images et des symboles à côté les uns des autres, sans établir de distinction entre les différentes parties du discours, sans noter les flexions spéciales aux temps du verbe, aux cas et au nombre des noms : il fallut joindre la peinture des sons à la peinture des idées. Bien que par nature les symboles d'idée ne représentent aucun son, celui qui les lisait était obligé de les traduire par le mot attaché dans la langue parlée à l'expression de la même idée. Au bout d'un certain temps, ils éveillèrent dans l'esprit de qui les voyait tracés, en même temps qu'une idée, le mot ou les mots de cette idée, partant une prononciation : on s'habitua à retrouver sous chaque figure et sous chaque symbole une ou plusieurs prononciations fixes et habituelles qui firent oublier au lecteur la valeur purement idéographique des signes pour ne produire sur lui que l'impression d'un ou de plusieurs sons.

Le premier essai de phonétisme se fit par *rébus;* on se servit des images sans tenir compte des idées pour représenter le son propre à leur sens premier. On en vint,

à peindre, de la même manière, des mots semblables de son, mais divers de sens dans la langue parlée. Le même assemblage de sons NOFIR marquait, en égyptien, l'idée concrète de *luth*, et l'idée abstraite de *bonté* : le signe rendit par figure l'idée de *luth*, par rébus l'idée de *bonté*. En groupant plusieurs signes on écrivit de longs mots, dont la prononciation se composait, en partie, du son de tel signe, en partie de celui de tel autre. Le *lapis-lazuli* se dit, en égyptien, KHOSDOUB; on écrit quelquefois ce mot par la figure d'un *homme qui tire* (KHOS) *la queue d'un cochon* (DOUB), . Dans une langue où tous les mots n'ont qu'une seule syllabe, en chinois par exemple, l'emploi du rébus ne pouvait manquer de produire une écriture où chaque signe idéographique, pris dans son acception phonétique, représentait une syllabe isolée. Dans les autres langues, le système de rébus ne donnait pas encore un moyen facile de décomposer les mots en leurs syllabes constitutives et de représenter chacune d'elles séparément par un signe fixe et invariable. On choisit un certain nombre de caractères auxquels on attribua non plus la valeur phonétique qui résultait du son de toutes les syllabes, mais celle qui résultait du son de la syllabe initiale. On en vint de la sorte à former des systèmes d'écriture où tous les caractères idéographiques à l'origine ne représentaient plus à l'ordinaire que des syllabes simples ou complexes[1].

Les premiers Chaldéens nous ont laissé l'exemple le plus ancien d'une écriture syllabique. Leur système adopté par les Assyriens se répandit au nord et à l'est en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse, et ne cessa d'être employé que vers les premiers siècles de notre ère[2]. Oublié pendant toute la durée du moyen âge, il n'a été sérieusement étudié que depuis une centaine d'années. Niebuhr (1765), Tychsen (1798), Münter (1800), frayèrent la voie à Grotefend, qui le premier, en 1802, réussit à déchiffrer les

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'Alphabet phénicien parmi les peuples de l'Ancien monde*, t. I, p. 1-52. — 2. L'inscription cunéiforme la plus moderne porte le nom d'un roi parthe Pacorus, qui régnait entre 77 et 1 1 après J. C. Voir Oppert dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 23-29.

cunéiformes persans et donna un alphabet rectifié et complété en 1836 par les recherches d'Eugène Burnouf en France, de Christian Lassen en Allemagne. Quelques années plus tard un Anglais, Henry Rawlinson, porta l'étude des inscriptions Achéménides à un tel degré de perfection que les travaux de MM. Oppert et Spiegel n'ont pu changer que des détails à ses premières traductions. Le déchiffrement du perse ancien n'était qu'un acheminement a l'intelligence des textes babyloniens, assyriens et mèdes. La découverte de Ninive par M. Botta, consul de France à Mossoul (1846), les fouilles de M. Layard à Koyoundjik et à Nimroud (1849-1851), livrèrent au public une grande quantité de documents nouveaux que MM. Rawlinson, Hincks et Fox Talbot en Angleterre, de Saulcy et Oppert en France, parvinrent à déchiffrer avec certitude. Dès lors les progrès de la science assyrienne ont toujours été constants; après avoir lu les textes babyloniens, ninivites et mèdes on s'est attaqué aux débris de la vieille littérature chaldéenne. En moins de soixante ans, un monde nouveau de langues et de peuples inconnus s'est ouvert à l'étude: trente siècles d'histoire sont sortis des tombeaux et ont reparu au grand jour [1].

Les écritures des différents systèmes sont toutes formées par les combinaisons d'un même signe horizontal ➝, vertical ⭣, ou tordu en forme de crochet ‹. Cet élément a le plus souvent l'aspect d'un clou ou d'un coin, d'où le nom de cunéiformes qu'on donne le plus souvent aux écritures de ce type [2]. Nous avons vu ailleurs que les paquets de clous qui forment aujourd'hui les caractères dérivent de signes hiéroglyphiques défigurés peu à peu au cours des âges. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables idéogrammes; le plus grand nombre expriment des syllabes, les unes simples, c'est-à-dire composées d'une voyelle et d'une consonne; les autres complexes, c'est-à-dire formés de plusieurs consonnes.

1. Pour l'histoire du déchiffrement, voir J. Ménant, *Les écritures cunéiformes*, in-8°, Paris, 1864. — 2. Quelques savants anglais avaient proposé le nom de *arrow-headed, à pointe de flèche*, qui n'a pas été admis généralement.

Le tableau des syllabes simples peut se dresser comme il suit :

א, *A*, .

ב, *B*, , *ba*, , *ab*; , *bi*, , *ib*; , *bu*, , , *ub*.

ג, *G*, , , *ga*, , , *ag*; , *gi*, , *ig*; , *gu*, , *ug*.

ד, *D*, , *da*, , *ad*; , , *di*, , *id*; , *du*, , *ud*.

ה, *H* . . . . .

ו, *U*, , , .

ז, *Z*, , *za*, , , *az*; , , *zi*, , *iz*; , *zu*, , , *uz*.

ח, *Kh*, , *kha*, , *akh*; , *khi*; , *khu*, , *ukh*.

ט, *T*, , *ta*.

י, *I*, , , *ya*

כ, *K*, , , *ka*, , , *ak*; , , *ki*, , *ik*; , , *ku*, , *uk*.

ל, *L*, , *la*, , *al*; , , *li*, , *il*; , , *lu*, , , *ul*.

מ, *M*, , *ma*, , *am*, , *mi*, , *mi*, *me*, , *im*; , *mu*, , , *um*.

נ, *N*, [cuneiform], *na*, [cuneiform], *an*; [cuneiform], *ni*, [cuneiform], *ne*, [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], *in*; [cuneiform], *nu*, [cuneiform], [cuneiform], *un*.

ס, *S'*, [cuneiform], *s'a*, [cuneiform], *as'*; [cuneiform], [cuneiform], *s'i*, [cuneiform], *is'*; [cuneiform], *s'u*, [cuneiform], *us'*.

ע, ...

פ, *P*, [cuneiform], *pa*, [cuneiform], *ap*; [cuneiform], *pi*, [cuneiform], *ip*; [cuneiform], *pu*, [cuneiform], [cuneiform], *up*.

צ, *TS*, [cuneiform], *tsa*, [cuneiform], *ats*, [cuneiform], *tsi*, [cuneiform], *its*; [cuneiform], [cuneiform], *tsu*, [cuneiform], *uts*.

ק, *Ḳ*, [cuneiform], [cuneiform], *ḳa*, [cuneiform], *aḳ*; [cuneiform], *ḳi*, [cuneiform], *iḳ*; [cuneiform], *ḳu*, [cuneiform], *uḳ*.

ר, *R*, [cuneiform], *ra*, [cuneiform], *ar*; [cuneiform], *ri*, [cuneiform], *ir*; [cuneiform], [cuneiform], *ru*, [cuneiform], [cuneiform], *ur*.

ש, *S*, [cuneiform], [cuneiform], *sa*, [cuneiform], *as*; [cuneiform], *si*, [cuneiform], *se*, [cuneiform], *is*; [cuneiform], [cuneiform], *su*, [cuneiform], *us*.

ת, *T*, [cuneiform], [cuneiform], *ta*, [cuneiform], *at*; [cuneiform], [cuneiform], *ti*, [cuneiform], *it*; [cuneiform], [cuneiform], *tu*, [cuneiform], *ut*.

Les syllabes complexes peuvent s'écrire de deux manières : 1° en les décomposant de manière à en former deux syllabes simples, dont la seconde commence toujours, dans la prononciation, par la voyelle de la première. Ainsi, le mot *NAPSAT*, *âme*, peut se chiffrer [cuneiform], *NA* + *AP* + *SA* + *AT*; 2° au moyen d'un caractère spécial répondant à la syllabe : [cuneiform], *NAP* + *SAT*, au lieu de [cuneiform]

[illegible], *NA* + *AP* + *SA* + *AT*. Le nombre des caractères complexes est très-considérable :

	A.	I.	U.
BL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
BP	[illegible]	•	•
BR	•	[illegible]	[illegible]
BS	•	[illegible]	•
BT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GK	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GM	[illegible]	[illegible]	•
GN	[illegible]	•	[illegible]
GTS	[illegible]	•	•
GP	[illegible]	•	[illegible]
GR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GS	•	[illegible]	•
GT	•	[illegible]	•
DKH	•	[illegible]	•
DK	[illegible]	•	[illegible]

	A.	I.	U.
DL			"
DM			"
DN			
DP			
DR			
DS			"
ZK	"	"	
ZL		"	"
ZM		"	"
ZN		"	"
ZP			"
ZR	"		
KHL		"	"
KHM		"	
KHN	"	"	
KHS		"	"
KHP		"	"

	A.	I.	U
KHR			″
KHS		″	″
KHT		″	″
TK		″	″
TL		″	″
TR		″	
KK		″	″
KL			
KM			
KN			
KTS		″	″
KP			″
KR			
KS			
KT			
LKH			
LK	″		″

	A.	I.	U.
LL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LM	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LP	[illegible]	[illegible]	〃
LS	〃	[illegible]	〃
LT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MKH	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MK	〃	[illegible]	[illegible]
ML	[illegible]	[illegible]	〃
MN	[illegible]	〃	[illegible]
MTS	[illegible]	〃	[illegible]
MR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MS	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
NK	[illegible]	[illegible]	〃
NM	[illegible]	[illegible]	〃
NN	〃	[illegible]	[illegible]
NP	[illegible]	〃	〃

	A.	I.	U.
NR	[illegible]	″	″
NS	[illegible]	″	″
NT	[illegible]	″	″
S'KH	″	″	[illegible]
S'K	[illegible]	[illegible]	[illegible]
S'L	[illegible]	″	″
S'M	[illegible]	″	″
S'N	[illegible]	″	″
S'P	″	[illegible]	″
S'R	″	[illegible]	[illegible]
PKH	″	[illegible]	″
PK	[illegible]	″	″
PL	[illegible]	[illegible]	″
PM	[illegible]	″	″
PN	[illegible]	″	″
PR̄	[illegible]	[illegible]	[illegible]
PS	″	[illegible]	″

	A.	I.	U.
PT			〃
TSL			〃
TSM		〃	〃
TSN	〃	〃	
TSP			〃
TSR			
ḲB		〃	〃
ḲL		〃	〃
ḲM	〃	〃	
ḲR			
ḲS	〃		〃
ḲT		〃	〃
RK			
RM		〃	〃
RP			
RS			〃
RT			〃

	A.	I.	J.
SKH		"	"
SK			
SL			
SM			
SN	"	"	
SP			
SR		"	
SS	"		
ST			
TK			
TKH		"	"
TL			
TM			
TN			
TP		"	
TR			
TS			

L'examen de ce tableau montre que la plupart des signes peuvent exprimer plusieurs sons différents. Ce phénomène, qu'on a nommé *polyphonie*, est une des grandes difficultés du déchiffrement. Il ne m'appartient pas d'exposer ici les procédés que les assyriologues emploient pour arriver à des lectures certaines. Je me contenterai de donner la transcription et l'explication d'une phrase assyrienne, afin de montrer la manière dont se combinaient les éléments du système cunéiforme :

AR – KI SU NABU – KUDUR – UTSUR NI – BI –

Après lui, Naboukoudouroussour (I) les armements

SE SU IS – SA – A A – NA ZA – AN – KI BIR – TI

de soi il porta aux défilés des frontières

SA ASSUR A – NA KA – SA – DI IL – LI – KA

d' Assour pour la conquête il vint.

On remarquera que les noms propres d'hommes et de pays sont précédés de signes spéciaux qui les annoncent. se met devant le nom de Naboukoudouroussour afin de montrer qu'il va être question d'un homme ; devant le nom d'Assour, pour montrer qu'il va être question d'un pays. *Nabou-koudour-oussour* est formé de trois éléments significatifs, dont le premier est un nom divin, celui de *Nebo :* ce fait est annoncé par la présence du signe idéographique des dieux , derrière le clou vertical et devant le signe idéographique du dieu Nebo . Les deux autres éléments sont également idéographiques, mais leur valeur est prouvée par la variante purement syllabique, , *NA-BI-UV-KU-DU-UR-RI-U-TSU-UR*, des briques de Babylone. Le nom de l'Assyrie est écrit avec l'idéogramme du dieu Assour , précédé du déterminatif des pays

. Les autres mots sont rendus syllabe à syllabe au moyen des signes ordinaires dont j'ai donné le tableau [1].

Le système cunéiforme fut employé à écrire, outre les dialectes sémitiques de l'Assyrie, plusieurs langues non ariennes [2], les dialectes de la Chaldée [3], de la Médie [4], de la Susiane [5] et des contrées voisines [6], de la Cappadoce [7], et la langue des gens d'Ourarti [8]. L'adaptation du syllabaire à tant d'idiomes différents ne se fit pas sans entraîner beaucoup de modifications dans la forme et même dans la valeur des caractères. L'agencement des clous varia selon les systèmes; diverses articulations qui n'existaient pas dans l'assyrien furent exprimées soit par des combinaisons de traits nouvelles, soit par l'application détournée des signes en usage à Ninive et à Babylone. Une certaine tendance à diminuer le nombre des homophones et à restreindre l'emploi de la polyphonie s'était manifestée dans les textes arméniens : vers le VI[e] siècle avant notre ère, les Iraniens firent, parmi les signes, un choix destiné à rendre les articulations de leur langue [9]. De cette opération sortit le système des cunéiformes ariens, le plus simple de tous et le

1. Pour l'étude de l'assyrien, voir Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, et *Grammaire assyrienne*, 2[e] édit., Paris, 1867; J. Menant, le *Syllabaire assyrien*, in-4°, Paris, 1869-1872; *Leçons d'épigraphie assyrienne*, in-8°, Paris, 1874; *Manuel de la langue assyrienne*, in-8°, Paris, 1880; Sayce, *Assyrian Grammar*, in-12, Londres, 1872; E. Schrader, *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, in-8°, Leipzig, 1872; Delitzsch, *Assyrische Grammatik*, Leipzig, in-8°, 1892. — 2. De là le nom de *cunéiformes anariens* qu'on a donné aux systèmes dans lesquels sont écrites ces langues. — 3. Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1-2, Paris, in-4°, 1872-1874. — 4. H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. X, p. 32-33; Norris, *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscription*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XV, part. I; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, Paris, in-8°, 1879. — 5. Oppert, *Les inscriptions en langue susienne* dans les *Mémoires du Congrès des orientalistes de Paris*, t. II, p. 179-216. — 6. M. Oppert avait signalé, dès son *Expédition en Mésopotamie*, des fragments où il croyait reconnaître la langue des Élamites. M. Fr. Delitzsch propose d'y voir la langue des Cosséens, voisins de la Susiane : *Die Sprache der Kossäer*, Leipzig, in-8°, 1884. — 7. Les quelques documents rédigés en langue cappadocienne ont été découverts par M. Pinches (*Proceed. of the Soc. of Bibl. Archæol.*, 1881, p. 11-18, 28-32). — 8. Hincks, *On the Inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, p. 387-449; Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van deciphered and translated*, dans le *Jour. of the Royal Asiatic Society*, vol XIV, p. 377-732, et les nombreuses notes de S. Guyard dans le *Journal asiatique* de Paris. — 9. Oppert, *Journ. asiat.*, 1874, t. I

plus facile à lire. La plupart des signes qui le composent sont alphabétiques; quelques-uns seulement sont restés syllabiques ou sont employés comme idéogrammes. Il n'a jamais servi à écrire que les inscriptions rédigées dans les dialectes iraniens de la Perse et de la Médie, mais il survécut longtemps à la chute des Achéménides : apparu avec Kyros, il était encore en usage sous les Arsacides.

Si la découverte d'une langue sémitique, déguisée par un appareil de traits et de clous, étonna les hébraïsants, celle d'un dialecte grec écrit en caractères syllabiques n'a pas causé moins de stupeur aux hellénistes. Les inscriptions chypriotes leur réservaient cette surprise. Il y avait longtemps déjà que l'on possédait quelques monuments provenant de Chypre et couverts d'une écriture inconnue, lorsque le duc de Luynes en essaya le déchiffrement. Il crut deviner le nom de Salamine dans un groupe qui revient très fréquemment sur les monnaies chypriotes, reconnut par la comparaison des légendes que le système employé était composé pour la plus grande partie de caractères homophones, et rechercha, dans les différents alphabets du voisinage, le lycien, le phénicien, même dans l'assyrien, l'origine et la valeur de ces caractères[1]. Une seule de ses conjectures était exacte, celle qui attribuait à la lecture *S;* la tentative que fit Roth pour traduire l'inscription de la plaque de bronze dite *tablette de Dali,* du nom de l'endroit où elle avait été trouvée, fut moins heureuse encore[2], et celle d'Adolph Helfferich n'aboutit pas davantage[3]. C'est seulement en 1872, après la découverte de nouveaux documents, et surtout d'une stèle bilingue en phénicien et en chypriote, que le problème fut résolu. M. Hamilton Lang démontra que le mot interprété *Salamine* par le duc de Luynes était l'équivalent

1. Duc de Luynes, *Numismatique et inscriptions cypriotes,* in-folio, Paris, 1852. — 2. Roth, *Die proclamation des Amasis an die Cyprier, bei der Besitznahme Cypern durch die Ægypter,* in-folio, Paris, 1858. Selon Roth, l'inscription, rédigée en un dialecte sémitique, renfermerait une proclamation adressée par le roi égyptien Amasis aux habitants de l'île. — 3. Ad. Helfferich, *Die phönizisch-kyprische Lösung,* in-8°, Francfort-sur-le-Mein, 1869. Les travaux de M. Joseph Halévy, couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont demeurés inédits.

du titre de roi dans l'inscription bilingue ; mais, trompé par des analogies lointaines avec l'alphabet lycien, il le transcrivit *Seve*[1]. George Smith s'attaqua aux groupes de signes qui répondaient à certains mots de la version phénicienne, *roi*, *Mélékiathon*, *Cition*, *Idalion*, en isola les désinences flexionelles, se confirma dans l'opinion que les Chypriotes possédaient un syllabaire, non un alphabet proprement dit, et arriva à la conclusion que leur écriture cachait un dialecte grec[2]. Les recherches de Birch achevèrent la démonstration si bien commencée par Smith[3] : à la fin de 1872, le travail de déchiffrement était déjà fort avancé.

Il avait été mené jusqu'alors par des orientalistes de profession, les hellénistes le prirent en main et le perfectionnèrent. En 1873, Brandis corrigea plusieurs des lectures proposées par ses devanciers[4]. En 1874, Moriz Schmidt d'un côté[5], Deecke et Siegismund[6] de l'autre, publièrent presque simultanément le résultat de leurs recherches. De ce moment on peut dire que la tâche était achevée : les travaux postérieurs ne trouvèrent à modifier que quelques détails[7]. Le syllabaire chypriote, tel qu'on l'a dressé aujourd'hui, se compose d'environ soixante signes, dont cinq voyelles et douze consonnes, la plupart susceptibles de prendre cinq formes différentes selon la voyelle inhérente[8] :

1. Hamilton Lang, *On the Discovery of some Cypriote inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1872, t. I, p. 116-128. — 2. G. Smith, *On the reading of the Cypriote Inscriptions*, *ibid.*, p. 129-144. — 3. S. Birch, *On the reading of the inscription on the bronze-plate of Dali (Idalium)*, *ibid.*, p. 145-172. — 4. Le mémoire de Johannes Brandis, *Versuch zur Entzifferung der Kyprischen Schrift*, a été publié, après la mort de l'auteur, par E. Curtius dans les *Monatsberichte der K. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1873, p. 643-671. — 5. Dans deux articles de critique de la *Jenaer Literaturzeitung* (1874, 7 février et 18 avril), et surtout dans sa brochure, *Die Inschrift von Idalion und das Kyprische Syllabar ; eine epigraphische Studie* von Moriz Schmidt, Iéna, 1874, in-8°, 104 pages et une planche. — 6. *Die wichtigsten kyprischen Inschriften, umschrieben und erläutert von Wilhelm Deecke und Justus Siegismund*, dans les *Studien zur griechische und lateinische Grammatik* de Georges Curtius, t. VIII, p. 217-264, et republiés à Leipzig en 1875. — 7. Le plus considérable est celui d'Ahrens, *Zu den Kyprischen Inschriften*, dans le *Philologus*, t. XXXV, p. 1-102, et XXXVI, p. 1-21, 1876. M. Schmidt a commencé la publication d'un Corpus des inscriptions chypriotes : *Sammlung Kyprischen Inschriften in epichorischer Schrift*, Iena, 1876, in-folio. — 8. Le tableau du syllabaire chypriote est emprunté à la brochure de M. Bréal, *Sur le déchiffrement des inscriptions chypriotes*, p. 20.

Voyelles.	α	ε, η	ι	ο, ω	υ
Gutturales. . . .	κα, χα, γα	κε, χε, γε κη, χη, γη	κι, χι, γι	κο, χο, γο κω, χω, γω	κυ, -χυ, γυ
Dentales.	τα, θα, δα	τε, θε, δε τη, θη, δη	τι, θι, δι	το, θο, δο τω, θω, δω	τυ, θυ, δυ
Labiales.	ϖα, φα, βα	ϖε, φε, βε ϖη, φη, βη	ϖι, φι, βι	ϖο, φο, βο ϖω, φω, βω	ϖυ, φυ, βυ
M, μ.	μα	με, μη	μι	μο, μω	μυ
N, ν.	να	νε, νη	νι	νο, νω	
Λ, λ.	λα	λε, λη	λι	λο, λω	λυ
Ρ, ρ.	ρα	ρε, ρη	ρι	ρο, ρω	ρυ
Digamma ou *v*.	Fα	Fε, Fη	Fι	Fο, Fω	
J ou *jod*.	jα	ιε, jη			
Σ, σ.	σα	σε, ση	σι	σο, σω	συ
Ξ, ξ.		ξε			
Ζ, ζ.	ζα			ζο, ζω (?)	
Signe de ponctuation.					
Signe de numération.					

L'origine de cette curieuse écriture est inconnue. M. Sayce incline à penser qu'elle dérive de la même source que l'écriture hittite[1]. M. Deecke a voulu en montrer les rapports avec les systèmes cunéiformes[2]. M. Faulmann la tire de l'égyptien[3]. Elle fut usitée d'abord par les aborigènes de Chypre, puis adoptée par les colons grecs. La langue en est le dialecte éolien; les formes grammaticales se rapprochent beaucoup de l'arcadien, ce qui s'explique par la présence dans l'île de colonies arcadiennes[4] à une époque ancienne. Pour donner une idée de l'aspect que présente le grec sous ce déguisement inattendu, je ne saurais mieux faire que de copier deux courtes inscriptions, toutes deux aujourd'hui conservées au Louvre[5]. La première se compose de deux mots, sans plus, mais est bilingue :

KA▷VΞ EMI

la seconde a deux lignes :

et se transcrit :

ὁ *Fάναξ Στασίjας*
Στασικράτεος.

Les plus anciens des textes connus jusqu'à présent ne paraissent pas remonter au delà du VIe siècle avant notre ère, les plus modernes ne descendent guère plus bas que le IIe; mais l'exploration de Chypre n'a pas été menée si soigneusement qu'on ne puisse espérer en découvrir qui nous reportent aux temps de la domination phénicienne, peut-être plus loin encore dans le passé[6]. Le plus impor-

1. Sayce, *On the Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 31 sqq., t. VII, p. 278 sqq. — 2. W. Deecke, *Der Ursprung der Kyprischen Sylbenschrift, eine paläographische Untersuchung*, Strasbourg, in-8°, 1877. — 3. K. Faulmann, *Illustrirte Geschichte der Schrift*, Vienne, in-8°, 1880, p. 348-357. — 4. Hérodote, VII, XC. — 5. Pieridès, *Notes on Cypriote Palæography (with three Plates)*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 88-96. — 6. L'histoire du déchiffrement a été résumée d'une manière fort claire par

tant d'entre eux a été découvert à Dali, l'ancienne Idalion, et a été déposé par le duc de Luynes à la Bibliothèque nationale de Paris. Il nous fait connaître un épisode curieux des guerres médiques. Idalion avait pris parti pour les Grecs : les troupes du grand roi, renforcées d'un contingent fourni par Kition, étaient venues assiéger la ville et avaient été repoussées. A la suite du siège, le roi Stasikypros et la cité invitèrent le médecin Onasilos, fils d'Onasikypros, et ses frères à soigner gratuitement les malades et les blessés : les frais généraux resteraient à la charge du trésor public, comme il arrivait souvent en pareil cas[1], et le médecin recevrait, à titre d'honoraires, la somme d'un talent prise sur les fonds de la ville et du trésor royal, ou bien des terres, un jardin et une maison francs d'impôt et de corvée, pour lui et pour ses descendants. Les autres textes appartiennent à ce que M. de Rossi a si justement appelé la canaille des inscriptions, épitaphes ou stèles votives. Ils confirment cependant ce que les historiens grecs nous avaient conté au sujet des religions de Chypre, et principalement au sujet du culte rendu à l'Aphrodite Paphienne.

Les écritures égyptiennes: L'alphabet, le syllabaire, les signes déterminatifs. Les hiéroglyphes éthiopiens et hittites.

Lorsqu'à la renaissance des lettres, les savants s'occupèrent de recueillir les fragments relatifs à l'antiquité, les fragments des livres consacrés aux écritures de l'Égypte, et en particulier ceux des *Hiéroglyphes* d'Horapollon, attirèrent leur attention. Égarés par les témoignages grecs et latins, les uns erronés, les autres mal compris, ils imaginèrent que les caractères hiéroglyphiques représentaient chacun une idée. Pendant deux siècles et demi, ils perdirent leur temps à

Léon Rodet, *Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'ile de Chypre*, in-8°, Paris, 1876, et par M. Bréal, *Sur le déchiffrement des inscriptions chypriotes*, Paris, 1877, in-4°, 26 p. (tirage à part du *Journal des Savants*, août-septembre 1877; cf. *Revue archéologique*, novembre 1877). — 1. Cf. dans Hérodote, III, CXXIX-CXXXVII, l'histoire du médecin Démocède.

rechercher sur les rares monuments, alors connus en Europe, les signes idéographiques dont les auteurs classiques leur donnaient le sens. Les uns, comme le jésuite Kircher, improvisèrent, de toutes pièces, un système ingénieux[1]; les autres, s'adressèrent à l'hébreu, au chaldéen, au chinois[2], pour y retrouver des analogues à l'égyptien. Tous les efforts avaient été vains et le livre de l'Egypte semblait devoir rester scellé à jamais, lorsqu'en 1799 un officier d'artillerie français, M. Boussard, trouva, près de Rosette, une inscription rédigée en trois écritures : hiéroglyphique, démotique et grecque. Le texte grec montra que c'était un décret solennel, rédigé par les prêtres, en l'honneur d'un Ptolémée, le cinquième du nom. Silvestre de Sacy[3], et bientôt après le Suédois Akerblad[4] en étudièrent la partie démotique qu'en raison de son aspect cursif on présumait être de nature alphabétique. Akerblad, avec une sagacité merveilleuse, démêla quelques-uns des principaux caractères du système nouveau qu'il avait sous les yeux, et dressa un premier alphabet démotique, dont la plupart des éléments sont restés acquis à la science : s'il avait persévéré dans la voie qu'il s'était tracée, il aurait peut-être résolu le problème des écritures égyptiennes. Rebuté par le mauvais état du texte hiéroglyphique, il laissa à d'autres le soin de reprendre son œuvre et de retrouver la clef du système.

Zoega avait remarqué déjà que les cartouches des obélisques devaient renfermer des noms de roi écrits au moyen de signes alphabétiques. Un savant anglais du plus grand mérite, Th. Young, essaya de reconstituer l'alphabet des cartouches. De 1814 à 1818, il s'exerça sur les divers systèmes d'écriture égyptienne, et sépara mécaniquement les groupes différents dont se composaient le texte hiéroglyphique et le texte démotique de l'inscription de Rosette. Après avoir déterminé, d'une manière plus ou moins exacte, le sens de chacun d'eux, il en essaya la lecture :

1. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*, f°, Romæ, 1652-1654, 3 parties en 4 vol. — 2. De Guignes, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XXIX, II, XXXIV, I. — 3. *Lettre au citoyen Chaptal sur l'inscription égyptienne du monument de Rosette*, in-8°, Paris, 1802. — 4. *Lettre sur l'inscription égyptienne du monument de Rosette*, in-8°, 1802.

les signes du cartouche lui parurent exprimer le nom de Ptolémée, sans qu'il réussît à leur assigner à tous leur valeur exacte. Il reconnut que , et répondaient à *p, t, i;* mais il considéra comme un caractère superflu, et donna au lion couché, , la valeur syllabique *ole*, à celle de *ma*, à celle de *ôs*, *osh.* Encouragé par ce succès relatif, il prit le nom de Bérénice dans les textes de la *Description de l'Égypte*, et chercha à déterminer le son des hiéroglyphes qui le composaient. Analysant , il trouva les lectures = *bir*, = *e*, = *n*, = *ke, ken;* il considéra comme inutile, ainsi que et . Défalquant les fausses valeurs qu'il avait cru découvrir, restait un total de cinq caractères exacts : , *p;* , *t;* , *i;* , *n;* et , *f, v,* qu'il avait reconnus. Toutes ses tentatives pour aller au delà restèrent infructueuses : il déchiffra *Arsinoé*, où il y avait le titre *Autokratôr*, et *Evergêtês* où il y avait *Kæsar*[1]. Ses idées étaient justes en partie, mais sa méthode imparfaite; il entrevit la terre promise, mais sans pouvoir y entrer.

Le véritable initiateur fut François Champollion, qu'on appelle Champollion le Jeune pour le distinguer de son frère aîné, Champollion-Figeac. Dès son enfance, il s'était livré à l'étude des langues orientales et surtout à celle du copte. Il publia, de 1811 à 1814, les deux premiers volumes d'un grand ouvrage intitulé : l'*Égypte sous les Pharaons*, dans lequel il rétablissait au moyen des documents coptes la géographie nationale de l'Égypte. La comparaison des monuments avec les manuscrits le porta à reconnaître que les trois systèmes de l'écriture égyptienne, l'hiératique, le démotique et l'hiéroglyphique ne différaient pas en réalité : l'hiératique et le démotique n'étaient que des tracés de plus en plus cursifs de l'écriture ordinaire. Après avoir cru fermement que les hiéroglyphes

1. Th. Young, *Archæologia*, 1817, XVII, 60 : *Encyclopædia Brit.* 4th edit. IV, 1st part; *Account of discoveries in hieroglyphic literature*, 8°, London. 1823.

étaient des signes d'idées, il finit par reconnaître qu'ils étaient des signes de sons, et reprit, vers 1821, le problème que M. Young n'avait pas résolu. Le premier résultat de ses travaux, publié en septembre 1822, dans une lettre adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut accueilli avec une curiosité mêlée de quelque incrédulité. Le *Précis de système hiéroglyphique*, paru deux ans plus tard, convainquit toutes les personnes de bonne foi et ne laissa subsister aucun doute sur l'authenticité de la découverte. Champollion, après avoir décomposé le nom de Ptolémée en , *P*; , *T*; , *O*; , *L*; , *M*; , *I*; , *S*, essaya les valeurs qu'il avait obtenues sur les cartouches

de , de

et de

où il lut les noms de Bérénice, de Cléopâtre et d'Alexandre. Il obtint de la sorte un alphabet

, , A, E.	, M.
, B.	, N.
, , D, T.	, O.
, I.	, P.
, , K.	, , , S.
, , L, R.	, X.

qu'il compléta bientôt par l'analyse des autres noms royaux qui appartenaient à l'époque grecque ou romaine, et plus tard par l'étude de cartouches plus anciens, tels que ceux de , *Psmtk*, *Psammétique* (xxvie dynastie); , *Thotms*, *Touthmôsis* (xviiie dynastie), etc. On

pouvait penser que cette manière d'écrire les sons avec un alphabet était propre aux noms royaux, et qu'en dehors des cartouches on ne trouverait que des signes idéographiques. Champollion prouva que son alphabet appliqué aux textes courants permettait d'y retrouver, non seulement beaucoup des mots, mais beaucoup des formes grammaticales de la langue copte. On le mettait au défi de déchiffrer autre chose que des noms propres; il traduisit des phrases et prouva le bien fondé de ses traductions. L'opposition n'en devint que plus forte, surtout chez les savants qui se connaissaient ou prétendaient se connaître en langue copte. M. Ét. Quatremère ne daigna même pas examiner le système et le condamna. Klaproth ne l'étudia que pour le combattre, avec une mauvaise foi et une animosité que la mort de Champollion n'apaisa jamais.

Malgré ces attaques, la science s'imposa aux gens non prévenus. Lorsque Champollion mourut, en 1832, MM. Ch. Lenormant et Nestor L'Hôte, en France; Salvolini, Rosellini, Ungarelli, en Italie; et bientôt après MM. Leemans, en Hollande; Osburn, Birch et Hincks, en Angleterre; Lepsius, en Allemagne, se mirent courageusement à l'œuvre. Les écoles qu'ils fondèrent ont prospéré depuis, et l'égyptologie a fait, en soixante-quinze ans, des progrès considérables; quatre générations de savants se sont appliqués à élucider les problèmes que présentaient les écritures et la langue elle-même dont les variations furent nombreuses au cours des âges. La grammaire de l'époque des Ramessides fut établie la première, puis celle de la XIIe dynastie, puis celle de l'époque memphite. On s'applique aujourd'hui à déchiffrer les inscriptions des dynasties thinites, et les Pyramides nous ont rendu de longs fragments de livres antérieurs aux Thinites : c'est la littérature et la langue de l'Égypte préhistorique qui s'ouvrent à nos investigations. Notre connaissance de ces états divers de l'égyptien ne cesse de s'étendre et de s'affermir chaque jour; dans quelques années, les égyptologues déchiffreront les textes historiques et littéraires avec autant de certitude que les latinistes lisent les œuvres de Cicéron et de Tite-Live.

L'égyptien des époques classiques (Ve-VIe, XIIe, XVIIIe-XXe dynasties) possédait vingt-deux articulations différentes, et se

servait, pour rendre chacune d'elles, d'un ou plusieurs signes alphabétiques dont voici le tableau :

A.		H.	
Ạ ou À .		Ḥ ou H' . .	
Ā ou Â. . .		X ou Kh .	
I.		S.	
U.		Š, S', Sh .	
W ou F. . .		Q.	
B ou V. . .		G, K. . . .	
P.		Ḳ.	
M.		T.	
N. . . .		D, Ṭ. . . .	
R-L.		T', ts, dj,	

Les signes employés à rendre la même articulation s'appellent *homophones*, égaux de son. est *homophone* de et de , c'est-à-dire que ces trois signes expriment indifféremment dans l'écriture l'articulation *m*. On pense bien que, pendant les cinq mille ans pour lesquels nous avons des documents écrits, la phonétique de l'égyptien dut s'altérer. Jusqu'à présent les modifications ne sont bien sensibles que pour les dentales et les gutturales. , *ts*, a cédé successivement la place à , *d*, puis à , *t;* le mot , *mestsets*, *haïr*, est devenu , *Mestsed*, puis , *mesded*, puis , *mestet*, et enfin , *mesdi*, ou , *mósté*. Dans l'état actuel de la science il nous est impossible de retrouver la plus grande partie des altérations analogues qui se produisirent au cours des siècles.

Mêlés aux signes alphabétiques, on rencontre à chaque instant dans l'écriture d'autres signes qui représentent à

eux seuls une ou plusieurs articulations formant syllabe On les nomme *syllabiques*.

A.

AÀ. . . . , , .

AȦ. . . . .

AB. . . . , , , , , .

AP. . . . .

AM. . . . , , , .

AN. . . . , , , .

AR. . . . , , .

AS. . . . , , , . , .

AT. . . . ,

AD. . . . , .

À.

ÀS. . . . .

ÀD. . . . .

Â.

ÂÀ. . . . .

ÂB. . . . , , .

AW. . . .

ÂM. . . . , , , .

ÂN. . . . , .

ÂR. . . . .

ÂS'. . . .

ÂQ. . . . .

ÂD. . . . , .

I.

EI . . . . .

U.

UÀ. . . . .

UÂ. . . .

UAB. . . , , , ,

UÀB. . . , .

UN. . . . , .

UR. . . . , , .

UÀH'. . .

US. . . , .

UTS. . . .

B.

BÀ. . . . , , , , .

BH'. . . ,

BS. . . . .

BT. . . . .

W.

WÀ. . . .

WU. . . .

WT. . . . (WNT).

P.

PÀ . . . .

PR. . . .

PH'. . . .

PX. . . . .

PQ, PG.

PD, PT.

M.

MA. . . . .

MÀ. . .

MÂ. . . . .

MU . . . .

MN . . . .

MR . . . .

MH'. . . .

MS. . . . .

MT. . . . .

N.

NU. . . . .

NB. . . . .

NW . . .

NM. . . . .

NN. . . . .

NR. . . . .

NH'. . . .

NS. . . . .

NT. . . . .

NTS. . . .

R.

RR. . . . .

RH'. . . .

RS . . . .

RD, RT.

H

HB. . . . .

HN. . . .

H'.

H'À. . . .

H'Â. . . .

H'U. . . .

H'B. . . .

H P. . . .

H'M. . . .

H'N. . . .

ḦḦ. . . .

H'H'. . .

H‘S. . . .

H‘Q. . . .

H‘T, H‘TS

X.

XÀ. . . . .

XÂ. . . . .

XU. . . . .

XB. . . . .

XP. . . . . (XPR).

XM . . . .

XN. .

XR. . . . .

S.

SA. . . . .

SU. . . . .

SB. . . . .

SP. . . . .

SM. . . . .

SN. . . . .

SR. . . .

SH‘. . . .

SK. . . .

ST . . . .

STM. . . .

S‘.

S‘À. . . . .

S‘U . . . .

S‘N . . . .

S‘W. . . .

S‘P. . . . .

S‘R. . . .

S‘S. . . . .

S‘TP. . .

K.

KB. . . . .

KP. . . . .

KM . . . .

KN. . . . .

KS. . . . .

G.

GR. . . . .

Q.

QÀ. . . . .

T.

TA. . . . .

TÀ. . . . .

TI. . . . .

TP. . . . .

TM. . . .

TN. . . .

TR. . . . .

TS. . . . .

D.

DU. . . . .

DB . . . .

DP. . . . .

DM. . . .

DN. . . . .

DUD. . .

TS.

TSÀ. . . .

TSR. . . .

TSD. . . .

La plupart des syllabiques étaient *polyphones*, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs sons. Pour éviter l'incertitude qui aurait pu résulter de leur valeur multiple, on avait soin de leur adjoindre un ou plusieurs *compléments phonétiques*, c'est-à-dire une ou plusieurs des lettres qui formaient l'expression phonétique du mot. Ainsi, répond aux articulations *AB* et *MER;* lorsqu'il devait avoir la valeur *AB* on le faisait suivre du *B*, ; lorsqu'il devait avoir la valeur *MER*, on écrivait . peut se lire également *AD*, *SEM* ou *SOTEM*, *DEN* ou *TEN;* si je trouve dans un texte le groupe $= x +$ *M*, comme ni *AD*, ni *DEN* ne renferment la lettre *M*, il faudra que je donne à la valeur de *SEM* ou *SOTEM*, *entendre*. Si, au contraire, je trouve ou , je devrais lire *AD* ou *DEN*. Lorsque le scribe a négligé de prendre cette précaution, c'est que le contexte indiquait le sens du mot, et par suite la valeur phonétique du signe, de manière à rendre toute erreur impossible. Ainsi, dans le membre de phrase , *Au-sen Sotem* ou *AD* ou *DEN* *kheru-w, ils. . . . . sa voix;* il faut traduire nécessairement le signe par *entendre*, *écouter*, et, nécessairement aussi le lire *SEM* ou *SOTEM*. En résumé, les signes syllabiques peuvent s'employer isolés , *H'ON;* , *NEB;* , *NUB;* ou bien se combiner avec un ou plu-

sieurs signes alphabétiques correspondant à chacune des articulations dont ils sont formés. Dans ce cas ils peuvent se placer :

1° Derrière tous les signes alphabétiques dont ils sont l'équivalent syllabique, , NOTSEM, *doux, agréable;* , AS, *flûte, roseau;*

2° Entre deux des signes alphabétiques , NOTSEM, , AS;

3° Devant tout ou partie des signes alphabétiques , NOTSEM, , AS.

On trouve, enfin, à côté des signes alphabétiques un grand nombre de signes idéographiques. Parfois ils servent à rendre dans l'écriture une idée exprimée dans le langage par un mot plus ou moins long : , se lit , NUTER, et signifie *dieu;* , se lit , et signifie *vie.* Le plus souvent ils ne se lisent pas et rentrent dans la classe des *déterminatifs.* On appelle *déterminatifs* les signes d'idée placés après l'expression phonétique de chaque mot, de manière à figurer aux yeux par une image l'objet ou l'idée dont les signes précédents nous donnent la valeur littérale. Le mot , *pain,* se compose de deux parties : la première phonétique est formée du syllabique , AQ, et de son complément , Q; la seconde représente l'objet même, *le pain.* Les déterminatifs sont de deux natures. Les uns ne conviennent qu'à un seul objet ou à une seule idée : ce sont les déterminatifs *spéciaux.* L'oreille est un déterminatif spécial, car elle ne s'emploie que dans les mots qui expriment l'idée d'oreille : , MesTSER, , ÂNKH, , DEN. Les autres sont *génériques,* c'est-à-dire se placent après un grand nombre de racines qui n'ont que des rapports éloignés de sens les unes avec les autres. Ainsi, détermine : 1° tous les mots qui marquent un acte matériel de la bouche : , ÂMI, *manger;*

, *SURA, boire;* , *UÀUÀ,* , *KHERU, crier;* , *TSOD, parler;* 2° tous les mots qui marquent une idée abstraite, entraînant ou pouvant entraîner un acte matériel de la bouche , *KHEN, méditer;* , *REX, connaître, savoir;* , *AP, juger.* Quand le même mot a plusieurs déterminatifs, c'est ordinairement le dernier qui donne le sens de la racine. , *H'ETER,* a le déterminatif des saisons ou , d'abord, le cheval ensuite. Il signifie : *cheval, attelage de chevaux.*

Le nombre des déterminatifs est considérable; voici la liste de ceux qu'on trouve le plus fréquemment dans les textes :

, 1° [PE], ciel, plafond; 2° élever, supériorité.

, , nuit, obscurité.

⊙, 1° [RÂ], soleil, lumière ou absence de lumière; 2° divisions du temps.

, pays montagneux, par suite pays étrangers, l'Égypte étant un pays de plaines.

, 1° circonscription de territoire; 2° ville ou village.

, nome.

, , l'eau et toutes les idées d'arrosage, de lavage, de purification, de soif qui s'y rattachent.

, le feu, la chaleur, la flamme.

, , l'homme et la femme ordinaires.

, , les dieux, les ancêtres, les rois, toutes les personnes vénérables.

, toutes les actions : 1° de la bouche, 2° de la pensée.

, le repos, la tranquillité, la faiblesse.

, , l'adoration.

, 1° l'impiété, le crime; 2° l'ennemi.

, 1° la hauteur; 2° l'exaltation, la joie.

, 1° le chef; 2° la dignité.

, 1° l'enfant; 2° l'éducation; 3° le renouvellement.

, 1° embaumement; 2° rites, usages; 3° images, formes.

, 1° la chevelure, les poils; 2° la noirceur; 3° le deuil.

, 1° la vue; 2° la veille; 3° la science.

, , 1° l'odorat; 2° la respiration; 3° la joie, le plaisir, 4° la tristesse; 5° la prison.

, , 1° l'alimentation; la parole; 3° les matières terreuses 4° seul, les districts, les villes.

, toutes les actions exigeant le développement d'une force.

, l'éloignement, l'écartement.

, , , , la marche dans les diverses directions.

, 1° les quadrupèdes; 2° la peau et les objets en peau.

, , les membres.

, les oiseaux et les insectes.

, 1° la petitesse; 2° le mal, l'impiété.

, les arbres.

, le bois.

, 1° les herbages; 2° les plantes en général.

, les édifices.

, 1° les chemins; 2° la marche; 3° le temps écoulé.

, la pierre.

, 1° les barques; 2° la navigation; 3° le voyage.

, 1° le vent; 2° la fraîcheur.

, 1° écritures, livres; 2° peintures; 3° toutes les idées abstraites.

𓏞, 1° écriture; 2° peinture; 3° le lien, l'attache.

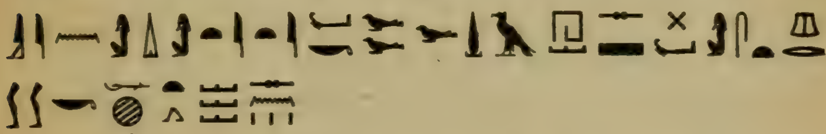
𓍱, 𓋳, les étoffes.

𓏊, 𓏌, 𓏋, les différents liquides, vin, lait, parfum, etc.

𓏥, les matières granulées, blé, couleurs, sable, etc.

𓏔, 1° l'embaumement; 2° les comptes, les calculs.

Pour mieux faire comprendre le jeu des différents éléments dont se composait l'écriture égyptienne, on me permettra de donner la transcription et l'analyse d'un passage emprunté à la grande stèle triomphale de Thotmès III :



Le premier groupe 𓇍, se lit *eï;* il est composé du syllabique 𓇋 et de la lettre 𓇋, et veut dire *aller.* 𓈖𓀀, *N-I. N* est l'indice du passé, et *I* le pronom de la première personne du singulier. *EI-N-I,* se traduit donc *je suis allé.* 𓂞, *DU* est *donner,* 𓀀, *I* est encore une fois le pronom de la première personne: *DU-I, je donne, j'accorde.* 𓏏𓇋𓏏𓇋, *TATA,* déterminé par 𓂡, signifie : *écraser, assommer;* 𓎡, *K,* est le pronom de la seconde personne du masculin singulier. *TATA-K, tu écrases.* Le signe 𓅨, trois fois répété pour marquer le pluriel, se lit *UR, OÊR, grand, chef;* 𓇋𓅭𓉐, déterminé par le signe des pays étrangers, 𓈉 est le nom de la côte cananéenne *TSÀHI : OÊR-u, TSÀHI, les chefs de pays de Tsàhi.* Tous ces mots réunis forment un premier membre de phrase : *EÏ-N-I DU-I TATA-K OER-U TSAHi, je suis allé, j'accorde* [que] *tu écrases les chefs de Tsàhi.* Dans le second membre de phrase se trouvent 𓊃𓊃, *ses', jeter;* 𓋴𓏏, *SET,* pronom de la troisième personne du pluriel; 𓐍𓂋, *KHER, sous;* 𓂾𓂾, signe idéographique se lisant *RAT, les pieds;* 𓎡, *K, toi;* 𓐍𓏏, *KHET,* littéralement *à la suite de,* locution adverbiale qui signifie ici *avec;* 𓈉, *SET,* et répété

trois fois pour le pluriel, *seT-U;*, *seN*, pronom de la troisième personne du pluriel, dont les deux éléments alphabétiques *S* et *N* sont suivis des trois barres III, signe idéographique du pluriel. En réunissant toutes ces données on a le membre de phrase : *SeS'-I SeT KHeR RATeK KHeT SeT-U SeN, je jette eux* (les chefs) *sous* [*les*] *pieds de toi avec* [*les*] *pays d'eux.*

L'écriture hiéroglyphique ne s'employait guère que sur les monuments publics ou privés; pour les usages de la vie courante et pour la propagation des œuvres littéraires, on se servait d'une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes et nommée *hiératique*, par les modernes. Tandis que les hiéroglyphiques s'écrivaient indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, l'écriture hiératique s'écrivait toujours de droite à gauche. En voici quelques spécimens. Le premier emprunté au papyrus Prisse (XIe dynastie)[1].

se transcrit lettre à lettre :

BAN BU eM KHoPeR NoWeR BU
mal en devient le bien.

Les deux suivants nous reportent à la XIXe dynastie :

MÛ N UÂ KHoPeRU DUT H'eR RÂ PÂ AU
eau une être faire à Soleil le fut[2]

eW RaN UÂS M NaKHTU
de lui le nom [est] Thébaïde en Force[3].

1. *Pap. Prisse*, pl. V, l. 1. — 2. *Pap. d'Orbiney*, pl. VI, l. 6. — 3. *Pap. Sallier III*, pl. I, l. 6.

Le dernier est d'époque gréco-romaine :

NuB eM BaK eM K KHoPRU NeK ARU

d'or épervier en ta transformation Tu as fait[1].

Entre la XXIe et la XXVe dynastie, le système hiératique se simplifia pour la commodité des transactions commerciales. Les caractères s'abrégèrent, diminuèrent de nombre et de volume et formèrent une troisième sorte d'écriture, la populaire ou *démotique*, employée dans les contrats à partir du règne de Shabak et de Tahraqà. L'étude du démotique a été négligée à cause des difficultés que présente le déchiffrement et de l'aridité des textes connus jusqu'à présent. Le passage suivant :

W N-AM W AU ToP en MA RaKH eW AN

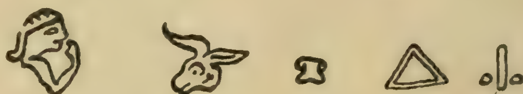
en lui il était monde du le lieu ne sut lui Point[2].

suffira à montrer ce qu'était devenue entre les mains des derniers Égyptiens l'écriture large et hardie des vieux scribes.

Les hiéroglyphes ne sont guères sortis de la vallée du Nil, et là même un peuple seulement, les Éthiopiens, les adopta et s'en servit pour écrire une langue étrangère. Les monuments des derniers rois de Méroé, contemporains des Césars romains, portent des inscriptions en hiéroglyphes et en démotique, dont l'aspect étrange n'a pas eu jusqu'à présent le privilège d'intéresser les savants. Une tentative légère de M. Birch, quelques mémoires inachevés de Brugsch sont tout ce qu'on peut citer sur ce chapitre. Il serait pourtant curieux, ne fût-ce que dans l'intérêt de la linguistique, d'aborder enfin le déchiffrement de ces textes.

1. *Papyrus de Boulaq*, n° 3, p. 3, l. 20. — 2. *Roman démotique*, III, l. 1.

C'est aussi probablement dans un système hiéroglyphique qu'elles sont conçues, ces inscriptions récemment découvertes en Syrie et en Asie Mineure et qu'on a reconnu appartenir aux tribus hittites[1]. Elles frappent l'attention par la grossièreté de leur style et par la rudesse de leurs contours, et renferment, comme l'égyptien, un mélange d'animaux, de formes humaines et de signes géométriques :



Le déchiffrement en a été commencé de divers cotés à la fois; un savant anglais, M. Heath, a cru y lire, au moyen de l'araméen, une sorte de rituel musical. Jusqu'à présent, toutefois, on peut dire que nul résultat certain n'a été encore obtenu dans ce domaine nouveau. M. Sayce a été frappé par certaines ressemblances avec le syllabaire chypriote[2]; M. Conder par des analogies séduisantes avec les hiéroglyphes de l'Égypte[3]; M. Jensen par des détails qui lui rappellent l'arménien. Un seul monument bilingue, assyrien et hittite, le sceau de Tarkoundimmé, prince cilicien du VIIe siècle avant notre ère, a été signalé jusqu'à ce jour[4] : il est malheureusement trop court pour être de grande utilité.

Origine de l'alphabet phénicien ; ses dérivés ariens.

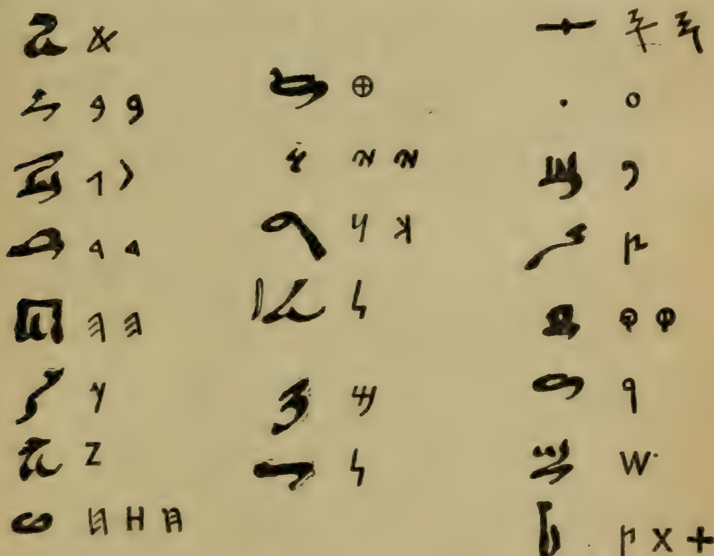
Les Assyriens s'étaient arrêtés au syllabisme, les Égyptiens avaient trouvé le caractère alphabétique sans pouvoir se débarrasser des syllabes et des idéogrammes, des homophones et des polyphones : les Phéniciens inventèrent l'alphabet proprement dit[5].

Dès le début, Champollion émit l'opinion que l'alpha-

1. Voir p. 180. — 2. Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VIII, p. 253 sqq. — 3. R. Conder, *Hamath Inscriptions*, dans le *Palestine exploration Fund*, 1883 p. 133-134, 189-192. — 4. A. D. Mordtmann, *Sceau de Tarkoundimmi, roi de Tarsous* (Constantinople), in-8°, 1861 ; Sayce, *The Bilingual Hittite and Cuneiform Inscription of Tarkondemos*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1880-1881, p. 4-6, 1881-1882, p. 19, etc.; T. Tyler, *The Inscription of Tarkutimme and the Monuments from Jerablûs in the British Museum*, *ibid.*, p. 6-8, etc. — 5. Platon, *Phædon*, p. 274 Diodore, I, 15; Tacite, *Annales*, XI, 14, etc.

bet phénicien dérivait des hiéroglyphes d'Égypte[1]. Ses idées développées par Salvolini[2], modifiées par MM. Ch. Lenormant et Van Drival, n'avaient reçu aucune consécration scientifique, lorsque M. de Rougé reprit le problème pour son compte et en donna la solution[3]. Il prouva qu'au temps où les Pasteurs régnaient en Égypte, les Cananéens avaient choisi, parmi les formes de l'écriture cursive, un certain nombre de caractères répondant aux articulations fondamentales de leur langue. Sa démonstration, reproduite en Allemagne par MM. Lauth, Brugsch et Ebers, fut considérée longtemps comme décisive[4]; depuis quelques années, des faits nouveaux ont remis la question en suspens.

Dans l'hypothèse de M. de Rougé, sur les vingt-deux lettres dont l'alphabet phénicien se compose, quinze sont assez peu altérées pour qu'on reconnaisse leur prototype égyptien du premier coup d'œil, et les autres se ramènent au type hiératique sans blesser les lois de la vraisemblance[5].



1. *Lettre à M. Dacier*, p. 80. — 2. *Analyse grammaticale de l'inscription de Rosette*, p. 86 sqq. — 3. Dans un mémoire lu en 1859 devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, publié en 1874, par M. J. de Rougé. — 4. M. Halévy a essayé de prouver que le caractère phénicien dérivait non pas des formes hiératiques, mais des formes hiéroglyphiques de l'écriture égyptienne (*Mélanges d'épigraphie sémitique*, p. 168-189). — 5. De Rougé, *Mémoire sur la propagation*, pl. I.

Cet alphabet, employé d'abord dans le pays de Canaan, s'y modifia selon les localités et forma successivement les alphabets araméens, palmyréniens, hébreux. Transporté par les Sidoniens et les Tyriens dans les contrées où les menait le commerce, il devint comme la souche commune d'où se détachèrent tous les alphabets du monde connu, depuis l'Inde et la Mongolie, jusqu'à la Gaule et l'Espagne. Je n'ai pas à m'inquiéter ici des systèmes qu'il enfanta chez les peuples de l'extrême Orient ou de l'extrême Occident : il me suffira de montrer comment de Phénicie il passa en Grèce, puis de Grèce en Italie.

Les Grecs connaissaient l'origine phénicienne de leur alphabet. La tradition la plus accréditée, parmi eux, attribuait à Kadmos l'honneur d'avoir le premier répandu l'écriture sur le continent européen[1]; d'autres légendes nommaient, au lieu de Kadmos, Orphée[2], Linos[3], Musée[4] et surtout Palamède. Les titres de Palamède à l'invention ou plutôt à la propagation de l'alphabet parurent si bien fondés qu'on essaya de trouver une combinaison qui réservât ses prétentions sans diminuer la gloire de Kadmos. On imagina que Kadmos avait apporté en Grèce un alphabet de seize ou dix-huit lettres, complété plus tard par Palamède. Les *lettres cadméennes* primitives étaient, selon les uns, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ; selon les autres, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ζ, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ. Les lettres de Palamède étaient tantôt au nombre de trois : Θ, Φ, Χ, tantôt au nombre de quatre : Ζ, Φ, Θ, Χ, ou bien, Η, Ψ, Φ, Χ, ou d'autres encore[5]. La science moderne a prouvé qu'en matière d'alphabet comme en bien autre chose, les Grecs s'étaient laissé trop vite emporter à leur imagination. L'alphabet cadméen se composait des vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien plus ou moins modifiées pour satisfaire aux exigences de la phonétique grecque. Les gutturales douces et les semi-voyelles des

1. Hérodote, V, 58. — 2. Alcidam. *Cont. Palamed.* p. 75, t. VIII, édit. Reiske. — 3. Diodore, III, 66. — 4. Bekker, *Anecdota græca*, t. II, p. 783. — 5. Servius, *Ad. Æneïd.* II, 83; Plutarque, *Symposion*, IX, 3; Pline, *H. N.* VII, 56, etc.

langues sémitiques qui n'avaient que faire dans les idiomes helléniques furent transformées en voyelles véritables : 𐤀 en Α, *a;* 𐤄 en Ǝ, *e;* 𐤅 en Y, Ɣ, *ou, y;* ○ en O, *o;* 𐤉 en I, *i.* L'aspirée 𐤇 prit double valeur : elle fut selon les cas une voyelle longue ou un signe d'aspiration. De ces altérations de valeur résulta un alphabet que les inscriptions archaïques de Théra nous ont conservé en entier.

𐤀	Α	Α
𐤁 ꓭ	B	B
ᒣ 7	7 ^	Γ Λ
𐤃 Δ	Δ Δ	Δ Δ
Ǝ Ǝ	Ǝ Ǝ	Ε Ε
Y	Y	Ɣ
Z	I	I
𐤇 H 8	8 H	8 H
⊕	⊕	⊕
Z ʅ	≷ ≷	Տ Տ
𐤊	ꓘ ꓘ	K K

ﻝ	L	⅃
𐤌	M	M
𐤍	N	N
𐤎 𐤎	≷ ≷	≷ ≷
O	O ⊙	O ⊙
𐤐	7 ʔ	Γ Γ
𐤑	N	M
Φ Ϙ Ϙ	Φ Ϙ	Φ Ϙ
𐤓	Ρ Ρ	P
W	M	M
X +	T	T T

ALPHABETS ARCHAÏQUES DE THÉRA.

Sur les textes les plus anciens il s'écrit de droite à gauche comme son prototype phénicien; puis, l'usage s'introduisit de ranger les lettres en lignes flexueuses autour des figures qui ornaient le monument. Cette disposition

rappela à l'esprit des contemporains la marche du bœuf attelé à la charrue, que le laboureur fait revenir sur lui-même pour tracer un second sillon à côté du premier; ils lui donnèrent le nom de *Boustrophédon*, qui lui resta. Plus tard, on substitua aux lignes flexueuses des lignes droites parallèles dans lesquelles la direction des caractères alternait régulièrement : la première ligne était écrite de droite à gauche, la seconde de gauche à droite, et ainsi de suite jusqu'à la fin du texte. Le boustrophédon servit de transition entre les systèmes sémitiques où les lignes se lisent de droite à gauche, et le système européen où toutes les lignes se lisent de gauche à droite.

L'alphabet cadméen ne tarda pas à s'altérer selon les lieux et à former des variétés qu'on divise parfois en deux classes, plus souvent en quatre : 1° les alphabets *éolo-doriens* en usage dans la Béotie, l'Eubée et les colonies chalcidiennes, la Phocide, la Locride, la Laconie, l'Élide, l'Achaïe et ses colonies, Égine, Mégare, Céphallénie, la Thessalie et la Grande-Grèce; 2° l'alphabet attique; 3° les alphabets des Grecs insulaires; 4° l'alphabet ionien. Le plus complet, l'alphabet éolo-dorien, compte vingt-huit signes répondant à autant d'articulations distinctes; le plus incommode est l'alphabet attique. Tous restèrent en usage jusqu'à la fin du ve siècle avant notre ère : sous l'archontat d'Euclide en l'an II de la xcvi^e olympiade (403 av. J. C.) les Athéniens se décidèrent à adopter l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres et leur exemple fut bientôt suivi par tous les peuples de la Grèce. Il n'y eut plus désormais qu'un alphabet commun :

Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ Ι Κ Λ Μ Ν Ξ Ο Π Ρ Σ Τ Υ Φ Χ Ψ Ω

différant sensiblement de l'ancien alphabet cadméen par l'ordonnance et la nature des lettres.

De Grèce l'alphabet cadméen se répandit sur tous les pays environnants. L'Asie Mineure ne nous a pas encore livré de monuments assez anciens pour nous permettre de suivre l'histoire des transformations que subirent les écritures d'origine phénicienne chez les différents peuples de la côte ou de l'intérieur. Les alphabets des inscriptions

lyciennes et phrygiennes ne nous sont connus que par des documents de date récente. Ils renferment l'un et l'autre un fond commun d'origine grecque et non pas directement phénicienne, car ils possèdent les lettres F, Φ, X, ajoutées, par les Grecs, aux vingt-deux lettres sidoniennes. Mais les Lyciens, dont la langue présentait un système de vocalisation délicat et compliqué, ont multiplié les types de voyelles. Dans les signes qui répondent à l'*u* on reconnaît un élément générateur, Y ou V emprunté à l'alphabet cadméen; mais les signes pour *ā*, *ĭ*, *ū*, *v*, *ŏ*, sont tracés arbitrairement et ne répondent à aucune des formes connues de cet alphabet. Quelques monuments de la Carie portent des inscriptions tracées dans un caractère différent du phrygien et du lycien. C'est une écriture mixte : certaines lettres semblent se rattacher aux prototypes cadméens, d'autres paraissent provenir directement du phénicien, d'autres, enfin, ont un aspect tout particulier. Aucune tentative sérieuse n'a été faite pour déchiffrer les textes rédigés en carien, et pour déterminer, d'une manière certaine, la valeur des signes qui en composent l'alphabet.

a	A A
b	B B
g	Γ
d	Δ Δ
e	E E E
v	F F
z	Ϛ Σ Σ
i	I
k	K K
l	Λ
m	M M M
n	N
o	O O
p	Γ Γ
r	P P
s	ξ ξ ξ
t	T T
u	Y
ph	Φ

ALPHABET PHRYGIEN.

à	Ʌ Ρ
ā	X
ē	↑
è	E
ī	I
ì	Ξ
v	B b
ō	B B
ū f	+
v	)I(≍)✳(
ŏ	)I( )I(
u	Ψ Ψ Ψ Ψ
u	Ψ Ψ Y Y Y
ŏ	O

g	Ψ
c [2]	< >
d	Δ
z	I
k	K
l	Λ
m	Μ Ħ M
n	N N N
p	Γ Γ Γ
r	P
s	S S S
t	T
ʒ	F
"	)(

ALPHABET LYCIEN.

Si les peuples de l'Italie avaient emprunté directement aux Phéniciens leur système graphique, on s'expliquerait difficilement la présence dans l'alphabet étrusque de lettres qui ne sont pas phéniciennes d'origine. Tacite a eu raison d'affirmer que les Étrusques reçurent des Grecs l'usage de l'écriture[1], et l'étude des monuments prouve qu'il faut étendre son assertion aux autres peuples italiens. Transporté en Italie, par les colons helléniques de la Sicile et de la Campanie, l'alphabet éolo-dorique s'y modela sur deux types, l'étrusque et le latin. Au type étrusque se rattachent les alphabets ombriens, osques, sabelliques au centre de

1. *Annales*, XI, 14.

INSCRIPTION DE PÉROUSE.	MIROIRS ÉTRUSQUES.	INSCRIPTIONS DE FLORENCE.

INSCRIPTION DE PÉROUSE.	MIROIRS ÉTRUSQUES.	INSCRIPTIONS DE FLORENCE.

ALPHABETS ÉTRUSQUES.

A Λ Λ	A Λ	A
B B	B	B
< C	C	C
D	D	D
E E II	E II	E
F F I'	F I'	F
	G	G
H	H	H
I	I	I
K K	K	K
𐌋	𐌋 L	L
M M	M M M	M
N N	N N	N
◊ O O	O	O
Γ P	P P	P
Ϙ Q	Q	Q
R R	R	R
ϟ S	S	S
T	T	T
V	V	V
X	X	X

ALPHABETS LATINS.

l'Italie; euganéen, rhétique et salasse dans le bassin du Pô. L'alphabet latin était d'abord composé de vingt et une lettres, et s'arrêtait à X, que Quintilien nomme *ultima*

A A	A A	M M	M M
B B	B B	N	N
< C	< C	◇ O	◇ O
D D	D	Γ	Γ P
E	E E	ϙ	Q
F	F F	R R	R R
I	Z	S S	S S
H	H	T	T
⊗		V	V
I	I	X	X
K	K	Φ	
L	L	Ψ	

ALPHABETS GREC DE CAMPANIE ET LATIN.

nostrarum, la dernière de nos lettres originelles[1]. Il se compléta plus tard par l'Y et le Z, et donna le type d'où sont dérivés avec quelques variantes tous les alphabets employés aujourd'hui par les peuples de race latine, germanique où slave[2].

1. *Instit. orat.* I, 4, 9. — 2. Les alphabets intercalés dans le texte aux pages 602, 604, 605, 606, 607 et 608, sont empruntés à l'article de M. F. Lenormant sur l'*Alphabet* dans le dictionnaire des *Antiquités Grecs et Romaines*, de MM. Daremberg et Saglio, t. I, p. 188-218.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS

LIVRE II

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE

LIVRE III

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES SARGONIDES

LIVRE IV

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE CYRUS

LIVRE V

L'EMPIRE PERSE

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

85991. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02224 2470